12e ANNÉE. — N° 1. | 10 Centimes | 7 JANVIER 1906.

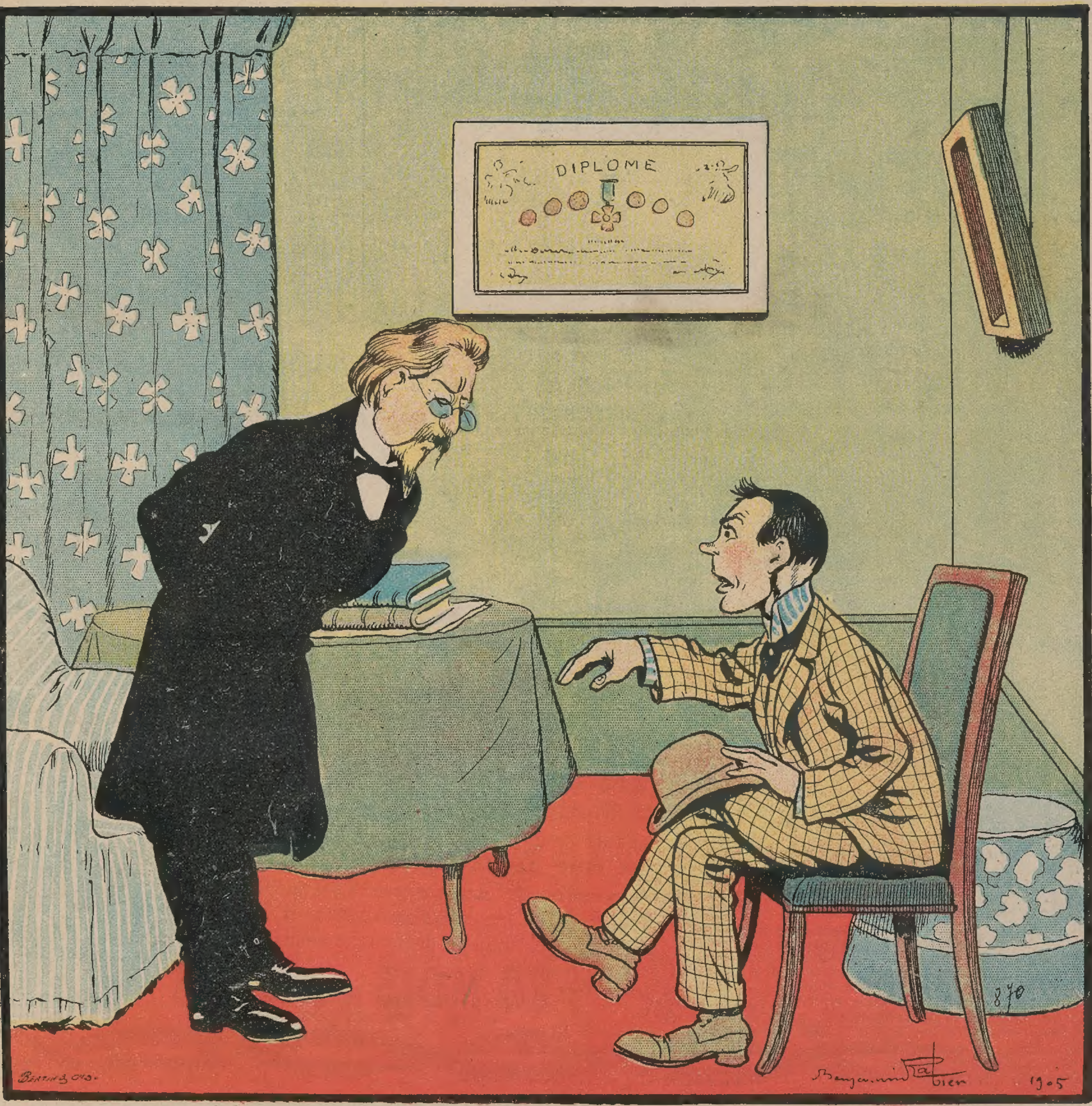
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

PARIS
7 — Rue Cadet — 7
Les Manuscrits ne sont pas rendus

CLOWN ET PÉDICURE, par Benjamin RABIER.



— Mais, monsieur, je suis pédicure, je ne suis pas manicure.
— Moi, je suis clown... et, en marchant sur les mains, j'ai attrapé un cor au pouce et un œil de perdrix au petit doigt.

Les Bijoux de la Parvenue.

L'orgueilleuse Mme Bourdingault — (*la belle Maximilienne*, ainsi que la désignaient ironiquement ses bonnes petites amies, en pouffant de rire derrière leur éventail) — avait commencé par se nommer modestement Ursule Cloque et par être la cuisinière de son mari.

C'était une majestueuse personne un peu moustachue, qui pouvait bien jauger, à vue d'œil, dans les deux ou trois tonneaux environ. Son teint rubicond, et le développement toujours croissant de son système adipeux, en faisaient ce qu'il est convenu d'appeler, sans restriction, une grosse dame — (libre aux impertinents de prononcer « grosse dondon »)...

Son prince consort, M. Alexis Bourdingault, tripotaillait vaguement dans la basse « *phynance* ». Moyennant l'abandon, pénible, mais nécessaire, de quelques menus scrupules, légèrement tombés en désuétude à notre époque



Quand elle rentrait dans un salon, elle ressemblait à un lustre de six cents bougies.

d'arrivisme, cet honorable coulissier avait su faire grassement sa pelote et amasser un boursicot aussi rondelet que son épouse!...

Aussi, vivaient-ils sur un pied de confort et de luxe qui leur valait, tout au moins en apparence, l'estime et la considération du Tout-Paris qui dîne en ville.

La belle Maximilienne ne se refusait rien. Ses robes catapultueuses étaient des créations de chez Chose; et ses chapeaux pharamineux, des chefs-d'œuvre de chez Machin!... La belle Otéro et la jolie Pagette eussent crevé de jalousie, en la voyant aller dans le monde, constellée de diamants gros comme des presse-papiers... Quand elle entrait dans un salon, elle ressemblait à un lustre de six cents bougies, jetant des feux de toutes parts et faisant clignoter les paupières des invités éblouis... Et même, si les poètes contemporains avaient été suffisamment inspirés par sa grâce grasse, pour avoir envie de la célébrer en vers, ils eussent pu, sans exagération, comparer Mme Bourdingault à la Voie Lactée, ou à la Grande Ourse!... Mais hélas! les poètes goûtent généralement peu le charme des grosses dames colorées, et réservent leurs élans lyriques à des héroïnes pâles et maigres!... Encore une iniquité sociale!...

Au reste, la belle Maximilienne dédaignait les poètes et leurs sottes billevesées : à ses yeux,



Alourdie par vingt kilos d'or et de pierreries, elle avait pour mission de se tenir debout derrière la belle Maximilienne.

tous les vers du monde ne valaient pas un solitaire(1)... Et, quoique n'étant pas jolie jolie, elle se flattait de triompher quand même, d'éclipser les plus radieuses jouvencelles et d'être, en un mot, la reine de toutes les fêtes, rien que par la valeur intrinsèque de ses bijoux...

Ah! les bijoux!... C'était sa passion, son orgueil, sa toquade!... Elle ne se lassait pas d'en acheter... Son principal fournisseur était le Mont-de-Piété : elle avait plus de confiance en lui qu'en n'importe quel orfèvre parisien!... C'est ainsi que, par l'entremise de « sa tante », — (notre tante à tous), — Mme Bourdingault se procura les joyaux de famille de mainte et mainte noble dame, et les atours de plus d'une étoile à son déclin...

Bref, ses coffrets regorgèrent d'un tas d'*affutiaux* de luxe, dignes de tenter un *perceur de murailles!*...

Mais la plantureuse financière, en face de son trésor, se trouva tout à coup fort penaude à la pensée qu'elle ne pourrait jamais porter tous ces bijoux en même temps!... Malgré sa vaste envergure, elle était notoirement insuffisante : elle n'avait que dix doigts pour soixante-quinze bagues, — que deux poignets pour vingt-trois bracelets, — qu'un cou pour quatre colliers, deux rivières, et dix-huit sautoirs, — qu'une paire d'oreilles, enfin, pour cinq paires de pendants!...

— Diable, comment faire?... se dit-elle, très perplexe... Si je mets cette parure-ci, qui est superbe, je ne puis pas mettre celle-là, qui est magnifique, ni cet autre, qui est splendide!... Pour que le monde en parle, il faut que je trouve le moyen de les arborer toutes ensemble!... A quoi serviraient les belles choses qu'on s'achète à prix d'or, si on ne les employait pas à humilier un peu ses connaissances et à écraser ses rivales?... Ce n'est pas pour son plaisir qu'on se pavoise : c'est pour vexer les autres. Aussi, tant qu'une femme qui tient à son rang a encore sur soi une place pour accrocher ses bijoux, elle ne doit pas les laisser à la maison!... Car ceux qu'on ne voit pas sont censés ne pas exister!...

... Et, partant de ce principe terriblement spécieux, la vaniteuse matrone, tourmentée par un âpre désir de briller comme un phare incomparable, créa sans coup férir, la « *Jocalifère!* »

. . . .

... Qu'est-ce que c'est que ça, la « *Jocalifère?* »...

En latin, *jocalia* signifie joyaux; et *ferre* veut dire porter.

Le mot « *Jocalifère* », néologisme déconcertant au premier abord, mais sublime au second, peut donc se traduire par « porteuse de bijoux ».

Mme Bourdingault, ne pouvant caser sur les vastes surfaces de son individu tous les ornements qu'elle possédait, n'avait rien trouvé de mieux, pour les produire quand même dans le monde, que de s'adjoindre, en supplément, deux oreilles, deux bras, un cou et dix doigts... L'expédient était aussi simple qu'ingénieux : elle chargeait de solitaires, de bracelets, de colliers et de bagues, les membres mercenaires d'une de ses caméristes, et elle l'amenait avec elle, dans les salons, pour briller double!... Voilà!...

. . . .

La première apparition de la « *Jocalifère* » eut lieu chez la comtesse Halcali, une noble patricienne de Venise qui habitait au bord de la Bièvre et qui s'y promenait, le soir, en gondole... Lorsqu'on vit entrer, à la suite de la belle Maximilienne, l'humble servante abondamment parée du trop plein de ses dépouilles, ce fut du délire!... Un délire goguenard, il est vrai, mais qui n'en constituait pas moins



La trop vaniteuse financière ne se releva jamais de ce coup-là.

un succès frénétique!... Mme Bourdingault fut l'objet d'une ovation qu'elle qualifia témérairement de flatteuse; et, dès lors, elle prit la résolution de s'appeler, à l'avenir, Mme du Bourg d'Ingault, en attendant le titre de baronne qu'elle ne tarderait pas à se conférer à son prochain triomphe...

(1) Halte-là! Ne pas confondre : il n'est nullement question ici du ver solitaire, mais bien du diamant ainsi nommé. (*Note de l'auteur.*)

La comtesse Halcali trouva charmante et géniale l'invention de la « *Jocalifère* », et quelques dames en moururent de dépit...

A partir de ce jour, la jeune bonne, étincelante comme une châsse, accompagna sa maîtresse en visites, au bal, au théâtre et dans les dîners de gala... Simplement vêtue, mais alourdie par vingt kilos d'or et de pierreries, elle avait pour mission de se tenir debout et impassible, derrière la belle Maximilienne, qui disait, en la montrant, avec un cynisme ingénu :

— *Je vous présente mon annexe!...*

— Quel orgueil imbécile! proféraient en aparté les esprits grincheux...

Les modérés se contentaient de penser avec indulgence :

— Assurément, elle exagère un peu...

... Et, somme toute, c'était juste : elle n'exagérait qu'un peu!... Elle osait outrepasser, — oh! mon Dieu, pas de beaucoup! — le rôle que les conventions mondaines attribuent à la parure des dames ; elle n'en reculait pas bien loin les limites, et l'innovation n'ajoutait rien à la sotte vanité qui règne dans notre high-life parisien.

Mais, d'ores et déjà, la grosse parvenue, encouragée par ce premier succès, rêvait d'avoir assez de bijoux pour équiper somptueusement tout un escadron de « *Jocalifères* », qui la suivraient partout, en racontant sa gloire, de même que les cieux racontent celle de Dieu!...

Or, un soir qu'elle était précisément invitée à dîner chez des nobles tout ce qu'il y a de plus authentiques, les Pognon de Tranchelard, la belle Maximilienne tomba malade. La grippe n'en fait jamais d'autres!...

Un pneumatique désolé fut expédié en toute hâte aux fastueux amphitryons, pour annoncer que Mme du Bourg d'Ingault ne viendrait pas...

Les Pognon de Tranchelard répondirent immédiatement par ce télégramme pressant :

« *Quel fâcheux contretemps!... Envoyez-nous toujours votre bonne, avec vos bijoux... Nous y comptons absolument!* »

La financière ne pouvait pas refuser...

... Sur le coup de sept heures et demie, Mme Marie-Ange Pognon de Tranchelard, née Pinpin des Camettes, disait à ses convives, réunis au complet sous ses lambris dorés :

— Nous n'aurons pas le plaisir d'avoir Mme du Bourg d'Ingault, ce soir!... Mais nous aurons ses bijoux... C'est l'essentiel!...

Au bout d'un quart d'heure de cruelle attente, elle ajouta, en guignant la pendule d'un œil et la porte d'entrée de l'autre :

— Ils n'arrivent pas... Pourvu qu'ils arrivent!...

L'invitée n'était rien; ses diamants étaient tout... Et c'était principalement à eux que s'adressait l'invitation à dîner!... La maîtresse de céans n'avait même convié toutes les autres personnes à cette petite fête, que pour leur présenter, en liberté, les bijoux de la financière...

Mais huit heures sonnèrent sans qu'ils eussent fait leur apparition.

Pourtant, la belle Maximilienne avait ponctuellement expédié, vers sept heures moins dix, à Mme Pognon de Tranchelard, sa « *Jocalifère* », ployant sous le faix de ses plus étincelantes breloques. Malheureusement, le cocher Ambroise s'était trompé de destination, comme par hasard! Au lieu de conduire à l'hôtel de Tranchelard la précieuse jeune fille et son demi-million en petits cailloux, il l'avait menée bon train à la gare du Nord, où chauffait à cette heure le rapide de Bruxelles...

... Dieu sait quelle attraction puissante exerce le rapide de Bruxelles sur les personnes qui se trouvent momentanément détentrices des biens d'autrui!... La « *Jocalifère* » et le cocher prirent le chemin de l'exil, dans le but éminemment moral de punir l'orgueil, qui est un péché capital!... Leur patronne, cruellement frappée dans ses plus « chères » affections, fit rattraper les deux escrocs à grands frais et à grand tam-tam...

Mais ils ne possédaient plus un seul diamant, lors de leur arrestation... Ils racontèrent, avec indignation et mépris, qu'ils avaient vendu le tout cent dix francs à un brocanteur flamand (cet homme de génie ayant réusi à leur persuader que tout cela, c'était du toc!...) L'instruction révéla le fait, Paris crut à la parole du brocanteur et la trop vaniteuse financière ne se relèvera jamais de ce coup-là!...

Robert FRANCHEVILLE.



TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

Patatras!



JEAN POIVROT. — Je commence à respirer un peu, mais vous m'en avez fait une peur!... Je croyais que c'était ma femme qui venait me chercher.

AVIDITÉ

— Eh bien, Jean, demandait un gentilhomme campagnard à son fermier, avez-vous reçu les nouveaux biscuits pour chiens que je vous ai fait adresser de Paris?

— Oui bien, je les ons reçus.

— Les avez-vous essayés?

— Non, point encore. Y manquait quèque chose dans l'paquet.

— Quoi donc?

— Y disiont su'l'perspectus que les chiens mangiont l'biscuit avec avidité.

— Eh bien?

— Ben, y z'ont envoyé les biscuits, mais y n'z'ont point joint l'avidité.

AVIS

En raison du grand nombre de solutions reçues, nous ne pouvons publier dans ce numéro le résultat du dernier Grand Concours de Devinettes. Il paraîtra dans le prochain numéro.

Pêle-Mêle Causette

Le journal *le Matin* a récemment relevé un *attendu* de jugement qui prête à la méditation.

Pour provoquer la vente de Bagatelle, un financier s'est adressé à un intermédiaire et, comme on commande une douzaine de faux-cols, il lui a commandé une campagne de presse destinée à influencer le Conseil municipal. La vente a eu lieu et l'intermédiaire a réclamé sa commission. Le tribunal la lui a accordée, attendu que la campagne de presse avait été si bien menée qu'elle avait déterminé le Conseil municipal à opérer l'acquisition en question.

Je ne m'arrêterai pas à ce jugement, très moderne, qui ne s'embarrasse pas dans la question, un peu vieillotte, de savoir si le marché doit être annulé comme étant immoral.

En somme, s'il est immoral, il l'est pour les deux parties et cette considération ne doit pas profiter à l'une plus qu'à l'autre. Le juge n'a donc eu qu'à examiner si l'engagement a été rempli. Dans le cas présent, il l'a été, puisqu'il a abouti au résultat cherché; par conséquent, la rémunération était due.

Ce que le *Matin* remarque avec raison, c'est que le jugement fait ressortir un trait de mœurs caractérisque de notre époque.

Pour mettre en branle les pouvoirs publics, il faut, de nos jours, le concours de la Presse. Rien de mieux, si ce concours est désintéressé. Rien de plus fâcheux, au contraire, si ce concours est intéressé, car alors les décisions des assemblées deviennent une marchandise mise aux enchères et vendue au plus offrant.

On se demande avec angoisse où un pareil état de choses peut mener un pays comme la France.

Je suppose un moment qu'un Etat étranger, ou même un particulier, ait un intérêt quelconque à nous jeter dans les embarras d'une grande guerre. Il lui suffira de quelques millions distribués dans la Presse pour surexciter l'opinion publique et déterminer une conflagration.

L'Angleterre, qui a su se débarrasser si habilement du danger slave, en lançant le Japon contre la Russie, aurait beau jeu à ébranler maintenant la concurrence allemande, si, au moyen d'un paquet de banknotes, elle pouvait pousser la France à lui faire la guerre.

C'est aller loin, évidemment, que d'envisager une pareille éventualité, mais la corruption est si foncièrement destructive du sens moral, qu'elle peut conduire jusqu'à la perversion la plus féroce.

Je m'empresse de reconnaître que certains journaux, en France, se font un point d'honneur de ne se laisser guider que par leur conviction et sont inaccessibles à la corruption.

Il serait injuste d'englober toute la presse dans un même jugment. On ne peut s'empêcher, cependant, de constater que le mal est réel, qu'il est grave, puisque dans l'affaire de Bagatelle, il a joué un rôle que publiquement le tribunal s'est vu forcé de reconnaître.

Maintenant, quel est le remède à ce terrible mal, à cette déliquescence de nos mœurs?

Je crois que c'est à la Presse elle-même à le trouver.

Elle se le doit à elle-même, elle le doit à la France.

FRED ISLY.



L'EMBAUCHAGE SÉVÈRE

L'EXPLORATEUR. — Vous voulez vous engager dans l'expédition que j'organise. Avez-vous l'expérience des pays lointains?

— Je vous crois.

— Avez-vous lutté contre des sauvages?

— Ça m'est arrivé plus qu'à mon tour.

— Très bien. Que faites-vous donc?



— Je suis figurant au Châtelet!

Poindinterrosserie.

Poindinterro voyageait en chemin de fer. Parmi ses compagnons de voyage se trouvait une dame qui, en arrivant près de la station terminus, donna soudain des signes d'inquiétude.

Elle chercha dans son réticule, dans sa poche, regarda sous la banquette.

Vous cherchez quelque chose! lui demanda quelqu'un.

— J'ai perdu mon billet, répondit la dame.

Tous les voyageurs du compartiment l'aidèrent à chercher, mais ce fut en vain, le billet resta introuvable. La dame parut très ennuyée.

Poindinterro, qui était ce jour-là en veine d'amabilité, résolut de venir à son secours.

— Tenez, dit-il, prenez mon billet.

La dame se récria :

— Je ne puis accepter, car vous-même vous seriez ennuyé.

— Ne vous inquiétez pas de cela, je m'arrangerai.

— Comment?

— Je vais donner aux employés un petit problème qu'ils auront quelque peine à résoudre.

Sur son insistance, la dame accepta le billet.

Bientôt l'on arriva à destination. Les compagnons de route de Poindinterro, très intrigués de connaître l'issue de l'affaire, se pressaient autour de lui.

Arrivé à la sortie, Poindinterro laissa passer la dame qui avait son billet, et lui-même franchit la barrière avec une parfaite assurance.

— Votre billet, monsieur, fit l'employé.

Notre ami eut l'air de ne pas entendre.

— Votre billet? répéta plus impérieusement l'employé.

Poindinterro se retourna, et, la figure empreinte du plus sincère étonnement :

— C'est à moi que vous parlez?

— Bien sûr... je vous demande votre billet.

— Mais vous l'avez!

— Non, monsieur, vous ne me l'avez pas donné.

Les compagnons de voyage de Poindinterro, groupés près de la sortie, suivaient très amusés cette petite scène.

— Vous avez mon billet, déclara de nouveau le mystificateur.

Pour toute réponse, l'employé fit signe au chef de gare.

— Voilà un monsieur qui n'avait pas son billet et qui essaye de s'en tirer en déclarant qu'il vient de me le remettre.

Le chef de gare interpella à son tour Poindinterro :

— Monsieur, si vous n'aviez pas de billet, il faut payer ou bien nous faisons dresser procès-verbal.

— Permettez, monsieur, fit alors Poindinterro sur un ton de dignité froissée. Vous êtes en train de commettre une injustice contre laquelle c'est moi qui pourrais porter plainte. Considérez, qu'en ce moment, je passerais pour un fraudeur aux yeux des personnes qui nous entendent, si je ne pouvais fournir la preuve que je suis de bonne foi. Heureusement pour moi, je puis l'établir.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel tous les yeux étonnés se portèrent sur le visage impassible de Poindinterro.

— Je suis monté, continua celui-ci, à Reuilly, première station après Paris; veuillez examiner si, dans les billets, il s'en trouve un de première classe de cette gare.

L'employé tria les billets et, en effet, en trouva un de Reuilly.

— Fort bien, dit le chef de gare, mais qui nous prouve que c'est vous qui l'avez remis.

Alors, Poindinterro tira de sa poche un autre billet.

— Voilà, dit-il, le retour. Veuillez contrôler si ce demi-billet concorde bien avec l'aller.

Le chef de gare réunit les deux tronçons et constata aussitôt que c'étaient bien les deux morceaux d'un même billet.

Il se confondit en excuses, et Poindinterro s'en alla, suivi des voyageurs qui riaient sous cape.

A quelques pas de la sortie, Poindinterro se tourna vers ses compagnons:

— Je savais bien, fit-il, qu'ils ne résoudraient pas mon petit problème.

X.



COMMENT LE MINISTRE SCRUTIN SE TIRA D'EMBARRAS

M. Scrutin a promis à ses électeurs, des bouilleurs de cru, de défendre leurs intérêts à la Chambre. Aussi, fut-il élu.



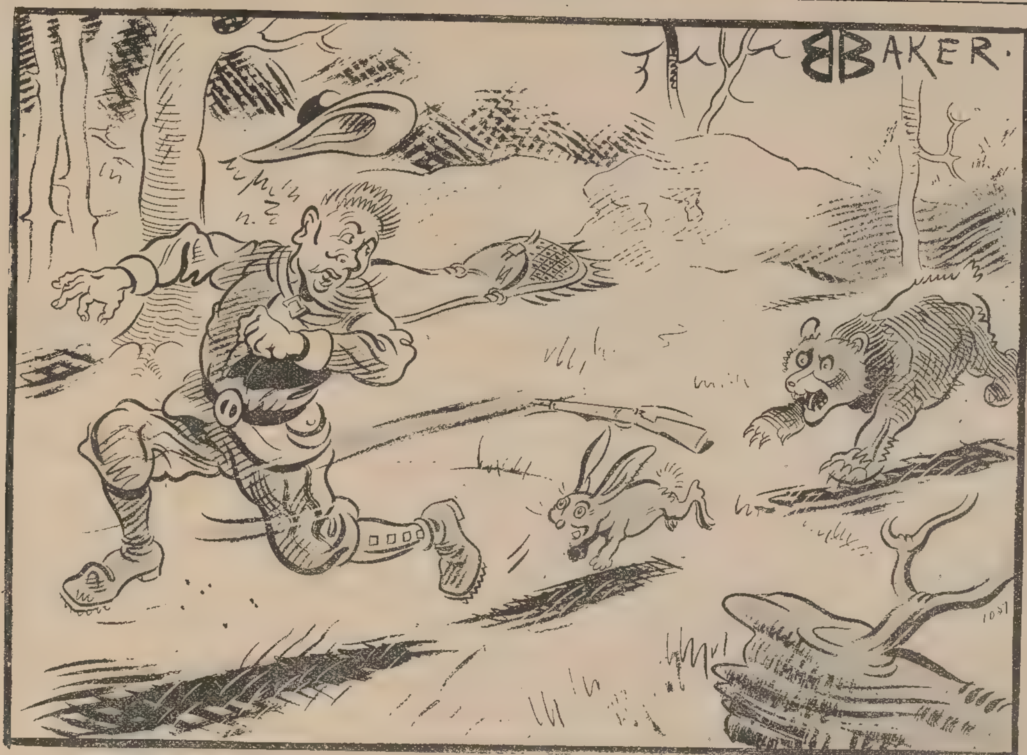
M. Scrutin s'est fait remarquer à la Chambre par son éloquence; aussi, à la chute du gouvernement, fit-il parti de la nouvelle combinaison ministérielle.



M. Scrutin a été nommé ministre de l'Agriculture. Une délégation de députés et de membres de la ligue antialcoolique est venue lui demander son appui. Aussi, promit-il de réagir contre l'alcoolisme.



Placé entre ses promesses aux antialcooliques et ses promesses aux électeurs, M. Scrutin s'est trouvé fort embarrassé. Aussi, eut-il une idée géniale. Il obtint du parlement l'interdiction de la vente... du whisky.



LE LAPIN *(qui ne regarde pas en arrière).* — Chouette ! il a peur de moi !

ASINADE

Asinus a fait faire, chez un spécialiste, un bel uniforme à son fils qui fait son service militaire.

Il lui annonce l'envoi de l'uniforme par une courte lettre ainsi conçue :

« Mon cher fils,

« Je t'envoie par postal l'uniforme que je t'ai fait faire. Les boutons en métal étant très lourds, j'ai cru prudent de les couper pour ne pas dépasser le poids.

« Ton père,
« ASINUS.

« *P. S.* — Tu trouveras les boutons dans la poche intérieure du dolman. »

Modestie.

LE BOURGEOIS *(à l'acteur).* — Votre carrière est belle, mais on y rencontre trop de présomptueux.

L'ACTEUR. — En effet, c'est son vilain côté. Vous savez comment je joue le *Misantrophe !* Eh bien, il ne manque pas de confrères qui prétendent le jouer aussi bien que moi.

UNE CONVOCATION

Le maire d'une petite localité bretonne réunissait, récemment, son Conseil municipal pour décider « *de quelle couleur on blanchirait les murs de l'école* ».

PENSÉE

Si toutes les misères humaines étaient réunies en un seul son, ce bruit serait d'une grande intensité.

Il serait couvert, néanmoins, par le son que produirait la réunion de tous les espoirs.



AVE CÆSAR MORITURI TE SALUTANT

LE CHŒUR DES NOURRICES. — Salut ! César !... Celles qui vont nourrir te saluent !

Courrier Pêle-Mêle

La Mode

Monsieur le Directeur,

D'aucuns prétendent que la mode suit une évolution régulière et même logique, que son orbite se développe suivant une courbe continue. D'autres affirment qu'elle procède par bonds ou par sauts déréglés et décousus. Laquelle de ces deux manières de voir est la vraie ?

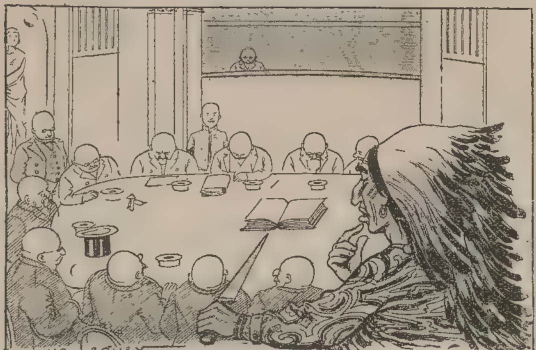
A cette question interessante de M. Jean Durin, permettez-moi, monsieur le directeur de répondre par quelques considérations à la portée de tous.

Il paraît d'abord évident que la mode se réduit, en dernière analyse, à l'instinct d'imitation, si curieux dans ses manifestations diverses. Que quelqu'un bâille, tout le monde bâille ; que quelqu'un se mette à rire... vous voyez d'ici le résultat :

Quand un gendarme rit
Dans la gendarmerie,
Tous les gendarmes rient
Dans la gendarmerie.

L'homme « mime » son semblable, et cela provient sans doute de ce qu'il est essentiellement, comme disait Aristote « un animal sociable » ; il l'imite d'ailleurs d'autant plus volontiers que ce « semblable » lui est plus sympathique. Napoléon III portait les cheveux longs et l' « impériale » (moustaches cirées et mouche longue au menton) : tous les officiers et soldats modelèrent leur physionomie sur celle de l'empereur.

Donc, si une personne « en vue » soit par sa position sociale, soit par sa profession (les artistes, en particulier), s'habille de telle ou telle



On annonce, à Paris, le suicide du derniers des Mohicans. Venu en Europe pour venger sa race oppressée en scalpant le plus grand nombre possible de visages pâles, il a préféré mourir.

Le malheureux était entré à l'Institut y chercher ses victimes.

Questions Interpêlemêlistes

Tout le monde sait que pour écrire à certaines administrations publiques, il est inutile d'affranchir sa lettre. Mais peu de personnes savent quelles sont les administrations pour lesquelles existe cette franchise. Un de vos lecteurs pourrait peut-être nous renseigner?

A. JOLY.

1° Existe-t-il un acide ou produit quelconque qui puisse préserver l'aubier du bois de noyer (c'est-à-dire la partie blanche) de l'attaque des vers ?

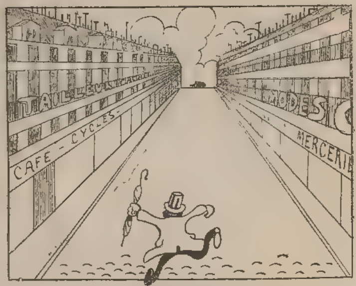
2° Ledit acide ou produit peut-il lui donner la couleur du cœur de l'arbre?

UN ÉBÉNISTE.

Le mot *ordonnance* appliqué aux soldats faisant fonction de serviteurs d'officiers, doit-il s'employer au féminin suivant la règle, ou est-il admis de tricher avec la grammaire?

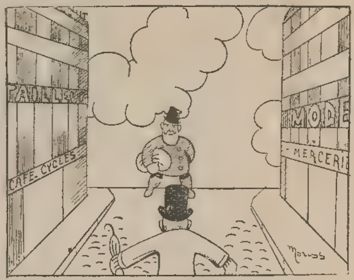
Dira-t-on : Je vous enverrai mon ordonnance, *elle* s'acquittera bien de ce service, car *elle* est *active* et *intelligente?*

Ce féminin appliqué à un militaire n'a-t-il pas quelque chose de choquant. LEBLANC.



EFFET MORAL

Comment on aperçoit une rue longue de cent mètres quand on est pressé et qu'on voit passer l'omnibus qu'on voulait prendre.



Et comment on voit la même rue quand on aperçoit au bout son tailleur à qui l'on doit la forte somme.

façon, tous ses admirateurs et amis feront de même... et les indifférents suivront.

La question revient donc à savoir si ceux qu'on imite ainsi, et qui « font la mode », suivent une évolution logique ou procèdent par bonds déréglés. Ainsi posé, — et il semble bien qu'il doive l'être ainsi, — le problème est plus facile à résoudre.

Il va sans dire, en effet, que les hommes ou femmes « en vue » visent à l'originalité, et, par conséquent, se laissent aller à toutes les fantaisies de leur imagination. Mais comme cette imagination n'est pas toujours capable d'inventions nouvelles, ils en sont réduits souvent à chercher dans le passé des motifs d'inspiration, à faire du « vieux neuf », et c'est ce qui donne parfois à la mode une apparence d'évolution régulière et logique.

Recevez, etc.

SELADUX.

PROCÉDÉ INFAILLIBLE

Mme X... vit, un jour, dans son journal, l'annonce que voici :

> **PROCÉDÉ INFAILLIBLE**
> *pour paraître 10 jours jeune*
> Envoi du procédé contre 1 franc
> FORMOSUS, 441, rue Jouvencel, PARIS

Elle envoya un franc.

Deux jours après, elle recevait l'avis suivant :

PROCÉDÉ INFAILLIBLE POUR PARAITRE TOUJOURS JEUNE

Ne fréquentez que des personnes beaucoup plus âgées que vous. X...



NOS DOMESTIQUES

— En voilà une idée de vous être fait faire une robe pareille à la mienne! J'espère bien, Catherine, que vous aurez le tact de ne pas la mettre quand vous viendrez faire des courses avec moi.

— Madame ferait bien, au contraire, de se montrer dehors avec moi, pour qu'on ne puisse pas croire que madame me l'emprunte quand elle veut faire toilette.



RENCONTRE

L'ÉPOUVANTAIL. — Zut!... la concurrence



GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER

TROISIÈME CONCOURS (*Deuxième Série.*)

MARCHE DU CAVALIER

Rappelons quelle est cette marche dans le jeu d'échecs. Un cavalier occupant une certaine case, peut passer d'abord à l'une quelconque des cases voisines par le côté (cette seconde case serait-elle occupée), puis, sans s'y arrêter, à passer par l'angle à l'une des cases voisines de la seconde, pourvu que ce second trajet ne le ramène pas à une case voisine du point de départ. C'est ainsi que, dans le petit tableau que nous donnons ici, un cavalier qui se trouverait sur la case 13, pourrait venir occuper l'une quelconque des cases : 2, 6, 16, 22, 24, 20, 10 ou 4. De même, le cavalier qui se trouverait sur la case 1, pourrait passer à la case 8 ou à la case 12.

C'est par une marche de ce genre que notre cavalier, partant de la case marquée 1 sur notre

1	2	3	4	5
6	7	8	9	10
11	12	13	14	15
16	17	18	19	20
21	22	23	24	25

dessin, devra aboutir à la case 64, après avoir occupé successivement toutes les autres. Les cases, au fur et à mesure qu'elles seront occupées, donneront les dessins à déchiffrer pour continuer la phrase que l'on cherche. Les numéros placés dans certaines cases indiquent l'ordre que ces cases doivent occuper dans la marche du cavalier.

Priére de ne nous adresser la solution que lorsqu'aura paru la douzième et dernière série du Grand Tournoi, et de conserver, pour le joindre à l'envoi, le bon à détacher ci-dessous :

GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER
TROISIÈME CONCOURS (*Deuxième Série.*)

Détacher ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

Un portefeuille chez les anthropophages

La scène se passe au pays des Cannibales.

Le roi Nyam-Nyam ayant appelé son cuisinier, lui tient ce langage :

— Tu serviras, ce soir, au dîner que j'offre aux grands de ma cour, le naufragé blanc que nous avons eu la bonne fortune de recueillir il y a huit jours.

— Pardon, sire, observa le Vatel aux cheveux crépus, mais Votre Majesté paraît oublier qu'elle a vidé, hier soir, les bouteilles trouvées dans le navire naufragé. Dans l'abandon causé par ces agapes, elle a nommé le naufragé blanc ministre.

— Ah! ah! fit le roi. Et quel ministère lui ai-je accordé?

— Votre Majesté n'en a pas décidé encore.

— S'il en est ainsi, poursuivit le monarque, j'en fais mon ministre de l'intérieur.

Et il y eut, ce soir-là, grand dîner de gala à la cour.

LA VIEILLE GAITÉ FRANÇAISE

La vieille gaîté française se meurt, la vieille gaîté est morte, dit-on, et cependant il nous paraît, à nous, que jamais les lieux de plaisirs n'ont été autant en honneur qu'à présent.



Au théâtre, par exemple, il est des pièces où l'on sent le spectateur venu dans la ferme intention de s'amuser et ne regrettant pas son argent...



...et d'autres pièces où l'on a l'impression très nette que l'auditoire est en communion d'âme avec les acteurs.



Si les music-halls et les cabarets se sont autant multipliés, n'est-ce pas en raison directe du besoin qu'a le public de s'amuser?



Ne sont-ils pas les robustes piliers de notre gaîté nationale, ces gens qui n'hésitent pas à se lever en pleine nuit, poussés par un besoin impérieux de se distraire?



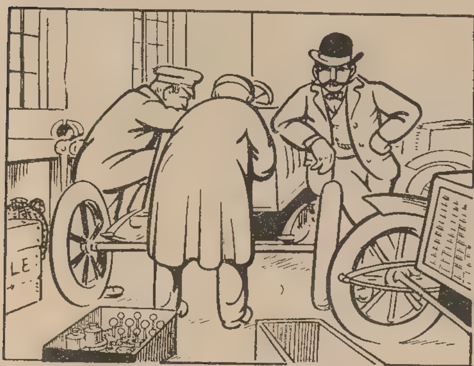
La presse l'a bien compris, elle, ce besoin de gaîté du peuple, et n'a reculé devant aucun sacrifice pour l'assouvir.



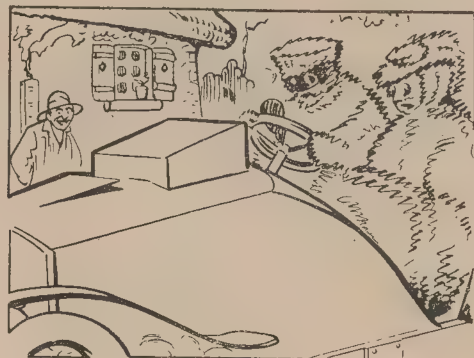
Enfin, la preuve indéniable qu'elle n'a fait que croître, notre vieille gaîté, c'est le genre de divertissements si recherché aujourd'hui dans les familles.

RÉGLEMENTATION DE LA VITESSE DES AUTOS

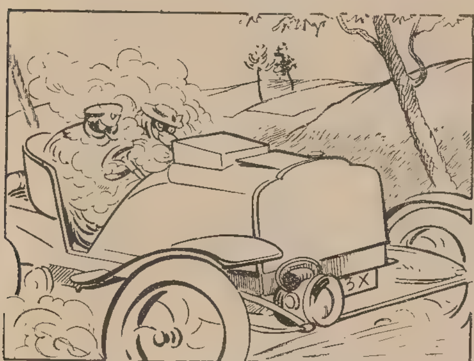
Une nouvelle commission, chargée de réglementer la dangereuse vitesse des autos — en la supprimant — vient enfin de prendre des mesures, qu'on qualifiera peut-être de draconiennes, mais qui mettront sûrement hors de danger la vie des inoffensifs piétons décimés par les impitoyables chauffards.



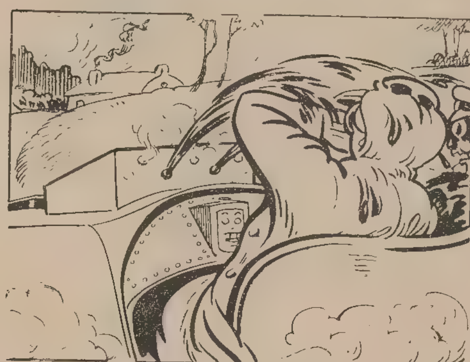
Tout propriétaire ou nouvel acquéreur d'automobile devra remettre sa machine à la Préfecture de police, où des employés *ad hoc* seront chargés de la cuisiner secrètement selon la formule. Elle en sortira complétée et agrémentée d'un superbe coffret en acier chromé sans ouverture apparente ..



... qui, placé devant ou derrière, selon les modèles, et relié électriquement au moteur. Le chauffeur dépasse-t-il une vitesse normale de vingt-cinq kilomètres? une came, dissimulée sous le siège, entre en mouvement, et, par une trépidation énervante, avertit charitablement les amoureux de la vitesse que l'appareil va fonctionner.



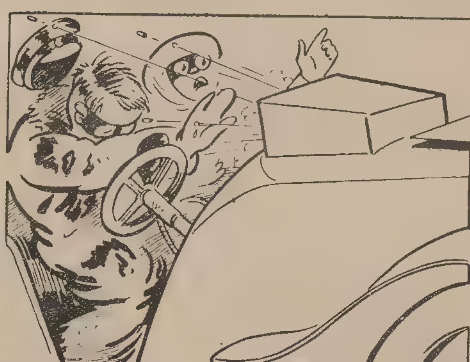
En effet, si les imprudents accélèrent de nouveau l'allure, des bouffées de sulfure de carbone se dégageront du coffret et chatouilleront plutôt désagréablement les nerfs olfactifs des emballés.



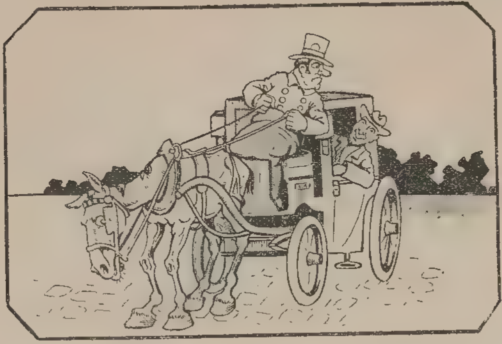
Au delà de trente-cinq kilomètres, le sulfure de carbone laissera place à des jets d'encre noire fixe, qui constitueront le troisième avertissement — j'allais dire la troisième sommation.

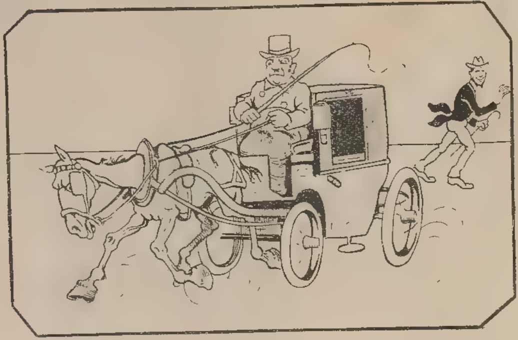


Mais il faut compter avec les enragés de vitesse. Malheur à ceux qui, voulant échapper aux justes représailles, mettent une nouvelle avance à l'allumage!... Le coffret vomit sur eux de l'acide sulfurique concentré, plus vulgairement employé sous le nom de vitriol



Et si cela ne suffit pas, le coffret justicier couronne son œuvre d'apaisement en dirigeant une grêle de balles sur les chauffeurs criminels. Le brave réceptacle n'a plus, grâce à un non moins brave déclic, qu'à arrêter le moteur. Justice est faite.





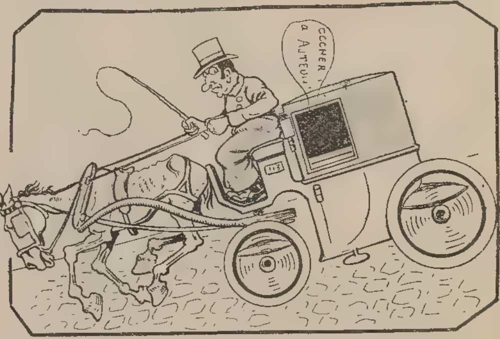
LE MYSTÈRE DU FIACRE 113

LE CLIENT. — Attends un peu, mon bonhomme, tu m'as passé, il y a huit jours, une pièce en plomb, je vais me venger! Cocher, à la Bastille! (*Il descend sans bruit du fiacre.*)

LE COCHER. — Hue, Poupoule! et ne te presse pas trop, le client a une sale tête



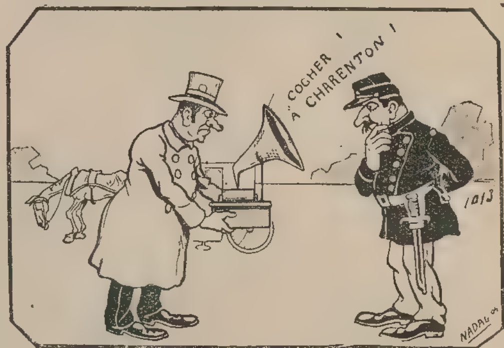
— A Montmartre, maintenant! Il doit être fou, cet animal-là! Allons y toujours, du moment qu'il paie!



— Nom d'un chien de nom d'un chien! Il ne sait pas ce qu'il veut, voilà qu'il me dit maintenant de le conduire à Auteuil! Hue, Poupoule! allons à Auteuil.



— Ah! non, c'est trop fort! je ne marche plus, ni Poupoule! Il doit avoir la folie des voyages, cet imbécile! Je vais lui dire ce que je pense!



— Tenez, m'sieu l'agent! voici un phonographe qui a failli m'envoyer à Charenton!!

Les cartes de visites.

Il n'est pas facile de retrouver l'origine de ces petits cartons imprimés ou gravés que l'on dépose à la porte des amis qu'on est heureux de ne pas rencontrer.

Ce qui est certain, c'est que les Chinois s'en servent depuis plus d'un millier d'années. Seulement, chez eux, ce sont des feuilles de papier épais dont les dimensions varient suivant la qualité du destinataire.

Témoin cet ambassadeur anglais qui reçut, un jour, du vice-roi de Petchili, une carte si volumineuse qu'elle eût pu entourer notre colonne de Juillet, depuis les coqs gaulois de la base jusqu'au génie qui, au sommet, brave si courageusement les intempéries.

Nos chroniqueurs font remonter à la Renaissance la mode des cartes de visite. A l'origine, elles étaient illustrées d'allégories, portaient en relief des colombes ou des cœurs enflammés. Sous l'Empire, des aigles y éployèrent leurs ailes, la Restauration y fit figurer des fleurs de lys.

C'est seulement vers 1835 qu'on renonça aux feuilles teintées pour adopter la carte blanche très simple, gravée ou lithographiée; mais l'usage n'en était pas très fréquent.

Aujourd'hui, la carte de visite est universellement répandue, et, rien qu'à Paris, il s'en expédie des millions dans la semaine du Nouvel An.

Chose curieuse, et tout à l'honneur des employés de M. Bérard, presque toutes arrivent à destination.

Le Français a toujours eu un faible pour la carte de visite. Elle lui donne de la considération à ses propres yeux et elle est chargée d'éblouir le voisin, puisqu'elle permet de consigner, au-dessous du nom, toute une série de fonctions plus ou moins illusoires et de bizarres titres chevaleresques où domine pourtant celui de chevalier d'industrie.

Maurice Donnay, l'auteur dramatique, possède un stock très amusant de cartes de visites à pompeuses inscriptions, et sa collection s'augmente chaque jour, car la vanité humaine a des ressources d'imaginations inépuisables.

J'ai possédé moi-même quelques douzaines de cartes de visites ridicules où se pouvaient lire, entre autres, telles mentions ingénument orgueilleuses : « Officier de réserve et d'Académie », ou « ancien élève du collège de Meaux ».

Pour blaguer cette tendance de nos concitoyens à se gonfler comme des outres, un chanteur comique de l'Eldorado, le fameux Clovis, se commanda jadis un cent de cartes ainsi libellées :

Clovis

Abonné au chemin de fer de l'Est.
Ligne de Paris à Brie-Comte-Robert.
Station de Joinville-le-Pont.

Difficile, n'est-ce pas, d'être plus spirituel?

Bull.

VOUS VOUS CHAMAILLEZ

« Se chamailler », c'est porter des coups dans la dispute. Anciennement, on disait « se camailler », parce qu'alors le camail était une armure qui couvrait la tête et le col.



FAUT DE L'ENTRAINEMENT

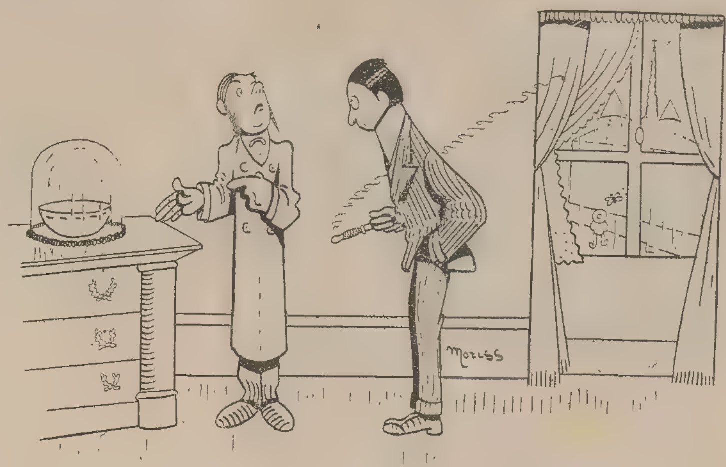
(*La famille Bougnat est malade.*

Le Docteur. — Le seul remède que je vous ordonne, c'est de vous laver à grande eau tous les matins.



(*Le lendemain.*)

Le Père Bougnat. — Nous j'allons commencher par nous laver à l'eau chale pour nous jabituer peu à peu.



LE VRAI COLLECTIONNEUR

— Cette cuvette, monsieur, a une énorme valeur historique... Napoléon a failli s'y laver.

— Comment, a failli?

— Oui, monsieur, en 1815, il a failli venir dans notre ville; comme mon grand-père était maire, il serait fatalement descendu chez lui, et cette cuvette se trouvait, à cette époque, dans la plus belle chambre de la maison, forcément elle lui aurait servi. Vous voyez donc bien que cette cuvette a une énorme valeur historique.

Le Bourreau et l'Armée.

Au moment où la nouvelle loi militaire de deux ans va recevoir son application, il est intéressant de signaler un cas de dispense, d'autant plus curieux qu'il a toujours été accordé à ceux qui en ont réclamé le bénéfice, quoiqu'il ne figure pas dans la loi.

En effet, les différentes lois sur le recrutement de l'armée qui ont été mises en vigueur depuis 1878, ont volontairement omis, dans les tirages au sort, les exécuteurs des hautes œuvres et leurs enfants.

Sous l'ancienne monarchie, il ne pouvait être question d'imposer le service militaire aux nombreux bourreaux qui opéraient dans les différentes provinces de la France. La question se posa, pour la première fois seulement, sous la Restauration, lors de la mise en vigueur de la loi de 1818 sur le recrutement (combinaison entre le tirage au sort et l'enrôlement volontaire).

A ce moment, un certain nombre d'exécuteurs des hautes œuvres s'adressèrent au roi et demandèrent pour leurs enfants l'exemption du service militaire. Ils se basaient sur les ennuis très grands qui résulteraient pour eux de leur incorporation dans des régiments, où ils étaient exposés à être mis en interdit par leurs camarades.

Une décision gracieuse du roi Louis XVIII leur donna gain de cause, et, depuis cette date, cette tradition (car ce n'est qu'une tradition) s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

M. Anatole Deibler est le premier de tous les bourreaux qui ait renoncé à la faveur qu'il tenait du fait de la situation de son père. Inscrit sur les contrôles de la classe 1885, au premier bureau de recrutement de la Seine, il a tenu à accomplir son service militaire dans des conditions normales. C'est seulement après son retour dans ses foyers et sa nomination comme premier aide-adjoint de son père, qu'il demanda et obtint d'être dispensé de tout appel dans la réserve et dans l'armée territoriale. Il se trouvait, depuis cette époque, classé dans les non-disponibles, mais sans que son nom figurât sur le tableau annexé à la loi de 1889, qui indique *limitativement* les fonctionnaires ou employés dispensés de répondre aux convocations de l'autorité militaire.

Dans la nouvelle loi de deux ans, la dispense accordée à l'exécuteur des hautes œuvres et à ses enfants ne figure pas davantage. Il est cependant probable — pour ne pas dire certain — que ce privilège, bientôt centenaire, lui sera conservé. La question, d'ailleurs, ne se pose pas pour le moment, M. Anatole Deibler ayant renoncé pour lui-même à cette faveur et n'ayant pas d'enfant qui pourrait y prétendre.

H. J.

La Malle des Indes.

Sait on exactement ce que c'est que la Malle des Indes?

C'est un courrier anglais, utilisé aussi par la poste française, qui lui fournit environ deux cents sacs de lettres sur mille ou douze cents.

Créée en 1839, la Malle des Indes part de Londres par bateau le vendredi dans la soirée, et quitte Calais dans la nuit, en un train de dix à quatorze wagons-poste qui contourne Paris par la Grande Ceinture, est rejointe à Villeneuve-Saint-Georges par l'ambulant Paris-Modane, et est remise au service italien au Mont-Cenis, le samedi soir à huit heures et demie.

De là, la Malle des Indes rejoint Brindisi par Turin et Bologne. A Brindisi, un paquebot anglais emporte le courrier pour Colombo et Bombay, où le chemin de fer le reprend vers Madras et Calcutta.

La Malle est souvent si considérable, qu'on est obligé de joindre une partie des wagons-poste au train péninsulaire de voyageurs.

Une semaine sur deux, la « Grande Malle » porte le courrier d'Australie et d'Extrême-Orient ; l'autre semaine, la « Petite Malle » va prendre à Naples un courrier français.

Il n'y a pas bien longtemps, le transit postal de la Malle des Indes était pour ainsi dire un monopole, mais, depuis quelques années, elle commence à trouver dans le Transsibérien un concurrent sérieux, qu'a paralysé, un moment seulement, la guerre russo japonaise.

H.-J.



Mon cher Directeur,

Les procédés de certains domestiques, décrits dans un article de votre collaborateur Etienne Joliclerc, ont dû paraître exagérés à certains de vos lecteurs. Je tiens à vous citer un fait singulier auquel j'assiste fort souvent, la fenêtre de ma salle à manger me permettant de voir dans la cuisine d'un autre appartement, dont les locataires souffrent certainement de l'estomac, étant donné le nombre de purées qu'ils absorbent. Leur cordon bleu, très bavard et très paresseux de sa nature, reçoit de nombreuses visites, et, pour s'épargner de la peine, a imaginé le petit truc suivant : Elle place ses légumes cuits sur le cannage d'une chaise, les recouvre d'une planche de la grandeur du siège, et laisse à ses visiteurs le soin (sans qu'ils s'en doutent) de passer les purées qui tombent dans un plat disposé sur le sol.

Meilleurs sentiments.

THÉLEM.



LES ENNEMIS ÉTERNELS

MADAME. — Qu'est-ce que tu as donc, mon ami, à rire comme ça?

MONSIEUR. — Rien... je pense à ta mère qui nous attend en ce moment à la sortie du Métro.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 50, du 10 décembre 1905.)

(N° 25.) **ANAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Préparation dont se servent les corroyeurs pour apprêter les peaux — Dignités — Conservés — Attentions.

(N° 26.) **SUITE DE CHARADES**, par 1, 2, 3.

Mon premier : Voyelle — Mon deuxième : Mue — Mon troisième : Court.
Le tout : Troqueras.

Mon premier : Cube — Mon deuxième : Altère la vérité — Mon troisième : Se rendra.
Le tout : Niera.

Mon premier : Instrument de musique — Mon deuxième : Préposition — Mon troisième : Nouer.
Le tout : Franciscain.

Mon premier : Objet qu'on met au doigt — Mon deuxième : Durillon — Mon troisième : Insecte rongeur.
Le tout : Dépouille de son écorce.

Mon premier : Pièce du jeu d'échecs — Mon deuxième : Petite monnaie — Mon troisième : Eclot.
Le tout : Tournoyait.

Mon premier : Tribunal — Mon deuxième : Exécute — Mon troisième : Bœuf.
Le tout : Prévarication.

Mon premier : Préposition — Mon deuxième : Creux — Mon troisième : Couleur.
Le tout : Presque clos.

Mon premier : Possessif — Mon deuxième : Petit animal — Mon troisième : Démentir.
Le tout : Cabaretier.

Mon premier : Préposition — Mon deuxième : Article — Mon troisième : Altère la vérité.
Le tout : Assemblée.

Mon premier : Céréale — Mon deuxième : Aliment — Mon troisième : Condiment.
Le tout : Sobriquet donné au soldat de l'intendance.

Mon premier : Véhicule — Mon deuxième : Vertueux — Mon troisième : Flotte.
Le tout : Houillère.

Lisez tous mes deuxièmes à la suite les uns des autres pour trouver un proverbe.

(N° 27.) **TRIANGLE SYLLABIQUE**, par Paul Faur.

■ ■ ■ ■
■ ■ ■
■ ■
■

Aimé de la foule — Fétide — Vilaine — Note.

(N° 28.) **ADDITION AMUSANTE**
par Michel Lannier.

```
■ ■ ■ ×
    ■ × ■ ■ ■
    ■ × ■ ■
    ■ ×
      × ■ ■ ■ ■
    ■ × ■ ■
      × ■ ■ ■
  ■ ■ × ■
    ■ × ■
■ ■ ■ × ■ ■
```

Remplacer les points et les × par des lettres. Chacune des lignes horizontales donnera un chiffre. Le même chiffre peut se présenter plusieurs fois.

Les ×, lues en acrostiche, donneront un nombre. Ce nombre sera la somme des dix chiffres trouvés.

(N° 29.) **FANTAISIE**, par Cyrano.

A chacun des mots suivants :

Nef — Grenue — Matou — Rasées — Or — Rien — Ra — Urne — Oran — Et — Tari — Plot —, ajoutez une ville d'Europe, de façon former des mots qui signifieront :

Heureux — Strictement — Rendron une terre plus légère — Indispensable — Anémie — Grossir — Petite branche — Générale — Fabrique d'un objet de toilette — Domestique — Revue de tout ce qui se trouve dans une maison — Voyageur.

Ces nouveaux mots donneront, en acrostiche, les noms de deux pays.

Dans chacun des noms de villes ajoutés pour former ces mots, prenez deux lettres qui se suivent, soit vingt-quatre lettres, qui, lues dans l'ordre, donneront un proverbe.

(N° 30.) **MOT CARRÉ**, par Valérius.

Arme — Arme — Arme — Arme — Arme — Confessa — Aura l'audace — Ecrivain grec du troisième siècle — Tombés en partage — Enlevant — Frêt — Avirons — Rien — Attachait — Se lamenter — Entendra — A dans la main — Ville de Syrie — Flatte — Ce qu'il y a de mieux — Du nez — Crochets — Séchoir — Classifications animales — Arbrisseaux — Robuste — Fortification — Casque — Inventeur d'un fusil — Vase — Détériorais — Débris — Belle-mère de Ruth — Reconnu vrai — Pierre précieuse —



UNE INVENTION

Désireux d'épargner à ses collègues la fastidieuse corvée qui consiste à replier chaque coupon et à le remettre sur les rayons après les avoir déroulés et montrés souvent en vain ..

... un employé du rayon des stores a eu la pensée d'appliquer le principe des dits stores aux coupons d'étoffe qui sont enroulés de même façon, en sorte que...

... lorsqu'on a montré l'échantillon, en tirant sur le coupon qui se déroule, le seul fait de l'abandonner fait enrouler à nouveau l'étoffe sur son axe.

RÈGLEMENT D'HIVER A L'USAGE DES EMPLOYÉS DE MINISTÈRES

Suivant l'exemple du ministre de la Guerre, les ministres ont adopté quelques mesures philanthropiques qui vont être mises en vigueur. Les employés de ministères vont enfin être traités humainement.



Aussitôt arrivés dans leurs bureaux respectifs, les employés devront quitter leurs chaussures boueuses et gelées, leurs vêtements humides, et endosser de chaudes robes de chambres, des pantouffes fourrées.



Puis, on leur servira immédiatement une légère collation : café, chocolat ou bouillon chaud, à leur gré.



Le médecin d'office passera sa visite quotidienne, afin de renseigner exactement les chefs de bureau sur la somme d'énergie que chacun des employés peut fournir le jour même.



Chaque heure de travail sera coupée d'une petite récréation d'un quart d'heure, afin d'éviter toutes les maladies produites par les professions sédentaires.



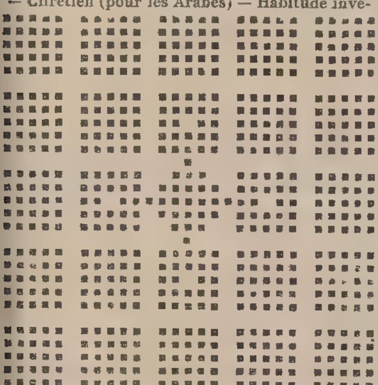
Enfin, la journée de travail terminée (journée de quatre heures au maximum), l'employé devra passer à la salle de bains, douches, massage, afin de récupérer, dans la mesure du possible, les forces perdues.



Puis il sera reconduit à ses parents ou à sa famille, en omnibus automobile chauffé. Ceci pour éviter les congestions, les rhumes, la fatigue et les mauvaises rencontres

Voici un premier pas de fait dans les réformes administratives et nous ne saurions trop en louer nos gouvernants.

Epands — Sabre très fin — Deux pieds de guet — Fin de verbe — Sot — Visas — Impératrice — Partie d'un navire — Poisson — Bâton — Chef-lieu de canton de la Charente-Inférieure — Poids de deux tonnes — Affluent de la Garonne — Démentait — Manches de pinceaux — Ville de Syrie — Voyelle — Raisonnable — Arme — Parole — Arme — Marche — Risques — Chrétien (pour les Arabes) — Habitude invé-



térée — Berger — Ensuite — Moyen détourné — Pronom — Armes — Préfixe — Agréable — Restitué — Poudre dure — A moitié chaud — Elan — Se détourna — Greffai — Petit trait — Saison — Fleuve de France — Matières noires — Consonne — Interjection — Arme — Armes — Partie du sabre — Herbe à Nicot — Aigre — Station balnéaire — Vanne — Affection — Donnera des coups de pied — Protoxyde de calcium — Ouvert — Deux consonnes — Conjonction — Griller — Roi fabuleux de Mauritanie — Liquide gras — Instrument de chirurgie — Constellation — Convenir (ancien) — De plusieurs couleurs — Intentes une action judiciaire — Fais tort — Arbre — Vaguer — Ayez en main — Chefs républicains de Gênes — Projectile — Armes — Arme — Projectile — Singe — Narcotique — Arme — Différent — Métal pour les armes — Moutard — Figure géométrique — Escaladé — Chef-lieu de canton de la Gironde — Remit — Principe des nombres — Chef-lieu d'arrondissement — Désavoue — Met de niveau — Petit rougeur — Ceux qui sont — Désavantagée — Intentas une action en justice — Mettez en place — Muse.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.



LECTURE ÉCONOMIQUE

— C'est tout de même de la veine de lire un journal comme le *Pêle-Mêle* sans bourse délier.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Paris à Londres

viâ Rouen, Dieppe et Newhaven

par la gare Saint-Lazare.

Service rapides de jour et de nuit tous les jours (dimanches et fêtes compris) et toute l'année.

Trajet de jour en 8 h. 1/2 (1re et 2e cl. seulement).

Grande économie.

Billets simples, valable pendant 7 jours : 1re cl., 48 fr. 25; 2e cl., 35 francs; 3e cl., 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour, valables pendant 1 mois : 1re cl., 82 fr. 75; 2e cl., 58 fr. 75; 3e cl., 41 fr. 50.

Départs de Paris Saint-Lazare : 10 h. 20 matin, 9 h. 30 soir.

Arrivées à Londres, London-Bridge : 7 heures soir, 7 h. 30 matin. — Victoria : 7 heures soir, 7 h. 30 matin.

Départs de Londres, London-Bridge : 10 heures matin, 9 h. 10 soir. — Victoria, 10 heures matin, 9 h. 10 soir.

Arrivées à Paris Saint-Lazare : 6 h. 40 soir, 7 h. 5 matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et vice-versa, comportent des voitures de 1re classe et 2e classe à couloir avec w.-c. et toilette ainsi qu'un wagon-restaurant; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec w.-c. et toilette. La voiture de 1re classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 francs par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe moyennant une surtaxe de 1 franc par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, un bulletin spécial du service de Paris à Londres.



LA PALMITE

RÉFLEXION D'UN OUBLIÉ DE LA DERNIÈRE PROMOTION. — Ils le sont, eux!!



PETITE CORRESPONDANCE

M. B. — Quand vous voyez dans un dessin une surface grise qui, vue de très près, est un pointillé, il ne faut pas vous imaginer qu'elle est l'œuvre du dessinateur. Celui-ci l'indique dans son dessin par une légère couche de bleu clair. Le clicheur, par un procédé mécanique, remplace dans son cliché le bleu par du pointillé.

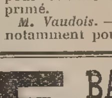
Mme Henriette V. — Les nouvelles trop longues ne peuvent trouver place dans notre journal. Pour vérifier approximativement la longueur d'un manuscrit, il faut en prendre quelques lignes au hasard et compter le nombre de lettres. Comptez également le nombre de lettres de quelques lignes du journal auquel le manuscrit est destiné. Il suffira ensuite d'un calcul très facile (une simple règle de trois) pour évaluer la longueur du recit une fois imprimé.

M. Vaudois. — Dans les envois de devinettes, et notamment pour les grands problèmes à points, il faut construire la figure et ne jamais se contenter de donner le résultat en texte suivis. Il est inutile, par contre, d'envoyer la figure construite en blanc, c'est-à-dire en points

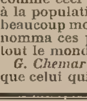
M. Dumas. — Merci de vos très aimables paroles, que nous avons transmises à notre collaborateur.

M. Henri G. — Il est absurde, en effet, de dénommer *colis postaux* des paquets qui sont expédiés par le chemin de fer et qui n'ont aucun contact avec la poste. L'origine de cette appellation provient d'une jolie chinoiserie administrative. Dans certains pays, en Allemagne notamment, la poste se charge de l'expédition de colis. Comme on déplorait qu'en France semblable institution n'existât pas, quelqu'un eut l'idée de créer l'expédition de petits paquets et de la confier aux chemins de fer. Mais comme ceci ne pouvait donner entière satisfaction à la population, les bureaux de chemin de fer étant beaucoup moins nombreux que ceux de la poste, on nomma ces paquets colis postaux. De cette façon, tout le monde fut content.

G. Chemarin. — La bague doit être mise de façon que celui qui la porte lise les initiales à l'endroit.







12e ANNÉE. — N° 2. 10 Centimes 14 JANVIER 1906.

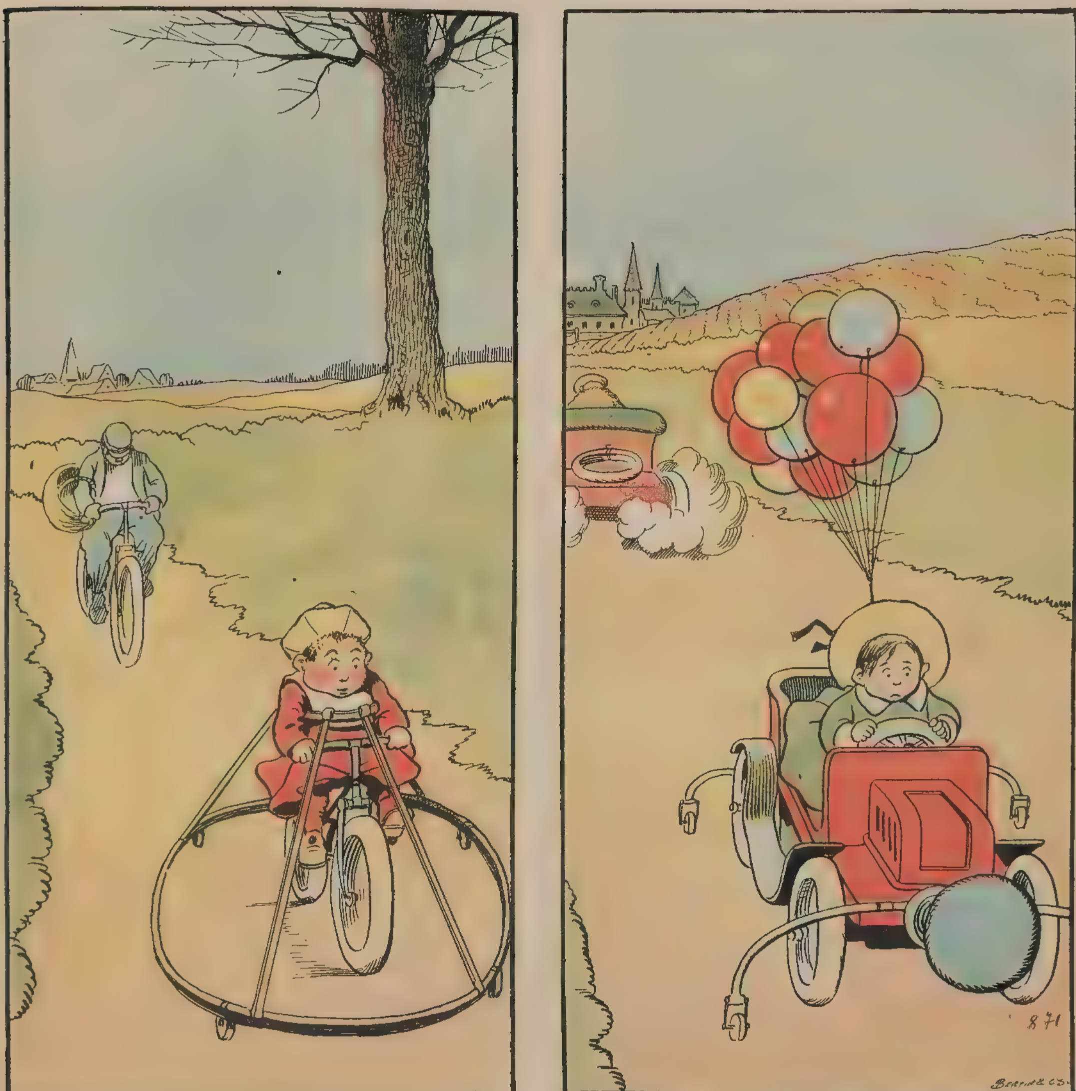
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

PARIS
7 — Rue Cadet — 7
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

PROGRÈS, par Benjamin RABIER,



Comment on apprendra à marcher dans vingt ans.

Nos bons Fonctionnaires.

Comme le gouvernement français trouvait en Constant Mulot, député, un obstacle aussi permanent que sérieux, le président du Conseil confia, un jour, au ministre des Colonies :

— Il nous embête, à la fin, ce Mulot! Il n'y a pas trois mois qu'il est élu et il m'a déjà posé trois fois la même question. Il veut à tout prix que



Le président du Conseil se gratta la tête...

j'inscrive, dans le budget, un crédit de deux millions pour le traitement gratuit, laïque et obligatoire de la clavelée! Il est allé jusqu'à me menacer d'une interpellation si je ne lui donnais pas satisfaction pleine et entière.

A quoi le ministre des Colonies objecta :

— Hé! que voulez-vous que j'y fasse, mon cher président?

Le président du Conseil se gratta la tête, et tout à coup :

— Il y a un moyen radical, fit-il, de nous débarrasser du personnage. Bombardez-le gouverneur de n'importe quoi, le plus loin possible, et je vous réponds qu'après nous serons tranquilles.

— Votre idée, mon cher président, est, en effet, excellente. Mais, voilà la difficulté : Mulot acceptera-t-il?...

— Je m'en charge, répondit simplement le président du Conseil.

***

Deux mois plus tard, Constant Mulot, fraîchement nommé résident à Anjouan (Comores), débarquait dans la capitale de son nouvel empire, aux accents entraînants de l'*Hymne Comorien*, en compagnie de son secrétaire et ami, Mathieu Lataupe.

Il avait, avec une joie non dissimulée, accepté le poste que lui offrait le chef du gouvernement, ravi qu'il était de pouvoir voyager un peu et de troquer son indemnité parlementaire contre de plus coquets appointements.

Quand ses concitoyens l'avaient élu député, Constant Mulot était un simple berger sachant tout juste signer son nom. Comme il n'y a point de loi obligeant les représentants du peuple à posséder leur licence ès-lettres, les électeurs avaient précisément choisi cet homme obscur à cause de son ignorance. Ils s'étaient dit que l'incompétence notoire de leur mandataire en les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf millièmes des questions à l'ordre du jour, l'empêcherait de parler à tort et à travers à la tribune du Parlement, et l'obligerait à s'occuper des intérêts immédiats de l'arrondissement. Leurs espérances n'avaient pas été tout à fait vaines : Mulot, dès son arrivée à la Chambre, s'était donné pour tâche unique de faire attribuer à l'Etat le monopole du traitement de la clavelée, tandis que d'aucuns de ses collègues se passionnaient, qui pour les affaires extérieures, qui pour la réglementation de la vitesse des automobiles, qui même pour la nationalisation de la chasse aux escargots.

En l'espace de trois mois, il avait trouvé le moyen, au cours de discussions passionnantes sur la séparation des Eglises et de l'Etat, la délation, le service de deux ans ou les retraites ouvrières, de lancer cent quarante-huit interruptions et demie touchant son dada favori. Il avait déposé quatre ou cinq amendements, sous-amendements et contre-amendements à la loi de finances, proposant d'augmenter d'un million ou deux le chiffre des indemnités à allouer aux cultivateurs dont les troupeaux auraient été décimés par la terrible maladie. Finalement, il avait questionné le président du Conseil sur les mesures qu'il comptait prendre pour faire aboutir, à bref délai, son projet de traitement gratuit, laïque et obligatoire de la clavelée.

Pour un homme actif, c'était un homme actif que le député Mulot. Il l'était même trop au gré du gouvernement dont il paralysait l'action par son obstruction inconsciente mais incessante. Si bien qu'un jour celui-ci en avait eu assez, et s'était débarrassé de l'empêcheur de danser en rond en l'envoyant régenter des nègres.

Naïvement, Mulot s'était imaginé que la République récompensait ainsi son civisme, en lui déléguant une minime parcelle de la souveraineté nationale.

Et il était parti pour Anjouan, avec, pour secrétaire, son vieil ami, Mathieu Lataupe, comme lui enfant du peuple et ancien berger.

***

Un matin, quelques jours après leur arrivée, Mathieu Lataupe, entrant dans le cabinet de Constant Mulot, lui dit sans préambule :

— Mon vieux, je viens t'apprendre que nous aurons demain une visite officielle. Faudra voir à nous distinguer!

— Une visite officielle? De qui? interrogea Mulot, vaguement inquiet.

— D'un voisin, le gouverneur de Mohély.

— Mohély? Qu'est-ce que c'est que ça?

— Paraît que c'est une île...

— Ah! fit le résident.

Il pensa :

— Si c'est une île, ça doit être entouré d'eau...

Il n'osa cependant pas confier à son fidèle second cette réflexion par trop simpliste. Il se contenta d'ajouter :

— Je ne suis pas très fort en géographie, tu le sais, — toi non plus d'ailleurs, — eh bien, j'ai idée que c'est aux Anglais, Mohély!

— Ça ne fait pas de doute, mon vieux, opina Lataupe. Partout où il y a une île avec un nom exotique, c'est aux Anglais.

— Alors? demanda Mulot.

— Alors?? Je sais-t-y, moi!

— Comment allons-nous le recevoir, ce gouverneur?

— Eh! parbleu, tu le salueras en anglais. Il en sera ravi, tu verras!

— C'est que... je ne sais pas l'anglais!

— Moi non plus... Mais qu'est-ce que ça fait? Tu en seras quitte pour l'apprendre! Il y a des méthodes pratiques d'une perfection vraiment rare...

— Tu en as de bonnes, toi! Est-ce que, même avec les meilleures méthodes, on peut apprendre une langue en vingt-quatre heures?

— C'est juste, je ne songeais plus que notre homme venait demain.

— Alors? demanda Mulot pour la deuxième fois.

Mathieu Lataupe réfléchit une seconde, et brusquement

— J'ai découvert, dit-il, il y a trois jours, dans un coin, un dictionnaire franco-anglais, oublié par ton prédécesseur. Nous allons nous en servir. Nous commencerons par composer un petit discours de bienvenue en français, après quoi nous le traduirons mot à mot en anglais. Ça ne sera peut-être pas du bon anglais, mais le gouverneur de Mohély sera flatté de notre délicate attention et c'est le principal!

Pour toute réponse, Constant Mulot s'empara des mains de son ami Lataupe et les serra frénétiquement, en trépignant d'enthousiasme. Puis, tous deux s'en furent chercher le dictionnaire et s'attelèrent à la besogne.



... vous ne l'ignorez point, monsieur le résident, l'île de Mohély se trouve placée sous votre haute juridiction.

***

Quand le gouverneur de Mohély eût accosté le quai et que les fanfares comoriennes l'eurent

salué de leurs accents joyeux, Constant Mulot, revêtu de son uniforme officiel, arboré pour la première fois; s'avança, majestueux, à sa rencontre.

A cinq pas du noble visiteur, il s'arrêta et prit la parole en ces termes :

« Mister the Governor,

« I have the joy very great... to salute in you... the eminent representative... on a powerful nation... It is sweet at my heart... to fulfil this mission... and to you say... Mister the Governor... what I am happy... to you wish the welcome... for your arrival... of the soil of Anjouan, etc., etc... »

Ce qui avait la prétention de signifier :

» Monsieur le Gouverneur,

» J'ai la joie très grande de saluer en vous l'éminent représentant d'une puissante nation. Il est doux à mon cœur de remplir cette mission et de vous dire, monsieur le gouverneur, combien je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue à votre arrivée sur le sol d'Anjouan, etc., etc... »

A l'audition de ce gentil discours, qui dura environ un quart d'heure, — le gouverneur demeura interloqué. Il était manifeste qu'il n'avait rien compris du tout.

Constant Mulot, inquiet soudain, se tourna vers Lataupe et murmura :

— Il ne doit pas connaître l'anglais.

— C'est sûr, opina Lataupe.

— Alors?

— Alors, c'est que Mohély n'est pas une possession anglaise. Ce doit être une colonie espagnole.

— Tu as peut-être raison...

Il y avait justement, dans le cortège officiel, un interprète assermenté d'espagnol. Lataupe le fit venir, et, brièvement, lui confia l'embarras dans lequel on se trouvait et le texte du discours. L'homme se confondit en remerciements pour l'honneur insigne qu'on lui faisait, et accepta la tâche de souhaiter, en espagnol, la bienvenue du résident Mulot au gouverneur de Mohély.

Celui-ci, par son attitude gênée, montra clairement qu'il ne connaissait pas un mot d'espagnol.

Ce que voyant, Constant Mulot, indécis, dit à voix basse à son secrétaire :

— Décidément, Mohély n'est pas ce que nous croyons... Ce doit être aux Portugais.

— Ou à la Hollande, supposa Lataupe.

— Peut-être même à l'Allemagne, renchérit Mulot... Mais, commençons par le portugais.

L'interprète, interrogé, déclara qu'il parlait couramment non seulement le portugais, mais encore l'allemand, le hollandais et le russe. A cette nouvelle, la joie la plus intense rayonna sur les visages amis de Lataupe et de Mulot. Ils serrèrent avec effusion les mains d'un homme si instruit, en lui promettant de le faire décorer.

On essaya le portugais. Cette tentative ne donna aucun résultat. Au contraire : la consternation se peignit sur la noble figure du visiteur. On tâta de l'allemand sans plus de succès. On fit appel au hollandais : ce fut en pure perte.

Restait le russe. On l'employa, mais dès la première phrase, le *patient* leva les bras au ciel. comme pour simuler un absolu découragement.

Déçu dans son espoir — ravivé quelques minutes auparavant — de se faire entendre de l'étranger, Constant Mulot, énervé, s'écria à haute voix :

— Sapristi de sapristi! Il ne comprend donc rien?

A ces mots, le gouverneur de Mohély, sortant de son mutisme, répondit, en un français excellent :

— Monsieur le résident, je suis vraiment confus d'être resté coi devant vos questions, mais j'étais loin de me douter que vous me feriez subir un examen approfondi de langues étrangères. Vous me voyez au désespoir de ne pas m'y être préparé. Aussi, je vous en exprime tous mes regrets. Je venais seulement saluer mon chef hiérarchique, car, — vous ne l'ignorez point, monsieur le résident, — l'île de Mohély se trouve placée sous votre haute protection.

Henri Jousset.



M. Parvenu s'est composé une galerie de tableaux. A la nuit, on ne peut juger des œuvres picturales, mais M. Parvenu a trouvé ce procédé pour édifier néanmoins ses amis.

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à M. Trouillot.

On parle tellement de guerres ou de menaces de guerre en ce moment, qu'on éprouverait un réel soulagement à se livrer à quelque sujet de conversation d'allure pacifique.

Or personne n'est aussi qualifié que vous pour aiguiller la pensée vers des préoccupations plus sereines.

Vous présidez au commerce et à l'industrie, c'est-à-dire aux branches de l'activité sociale qui n'ont pour armes que les instruments de travail.

Pour elles, la guerre est le signal d'une stagnation ruineuse. Elles ont besoin du recueillement de la paix pour se développer librement.

Elles connaissent la lutte, mais non celle qui se poursuit avec des sabres et des obus.

Leurs batailles se déroulent sur le terrain du progrès et de la science.

Procurez-leur, une fois de plus, l'occasion de se mesurer avec leurs rivales étrangères et vous aurez le mérite de ramener les esprits aux calmes horizons des rivalités commerciales.

Il semble que l'humanité subisse, par une loi atavique, un besoin invincible de combat. Mais le combat lui-même est protéiforme. Aussi bien que dans la guerre, il se révèle dans la concurrence commerciale, dans les sports, et jusque dans nos jeux d'intérieur.

Pour nous délivrer du danger des combats guerriers, transportez-nous donc dans le domaine des luttes industrielles. Nous y trouverons la satisfaction de nos penchants belliqueux et vous aurez écarté de notre route les affres de ces sanglantes et barbares tueries qui déshonorent l'humanité civilisée.

Donnez-nous une Exposition universelle. Jamais peut-être semblable institution ne fût plus opportune qu'en ce moment.

Tout vous y convie. La tradition, pour plaire à ceux qui aiment les périodicités régulières. L'utilité de faire aux yeux du monde une grande manifestation pacifique. Et, pour finir, l'occasion d'inaugurer une forme d'exposition nouvelle et qui pourra être grandiose.

Bannissez de la future Exposition les fastidieux alignements de produits fabriqués. Quel intérêt voulez-vous que le visiteur trouve à des galeries remplies de bouteilles d'eaux minérales, de flacons de moutarde ou de pains de savon? Il voit ces choses tous les jours en passant devant les boutiques.

Ce qui séduit le public, c'est la fabrication des objets, les transformations successives que subit la matière pour arriver à sa forme marchande.

Nous aimons à nous instruire et nous recherchons, dans les expositions, tout ce qui peut constituer pour nous une leçon de choses. Car, s'il nous est donné de voir, tous les jours, des objets fabriqués, l'occasion nous est rarement offerte d'assister à la production de ces objets.

En partant de ce principe, il est facile de se faire une idée de l'intérêt que présenterait au public la réunion de toutes les industries en activité de fonctionnement.

Loin des machines inertes qui, en 1900, encombraient la Galerie des Machines de leur

massivité encombrante, et dont l'aspect ne disait rien à l'esprit, n'ajoutait rien à notre bagage de connaissances.

Que l'Exposition soit un microcosme où toute l'industrie évolue, où toutes les matières premières se transforment sous nos yeux et que nous sortions de là édifiés sur les progrès accomplis par la science.

Voilà, monsieur le ministre, l'œuvre importante à laquelle vous devriez attacher votre nom.

Je m'étais permis d'en suggérer l'idée à votre prédécesseur, M. Dubief, mais celui-ci, ayant émigré vers un autre portefeuille, a laissé derrière lui la belle tâche à accomplir.

Faites la vôtre et personne n'aura à le regretter, pas plus vous que l'ensemble de vos concitoyens.

Fred Isly.



Le baiser du gendre ou...



... pourquoi M. Durand a reculé son fauteuil.

Ruses de guerre.

On nous a dit et redit que si les Japonais triomphèrent d'un ennemi bien supérieur en nombre, c'est surtout à cause des ruses dont ils usaient et abusaient avant et pendant le combat.

Naturellement, on s'est pâmé d'admiration devant ce peuple si jeune et déjà expert en fourberies militaires.

Au fond, les Nippons n'ont rien inventé, ou plutôt ils ont continué ce que les Normands faisaient déjà, il y a dix siècles.

Ces Barbares, venus du Danemark ou de la Norvège, passaient, eux aussi, pour invincibles, non pas tant en raison de la quantité — — ils arrivaient toujours par petites bandes — que parce qu'ils se servaient de tactiques et d'artifices qui déconcertaient leurs ennemis.

A peine débarqués de leurs bateaux à trente rameurs ou de leurs voiliers minuscules, et avant de tenter une incursion dans les terres, ils lâchaient des éclaireurs et des espions, lesquels se mêlaient aux indigènes, surprenaient leurs secrets. Devaient-ils livrer bataille pour pouvoir ensuite piller tout à leur aise, ils savaient mettre toutes les chances de leur côté en profitant du moindre accident de terrain, en s'arrangeant de façon que le soleil et la poussière vinssent éblouir et suffoquer leurs adversaires.

Aussi habiles que les Romains du temps de César aux travaux de retranchements, ils attiraient les assiégés au dehors, s'enfuyaient à leur approche, et leurs pauvres diables d'assiégés culbutaient dans des fosses profondes, véritables pièges à renards dissimulés sous des claies et d'épais feuillages.

D'autres fois, ils attachaient des brandons à la queue d'une bande de moineaux qui semaient l'incendie sur la ville.

Ils pratiquaient aussi le « coup de l'enterrement » qui réussissait presque toujours.

Ainsi, l'histoire nous rapporte que le chef normand Frode, assiégeant une ville russe de la Baltique et ne pouvant la prendre, se fit passer pour mort. Les pirates le mirent en bière et suivirent, tête basse, son cercueil, jusqu'au cimetière improvisé. Les assiégés, rassurés par l'apparente affliction des Normands, négligèrent toute défense, et, le jour même, la ville fut emportée sans presque coup férir.

Est-ce que les Japonais ont fait mieux?

Bull.

A propos de la " Marseillaise "

Un journal parisien proposait tout récemment à ses lecteurs un concours pour rajeunir notre hymne national *La Marseillaise*. Il assurait que, sur les sept couplets qui le composent, quatre au moins étaient devenus désuets pour ne pas dire ridicules. Il est juste de constater pourtant, que la proposition de notre confrère a été assez mal accueillie par le public français.

Ne serait-ce point parce que les tentatives de ce genre ont toujours échoué?

Quoi qu'il en soit, il n'est pas hors de propos de rappeler celle que fit le bon chansonnier Jules Jouy, il y a quelque vingt ans.

Jules Jouy avait fait une adaptation de la *Marseillaise* à l'usage des infirmes, qui ne manquait pas d'une certaine originalité. Voici ce couplet qui eût un grand succès à son époque :

Les Aveugles

Allons, enfants de la patrie,
Le « *jour* » de gloire est arrivé!

Les Culs-de-jatte

Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé!

Les Sourds

« *Entendez-vous* » dans ces campagnes
Mugir ces féroces soldats?...

Les Manchots

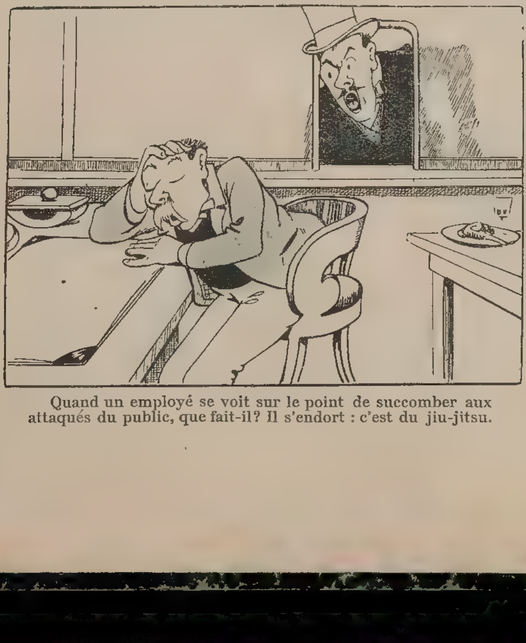
Ils viennent jusque dans « *nos bras* »
Egorger nos fils, nos compagnes!...

Cette « adaption » de la *Marseillaise* avait pour le moins le mérite de l'humour. Hélas! combien se souviennent aujourd'hui du *Chat Noir* et de ce pauvre Jules Jouy?

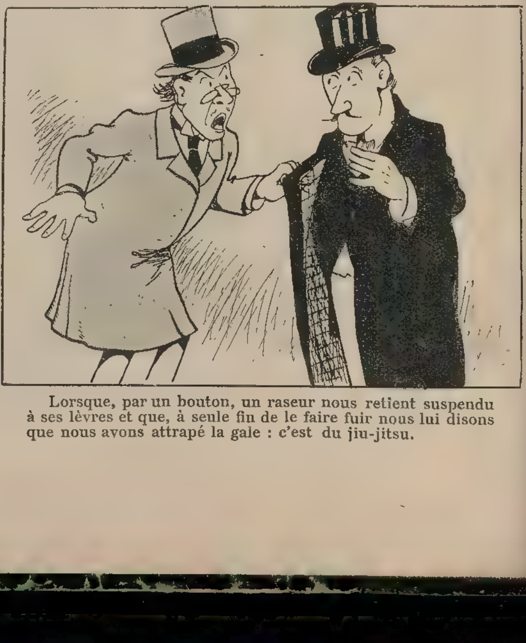
H. J.

JIU-JITSU

Le jiu-jitsu est l'art de se défendre sans armes contre un plus fort assaillant. Mais on prétend que cette méthode est d'invention japonaise: là, gît l'erreur, car autour de nous les exemples fourmillent.



Quand un employé se voit sur le point de succomber aux attaqués du public, que fait-il? Il s'endort : c'est du jiu-jitsu.



Lorsque, par un bouton, un raseur nous retient suspendu à ses lèvres et que, à seule fin de le faire fuir nous lui disons que nous avons attrapé la gale : c'est du jiu-jitsu.

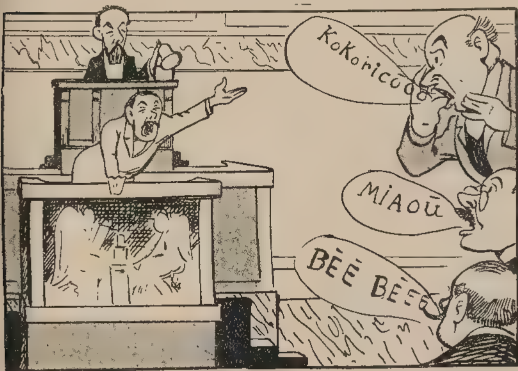
JIU-JITSU *(Suite.)*



Qu'un ministre, qui sent à un député la facilité de nuire à son portefeuille, nomme ce député gouverneur d'une archi-lointaine colonie : c'est du jiu-jitsu.



Si un jeune danseur, effrayé par la corpulence d'une danseuse, l'emmène au buffet : c'est du jiu-jitsu.



Quand, pour couvrir la voix de l'orateur qui crache la vérité, ses collègues poussent en chœur des cris d'animaux divers : c'est toujours du jiu-jitsu.



Enfin, à mon âge, on sait ce que valent les illusions; quand vous, lecteur, vous fermez le journal en apercevant mes dessins : c'est encore du jiu-jitsu.

CASSER SA PIPE

D'où vient l'expression : « Casser sa pipe »?

L'explication en est assez difficile; mais en voici une qui est ingénieuse et qui peut paraître vraisemblable :

Sous les guerres du Premier Empire, il y avait un vieux sergent de grenadiers très brave qui avait reçu de nombreuses blessures. Il comptait autant de blessures que de combats à son actif, et ce n'était pas peu dire.

Chaque fois qu'il allait au feu, on le trouvait tombé au premier rang, quelque peu endommagé, parmi les blessés. Mais ces blessures n'étaient pas assez graves, généralement, pour qu'elles l'empêchassent de fumer Aussi le sergent en question se munissait-il toujours d'une pipe toute bourrée. Quand il avait reçu sa blessure, et qu'au bout d'un certain temps il avait recouvré ses esprits, il tirait sa pipe de la poche, l'allumait et se mettait à la fumer jusqu'au moment où les camarades, visitant le champ de bataille, venaient le relever.

Cela s'était passé ainsi pour la campagne d'Egypte, pour celle d'Italie, d'Allemagne, de Russie, d'Espagne, de Portugal.

Vingt fois on l'avait vu tomber pendant la bataille, au commencement, au milieu ou à la fin. Vingt fois on avait retrouvé le vieux soldat blessé, mais fumant sa pipe, même pendant que le chirurgien le recousait.

Un jour, le brave tomba frappé d'une balle, et ses camarades se dirent qu'ils le retrouveraient le soir. Or, le combat fini, on se mit à rechercher le blessé; mais on ne trouva pas la fumée de la pipe qui pouvait guider les recherches. On finit pourtant par trouver le pauvre sergent, mais il n'avait plus sa pipe à la bouche : il était mort.

Le chirurgien retourna le cadavre et, montrant les débris de la pipe qui avait été réduite en miettes par la balle qui avait traversé le cœur du brave soldat, se mit à dire :

— Cette fois, il a cassé sa pipe!

Et l'expression est restée pour dire « mourir ».

S.

Où il pleut le plus.

Nous avons gémi pendant tout l'été et pendant le commencement de l'automne, parce que chaque jour venait nous apporter son contingent d'orage ou de pluie. Il y a, cependant, sur la surface du globe, des endroits où il pleut davantage.

Le pays où il pleut le plus est le territoire de Cherrapunji, dans la province d'Assam (Inde anglaise). Alors qu'à Paris, la moyenne d'eau tombée ces derniers temps arrivera, au bout de l'année, au chiffre de 378 millimetres d'eau, la hauteur moyenne de la pluie tombée à Cherrapunji est de 11 mètres 223 par année.

Dans le Caméroun, massif montagneux de la Guinée, en face de l'île Fernando-Po, se trouve la ville de Debundschat ; elle peut presque disputer à la région ci-dessus le record de l'humidité : la quantité d'eau qui tombe pendant l'été, saison des pluies, arrive à 10 mètres 454.

Mais, ce sont là des moyennes établies chaque année. Ces moyennes supposent des maxima assez élevés. En effet, en 1851, à Cherapunji, il est tombé 14 mètres 785 d'eau et, en 1902, il est tombé 14 mètres 133. Mais dans une seule journée, dans ce même pays, on a pu compter 456 millimètres, autrement dit un demi-mètre.

Et nous nous plaignons quand, à Paris, il tombe le tiers d'un mètre pendant une année!

S.

IMMORTELS

Deux fauteuils sont actuellement vacants sous la coupole. Le premier est réservé, dit-on, à M. Maurice Darrès, un prosateur, et, pour le second, les académiciens donneront leurs suffrages à un poète. Ceci, pour bien marquer que la poésie est toujours en grand honneur dans notre beau pays de France.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Témoin Leconte de Lisle à qui la docte assemblée préféra d'abord un illustre inconnu. Témoin Victor Hugo lui-même qui, en 1833, se vit préférer Emmanuel Dupaty, un auteur dramatique totalement inconnu de notre génération.

Il est vrai que Dupaty profita du bénéfice de l'âge, car son concurrent n'avait que trente-trois ans, tandis que lui avait dépassé la soixantaine.

Une fois élu, Dupaty alla déposer, chez son concurrent malheureux, sa carte noircie de ce quatrain :

> Avant vous je monte à l'autel,
> Mon âge avait droit d'y prétendre.
> Déjà vous êtes immortel
> Et vous avez le droit d'attendre.

Comme quoi on peut être académicien et tout de même homme d'esprit.

J.



— Tu as vu ce que c'etait, Aristide?
— Bah! encore un homme mort de froid sous un pont, cette nuit.
— Ils sont tous les mêmes, on a beau leur dire qu'il y a des courants d'air et que c'est malsain, ils recommencent tout de même.



Un dessin de Rabier montrait, un jour, comment on représente, au café-concert français, le type de l'Anglais et comment il est en réalité.

Nous n'avons pas besoin de représenter le type français comme il est, mais voici comment il est représenté dans tous les music-halls anglais.



NOCTURNE

— Permettez-moi, monsieur, de vous présenter ma fiancée, le mariage aura lieu dans les huit jours; seriez-vous disposé à m'offrir votre bourse et vos bijoux pour la corbeille?

LOGIQUE

Vous est-il arrivé déjà dans une discussion où vous sentez que avez raison, d'être subitement désarmé par un raisonnement qui a une telle apparence de logique qu'il vous est impossible de le réfuter?

Le fait s'est produit récemment pour un paysan, le père Lucas.

Il avait acheté à la ville un pardessus. Mais à la première ondée, le vêtement s'était rétréci d'une façon lamentable.

Il s'en fut chez le marchand et se plaignit amèrement d'avoir été trompé.

Il réclama son argent ou au moins un fort rabais.

— Pardon, fit le marchand, vous ai-je vendu ce pardessus comme étant imperméable.

— Non, mais...

— Si au lieu de se rétrécir votre pardessus s'était allongé d'autant, est-ce que vous seriez venu me rapporter de l'argent.

— Non, bien sûr.

— Alors, vous n'auriez rien payé en plus pour le pardessus qui s'allonge, et vous voulez que je vous rende de l'argent pour celui qui se rétrécit. Franchement, père Lucas, est-ce logique?

Et de fait, le père Lucas ne trouvant rien à répondre à cet argument topique, rebroussa chemin sans insister davantage.

Fantaisie sur « Faust » (Gounod).

Hier, un nommé Leveau, en se levant de table,
Fut pris d'un mal subit, étrange, inexplicable...
Il s'endormit debout et fait original,
On n'a pu réveiller ce dormeur peu banal.

MORALITÉ

Leveau dort, et toujours debout.

M. A.

PETIT DIALOGUE ENTENDU A L'AUBERGE DU VEAU D'ARGENT

Un client ayant soigneusement étudié la carte, commande un potage à la tortue. On le lui sert et il le déguste avec appétit et conviction.

L'aubergiste s'étant approché pour prendre la suite de la commande, les paroles suivantes furent échangées entre eux.

LE CLIENT. — Excellent, votre potage tortue.

L'AUBERGISTE. — Vous aimez ça?

LE CLIENT. — Mais oui. Il y a longtemps que je désirais en goûter, j'en ai entendu parler si souvent. J'ai un oncle qui a fait fortune en Angleterre en vendant des tortues.

L'AUBERGISTE. — De vraies tortues?

LE CLIENT. — Mais oui.

L'AUBERGISTE. — Alors, on fait donc vraiment du potage avec des tortues?



GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER

TROISIÈME CONCOURS *(Troisième Série.)*

MARCHE DU CAVALIER

Rappelons encore quelle est cette marche. Un cavalier occupant une certaine case passe d'abord, sans s'y arrêter, à l'une des cases voisines par le côté, puis de cette nouvelle case à l'une des cases voisines par l'angle (pourvu que la seconde partie de ce trajet ne le ramène pas à une case voisine du point de départ.)

Ainsi, dans le tableau ci-joint, le cavalier occupant la case 13 peut, à son gré, passer à l'une des cases 2, 6, 16, 22, 24, 20, 10 ou 4.

Le cavalier occupant la case 1 peut venir de même à l'une des cases 8, 12.

1	2	3	4	5
6	7	8	9	10
11	12	13	14	15
16	17	18	19	20
21	22	23	24	25

C'est par une marche de ce genre qu'il faudra déchiffrer la phrase exprimée dans les 64 cases de notre dessin, ces 64 cases étant successivement traversées de la façon que nous venons d'indiquer. Les numéros inscrits dans certaines cases indiquent l'ordre qu'occupent ces cases dans la suite de la marche du cavalier.

Prière de ne nous adresser la solution que lorsqu'aura paru la douzième et dernière série de ce Tournoi et de conserver, pour le joindre à l'envoi, le bon à détacher ci-dessous.

GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER
TROISIÈME CONCOURS *(Troisième Série.)*

Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

Un mot de Bouguereau.

Bouguereau avait, parmi ses élèves, un jeune fils de famille qui faisait de la peinture par snobisme, comme il aurait fait autre chose, pour se donner un genre et avoir l'air de faire quelque chose.

Il venait rarement à l'atelier, où l'attendait patiemment une toile commencée depuis deux ou trois ans et qui étouffait sous une épaisse couche de peinture, accumulée par d'éternelles retouches.

Un jour, cependant, le tableau fut achevé, ou du moins le jeune mondain l'estima-t-il ainsi.

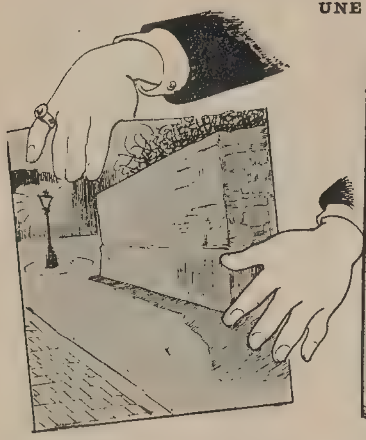
Au moment de partir, Bouguereau l'aperçut qui avait l'air de chercher quelque chose.

— Que cherchez-vous? lui demanda-t-il.

— Un morceau de papier pour envelopper ma toile... Vous comprenez que, dans la rue, je ne veux pas passer pour un artiste.

— Dans ce cas, dit finement Bouguereau, le plus sûr moyen serait de ne pas l'envelopper.

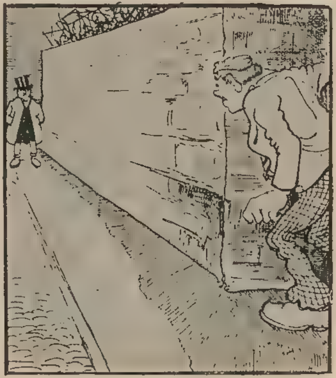
UNE EFFRACTION DANS LE « PÊLE-MÊLE ».



Le metteur en pages du *Pêle-Mêle* vient de fixer sur l'une des pages de ce journal un dessin représentant une rue déserte. A ce moment, l'honorable fonctionnaire est appelé au dehors. Il sort un instant.



Quelques secondes après, un coup de sifflet retentit et un apache à la mine terrible, caché on ne sait comment dans les feuillets du journal, s'introduit dans le dessin ci-dessus et se dissimule derrière un mur.



A ce moment, au bout de la rue apparaît la silhouette pacifique d'un bon bourgeois qui avance tranquillement. Que va-t-il se passer?



Au moment où le passant s'approche, l'apache s'élance tête baissée sur le pauvre homme, qui va être aplati comme une limande de six sous. Pas du tout. Le petit bourgeois a gardé son sang-froid. A l'instant précis où le bandit va l'assommer, il lui saisit le bras.



L'apache pousse un hurlement de douleur. Son bras est cassé! Tranquillement, le bon bourgeois, le sourire sur les lèvres, prend le bandit et le brise sur son genou en plusieurs morceaux qu'il jette à droite et à gauche.



Puis il fait quelques pas en avant, ôte son chapeau et salue. Alors, on peut lire sur son crâne : « Apprenez tous le jiu-jitsu. » Mais soudain un bruit de pas, une porte s'ouvre ; c'est le metteur en pages du *Pêle-Mêle* qui revient continuer son travail.



A sa vue, le bourgeois se sauve et l'apache se recolle vivement, puis disparaît... Ces deux adroits lurons avaient tout simplement profité de l'inattention pour se faufiler dans le *Pêle-Mêle* et prendre une page entière de réclame à l'œil.



Et le brave metteur en pages, devant le dessin revenu à son aspect primitif, se demande si la scène dont il a cru voir le dénoûment est une réalité ou une hallucination. Il n'ira plus prendre des apéritifs avec les camarades pendant les heures de travail.





LES POURBOIRES

On s'est beaucoup plaint, on se plaint toujours, et on se plaindra probablement encore pas mal de temps de cette sotte coutume du pourboire; et cependant, si nous réfléchissions un peu, nous frémirions en songeant que cette ancienne coutume aurait pu se perpétuer en conservant toute son exactitude, car dans l'ancien temps le pourboire se donnait souvent *avant de* consommer.

Si cela se faisait encore, on plaindrait de tout son cœur le monsieur, un peu rat, forcé de déclarer, avant de déjeuner, qu'il ne donnera pas de pourboire.



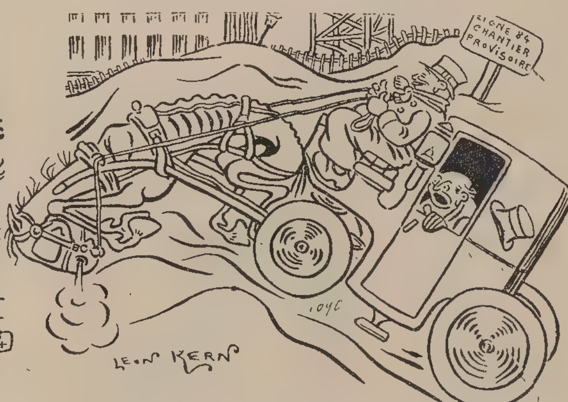
Ou bien faisant la même déclaration au garçon d'hôtel.



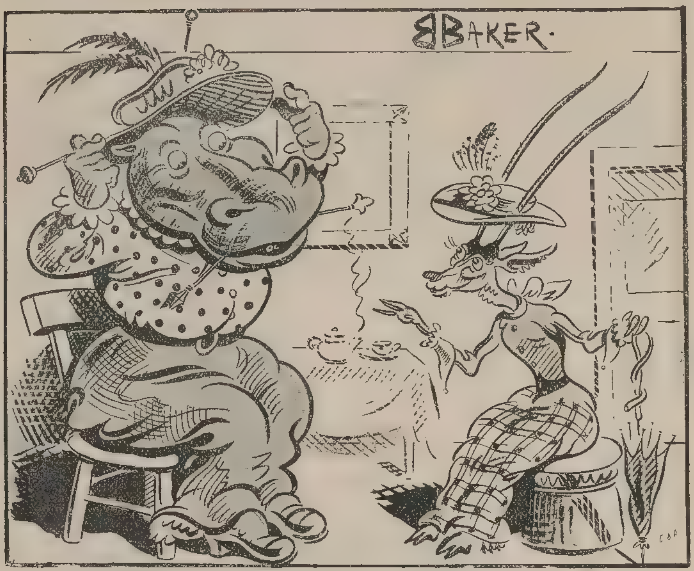
Le moins dangereux, pour les gens un peu rapiats, serait certainement de laisser pousser leur barbe...



... et de s'abstenir d'aller au théâtre.



Quant à prendre un fiacre, il serait plus prudent pour eux de n'y pas songer, surtout par ces temps de constructions souterraines. Et, après ce rapide aperçu, on serait presque tenté de faire un nouveau bail pour la continuation du pourboire, pourvu qu'on continue à le donner après.



MLLE HIPPOPOTAME — Je suis vraiment jalouse de vous, chère madame Antilope, comme vous avez de la veine que vos épingles de chapeaux poussent d'elles-mêmes au lieu d'être forcée de les acheter.

Courrier Pêle-Mêle

Numéros des billets de banque.

Monsieur le Directeur,

Dans votre dernier numéro, un pêlemêliste posa la question : « Quelle corrélation existe-t-il entre les numéros portés sur les côtés d'un billet de la Banque de France et le numéro placé au centre? »

Le numéro du centre, qui est un élément de contrôle, est une dépendance des autres et d'un troisième : le nombre 25.000, facteur arbitraire et constant. Voici l'ingénieuse combinaison qui le produit :

1° Multiplier le numéro précédé d'une lettre, placé dans un des angles du billet, par : 25.000;

2° Retrancher de ce produit autant de fois mille qu'il y a de lettres à partir de la lettre du billet jusqu'à la dernière de l'alphabet, en suivant l'ordre de celui-ci bien entendu;

3° Ajouter au nombre trouvé le numéro d'angle du billet non précédé d'une lettre.

Prenons comme exemple le billet de banque portant les numéros et lettres suivants :

817		R. 3.640
	90.991.817	
R. 3.640		817

1° 3.640 × 25.000 = 91.000.000 (1)

2° Lettre R 9me rang (en partant de la fin) : 9.000

Reste : 90.991.000 (2)

3° Numéro sans la lettre : 817

Nombre du centre : 90.991.817 (3)

Recevez, etc. Lucien BRIAND.

MM. Mautrand, Chazel, Brieusse, Michel, Rosset et Valet de Cœur nous adressent des explications absolument analogues et dont le résultat, comme les précédents, peut se vérifier sur tous les billets de banque.

Voici, en outre, un petit tableau qui indique avec plus de précision le chiffre à retrancher qui correspond à chaque lettre de l'alphabet figurant sur les billets :

a,	b,	c,	d,	e,	f,	g,	h,	i et j,	k,	l,	m,	n,	o,	p,
25	24	23	22	21	20	19	18	17	16	15	14	13	12	11

q,	r,	s,	t,	u,	v,	x,	y,	z,	w.
10	9	8	7	6	5	4	3	2	1.

Comme on le voit, i et j ont le même chiffre, et c'est le w qui termine et non le z.

A présent, pourrait-on nous dire quel est le but de ce numérotage bizarre. Y a-t-il à cela une raison de contrôle ou l'intention de dépister les faussaires? Cette dernière raison nous semblerait peu plausible, les faussaires pouvant toujours copier textuellement les numéros inscrits sur un vrai billet. Alors?

La vérité est qu'il n'y a à cela aucune raison. Cela, paraît-il, a toujours été ainsi et c'est une raison pour que cela continue à être. Peut-être n'y a-t-il là d'autre but que d'intriguer un peu le public et de donner au billet de banque, dont tous, pourtant, reconnaissent les incontestables mérites, un caractère plus énigmatique, mystérieux, et par cela même plus imposant encore.

Si quelque lecteur avait à ce sujet des connaissances plus approfondies et des explications plus... explicatives, nous le prions de bien vouloir nous faire part de ses lumières.

Question interpêlemêliste

A-t-on jamais construit un billard rond ou ellipsoïdal, et quels seraient, au point de vue du jeu, les inconvénients et les avantages de ces dispositions sur la forme rectangulaire?

A. STOUT.

DE NOS LECTEURS

Le couteau de Montmorency.

— Connaissez-vous Rochefort?

— Mais oui, le rédacteur en chef de l'*Intransigeant*, le fougueux...

— Mais non, le port militaire qui...

Vous n'y êtes ni les uns ni les autres; Rochefort est le concierge actuel du Capitole de Toulouse! Oui, Rochefort est le concierge consciencieux et fort honnête du Capitole, de la Salle des Illustres, du Musée, du Donjon, etc...

A ce titre, quand il entra en charge, un des premiers actes de Rochefort fut de visiter les lieux dont il allait être gardien et cicerone. Il le fit minutieusement, et l'un de ses premiers soucis fut de ne pas trouver, malgré les recherches les plus actives, le fameux couteau de Montmorency, qu'il était appelé à montrer aux visiteurs. Ce couteau avait servi à la décollation du jeune connétable, qui s'était laissé entraîner



LE PRÉSIDENT LOUBET. — J'adore les grandes chasses officielles! elles me rappellent...



... tant de souvenirs de jeunesse.



UN SALON DE COIFFURE AU XXIe SIÈCLE

dans la fameuse révolte contre l'autorité royale et surtout contre le cardinal de Richelieu.

Rochefort n'eut qu'une pensée : « C'est mon prédécesseur qui l'a emporté. » Et le jeune concierge de faire part de ses soupçons à un ami.

— Je vais te donner un conseil, lui répondit ce dernier. Adresse-toi à M. W..., c'est un ami de M. Couderc, il te fera rendre justice et le couteau !

M. Couderc était alors le secrétaire général de la mairie.

Rochefort s'en fut chez M. W... qui tenait un café bien connu sur la place du Capitole; il lui fit part de ses craintes.

Ce diable de M. W..., quoique *alsaçant* quelque peu, ne manquait pas d'à-propos.

— Ne te tourmente blus, Rochefort, lui dit-il. Le goncierge a emborté le gouteau, c'est son droit, il l'avait fait faire, il est à lui ! Ne grains rien, Couterc est mon ami, che t'en ferai faire un autre!

M. W... a tenu parole et, depuis, Rochefort triomphant, montre aux Anglais et à « ces gens du Nord » qui s'en émeuvent, le couteau de Montmorency.

Plus tard, quand le concierge se retirera de sa charge, il aura, lui aussi, le droit d'emporter le couteau, à moins qu'il ne préfère, dans un beau geste, le léguer au musée de la ville. Dans ce dernier cas, son successeur n'aurait pas à se débrouiller pour s'en procurer un autre...

A. C.

Du tac au tac.

Alexandre Dumas avait fondé un petit journal satirique intitulé *le Mousquetaire*, qui avait son franc parler à l'égard de tout le monde, et qui distribuait ses coups de griffes à tort et à travers, sans se soucier des grincheux.

L'article de tête, signé Dumas, commençait, un jour, par cette phrase impertinente :

« *Le Théâtre-Français croit peut-être qu'il est amusant...* »

Suivait une longue diatribe sur l'ennui qui régnait perpétuellement dans ce lieu de désolation, où l'on ne jouait que des pièces assommantes !...

Arsène Houssaye était alors directeur de la Comédie-Française. Grâce à des indiscrétions, il fut averti, la veille du jour où l'article devait paraître dans *le Mousquetaire*, des intentions agressives d'Alexandre Dumas...

Et, pour le confondre avec esprit, il composa de la sorte l'affiche de ses spectacles :

AUJOURD'HUI,
Les demoiselles de Saint-Cyr,
par Alexandre Dumas.
Le Mari de la Veuve,
par Alexandre Dumas.
DEMAIN,
Mademoiselle de Belle-Isle,
par Alexandre Dumas.
Romulus,
par Alexandre Dumas.

... De sorte que, le matin où parut l'article de Dumas, daubant la maussaderie et la médiocrité des pièces du Théâtre-Français, ce fut sur ses propres œuvres qu'il frappa!...

Il fut pris ainsi à son piège. Ses contemporains, — et lui tout le premier, — s'en divertirent énormément.

É. GERMAIN.

Le sport délictueux.

Relevé, parmi les condamnations prononcées par le tribunal de simple police de la ville de Périgueux, à la date du 13 juillet 1874 :

« Une condamnation à un franc d'amende, octroyée au sieur V..., *pour avoir circulé en vélocipède, dans l'intérieur de la ville.* » (Authentique.)

C'est le cas, ou jamais, de constater que le Progrès a joliment marché depuis trente ans !...

Il est vrai, qu'à cette époque, il y avait un peu moins d'écrasés qu'aujourd'hui !...

FRANCONVILLE.



LES GRANDES INVENTIONS DU « PÊLE-MÊLE »

Plus de crainte de vol, avec notre parapluie à phonographe; quand son propriétaire, M. Bertrand, l'a en mains, il sait le tenir de façon à ne pas appuyer sur les touches qui feraient fonctionner l'appareil.

Par exemple, au café, qu'un filou s'empare du parapluie...

... tout naturellement, il le saisira par la poignée et pèsera sur les touches ; alors, le phonographe fonctionnera, et, aux appels du parapluie, M. Bertrand accourra en toute hâte.



LE MARIN *(naufragé ouvrant une épave).* — Déveine! je meurs de faim, et ce n'est que de l'or.



AUX CHASSEURS D'OCCASION

— La chasse est fermée... à l'année prochaine, et tâchez d'être plus adroits!

RÉSULTATS DU GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Voici comment ont été attribués les prix, d'après les conditions énoncées au début de ce Concours;

1er PRIX : Mlle J. Morand, à Hermance, canton de Genève (Suisse), qui gagne **un Portefeuille du « Pêle-Mêle »** contenant :

Un quart d'obligation de la Ville de Paris, pouvant gagner 25.000 francs. — Un Bon du Crédit Foncier, pouvant gagner 100.000 francs. — Un Bon de la Presse, pouvant gagner 10.000 francs.

2e Prix : M. O. Dugleux, 47, rue Cler, à Paris, qui gagne *un joli service de fumeur en métal argenté.*

3e Prix : Mme Maitre, à Morvillars (Haut-Rhin), qui gagne *une jumelle de théâtre, monture nacre.*

4e Prix : Mme André Mouchelet, 56, rue Porte-Neuve, à Pau (Basses-Pyrénées), qui gagne *une montre style Empire.*

5e Prix : M. H. Vassel, 9, rue Louis-Blanc, à Paris, qui gagne *un onglier, 4 pièces argent, en un écrin.*

6e Prix : M. Robert Jacquemin, à Eaubonne (Seine-et-Oise), qui gagne *une boîte de couleurs.*

7e Prix : M. Jean d'Aire, 8, rue Saint-Symphorien, à Reims (Marne), qui gagne *une boîte de couleurs.*

8e Prix : M. Eugène Prudhomme, 16, rue de Paris, à Troyes (Aube), qui gagne *une boîte de compas.*

9e Prix : Mlle Rouhier, 18, rue de la Gare, à Alençon (Orne), qui gagne *une boîte de compas.*

10e Prix : M. Pierre Debreaux, 12, rue du Delta, à Paris, qui gagne *un coupe-papier ivoire, monture argent.*

11e Prix : M. Maurice Labarthe, à Peyrehorade (Landes), qui gagne *une jumelle Mars de poche.*

12e Prix : M. Frédéric Paris, 17, rue de la Demi-Lune, à Amiens (Somme), qui gagne *une jumelle Mars de poche.*

13e Prix : Mme Cailhol de la Figuiero, villa Lou Cagnard, boulevard Delpin, à Montredon, Banlieue de Marseille, qui gagne *un canif en argent.*

14e Prix : M. Loutreul, à Bon-Secours, par Mesnil-Esnard (Seine-Inférieure), qui gagne *un canif en argent.*

15e Prix : M. Ernest Faucon, 14, rue Carnot, à Avignon (Vaucluse), qui gagne *un joli signet ouvre-lettres.*

16e Prix : M. Peugnet, employé à la distillerie Tilloy-Delanne, à Courrières (Pas-de-Calais), qui gagne *un joli signet ouvre-lettres.*

17e Prix : M. Edmond Givois, 37, rue Paul-Chenavard, à Lyon, qui gagne *une liseuse avec médaille.*

18e Prix : Mlle B. Bernard, 39, rue Pigalle, à Paris, qui gagne *une liseuse avec médaille.*

19e Prix : Mme B. Clément, à Vézenobes (Gard), qui gagne *un bloc-notes de poche.*

20e Prix : M. G. Martin, 18, rue Dautancourt, à Paris, qui gagne *un bloc-notes de poche.*

Un supplément, contenant les solutions des problèmes et les noms de tous les concurrents ayant mérité d'être mentionnés, sera envoyé franco à tous les lecteurs ayant pris part au Concours, ainsi qu'à tous ceux qui nous en feront la demande. Il suffira, pour le recevoir, de nous adresser une simple carte de visite avec la mention : **Devinettes**, ce qui permettra d'affranchir à cinq centimes.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 50, du 10 décembre 1905.)

(Nº 31.) **PROVERBE CACHÉ**, par Rorele.

Trouver des mots signifiant :

Roi de Jérusalem — Partie du pistil — Aurai la hardiesse — Maladies cutanées — Dénûment — Vêtements — Qui a la figure d'une certaine courbe — Squale — Assemblées espagnoles — Assemblage de soldats.

Placer ces mots les uns au-dessous des autres. Les deuxième, troisième et quatrième lettres de chaque mot, lues à la suite les unes des autres, formeront un proverbe.

(Nº 32.) **FANTAISIE**, par 1, 2, 3.

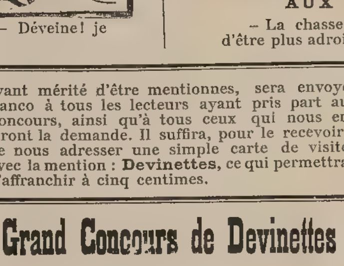
Trouver des mots signifiant :

Travaillons avec ardeur (familier) — Détromperez — Fleurs — Pratique louche — Unies par un métal en fusion — Fait de petits bonds — Tressailles.

Couper chacun de ces mots en trois tranches et sans changer l'ordre. Chaque mot se trouvera ainsi divisé en trois mots qui signifieront :

Pour le premier : Vase, Carte, Bruits — Pour le second : Cubes, Trompe, Tout contre — Pour le troisième : Département, Voyelle, Démentis — Pour le quatrième : Choix, Vase, Degré de la vie — Pour le cinquième : Monnaie, Instrument de couture, Préposition — Pour le sixième : Possessif, Note, Rivière de France — Pour le septième : Aigre, Bond, Existes.

Lisez à la suite et dans l'ordre les initiales de ces vingt-un mots et vous trouverez un proverbe.



— Tu as encore chipé un os chez le boucher! Filou! Voleur! Canaille! Si encore c'était une côtelette, ça me ferait un chic dîner, avec des pommes au four.

(Nº 33.) **ANAGRAMME**

par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Qui tire sur la couleur de certain fruit — Qui tire sur la couleur de certaine fleur — Prenait de nouveau son essor (en parlant d'un oiseau) — Commettrait un larcin — Célèbre auteur français — Portai à la rébellion — Ferai un certain mouvement à l'escrime pour éviter un coup.

(Nº 34.) **MOTS EN TRIANGLE**, par Matou.



Emmener à sa suite — Nymphes de la Mer — Petite quantité de choses répandues en longueur — Pièces du jeu d'échecs — La plus âgée — Certains jours dans le calendrier romain — Au monde — Préposition — Consonne.

(Nº 35.) **PROBLÈME CHIFFRÉ**, par Daino.

Jean ne connaît pas l'humeur 86479
Quand il s'en revient de la 56479
Où s'est bien vendu son 2868.
Ne croirait-on pas qu'un 54368
Tout entier de 1234567849
Lui échut. La vente 54849
L'âme toujours calme et sans 5493,
Tout lui semble heureux sous le 1493.
L'or s'amasse en son bas de 32489,
Pour lui sa femme est une 79489,
Son Jeannot est gros et 12348,
Bref, tout lui réussit 98548.

L'ART ET LE COMMERCE



Le sculpteur Cisot ayant terminé la statue du grand orateur Bouchedor, pria un ami de faire venir tous ceux qui avaient connu Bouchedor.



Le tailleur de Bouchedor fut le premier à se présenter. En apercevant la statue, il se récria sur la mauvaise coupe de la redingote : « Tout le monde sait que j'étais le tailleur de Bouchedor, l'exposition publique de cette statue me porterait préjudice et je compte bien l'interdire. »



Vint ensuite le coiffeur de Bouchedor qui, à son tour, s'indigna : « Personne n'ignore, car je l'ai moi-même publié maintes fois, que Bouchedor se servait de ma lotion capillaire. L'excessive calvitie dont vous l'avez gratifié pourrait me nuire. Ou vous lui mettrez plus de cheveux, ou je m'oppose à l'érection du monument. »



Le chemisier de Bouchedor fit ensuite son apparition et, devant la statue, devint cramoisi de colère. Tout Paris savait que Bouchedor portait sans cesse les excellentes bretelles américaines sortant de sa maison et que, dans ces conditions, il ne pouvait avoir le dos aussi rond.



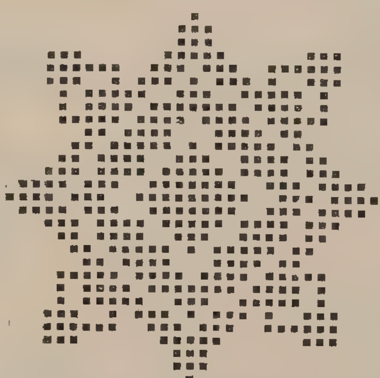
Le lendemain, ce fut un défilé d'huissiers avec des sommations enjoignant au pauvre Cisot d'avoir à changer la coupe de la redingote de Bouchedor, d'avoir à lui mettre des cheveux, d'avoir à redresser son dos trop rond, et tout cela sous peine de formidables dommages-intérêts.



Alors, Cisot, convaincu qu'il est impossible de contenter tout le monde et son art, brisa sa statue et s'établit marchand de marrons.

(Nº 36.) **LOSANGES ORNÉS**, par K. Staite.

Consonne — Poche — Poil — Arbres — Ancienne mesure — Oiseau — Sobre — Cri des rouliers — Bassin — Petit enfant — Transpire — Voyelle — Pas un — Consonne — Ainsi en latin — Voyelle — Démonstratif — Consonne — Convention — Liquide — Exagéra — Voyelle — Préposition — Plante ombellifère — Oiseaux — Mortier — Consonne — Poisson — Gavé — Pensée — Ventilas — Pronom — Grand perron — Greffa — Pronom personnel — Négation — Pierre précieuse — Outil — Rien — Connu — Article — Oiseau — Louanges — Vin — Cours d'eau — Nombre — Têtes — Suppliciâ t— Pronom personnel — Point cardinal — Coupa — Nommé — Plaisant — Epoque — Se trompe — Aliment — Petit poème — Baguettes — A point — Quadrupèdes — Fermé — Lisse — Donnes à du papier l'aspect d'une certaine étoffe — Nombre — Charge — Accumulations — Paradis — Tonneaux — Conjonction — Arme — Adverbe — Arbrisseau du Levant — Démonstratif — Nid — Pronom — Préfixe — Lieu d'arrêt — Cheville de fer — En bon état — Largeur d'une étoffe — Habitudes — Plante — Graisse — Pronom — Entoura de terre — Feuille de fer — Parler — Transmet — Voyelle — Voies — Insecte — Epandit — Consonne — Consonne — Mesures anciennes — Pronom — Ambassadeur — Consonne — Premiers éléments de la lecture — Possède — Quadrupède — Consonne — Principe de la vie — Voyelle — Dorures — Qui aiment à railler — Affaibli — Mesure — Grande peur — Espaces de temps — Partie de l'arbre — Placés — Voie — Epoque — Consonne.



GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

ERRATA

Dans le problème nº 14 du Concours de Devinettes, Fantaisie, par Samos, au neuvième mot, au lieu de : *Un meuble en cordage*, lire : *Un meuble en minéral réduit en poudre.*

Dans le problème nº 18, à la fin de la deuxième ligne, au lieu de : *J'ai dû m'en retourner à* ■■■, lire : *J'ai dû m'en retourner* ■■■.

Ces erreurs ne se trouvent que sur un certain nombre d'exemplaires du journal.

PETITE CORRESPONDANCE

Un chercheur d'Epernay. — Les procédés dont vous parlez ne peuvent être qu'un clichage nouveau fait d'après ces gravures. Il n'y en a aucun autre.

Un manilleur. — Mais, naturellement, c'est une coupe comme une autre.

M. Tafleselle. — C'est une enseigne générale. Rien de plus naturel qu'une bande d'étoffe teinte indique un teinturier.

1897 (M. L.). — Nous ne donnons ici aucun renseignement commercial. Regrets.

Un mécanicien (P. L. M.). — Même réponse. En matière si délicate surtout, nous ne pouvons prendre aucune responsabilité.

M. E. Duclaux. — Cela existe, à Paris même, quoique en assez petit nombre. Quant à leur disposition, il nous semble qu'il ne peut y avoir, sur ce chapitre, que des variantes bien légères entre les différents modèles.

M. André. — Hélas! non, il faut recourir au moyen naturel et classique.

Un abonné. — Prononcez en mettant les accents toniques sur les *i*.

M. Pécher. — 1° Au Tribunal de Commerce; 2° On peut s'en assurer au même Tribunal, mais c'est une recherche fort ardue à faire.

Un voyageur. — 1° Non : 2° Dans ce cas, le chef de gare nous semble avoir outrepassé son droit.

Estudiantina. — Nous tenons peu à aborder, sous cette rubrique, les questions d'ordre purement médical.

M. J. C. 48. — 1° La protection littéraire mutuelle; 2° Avoir publié un certain nombre d'ouvrages en librairie.

Un lecteur lyonnais. — Il n'y a pas de moyen radical. Comme palliatif : se laver avec des savons astringents et de l'eau alunée.

M. A. Contet. — Curieux, mais peu dans la note du journal.

M. P. Duménil. — C'est une erreur, elles ne font même plus prime à présent.

C. S. B. N. — Nous ne donnons ici aucun renseignement commercial. Regrets.

Attirance irrésistible.
Le nez revient sans cesse,
Heureux de le sentir,
Au Congo : sa finesse,
Pure, ne sait mentir.
C. N., à Victor Vaissier, 34, rue Drouot, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Le dernier roman de Francis Lepage, le *Serment de Béryl*, vient de paraître dans la collection illustrée Bernard, 0 fr. 60. C'est une histoire très curieuse et très documentée d'une « espionne » pendant la fameuse guerre de Sécession, toute remplie d'épisodes tendres et tragiques. C'est une œuvre très remarquable du jeune auteur.

L. C., à Nîmes. — « Mystères des sciences occultes », par un initié, un fort vol. de 600 pages, avec figures, 10 francs. Taillandier.

M. A. M., à Cannes. — Nous avons trouvé une édition de « Salambo » illustrée, qui a paru il y a quelques années dans une librairie en liquidation, au prix de 25 francs.

M. E. Herluison, au Mans. — L'ouvrage de Han Ruyner défraîchi ne vaut pas plus de 1 franc. M. Léon Deschamps n'est pas le critique du « Temps », dont le prénom est Gaston. Quant à « Agents de publicité », de Ruyner également, nous ne l'avons pas trouvé.

L. M., à Lille. — L' « Art de bien dire », par Dupont-Vernon, de la Comédie française, 1 vol., 3 fr. 25. « Discurs et Comédiens », suite de L' « Art de bien dire », 1 vol., 3 fr. 25.

L., à Nîmes. « Le Train n° 17 », par J. Claretie, 3 fr. 50. « Le Train de 8 h. 47 », par Courteline, 3 fr. 50.

12e ANNÉE. — N° 3. 10 Centimes 21 JANVIER 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

PARIS
7 — Rue Cadet — 7
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LES MICROBES CONVERSENT, par Th. BARN.



LE MICROBE DE L'ALCOOL. — Fais donc pas tant le malin, on ne t'avale que parce que tu ne coûtes rien, sale microbe de déchards !

LE MICROBE DE L'EAU DE SEINE. — Prenez garde, mòssieur, vous insultez un fonctionnaire municipal dans l'exercice de ses fonctions !

BUSINESS IS BUSINESS

« Les affaires sont les affaires », yes Et dans ce pays pratique qu'est l'Amérique, on ne saurait être trop pratique.

Jules Huret me pardonnera, étant passé après lui dans le Nouveau-Monde, d'y avoir découvert une chose qu'il n'a pas vue.

C'est la clinique du docteur Machinson, Son et C°.

Le docteur Machinson me guida lui-même dans la visite que je fis de ses établissements. J'y pus constater cette application du sens pratique des affaires qui manque tellement à nos compatriotes. Aussi, j'espère que de la relation qui va suivre, ils en pourront tirer quelque enseignement.

La clinique du docteur Machinson est à un mille et demie de Philadelphie, où j'étais descendu. Le car électrique m'y transporta en trois minutes, exactement. Trente-cinq secondes après avoir fait passer ma carte au directeur, j'étais entre ses mains. La visite commença aussitôt.

Tout en m'entraînant du côté d'une suite de bâtiments à un étage, qui se succédaient comme autant de pavillons isolés, il m'expliqua qu'il ne traitait qu'une maladie, exclusivement : L'*obésité*.

— D'abord, observa-t-il, presque tous les



... devant chacun d'eux, un gros homme se penchait dans l'intérieur...

gens trop gros sont riches, et le prix du traitement est assez élevé.

— Combien?

— Dix dollars par jour (cinquante francs).

— Et le traitement dure?

— De un à deux mois.

Cependant, nous avions franchi la porte du premier pavillon.

Nous nous trouvions dans une salle spacieuse et nue. Contre les murs, étaient alignés une série de coffres bas et longs. Ils étaient ouverts et, devant chacun d'eux, un gros homme nu jusqu'à la ceinture se penchait dans l'intérieur, suant, soufflant, ahanant, tout en remuant avec les bras quelque chose de lourd que je n'apercevais pas.

— Exercice de souplesse de reins avec flexion des bras combinée, fit le docteur Machinson. Résorption des tissus graisseux de la ceinture et des avant-bras.

Nous passâmes dans le pavillon suivant. Là, il régnait une chaleur insupportable, ce qui s'expliquait suffisamment par la présence d'une dizaine de sortes de bouches de chaleur semblables à des fours, devant lesquels autant d'énormes malades se tenaient, exposant leurs visages ruisselants à la chaleur qui s'en dégageait. De temps en temps, l'un d'eux, suffoqué, fermait, à l'aide d'une porte en fer, l'orifice de son appareil, s'essuyait, respirait un instant, puis se fourrait à nouveau le nez dans l'orifice.

— Absorption par la chaleur des tissus graisseux de la face, expliqua Machinson.

Ce fut avec soulagement que je me retrouvai à l'air pur du dehors. J'étouffais.



... des fours, devant lesquels autant d'énormes malades se tenaient.

Le docteur s'en aperçut et, aimablement, me proposa de continuer par la visite des exercices de son traitement à l'air libre. J'acquiesçai aussitôt. Nous traversâmes alors la cour qui s'étendait devant les pavillons et, ayant franchi un portique, nous nous trouvâmes dans un immense jardin.

Là j'aperçus, non sans surprise, un groupe de malades adipeux peinant au milieu d'un carré de terre nouvellement défriché. Ils étaient armés de bêches qu'ils enfonçaient avec effort, en appuyant du pied sur le fer de l'outil, puis, se servant de leur cuisse comme d'un levier, ils soulevaient la motte, la retournaient, l'écrasaient... Bref, agissaient absolument comme le font les vulgaires jardiniers.

— Mais, fis-je, ils bêchent, ces gens-là!

— Yes... Flexion de la cuisse et du genou. Développement des muscles du mollet et de la jambe avec perte de substance grasse... Ils bêchent, vous avez raison... Ceux-ci, ajouta Machinson en me désignant un autre groupe..., ceux-ci, plantent... Flexion sur les extrémités inférieures... Ceux-là...

— Permettez..., vous dites qu'ils plantent... Ils plantent... quoi?

— Mais..., des salades, des légumes... Ah! ça,



... je les emploie a tailler des vêtements.

vous n'avez donc pas compris?... Les premiers que nous avez visités..., ceux qui travaillaient dans les coffres...

— ... Oui...

— Vous ne savez pas ce qu'ils faisaient?

— Non.

— Ils pétrissaient de la pâte (excellent exercice) pour en faire le pain que les seconds faisaient cuire. Ceux-ci font pousser des légumes, d'autres vont et viennent, pompant de l'eau fraîche (dégagement de l'épaule), transportant des fardeaux (souplesse de la nuque).

— Je comprends..., je comprends. Très pratique, votre système... Ils se soignent eux-mêmes... Et comme nourriture..., une nourriture légère, sans doute?

— Pain, légumes, eau fraîche.

— Parfait! Je m'en doutais... En sorte que vous avez cent pour cent de bénéfices.

— Un peu plus, dear sir. Il y a les petits profits... Ainsi, je soigne, en outre, quelques cas, limités, de maigreur excessive. Comme à ceux-là il faut, au contraire, une occupation sédentaire, je les emploie à tailler des vêtements. Ce sont, en général, de pauvres diables auxquels, en échange, je donne la nourriture.

— Des vêtements?...

— Yes. Vous comprenez bien que lorsque mes gros malades ont repris des proportions normales, ils ne peuvent plus utiliser les leurs... Ils trouvent alors ici, moyennant un prix raisonnable, le moyen de s'habiller correctement.

Tout en causant, nous avions achevé la visite des bâtiments. Comme j'allais prendre congé, j'avisai un dernier pavillon un peu retiré. Des



Oh nécessairement, des choses simples... tenez... comme celles-ci...

bruits de scie, de marteaux, de clous qu'on enfonce parvenaient jusqu'à nous.

— Sans doute, dis-je en désignant le pavillon, c'est encore un atelier... d'exercices hygiéniques?

— Yes. Très bon pour le traitement des malades, rabot, scie, marteau...

— Mais que peuvent-ils fabriquer?

— Oh!... nécessairement des choses simples... Tenez..., comme celles-ci, ajoute le docteur Machinson en poussant la porte d'un hangar près duquel nous nous trouvions.

Je jetai un coup d'œil dans l'intérieur et fis aussitôt un bond de surprise et d'effroi.

Le hangar était plein d'énormes cercueils.

— Vous supposez bien, continua imperturbablement le docteur, qu'il arrive parfois que nous perdions quelque pensionnaire. Dans ce cas, il est pratique d'avoir sous la main une de ces... choses que vous voyez... D'ailleurs, ajouta-t-il très simplement, je ne les vends pas cher. Ils peuvent en avoir à partir de trois dollars seulement.

Là-dessus, Machinson me gratifia d'un vigoureux shake-hand et, avec un petit coup d'œil sur mon ventre naissant, répéta d'un air entendu :

— Trois dollards seulement, dear sir!

Etienne Jolicler.

Pêle-Mêle Causette

La sagesse des nations dit que les extrêmes se touchent. Et la justesse de ce proverbe m'apparaît quand je pense à un grand fléau social : la Corruption.

N'est-il pas à remarquer que ce cryptogame vénéneux se développe surtout dans le terrain du despotisme absolu et dans celui de la démocratie, c'est-à-dire aux deux pôles de la pratique sociale.

Certes, la corruption épouse une autre forme en Russie qu'en France, mais c'est un seul et même parasite. De part et d'autre, il prend racine sur de la matière d'âme en décomposition.

Que ce soit de la concussion de hauts fonctionnaires, comme en Russie, ou de la malversation commise dans les entreprises de la ville, comme pour le Métropolitain de Paris, le mal dénote ici et là un état morbide inquiétant.

A quoi faut-il l'attribuer? Pourquoi fleurit-il en France plus qu'en Allemagne ou qu'en Angleterre?

Voilà le problème délicat qui s'impose aujourd'hui à l'attention des sociologues.

Mieux vaut l'envisager hardiment que de le nier, comme on pourrait être tenté de le faire sous l'impulsion d'un faux patriotisme de surface.

Le niveau d'honnêteté du peuple français, pris individuellement, n'est inférieur à celui d'aucune autre nation, et ceci n'est pas dit dans un esprit de flatterie à l'égard de mes concitoyens, mais pour indiquer que la question n'est pas d'ordre endémique.

Elle est née de nos institutions. C'est là qu'il faut la chercher et l'étudier.

Une première constatation s'impose, c'est que le fonctionnaire d'administration est beaucoup moins sujet à la corruption que celui qui remplit une fonction élective.

Chaque fois que la corruption s'est révélée publiquement, comme, par exemple, dans l'affaire du Panama, ce sont toujours les hommes politiques qui ont fourni le plus grand contingent de malades.

A quoi tient-elle cette prédisposition particulière des fonctionnaires élus?

Est-ce à leur origine, c'est-à-dire aux capitulations de conscience qu'ils sont obligés de s'imposer pour canaliser à leur profit le suffrage universel?

Est-ce à l'instabilité de leur fonction?

Je crois que c'est là surtout qu'il faut rechercher le départ du mal.

L'homme politique est à la merci des fluctuations d'esprit de ses électeurs. Sa carrière peut ne durer que ce que dure la rose, l'espace d'un mandat.

Il faut qu'il marche avec cette angoissante pensée : Serai-je réélu?

Et s'il ne l'est pas, que sera son lendemain? A quoi lui serviront alors toutes les dépenses de temps et d'argent consacrées à son éphémère apparition dans la vie publique?

Epave du suffrage universel, il subira la destinée des épaves qui est de se pulvériser contre les rochers.

Il faut donc, coûte que coûte, être réélu, ou bien!... ou bien amasser pendant la durée du mandat de quoi attendre, dans la retraite, une nouvelle vague de popularité qui le ramènera à l'assemblée dont il faisait partie.

De là il n'y a qu'un pas à considérer le mandat comme une affaire de courte durée, dont il faut tirer le plus grand parti possible, tant qu'on la tient entre les mains.

C'est pourquoi le corrupteur, quand il se présente sous les espèces d'un semeur d'or, trouve dans le monde politique un champ tout labouré et prêt à recevoir la bonne graine.

A ce propos, je me suis demandé parfois si la fameuse semeuse de Roty n'était pas un symbole ironique de l'état de nos mœurs politiques.

Nous vivons sous des institutions politiques mal conçues en ce sens qu'elles ne tiennent aucun compte des faiblesses humaines.

Le seul régime équitable sera celui qui se fondera sur cette admirable vérité de Térence :

Homo sum, et nihil humani a me alienum puto.

Je suis homme et ne me crois à l'abri d'aucune des défaillances humaines.

FRED ISLY.



IMPRUDENT

M. BOIREAU. — Un banquet épatant, mon vieux... c'était bon... L'eau m'en vient encore à la bouche.
LACUITE. — Prends garde!

LES AFFAIRES

— Vous avez rendu à ce client deux sous au lieu d'un sou, dit le patron des *Galeries Interminables* à son caissier.

— Faites excuse, monsieur, répondit l'employé confus, c'est une petite erreur de ma part.

— Ah! vous appelez ça une erreur, se tromper de cent pour cent! Vous êtes modeste, monsieur!

DÉLICATESSE

Bicoquet et Leferlampier se promenaient ensemble aux Champs Elysées. Vient à passer une jeune et charmante personne que Leferlampier s'empresse de gratifier d'un solennel coup de chapeau.

— Tu connais cette demoiselle? demande son compagnon.

— Pas du tout.

— Alors, pourquoi retires-tu ton chapeau?

— Ce n'est pas mon chapeau que j'ai retiré, répond Leferlampier, c'est celui de mon frère, qui me l'a prêté, et mon frère connaît cette demoiselle.

ANNONCE AMÉRICAINE

Une petite annonce cueillie, il y a une vingtaine d'années, dans le *Courrier des Etats-Unis*, et garantie authentique :

« Une demoiselle de bonne éducation, de parfaite moralité, et possédant d'excellentes manières, désire se placer comme bar-maid, dans un buffet de chemin de fer.

« *N. B.* — Cette personne peut, avec une livre de pain et un quart de beurre, confectionner cent vingt-cinq tartines *d'apparence satisfaisante!!!* »

LUCAS.

CYNISME

Un affreux criminel comparaissait à la cour d'assises :

— Vous êtes accusé d'avoir tué un de vos semblables, dit le juge.

— Il m'avait frappé, répondit le prévenu.

— Tous les renseignements pris sur lui le représentent comme un homme très doux de caractère. Vous frapper est certainement la dernière des choses qu'il aurait faites.

— Et ça a aussi été la dernière, répliqua le meurtrier.

FAITES VOTRE CHOIX!...

M. Mitaine, le savant sociologue auteur de tant de conférences contre l'abus des pommes frites, le promoteur des études sur le tissage des poils de bouledogue, l'économiste qui nous donna un « Essai de l'influence des crises ministérielles sur l'accroissement de la vente des apéritifs », le professeur Mitaine, dont les travaux si appréciés à l'étranger demeurent encore presque inconnus chez nous (les Français seront toujours les mêmes!), vient d'avoir une idée géniale, et, ce qui vaut mieux, pas bete du tout.

M. Mitaine, paraît-il, est las de faire de la science pour la science, et estime maintenant préférable de spéculer sur la vanité de ses contemporains, exercice beaucoup plus productif.

Sans compter que son idée va lui attirer l'appui dévoué du beau sexe, et qu'il pourrait bien finir par avoir un petit peu de rouge à la boutonnière, tout comme les grands couturiers et corsetiers.

Mais voici déjà trop de préambules.

Je me borne à copier quelques extraits d'une circulaire que M. Mitaine a envoyée discrètement, sur papier moiré azur, aux dames de cette bourgeoisie moyenne et éclairée qui fait la force de notre beau pays, et j'en profite pour remercier l'aimable lectrice du *Pêle-Mêle* qui nous a communiqué ce document.

* * *

SOCIÉTÉ PARISIENNE
DES
ÉTRENNES-OMNIBUS
à l'usage des
FEMMES DU MONDE

Paris, le .. décembre 1905.

Madame,

« Comme beaucoup d'institutions humaines destinées à procurer de la joie, la coutume des étrennes crée parfois des situations pénibles. Je ne parle pas de celles que vous donnez, car je suis sûr que, choisi par vous, tout cadeau doit être le bienvenu.

« Je veux parler des étrennes que vous recevez.

« Ou, plutôt, de celles que vous ne recevez pas.

« Permettez-moi de m'expliquer :

« Quand, à l'époque du Jour de l'An, vous avez disposé négligemment, et pourtant bien en vue, dans votre salon, les sacs de bonbons, de marrons glacés, les coupes et les bibelots offerts par vos admirateurs, amis et commensaux, n'êtes-vous pas attristée d'entendre Mme X..., venue vous faire visite, calculer à haute voix, devant les personnes présentes, qu'on lui a envoyé trois fois plus de choses qu'à vous?

« Et lorsque, le surlendemain, vous allez un peu voir chez Mme B... à quel point elle a été favorisée, ne ressentez-vous pas un léger dépit en la trouvant en possession d'un objet d'art portant la carte d'une personnalité en vue?...

« ... Pourquoi? Pourquoi? N'êtes-vous pas, madame, aussi spirituelle, aussi charmante que Mmes Telle ou Telle? N'êtes-vous pas, par excellence, la femme du monde élégante et recherchée dans les meilleurs milieux? Alors, pourquoi ces premiers jours de janvier vous ont-ils placée aux yeux de vos relations, — et peut-être de votre mari, — dans une sorte d'infériorité, certes imméritée?...

« ... La *Société Parisienne des Etrennes-Omnibus* se propose d'y remédier, grâce à son système de cadeaux en location.

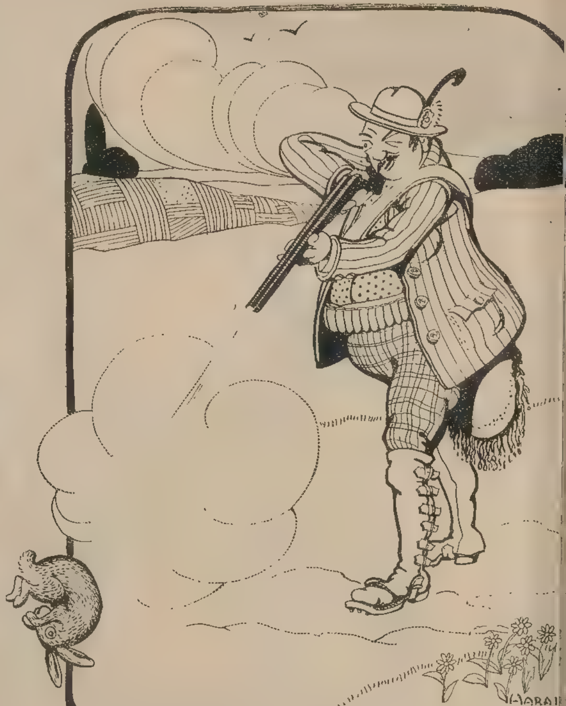


LA PAILLE ET LA POUTRE

— S'il regardait devant lui, ça ne lui arriverait pas!



M. Durand. Eh bien, docteur?
Le Docteur *(sportsman enragé)*. — Hum! les jambes sont faibles, la respiration est courte, elle ne passera pas le poteau.



TANT PIS POUR VOUS

— Le dessinateur du *Pêle-Mêle* va être vexé, j'ai pas raté, je ne suis plus drôle.

« ... Dorénavant, madame, vous pouvez recevoir toutes les étrennes que vous désirez.

« Si, par exemple, vous supposez que Mme Z..., votre meilleure amie, sera gratifiée de soixante kilos de bonbons, vous en aurez cent kilos à lui montrer.

« Mme D... croit vous vexer en vous produisant les « meilleurs vœux » d'un ministre?

« Vous la ferez jaunir d'angoisse en exhibant un « Madrigal » de M. Edmond Rost..d, de l'Académie française de Cambo...

« ... Les sacs, paniers, coupes, bonbonnières, etc., que nous livrons, portent toujours l'estampille-imitation d'un grand confiseur, et sont garnis de simili-friandises *(bois tourné et verni)*, car, naturellement, tous ces articles doivent nous servir durant plusieurs années; cette incomestibilité est sans importance d'ailleurs, puisque les bonbons du Jour de l'An sont soumis à l'admiration des visiteurs beaucoup plus qu'à leur dégustation.

« Le tarif des prix de location, à la portée de toutes les bourses, sera envoyé confidentiellement et franco sur demande.

« Les articles loués devront nous être réexpédiés avant le 1er février...

« ... Nous possédons également un choix très étendu d'objets d'art, bibelots, etc.

« A chaque article, nous joignons une carte fac-similé, celle d'un député, ministre, empereur, etc., agrémentée de quelques mots aimables à votre adresse. (Le nom de la personnalité et la teneur des mots aimables sont laissés à votre choix, sans supplément).

« Nous pouvons aussi fournir les dernières œuvres romanesques ou théâtrales des auteurs en vogue (reliure façon veau ou crocodile), avec dédidace amicale sur la page de garde...

« ... Une courte visite dans nos magasins vous convaincra, madame, de la richesse et du bon goût de nos modèles.

« Cependant, nous nous permettons d'appeler votre attention sur quelques créations originales qui, nous en sommes certains, ne manqueront pas de vous plaire. Par exemple :

« *Modèle 119.* — Réduction en simili-bronze du *Penseur*, de Rodin; le simili-crâne du *Penseur* peut s'ouvrir pour faire voir qu'il est plein de simili-crottes en chocolat.

« *Modèle 22.* — Un violon, garni de marrons déguisés; carte de M. le Préfet de police.

« *Modèle 240.* — *Le Silence*, statuette Sèvres sur socle formant éteignoir; carte d'un député peu connu pour ses discours; garniture fruits secs, etc., etc... »

*
* *

J'arrête là les citations; j'ai simplement voulu noter l'intéressante petite révolution philanthropique qui va rajeunir enfin les coutumes surannées sévissant aux alentours du 1er janvier.

Ce court article, par conséquent, se passera de commentaires, et je ne puis mieux conclure qu'en répétant la noble pensée, mise en *post-scriptum* par le professeur Mitaine : « Le choix des étrennes doit être un des premiers apanages de tout peuple libre! »

Paul Héric.

Joyeuseté.

Sur la palissade d'un chantier des environs de Paris, on pouvait lire cette terrible inscription :

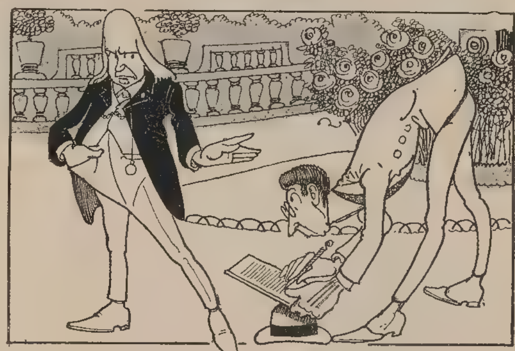
« Le gardien
a été mangé. » (1)

Marie-Blanche.

(1) Est allé serait peut-être plus juste.

UN GUIGNARD

Voilà ce qu'on peut appeler de la guigne : J'ai deux voisines, dont l'une joue du piano et l'autre chante. Celle qui joue du piano a mal à la gorge et celle qui chante a mal au doigt. Cela aurait tout aussi bien pu être l'inverse. Mais voilà, moi je suis guignard.

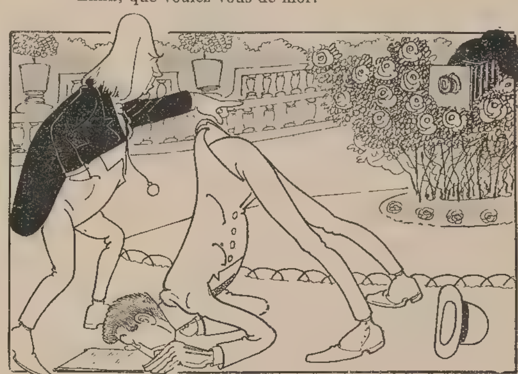


ENNEMI DE LA RÉCLAME

— Comment, vous prétendez me connaître et vous demandez une interview. Quoi, moi l'homme le plus ennemi de la réclame, j'irais me confier à un inconnu!... pour qu'on cause de moi. Non, cent fois.

— Maître...

— Enfin, que voulez-vous de moi?



— Mais quel est ce bruit? on dirait un déclic.

— Ah! illustrissime maître, je vais tout vous avouer. Tandis que je vous interviewe, un photographe, caché par moi dans ce massif, vous prend dans toutes les poses.

— Moi! un ennemi de la réclame!

— Oui, j'aurais dû vous prévenir...



— Evidemment... pour que je m'arrange un peu...

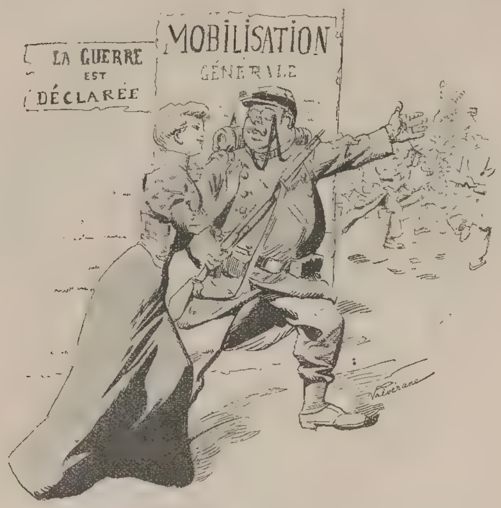


CE QUE L'EUROPE NOUS ENVIE

— Que voulez-vous que je vous dise! vous êtes porté sur nos registres comme décédé.

— Pourtant, que diantre, je ne suis pas mort.

— Comme homme, je pourrais vous croire, à la rigueur; mais comme employé d'administration, je n'en ai pas le droit, môssieu !



MOBILISATION

LA FEMME DU RÉSERVISTE. — Tu m'enverras des cartes postales?

Courrier Pêle-Mêle

Oiseaux utiles.

Monsieur le Directeur,

M. Cosset désire savoir quels sont les oiseaux sur lesquels il est défendu de tirer. Je lui répondrai d'abord, qu'au temps où la chasse est ouverte, tous les oiseaux sont bons pour le nemrod malheureux, et il n'est nul arrêt qui puisse l'empêcher de tuer un bipède ailé quelconque.

En principe, cependant, il est admis qu'on ne doit point tirer sur les oiseaux dits « utiles à l'agriculture ».

Parmi ceux-ci, on mentionne : le coucou dont la nourriture favorite est la chenille ; le grimpereau, la fanvette, ennemis des guêpes ; les moineaux, mangeurs d'insectes ; les étourneaux, les mésanges, les chouettes, l'engoulevent ou tête chêne, la huppe ou pupu, le loriot ou merle d'or, etc., etc., et les chauves-souris.

La loi du 2 juillet 1850, dite loi de Grammont, les protège ainsi que tous les animaux.

Cette loi, dont l'amende de cinq à quinze francs sanctionne l'article unique, est bien rarement appliquée en pratique.

On a reconnu, en effet, qu'il est vraiment audacieux de vouloir classer les oiseaux en deux catégories bien nettes, au point de vue de l'utilité car s'il est vrai, par exemple, que les étourneaux passent leur vie à manger des larves, il est non moins certain que les raisins entrent pour une assez large part dans leur alimentation ; qu'enfin, si le moineau extermine tant d'insectes nuisibles aux grains, ceux-ci ne lui déplaisent pas non plus.

Au reste, même dans les campagnes, certains préjugés sont indéracinables ; il est commun d'y entendre dire que la chouette mange les pigeons et les jeunes poulets. En réalité, elle fait plutôt la besogne de sept à huit chats, puisqu'elle dévore au moins six mille souris par an, et peut-être un poulet pour digérer, cela s'entend !

Que conclure donc de ces observations ? Pour être définitivement renseigné et pour habilement discuter, M. Cosset n'aura qu'à comparer le catalogue des oiseaux nuisibles en France (Circulaire de M. le ministre de l'Intérieur, 1867) et les extraits des récentes circulaires administratives concernant le même sujet.

Recevez, etc.

P. POIRRIER (Antony).

Corps légués aux médecins.

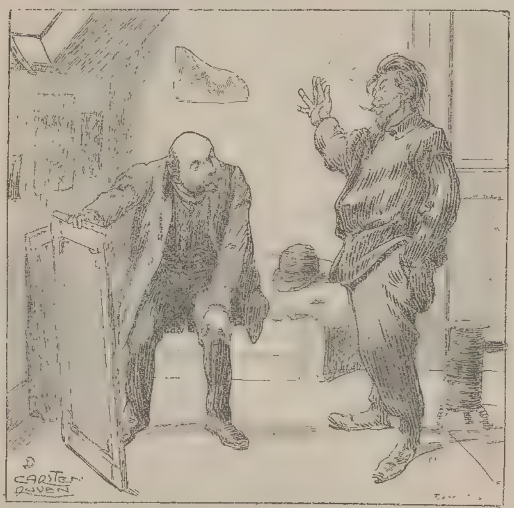
Monsieur le Directeur,

En réponse au « groupe de sous-officiers » qui demandent, dans les questions interpêlemêlistes, s'il existe des associations médicales payant une rente annuelle à des personnes présentant des phénomènes physiologiques particuliers, je me fais un plaisir de leur apprendre que :

Dans une ville de Normandie, dont, par discrétion, je ne vous citerai pas le nom, vit une vieille femme âgé de soixante-dix ans au moins. Cette pauvresse, d'après le dire des médecins les plus compétents de la cité, n'aurait qu'un poumon et cela de naissance, sans aucune maladie, ce qui, comme vous le voyez, ne l'empêche pas de vivre et de se bien porter. Pour étudier son corps après sa mort, les disciples d'Esculape lui ont payé une somme de deux mille cinq cents francs et lui font en plus une rente de quelques centaines de francs qui l'aide à vivre. Cette pauvre vieille n'était pas riche avant la découverte de cette particularité de sa personne, et c'est cette découverte qui lui a apporté le bien-être sans pour cela lui nuire en rien.

Recevez, etc.

A. DESHAYES.



IMPRESSIONNISME

LE VISITEUR. — Et cette toile-là, qu'est-ce qu'elle représente?

LE PEINTRE IMPRESSIONNISTE. — Du diable si je me rappelle !... Pensez donc que voilà plus de trois ans que je l'ai faite.



ENTRE CONSEILLERS MUNICIPAUX A CHOUX-LA-VILLE

L'INDÉPENDANT. — Enfin, mon cher collègue, pourquoi avez-vous voté contre la construction d'un chalet de nécessité sur la place du Marché?

LE ROUGE. — Que voulez-vous, la proposition émanait du groupe de droite ; dès lors, je ne pouvais voter pour le chalet de nécessité sans trahir la République.



GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER

QUATRIÈME CONCOURS (*Première Série.*)

MARCHE DE LA TOUR

La marche de la tour, dans le jeu d'échecs, est beaucoup plus simple à expliquer que celle du cavalier.

La tour, lorsqu'elle occupe une certaine case, peut se déplacer dans un sens ou dans l'autre sur toute la longueur de la rangée horizontale ou verticale sur laquelle se trouve cette case; elle ne marche donc jamais dans le sens oblique ou diagonal, mais toujours parallèlement à l'un des côtés du jeu; elle peut ainsi, d'un seul coup, aller occuper une case aussi éloignée que l'on veut sur la rangée qu'elle parcourt.

Telle est la marche qui doit vous guider dans ces trois dernières séries; dans celle-ci pourtant, nous nous sommes contentés de faire mouvoir la tour d'une seule case à la fois. Elle occupera successivement les soixante-quatre cases du jeu et toutes les cases, dans l'ordre où elles seront occupées, donneront la phrase à chercher. Cette phrase part de la case numérotée 1 pour aboutir à la case numérotée 64.

Prière de nous adresser les solutions que lorsqu'aura paru la douzième et dernière série de ce Tournoi et de conserver, pour le joindre à l'envoi, le bon à détacher ci-dessous.

GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER
QUATRIÈME CONCOURS (*Première Série.*)
Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

Amabilité.

La lettre tue et l'esprit vivifie, lisons-nous dans l'Evangile et aussi dans un des derniers articles du *Pêle-Mêle*. Et c'est parce que d'aucuns négligent d'observer ce précepte, qu'il leur arrive parfois des désagréments dans le genre de celui-ci :

Un bon rural se promenant dans les rues de Paris et passant devant un édifice public, remarqua sur un écriteau ces mots : *Sonnez pour le gardien.*

Obtempérant aussitôt, notre homme tira sur le cordon de sonnette avec une vigueur à tout arracher. Un instant après, une tête courroucée apparut à travers la lucarne de la loge.

— C'est vous, le gardien? demanda l'homme des champs.

— Oui, c'est moi, répondit la tête; que me voulez-vous?

— Eh ben, j'ons vu c't'écritiau et j'ons sonné, pardine! Mais pourquoué donc que vous ne sonnez pas vous-même?

X...



DERNIÈRES RECOMMANDATIONS

— Si jamais tu te remaries.. choisis un maçon... la maison est en si mauvais état.

La petite Jeanne est fille de modiste et nièce de couturier. Voici comment elle se représente ce qu'elle lit.



Pour éloigner les oiseaux pillards, les paysans emploient des mannequins.



Surpris par l'orage, dans leurs plantations, les nègres s'abritèrent sous un caoutchouc.

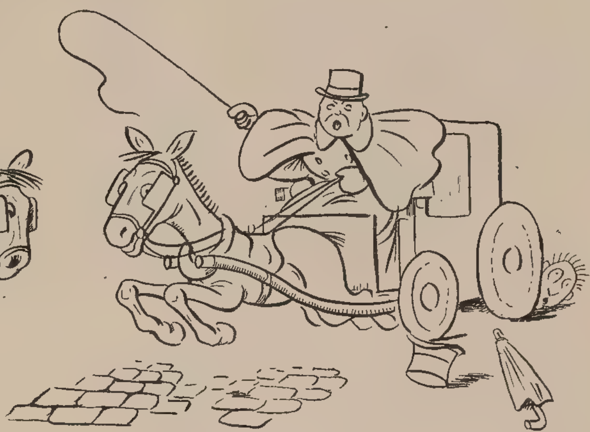


Il fallut changer le volant de l'auto.

INTERVIEW



— Que voulez-vous, mon bon monsieur, m'expliqua ce brave homme de cocher...



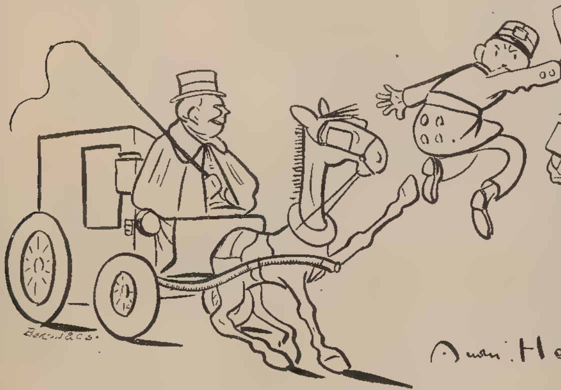
... il est évident que, depuis quelque temps, nous sommes un peu plus durs que jadis avec ces pauvres piétons...



... les cyclistes ont peut-être un peu plus de raisons qu'autrefois de nous en vouloir...



... notre inimitié avec les marchandes des quatre saisons s'accroît de jour en jour...



... Enfin, bref, nous tâchons de nous rendre insupportables à tout le monde; il faut bien faire ce qu'on peut pour s'amuser...



... puisque avec ce sacré taximètre on est toujours d'accord avec les clients.

COMMENT M. DISTRAIT, POUR AVOIR SALUÉ UN ENTERREMENT, PERDIT SON CHAPEAU

(HISTOIRE SANS PAROLES.)



Ce que valent les autographes des grands musiciens.

On a vendu, il y a quelque temps, à Berlin, des autographes des musiciens célèbres. On verra que ces manuscrits valent, en tout cas, plus cher que ceux des grands écrivains. Voici la liste de ceux qui ont été vendus :

Un superbe manuscrit de Schubert, 32 pages in-folio, quatuor pour instruments à cordes en *ré* majeur, 1.100 francs ; les œuvres suivantes de Schumann : sonate en *fa* mineur, 34 pages, 750 francs ; prélude en *si* bémol, 4 pages, 195 francs ; manuscrit de la mélodie : « Tends-moi la main, ô nuage », 152 fr. 50 ; ouverture de *Manfred* en réduction pour piano, 13 pages, 318 fr. 75.

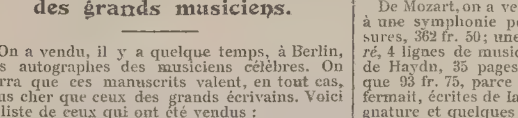
De Mozart, on a vendu : une variation destinée à une symphonie pour violon et alto, 27 mesures, 362 fr. 50 ; une variation d'un concerto en *ré*, 4 lignes de musique, 168 fr. 75. Une cantate de Haydn, 35 pages in-folio, n'a pu atteindre que 93 fr. 75, parce que le manuscrit ne renfermait, écrites de la main du maître, que la signature et quelques corrections. Une œuvre de Wagner, un chœur, composé en 1843 à l'occasion de l'inauguration du monument du roi Frédéric-Auguste, a été payée 687 fr. 50 ; un fragment de *Lohengrin*, 531 fr. 25. Une cantate de Weber « Combat et victoire », est montée à 101 fr. 25. Une ligne de Chopin (les autographes de ce musicien sont on ne peut plus rares) a trouvé acheteur pour 70 francs. Une lettre de Liszt a été adjugée pour 81 fr. 25 ; un trio de Boccherini a obtenu 218 fr. 75. Des autographes de Berlioz, de Mendelssohn ont dépassé 200 fr.

A côté de cela, on a des autographes de Victor Hugo pour 50 francs, de Voltaire pour 80 francs et de Lamartine pour 10 francs.

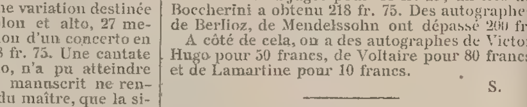
S.

LES NOUVELLES ALLUMETTES

Au moment où le jeu des « combles » était en faveur, on avait trouvé que le comble de la patience était de faire prendre une allumette de la Régie. Il faut croire que les Français sont le peuple qui réalise le mieux le comble de la



— Il est encore couché à midi... quel fainéant... et moi qui voulais sortir... Ma parole, cet homme-là, c'est ma punition.



(Une heure après). — Marie, tu peux sortir, si tu veux... ta punition est levée.

patience, puisqu'ils continuent à s'escrimer pour faire prendre ces fameuses allumettes de la Régie, et que les allumettes continuent à résister contre toute combustion.

La Régie, qui détient jalousement le monopole des allumettes, essaie de temps en temps un nouveau modèle, un nouveau type, pour montrer qu'elle a souci des contribuables auxquels on fait payer si cher le droit de faire flamber une allumette. C'est ainsi qu'il y a deux ans, on avait adopté les allumettes en bois se tenant toutes les unes aux autres et permettant, sous le format plat le plus commode, de ne pas trop grossir les poches. Ces allumettes Jupiter ont disparu de la circulation, et vous ne les trouvez plus qu'à l'étranger.

Actuellement, la Régie a étudié de nouvelles allumettes qu'elle mettra bientôt en circulation (bientôt, en style Régie, veut dire six mois au moins). Ce sont des allumettes en papier. Voici comment elles sont fabriquées :

Un morceau de papier est roulé en spirale. Ce morceau est plongé dans une dissolution de cire ou de stéarine. Il ne se déroule plus, devient régide et donne une jolie flamme brillante. On découpe alors ces allumettes à la grandeur voulue, et l'on enduit l'une des extrémités d'une composition phosphorée.

Ajoutons que ces allumettes sont depuis longtemps employées en Suisse et sont fort goûtées. Pourvu que la Régie française ne nous en dégoûte pas!

Louis Schneider.

Quand on avale ce qui n'est pas à avaler.

Les enfants souvent, et quelquefois les grandes personnes, avalent, sans le vouloir, des corps étrangers qui peuvent déterminer des blessures assez graves dans l'estomac ou dans les intestins. Evidemment, tous ces objets, quels qu'ils soient, ont les plus grandes chances d'être éliminés par le tube digestif; mais, en attendant, ils peuvent, sur leur passage, causer des déchirures quand ils présentent des aspérités; et c'est là ce dont il faut se préoccuper.

Un médecin anglais avait été appelé auprès d'un enfant qui avait avalé une broche en or. Il voulut éviter que la broche ne perforât les parois de l'estomac ou des intestins. Pour cela, il fit avaler à l'enfant de l'ouate hydrophile, soit sous forme de sandwich avec des confitures, soit trempée dans du lait. Puis, trois ou quatre heures après, il fit absorber de l'huile de ricin, et la broche sortit tout naturellement, empaquetée dans l'ouate hydrophile, sans faire aucun mal. Le même traitement fut employé avec succès pour un enfant qui avait avalé un bouton de cuivre. De même, une grande personne qui avait avalé son râtelier le rendit sans danger, grâce à l'ouate hydrophile.

L'ouate hydrophile a le grand avantage d'envelopper les corps étrangers; elle forme avec eux un matelas autour d'eux.

On employait jusqu'ici la mie de pain; mais la mie de pain s'amollit et se désagrège sous l'action des liquides de l'estomac. L'ouate hydrophile résiste, au contraire.

S.

Les droits d'auteurs en France et en Amérique.

On sait qu'en France les droits d'auteurs sur toute œuvre de théâtre ou de musique, pièce ou chansonnette, sont perçus par deux grandes Sociétés fonctionnant très régulièrement. Ces droits varient à Paris avec l'importance du théâtre. Il y a, en effet, des théâtres, comme la Comédie-Française, qui paient 15 0/0, d'autres, comme le Vaudeville, qui paient 12 0/0, et d'autres enfin, qui ne paient que 10 0/0. Pour les music-halls, la répartition est tout autre, et nous y reviendrons un jour. En province, les droits sont de 5 à 6 0/0, même pour les œuvres inédites.

En Amérique, les directeurs de théâtres paient directement aux auteurs français des droits fixés à prix débattus, pour les pièces françaises dont la traduction a été autorisée.

Les directeurs de ces théâtres américains viennent de publier la liste des sommes qu'ils ont versées, ces dernières années, aux auteurs des œuvres qu'ils ont représentées.

Victorien Sardou tient la tête. Il a reçu d'un directeur, pour quatre saisons, 1.875.000 francs. Les pièces de Sardou qui ont été jouées sont : *Fédora, la Tosca, Théodora, Cléopâtre, Gismonda* et *Madame Sans-Gêne*. De toutes ces pièces, *Fédora* a rapporté le plus, soit 750.000 francs à elle seule, et *Madame Sans-Gêne*, le moins, c'est-à-dire 175.000 francs, au lieu qu'en France c'est tout le contraire.

Le temps est loin où Corneille était obligé de faire ravauder pour la dixième fois ses chaussures. Le métier d'auteur dramatique n'est pas à dédaigner... quand le succès veut bien venir.

S.





FAUSSE MODESTIE

— Surtout, cher maître, peignez-moi bien telle que je suis; ne me flattez pas, et n'essayez pas de me rajeunir, je tiens à une ressemblance vraie, dans laquelle n'entreraient pas tous ces petits enjolivements aimables et mensongers qu'un pinceau aussi habile que le vôtre saurait à coup sûr imaginer.

— Voilà qui est terminé... c'est bien la première fois qu'il m'est donné de peindre un portrait féminin avec cette recommandation inattendue : de ne pas flatter et de ne pas rajeunir.



La Bonne. — Madame, on vient d'apporter ceci, c'est de la part de M. Lapalette.

— C'est un portrait, montez-le immédiatement dans mon cabinet de toilette; j'ai hâte de me déshabiller, mais je suis également impatiente de le voir...



... J'avoue avoir bien recommandé à M. Lapalette que je ne voulais pas être flattée, mais c'est égal, on sait bien ce que parler veut dire; il aurait tout de même pu y placer ce petit rien qu'un pinceau spirituel doit savoir ajouter au charme d'une expression.



... Enfin, il ne faut trop rien dire, puisque c'est ressemblant... c'est même très ressemblant.



(*Elle appelle la bonne*). — Marie! Marie! comment trouvez-vous mon portrait? N'est-ce pas qu'il est très ressemblant?!!

Comment les Souveraines emploient leur temps.

Il ne faut pas croire qu'une souveraine passe son temps à rester sur un trône en costume d'apparat et à recueillir des hommages. Ainsi compris, le métier de souveraine serait vraiment fastidieux. Voici comment s'occupent les principales souveraines européennes :

L'impératrice de Russie est une photographe passionnée. Elle passe son temps ou plutôt ses loisirs à développer les clichés qu'elle a pris. Elle excelle aussi dans la retouche photographique et elle ne craint pas de modifier ses plaques pour en faire des photographies grotesques.

La reine d'Italie fait aussi de la photographie, de même que l'impératrice d'Allemagne. Mais la reine d'Italie s'occupe surtout de ses enfants; c'est là un développement qui l'intéresse beaucoup plus que le développement photographique. La reine d'Italie aide aussi le roi son mari, qui est un numismate très éclairé, à cataloguer et classer ses vieilles monnaies.

La reine Alexandra d'Angleterre manie très bien le crayon; elle fait des dessins ou des caricatures qui, on le comprend aisément, sont très recherchés. Les dames de son entourage immédiat reçoivent généralement pour Noël, en cadeaux, des boîtes de papiers à lettres dont elle a dessiné elle-même les monogrammes.

On voit que nos souveraines, tout comme de simples mortelles, ont aussi leurs dadas.

S.

D'OU VIENT L'APPENDICITE

Tout le monde s'imagine, et les médecins ont partout répandu cette opinion, que l'appendicite vient de la présence, dans notre corps, d'un élément étranger.

Ces éléments étrangers se réfugieraient, de préférence, dans l'appendice qui est, comme on le sait, une partie spéciale de notre intestin, d'où le nom d'appendicite donné à la maladie en question.

On a incriminé les parcelles d'émail qui peuvent se détacher d'ustensiles de cuisine émaillés; il faudrait donc supposer que ces parcelles d'émail aient un penchant, une préférence pour aller visiter l'appendice.

On a incriminé aussi les pépins de raisin, les noyaux de cerises, ou les petits os que nous pouvons avaler par mégarde; mais il faudrait prouver que les paysans, qui avalent sciemment des noyaux de cerises et des pépins de raisin, sont les victimes habituelles de l'appendicite.

Un médecin américain, le docteur Mitchell, de Chicago, a voulu en avoir le cœur net : il a fait l'autopsie de mille six cents personnes qui avaient succombé à l'appendicite. Il n'a trouvé que, chez *dix-huit* de ces sujets, des corps étrangers : c'était des grains de raisin, des grains de plomb, un petit clou, du plomb provenant d'une soudure, un morceau de coquille de noix, une arête de poisson, des fragments d'os, des petites pierres. Or, chez ces dix-huit sujets, il n'y avait pas la moindre trace d'inflammation dans l'appendice. Que conclure de ces recherches? C'est que les corps étrangers ne sont pas la cause véritable de l'appendicite. Il faut chercher ailleurs, mais on n'a pas encore trouvé.

S.

DE NOS LECTEURS

Fantaisies départementales.

Voici quelques-unes de ces fantaisies, choisies parmi celles assez nombreuses que nous avons reçues pour continuer la série. Nous regrettons d'être forcés de nous borner à celles-là, car beaucoup d'autres contenaient également une fantaisie et un à-propos vraiment curieux et bien inspirés.

Lyon, roi des animaux, l'homme seul te dét' *Rhône*.
Laon tente entre les peuples est encore loint *Aisne*.
E. Bellier.

Ne vers e dans mon bol qu'un filet de ge *Nièvre*.
Destouet.

Auxerre l'on voit l'aigle et aux griffes la l'*Yonne*.
Seine être pas sensé que faire des *Paris*.
M. Lannier.

Alençon petit train, il dépassa la b*Orne*.
Fronier

Troyes heures du matin, en été, marque l'*Aube*.
Rennes belle au théâtre, à la v *Ille-et-Vilaine*.
Mai *Grenoble* esse, hélas! est la pire m *Isère*. X...

Les écuries du prince.

Le prince Louis-François de Conti, qui fit beaucoup parler de lui sous le règne de Louis XV, et qui eût même de sérieuses prétentions au trône de Pologne, fut, dit-on, un grand seigneur terriblement dépensier, et perpétuellement criblé de dettes.

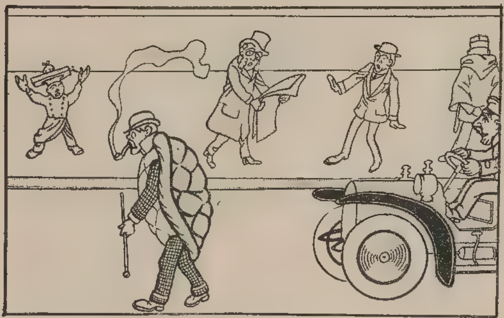
Un jour, son écuyer vint l'avertir qu'il n'y avait plus de fourrage pour ses écuries. Le prince appela aussitôt son intendant, lequel fut bien obligé de lui apprendre que ses coffres étaient vides, et que ses finances étaient en déficit. Quant à obtenir du crédit, il n'y fallait pas songer : on n'en trouvait plus chez aucun fournisseur...

— Ah! les marauds! s'écria le prince... Tous me refusent?...

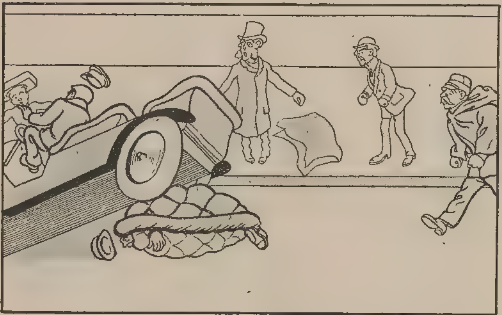
— Tous, monseigneur, sauf pourtant votre rôtisseur, qui consent à vous fournir encore des poulardes...

— Eh bien, dit le prince, avec un geste d'insouciance, qu'on donne des poulardes à mes chevaux!...

H. Crosse.



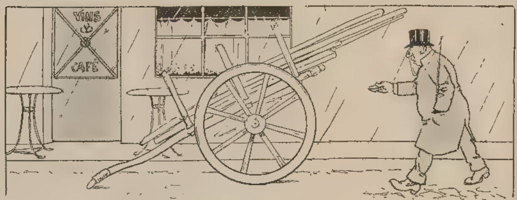
M. Barnum, ayant vu mourir sa tortue géante, se sert de sa dépouille...



... pour se promener dans la capitale...

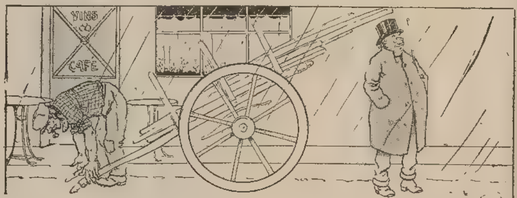


... sans crainte des automobiles et autres véhicules meurtriers.

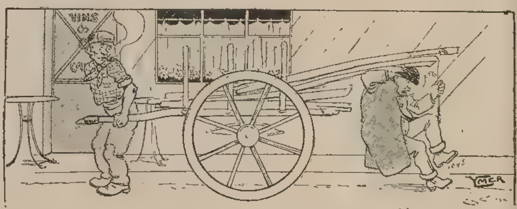


LE BON ABRI

— Sale temps! Heureusement que voici, sous cette voiture, un abri grâce auquel...



... je ne craindrai plus rien, si ce n'est, comme disaient si fièrement nos ancêtres...



... que le ciel me tombe sur la tête!



CONCURRENCE

— Oh non! le commerce ne va pas, ma bonne dame! vous ne sauriez croire le tort que me fait ce maudit Santos-Dumont!!



LOUISETTE. — Tu as l'air furieux, aujourd'hui.
JULOT. — C'est rapport à une injustice. Papa a raconté que le ministre de la Guerre a cassé un général, et il trouve ca bien! Moi, quand je casse seulement un capitaine, il me flanque le fouet.

Le Pourboire

Un statisticien — où la statistique va-t-elle se nicher? — vient d'établir le chiffre annuel des pourboires que nous donnons bénévolement aux garçons de café, cochers, livreurs, grooms, chasseurs de cercle, garçons d'hôtel et de restaurant, ouvreuses, concierges et commissionnaires de toutes sortes.

Ce chiffre se monte, pour la France, à 372 millions 300.000 francs — presque un demi-milliard — c'est-à-dire un septième environ de notre budget total.

Paris seul débourse, chaque jour, 280.000 fr. La population parisienne étant de 3 millions 300.000 habitants, y compris les étrangers, la générosité de nos concitoyens leur coûte, par jour et par personne, sept centimes et demi, tandis que la province, où l'on compte 34 millions d'habitants, ne distribue que trois centimes par tête et par jour.

Trois centimes, c'est peu. Mais les petits ruisseaux font les grandes rivières.

La preuve...

J.

Champignons meurtriers

Les empoisonnements par les champignons deviennent de plus en plus fréquents. Le seul antidote actif contre ce terrible accident est simplement le charbon de bois pulvérisé, ou, mieux encore, le noir animal. Non seulement ce remède est extraordinaire, mais encore il agit presque miraculeusement dans tous les cas d'empoisonnement.

Des cas tout récents, guéris par ce procédé, nous font un devoir de le faire connaître aux nombreux intéressés.

Quelques cuillerées de noir animal délayé dans de l'eau suffisent à arrêter les empoisonnements les plus aigus.

Nous aimons à croire que, dorénavant, dans toutes es maisons, il y aura une petite provision de ce précieux médicament, simple et très bon marché.

(*L'Indépendant du Pas-de-Calais*). A. A.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 50, du 10 décembre 1905.)

(Nº 37.) **CHARADE-RÉBUS**, par Daino.

— Je vous assure, m'affirma le marchand d'antiquités, que ■■■■■ ■■■■■■■ est bien de la meilleure époque grecque. Je vois poindre sur vos lèvres ce sourire sceptique qu'affectent cette sorte de ■■■■ ■■ ■■■ tant en horreur les vrais archéologues, et qui croient ■■ bon ton de railler tout vestige du passé. Tenez, ajouta-t-il, voilà M. Filélène qui ■■■■■ ■■■■ à propros; il vous en expliquera l'origine, et si vous ne vous laissez pas convaincre, ■■ ■■■■■■ à jamais avec vous.

Remplacer les points par autant de lettres et former ainsi des mots complétant le sens de la phrase.

Tous ces mots nouveaux, lus à la suite, donneront, en rébus, un proverbe connu.

(Nº 38.) **MOTS DÉCROISSANTS ET CROISSANTS**

par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Tyran d'Athènes — Demeurai résolu — Hâtait — Célèbre médecin français (1770-1847) — Similitude entre objets de la même nature — Détermination — Portion — Préposition — Demi-père — Consonne — Lettre grecque — Adverbe — Peintre français du dix-neuvième siècle — Poissons — Roi d'Iolchos — Steppes — Lamentations — Divertissante — Qui appartiennent à une certaine partie du pied.

(Nº 39.) **FANTAISIE**, par Valérius.

Trouver des mots signifiant :

Association — Changerais d'emploi avec un autre — Justice — Tonneau — Dispose en croix — Détruire par de solides arguments — Joindrais — Avec responsabilité mutuelle — Qui a de l'animation.

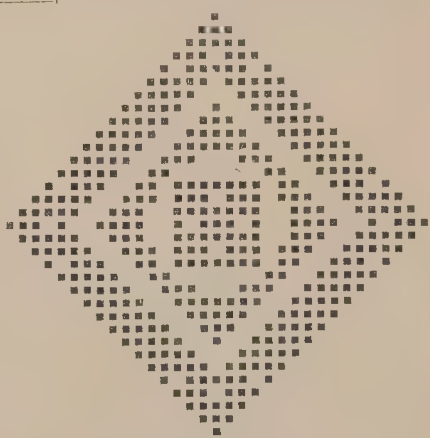
De chacun d'eux retirer des lettres, avec lesquelles on formera des mots signifiant :

Plante parasite — Bond — Saison — Devenu parent — Aride — Va à l'aventure — Nègres — Se rapporte à la mine — Durillon.

Avec les lettres restantes, former d'autres mots qui, lus à la suite, formeront un vers connu.

(Nº 40.) **LOSANGE**, par Punch.

Voyelle — Roi de Hongrie — Forum — Département — Roi d'Israël — Voyelle — Batracien — Voyelle — Jugement — Pénétra — Posséder — Rongea — Gouffre — Consonne — Conduisit — Sans pieds — Rouge brun — Mit de l'encre — Infusible — Artère — Complota — Accueil — Pièce de bois — Fut pareil — Insatiable — Poisson — Emploie — Lac — Odeur — Avalé — Note — Ville de la Basse-Egypte — Voyelle — Marque de la gaîté (subjonctif — Note — Pays d'Amérique — Note — Condiment — Voyelle — Faire son nid — Elément — Enleva — Adresse — Terre glaise — Golfe de l'Archipel — Parent — Cap — Savant né à Zurich — Partie molle d'aliment — Garnit le dos d'un cheval — Port de Finlande —



Voyelle — Marin célèbre — Voyelle — Compagnon — Voyelle — Foyer — Consonne — Se rendra — Lice — Allez en latin — Palais ecclésiastique — Au monde — Valut — Poinçon — Elément — Epoque — Département — Enlève — Soigna — Voyelle — Préfixe — Coutume — Cadeau — Pronom personnel — Pareil — Voyelle — Parfum — Préposition — Possessif — Berna — Entaille — Arbres — Eut l'audace — Corse mort en 1801 — Instrument de navigation — Rend magnétique — Endommagea — Astronome célèbre — Réunion d'animaux — Dépassa la limite — Amoureux — Epoque — Mit en pièces — Chances — Voyelle — Deux points — Ancienne monnaie d'or — Se fatigua — Montagne d'Afrique — Apaisa — Voyelle — Fruit — Voyelle — Oignon — Se servit — Força à se coucher — Oiseau — Voyelle.

N° 41.(PROBLÈME CHIFFRÉ, par Faro.

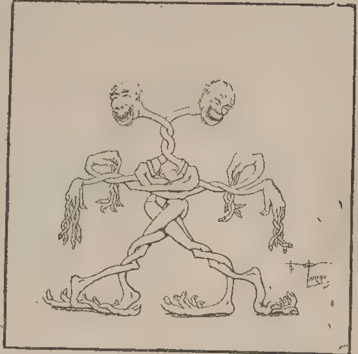
Noj e37j jm8r pm330 noj pfe347e8m8j olponuo8rj j 7nj jm8r 6708 pfm7j7j 8a7j76noj j 7nj no jm8r 3en.

(N° 42.) MOTS EN TRIANGLE, par Matou.

Consonne — Note — Dieu — Sens — Pâtisserie — S'absenter — Parti séditieux — Appareil d'éclairage.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.



- DEUX ABONNÉS DU « PÊLE-MÊLE ». Voilà ce qui nous est arrivé en regardant le *Pêle-Mêle*. Nous nous sommes tellement tordus que nous n'avons jamais pu nous détordre.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

La Compagnie organise, avec le concours de l' « Agence des Voyages Modernes », les excursions suivantes :

Egypte et Haute-Egypte.

Départs de Paris, les 10 janvier et 21 février 1906.
Prix (tout frais compris) 1re classe : 2.200 francs.
Durée de l'excursion : 36 jours,

Italie.

Départs de Paris, les 27 janvier et 10 mars 1906.
Prix (tout frais compris) 1re classe : 780 francs; 2e classe : 680 francs.
Durée de l'excursion : 20 jours.

Sicile.

Départ de Paris, le 30 janvier 1906.
Prix (tout frais compris) 1re classe : 1.000 francs.
Durée de l'excursion : 20 jours
S'adresser, pour renseignements et billets, aux bureaux de l'Agence des Voyages Modernes, 1, rue de l'Echelle, à Paris.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Le chemin de fer électrique du Fayet-Saint-Gervais à Chamonix sera maintenu en exploitation pendant tout l'hiver 1905-1906, pour le transport des voyageurs, de leurs bagages et des marchandises à grande vitesse
Des hôtels restent ouverts à Chamonix toute l'année.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Lorrain. — Ce n'est pas le seul exemple de légende dont rien n'a jamais corroboré l'authenticité.
M. P. S. 8. — Ce n'est pas une règle générale.
M. F. di Martino. — Non. Il n'y aurait guère de chance de réussite.
M. Castic. — M. Chautemps était ministre des Colonies en 1895.
M. Patenôtre. — On l'a dit, en effet, à cette époque, mais il se peut très bien qu'on change d'avis.
M. Bielle. — Peut-être parce qu'il y a eu, là aussi, question de mode.
M. Deville. — C'est une simple erreur.
M. V. C. — Cela nous paraît prodigieusement difficile.
C. F. S. — Paris-Calais.
M. L. Cazeneuve. — Nous ne pensons pas que la Compagnie ait rien à y voir.

M. H. Denis. — Le mot bifteck a passé dans la langue française avec cette orthographe. On ne s'explique, du reste, pas la présence du ck, attendu que le mot anglais est *beefsteak*. Néanmoins, le mot ayant été francisé avec l'orthographe en question, on ne peut que s'incliner.
M. A. Gourdet. — Cet article exprimait une opinion personnelle, mais nous ne nous engageons nullement à mettre à exécution les idées de son auteur.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

M. Dixmer, à Paris. — L' « Art méridional à Toulouse » et au moins cinquante revues plus ou moins importantes de province ; vous en trouverez les noms dans le *Bottin* des départements et toutes les grandes revues de Paris. Quant aux journaux, ils prennent rarement des poésies et elles doivent être courtes.
24 11 05, à Bruxelles. — L'ouvrage de César Daly n'a plus de valeur marchande. On en trouve facilement des exemplaires à Paris, et faire des annonces pour vendre celui que vous possédez serait perdre de l'argent, sans profit.

12e ANNÉE. — N° 4. | 10 Centimes | 28 JANVIER 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

PARIS
7 — Rue Cadet — 7
Les Manuscrits ne sont pas rendus

ENTRAINEMENT, par Benjamin RABIER.



— Ça va ?
— J'te crois... je fais déjà du trois à l'heure.

L' " Histoire de France Bidouin ".

— Cancre! Fainéant! Ane bâté! Petite peste! Mauvais garnement! Etre indécrottable! Tête de pioche! Galvaudeux! Propre à rien! Crustacé! Anarchiste!...

Etc., etc...

Telles étaient les litanies d'épithètes injurieuses (mais justes), qui pleuvaient dru comme grêle sur l'élève Tapajoult, demi-pensionnaire de seconde année à l'Ecole primaire supérieure d'Aulnay-les-Radis...

Tapajoult était la bête noire de l'établissement, et ne s'en portait pas plus mal!... Ces témoignages, virulents et publics, du mécontentement de ses professeurs, laissaient le jeune drôle parfaitement serein. Il les recevait avec une courtoisie tranquille, et n'y répondait que par des sourires indulgents et satisfaits...

Ces messieurs eussent pu le traiter encore d'incendiaire, de régicide ou d'apache, que cela n'eût pas troublé davantage sa belle sérénité!...

Que les admonestations vinssent de son père, de son professeur, du recteur de l'Académie, du ministre de l'Instruction publique ou du roi de Prusse, elles étaient accueillies avec le même dédain superbe et goguenard... Tapajoult demeurait invulnérable : tout glissait sur la carapace de son indifférence!...

... Ce galopin stoïque avait le courage de ses opinions : dans sa haute sagesse de philosophe, il trouvait que l'insipide travail exigé à l'école n'a d'autre but social que la tranquillité des parents...

... Et surtout, l'embêtement des enfants!...

Aussi, avait-il résolu une fois pour toutes, de



Là, Tapajoult, retiré du monde, coulait des jours paisibles.

faire son éducation lui-même, et de fermer l'oreille aux billevesées des pédagogues.

Fidèle à ses principes, il étudiait tout sur le vif : la Botanique, en faisant l'école buissonnière et en cherchant du trèfle à quatre feuilles pour sa petite cousine ; l'Histoire, en allant voir jouer, aux frais de son parrain, *Cyrano de Bergerac* ou le *Bossu* ; le Calcul, en pariant aux courses de Chantilly ; la Géographie, en collectionnant les cartes postales illustrées et les prospectus de voyages circulaires ; la Zoologie, en élevant dans son pupitre des grenouilles et des hannetons ; la Littérature, en lisant les affiches électorales...

En un mot, il s'instruisait par la pratique.

Jamais il ne mettait le nez dans un livre dit « classique », de peur d'y respirer le fatal microbe de la soumission... Quant à faire un devoir ou apprendre une leçon, celui qui l'eût supposé capable d'une telle bassesse, eût cruellement outragé son honneur!...

Ses maîtres les plus autoritaires n'avaient plus le courage de lui donner des ordres, car Tapajoult était littéralement hors la loi, grâce à son admirable et invincible force d'inertie...

Il eût cent fois mieux valu faire une observation à une poule, à un escargot, à un tas de cailloux, ou à une cafetière, qu'à l'ineffable Tapajoult!...

On se contentait donc de l'invectiver, — inutilement, d'ailleurs, — et de le reléguer comme un lépreux au ban de la société... autrement dit sur un banc qui était réputé afflictif et infâmant, à cause de sa vétusté.

Là, Tapajoult, retiré du monde et bravant ses orages, coulait des jours paisibles... Tel un anachorète au fond de sa thébaïde!

... Et plus d'un camarade enviait son sort, sans oser le dire.

* * *

... Mais, un beau jour, voilà qu'un incident de la plus haute gravité vint troubler fortuitement cette fallacieuse quiétude.

M. Bidouin (), professeur d'Histoire et de Géographie, s'aperçut, avec une horreur et une indignation sans pareilles, que le casier de l'infernal Tapajoult était vide!

L'infernal Tapajoult avait subrepticement



M. Bidouin fit la moue et envoya dinguer au loin l'œuvre de son détesté rival.

fait disparaître les dix-huit bouquins que l'*alma mater* lui avait confiés, pour y puiser la « substantifique moelle »!

Le cas était pendable.

Une enquête rapide auprès des bonnes langues de la classe, révéla à M. Bidouin estomaqué, que le jeune et déjà dangereux anarchiste avait tout bonnement vendu à un bouquiniste de la rue aux Puces, les vénérables livres de l'Administration!

Effroyable sacrilège! Forfait sans précédent!

Pendant la récréation de midi, M. Bidouin fit mander le coupable, qui, au bout de vingt minutes, s'amena en gambadant, la bouche pleine d'un horrible mélange de nougat, de chocolat et de réglisse...

— Monsieur Tapajoult, veuillez, je vous prie, me faire voir vos livres! ordonna le professeur, d'un ton sec et péremptoire...

Tout autre que l'héroïque Tapajoult en aurait eu froid dans le dos : ce calme effrayant était précurseur de l'orage... Mais les âmes bien trempées ne craignent pas ce genre d'intempéries. Tapajoult ne se démonta pas pour si peu, lui!... Il se gratta l'occiput, arrondit l'échine, et murmura flegmatiquement :

— Ça va chauffer!

Puis il gagna son pupitre solitaire, l'ouvrit sans hâte comme sans émotion, et en tira deux maigres volumes cartonnés qu'il remit à son juge, en lui disant :

— Voilà, citoyen.

(Notons ici que, dans les grandes occasions, lorsqu'il se sentait dans de vilains draps, et qu'il avait peur d'avoir peur, Tapajoult, au lieu de dire « monsieur », disait crânement « citoyen », pour avoir l'air plus indomptable!...)

... Le « citoyen » Bidouin, un peu interloqué par cette bravade, jeta machinalement les yeux sur le premier des deux ouvrages... Il constata, non sans une certaine satisfaction, que c'était l'Histoire de France Bidouin, dont il était l'auteur, et qu'il avait réussi à faire adopter pour la classe de seconde année... Il fut secrètement flatté de voir qu'un des deux livres conservés par le farouche Tapajoult, était précisément le sien...

Aussi l'inculpé remonta-t-il d'un cran dans son estime!

— C'est tout de même une bonne nature! pensa-t-il indulgemment... Il a tenu à ne pas se séparer de mon œuvre... Cela prouve qu'il sait apprécier les belles choses et rendre justice aux talents méconnus!... Le brave enfant!...

... Mais la vue du second volume présenté par Tapajoult, rembrunit de nouveau le front déjà rasséréné du professeur...

... Car ce livre détestable n'était autre que la Géographie Glupier, le cauchemar de M. Bidouin!...

Il faut dire que M. Bidouin était également l'auteur d'un *Manuel de Géographie à l'usage des classes primaires supérieures*, qu'il avait soumis, de même que son *Manuel d'Histoire*, à l'approbation de ses supérieurs. Malheureusement, des influences occultes agissant dans l'ombre, étaient parvenues à substituer, sans vergogne, à la Géographie Bidouin, conforme aux programmes en vigueur, la Géographie Glupier qui, malgré de multiples défauts, avait néanmoins remporté la palme, pour l'excellente raison que son auteur était plus dévoué que M. Bidouin aux institutions républicaines!...

Hélas! oui, la vie est ainsi faite : grâce à des protections éhontées, ce méchant petit arriviste de Glupier et son infecte Géographie avaient supplanté, au mépris de toute justice, le modeste Bidouin et son sympathique Manuel!... Par contre, Glupier en voulait mortellement à Bidouin, parce que l'Histoire de France Bidouin avait jadis triomphé de l'Histoire de France Glupier. Bidouin avait donc gagné la première manche de cette lutte épique... et Glupier la seconde : tous deux étaient furibonds de n'en avoir gagné qu'une! C'est pourquoi ces confrères ennemis, attachés à la même Ecole, s'accablaient perpétuellement de mauvais procédés et de vexations sournoises... Et ils se fussent mangé respectivement le nez, si la dignité universitaire eût été incompatible avec cette déplorable scène de cannibalisme!... Mais le respect humain ne leur permettait de s'entre-dévorer qu'au sens figuré!...

— Ah! ah! ricana M. Bidouin en balançant dédaigneusement la Géographie Glupier entre le pouce et l'index... C'est tout ce qui vous reste?...

— C'est tout! déclara Tapajoult.

M. Bidouin fit la moue, desserra les doigts, et envoya *dinguer* au loin dans la poussière l'œuvre de son détesté rival...

— Eh bien, reprit-il, et les seize autres livres!

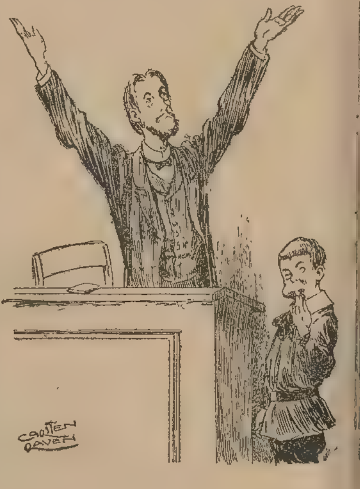
— Ils sont en vacances, dit évasivement Tapajoult.

— Qu'en avez-vous fait, petit misérable?...

— Je les ai *bazardés*, citoyen!...

Cet aveu cynique fit suffoquer M. Bidouin, tout comme s'il eut reçu un coup de poing dans l'estomac.

— Comment! s'écria-t-il d'une voix étran-



Et M. Bidouin prenait le ciel à témoin en levant vers le plafond ses longs bras désolés.

glée... Comment, vous avez eu l'audace de [illegible]pider le précieux dépôt que vous confia [illegible]versité?... Mais c'est inouï, cela!... Où [illegible] nous?... Vendre des livres! Avoir le triste [illegible]

rage d'échanger contre du vil métal, ces chers compagnons de la jeunesse, c'est pis qu'une escroquerie, monsieur, c'est un sacrilège!... Ah! tenez, vous me faites horreur et pitié... Vendre ses livres!!...

Et M. Bidouin prenait le ciel à témoin, en levant vers le plafond ses longs bras désolés... Tapajoult, impassible, profita de ses diatribes pour s'introduire dans la bouche un nouveau mélange de chocolat, de pastilles de menthe et de caramels mous.

Quand M. Bidouin fut fatigué de gémir, il s'arrêta et demanda au précoce criminel :

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas vendu aussi mon « Histoire de France »?...

... Aveuglé par sa vanité naïve, il espérait que Tapajoult allait lui répondre quelque chose dans ce genre :

— C'est que je n'ai pas eu le cœur de me séparer d'une œuvre aussi intéressante, aussi magistrale, aussi... etc.

Mais, sans cesser de mastiquer béatement son abominable mixture, le jeune cancre se contenta de dire, en haussant les épaules :

— J'ai bien essayé, mais j'ai pas pu!...

— Et pourquoi?...

— Parce que personne n'a voulu me l'acheter... même au poids du papier! ..

— Oh! se récria M. Bidouin avec véhémence... Ce n'est pas possible!...

— C'est pourtant vrai!

— Et la « Géographie Glupier »!...

— Kif kif, la même chose!... On me l'a refusée jusque chez les épiciers!...

— Cela ne m'étonne pas, dit M. Bidouin, dont les lèvres minces ne purent réprimer un sourire d'ironie satisfaite... Les épiciers ont eu raison!... Mais, par exemple, ce que je ne m'explique pas, c'est que mon « Histoire de France », à moi, n'ait pas eu plus de succès!...

— Ah! ce n'est pas de ma faute, allez, dit Tapajoult : j'ai assez fait l'article!...

Le professeur, pâle et troublé, hésita longuement entre son devoir de justicier et son orgueil d'auteur... Certes, il réprouvait de toutes ses forces l'acte inqualifiable de Tapajoult. Mais, d'autre part, les affaires sont les affaires : son amour-propre et son intérêt ne pouvaient souffrir que l'Histoire de France Bidouin fût publiquement déclarée invendable!... Ce serait d'un effet désastreux auprès de M. l'Inspecteur et des autorités universitaires...

La tempête se déchaîna sous le crâne de M. Bidouin... Finalement, il contempla d'un œil attendri son livre bien-aimé, pour le salut duquel il allait sacrifier sa conscience et renier toute une vie d'intégrité, en se faisant le complice de l'indélicat Tapajoult... Puis il promena son regard autour du local désert, pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls, et, baissant la voix :

— Eh bien, je vous l'achète, moi!.. dit-il résolument...

— Chouette! murmura Tapajoult en se frottant les mains

— Vous pourrez dire, conclut M. Bidouin, en fouillant dans sa poche, que vous n'avez pas



Arriviste!

pu vous débarrasser, même pour un liard, de la Géographie Glupier, mais, qu'en revanche, le livre que vous avez vendu le plus cher de tous, est l'Histoire de France Bidouin!...

... Et, pour que ce fût vrai, il lui donna cent sous.

Arriviste!...

Robert Francheville.

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages au lieu de seize.

Pêle-Mêle Causette

J'ai reçu une lettre fort touchante et qui mérite les honneurs de la publicité. Elle n'émane pas de quelqu'un de haut placé, bien au contraire; l'auteur se meut dans les régions les plus basses de la vie sociale. Est-ce une raison de lui refuser la parole? Je ne le crois pas.

« Monsieur, m'écrit ce correspondant, vous avez, dans diverses occasions, fait preuve de sollicitude envers les opprimés, c'est ce qui m'encourage à m'adresser à vous.

« Car, je puis le dire sans crainte qu'on me démente, je suis parmi les plus opprimés de ce monde.

« Dès ma plus tendre enfance, je fus mis en prison et le temps se passe sans qu'il soit question de me libérer.

« Tout au plus me laisse-t-on quelques heures de répit la nuit. Tout le jour je reste enfermé dans un cachot. Et quel cachot!

« Il est si étroit que je suis obligé de m'y tenir recroquevillé sur moi-même.

« Les murs forment un angle aigu entre lesquels mon corps se comprime comme en un carcan.

« Croyez-vous que les humains qui m'ont mis là bornent à cela mon affreuse torture? Non, il faut encore que, dans cette position, je travaille, et cela bien souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit.

« Je vous entends murmurer : « Certes, le « châtiment est dur, mais il correspond sans « doute à quelque crime horrible, c'est « l'expiation méritée d'un grand forfait? »

« Eh bien! non, je vous l'affirme, je n'ai rien à me reprocher et la peine que je subis est arbitraire.

« Je ne me suis jamais efforcé qu'à faire du bien, qu'à rendre service à l'humanité. Et même en prison, je la sers encore de mon mieux.

« Et si vous me demandez sur quels motifs mes juges m'ont condamné, je vous répondrai qu'à l'encontre de Phryné, qui fut acquittée pour sa beauté, moi je fus, chose inouïe au siècle où nous sommes, condamné sous prétexte de laideur physique.

« Civilisation! Justice! mots creux et vides de sens, puisqu'un pareil prétexte peut justifier l'incarcération.

« Encore, si j'étais vraiment d'une laideur repoussante, si mon apparition pouvait produire un sentiment de répulsion et d'horreur, mon emprisonnement s'expliquerait, s'il ne peut s'excuser. Mais je ne suis pas laid du tout, que dis-je, je suis beau, ou du moins je le fus.

« Le régime qu'on m'inflige depuis si longtemps m'a seul défiguré.

« J'espère donc, cher monsieur, que vous ne resterez pas sourd à mon appel, et que vous emploierez votre plume à la défense de l'innocente victime que je suis. »

La lettre est signée : « Un pied de femme. »

Fred Isly.

Une demande qui voyage.

Le fait suivant a eu pour théâtre un bureau de poste anglais.

Aux deux extrémités de la salle travaillaient deux employés, l'un affecté au service intérieur, et l'autre au câble de New-York.

Les deux amis étaient joueurs aux courses, et, tous les jours, se faisaient envoyer les résultats par leur camarade affecté au télégraphe du champ de courses.

Or, ce jour-là, un chef de service surveillait le bureau. Brown, l'employé du câble transatlantique, eût bien voulu se faire communiquer les résultats comme d'habitude, mais la présence de son supérieur rendait impossible toute communication avec son collègue Jones.

Il lui vint alors une idée qu'il mit à exécution aussitôt.

Il télégraphia à New-York avec instruction de faire suivre à Yokohama, et de là, à Londres, puis à son bureau, la question suivante : « Brown prie Jones de lui communiquer les résultats des courses en les mettant sous le paillasson de l'entrée. »

En moins d'une heure, Jones recevait le message. Il sortit un moment du bureau et, quand il fut revenu, Brown, à son tour, quitta sa place. Il se dirigea vers l'entrée et souleva le paillasson, où, effectivement, il trouva les résultats demandés. Le plus tranquillement du monde, il alla reprendre sa place.

Le chef continua de surveiller, sans se douter que les deux employés s'étaient parlé malgré sa présence, et que ces paroles, pour parvenir de l'un à l'autre, avaient fait le tour du monde.

Ce qui reste d'un savant distrait.

Le chimiste Lacide était un savant, mais fort distrait, ce qui est regrettable quand on a pour spécialité les explosifs.

Passant dernièrement dans sa ville et le croyant encore vivant, j'allai lui rendre visite.

Je ne trouvai que sa veuve vêtue de noir.

— Alors, fis-je, devinant la vérité, mon pauvre Lacide n'est plus là?

Elle leva le doigt en l'air :

— Vous voyez, me dit-elle, cette petite tache dans le plafond?

— Oui.

— C'est lui!

TOUT SE PERD

En ma qualité d'ennemi du pourboire, j'ai bien le droit d'être indigné et je crois qu'on le serait à moins. Figurez-vous qu'ayant envoyé mon garçon de bureau avec un paquet au Président de la ligue antialcoolique, celui-ci lui a remis un *pourboire!*

Courrier Pêle-Mêle

Double emploi du verbe avoir.

Peut-on employer sans incorrection, demandait-on ici, des expressions du genre de celles-ci : *Lorsque nous avons eu fini, quand j'ai eu vu*, etc.

Non, répondent MM. Merende et Bussy; ces expressions indiquent une action passée antérieurement à une autre, et le *passé antérieur* répond justement à cette nécessité. C'est donc ce temps qu'il faut employer et l'on doit dire : *Lorsque nous eûmes fini, quand j'eus vu*, etc.

MM. Charles, Bompart et Duhesme disent également que c'est le cas d'employer le *passé antérieur*, puisqu'il existe, mais avouent ne pas bien voir pourquoi ce temps a eu l'exclusivité en pareil cas.

Ce temps, en effet, pourrait s'appeler le *passé défini antérieur*, mais il n'y a aucune raison logique pour ne pas employer aussi bien le *passé indéfini antérieur* qui répondrait parfaitement, lui aussi, à un ordre d'idée spécial et légitimerait alors l'emploi des expressions citées plus haut.

Administratif.

Monsieur le Directeur,

Dans un des derniers numéros de votre estimable *Pêle-Mêle*, un de vos correspondants vous signalait, à propos de « Ticket », le cas d'un bijoutier de Breslau qui offre une bague à tout porteur de trente-deux tickets.

Je veux vous signaler un fait bizarre par sa contradiction : Un magasin de chaussures de notre ville offre à tout acheteur, muni d'un ticket des tramways, le remboursement du prix de ce billet; cette offre est faite en réclame au dos des billets, mais le billet porte lui-même l'avis suivant : « A détruire en descendant de voiture. »

Donc, si le voyageur suit à la lettre l'avis de la Compagnie des Tramways, qu'il déchire son ticket, il ne peut, par conséquent, pas le présenter au marchand de chaussures pour en obtenir le remboursement. Bizarre, comme vous voyez!

Recevez, etc.

J. Balite.

Rêves.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous m'aider à détruire une idée courante, mais fausse, concernant les rêves.

Vous entendez fréquemment des personnes dire que telle nuit elles ont rêvé, ou, au contraire, qu'elles n'ont pas rêvé. Et, dans l'affirmative, elles se complaisent à conter leur rêve.

Il y a là deux erreurs à rectifier.

La première est qu'on ne saurait dire qu'une fois on a rêvé et qu'une autre fois l'on n'a pas rêvé, attendu qu'une fois endormi on rêve *toujours*.

Notre cerveau est un organisme qui, comme le cœur, ne cesse de fonctionner d'un bout à l'autre de l'existence. Un arrêt de la faculté de penser ne peut donc se concevoir qu'avec l'arrêt de la vie même.

La vérité est que certains rêves, selon notre état physique, prennent assez d'intensité pour que la mémoire en soit impressionnée. Il nous en reste alors un souvenir au réveil. Ce souvenir peut, du reste, être précis ou imprécis. La plupart de nos rêves se déroulent sans laisser aucune trace dans la mémoire. C'est pour ce motif que nous croyons, au réveil, ne pas avoir rêvé. Mais je le répète, ce n'est qu'une illusion et nous n'avons cessé de rêver tout le long de notre sommeil.

Si, une fois endormi, notre cerveau continue à fonctionner, il n'en est pas de même de notre volonté.

Affranchie de la tutelle de la volonté, la pensée suit un cours déréglé et c'est pour cela que les rêves sont toujours décousus. Ils reflètent sans suite et sans ordre, des impressions anciennes ou récentes.

Il est donc rare que l'on puisse narrer un rêve qui se tienne ou, pour mieux dire, qui se soit déroulé avec une certaine suite.

En général, celui qui raconte un songe est obligé de lier, par une sauce de son cru, les divers tronçons de son rêve pour lui donner l'apparence d'un tout complet. Notez que, bien souvent, il accomplit ces soudures par une force réflexe et sans savoir bien nettement lui-même qu'il brode.

Les romanciers et les poètes usent beaucoup du rêve et en font généralement des histoires bien bâties et définies. Je veux bien leur donner le droit d'en agir ainsi, mais si c'est permis en littérature, au point de vue scientifique cela est absolument faux.

Il n'est pas mauvais de le dire pour faire disparaître, non seulement une erreur répandue, mais aussi tout l'échafaudage de superstitions qui entoure encore le rêve.

Il faut répandre dans les masses cette vérité, que l'on rêve toujours et que le rêve n'a aucune espèce de signification fatidique.

Vous rendrez service à vos concitoyens en y contribuant.

Recevez, etc.

Dr X... (Paris.)

Suggestion.

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir poser la question suivante à vos lecteurs :

J'ai assisté, dernièrement, à une expérience de suggestion mentale à l'état de veille. Un Cagliostro moderne présenta, à quelqu'un de



PHOTO D'INTÉRIEUR EN PLEIN AIR

M. Virage, photographe en plein air, ne s'embarrasse pas de coûteuses toiles de fond. Ainsi, voilà M. Lapurée qui vient se faire photographier...



... Il a le choix entre un paysage de la Côte d'Azur ou un riche intérieur.



... et a choisi le home élégant et confortable dont les splendeurs vont éblouir ses parents de province auxquels il destine une épreuve.

. connaissance qui voulut bien servir de
et, un poids de dix kilos. Le sujet leva faci-
nent le poids, mais lorsque l'expérimentateur
pria à nouveau de recommencer, en lui assu-
nt que, cette fois, le poids ne pesait plus dix
os, mais bien cent, mille, dix mille kilos, et
me plus, il eut beau rassembler toutes ses
ces et faire tous les efforts les plus énergi-
es, le poids resta comme cloué au sol.
Pour être certain qu'un électro-aimant n'était
s dissimulé sous le parquet, l'emplacement
: modifié à la demande du sujet qui restait
crédule, mais le résultat fut le même.
D'après un principe élémentaire de mécani-
e, puisque le poids ne fut pas levé, c'est que
ffort vertical effectué de bas en haut par le
jet était plus petit que la réaction qui avait
u de haut en bas; or, cette réaction n'était
e de dix kilos et l'effort paraissait supérieur
dix kilos. Y aurait-il quelqu'un parmi vos
cteurs qui puisse m'expliquer cette dérogation
x règles de la mécanique?

Un Lecteur assidu.

Prénoms.

Monsieur le Directeur,

Lecteur assidu de votre journal, j'ai remar-
ié à la page 5 de votre numéro du 24 décembre,
'un ancien préfet de Chartres, nommé
. Chasles, possédait les prénoms suivants :
n, Leu, Lo, Luc; il est de la Saint-Jean au-
ès d'un éminent chef de district des chemins
e fer de l'Etat, à La Roche-sur-Yon, nommé
esteuque, qui a les prénoms suivants : Lin,
eu, Lô, Loup, Luc, Armand, Eugène, Louis,
apoléon, Nale.
Soit, dix prénoms.
Recevez, etc.

Delz.

Piquet.

Monsieur le Directeur,

Lecteur assidu de votre estimable journal, je
s dans votre nº 53 du 31 décembre, sous la
brique « Petite Correspondance », une note
nsi conçue : « Nous ne voyons pas comment
second joueur pourrait avoir 90, avec une
ule quinte, si l'adversaire a 14 d'as. »
Je dois vous dire que je suis un amateur du
iquet, et qu'il m'est arrivé, une seule fois, il
st vrai (car le cas se présente rarement), de
ire 91 avec une seule quinte, mon adversaire
yant 14 d'as, c'est pour cela que je me per-
nets de vous le signaler.
Après avoir écarté sur 10 de blanc, j'ai tiré
ne quinte au valet, et j'ai eu le point avec
cartes, ce qui m'a fait 6 et 15, 21 et 10 de
lanc : 91. Pourtant mon adversaire avait 14
'as.
Recevez, etc.

P. Joly (Cavaillon).

Questions interpêlemêlistes

Je connais des comestibles fort chers, tel le *caviar*, qui coûte, frais, vingt-huit francs la livre, ou la soupe à la tortue qu'on débite, à Londres, à raison de trois francs l'assiette. Quels sont, dans le même ordre d'idées, les aliments les plus coûteux? Je ne parle pas de ceux qui, hors de saison, se vendent à des prix élevés, comme, par exemple, certains fruits, en hiver.

Ariel.

On voit revenir souvent certains noms géographiques, tels que Nogent, Saint-Germain, Neuilly, La Ferté, etc., accompagnés d'une autre désignation pour les distinguer entre eux. Ces noms ont-ils une origine commune?

Destau.

Jamais, dans le monde des graphologues, il ne devrait se faire un mauvais mariage. Le père de la mariée n'a qu'à demander que la demande soit faite par écrit. Il n'aurait plus qu'à comparer l'écriture de sa fille et de son futur gendre pour savoir s'ils feront des époux bien assortis.
Est-ce ainsi que les choses se passent?

D. Lardier.

Réplique irréfléchie

M. Bonassiète professe, quoique riche, l'opinion que toute occupation sérieuse est honorable. Mais à côté de cette qualité, M. Bonassiète est doué d'une vivacité de langage qui le met parfois en opposition avec ses propres idées.
Dernièrement, son fils se montrait ennuyé de l'absence du domestique qui avait oublié de cirer ses bottines.
— Eh bien! cire-les toi-même, fit M. Bonassiète, heureux de mettre ses principes en pratique.
Le jeune homme fit la moue et répliqua avec dédain :
— Jolie occupation pour un fils de famille!
— Tu veux dire pour un fils d'imbécile, rétorqua Bonassiète avec plus de vivacité que de réflexion.



SPIRITISME

— Grâce à ma puissance spirite, votre mari va apparaître sur ce cadran. Attention, le voilà qui s'avance.



La Veuve (*en proie à une légitime émotion.*) — Ciel! à moi! au secours!...

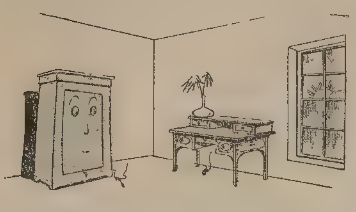


Le Spirite. — Par exemple, voilà un cas particulier; l'esprit a disparu et ne veut plus revenir depuis que vous avez crié au secours. Que faisait donc votre mari?
— Il était sergent de ville.



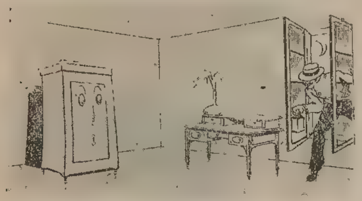
PROGRESSIONS INVERSES

— S'il vous plaît, quart de place pour moi, demi-place pour l'enfant et une place entière pour mon père.



LE COFFRE-FORT ET LE BUREAU

Le coffre-fort, un jour, dit au bureau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature,
Quelques louis d'or pour vous sont un pesant fardeau;
Vous ne sauriez compter sur vos faibles serrures.
Le moindre filou survenant,
D'un coup de marteau fort habile,
Vous cambriole en un instant...
Cependant, que mon corps, élégant et rigide,
Résistant aux effort du chenapan sordide,
Conserve bien l'or et l'argent.
Tout vous semble puissant, tout me semble fragile;
Encore, si je pouvais de ma force inutile,
Vous protéger du lourd marteau!... »
« Votre compassion, lui répond le bureau,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci :
Les voleurs me sont bien moins qu'à vous redouta-
[bles.
Ils fuient ma pauvreté; vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans vous faire ouvrir,
Mais attendons la fin. » La nuit allait venir.



Enjambant le balcon, accourt avec furie,
Le plus terrible des enfants
Que la pègre eût porté jusque-là dans ses flancs;



Il marche au coffre-fort que la terreur agite
Et, sans plus de façon, il vous le dynamite.
Dédaignant le bureau qui tremblait pour son sort,
Puis il s'en retourna emportant son trésor!

PENSÉE

Je connais deux hommes.

L'un sait par cœur toutes les dates de l'histoire, avec ses batailles et ses traités de paix, il se rappelle les noms de tous les guerriers et de tous les hommes d'Etat, depuis les âges les plus reculés jusqu'à nos jours.

L'autre connaît par cœur les noms des plantes potagères, des arbres et des fleurs. Il se rappelle le moyen de donner la vie, puis de faire prospérer les végétaux utiles et de les protéger contre les intempéries et contre les insectes.

Or, le premier de ces deux hommes est regardé avec respect et on dit de lui avec componction que c'est un *intellectuel*.

Du second, l'on dit que c'est un vulgaire paysan.

Pourquoi?

Fable en prose.

Un jour, Dieu donna à un homme pauvre qui l'implorait, un crayon magique avec le don de transformer les cailloux en louis d'or. Il lui suffisait de faire en deux traits de crayon une croix sur les cailloux pour voir ceux-ci se changer aussitôt en belle monnaie d'or.

— Ah! pensez-vous, quel don merveilleux et comme cet homme a dû être heureux.

Quelle erreur est la vôtre.

Jamais humain n'eut vie plus pénible.

Notre homme passait ses jours et ses nuits à crayonner des cailloux et cela avec une extrême ardeur, car une minute qu'il perdait était la perte d'une somme importante.

Quand, anéanti par ce dur labeur, le crayon un jour tomba de ses mains affaiblies, toutes ses forces étaient épuisées.

Et il mourut, sans avoir commencé seulement à jouir de sa fortune.

Le petit jeu des définitions

Imbécile. — Personne qui ne partage pas opinions.

Poète. — Homme dont tout le monde c naît le talent... par ouï-dire.

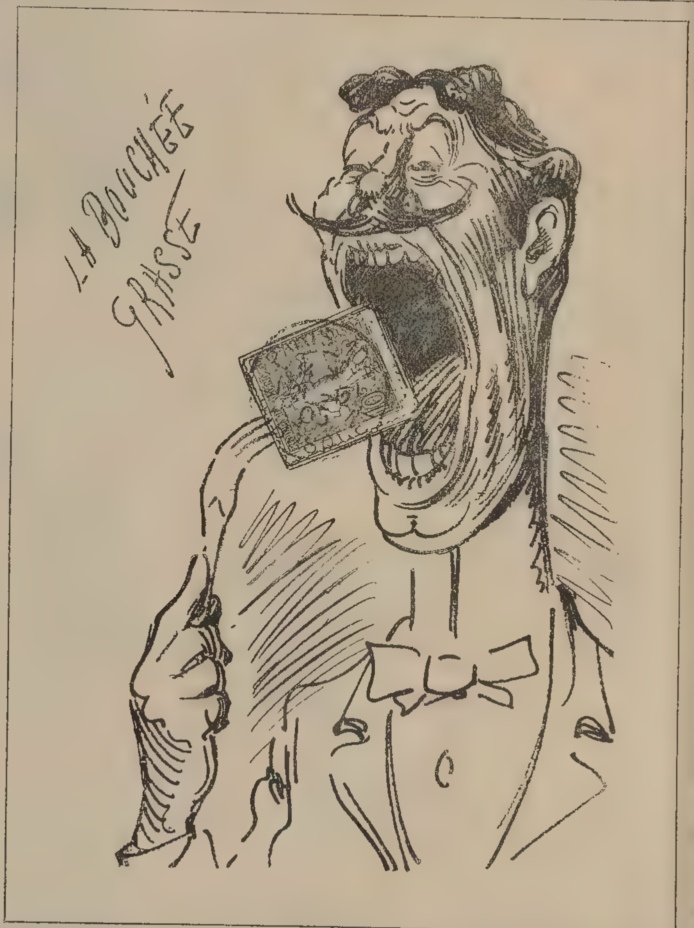
Mer. — Grande masse d'eau dont le mou ment de va-et-vient, appelé marée, sert à fa tourner de petits chevaux de plomb.

Commission parlementaire. — Le tomb des promesses aux électeurs.

Pot-de-vin. — La clé des consciences.

Marcon.

(*A continuer par d'autres lecteurs.*)



Concours de Cartes Postales.

Pour qu'une carte postale ait de la valeur, il faut (les collectionneurs en ont décidé ainsi) que le timbre-poste soit apposé du côté de l'image.

Or, ce timbre est quelquefois gênant. Il lui arrive de cacher une partie intéressante de la vignette.

Nous n'avons pas l'intention de remédier à ce petit inconvénient, mais elle nous fournit le sujet d'un Concours.

Il s'agit de dessiner une carte postale dans laquelle le timbre, loin de se présenter en gêneu fera, au contraire, partie du sujet traité.

L'exemple que nous donnons ici montre q l'on peut utiliser de façon amusante et ing nieuse le timbre-poste national.

Conditions.

Le dessin devra être fait à l'encre de Chi et au trait, c'est-à-dire sans lavis ou aplats.

Il est urgent de dessiner en traits très nets d'éviter les petites hachures fines qui vienne toujours mal en reproduction.

Tous les lecteurs sont admis à prendre pa au Concours. Personne n'en est exclus, amateu ou artistes, collaborateurs ou non du *Pêl Mêle* peuvent y prendre part.



Un concurrent ne peut envoyer qu'un maximum de trois cartes.

Seul, le timbre de dix centimes qui, étant rouge, vient en photographie, pourra être utilisé. Il faudra prendre garde de ne pas le souiller par des traits de plume, car la poste ne l'accepterait pas.

En un point quelconque du dessin, l'on pourra mettre un titre ou légende, et au bas, la signature.

Du côté de l'adresse, on écrira lisiblement ses nom et adresse.

Ce Concours sera ouvert jusqu'au 3 février inclus.

Les prix suivants seront décernés aux meilleurs envois :

1er Prix : *Une bourse en argent contenant cinquante francs.*
2e Prix : *Une jolie montre en argent.*
3e Prix : *Une belle boîte de couleurs.*
4e Prix : *Une boîte de compas.*
5e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
6e Prix : *Une jumelle Mars.*
7e Prix : *Un canif en argent.*
8e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
9e Prix : *Un bloc-notes de poche.*
10e Prix *Un bloc-notes de poche.*

GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER

QUATRIÈME CONCOURS (*Deuxième Série.*)

MARCHE DE LA TOUR

La tour, dans le jeu d'échecs, peut se déplacer dans toute la longuer de la rangée verticale ou horizontale dans laquelle elle se trouve, aussi bien dans un sens que dans l'autre. Elle marche donc toujours parallèlement à l'un des côtés du jeu et jamais en diagonale. Dans la série que contenait notre dernier numéro, nous nous étions contentés de la faire avancer seulement d'une case à la fois ; dans cette série et dans la suivante, la tour pourra passer d'une case à une autre case aussi éloignée que l'on voudra, pourvu que cette case soit dans la même rangée que celle que la tour vient de quitter, et cela dans n'importe quel sens.

La case portant le numéro 1 servira de point de départ à la phrase qu'il s'agit de trouver, laquelle se terminera à la case 64, après avoir passé par toutes les autres, d'après la règle indiquée plus haut. Les numéros placés dans un certain nombre de cases indiquent l'ordre occupé par ces cases dans la suite de la phrase.

Prière de ne nous adresser les solutions que lorsqu'aura paru la prochaine série qui sera la dernière du Tournoi.

Ne pas oublier de conserver le bon à détacher ci-joint, pour nous l'adresser en même temps que la solution.

GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER
QUATRIÈME CONCOURS (*Deuxième Série.*)

Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

UN POINTILLEUX

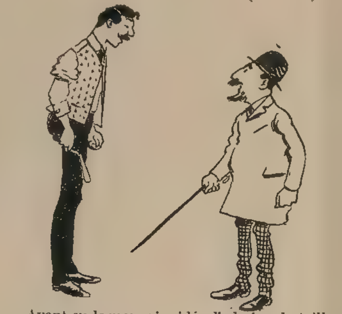
Le maire de Toulon, M. Escartefigue, a interdit aux vendeuses du marché de se servir des mots « sou » et « livre » dans leurs transactions. (*L'Eclair.*)



— Que rapportez-vous du marché? demanda ce matin-là M.Escartefigue à sa bonne.
— Une *livre et demie* de pommes d'amour...
— Et mon arrêté, qu'en faites-vous? Dites sept cent cinquante grammes de tomates.



— Dans la rue, M. Escartefigue rencontra son ami Césaire qui lui dit :
— Je deviens gros comme un *muid*.
— Comme deux cent soixante-huit litres, animal!



Ayant eu la mauvaise idée d'admirer la taille de son coiffeur.
— J'ai *cinq pieds six pouces*, dit celui-ci.
— Je vous retire ma pratique, vous avez un metre sept cent soixante-deux millimètres.



Un instant après, son ami Numa lui faisait remarquer deux individus qui avaient l'air de se faire une *pinte* de bon sang.
— La loi te défend de parler ainsi ! Ils se font quatre-vingt-treize centilitres de bon sang.



– Qui est ce môssieu? Un particulier qui a des *écus* à compter par *boisseaux*, cent mille *livres* de rentes, paraît-il.
— Vous mériteriez le violon... sachez que cet homme...



... possède cent mille francs de rentes et que le système métrique vous défend de mesurer cette fortune par fractions de cinq francs quatre-vingt centimes dans des vases de treize litres un centilitre.



Encore en colère, M. Escartefigue rencontra son neveu, qui lui demanda un *louis*.
— Jamais! si encore tu m'avais demandé vingt francs, mais employer des termes de l'ancien régime!!



— Oh! mon oncle, j'étais à cent lieues de me douter...
— Mais, malheureux, tu récidives! tu étais à trois cent quatre-vingt-dix huit kilomètres, huit hectomètres de...



— Mais, mon oncle, il faut mesurer tout le monde à sa *toise*.
— Je te déshérite, misérable, finie la *toise*! c'est un mètre neuf cent quarante-neuf millimètres!



M. Escartefigue sortit des remparts. Il en profita pour marchander un bout de terrain.
— Je veux bien vous céder un *arpent*, mais pas un *pouce* de plus.
— Je vous ferai mettre en prison! gardez vos trente-quatre ares dix-neuf centiares et les sept m...mètres carrés supplémentaires.

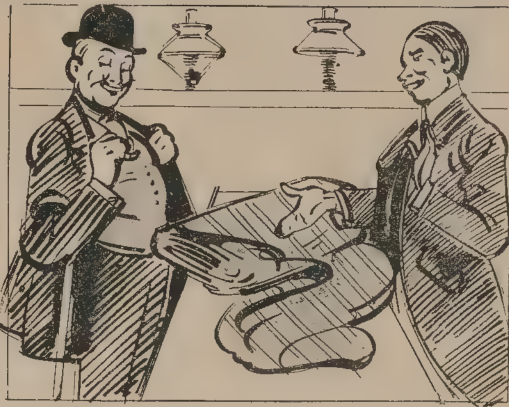


Rentré en ville, notre maire tomba sur un matelot de sa connaissance.
— Allons boire, que veux-tu prendre?
— Une *chopine* ou un *demi-setier*.
Je te ferai fourrer aux fers et tu n'auras ni quatre cent soixante-cinq millimètres ni vingt-cinq centilitres.



M. Escartefigue bavait de rage; l'autre s'éloigna en lui faisant un *pied* de nez. Ce fut le coup final. Congestionné, M. Escartefigue s'affaissa en murmurant :
— Depuis la Révolution, on doit dire faire trois cent vingt-quatre millimètres de nez.





COMPLET A 29 FR. 85.

— Comment, fit Simplet à son ami Durand, tu as payé ce complet 120 francs ! quelle poire tu fais. Moi, j'ai le même pour 29 fr. 85 et je vais en commander un de ce pas.

Là-dessus, Simplet entra chez son fournisseur et demanda un complet à 29 fr. 85.

— Voici, fit l'employé, mais je conseillerai à monsieur cette étoffe qui n'augmentera le costume que de 25 francs.



— Une bonne doublure dans le genre de celle-ci est recommandable et ne vous coûtera que 32 francs. Je vais vous faire montrer aussi nos nouveaux boutons en noix de corozo inaltérable. Supplément, 10 francs, c'est pour rien.



— Je vous mets un revers en soie ; pour un homme élégant comme vous, c'est indispensable. Et cela ne vous coûtera que 35 francs.



Quelques jours après, le complet est terminé, et M. Simplet l'ayant endossé va régler sa note. Le caissier additionne :

Un complet	29 fr.85	
Supplément pour étoffe	25	»
Doublure extra	32	»
Boutons et revers de soie . . .	45	»
	131 fr. 85	



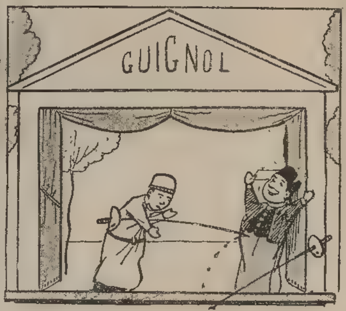
M. Simplet paie sans sourciller et sort, tandis que les commis se tiennent les côtes derrière l'étalage. Sur la porte, il rencontre son ami Durand qui ne put s'empêcher de s'écrier :

— Sapristi, quel chic ! Comme te voilà mis.

— C'est bien simple, répond M. Simplet... tu vois... le complet à 29 fr. 85.







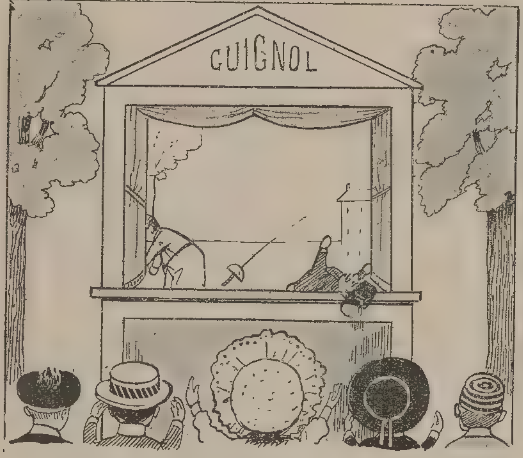
UNE REPRÉSENTATION INTERROMPUE

FAIT DIVERS SENSATIONNEL

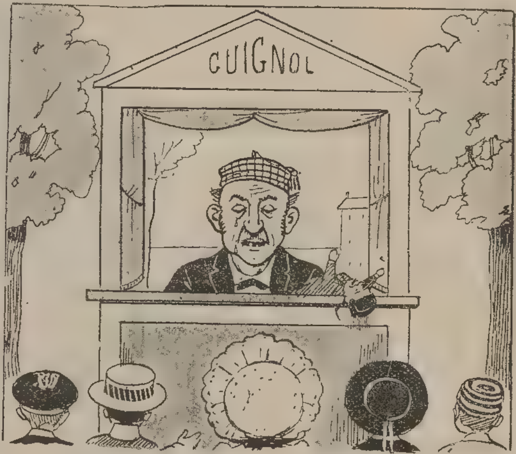
Hier après-midi, un fâcheux accident s'est produit dans un théâtre situé aux Tuileries. On jouait *Le Duel*, pièce qui n'avait rien de commun avec celle du célèbre académicien, Henri Lavedan...

... lorsqu'au cours de la représentation, un des acteurs ne s'aperçut pas que son épée s'était démouchetée...

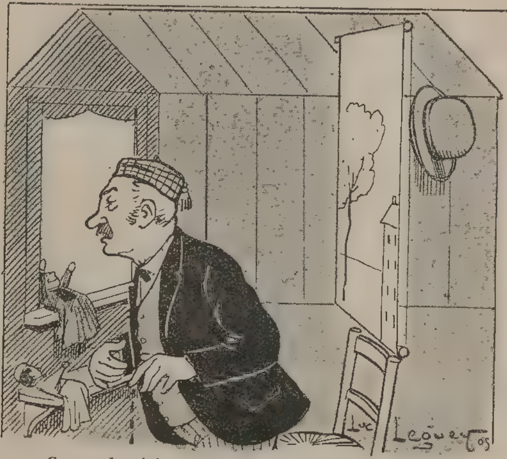
... et, prenant sans doute son rôle trop au sérieux, se jeta avec force sur son adversaire qui fut blessé grièvement et tomba.



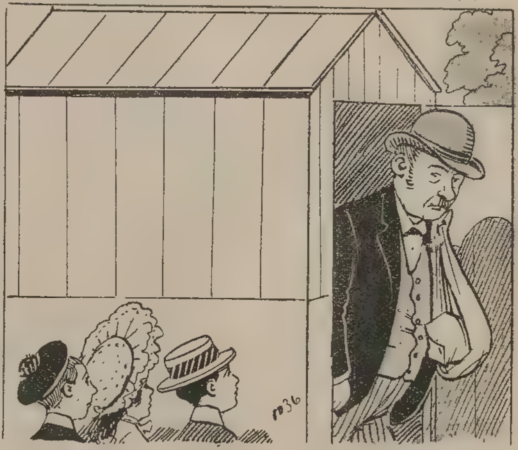
Voyant le sang jaillir de la blessure, les spectateurs applaudirent tout d'abord, mais, comme l'acteur ne se relevait pas, ils virent bien que l'accident était grave.



Quelques instants après, en effet, le régisseur du théâtre vint annoncer que l'acteur était dans l'impossibilité de continuer la représentation et que la direction allait rembourser le prix des places.



Comme le régisseur avait des larmes dans les yeux en faisant son annonce, les spectateurs virent bien qu'il ne plaisantait pas et quittèrent le théâtre à regret.



Mais ce n'est qu'à la sortie des artistes qu'ils comprirent l'émotion du malheureux régisseur-directeur.

LE SOU, LE GROS MONSIEUR ET LE MARCHAND DE JOURNAUX

OU

Pourquoi le « Canard » a eu, ce jour-là, un lecteur de plus que d'habitude.



LE FAUX-COL

Nous sommes dans le cabinet de toilette des Lamidon.

Lui, modeste employé de ministère à dix-huit cents francs, est un grand garçon aux cheveux d'un blond paille.

Elle, une gentille petite bourgeoise que l'on devine sentimentale et fine.

Mariés depuis un mois à peine, ils en sont aux câlineries, aux mots tendres, aux prévenances, à l'amoureuse sincérité de la lune de miel. En un mot, les Lamidon s'adorent du matin au soir.

Ce soir, ils vont chez les Lefranc-Ducolier, des amis, qui, pour fêter leurs noces d'argent, donnent une petite revuette de salon, jouée par des amateurs.

Les Lamidon, follement heureux à l'idée d'aller s'amuser ensemble, après un rapide dîner, ont pris d'assaut le cabinet de toilette.

SCÈNE I.

(Elle, déjà prête, achève de mettre d'immaculés gants blancs. Lui, en bras de chemise, se lave les mains.)

ELLE. — C'est pour neuf heures, n'est-ce pas, loulou aimé?

LUI. — Précises, oui, ma bichette.

ELLE. — Il est déjà huit heures et quart, mon bijou.

LUI. — J'en ai encore pour cinq minutes, chou adoré.

ELLE. — Tiens! voilà du courage, petit poulet. *(Elle l'embrasse tendrement.)*

LUI. — Mon amour!... *(Il lui rend, très longuement, son baiser.)*

ELLE *(avec tendresse)*. — Si tu savais, mon bijou, comme je suis heureuse à l'idée de sortir avec mon petit mari chéri.

LUI *(de même)*. — Moi, j'en suis fier... et dire que, depuis un mois que nous sommes mariés, pas le plus petit nuage n'est venu obscurcir le ciel divin qui sert de tapis bleu à notre lune de miel si pure de blancheur candide! ..

ELLE. — Oh! comme c'est joli ce que tu viens de dire là!... tu as une âme de poète, mon chéri aimé.

LUI. — Parce que tu es ma muse!

ELLE *(très émue)*. — Mon cher chéri!

LUI. — Ma douce aimée!

ELLE. — Je t'aime!!

LUI. — Je t'adore!!...

. . . .

LE COUCOU DE L'HORLOGE. — Hou!... Hou!...

ELLE. — La demie!

LUI. — Nous n'avons que le temps... vite, mon faux-col.

(Il se précipite sur la table-toilette et saisit un faux-col rabattu dans lequel il glisse une cravate blanche.)

LUI *(qui, depuis un instant, essaye vainement de fermer la seconde boutonnière de son faux-col)*. — Nss!... Nss!... Ça ne va pas, ça!... c'est toujours ainsi quand on est pressé.

ELLE *(prévenante)*. — Tu as quelque chose qui ne va pas?

LUI. — Non, ma chérie... ça va aller... là, ça y est!... Non!... c'est à recommencer!... oh! ce bouton...

ELLE. — Veux-tu que je t'aide?

LUI. — Non, merci... ça va aller... Oh! quel idiot que ce bouton!... Mais entre donc, crétin!!...

ELLE. — Tu t'énerves.

LUI. — Mais non, je ne m'énerve pas. *(Se contorsionnant.)* Ah! cette mécanique!... On peut dire que les boutons ont la tête dure!... Allons bon! le voilà cassé, à présent, le bouton, c'est bien ma veine... donne-m'en un autre, veux-tu!

ELLE. — Mais... je n'en ai pas.

LUI. — Hein?!... Alors, avec quoi mettrai-je mon faux-col?

ELLE. — Veux-tu une épingle de nourrice?

LUI. — Tu es folle!... Je vais en prendre un sur le devant, voilà tout... là!... Oui, seulement il est beaucoup trop petit... Oh!... oh!... oh!!! c'est à en devenir enragé!... Ah! ces blanchisseuses!

ELLE. — C'est la blanchisseuse, maintenant?

LUI. — Parfaitement, elle les fait beaucoup trop durs ses faux-cols!

ELLE. — Je t'assure...

LUI. — D'ailleurs, c'est son mari qui lui monte la tête... ça doit être un anarchiste cet homme-là.

ELLE. — Le blanchisseur, à présent!

LUI. — Mais oui... d'abord, Louise lui dit du mal de moi!

ELLE. — La bonne?

LUI. — Oui, la bonne!..... *(Un long silence puis soudain :)* Ah!!!

ELLE. — Quoi encore?

LUI *(radieux)*. — Ça y est? J'y suis arrivé!... Mon faux-col est mis!

ELLE. — Ah tant mieux, mon chéri... *(Après avoir examiné le faux-col de plus près...)* Oh!!

LUI. — Quoi donc?

ELLE. — Mon pauvre chéri, tu ne peux pas sortir avec ce faux-col-là ; à force de passer tes doigts dessus, il est devenu tout noir!

LUI *(arrachant son col rageusement)*. — Mille millions de milliards!... Ca, c'est la guigne!

ELLE *(riant gentiment)*. — Tu n'as pas de chance, décidément.

LUI *(furieux)*. — Ah! ça te fait rire, toi?... Sans cœur!

ELLE. — Oh! mon chéri, peux-tu dire ça?

LUI. — Dame, après tout, c'est un peu ta faute ce qui arrive.

ELLE. — A moi?

LUI. — Mais oui, si tu avais dit toi-même à la blanchisseuse qu'elle me faisait des faux-cols dix fois trop mous!...

ELLE. — Trop mous?... tu disais trop durs, tout à l'heure!...

LUI. — J'ai dit trop mous!

ELLE. — Trop durs!

LUI. — Mous!

ELLE. — Durs!

LUI. — Non!

ELLE. — Si!

LUI. — Entêtée?

ELLE. — Impoli!

LUI. — Ah! tu sais.

ELLE *(dans une crise de larmes)*. — Maman il a voulu me battre!

LUI. — Veux-tu te taire!

ELLE. — Non, je ne veux pas!... lâche!

LUI. — Imbécile!

ELLE. — Bourgeois!!

LUI. — Dinde!!!

. . . .

SCÈNE II.

(Même décor. Pas de personnages.)

(Au milieu du cabinet de toilette gisent pêle-mêle des débris de cuvette, de pot à eau, de verre, de glace. Madame est allée dormir sur la chaise longue de la chambre à coucher. Monsieur sur le canapé du bureau.)

. . . .

La lune de miel des Lamidon était passée!

Jean KOLB.

Les scies populaires.

« La scie, disent les dictionnaires, est une lame de fer longue, étroite et dentée. »

Il s'agit, bien entendu, de l'instrument dont se servent menuisiers, charpentiers, marbriers, etc...

Les dictionnaires sont muets sur la scie prise au figuré, c'est-à-dire sur la rengaine qui passe de bouche en bouche et que le boulevard repasse au carrefour.

J'ignore si l'antiquité pratiquait ce genre de sport, si j'ose ainsi parler. En tout cas, ni les écrivains grecs, ni les auteurs latins n'en font mention dans leurs ouvrages.

On a donc toute raison de supposer que la scie est une invention du peuple le plus spirituel de la terre, j'ai nommé le peuple français.

C'est au début de l'Empire troisième que fut lancée la première et la plus tenace des rengaines relatées par les chroniqueurs.

« Ohé, Lambert !... Avez-vous vu Lambert ? » fit d'abord le tour de Paris, puis le tour de France; d'aucuns prétendent même qu'il fit le tour du monde.

La scie adoptée, on en rechercha l'origine.

Tout d'abord, Lambert-Thiboust, l'auteur dramatique, prétendit qu'un soir, à la gare d'Asnières, son collaborateur, Théodore Barrière, l'ayant perdu de vue, demanda à tous les échos : « Avez-vous vu Lambert ? » Puis, d'autres Lambert surgirent, des quatre coins du pays, qui, à leur tour, revendiquèrent la paternité de la fameuse interrogation.

On reconnut que tous ces Lambert se vantaient, et on s'arrêta à l'explication suivante qui, si elle n'est pas la vraie, apparaît du moins la plus plausible.

Un monsieur voyageait avec sa femme, en train de plaisir. Soudain, se trouvant atteint de





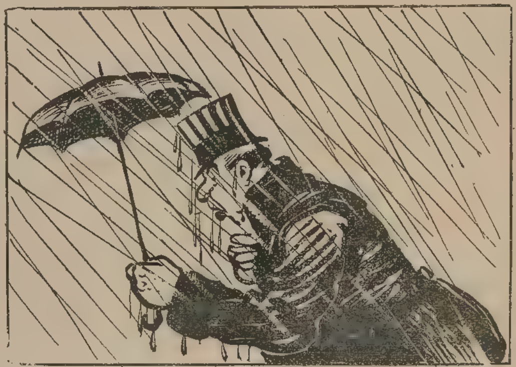
ON N'EST JAMAIS CONTENT

Comment on voit le louis qu'on vous prête...

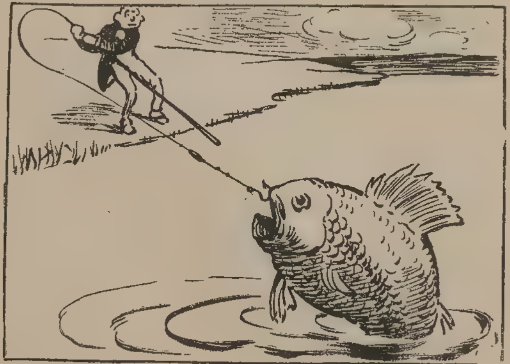
... et comment on voit le louis qu'il faut rendre.



Le parapluie qu'on a traîné toute la journée avec soi, alors qu'il n'est pas tombé une goutte d'eau...



... et le parapluie dont on était muni le jour où il a continuellement plu à verse.



Le poisson qu'on a raté il y a cinq minutes...



.. et celui qu'on vient de prendre.

cette incommodité qui fit oublier à Sancho le respect dû à son vénéré maître et qui obligea Argan, le malade imaginaire, à quitter précipitamment la scène, notre voyageur descendit du train au premier arrêt et ensuite à tous les arrêts suivants.

Chaque fois, sa femme, craignant de repartir sans lui, criait, avec les marques de la plus vive anxiété : « Hé, Lambert ! » d'un bout à l'autre du convoi. Les voyageurs répétèrent l'exclamation, et du plus petit au plus grand, chacun s'informa : « Avez-vous vu Lambert ? »

Même, un loustic s'étant permis de poser la question à un chef de gare, celui-ci répliqua : « Pour voir Lambert, vous n'avez qu'à vous regarder dans une glace. » Ce qui signifiait, à n'en pas douter : vous verrez un imbécile.

« Ohé Lambert ! » ayant fait fortune, d'autres rengaines se traînèrent à sa suite, comme : « Ah ! zut alors ! » ou « Fallait pas qu'y aille » ; mais la chanson s'en empara, et ce, au détriment de la popularité.

Sous la République, nous eûmes successivement : « On direau du veau », délicieuse observation attribuée au jeune duc de Morny ; « Quel malheur d'avoir un gendre ! » allusion mélancolique au gendre d'un Président de la République qui causa la disgrâce de son beau-père ; « En voulez-vous des-z-homards ? Oh ! les sales bêtes ! » scie lancée par défunt Hayard, l'empereur des camelots ; « La ferme », scie mise à la mode par un acteur qui jouait dans l'*Assommoir*, de Zola.

Enfin, la dernière venue, « Et comment ! » n'est guère employée que par les vaudevillistes à court de réplique spirituelle.

Quelle sera la prochaine rengaine ? Je l'ignore, mais ce que je sais bien, c'est qu'elle ne sera pas moins stupide que ses devancières.

J. Y.

LES CRIS DE PARIS

Ils disparaissent peu à peu, ces cris de Paris, chers à nos anciens. Ils dataient du moyen âge, et ils avaient conservé, à travers les siècles, la mélancolie de leurs mélopées.

L'origine des « crieries de Paris », comme les appelait Guillaume de Villeneuve, leur historiographe, remonte au douzième siècle. Il y avait alors peu de boutiques, et les marchands allaient offrir, de porte en porte, leurs marchandises et denrées.

Dès le point du jour, un valet de l'étuviste annonçait l'ouverture des bains :

> Allez tost, les baings sont pretz

Venait ensuite la laitière avec son baquet plein de beurre :

> Beurre de Vanve en petites mottes,
> Beurre de Vanve, c'est du meilleur
> Qui onc entra dedans Paris.
> Achetez-le, dames d'honneur,
> Et le salez pour vos maris.

Le charbonnier clamait :

> Charbon le sac por un denier.

Et la fruitière :

> A mes beaux poireaux
> Qui se cuysent en eaux !
> C'est un bon potage
> Avec du laictage.

Et puis, c'était le marchand de chandelles :

> Chandoile de coton, chandoile
> Qui plus art cler que nule estoile.
> (Chandelle de coton, chandelle
> Qui éclaire mieux qu'une étoile.)

Des crieurs faisaient goûter aux passants le vin dont ils vantaient les mérites :

> L'on crie vin nouveau et vieulx
> Duquel on donne à tatter.

Successivement, arrivaient les marchands de poissons, de volaille, de viande fraîche ou salée ; les marchands d'ails, de miel, d'oignons, de fruits de saison. Ajoutons y les raccommodeurs de vêtements, de meubles, de vaisselle, de souliers, sans « oublier » les vendeuses d'oublies.

Tous ces crieurs s'aidaient de cloches, de trompettes, de tambourins, et formaient, à Paris, une corporation-régie, comme les autres, par des statuts spéciaux.

Ils étaient à la solde des particuliers et payaient eux-mêmes une redevance à l'Etat.

Pendant tout le moyen âge, les salaires des crieurs étaient établis de telle façon par les municipalités :

Pour crier les vins, huit deniers parisis.

Pour crier le vinaigre, seize sols.

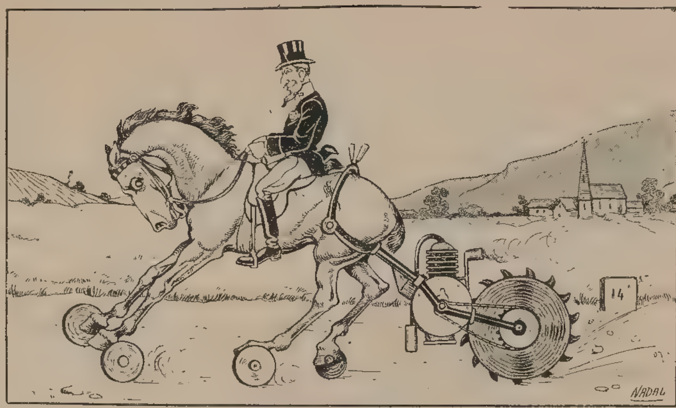
Pour crier les décès, les réunions de confréries, les objets perdus et enfants trouvés, cinq sols.

Un édit de 1633 porta le nombre des crieurs à trente, mais ce nombre officiel ne tarda pas à être dépassé. Sous la Restauration, ils étaient légion, et Désaugiers leur a consacré une de ses plus pittoresques chansons.

Disparus, le marchand de « poussier de mottes » et le marchand de « cerneaux », et tant d'autres qui égayerent notre enfance.

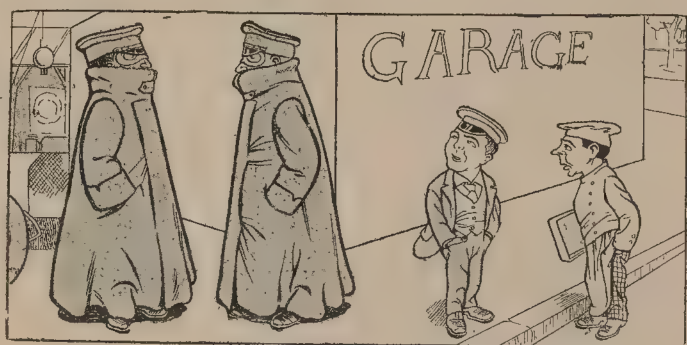
Où est le marchand de robinets qui s'annonçait aux ménagères sur l'air vieillot du « Roi Dagobert » ? Mais où sont les neiges d'antan ?

Jacques Yvel.



ÉQUITATION AUTOMOBILE

Comment le baron de Hautpont s'y prit pour concilier les deux sports ennemis, l'équitation et l'automobilisme.



PREMIER JANVIER

— Eh bien, mon vieux, voilà un homme et une femme ; je te défie bien de m'indiquer qui est la femme des deux.



Le Gamin (*criant*). — Oh ! la fausse natte qui tombe !...
— Tiens, mon vieux, voilà la femme.



LES GRANDS MOTS

— C'est fini entre nous.. je retourne chez ma mère!
— Avant de nous séparer... fais donc un point à ma bretelle.

Une industrie inconnue.

Une loi récente a interdit, en Angleterre, l'entrée des cafés et brasseries aux enfants au-dessous de quatorze ans, même pour chercher la bière qui doit servir aux repas de la famille.

Aussi, une nouvelle industrie vient de se créer : Pour éviter à la ménagère de se déranger, et aussi pour lui permettre de continuer à faire faire la commission par sa petite fille ou par son petit garçon, des hommes se tiennent en permanence à la porte des cafés ou brasseries et se chargent, moyennant quelques sous ou plutôt quelques pences par semaine, d'entrer dans l'établissement défendu aux enfants au-dessous de quatorze ans, et de faire remplir de bière ou de whisky le bocal que l'enfant vient de leur remettre.

Cette industrie d'intermédiaire est une idée originale; il paraît qu'elle est des plus fructueuses. Ainsi les lois outrancières arrivent toujours à être tournées et à devenir lettre morte. S.

Le record de la lenteur dans les chemins de fer.

Nous maugréons quelquefois contre la lenteur de certains de nos trains de banlieue, qui font 25 kilomètres à l'heure. Il paraît qu'il y a pire encore. Consolons-nous : ce n'est pas en France, c'est en Espagne, qu'un train arrive à aller un peu moins vite qu'un omnibus.

Il est bon d'ajouter que vous n'auriez qu'à ouvrir un indicateur de chemins de fer espagnols et vous trouveriez par douzaines des trains qui font du 18 à l'heure.

Mais il est, parmi ces lignes de chemins de fer, une ligne qui l'emporte sur toutes : c'est celle qui va de Soto-de-Rey à Ciano-Santa-Ana. Il y a en tout 22 kilomètres de Soto-de-Rey à Ciano-Santa-Ana, et il y a une station intermédiaire, Sama, qui est à 19 kilomètres de Soto-de-Rey et à 3 kilomètres de Ciano-Santa-Ana.

Or, voici l'horaire du train en question :
Ciano-Santa-Ana, 6 h. 25 du matin;
3 kilomètres : Sama, 6 h. 55 du matin;
22 kilomètres : Soto-de-Rey, 8 h. 20 du matin.

Soit, en somme, pour ce train, une vitesse moyenne de 11 kilomètres à l'heure, avec ceci de curieux que de Ciano-Santa-Ana à Sama, elle est de 6 kilomètres à l'heure.

Autrement dit, un piéton irait aussi vite que ce train. C'est vraiment le record de la lenteur. S.

DE NOS LECTEURS

Autres temps.

Le jeu de foot-ball, importé d'Angleterre, est, à l'heure actuelle, très en honneur parmi la jeunesse universitaire de France. Il n'est guère d'établissement d'instruction, public ou privé, qui ne possède une équipe bien organisée de ce jeu, fort passionnant, certes, mais pas toujours inoffensif.

Cependant, le croirait-on? En Angleterre, dans les siècles qui suivirent son invention, le foot-ball, loin d'avoir eu la protection des gouvernements et les encouragements dont il bénéficie maintenant, fut poursuivi comme dangereux; des lois furent même édictées contre lui avec le but évident de le faire disparaître.

Voici ce que dit, à ce sujet, le journal anglais, le *Chums* :

« Edouard III interdit le jeu de foot-ball en 1365 et en fit un délit criminel ; ce jeu nuisait, disait-il, aux progrès du tir à l'arc, son dada favori.

« Jacques Ier dit, dans son *Recueil des préceptes pour mon fils et successeur* : « De cette « relation, j'exclus tout exercice violent et grossier, tel que le jeu de foot-ball, plus propre à « estropier les joueurs qu'à les rendre sains et « vigoureux. »

« Mais la plus violente opposition, et, en même temps, la meilleure description du jeu, tel qu'on le pratiquait autrefois, se trouvent dans les écrits des Puritains. Un de ceux-ci, parlant du « jeu de foot-ball et autres passe-temps », en honneur le dimanche, jour de repos, déclare que ces choses présagent la fin du monde (!)

« Un écrivain de la même époque appelait le foot-ball « un exercice meurtrier, dans lequel « les joueurs frappent leurs adversaires dans la « région du cœur avec les coudes. Leur but sem- « ble être de donner des coups de poing dans les « côtes de l'antagoniste, de le saisir aux hanches « avec les genoux, et de l'enlever par le cou, « ainsi que plus de cent autres inventions dé- « testables et homicides. »

E. D.

La lettre du jardinier.

Alphonse Karr raconta jadis l'anecdote que voici. Il avait un ami qui possédait, dans le midi, une charmante propriété composée d'une métairie et d'une villa, entourée d'un jardin d'agrément.

Pendant l'hiver, il habitait Paris, et confiait sa maison à la sollicitude d'un vieux jardinier, qui y couchait pour plus de sûreté.

Voici la lettre textuelle que le bonhomme lui écrivit un jour.

« Monsieur,

« Voici le printemps. Il va arriver comme l'an dernier. Permettez-moi d'aller demeurer à la ferme; il y a, dans le jardin, des rossignols qui *gueulent* toute la nuit. Il n'y a pas moyen de fermer l'œil! »

... Les vieux jardiniers n'ont pas toujours l'âme poétique!

R. FRANC.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 50, du 10 décembre 1905.)

(Nº 43.) **PROBLÈME CHIFFRÉ**, par Fido.

Voici un 63517 que 378547 le journal de X... :

Le père d'56787, un soir, près d'un 2317 au bord de la 1537, est attaqué par un 63287 qui 3267 d'habitude assez 4536 dans ces parages et lorsque tout 6324. A cette 587347, 15324, le mari de la 6517, accourt, prend une 3517 en guise 6'5317 et donne un coup 123478 au 63287 qui tombe 1234 sans avoir dit un 124.

Le père d'56787, qui est un 85637, pour tout remerciement, donna à son gendre un morceau de 1234567887 qu'un 354 avait déjà grignoté.

(Nº 44.) **MÉTAGRAMME RÉBUSIAQUE**
par Faro.

Vieux sot père Henri le potier.

Dans cette phrase, changer une lettre de chaque mot pour former d'autres mots (en rébus, c'est-à-dire sans tenir compte de l'orthographe).

Les nouveaux mots, lus dans l'ordre, donneront un proverbe.

Exemple : *Sel pur tulle vis* pourra donner : *Tel père tel fils.*

(Nº 45.) **PÊLE-MÊLE**, par Daino.

Opire ratp lusp udex de ufe rupoce rupe al arief en de 1am du al uqe.

Rétablir dans chaque mot l'ordre des lettres, puis remettre chaque mot à sa place pour former trois locutions courantes de la langue française.

(Nº 46.) **PROBLÈME POINTÉ**, par 1, 2, 3.

■■a■u■ a ■o■ ■é■au■ où ■ou■qu■■ ■a ■e■ie■■.

(Nº 47.) **FANTAISIE**
ANAGRAMMO ACROSTICHE DOUBLE
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Anagrammiser les mots suivants :
Gérera — Aiderons — Epargnais — Adorées



INCONSCIENCE

— Dites-moi, mon ami, auriez-vous sur vous un couteau pour que je puisse couper mon cigare?



PAS DE DANGER

— Je viens d'apprendre, cher ami, que votre belle-mère est bien malade... je pense qu'il n'y a pas de danger...
— Oh! non, je ne crois pas, pensez, elle a quatre-vingt-treize ans.

— Environ – Entrai — Vides — Rimée — Etage — Maniée — Gainier — Anis — Grandie — Sienne Niémen — Invités — Eventai — Sécurité — Futée — Adel — Relaté — Papier Lavée — Simonne — Légations — Prônée —, afin de former des nouveaux mots signifiant :

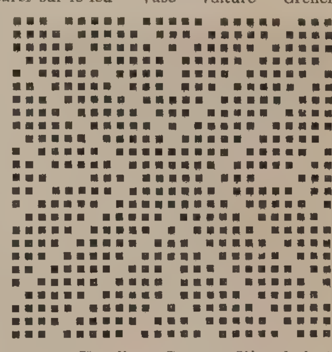
Mettre hors du droit chemin — Prêtre gaulois — Numéroteras des feuillets — Nymphes de la Fable — Introduire dans l'existence quelque chose jusqu'ici inconnu — Etoffe · Entretien familier — Réduire en petites parcelles — Détériorée — Appauvrissement du sang — Introduisis — Soutins le contraire — Duquel on a ôté un ornement — Que nous apportons en naissant — Pronom — Mis en possession d'un pouvoir — Simplicité ingénue — Famille de plantes piquantes — Balle servant à certain jeu — Célebre femme de la Mythologie — Vigilant — Contrefera le cri d'un oiseau pour l'attirer et le prendre · Haussa — Qui n'ont pas d'appellation - Etat de mélancolie—Ergot.

Les initiales et les troisièmes lettres des nouveaux mots, lues en acrostiche, donneront deux proverbes.

(N° 48.) **MOT CARRÉ,**
par Valérius.

(Sans noms propres.)

Mesure — Secourir —Ouverture—Chaussure — Graminée — Liste — User — Nuage — Ornée — Pâle — Râpa — Supportée — Voyelle — Aliments — Sans mélange — Chefs arabes — Substance édulcorante — Bâton — Emis fortement — Voyelle — Equiper — Sports — Demoiselles — Poterie pour couverture — Consonne — Pronom - Assemblée politique — Propre — Epoque — Oiseau — Note Enonces — Vêtement ecclésiastique — Griffe — Entendra — Oiseau — Touchés — Viciée — Souverain — Insecte — Adverbe — Ce qu'on rejette — Avoir en main — Consonne — Différent — Assujettie — Plante médicinale — Palmipède — Poudre dure — Rendre uni — Consonne —Vas à l'aventure — Relèvera le courage — Vanter — Consonne — Pronom — Intenter une action en justice — Habitante d'une ville d'Europe —Coiffure — Possessif — Voie — Peigne — Substance dure et brillante — Connue — Durillon — Pronom — Tendrement aimé — Allongera — Instrument de marine — Note — Voyelle — Couple — Conduirais — Bien portants — Consonne — Enduite de mie — Peu — Commodités — Animaux · Immersions — Dépassa la mesure — Consonne — Eprouvé — Légume — Pare — Rendu à la santé — Changea — Mesure de volume — Seigneur — Possessif · Entraille — Attaches — Nous rendrons — Rongeur — Pronom — Préparer sur le feu — Vase — Voiture — Greffer —



Pronom — Voyelle — Sevra — Siège de justice — Néant — Suite — Consonne — Liquide gras Froissée — Greffas — Agréable — Mouvement de la mer — Blêmir — Consonne — Punir — Liquide noir — Germandrées — Viser Amas — Deviendras — Allure — Article — Presque chaud — Tacher — Parties du corps — Saison.



LA LOGIQUE DE POCHARDOT

POCHARDOT. — Qu'est-ce qu'il a à corner ainsi, cet idiot-là. La place est assez large pour qu'il passe à côté.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.



UNE AFFAIRE

— Tiens, un client qu'a l'air cossu! Je vais lui faire les poches... mais, si tu veux, je te le vends.
— Combien?
— Cent sous.
— Je ne dis pas non, mais je demande à examiner la marchandise.

Pardon, m'sieur, vous ne pourriez pas m'indiquer où se trouve l'avenue Friedland?
— Ah! c'est que je ne suis pas bien sûr!
— Et la rue Lepic?
— Oh! celle-là, je la connais, je suis du quartier. Prenez la troisième à gauche et la deuxième à droite, puis tout droit!

Alors, mon vieux, tu as vu la marchandise, le marché te convient-il?
— Eh ben! tu sais, ton client, je t'en offre deux francs cinquante, et c'est bien payé.
Tu blagues!
Non... ça ne vaut pas un rotin de plus... il est de Montmartre.

PETITE CORRESPONDANCE

Un lecteur marseillais. — Un citoyen français ne peut changer son nom que s'il en fait la demande au Parquet. Cette demande doit être justifiée par des raisons très sérieuses pour qu'il y soit fait droit.

Un lecteur de Bordeaux. — Le moyen pratique d'empêcher un cheval de se détacher à l'écurie ne doit pas exister, car, dans un campement militaire, il ne se passe pas de jour qu'on ne voie des chevaux se détacher pour gambader quelques instants en liberté.

M. Adam. — Cela est dû à la différence des densités.

M. Marcelin. — Non, vous voulez parler de Silène. Bacchus est toujours représenté, au contraire, sous les traits d'un homme jeune et beau.

M. Pascal. — Cette aventure est arrivée au mathématicien Michel Chasles.

M. L. V. 46. — Il nous semble que l'expression est bien compréhensible; une bouteille d'encre étant une des choses les moins claires qu'il soit possible de trouver.

M. Ardent. — Il en existe encore des descendants, mais ne portant plus le nom de Corneille.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Mme M. Gruau, à Rochefort. — Il y a « Le Poil des animaux et les fourrures », ouvrage très complet, par Lacroix-Danliard, 1 vol., 79 figures, cartonné, 4 fr. 25.

M. Amon, à Lelle. — Il n'existe pas d'ouvrages sur la cryptographie; ce langage épistolaire secret ne serait plus un secret si l'on pouvait l'apprendre dans des livres spéciaux.

M. Leclin, à Rouen. — Pour les valeurs à lots, les journaux donnent les numéros gagnants des gros lots, quelques-uns les donnent tous. A Paris, des feuilles volantes, vendues par des camelots, sont complètes; naturellement, elles paraissent de façon irrégulière. Pour les loteries des départements, il faut s'adresser à l'administration, mais le temps de réclamer les lots gagnants dépasse de beaucoup trois mois.

M. Lary, à Reims. — Les fables de La Fontaine ont été mises en musique, par Offenbach, en 1855. Ce fut lui également qui composa, à la même époque, la musique de la « Chanson de Fortunio ».

V. A. G. 21. — Pour la « Marche du Cavalier », à la Librairie militaire Lavouzelle, rue Danton. On peut nous adresser des problèmes. Il n'y a pas d'ouvrages sur la cryptographie.

R., à Toulon. — « Le Train 17 », par Claretie, 3 fr. 50; « Le Train de 8 h. 47 », par Courteline, 3 fr. 50.

M. B. Séry, à Toulouse. — Pour les travaux physiques de cirque ou de music-hall, il faut des professeurs connus pour l'acrobatie. Pour jongler, il existe deux ou trois ouvrages dont nous vous dirons la valeur si vous y tenez.

12e ANNÉE. — N° 5. 10 Centimes 4 FÉVRIER 1906.

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS



LE DIRECTEUR. — Arrêtez, malheureux, c'est au moment de la mise en vente que vous emportez le titre pour une réparation !

L'OUVRIER. — Vous faites donc pas de bile, patron! tout le monde le reconnaîtra quand même votre journal.

LE DIRECTEUR. — A quoi?

L'OUVRIER — A son esprit.

Pattes de Mouche.

LETTRE D'UN MOUSTIQUE A UN TÊTARD

Lettre écrite sur une feuille de peuplier et trouvée sur une table, où la brise du soir, entrée par ma fenêtre entr'ouverte, l'a déposée hier.

Mon cher petit Têtard,

Ainsi que je te l'ai promis, je t'envoie mes fidèles impressions de ma première sortie dans le monde. Excuse une mauvaise écriture, mais nous autres moustiques gribouillons des pattes encore plus mal que nos grandes amies les mouches qui ont, cependant, une bien plus mauvaise réputation à ce sujet.

De plus, je suis las, repu, rompu. C'est le petit matin, j'ai passé la nuit et... le croiras-tu, me suis abominablement grisé.

Je t'écris sur cette feuille de peuplier jaunie que la brise d'automne va bientôt détacher et emporter sur l'étang, où elle te parviendra par les soins de quelque grenouille complaisante. Ton adresse est au verso.

En passant, contemple la belle couleur rouge de mon encre qui ressort admirablement sur le jaune mordoré de ma feuille, et salue. C'est du sang..., de ce sang humain dont je me suis si bien... ou si mal, grisé cette nuit.

Oh! ces hommes!... Quelle horreur!!

Mais commençons par le commencement.

Hier, donc, en te quittant, je m'élançai des bords de notre étang vers le petit village bâti sur la colline. Ainsi que nous l'enseignent nos anciens, c'est dans les plus jolies maisons que se trouvent les plus riches proies et les épidermes les plus tendres. Je volai donc autour d'une gentille villa, allant et venant parmi les platanes et les tilleuls qui l'entourent, jusqu'à ce qu'une lumière parut à une fenêtre. A ce moment, j'entrai par un trou du volet et une fente de la croisée.

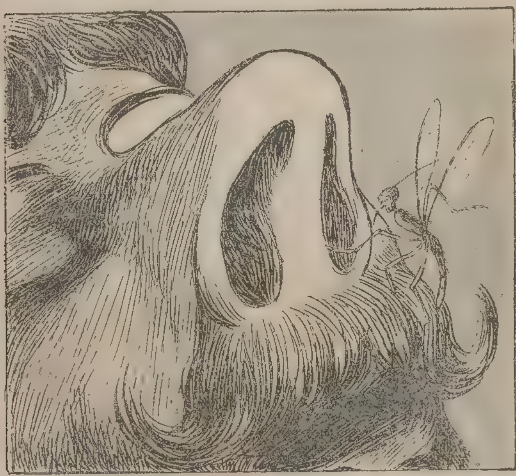
Tout aussitôt, mes regards furent attirés par une lumière éclatante et magnifique..., si magnifique que je brûlai d'envie de m'y brûler. Heureusement, la raison fut la plus forte. Je repassai dans mon esprit les conseils de mes aînés et me blottis dans un coin obscur, attendant que la flamme s'éteignit.

J'attendis longtemps. Enfin, la tête d'un homme (tu connais cette espèce), s'éleva de l'oreiller du lit où il reposait. Sa bouche s'avança drôlement en trompette, ses joues se gonflèrent.... il fit pfft! et la lumière disparut.

Je restai encore un moment immobile, puis, ensuite, pris mon vol. Légèrement, avec un doux bruit d'ailes, je zigzaguai une minute au-dessus de lui et soudain m'abattis.

Maladroitement, je tombai dans sa barbe et eus toutes les peines du monde à me dépêtrer de cette affreuse broussaille. La seconde fois, je fus plus heureux. Je me trouvai sur sa joue.

Tu me connais, mon cher ami. Je suis assez curieux de ma nature et j'aime à me rendre compte. Avant de songer à me gorger, je voulus examiner cette face que je voyais de près pour la première fois. La clarté de la lune me permettait de le faire, maintenant que la lumière de la lampe ne m'aveuglait plus. Comme j'avais raison de m'écrier tout à l'heure : « Quelle horreur! » Figure-toi...



... je faillis me précipiter dans une sorte de double caverne...

La plaine où j'étais tombé était faite d'une peau, d'un sol, si tu veux, crevassé, fendillé, avec, par endroits, un poil dur et piquant que le rasoir avait tranché à deux ou trois épaisseurs d'aile de la surface. Une sorte de moiteur d'une odeur *sui generis* (tu vois si je suis pédant), se dégageait de partout. Jamais je n'aurais supposé qu'au-dessous de cette enveloppe rugueuse coulaient des ruisseaux de ce sang vermeil et délicieux dont nous sommes si friands.

Tout en m'empêtrant à chaque pas dans ces poils drus, je m'avançai, cherchant un endroit moins accidenté.

Il faut te dire que, depuis un moment, j'entendais comme un souffle puissant qui, de seconde en seconde, grandissait, se faisait rauque, grondait comme un volcan. Tu sais que je ne suis pas poltron, néanmoins je me sentais frémir et, malgré cela, le croirais-tu, je voulus examiner de près le gouffre d'où sortait tout ce fracas.

J'y parvins, après avoir passé sous le couvert d'une véritable forêt de poils, et me penchai sur ses bords.

Oh! mon pauvre cher petit têtard, quelle vue épouvantable!... Imagine-toi une bouche entr'ouverte, mais une bouche énorme, immense, dans laquelle des centaines et des centaines de petits têtards pourraient être engloutis. Des profondeurs de cet abîme sortait en tempête un vent terrible, empesté... Je me sentais défaillir et m'enfuis en remontant à travers la forêt... J'allais si vite que je faillis me précipiter dans une sorte de double caverne qui se dressa brusquement devant moi. Je m'arrêtai à temps. Un pas de plus, j'étais plongé dans un cloaque sans nom, rempli d'une espèce de vase gluante que retenaient mal d'autres poils plantés en travers de l'entrée de cette épouvantable chose... Ajoute à cela un double courant d'air qui menaçait de m'aspirer... Pouah!

Je t'assure qu'il me fallut du courage pour ne pas m'envoler et m'enfuir à jamais. Je restai néanmoins et, obliquant sur ma droite, contournai le promontoire dans lequel étaient percés ces deux sortes d'égouts. Puis, l'ayant contourné, je le gravis. Là, je respirai mieux. Le sol était relativement plus lisse et plus tendre. J'avais besoin de me remettre le cœur, je songeai à me restaurer.

Je ne te décrirai pas par le menu mes opérations de sondage, ni les sensations que fait éprouver le goût du sang... Le jour se lève et moi... je tombe de sommeil. Sache seulement que c'est délicieux et que je m'en gorgeai avidement, si bien que je perdis peu à peu la notion du temps.

Aussi, je ne sais quelle heure il pouvait être, quand la porte de la chambre s'ouvrit. La lumière se fit, et une forme féminine s'avança vers le lit. J'étais si alourdi que je ne songeai pas à m'envoler.

Cependant, la forme féminine s'était approchée. Une seconde ses yeux s'arrêtèrent sur le visage du dormeur, puis sa bouche s'ouvrit et elle murmura :

— *Comme tu es beau, mon Georges!*

En même temps, elle se pencha en avançant ses lèvres comme d'énormes tentacules ; un bruit de baiser retentit, sifflant si formidablement que je pris peur et m'envolai.

A ce moment, elle se relevait. Elle m'aperçut :

— *Ah! la sale bête!* s'écria-t-elle en lançant dans l'espace son bras immense et ses doigts énormes.

Le fracas d'une gifle retentissante détonna. Le dormeur, réveillé en sursaut, poussa un cri de douleur. J'en profitai pour me dérober par la porte entr'ouverte, et de là gagner le jardin, puis le peuplier d'où je t'écris.

Ainsi que tu le vois, d'après ces quelques lignes, je n'ai guère été enthousiasmé de l'aspect de l'homme vu d'un peu près. Aussi, lorsque tu seras bientôt devenu le robuste crapaud que tu promets d'être, si, par aventure, tu entends sur toi une réflexion désobligeante de la part de ceux que tu sais, n'en sois pas ému ni chagrin. Songe que moi, la jolie petite bestiole ailée, souple et soyeuse que je suis, j'ai, par ces monstres horribles — et qui se trouvent beaux! — été traitée de *sale bête!*

Mais, assez griffonné, j'ai l'épaule ankylosée. Je t'embrasse sur ton gros œil, trouble, j'en suis sûr, d'avoir déchiffré mon gribouillis et replie sous mon aile ma patte d'épistolier toute engourdie d'avoir autant écrit.

Ton fidèle.

Par procuration, Etienne JOLICLER.



Comme tu es beau, mon Georges!

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à M. le Président du Conseil d'administration du Métropolitain.

Vous êtes cause d'une injustice que j'ai failli commettre à l'égard d'un brave homme, mon ancien professeur d'histoire naturelle.

Ce digne magister m'avait enseigné dans le temps que l'homme est un vertébré, un mammifère, un bimane, et que la respiration est une des fonctions de ce bimane.

Il prétendait aussi que la respiration est indispensable à l'homme.

Or, l'organisation de votre chemin de fer souterrain ne tient aucun compte des préceptes qui m'ont été enseignés. Cette institution étant, d'autre part, plus récente que mon séjour au collège, j'en ai conclu que mon professeur était un sot, ou, tout au moins, que la science moderne n'attribue pas à la respiration le rôle important qu'elle jouait autrefois.

Pour me convaincre de ce changement, j'ai consulté une histoire naturelle d'édition plus récente. Et voilà ce que j'y ai trouvé :

La respiration est la fonction la plus essentielle de la vie; dès qu'elle s'arrête, toute vie cesse, et, pour cela, il suffit seulement d'un arrêt ne dépassant guère trois minutes.

Il s'ensuit qu'on enseigne encore aujourd'hui ce qu'on enseignait autrefois, et que j'ai commis, par la pensée, une injustice envers mon vieux professeur.

Cependant, si la respiration n'a pas cessé d'être de quelque utilité pour l'homme, je serais curieux de savoir comment, dans vos prévisions, vous avez admis qu'un jour il pourrait s'en passer.

La ville de Paris a creusé pour vous, il y a quelques années, un premier couloir qui va de la Porte-Maillot à Vincennes, traversant ainsi tout Paris.

Cet énorme tuyau fermé de toutes parts contenait, au début, de l'air, ceci ne fait aucun doute.

Or, des voyageurs se sont mis à circuler dans ce tuyau. On leur avait bien interdit de cracher par terre, mais on avait omis de leur défendre de respirer. Ils n'ont donc cessé de se livrer, malicieusement, sans doute, au plaisir de respirer.

Chacun sait que cette fonction consiste à *inspirer* de l'oxygène et à *expirer* de l'acide carbonique.

On peut affirmer, sans trop de témérité, qu'un endroit clos, dont on ne cesse de remplacer l'oxygène par de l'acide carbonique, finit par être plein d'acide carbonique et vide d'oxygène.

Ces vérités scientifiques, pour être d'un ordre élevé, ne le sont certainement pas au point d'être ignorées des hommes de science qui font partie de votre administration.

Votre ligne n° 1, la plus ancienne en date, est, du reste, arrivée à un point de saturation carbonique qui pourrait, au besoin, servir de démonstration à mes théories, si quelqu'un était tenté de les vérifier.

Cependant, vous ne faites pas mine de vouloir ventiler vos souterrains. Il n'a même pas été prévu que cette question pourrait être soulevée un jour.

Alors, je viens vous enfermer, non pas dans votre tuyau, ce serait trop dur, mais dans un dilemme. Ou vous avez complètement oublié que l'homme a besoin de respirer, et, dans ce cas, vous méritez bien un pensum pour avoir si mal appris votre histoire naturelle. Ou vous avez, sur la respiration, des notions nouvelles qui vous permettent d'affirmer que la croyance à son utilité est un vieux préjugé de l'ancien régime.

Dans ce cas, pourquoi diable se sent-on si mal à son aise quand on voyage sur votre ligne n° 1?

Je sais bien qu'à cela vous pourrez me répondre ce que l'acteur Hyacinthe, le chef de gare du *Train de Plaisir*, répondait aux réclamations des voyageurs : « Aussi pourquoi voyagez-vous? Est-ce que je voyage, moi! »

Et, de fait, l'argumentation est sans réplique. Si je tiens à toute force à respirer, je n'ai qu'à faire comme vous, à me déplacer en automobile. Le moyen est simple et à la portée de tout le monde.

FRED ISLY.

CORRESPONDANCE PERSONNELLE

Monsieur Fred Isly,

Dans un de vos derniers articles, vous parlez des Compagnies d'assurances qui encaissent régulièrement leurs primes selon la valeur déclarée par l'assuré, et qui ne soulèvent de contestations sur la dite valeur que quand il s'agit d'un réglement de sinistre.

Je viens vous signaler un fait encore plus extraordinaire qui, certainement, vous intéressera.

La loi de 1898 sur les accidents de travail ne s'applique pas à toutes les industries, et ne s'applique à aucun commerce.

Cela n'empêche pas les Compagnies d'assurer *contre les conséquences* de la dite loi des commerçants et des industriels qui n'y sont pas du tout assujettis.

Vous vous dites, vous, bon cœur que vous êtes : « Tant mieux, les ouvriers blessés en profiteront, le patron sera content, l'ouvrier aussi, tout le monde, etc. »

Vous n'y êtes pas du tout.

La Compagnie encaisse ses primes.

Puis, quand l'ouvrier blessé réclame une pension, elle se charge de la défense du patron, bien entendu, et elle plaide que la loi ne s'applique pas, et que le patron — lisez la Compagnie elle-même, — n'a rien à débourser.

Alors, l'ouvrier dit au patron : « Vous m'aviez pourtant assuré? » Le patron répond : « Je le sais fichtre bien, puisque je paye! » Et il va trouver la Compagnie pour lui demander : « Alors, pourquoi dois-je payer? »

Savez-vous ce que répond la Compagnie?

Qu'elle fait payer des primes pour assurer « l'éventualité hypothétique, mais possible, où le Tribunal déclarerait, un beau matin, que le commerce ou l'industrie en question est assujettie par la loi de 1898, bien que cela ne soit pas prévu... »

Et voilà!

Le plus bizarre, c'est que les patrons, lassés de payer pour le roi de Prusse, ont commencé à s'adresser à la Justice pour demander l'annulation de leurs polices d'assurances; et si certains tribunaux, par esprit de bon sens et d'équité ont annulé la police attaquée, d'autres ont accepté le système de la Compagnie d'assurances.

Mais beaucoup, peu soucieux de se mettre un procès sur les bras, continuent à payer leurs primes, tout en trouvant la chose un peu raide, et contemplent alternativement leurs quittances de primes, et leurs ouvriers blessés qui ne touchent rien. Les uns et les autres, parfois, dans leur sommeil, rêvent que s'est réalisée l'hypothèse de l'assujettissement mis en avant par les Compagies, et qu'enfin, il y a quelqu'un qui a pu toucher une indemnité. Mais, au réveil, ils s'aperçoivent vite que ça n'est pas arrivé, et qu'ils sont Gros-Jean comme devant!

Hein! vous ne la connaissiez pas, celle-là?

Est-ce que le *Pêle-Mêle*, qui se fait un honneur de traiter sérieusement les sujets qui le méritent — parmi tant de pages amusantes et comiques, *utile dulci*, — ne pourrait pas demander qu'on fît une loi *bien serrée* pour empêcher de continuer de pareils errements?

Recevez, etc.

UN ANCIEN ADJOINT AU MAIRE DE MARSEILLE.

Proverbe espagnol.

Le braiment de l'âne s'entend trois fois plus loin que le hennissement du cheval.

LES DEUX SOLDATS

(D'APRÈS LE CHIEN ET LE LOUP DE LA FONTAINE)

Un tout jeune soldat, malheureux au service,
Cherchait un bon moyen d'éviter l'exercice,
De couper aux corvées, d'être assez bien nourri
Et de coucher dans un bon lit.
Un jour, il rencontra, pendant une corvée,
Ce veinard de Poilu qui, la face allumée,
Fumait d'un air béat son gros culot d'ancien
Et semblait se porter très bien.



— Moi, dit l'heureux Poilu, je passerais ma vie
Dans ce grand paradis qu'est notre infirmerie.
Bien gavé de rôti, exempt de l'exercice
Et jouant au piquet, ce jeu plein de malice.
C'est toujours bien meilleur quand on n'est pas malade.
Je passe à la visite avec les camarades,
Et puis tout aussitôt, grâce à un truc fameux,
Je fais partie des bienheureux.

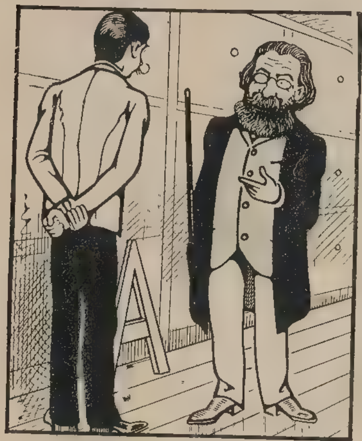


— Il faudra, dit Pitou, du truc machiavélique
Me faire la théorie, j'en ferai la pratique.
Viens ce soir, si tu veux, chez la mère Moreau
Tu me diras le bon tuyau.
C'est que, reprit Poilu, la chose est difficile,
Je ne peux pas sortir pour aller dans la ville!
— Tu ne peux pas sortir? — Eh non, mon vieux Pitou,
Je ne puis quitter mon trou!

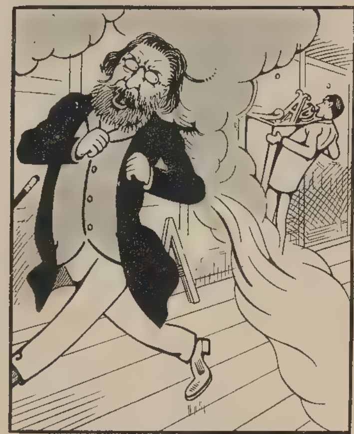


— Dans ce cas, dit le bleu, je préfère mon sort.
Ma liberté pour moi, c'est le plus beau trésor.
Il dit et court encor.

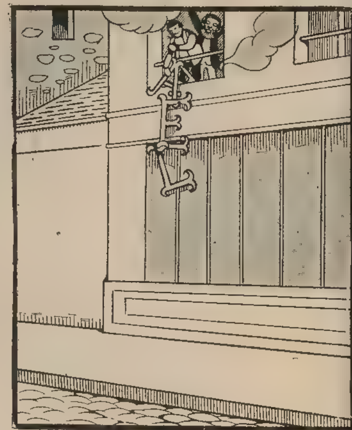
UNE VRAIE DÉVEINE



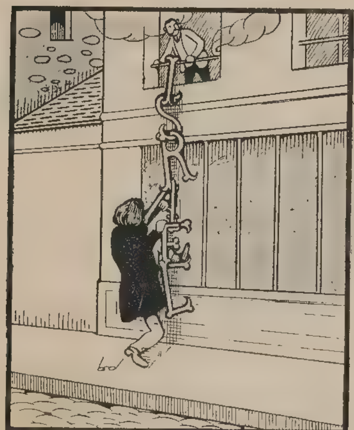
M. Edouard Drumont était allé chez un fabricant d'enseignes pour une commande...



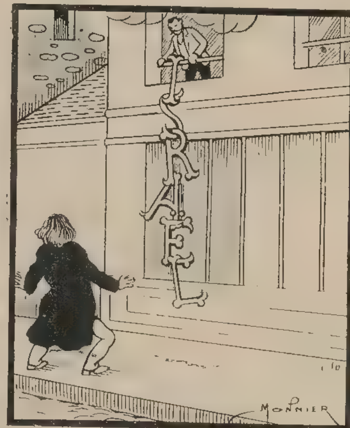
... quand, soudain, un incendie se déclara, et cela juste dans le voisinage de l'escalier.



Le fabricant eut l'heureuse idée de confectionner une sorte d'échelle, en accrochant les unes aux autres de grandes lettres en métal...



... et M. Drumont put gagner sain et sauf la chaussée.



Mais, ayant jeté un regard sur l'échelle improvisée à laquelle il devait la vie, M. Drumont poussa un cri de colère... Il venait d'être sauvé par Israël.

Poindinterrosserie.

Poindinterro n'emploie pas toujours sa malice à faire le mal. Il la met quelquefois au service du bien, comme le prouve cette petite histoire.

Son ami Serré est un très honnête homme, incapable d'un mensonge, mais plutôt rapiat.

Mme Serré, qui est une âme charitable, a besoin de beaucoup d'argent pour soulager toutes les infortunes qui lui sont signalées.

Hélas! ses supplications restent souvent stériles auprès de son époux.

Cependant, un jour, en veine de générosité sans doute, Serré a fait une concession à sa femme. Il l'a autorisée à prendre dans son porte-monnaie toutes les pièces blanches au millésime de 1863 qu'elle y trouverait chaque soir. Ce marché comprenait une clause par laquelle Mme Serré s'engageait à ne pas réclamer d'autres gratuités pour ses pauvres.

Le malin Serré jubilait intérieurement. Il était débarrassé, désormais, des éternelles demandes de sa femme. D'autre part, il savait que la circulation de la monnaie au millésime 1863 était fort restreinte, et que sa promesse ne tirerait guère à conséquence.

Mme Serré s'aperçut bientôt, en effet, qu'elle avait conclu un marché de dupe. C'est à peine si, de temps à autre, elle trouvait une malheureuse pièce de vingt ou de quarante sous au millésime si avidement attendu.

Elle n'osait pas récriminer, car elle connaissait la stricte observance qu'apportait son mari à toute convention dûment consentie.

Un jour, néanmoins, elle s'ouvrit de sa peine à notre ami Poindinterro. Celui-ci, ayant réfléchi quelques instants, releva la tête de l'air d'un homme qui a trouvé.

— Combien d'argent avez-vous actuellement au millésime en question?

— Quatre-vingt-dix francs environ. C'est tout ce que j'ai trouvé depuis six mois.

— Voulez-vous me confier cet argent?

Avec plaisir.

Une heure après, Poindinterro entrait à la banque où Serré avait son compte. Il s'en fit ouvrir un aussi et déposa aussitôt les quatre-vingt-dix francs.

En versant cet argent entre les mains du caissier, il lui demanda, comme un service qu'il promit de récompenser, de conserver les pièces qu'il lui remettait.

— Vous les donnerez parmi d'autres à M. Serré lorsqu'il viendra toucher de l'argent.

Le fait n'ayant rien de répréhensible, le caissier souscrivit à cette demande.

Le soir même, Mme Serré ne fut pas peu surprise de trouver quatre-vingt-dix francs de monnaie 1863 dans la poche de son époux.

Celui ci la trouva sans doute mauvaise, mais il s'exécuta sans murmurer.

L'argent fut remis à Poindinterro.

Quelques jours après, Mme Serré eut de nouveau l'agréable surprise de trouver pareille somme dans le porte-monnaie de son mari.

Et le manège continua ainsi jusqu'au jour où flairant quelque supercherie, Serré changea de banque.

Néanmoins, cette année-là, les pauvres de Mme Serré n'eurent pas à se plaindre de leur sort.

CONTRADICTION

— Plus je pèse et moins je pèse, et c'est quand je ne pèserai plus, que je pèserai le plus.

Ceci pourrait être une énigme, mais il n'en est rien. C'est simplement la réponse d'un boucher sur le point de se retirer des affaires, à un ami qui lui demandait des nouvelles de sa santé.

Réflexion d'une vieille fille.

— Le mariage est une loterie, c'est vrai, mais je voudrais tout de même bien savoir où je pourrais me procurer un numéro de cette loterie-là.

PRONOSTIC RASSURANT

Rosenthal, le célèbre joueur d'échecs, faisait une partie avec un professeur étranger. Celui-ci jouait avec une lenteur désespérante pour Rosenthal, dont la décision rapide contrastait avec les hésitations de son adversaire.

Dans le courant de la partie, un repos de quelques minutes ayant été accordé aux joueurs on causa de diverses choses.

— Je lis dans un journal, fit une personne présente, que la durée probable de la terre est encore d'environ dix millions d'années.

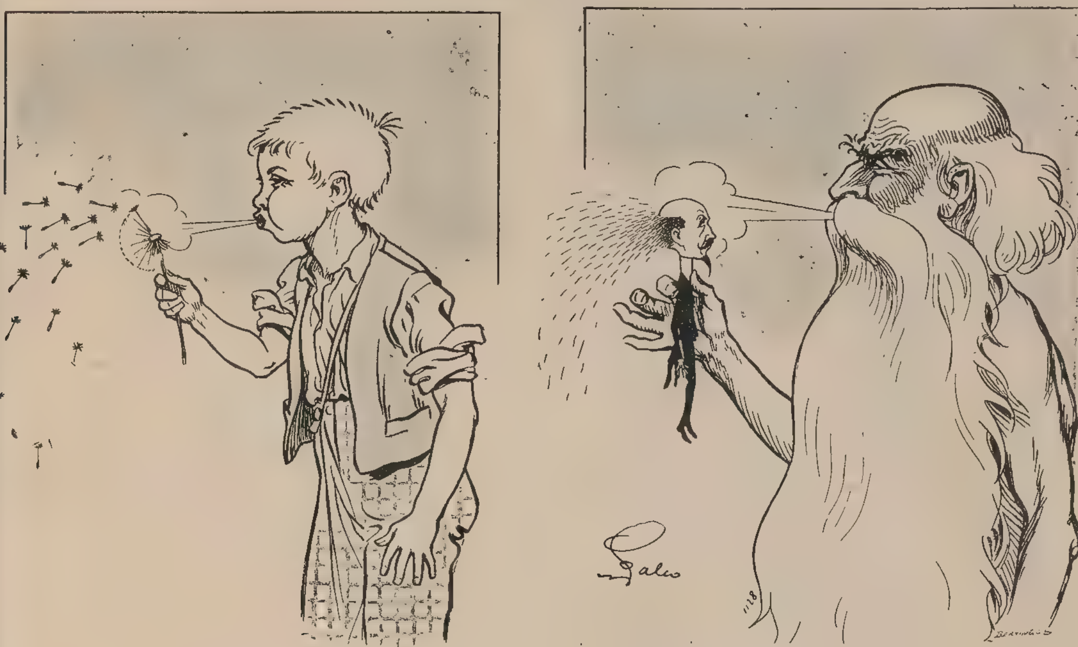
— Quelle chance! s'écria aussitôt Rosenthal.

— Pourquoi dites-vous cela?

— Parce qu'ainsi nous aurons le temps de finir la partie.

A cela près.

M. Kavant est un excellent météorologue. Il prophétise très exactement le temps qu'il fera. La seule chose qu'il ne réussit pas encore à déterminer, c'est les dates auxquelles ses prophéties doivent se réaliser.



LA LÉGENDE DE LA CALVITIE

L'enfant, pour tuer le temps, s'amuse, en soufflant, à détruire l'œuvre de la nature.

Mais le temps se venge en soufflant, lui aussi, sur l'enfant devenu homme.

Courrier Pêle-Mêle

Franchise postale.

Monsieur le Directeur,

Voici une réponse à la demande « Franchise postale », parue dans votre nº 1 du 7 janvier 1906.

La franchise est l'exemption de taxe accordée : 1º A la correspondance des fonctionnaires publics, exclusivement relative au service de l'Etat. (Loi du 25 frimaire an VIII, art. 13.) Ordonnance du 27 novembre 1844, art. 1er); 2º A certaines publications imprimées ou autres objets assimilés à la correspondance de service. Ordonnance du 27 novembre 1844, art. 8 et 9); 3º Aux correspondances et pièces admises exceptionnellement à circuler sous le couvert et le contreseing des fonctionnaires intermédiaires. Ordonnance du 27 novembre 1844, art. 11.) Dans les relations internationales, sont seules admises en exception de taxe les correspondances officielles relatives au service des postes échangées entre les administrations postales, entre ces administrations et le bureau international à Berne et entre les bureaux de poste de l'Union. (Convention de l'Union Postale Universelle — X 1 — 2.) La franchise résulte, soit de la qualité seule du destinataire, soit de la qualité de l'expéditeur, soit enfin des qualités réunies du destinataire et de l'expéditeur.

La qualité du destinataire ressort du simple énoncé de l'adresse; celle de l'expéditeur est indiquée par l'énoncé de ses fonctions, suivie de sa signature sur la suscription de la dépêche, c'est ce qu'on appelle le contreseing. (Ordonnance du 18 novembre 1844, art. 14.)

La concession des franchises, les limites dans lesquelles elles s'exercent, ainsi que les conditions de circulation des paquets, sont déterminées par des décrets rendus sur la proposition du ministre du Commerce et des Postes et Télégraphes.

Le public ou le simple particulier n'a franchise avec aucune administration de l'Etat, sauf lorsqu'il s'adresse aux administrations ou fonctionnaires suivants : Président de la République, présidents de la Chambre et du Sénat, ministres et sous-secrétaires d'Etat, grand chancelier de la Légion d'honneur, président et secrétaire du Conseil d'Etat, premier président et procureur général de la Cour des Comptes et de la Cour de Cassation, gouverneur militaire de Paris, préfet de police, directeur général de la Caisse d'amortissement des Dépôts et Consignations; préfets de la Seine et du Rhône, dans leur ressort; procureurs généraux, dans le ressort de la Cour où ils siègent; procureurs généraux près des tribunaux de première instance.

Les lettres simples, c'est-à-dire ne dépassant pas quinze grammes et non soumises à la formalité de la recommandation, provenant ou à destination des militaires et marins faisant parties des corps d'armées de terre et de mer en campagne, sont transmises en franchise, lorsqu'elles sont exclusivement acheminées par des services français.

Pour chaque campagne, l'administration fixe l'époque à partir de laquelle les lettres à destination ou provenant des armées qui y prennent part peuvent être expédiées en franchise, et celle où cette franchise prend fin. La franchise est maintenue, après la fin de la campagne, pour les lettres provenant ou à destination des militaires ou marins blessés ou malades, pendant tout le temps qu'ils demeurent dans les hôpitaux ou ambulances. (Loi du 30 mai 1871.)

Les renseignements concernant les franchises



LA BONNE ALSACIENNE

— Matame a tit qu'il baye demi-blace pisqu'il a que sept ans.

LE CHEF DE GARE, ANCIEN MAQUIGNON. — Sept dents ! Allons donc, il en a trente-deux, faut qu'il paye place entière.



AU TÉLÉPHONE

Portrait d'un jeune homme têtu qui s'est obstiné à vouloir quand même la communication.



MAL COMPRIS

— Et, le croiriez-vous, depuis quelques jours, quand j'ai bu de l'absinthe, je ne peux pas travailler.

— En ce cas, vaudrait mieux cesser pendant quelque temps.

— Cesser de travailler, vous êtes bon, vous, mais j'ai pas de rentes!

seraient trop longs à décrire, aussi est-ce à peu près tout ce que le public peut connaître.

Recevez, etc.

M. GOBIN,
Intérimaire des Postes.

Nous remercions MM. Hameniset et P. G. dont les intéressants renseignements corroborent ceux-ci.

Billets de banque.

Pour compléter les curieuses indications que nous avons données, dernièrement, sur les relations qui existent entre les différents nombres et lettres figurant sur les billets de banque, nous ajouterons les explications également très intéressantes qui suivent, et que nous ont adressé MM. Bossuat et Gauthier.

Ces explications complémentaires feront voir à nos lecteurs que les chiffres et lettres en question ne sont pas choisis purement au hasard, mais correspondent pour chaque billet à son rang d'émission, d'après certaines conventions qu'expliquent justement nos correspondants.

Soit un billet de banque portant la disposition de chiffres suivante :

817 R. 3.640

90.991.817

R. 3.640 817

Mettons que la valeur de ce billet soit de mille francs, par exemple.

Le nombre 90.991.817 indique le nombre de billets de banque de même valeur créés avant celui-là.

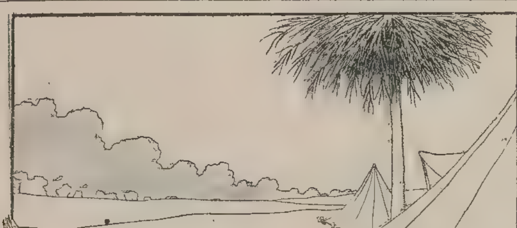
Le nombre R. 3.640 que l'on voit en haut à droite, et en bas à gauche, indique que ce billet appartient à la lettre R du 3.640e alphabet. Voici comment :

On a marqué A1 les mille premiers billets de mille francs fabriqués par la Banque; B1, C1, les second et troisième mille, et ainsi de suite, en supprimant la lettre I et en mettant la lettre W après toutes les autres lettres. Lorsque l'on est arrivé à la série W1, c'est-à-dire au vingt-cinquième mille, on voit que le premier alphabet était terminé, et l'on a recommencé un second alphabet de vingt-cinq mille billets : A2, B2, C2... Z2, W2.

Le numéro R. 3.640 du billet en question signifie donc qu'il fait partie des mille billets portant la lettre R dans le 3.640e alphabet de vingt-cinq mille billets.

Le nombre 817 que l'on aperçoit en haut à gauche, et en bas à droite, est la répétition des trois derniers chiffres du nombre central. Ce nombre indique que le billet est le 817e des mille billets de la série R. 3.640.

N. B. — Ce mode de numérotage des billets de banque est employé depuis 1867.



ORAISON FUNÈBRE

— Pauvre femme... tu étais trop coquette. Je t'avais toujours dit que tu finirais un jour en objet d'ornement.

GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER

(FIN)

QUATRIÈME CONCOURS (*Troisième Série.*

MARCHE DE LA TOUR

La tour, dans le jeu d'échecs, peut se mouvoi[r] dans toute la longueur de la rangée horizontal[e] ou verticale qu'elle occupe et venir occuper d'un seul coup, une case quelconque de ce[s] colonnes, aussi éloignée soit-elle. Elle ne se meu[t] donc jamais dans un sens oblique, mais toujours parallèlement à l'un ou l'autre côté du jeu.

En suivant cette marche, la tour partira d[e] la case marquée du chiffre 1 pour aboutir [à] la case 64, après être passée par toutes les case[s] du jeu, les numéros placés dans certaines case[s] indiquant l'ordre occupé par ces cases dans [la] marche suivie et, par suite, dans la phrase [à] déchiffrer.

Ne pas oublier de joindre à l'envoi de la solution le bon à détacher ci-dessous, en se conformant pour cet envoi aux autres condition[s] énumérées plus loin.



Cette série étant la dernière du *Grand Tournoi de l'Echiquier*, celui-ci se trouve terminé. Dès aujourd'hui, nos lecteurs peuvent nous en adresser les diverses solutions en se conformant aux conditions suivantes que nous les prions d'observer strictement.

Comme nous l'annoncions au début, il est loisible à chacun de concourir pour un seul ou plusieurs des quatre Concours qui constituaient le Tournoi. Nous prions donc les concurrents de bien mentionner, extérieurement à l'envoi, les Concours qu'ils nous adressent ; par exemple, de la façon suivante :

Grand Tournoi Pêle-Mêle, 1er et 3e Concours.

Et s'ils nous adressent les quatre Concours :

Grand Tournoi Pêle-Mêle, quatre Concours.

Nous les prions également de bien réunir entre elles les séries faisant partie d'un même Concours et de répéter sur chacun des Concours leur nom et adresse.

Ne pas oublier de joindre les bons à détacher qui accompagnaient les séries. Les abonnés joindront simplement une bande d'abonnement.

Les envois seront reçus jusqu'au 10 février inclus.

Comme il a été convenu, les trois prix d'honneur seront attribués les premiers entre les concurrents ayant envoyés le plus de réponses justes sur l'ensemble du Tournoi. Rappelons que ces trois prix d'honneur sont les suivants :

1er Prix : **Un Portefeuille du « Pêle-Mêle » contenant :**

Deux billets de banque de cent francs. — Un quart d'obligation de la Ville de Paris pouvant gagner 25.000 francs. — Un bon du Crédit Foncier pouvant gagner 100.000 francs. — Un bon de la Presse pouvant gagner 10.000 francs. — Une médaille du Pêle-Mêle *en argent.*

2e Prix : *Un bon à lots de Panama pouvant gagner 500.000 francs.*

3e Prix : *Une chaise Renaissance.*

Les prix concernant les quatre Concours partiels seront ensuite attribués, pour chacun de ces quatre Concours, entre les concurrents y ayant pris part, dans les conditions habituelles.

Rappelons que ces prix sont les suivants pour chacun des quatre Concours :

1er Prix : *Une jumelle pliante à chambre noire « La Mignonne ».*
2e Prix : *Une montre acier bleui.*
3e Prix : *Une garniture de bureau, monture argent.*
4e Prix : *Un onglier, quatre pièces argent, avec écrin.*
5e Prix : *Un cachet-figurine d'art.*
6e Prix : *Une bourse en argent.*
7e Prix : *Un bon de la Presse.*
8e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
9e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
10e Prix : *Une boîte de compas.*
11e Prix : *Une boîte de compas.*
12e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
13e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
14e Prix : *Un baromètre de bureau.*
15e Prix : *Un canif monture argent.*
16e Prix : *Un canif monture argent.*
17e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
18e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
19e Prix : *Un bloc-notes de poche.*
20e Prix : *Un bloc-notes de poche.*

Nous engageons les lecteurs à ne pas renoncer à prendre part à un ou plusieurs des Concours partiels, sous le prétexte qu'ils n'ont pas trouvé la solution d'une des séries ; certaines de ces séries présentaient une assez grande difficulté et peuvent fort bien n'avoir été trouvées que par un petit nombre de concurrents, si ce n'est par aucun.

GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER
Quatrième Concours *(Troisième Série.)*

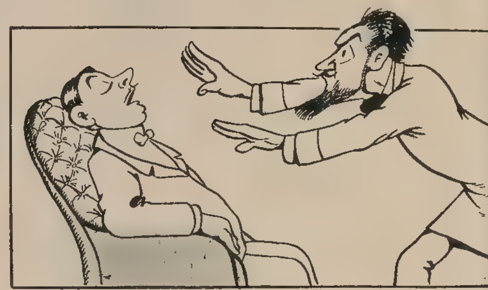
Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi de la solution.

MÉTIERS A COTÉ

Certains employés de l'Administration se plaignent de l'exiguïté de leurs appointements. Que ne suivent-ils l'exemple de quelques confrères qui, en dehors de leur service, ont su trouver des occupations en rapport avec leur situation sociale.



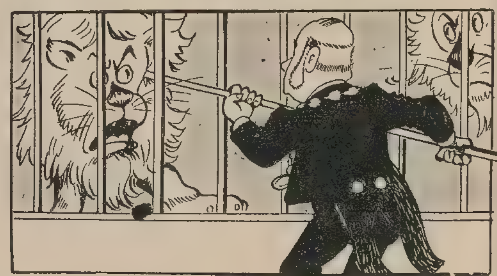
Il y a, par exemple, un employé du Métro qui, le service terminé, est embauché chez un fabricant de conserves pour encaquer les harengs.



Un expéditionnaire du ministère des Simili-Travaux Utiles sert de « sujet » chez un hypnotiseur, où il travaille consciencieusement à cent sous de l'heure.



Un de nos brillants avocats enregistre des rouleaux de phonographe entre deux plaidoiries.



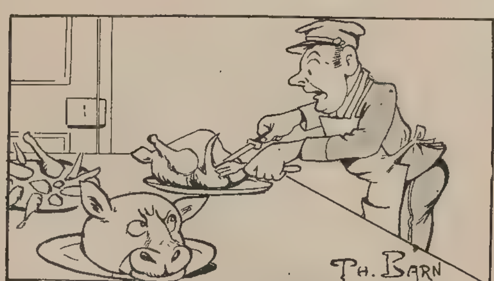
Un huissier de la Chambre va, après les séances, prendre son poste chez Bostock (service des bêtes féroces).



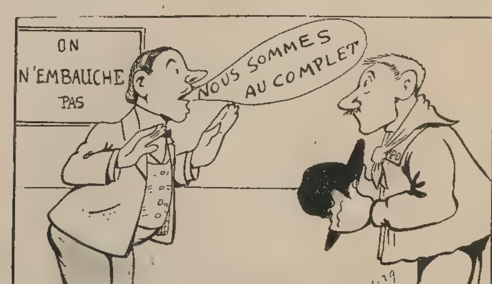
L'agent Bissepse s'emploie avec succès chez un grand masseur.



Un de nos juges les plus sympathiques est occupé, après les audiences, dans une maison d'alimentation. C'est lui qui est chargé de peser les denrées.

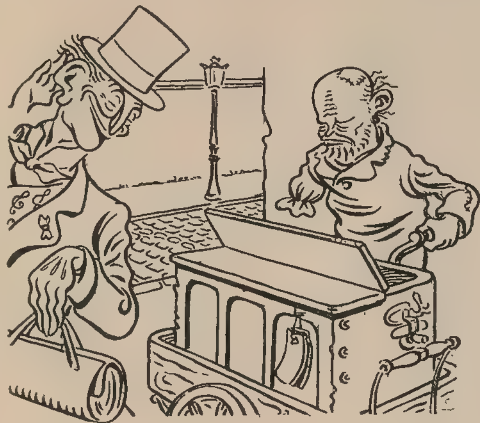


Un étudiant de l'Ecole de Médecine découpe dans un restaurant ; il paraît qu'on est très content de lui.



Il y a aussi un mécanicien de la Compagnie d'Orléans, qui voudrait bien trouver une petite place pour augmenter ses dérisoires appointements ; mais partout où il se présente, il arrive toujours trop tard.

LA VRAIE GLOIRE



Plus d'un se croit arrivé à la gloire parce que ses œuvres ont eu quelque succès. Simple illusion! Vous, musicien, acclamé peut-être à l'Opéra ou au Conservatoire, qu'êtes-vous? Peu de chose, tant que votre gloire n'aura pas été consacrée par l'orgue de Barbarie.



Et vous, publicistes, pamphlétaires, feuilletonistes qui vous croyez célèbres, détrompez-vous. Si vous l'êtes un jour, ce sera celui où vous retrouverez vos écrits sous forme de sacs chez toutes les marchandes de quatre saisons.



Vous, poètes nationaux, apôtres des grandes causes, martyrs de la pensée, quand la trouverez-vous la vraie gloire? Vous ne la tiendrez que le jour où les rouleaux du phonographe claironneront vos plus beaux morceaux.



Pour vous, distillateurs, gros industriels décorés de toutes les expositions, de quels poids sont tous ces honneurs comparés au simple et sincère hommage de quelque enfant du peuple!

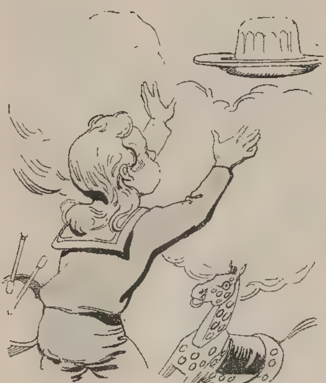


Grands savants qui blanchissez en gravissant la pente ardue de la Science, vous ne serez que de nobles inconnus tant que vos traits n'auront pas été immortalisés par la carte postale.

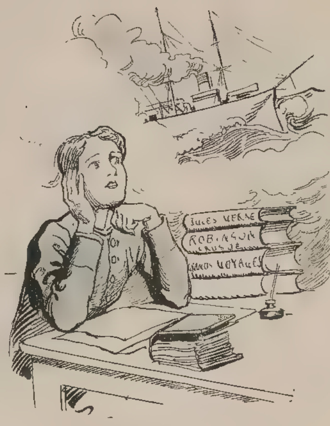


Quant à moi, dessinateur de génie, que restera-t-il de moi quand sera parachevé le cours de ma vie! Rien, si je n'ai le bonheur d'ici là de laisser mon nom à quelque régal gastronomique.

CE DONT ON RÊVE



A huit ans, c'est de gâteau.



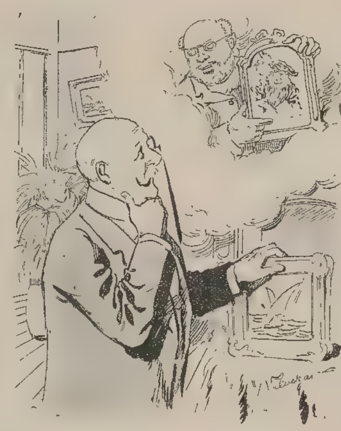
A quinze ans, de bateau.



A quarante ans, de râteau.



A cinquante ans, de château.



A soixante ans, de Watteau.

RÉSULTAT DU CONCOURS DE BOUTS-RIMÉS

Les quatre rimes que nous proposions, cette fois, pour ce Concours, était, semble-t-il, moins propres que d'habitude à l'inspiration des pensées ingénieuses.

Nous avons, en effet, trouvé parmi les envois reçus, malgré leur nombre, beaucoup moins des piquantes et originales compositions que nous avions coutume de rencontrer. Bien souvent, dans les épreuves précédentes, des rimes assez vulgaires d'apparence se prêtaient, sous les plumes habiles, à d'élégantes et même parfois à de très poétiques images. L'ensemble des sujets inspirés, cette fois, n'a pas atteint cette même hauteur d'idées et est resté, en général, assez terre à terre, malgré certaines exceptions, pourtant. Peut-être les quatre rimes données étaient-elles incapables de mener à autre chose. Espérons que la prochaine épreuve sera, de celle-ci, une éclatante revanche.

L'envoi qui nous a semblé, après minutieux examen, le meilleur pour l'idée qui s'y trouve pleinement exprimée et pour le naturel avec lequel sont amenées les rimes fournies, est celui de M. Michel Lannier, 34, rue de Joie, aux Aydes, près Orléans, à qui échoit *la bourse en argent contenant vingt francs.*

Voici ce quatrain :

Méfiez-vous des gens à la langue d'aspic,
De ce flatt·ur qui semble à vos projets propice,
Mais qui médit de vous en propos qu'il épice,
Ruine votre crédit et vous mène au syndic.

M. LANNIER.

Parmi les meilleurs quatrains, nous citerons également les suivants, choisis dans des genres et des sujets différents :

L'aimable *Pêle-Mêle* à tout lecteur propice,
Dispense savamment et le sel et l'épice.
Il est, certaines fois, piquant comme un aspic ;
Jamais un tel journal n'engraissera syndic.

F. LEROYER.

PRIÈRE

Sois, pour ce nouvel an, à nos désirs propice,
Seigneur ! préserve-nous du venin de l'aspic.
Des griffes de l'huissier, du juge et du syndic,
Et donne-nous du pain, même du pain d'épice.

LELORRAIN.

MISÈRE DES ARTISTES

A la vente Cronier, les tableaux de Millet, de Corot et de Théodore Rousseau se sont enlevés à coups de billets de mille.

Et dire que, de leur vivant, ces trois gloires de l'École française ne trouvaient pas d'amateurs pour leurs plus purs chefs-d'œuvre.

L'auteur de l'*Angelus*, vendu un demi-million à l'Amérique, eut surtout à pâtir de l'indifférence de ses contemporains. On a de lui une série de lettres adressées à son ami Sensier et qui dénotent les tristesses et les souffrances de son existence. Qu'on médite ces lignes navrantes :

« Nous avons du bois pour deux ou trois jours encore, et nous ne savons comment nous en procurer, car on ne nous en donnera pas sans argent. Songez que nous n'avons pas quarante sous à la maison. Et voilà vingt ans que cela dure ! »

Un jour, Millet dut échanger six de ses plus importants dessins pour... une paire de souliers. Une autre fois, dans sa pauvre maisonnette de Barbizon, où il demeura trente ans, et dont ses admirateurs ont fait un lieu de pèlerinage, le paysagiste Lavieille le trouva plongé dans le désespoir : il avait, le surlendemain, un billet de cent quatre-vingts francs à payer.

Lavieille le réconforta, prit sept ou huit esquisses, un paquet de dessins qu'il plaça, çà et là, chez des amis. Le mardi, il revenait à Barbizon, les poches gonflées de trente-six pièces de cent sous.

Millet, qui aimait à régler ses comptes, se mit à danser de joie devant cette pile d'écus qu'il attendait avec anxiété.

Et Théodore Rousseau, en voilà encore un qui connut la misère noire.

D'un caractère énergique et fier, il avait réduit sa vie au strict nécessaire. Mais, même ce « strict nécessaire » lui manquait quelquefois.

A un homme politique qui parlait de le faire décorer, il répondait :

— Je n'ambitionne que de pouvoir mettre, chaque printemps, à ma boutonnière, la première fleurette éclose dans les champs.

Quand ce très brave et très bon artiste avait un peu réussi, il songeait tout de suite à son ami Millet, toujours tourmenté de ses embarras d'argent. L'anecdote suivante, peu connue, devrait être méditée par les grands pontifes de l'art ; elle est admirable dans sa simplicité :

On avait appris à Millet qu'enfin une de ses œuvres avait été achetée mille francs par un Américain qui désirait rester anonyme.

Millet était fou de bonheur. Il voulut connaître à tout prix le nom de l'amateur discret qui savait apprécier sa peinture jusque-là dédaignée. Et il apprit que l'Américain était tout bonnement son camarade Théodore Rousseau qui, pour ne pas l'humilier par une aumône, s'était fait passer pour un mécène étranger.

Ah ! les nobles et vaillants artistes, dont la vie fut un exemple de labeur ininterrompu et de haute dignité !

Quand la postérité s'aperçut qu'ils étaient des maîtres impeccables, il était trop tard : ces pauvres grands hommes ne pouvaient plus jouir de leur triomphe.

Mais n'est-ce pas l'histoire de tous les hommes de génie ! BULL.





LE CŒUR HUMAIN

MADAME. — Ah! mon ami, ma femme de ménage a un mari dont l'histoire émouvante m'a touchée. Le malheureux a autrefois volé un pain et maintenant il est sans place. Toutes les portes se ferment quand on sait qu'il a été en prison.

MONSIEUR. — Il est de fait que ça n'est pas une recommandation.

MADAME. — Comment! toi aussi, tu n'as pas les idées plus larges! Voyons, dans tes amis, tu as des relations, si tu voulais tu pourrais certainement lui trouver quelque chose!



MONSIEUR. — Mais j'y réfléchis, demain nous donnons une soirée, tu pourrais le prendre pour aider sa femme à faire le service...



MADAME. — Tu n'es pas raisonnable! Sais-tu bien que toute mon argenterie sera sortie. Un homme qui sort de prison! Je ne peux pourtant pas courir ce risque-là.

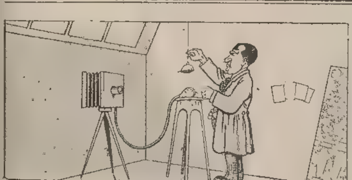
Une femme chef de musique militaire.

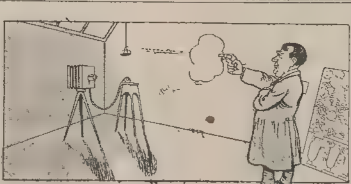
Dans la *Fille du Régiment*, le joli opéra-comique de Donizetti, on voit le principal personnage, Marie, jouer du tambour. Il y a mieux dans la réalité : c'est une femme tenant le bâton de chef d'orchestre, à ce que nous apprend une des plus sérieuses revues de musique qui paraisse en Allemagne.

Le femme chef de musique, dont parle cette revue, existe dans un régiment de la milice de l'Amérique du Nord, qui est actuellement stationné aux îles Philippines. La jeune femme qui dirige cette musique s'appelle Nelly Miles; elle est apparentée au général Nelson Miles, dont le nom a été souvent cité au cours de la guerre qui a eu lieu entre l'Espagne et les États-Unis.

Miss Nelly Miles porte des costumes dont la forme a été déterminée de telle façon qu'ils ressemblent le plus possible aux costumes de ses musiciens. C'est une artiste supérieurement douée, qui a donné de telles preuves de ses connaissances musicales à la commission des officiers chargés de pourvoir d'un titulaire l'emploi de chef de musique vacant, qu'elle a été nommée à l'unanimité.

S.







LE PHOTOGRAPHE AMÉRICAIN JONATHAN EST AUSSI UN FIN TIREUR

Ce qui lui permet... ... d'opérer... ... lui-même.



BONNE AME

— Pourquoi réduisez-vous les salaires de vos employés ?
— J'ai besoin d'argent. C'est l'époque de l'année où je fais mes dons aux sociétés de bienfaisance.

Mangeurs d'insectes.

L'homme est un terrible omnivore : il mange et digère non seulement les viandes les plus coriaces et les végétaux les plus hargneux, mais il se repaît aussi d'invertébrés.

Les Européens n'ont pas encore adopté les menus où le « plat du jour » est un ragoût de coléopteres et l'entremets une gelée d'orthoptères; mais, chez la plupart des peuples exotiques, les insectes constituent un aliment très apprécié.

Les Hottentots font sécher les sauterelles, les réduisent à l'état de farine dont ils font une galette qui a, paraît-il, le goût de nos crêpes.

Quant aux œufs de sauterelles, les Hottentots en confectionnent une soupe qu'ils estiment plus savoureuse que le plus savoureux potage à la tortue.

En Egypte, on rôtit une sorte de longicorne, on en moud les élytres que l'on mélange avec du miel, de l'huile de sésame et des épices; on obtient ainsi un bonbon délicieux, au dire des consommateurs, bonbon qui aurait, entre autres propriétés, celle de favoriser la pureté du teint.

Les Mexicains font macérer des criquets, et les indigènes de la Guinée septentrionale déposent des larves dans de l'eau-de-vie et se régalent de cette liqueur étrange.

Les Congolais rissolent ces larves, les roulent dans de la farine, arrosent le tout de jus de citron et servent ce mets délicat à leurs invités de choix.

Livingstone, le célèbre explorateur de l'Afrique australe, rapporte, dans ses relations de voyage, que, dans les environs du lac Nyanza, quelques tribus fabriquent des gâteaux de moustiques dont le goût rappellerait le caviar.

Dans l'Afrique méridionale, on est très friand de termites, de fourmis blanches, et le hanneton, particulièrement, y jouit d'une réputation culinaire très étendue.

N'empêche que tous ces petits plats ne vaudront jamais nos populaires pommes à l'eau !

BULL.

Comment fabrique-t-on nos Monnaies ?

Autrefois, avant qu'on eût découvert les procédés de gravure à cire perdue, on travaillait au burin le poinçon d'acier en relief qui servait à frapper la monnaie. La besogne était pénible et délicate. Aujourd'hui, on se borne à graver dans de la cire à modeler, puis la pièce est moulée dans du plâtre qu'on chauffe de façon à faire volatiliser la cire; on coule ensuite de l'acier dans le moule pour former le poinçon. Celui-ci obtenu, le graveur n'a plus qu'à faire quelques retouches légères au burin ; puis le morceau d'acier est trempé et, dès lors, il ne reste qu'à finir le coin au balancier et à commencer la frappe.

Mais, avant la frappe, il faut préparer le métal destiné à former les pièces. Quand on a effectué l'alliage, on l'essaie pour déterminer si les proportions du mélange sont exactes. Si le titre de l'alliage est reconnu bon, on coupe le métal en lames ayant la largeur de la pièce à frapper, lames qu'on ébarbe, qu'on passe ensuite au four où elles sont cuites pour être rendues malléables, puis sous une série de laminoirs de plus en plus serrés, pour obtenir à peu près l'épaisseur que la monnaie à frapper doit avoir.

Alors, on découpe à l'emporte-pièce la lame en rondelles qu'on appelle flans et on en vérifie le poids. Les flans trop légers sont remis au creuset et refondus, ceux qui sont trop lourds sont mis au point et rabotés. A ce moment, ils passent à la frappe qui s'exécute au moyen d'un balancier ou presse monétaire, inventée en 1830 par Thormelier et qui a été fort peu modifiée depuis cette époque. Elle fonctionne avec une régularité parfaite.

La frappe annuelle de l'Hôtel des Monnaies, rien que pour l'or, est de trente millions. Ajoutons que plusieurs gouvernements étrangers font fabriquer leurs monnaies chez nous. S.



GRIPPESOU ET SA BELLE-MÈRE

Ayant reçu à dîner la famille Grippesou, je m'aperçus tout de suite qu'il régnait une certaine tension dans les rapports entre Grippesou et sa belle-mère.

Un soir, je fus, à mon tour, invité à dîner chez les Grippesou. « Si en visite ils se lancent des aménités à la figure, qu'est-ce que cela doit être chez eux, pensai-je avec effroi? »

Mais, ô surprise, Grippesou, dès l'abord, entoura sa belle-mère des attentions les plus délicates.

— Voyez, dis-je tout bas à ma voisine, comme Grippesou est aimable avec sa belle-mère.

— Oh! fit ingénument ma voisine, chez lui il est toujours ainsi. Il n'y a de querelles que chez les autres... là où la vaisselle ne lui appartient pas.

L'araignée est un excellent baromètre

Tout le monde connaît ce proverbe qui a cours au sujet de l'araignée :

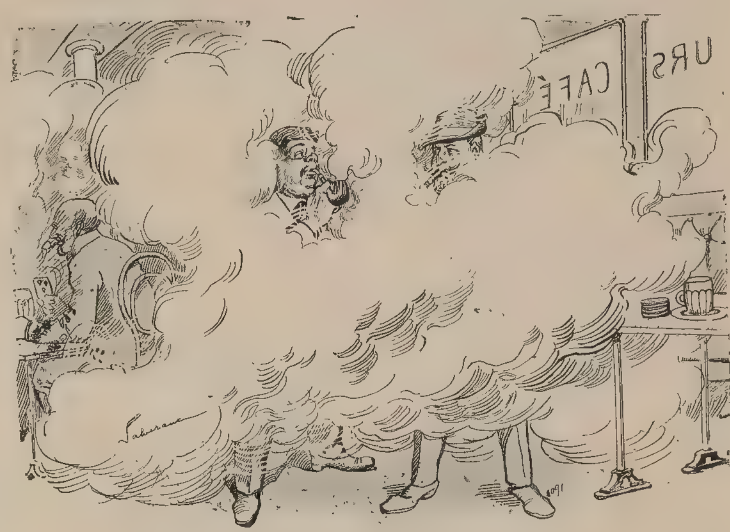
Araignée du matin,
Chagrin;
Araignée du soir,
Espoir.

Il y a évidemment dans ces rimes une part de fantaisie — la rime ne marche pas toujours d'accord avec la raison. Mais il y a aussi une part de réalité qui est basée sur l'observation.

On a remarqué, en effet, que si on suit l'araignée dans ses allées et ses venues, cet insecte donne les moyens de pronostiquer le temps. Ainsi l'araignée ne sort jamais le matin quand il y a une rosée abondante; on sait que la rosée abondante est signe de beau temps. Par contre, quand il y a une matinée sèche et sans rosée, on est sûr que la pluie viendra; l'araignée, au surplus, reste dans sa toile. C'est ce qui justifierait le proverbe : « Araignée du matin, chagrin. » Il faudrait en même temps prouver que la pluie cause du chagrin aux agriculteurs; mais il est probable que le proverbe ne s'adresse qu'aux promeneurs que la pluie gêne pour aller faire un tour.

Par contre, quand il fait très chaud vers la fin de la journée, l'araignée quitte assez volontiers sa toile pour aller saisir les insectes qui, dans ces conditions atmosphériques, voltigent en grand nombre. Or, quand il fait très chaud vers le soir, c'est le présage d'un beau temps pour le lendemain; ajoutez à cela la sortie de l'araignée et vous comprendrez la seconde partie du proverbe : « Araignée du soir, espoir. »

S.



DANS UNE TABAGIE

— Ne sortez pas, il fait un brouillard à couper au couteau.

DE NOS LECTEURS

De l'usage du bâton pour maintenir la paix dans les ménages.

A Baleugen, dans le Wurtemberg, on observait autrefois un usage assez singulier pour maintenir la paix dans les ménages. Les paysans choisissaient, parmi eux, un homme respectable, auquel on décernait la fonction de *datte* (en dialecte suisse, ce mot signifie père); celui-ci choisissait à son tour, parmi les assistants, deux individus qui lui paraissaient propres à l'aider dans ses fonctions : il les chargeait de se mettre au courant de ce qui se passait dans l'intérieur des ménages. Après s'être bien assuré qu'il régnait de la mésintelligence entre tel époux et telle épouse, le *datte*, accompagné de ses deux acolytes, se rendait pendant la nuit devant la demeure du couple désuni; il frappait à la porte; on demandait : « Qui est là? » Il répondait d'une voix sombre : « C'est le *datte*. » Après quoi il se retirait. S'il apprenait que les époux continuaient à faire mauvais ménage, malgré son premier avertissement, il retournait frapper de nouveau comme la première fois. Mais à la troisième, il entrait inopinément dans la maison, et châtiait les coupables à coups de bâton.

Les *dattes* ayant trop souvent abusé de leur pouvoir, le gouvernement fut obligé d'abolir cet usage.

C. L. G.



LA CIVILISATION CHEZ LES BÊTES

Pendant qu'il mange son hors-d'œuvre, le porc-épic se fait griller son dîner.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 50, du 10 décembre 1905.)

(Nº 49.) **FANTAISIE**, par Valerius.

Trouver des mots signifiant :

Copier — Textile — Fourrage — Canton de la Champagne — Adjectif numéral — Intestin — Clôture — Une des Shetland — Tendu Nettoie — Pénétrais — Arbuste épineux — Différent — Abdomen — Découlerait — Partie du corps — Serre avec un cordon — Non apprêté — Deviendrait — Sans vivacité — Enlever — Canton suisse — Arbre conifère — Epandait.

Les initiales de ces mots, lues en acrostiche, donneront un proverbe.

Trouver ensuite des mots signifiant :

But avec la langue — Epoques — Connaît — Ouvrier en soie — Prénom féminin — Découverte — Sens — Mauvaise herbe — Mauvais — Instrument de chirurgie — Détruit — Ouvrier en fil — Câble — Sot — Carapace — Marais fameux — Choisis — Epandons — Tribunal — Donna des coups de pieds — Prénom féminin — Contrée de l'Argolide — Vase pour la fonte — Eprouve.

Les initiales de ces mots, lues en acrostiche, donneront un proverbe.

Réunir deux à deux et dans l'ordre donné les mots de la première série et de ceux de la seconde. On formera ainsi, par anagrammes, vingt-quatre nouveaux mots signifiant :

Juste envers tous — Liarder — Signifias — Etat du Mexique — Large voie — Certain art — Faisait emplette — Marcheraient derrière — Oterait le manche — Oterait — Iraient d'un endroit à un autre — Pique-assiette — Virerai — Imaginerais — Qui concerne un legs — Tour de cou — Lames qui recouvrent certains animaux — Instruments de musique — Oiseaux de proie — Sans addition d'un corps étranger — Levantine — Industrie farinière — Surveillant — Cabarets.

Les initiales de ces mots, lues en acrostiche, donneront un troisième proverbe.

(Nº 50.) **ANAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Ancienne ville du Latium — Effectue un parcours tortueux — Offert — Attendent un bien désiré — Evaluèrent la lourdeur — Imbus.

(Nº 51.) **CHARADE-RÉBUS**, par Daino.

Condiment âcre — Pain — Lettre de l'alphabet qui possède en double une autre lettre de l'alphabet — Bruit — Souverain asiatique.

Le tout : Le commencement d'une vieille chanson populaire très connue.

(Nº 52.) **MÉTAGRAMME**, par 1, 2, 3.

Mon voisin, le marquis, bien ———, arrive chez moi, suivi de son ———, et me propose de me céder son parc, attenant au mien. « Je suis ———, me dit-il, et donne préférence à qui me ——— de suite, car il faut que je ——— aux poursuites dont on me menace. » Bonne ———, j'accepte et me ———, croyant faire un bon marché.

Hélas! je n'irai pas le dire au ———, mais le fameux parc était situé près d'une suifferie. Quel ———!

(Nº 53.) **TRIANGLE SYLLABIQUE**, par N. R.

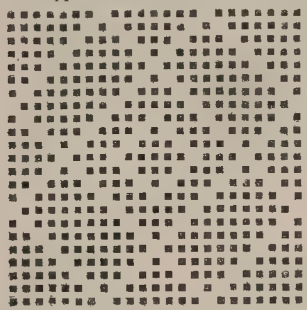
■ ■ ■ ■ ■
■ ■ ■ ■
■ ■ ■
■ ■
■

Partisan d'un système médical — Maladie — Forme de voûte — Farine pétrie — Boisson.

(Nº 54.) **CARRÉ AJOURÉ**, par 4, 5, 6.

Département — Département — Département — Badine — Consonne — Sculpteur français Consonne — Détint en cachette — Préfecture —

Titre d'honneur au Portugal — Prince persan — Voiture — Tirer un bateau à la corde — Ville du canton de Perpignan — Onguent — Consonne — Exprimeras — Titre donné à un souverain — Signe musical — Carnassiers — Qui ont rapport à la naissance — Département



— Interjection — Poète portugais — Consonne — Genre de pavage — Négation — Voyelle Soustraite — Reptile — Gâterai — Consonne — Tenues à distance du sol — Département — Chapitres du Coran — Consonne — Département — Produit chimique — Affluent du Rhin — Titre — Voyelle — Préfixe — Possessif



LE PATINAGE A ROULETTES
UTILISÉ POUR LES VOLUTES
DES DÉCORATIONS MODERN STYLE

Personnage biblique — Voyelle — Planches — Personnage biblique — Conjonction — Espèce de buffle — Consonne — Vase — Sous-préfecture — A la charrue — Consonne — Langue ancienne — Ruminant — Titre donné autrefois à certains religieux — Département — Pronom — Organe de la graine — Négation — Consonne — Partisan — Ville d'Autriche — Aplani — Consonne — Roi d'Israël — Découvert — Dommage — Roi d'Israël — Voyelle — Céréale — Département — Pronom — Voyelle — Mentionnât — Plante — Ville d'Allemagne — Gentilhomme du Dauphin — Consonne — Ville du Vénézuéla — Département — Suite de sons agréables — Consonne — Bourg de l'Hérault — Enveloppe — Fils de Chilpéric — Consonne — Métal — Chef-lieu de canton — Consonne — Etoffe — Note — Fleuve de France — Chef-lieu de canton — Province de Prusse — Sport — Chef-lieu de canton — Lingot métallique — Consonne — Plis — Ville de Thessalie — Affliction — Trois voyelles — Oiseau — Dément — Réunion de fils de caret — Ile — Consonne — Potage — Voyelle — Titre en Angleterre — Singularités — Chef-lieu — Département.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Audo. — Notre expérience à ce sujet ne peut dépasser la vôtre, nous regrettons de ne pouvoir vous renseigner.

M. J. Avanture. — Oui, mais avec beaucoup d'entrainement.

M. Dubost. — Nous ne donnons ici aucun renseignement commercial. Regrets.

M. M. Jarion. — On ne peut jamais dire qu'il soit impossible de déchiffrer telle ou telle cryptographie, mais on peut très bien en créer d'à peu près indéchiffrables, tout dépend des conventions faites.

M. F. Martin. — 1° Il y a là affaire de convention; 2° Oui, il a gagné dès qu'il a atteint le chiffre voulu; il n'est pas nécessaire de continuer la partie.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

(SERVICE D'HIVER)

RELATIONS ENTRE PARIS ET LA COTE D'AZUR

Trains rapides de nuit (1re classe. Wagons-lits, lits salon et salon à 2 lits complets).
PARIS-NICE EN 15 HEURES
Nombre de places limité.

Aller : Départ de Paris (train 17) à 7 h. 20 du soir.
Retour : Départ de Vintimille (train 18) à 6 h. 60 du soir.

Retenir ses places d'avance à la gare de Paris P.-L.-M. ou dans les bureaux de ville, rue St-Lazare, 88, et rue Ste-Anne, 6, pour le sens de Paris sur Nice. Dans les gares de Menton, Monte-Carlo, Nice, Cannes et Toulon pour le sens de Nice sur Paris.

Ce train est mis en marche depuis mercredi 15 février au départ de Paris et jeudi 16 février au départ de Vintimille.

12e ANNÉE. — N° 6. 10 Centimes 11 FÉVRIER 1906.

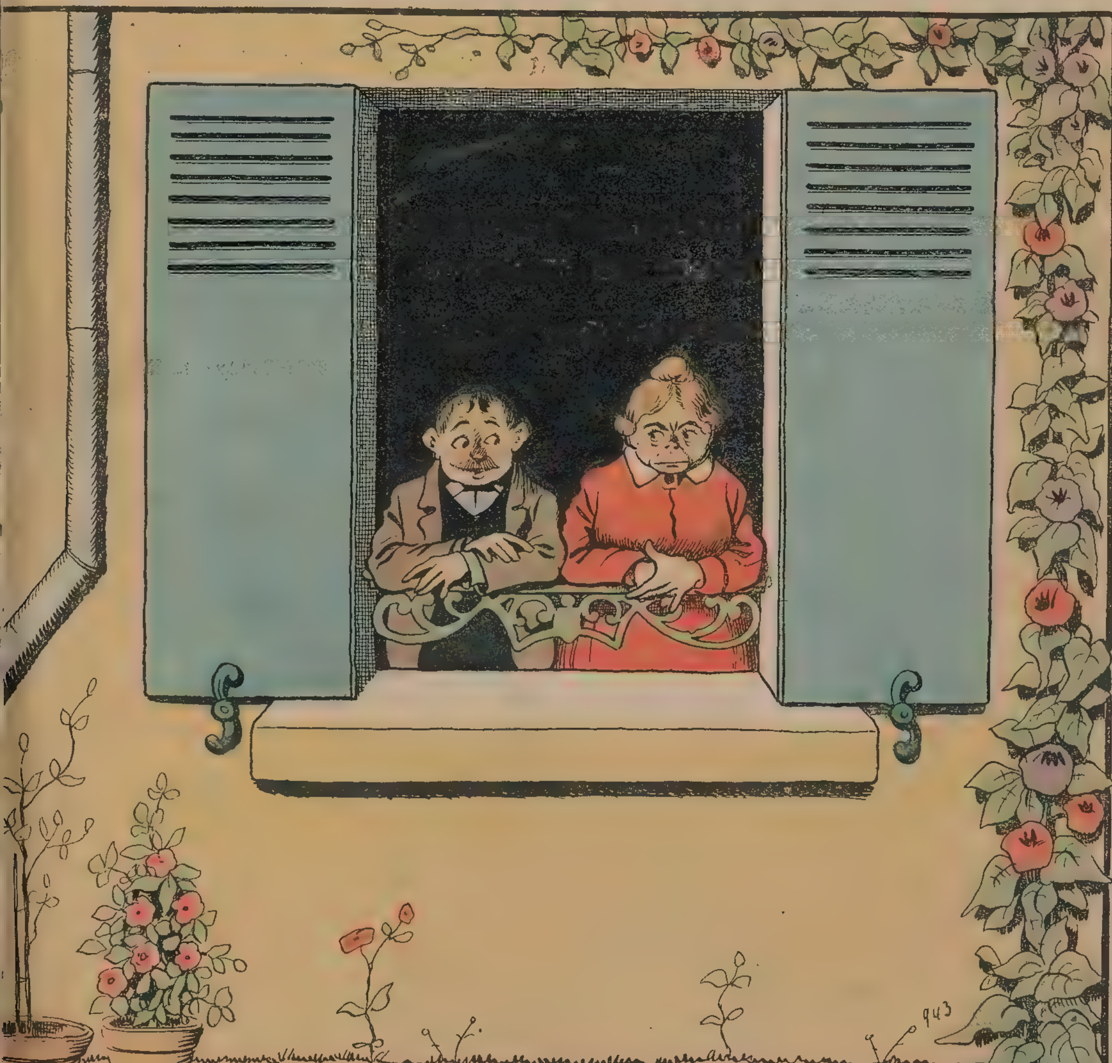
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

PARIS
7 — Rue Cadet — 7
Les Manuscrits ne sont pas rendus

BIENFAITS DE LA PLUIE, par Benjamin RABIER.



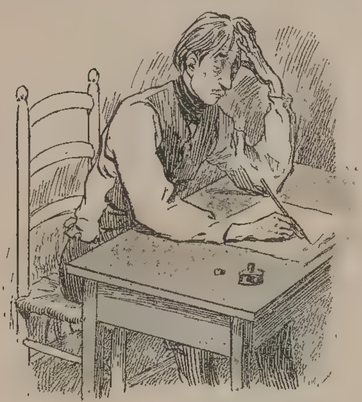
Elle. — Cette petite pluie a tout embelli et tout rajeuni dans la nature.
Lui. — Si la pluie recommence... veux-tu... nous sortirons un peu.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Le pauvre Palamède.

Assis à sa table de travail, le pauvre Palamède écrivait son testament.

... Il n'avait pourtant d'autre richesse que



Assis à sa table de travail, le pauvre Palamède écrivait son testament.

son humble lyre de poète famélique, et, jusqu'ici, ses vers lui avaient rapporté plus de médailles de bronze dans les Concours littéraires, que de pièces de cent sous dans les journaux rémunérateurs... (1)

Oui, pauvre Palamède!... Malgré les inestimables chefs-d'œuvre qui dormaient au fond de ses tiroirs, il était resté obscur et calamiteux!...

Mais il n'ignorait pas qu'une mort tragique et retentissante est la meilleure des réclames pour un jeune auteur qui veut se lancer : son dernier soupir à peine exhalé, la presse, naguère indifférente et dédaigneuse, s'empare de lui, déplore la fin prématurée, fait le panégyrique de son génie trop longtemps méconnu, en un mot, s'occupe gratuitement de sa modeste personnalité...

Ainsi, Palamède, non sans quelque mélancolie, évoquait les phases successives de sa notoriété posthume. Il songeait :

— Demain, je me bats en duel avec le célèbre poète Alexis Farinopoulos ; c'est un bretteur *di primo cartello*, et moi, je n'ai jamais touché d'autre arme que mon pacifique porte-plume... Il me tuera comme un lapin, ça ne fait pas l'ombre d'un doute!... Bon. Me voilà mort... Après-demain, la postérité commencera à me rendre justice... Dans trois jours, les grands quotidiens se disputeront l'honneur de publier la fine fleur de mes sonnets... Dans une semaine, les éditeurs, qui me flanquèrent déjà à la porte de leurs palais, s'arracheront mes œuvres à coups de bank-notes... Et dans un mois, des gens qui, à l'heure actuelle, ne soupçonnent même pas mon existence, éliront un comité pour que j'aie mon buste au Luxembourg, entre Mürger et Verlaine!... Bref, c'est à partir du jour où je ne respirerai plus, qu'on trouvera que j'ai du soufle; et c'est quand je n'aurai plus besoin d'argent, que je commencerai à faire fortune!...

Et voilà pourquoi le pauvre Palamède, qui n'avait pas le sou, écrivait son testament, à l'instar d'un Rothschild gonflé d'opulence!

Soudain, on frappa à la porte de sa mansarde. Deux graves jeunes gens, tout de noir habillés et coiffés de tubes à bords plats, — kif kif Willy! — firent une entrée solennelle.

L'un était imberbe et impétueux : c'était le peintre Léveillé...

L'autre était hirsute et flegmatique : c'était le sculpteur Somnolent...

Ils avaient tous les deux tellement de génie, qu'ils ne mouraient pas de faim, et que (chose incroyable!) il leur arrivait même parfois de payer leur terme!!!...

— Tu sais, mon vieux Palam, s'écria Léveillé d'une voix de fausset, l'affaire est arrangée!...

Palamède sourit légèrement.

— Ah? Très bien!...

— Oui, expliqua Somnolent, dont la basse-taille égalait la haute taille... oui, tu te bats au pistolet demain matin!...

Palamède pâlit aussi légèrement qu'il avait souri.

— Ah?... Très bien!...

De toutes façons, c'était « très bien ». Il avait confié une mission d'honneur à ses deux amis intimes : leur décision était la sienne.

— Tu comprends, reprit Léveillé, tu as gravement offensé ton adversaire en l'accusant d'avoir plagié un de tes poèmes...

— Mais je n'ai dit que la vérité! s'écria Palamède....

— C'est justement pour ça que nous n'avons pas pu éviter une rencontre. Si tu avais menti, Farinopoulos ne t'en voudrait pas tant!...

— Et quelles sont les conditions du duel?...

— Deux balles seront échangées sans résultat! dit Léveillé en riant.

— A quinze pas, ajouta Somnolent... C'est moi qui les mesurerai : tu parles si j'allongerai les guibolles!...

— Où ça se passera-t-il?...

— A Bellevue, chez un laitier que je connais et qui a une grande admiration pour moi, répondit Léveillé. J'ai fait le portrait d'une de ses vaches...

Mais le pauvre Palamède se grattait la tête d'un air soucieux.

— Combien ça coûte, pour aller à Bellevue?...

— Huit sous, par le train.

— Quatre sous, par le bateau...

— Nous prendrons le bateau! décida Palamède... Trois fois quatre, douze... Soixante centimes pour aller, et quarante pour revenir...

— Hein, pourquoi quarante?...

Palamède soupira :

— C'est dans le cas où vous me laisseriez là-bas : je peux y rester, n'est-ce pas? Il faut tout prévoir!... Eh bien, en admettant que vous reveniez sans moi, — (ce qui serait une économie de vingt centimes), — ça me fera tout de même une pièce de vingt sous! .. Ah! ça coûte, oui, les affaires d'honneur!... C'est du luxe...

— Sois tranquille, mon vieux Palam, s'écria Léveillé... Comme ce petit voyage n'est en réalité qu'une inoffensive partie de campagne, il n'est pas juste que tu te ruines pour nous l'offrir... Chacun paiera ses dépenses...

— Oui, dit Somnolent, c'est un pique-nique!... Il est bon d'aller respirer un peu, de temps en temps!... Nous prendrons un bol d'air et un bol de lait, et nous reviendrons bras dessus bras dessous, en chantant tout le long de la Seine...

Palamède, peu convaincu, hochait la tête avec un sourire mélancolique. Léveillé lui poussa le coude et lui dit tout bas, pour le rassurer :

— Nous mettrons des balles de liège dans les pistolets!...

Palamède répondit amèrement :

— Farinopoulos est champion de tir... Il m'enverra son bouchon dans l'œil... et je serai tué quand même!...

. . . .

Le lendemain, six hommes noirs se rencontraient à la ferme des Gruyères, à Bellevue.

Ils échangèrent des saluts corrects, mais peu gracieux...

Farinopoulos, ayant décrété un duel à mort, n'avait pas jugé utile d'amener un médecin.

Palamède avait également négligé d'inviter un carabin, dont le voyage, aller et retour, lui eut coûté huit sous de plus...

... Car, — il faut bien, hélas! le dire, — le pauvre poète traversait une période de sombre débine, que trahissaient sa maigreur, sa pâleur et la petite toux sèche qui chante dans les poumons des miséreux... Seul dans son taudis glacial, il manquait souvent de pain... et ne l'avouait pas. Mais il était fier, en revanche, de ne jamais manquer de courage!... Quand il avait faim, quand il avait froid, il se nourrissait d'ambroisie à la table des dieux, ses vassaux, et son âme se chauffait les ailes au bon feu de joie où flambent les espoirs et les enthousiasmes de la vingtième année...

Cela ne l'entretenait tout de même pas sur un grand pied... Le Mont-de-Piété, — tante secourable et perfide, dont nous sommes, fûmes, ou serons tous, plus ou moins, les neveux et les nièces, — lui était si bien venu en aide, que l'infortuné n'avait quasiment plus rien à se mettre, ni sous la dent, ni sur le dos!...

Les vicissitudes de l'existence avaient peu à peu réduit son saint frusquin à sa plus simple expression... Bien que l'aveu soit pénible et le détail prosaïque, il ne lui restait plus à cette heure qu'un seul et unique pantalon!...

Hélas! oui, c'était le dernier ami, le protecteur suprême... et après celui-là, il n'y en avait pas de vieux!...

Tout comme l'avare prend soin de son fauve trésor, l'horticulteur de ses tulipes rares, et la mère de son frêle enfantelet chéri, Palamède prenait soin de sa culotte... que dis-je! de sa fille unique!

Il la brossait avec des précautions infinies, et, s'il redoutait les accidents et les intempéries, ce n'était pas pour lui, mais bien pour elle.

Aussi était-ce pour elle et non pour lui qu'il tremblait, ce matin-là, dans la clairière du bois de Bellevue, pendant que les témoins de Farinopoulos chargeaient les pistolets, et que Somnolent mesurait quinze pas, qui faisaient quinze mètres...

Et le poète soliloquait, la mort dans l'âme :

— Si, par perfidie ou par maladresse, Farinopoulos m'envoie une balle dans la jambe, ça va faire un trou à ma pauvre vieille culotte, et voilà mon seul et unique vêtement abîmé, brûlé, souillé de sang, taché de boue... irrémédiablement perdu! .. Et après, qu'est-ce que je mettrai, moi? .. Certes, on me soignera gratis, on cicatrisera ma blessure, on bouchera le trou de ma jambe, mais quel praticien charitable s'occupera de stopper de même celui de ma culotte?...

Ses amis s'approchèrent de lui et lui tendirent un pistolet :

— Allons, courage, mon vieux Palam, et du sang-froid!...



Feu! cria Somnolent, d'une voix qui fit résonner toute la forêt de Bellevue.

... Mais Palamède, avant de saisir l'arme, ôt sa redingote, la plia soigneusement et la dépos sur une grosse pierre.

— Tu fais erreur, lui dit doucement Léveillé, on ne se bat pas au pistolet en bras de ch mise. C'est incorrect...

(1) Assurément, c'est très bien de récompenser par des médailles de bronze les efforts lyriques des jeunes lauréats, favoris des Muses... Mais les jurys de ces tournois poétiques feraient beaucoup mieux de leur offrir une monnaie ayant court chez le boulanger... *(Note de l'auteur.)*

— Tant pis, répondit Palamède... Cette redingue n'est pas à moi; c'est le marchand de marrons du coin de la rue Dauphine qui me l'a prêtée, et je ne veux pas la lui détériorer inutilement .. Si j'osais, j'enlèverais aussi ma culotte... C'est très bien de se battre pour l'honneur, mais il ne faut pas gâcher ses effets, quand on n'a que ceux-là!...

Et, malgré les ricanements de Farinopoulos et de ses témoins, le doux Palamède s'obstina à ne pas vouloir que la paisible redingote du marchand de marrons reçut le baptême du feu...

C'est en manches de chemises qu'il se planta crânement devant son adversaire goguenard, tout en recommandant à Dieu son âme... et sa culotte...

— Feu! cria Somnolent, d'une voix qui fit résonner toute la forêt de Bellevue...

Pif! paf!... deux détonations; un peu de fumée; les deux adversaires debout, pâles et souriants... Quoi, ce n'était que ça, un duel?...

Les témoins se précipitèrent...

— Tiens, mais... je tombe, moi! dit Palamède....

Et, doucement, il s'affaissa sur l'herbe... Il souriait toujours, un peu étonné de se voir à terre sans savoir au juste pourquoi...

— C'est drôle!... Je ne souffre pas... Est-ce que je suis blessé?...

On ouvrit son gilet... Il avait reçu la balle en pleine poitrine... Déjà sa voix n'était plus qu'un murmure lointain...

— Hein, mon vieux Léveillé, fit-il, tu vois que j'ai bien fait de quitter la redingote du marchand de marrons!... Il m'en aurait voulu à mort!...

Un funèbre hoquet lui coupa la parole... Il suffoqua un instant... Puis, revenant à l'idée



... il promena longtemps ses mains tremblantes sur l'étoffe râpée de son pantalon...

fixe qui le tourmentait, il promena longtemps ses mains tremblantes sur l'étoffe râpée de son pantalon...

A la fin, on l'entendit bégayer, avec satisfaction :

— Dieu merci!... *Elle* n'a aucun mal, *elle!...*

— Elle?... Qui ça?...

— Ma culotte!... J'avais peur... mais à présent... me voilà bien tranquille...

Et le pauvre Palamède ferma les yeux, et mourut content...

Robert FRANCHEVILLE.

ÉTONNEMENT

LE PEINTRE CROUTARD. — Dis-moi donc, cher ami, toi qui es homme de ressource, où pourrai-je trouver quelques bons modèles pour représenter l'expression du plus profond étonnement?

L'AMI. — C'est simple. Tu n'as qu'à aller payer quelques-unes des personnes auxquelles u dois de l'argent.

Pas plus malin que ça

Le mot suivant est attribué au sculpteur Rodin.

Quelqu'un lui demandait :

— Est-ce que la sculpture est un art vraiment difficile?

— Mais non! répondit le maître. Vous n'avez qu'à prendre un bloc de marbre et un ébauchoir et à faire sauter tout ce qui n'est pas utile à la statue!

Bonnes manières.

Un serviteur bien stylé, c'est incontestablement ce domestique d'un dentiste, qui demandait aux clients de son maître, d'un ton de profonde commisération :

— Qui aurai-je la douleur d'annoncer?

Pourquoi à lui plutôt qu'aux poissons.

— Comment, vous allez pêcher un vendredi 13! Vous reviendrez bredouille. Ignorez-vous que le vendredi 13 est un jour néfaste.

— C'est vrai, mais, en y réfléchissant, j'ai pensé qu'il pourrait tout aussi bien être néfaste aux poissons.

Pêle-Mêle Causette

L'époque à laquelle nous vivons pourra être désignée par nos successeurs sous le nom de l'*ère de la personnalité*.

Jamais, en effet, la puissance du nom n'a été aussi forte que maintenant.

Que ce soit dans les arts, dans la littérature ou dans les sciences, le prestige se porte avec exclusivité sur certaines individualités, et les divinise, pour ainsi dire, alors qu'il laisse végéter les autres dans l'obscurité et le mépris.

Prenons, par exemple, le théâtre. Nous y voyons certaines vedettes ou étoiles qui gagnent cinq cents francs par soirée, alors, qu'à côté d'elles, des collègues, que n'a pas encore frôlé l'aile de la renommée, se contentent d'un maigre cachet de cent sous.

Je ne prétends certes pas qu'entre les favoris du public et les autres il n'y a aucune différence de talent. J'admets, au contraire, que la prédilection du spectateur est amplement justifiée. Ce qui ne l'est pas, c'est la disproportion dans les traitements.

L'homme est un être imparfait. Jamais, dans quelque branche de l'activité humaine que ce soit, il n'atteint la perfection.

Tout au plus peut-il s'en approcher un peu.

Entre celui qui est le plus voisin de la perfection et ceux qui viennent derrière, il y a parfois une notable distance.

Cette distance n'est jamais proportionnée à l'énorme différence entre les appointements qui leur sont alloués.

J'en causais, un jour, avec un directeur de théâtre.

— C'est juste, me dit-il, mais nous n'en sommes pas responsables. Le public veut des étoiles. Coûte que coûte, il faut que nous lui en donnions. Comme, d'autre part, leurs exigences n'ont pas de bornes, force nous est de nous rattraper sur les acteurs de second plan.

Ce directeur avait raison. C'est le public qui veut, sur l'affiche, l'attirance d'un nom glorieux. Une fois qu'il a sacré quelqu'un *grand*, celui-ci entre dans une classe privilégiée : il fait partie du trust de la popularité.

Jusque-là, son talent peut être apprécié, mais il n'est largement rétribué qu'une fois que le cap de la gloire est doublé.

Alors, il fait un brusque saut des modestes émoluments aux royaux appointements.

Son nom devient une marque de fabrique, il prend valeur commerciale.

Nequid nimis, disaient les Latins, il ne faut d'excès en rien. Nous n'observons pas ce sage précepte, et nous sommes trop entiers dans l'indifférence envers les uns, comme dans l'admiration envers les autres.

Il n'y a pas qu'au théâtre que l'on peut constater ce trait de nos mœurs.

Nous avons vu, récemment, un tableau de Fragonard se vendre quatre cent mille francs, alors que le même tableau sans signature n'eût peut-être pas rapporté cinq cents francs.

La valeur intrinsèque de l'œuvre est effacée par celle du nom de l'auteur.

Un marchand a cru, il y a quelques années, dans une vente qui eut lieu au Vésinet, avoir acquis un Rembrandt. C'était une fortune, mais, peu après, l'authenticité de l'œuvre fut révoquée en doute. Le tableau qui, pourtant, n'avait pas changé pour cela, perdait aussitôt les neuf dizièmes de sa valeur.

Tel est le prestige que notre génération attache à un nom.

Certains médecins ou chirurgiens gagnent un million par an, D'autres, habiles également, peut-être moins cependant, en tout cas moins renommés, ont beaucoup de mal à joindre les deux bouts.

Partout, c'est la même disproportion entre capacités, non égales, mais voisines.

Ne voit-on pas, en littérature, des œuvres signées d'auteurs qui n'y ont nullement collaboré, et qui n'ont fait que prêter leur nom pour servir, à ces ouvrages, de passeport auprès du public.

Il arrive alors que le propriétaire du nom touche autant et souvent plus de droits que l'auteur de l'œuvre.

A quoi tient notre amour de la personnalité? Subtil problème que personne n'a encore étudié.

Je l'attribuerais volontiers à la lutte pour la vie qui, accaparant les idées de chacun dans sa spécialité, ne lui permet pas de s'arrêter à ce qui ne concerne pas directement son métier.

La réputation d'un nom nous dispense de toute analyse préalable.

Nous associons, dans notre pensée, à une branche professionnelle un nom, et ce nom nous est garant de la valeur de l'œuvre sur laquelle il est apposé.

Pour la même raison, nous achetons un champagne ou tout autre produit de marque, et le payons beaucoup plus cher qu'un autre qui serait bon également, mais que nous n'avons pas le temps d'étudier objectivement.

L'amour de la personnalité est peut-être dû aussi à un esprit d'imitation énervé à l'excès.

Nos successeurs en jugeront mieux que nous, eux qui nous étudieront avec le recul nécessaire à l'histoire impartiale.

FRED ISLY.





A QUOI TIENT LE SORT DU MONDE

L'Empereur. — Mais enfin, mon père, à mon âge, n'était pas obèse...

Le Médecin. — Sire, le père de Votre Majesté n'arrivait à maigrir qu'en campagne. La paix lui rendait son auguste ventre...

L'empereur tenait à perdre le sien...

RECONNAISSANCE

Un soir, regagnant ses lares, M. Troupe traversait le Pont-Neuf sans songer à mal, lors qu'une circonstance fortuite lui offrit l'occasion de se bien conduire. Le bruit d'une chute dans l'eau suivie d'appels désespérés l'arrêta tout net dans sa marche, et, s'étant penché au-dessus du parapet, il vit se débattre dans le fleuve quelque chose d'indistinct ressemblant assez à un noyé.

A une éducation toute spartiate, M. Troupe doit de nobles sentiments et une rare science de la natation ; aussi, fut-ce sans une hésitation qu'il se jeta, la tête la première, au secours de l'homme en péril et, ayant réussi rapidement à le saisir, il le ramena sur la berge guère plus asphyxié qu'un voyageur du « Métro ».

Les suites d'un sauvetage sont, pour le sauveteur, généralement assez flatteuses. Pendant quelques jours, M. Troupe savoura d'infinies jouissances d'amour-propre ; le commissaire de police lui décerna d'officielles louanges ; la presse le porta à l'ordre du jour des faits divers et, tandis que l'opinion publique lui offrait une auréole d'or, le Gouvernement voulut qu'une médaille d'argent indiquât, sur sa poitrine, la place d'un cœur généreux.

Ainsi, tout semblait pour le mieux dans un monde où la vertu est récompensée de la sorte et M. Troupe crut en la Justice immanente.

Il oubliait, le malheureux, que le bonheur parfait est chose impossible à la pâle Humanité et que toute médaille, même la mieux gagnée, offre un pitoyable revers.

Sa mauvaise étoile voulut que Lagneau — ainsi s'appelait l'homme dont il avait gâté l'entrée en Seine — possédât, développée à de rares dimensions, la bosse de la reconnaissance. Quand je dis la bosse, entendons bien, en dépit de la phrénologie, qu'il s'agit là d'une métaphore, autrement jamais le pauvre diable n'aurait pu trouver coiffure à son crâne garni d'une telle protubérance.

Désormais, toute tranquilité fut interdite au sauveteur : il put protester, se dérober, se fâcher même, il eut beau dire et beau faire, rien ne put le dispenser de subir journellement, et plutôt deux fois qu'une, le refrain d'éternelle gratitude de Lagneau. Certainement, ce laissé pour compte de la noyade s'embusquait au coin des maisons pour guetter son passage, car M. Troupe ne pouvait plus mettre le pied dehors sans craindre de le voir fondre sur lui, surgi on ne sait d'où, et, cramponné à un bouton de son veston, exhaler sur son mode larmoyant ses plus touchantes protestations de dévouement. La scène, assurément, était belle et noble, mais les passants l'appréciaient mal et M. Troupe sentait bientôt naître autour de lui un tel Gulf Stream de ridicule qu'il s'enfuyait, éperdu, par les petites rues sombres.

Sans cesse, ce supplice et d'autres analogues se reproduisaient avec des variantes propres à en éviter la monotonie. Tout le quartier sut vite à quelles circonstances M. Troupe devait la connaissance de Lagneau et, comme il est toujours des gens pour tourner en dérision les plus louables actions, on le dota d'un sobriquet mal sonnant que des garnements lui répétaient sans aucune discrétion. Dès lors, il n'osa plus sortir que le soir et s'abstint de porter le ruban tricolore dont se pavoisait sa boutonnière.

Sa bonne renommée, portée par Lagneau, arriva jusqu'au café qu'il fréquentait depuis quinze ans et il se vit empoisonner l'heure exquise de l'apéritif. Ses amis saluaient maintenant son arrivée de sous-entendus ironiques, et le fait de « sauver le manillon » par une adroite passe de cartes soulevait contre lui d'intusables plaisanteries. Pour la première fois, il s'aperçut que l'absinthe est amère.

Le temps, qui effrite le marbre et renverse les ministères, passa sur Lagneau sans entamer son affection ; pendant des années, toutes les circonstances lui furent bonnes pour la manifester, mais quoiqu'il eût comblé son bienfaiteur des marques de sa haute estime, quoiqu'il lui eût offert des fonctions honorifiques dans tous les mariages de sa famille et réservé le parrainage de sa progéniture, son âme de caniche n'était pas satisfaite. Il vivait dans l'espoir de pouvoir rendre un jour quelque immense service à l'homme auquel il devait la vie.

Enfin, il crut avoir trouvé.

Durant plusieurs semaines on le vit s'agiter d'insolite façon. Il fit maintes démarches, visita de lointaines relations, tint des conciliabules mystérieux et se livra à quantité d'autres occupations inusitées, au point que son entourage conçut des soupçons sur l'intégralité de ses facultés. A toutes les questions, il se contenta de répondre :

— Laissez-moi faire, j'ai mon idée. C'est une surprise que je prépare à quelqu'un... Oh ! mais une surprise !...

Et, en effet, ce fut une surprise.

Un matin, M. Troupe, en ouvrant sa fenêtre, aperçut sur un mur, en face de chez lui, une immense affiche rouge portant ces simples mots :

ÉLECTIONS LÉGISLATIVES

Onésime TROUPE

S'il put croire à une homonymie, ce ne fut qu'un instant ; trois mètres plus loin, un autre placard reproduisait son nom accompagné d'une profession de foi vibrante et de tels détails sur le candidat que le doute fut impossible.

Alors, une immense stupeur s'empara de tout son être et les bras lui tombèrent.

Ainsi, grâce à la sollicitude sans nom d'un imbécile, il était, lui, O-né-si-me Trou-pe, homme paisible et dépourvu d'ambition, obligé de disputer à une meute d'adversaires une fonction qu'il ne désirait point. En une minute, il se vit rédiger des manifestes, flagorner des électeurs et présider des réunions publiques où des gens inconnus le couvriraient d'injures. Peut-être — Lagneau aidant — il serait élu ; alors il lui faudrait abandonner ses chères habitudes, sa bonne sieste d'après-dîner pour s'en aller, tous les jours ou presque, siéger à la Chambre, un endroit peu sûr où le sommeil est fréquemment troublé ; où, paraît-il, on reçoit des horions ; les journaux l'appelleraient, chéquard, blocard, vendu...

Et après cela, « l'autre » trouverait mieux encore.

Devant un avenir aussi noir il eut peur et, ayant ramassé ses bras, il s'enfuit éperdument. Rentré chez lui, l'âme en deuil, il fit ses malles à la hâte, fréta un fiacre, prit le train, puis le paquebot et ne s'arrêta qu'aux antipodes, à peine rassuré d'avoir mis la terre entre lui et son persécuteur.

Il vit heureux maintenant dans une petite sous-préfecture de la Malaisie, où de hautes influences lui ont obtenu une place de gardien à la morgue et, dans la fréquentation d'honnêtes hommes dûment noyés, il se console des tracasseries de Lagneau qui ne le fut qu'à demi.

Bernard Gervaise.



V'LA LE VITRIER

— Pas besoin de mes services, la bourgeoise?
— Non.

— Vous êtes bien sûre?

Courrier Pêle-Mêle

Sifflets des trains.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du 30 juillet 1905, M. Dallien demande si les sifflements des trains correspondent à une utilité réelle, ou ne sont que les restes d'un vieil usage. Dans le numéro du 3 septembre, M. Excident Detope donne une réponse un peu fantaisiste.

Le sifflement du train est destiné à prévenir les gens qui pourraient être exposés à un danger, par suite du passage des trains. C'est ainsi que les mécaniciens n'abordent jamais un tunnel sans siffler, qu'ils n'entrent jamais dans une gare, ne franchissent un endroit où les gens peuvent circuler habituellement, sans prendre la même précaution. Jamais, surtout, ils ne mettent leur machine en marche sans donner un coup de sifflet. Enfin, dans les trains de marchandises, non munis du frein à air comprimé, le sifflet a une autre utilité. Deux coups de sifflet rapprochés indiquent aux gardes-freins qu'ils doivent serrer les freins des wagons sur lesquels ils se trouvent.

Recevez, etc.

Dr Gomma.

Bésicles.

Monsieur le Directeur.

Dans le numéro du 10 septembre 1905, un de vos correspondants, parlant de l'origine des bésicles, en attribue la paternité à Charles II, roi d'Angleterre, et raconte à ce sujet une intéressante anecdote.

Cette question de l'origine des bésicles n'est pas encore réglée ni près de l'être.

On recule tous les jours cette origine, puisqu'on prétend que l'emploi des verres correcteurs des visions anormales est antérieur à la fameuse émeraude taillée de Néron.

A ce sujet, il n'est pas sans intérêt de signaler qu'à une réunion d'une société médicale de Tunis, le 25 novembre 1903, un oculiste, M. le docteur Cuénod, présentait deux lentilles plan convexe, trouvées, le 11 novembre 1902, par le R. Père Delattre, de Carthage, dans une chambre mortuaire de la nécropole punique voisine de Sainte-Monique de Carthage.

De diverses considérations, qu'il serait trop long de relater ici, le docteur Cuénod tire cette conclusion que ces lentilles étaient peut-être employées comme verres correcteurs d'une vision anormale...

Adhuc sub judice lis est.

Recevez, etc. Dr Gomma.

Partisan au féminin.

Monsieur le Directeur,

Le mot « partisan » n'a pas de féminin. Ce mot, employé comme substantif ou comme adjectif, devrait avoir un féminin, étant d'un usage très courant. Jusqu'ici, l'Académie ne s'est point arrêtée à ce détail... et pense à d'autres choses...

En attendant, si, dans une phrase, on est embarrassé par ce mot, le mieux est de... retourner la phrase, comme l'on fait en beaucoup d'autres cas. La difficulté est vaincue, mais cela ne nous avance pas à grand'chose...

Doit-on mettre partisane, partisante?... La parole est aux académiciens...

Recevez, etc. J. P. (Perpignan).

En réponse à M. Fido qui demande, dans le *Pêle-Mêle* de cette semaine, quel est le féminin du mot *partisan*, je dirai : c'est partisane.

Ce mot a été employé par plusieurs auteurs, notamment Voltaire.

On dit aussi partisante, mais c'est moins correct. J. de Lapallotti.

Question interpêlemêliste

Les nouvelles habitations à Paris sont pourvues maintenant d'un confort assez grand. On y trouve : chauffage, éclairage électrique, salle de bains, téléphone, ascenseur.

Existe-t-il des villes où le confort est encore plus développé qu'à Paris? Claude.



LA GENÈSE D'UNE INVENTION

Comment le docteur Guillotin fut amené, en l'an 1778, un soir qu'il assistait à une représentation du Théâtre-Français, à déclarer que la guillotine était le seul genre de supplice rationnel.



— Parmentier!... vous descendez de... la pomme de terre?
— Non, mon capitaine, je descends de planton. J'étais exempté des pommes par le caporal.





La Patronne. — Voici mon vieux corset, mais pourrez vous en tirer parti.
La Bonne (*ravie.*) — Si fait, madame, donnez...

... il y a toujours moyen de s'arranger.

UN PÉAGE

Il y a quelques annees encore, on ne pouvait passer le pont de l'île Saint-Denis que moyennant paiement d'un droit de péage entre les mains d'un vieux soldat retraité, préposé à la perception de cet impôt voyer. Comme ce péage était impopulaire parmi les habitants, on ne manquait pas de jouer de nombreux tours au préposé à la recette. Un jour, un plaisant de la localité ayant aperçu dix ouvriers s'avançant vers le pont, il s'approcha d'eux et leur dit :

— Ohé, les amis, passez tranquillement le pont, je me charge moi de trouver le moyen de vous faire passer *à l'œil*.

Il s'avança alors vers le petit bureau du retraité et, sortant de sa poche une poignée de sous, lui dit en comptant tout haut le nombre des ouvriers qui traversaient le pont en bande.

— Ils sont neuf!

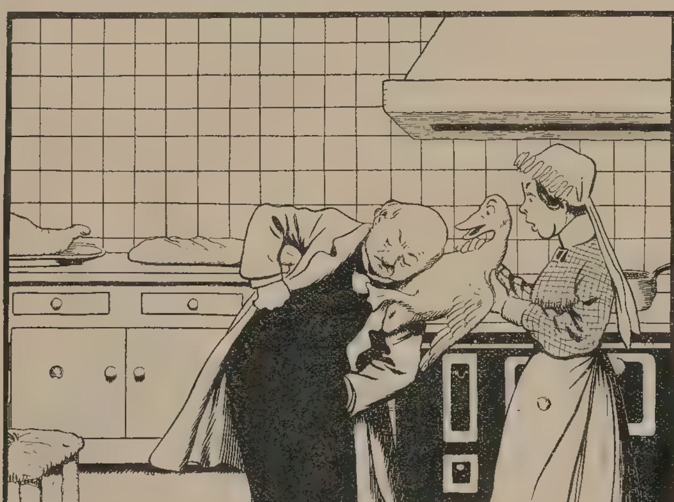
— Pardon, observá le préposé, ils sont dix!

— Mais non, insista le farceur, je vous assure qu'ils ne sont que neuf.

Et il se remit à les compter lentement, de façon à leur donner le temps de traverser le pont, et de disparaître au tournant de la route. Puis il dit au vieux débris :

— Vous avez raison. Ils sont dix. Mais que voulez-vous que cela me fasse à moi : je ne connais pas ces gens-là?

Puis il déposa négligemment son sou sur le guichet du bureau et s'en alla guilleret en chantonnant.



HYGIÈNE MODERNE

Le Docteur. — Les bronches sont excellentes... les poumons fonctionnent admirablement... vous pouvez mettre à la broche.

Maison tranquille.

Bélidor, cherchant une chambre, finit par en trouver une à son goût. Avant de la retenir, il demande au logeur si la maison est tranquille.

— Oh! oui, monsieur, répond celui-ci, et la preuve qu'elle l'est, c'est que dans la pièce à côté il y a un fort chanteur et dans celle au-dessous un pianiste de talent. Or, pour rien au monde, ces artistes ne consentiraient à habiter une maison bruyante.

D'OUTRE-MANCHE

Messieurs les Snobs, vous qui importez d'Angleterre vos vêtements, vos cravates, vos opinions et jusqu'à votre sottise, permettez-moi de signaler à votre goût si raffiné, le petit passe-temps suivant. Il fleurit à Londres, sans cela je n'aurais garde de vous en parler.

Voici en quoi consiste cet exercice des plus spirituels. Au lieu d'accoler à un adjectif l'adverbe qui lui convient, on emploie l'antonyme de cet adverbe.

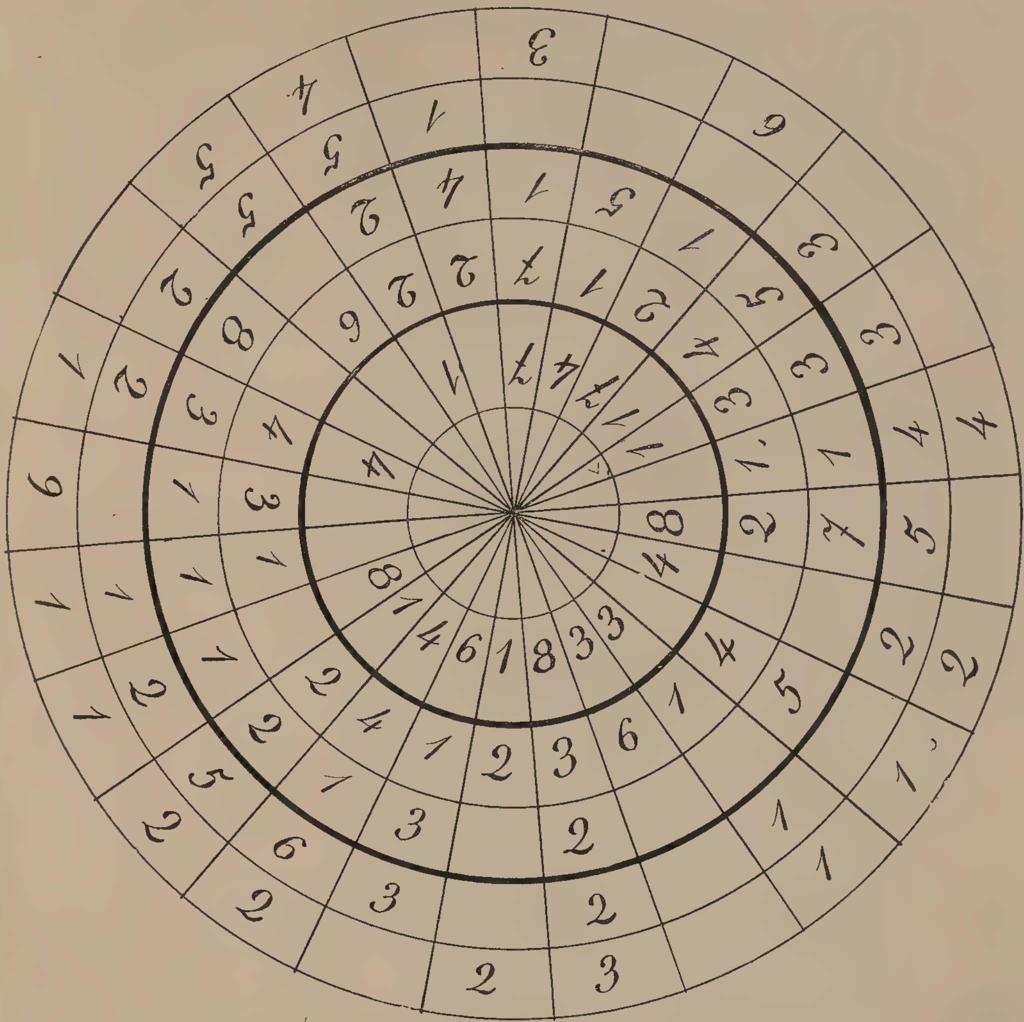
C'est ainsi qu'il est élégant de dire :

J'ai un ami qui est affreusement aimable.

Ou :

Cette personne est délicieusement laide.

N'est-ce pas charmant?



CONCOURS

DU PROVERBE CIRCULAIRE

De quelle façon ces différents cercles concentriques peuvent-ils contenir un proverbe? Voilà qui ne doit pas vous paraître extrêmement clair.

La chose est bien réelle pourtant, puisque c'est cette figure même qu'adressa, certain jour, notre collaborateur Poindinterro à son ami M'Harcèle qui lui demandait son avis sur nous ne savons plus quel sujet.

Ajoutons qu'avec cet envoi, Poindinterro donnait à M'Harcèle quelques indications de nature à lui en faciliter la solution.

Malgré cela, M'Harcèle ne put déchiffrer ce casse-tête; il a donc recours, comme toujours en pareil cas, à la sagacité de nos lecteurs.

Voici les explications données par Poindinterro :

— Tu vois ici, séparés par de gros traits, un cercle et deux anneaux. Fais tourner les deux anneaux autour du cercle et fixe-les dans une position à déterminer. Tu t'occuperas alors des vingt-quatre sections qui partagent la figure du centre à la circonférence, et qui lui donnent l'aspect d'un gâteau coupé en vingt-quatre tranches. Dans chaque tranche, il y a des chiffres. Additionne-les. Supposons que l'une d'elles te donne le nombre 23. Compte alors sur les doigts, et tu verras que la vingt-troisième lettre de l'alphabet est le W. La tranche examinée représente donc la lettre W. Chacune des autres tranches te fournira, de la même manière, une lettre de l'alphabet. Ces lettres, lues à la suite et dans l'ordre, en tournant de gauche à droite (à l'inverse du moulin à café), te donneront, en un proverbe lapidaire, la réponse à ta question. Et maintenant, débrouille-toi.

Ce Concours sera clos le 17 février.

Prière d'ajouter à la solution le bon à détacher que l'on trouvera ci-dessous et de mentionner, extérieurement à l'envoi : **Concours du Proverbe circulaire.**

Les prix suivants seront attribués aux meilleures solutions :

1er Prix : *Une jolie montre en argent.*
2e Prix : *Une garniture de bureau, monture argent.*
3e Prix : *Une boîte de couleurs.*
4e Prix : *Une boîte de compas.*
5e Prix : *Un coupe-papier, ivoire et argent.*
6e Prix : *Un cachet-figurine d'art.*
7e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
8e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
9e Prix : *Un bloc-notes de poche.*
10e Prix : *Un bloc-notes de poche.*

CONCOURS DU PROVERBE CIRCULAIRE

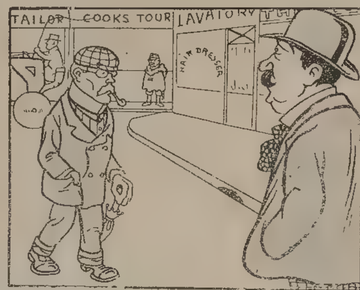
Détacher ce rectangle et le joindre à l'envoi de la solution.

QUELQUES CITATIONS POÉTIQUES



Aux cœurs bien nés que la patrie est chère.

CORNEILLE.



Non, non, jamais en France l'Anglais ne règnera.

Casimir DELAVIGNE.



Que faut-il au poète? Un baiser et du pain.

MUSSET.



Et monté sur le faîte il aspire à descendre.



Si tes destinées deviennent mauvaises, tu te verras seul.

VIRGILE.



L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

RACINE.



UN SIÈCLE D'ÉLÉGANCES MASCULINES OU LE CYCLE DU RIDIDULE

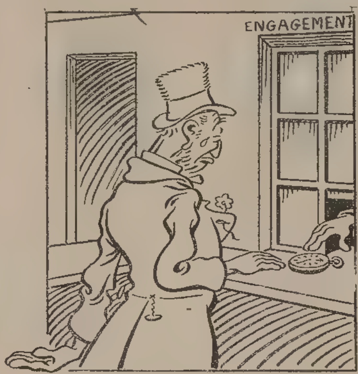
LE MODERNE 1906. — Quelles bonnes balles ils avaient en 1880!

A PROPOS DE LA SÉPARATION

Maintenant que la séparation des Eglises et de l'Etat est chose faite, il nous sera permis, sans être soupçonnés de faire de la politique, d'attirer l'attention sur quelques autres séparations intéressantes.



Il y en a de pénibles et irrémédiables.



Il y en a d'autres qui, quoique pénibles, ne sont quelquefois que momentanées.



D'autres encore dont on ne ressent la douleur que quelque temps après.



Il y a des séparations sur lesquelles nous glisserons (sans jeu de mots).



Et d'autres d'intérêt général.



Il y a des séparations qui s'imposent tellement fréquemment, qu'on a pris le parti de les laisser se faire d'elles-mêmes; c'est plus prudent et le résultat en est même meilleur.



Puis, les séparations énervantes.



Et les séparations bénies.



Enfin, sans nous infiltrer dans la question broussailleuse du divorce, il est d'autres séparations de corps. Et l'on voit que notre malheureuse vie est, hélas! sujette à bien des séparations.



STYLE ÉLECTORAL

Le Bon Candidat. — Voici ce que je voudrais dire à mes électeurs : « Je tâcherais de mon mieux de soutenir vos intérêts. S'il y a parmi vous quelques hommes de mérite, je les signalerai à l'attention du gouvernement pour obtenir qu'ils soient récompensés. Je voterai contre les augmentations d'impôts qui ne seraient pas jugées indispensables. » Mettez-moi cela en bon style électoral pour mon affiche.



Le Secrétaire. — Voici ce que je mets et je crois avoir bien traduit votre pensée : « Citoyens! Notre département mérite d'être le plus heureux, le plus prospère, le premier de la France, que dis-je, du monde. Il le sera si vous me nommez. Les hommes de mérite chez nous sont légion, ils ne représentent pas la majorité, mais l'universalité du département. Tous, grâce à moi, seront décorés. Quant aux impôts, je ne les discute pas, je les biffe. Plus d'impôts, tout au moins pour mon arrondissement, telle est ma devise, tel est l'heureux présage que vous apporte ma candidature. »



LEÇON DE CHOSES

— Vois-tu, mon enfant, dans la vie, à tout instant, on trouve à s'instruire; ainsi, cet ivrogne qui vient de laisser tomber son litre va nous démontrer la différence qu'il y a entre le contenu et le contenant : le contenu lui est monté à la tête et le contenant est tombé à ses pieds.

Intelligence des Fourmis.

Les animaux sont-ils des machines inconscientes? ou doit-on leur reconnaître une vie intellectuelle? Ce problème, qui passionna les partisans et les détracteurs de Descartes, est de nouveau à l'ordre du jour, au moins en ce qui concerne le petit monde des insectes.

Il y a quelques années, M. Maurice Maëterlinck, le célèbre écrivain belge, nous initiait, dans sa *Vie des Abeilles*, à certains traits de mœurs et de caractère qui dénotent, chez les mouches à miel, une conception très remarquable de la vie sociale. Aujourd'hui, c'est miss Fielde, une Américaine, qui nous étonne par ses révélations entomologiques. Miss Fielde a visité le Texas et le Brésil; elle s'y est attardée à l'examen minutieux de tout petits. Et elle nous affirme, à présent, que les fourmis peuvent lire dans la pensée d'autrui, grâce aux antennes dont le rôle n'a été, jusqu'alors, qu'imparfaitement délimité.

La fourmi, dit-elle, vit peu à la surface; elle n'a donc pas besoin d'appareils audilifs; d'ailleurs, son extrême sensibilité l'avertit de la moindre altération de l'air.

Quant à ses yeux, ils lui rendent peu de services, sa vue étant si faible qu'elle ne distingue pas, *à un centimètre*, un ennemi qui la guette, immobile.

Pour miss Fielde, l'antenne est toute la fourmi; et, dans l'antenne, elle voit uniquement l'odorat, d'accord en cela avec l'Anglais Lubbock, et contrairement à l'opinion allemande qui considère les antennes comme les organes du toucher (fühler). La jeune savante a étudié plus particulièrement la fourmi brune dont l'antenne est composée de douze articulations, dont chacune a son rôle spécial.

Ainsi, quand la fourmi est éloignée de son nid, c'est la dixième articulation de l'antenne, le *sens de l'orientation*, qui la remet dans le bon chemin; supprimons-lui la onzième et la douzième articulations, le *sens olfactif de la famille* et le *sens olfactif de l'habitat*, elle ne répugnera pas à demeurer dans une fourmilière étrangère.

Rencontre-t-elle sur sa route une congénère d'une autre fourmilière, le *sens de la combativité* la pousse au duel avec cette rivale, duel qui se termine, le plus souvent, par la mort de l'une et de l'autre.

Ainsi, miss Fielde a déterminé la raison d'être et le but de chaque articulation de l'antenne. Ses observations, toutes appuyées par de nombreux exemples, apportent une contribution considérable à la science encore embryonnaire de l'intelligence des animaux.

Aussi bien, dès maintenant, ce qui semble définitivement acquis, c'est que les antennes décomposent les fonctions en déléguant à chaque articulation une fonction spéciale dans la vie physique et morale de la fourmi.

Que voilà donc une découverte qui eût fait la joie de Réaumur! On se souvient, en effet, que le grand physicien accordait de l'intelligence même aux invertébrés inférieurs.

Bull.

NAPOLÉON III CHASSEUR

On se souvient de l'accident qui eut lieu sous la présidence de M. Félix Faure, au cours d'une chasse présidentielle, accident qui rendit célèbre le généralissime Brugère. Ces sortes d'accidents sont rares, heureusement, et aucun d'eux ne fut à déplorer durant le septennat de M. Loubet.

Mais les présidents de la République n'ont pas le monopole de semblables accrocs. L'empereur Napoléon III reçut un jour, à Saint-Germain, pendant une battue, un grain de plomb dans le cou, grain de plomb envoyé — bien fortuitement — par le maréchal de Mac-Mahon, qui fut longtemps avant de se consoler d'un pareil malheur. On dut cependant, ce jour-là, arrêter la chasse : l'empereur riait, mais il avait le cou inondé de sang, le plomb du maréchal ayant atteint une veine.

Napoléon III, du reste, ne fut jamais grand chasseur, — pas plus, d'ailleurs, que Napoléon Ier qui considérait la chasse comme un simple exercice d'hygiène; — il galopait, tandis que ses veneurs se chargeaient de suivre la bête. La seule chose qui l'amusât, c'était de se trouver à l'hallali.

Un jour, à Fontainebleau, le cerf faisait tête aux chiens. Seuls, quelques piqueurs se trouvaient là, ni l'empereur, ni ses grands officiers n'ayant pu suivre. Déjà, plusieurs chiens étaient hors de combat et les piqueurs se regardaient embarrassés. Que devait-on faire? Fallait-il tuer la bête sans attendre l'empereur, ou bien laisser périr tous les chiens?

Pris de pitié à la vue de ces bêtes éventrées, le plus ancien des piqueurs finit par prendre un parti énergique : celui de tuer le cerf. Mais au même moment, voilà l'empereur qui paraît au bout d'une allée.

— Nous sommes perdus! s'écrient les piqueurs.

— Bah! dit l'un d'eux, on peut encore arranger les choses.

Et, ce disant, il coupe dans le bois deux petites branches en forme de fourches à deux dents. Puis, il plante en terre les manches de ces fourches, pose le ventre du cerf entre les dents et, redressant les pattes de l'animal, lui donne une apparence de vie. Aussitôt, sur un signal, les chiens entourent la bête, en hurlant.

Napoléon III arrive, descend de cheval, prend sa carabine, épaule, vise longuement, tire et... tue le meilleur chien de la meute.

Après quoi, il remonte à cheval et se retire persuadé qu'il a tué le cerf!...

H. J.



PASSY (*tête de ligne.*)
Mme Lard entre dans le Métropolitain.



PALAIS-ROYAL
Mme Lard en sort.

Vers de Mirliton.

Le bon poète Maurice Vaucaire a publié, ces temps derniers, dans la *Revue*, une étude à la fois très fouillée et très spirituelle sur les livrets d'opéra et d'opéra-comique.

Il n'est pas rare d'entendre au lendemain d'une « première », sur une de nos deux grandes scènes lyriques, les critiques gémir sur la médiocrité du livret conçu, d'après eux, en prosodie mirlitonesque; comme si, de parti pris, on ne chargeait jamais que des sous-poètes de la confection des librettos.

M. Maurice Vaucaire s'inscrit en faux contre cette assertion de nos Aristarques musicaux, et il prouve, dans son article, que si les livrets d'opéra et d'opéra-comique sont d'une si désespérante faiblesse poétique, la faute en est aux compositeurs et aux chanteurs qui obligent le librettiste à des clichés sans élégance, mais faciles à noter.

Le « parolier » d'un ouvrage lyrique n'a pas « le tour libre et le beau choix des mots », pour parler la langue de Molière; il faut qu'il emploie fréquemment les exclamations : *ô désespoir !... bonheur suprême !... cruel amour !... funeste flamme !... destin maudit !*

M. Vaucaire cite le cas d'un poète lyrique qui avait écrit, dans un passage de son œuvre : *elle est exquise*. Eh bien ! jamais son interprète ne chanta que ces quatre autres vers : *Ah ! quelle est belle !*

Non, le librettiste n'a pas le droit de céder à l'inspiration; il faut qu'il reste dans la note dramatique, et, au lieu d'écrire : *c'est la fièvre qui m'agite*, il faut qu'il mette : *quelle ardeur m'entraîne et me dévore !*

Enfin, Charpentier vint, et, le premier en France, brisa les vieux moules. Cela n'a pas empêché sa *Louise* de triompher, et non pas devant des banquettes.

Alfred Bruneau suivit l'exemple, et, dans son dernier opéra-comique, *l'Enfant-Roi*, il n'a pas hésité à mettre en musique des phrases dans le goût de celle-ci :

— Combien ce saint-honoré?
— Deux francs.

M. Vaucaire estime avec raison que cette prose très... prosaïque, mais bien en situation, est encore préférable aux niaiseries poético-sentimenteuses de Scribe.

Et il cite, à l'appui de sa thèse, ces passages tirés de *Manon Lescaut*, opéra-comique du susdit Scribe, mis en musique par Auber. D'abord, la romance de la mansarde :

Plus doux que le musc et que l'ambre,
Ces lilas dans mon grenier
Seront le seul mobilier
Qui garnira notre chambre.
Sa fraîcheur fait son mérite,
Profitons-en vite et vite,
Tra la la la

Puis, l'air de Des Grieux, obligé de s'engager dans les gardes-françaises :

O fatal devoir !
Il faut, subalterne
Porter la giberne
Et dans la caserne
M'enfermer ce soir.

Enfin, ce morceau de poème, chanté par des nègres, au dernier acte.

Un peu d'espoir
Au pauvre noir,
Pitié pour lui !
Le teint n'y fait rien !
Quoique noir on aime bien.

C'est après ce petit chef-d'œuvre poétique que Manon Lescaut meurt.

Entre nous, c'est ce qu'elle avait de mieux à faire.

La-Brie.



LA POLITESSE FRANÇAISE

LARFOUILLAT. — Qui donc prétend qu'en France la politesse s'en va. C'est toujours à qui s'écartera pour me laisser passer.



PAROLES A L'ENVERS

— Maman, quand je serai grande, est-ce que je serai mariée à un homme comme papa?
— Oh! oui.
— Et si je ne me marie pas, est-ce que je serai une vieille fille comme ma tante?
— Oui.
— Oh! maman, je veux rester petite fille.

DE NOS LECTEURS

La bouteille de Falerne.

L'histoire très authentique qui va suivre, se passe au mois de juin 1877.

A la suite de fouilles archéologiques pratiquées dans le département des Bouches-du-Rhône, un groupe de savants marseillais avait mis au jour des ruines romaines remontant à l'époque des Antonins (premier siècle de notre ère).

Une intéressante collection d'armes, de poteries, de vases et d'ustensiles divers, fut exhumée par les soins de maints « piocheurs » éminents et transportée religieusement au musée Barelly, à Marseille.

C'est là que M. Berthelot, le célèbre chimiste, aujourd'hui membre de l'Académie française, découvrit, parmi ces précieuses trouvailles, un vase de bronze dans lequel était enfermé un épais tube de verre de la contenance d'un litre.

Ce mystérieux tube de verre, hermétiquement bouché, était plein d'un liquide rougeâtre, dont M. Berthelot se hâta de faire l'analyse.

Au bout de cinq minutes, il était fixé.

— Je m'en doutais, s'écria-t-il, ivre de joie... C'est du vin!

... Du Falerne de derrière les fagots, vieux de dix-huit siècles, quelle joie pour un fin lettré épris de l'antiquité, quelle aubaine pour un gourmet, quel « clou » sans égal pour un dîner académique!!!

M. Berthelot, à force d'intrigues, obtint la faveur insigne d'emporter son flacon de Falerne, et rentra à Paris, triomphant...

A peine de retour, il n'eut rien de plus pressé que d'inviter à dîner une douzaine de ses éminents confrères, — parmi lesquels M. Loevy, le directeur de l'Observatoire, — en leur promettant, pour le dessert, une surprise extraordinaire et sans précédent dans les annales de la gastronomie.

Tous les convives, alléchés par cette mirifique promesse, furent exacts au rendez-vous.

L'amphitryon, radieux, ne se tenait pas de joie.

Le dîner fut charmant. On mangea de bon appétit les mets les plus succulents, on but force vins généreux, et le repas fut de « sel attique assaisonné partout »...

Mais on attendait le dessert avec impatience!...

Entre la poire et le fromage, M. Berthelot fit un signe, et la bonne apporta la fameuse surprise!

Quand on sut que c'était là du Falerne authentique, on fit une ovation au maître de céans... Puis la fiole fut ouverte au milieu du recueillement général, et M. Berthelot, d'un geste sacerdotal, versa du Falerne à la ronde... non dans des coupes d'or, comme l'eût exigé la tradition antique, mais dans de simples verres à bordeaux...

Puis, un grand silence se fit, et l'on dégusta ce noble viatique avec une émotion littéraire qui donnait envie de murmurer des vers latins!...

... A vrai dire, ce breuvage n'était pas bon!... C'était même un peu fade... pour ne pas dire tout à fait écœurant, nauséabond, gluant, infect en un mot!...

Mais, que voulez-vous, on n'a pas tous les jours la bonne fortune exceptionnelle de déguster un vénérable vin de mille huit cents ans, qui fut peut-être vendangé dans les vignes d'Horace!...

Aussi, pour la rareté du fait, chacun but, sans trop sourciller, le saumâtre contenu de son verre.

A ce moment, on apporta un télégramme qui venait d'arriver pour M. Berthelot...

— Vous permettez? fit celui-ci.

Et il lut.

... On vit son front se rembrunir, sa bouche se plisser, ses yeux se révulser, et son teint fleuri devenir subitement livide.

La dépêche s'échapa de ses mains tremblantes.

— Ah! mon Dieu! s'écrièrent ses amis avec sollicitude... Est-ce un malheur?

— Lisez! murmura simplement M. Berthelot, d'une voix mourante...

Ce n'était pas précisément un grand malheur, mais voici ce que contenait la fatale dépêche :

Marseille, 7 h. soir. Buvez pas liquide rouge. Déchiffré aujourd'hui inscription à ce sujet. Pas Falerne : corps du consul Caïus Septimus, liquéfié par procédé ancien, perdu aujourd'hui.

... Lucrèce Borgia déclarant à ses convives : « *Messieurs, vous êtes empoisonnés!* » ne saurait égaler l'effet d'horreur éperdue que produisit la lecture de ce télégramme sensationnel...

Cinq secondes après, il n'y avait plus personne : comme si l'on eut crié au feu, tout le monde avait fui sans attendre les cigares!...

PERNO GOMEZ.

Cordonnier.

Autrefois, on disait *cordovanier*; en Angleterre, on se sert encore du vieux mot *cordwainer*. Quelques étymologistes prétendent que ce nom aurait pour origine le cuir de Cordoue, qui était fort estimé au moyen âge.

C. L. J.

Fable express, par 1. 2. 3.

Le Soldat et l'Epicier.

LE SOLDAT.
Pourrais-tu me prêter un vieux bout de chandelle
Pour adoucir un peu mon godillot rétif?
L'EPICIER.
Mille regrets, mon cher. Aux prêts je suis rebelle.
MORALITÉ.
Point d'argent, point de *suif*.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 50, du 10 décembre 1905.)

(Nº 55.) **FANTAISIE**, par 1, 2, 3.

Trouvez des mots signifiant :
— Carte — Langue — Pointe — Grande quantité — Parcouru des yeux — Mis en mouvement — Négation — Portion — Convaincu — Point cardinal — Préfixe appliqué à ce qui a cessé d'exister — Métal — Certain.

Placez à la droite de ces mots et dans l'ordre les mots signifiant :
Bond — Chef-lieu — Enlève — Aliment — Se



LES PAVÉS À DÉCLANCHEMENT PHONOGRAPHIQUE OU LE DERNIER CRI DE LA RÉCLAME

endra — Conjonction — Bâton Vieille — Énoncée — Abri — Plus mauvais — Au monde — Saison.

Les groupes de deux mots ainsi constitués formeront, sans interversion de lettres, autant de nouveaux mots signifiant :

Fait de guerre — Accordés — Coiffure - Pâtisserie — Brillera — Sans voix — Azotique — Divisée - Infirmité — Plancher élevé — Meurt — Parée — Certitude.

Prenez dans chacun des treize groupes les initiales des deux mots ayant servi à le former, et lisez-les à la suite pour former un proverbe.

(Nº 56.) **MOTS EN TRIANGLE**, par Matou.



Consonne Pronom — Poil - Ville d'Algérie - Ville du Brésil — Irritation — Corps inorganique Journal.

(Nº 57.) **ACROSTICHE DOUBLE**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

× E I × E
× G A × E
× R I × N
× A R × E
× A T × N
× S A × E
× E D × E
× S T × R

Trouver horizontalement huit mots.

Les ×, lues en acrostiche, donneront : à gauche, un prénom féminin; à droite, un prénom masculin.

(Nº 58.) **CRYPTOGRAPHIE**, par Michel Lannier.

O'rllune leves diu dunageur or ynguibr, hgnehg'eo yncervyr diu oi dnosunvvruer.

(Sterux.)

(Nº 59.) **LE SON DES LETTRES**, par Daino.

Je crus étouffer en entrant dans cette chambre, que depuis si longtemps on avait oublié d' ■ ■ ■.

Je m'arrêtai devant un tableau ■ ■ ■ songeur.

C'était le portrait de ma tante, morte récemment, et dont je venais d' ■ ■ .

C'était une toile vieillie et ■ ■ ■ comme une médaille ancienne, dont l' ■ ■ ■ n'aurait plus été visible qu'en partie.

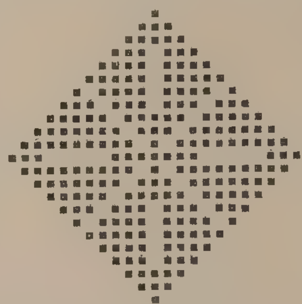
Jeune, dans ce portrait, les cheveux disposés en bandeaux ■ ■ ■ avec soin, comme le voulait la coquetterie de cette époque, son regard semblait m'examiner ■ ■ ■ ■ tous mes mouvements dans cette chambre silencieuse.

Comme tout est ■ ■ ■, songeai-je, et combien passe vite le bonheur qu'on a si longtemps poursuivi ■ ■ ■ d'atteindre.

Remplacer les points par des lettres qu'on prononcera suivant leur son détaché, de façon à compléter le récit.

(Nº 60.) **LOSANGE**, par Valérius.

Consonne — Etendue d'eau — Assaisonner — Poisson — Préposition - Durillons — Poison — Qui ressemble à un autre Boue - Consonne — Peintre italien (1575-1642) — Partie du corps — Consonne — Instrument — Condiment — Colère — Article — Soutiens — De race russe — Consacrai — Mines de sel — Epoque — Fantaisie — Ville de France — Consonne — Contrée de Syrie — Semblable - Homme de métier — Choix — Qui inspire de la répugnance — Consonne — Vases de table — Arme — Allure — Mouillas — Textile — Embarcation — Se rendrait — Bruit — Vallée — Canton suisse — Espaces de temps — Consonne — Poète espagnol (1563-1635) — Faubourg de Constantinople - Consonne — Craintes — Religieux mahométans — Connaît — Têtes de tiges Adverbe — Rongeur — Greffes — Légumineuse — Voyelle.



GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

PETITE CORRESPONDANCE

. Bazeille. — Non; c'est une lacune de la langue.

. Hascoël. — Nous n'avons reçu, à ce sujet, que ce que nous avons publié dernièrement.

. Caburet. — Demandez le règlement de ces Salons aux sociétés qui les organisent. Généralement, on y expose gratuitement.

. R. S. — Le règlement dont vous parlez n'est resté qu'à l'état de projet.

Mlle R. Brise. — Il serait préférable que vous preniez d'abord l'avis de quelque personne éclairée de votre entourage.

. Turin. — Vous obtiendrez plus sûrement ces renseignements en vous adressant au secrétariat de cette école.

P. D. Maroc. — 1° Il y a eu à cette époque de nombreuses controverses, et l'on n'a jamais pu se mettre d'accord sur le commencement du siècle au 1er janvier 1900 ou 1901; 2° Non.

M. A. Leclercq. — 1° Nous ignorons les secrets de cette opération; 2° Il n'y a qu'à laisser faire, c'est de beaucoup le plus sûr.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

La Compagnie organise, avec le concours de l'« Agence des Voyages Modernes », les excursions suivantes :

Egypte et Haute-Egypte.

Départs de Paris, les 10 janvier et 21 février 1906.
Prix (tout frais compris) 1re classe : 2.200 francs.
Durée de l'excursion : 36 jours,

Italie.

Départs de Paris, les 27 janvier et 10 mars 1906.
Prix (tout frais compris) 1re classe : 780 francs; 2e classe : 680 francs.
Durée de l'excursion : 20 jours.

Sicile.

Départ de Paris, le 30 janvier 1906.
Prix (tout frais compris, 1re classe : 1.000 francs.
Durée de l'excursion : 20 jours
S'adresser, pour renseignements et billets, aux bureaux de l'Agence des Voyages Modernes, 1, rue de l'Echelle, à Paris.



— Ah! qu'il est laid, on dirait un hibou; est-ce que sa femme est aussi laide que lui?

— Au contraire, c'est une femme très chouette!

12e ANNÉE — N° 7. 10 Centimes 18 FÉVRIER 1906.

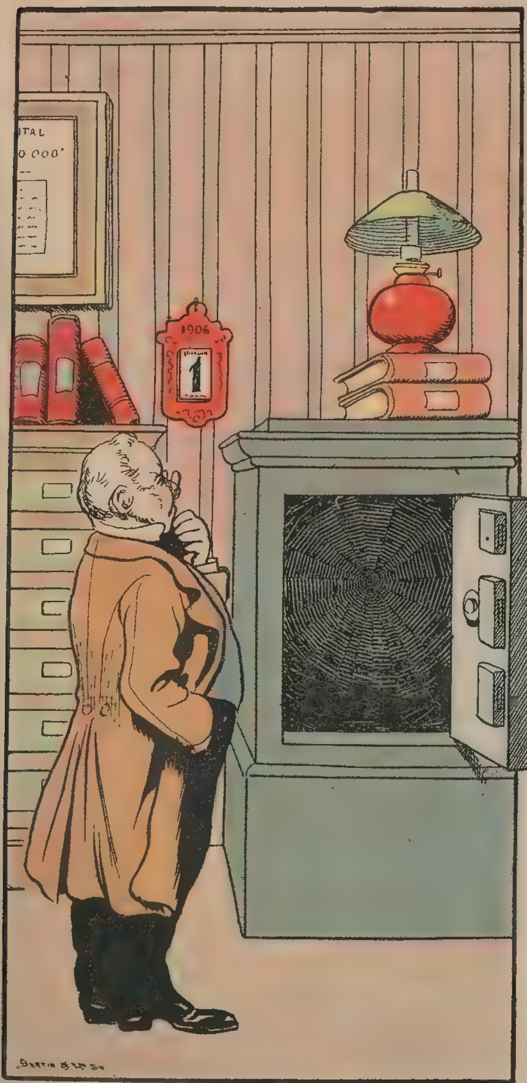
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

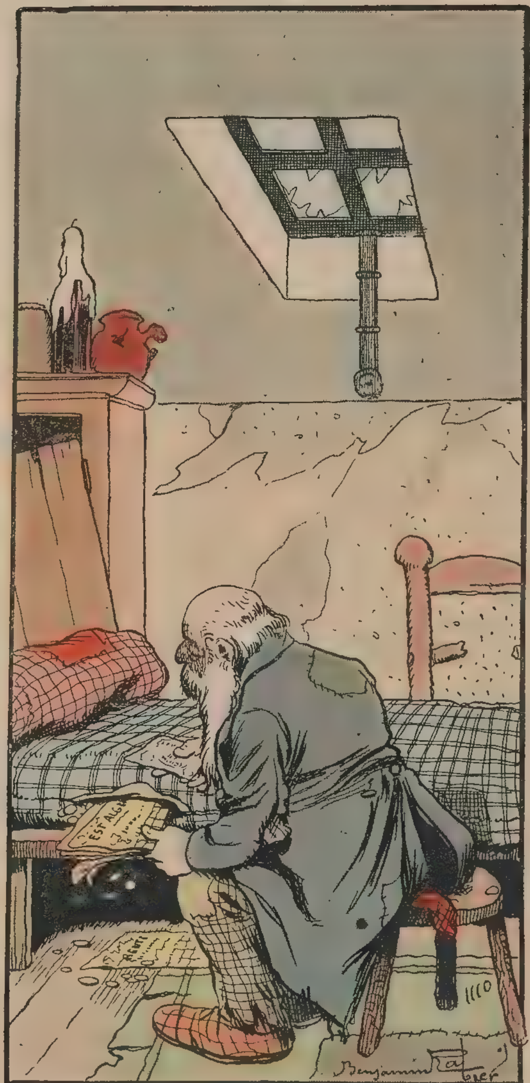
FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

PARIS
7 — Rue Cadet — 7
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LES DESSOUS DE LA VIE DE PARIS, par Benjamin RABIER.



Le coffre-fort d'un riche banquier...



...et celui d'un pauvre mendiant.

L'ŒUVRE ROSE

(COMÉDIE EN UN ACTE)
par Fred Isly.

PERSONNAGES
MARQUISE DE CORINTHE.
BARONNE DE CIMIER.
VICOMTESSE DE MACHICOULIS.

Un élégant bureau. Sur le devant, grande table-bureau à laquelle sont assises Mme de Corinthe et Mme de Cimier. Au mur, un très grand plan de l'asile de Méninville.

SCÈNE I

Mme DE CORINTHE. — Mme DE CIMIER.

Mme DE CORINTHE (*écrivant*). — Mesdames, messieurs! La nouvelle preuve de confiance dont vous venez de m'honorer en me réélisant pour la quatrième fois présidente de l'Œuvre Rose, me remplit de... (*Elle s'arrête pour réfléchir.*)

Mme DE CIMIER (*écrivant de son côté*). — Douze et huit... Dieu que c'est compliqué, le calcul.

Mme DE CORINTHE. — Me remplit de... Voyons, de quoi cela peut-il me remplir?

Mme DE CIMIER. — Douze et huit. (*Elle compte sur ses doigts.*) Treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt...

Mme DE CORINTHE. — Me remplit de...

Mme DE CIMIER (*écrivant*). — Vingt.

Mme DE CORINTHE. — Me remplit de vin! Que voulez-vous dire, baronne?

Mme DE CIMIER. — Ne faites pas attention à moi, marquise, je suis plongée dans les calculs.

Mme DE CORINTHE. — Et moi dans mon discours.

Mme DE CIMIER (*écrivant*). — Six taies d'oreiller à un franc soixante-quinze, six jupons de laine à un franc quarante-cinq, six paires de chaussures à trois francs cinquante... Ah! les multiplications par six et avec des décimales encore... C'est effarant... Ces assemblées générales, quel cauchemar!

Mme DE CORINTHE. — Du courage, baronne, dans trois jours tout cela sera fini. Vous serez réélue trésorière de l'Œuvre Rose et moi présidente.

Mme DE CIMIER. — En attendant, je n'ai pas encore commencé mes comptes.

Mme DE CORINTHE. — Ni moi mon discours.

Mme DE CIMIER — Votre rapport?

Mme DE CORINTHE. — Non... le petit discours improvisé que je prononcerai après avoir été réélue présidente.

Mme DE CIMIER. — Qui vous empêche de rééditer ce que vous avez dit l'année dernière (*Prenant une brochure.*), en voici le compte rendu.

Mme DE CORINTHE. — Certes, le fonds sera le même, mais il faut bien varier un peu la forme... Où en étais-je restée. (*Relisant.*) La nouvelle preuve de confiance dont vous venez de m'honorer en me réélisant pour la quatrième fois présidente de l'Œuvre Rose, me remplit de...

Mme DE CIMIER (*qui a ouvert la brochure*). — L'année dernière, elle vous a remplie de reconnaissance.

Mme DE CORINTHE. — Eh bien! cette année, elle me remplira de gratitude.

Mme DE CIMIER. — Cela se ressemble.

Mme DE CORINTHE. — Oui, c'est la même pensée, mais dans une autre robe... Qu'est-ce que je disais ensuite?

Mme DE CIMIER. — Vous disiez : L'Œuvre Rose, notre chère société de bienfaisance, peut compter sur tout mon zèle et sur tout mon dévouement...

Mme DE CORINTHE. — Au lieu de zèle et dévouement, mettons activité et abnégation.

Mme DE CIMIER. — Hé! ça fait deux changements dans la même phrase, vous les gâtez.

Mme DE CORINTHE. — Cela fera la robe et le chapeau.

Mme DE CIMIER. — A propos de chapeau, vous venez tout à l'heure au *five o'clock* de la comtesse de la Tour-Penchée?

Mme DE CORINTHE. — Oui.

Mme DE CIMIER. — Eh bien! vous y verrez la petite de Saint-Arabin avec son nouveau chapeau... le comble du grotesque.

Mme DE CORINTHE. — Cela ne m'étonne pas.

Mme DE CIMIER. — Pour vous en faire une idée, figurez-vous une poignée de varech tombée sur une charlotte russe.

Mme DE CORINTHE. — Cette pauvre Saint-Arabin, elle a toujours l'air d'être habillée richement avec les laissés pour compte de sa femme de chambre.

Mme DE CIMIER. — Elle espère, paraît-il, que vous la proposerez pour la fonction vacante de secrétaire de l'Œuvre Rose.

Mme DE CORINTHE. — Vraiment... Vous voyez d'ici le varech et la charlotte russe trônant sur l'estrade d'une assemblée générale. (*Elles se remettent au travail. On frappe.*) Entrez!

SCÈNE II

LES MÊMES, LA VICOMTESSE DE MACHICOULIS.

Mme DE MACHICOULIS. — Je vous dérange, mesdames?

Mme DE CORINTHE. — Tiens! cette chère vicomtesse de Machicoulis. Comment allez-vous?

Mme DE MACHICOULIS. — Très bien, je vous remercie. (*A Mme de Cimier.*) Bonjour, chère baronne.

Mme DE CIMIER. — Quelle agréable surprise. Prenez donc la peine de vous asseoir.

Mme DE MACHICOULIS. — Oh! je vois que vous êtes occupées et je ne vais pas abuser de vos instants.

Mme DE CORINTHE. — Mais non, mais non. Ce que nous faisons ne presse pas du tout.

Mme DE MACHICOULIS (*s'asseyant*). — Voici en peu de mots le double but de ma visite. J'ai engagé une cuisinière dont je ne suis qu'à moitié satisfaite. Cependant, elle a parmi ses papiers un certificat si élogieux que je commence à avoir des doutes sur son authenticité et que j'ai voulu en avoir le cœur net. Et comme ce certificat est signé : marquise de Corinthe, je viens vous demander, chère marquise, s'il est bien de votre main.

Mme DE CORINTHE. — Quel est le nom de la personne en question?

Mme DE MACHICOULIS. — Virginie Grassol.

Mme DE CORINTHE. — Attendez donc... Virginie Grassol... Oui, il est bien de moi.

Mme DE MACHICOULIS. — Alors, vous en avez été vraiment si contente que cela?

Mme DE CORINTHE. — Moi... mais pas du tout.

Mme DE MACHICOULIS. — Cependant, ce certificat!

Mme DE CORINTHE. — Ah! que voulez-vous! Elle ne faisait pas mon affaire du tout, la pauvre fille... alors, pour m'en débarrasser, je l'ai renvoyée en lui donnant un bon certificat.

Mme DE MACHICOULIS. — Ah! diable! et moi qui l'ai engagée sur la foi de votre éloge. Oh! bien je vais faire comme vous, je la mettrai à la porte avec un bon certificat.

Mme DE CIMIER. — Cela lui en fera deux... De cette façon cette brave personne trouvera facilement à se caser.

Mme DE MACHICOULIS. — Voici maintenant le second objet de ma visite. (*A Mme de Corinthe.*) J'ai reçu une invitation au *five o'clock* de la comtesse de la Tour-Penchée. Vous sachant intime avec elle, je suppose que vous allez vous y rendre également.

Mme DE CORINTHE. — C'est bien mon intention.

Mme DE MACHICOULIS. — Je suis donc venue vous prendre pour que vous me chaperonniez dans cette première visite.

Mme DE CORINTHE. — Avec le plus grand plaisir... mais il est encore tôt, nous avons le temps de bavarder un peu avant de partir.

Mme DE MACHICOULIS. — Non pas... Vous êtes occupées et vous allez travailler tranquillement comme si je n'étais pas là.

Mme DE CIMIER. — Oh! nous pouvons remettre cela à un autre jour.

Mme DE MACHICOULIS. — Non, non, je vous en prie... vous me feriez regretter de vous avoir dérangées.

Mme DE CORINTHE. — Puisque vous l'exigez, chère vicomtesse, nous obtempérons. (*Elles se remettent à écrire.*)

Mme DE MACHICOULIS. — C'est ça, obtempérez... je vous regarde travailler.

Mme DE CORINTHE. — Je suis en train de préparer un petit discours pour la prochaine assemblée générale de notre Œuvre. Mme de Cimier, qui est trésorière, établit ses comptes.

Mme DE MACHICOULIS. — Oh! mais c'est grave, un discours, des comptes. C'est donc sérieux, une assemblée générale?

Mme DE CIMIER. — Je crois bien... Vous n'avez jamais assisté à ce genre de réunion?

Mme DE MACHICOULIS. — Jamais... je sors si peu. Vous savez qu'en somme je suis passablement pot-au-feu. Mes quelques relations de famille et mon intérieur me prennent tout mon temps.

Mme DE CORINTHE. — Est-ce possible?

Mme DE CIMIER. — Pauvre amie!

Mme DE MACHICOULIS. — Vous me plaignez?

Mme DE CORINTHE. — Ah! que la vie doit vous sembler vide.

Mme DE MACHICOULIS. — Mais non, je vous assure.

Mme DE CIMIER. — Aimez-vous la franchise?

Mme DE MACHICOULIS. — De votre part, oui.

Mme DE CIMIER. — Eh bien, moi aussi, je vivais comme vous, autrefois. Je me levais de bonne heure, je veillais à mon ménage, je dorlotais mon mari, oui, ma chère, je dorlotais mon mari. A midi, je l'attendais à déjeuner, le soir, je l'attendais à dîner... et, le croiriez-vous, je lui faisais sa partie de jacquet.

Mme DE MACHICOULIS. — Vous n'aimiez sans doute pas votre mari, et vous faisiez tout cela avec répugnance.



— Et la nouvelle épaule se nomme
— La charité.

Mme DE CIMIER. — Au contraire, je l'adorais.

Mme DE MACHICOULIS. — Et vous étiez malheureuse?

Mme DE CIMIER. — Moi... je me sentais très heureuse.

Mme DE MACHICOULIS. — Mais alors?...

Mme DE CIMIER. — Je me suis aperçue, un jour, que ce que je prenais pour du bonheur, n'était autre que de l'égoïsme satisfait. Je vivais pour vivre, sans espoir, sans raison d'être, sans but... et j'ai changé mon fusil d'épaule.

Mme DE MACHICOULIS. — Et la nouvelle épaule se nomme?

Mme DE CIMIER. — La charité.

Mme DE MACHICOULIS. — Votre mari a vu cela d'un bon œil?

Mme DE CIMIER. — Peuh!... Il a fait comme moi... il a changé aussi d épaule.

Mme DE MACHICOULIS. — Et sa nouvelle épaule à lui, s'appelle?

Mme DE CIMIER. — Le cercle.

Mme DE MACHICOULIS. — Pauvre homme! Il n'a pas regretté sa partie de jacquet?

Mme DE CIMIER. — Oh! il a d'autres partenaires... du reste, il a découvert depuis, que je jouais très mal, ce qui n'est pas étonnant, car je n'ai jamais été très forte en calcul.

Mme DE CORINTHE. — Elle se calomnie.

Mme DE CIMIER. — Ah! ces multiplications par six! Cela ne vous fait pas froid dans le dos, à vous?

Mme DE MACHICOULIS. — Par six ou par un autre nombre, la multiplication ne m'effraye pas.

Mme DE CIMIER. — Enfin, la charité ne va pas sans souffrance... Heureusement, il y a de douces compensations.

Mme DE CORINTHE. — Eh oui! il y a des compensations... Est-ce que je ne souffre pas, moi aussi, quand je me lève pour prononcer une allocution devant trois cents personnes.

Mme DE MACHICOULIS. — Vous êtes tant de membres que cela!

Mme DE CORINTHE. — Nous serions plus nombreux encore... mais, vous comprenez, on ne peut pas recevoir tout le monde.

Mme DE MACHICOULIS. — Pour la charité!

Mme DE CIMIER. — Il ne manque pas de petites bourgeoises qui seraient trop heureuses de se faufiler parmi nous, si on entre-bâillait seulement la porte, comme cette Mme Dardouillard, l'autre jour, qui, du reste, a été blackboulée.

Mme DE CORINTHE. — Ça voudrait se frotter aux grandes dames, pour dire ensuite, d'un air dégagé : « La duchesse Une Telle a dit ceci. Mon amie, la comtesse de X..., a fait cela. »

Mme DE MACHICOULIS. — Cela vous pose chez les fournisseurs et dans la loge de la concierge.

Mme DE CORINTHE. — Et le tout pour une cotisation de trente francs par mois, c'eût été pour rien.

Mme DE MACHICOULIS. — Trente francs par mois, cela fait trois cent soixante francs par an. Avec trois cents membres, votre revenu annuel est de plus de cent mille francs.

Mme DE CIMIER. — Vous avez calculé cela de tête?

Mme DE CORINTHE. — Sans compter les nombreux dons qui nous parviennent.

Mme DE MACHICOULIS. — Il y a de quoi soulager bien des misères, avec une somme pareille... Vous vous occupez spécialement des orphelins, n'est ce pas?

Mme DE CORINTHE. — Des orphelines, seulement... Nous les prenons à l'âge le plus tendre et nous les gardons jusqu'à quinze ans.

Mme DE MACHICOULIS. — Combien en avez-vous?

Mme DE CORINTHE. — Six, pour le moment.

Mme DE MACHICOULIS. — Six!... peu!

Mme DE CIMIER. — Vous trouvez que c'est peu, moi aussi. Nous sommes assez riches pour en avoir dix.

Mme DE CORINTHE. — Mais, chère baronne, cela vous donnerait plus de calculs encore, vous qui vous plaignez déjà de toutes vos multiplications par six.

Mme DE CIMIER. — Cela ne fait rien. (*A part.*) J'aime bien mieux la multiplication par dix... on n'a qu'à ajouter un zéro.

Mme DE MACHICOULIS. — C'est le plan de votre asile, ce tableau accroché au mur?

Mme DE CORINTHE. — Oui.

Mme DE MACHICOULIS. — Grande propriété.

Mme DE CORINTHE. — Dix hectares.

Mme DE MACHICOULIS. — Dix hectares pour six enfants, mazette! Cela fait plus d'un hectare et demi pour chaque enfant.

Mme DE CIMIER (*à part*). — Comme elle calcule vite.

Mme DE CORINTHE. — Il n'y a pas que les enfants.

Mme DE CIMIER. — Et nous!

Mme DE MACHICOULIS. — Vous, vous n'y demeurez pas.

Mme DE CIMIER. — Si fait. Nous y allons fréquemment, et Méninville est à soixante-cinq kilomètres de Paris.

Mme DE CORINTHE. — Croyez-vous donc que c'est une sinécure que de s'adonner à la bienfaisance.

Mme DE CIMIER. — Il ne faut marchander ni son temps, ni son abnégation.

Mme DE MACHICOULIS (*montrant le plan*). — Ce grand bâtiment marqué B, là, à gauche?...

Mme DE CORINTHE. — C'est notre demeure à nous, membres du bureau et du comité.

Mme DE MACHICOULIS. — Ça a l'air confortable.

Mme DE CORINTHE. — C'est charmant... vous verrez si vous y venez... Chacune a une chambre en noyer ciré, avec meubles Henri II, et un ravissant cabinet de toilette.

Mme DE MACHICOULIS. — Et ce bâtiment marqué C.

Mme DE CORINTHE. — Les écuries, la remise des automobiles, et au dessus les chambres des domestiques.

Mme DE MACHICOULIS. — Ce grand rectangle D?

Mme DE CORINTHE. — La salle des fêtes.

Mme DE MACHICOULIS. — Vous donnez des fêtes!

Mme DE CORINTHE. — Et très réussies, même. Tous les membres se font une joie d'y venir, c'est si commode. On les prend en automobile... Une fois tout le monde arrivé, une courte visite à l'asile...

Mme DE MACHICOULIS. — C'est vrai, au fait, l'asile... je ne l'ai pas vu.

Mme DE CORINTHE (*désignant un tout petit rectangle perdu dans le plan*). — Tenez, là, à droite, le bâtiment marqué A.

Mme DE MACHICOULIS (*s'approchant pour voir et prenant son face à main*). — Je vois... et après la visite à l'asile?

Mme DE CORINTHE. — Déjeuner en plein air, promenade dans le parc, lawn-tennis sur la pelouse, partie de tir pour ceux qui veulent, puis dîner et grand bal pour finir.

Mme DE MACHICOULIS. — C'est délicieux!

Mme DE CIMIER. — Oui, exquis... On s'amuse si bien quand on sent que c'est dans un but charitable.

Mme DE MACHICOULIS. — Les enfants ne doivent manquer de rien.

Mme DE CIMIER. — Oh! nous veillons à ce qu'elles soient bien traitées.

Mme DE CORINTHE. — Nous ne manquons jamais de les voir quand nous y allons.

Mme DE MACHICOULIS. — Elles doivent vous aimer, les pauvres petites.

Mme DE CORINTHE. — Certes... mais, de ce côté-là on a bien quelques déceptions.

Mme DE MACHICOULIS. — Ah!

Mme DE CORINTHE. — Nous en avons une... une toute petite blondinette frisée, et jolie à croquer... on dirait un petit ange échappé d'un tableau de Raphaël. C'était ma préférée... je la prenais sur mes bras chaque fois que je la voyais... Eh bien, dernièrement, je la prends... j'avais une toilette neuve, une belle nouveauté en plumetis, avec jupe en dentelle de Venise crème...

Mme DE CIMIER. — Un rêve.

Mme DE MACHICOULIS. — De chez Raquin?

Mme DE CORINTHE. — Non, de chez Théodore... un artiste, ma chère.

Mme DE MACHICOULIS. — Oui, on en dit grand bien.

Mme DE CORINTHE. — Vous verrez celle qu'il est en train de me faire... c'est idéal... Mais revenons à ma petite orpheline... Je la prends sur mes genoux, je la caresse et, tout d'un coup... ah! ma chère vicomtesse!...

Mme DE MACHICOULIS. — Elle s'est oubliée sur le chef-d'œuvre de Théodore.

Mme DE CORINTHE. — Oui.

Mme DE MACHICOULIS. — Un petit?...

Mme DE CORINTHE. — Pire que cela.

Mme DE MACHICOULIS. — Horreur!

Mme DE CIMIER. — Pouah!

Mme DE CORINTHE. — C'est si ingrat les enfants.

Mme DE CIMIER. — Vous voyez que tout n'est pas gai dans la mission que nous nous sommes donnée.

Mme DE MACHICOULIS. — Je le vois.

Mme DE CORINTHE. — Eh bien, le croiriez-vous, trois jours après, je n'y pensais plus.

Mme DE CIMIER. — Les grandes tâches nous élèvent au-dessus des petites misères de ce bas monde.

Mme DE MACHICOULIS. — C'est vrai... je commence à comprendre combien vous êtes heureuses.

Mme DE CORINTHE. — Qui vous empêche de vous joindre à nous?

Mme DE MACHICOULIS. — Vous pensez que je serais agréée?

Mme DE CORINTHE. — Vous... une vicomtesse de Machicoulis... une descendante de...

Mme DE MACHICOULIS. — De Jehan des Créneaux.

Mme DE CORINTHE. — Une descendante des Créneaux... je crois bien, et dès aujourd'hui, si vous le voulez.

Mme DE MACHICOULIS. — Ecoutez! vos bonnes paroles m'ont impressionnée... il me semble, en effet, que, jusqu'ici, je n'ai pas vécu... je ne sais ce que je ressens, mais je ne puis m'empêcher de songer à ce que devait éprouver Jeanne d'Arc à son départ pour Orléans.

Mme DE CIMIER. — C'est la foi qui vous pénètre.

Mme DE CORINTHE. — Alors, c'est entendu... Et j'y pense... il nous manque une secrétaire; dès la prochaine assemblée, je vous présente au poste vacant.

Mme DE MACHICOULIS. — Eh bien, j'accepte... Oui, je sens vibrer en moi l'ardeur d'une néophyte; moi aussi, je veux donner un noble but à mon existence.

Mme DE CORINTHE. — Et vous verrez comme c'est gentil les assemblées générales. On se serre les mains, on se congratule, on se félicite, on boit du lait.

Mme DE CIMIER. — Et du thé et on mange des petits fours.

Mme DE MACHICOULIS. — Chez qui les prenez-vous, vos petits fours?

Mme DE CIMIER. — Chez Laquérème.

Mme DE MACHICOULIS. — Oh! je vous donnerai une adresse où ils sont bien meilleurs... Mais, que dira mon mari?

Mme DE CIMIER. — Il fera comme le mien, il changera son fusil d'épaule... Ces messieurs se retrouveront au cercle.

Mme DE MACHICOULIS. — C'est ça... d'ailleurs, mon mari est très fort au jacquet.

Mme DE CORINTHE. — Maintenant, mesdames, si nous pensions au *five o'clock* de la comtesse.

Mme DE MACHICOULIS. — Je suis à vous. (*La marquise jette un coup d'œil dans la glace.*

Mme DE CIMIER. — Ma chère vicomtesse, vous qui êtes forte en multiplication, cela vous serait-il égal de prendre la place de trésorière et de me laisser celle de secrétaire?

Mme DE MACHICOULIS. — Comment donc, baronne... avec joie... je compte aussi vous soutenir dans votre projet.

Mme DE CIMIER. — Quel projet?

Mme DE MACHICOULIS. — Celui de porter le nombre de pupilles à dix au lieu de six.

Mme DE CIMIER. — Oh! maintenant, cela m'est égal.

Mme DE MACHICOULIS. — Mesdames, avant de partir, laissez-moi vous remercier. Je vous dois la plus belle résolution que j'aie prise dans ma vie... Dites-donc, marquise, est-ce que mon chapeau est droit?

Mme DE CORINTHE. — Mais oui, vous êtes ravissante ainsi.

Mme DE MACHICOULIS. — Eh bien, en route

(*Elles sortent.*)

Les dernières de la dame aux six petites chaises.

Tout le monde connaît la *dame aux six petites chaises*, ainsi dénommée parce qu'à Auteuil quelqu'un lui ayant parlé de *steeple-chase*, elle cherchait sur la piste les six petites chaises en question.

Elle revenait dernièrement d'une féerie, et racontait à sa concierge les splendeurs du spectacle.

— En tête du cortège, marchait le roi, avec un *spectre* à la main, et sur les épaules un manteau garni de *vermine*. Dans ses pieds, de superbes *scandales*, etc...





IMPERTINENCE DE MITRON

— Voilà la glace, madame.
— Ça ! J'avais demandé à votre patron de m'envoyer une belle pièce... je me demande ce que vous voyez de beau dans votre glace ?

— Eh ben ! et vous, qu'est-ce que vous voyez de beau dans la vôtre

Courrier Pêle-Mêle

Billard.

Monsieur le Directeur,

En réponse à M. A. Stout, qui demandait s'il existait des billards de forme ronde.

On parle beaucoup d'une nouvelle invention qui va faire sensation parmi les joueurs de billard.

Un inventeur a imaginé de construire un billard ayant la forme d'une ellipse, ou mieux, ovale, ce qui rendrait le jeu beaucoup plus intéressant à cause de la suppression des coins et du nombre incalculable des effets curieux produits sur des bandes courbes. Il est évident que le jeu serait plus difficile et qu'il y aurait toute une nouvelle éducation à faire.

Le roi Edouard VII, qui est, on le sait, amateur de ce jeu, a trouvé l'idée ingénieuse, et les professeurs de billard anglais, devant cet encouragement royal, ont tout de suite adopté le nouveau billard, qui ne tardera pas assurément à traverser le détroit.

Recevez, etc.

A. A.

Ordonnance.

Monsieur le Directeur,

Un des derniers numéros du *Pêle-Mêle* pose la question du genre du mot *ordonnance*, appliqué au soldat affecté au service d'un officier.

La réponse ne peut pas être douteuse, car le mot *ordonnance* n'est que l'abrégé de l'expression *soldat d'ordonnance*. On doit dire *un soldat d'ordonnance* et, par suite, on doit dire également *un ordonnance*, de même que l'on dit un *trompette* pour *un soldat qui joue de la trompette*.

Recevez, etc.

HALLEZ.

Questions interpêlemêlistes

Quelle est l'origine de l'expression : *Etre tranquille comme Baptiste*.

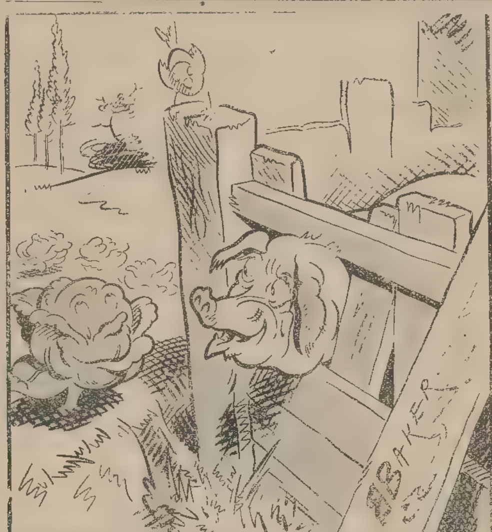
DUMORTIER.

A quoi tient la défaveur dont souffre actuellement la poésie. La civilisation est-elle pour quelque chose dans cette désaffection?

G. VAILLANT.

La France est-elle le pays possédant le plus grand nombre de monopoles?

A. GRAINDE.



LE CHOU ET LE PORC

(IDYLLE)

LE PORC. — Hélas! l'heure va sonner bientôt où nous nous dirons un éternel adieu.
LE CHOU. — Pauvres de nous! S'il nous restait au moins le suprême espoir de nous retrouver dans un autre monde.
LE PORC. — Qui sait! Peut-être serez-vous la choucroute dont je serai le jambon.



LE POINT DE VUE DU FUMEUR

— Sale pantalon... mauvaise étoffe... j'ai été volé !... impossible de faire prendre une allumette dessus !

POUR ÊTRE BIEN SERVI



Pour faire parade de sa fortune, M. Parvenu ne regarde pas au prix. Quand ses médecins lui ordonnent de se faire badigeonner à la teinture d'iode, il ne fait la commande qu'aux peintres habituels des milliardaires.



Quand il donne un bal, il n'engage, pour jouer le quadrille des lanciers, que les compositeurs les plus réputés.



Il fait enlever ses cors par le docteur Doyen en personne.



Quand il va faire une promenade en barque sur le lac d'Enghien, il engage comme capitaine quelque explorateur revenant au moins du Pôle Sud.



Tous les mois, un ingénieur des ponts et chaussées vient ratisser les allées de son jardin ou de son parc.



Il se fait lire son journal par Coquelin Cadet, et fait rédiger ses commandes à Potin par Anatole France.



A-t-il à congédier sa cuisinière? Il s'adresse pour ce faire aux maîtres du Barreau.



Il ne fait tailler ses crayons que par des sculpteurs garantis de génie.



Enfin, quand il donne un grand dîner, c'est aux architectes de la Ville de Paris qu'il s'adresse pour lui confectionner ses pièces montées.

Une dette d'honneur

Le célèbre homme d'Etat anglais, Charles-James Fox, qui fut, en son temps (1749-1806), le chef du parti whig et l'éloquent adversaire de Pitt, et qui — entre parenthèses — fut l'un des premiers apôtres de l'entente cordiale entre la France et l'Angleterre, avait une passion très grande pour le jeu.

Un jour, il était occupé, dans son cabinet de travail, à ranger des piles de pièces d'or, lorsqu'on introduisit en sa présence un de ses fournisseurs tenant à la main un billet que Fox lui avait souscrit.

Le célèbre orateur, qui était très désordonné, avait complètement oublié ce billet malencontreux. Cependant, comme il était doué d'une présence d'esprit extraordinaire, il dit au visiteur :

— Il m'est complètement impossible, mon ami, de vous payer en ce moment. L'or que vous voyez est destiné à acquitter une dette d'honneur que je ne puis remettre.

— Vous faites donc passer les dettes d'honneur avant les autres? demanda le fournisseur.

— Toujours, répondit Fox.

— Et vous reconnaissez me devoir cette somme?

— Mais, certainement.

Le marchand, sans rien dire, déchira le billet.

— Et maintenant, monsieur, dit-il, je n'ai plus que votre parole; c'est une dette d'honneur.

Fox sourit, et touché de cet habile témoignage de confiance, paya le marchand en disant :

— Vous avez raison, mon ami, et votre créance est la plus ancienne!...





NOS BONS DOCTEURS

— Voyez, docteur, mon bébé est malade. Un médecin l'a déjà vu et lui a ordonné des cachets de plâtre à prendre dans de l'eau... Et le mal a empiré.

— Le médecin que vous avez vu, madame, était un crétin ou un charlatan. Ce remède aurait tué votre bébé, tout simplement... Mais je suis là.





— Il faudra lui donner des cachets de charbon à prendre avec du lait. C'est, en somme, le contraire de ce que vous avait ordonné cet âne de... Comment l'appelez-vous déjà...

— Mais je ne sais pas. J'étais absente et c'est la nourrice qui l'a conduit. Je vais lui demander.

— Nounou, chez quel médecin êtes-vous allée ?

— Mais, justement chez vous, m'sieur le docteur.

— ! ! !

CONCOURS MNÉMONIQUE

Vous savez, chers lecteurs, que le but de la mnémotechnie est d'aider la mémoire à retenir, entre autres choses, les dates, en fournissant, pour chacune d'elles, une phrase concise plus commode à retenir et qui, par une convention quelconque, donne le moyen d'obtenir rapidement la date en question.

Voici trois exemples que nous appliquons aux règnes des rois Charles IX, Louis XIV et Louis XVI, pour obtenir les dates du commencement et de la fin de chacun de ces règnes.

Prenons celui de Louis XVI, qui dura de 1774 à 1793.

Remplaçons, dans chaque date, les chiffres 1, 2, 3, etc., jusqu'à 9 par les lettres a,b,c, etc.

Les deux dates, 1774-1793, deviendront

a g g d — a g i c

Cherchons alors une phrase composée de mots dont les initiales seront justement ces huit lettres, dans ce même ordre; soit, si vous le voulez, le distique suivant, dans lequel nous ferons entrer le nom du roi en question :

Louis XVI a gagné grand désappointement
A gouverner, indécis, continuellement.

Comme vous voyez, ce distique étant donné, il est facile, en cherchant, dans l'alphabet, l'ordre des initiales : a g g d — a g i c, de voir que les dates cherchées sont 1774-1793.

De même pour Louis XIV (1643-1715)

Louis XIV, à force de combats
A gouverné avec éclat.

et pour Charles IX (1560-1574), en convenant de remplacer le zéro par la lettre : o.

Ayant écouté fâcheuse orientation,
Charles IX a édicté, grande destruction

Naturellement, nous n'offrons pas ces phrases comme des modèles de prosodie, le but cherché étant poursuivi avant tout.

Eh bien ! chers lecteurs, nous vous proposons de composer de même une phrase analogue permettant d'obtenir, de la même façon et par les mêmes conventions, les dates du commencement et de la fin de chacun des règnes de Henri VI, Louis XIII et Louis XV. (Le nom du monarque pouvant être placé selon l'idée de chacun). Comme notre exemple vous le prouve, nous ne montrons pas une rigueur extrême dans l'observation des règles poétiques; vous pouvez même, faute de mieux, composer chacune de ces phrases en prose, mais nous donnerons cependant la préférence aux vers, la contexture poétique offrant plus de facilité à la mémoire et étant, par conséquent, plus mnémonique.

Une bourse en argent contenant vingt francs sera attribuée à chacun des auteurs des trois meilleurs envois, soit donc *trois bourses en tout*. On peut concourir pour ces trois règnes, mais avoir soin d'écrire les trois envois sur trois feuilles séparées et d'inscrire ses nom et adresse sur chacune des feuilles.

Ne pas oublier de mentionner, extérieurement à l'envoi : **Concours Mnémonique**, et d'y joindre le bon à détacher ci-dessous.

Ce Concours sera clos le 24 février.

CONCOURS MNÉMONIQUE

Détacher ce rectangle et le joindre à l'envoi.



CONCOURS

DE

BAS-RELIEF POLYCHROME

Ce titre, chers lecteurs, vous indique en ré-umé le travail que nous vous demandons 'exécuter, en prenant ce dessin comme pan-eau de fond.

Envoyez-le nous tel, que chaque objet qui s'y rouve y soit représenté en relief et avec la ouleur qui lui est la plus appropriée à votre lée.

Pour obtenir ce relief, nous vous indiquerons n procédé pouvant s'appliquer d'une façon à eu près générale à tous ces objets. Ce procédé onsiste à délayer une certaine couleur dans e la gomme arabique et à passer sur l'objet uquel est destinée cette couleur autant de ouches successives que l'exige le relief que ous désirez obtenir; chaque couche n'étant tendue que lorsque les précédentes sont absolument sèches. Si, pour certains objets, vous pouvez obtenir un relief au moyen d'un autre enduit ou composé, cela est à votre disposition; nous vous demandons seulement que, dans le cours de ces différentes opérations, le dessin se conserve toujours intact et, qu'une fois terminé, votre tableau soit bien identiquement le même que celui que nous vous donnons ici. Tout le travail, d'ailleurs, devant être exécuté sur ce dessin même.

La difficulté et l'ingéniosité consistent non seulement à donner à chaque objet une jolie couleur bien appropriée, mais également à proportionner habilement le relief de chaque partie du dessin. Il est clair, par exemple, que pour le tableau qui se trouve à gauche, le fond restera plat, le cadre seul faisant saillie.

Ce Concours sera clos le 3 mars.

Les prix suivants seront attribués aux auteurs des envois les plus remarquables et les plus habiles :

1er Prix : *Une jolie montre en argent.*
2e Prix : *Une garniture de bureau, monture argent.*
3e Prix : *Une boîte de couleurs.*
4e Prix : *Une boîte de compas.*
5e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
6e Prix : *Un cachet-figurine d'art.*
7e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
8e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
9e Prix : *Un bloc-notes de poche.*
10e Prix : *Un bloc-notes de poche.*

UNE MODE SAUVÉE

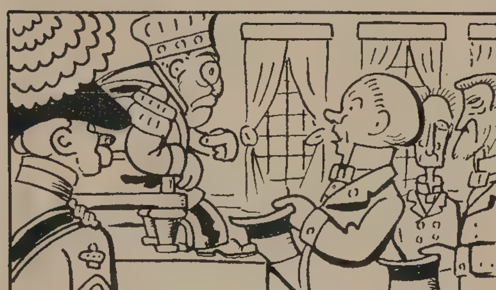
Le docteur Moyen, qui souffrait de l'appendicite, a été opéré en dix minutes et sans douleur, après avoir préparé lui-même les instruments nécessaires à son opération. Il se porte aussi bien que possible. (*Le Journal.*)



Grand émoi dans le monde médical. La mode de l'appendicite semblait sur le point de s'éteindre...



Un Congrès fut réuni, où par tous les moyens on a décidé de rendre à cette maladie son succès de jadis,



Mais quelle personnalité, quel arbitre des élégances allait la lancer. Une députation alla pressentir à ce sujet le roi d'Angleterre.



Celui-ci ne voulut rien savoir et fit chasser la députation à grands coups de hallebarde.



Guillaume accueillit fort bien les médecins : il fit tirer en leur honneur des salves qui, par hasard, étaient chargées à boulets.



Le shah de Perse, consulté en dernier ressort, se cacha sous son trône. Personne ne voulait plus de l'appendicite.



Alors, un grand chirurgien, un de ceux qui étaient le plus profondément touchés par cet état néfaste, se dévoua: il se fit opérer à grand renfort de publicité.



« Ce n'est donc pas de la blague, l'appendicite, s'est dit alors le bon public. » Et les clients affluèrent de nouveau aux portes des chirurgiens. Mais ces messieurs, avertis, songent, dès maintenant, à préparer autre chose pour la nouvelle saison.

COMMENT IL FAUT VOLER



Un jour, le caissier d'un grand établissement de crédit, en rangeant sa caisse, laissa tomber une pièce de quarante sous; il ne s'en aperçut pas. Un garçon de bureau la ramassa et la mit dans sa poche.



Mais le directeur de la banque qui veillait avait tout vu. Il fit immédiatement arrêter le malheureux. Tous les actionnaires vnirent féliciter le directeur pour sa clairvoyance.



Mais le lendemain, comme il signait le livre de caisse d'une main distraite, un faux mouvement le fit tomber en avant. Il se releva épouvanté, car il venait de s'apercevoir que, par un habile grattage, le caissier avait détourné la somme respectable de quatre cent seize mille francs.



Il fit venir aussitôt le coupable et, après s'être assuré que personne n'écoutait, il lui apprit qu'il venait de découvrir ses agissements. Le caissier répondit avec cynisme: « C'est de votre faute. Quand on veut des caissiers fidèles on les paye largement. » Il criait si haut que le directeur, pour le faire taire, dut lui fermer la bouche avec un sac d'or.



« Mon Dieu, qu'arrivera-t-il si mes actionnaires apprennent cela, pensa-t-il. » Mais ce directeur était un homme de précaution; il força le caissier infidèle de signer un papier attestant qu'il avait tenu toujours sa caisse avec honnêteté et probité. Le caissier ne voulut signer que moyennant deux nouveaux sacs d'or.



Craignant que, malgré tout, le caissier n'ébruitât l'affaire, le directeur prit un billet pour Constantinople et mit lui-même dans le train l'adroit filou. Il ne respira qu'après avoir vu l'express partir.



Le faussaire, à la portière, aperçut sur la grand'route le pauvre garçon de bureau qu'on emmenait en prison et il murmura : « L'imbécile ! Quand on veut voler, faut prendre beaucoup sans quoi on va en prison! »

PETIT CONTE FRANCO-AMÉRICAIN



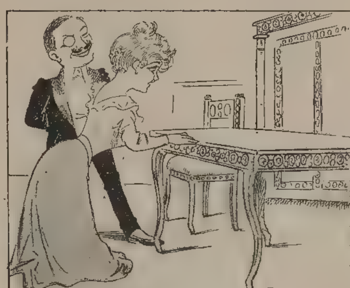
Miss Bigdollar, une jeune et gracieuse Américaine, était très sollicitée de se marier par toute une cour de soupirants.



— Je choisirai pour époux, leur dit-elle, celui d'entre vous qui m'apportera le cadeau qui me charmera le plus.



Le poète Absalon de Cœffur lui apporta un poème, où toutes les beautés de son âme avaient eu de la peine à se loger en six volumes de cent cinquante mille vers.



Le banquier Pognonard lui offrit un mobilier complètement incrusté de toutes les formules de pieces d'or connues, de tous les pays.



Le peintre Blandard (Jean) lui offrit un tableau peint à la gouache, d'une légèreté incomparable, exécuté sur une toile tissée de fils de la vierge.



Le dernier, le jeune Psi-Collogue, lui présenta un simple miroir.

Inutile de dire que ce fut l'heureux Psi-Collogue que miss Bigdollar choisit pour époux.

LA SOBRIÉTÉ DES ARAIGNÉES

Prenons exemple sur l'araignée. Elle nous donne un grand exemple d'abstinence et de sobriété. Elle a résolu le problème de la vie de la façon la plus sommaire et la plus expéditive.

Les araignées, d'après les entomologistes, peuvent, en effet, rester huit mois sans absorber quoi que ce soit. Elles ont des réserves de tissus graisseux qui leur permettent d'affronter ces longs jeûnes, sans qu'elles en souffrent; elles absorbent leur propre graisse et le tour est joué.

Pendant l'été comme pendant l'hiver, l'araignée peut rester privée de nourriture, tant qu'elle n'a pas trouvé la proie qui lui convient. Elle préfère attendre d'avoir capturé ce dont elle est friande. Ajoutez à cela que l'araignée a la vue très faible. Il faut donc que la proie vienne pour ainsi dire se jeter dans la toile.

De plus, l'araignée a l'instinct maternel si développé que, pendant qu'elle garde ses œufs, elle préfère se priver de nourriture que d'abandonner les œufs qu'elle a pondus. Elle bondit, du reste, sur l'insecte qui se permettrait de toucher à sa progéniture.

D'un autre côté, il ne faut pas trop vanter les qualités de l'araignée. Si elle est sobre c'est que la nature l'a faite ainsi. Il n'y a chez cet insecte aucun effort de volonté, mais simplement un instinct. L'homme qui veut être sobre et qui s'impose des privations a certainement plus de mérite que l'araignée.

Curiosités de la langue française

Notre langue, si riche cependant, possède un certain nombre de mots composés dont le simple n'existe plus ou n'a même jamais existé.

En voici quelques exemples :

Nous avons *architecte, architrave, soubassement*, et nous n'avons ni *tecte*, ni *trave*, ni *bassement*. Pourquoi?

Nous disons *ineffable, intrépide, inépuisable*; mais nous ne disons pas *effable, trépide, puisable*. Il y a des *impudents* et des *insolents*, mais il n'y a ni *pudents* ni *solents !*...

Les voilà bien, les bizarreries de la langue française ! J. HACHE.

Utilité de la Poussière

Personne qui ne connaisse aujourd'hui les méfaits de la poussière; la poussière, semeuse de microbes, plus meurtrière à elle seule que les engins perfectionnés de l'artillerie moderne.

Afin de lutter contre elle, on a transformé nos maisons, nos meubles... Les hygiénistes, pour qui rien n'est sacré, s'en prennent maintenant à la toilette, à la Mode, chose jusqu'ici intangible. Ils ont déjà rogné vos robes, mes-

COMMENT NOUS APPARAISSENT LES DOUX LIENS DU MARIAGE



Avant.

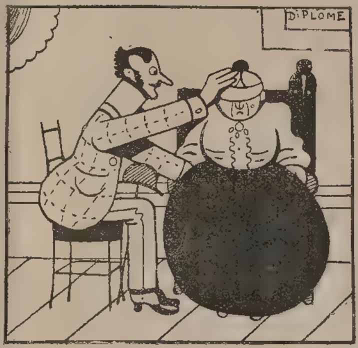


Ensuite.



Vingt ans après.

DU RASTA ET LA SOMNAMBULE



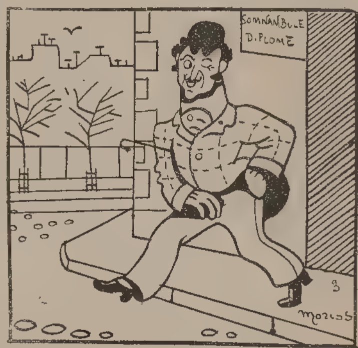
— Vous voulez retrouvez un objet perdu, monsieur, rien de plus facile... Qu'avez-vous perdu ?...
— Ma clef...
— Posez votre main sur mon front... Je la vois, votre clef... Elle est dans un endroit obscur... carré... fermé... noir...
— Dans ma malle, alors!
— C'est ça... Dans votre malle... Voyez, j'ai deviné tout de suite...



— Extraordinaire!... Combien vous dois-je?
— Neuf francs, monsieur.
— Voici dix francs. Veuillez me rendre la monnaie...
— Avec plaisir...



La Somnambule. — Tiens!... mais où est mon porte-monnaie?... Je ne le trouve pas... Serait-il perdu?... C'est étrange...
— Bah... Alors gardez tout....
— Merci bien, monsieur... Mais où est mon porte-monnaie?... Quel malheur s'il était perdu... il contenait un billet de cent francs.



— Ben... elle n'est pas forte pour une somnambule... Je sais où il est, moi, son porte-monnaie... Dans ma poche...

---

dames! et ils ne s'arrêteront pas en si bon chemin...

L'automobilisme aidant, attendez-vous à ce qu'on vous propose un jour quelque horrible drap-cuir enduit de caoutchouc ou de gutta-percha, quelque odieux tissu vernissé, bitumé... et inusable!

Ces mesures, qui nous semblent excessives, ont leur raison d'être cependant. On l'a dit cent fois, la poussière fait plus de victimes en un mois que la guerre en un siècle.

Ce qu'on a moins dit, c'est le rôle bienfaisant de la poussière, laquelle, ainsi que toutes choses, a ici-bas son utilité, utilité de premier ordre, comme on peut le démontrer sans peine.

Et d'abord, sans la poussière, nous mourrions de faim, tout simplement. En effet, la terre arable, la terre nourricière, n'est autre chose que de la poussière accumulée pendant des siècles...

Mais, c'est un autre côté de la question que je veux envisager aujourd'hui, un autre aspect aussi important et plus curieux.

Sans la poussière, il ne pleuvrait pas! Gardez-vous d'en conclure que nous manquerions d'eau... Au contraire, nous en aurions trop.

Au lieu de cette fine pluie qui décrasse l'atmosphère et imprègne le sol lentement, ce seraient de véritables cataractes qui descendraient sur nous de là-haut. Il y a là une relation curieuse, en effet, dont la cause vient de se révéler depuis peu.

On soupçonnait, et l'on sait aujourd'hui, de façon certaine, que la pluie naît, s'agglomère en gouttes plus ou moins grosses, exactement comme nous voyons la rosée le faire sous nos yeux.

Si l'on examine un nuage prêt à se résoudre en eau, — des aéronautes l'ont fait, — on le trouve composé d'une infinité de globules liquides, visibles à la loupe, et chacun de ces globules contient en son centre un corps étranger, un *grain de poussière*, de cette poussière impalpable qui remplit les plus hautes régions de l'atmosphère.

Est-ce que la pluie, — comme la perle dans l'huître, — aurait besoin pour se former d'un *noyau* central autour duquel l'humidité se condense?

« Oui... répond un météorologiste de Vienne (Autriche), qui vient d'élucider la question par une expérience probante et simple, s'il en fût. Rien de plus fréquent que les pluies artificelles. J'ai dans mon quartier une usine qui, chaque jour, nous distribue libéralement 20.000 litres d'eau supplémentaire, dont nous nous passerions volontiers. »

Le même phénomène peut se reproduire facilement en petit: introduisez de la vapeur d'eau dans une cloche de verre, et laissez refroidir ce nuage en miniature, qui ne tardera pas à disparaître. Vous trouverez alors les parois de la cloche, la table qui la supporte criblées d'une multitude de fines gouttelettes dont chacune présente à la loupe le grain de poussière déjà rencontré ailleurs.

C'est d'une expérience semblable que le météorologiste viennois a tiré sa démonstration. Seulement, convaincu que la pluie avait besoin d'un noyau pour se former, il a supprimé tous les corpuscules solides dont l'ensemble constitue la poussière.

Pour cela, il a eu soin de filtrer au préalable l'air contenu dans la cloche, de le débarrasser de toutes les impuretés qui le souillent d'ordinaire.

Or, l'effet a été tout autre ce coup-ci. L'eau de condensation, au lieu de *goutter*, a coulé en larges flaques le long des parois de la cloche et sur la table...

Le jour où la poussière ferait défaut dans l'atmosphère, les choses se passeraient dans le ciel comme sous la cloche..., mais en plus grand et cela n'irait pas sans quelque inconvénient.

Sachez d'abord que les nuages, tout aériens qu'ils vous paraissent, représentent des masses considérables. Ils contiennent des quintaux de tonnes d'eau, et s'ils nous lâchaient tout ce liquide en un ou plusieurs jets, nous serions incommodés fortement. Il pleuvrait à *seaux*, à la lettre, les plantes, les moissons seraient arrachées, emportées, comme il arrive après certains orages.

En cas de refroidissement brusque, ces paquets d'eau croîtraient en volume, deviendraient des vagues capables de déraciner les arbres les plus robustes... Il ne s'agit encore que de dégâts comme nous en voyons de loin en loin; mais voici où commence la catastrophe...

Il pourrait arriver — il arriverait sûrement l'hiver — que ces paquets gélassent en route, et la crainte, la seule crainte des Gaulois nos aïeux, deviendrait bel et bien une réalité.

C'est le ciel qui tomberait en morceaux sur nos têtes... Malheur à ceux qui chercheraient un abri dans les maisons toujours plus fragiles qu'on bâtit depuis quelques années.

Ces glaçons, venus de loin, — dix kilomètres et plus, — arriveraient sur nous à des vitesses de bombes, — des bombes glacés, — traverseraient toits et murs comme du carton.

Ainsi que dans une ville assiégée, les habitants devraient se réfugier dans les caves, derrière les remparts bétonnés des forts et attendre la fin de cette canonnade, qui n'aurait de céleste que le nom...

Que les milliards de corpuscules qui flottent dans notre air disparaissent tout à coup, et voilà la situation peu brillante qui nous serait faite, si nous en croyons le météorologiste autrichien.

Sans doute, notre prophète, bien que s'appuyant sur des faits exacts, exagère un peu, à l'exemple des prophètes de tous les temps; n'empêche que si la moitié seulement de ses oracles se réalisait, notre globe sublunaire deviendrait à peu près inhabitable.

Heureusement, la poussière, la bienfaisante poussière est là qui veille et change en une cendrée inoffensive, neige et pluie, les projectiles suspendus sur nos têtes.

Admirons une fois de plus l'ingéniosité de la Nature, et la petitesse des agents qu'elle emploie pour arriver à ses fins.

Afin d'atteindre le même but, nos ingénieurs eussent sans doute combiné toutes les ressources de la chimie et de la balistique, et le résultat n'eut pas été aussi radical, il s'en faut...

Pour lutter contre la grêle, par exemple, nous n'avons trouvé qu'une chose, le canon paragrêle, moyen compliqué, coûteux, et inefficace souvent.

Comparez à cette méthode grossière la solution élégante et simple trouvée par la Nature. Avec une pincée de poudre semée dans le vent, à propos, elle disperse, pulvérise des masses que nous aurions dû fracasser à coups de dynamite.

Voilà, certes, un exemple nouveau et typique du rôle des infiniment petits dans l'univers. Un grain de sable dans la vessie de Cromwell, quelques grains de poussière dans l'air... il n'en faut pas plus pour changer la face du monde!

Tod.



SÉVÈRE APPRÉCIATION

— Hein !... il se forme, le petit Pierre... Pas mal...
— Oui, mais pas l'air assez Anglais pour être véritablement Parisien.



IL N'Y A PAS DE RÈGLE SANS EXCEPTION

LE PROFESSEUR. — Alors, vous avez tous bien compris. Le second doigt de la main s'appelle index, parce qu'il sert à désigner les objets. Ainsi, par exemple, Bob, montrez-nous où est la fenêtre ?

BOB. — Là, m'sieur.

DE NOS LECTEURS

Un précurseur de l' « Agrach ».

Les lecteurs du *Pêle-Mêle* ont encore présente à la mémoire l'aventure d'Amor-Ritard, ce mystificateur dont le langage singulier, l'*agrach*, — et les exploits, défrayèrent une semaine entière les colonnes des journaux et servirent de thèmes à quelques scènes des revues de fin d'année.

Il est intéressant de rapprocher de cette aventure une facétie de l'immortel Rabelais, qui présente quelque analogie avec le cas de l'*agrach*. L'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel* précurseur d'Amor-Ritard, voilà ce dont on ne s'était pas encore avisé. Quoi qu'il en soit, voici ce qui survint un jour à Rabelais :

L'Université de Montpellier, ayant à revendiquer auprès du cardinal Antoine Duprat, alors chancelier de France, quelqu'un de ses privilèges contesté, chargea Rabelais, qu'elle comptait au nombre de ses professeurs, de remplir, à Paris, cette mission.

Hélas ! En ce temps comme de nos jours, les fonctionnaires et surtout les ministres étaient difficilement accessibles, même aux savants de province. Rabelais en fit l'expérience. Il sollicita audiences sur audiences, sans jamais parvenir à être reçu par le chancelier.

C'est alors que, désespérant de réussir, l'envoyé de la Faculté eut recours au stratagème suivant :

Il eut l'idée d'aller se promener dans un accoutrement bizarre sur le quai des Augustins, où demeurait Duprat. Il commença par attirer l'attention de la foule, puis celle du ministre. Celui-ci fit demander aussitôt quel était cet homme si singulièrement vêtu. Il envoya un page pour le questionner.

A ce page, qui l'interrogeait en français, Rabelais répondit en latin ; à un gentilhomme envoyé pour remplacer le page, il répondit en grec ; à un autre qui savait le grec, il fit sa réponse en hébreu, et ainsi de suite ; il parla successivement espagnol, anglais, allemand ; tant qu'à la fin le chancelier voulut qu'on lui amenât ce personnage, si savant et si étrange.

Rentrant alors dans son rôle sérieux d'envoyé de l'Université de Montpellier, Rabelais exposa fort nettement sa demande en français, que Duprat, favorablement prévenu, lui accorda, cette fois, sans la moindre difficulté.

HERJOU.

Les Râleurs.

Un dicton allemand dit que le meilleur tour qu'un commerçant puisse jouer à un client râleur c'est de lui accorder une marchandise au prix qu'il offre.

Car alors il s'en ira avec le cuisant regret de ne pas avoir offert miotié moins.



AVANT L'OPÉRATION

L'anesthésie au chloroforme d'une langouste vivante, pratiquée par le docteur Lavirole au restaurant humanitaire de la Société protectrice des Animaux.

Réflexion d'un grand financier.

— Une mine est toujours une chose intéressante et qui doit rapporter de l'argent. Ou on exploite la mine avec l'aide du public. Ou on exploite le public à l'aide de la mine.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 50, du 10 décembre 1905.)

(N° 61.) ANAGRAMME DE HUIT PIEDS
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Substance chimique — Qui concerne certaines montagnes de l'Europe — Arène ou lice de jeux athlétiques des Anciens — Couvertes d'enduit servant à la construction.

(N° 62.) ACROSTICHE TRIPLE, par 1, 2, 3.

Trouver les mots signifiant :
Nuançait — Ténèbres — Maréchal de France — Peintre français — Objet repoussant — Désert — Triangle — Essence — Donner une couleur sombre — Station balnéaire près de Liverpool — Qui porte de la laine — Mauvaise graine — Cri de la corneille — Amasser.

On trouvera trois proverbes en lisant en acrostiche les premières, les troisièmes et les cinquièmes lettres de ces mots.

(N° 63.) FANTAISIE MÉTAGRAMMIQUE
par Valérius.

Trouver des mots signifiant :
Province de Finlande — Dates romaines — Fleuve français — Vernis chinois — Contrée d'Asie — Le plus âgé — Enjeu — Certaine — Coffre à pétrir — Camarades — Mer septentrionale — Département — Total — Ouverture — Dieu païen — Surface plane — Voie — Lac d'Amérique.

Les initiales, en acrostiche, donneront le nom d'un grand auteur dramatique étranger.

Changer les premières lettres de chaque mot, de façon à former d'autres mots.

Les initiales des nouveaux mots donneront les noms de trois des principaux héros de cet auteur.

(N° 64.) LOGOGRIPHE CROISSANT ET DÉCROISSANT, par Eveno Polenois.

Voyelle — Carte — Transpira — Bond — Changement de direction du vent — Vent du midi — Contenant en dissolution le maximum — Biffées — Ouvriers qui réparent les ustensiles de cuisine — Rétabli — Sévèrement vertueux — Omettre — Différent — Détruire — Voie — Note — Voyelle.



C'EST BEAU L'INSOUCIANCE

— Vous habitez près de la grande car-
oucherie! Bigre! c'est une maison bien
exposée!...

— Pas mal! j'ai deux pièces juste au
midi, mais la cuisine et la salle à manger
sont au nord.

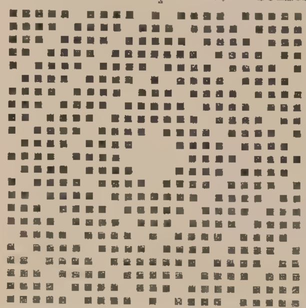
65.) **MOTS ENCHAINÉS**, par Daino.

ans le ■■■■■ où se berce son in'olence, elle
: à Charles, à l'XX■■■■ tant desiré auquel
s deux familles sont enfin arrivées.
le rêve en jouant nonchalamment avec le
XX■■ léger qui entoure sa taille ; les yeux
ôt fixés au loin sur le vieux XXX■■■ qui se
ile à l'horizon, tantôt baissés sur le sol que re-
vre autour d'elle une XXX■■■■ de fleurs.

emplacer les points et les X par autant de
res, de facon à former des mots complétant
hrase. Dans chaque mot, les lettres rempla-
t les X sont les mêmes que les dernières
res du mot précédemment trouvé.

66.) **LOSANGE ENCADRÉ**, par Pinolo.

assion — Astre — Consonne — Choc
ne accès — Conjonction — Apparence
Département — Gémissements — Te divertisses — Palmipede — Station — Pièces du jeu d'échecs — Personnage biblique — Vain — Usage — Fait briller — Recherchées — Non préparé — Article — Consonne — Soit étendu — Agglomération militaire — Nombre — Humeur nutritive — Consonne — Amas d'eau — Rendu compact par le froid — Consonne — Destinée — Jeta en terre — Parcourir — Rangée — Ile anglaise — Acte — Dieu des vents — Seule — Poils — Donna — Outil — Pronom — Négation — Loge grillée — Partagera — Chef arabe — Carte — Voyelle — Volume d'un ouvrage — Souverains — Partie arrondie d'un organe — Mis en circulation — Voyelle — Carnassier — Mets en mouvement — Amène à soi — Quote-part — Siège de justice — Résidence militaire momentanéc — Masculin — Tête d'animal — Wagon — Marécl .de France — Suça le lait — Souffert —



Consonne — Canton - Allure du cheval — Défaut — Plus mauvais — Consonne — Langue Pédant — Détériorera — Ville de Belgique — Ville de Chaldée — Bœuf — Peur — Enlève un viscère — Passages — Quadrupède — Ville d'Italie — Amène à soi — Roi d'Israël - Désert - Triages - Récipients Polit — Voyelle — Blêmi — Rivage — Voyelle — Bœufs - Sommet Arbres — Auxquels on a ajouté foi Consonne — Ville de Chaldée — Tunique du globe de l'œil — Qui a beaucoup d'argent — La totalité — Possessif - Alerte — Souci — Réduit pour les munitions — Applications des connaissances - Publication - Petite monnaie espagnole — Se rendit — Triage — Plate — Saint qui a donné son nom à une ville — Intenter une action en justice — Crochet — Voyelle — Adverbe — Arme.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.



— Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est de voir avec quel air aimable et souriant Monsieur me regarde chaque fois que je viens tirer ma flemme sur son lit.



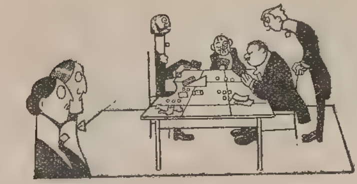
TRANSBORDEMENT INATTENDU

— C'est toi qui portes le charbon à ta mère. Ah! le bon petit garçon qui sait déjà se rendre utile.

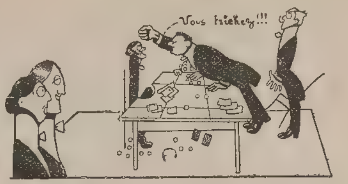
— Viens que je t'embrasse...

... pour la peine.

TRANSFORMATION



— Quelle aisance pour tailler une banque, ce Krapouloz!!! Quel galbe... Regarde, il se tient droit comme un I.



— Tu as raison, il y a même le poing sur l'I.



— Ton I, mon cher, est un I grec...

Trésor inépuisable.

Cinq cent mille poètes
Ont chanté le Congo,
Et ses vertus parfaites
Ont toujours du nouveau.

C. Y., à Victor Vaissier, 34, rue Drouot, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

Aramis. — Par analogie, avatar désigne toute transformation d'un même personnage. Un professeur de boxe qui deviendrait, par exemple, ministre plénipotentiaire, puis sous-secrétaire d'État, aurait subi, de ce fait, autant d'avatars que de changements différents.

Chat botté. — On ne peut obtenir de les échanger que par complaisance ; c'est évidemment une lacune.

M. Raoul. — Cela est absolument indifférent.

Un fidèle lecteur, à Arras. — Cette coutume s'est peu à peu affaiblie depuis la Révolution; on peut dire qu'elle est à peu près abolie à présent.

Abonné 760-27. — La figure doit être construite dans les problèmes qui nous sont proposés, mais non dans les solutions de ceux que nous avons donnés.

Mme Darcos, à Marseille. — Vérification faite, nous constatons qu'en effet, par une erreur de la typographie, un feuillet contenant les noms de plusieurs concurrents ayant mérité d'être mentionnés a été oublié dans l'impression du supplément. Nous vous prions d'excuser cette omission bien involontaire.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Le chemin de fer électrique du Fayet-Saint-Gervais à Chamonix sera maintenu en exploitation pendant tout l'hiver 1905-1906, pour le transport des voyageurs, de leurs bagages et des marchandises à grande vitesse.

Des hôtels restent ouverts à Chamonix toute l'année.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Amérique du Sud.

La Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée et la Société de Transports maritimes à vapeur, à Marseille, viennent d'élaborer un nouveau tarif comportant des prix réduits pour le transport direct des marchandises à petite vitesse, par expédition d'au moins 50 kilos, du réseau P.L.M. sur les ports de Montevideo (Uruguay), Buenos-Ayres (République Argentine), Rio-de-Janeiro et Santos (Brésil).

Ce nouveau tarif a été mis en vigueur le 6 octobre courant; il est applicable, depuis la gare d'entrée sur le réseau P.L.M., aux marchandises en provenance des autres réseaux.

Il y a tout lieu d'espérer que les avantages offerts par ce tarif joints à la facilité de déterminer d'avance avec certitude le coût total du transport jusqu'au port de destination, contribueront largement au développement du commerce d'exportation sur l'Amérique du Sud.

12e ANNÉE — N° 8. 10 Centimes 25 FÉVRIER 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

PARIS
7 — Rue Cadet — 7
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

AUTO-TRAHISON, par Georges OMRY.



— Et ça vous rapporte bien de dévoiler ainsi les secrets de l'avenir?...
— Hélas ! ma pauvre dame, on ne sait pas le matin si on dînera le soir...

Histoire de Picoteux

De l'aurore au couchant, le menuisier Picoteux fumait avec passion sa bonne vieille pipe en bois de violette. Elle était devenue sa seule



De l'aurore au couchant, le menuisier Picoteux fumait sa bonne vieille pipe...

compagne, depuis que cette excellente Mme Picoteux s'en était allée, un beau matin, dans un monde meilleur — ou pire — que le nôtre. Quand sa femme vivait, le menuisier la bourrait généreusement de coups de poings, toutes les fois qu'il avait absorbé, au cabaret, quelques demi-pichets de trois-six. Présentement, il se contentait de bourrer sa pipe de tabac, ce qui, somme toute, valait infiniment mieux.

Une chose, pourtant, attristait Picoteux. Régulièrement, il lui fallait user une dizaine d'allumettes, avant qu'il pût allumer sa pipe. Certes, ce n'était point la faute de la pipe :



... le menuisier la bourrait généreusement de coups de poings...

quoiqu'il fît, les allumettes ne prenaient jamais.

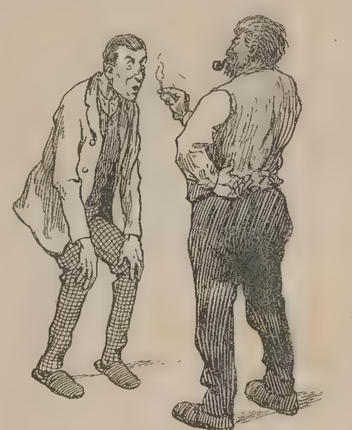
Avec une ténacité, une obstination dignes d'être récompensées par le succès, il avait essayé, successivement, les diverses sortes d'allumettes vendues par la Régie : allumettes ordinaires (dix centimes, la boîte de 100, suédoises, bougies, allumettes au phosphore amorphe, — voire même tisons. Hélas! ses tentatives avaient été vaines. Seuls, les tisons avaient donné quelque résultat appréciable. Et encore! Mais ce n'était pas un pauvre diable comme Picoteux qui pouvait prétendre à en consommer environ deux boîtes tous les jours.

De guerre lasse, le menuisier résolut de se passer, pour ses allumettes, du concours intéressé et déloyal de la Régie. Quand on est mécontent d'un fournisseur, d'un marchand de volailles, par exemple, on en change, n'est-ce pas? Quand il n'y en a pas d'autre dans le pays, on élève soi-même ses poules et ses pigeons. C'est clair. Ce principe, qui est celui de tous les gens pratiques, parut à Picoteux renfermer l'essence de l'immortelle Sagesse des Nations.

Sans retard, il l'appliqua.

Pourquoi ne fabriquerait-il pas les allumettes dont il avait besoin, puisque celles de dame Régie ne valaient rien? Oui, pourquoi?

Il lui était facile d'utiliser ses copeaux et de les tailler en minuscules réglettes. Il le fit. Au cours d'un voyage à la ville voisine, il acheta une certaine quantité de phosphore et de soufre. Il acheta aussi un petit traité de chimie, car les métalloïdes précités aiment à être maniés avec science et précaution. Et, désormais, il occupa



Par exemple! Ce n'est pas comme celles de la Régie

ses loisirs à la confection d'allumettes élégantes, peu coûteuses, et, surtout, ne ratant jamais.

* * *

Mais tout finit par se savoir.

Un des voisins du menuisier, nommé Lehuchet, le surprit un matin en train de mettre la dernière main à un stock important de « soufrantes ». Il s'extasia d'abord sur l'ingéniosité de Picoteux. Puis, quand il eut admiré longuement le soin qu'apportait à la facture de ses allumettes l'intelligent praticien, il s'informa :

— Est-ce qu'elles prennent au moins, tes allumettes?

— Si elles prennent? Pour sûr que oui, répondit le menuisier.

Et, afin de le prouver, il en frotta une sur le fond de sa culotte. Une flamme claire et gaie vint à l'appui de son assertion.

— Pas une ne rate, conclut-il.

Enthousiasmé, Lehuchet s'écria .

— Par exemple! Ce n'est pas comme celles de la Régie!

— Ah! non, mon vieux, ce n'est pas comme celles de la Régie! Ce ne serait pas la peine, alors!

— Evidemment.

Le voisin réfléchit une seconde, puis :

— Ecoute, Picoteux, déclara-t-il, tu es un brave garçon. Tu devrais bien m'en céder quelques-unes de tes allumettes...

— T'en céder? Pour ça, non, mon vieux. Plus souvent que j'aurais un procès!

— Pourquoi aurais-tu un procès?

— Eh! tout simplement parce que c'est défendu.

— Comment veux-tu qu'on le sache?

— Est-ce qu'on sait jamais?

Picoteux, pourtant, ne prononça pas ces mots avec une grande conviction. La proposition inattendue de son voisin Lehuchet le séduisait malgré lui. Un champ nouveau s'ouvrait à son activité. Quel empêchement sérieux y avait-il, en somme, à ce qu'à l'économie déjà réalisée sur le coût de ses propres allumettes vînt se joindre le produit d'une vente rémunératrice? Que risquait-il en en vendant quelques centaines? Personne ne le saurait et lui, Picoteux, ferait une bonne petite affaire.

Il céda.

Lehuchet s'en alla, cachant sous sa blouse la marchandise clandestine et remerciant avec effusion le menuisier de l'immense service qu'il lui rendait. Sans que Picoteux l'exigeât, il jura ses grands dieux que personne ne saurait rien de l'aventure, — ce qui n'empêcha pas qu'à la nuit tombante, une vingtaine de personnes se présentèrent chez l'artisan, demandant, comme par hasard, « si ce n'était là qu'on vendait d'excellentes allumettes de contrebande, pas chères », et se proposant d'en acheter.

* * *

En peu de mois, la réputation du fabricant Picoteux fut solidement assise dans la contrée. Son commerce marcha à merveille. On vint de six lieux à la ronde se fournir dans ses magasins. Il reçut même, un jour, la visite de ces messieurs de la Régie. Mais ceux-ci, gens totalement dénués d'éducation, ne se contentèrent pas d'emporter avec eux, sans les payer, d'énormes stocks d'allumettes. Ils gratifièrent le menuisier, leur concurrent, d'un procès-verbal en bonne et due forme, ce qui l'amena à faire connaissance avec les geôles humides de la sous-préfecture, qu'il habita durant trois mois.

A sa sortie de prison, le premier soin de Picoteux fut d'informer sa nombreuse clientèle qu'il avait l'intention de la servir mieux, — si c'était possible, — que par le passé. Les commandes affluèrent. Elles affluèrent même si bien qu'au bout de quelques semaines, la Régie, qui ne vendait plus du tout d'allumettes dans la contrée, résolut de s'immiscer à nouveau dans les affaires de l'honorable commerçant. Le résultat de cette détermination de MM. les Rats-de-Cave fut identique à celui de leur première visite. Picoteux connut, une fois encore, les rigueurs de la Justice, avec cette différence qu'il fut, pendant six mois, nourri, couché, éclairé et blanchi aux frais de la Princesse.

Dès lors, ce fut un duel épique entre la Régie et Picoteux. Plus on poursuivait ce dernier, plus ses affaires prospéraient, au détriment de l'Administration des Contributions Indirectes. Sortait-il de prison? Vite, il recommençait à fabriquer des allumettes et à les vendre. Le coffrait-on de nouveau? Ça n'avançait absolument à rien.

Les premières fois, ces messieurs de la Régie s'étaient frotté les mains en s'écriant joyeusement : « Au moins, pendant qu'il sera à l'ombre, les *gens* se verront bien forcés d'acher *nos* allumettes! » Ils s'étaient grossièrement trompés. Les *gens* avaient amplement fait leurs provisions pour l'hiver et la Régie restait Gros-Jean comme devant!...

* * *

Un jour vint où l'Administration des Contributions Indirectes songea sérieusement à fermer boutique, devant la concurrence acharnée que lui faisait Picoteux. Puisqu'elle n'avait pu vaincre l'ardeur de ce dernier, malgré les sévérités de la Loi, ne valait-il pas mieux le laisser exercer tranquillement sa florissante industrie? Après tout, c'était un honnête homme, ce commerçant qui vendait de la bonne marchandise, et qui n'empêchait personne d'en faire autant?

Ainsi raisonnait M. le Directeur départemen-

tal, un matin, quand, soudain, une idée lui traversa le cerveau.

— J'ai trouvé, s'écria-t-il, radieux. Mais il s'agit d'aller voir Picoteux!

Celui-ci, qui était occupé, — avec quatre ouvriers sous ses ordres, — à terminer l'exécution d'une commande de quarante mille boîtes d'allumettes, s'empressa au-devant de M. le Directeur, et lui fit visiter son installation en détail. Le haut fonctionnaire s'ébaubit, admira, complimenta, puis, tout à coup :

— Picoteux! s'exclama-t-il, vous êtes un homme de génie!

— Oh! monsieur le directeur, protesta l'autre.

— Je le répète : Vous êtes un homme de génie. Vous avez trouvé le moyen de fabriquer



— Picoteux vous êtes un homme de génie !

des allumettes qui ne ratent jamais.

— Ce n'est pas très difficile, monsieur le directeur.

— Eh bien, Picoteux, le gouvernement de la République Française, que j'ai l'honneur insigne de représenter, vous doit une réparation éclatante. Et cette réparation, je la traduis par la proposition suivante : Picoteux, voulez-vous une situation chez nous?

— A... la... Régie? balbutia Picoteux.

— Oui, dans l'Administration des Contributions Indirectes. Une belle situation, je vous en réponds! Puisque vous savez si bien faire les allumettes, votre talent trouvera, dans les Manufactures nationales, l'occasion de s'exercer légalement. Acceptez-vous mon offre, Picoteux?

— Si j'accepte? Oh! oui, monsieur le directeur. Et, pour vous en remercier, je vous jure d'exercer désormais tout mon talent, comme vous dites, à la seule fabrication des allumettes autorisées...

* * *

A dater de ce jour, le menuisier devint en son genre un homme considérable. Il n'y avait pas, dans la région, de Manufacture nationale d'allumettes. On songea, un moment, en haut lieu, à en créer spécialement une, dont Picoteux deviendrait le patron. Mais on réfléchit à temps que cette installation nécessiterait des dépenses incalculables. On préféra autoriser le nouveau fonctionnaire à confectionner *at home* les allumettes dont avait besoin la Régie.

Hélas! Hélas! la bonne volonté de Picoteux dura juste ce que durent les roses. D'excellentes qu'elles étaient au début, les allumettes faites par lui devinrent peu à peu... comment dirai-je... *ininflammables.* Après avoir mis tous ses efforts à tenir sa promesse et à fabriquer consciencieusement ses « soufrantes », il finit par se dire qu'il serait bien naïf de se donner tant de mal. Il ne soigna plus ses produits avec tant d'amour. Mieux. Il utilisa des ingrédients de qualité inférieure. Et, — comme si ce n'était pas déjà suffisant, — il glissa dans ses boîtes de *fausses* allumettes.

Je m'explique.

Il se contenta de tremper ses réglettes de bois dans des bains de safran et de cochenille et de les baptiser allumettes. Il eût été vraiment extraordinaire qu'ainsi préparées, elles vinssent à s'enflammer par frottement.

Bref, il arriva ce qui devait arriver.

Picoteux, qui représentait maintenant la Régie dans le pays, apprit un soir, au café, qu'il avait un concurrent sérieux. Un ami le lui désigna :

— Tiens! Regarde. C'est ton ancien voisin Lehuchet. Il est occupé à boire une chartreuse.

Une chartreuse! Fallait-il qu'il en fasse des affaires!!

Picoteux alla à lui.

— Pardon, monsieur, lui dit-il, n'est-ce point vous qui fabriquez des allumettes de contrebande?

— Tu m'appelles monsieur, maintenant? répondit l'autre. Tu oublies donc que nous étions voisins, autrefois?

— Monsieur, riposta Picoteux, je ne vous connais plus. Répondez simplement à ma question. Fabriquez-vous des allumettes? Est-ce oui? Est-ce non?

— Pour sûr que j'en fabrique, s'exclama



... je représente, moi, l'Ad-mi-nis-tra-tion... et je vous dresse un joli petit procès-verbal...

Lehuchet, et de meilleures que les tiennes. Je t'ai même râflé tous tes anciens clients.

— Cette déclaration me suffit. Eh bien! mon garçon, je représente, moi, l'Ad-mi-nis-tra-tion des Con-tri-bu-tions In-di-rec-tes, et je vous dresse un bon petit procès-verbal pour infraction aux Lois de l'Etat sur les Monopoles...

Et, avant que l'infortuné Lehuchet revînt de sa surprise, Picoteux tourna les talons et sortit du café...

* * *

Cette histoire, amis lecteurs, tend à prouver deux choses :

1° Que la Régie a toujours mis et mettra toujours en circulation, dans le public, des allumettes de mauvaise qualité ;

2° Qu'un citoyen, quand on en fait un fonctionnaire, devient fonctionnaire, mais cesse d'être citoyen.

Henri Jousset.

Pêle-Mêle Causette

Au moyen âge, l'on envoyait au bûcher, en qualité de sorciers, ceux qui faisaient état de quelque loi de la Nature, inconnue des autres hommes.

Galilée faillit mourir dans les flammes pour avoir affirmé que la terre tourne autour du soleil.

Quel juste mépris ne professons-nous pas, aujourd'hui, pour ceux dont l'ignorance intransigeante inscrivait au compte du surnaturel tout ce qu'ils ne pouvaient comprendre.

Pourtant, n'en déplaise à mes contemporains, nous ne sommes pas très dissemblables de nos ancêtres du moyen âge. Et si nous n'envoyons plus les sorciers au supplice, nous avons, du moins, la même tendance à attribuer à la sorcellerie les phénomènes dont les causes n'ont pas encore été enregistrées par la science.

C'est ainsi qu'on peut voir des savants propager la superstition que crée actuellement le spiritisme. Ne sont-ce du reste pas des savants qui ont contraint Galilée d'abjurer sa doctrine de la gravitation.

Seulement, ce qui était excusable au dix-septième siècle ne l'est pas au vingtième, et c'est un devoir de jeter l'anathème sur ceux qui cherchent à troubler l'esprit du peuple en entretenant la croyance au surnaturel.

Le spiritisme n'est tout simplement qu'une science naissante. Il fait partie de la pathologie neurasthénique, comme l'hypnotisme et bien d'autres manifestations nerveuses.

Les personnes d'une très grande sensibilité nerveuse, et qu'on qualifie pompeusement de *médiums*, ne sont que des malades. S'autorisant de ce fait que les accidents de leur maladie se rattachent à des lois naturelles que nous connaissons peu, certains individus tentent d'en faire comme une industrie du surnaturel.

C'est là une exploitation contre laquelle il convient de réagir, car elle est dangereuse pour le peuple.

Il est certain que la neurasthénie peut engendrer des phénomènes étranges.

Le malade, pareil à une pile électrique quand sa sensibilité est surexcitée, peut émettre des vibrations ou ondes neurasthéniques.

Ces vibrations acquièrent assez d'intensité pour aboutir à un résultat physique, tel que le déplacement d'un objet, la rotation d'une table, phénomènes qui se produisent même à une certaine distance.

Tout le charlatanisme dont on enveloppe le spiritisme, se base sur l'incertitude dans laquelle la science se trouve encore, concernant ces manifestations.

Aussi, voit-on des gens sérieux se réunir autour d'une table et évoquer des fantômes.

Il arrive ainsi que le médium, qui, du reste, remplit souvent un rôle inconscient, n'est pas très lettré, et qu'alors Homère ne sait pas le grec, et Cicéron fait des solécismes en latin.

Cela n'empêche du reste pas les adeptes d'être convaincus qu'ils se sont trouvés réellement en présence de ces grands hommes du passé.

Nous devrions pourtant bien nous pénétrer de la vérité suivante :

La Nature constitue un ensemble de forces. De ces forces, nous en connaissons un certain nombre. D'autres sont ignorées de nous. Rappelons-nous que, bien souvent,

c'est par un heureux hasard que les lois de la Nature se sont révélées à nous.

Gardons-nous donc de croire que nous avons percé à jour tous les mystères des forces naturelles.

Pour être plus avancés que nos ancêtres, nous sommes loin encore de la science intégrale que, du reste, nous n'atteindrons vraisemblablement jamais.

Dès lors, quand nous nous trouvons en présence d'un phénomène qui nous déconcerte, au lieu de crier au surnaturel, appliquons notre intellect à remonter de l'effet à la cause, et cherchons à déterminer la loi qui régit cette manifestation.

Et moquons-nous des thaumaturges.

FRED ISLY.

Les Spectacles de l'Avenir.

Hier, je rencontrai, rue Réaumur, M. Quinola, l'habile directeur de plusieurs scènes florissantes, par qui, chuchote-t-on, tous les théâtres parisiens seront bientôt accaparés. Sauter au plus proche bazar, acheter un carnet d'un sou et un crayon dito, furent l'affaire d'un bond. Un autre bond me ramena près de M. Quinola.

Car l'occasion était à saisir, d'interviewer ce puissant faiseur de recettes.

Il voulut bien m'accueillir dans son auto. Je lui parlai des récents incidents survenus à la Société des Auteurs dramatiques.

— Tout cela, m'affirma-t-il, provient de la crise des théâtres. Et la cause de la crise, la voici : la majorité des auteurs dramatiques s'obstinent à faire des pièces...

— Que feraient-ils ?

— Comprenez-moi, s'exclama M. Quinola. Ils s'obstinent à écrire des pièces qui sont des pièces. Mais la mode n'est plus au genre Sardou ; le spectateur d'aujourd'hui ne digère plus les ficelles. Quelques rares auteurs intelligents ont saisi cette évolution, et ils réussissent parce que leurs pièces sont, non pas des pièces, mais des suites de dialogues quelconques qui ne se suivent pas, — vous me suivez ? — et qui ont lieu dans des décors élégants, entre gens du monde. Ce qui prouve que, moins une pièce est une pièce, et plus elle a de chance pour être une pièce à succès.

A l'appui de sa thèse, l'habile directeur me cita les titres de plusieurs œuvres retentissantes représentées cette dernière saison ; on me pardonnera de ne pas les nommer ; il est toujours très maladroit de se mettre mal avec des écrivains connus.

- Dans ces conditions, poursuivit mon interlocuteur, j'ai l'intention de me passer des auteurs ; cela m'économisera des droits, et me permettra de soigner la mise en scène plus que jamais.

— Mais, sur la scène, hasardai-je, il faut quelque chose ?

— Sans doute. Il faut des personnes bien habillées qui causent entre elles ; eh bien, elles se raconteront leurs petites affaires en même temps que les potins du jour. Ainsi, le public jouira d'un spectacle nouveau tous les soirs ; car, bien entendu, j'instituerai un roulement



TERRIBLE SITUATION

POIVROT. — Grand Dieu ! pourvu que ce ne soient pas des pneus qui boivent l'obstacle !





RÉPARATION LOGIQUE

La bonne Mme Mouche donna, un jour, une jaquette toute neuve de feu son mari à un pauvre mendigot. Elle fut suffoquée d'entendre le miséreux déclarer, après s'être confondu en remerciements :

Elle sera parfaite, quand je l'aurai réparée.

— Réparer un vêtement auquel il ne manque pas un fil ! quelle outrecuidance ! pensa la brave femme.

Mais, le lendemain, Mme Mouche eut une nouvelle surprise en rencontrant son mendiant de la veille.

— C'est cela que vous appelez réparer, s'écria-t-elle, indignée à la vue de sa jaquette toute déchirée et effrangée.

— Eh ! oui, fit doucement le miséreux. C'est ce que nous appelons réparer. Vous pensez bien que, dans son état de neuf, elle m'aurait nui dans ma profession, tandis qu'ainsi accommodée elle va me faire un très bon usage.

pour changer à chaque représentation les décors et les acteurs. D'ailleurs...

— D'ailleurs?

M. Quinola semblait hésiter à parler.

— Ce que je vais vous dire, reprit-il enfin, est bizarre en apparence... Quand je serai parvenu à *truster* encore cinq ou six théâtres, je jouerai non seulement sans pièces, mais encore *sans acteurs*...

J'en demeurai baba, comme disait Brillat-Savarin.

— Alors, que restera-t-il, fis-je timidement?

— Il restera les décors et *les gens du monde*.

Ici, M. Quinola alluma un havane de choix et m'offrit gentiment un délicieux cigare à cinq centimes. Il continua :

— Lisez les journaux quotidiens, les hebdomadaires, les magazines; voyez comme les représentants de l'aristocratie, du haut commerce, de la grande industrie brûlent d'être connus du public et de le faire pénétrer dans leur intimité... La duchesse de X... l'initie à l'organisation de ses chasses; la comtesse de XX... se fait photographier, allaitant son dernier-né d'une main, et écrivant des vers de l'autre, si j'ose dire; Mme de XXX... relate un incident sportif qui faillit arriver à son opulente personne... Le lecteur peut, ensuite, admirer tels clichés sensationnels : M. Durandeau, par exemple, l'archi-millionnaire, fabricant de vermicelle, en train de se faire la barbe; le même, cherchant les puces à sa petite chienne favorite; puis encore le même, signant un chèque de cent mille francs en faveur de l'Orphelinat des Pompiers, etc. etc. Bref, c'est à qui sera photographié, interviewé ou publié. Notez maintenant deux choses curieuses. Premièrement, ces *gens de la haute*, selon l'expression consacrée, agissent ainsi dans un but unique : se faire de la réclame; pourquoi? on ne l'a jamais su. Deuxièmement, le public s'y intéresse; c'est incompréhensible, mais exact.

— Je ne sais quel philosophe dyspeptique a dit que les peintres étaient encore plus cabotins que les acteurs, les auteurs plus cabotins que les peintres, et que les gens du monde leur faisaient la pige à tous?

— Impossible de vous renseigner, me répondit le grand directeur de théâtres, car je ne connais rien à la littérature; mais, quel que soit le nom de l'écrivain en question, il a mis dans le mille. Il suffit de remarquer comme les personnages en vue saisissent avidement la moindre occasion de jouer la comédie *d'amateurs*, et comme ils sont heureux si la presse parle de leurs représentations. Eh bien, moi, je leur offrirai un moyen de se mettre directement en rapport avec le public...

— Alors, vous croyez que, tous les soirs, la comtesse Une Telle, ou le baron Machin, ou la femme du bijoutier Chose consentiraient à parader sur les planches?...

— Non, naturellement, pas tous les soirs. J'organiserai un roulement de service; ils viendront là comme à une fête. Gratis, comme de juste... A moins que je ne les fasse payer?...

M. Quinola s'arrêta sur ces mots, le regard perdu dans l'avenir. Il murmura, comme achevant une phrase :

— ... Cabotins... Les souverains le sont encore plus...

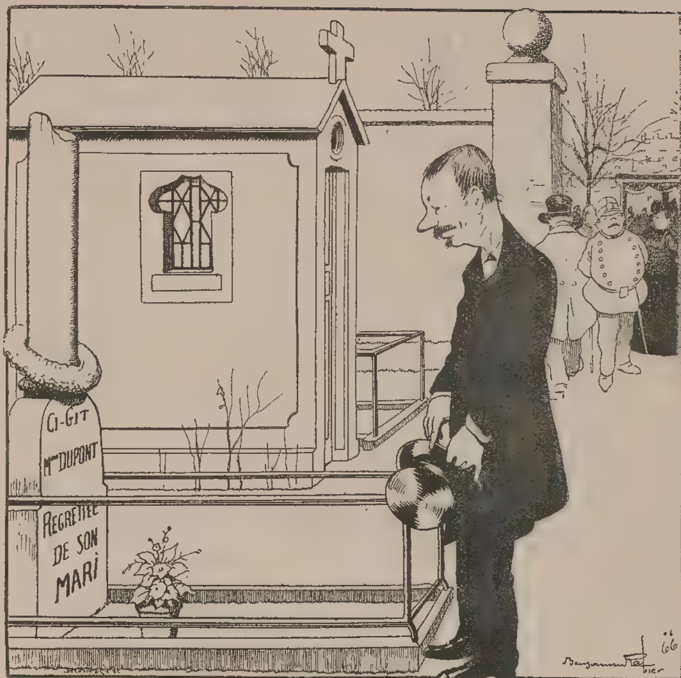
Puis il m'affirma, froidement :

— Tenez, le prochain roi qui vient à Paris, je me charge de le faire paraître en scène!

Quelle assurance ! Quel génie! Il me fut impossible de lui cacher mon admiration.

Pour m'en remercier, il m'octroya un billet de faveur me donnant droit à une réduction d'un franc vingt centimes sur le prix d'une loge de huit places. C'est ainsi qu'on fait les bons théâtres.

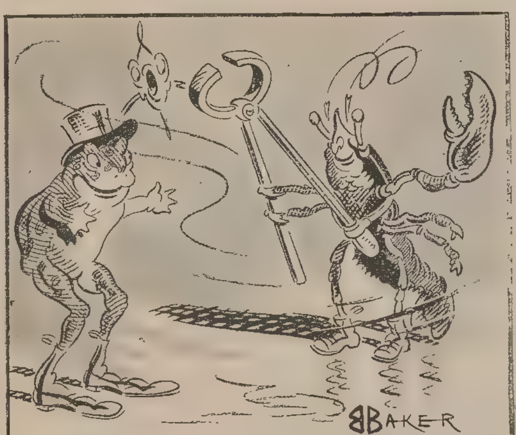
Paul Héric.



REGRETS

Dans les regrets, il y a toujours une part d'égoïsme.
Montesquieu.

— Ah! oui!... je la regrette... elle qui réussissait si bien le veau Marengo!



LA CIVILISATION CHEZ LES BÊTES

L'Écrevisse. — Merci, monsieur l'orthopédiste, la pince que vous m'avez fournie fonctionne aussi bien que celle que j'ai perdue.

Un duel à l'américaine

Isidore et Salomon, brouillés à mort, ont décidé de se battre en duel à l'américaine.

Deux boules, une blanche et une noire, ont été mises dans un chapeau, et il a été décidé que celui qui tirerait la boule noire se donnerait la mort dans les huit jours.

Or, c'est Salomon qui a tiré la boule noire.

Un mois après cet événement, Isidore rencontre, soudain, Salomon qui, frais et rose, déambulait par les rues.

Comment, toi! s'écria-t-il, tu n'es donc pas mort!

— Moi!... pas du tout, fit l'autre.

— Mais tu as tiré la boule noire.

— Tu crois ça. Mais tu te rappelles que ce jour-là il pleuvait à verse.

— Qu'est-ce que ça regarde notre duel?

— Ça le regarde si bien que, lorsque je suis arrivé chez moi, la boule noire avait tellement déteint sous la pluie qu'elle était toute blanche.

Et comme Isidore voulait protester, Salomon lui coupa la parole.

— Tu vois, nous avons été volés, on nous avait vendu deux boules blanches.

— C'est pas vrai! gronda Isidore.

C'est tellement vrai, déclara Salomon, que le marchand l'a reconnu lui-même... et qu'il m'a remboursé l'argent de la fausse boule noire.

TOUT EST RELATIF

Mlle Tapissery a quarante-sept ans bien sonnés; malgré cela, l'espoir étant indéracinable dans le cœur humain, elle aspire encore vaguement à l'hymen.

Comme on recevait chez sa mère un astronome célibataire, la mûre jeune fille crut voir, dans les visites du savant, une intention flatteuse à son égard. Elle s'en ouvrit à sa mère.

— Peuh! fit celle-ci, il te trouvera sûrement trop vieille.

— Mais non, maman. Pense donc qu'il vient de calculer que la lune est âgée de deux millions d'années et la terre de trois millions et demi. Je suis sûre qu'il doit me trouver excessivement jeune.



LA RÉUNION DE DEUX BELLES CHOSES PEUT DONNER UNE HORREUR

J'ai pour voisins, au-dessus et au-dessous de moi, deux virtuoses qui font éclore les plus jolies phrases musicales; mais quand ces deux charmantes effluves se rencontrent ensemble, dans mon appartement, il faut voir à quel combat elles se livrent et comme elles arrivent vilaines et déchirées à mes oreilles.

Lamentation d'un caissier.

« Ah! tout n'est pas rose dans mon métier, larmoyait, un jour, dans mon gilet, le caissier du banquier Aussac.

Figurez-vous qu'Aussac a un fils, un jeune viveur qui sait faire valser les écus de son père.

Or, ce jeune fêtard a un joli don d'imitation. Un jour, le tuyau acoustique, qui me relie au bureau de son père, se met à siffler.

C'était, je l'ai su plus tard, le fils Aussac qui, imitant la voix de son père, me donnait l'ordre suivant : « Je vais sortir. Si mon vaurien de fils vient vous demander mille francs, envoyez-le promener carrément. Je vous interdis formellement de lui donner plus de cinq cents francs. Vous m'entendez! »

Effectivement, quelques instants après le jeune homme arrive et me demande mille francs. Moi fidèle à ma consigne, je lui remets cinq cent francs qu'il empoche aussitôt.

Naturellement, pour rester dans son rôle, i me gratifie d'une séance de feinte colère.

Je n'aime pas les reproches. Vous pensez s j'étais contrit et ennuyé sous ce débordemen d'avanies

Mais, dix minutes après, le père Aussac étan rentré, découvrit le pot aux roses.

Alors, vous voyez d'ici la deuxième sérénad qui me tomba sur la tête.

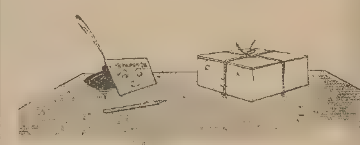
Qu'est-ce que j'ai pris, ce jour-là, gran Dieu! »

Et tout tremblant encore à ce souvenir, l brave caissier prit congé de moi.

LA CARTE PNEUMATIQUE ET LE COLIS DU COMMISSIONNAIRE

Dédiée à M. Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux P. et T.

Rien ne sert de courir. Il faut partir à point.
La carte et le colis en sont un témoignage.



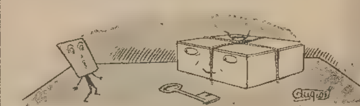
« Gageons, dit celui-ci que vous n'arrivez point
Malgré votre vitesse, avant moi, rue Soulage.
— Vous ririez, dit la carte légère,
De me voir arriver la dernière.
Eh! quoi! vous voudriez me gagner de vitesse.
J'accepte le pari, néanmoins je confesse
Que d'ici, dans une heure tout au plus m'en allant,
Je vous devancerai encore en m'amusant. »



Le colis dans les bras d'un vieillard consciencieux
Se hâta lentement, marchant silencieux
Son train de sénateur.
Quant à la carte, moins pressée,
De poste en poste promenée,



Flânant, fumant et voyageant,
Dans tous les recoins s'endormant,
Oubliant jusqu'à la gageure.
Lorsqu'il ne resta plus qu'une heure
Pour arriver au terme de son gai voyage
Elle partit comme un trait ; voyez d'ici sa rage
Quand, arrivant à domicile,



Elle vit le colis plus agile
Qui depuis un moment guettait son arrivée
Et semblait tout heureux de l'avoir devancée.
« Petit bleu! cria-t-il, vous êtes en retard
Le commissionnaire antique
L'emporte sur le tube pneumatique
Alas! Alas! pauvre Monsieur Bérard! »

Courrier Pêle-Mêle

Truc de suggestion.

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire, dans le *Pêle-Mêle*, un article intitulé « Suggestion », à la fin duquel votre correspondant réclame une explication. Voulez-vous me permettre de l'essayer?

Tout d'abord, je lui dirai qu'il ne s'agit nullement ici d'électro-aimant; le sujet, d'ailleurs, a exigé qu'on changeât de place pour recommencer l'expérience et a pu se convaincre lui-même.

En second lieu, je ne crois pas qu'on puisse faire intervenir ici les lois de la mécanique, ni les étudier dans leurs exceptions; car, si l' « effort vertical » effectué de bas en haut a été inférieur à la réaction opposée de haut en bas, c'est que le sujet *n'avait plus la volonté* d'accomplir cet effort vertical, ou bien, pour employer une expression plus proche de la vérité, parce qu'on lui avait persuadé, par le simple regard et en annihilant sa propre volonté, *qu'il ne pourrait jamais enlever le poids en question.*

Je me suis longtemps occupé de tous ces phénomènes et j'ai été témoin de choses vraiment extraordinaires. Un exemple, dans le genre de celui qui nous est raconté dans le *Pêle-Mêle*, m'est arrivé à moi-même et chez un ami. Je ne suis pas suspect de supercherie, au moins à mes yeux, n'est-il pas vrai? Un praticien me fit tenir à bras tendu... un crayon, vous entendez bien? — un crayon — Et il commença, tout en me fixant dans les yeux, à me dire que ce crayon pesait 5 grammes, 10 grammes, 500 grammes... Puis il augmentait toujours la dose. Quand le crayon en arriva à peser 5 kilogs, je le lâchai, à bout de forces, non sans avoir lutté plusieurs minutes, au grand amusement de l'assistance, contre cette progression de pesanteur... Moi, je ne riais pas du tout; j'étais furieux, éreinté, et tout en sueur; mais surtout, et voilà le point important, j'avais conscience *d'avoir abdiqué, malgré moi, pour quelques instants, ma propre volonté*; j'avais été au pouvoir mental de quelqu'un. Ces faits sont indéniables, les médecins eux-mêmes les attestent sans hésitation.

Dans le cas présent, il n'y a pas à chercher une entorse exceptionnelle donnée à quelque loi de la mécanique, mais bien l'application de l'indiscuté « médium » dont l'exercice est, d'ailleurs, parfaitement défendu, ce qui est fort bien fait, car on ne peut se figurer les ravages et les désordres que causent dans les cerveaux les mieux équilibrés l'étude et surtout la pratique de ces questions, pourtant si passionnantes...

A. S.

M. G. Seguin nous cite des exemples analogues, qu'il explique de la même façon. Si le sujet n'arrive pas à soulever le poids de dix kilogs, c'est qu'en effet son effort musculaire effectué de bas en haut était inférieur à dix kilogs, et cela parce que son propre cerveau, dominé par celui de l'opérateur, a, en quelque sorte, défendu aux muscles qui lui obéissent d'effectuer un effort supérieur.

M. Allemand, qui explique également par la suggestion comment peut se réaliser cette expérience, nous apprend que cela peut s'exécuter aussi comme simple tour de physique, grâce à des dispositions spéciales et des trucs de machinisme capables de faire illusion aux spectateurs. Notre correspondant pense même que c'est à ce dernier procédé qu'on a recours le plus souvent, bien qu'il reconnaisse parfaitement le pouvoir de la suggestion en cette matière.

QUESTION INTERPÊLEMÊLISTE

Un de vos lecteurs peut-il m'indiquer la meilleure manière de préparer une couche de champignons en cave?

LINDEN.

GRAND CONCOURS
DU

DAMIER DE POINDINTERRO

EN SIX SÉRIES

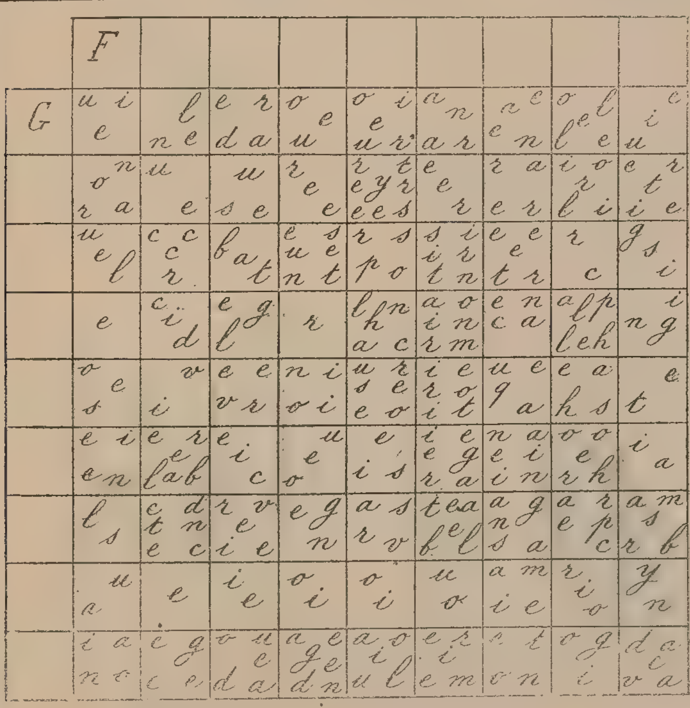
Première Série.

Poindinterro, en nous apportant cette nouvelle idée de Concours aura réussi, pensons-nous, à intéresser par la simplicité et le caractère qui s'y trouvent réunis, les chercheurs qui s'attachent avec tant de persévérance à déchiffrer nos problèmes.

Celui-ci est assez simple à expliquer. Le dessin que nous vous présentons contient, ainsi que vous le voyez, un damier dont chaque case renferme un certain nombre de petites lettres.

Au-dessus et à gauche de ce damier se trouvent une rangée horizontale et une rangée verticale de cases inoccupées. Vous pouvez remarquer que le nombre total de ces cases vides correspond au nombre de lettres majuscules écrites au bas du dessin. C'est qu'en effet, chacune de ces lettres majuscules est destinée à être placée dans une des cases inoccupées.

Il s'agit de placer dans chacun des carrés vides, en haut et à gauche du damier, une des lettres majuscules qui se trouvent sous le dessin.



ABCEFGHILMNOPRSTVX

Les lettres G et F ont été mises à leur place il n'y a donc plus à s'occuper que des seize autres. Dans chacune des quatre-vingt-une cases du damier, se trouvent des lettres avec lesquelles il faudra composer des mots. Mais, à chacun de ces mots, il manquera deux lettres. Ces deux lettres nous seront fournies par la petite opération que voici :

Ajoutons simplement aux lettres comprises dans une case, la majuscule que nous avons placée dans le carré vide de sa rangée horizontale et celle que nous avons mise dans le carré vide de sa rangée verticale.

Exemple : Pour former le mot à trouver dans la première case, il faudra ajouter aux lettres u, i, e, qui se trouvent dans cette case, les lettres F et G. On formera ainsi le mot *Figue*.

Tous les autres mots sont à trouver de la même manière.

Ce sont tous des noms communs pris au singulier.

Pour faciliter les recherches dans les trois premières séries de ce Concours, qui en comprendra six, Poindinterro s'est arrangé de telle manière que les majuscules placées dans les carrés vides du haut soient les initiales de tous les mots de la colonne verticale, en tête de laquelle elles se trouveront.

Ainsi le mot figue commence par un F.

De même le mot qui se trouve au-dessous et qui comprendra les lettres F, N, O, A, R, plus une autre lettre à déterminer par le carré vide à sa gauche, commencera lui aussi par un F. Il en sera de même des autres mots de cette colonne verticale.

Ce Concours se composant de six séries, nous prions nos lecteurs de ne nous en adresser les solutions que toutes ensemble, lorsqu'aura paru la sixième et dernière série, de la façon et dans le délai qui seront alors indiqués.

Nous les prions également de conserver, pour les joindre à leur envoi, les bons à détacher accompagnant chacune de ces séries.

Les prix suivants seront accordés aux gagnants de ce Concours :

1er PRIX : *Une bibliothèque vitrine, noyer ciré.*
2e PRIX : *Une belle garniture de cheminée, bronze doré.*
3e PRIX : *Un bon à lots du Crédit Foncier.*
4e PRIX : *Une montre en argent.*
5e PRIX : *Une jumelle de théâtre.*
Du 6e au 10e PRIX : *Une montre acier bruni.*
Du 11e au 15e PRIX : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
Du 16e au 20e PRIX : *Une boîte de compas.*
Du 21e au 25e PRIX : *Un cachet bronze, figurine d'art.*
Du 26 au 30e PRIX : *Un canif argent.*
Du 31 au 35e PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
Du 36e au 4?e PRIX : *Un bloc-notes de poche.*

GRAND CONCOURS
DU DAMIER DE POINDINTERRO
Première Série

Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi de la solution.

LES ÉCRITEAUX DE PARIS



Bigorneau, fraîchement débarqué à Paris, use avec délices de ce qu'il croit être un bain de pied public. Un gardien lui fait remarquer l'écriteau auquel il n'avait pas fait attention.



Bigorneau s'en va précipitamment, mais un autre gardien lui prouve, par un second écriteau, qu'il contrevient de nouveau aux règlements.

— Faut donc toujours obéir à ce qu'y a d'écrit? demande le brave paysan.

— Ben sûr, répond le gardien d'un ton de bouledogue.



Bigorneau monte en omnibus.

— Attention, fait-il, v'là encore une pancarte, s'agit de ne plus désobéir, sans quoi, mon voyage de plaisir pourrait ben finir par de la prison.

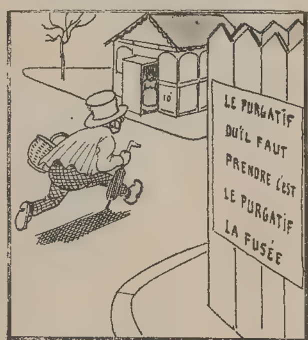


En descendant d'omnibus, Bigorneau voit soudain près d'un café une affiche : « Lisez tous le Bottin. »

— Sapristi, fait-il, et moi qui ne l'ons point lu!

Vite, il entre au café et se met en devoir de parcourir le volumineux ouvrage.

Un autre écriteau lui intimant l'ordre de déjeuner, il y défère avec plaisir.



Mais, hélas! en quittant le café, il tombe en arrêt devant une nouvelle affiche, qui le somme brusquement d'avoir à ingurgiter du célèbre purgatif « La Fusée ». Fidèle à la prudente consigne qu'il s'est donnée, Bigorneau s'exécute, non sans murmurer, cependant, contre le despotisme qui règne dans la capitale.



Dégoûté de Paris, Bigorneau file droit à la gare ; mais, ô fatalité! au moment de prendre son billet, une grande pancarte lui enjoint formellement de ne pas partir sans s'être fait habiller chez « The Chic Taylor ».



— Maintenant, pense-t-il, je vas pouvoir partir!

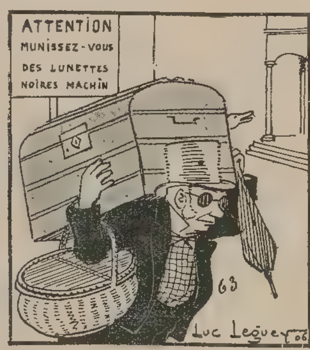
Et, dans sa hâte, il allait passer, sans la lire, devant une pancarte.

— Heureusement! se dit-il, je l'ons vue à temps, j'aurais été pincé à la gare.

En effet, l'affiche lui interdisait de voyager sans une malle de chez Zed.



Quelques pas plus loin, nouvel écriteau. « Munissez-vous des lunettes noires Machin. » commandait impérieusement ce placard.



Et Bigorneau, ayant obéi, reprit le chemin de la gare.

Les verres de ses lunettes étaient si noirs qu'il ne vit plus les affiches. Et ce fut heureux, car, de cette manière, il put retourner enfin à Fouilly-la-Gaillarde.

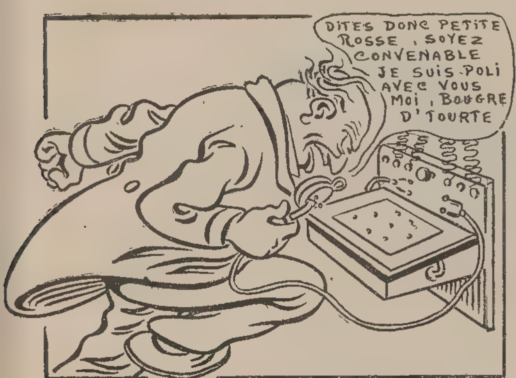
LA POLITESSE FRANÇAISE



La politesse française exista réellement, à une certaine époque où les guerres ne duraient si longtemps que parce que les belligérants se refusaient énergiquement à commencer les hostilités avant leurs adversaires.



Et, cependant, on est en droit de se demander si elle avait de bien profondes racines, cette politesse, puisqu'à peine cinquante ans plus tard, il était devenu de règle de tutoyer des personnes à qui l'on avait jamais été présenté, et de se glorifier de sortir sans culottes.



Les progrès de la science contribuèrent peut-être à détruire les derniers vestiges de notre pauvre politesse, avec le téléphone.



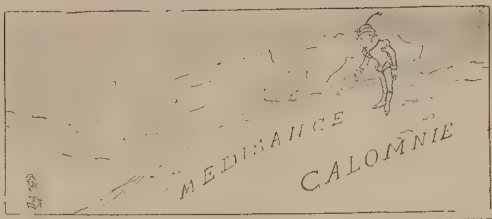
Cependant, on tenta de la relever ; les derniers Français polis résolurent de tarir la principale source de grossièreté que nous possédons, en essayant d'enrayer l'intensité de la circulation chevaline.



Et ils créèrent le Métro, les malheureux !



Et, découragés, ils ne tentèrent plus rien, car ils se dirent que, quand bien même leurs efforts auraient été couronnés de succès, il resterait quelque chose contre quoi se briseraient ces efforts : notre régime parlementaire.



COMMENT ON DÉBOULONNE LES GRANDS HOMMES

L'esprit méchant laisse tomber la petite boulette de l'insinuation sur la neige...



... amoncelée par la médisance et la calomnie; elle roule, et le colosse qui paraissait inébranlable...



... ne tarde pas à être renversé.

JOUJOUX

Décembre et janvier sont les deux mois préférés des tout petits. C'est, en effet, à leur intention que, pendant ces deux mois, parents et amis soulagent les bazars de leur stock de jouets.

L'influence des joujoux sur les enfants est considérable. Nier cette influence, ce serait nier la lumiere du jour. C'est par les joujoux que le gamin reçoit, à vrai dire, ses premières impressions; par eux, il manifeste les instincts primitifs qui sont au fond de l'âme humaine : le besoin de mouvement et la recherche de l'idéal.

Le bébé qui découd une poupée pour savoir ce qu'elle « a dans le ventre », ne fait pas autre chose que ce que fera, plus tard, le savant, recherchant, par exemple, dans les viscères d'un lapin, le diagnostic de certaines maladies. Et les déceptions du chirurgien minuscule qui ne trouve, à la place du cœur, qu'un peu de son, ces déceptions sont, en réduction, celles du docteur Faust ne découvrant, dans la recherche de l'absolu, que fausseté et mensonge.

Les jouets remontent à la plus haute antiquité, ce qui démontre victorieusement qu'ils furent toujours considérés comme de petites nécessités sociales. Déjà, les Egyptiens confectionnaient des crocodiles de bois ouvrant les mâchoires. Quant aux Grecs, un de leurs mécaniciens, Archytas, inventa, dit-on, une colombe de bois qui volait.

A Rome, en mettant à nu les ossements des premiers chrétiens, on trouva dans leurs tombeaux des hochets, des toupies, des cerceaux, des poupées.

Chez nous, au moyen âge, les enfants fabriquent des moulinets avec quatre coquiles de noix, ainsi que nous l'apprend Rabelais : « Gargantua entrait dans sa cinquième année, quand on lui donna un petit moulin-à-vent. »

Les autres jouets en usage sont aussi les flûtes de bois, les sifflets et les billes.

Si nous consultons, d'autre part, les *Etreines du Gros-Guillaume à Perrine*, nous voyons qu'il promet de donner une « pirouette de bois, un bilboquet de sureau et une poupée de plâstre ».

Comme quoi, en ce temps-là, on ne se ruinait pas en étrennes.

« Le diable sortant d'une boîte à surprise » est du seizième siècle. Jean-Jacques Rousseau y fait allusion dans l'*Émile* et en conseille l'emploi comme un moyen d'arriver à vaincre, chez l'enfant, la frayeur irraisonnée.

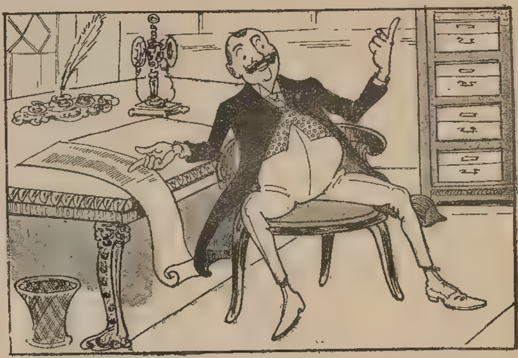
Le cheval de bois, tout nu pour les petits bourgeois, richement harnaché pour les fils de la noblesse, est de la même époque.

Sous la Renaissance, apparaissent les poupées en terre cuite, luxueusement habillées.

Au dix-septième siècle, la mode consistait, pour les petits Parisiens, à lancer des pois au moyen d'une sarbacane. Rostand nous a restitué ce genre de divertissement très anodin dans le premier acte de son *Cyrano de Bergerac*.

LE MINISTRE ET LE PARIS MUTUEL

Dédié à M. J. Ruau.



LE MINISTRE. — Quelle riche idée j'ai eue de supprimer les bookmakers, le Pari Mutuel a rapporté à l'Etat deux millions de plus que l'année dernière.



LE FILS DU MINISTRE (*entrant*). – Papa!
— Quoi! Qu'y a-t-il?
— Papa, hélas!
— Enfin, parle?
— J'ai perdu deux millions aux courses, tout est engouffré au Pari Mutuel.



— O mon Dieu! deux millions! Comment dans un pays comme la France permet-on qu'on puisse perdre pareille somme?
— Mais puisque c'est toi qui...
— Eh! pouvais-je supposer que tu serais assez godiche pour t'en faire la victime!

Au commencement du dix-huitième siècle, nous vint d'Italie l'engouement pour les polichinelles et les pantins, et la duchesse de Chartres n'hésitait pas à payer un de ces joujoux la somme respectable de quinze mille livres. Il faut dire que ce polichinelle était peint par Boucher.

Il était de bon ton, alors, de faire aux princesses des cadeaux vraiment royaux. Ainsi, le *Mercure de France* nous révèle que la duchesse d'Orléans donna à l'Infante-reine une poupée avec sa garde-robe qu'elle avait achetée vingt-deux mille livres.

Sous le Directoire, l'*émigrette* fit fureur. C'était un double disque de bois et d'ivoire qui montait et descendait, au moyen d'un fil, autour d'un axe central.

En 1813, nous inventons le cheval de bois à bascule, et une gravure populaire nous représente le roi de Rome chevauchant un de ces inoffensifs coursiers.

En 1815, le pere Cruchet lance ses jouets mécaniques, piètres imitations des admirables automates de Vaucanson.

L'année 1831 nous apporte un joujou politico-satirique : les « maréchaux », bonshommes jaunes frappant de leurs marteaux rouges sur une enclume de même couleur; joujou inventé par l'opposition républicaine qui ne pardonnait pas à Louis-Philippe d'avoir trahi ses anciennes convictions.

En 1834, tout le succès fut à de petits pistolets pneumatiques dont la fabrication se propagea en si grand nombre qu'elle en fit augmenter considérablement le prix du zinc.

A l'Exposition de 1844, MM. Belton et Jumeau exposent, pour la première fois, une collection soignée de poupées nues ou habillées sortant de leurs ateliers de Paris.

L'Exposition de 1867 nous révèle les « chiens qui aboient » et les « chats qui miaulent »; enfin, l'Exposition de 1878 — qui fut peut-être la plus remarquable manifestation de l'ingéniosité française — nous fait connaître le jouet moderne où excelle l'ouvrier parisien. De cette époque datent le « garçon livreur », le « farinier », et bien d'autres petites merveilles vendues à des prix dérisoires.

Aujourd'hui, le bébé Jumeau, qui rit, qui chante et qui marche est universellement connu et a porté au plus haut point notre réputation dans une industrie qui est presque un art.

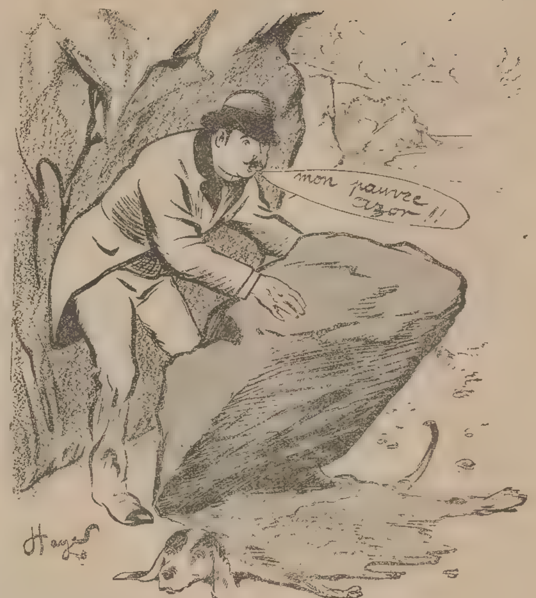
Au reste, chaque année nous apporte un nouveau perfectionnement, et le mérite en revient, pour une bonne part, à la Ville de Paris qui a institué un concours annuel de jouets avec primes aux petits fabricants les mieux inspirés. Et, comme le progrès ne s'arrête jamais en sa marche, que ne verrons-nous pas dans vingt ans!

Ce que bien des gens ignorent, c'est que d'importantes découvertes ont eu des jouets pour point de départ. James Watt apprit par un jouet, et non par une marmite, la force expansive de la vapeur; Galvani, qui découvrit, le premier, les propriétés de l'électricité, avait remarqué, bien avant l'expérience de la grenouille, le plaisir qu'éprouvent les bambins à se mettre sur la langue deux morceaux de métal en contact par leur extrémité; enfin, tout le monde sait que Franklin alla chercher la foudre dans les nuages au moyen d'un cerf-volant.

Que faut-il conclure de tout cela?

Que les jouets sont pour beaucoup dans l'histoire des progrès scientifiques? Peut-être! mais ne vaut-il pas mieux leur laisser le rôle d'amuseurs des petits qui fait leur raison d'être. Comme les peuples heureux, les joujoux ne doivent pas avoir d'histoire.

J. Y.



PETIT DESSIN DÉDIÉ AUX AMATEURS DE CURIOSITÉS

Un laid roc lamina l'animal cordial nu.

N. B. — Ceci n'est pas une légende ayant la prétention d'être spirituelle. C'est l'explication brève du dessin ci-dessus; elle offre la curieuse particularité de pouvoir être lue à l'envers, c'est-à-dire de droite à gauche, et c'est ce qu'on appelle une phrase palindrôme.

L'Impôt sur le Tabac.

Sait-on à qui nous devons de payer au Trésor un impôt si considérable sur le tabac? A une femme.

Au premier abord, cette assertion peut sembler exagérée; elle est cependant rigoureusement exacte, et ce fut dans les circonstances suivantes que l'empereur Napoléon Ier eut l'idée de monopoliser la vente des tabacs.

Un soir, — au cours d'un bal donné à l'occasion de son mariage avec l'impératrice Marie-Louise, — il avait remarqué une femme somptueusement vêtue et parée de diamants d'un prix inestimable. L'empereur s'informa de la profession d'un mari assez riche pour commettre de semblables folies, et, apprenant qu'il était fabricant de tabacs, se dit qu'il y avait là une source de trop gros bénéfices pour que les finances de l'État en fussent privées.

Quelque temps après, il signait les décrets instituant le monopole des tabacs.

H. J.



CHANGEMENT DE DEVANTURE

L'Épicier de l'Élysée. — Vous enlèverez les nougats de Montélimar et vous les remplacerez par des terrines de Nérac.



PIEUX PÈLERINAGE

L'Ami. — Vous m'aviez promis de me conduire en pèlerinage aux endroits qu'affectionnait votre pauvre défunte, et vous me menez dans ce magasin de nouveautés.

Le Veuf. — Mais, cher ami, c'est ici qu'elle passait les trois quarts de son existence.



CONSTATATION RAISONNÉE

— Moi, pour savoir si j'ai trop bu, je n'ai qu'à prendre ma harpe. Si je joue mal c'est que je suis gris. Eh! quoi! impossible d'en tirer un son, aujourd'hui... Il n'y a pas à dire... je suis gris.

DE NOS LECTEURS

Immortels.

Toutes les fois qu'une élection est sur le point d'avoir lieu à l'Académie française, les polémiques vont leur train, et chacun discute, avec plus ou moins d'autorité, les mérites respectifs des candidats. Cette coutume, — qui ne fait, somme toute, de mal à personne, — a toujours existé, comme nous en témoigne cette anecdote :

A la mort de l'abbé Delille, traducteur de Virgile et de Milton et membre de l'Académie française, deux écrivains, Michaud, journaliste et historien, et Campenon, poète médiocre, briguèrent sa succession. Les deux rivaux, à cette occasion, échangèrent les épigrammes suivantes.

Campenon écrivit :

Au fauteuil de Delille on veut porter Michaud ;
Ma foi, pour l'y placer, il faut un ami chaud.

Et Michaud, de son côté, réplique par les deux vers suivants :

Au fauteuil de Delille aspire Campenon :
A-t-il assez d'esprit pour qu'on l'y campe ? — Non !...

Ce qui n'empêcha pas Campenon d'être élu membre de l'Académie française en remplacement de l'abbé Delille. Michaud eut, du reste, la consolation de succéder la même année (1813) à un certain J.-F. de Cailhava, dont le nom n'est pas souvent tiré de l'oubli dans lequel ses contemporains l'avaient eux-mêmes plongé !...

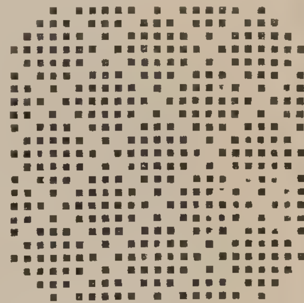
HERJOU.

Grand Concours de Devinettes

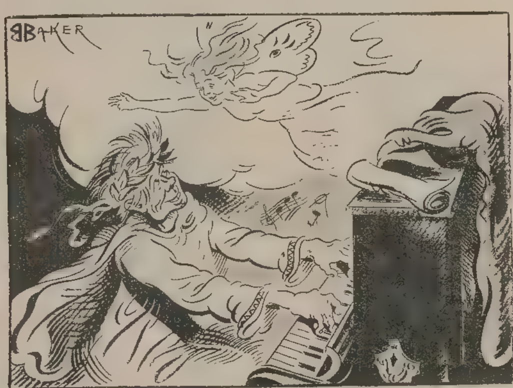
(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 50, du 10 décembre 1905.)

(Nº 67.) **MOT CARRÉ**, par Valérius.

Consonne — Rongeur — Consonne — Carnassier — Consonne — Poisson — Note — Possessif — Transpire — Vite — Titre de noblesse — Consonne — Ville de Thessalie — Voyelle — Habitant d'Afrique — Marsupial — Ophidien — Rapace — Arrogant — Consonne — Paysages — Consonne — Tapage — Consonne — Nuage — Possession portugaise — Possessif — Partie du corps — Epoque — Consonne — Carte — Voyelle — Rétabli — Consonne — Pesant — Voyelle — Canton de la Marne — Vase — Oiseau — Oiseau — Mesure — Pronom — Consonne — Célèbre astronome français — Consonne — Ville des Etats-Unis — Consonne — Espace de temps — Consonne — Article —



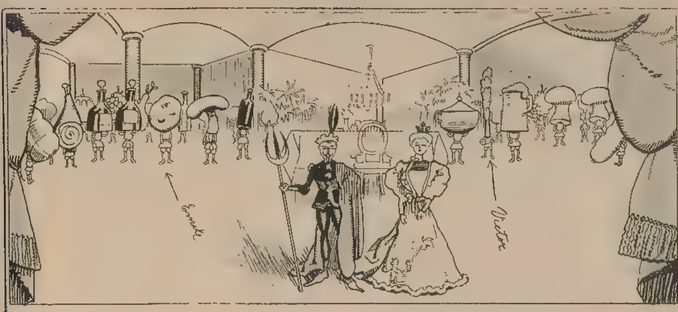
Fille de Cadmus — Amas — Au monde — Parole — Voyelle — Parents — Consonne — Froissée — Consonne — Assujettis — Calculer — Cétacé — Singe — Contredites — Consonne — Parties du corps — Consonne — Jeu d'esprit — Consonne — Espaces de temps — Louange — Ville d'Autriche — Rongeur — Graminée — Consonne — Chef-lieu de canton — Consonne — Lois de Mahomet — Voyelle — Dérober — Voyelle — Adverbe — Passage — Monnaies



Comment le public se figure le célèbre musicien Beethoven Durand en train de composer une de ses œuvres géniales..



... et comment cela se passe en réalité.



FIERTÉ DE MÈRES

Ma chère maman,

Nous avons enfin débuté dans la carrière théâtrale, mon ami Victor et moi, dans deux rôles épatants, au théâtre du Châtelet, dans la superbe féerie *Le Repas de Satan*. C'est moi, ainsi que tu le verras sur la vue que je t'envoie, qui incarne le rôle de la pomme de terre en robe de chambre. Quel succès triomphal j'ai eu!

Ton fils, EMILE.



LA MÈRE D'EMILE. — Hein! ce que mon fils a du talent. On lui a confié déjà le rôle de la pomme de terre.

LA MÈRE DE VICTOR. — Oui, mais mon fils à moi, c'est encore bien mieux. Il joue l'asperge

LA MÈRE D'EMILE. — C'est il mieux ?

LA MÈRE DE VICTOR. — Si c'est mieux! Songez donc que l'asperge ça vaut dix fois plus que la pomme de terre, surtout en cette saison.



AU XXI[e] SIÈCLE

— Tu parais fatigué... veux-tu que nous allions un instant nous reposer chez moi?

— Oh! redescendre... J'ai la flemme.

— Mais il n'y a pas à redescendre, j'habite-là, au rez-de-nuée.

sses Oiseau — Rivière de Bavière — Note Consonne — Substances — Consonne — Acêts — Voyelle — Fleuve — Voyelle — Fée — mmage — Durillon — Court — Mit en mounent — Voyelle — Vache — Voyelle — Mounent de la mer — Consonne — Domptai teton — Oiseau — Oiseau — Ville d'Asie neure — Voyelle — Pente — Consonne — féra — Posséda — Oiseau — Pronom — nte — Montagne de la Crête — Consonne — nassier — Voyelle — Oiseau — Voyelle.

68.) MOTS CROISSANTS ET DÉCROISSANTS
par Fido.

oyelle — Négation — Dément — Qui lui est pre — Bien portante — Poils de certains maux — Ville de Belgique — Comestibles — ucoup — Idiosyncrasies — Donne du cou- Partie du corps — Compagnon — Possif — Consonne.

69.) CRYPTOGRAPHIE, par G. B.

bcde fgb hdga abibj kglaamen dg olabimcba qgrbobena sb vdgi hdga ibesiden iev dg edli.

Cmtdenmleb.

70.) FANTAISIE, par 1, 2, 3.
(Homonymes.)

rouver les mots signifiant :

êtement — Condiment — Attacha — Voie — Saint — Terrier de lapin — Est capable — Manteau — Pièce d'eau — Animal annelé — Espace que parcourt une planète — Assemblage de molécules — Choc — Plaça — Vase — Champignon — Récipient — Vin non fermenté — Se trompe — Fruit — Pacha — Cache — Dieu.

Leurs homonymes signifieront :

Suc — Siège — Femme biblique — Ruisselet — Pierre — Appel téléphonique — En petite quantité — Pointe — Allonge — Vase — Fleuve de France — Instrument de musique — Partie du corps — Note — Imbécile — Partie de la charrue — Fleuve — Sans vigueur — Elément — Ouvrage de maçonnerie — Couleur — Enveloppe — Oiseau.

Les dernières lettres de ces homonymes forment, en acrostiche, une locution française.

(Nº 71.) ACROSTICHE DOUBLE
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

× U E × E
× O D × S
× M A × I
× I A × S
× E N × E
× O U × S
× C R × S
× O U × L
× M I × E

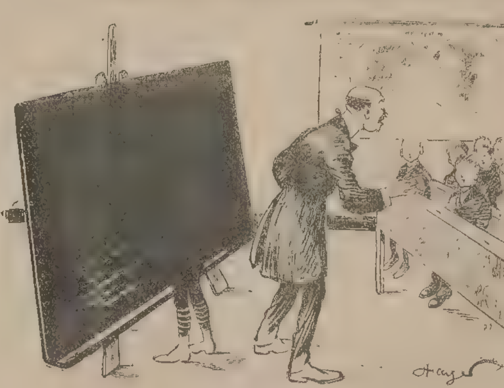
Trouver neuf mots horizontaux. Les ×, en acrostiche, devront donner deux termes de parenté d'une famille.

(Nº 72.) PHRASE POINTÉE, par Daino.

U■e i■■u■io■ e■■ u■ ■■c■i■ où ■ou■ ■a■■■o■■ e■ a■eu■■e■ ■a■■ ■c■■c■ ■u'i■ ■o■■ic■■ ■e■ ■ie■■e■ ■'a■■o■■e■c■■ ■'e■■ ■ou■■uoi ■o■■■ue ■ou■ ■eu■■o■■ ■'u■e ■'e■■e■ ■ou■ e■ ■e■■e■■o■■ ■e ■■o■ ■■u■ ■i■e■e■■ ■ue ■i ■ou■ ■■io■■ ■ou■■o■■é ■o■ ■ai■■e■■e.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.



L'ÉLEVE NÈGRE

L'INSTITUTEUR. — Ah çà! mais il me semble avoir dit à l'un d'entre vous de venir au tableau noir... pourquoi n'y est-il pas encore ?

LA CLASSE. — Mais il y est, monsieur, c'est le nègre!

Félicitations.

Congo, savon loyal,
Ta pâte est saturée
D'un parfum sans rival,
Eternel en durée.

V. D., à Victor Vaissier, 34, rue Drouot, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Grandperrin. — A notre grand regret, nous ne pouvons donner de renseignements commerciaux.
J. G., à Paris. — On ne doit pas se découvrir.
M. Autrène. — Toute solution répondant à la donnée est considérée comme juste. Autant que possible, nous veillons à ce que les explications soient rigoureuses, mais on ne saurait empêcher, parfois, une explication plus vague de s'y glisser.
M. Thiébaut. — Du moment qu'il les annonce, il doit les montrer.
D. C. D. — Au mari. Aucun autre parent ne peut s'y opposer en rien.
M. Camoin. — Elle n'a pas de valeur de collection.
M. Hallez. — Cela ne se peut, car un très grand nombre de problèmes peuvent contenir quelques erreurs plus ou moins légères, sans pour cela être faux, ce qui rend le classement excessivement compliqué.
Un groupe de lecteurs. — Cette expression n'est pas répandue, elle est toute locale.
M. Bartol. — Adressez-vous à l'Office colonial, galerie d'Orléans, à Paris.
Un musicien. — Hélas ! nous ne connaissons aucun remède à ce désagrément.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

A. B., à Salon. — Il n'existe pas, à Paris, de journal quotidien ne s'occupant que des choses de théâtre, il n'y a que des revues spéciales assez coûteuses.
M. C., à Calais. — Certains journaux s'occupent des jeux d'échecs, de dominos, de billard et donnent les solutions. Ce sont les journaux illustrés et la « Presse ». Pour le billard, il y a le « Journal du Billard » pour les amateurs.



PROBLÈME

Jean Poivrot. — Pourtant, il n'y a pas à dire, ils vivent dans l'eau, eux ? et sans se plaindre. Il est vrai qu'ils sont muets.

Chamusse, à Lyon. — Plusieurs lecteurs ou abonnés nous ont déjà posé la même question. Voici la réponse faite. Il a existé un ouvrage, peut-être existe-t-il encore, sur les peintres et leurs œuvres, avec fac-simile de leur signature, etc. Cet ouvrage se trouvait à la librairie Taillandier, rue Cassette, où vous pourriez vous adresser.

Docteur Gomma. — Table complète des chem[ins] de fer, en feuille, 6 francs ; collée sur toile, 9 fran[cs].
M. Emon, bibliophile. — L'« Edition de Pascal », Abraham Wolfgrance, n'a pas de valeur pour l[es] amateurs.
R. L., au Havre. — Adressez-vous à la librai[rie] scientifique Bernard, 1, rue de Médicis.
L. O., à Aix. — « Pour les graisses industrielles [et] l'épuration des graisses animales », librairie Berna[rd], 1, rue de Médicis.
Un Corrézien. — « Méthode pour apprendre la la[n]gue Yolof », un volume, 2 fr. 75.
M. Fleuron-Leduc, au Havre. — « Mlle Misère » et « [...] golette », par Pierre Decourcelles, volumes à 3 fr. [...] « Mlle Guignol », « La Charmeuse d'enfants », [par] Jules Mary, volumes à 3 fr. 50 ; « Les Rois du Mond[e] », « La Fée du Guildo », « Le Corso Rouge », par Pie[rre] Salles, volumes à 3 fr. 50 ; « Les Deux Eve », [par] Emile Rochard, 3 fr. 50 ; « La Pompadour », [par] Georges Pradel, 3 fr. 50, envoi franco.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Diminution

des prix des billets d'aller et retour 2e classe entre Paris-Saint-Lazare et Clichy-Levallois et Asniè[res]

La Compagnie des Chemins de fer de l'Oues[t a] l'honneur de porter à la connaissance du public [que] l'Administration supérieure vient de l'autoriser [à] abaisser le prix des billets d'aller et retour [de] 2e classe entre Paris-Saint-Lazare et Clichy-Lev[al]lois de 0 fr. 50 à 0 fr. 45, et entre Paris-Saint-Laz[are] et Asnières de 0 fr. 60 à 0 fr. 45.

La réduction du prix de ces billets sera certai[ne]ment très appréciée par les nombreux voyageurs [qui] fréquentent ces deux stations.

12e ANNÉE — N° 9. 10 Centimes 4 MARS 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

PARIS
7 — Rue Cadet — 7
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE BON DIRECTEUR, par Benjamin RABIER.



— Jules, vous servirez deux limonades aux poissons, quand ils sortiront de l'eau ; ils crèvent de soif.

LE DISTRAIT

Nous sommes tous, plus ou moins, susceptibles de distractions ; mais le héros de cette histoire rendrait assurément des points au fameux distrait de la pièce de Regnard, quoique ce type, aujourd'hui classique, semble depuis longtemps avoir défié toute concurrence.

Si, devant un œuf à la coque, ce personnage de comédie poussait la distraction jusqu'à prendre ses doigts pour des mouillettes et à les mordre à belles dents, l'homme que nous lui opposons serait bien capable d'agir à rebours, et de souffler dans ses mouillettes pour se réchauffer les doigts.

Toute bourrée de quiproquos, sa vie n'est qu'un épanouissant vaudeville.

Georges Dubrouillard — c'est à ces noms qu'il répond lorsqu'il daigne descendre sur terre — est, au demeurant, le meilleur garçon du monde. Joviale et sympathique, sa physionomie s'éclaire de deux yeux limpides et bleus — des yeux de distrait — qui, toujours perdus en le plein ciel, semblent aller à Dieu comme des prières.

S'il a, autrefois, souffert de son défaut, il s'en moque aujourd'hui avec esprit, et le supporte même avec la résignation du philosophe converti à cette vérité : qu'on ne corrige pas ce qui est incorrigible.

Or, Georges Dubrouillard se trouvait, hier, en compagnie d'un ami dans un café du boulevard qu'il fréquente depuis de longues années.



Votre vol est mênifeste, môsieur.

A ce propos, un trait qui vous édifiera sur la distraction de notre personnage.

Dernièrement, au garçon serviable et souriant qui lui apportait sa consommation, il demanda ;

- Dites-donc, mon ami, où diable ai-je bien pu vous rencontrer?... Votre physionomie ne m'est certainement pas inconnue...

— Mais, monsieur Georges, répondit le garçon étonné, ce ne peut-être qu'ici..., car il y a bientôt dix ans que je suis attaché à l'établissement et au moins huit ans que je vous sers le café tous les soirs.

— Vous croyez?... Après tout, c'est bien possible!

Or, Dubrouillard et son ami étaient, hier, installés à la même table, devant deux mokas qu'ils sirotaient avec la béatitude de deux dieux olympiens réunis pour déguster le nectar.

L'établissement n'avait pas cette animation tapageuse qu'on y rencontre aux « apéritifs ». Point, dans les coins, de ces énergumènes que la politique échauffe et que l'absinthe rend loquaces, mais, partout, de calmes consommateurs qui, abandonnés au moelleux des « velours », digéraient congrûment.

C'est l'heure où, dans la vapeur des mokas et l'encens des cigares, le café se change en temple de la digestion.

Dans ce tiède silence, les estomacs repus fonctionnent à l'aise..., et s'ils soupirent, c'est la faute au radis indigeste qui a le fâcheux esprit de se rappeler trop souvent au souvenir des vivants, avant de rentrer dans le néant.

Comme les autres consommateurs, Dubrouillard et son ami digéraient silencieusement... mais, afin d'éloigner le sommeil qui les menaçait, ils tentaient parfois d'échanger quelques syllabes, dont péniblement ils faisaient des mots, mots qu'ils s'efforçaient plus péniblement encore d'enfermer dans des phrases lourdes de banalité.

Courts et vains étaient leurs efforts, et, pour la troisième fois, leur conversation allait mourir faute d'aliments, lorsque, soudain, Dubrouillard se frappant le front — tel un génie qui se manifeste — s'écria :

J'ai trouvé !

Quoi?

— Le moyen de nous réveiller!... Patiente ici quelques minutes... Le temps de chercher et de ramener ce qui nous tirera de notre torpeur.

Et, en toute hâte, il se dirigea vers la porte.

Sur la terrasse, un garçon lui fit remarquer qu'il oubliait son chapeau.

Ayant aussitôt fait demi-tour, il vint décrocher, d'une patère voisine de la table qu'il occupait, un superbe haut de forme dont il se coiffa, tout en regagnant la porte d'un pied rapide.

Sur le seuil, il fut arrêté par un consommateur qui réclama comme sien le gibus dont Dubrouillard s'était emparé.

Notre distrait s'en excusa avec esprit et, ayant remis ce chef entre les mains de son propriétaire, courut en décrocher un autre, et de nouveau s'en fut.

Mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il fut appréhendé au col par un étranger brutal qui, dans un français composite, lui intima l'ordre de remettre le chapeau à l'endroit où il l'avait pris.

Cet étranger était un Anglais, et, de plus, Anglais jusqu'au bout des poings.

— Votre vol est mênifeste, môsieur.

— Pardon!... manifeste...

— Je dis : mênifeste...

Laissez-moi vous dire que vous dites très mal... J'ai pris votre chapeau, c'est vrai... mais je vous ai donné une leçon de français, nous sommes quittes.

— Quittes?... vos vôlez dire : entente cordièle?... No, môsieur, pas entente cordièle avec un voleur dont le vol est mênifeste!

Attiré par la dispute qui tournait au vinaigre, un gérant vint remettre l'accord entre les deux mênifestants.

Débarrassé de son accusateur... public, Dubrouillard put remettre enfin la main sur son propre chapeau; dont il salua très correctement son adversaire avant que de quitter l'établissement.

L'esprit encore plein de son aventure, notre ami traversa la chaussée et alla sonner à la porte de l'immeuble qu'il habitait.

Huit à huit, il gravit les escaliers et, dès qu'il fut chez lui, se demanda, fort intrigué, ce qu'il venait y faire.

Il se souvenait bien qu'il était sorti du café pour chercher quelque chose, mais ce *quelque chose* n'était plus qu'un point d'interrogation dans son souvenir... Qu'était-il donc venu chercher?

Achevalé sur une chaise et la tête dans les mains, longuement il y réfléchit..., puis, il pensa que pour trouver il fallait chercher, aussi se décida-t-il à chercher dans ses meubles ce qu'il désirait retrouver...

Sans plus tarder, il inspecta donc les placards, visita les armoires, cambriola les commodes, tout en vidant au milieu de la chambre le bric-à-brac de ses tiroirs.

Deux longues heures, il chercha.

Pendant ce temps, très impatient, l'ami se morfondait seul au café, en proie aux plus vives inquiétudes.

N'y tenant plus, il résolut d'aller frapper à la



Achevalé sur une chaise et la tête dans les mains, longuement il réfléchit...

porte de Dubrouillard afin de s'enquérir de son sort.

Il le retrouva, désespéré, au milieu de son désordre, comme Marius assis sur les ruines de Carthage.

Effrayé, l'ami lui demanda :

— On a donc cambriolé chez toi, pendant ton absence?

Non.

— Alors..., tu déménages?

— Je le crains!... Figure-toi, mon vieux, que depuis deux heures je cherche dans mes tiroirs... pourquoi je t'ai quitté!... Pourrais tu me renseigner, toi?

— Non!... Je sais seulement que m'as dit en me quittant : Patiente ici quelques instants..., je cours chercher ce qui nous tirera de notre torpeur.

— C'est vrai!... j'y suis alors!... Faut-il que je sois bête!

— C'était?

— Deux billets de théâtre pour l'Odéon.

— Mais où sont-ils?

— Voilà le hic!



A ces mots, l'ami se roula dans les convulsions d'un rire...

— Des billets se mettent dans un portefeuille... cherche dans le tien?
— Il y a trois mois que je l'ai perdu!
— Alors, dans tes poches?
— Inutile! Je les ai archi fouillées!... Mais j'y pense... ces billets, ne te les ai-je pas envoyés?
— Rien reçu.
— Attends!
— Mais je ne fais que cela depuis deux heures.
— Attends, te dis-je!... Je me rappelle, en effet, qu'hier j'avais deux envois à faire... un bronze à un oncle de Bordeaux, et à toi, les fameux billets... Interrompu par une visite, pendant la première opération, car je me vois encore, clouant la caisse qui devait emporter l'objet...
— Quel objet?
— Mais le bronze..., le chanteur florentin que j'offre cette année à mon oncle...
— Ne lui en avais-tu pas déjà offert un l'année dernière?
— L'année dernière?... tu es sûr?...
— Mais un tout semblable à celui qui chante aujourd'hui sur ta cheminée...
— Sur ma cheminée?... Sacristi!... je deviens fou!... Ce bronze que tu vois-là...
— Devrait filer sur Bordeaux?
— Parfaitement!... Et la caisse que j'ai clouée avec tant de soin, enferme et emporte nos deux billets de théâtre.
— Dis donc!... tu n'as pas oublié de mettre « Fragile »!
— Non!... Et sur le couvercle, j'ai même ajouté : « Côté à ouvrir ».
A ces mots, l'ami se roula dans les convulsions d'un rire que la tête ahurie du pauvre Dubrouillard ne parvenait pas à calmer.

MALEBOUCHE.



LE SOMMEIL DU BON DOCTEUR

Lorsque sa digestion ne s'opère pas bien, le bon docteur voit ses clients à travers des cauchemars...

Mais lorsqu'elle s'opère bien, elle lui procure, à leur sujet, des rêves beaucoup plus agréables.

Concours de Cartes Postales.

Le résultat de ce Concours sera publié dans notre prochain numéro.

Pêle-Mêle Causette

Un lecteur me pose la question suivante : « Quel est, à votre avis, l'avenir de l'Art? On ne peut admettre qu'il soit arrivé au terme de son évolution et qu'il ait atteint son état définitif. Quelle sera donc sa formule de demain? »

Vous me proposez, cher correspondant, une question fort intéressante, et je vais vous répondre en toute sincérité, quitte à être taxé d'hérésie.

A mon humble avis, le point terminus vers lequel tend la courbe de l'Art est le néant.

Il est bien entendu que ce but est fort loin et que l'Art continuera, longtemps encore, à être en honneur parmi nous.

Mais, de même que l'astronome peut prévoir par les courbes sidérales la place qu'occupera une étoile à une époque lointaine, de même nous pouvons nous inspirer de la marche suivie jusqu'ici par l'Art pour présager son avenir.

Or, que ce soit au théâtre, dans la musique, en littérature ou ailleurs, notre intelligence, de plus en plus éprise de science, demande à l'Art une part toujours plus grande de vérité.

On l'oblige à se rapprocher de plus en plus de la nature. Le jour où il se confondra avec elle, l'Art aura vécu.

Un roman, pour plaire, doit être réaliste. La fiction n'a le droit d'y occuper qu'une place des plus modestes. C'est du vécu que nous voulons. Quand il ne contiendra plus que du vrai, le roman n'existera plus. Ce sera du fait divers.

La poésie, qui est une expression idéalisée de l'Art, est tombée, aujourd'hui, au rang des choses désuètes. On n'en veut plus. Et si, d'aventure, un Homère ou un Victor Hugo naissait maintenant, il lui serait impossible de trouver un éditeur qui courût le risque de présenter ses œuvres au public.

En prose, le style fleuri de nos ancêtres, la prolixité d'une Mme de Sévigné, l'abondance d'un Bossuet, ne trouvent plus d'imitateurs.

La concision et la précision sont les qualités recherchées à présent.

C'est la science qui s'installe à la place de l'Art.

Notre façon de nous habiller dénote, elle aussi, cette dépossession. Où sont les habits de couleur, les jabots de dentelle, les perruques poudrées d'autrefois. Notre costume, faisant fi de l'Art, incline vers l'utilitarisme pratique, vers la science.

Et les lits de cuivre remplacent ceux en bois finement sculptés, les ciels de lits sont condamnés par la Faculté.

Au théâtre, tout ce qui sent trop la convention, la ficelle, comme l'on dit, est impitoyablement sifflé. L'on reproche à Sardou d'être trop habile, reproche qui ne s'explique que par notre besoin de vérité scientifique.

Et nous ne sommes pas au bout de cette recherche du vécu.

Attendons-nous à voir, un jour, sur la scène et dans ses détails, une véritable opération chirurgicale. Ce sera un succès assuré.

Quant à la musique, ne s'éloigne-t-elle pas de plus en plus de la mélodie pour se rapprocher des manifestations brutales de la nature.

Quand elle nous rendra servilement le vent qui souffle, la vague qui déferle et le hennissement d'un cheval, nous n'aurons vraiment plus besoin d'aller écouter à l'Opéra ce que nous entendons dans les rues ou au bord ds la mer.

Dans un avenir plus ou moins lointain, nous vivrons dans des maisons aux murs peints à la chaux, entourés de meubles confortables, mais dénués de tout ornement. Nous n'appendrons plus de tableaux qui ne nous représenteraient plus que ce que nous voyons tous les jours.

Nous n'irons plus au théâtre et ne lirons plus de romans, les journaux se chargeant de nous tenir au courant de ce qui se passe dans le monde. Nos vêtements seront dépourvus de toute passementerie ou ornementation inutile. Enfin, nous écrirons comme nous parlons, ou plutôt comme nous parlerons, car toutes les fleurs de rhétorique, encore en estime aujourd'hui, auront été bannies comme oripeaux inutiles.

Il ne faut pas récriminer contre ces tendances. Elles sont la conséquence normale de notre civilisation.

La destruction de l'Art par la Science s'opère lentement, mais fatalement. Nous avons quelque peine à nous faire à cette idée, mais nos descendants la trouveront toute naturelle.

Il nous semble encore, aujourd'hui, que l'Art est indispensable à la vie. On considérera, plus tard, que cette croyance n'est qu'un reste de barbarie qui, par atavisme, est resté accroché après nous à travers les siècles, et dont nos successeurs seront parvenus à se défaire.

Et quand l'Académie française, notre plus beau monument administratif, en arrivera, à force de patient labeur, au mot « Art », ce mot aura cessé depuis longtemps d'exister dans la pratique.

FRED ISLY.

Le pied et la chaussure.

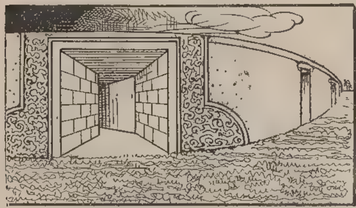
Duchic, le joyeux fêtard, ayant volatilisé toute sa fortune, est contraint, pour la première fois de sa vie, d'aller taper un camarade.

N'ayant pas l'habitude de ces sortes d'opérations, il se sent tout troublé et balbutie des phrases incohérentes avant d'arriver au but de sa visite.

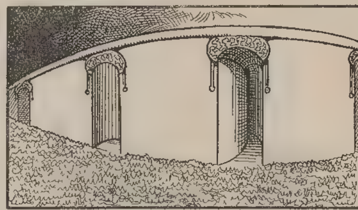
— Qu'avez-vous? fait l'ami, vous semblez être dans vos petits souliers.

— Si je suis dans mes petits souliers, répli que Duchic, c'est pour avoir vécu sur un trop grand pied!

CONTE MERVEILLEUX QUOIQUE MODERNE



Il était une fois un magicien, nommé Merlin, qui construisit un énorme labyrinthe.



Il n'y avait qu'une seule entrée, mais des millions de sorties. Merlin invita toutes les femmes de la terre à entrer dans le labyrinthe.



— Celles d'entre vous, leur dit-il, qui réussiront à sortir par une porte déterminée, que j'appelle porte de Jouvence, rajeuniront et conserveront toujours l'éclat et la beauté de la jeunesse.



En foule, les femmes pénétrèrent dans le labyrinthe et s'y dispersèrent. Les couloirs n'étaient garnis que de bocaux. Sur certains, l'on lisait trois lettres mystérieuses : P. G. M.



On en voyait qui portaient d'autres inscriptions tout aussi peu significatives, et un grand nombre sur lesquels on ne trouvait rien.

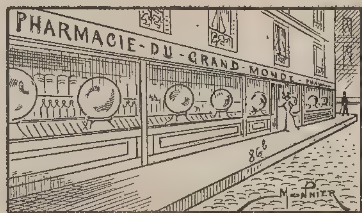


Au petit bonheur, les femmes parcouraient les couloirs et sortaient par les multiples issues du labyrinthe. Hélas! elles se retrouvaient aussi âgées et aussi laides qu'en entrant.



Cependant, quelques-unes, par une heureuse inspiration, recherchaient et suivaient les couloirs contenant les bocaux aux lettres P. G. M.

Celles-là, en sortant, eurent la joyeuse surprise de se voir rayonnantes de jeunesse et de beauté.



Que signifiaient donc ces trois lettres magiques : P. G. M?

Ce sont les initiales de la Pharmacie du Grand Monde. Et la morale de ce conte est que la vie est un labyrinthe et que, pour y conserver la fraîcheur et la jeunesse, il ne faut jamais abandonner les produits de la marque P. G. M., la meilleure du monde entier.

Courrier Pêle-Mêle

Piquet.

Un certain nombre de lecteurs contestent le coup de piquet rapporté ici par M. Joly, et prétendent qu'on ne peut faire 90, d'après la règle du jeu, si l'adversaire compte quoi que ce soit en mains.

Cette objection est juste, mais comme, selon les pays ou même les joueurs, on peut établir, même contre la règle, certaines conventions, le coup joué par M. Joly a été gagné grâce à l'une de ces conventions. Le coup valait quand même la peine d'être cité, vu la difficulté et la rareté du fait.

Graphologie.

Est-il possible de prévoir, par l'étude graphologique de leurs écritures, si deux fiancés ont des caractères bien assortis et s'ils feront un heureux ménage?

LARDIER.

Monsieur le Directeur,

Si les parents faisaient tous eux-mêmes le bonheur de leurs enfants, en les mariant à leur gré, je répondrais par l'affirmative à la question de M. D. Lardier, sur la nature des unions entre graphologues.

Malheureusement, Eros (qui n'a jamais connu de loi) ignore celles de la graphologie, quoique enfant de Bohême. Et je ne puis mieux faire que de citer l'exemple d'un jeune fiancé, graphologue lui-même, me faisant examiner un graphisme de sa fiancée.

Obligé de dévoiler une forte méfiance et une irascibilité doublée d'entêtement, j'atténuai de mon mieux, lorsque le futur époux m'interrompit.

« Sans doute, me dit-il, mais, ce jour-là, elle était nerveuse, tourmentée (c'était une lettre de commande), mais elle écrit tout autrement en temps ordinaire. »

Alors? L'avenir le détrompa.

Amour amour quand tu nous tiens!!

Recevez, etc...

Pierre BORDERIEUX.

Anciennes cités.

Monsieur le Directeur,

Ma question n'est, sans doute, pas de haute actualité, mais je la risque cependant, beaucoup de gens s'intéressant encore aux choses même très anciennes. J'ai vu souvent certaines cartes ou plans comparatifs permettant aux yeux de saisir rapidement l'importance, comme étendue et population, des principales villes du monde; souvent ces tableaux joignent aux villes modernes les cités fameuses de l'antiquité, bien qu'en les accompagnant d'un point d'interrogation qui laisse à penser que le doute est, au moins, permis à leur sujet. Mais en faisant abstraction de ce point, l'on voit que les villes antiques atteignent des proportions propres à stupéfier, même en comparaison de nos plus vastes capitales. Sur quoi ont pu se baser ces appréciations. Sur les ruines matérielles? Non, paraît-il, celles-ci sont insignifiantes auprès de ce qu'il en faudrait retrouver pour reconstituer de pareilles cités; alors, sur quoi a-t-on pu se baser pour donner une semblable importance à Thèbes aux cent portes, à Memphis, Ninive ou Babylone! Était-il même possible qu'elles fussent si importantes, ces villes? Il me paraît, à moi, impossible qu'à une époque où les relations devaient se borner entre concitoyens à celles de simple voisinage, il ait pu se former d'aussi colossales agglomérations qui s'expliquent tout juste, à présent, par la prodigieuse multiplication des moyens de transport et de communication. N'y a-t-il pas là une raison de



AMOUR-PROPRE

M. PARVENU. — Non, il ne sortira pas comme ça!... Je viens de voir passer le petit Laflache en tenue de capitaine de spahis.

penser que l'exagération s'est donnée là libre jeu et s'est fiée trop volontiers aux récits émerveillés d'historiens faciles à éblouir.

Recevez, etc. CALMONT (Asnières).

Question interpêlemêliste

Quel est, sur les grands réseaux de chemins de fer *français*, l'endroit où la pente est la plus rapide, et de combien de centimètres par mètre est cette pente ?

Quelle est la pente (à l'endroit le plus rapide) du funiculaire de Belleville ?

J'ai engagé un pari à ce sujet et serais heureux d'être fixé.

Il est bien entendu que, pour les chemins de fer, j'entends ceux qui montent cette rampe par leurs propres moyens de locomotion, et non pas par une crémaillière comme il en existe du côté de Saint-Etienne (Loire), je crois.

L. BASTILLE.

Les graphologues reconnaissent les caractères par l'écriture. Si cela constitue une science positive, l'on pourrait croire, qu'inversement, un habile graphologue pourrait reconstituer l'écriture d'une personne en connaisssant bien son caractère.

Cette expérience a-t-elle été faite déjà?

GRILLON.

Je suis mariée. Nous travaillons, mon mari et moi, et gagnons de l'argent tous deux. Mon époux a un penchant à dépenser tout ce dont il peut disposer aux courses. Il ne songe pas à l'épargner Or, nous avons une fille, et je ne puis m'empêcher de penser à son avenir. Je mets donc de côté, sur ce que je gagne, autant que je le puis, de façon à lui constituer une dot.

Mais comment mettre cet argent en lieu sûr. Je ne puis le confier à mon mari qui le porterait au Pari Mutuel.

Les banques exigent de moi l'autorisation de mon conjoint. Quant à la caisse d'épargne, elle ne prend que deux mille francs, je crois.

J'ai converti l'argent économisé en titres, et ces titres je suis forcée de les conserver chez moi, où ils courent le risque du cambriolage, et cela d'autant plus que notre appartement est inhabité durant toute la journée. Si d'aventure, en été, nous voyageons, il me faut emporter mes titres et les dissimuler au fond d'une malle.

N'existe-t-il donc aucune institution qui vienne en aide à une mère qui travaille au bonheur de sa fille ?

D...

A-t-on songé déjà à utiliser l'air liquéfié qui produit un froid intense à l'extinction des incendies ?

G. MARTIN.

Phrases bizarres.

On emploie parfois des tournures de phrases qui, au premier abord, semblent absurdes, mais qui s'expliquent à la réflexion.

C'est ainsi qu'un médecin, qui sort tous les jours, à la même heure, pour faire sa tournée chez ses malades, reçut, un jour, d'un ami, le petit mot suivant : « Cher ami, j'ai à vous parler demain matin. *Venez me voir avant de sortir.* »

Pas commode à exécuter, et pourtant le médecin comprit.

Voici un autre exemple aussi bizarre :

Un hôtelier, dans une petite ville, demanda à un voyageur nouvellement arrivé :

— Le premier déjeuner est servi entre six heures et six heures et demie du matin. Faudra-t-il vous appeler?

— Oui, répondit le voyageur, *appelez-moi, mais pas trop fort, pour ne pas me réveiller.*

Puis il sortit. Un instant, l'hôtelier resta interdit, et les personnes présentes ne purent s'empêcher de rire.

Cependant, on finit par comprendre que le voyageur ne voulait prendre part au premier déjeuner que s'il était éveillé de lui-même, et qu'il désirait ne pas être réveillé pour cela.



UN ABDOMEN BIEN GÊNANT

LE GUIDE. — Ça sera un peu dur, mais c'est si beau... ... Avec un peu d'effort... ... et d'aide on y arrive...



... Voyez maintenant, à vos pieds, les plus merveilleuses gorges de Suisse.

Voici une autre phrase étrange. Elle est attribuée à un Anglais :

Cet Anglais avait déposé son argent dans une maison de crédit.

Un farceur, pour lui causer une frayeur, lui affirma, un jour, que la banque en question était en faillite, et que son argent était englouti.

Aussitôt, notre Anglais courut à la banque et réclama son dépôt.

Sans l'ombre d'une difficulté, le caissier aligna devant lui le montant de son crédit. L'Anglais vit bien qu'il avait été le jouet d'un mauvais plaisant.

Aussi repoussa-t-il l'argent avec ces mots.

— Oh! non gardez-le. *Si vous avez l'argent je ne le veux pas. Je ne voulais l'argent que si vous ne l'aviez pas.*

Le caissier se demanda si cet homme jouissait de toute sa raison. Il ne comprit pas que l'Anglais, voyant que la maison payait à caisse ouverte, ne songeait plus à retirer ses fonds. Il en aurait, au contraire, exigé le remboursement s'il avait remarqué du tiraillement dans les paiements.

Logique de M. Parvenu.

LE JEUNE PARVENU (*rentrant de l'école*). — Papa, c'est-il vrai ce que le professeur a dit : que le cygne chante avant sa mort.

PARVENU. — Bien sûr, tu croyais peut-être qu'il chante après.



PROVERBE EN ACTION

L'occasion ... ... fait le larron.

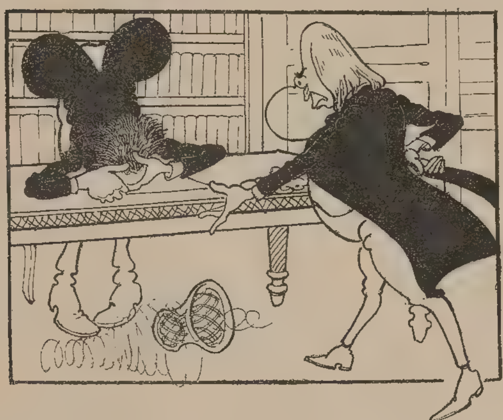
PROBITÉ LITTÉRAIRE



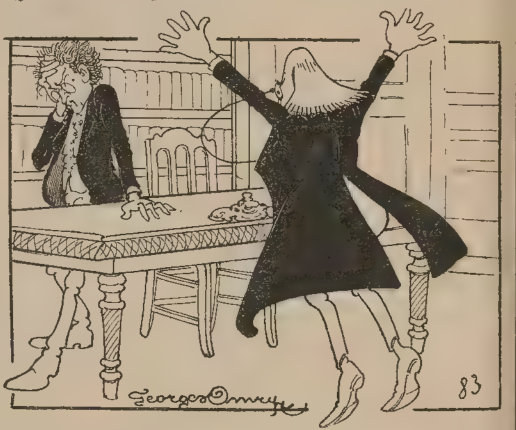
L'Ecrivain. — Mon cher secrétaire, n'oubliez pas que c'est aujourd'hui que je dois écrire mon article pour la *Revue Mondaine*. Tâchez de me faire quelque chose d'original et d'un style correct, qui fasse honneur à ma signature.



— Quoi! que m'apprend cette lettre? L'article qui est paru de moi, hier, dans l'*Aristocratic' Canard*, ne serait autre que la copie exacte d'une chronique d'un de mes confrères. Qu'avez-vous à répondre à cela?



Le Secrétaire. — Hélas! illustre maître. Quand vous m'avez commandé cet article, je ne savais pas quoi écrire; j'ai trouvé quelque chose que je croyais oublié et m'en suis emparé pour vous.



— Misérable! moi qui vous ai engagé à la condition expresse de ne rien emprunter à qui que ce soit. Pour quoi vais-je passer maintenant? Pour un plagiaire!!!

DISTINCTIONS HONORIFIQUES

Certes, elle mérite d'être contée la façon dont Pifengrès, garçon de bureau à qui était dévolu l'entretien des crachoirs, au ministère des Affaires Inachevées, reçut la croix de la Légion d'honneur.

Deux fois par semaine — et c'était là tout son devoir — Pifengrès changeait la sciure des crachoirs qui ornent les nombreux bureaux de cette maternelle administration dont il faisait partie, et la couleur azurée de ces petits ustensiles le faisait rêver aux futurs lauriers qu'il convoitait; car, depuis fort longtemps, il enviait le suprême honneur de voir sa boutonnière rayée d'un ruban honorifique.

Or, certain jour, vint à Paris Kakopoulos XVII, monarque influent d'un archipel polynésien. Comme c'est la coutume, il rendit visite au ministre des Affaires Inachevées.

Pifengrès, à cette occasion, résolut de se distinguer par une idée géniale : sans aucun ordre, en dépit de tous les règlements, prenant sur lui la grosse responsabilité de sa décision, il remplaça la vulgaire sciure que l'Etat mettait à sa disposition par de la sciure d'un bois des Iles, odoriférant et rare.

Puis il attendit patiemment son effet.

A vrai dire, il n'attendit pas longtemps. Un sous-chef qui, vu la solennité, était venu à son bureau, sursauta, tressaillit, n'en crut pas ses yeux :

— Quoi?... La poudre à sécher l'encre?... dans les crachoirs?...

Il s'approcha et reconnut son erreur. Alors, il faillit tomber à la renverse devant ce luxe inaccoutumé.

Le chef de bureau, qui revenait de voyages, entra juste à propos pour apprendre la sombre nouvelle. On fit venir Pifengrès qui, rayonnant de joie, souriant, accourut, prêt à recevoir des éloges.

Le pauvre!!...

Jamais contribuable venant avec timidité, à un guichet, demander un simple renseignement, n'avait entendu s'accumuler sur son front autant de grossières épithètes!...

L'affaire n'en resta pas là, comme bien vous pensez.

Le chef de cabinet fut bientôt au courant et, déjà, l'on parlait de suspendre les appointements du coupable jusqu'à ce que réparée soit sa folie, car de telles extravagances n'étaient nullement prévues au budget.

Un moment, Pifengrès craignit pour sa place. Heureusement, le cortège arriva pour faire diversion.

Or, en dépit de tous les protocoles — quand on est Océanien, on n'est pas tenu de se gêner pour les autres — le monarque fumait opiniâtrement une pipe qu'il ne laissait jamais s'éteindre, sans doute par peur de ne pouvoir l[a] rallumer avec nos allumettes.

Ce défaut du Roi l'obligeait à cracher beau[-]coup; fort courtoisement, le ministre lui di[t] qu'il était interdit de cracher sur les parquet[s] et lui montra où il devait expectorer.

Quelle ne fut pas la surprise des assistant[s] lorsqu'ils virent Kakopoulos XVII se mettre [à] genoux devant un crachoir et pleurer de joi[e] en soupesant précieusement cette poussière qu[i] hantait la conscience du malheureux Pifengrès.

Kakopoulos XVII expliqua que c'était un boi[s] sacré disparu depuis longtemps de ses royau[-]mes et demanda la permission d'en emporte[r] dans un petit coffret.

Le ministre, désireux de donner satisfactio[n] à son hôte, fit appeler Pifengrès, et lorsqu[e] celui-ci vint, en tremblant, apporter les der[-]niers vestiges de sa prodigalité, dans un vieu[x] seau démoli et demi-centenaire, le monarqu[e] lui sauta au cou.

Le lendemain, le ministre manifesta son con[-]tentement sur la façon dont le service des cra[-]choirs était fait et octroya les palmes académ[i]ques au titulaire de l'emploi.

Le ruban violet!!...

Du coup, Pifengrès attrapa une vieille plum[e] qui sommeillait au fond d'un tiroir et, d'un[e] encre blanchie par l'âge, il traça ces mots, su[r] un papier à lettre tout neuf :

LE GENDRE PUNI



M. Legendre, ne pouvant se risquer à éloigner sa belle-mère pour de bon, s'est confectionné, avec des jumelles, un appareil qui lui procure au moins un éloignement apparent.



Belle-maman a-t-elle cru à l'affection des yeux simulée par son gendre, il faut le croire. Toujours est-il qu'elle s'est donné la peine de confectionner elle-même, pour lui, un plat aussi énorme que succulent.



Mais le rapetissement des objets obtenu par M. Legendre s'opère aussi bien sur la table et les mets que sur belle-maman elle-même. Il en résulte que le grand plat préparé par la brave femme lui paraît tout petit...



... et qu'il en avale trois fois plus qu'il ne peut en supporter. La conséquence se présente sous la forme d'une terrible indigestion.

Et ce fut la revanche de la belle-mère.

Mocieu le Minice,
Ge vien vou remersié de la bontai estraime que vou zavé ut de bin vouloire me nomé de la Kadémy, é ofisié encore...

Il y en avait quatre pages comme cela. D'un bout à l'autre de l'épître, les fautes d'orthographe se sentaient les coudes, comme des soldats rangés dans la cour d'une caserne pour la visite d'un général.

C'était scandaleux.

Le ministre reçut la lettre comme on reçoit une douche glacée — surtout quand on n'en a pas l'habitude.

Que faire?

Il était trop tard; on ne pouvait plus retirer sa décoration à un homme qui, déjà, sans aucun doute, se pavanait avec.

D'un autre côté, pouvait-on laisser le ruban violet à un aussi déplorable illettré?

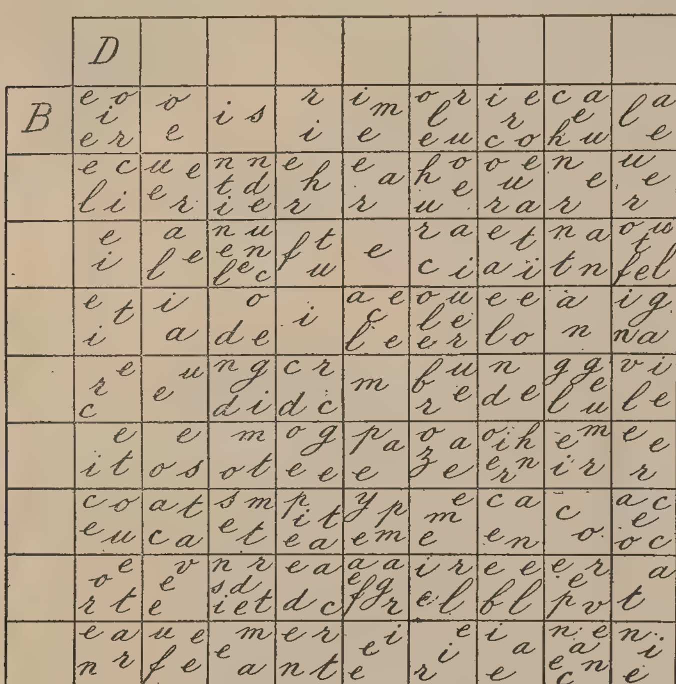
Qu'allaient penser les autres garcons de bureau? Et les employés? Les chefs, eux-memes, auraient vent de la chose et riraient, riraient à gorge déployée!!... Le ministre serait couvert de ridicule!

Que faire?

Après mûre réflexion, après s'être longuement gratté la tête, le ministre traça, de sa propre main, la nomination de Pifengres au grade de Chevalier dans l'Ordre National de la Légion d'honneur.

— Au moins, dit-il, on peut porter ça sans savoir lire.

Paul CILMA.



ABCDEFGHILMNOPRSTU

GRAND CONCOURS
DU
DAMIER DE POINDINTERRO
Deuxième Série.

Il s'agit de placer les lettres majuscules que l'on voit sous le dessin dans les carrés laissés en blanc en haut et à gauche du damier (les lettres B et D ont été placées déjà, il n'y a plus qu'à s'occuper des seizes autres lettres).

Si l'on prend alors une quelconque des quatre-vingt-une cases du damier, cette case se trouve forcément à l'intersection d'une colonne verticale (au haut de laquelle on aura placé une des lettres majuscules), et d'une rangée horizontale (à l'extrémité gauche de laquelle aura été placée également une autre majuscule).

Ces deux lettres majuscules, jointes aux lettres minuscules qu'on peut lire dans la case située à l'intersection de cette colonne verticale et de cette rangée horizontale, pourront former un mot.

Il en est de même pour les quatre-vingt-une cases du jeu.

Tous ces mots devront être des noms communs pris au singulier.

Les accents ne comptent pas.

Pour plus amples explications, voir le numéro précédent.

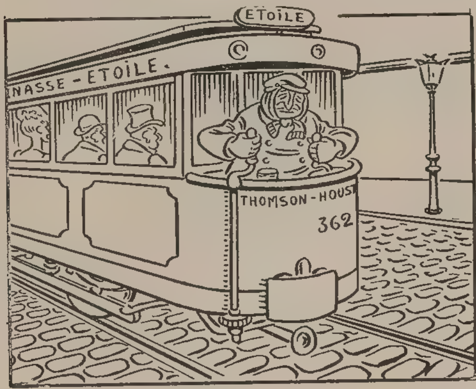
Prière de ne nous adresser les solutions des six séries de ce Concours que toutes ensemble, lorsqu'aura paru la sixième et dernière série et conserver, pour le joindre à la solution, le bon à detacher ci-dessous.

GRAND CONCOURS
DU DAMIER DE POINDINTERRO
Première Série

Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi de la solution.

LES SPORTS

— Nous aussi aurions du goût pour les sports, gémit la masse des prolétaires, si nous en avions le temps et surtout les moyens.
Et en disant cela, la masse des prolétaires a tort, car c'est justement au point de vue sportif qu'éclate son immense avantage sur la classe riche.
En effet, non seulement en faisant du sport plus que les favorisés de la fortune, le prolétaire ne dépense pas d'argent, mais, au contraire, il en gagne.



Il y a des prolétaires qui, quoiqu'ils en disent, font tout de même de l'auto toute la journée, et même de l'auto perfectionnée.



D'autre font de l'équitation.



D'aucuns préfèrent le yachting.



Il n'est pas jusqu'aux soi-disant malheureux, affligés d'une progéniture touffue, qui ne versent dans le foot-ball.



Et ce sport si gracieux, j'ai nommé le tennis, qui, jusqu'ici, était considéré comme réservé seulement aux jeunes filles du monde, eh bien ! les femmes du peuple s'y adonnent parfaitement.



Quant à la danse, le sport le plus élégant, il y a des gens qui s'y livrent toute la journée.
Et, malgré ce juste aperçu, vous verrez qu'il y aura encore des fortes têtes qui persisteront à se plaindre.

LA BELLE AU BOIS DORMANT

(TEL QUE CELA SE PASSERAIT DE NOS JOURS)



Il était une fois un roi (le roi du Pétrole), qui eut une fille. Il fit venir à son chevet les plus hautes célébrités médicales du pays.



Chacun immunisa l'enfant contre une maladie. L'un la préserva de la peste, l'autre de la fièvre jaune, un autre encore du choléra.



Mais, soudain, se présenta un vieux praticien qu'on avait oublié d'inviter. Avant qu'on eût le temps d'intervenir, il fit avaler une potion à la jeune princesse.



Puis, se relevant en ricanant, il examina le récipient, vide aux trois quarts, et déclara qu'à l'âge de quinze ans l'enfant s'endormirait pour cent ans, car il venait de lui donner la maladie du sommeil.



A l'âge de quinze ans, la fille du roi du Pétrole s'endormit d'un lourd sommeil dans la villa que son père avait achetée pour elle. Les serviteurs de la princesse, pris par contagion du même mal, s'endormirent comme elle.



Cent ans après, le jeune docteur Moyen ayant appris que la main de la princesse avait été jadis promise à qui la réveillerait, se rendit à la villa enchantée. Inventeur d'un sérum guérissant la maladie du sommeil, il se mit en devoir d'opérer, mais il réfléchit.



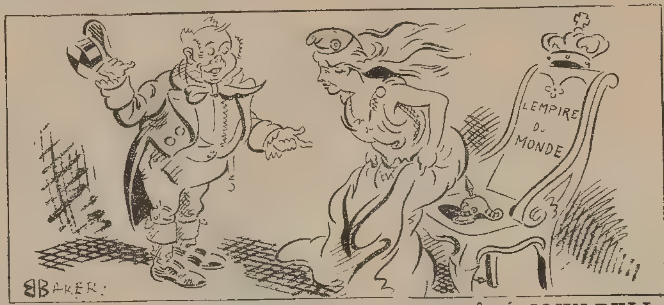
Il réfléchit, qu'à intérêts composés, la dot de la jeune fille avait atteint un chiffre intéressant depuis cent ans qu'elle s'accumulait. Si elle dormait encore cent ans, la somme dépasserait toutes les fortunes connues. Alors, au lieu de réveiller la princesse, il s'inocula lui-même cent ans de sommeil.



Cent nouvelles années s'étant écoulées, le docteur se réveilla et procéda aussitôt à la guérison de la jeune fille. Celle-ci, fidèle à la promesse de son père, lui accorda sur-le-champ sa main.



Grâce aux milliards de la dot, ils vécurent très heureux et très considérés.



L'AFFAIRE DU MAROC ou CE QU'AVAIT RÊVÉ JOHN BULL

JOHN BULL. — Asseyez-vous donc, madame Marianne.



MARIANNE. — Aïe aïe! à moi! au secours! je me suis blessée.



JOHN BULL. — Maintenant que la place est libre, à moi l'Empire du Monde.

Monsieur Loubet, rue Dante.

Tous les Parisiens et même tous les Français savent que M. Emile Loubet, ex-locataire de l'Elysée, habite maintenant un immeuble de la rue Dante, au boulevard Saint-Germain, à cinquante mètres du théâtre Cluny.

Ce que la plupart des Français et même des Parisiens ignorent, c'est la raison qui a poussé nos édiles à baptiser une rue de la capitale du nom illustre du poète italien.

Comblons cette lacune.

Au moyen âge, la rue Dante, de création assez récente, était enclavée dans la rue du Fouarre, laquelle allait du Port-aux-Tripes à la rue Galande. Or, sur l'emplacement choisi par M. Loubet pour y vivre la vie calme et bourgeoise, se trouvaient les écoles des *quatre nations :* celles de France, de Normandie, d'Allemagne et de Picardie.

La rue du Fouarre devait son nom à la paille (feurre ou fouarre) qui en jonchait le sol et servait même de siège aux escholiers, auxquels on refusait des bancs pour « écarter d'eux toute tentation d'orgueil ».

Le maître seul, dans sa chaire élevée, avait un escabeau. A défaut d'horloge, les cloches voisines indiquaient les divers exercices de la journée : En hiver, à cinq heures, la messe de Saint-Julien-le-Pauvre annonçait l'ouverture des classes, et les nombreux disciples venaient s'entasser sur les bottes de paille, dans ces salles humides, à peine éclairées par quelques chandelles fumeuses; puis, à six heures, on entendait sonner *prime* à Notre-Dame ou aux Carmes, puis *tierce*, *none*, enfin vêpres.

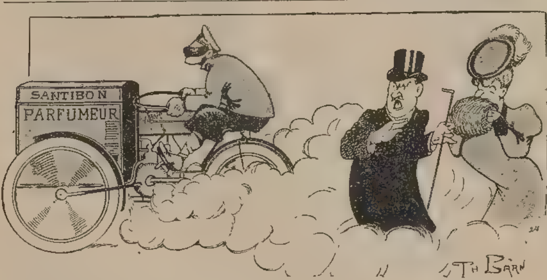
Mais, arrivons à Dante.

Exilé de sa patrie, il s'établit à Paris et assista assidûment aux leçons des maîtres français, surtout à celles de Siger de Brabant.

Il a même consacré, dans le chant Xe du *Paradis*, quelques vers enthousiastes au maître et à l'école.

D'autre part, Boccace nous a conté le succès que le chantre de la *Divine Comédie* obtint sur ces bancs rustiques, quand, en 1304, il soutint, à l'admiration générale, devant quatorze champions qui lui poussaient des « colles » subtiles et variées, une thèse *de omni re scibili*, c'est-à-dire sur toute espèce de science.

Comme quoi M. Emile Loubet n'a pas si mal choisi qu'on veut bien le dire, en s'installant dans une maison qui abrita peut-être le plus grand poète de l'Italie et l'un des plus grands poètes de l'humanité! J. Y.



— Mon Dieu ! qu'est-ce qui peut bien sentir si mauvais ?
— C'est le parfumeur qui va faire ses livraisons.

Vu la longueur du Spectacle...

Il est souvent arrivé que les affiches de théâtres portaient cette mention :

« Vu la longueur de cet ouvrage, il sera joué seul »; ou bien : « Vu l'importance de cette pièce, elle sera jouée seule ».

Il y a certaines villes de province ou de l'étranger qui ignorent cette mention. Certaines villes du Nord affichent, le dimanche, *La Tour de Nesle* et *Robert-le-Diable* dans la même soirée.

Mais, le record vient d'être detenu par le théâtre de Liege, qui, récemment, le dimanche, veint de composer le copieux spectacle que voici:

En matinée, on a donné *Niniche*, une opérette en trois actes et la *Famille Pontbiquet*, vaudeville en trois actes. Le spectacle, commencé à une heure et demie, a fini à six heures et demie. Le soir, le même théâtre représentait : la *Périchole*, opérette en trois actes; les *Petites Brebis*, opérette en deux actes, et *Véronique*, opérette en trois actes. Soit, en tout, quatorze actes dans la même journée. Le spectacle, terminé à six heures et demie, a recommencé à sept heures et demie.

Comment les artistes ont-ils pu s'en tirer? Car, enfin, il faut le temps matériel pour pouvoir changer de costume.

Comment les choristes ont-ils pu s'y reconnaître? Comment le chef d'orchestre, qui a dirigé quatre opérettes dans la même journée, n'est-il pas devenu fou? Et le souffleur n'était-il pas à bout de forces? -

Seuls, les spectateurs auraient vraiment mauvaise grâce à se plaindre qu'on ne leur en ait pas donné, ce jour-là, pour leur argent. X...

Le Souverain le plus titré

Sait-on quel est le monarque qui possède le plus de titres honorifiques? C'est, sans contredit, l'empereur d'Autriche, François-Joseph, comme on peut en juger par l'énumération suivante :

Empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême ; de Dalmatie, de Croatie, d'Esclavonie, de Galacie, de Lodomérie et d'Illyrie ; roi de Jérusalem ; archiduc d'Autriche ; grand-duc de Toscane et de Cracovie ; duc de Lorraine, de Salzbourg, de Styrie, de Carinthie, de Carniole et de Bukowine ; grand prince de Transylvanie; margrave de Moravie; duc de la Haute-Silésie, de la Basse-Silésie, de Modène, Parme, Plaisance et Guastalla, d'Auschwitz et Zator, de Teschen, Frioul, Raguse et Zara; comte princier de Habsbourg et Tyrol, de Kibourg, Goritz et Gradisca; prince de Trente et Brixen; margrave de la Haute-Lusace, de la Basse-Lusace et d'Istrie; comte de Hohenembs, Feldkirch, Brigance, Sounenberg, etc.; seigneur de Trieste, de Cattaro et de la Marchewende; grand-voïvode de la Voïvodie de Serbie, etc., etc., etc. ; sans compter le titre de Majesté apostolique, impériale et royale.

S'il prenait par hasard fantaisie à François-Joseph d'énumérer tous ses titres sur sa carte de visite, il faudrait commencer par agrandir le format de celle-ci. H. J.

Un Cabaret historique.

La pioche des démolisseurs, vulgairement appelée pioches du progrès, vient de jeter bas une bicoque de l'ancienne barrière du Maine qui, depuis longtemps, menaçait ruine.

Cette masure, autrefois cabaret littéraire, comme le café Procope, était fréquentée, à l'époque du romantisme, par tout ce que Paris contenait de jeunes illustrations dans les lettres, la politique et les arts.

Victor Hugo, célèbre dès l'adolescence, y venait en compagnie de Thiers, qui n'avait pas encore écrit le *Consulat et l'Empire*. Le poète s'accoudait, rêveur, et, parfois, un pli soucieux venait rider son front olympien ; l'historien, au contraire, avec une vivacité toute méridionale, allait et venait, furetait dans tous les coins, s'intéressait à tout.

En attendant son dîner, Charlet, le spirituel dessinateur, tailladait dans les tables de sapin à coups de canif, tandis que son ami Géricault, une vaillante fourchette, roulait des yeux terribles vers la cuisine.

Victor Hugo éprouvait une joie d'enfant à confectionner lui-même sa salade. Il se tournait toujours vers le Levant, mais comme il regardait bien moins le saladier que le soleil, il arrivait que laitues et chicorées s'assaisonnaient, le plus souvent, sur sa redingote.

Les clients de passage, qui ne le connaissaient que de réputation, se retournaient, dans un mouvement spontané d'admiration, quand ils entendaient la patronne de l'établissement recommander à sa servante :

— Marie, vous couperez un œuf dans la salade de M. Victor Hugo.

BULL.



L'ACTEUR (*à ses parents de la campagne*). — Ce que je fais, mon oncle, c'est bien simple ; prenez cette loge et venez avec moi, vous pourrez me voir tout à l'heure dans le rôle de Diafoirus.



L'ONCLE. — Il a l'air bien ferré sur la médecine, not'neveu. Bonne affaire, je vais lui demander tout à l'heure ce que je dois faire pour mes rhumatismes. De c'te façon, j'aurons gagné not'voyage.

Pêle-Mêle-Connaissances.

— Il y a actuellement, dans les écoles supérieures d'Amérique, quatre jeune filles pour un jeune homme. Dans cinquante ans, les femmes de ce pays auront supplanté les hommes, aussi bien dans les affaires publiques que privées.

— La panse d'un bœuf peut contenir plus de deux cents litres d'aliments.

— Le mot *Club*, en anglais, signifie massue. Les clubs, dans le sens de réunion publique, s'appelèrent ainsi parce qu'on s'y assommait à coups de massue et à coups de poing.

— On a calculé que, depuis l'abaissement du prix du sucre, la consommation de ce produit a augmenté de 500 millions de kilos par an.

— Une coutume ancestrale confère à la ville de Halle (Allemagne) un curieux privilège : tous les ans, trois bourgeois de la cité, en costume traditionnel, vont offrir au kaiser quelques saucisses, succulent produit de la charcuterie locale.

— Les suicides sont beaucoup plus fréquents au printemps et en été que dans les autres saisons. Et. cela, dans tous les pays.

— Jusqu'en 1845, dans certaines industries, rares à la vérité, le salaire des femmes ne dépassait pas 0 fr. 10 à 0 fr. 15 par jour.

— C'est l'Alsace-Lorraine qui détient le record, quant aux chiffres des volontaires engagés dans l'armée allemande, pour combattre les Herreros dans le sud-ouest africain.

— La plus petite commune de France est le Tartre-Gaudran (canton de Houdan). Elle n'a que seize habitants et a résolu ce problème, d'apparence insoluble, de posséder un conseil municipal de dix membres, alors qu'elle ne compte que *sept* électeurs.

— Un des hommes les plus appointés des Etats-Unis est M. Gage, ancien secrétaire des finances, nommé président de l'United States Trust Company, avec les émoluments de trois cent cinquante mille francs par an.

— C'est en Abyssinie que se sont réfugiées les dernières habitudes féodales. L'impôt du sel existait, la dîme était régulièrement perçue, Ménélik vient de rétablir la corvée de bois. Le fait est curieux à constater : on se demande par quelle prescience du passé le monarque africain a eu l'idée de ces coutumes disparues du moyen âge.

— Il existe à Lazicourt (Marne) une oie qui, en avril, atteindra sa vingt-quatrième année. C'est un record, croyons-nous, chez les gallinacés.

— L'origine du mot tsar, longtemps pris pour la corruption du mot César, d'où découle kaiser, dérive, d'après les étymologistes, de la syllabe *sar* ou *zar* dans les dialectes assyro-chaldéens et qui désigne le souverain, le chef. A ce titre, le tzar aurait des prédécesseurs dans les Nabupala-zar, Salmana-zar, Baltha-zar qui appartiennent aux temps bibliques et dont les monuments viennent à peine d'apparaître au jour.

A. S.



PRÉCISION

— Qu'est-ce que vous ressentez en ce moment ?

— Des étouffements, docteur, comme si on me posait un genou sur l'estomac.



— Aglaé, éteinds donc ta bougie, ça m'empêche de dormir.



UNE COLLECTION INTÉRESSANTE

— Quelle est cette extraordinaire collection ?

— Ce sont tous les accessoires qui ont garni les chapeaux de ma femme depuis vingt ans.

DE NOS LECTEURS

Mener par le bout du nez.

Cette expression vient des Grecs, qui l'ont tirée des buffles conduits au moyen d'un anneau passé dans leurs narines.

Le sens figuré nous a été fourni par l'Angleterre.

Au moment où il régnait au delà de la Manche, Charles Ier était d'une faiblesse extraordinaire.

Il ne s'occupait que de plaisirs et abandonnait les affaires de l'Etat au duc d'York, ce qui faisait dire à M. Rillegrew, son fou, qu'il devait avoir mal au nez.

— Pourquoi cela? lui demanda un jour le roi.

— Sire, parce qu'il y a longtemps que Votre Majesté se laisse mener par là.

ROMULUS.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 50, du 10 décembre 1905.)

(Nº 73.) **CRYPTOGRAPHIE**

par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Nu emient sxmtnt dn adit trbu nte on trymzl enuzl iu piten czdzni.

Adrien.

(Nº 74.) **FANTAISIE, par 1, 2, 3.**

Chercher les mots de quatre lettres signifiant :

Participe passé d'un verbe signifiant se déplacer — Attache — Renouvelle une obligation — Changeât de poil — Côte à l'est de l'Afrique — Femme mythologique — Rivière de France — Fleuve de Finlande — Serrée — Plante tinctoriale — Département français.

Prendre de chaque mot deux lettres à choisir. Placer ces groupes de deux lettres les uns à côté des autres et dans l'ordre de la donnée, de façon à lire le titre d'une fable de La Fontaine.

Les groupes de deux lettres restants serviront également, lus à la suite les uns des autres, à former le titre d'une fable de La Fontaine.

Dans chaque groupe, la disposition des deux lettres est à choisir convenablement.

(Nº 75.) **LOGOGRIPHE DÉCROISSANT ET CROISSANT, par Valérius.**

Ville d'Espagne — Donnais un festin — Etais au même rang — Place forte des Gaules — Chef-lieu d'arrondissement — Assaisonna — Roi de Juda — Possessif — Voyelle — Possessif — Habitant — Astrologue — Se nourrit — Lieu d'exercices hippiques — Dispose avec soin — Mêla — Etat européen.

(Nº 76.) **TRIANGLE SYLLABIQUE, par Fido**



Action de brûler — Information de presse — Transport de marchandises — Partie de la plante — Pronom indéfini.

(Nº 77.) **CARRÉ MAGIQUE, par Faro.**

1	3	5
7	9	11
13	15	17

Disposer ces neuf nombres dans les neuf cases du carré, de façon que chaque rangée ho-



PARADOXE RAISONNABLE

L'AMATEUR PAYSAGISTE. — N'est-ce pas, monsieur, que je dois peindre la nature comme je la vois ?

LE PEINTRE. — Certainement, mon ami, mais tâchez de ne pas la voir comme vous la peignez.



LES AMÉRICAINS ET LE SPIRITISME

Dans l'ancien continent, les tables tournantes servent à évoquer les mystères de l'au delà.

Les Américains, plus pratiques, songent à les utiliser comme force motrice pour les potiers.



UNE ÉRUDITE

Toto. — Maman, qu'est-ce que la loi de la pesanteur?

Maman. — Est-ce que je sais? Tu ferais mieux d'étudier tes leçons, au lieu de t'occuper de toutes les bêtises qu'on vote à la Chambre.



RÉFLEXION D'UNE BONNE QUI A DÉSERTÉ LA CAMPAGNE POUR LA VILLE

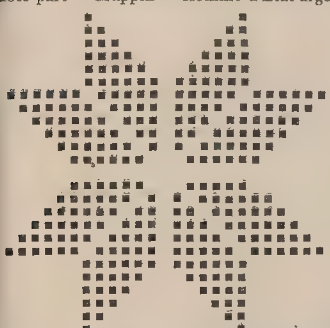
— On a beaucoup moins de peine à faire son beurre à la ville...

... qu'à la campagne.

izontale, chaque rangée verticale et chacune es deux diagonales donne la somme constante 27.

(No 78.) ÉTOILE, par Marcel.

Consonne — Consonne = Conjonction — fleuve — Appareil de lancement — Terroir — Quote-part — Grappin — Homme d'État argen-



n — Resta inoccupé — Opération de chirurgie - Pronom indéfini — Prénom — En bon état - Coffre — Paille — Aide d'huissier — Mariés - Instrument — Ruminant — Plante — Possessif — Pareil — Aimée — Tambours — Connu — Canton — Ville allemande — Matières purulentes — Consonne — Consonne — Fruits — Centaure — Coiffure — Faible — Papier épais — Insuccès — Consomme — Consonne — Signe musical — Mammifère — Fleuve — Carte — Fiers — Courbé — Possessif — Pierre — Fendis — Elevée à une dignité — Poil — Outil de chaudronnier — Alarmes — Vacarme — Précieuse — Pierre précieuse — Natte de paille — Tête du lit — Ville de l'Asie ancienne — Pauvres gens — Songes — Opinion — Connaît — Taureau — Entourée d'eau — Pronom — Deux consonnes — Voyelle — Voyelle.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.



!!

MYSTÉRIEUSE INCRÉDULITÉ

!!!

— C'est à n'y rien comprendre! Voilà plus de deux heures que je dis aux passants que je n'ai rien à me mettre sous la dent, et personne ne me fait l'aumône.

Certificat de Vertu.

J'affirme et je déclare,
Avec sincérité,
Que le Congo sans tare
Embellit la beauté.

U. S., à Victor Vaissier, 34, rue Drouot, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

Fontaine vivante. — Adressez-vous à des naturalistes ou faites des annonces dans les journaux.

Christian. Les bureaux de placement un peu importants s'en occupent certainement.

M. J. Baldé. — Nous n'avons plus de rubrique numismatique. Regrets.

M. V. Marcel. — Ici, la question n'est pas douteuse; il est évident qu'il n'y a aucune raison valable d'employer des formes semblables et qu'elles sont défectueuses.

M. E. Miller. — Cela vient de ce que les bâtons de chaise vont un peu dans toutes les directions, de là à y comparer une existence désordonnée.

J. P. 106. — Cette anomalie a duré officiellement assez longtemps. Cette monnaie était courante et parfaitement bonne.

M. G. Laurent. — Nous avons publié une pièce à peu près semblable, comme résultat d'un concours donné précédemment.

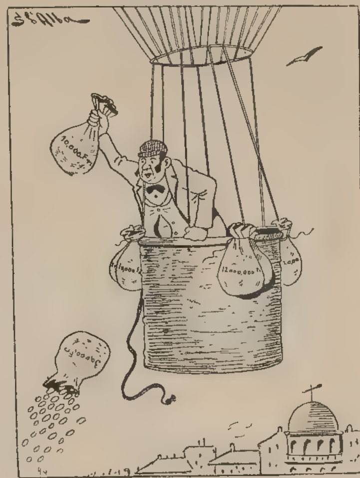
M. Trimaux, à Marseille. — 1° Non ; 2° Non.

M. Marcel. — 1° Oui, c'est l'effet décrit par beaucoup d'aéronautes; 2° Nous pensons que c'est tout simplement pour éviter les courants d'air aux buralistes que ces guichets sont si petits.

Une jeune abonnée. — L'origine en est dans une chanson d'enfants qui, comme bien d'autres, ne signifie sans doute rien.

M. Luquet. — Non, cela lui enlèverait complètement l'aspect du marbre.

Un lecteur, à Mâcon. — Il faut croire que vous avez complètement raison, puisque dans les dernières réformes orthographiques acceptées par l'Académie, figure la suppression de cette règle.



OSTENTATION DE PARVENU

Le milliardaire John Nacell laisse aux pauvres aéronautes vulgaires l'usage du sable. Il est assez riche, lui, pour ne se servir que de sacs d'or en guise de lest.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Carte de circulation à demi-place.

La Compagnie fait délivrer, toute l'année, par toutes les gares de son réseau, des cartes nominatives et personnelles valables pendant 3 mois, 6 mois ou 1 an, et donnant le droit d'obtenir des billets à demi-tarif, soit entre toutes les gares des réseaux de l'Ouest, de l'Est, de l'Etat, du Midi, du Nord, d'Orléans, du P.-L.-M. (réseau P.-L.-M. algérien excepté) et de la grande Ceinture de Paris (à l'exclusion de la petite Ceinture), soit entre toutes les gares de trois de ces réseaux, soit entre toutes les gares d'un seul réseau. Ces cartes sont valables à partir du 1er et du 16 de chaque mois, à condition que la demande soit faite 5 jours au moins à l'avance et moyennant le payement préalable des prix suivants :

Prix des cartes donnant droit à des billets de demi-tarif.

Pour un réseau : Validité, 1 an; de toutes classes, 240 fr.; de 2e et 3e classe, 160 fr.; de 3e classe, 100 fr. — Validité, 6 mois; de toutes classes, 150 fr.; de 2e et 3e classe, 100 fr.; de 3e classe, 65 fr. — Validité, 3 mois; de toutes classes, 130 fr.; de 2e et 3e classe, 95 fr.; de 3e classe, 60 fr.

Pour trois réseaux : Validité, 1 an; de toutes classes, 255 fr.; de 2e et 3e classe, 175 fr.; de 3e classe, 110 fr. — Validité, 6 mois; de toutes classes, 150 fr.; de 2e et 3e classe, 100 fr.; de 3e classe; 65 fr. — Validité, 3 mois; de toutes classes, 130 fr.; de 2e et 3e classe, 95 fr.; de 3e classe, 60 fr.

Pour les sept grands réseaux de la grande Ceinture : Validité, 1 an; de toutes classes, 320 fr.; de 2e et 3e classe, 220 fr.; de 3e classe, 140 fr. — Validité, 6 mois; de toutes classes, 200 fr.; de 2e et de 3e classe, de 185 fr., de 3e classe, 53 fr. — Validité, 3 mois; de toutes classes, 130 fr.; de 2e et 3e classe, 95 fr.; de 3e classe, 60 fr.

Il est facultatif de régler le prix des cartes valables pendant 1 an, soit immédiatement, soit en paiements échelonnés.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

(SERVICE D'HIVER)

RELATIONS ENTRE PARIS ET LA COTE D'AZUR

Trains rapides de nuit (1re classe. Wagons-lits, lits-salon et salon à 2 lits complets).

PARIS-NICE EN 15 HEURES

Nombre de places limité.

Aller : Départ de Paris (train 17) à 7 h. 20 du soir.
Retour : Départ de Vintimille (train 18) à 6 h. 50 du soir.

Retenir ses places d'avance à la gare de Paris P.-L.-M. ou dans les bureaux de ville, rue Saint-Lazare, 88, et rue Ste-Anne, 6, pour le sens de Paris sur Nice. Dans les gares de Menton, Monte-Carlo, Nice, Cannes et Toulon pour le sens de Nice sur Paris.

Ce train est mis en marche depuis mercredi 15 février au départ de Paris et jeudi 16 février au départ de Vintimille.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Le chemin de fer électrique du Fayet-Saint-Gervais à Chamonix sera maintenu en exploitation pendant tout l'hiver 1905-1906, pour le transport des voyageurs, de leurs bagages et des marchandises à grande vitesse.

Des hôtels restent ouverts à Chamonix toute l'année.





LA LUNE. — !!! Comment se fait-il que toutes ces voitures ne glissent pas ?!...
UNE ÉTOILE.— Que t'es bête!!! Tu ne sais donc pas qu'elles sont toutes munies du Pneu Michelin à semelle antidérapant, souple et imperforable ?!. .

12e ANNÉE — N° 10. 10 Centimes 11 MARS 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. ; SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

PARIS
7 — Rue Cadet — 7
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE MILLIARDAIRE, par Georges OMRY.



— Moi je ne rougis pas d'avoir une origine modeste. Quand je suis arrivé à Chicago, j'avais à peine un million dans ma poche.

Mlle Hermine du Chan d'Aby

Quand Alcide Poupardin naquit, quelque bonne fée anonyme lui octroya généreusement un teint de lis, des yeux couleur pervenche et des cheveux d'or.

D'une candeur de séraphin, Alcide n'entrevoyait l'avenir qu'à travers l'opaque nuage rose des illusions, entretenues par la puérile éducation d'une mère veuve, jalousement secondée dans sa tâche par deux sœurs jumelles : Augustine et Augusta, depuis plusieurs lustres clientes de sainte Catherine.

La Nature, éprise de contrastes, dota Alcide d'un cœur tumultueux.

Tel le volcan qui sommeille, paisible, au fond d'un lac, les effets de cet état morbide ne se fussent révélés que plus tard si, pris d'un irrésistible besoin de souffrir, l'imprudent jeune homme n'avait brusqué l'ordre des choses.

*
* *

Fidèles abonnées au *Phare de la Mode*, Mmes Poupardin sustentaient hebdomadairement leur esprit à la lecture de cette feuille de choix. Et c'était, pour elles, un précieux dérivatif à la tristesse enlizeuse des longues veillées de leur sous-préfecture.

Outre un filandreux roman, toujours « à suivre » de psychologie féminine, installé en permanence à la sixième page du *Phare*, ces dames trouvaient, entre deux patrons pointillés et des modèles de dentelles, quelques substantielles causeries sur la mode et les chiffons, sans parler de recettes avantageuses pour nettoyer les gants, les robes, les rubans et les plumes, faire disparaître les taches de rousseur, les rides précoces ou les poils follets et fabriquer les confitures à bon marché.

Roman, causeries, recettes, conseils, tout était invariablement signé : Mlle Hermine du Chan d'Aby, nom de grande allure, qui faisait vaguement songer à quelque descendante des Croisés ayant eu des revers.

Ah! cette admirable Mlle Hermine! Quelle amie sûre, quelle conseillère avisée c'était!

Il ne se passait pas de jour, sans qu'elle ne vînt — moralement — s'asseoir au foyer des Poupardin. Mlle Hermine avait dit ceci. Mlle du Chan d'Aby conseillait cela. Cet hiver, on porterait beaucoup de velours vert. Les manches bouffantes étaient vieillottes. Il était de bon ton de servir le thé avec de minuscules serviettes écossaises à ramages, mais sans la moindre broderie... Mlle Hermine l'affirmait!

Et dans son perpétuel roman-feuilleton le



Elle en recueillait la récompense le soir même, dans l'intégrale confession d'Alcide.

gendre de M. Biquécouic, — broyait-elle, avec assez d'énergie, les cœurs masculins sous le marteau-pilon de son froid dédain

Un après-midi, en furetant dans la chambre de son neveu, Mlle Augusta découvrit, sur le rayon supérieur d'un placard, dix-huit petits pots de porcelaine blanche et de forme identique, symétriquement alignés.

Sa surprise fut grande mais discrète, son impatience de savoir sagement contenue. Elle en recueillait la récompense le soir même, dans l'intégrale confession d'Alcide.

Lui aussi, il avait subi le charme de Mlle Hermine. Les louanges, quotidiennement entendues, concernant la vaillante jeune fille, ne l'avaient pas laissé indifférent. Longtemps, il avait admiré en silence, mais ne pouvant rester éternellement sur un sentiment platonique, il s'était regardé dans une glace de poche. Et la glace lui avait dit : « Mon ami, tu as des taches de rousseur! » Brûlant ses vaisseaux, en grand mystère, il avait écrit à Mlle du Chan d'Aby. Par retour — poste restante — dans une écriture un peu forte, aux jambages droits et fermes, signes d'un caractère franc et loyal, la charmante Mlle Hermine agréait son admiration, le remerciait de tous ses compliments — si peu mérités, ajoutait-elle. Enfin, dans un post-scriptum, la descendante des Croisés lui vantait l'excellence de la crème IXE, souveraine contre les taches de rousseur, dont son sympathique correspondant avouait être affligé. L'aimable Mlle du Chan d'Aby allait jusqu'à offrir l'expédition de la crème, moyennant le prix modique de 2 fr. 50 le pot. Des pots de crème IXE, Alcide en avait fait une consommation ruineuse autant qu'immodérée ; tout son argent de poche y avait passé! Mlle Hermine était d'une complaisance si rare, d'une amitié si sûre et si sincère!

Encouragé par la faiblesse et la discrétion amusée de tante Augusta, le bonheur d'Alcide était donc parfait quand, sur ces entrefaites, Me Duron manda Mme veuve Poupardin en son Etude.

Excipant de sa qualité de vieil ami de la famille, le tabellion se permettait d'attirer l'attention de Mme Poupardin sur l'avenir de son fils. Le jeune homme allait bientôt avoir dix-sept ans ; il était temps qu'on l'envoyât à Paris, afin de lui faire poursuivre ses études de droit. Plus tard, ayant conquis tous ses grades, Alcide pourrait reprendre l'Etude et se faire ainsi une enviable position.

*
* *

Mme veuve Poupardin fut vaillante, Mlles Augustine et Augusta se montrèrent courageuses. Après des adieux, non exempts de larmes, Alcide monta dans le rapide, lesté de bons conseils, le gousset garni et possédant, dans une malle immense, du linge frais et des complets de rechange. Tout au fond de la malle, entre deux kilos de chocolat, il emportait aussi une certaine paire de mitaines paille, qui avait coûté pas mal de veillées à tante Augusta.

— Pour Mlle Hermine avait-elle dit à Alcide, la veille de son départ.

Le cœur d'Alcide avait bondi. Il allait enfin se trouver, dans quelques heures, en face de la noble demoiselle. Et cela ne laissait pas que de le troubler profondément. Durant le trajet, il ne put fermer l'œil. C'est, brisé de fatigue et d'émotion, qu'il débarqua dans la ville Lumière, remettant au lendemain le rare bonheur d'aller rendre une première visite à celle vers qui rayonnait toute sa pensée, toute sa vie...

Levé à l'heure où les laitiers vont livrer leur précieux mélange — aqua et lac — à la clientèle confiante, Alcide se promena longuement



Mlle Hermine de Chan d'Aby ? demanda-t-il, en tendant sa carte à un petit groom...

dans les Champs-Elysées. Revenu sur les grands boulevards, il s'intéressa au spectacle, nouveau pour lui, d'une vie qui passe et se renouvelle sans fin. Mais, dix heures venaient de sonner. Pommadé, bichonné, en complet noir et bottines vernies, Alcide Poupardin se dirigea ver le *Phare de la Mode*. C'était au quatrième étag d'une vieille maison grise. L'escalier était noir humide et étroit. Une main embarrassée d'un énorme bouquet de fleurs blanches, l'autr



— Mon cher ami Poupardin, Mlle Hermine du Chan d'Aby est enchantée de vous serrer la main...

tenant délicatement les précieuses mitaines de tante Augusta, pliées dans un papier blanc nouées d'une faveur rose, le jeune Poupard arriva péniblement au terme de son ascensi

Ses jambes flageollaient et sa respiration était coupée par l'émotion.

La porte du *Phare* étant entr'ouverte, il entra sans frapper.

— Mlle Hermine du Chan d'Aby? demanda-t-il, en tendant sa carte à un petit groom qui se trouvait là, occupé à mettre des journaux sous bande.

Le groom considérait alternativement le bouquet blanc et les bottines vernies d'Alcide, semblant hypnotisé par un spectacle nouveau pour lui.

— Mlle du Chan d'Aby est-elle visible? réitèra le visiteur.

Alors, l'autre sortit de son rêve.

— Mlle du Ch... Ah! non! m'sieu Gustave, vous voulez rire?

— Pardon! Je désire présenter mes hommages à Mlle du Chan d'Aby, précisa Alcide tandis que le petit groom, la lèvre gouailleuse, disparaissait dans un couloir, en proférant :

— Ah! c'te poire!

Alcide n'eut pas le temps de chercher la corrélation qu'il pouvait exister entre lui-même et le fruit du poirier, car, aussitôt, une voix appela :

— Par ici, m'sieu!

Ayant rejoint le groom irrévérencieux, qui venait de transmettre sa carte, Alcide aperçut, sur le seuil d'un cabinet de travail, un monsieur ventripotent, en manches de chemise, le gilet déboutonné, la face émerillonnée, avec un nez rouge au-dessus d'une barbe poivre et sel embroussaillée. Sa bouche était, en outre, agrémentée d'une énorme pipe en écume, à tête de zouave très culottée.

Le monsieur ventripotent tira une forte bouffée de sa pipe. Nimbé d'un nuage de fumée bleuâtre, il fit deux pas en avant, la main tendue, tandis qu'Alcide, ayant le vague pressentiment d'une catastrophe, pâlissait à vue d'œil.

— Mon cher ami Poupardin, fit-il, Mlle Hermine du Chan d'Aby est enchantée de vous serrer la main et de faire votre plus ample connaissance!

Et comme Alcide, livide et chancelant, s'appuyait au chambranle de la porte, le bon drille ajouta :

— Eh! eh! Seriez-vous déçu, jeune homme? Votre chère confidente, Mlle Hermine et moi, c'est tout un. Mais, décemment, puis-je signer mes articles, causeries ou romans, de mon vrai nom : Gustave Pantruchard? Non! N'est-ce pas? J'y perdrai ma clientèle...

Assommé par ce dernier coup de massue, le jeune homme se sentit défaillir. Le bouquet et les mitaines lui échappèrent des mains. Et tandis que, paternellement, Gustave Pantruchard — alias Hermine du Chan d'Aby — le faisait entrer dans son cabinet de travail, en le soutenant par le bras, la pensée d'Alcide se reporta vers sa petite ville natale. Dans un éclair de pensée, il revit sa mère, ses deux tantes... Alors, deux larmes lui montèrent aux yeux et, lentement, coulèrent le long de ses joues...

* * *

C'est ainsi que, sur le seuil de sa dix-septième année, Alcide cueillit, pour la première fois, la fleur fanée des désillusions.

Jean Rosnil.

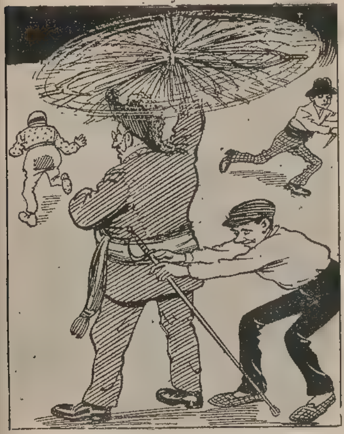
L'ÉPÉE DU FONCTIONNAIRE



En grande tenue, son épée au côté, M. le Préfet revient d'un banquet. Il est minuit. Soudain, trois malfaiteurs se précipitent sur lui.



Le préfet les voit accourir de loin. Il veut appeler au secours, mais la route est déserte. Déjà le poignard se lève. C'en est fait de M. le Préfet.



Non! Avec la force du désespoir, le fonctionnaire fait tournoyer son parapluie en un moulinet si terrible, qu'épouvantés les agresseurs prennent la fuite.



Cependant, rentré chez lui, M. le Préfet s'aperçoit, qu'au cours de la bagarre, on lui a volé son épée à laquelle il tient tant.

— Ah! pauvre de moi, s'écrie-t-il, me voilà désarmé?

GRAND TOURNOI

La grande quantité des envois de solutions nous oblige à remettre au prochain numéro la publication des résultats du Tournoi.

Pêle-Mêle Causette

Il circule, en France, une grande quantité de pièces de monnaie dont l'effigie s'efface au point de disparaître entièrement. Quand de l'ancienne pièce il ne reste qu'un disque uni, les caisses publiques la refusent.

Je me suis déjà élevé contre cet abus intolérable de la part du Trésor.

Chacun sait, en effet, que la valeur intrinsèque d'une pièce de cinquante centimes est de beaucoup inférieure à sa valeur nominale. Nous ne l'acceptons que par une convention légale et avec la certitude que la Banque de France nous la reprendra toujours à son prix d'émission.

S'il en était autrement, personne n'aurait la folie d'accepter, en représentation d'une valeur de cinquante centimes, un objet qui, à son cours régulier, ne vaut pas vingt centimes.

Il y a donc, pour le gouvernement, l'obligation absolue de prendre au pair toutes les pièces d'argent présentées aux caisses publiques.

Pour se libérer de cette contrainte, le Trésor a trouvé le moyen ingénieux de ne pas entretenir sa monnaie en bon état, comme il en a le devoir. Il en résulte, qu'à force de circuler, les pièces se liment et que, finalement, l'effigie disparaît.

Alors, le Trésor se considère comme affranchi de ses engagements, et il fait la nique aux porteurs en leur disant : « Je ne puis savoir si ces pièces sont mes enfants, l'absence totale de toute empreinte m'empêche de les reconnaître .»

Cette façon d'agir est inique, car elle atteint souvent de pauvres gens qui n'ont pas les moyens de supporter les pertes qui leur sont infligées par ce procédé arbitraire.

Un particulier qui agirait ainsi, serait considéré comme un habile faiseur et ne tarderait pas à faire connaissance avec la paille humide des cachots. Mais, c'est le gouvernement qui opère ce petit trafic indigne d'un pays comme la France, et personne ne songe à le lui reprocher.



CHEZ LE MARCHAND DE TABLEAUX

LE MARCHAND (*qui vient de vendre un tableau de Corot*).
- Encore un Corot de casé!

Puisque ce commerce est si fructueux en petit, pourquoi la Banque de France ne l'exercerait-elle pas en grand.

Les billets de banque finissent, eux aussi, par s'user; pourquoi ne pas les laisser dans la circulation jusqu'à ce qu'ils tombent en poussière. Il y a là une source de bénéfices énormes. Que ne l'exploite-t-on.

Sans doute, craint-on que les personnes lésées ne se recrutent dans une classe de la société plus riche, partant plus récalcitrantes à la saignée, et qu'elles sauraient se faire rendre justice.

Moins timide que notre gouvernement, il est des pays où ce trafic s'opère.

De passage, un jour, à Vienne (Autriche), j'en fis l'expérience à mes dépens. Un commerçant m'ayant passé un billet un peu usé, je m'aperçus bientôt que j'avais été refait, non que le billet fût faux, il était parfaitement authentique, mais parce qu'il contenait, çà et là, de petits trous ou de légères déchirures. Personne n'en voulait.

Finalement, je le portai à une banque, laquelle lui fit subir l'opération suivante :

Le caissier plaça le billet sur un fond quadrillé très serré. Ceci fait, il se mit à compter les carrés restés visibles sous les trous et, pour chaque carré, il déduisit de la valeur normale du billet une fraction correspondante à la surface absente.

C'était me faire payer cher des parcelles de papier volatilisées par l'usure. Mais, en somme, je fus obligé de le reconnaître, c'était une manière élégante pour l'Etat de payer ses dettes en les laissant s'envoler en poussière.

En France, on n'ose se servir de cet excellent procédé qu'en petit. On a vraiment tort de se gêner.

Avec notre bon public ne peut-on pas se permettre ce qu'on veut, pourvu qu'on y mette de la forme.

Le petit gabarit quadrillé répondrait bien à ce souci. Il représenterait admirablement le côté protocolaire, grâce auquel on nous fait avaler toutes les couleuvres.

Ainsi, le temps collaborerait avec la direction des Finances à l'équilibre du budget.

Le temps deviendrait donc un fonctionnaire de l'Etat.

Un de plus, un de moins. En France, nous ne sommes pas à un fonctionnaire près.

FRED ISLY.

VACANCES

— Que vois-je! Vous, ici, au restaurant, en train de dévorer du gigot de mouton! Vous, un employé de la Ligue végétarienne! Vous mangez donc de la viande?

— Oh! non... seulement, en ce moment, je suis en vacances.

Façon de parler

LE MALADE. — Eh bien! docteur, comment me trouvez-vous, aujourd'hui?

LE MÉDECIN. - Beaucoup mieux. Votre jambe est encore un peu enflée, mais cela ne me tourmente pas.

LE MALADE. — Je comprends ça. Si votre jambe était enflée cela ne me tourmenterait pas non plus.

BONNE RAISON

Aussac se lamentait, en présence d'amis, parmi lesquels Poindinterro, d'un vol dont il avait été victime. Un faussaire avait imité sa signature sur un chèque et avait encaissé ce chèque à la banque où Aussac dépose ses fonds.

Naturellement, on ratiocinait sur ce sujet.

— Moi, dit Poindninterro, je crois pouvoir affirmer qu'il t'existe pas un homme assez habile pour imier ma signature sur un chèque et en encaisser le montant.

— Votre signature est-elle donc impossible à imiter? demanda Aussac.

— Non, fit Poindinterro; mais je n'ai pas d'argent à la banque.

Fâcheuse inspiration.

LAPURÉE (*à son ami Bonnepâte qui vient de sortir son mouchoir et de se moucher*). — Pourquoi donc as-tu un nœud dans ton mouchoir?

BONNEPATE. — C'est vrai, j'allais l'oublier. J'ai fait ce nœud pour me rappeler de te réclamer les cinq louis que je t'ai prêtés la semaine dernière.

Simple conseil d'un boursier.

Quand un Etat est sans dessus dessous ne mettez pas cent sous dessus.

MARIE-BLANCHE.



VITE EXAUCÉ

— Non, mais ce que j'ai mal aux cheveux, aujourd'hui, c'est dégoûtant; je crois qu'un peu d'eau fraîche...



...me ferait du bien.

L'Origine de la Mode

On peut définir la mode à la façon de s'habiller.

Ce fut l'initiative royale qui, à partir de Charles V, régla la mode. Les femmes portaient alors une tunique descendant jusqu'aux talons, serrée par une ceinture et fermée au poignet.

Louis XI et François Ier, pour favoriser l'essor de la mode, permirent à des ouvriers italiens de ne pas payer certains impôts. Ces ouvriers s'établirent à Lyon, et ce fut là le commencement de l'industrie lyonnaise de la soie.

Sous Charles IX, les étoffes employées pour les robes furent d'une richesse inouie; on les rehaussa de perles, de pierreries et de fourrures.

Louis XIV imposa l'étiquette de sa cour aux femmes. Les étoffes étaient classées par saisons;



PROGRESSION INVERSE

Chevelures respectives de deux époux :
A leur mariage.

A leur dixième anniversaire

A leurs noces d'argent



A leurs noces d'or.



A leurs noces de platine.

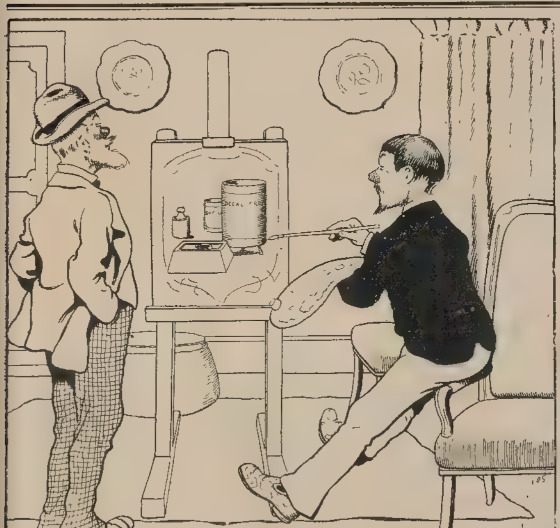
les dentelles elles-mêmes variaient suivant les époques. Les fourrures ne pouvaient pas paraître avant le jour de la Toussaint. On les quittait à Pâques, quelque temps qu'il fît.

Est-il utile de parler des merveilles de goût qui ont été réalisées par les couturières, au dix-huitième siècle? Peu de gens savent qu'il était strictement défendu aux couturières de vendre des étoffes. Il fallait s'adresser, pour les étoffes, aux marchands qui payaient patente.

Combien fut lourd le costume féminin sous l'Empire et sous la Restauration!

D'où viennent les robes longues? D'un fait bizarre qui ne date que de 1840. La reine Victoria se blessa le pied en descendant de voiture. Le lendemain, elle reçut avec le pied étendu sur un fauteuil et caché par la jupe. Il n'en fallut pas plus pour que les dames de la cour en fissent autant. La robe longue était née.

L. S.



PASSE-TEMPS

Ce peintre malicieux et satirique devait représenter la *Justice*.

Comment expliquer que son tableau symbolise cette institution plutôt boiteuse!

Nous publierons la réponse de ce petit casse-tête dans un prochain numéro.

LE BŒUF-GRAS

A l'encontre des peuples heureux, le Bœuf-gras a son histoire, et peut-être n'est-ce pas pure fantaisie de rattacher cette histoire aux mystères orgiaques de l'antiquité païenne ou aux cérémonies fantastiques du moyen âge. Même, il se pourrait que cette grotesque parade fût tout simplement un reste du culte astronomique, puisqu'elle a lieu un peu avant l'équinoxe du printemps et sous le signe du Taureau, époque de la germination, en si haut respect chez les Anciens.

On peut, à la rigueur, en remontant le cours des siècles, ramener la cérémonie initiale à la promenade du Bœuf-Apis, et chercher notre Bœuf-gras dans les temples des Pharaons; à cette différence près, que tuer le Bœuf-Apis était un sacrilège osé seulement par les soldats de Cambyse, au sac de Memphis.

Les Chinois aussi, à la fête annuelle du printemps, et comme symbole de la fécondité du sol, promènent un bœuf et l'immolent ensuite pour le dépecer en menus morceaux que l'empereur expédie à ses mandarins.

Chez nous, la mort du Bœuf-gras, tué la veille du mercredi des Cendres, se rapporte bien à la fin des jours gras auxquels va succéder le Carême, autrefois si rigoureux que toutes les boucheries étaient fermées.

Il est vraisemblable que les garçons bouchers aient célébré la fête de leur confrérie au même titre que les clercs de la Basoche plantaient le mai à la porte du Palais de Justice.

Peut-être aussi les bouchers de Paris, jadis en procès avec les Templiers, eurent-il à cœur de témoigner leur reconnaissance pour les privilèges accordés à leur corporation, en inaugurant cette mascarade que la tradition a fidèlement conservée.

Certains historiens font partir la fête originelle du règne de Charles V. En tout cas, il est certain que, dès le quinzième siècle, après le rétablissement de la grande boucherie de Paris, cette cérémonie dut être en honneur. Aux seizième et dix-septième siècles, la promenade avait lieu le jeudi qui précède le premier jour du Carême; ses fastes n'ont pas été relatés. Il faut arriver en l'an de grâce 1739 pour retrouver cette procession entourée de toute la magnificence du décor et rehaussée par l'éblouissement du costume. La cérémonie de cette année-là fait date dans les annales carnavalesques, et tous les écrivains du temps lui ont consacré une page dithyrambique: le bœuf avait sur la tête une branche de laurier-cerise; sur le dos, un tapis qui servait de siège à un enfant ceint d'une écharpe bleue, tenant d'une main le sceptre et de l'autre l'épée. C'était, en allégorie, le roitelet des bouchers. Comme escorte, il avait quinze garçons en corsets rouges et trousses blanches; deux d'entre eux tenaient l'animal par les cornes; les autres jouaient du tambour, du violon, du fifre, ou étaient armés d'énormes gourdins.

On conduisit le patient chez toutes les personnes de marque, notamment chez le Premier Président. Ce magistrat n'étant point à son domicile, on amena le héros de la fête jusque



UN ACCIDENT

— Votre petite a du chagrin?

— Ce n'est rien, elle a eu peur, je lui ai laissé tomber le poids de quatre-cents livres sur elle.

— Miséricorde! Ça l'a blessée?

— Non... Elle dormait sur le tapis, ça l'a réveillée.

dans la grande salle du Palais de Justice, en lui faisant gravir l'escalier de la Sainte-Chapelle. Là, en plein tribunal, il fut présenté au Premier Président qui l'accueillit très honnêtement, puis on lui fit redescendre les marches de la Cour neuve, place Dauphine, et il continua sa marche triomphale à travers Paris, au milieu d'une affluence considérable.

Quant à l'enfant qui, sur l'échine de la bête, représentait la royauté, c'est à dessein que les bouchers l'avaient hissé sur ce pinacle mobile, car n'ayant eu jusqu'alors que des maîtres dans la corporation, ils voulaient rivaliser avec les merciers, ménétriers et barbiers qui, eux, avaient des rois.

La promenade du Bœuf-gras traversa sans encombre les mauvais jours de la Ligue et de la Fronde; elle passa par-dessus la Saint-Barthélemy et résista à toutes les commotions politiques des règnes de Louis XIV et de Louis XV; mais elle s'arrêta net devant la Révolution.

Le Carnaval fut tué d'un trait de plume, ses grelots se turent et ses oripeaux s'envolèrent.

Napoléon, qui avait de puissants motifs pour occuper le peuple aux bagatelles de la porte, rétablit, entre deux victoires, le Carnaval et le Bœuf-gras; mais, longtemps, la police seule fit les frais de cette comédie burlesque.

En 1816, les maîtres bouchers qui, de tout temps, avaient fourni le Bœuf-gras, virent se dresser, concurrents inattendus, les pères nourriciers de l'animal, herbagers normands et nivernais.

Le choix du sujet à couronner fut alors l'objet d'un concours. Un jury fut institué au marché de Poissy pour désigner le lauréat; il fonctionna jusqu'en 1848.

La deuxième République et, plus tard, la troisième, supprimèrent le divertissement cher aux Parisiens.

Sous Louis-Philippe et sous Napoléon III, tous les Bœufs-gras portaient des noms empruntés à l'actualité littéraire ou politique. C'est ainsi qu'en 1834, au moment de la grande vogue des romans de Balzac, on acclama le *Père Goriot*, une bête superbe, la plus massive qu'on eût jamais exhibée : son poids était exactement de 1970 kilos.

En 1854, on vit : *Athos, Portos* et *Aramis*; en 1855, *Paillasse* et *Bosco*, deux célébrités du boulevard du Temple; puis, défilèrent *Solférino, Magenta, Sébastopol.*

Nivernais, le sujet primé en 1866, était accompagné d'un porc gras et d'un immense mannequin mécanique, pastiche du « géant » attaché au café du même nom; et ces comparses amusèrent follement les Parisiens.

Mais tout cela est si vieux! Qui donc se souvient encore des vignettes folichonnes de Cham, des croquis drôlatiques de Nadar, et de la descente de la Courtille, et des Clodoches?

Supprimée pendant vingt-six ans, la promenade du Bœuf-gras fut rétablie en 1896, mais limitée seulement au quartier de la Villette.

Et il y a toutes chances pour que, de longues années encore, cette copie d'anciens rites païens se continue à travers les cyclones politiques et sociaux. Mais je n'affirme pas que les Egyptiens, les Chinois, et même les Gaulois, reconnaîtraient, dans la *bovalcade* actuelle, l'emblème commémoratif de la fécondité terrestre... J'en doute.

La Brie.

Courrier Pêle-Mêle

Confortable.

Monsieur le Directeur,

En réponse à la question interpêlemêliste relative au confortable des nouvelles habitations de Paris, je peux vous dire que, depuis plus de vingt ans, un confortable peut-être plus grand encore existe dans les grandes villes des États-Unis d'Amérique, à San-Francisco, par exemple.

Non seulement les habitations sont pourvues, depuis cette époque, de l'éclairage et du chauffage électriques, d'ascenseurs, de salles de bains, de téléphone, etc., mais le téléphone permet aux habitants de communiquer directement et *sans aucun retard* avec tous leurs amis et connaissances, leurs fournisseurs, le poste de police, le poste des pompiers, le bureau de poste, les gares de chemins de fer, etc.

Recevez, etc. Hallez (Brest).

Sifflets des trains.

Monsieur le Directeur,

Je me permets d'ajouter quelques détails complémentaires à l'article de M. Detope.

Les coups de sifflets ont d'autres usages plus sérieux encore que ceux qu'il indique.

Le mécanicien siffle un coup prolongé au départ, sur le commandement du chef de train, à qui incombe la responsabilité du train. Cela indique la mise en marche.

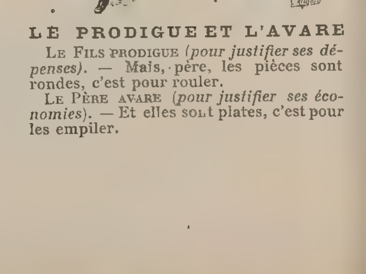
Deux coups saccadés, comme l'indique M. Detope, sont donnés, en effet, pour serrer les freins, mais le mécanicien peut le faire de lui-meme lorsqu'il est muni du frein Westinghouse. Non seulement le mécanicien siffle pour avertir les personnes qui pourraient se trouver sur la voie, mais pour respecter des règlements de service qui sont de la plus grande utilité. Aux bifurcations et à l'approche de certaines aiguilles qui doivent être abordées par la pointe, et quel que soit l'état des signaux de la voie, les mécaniciens doivent indiquer aux aiguilleurs la direction que doit suivre le train ou la machine, en faisant entendre des coups de sifflets prolongés, dont le nombre représente le numéro d'ordre de la direction à suivre, en commençant à compter à partir de la gauche. Ainsi, à l'approche d'une bifurcation à deux directions, on donne un coup de sifflet pour aller à gauche et deux pour aller à droite; et autant de coups de sifflet que l'on compte de voies, selon la direction. L'on siffle aussi pour un disque à distance, pour demander d'ouvrir la voie à l'approche d'un signal d'arrêt ou d'un sémaphore, et pour beaucoup d'autres choses encore. En tous les cas, les coups de sifflets ont leur raison d'être, et cela est très sérieux pour empêcher toutes sortes d'accidents.

Recevez, etc. Dranoël.

Première désillusion

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous me permettre de poser une question indiscrète à ceux de vos lecteurs qui sont mariés.



LE PRODIGUE ET L'AVARE

Le Fils prodigue (*pour justifier ses dépenses*). — Mais, père, les pièces sont rondes, c'est pour rouler.

Le Père avare (*pour justifier ses économies*). — Et elles sont plates, c'est pour les empiler.

Quelle fut, après le mariage, votre première désillusion?

Cela nécessite une explication. La vie matrimoniale débute toujours par une lune de miel.

Les sentiments s'assagissent ensuite et les défauts commencent à sortir de leur cachette. Alors, vient l'ère des concessions. Si elles sont réciproques et sincèrement consenties, le bonheur durable fait suite à la lune de miel.

Néanmoins, l'ère des concessions s'ouvre toujours par quelques désillusions qui marquent le passage de la première à la seconde phase de la vie conjugale.

Il est amusant de rechercher quelle fut, pour l'un ou l'autre des époux, la désillusion qui se manifesta la première.

Pour encourager mes co-lecteurs à se livrer à cette petite étude psychologique, je prêche d'exemple et leur révèle volontiers mon cas.

Je suis marié depuis assez longtemps pour que ma femme me pardonne cette indiscrétion.

Nous en avons, du reste, ri ensemble bien des fois.

On m'avait vanté ma fiancée comme possédant, entre autres qualités, une connaissance approfondie de la cuisine.

C'était d'autant plus méritoire qu'elle était élevée dans un monde où les jeunes filles fréquentent beaucoup plus le salon que la cuisine.

Or, une fois installés chez nous, la vraie vie d'intérieur commença. A vrai dire, la nourriture laissait un peu à désirer le premier jour, mais j'en rejetai toute la responsabilité sur la cuisinière que ma femme n'avait pas eu le temps encore de dresser.

Le lendemain, à déjeuner, on nous servit un rôti, lequel devait être accompagné d'une salade. Mais cette dernière ne paraissant pas, ma moitié appela la cuisinière et lui en demanda la raison.

De sa cuisine, le cordon bleu cria :

« Un instant, madame, la salade n'est pas encore lavée. » Ma femme se précipita aussitôt en disant : « Je vais vous aider à la laver. » Et j'entendis sa voix qui ajoutait : « Où est le savon? »

Quand elle revint, un sourire difficilement réprimé errait encore sur mon visage.

Et ce fut ma première désillusion.

Recevez, etc.

A. Aubrien (Paris).



COMME ON SE TROMPE!

Le Dessinateur du « Pêle-Mêle ». — Moi qui cherche une tête d'abruti, je crois que voilà mon affaire. Peut-on rêver rien de plus niais que ce bonhomme en train de rire en regardant un journal. Je me demande quelle est la gravure assez insipide pour provoquer le rire de cet idiot.

— Tiens, mais c'est mon dessin du *Pêle-Mêle* qui lui fait cet effet. Non, décidément, ce n'est pas la tête d'abruti que je cherchais. Ce garçon-là a, dans la physionomie, quelque chose de finement ironique et spirituel que je n'avais pas remarqué. Comme on se trompe!

Questions interpêlemêlistes

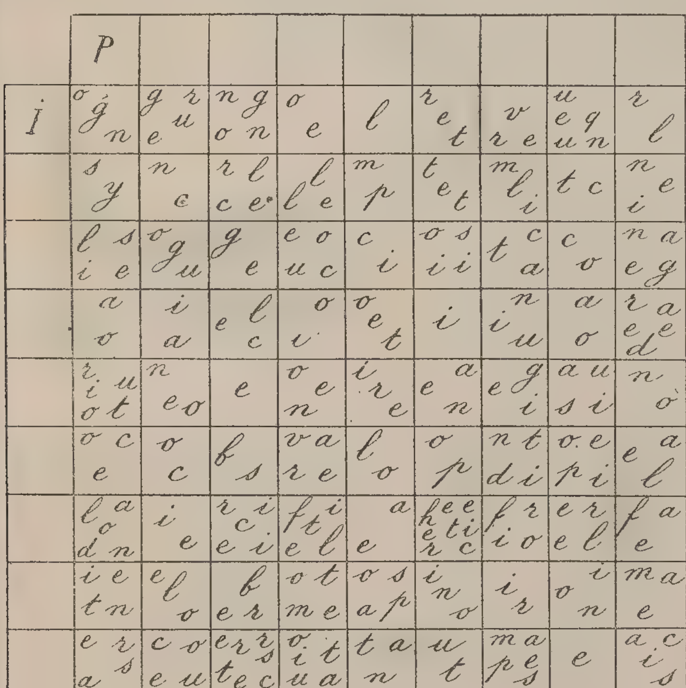
Peut-on guérir de sa funeste passion une personne qui s'adonne à la morphinomanie?

Peut-on guérir également les fumeurs d'opium ou tous ceux qui s'adonnent à des pratiques analogues?

Roubtetch.

Par quel moyen et avec quelles substances colore-t-on les billes d'ivoire du jeu de billard?

J. Barlet.



ABCDEFGHILMNOPRSTU

GRAND CONCOURS

DU

DAMIER DE POINDINTERRO

Troisième Série

Il s'agit de placer dans les carrés laissés en blanc en haut et à gauche du damier les lettres majuscules placées sous le dessin. (Les lettres I et P sont déjà à leur place, il n'y a plus qu'à s'occuper des autres).

Si l'on prend alors une quelconque des quatre-vingt-une petites cases du damier, on remarquera que, forcément, cette case se trouve à l'intersection d'une colonne verticale et d'une rangée horizontale. Si l'on ajoute aux petites lettres de la case considérée les lettres majuscules qu'on aura placées en haut de cette colonne verticale et à gauche de cette rangée horizontale, toutes ces lettres réunies et mélangées pourront former un mot (toujours un nom commun pris au singulier).

Il en sera de même pour toutes les autres cases, soit donc en tout quatre-vingt-un mots à trouver.

Prière de ne nous envoyer la solution qu'après l'apparition de la sixième et dernière série de ce Concours, et de conserver, pour l'y joindre, le bon à détacher ci-dessous.

GRAND CONCOURS
DU DAMIER DE POINDINTERRO
Troisième Série

Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi de la solution.

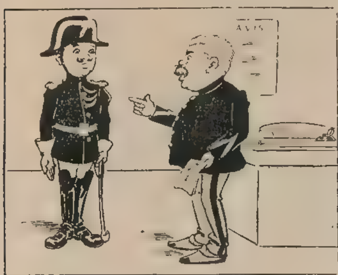


Ceci n'est pas une illustration de Roman de Chevalerie, mais représente un homme égaré sur la place de la Concorde, par un temps de brouillard, en 1906.



LES DISTRAITS

Une lettre pressée.

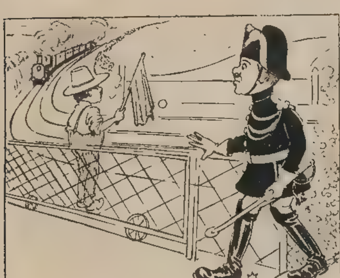


L'ESPRIT ET LA LETTRE

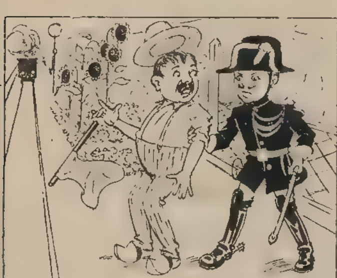
— Gourdillot, mon ami, je viens de recevoir de mossieu le préfet des estructions formelles et répressives, au sujet de la grève qui vient d'éclater. Subséquemment, vous allez partir en tournée, et vous appréhenderez tout individu porteur du drapeau rouge, de couleur séditieuse et prohibée.



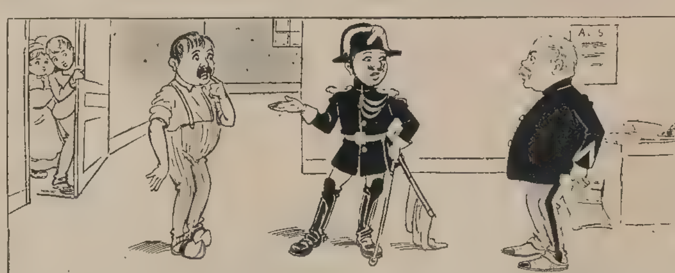
!!!



!!!



!!!



— Pour lors, brigadier, que j'ai arrêté cet individu au passage à niveau de la ligne du chemin de fer, au moment où, armé du drapeau rouge, de couleur séditieuse et prohibée, il excitait à la révolte les voyageurs qui se trouvaient dans l'express de Paris.



L'ÉVOCATION DES LITRES ou L'HALLUCINATION DE DUPOIVROT

LE PROGRÈS



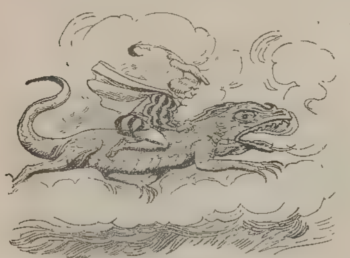
Quand M. Octogénaire était petit, sa vieille bonne lui disait de bien beaux contes de fées... un, entre autres, où il était question d'un prince qui habitait le château Merveilleux... M. Octogénaire ouvrait de grands yeux.



Car, dans ce château, le prince n'avait qu'à presser sur un bouton pour rendre le palais lumineux.



Il n'avait qu'à parler dans un tuyau pour se faire entendre à l'autre bout du monde.



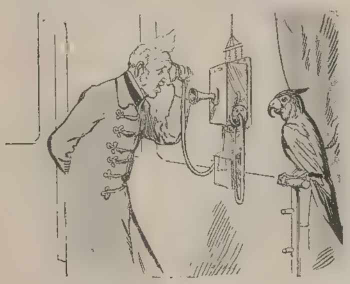
Quand il voulait se rendre dans un autre pays, il avait mieux que les bottes de sept lieues : un dragon qui vomissait du feu et le conduisait à cent kilomètres de là dans une heure.



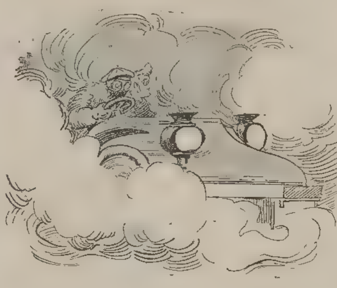
M. Octogénaire se disait intérieurement que jamais il ne lui serait donné d'habiter un palais semblable à celui qu'avait créé l'imagination de la vieille bonne, et il s'en désolait.



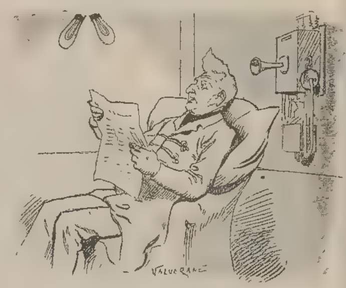
Aujourd'hui, M. Octogénaire habite une maison dans laquelle il n'y a qu'à presser un bouton pour la rendre lumineuse.



Il n'a qu'à parler dans un tuyau pour se faire entendre à l'autre bout du monde.



Quand il a à se rendre dans un autre pays, un monstre vomissant du feu le conduit à cent kilometres à 1 heure.



Ce qu'il y a de plus fort, c'est que M. Octogénaire trouve cela tout naturel, et ne se souvient même plus de sa désolation d'enfant à l'idée de ne jamais voir le Palais Merveilleux.

Une vraie amie des bêtes.

Je rencontrai dernièrement Mme Spa, et fus tout étonné de la voir vêtue d'un costume bleu.

— C'est la première fois, lui dis-je, qu'on ne vous voit pas habillée en marron.

— Hélas! fit-elle en retenant un sanglot, depuis la mort d'Azor, je ne regarde plus à la couleur.

Et, comme j'esquissai un geste étonné, elle ajouta :

— Azor avait le poil marron et il en perdait beaucoup. Alors, pour qu'il n'y paraisse pas sur mes robes, je les assortissais à la nuance du pauvre défunt!

CONCOURS DE CARTES POSTALES

Comme pour la plupart de nos Concours, il a été déployé, dans celui-ci, beaucoup d'imagination et d'ingéniosité. Nous publions ici la composition qui a remporté le premier prix et regrettons, faute de place, de ne pouvoir en donner davantage.

La préférence devait être donnée, naturellement, aux idées ingénieuses habilement présentées. C'est ce qui nous a guidés dans le classement :

1er Prix : M. Adam, 10, rue de la Cerisaie, à Paris, qui gagne *une bourse en argent contenant cinquante francs.*

On voit, par la reproduction que nous publions, que la qualité du dessin s'allie ici à une composition symbolique de circonstance et fort bien imaginée.

2e Prix : M. Rolland, 5, avenue des Abbesses, à Chelles (Seine-et-Marne), qui gagne *une montre acier.*

Sujet : L'administration, sourde aux réclamations du public, représentée sous la forme d'une hydre à plusieurs têtes, met le timbre à deux sous dans le cartons aux oubliettes.

3e Prix : M. Gumpel, 51, rue des Ecoles, à Paris, qui gagne *une boite de couleurs.*

Ce concurrent a pris pour sujet un greviste aviné, d'une jovialité expressive, qui déambule en titubant. Il porte le drapeau de la grève sur l'épaule, et, sur le front, le timbre de la



LES PROVERBES QUI MENTENT

L'on n'est pas toujours puni par où l'on a péché.



L'APPLICATION D'UN ENSEIGNEMENT

— Madame, je ne rapporte rien de chez le fruitier; le pauvre homme, il est crevé.

— Voyons, Mathurine, ne dites donc pas : « il est crevé », dites : il est mort.

— Bien, madame.

— Alors, qu'allez-vous préparer pour le déjeuner?

— Je vais faire mourir le riz.

poste. Légende : Moi, maboul? J'suis pas timbré, j'suis affranchi.

D'autres ont exprimé une idée analogue, mais de façon moins heureuse.

4e Prix : M. Paul Ollagnier, architecte, 10, avenue de la Gare, à Saint-Chamond (Loire), qui gagne *une boîte de compas.*

Ce lecteur a choisi pour sujet un monsieur distrait qui, s'étant assis sur une chaise où reposait un timbre-poste, mouillé du côté de la colle, s'aperçoit, en se levant, que la *Semeuse* est restée attachée à son fond de culotte.

5e Prix : Mlle Thibe, 57, rue Reynard, à Marseille, qui gagne *un coupe-papier ivoire et argent.*

Sujet : Une bicycliste se sert du timbre en guise de lanterne.

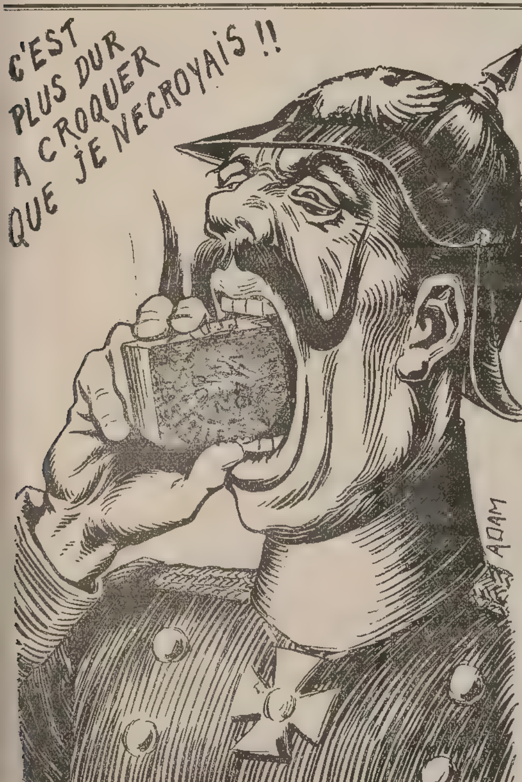
Trouvaille ingénieuse, la carte est ajourée sous le timbre, de sorte que, présentée à la lumière, la lanterne a l'air d'avoir été allumée.

6e Prix : M. Robert Dessal, à Brantôme (Dordogne), qui gagne *une jumelle Mars.*

Sujet : Un toréador qui, en guise de drapeau rouge, présente le timbre rouge au taureau en furie.

7e Prix : M. Darnem, 20, avenue de la Motte-Piquet, à Paris, qui gagne *un canif en argent.*

Sujet : Une araignée s'est fait prendre étourdiment par un brave homme, qui a apposé son timbre de telle manière que la pauvre bête se trouve prisonnière.



8e Prix : M. Melotat, 34, rue Gabriel, à Paris, qui gagne *un signet ouvre-lettres.*

Ce lecteur a eu à peu près la même idée que l'auteur de l'envoi publié; celui-ci l'emportait cependant au point de vue de l'exécution.

9e Prix : M. Hézard, 12, rue Saint-Vincent-de-Paul, à Montpellier, qui gagne *un bloc-notes de poche.*

Sujet : Une tête qui roule des yeux craintifs, car le timbre qui a été collé sur son front a reçu le choc de l'oblitération, ce qui n'a pas été sans lui endommager le crâne. Légende : Pas si fort, monsieur l'employé, vous lui écrabouillez la cervelle. Heureusement que le timbre est là pour en retenir les morceaux.

10e Prix : M. Chaunard, Tourelle Saint Pierre, à Lausanne (Suisse), qui gagne *un bloc-notes de poche.*

Sujet : Un bûcheron, en fendant du bois, s'aperçoit que, par malice, quelqu'un a mis sur son billot un timbre à la place d'une bûche.

D'un coup de hache, il a fendu le timbre.

A signaler encore :

La Course à la Semeuse entre MM. Fallières et Doumer, par M. Levadoux.

Le timbre, drapeau du taximètre, par M. Emile Petit.

L'afficheur public en train de coller la Semeuse sur un mur, par Jules Cédif.

Un cas grave. Des médecins de Molière appliquent le timbre en guise de sinapisme sur la jambe d'un malade, par M. Jactel.

Les affranchis du désert :

Une rangée de nègres affranchis et habillés du même coup par le timbre de la poste, par M. F. Bouisset.

Sujet analogue de M. Marco.

Un tableau. Un peintre a sur son chevalet le timbre de la poste, qui est le portrait d'une vraie semeuse dans l'exercice de sa fonction, de M. Collé-Lambin.

Même sujet de M. Augros :

Citons encore les compositions de MM. Emile Fouan, Marion, Ledoux, Amédée René, Dessoulles et Raoul Rivière.

Pêle-Mêle Connaissances

— Le docteur Yung, professeur à l'Université de Genève, vient de constater scientifiquement que les escargots peuvent sentir un certain nombre de substances, mais seulement à de petites distances.

— Rouen est la ville de France où l'on consomme le plus d'alcool, soit 15 litres par habitant et par an. La consommation annuelle d'un Parisien est de 4 litres 64 centilitres.

— Le premier milliard de minutes, depuis le commencement de l'ère chrétienne, s'est écoulé le 18 avril 1902, à 6 heures 10 minutes du soir. (Communication Flammarion à l'Académie des Sciences.)

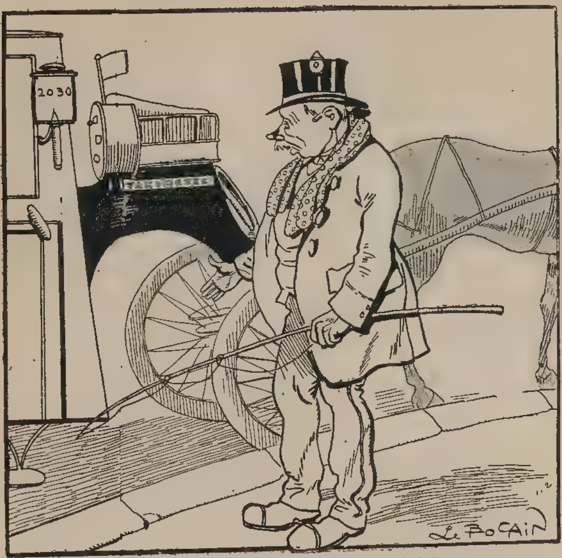
— La hauteur du plus grand phare du monde ne dépasse pas 100 mètres, au-dessus du niveau de la mer. C'est le phare de l'Ile Vierge (Finistère). Il a coûté 412.000 francs et sa construction a duré cinq ans.

— La moyenne de la vie humaine, aux Indes, n'est que de 23 ans. En Angleterre, elle est de 41.

— Mme Kaissavow, qui mourut en 1901 à Pétersbourg, a laissé une bibliothèque de 18.000 volumes, composée uniquement d'ouvrages écrits par des femmes.

— Un seul musée au monde, le South-Kensigton (section d'histoire naturelle du Muséum, à Londres) possède le moulage complet d'une personne vivante, l'athlète Sandow.

A. S.



CHANGEMENT D'OPINION

Le Cocher (*regardant tristement son drapeau levé*). — On a beau être patriote, y a des moments où qu'on a envie de crier : « A bas le drapeau ! »

DE NOS LECTEURS

Les personnages célèbres de la France.

Dans une communication faite à la Société de Géographie de Paris, le baron de Watteville a exposé une sorte de distribution géographique des personnages célèbres de la France. D'après son travail, le Nord, et particulièrement le bassin de la Seine, brille par ses poetes, bien que l'opinion publique attribue plutôt le sentiment poétique au Midi, pays des troubadours. C'est le Nord, en effet, qui a vu naître Malherbe, Corneille, Racine, Molière, Boileau, La Fontaine, Voltaire, Béranger, Musset, Delavigne. Au Nord appartient également le goût des sciences (Laplace, Elie de Beaumont, Ducange, etc.) et de la peinture (Poussin, Lesueur, Decamps, Horace Vernet, Delaroche, etc.). Dans le Nord-Est, c'est l'art de la guerre qui semble dominer, et une foule de généraux fameux sont sortis de l'Alsace et de la Lorraine.

Le bassin du Rhône apour lui les orateurs: Bossuet, Fléchier, Massillon, Ravignan, Guizot, Berryer, Thiers, etc.

La philosophie et le droit dominent au centre : Pascal, Descartes, Daguesseau, L'Hospital, Pothier, Dupin, etc.

Les financiers appartiennent surtout au bassin de la Garonne et au voisinage des Pyrénées. On compte aussi, dans cette région, beaucoup d'hommes politiques.

Romulus.

Un jour, une revue littéraire demanda à ses abonnés de lui indiquer la plus brève suscription à mettre sur une lettre.

Major Ga
Pau

fut la réponse d'un amateur de récréations qui connaissait un officier de ce pays.

Dans l'Annuaire militaire, il y a eu aussi un capitaine dont le nom était Py. Il n'était pas de Pau, mais il aurait pu en être. On aurait écrit alors :

Major Py
Pau

A ce propos, il est intéressant de rechercher la localité dont le nom est le plus court.

C'est O.

Or, dans ce petit hameau du département de l'Orne, il existe un descendant d'un surintendant des finances sous Henri III, d'O. Les nobles n'existent plus en République, on supprime les particules. On juge donc de la tête du malheureux receveur qui aurait à expédier la lettre portant cette suscription :

O
O

Le comble de la brièveté, quoi !

P.-P. (Antony.)

Petites définitions.

Civilisation : Machine à broyer du noir.
Travail : Distraction forcée de bien des gens qui préféreraient s'ennuyer.

E. Bellier.

Fromage : La première automobile.

Daino.

Député : Homme qui souvent fait l'oie.

Price.

Casino : Maison à roulette.

M. Coquard.

Chauffeur : Un ours mal lâché.
Discussion : La lutte pour l'avis.
Vieilles filles : Beaucoup de brus pour rien.

Michel Lannier.

Métropolitain : Moteur à air raréfié qui sert à comprimer les voyageurs.

Romain.

Un calembour de Pasteur.

Lorsque Pasteur tomba malade et qu'il cessa tout à coup de fréquenter son laboratoire, un de ses confrères de l'Académie, étant venu le voir, lui dit en souriant :

— Alors, c'est fini. Il y a un armistice. Vous ne faites plus la guerre aux vibrions ni aux microbes ?

— Mais si, mon ami, répondit Pasteur. Seulement chez moi, au coin de mon feu. C'est là maintenant que j'approfondis la théorie des *at home !*

Romulus.

Au Restaurant.

Premier client, prenant son café :

— Garçon, ouvrez donc la fenêtre, il fait trop chaud ici.

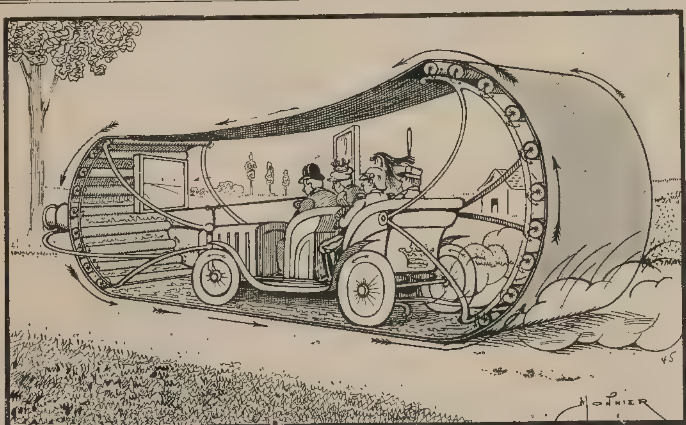
Deuxième client, absorbant un apéritif :

— Garçon, on gèle ici. Fermez donc cette fenêtre.

Le garçon, embarrassé, va consulter le patron qui, après avoir observé les deux consommateurs, répond :

— Obéissez au client qui n'a pas encore dîné !

Marie-Blanche.



DERNIÈRE NOUVEAUTÉ DES GRANDS MAGASINS DU « PÊLE-MÊLE »

Auto perfectionnée courant sur tapis mobile. Roulement garanti moelleux.

Grand Concours de Devinettes

(N° 79.) **FANTAISIE**, par Paul Chavanel.

A chacun des mots suivants :

Tome — Tonte — Gave — Se — Nia — Séton — Jonc — Astre — Tu —, ajouter un mot, de façon à former des mots nouveaux qui signifieront :

Haine — Dent de petit enfant — Action de laver — Habillés — Plante grimpante — Mélange de deux races — Arbuste épineux — Grand malheur — Goûter une liqueur.

Les mots ajoutés, lus dans l'ordre, donneront un vers célèbre qui se trouve dans la tragédie de *Phèdre.*

(N° 80.) **ANAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Fûtes privé d'une chose possédée — Homme politique italien (1811-1887) — Prophétisées — Sièges — Découvrir la trace de quelqu'un en fuite — Noms de certains insectes — Qui ont des mouvements de tremblement.

(N° 81.) **MOTS EN CARRÉ**, par Euréka.

Partie du visage — Quadrupède — Consonne — Poisson — Base chimique — Ladre — Cheveu — Voile — Pronom — Grand prêtre des Hébreux — Poisson — Chemin — Volatile — Moyen secret — Peu fin — Colère — Poitrine — Rire discret — Se trompa — Préposition — Négation — Préposition — Consonne — Disciple — Consonne — Majesté — Interjection



BONNE AFFAIRE

LE CAMBRIOLEUR (*facétieux*). — Excusez-moi de prendre votre temps.

L'ARTISTE. — Ne vous excusez pas, ma montre ne vaut que cinq francs, et j'aurai dix francs pour le dessin que je vendrai au *Pêle-Mêle*.



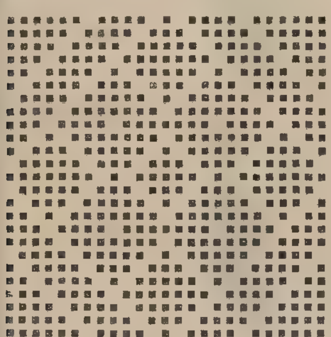
NOS DOMESTIQUES ET NOS FOURNISSEURS

— Mam'zelle Rosalie, est-ce que vot'patron est toujours enrhumé du cerveau ?

— Pourquoi, m'sieur Isidore?

— Ben, on pourrait y faire filer ce morceau qui sent!

Voyelle — Privé de sa compagne — Masse dure — Du verbe Avoir — Sous-préfecture — Nouveau — Voyelle — Légume — Ustensile — Consonne — Célèbre opéra — Esclave — Adverbe — Râcla — Ensemble de certains accessoires de ménage — Conjonction — Volatile — Lustré — Partie basse d'un navire — Adverbe — Instrument — Pronom personnel — Consonne — Solution de continuité — Mettais de la terre — Consonne — Conjonction — Consonne — Ecrivain américain — Département — Consonne — Possessif — Humeur — Voyelle — Multitude — Quadrupède — Réjouissance — Point cardinal — Ville d'Arabie — Ancien messager — Consonne — Outil — Consonne — Petit manche — Fend un corps suivant ses couches — Meuble — Louange — Négation — Chemin étroit — Consonne — Epoque — Lieux souterrains —



Consonne — Loua — Brame — Consonne — Pronom — Voyelle — Indulgence excessive — Palpita — Consonne — Possessif — Département — Volatile — Demeurant — Camarades — Pronom personnel — Département — Anse d'un coffre — Vapeur — Adverbe — Acides — Peu fin — Consonne — Danseuse — Lot — Voyelle — Poil — Ville d'Autriche — Maison — Elément — Destinée — Consonne — Note — Mesures — Consonne — Couvrir de râpure — Consonne — Interstice — Possessif — Voiture — Du verbe Avoir — Graver — Dieu — Possessif — Mesures — Vêtement — Réunion de philosophes — Sans vie — Couleur — Plante aquatique — Rangée — Céréale — Couverture — Parti — Sans mouvement — Partie du corps — Voyelle — Aliment — Ciment.

(Nº 82.) **CURIOSITÉ DÉPARTEMENTALE**
par Daino.

Qui s'arrête en chemin dès le matin, si la force lui échappe, mal marchera le soir, se traînant accablé de faiblesse.

Dans cette phrase, effacer un certain nombre de lettres. Les lettres restantes, lues dans l'ordre, donneront le nom d'un département, celui de son chef-lieu et ceux de ses sous-préfectures.

Le nom du département se lira au commencement, puis viendra le chef-lieu et enfin les sous-préfectures, celles-ci dans l'ordre alphabétique.

(Nº 83.) **FANTAISIE**, par 1, 2, 3.

Mettre les uns sous les autres et dans l'ordre les chiffres :

Cinq — Huit — Six — Sept — Neuf — Quatre — Treize — Trente — Quatorze — Vingt — Douze — Seize — Trois — Quarante — Deux — Cinquante.

Ces chiffres doivent être écrits en lettres.

S'ils sont placés convenablement, on lira, dans une rangée verticale, un proverbe connu.

(Nº 84.) **OCTOGONE**, par le Grand Sphinx.



Poisson — Ville du Brésil — Lit — Substances chimiques — Nommer de nouveau — Officier municipal — Se sert.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

Nous publions aujourd'hui les derniers problèmes du Concours commencé dans le nº 50 du 10 décembre 1905. Ce Concours comprend quatre-vingt-quatre problèmes. Les prix suivants seront décernés aux vainqueurs :

1er PRIX : **Un Portefeuille du « Pêle-Mêle » contenant :**

Un quart d'obligation de la Ville de Paris pouvant gagner 25.000 francs. — Un bon du Crédit Foncier pouvant gagner 100.000 francs. — Un bon de la Presse pouvant gagner 10.000 francs.

2e PRIX : *Un joli service de fumeur en métal argenté.*
3e PRIX : *Une jumelle de théâtre, monture nacre.*
4e PRIX : *Une montre, style Empire.*
5e PRIX : *Un onglier, 4 pièces argent, en un écrin.*
6e PRIX : *Une boîte de couleurs.*
7e PRIX : *Une boîte de couleurs.*
8e PRIX : *Une boîte de compas.*
9e PRIX : *Une boîte de compas.*
10e PRIX : *Un coupe-papier ivoire, monture argent.*
11e PRIX : *Une jumelle Mars de poche.*
12e PRIX : *Une jumelle Mars de poche.*
13e PRIX : *Un canif en argent.*
14e PRIX : *Un canif en argent.*
15e PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
16e PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
17e PRIX : *Une liseuse avec médaille du* PÊLE-MÊLE.
18e PRIX : *Une liseuse avec médaille du* PÊLE-MÊLE.
19e PRIX : *Un bloc-notes de poche.*
20e PRIX : *Un bloc-notes de poche.*

L'attribution des prix aura lieu de la façon suivante

Le 1er prix sera réservé à ceux des concurrents qui auront donné toutes les solutions exactes, c'est-à-dire 84. Il sera tiré au sort parmi eux.

Le 2e sera tiré au sort parmi ceux qui auront donné la solution exacte de 82 problèmes ou plus.

Le 3e sera accordé de la même manière à ceux dont le nombre de résultats justes atteindra le chiffre de 80.

Le 4e comprendra les concurrents ayant trouvé au moins 78 problèmes.

Le 5e comprendra ceux qui auront résolu 76 problèmes au moins.

Le 6e, ceux qui auront résolu 74 problèmes au moins
Le 7e, — 72 — —
Le 8e, — 70 —
Le 9e, — 68 —
Le 10e, 66 —
Le 11e, — 64 —
Le 12e, 60 —
Le 13e, 58 —
Le 14e, — — 56
Le 15e, — — 54
Le 16e, — — 50 —
Le 17e, — 48 —
Le 18e, — 46 —
Le 19e, — 44 —
Le 20e, — 40 —

Les solutions ne seront reçues qu'en un seul envoi dans les dix jours qui suivront l'apparition de ce numéro, c'est-à-dire jusqu'au 17 mars 1906.

Nous prions les concurrents d'écrire leurs solutions très lisiblement.

Les envois devront porter, extérieurement, la mention : Concours de Devinettes.

On est prié de joindre à l'envoi les quatorze bons à détacher qui se trouvent à la fin de chaque numéro. Les abonnés joindront simplement une bande d'abonnement.

Conseil du Docteur.

Prenant pour sa toilette
Le Congo si vanté,
C'est jeunesse et beauté,
Madame, qu'on achète.

Docteur J., à Victor Vaissier, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Louis Cognot. — 1° Ces deux armées n'existent plus; 2° A cause de la situation élevée qu'on y occupe.

M. Damaisin. - Du moment qu'elle est sous enveloppe, elle est considérée comme lettre, que l'enveloppe soit transparente ou non.

Fick. Non, ils n'ont pas de valeur particulière.

M. J. Achille. — Nous ne pensons pas qu'on ait jamais découvert rien de semblable.

M. L. Peyran. — Il vaut mieux prendre deux feuilles séparées.

M. Meriot. Nous ne pouvons aborder ici les questions médicales. Regrets.

Fleur des Alpes. — Au moment où paraissent les résultats, adressez-nous votre carte de visite simplement. Les solutions vous seront adressées.

Lavo. — Cela nous semble être une mystificatio

M. Hallez. C'est bien ainsi que la question a é présentée à cette époque. Malgré tout, les partisa du système contraire ne se sont pas laissé co vaincre.



- Et pour grossir, docteur, qu'est-ce que je dois prendre?

— C'est bien simple! faites comme moi, prenez du ventre.







SECCOTINE colle et répare TOUT

ANGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSS. PORTU. *appris* SEUL en 4 mois, *beaucoup mieux* qu'avec professeur Nouvelle Méthode *parlante-progressive*, pratique, facile, infaillible, donne la *vraie* prononciation *exacte* du pays même, le **PUR ACCENT**. Preuve-essai, 1 langue, fco, envoyer 90 c (hors France 1.10) *mandat* ou timb. poste *français* à **Maître Populaire, 13,** rue Montholon, Paris.

CRÈME ÉPILATOIRE *Extrait Turc* du Dr **KHALISH** des **Pays Orientaux**. Destruction complète et sans retour de tous poils ou duvets disgracieux sur le visage, la poitrine, les bras, les jambes, etc., rend la peau veloutée douce, et blanche. Flacon et notice fco contre mt-poste 4f85 E. OUDOT, *Chimiste*, **38, rue du Louvre, Paris.**

HUILES, SAVONS ET CAFÉS
Représentants sérieux sont demandés pour le placement de ces articles. Fortes **commissions**. Ecrire à la **Maison A. BINET**, propriétaire du Grand Moulin d'Huile, Vice-Consul de Bolivie à Lambesc (Provence).

PHOTOGRAPHIE SIMPLIFIÉE
Le **Photo Withe** appareil instant. de poche pr photographes, apprentiss. paysag. groupes portraits etc *Photograph. merveilleuses.* Peut saisir vol d'un oiseau. 2 fr 35 complet franco. Et produits et access. Instruct facile prêts à fonctionner. Catalog. ill. gratis. Tous genres d'appar. supér. Facilité de paiement. **PENOM**, ing., 23, rue St Sabin, **Paris.**

"A la Tour Eiffel"
Maison de Confiance fondée en 1856
G. VOUILLARMET, inventeur breveté
CHRONOMÈTRE DE HAUTE PRÉCISION
MONTRES, BIJOUX TOUS GENRES, OR, ARGENT, METAL
Demandez *Gratis et Franco* les catalogues illustrés.
Ec. à Mme Vve G. VOUILLARMET, **Besançon** (Doubs)

ÉPILATEUR NIL Détruit instantanément et sans douleur les **Poils** et **Duvets disgracieux** du **VISAGE** et du **CORPS.** *Pas d'inflammation. Rend la peau douce et veloutée. En usage chez les artistes et l'aristocratie.* Approuvé des sommités médicales. **MÉDAILLE D'OR.** Le Flacon : 8 fr. Envoi franco. **VERDEILLE,** Pharmacien de 1re classe, 87, Rue de Lévis, Paris (XVIIe arrondt).

RIRE s'amuser, amuser la société, demander les 3 catalog. *Farces, Attrapes, Chansons, Physique, Magie, Magnétisme, Hypnotisme, etc.* Gratis. **BAUDOT,** 8, Rue des Carmes, Paris. CARTES POSTALES. Gros, détail.

Par l'emploi du **DENTINOL** (0 75c le Tube)
ELIXIR et PATE ANTISEPTIQUE en tube. Vous conserverez vos Dents Saines et Blanches.
EN VENTE chez les Pharmaciens, Parfumeurs, Coiffeurs et Grands Magasins.
DÉPOT PRINCIPAL : **PARIS, 14, Rue des Capucines.**

POMMADE MOULIN
Guérit *Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes.* Fait repousser les Cheveux et les Cils. **2f30** le Pot *franco* ***Phie Moulin*** 30, r. Louis-le-Grand. PARIS

TUE-GIBIER *sans feu ni bruit ni fumée* à 30 mètres à petits plombs ou à balles
Pression très forte depuis 12 f 50 fco
FOUDROYANT : 18 f 60 et 22 f 60 fco
TUE-MOINEAUX à 4 fr., à 6 f. 30 fco
(Armes nouvelles déposées). Catal. gratis et fco
RIGAU, inv. Fr, 26, *r. du Temple, Paris*

Les pastilles **Vichy-Etat,** déjà si appréciées contre les petites misères de la digestion, ont encore un autre titre peu connu à notre reconnaissance. En neutralisant les sucs acides qui causent la carie, elles constituent, indirectement, le meilleur dentifrice et le plus sûr conservateur des dents. Mais il faut toujours exiger les pastilles **Vichy-Etat,** c'est-à-dire au sel **Vichy-Etat,** au sel naturel extrait des sources des **Célestins,** de la **Grande-Grille** et de l'**Hôpital.**

Les malades qui s'adressent à M. POTTIER, rue Montoise, Le Mans (Sarthe)
TOUS SONT GUÉRIS
Vous donc qui souffrez d'**Anémie, Eczéma, Maux de jambes, rhumatismes,** écrivez lui et contre mandat p. de *10 fr.* il vous enverra un traitement sûr, approuvé par la Soc. d'hygiène de France. Méd. d'or, BRUXELLES 1899. — PARIS 1900. Nomb. attest.

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2f 50 franco. — Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris.



— Un franc quatre-vingt-quinze!!! de l'article allemand!!! à moi, un patriote... jamais...



— Tout ce que je puis vous en donner, c'est vingt-cinq sous!

DENTS conservées PAR L'EMPLOI JOURNALIER DU **FORMODOL**
EN VENTE PARTOUT
Soignées, extraites ou posées SANS AUCUNE DOULEUR PAR LE **SOMNOL**
9,000 Attestations. Brochure franco
INSTITUT DENTAIRE, 2, R. Richer
128, Rue Rivoli, Paris.
FORMODOL LE MEILLEUR DENTIFRICE

PORTE-MONNAIE A SECRET Introuvable!
maroquin ou mouton écrasé ou cuir de Russie **4** fr., contre timbres ou mandat. **GENDRE, 8, r. Germain-Pilon, Paris.**

Avant. Après 8 jours **LA SÈVE CAPILLAIRE** fait pousser la **barbe** et les **moustaches** magnifiq. même à **15 ans.** Fait repousser les ***Cheveux*** et ***Cils*** Effets prodigieux (2 méd. d'or, 10,000 lett. félicitat.) Le doub. gd pot valeur 20 fr. vendu fco **3 f.** ; le gd pot **2 f.** ; le doub. pot d'essai, **0,75** timb. ou mand. **J. Posel,** chte Bd Filles-du-Calvaire, 20, Paris.

PLUS de CORS!!! PLUS de DURILLONS!!! PLUS de VERRUES!!!
Grâce au **Corricide HOCQUEGHEM,** Guérison radicale. Prix franco **2** fr. Ecrire Pharmacie **HOCQUEGHEM,** 24, rue de Sarrazins, LILLE.

PLUS DE MAUX DE TETE Soulagement immédiat.
Guérison certaine, grâce aux cachets ANTI-NÉVRALGIQUES du Dr GOYON. fo **3 fr. 25.** Phie **GOYON,** Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

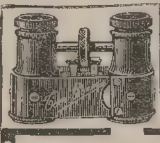
POILS barbe et duvets disgracieux du visage et du corps disparaissent radicalemt et pr toujours, av. le **DEPILATOIRE VEGETAL.** Flac. 3f60 fco ctre timb. ou mdat. **POUJADE,** P.-Chimiste à Cardaillac (Lot)

CADEAU
PRIME a tout **Acheteur**
Demandez *grátis-franco,* l'album du GRAND COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE de BESANÇON. Choix unique de Montres, Pendules Bijouterie pour Mariage. *Nouvelle Montre Chronom.* LA NATIONALE 40 francs garantie 10 ans. *Ecrire à* **E DUPAS** BESANÇON, *Doubs.*

CONTRE LA CHUTE DES CHEVEUX : Pétrole lotion d'Akova de HERS'SONNE. Petit mod. 2 fr., grand 3 fr. 50. Envoi contre mandat poste 2 fr. 60 et 4 fr. 10. — A. PALLIER, 2, Pl. Hôtel-de-Ville, Limoges (Haute-Vienne).

ASPERGES D'ARGENTEUIL
Envoi gratuit Méthode de culture à tout lecteur du PÊLE-MÊLE, *Demander catalogue nº 241,* à **C. LANSON,** Argenteuil (S.-&-O.)

PLUS D'OPÉRATIONS
FOIE FIÈVRES PALUDÉENNES ESTOMAC · REINS
GUÉRISON ASSURÉE PAR
L'ÉLIXIR MALARTIC
Préparé par Ch DUTERTRE 12 r Ternaux PARIS *(Nombreuses Attestations)*
DANS TOUTES LES PHARMACIES
EXPÉDITIONS FRANCO — 6 Flacons contre mandat 18f
Adressé à Ch DUTERTRE Phien 12 Rue Ternaux, PARIS



A 20 kilom.
On voit
n'importe quel objet avec la
JUMELLE TOM-POUCE
INVENTÉE ET CONSTRUITE
par l'Ingénieur **BALBRECK**
137, Rue de Vaugirard — PARIS
POIDS avec ÉTUI : 130 grammes
Prix : **30** fr. — Frais de poste et d'emballage : **75** cent.
BREVETÉS EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER
DÉPÔTS DE VENTE : **DUVELLEROY,** Éventailliste
35, Boulᵈ des Capucines et 17, Passage des Panoramas.

POILS ou **DUVETS** disgracieux du visage et du corps, disparition complète. Indication de s'en débarrasser c. 15c. **ACHILLE** chimiste. 75. *r. Montmartre. Paris*

Sedlitz Granulé Burggraëve Numa Chanteaud
Le meilleur Purgatif rafraîchissant.

UROTRORINE GRANULÉE BURGGRAËVE NUMA CHANTEAUD
Le Remède le plus efficace contre les Maladies des Reins.

Exiger sur tout flacon le portrait et la signature du Docteur BURGGRAËVE.
EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

GALLIOS VIRO-DEVELOPPEUR pour Papiers Citrate Riches épreuves en 5 min. *Fl. 1f60 Fco Partout* P. MERCIER, 96 r. Lemercier, PARIS. Méd. Or. Notice Fco

27f VINS EXTRA 44f NEUF DEGRÉS ECHANT. GRATIS
Paiement 100 jours ou QUATRE traites mensuelles
1/2 PIECE — TOURTEL. 8, Place du Palais, 8. CARCASSONNE — LA PIECE

VERS SOLITAIRES et INTESTINAUX *Expulsion garantie en quelques jours.*
Demandez Notice avec nombreuses attestations, franco. Pharmacie HENNEQUANT, rue de l'Ommelet, 200, ROUBAIX.

COMPTOIR GÉNÉRAL D'HORLOGERIE
BESANÇON (Doubs)
Gde Fabrique de Montres soignées et de précision, fondée en 1854
UNE DES PLUS ANCIENNES — LA PLUS CONNUE
vendant directement ses produits tous garantis sur facture.
Envoi franco grand Catalogue illustré
MONTRES en TOUS GENRES, BIJOUTERIE, PENDULES

LAIT de VIOLETTES SAVON | CRÈME | POUDRE | ESSENCE
GARANTI aux ***FLEURS NATURELLES,*** possédant les qualités requises pour la **BEAUTE** et la **FRAICHEUR** du **TEINT.** — *(Se méfier des Produits artificiels.)* SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE, Paris, et bons Parfumeurs.

POUR MAIGRIR NOUVELLE MÉTHODE AMÉRICAINE
PILULES du Dr HILL Efficacité absolue. Sans aucun danger pour la santé. *Disparition de l'***ESSOUFFLEMENT** et de la **LASSITUDE** Donnent de l'énergie. LE FLACON : Franco 5f35 (ETRANGER · 6 fr.)
Dépôt Gal : LENÈGRE, Phien de 1re cl., Ex-Int. des Hôp., 66, R. d'Hauteville, Paris.

Quelle heure avez-vous?

Chacun consulte sa montre... et personne n'est d'accord! Du moins c'est le cas neuf fois sur dix! — **Nous affirmons que la personne qui a porté un chronomètre ne peut plus se contenter d'une montre ordinaire. Malheureusement chacun ne peut s'offrir un chronomètre.** — *Vérité hier; Erreur aujourd'hui.*

Pour avoir l'heure exacte, n'achetez que les célèbres "NE VARIETUR" et Modèles similaires

de la Maison **J. GIRARD & CIE,** Successeurs de **E. GIRARD & A. BOITTE**
46, Rue de l'Échiquier, PARIS

Tous nos empierrages sont en rubis extra-fins.

Chaque pièce est rigoureusement observée avant la livraison.

5 Années de garantie

Fourniture immédiate.- Envoi à l'essai pendant 8 jours.

20 MOIS DE CRÉDIT

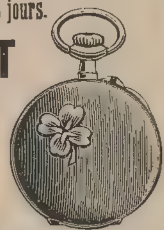
Quelques centimes par Jour!!

Le réglage des "NE VARIETUR" est garanti à 1 minute par semaine.

FABRICATION DE HAUTE PRÉCISION EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE



N° 70. — **Or**, 18 karats. Boîte et cuvette or 18 karats, joaillerie, cylindre 10 rubis.
100 fr.; **5** fr. par **Mois.**



N° 92. — **Acier**, trèfle or, cylindre 10 rubis.
37 fr.; **5** fr. par **Mois.**



N° 29. — **Or**, 18 karats. Boîte et cuvette or 18 karats, cylindre 10 rubis.
100 fr., **5** fr. par **Mois.**



N° 10. — **Argent**, incrustations or, cylindre 10 rubis.
44 fr., — **5** fr. par **Mois.**



"NE VARIETUR" spécialement recommandée, réglée à 1 minute par semaine, ancre levées visibles, double plateau, spiral Bréguet, balancier compensé, 15 rubis, 3 chatons, raq régulateur.

N° 16. **Nickel** **55** fr.; **5** fr. par **Mois.**
N° 17. **Acier**- **60** fr.; **5** fr. par **Mois.**
N° 18. **Argent** **80** fr.; **5** fr par **Mois.**
N° 19. **Or** 18 karats **290** fr.; **15** fr. par **Mois.**



ARGENT

N° **6.** Cylindre, 10 rubis **35** fr.
N° **65.** Ancre, 15 rubis **38** fr.
N° **68.** Ancre, 15 rubis pour garçonnet **43** fr.
Payables **5** fr. par **Mois.**

OR, 18 karats.

N° 80. — Boîte et cuvette or 18 karats, cylindre 10 rubis.
150 fr.; **7'50** par **Mois.**

N° 22. — *LA MÊME*, boîte lourde.
195 fr.; **10** fr par **Mois.**



N° 62. - **Métal** artistique, sujets variés (hippique, sportif, auto ou décorations), ligne droite, levées visibles, ancre anti magnétique.
27 fr.; **5** fr. par **Mois.**



N° 131 -- **Argent**, forme carrée. *"NE VARIETUR"* fond chevalet.
100 francs, **5** fr. par **Mois.**

12 Bulletin de Souscription

Veuillez m'envoyer franco la Montre n° ...... *du prix de* ...... *fr que je paierai à raison de* ...... *par Mois.*

A ...... le ...... 190 .

SIGNATURE

Nom et Prénoms ......
Qualité ou Profession ......
Domicile ......
Bureau de Poste ......



Notre Album de Luxe contenant **120 de nos plus beaux modèles (REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES)** *vendus à tous prix, depuis* **20 FR.** *avec un et deux ans de Crédit, est envoyé sur demande* **GRATIS** et **FRANCO.**

MAISON DE CONFIANCE
Fondée en 1885
LA PREMIÈRE DU GENRE

J. GIRARD & Cie, 46, Rue de l'Echiquier, à PARIS (Xe Arr^t)

Encre de la maison DETOURBE, rue St-Séverin, Paris. IMPRIMERIE G. RICHARD, 7, RUE CADET, PARIS (Ateliers de Clichy). *Le Gérant* : G. RICHARD

12e ANNÉE — N° 11. 10 Centimes 18 MARS 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

JALOUSIE D'ENFANT, par Benjamin RABIER.



— Cristi ! ce qu'on pourrait mettre de gâteaux, là-dedans !

LA CACHETTE

Les vieux paysans confient volontiers à la terre, à quelque trou de muraille, les petits trésors qu'ils ont dissimulés à la convoitise de leurs enfants. Au moment d'abandonner leur souveraineté sur les champs et les prés, ils savent que le vin sera mesuré dans leur verre, qu'ils recevront désormais la part de fricot nécessaire à leur « subsistance », mais insuffisante à leur alimentation. Aussi, rois déchus de six lopins de terre, gardent-ils en de singulières cachettes quelques pièces d'or, deux ou trois billets bleus. Leur tabatière ne sera pas vide. Et, de loin en loin, ils iront « boire » à la ville.

Quand Guillaume Herchut, après avoir doté sa fille Lison, céda à son gars, le grand Pierre, la direction de son bien, il ne faillit pas aux traditions ancestrales en cachant son argent. Comme il redoutait fort les investigations que son fils ne manquerait pas de faire, le vieux recéla en trois cachettes les petites sommes qui devaient égayer, consoler son crépuscule de paysan incapable de labourer.

Pauvre père Herchut! Malgré son ingéniosité, il ne devait pas connaître longtemps les joies promises par ses réserves.

D'abord, il se réjouit du spectacle que lui offraient son fils et sa bru espionnant ses flâneries au jardin, ses visites aux étables. L'homme et la femme surveillaient ses gestes, suivaient son regard de leur regard, tâtaient les meubles qu'il avait caressés de la main. Après avoir juré aux siens qu'il ne possédait pas une pistole, il imitait la confusion quand on le surprenait en quelque posture voulue de dénicheur de trésors. Malgré sa déchéance, il gardait sur le grand Pierre une supériorité. Il était celui qui sait où se cache l'argent.

Un matin, à l'heure de la soupe, la petite-fille du père Herchut apporta sur la table, où les



Alors, blême, il entendit le ruissellement des louis sur la grande table...

écuelles jaunes étaient alignées comme les soldats à la revue, une pomme d'arrosoir, rouge de rouille, au tuyau bouché par un tampon de terre. La petite paysanne avait rencontré ce débris de ferraille sous un hangar et l'avait promu aussitôt à la dignité de jouet.

Herchut, qui était assis au coin de l'âtre, baissa le chef, tout en regardant du coin de l'œil les petites mains rouges de l'enfant, jouant avec la première de ses cachettes, celle qui lui avait donné jusqu'alors les douceurs dominicales au cabaret du bourg. Il lui semblait que son cœur sautait entre les menottes sales de sa petite-fille.

Il vit la gamine prendre un marteau, puis cogner sur la capsule métallique. Alors, blême, les paupières closes, il entendit le ruissellement des louis sur la grande table de chêne, leur chute en cascade sur les pavés de la cuisine.

Il y eut grande joie dans le jeune ménage. On choya la fillette « si intelligente », pendant que le vieux, geignant sa peine, allait s'étendre sur sa paillasse.

* * *

Guillaume Herchut fut malade huit jours durant. Puis il recommença sa vie « traînarde » et menue de vieil invalide de la terre. Son fils et sa bru ne le molestaient pas trop, espérant qu'il leur révélerait, un jour, d'autres cachettes, au détriment de Lison, mariée, loin de la ferme, au charron d'une petite ville.

Le vieux se défendait bien de posséder encore quelque argent, mais son sourire étroit entre ses deux lèvres minces, ses yeux, luisant comme clous usés, prouvaient sa joie de vivre, de pouvoir manier de l'or, mi-étendu dans un grand fauteuil à paille tressée; il dépensait peu de gestes, ne contemplant que les braises de l'âtre pour ne pas révéler le gîte de ses coffre-forts mystérieux.

Un soir, Pierre et sa femme, en revenant de la foire, trouvèrent Guillaume allongé devant l'âtre, tremblant de fièvre. En l'absence de ses gardiens, le vieux avait voulu puiser dans la seconde de ses réserves.

Dressant une échelle le long du mur, il avait péniblement grimpé pour atteindre le plafond de bois auquel il avait confié trois billets de cent francs. Entre les planches et une solive, Guillaume avait glissé la main, pensant sentir la caresse du papier-monnaie. Les doigts n'avaient ramené que cendre et excréments de bestioles. Les souris avaient niché dans le trésor du père Herchut!

* * *

Maintenant, le paysan est étendu sur son lit de mort. Dépossédé par un enfant, volé par les rats, il souhaite que prenne vite fin sa vie misérable. Il est persuadé que sa dernière cachette ne tarderait pas à être révélée s'il s'obstinait à vivre.

La nuque enfoncée dans le traversin recouvert de toile rugueuse, il montre aux siens un visage dépourvu de toute sensibilité, une face de buis où les yeux virent lentement et se fixent pour percevoir une image toujours la même.

Le grand Pierre est assis près du chevet. Nerveux, impatient, il dit d'une voix qui caresse et qui gronde tour à tour :

— Père! Ecoutez-moi! Vous savez que Jean Michat, Gabriel Patorel, et bien d'autres « vieux », sont morts sans avoir « dénoncé » leur argent. On n'a rien trouvé depuis. C'est du bien perdu pour leur famille. Vous ne ferez pas comme eux. Dites-moi où il est. Faites signe seulement... rien qu'un signe!

Guillaume Herchut feint de ne rien entendre. Et son fils recommence son antienne :

— Père! Ayez pitié de nous!... Si nous trouvons votre cachette après votre mort, il nous faudra partager avec Lison... Ce serait injuste! Nous vous avons gardé avec nous, soigné... Je suis l'aîné, celui qui conservera, augmentera le bien que vous avez reçu. Si vous ne pouvez pas me faire signe, indiquez-moi où est l'argent par le mouvement de vos yeux.

Herchut, qui ne répond rien, contemple le plafond de la cuisine, un plafond décoré selon les préceptes de l'art paysan. Aux poutres sont accrochées des grappes d'oignons, de vieilles bottes au nez recroquevillé, des ombelles de sureau sec, des tranches de lard, des claies à sécher les fromages, un piège à mouches en papiers multicolores.

— Voyons, père! interroge le jeune paysan, — âpre à la curée, — est-il là-haut... au plafond?

Il se penche sur le moribond pour regarder et découvrir ce que contemple le vieux, puis se dresse et d'une voix triomphante :

— J'ai trouvé!... J'ai trouvé! Je vais quérir une échelle!

On ouvre la porte. Une mante noire emplit



L'argent! l'argent!... dans mes bottes!

tout le seuil. Prévenue par des voisins de la mort prochaine de Herchut, Lison vient défendre sa part d'héritage. Sans dire mot à son frère, elle va droit à la couche où agonise son père. Elle embrasse la face du vieux, vient se prosterner au pied du lit et pleure sous son capuchon de deuil.

Le moribond la saisit par le poignet, et râle de toutes ses forces :

— L'argent! L'argent!... dans mes bottes.

Léon Roux.

La seule qu'elle n'ait pas vue

La patience des employés de magasins est parfois soumise à une dure épreuve quand ils ont affaire à des clientes indécises.

Aussi faut-il les excuser si, parfois, ils se laissent aller à quelque pointe facétieuse, surtout quand ils le font sans se départir de l'urbanité qui est de règle parmi eux.

Dernièrement, un employé était occupé à vendre une paire de chaussettes à une dame qui la destinait à son mari.

Sous prétexte que son époux était très difficile, elle se faisait montrer, les uns après les autres, tous les modèles du rayon, répétant à chaque exhibition : « Vous n'avez pas autre chose? ». Et les cartons défilaient sous ses yeux sans qu'elle se déterminât à fixer son choix.

Ce manège durait depuis longtemps déjà, quand à la fin l'employé déclara qu'il avait montré tout ce qu'il avait en stock.

— Comment, fit la cliente, c'est tout! c'est bien tout ce que vous avez?

— Mon Dieu, oui! fit l'employé, je vous ai montré tout ce qu'il y a dans le rayon, sauf une paire de chaussettes.

— Où est-elle cette paire que vous ne m'avez pas fait voir?

— Elle est à mes pieds, madame.





REPORTAGE

Le *Pêle-Mêle*, voulant offrir à ses lecteurs un portrait de Mlle X..., premier prix au Concours de Beauté, dépêcha, à cet effet, un de ses collaborateurs auprès de la délicieuse personne. Mais Mlle X... étant d'une timidité farouche, se refusa à se montrer. Fort heureusement, notre collaborateur l'aperçut par l'entre-bâillement de la porte. Comme elle lui tournait le dos, il dut se contenter de prendre un instantané de son image qui se reflétait dans une énorme théière placée devant elle.

Grâce à cet habile exploit de reportage, nos lecteurs pourront quand même admirer les traits de la toute gracieuse lauréate.

AVIS

CONCOURS DU PROVERBE CIRCULAIRE

Nous donnerons, dans le prochain numéro, le ...sultat de ce Concours.

...Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à M. Piot.

Vous vous êtes attaché à une cause fort ...tile, en l'état actuel de la civilisation.

Tant que les différends internationaux se ...gleront à coup de canon, le peuple qui ...ourra mettre sur pied le plus grand nombre ... soldats bien armés, aura de grands avan...ges sur les autres.

Par exemple, le jour où le règne de la ...rce brutale aura été remplacé par celui du ...roit, où les guerres auront fait place à des ...ébats judiciaires, ce jour-là vos théories ...auront plus leur raison d'être.

Il est clair, en effet, que la misère sévit le ...us âprement là où la population est la plus ...ense.

La France est, de tous les pays européens, ...lui où se rencontre la plus grande moyenne ... bien-être, et cela, grâce au constant équi...re de sa population. Que disparaisse donc ... préoccupation de la défense nationale, et ... souci de la repopulation disparaîtra du ...ême coup.

Mais, comme d'autre part, rien ne fait ...évoir encore l'ère heureuse où la force ...ra cessé de primer le droit, vous faites ...euvre de bon patriotisme en poursuivant la ...che que vous vous êtes donnée.

Malheureusement, vous vous êtes attardé jusqu'à présent aux petits moyens, à des propositions qui ne peuvent avoir la prétention d'enrayer les progrès du mal que vous combattez.

Vous voudriez voir les chefs des familles nombreuses, exonérés de certains impôts ou même de tous impôts. Bien. Mais, croyez-vous vraiment que ce soit pour les autres un encouragement à croître et multiplier.

Il faudrait, pour cela, que les propriétaires, suivant le bon exemple de l'État, consentissent à loger à meilleur compte les grandes familles que les petites. Car l'impôt n'est pas la seule charge d'un père. Le loyer en constitue une bien plus lourde. Et, comme il faut d'autant plus de place qu'on est plus nombreux, les familles à beaucoup de membres ont le premier désavantage de payer beaucoup plus de loyer que les autres.

Je doute que les propriétaires aient jamais l'idée philanthropique et patriotique de louer leurs grands appartements meilleur marché que les petits.

Et le boulanger, et le boucher, vous donneront-ils huit livres de pain au même prix que quatre, ou deux livres de viandes au prix d'une seule.

Si je dis que non, vous ne vous inscrirez certes pas en faux contre cette affirmation.

Vous voyez donc bien que ce moyen est un palliatif un peu puéril, comme le sont également d'autres analogues qu'on a proposés plutôt par dilettantisme que par conviction raisonnée.

De fait, vous ne pouvez rien contre l'insuffisance des naissances. C'est un champ qui échappe à votre action.

Les causes de cette insuffisance sont d'un ordre social que vous ne pouvez réformer.

La cherté de la vie, la concurrence commerciale, le chômage, en sont les facteurs principaux.

Vous n'avez aucun moyen personnel d'action contre ces causes primordiales.

Est-ce à dire qu'il vous faut abandonner la cause de la repopulation. Non. Mais il convient de laisser de côté la question des naissances éventuelles et de ne s'occuper que des vivants.

De ce côté-là, il y a certes beaucoup à faire, et c'est là que doit se porter tout effort sérieux. Le reste n'est que de l'enfantillage.

Le point essentiel, l'objet capital qui s'impose à votre sollicitude, c'est le nouveau-né, l'unité que vous enrôlerez plus tard sous le drapeau, à la condition de l'amener saine et sauve jusque-là.

Si vous avez jamais compati à l'angoisse de pauvres mères obligées d'envoyer leurs enfants en nourrice, vous avez dû comprendre que notre société qui laisse arracher un nouveau-né à sa mère est une marâtre.

L'instinct de la maternité est un don sublime, c'est le plus beau et le plus pur des sentiments que la nature ait donnés aux êtres vivants.

Tout, dans une société, doit s'incliner devant lui, tout doit lui être subordonné.

Trancher brutalement le lien de suprême tendresse qui lie la mère à sa progéniture, c'est commettre un crime envers la mère, envers l'enfant, envers la nature,

Et notre état social est mauvais, puisqu'il permet de priver un innocent des soins

DÉLICATESSE

Il faut, autant que possible, dans la vie, éviter d'éveiller maladroitement les passions de ses contemporains. Par exemple, prenons l'Envie.



Il serait peu délicat de conduire l'homme-tronc au Musée Guimet.



Ni Pelletan à Bercy.



Eviter de promener sa belle-mère (si, toutefois, elle n'est plus de la première fraîcheur) dans la galerie des Antiques au Musée du Louvre.



Eviter également de passer devant les grilles des jardins de l'Elysée quand vous allez prendre l'air avec votre ami Doumer.



Il ne faut pas conduire un employé du ministère, surchargé de besogne, devant la cage de l'unau ou paresseux, au Jardin des Plantes.



Ne pas laisser passer un pauvre miséreux devant le castel de quelque député du Tarn.



Ne pas stationner avec votre ami Delcassé devant certaines boutiques,



Enfin, ne pas conduire un peintre ou un poète ou, d'une façon générale, un artiste quelconque, à l'hôtel de la Monnaie.

maternels pour les remplacer par des soins mercenaires.

La nature, au surplus, se venge cruellement en fauchant abondamment dans cette moisson des tout petits.

C'est là, monsieur le Sénateur, que votre intervention pourrait être utile. C'est de cette cause-là que vous devriez vous faire le champion.

On s'occupe de la retraite ouvrière, et c'est, en effet, un grand bienfait à réaliser. Mais, je ne crains pas de l'affirmer, pour importante que soit cette réforme, elle ne constitue que le second devoir de l'humanité. Le premier, c'est le respect de la maternité.

Et non pas seulement le respect platonique, mais la mise en pratique du plus élevé de tous les problèmes : *Les enfants à leur mère*.

Tant que notre budget ne comportera pas la mise à la charge de l'Etat de toutes les mères, pendant la durée de l'allaitement et même plus longtemps encore, il existera une lacune dans notre société, et cette lacune nous met en état d'infériorité en regard des plus humbles animaux de la création.

Dans ses dispositions admirables, la nature a assigné un rôle au sexe féminin, et le devoir de la civilisation ne consiste pas à entraver cette loi de la nature, mais, bien au contraire, à en faciliter le fonctionnement.

Voilà, monsieur Piot, les considération dans lesquelles vous devriez puiser vos ins pirations.

Vous me répondrez peut-être que cel ouvrirait des difficultés financières.

Peut-être. Mais quelles sont les réforme qui se sont faites sans soulever des question d'argent.

D'ailleurs, toutes les mères ne sont heu reusement pas contraintes de se séparer d leurs enfants. Et puis, si vous ne pouve donner d'un coup satisfaction entière à l nature, au moins pouvez-vous, par une sag progression, vous approcher petit à petit d but à atteindre.

Les échelles se gravissent échelon pa échelon, mais il est mauvais de rester a pied du mur, sous prétexte qu'il faut d temps pour atteindre le sommet.

Si vous êtes sincèrement l'apôtre de la re population, attaquez la question de front C'est le seul moyen d'arriver à une solu tion.

FRED ISLY.

Les Bottes de Shéridan.

Shéridan (célèbre orateur et auteur dr matique irlandais, né à Dublin en 1751) éta l'ami et le protégé du prince de Galles.

Il menait à Londres une véritable existenc de bohème, gaspillant son argent, quand pa hasard il en avait, et se serrant le ventre le trois quarts du temps...

Il était criblé de dettes, ce qui ne l'empê chait pas d'être de bonne humeur et de trou



LES DÉDICACES

— Oh! cher maître, j'ai acheté, cet après-midi, un volume de vos œuvres ; seriez-vous assez aimable pour m'y mettre une dédicace?

— Mais avec plaisir... « A mon plus cher ami... » Au fait, comment vous appelez-vous?

ver la vie belle! Quant à ses créanciers, il les méprisait superbement, et cette meute vénale aboyant à ses trousses ne parvenait pas à troubler sa sérénité de philosophe!...

Un jour, le prince de Galles rencontra Shéridan qui, fier comme un satrape, flânait dans les rues de Londres, chaussé d'une magnifique paire de bottes... Son Altesse tomba en admiration à la vue de ces bottes.

— Oh! oh! vous avez là de bien belles bottes, Shéridan?...

— N'est-ce pas, monseigneur?

— Dieu me pardonne, elles sont toutes neuves?...

— Oui, toutes neuves, monseigneur!...

— Comment diable avez-vous fait pour vous les procurer?

— Vous ne le devineriez jamais, monseigneur!... Je vous le donne en mille!...

— Bah?... Vous les avez trouvées?...

— Non.

— Vous les avez empruntées?

— Non plus...

— On vous en a fait cadeau?...

— Pas davantage.

— Vous les avez peut-être volées, Shéridan?...

— Vous n'y êtes pas, monseigneur!...

— Ma foi, je donne ma langue aux chiens! s'écria le prince de Galles en riant... Dites-moi par quel moyen extraordinaire vous vous êtes procuré ces bottes?...

— Eh bien, je les ai achetées! répliqua froidement Shéridan. Et je les ai payées!...

— Voilà qui est surprenant! dit l'Altesse royale en ouvrant des yeux ébahis... Ma foi, je vous assure que je n'aurais jamais deviné cela!...

Trop de zèle.

On connaît l'histoire de ce policier, chargé de trouver un criminel en fuite, et qui fut avisé que celui-ci venait de se livrer lui-même à la justice.

— Quel dommage! s'écria-t-il, moi qui allais justement mettre la main sur le coupable.

La petite histoire suivante peut faire pendant à la première.

Un quidam, que la police recherchait pour quelque délit, avait été photographié dans six positions différentes, et ces épreuves avaient été distribuées à divers agents de la sûreté.

Le commissaire d'une petite ville, qui avait reçu la série de six portraits, écrivit, peu de temps après, au préfet de police, au quai des Orfèvres, la missive suivante :

« Monsieur le Préfet de police, à Paris,

« Monsieur, j'ai bien reçu les photographies des six vauriens que l'on recherche.

« J'ai déjà réussi à mettre la main sur cinq de ces malfaiteurs, et le sixième, que l'on ne perd pas de vue, ne tardera pas à être arrêté sous peu.

« Veuillez agréer, etc. »



LA CIVILISATION AU DÉSERT

— Comment! encore ces sales singes qui ont pris mon faux-col pour s'en faire une cheminée!



LA FEMME ÉCONOME

— Ma chère amie, ce n'est pas mon habitude de te faire des reproches, mais, vraiment, depuis quelque temps, il me semble que tu dépenses trop... J'espère que, sans te fâcher, tu tiendras compte de cette légère observation.



(Deux jours après.)

— Comment! c'est après ce que je t'ai dit que je trouve des factures des Galeries du Meilleur Marché s'élevant à 3.675 francs!

— Oh! tranquillise-toi, mon chéri, je commence à faire des économies... Ainsi, le garçon qui a fait la livraison, eh! bien... je ne lui ai pas donné de pourboire.

Courrier Pêle-Mêle

Poussière.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Pêle-Mêle* du 18 février, M. Tod parle du rôle de la poussière dans la formation de la pluie; mais son article, d'ailleurs intéressant, renferme de nombreuses inexactitudes.

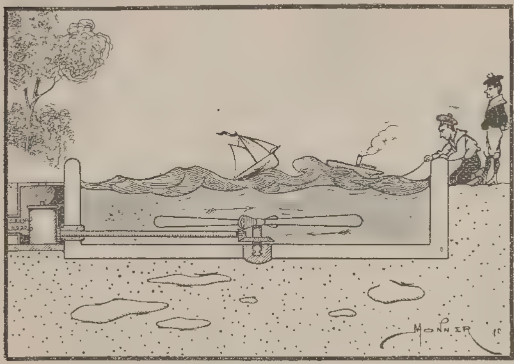
D'abord, il y a longtemps que l'on connaît le rôle des poussières atmosphériques dans la formation des nuages, mais il n'est pas démontré, et l'expérience rapportée par M. Tod ne prouve rien à cet égard, que la poussière soit *nécessaire* à la formation *de la pluie*, et l'assertion : *Sans la poussière, il ne pleuvrait pas*, est absolument fausse, même dans le sens envisagé par M. Tod.

Tout au plus, pourrait-on dire que la poussière est nécessaire à la formation *des nuages* (ce qui n'est pas la même chose), mais même cela n'est pas démontré. Disons, en passant, qu'un nuage est composé soit de très fines gouttelettes d'eau, soit même d'aiguilles microscopiques de glace, mais jamais de vapeur d'eau proprement dite, le nuage se formant précisément par la condensation d'une partie de la vapeur contenue dans une masse d'air, lorsque la température de celle-ci s'abaisse de telle sorte qu'elle se trouve sursaturée.

Il est tout naturel qu'au moment de la condensation, chaque particule de poussière forme le noyau d'une gouttelette en se recouvrant

PARIS PORT DE MER

Nous recevons d'un de nos lecteurs, ingénieur distingué, la courte épître qui suit, accompagnée d'un dessin dont voici la copie fidèle :



Monsieur le Directeur,

L'aspect par trop calme des eaux tranquilles emplissant les bassins de nos jardins publics me navre.

Ne pourrait-on pas, ainsi que je l'ai fait chez moi, dans mon parc, munir lesdits bassins d'une hélice tournante, actionnée par un moteur électrique et remuant la masse liquide en remous irrités. Cela amuse énormément mes enfants. C'est, comme vous le verrez sur mon dessin représentant en coupe la chose en question, simple et pratique.

Cette idée, vous pourriez la soumettre aux Conseils municipaux. Peut-être serait-elle accueillie avec plaisir.

Veuillez, etc.

MACHINCHOSE,
Ingénieur.



AU PIED DE LA LETTRE

— Eh bien, monsieur, êtes-vous content des services de mon fils?

— Très content, madame. Ah! c'est un petit gaillard qui commence à prendre du pied dans la maison.

d'une pellicule d'eau, sa température s'abaissant par suite du rayonnement sur l'air ambiant; mais, encore une fois, rien ne prouve que ces particules sont indispensables à la formation des dites gouttelettes, qui, d'ailleurs, peuvent rester longtemps en suspension, les unes à côté des autres, sans se réunir, par suite de la tension superficielle et de l'électricité (provenant du phénomène même de la condensation) dont elles sont chargées.

Mais, admettons pour un moment, que la poussière soit nécessaire à la formation des nuages et supposons l'atmosphère terrestre entièrement exempte de poussière; considérons une masse d'air chaud, saturée de vapeur d'eau, arrivant dans une région relativement froide; sa température s'abaissera plus ou moins rapidement, mais, cependant, *progressivement;* au fur et à mesure du refroidissement, l'excès de vapeur d'eau se condensera et tombera, sans formation de nuage, et en admettant même (ce qui est matériellement impossible) qu'il se forme ainsi, dans un temps relativement très court, des masses d'eau considérables (et cela semble difficile), ces masses se trouveraient forcément divisées par la résistance de l'air en gouttes, qui seraient d'autant plus fines en arrivant vers le sol que leur vitesse serait plus grande, c'est-à-dire qu'elles tomberaient de plus haut.

Et il en serait de même si, par suite d'une basse température, cette eau condensée se solidifiait sous forme de neige ou même de glace (grêlons).

Les divers dangers envisagés par votre correspondant, comme conséquence de l'absence de poussière, sont donc purement imaginaires.

Une conséquence beaucoup plus certaine et plus grave de l'absence de poussière dans l'atmosphère, serait la très grande différence de température entre le jour qui serait brûlant et la nuit qui serait glaciale.

Recevez, etc.

DAR.



EXAGÉRATION

— S'il m'obéit, mon gendre? Faut bien, sans ça je lui montre *les* dents!...



DANS L'OMNIBUS

LE MONSIEUR. — Pouah!... le sale poisson... comme il sent mauvais!

LE MARCHAND. — Vous préféreriez sans doute avoir un homme du monde à côté de vous?

LE MONSIEUR. — Mais oui!

LE MARCHAND. — Moi aussi.



— On dit que les chiens sont intelligents ! En voilà un qui braille depuis dix minutes parce que son maître est parti, et il n'a même pas l'idée d'aller le retrouver.

Noms géographiques.

Monsieur le Directeur,

Dans le nº 4 du 28 janvier 1906, M. Destau demande si certains noms géographiques, tels que La Ferté, etc., accompagnés d'une autre désignation pour les distinguer entre eux, ont une origine commune.

Voici une réponse extraite de l'Atlas départemental de la France, de H. Fisquet :

« La puissance des seigneurs s'étant accrue aux dépens de l'autorité royale, ils bâtirent dans leurs domaines plusieurs places fortes ou châteaux, qui sont devenus des villes. Ces forteresses étaient nommées *firmitas* ou *castrum* et, pour les distinguer, on y joignit le nom du seigneur féodal qui les avait fait bâtir. C'est de là que nous avons en France tant de villes dont le nom commence par *Château* (*castrum*) ou par *La Ferté (firmidas)*, avec le nom de quelque seigneur, comme Château-Thierry, Château-Gontier, La Ferté-Milon, La Ferté-Bernard, La Ferté-Gaucher, etc.; car, au lieu que plus tard, ce fut le seigneur qui prit le nom de la terre, ce fut alors la terre qui prit le nom du seigneur. C'est aussi l'origine d'un grand nombre de bourgs et de villages, qui doivent leur naissance aux maisons de campagne des seigneurs ; car, comme une maison de campagne était nommée *cors, villa* ou *villare*, on trouve dans tous nos départements un grand nombre de localités dont les noms sont terminés en *court*, en *ville* ou en *villiers*, avec le nom du maître à qui elles appartenaient. »

Recevez, etc.

E. Goussel.

Billard ovale.

En réponse à la question posée par M. Stout et à la lettre de M. A. A. sur le même sujet, nous avons reçu deux autres lettres, de M. Destouches et d'un groupe d'amateurs rémois, concordant toutes deux dans leurs indications. Le billard ovale a déjà existé; on en voyait un, il y a quelque vingt ans, dans un café de Reims, rue Libergier, sur lequel ont pu s'exercer de nombreux amateurs de ce jeu.

Questions interpêlemêlistes

Quels sont les ateliers où furent frappées les pièces de monnaie depuis 1852. Quelles sortes de monnaie frappèrent-ils et à quelles indications correspondent les différentes lettres qu'on peut lire du côté pile sur les pièces à l'effigie de Napoléon III? E. G.

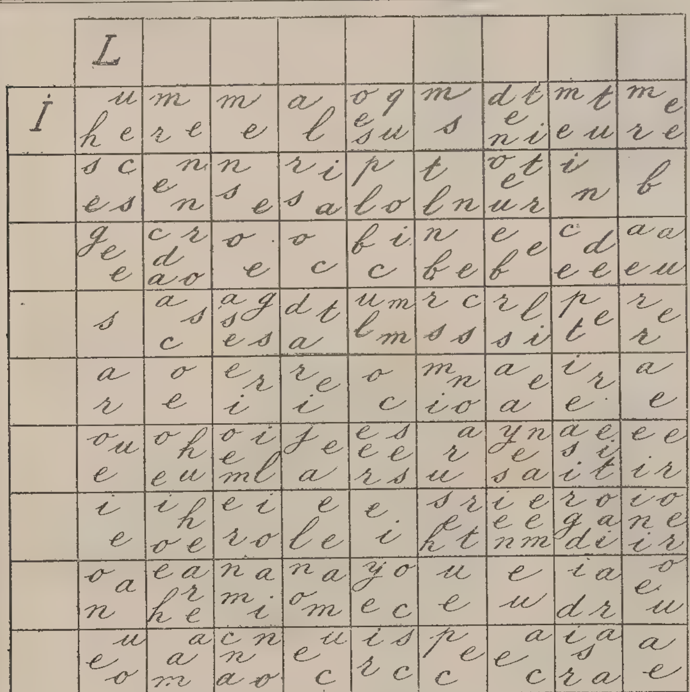
Y a-t-il un procédé permettant de peindre *à l'aquarelle*, sur un tissu blanc quelconque et *non apprêté*, tel que : satin, mousseline, taffetas, sans que la couleur s'étale, comme le ferait une goutte d'eau sur du papier buvard.

Ch. E. Muller.



CES GREDINS DE GENDRES

— C'est après déjeuner que je vais aller embrasser ma belle-mère pour sa fête. (*A la bonne.*) Mathurine, aujourd'hui, exceptionnellement, vous mettrez de l'ail dans tous les plats.



ABCDEGHIJKLMNOPRST

GRAND CONCOURS

DU

DAMIER DE POINDINTERRO

Quatrième Série.

(AVEC INITIALES NON PRÉCISÉES)

Il s'agit de placer les lettres majuscules que l'on voit sous le dessin dans les carrés laissés en blanc en haut et à gauche du damier (les lettres I et L ont été placées déjà, il n'y a plus qu'à s'occuper des seize autres lettres).

Si l'on prend alors une quelconque des quatre-vingt-une cases du damier, cette case se trouve forcément à l'intersection d'une colonne verticale (au haut de laquelle on aura placé une des lettres majuscules), et d'une rangée horizontale (à l'extrémité gauche de laquelle aura été placée également une autre majuscule).

Ces deux lettres majuscules, jointes aux lettres minuscules qu'on peut lire dans la case située à l'intersection de cette colonne verticale et de cette rangée horizontale, pourront former un mot.

Il en est de même pour les quatre-vingt-une cases du jeu.

Tous ces mots devront être des noms communs pris au singulier.

Les accents ne comptent pas.

Pour plus amples explications, voir le numéro précédent.

Tandis que dans les trois premières séries de ce Concours la lettre majuscule placée en haut des colonnes servait d'initiale aux mots formés dans les cases de cette colonne, cette règle n'est plus suivie dans les trois dernières séries. Les initiales seront une quelconque des lettres entrant dans la composition des mots.

Prière de ne nous adresser la solution qu'après la publication de la sixième et dernière série de ce Concours, et d'y joindre le bon à détacher ci-dessous.

GRAND CONCOURS
DU DAMIER DE POINDINTERRO
Quatrième Série

Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi de la solution.



JUSTICE

Le Juge (*au témoin*). — C'est bien là l'individu qui vous a manqué de respect? Le reconnaissez-vous?

L'Agent. — Si je le reconnais! J'affirme même que c'est bien lui qui m'a donné un grand coup de pied dans les reins.

Le Prévenu. — C'est faux, pour la bonne raison que...

Le Juge. — Silence, misérable... Osez-vous mettre en doute la parole d'un fonctionnaire public! Vous aggravez votre cas.



Et le tribunal condamne pour voies de fait le mendiant à trois mois de prison. Le condamné proteste :

— Je n'ai pas pu donner un coup de pied à cet agent, attendu que...

— Silence! Gardes, faites sortir le condamné.

On l'emmène!!!



PROVERBE

— C'est dégoûtant, ça!... Voilà une demi-heure que j'attends qu'on m'apporte ma malle!... Je vais faire une...

...plainte, moi.

Morale : *A qui veut malle, mal arrive.*

TRAVAIL

A propos d'un livre récent, dû à la plume d'une de nos personnalités politiques, et qui exalte le travail, quel qu'il soit.



Et, cependant, il y a de grands savants qui travaillent la balistique pendant douze heures par jour, et qui feraient tout aussi bien de se chauffer les pieds.



De même que les fabricants d'absinthe à prix réduit.



Travailler, travailler, mais les graveurs en faux billets de banque travaillent, eux aussi.



Et les fameuses malfaçons du Métro ne se sont pas faites toutes seules, non plus ; là encore, il y a eu des travailleurs.



A cinquante ans, un déménageur est fini, désagrégé par le travail, et cependant...



Ce serait une erreur de croire que les banquiers, même volages, peuvent s'envoler sans un travail préalable.



Il y a aussi les huissiers qui montent des étages toute la journées, et sont mal reçus malgré leur travail.



Et les chevaliers de l'intrigue, croyez-vous qu'ils ne travaillent pas.



Et, quoiqu'en dise M. Doumer, après ce défilé de certains travailleurs, on ne peut se défendre d'une immense estime pour le monsieur qui ne fiche rien.



CHEZ LA VOYANTE

Mme Dupont. — Madame, je viens vous consulter pour...
La Voyante. — Asseyez-vous donc, cher monsieur...
Mme Dupont. — Mais pardon... je suis une dame.
La Voyante. — Excusez-moi, j'ai si mauvaise vue.

LE TICKET

L'article publié sous ce titre, dans le numéro du 29 octobre 1905 du *Pêle-Mêle*, n'était qu'un extrait de la communication faite à la Société historique et artistique, « Le Vieux Papier », par un collectionneur parisien.

Ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à cette question pourront obtenir le texte complet de cette étude sur les tickets de transport en s'adressant à son auteur, M. Dujardin, 115, rue du Faubourg-Poissonnière, à Paris, qui leur fournira volontiers tous renseignements complémentaires sur ce genre de collection.

Timbres japonais.

Voici une petite curiosité japonaise que tous les philatélistes ne connaissent peut-être pas.

Les timbres japonais antérieurs à l'année 1872 sont ornés d'un chrysanthème à seize pétales. Or, le chrysanthème à seize pétales est quelque chose dans le genre de notre ancienne fleur de lys, c'est-à-dire l'emblème allégorique de la patrie japonaise.

C'est pourquoi les falsificateurs nippons — il y en a partout! — se gardent bien de placer sur les timbres qu'ils imitent des chrysanthèmes à seize pétales : les leurs en ont tantôt plus, tantôt moins, mais jamais le nombre exact. La précaution est excellente. Ils évitent ainsi d'être poursuivis pour crime de lèse-majesté et condamnés à mort.

Et c'est pourquoi aussi, il est facile à tous les collectionneurs de reconnaître si les timbres japonais antérieurs à 1872 qu'on leur offre sont ou non authentiques.

H. J.



EXTASE

Le Marchand de Pierres fines. — Frappez-moi encore... Je vois des diamants !!

RÉSULTAT
DU
GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER

Malgré les sérieuses difficultés qui se rencontraient en grand nombre dans ce Tournoi, nos lecteurs ont déployé à déchiffrer ses différentes séries une patience et une habileté vraiment incroyables. Dans les très nombreux envois qui nous sont parvenus, nous n'avons remarqué, le plus souvent, en effet, que d'assez légères erreurs.

Voici quelles étaient les phrases qu'il s'agissait de reconstituer.

PREMIER CONCOURS

Première Série.

Il faut en tout projet laisser une place à l'imprévu, mais ne pas trop chercher à savoir quel sera cet imprévu. Presque toujours, en effet, il diffère de ce qu'on croyait et se présente sous une forme à laquelle on ne pensait pas.

Deuxième Série.

La vérité commence parfois par étonner tout le monde et ne trouver que des sceptiques et des railleurs, puis son évidence apparaît à tous; elle éclate et triomphe enfin et l'on s'étonne ensuite que l'on ait pu si longtemps douter d'elle et même l'ignorer.

Troisième Série.

Tel a assez d'esprit pour exceller dans une matière qui en manque pour voir qu'il doit se taire sur une autre dont il a peu de connaissance. Il sort alors des limites de son génie mais il s'égare et le grand homme ne parle plus que comme un sot.

DEUXIÈME CONCOURS

Première Série.

Celui qui ne sait point recourir à propos à la plaisanterie et qui manque de souplesse dans l'esprit, se trouve très souvent placé dans (ou entre) la nécessité d'être faux ou bien de tomber dans la pédanterie : alternative fâcheuse à laquelle on échappe d'ordinaire par de la grâce et de la gaîté.

Deuxième Série.

Il faut contribuer autant qu'il est possible au divertissement des personnes avec qui l'on veut vivre, mais il ne faut pas être sans cesse chargé d'un tel soin, on y éprouverait quelque gêne. Il est nécessaire de savoir se passer les uns des autres si l'on ne veut pas s'exposer à s'embarrasser quelquefois réciproquement.

Troisième Série.

La vie est courte et ennuyeuse; elle se passe à désirer. L'on remet à l'avenir son repos et ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu : la santé et la jeunesse. La mort arrive et nous surprend encore dans les désirs, et si l'on eût guéri ce n'eût été que pour former ensuite d'autres désirs.

TROISIÈME CONCOURS

Première Série.

La raison et le sentiment se suppléent tour à tour. Quiconque ne consulte que l'un des deux et renonce à l'autre se prive inconsidérément d'une partie des secours dont chacun de nous peut disposer pour diriger sa conduite dans tous les cas de la vie.

Deuxième Série.

L'on met souvent un fâcheux événement sur le compte des circonstances et l'on se dit qu'il n'en sera plus de même avec des circonstances différentes; aussi nous nous trompons plusieurs fois sur le même objet avant que l'expérience nous ait instruits.

Troisième Série.

Beaucoup de gens comptent sur l'inspiration du moment pour trancher une difficulté et parce que cela leur a souvent réussi; ils ne s'imaginent pas qu'en pesant une chose longtemps à l'avance ils auraient plus chance encore de la mieux faire.

QUATRIÈME CONCOURS

Première Série.

Rien n'est si contagieux que l'exemple. Nous ne faisons jamais de grands biens ni de grands maux qui n'en soient suivis de semblables. Nous imitons les bonnes actions par émulation et les mauvaises par la malignité de notre nature que l'exemple remet vite en liberté.

Deuxième Série.

Comme il y a des âmes volages que toutes les passions dominent tour à tour, on voit des esprits vifs et sans assiette que toutes les opinions entraînent successivement ou qui se partagent entre les contraires sans oser décider ni dans un sens ni dans l'autre.



LA FACHEUSE GAFFE

M. M. A. Boulet est un de nos gros brasseurs d'affaires. Il attend, ce matin-là, un nouvel employé qui lui a été recommandé.

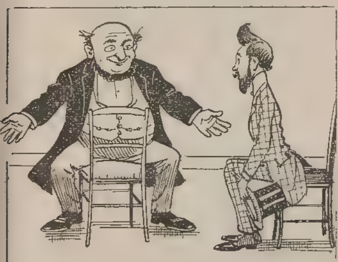
Justement, on lui annonce un visiteur. Il se précipite.



— Ah! c'est vous l'employé que j'attends.

— Mais, monsieur...

— Ne m'interrompez pas. Ecoutez d'abord, vous parlerez ensuite. Et d'abord, sachez qu'il me faut un employé qui soit commerçant...



... Moi-même, j'ai débuté comme petit placier. Je vendais de tout. Un de mes amis ne savait où prendre son vin; je lui en plaçai une pièce. C'était du vinaigre; il m'en fit l'observation; je le savais aussi bien que lui, mais ça me permit de lui offrir de l'huile. Il aurait pu faire de la salade avec, si cette huile avait été de l'huile à manger, mais c'était de l'huile à quinquet et ça me procura l'occasion de lui vendre une lampe avec son abat-jour...

Troisième Série.

Le bonheur dépend beaucoup des rapports de notre condition avec nos passions. L'on n'est pas nécessairement heureux par l'accord de ces deux parties, mais on est toujours malheureux par leur opposition et leur contraste, aussi l'adversité paraît-elle si redoutable à certains.

Les prix, attribués de la manière qui a été indiquée lors de l'ouverture du Tournoi, sont échus aux lecteurs suivants :

PRIX D'HONNEUR

1er Prix : M. Adeler, capitaine d'artillerie à Briançon (Hautes-Alpes), qui gagne **Le Portefeuille du « Pêle-Mêle »**.

2e Prix : M. Dur-Laborde, 3, rue Martiny, à Marseille, qui gagne *un bon à lot de Panama, pouvant gagner 500.000 francs.*

3e Prix : M. L. Picard, 43, rue de Turenne, Paris, qui gagne *une chaise Renaissance.*

Voici, à présent, pour chacun des quatre Concours constituant le Tournoi, de quelle façon ont été attribués les prix énoncés

PREMIER CONCOURS

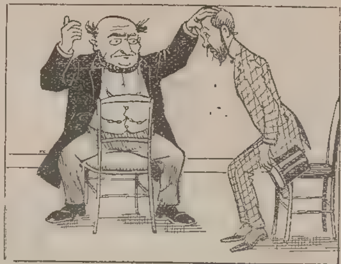
1er Prix : Mlle Lucie Warnet, à La Ville-au-Bois, par Berry-en-Bac (Aisne).
2e Prix : M. René Levescot, à Verteuil (Charente).
3e Prix : M. Carré, rue de James, à Moulins-Engilbert (Nièvre).
4e Prix : M. C. Maréchal, 128, boulevard de Clichy, à Paris.
5e Prix : Mlle Suzanne, 56, cours Fauriel, à Saint-Etienne (Loire).
6e Prix : M. Pharamond, 7, rue Métadier, Saint-Augustin, à Bordeaux.
7e Prix : M. Belin, 10, rue Belin, à Reims.
8e Prix : Mme Victorine Razond, 105, rue de Belleville, à Paris.
9e Prix : M. Allégret, 47, rue Colbert, à Tours.
10e Prix : Mlle Marie Ribot, aux Claponses, villa Anna, à Briançon (Hautes-Alpes).
11e Prix : M. Alfred Prieur, 96 *bis*, rue Saint-Charles, à Paris.
12e Prix : M. Georges Demarle, 44, rue d'Aguesseau, à Boulogne (Seine).
13e Prix : M. Forné, à Saint-Aignan, par Villeneuve-la-Guyard (Yonne).
14e Prix : M. Boisson, 39, rue de la Croix, à Nanterre (Seine).
15e Prix : M. Maron, capitaine des douanes, 32, rue de la Petite-Houle, à Granville (Manche).
16e Prix : M. de Algara, 20, rue Poulet, à Paris.
17e Prix : M. A. Deleplanque, 11, rue Christiani, à Paris.
18e Prix : M. J. Lartigue, hôtel de la Réserve, boulevard du Littoral, au Mourillon, à Toulon (Var).
19e Prix : M. A. de Chabert, 57, rue des Arts, à Roubaix.
20e Prix : M. Fieuzal, 7, rue Trousseau, à Paris.

DEUXIÈME CONCOURS

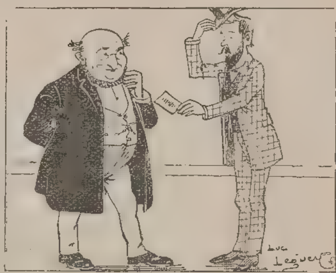
1er Prix : Mme Garbe, à Serre-Paix, villa Blanchard, à Briançon (Haute-Alpes).
2e Prix : Mme Jules Vaison, 4, rue de la Boierie, à La Flèche (Sarthe).
3e Prix : M. Jules Kahn, 2, rue Gimelli, à Toulon.
4e Prix : Mme Court, 74, rue Kléber, à Bordeaux.
5e Prix : Mme Louise Pujol, 27, boulevard Amiral-Courbet, à Nîmes.
6e Prix : M. Bellemare, à Chambray, par Pacy-sur-Eure (Eure).
7e Prix : M. L. Verdun, 37, rue Trézel, à Paris.
8e Prix : M. H. Olivier, 14, place Magdeleine, à Verdun.
9e Prix : M. Ernest Faucon, 14, rue Carnot, à Avignon.
10e Prix : Mme Clément, 8, place Saint-Vincent, à Lyon.
11e Prix : M. Fraisse Giraud, à Tresques, par Counaux (Gard).
12e Prix : M. E. Poirel, 17, rue Particulière, à Dombasle-sur-Meurthe (Meurthe-et Moselle).
13e Prix : M. Etienne Doquin, 82, route de Saint-Leu, à Montmorency (Seine-et-Oise).
14e Prix : M. Eden, 15 *bis*, rue Champenay, à Lyon.
15e Prix : Mme Jarry, 179, rue La Fayette, à Paris.
16e Prix : M. Dumat, 12, rue de Bourgogne, à Lille.
17e Prix : M. Bacquart, 8, rue du Prince-Eugène, Le Havre.
18e Prix : M. G. Zech, à la Demi-Lune (Rhône).
19e Prix : M. A Deschamps, 53, rue Sainte-Honorine, à Cherbourg (Manche).
20e Prix : M. Bayle, aux Aix-d'Angillon (Cher).

TROISIÈME CONCOURS

1er Prix : M. Louis Rouyer, employé aux usines Solvay, à Dombasle-sur-Meurthe (Meurthe-et-Moselle).
2e Prix : M. E. Bertemont, 45, boulevard Thiers, à Béthune.
3e Prix : M. Henriot, 22, rue Pinel, à Saint-Denis (Seine).
4e Prix : M. L. Rique, 8, rue de la Paroisse, à Versailles.
5e Prix : Mlle Henriette Ody, villa Lesin, 11, rue Liotard, à Genève (Suisse).
6e Prix : M. Pinat, capitaine, 1, rue Béranger, à Grenoble.
7e Prix : Mlle Marguerite Foy, 8, rue du Chemin-de-fer, à Fontenay-sous-Bois (Seine).
8e Prix : M. Laureaux, 6, rue Denis-Papin, à Saint-Etienne.
9e Prix : M. E. Benoît, 7 *bis*, rue Bernard-Lazare, à Nîmes.
10e Prix : M. G. Merly, 337, rue de Vaugirard, à Paris
11e Prix : M. P. Perrot, 35, rue de Turenne, à Brest.
12e Prix : Mlle Nelly Rouzier, 10, avenue Denfert-Rochereau, à Saint-Etienne (Loire)
13e Prix : M. E. Lusurier, 21, rue de Beaunier, à Paris.
14e Prix : Mme Enne, 69, rue Boursault, à Paris.
15e Prix : M. C. Brindejonc, 1, rue du Marchix à Dinan (Côtes-du-Nord).



... Mais ne vous agitez pas ainsi et écoutez-moi jusqu'au bout. Avoir une lampe et rien à lire, c'était pas gai; je lui fis acheter les œuvres de Victor-Hugo sur lesquelles j'avais une très forte remise. Mais comme sa vue se fatiguait, je lui fournis des lunettes noires...



... Je finis par rendre aveugle le malheureux. Eh! bien, en bon commerçant, je trouvai encore moyen de lui faire acheter une flûte et un caniche, que je lui cédai à bon compte, car il était presque ruiné. Voilà ce qu'on peut appeler du bon commerce; qu'en dites-vous?

— C'est fort bien, mais vous vous trompez, je ne suis pas l'employé que vous attendez. Voici ma carte. Adieu, monsieur!



— Mille millions de millions! Nom d'un chien de nom d'un chien! C'est le fils de mon plus gros client qui venait pour traiter une affaire merveilleuse pour moi!

16e Prix : Mme de Najac, 95, rue du Bac, à Paris.
17e Prix : Mlle Blanche Clément, à Vezenobes (Gard).
18e Prix : M. Lapeyronie, 25, rue Molar, à Paris.
19e Prix : M. Dautricourt, banque de France, à Abbeville (Somme).
20e Prix : M. J. Gardères, 4, rue Leconte-de-Lisle, à Auch (Gers).

QUATRIÈME CONCOURS

1er Prix : M. E. Tricoche, 9, rue Benjamin-Delessert, à Pantin (Seine).
2e Prix : M. A. Bernex, 29, rue de Paradis, à Marseille.
3e Prix : M. H. Plessis, 50, rue de la Tour, à Vitry-le-François.
4e Prix : Mme Galloppe, 18, rue de Mars, à Reims.
5e Prix : M. Laillat, sous-lieutenant au 6e Génie, à Angers.



RÉUNION ÉLECTORALE

Citoyens !... — ... Si j'ai quitté ma retraite paisible... — ... retraite où se plaisait ma personnalité modeste...



... c'est sur les prières... — ... de l'unanimité de mes concitoyens.

6e Prix : M. A. Lemaire, 91, avenue Clays, Haerbeck, à Bruxelles.
7e Prix : M. de Villeneuve, 5, rue de Voltaire, à Brest.
8e Prix : M. A. Roze, 3, rue Saint-Antoine, à Troyes (Aube).
9e Prix : M. P. d'Autry, hôtel de la Bourse, Grand'-Place, à Roubaix.
10e Prix : Mme Lucie Drot, 6, rue Saint-Gaudin, à Soissons.
11e Prix : M. L. Rosier, 58, rue de l'Ecluse, à Melun (Seine-et-Marne).
12e Prix : Mme Prat, 61, boulevard de Valence, à Bordeaux.
13e Prix : M. Désiré Quesnoit, 47, rue d'Isly, à Roubaix.
14e Prix : M. Antony, 30, boulevard Ménilmontant, à Paris.
15e Prix : M. Boisseau, 5, rue des Grandes Ecoles, à Abbeville.
16e Prix : Mlle Renée Dénès, 11, rue Kéréon, à Brest.
17e Prix : M. G. Bertrand, 60, boulevard Vauban, à Lille.
18e Prix : M. Boissat, chemin des Gaises, à Mâcon.
19e Prix : M. G. Kromans, 82, rue Monge à Paris.
20e Prix : M. Humbert, 2, rue Haut-Collet, à Evreux.

Nous rapppelons qu'à chacun de ces Concours étaient attribués les prix suivants :

1er Prix : *Une jumelle pliante à chambre noire « La Mignonne ».*
2e Prix : *Une montre en acier bleui.*
3e Prix : *Une garniture de bureau, monture argent.*
4e Prix : *Un onglier, quatre pièces argent, avec écrin.*
5e Prix : *Un cachet-figurine d'art.*
6e Prix : *Une bourse en argent.*
7e Prix : *Un bon de la Presse.*
8e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
9e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
10e Prix : *Une boîte de compas.*
11e Prix : *Une boîte de compas.*
12e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
13e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
14e Prix : *Un baromètre de bureau.*
15e Prix : *Un canif monture argent.*
16e Prix : *Un canif monture argent.*
17e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
18e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
19e Prix : *Un bloc-notes de poche.*
20e Prix : *Un bloc-notes de poche.*

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Un nouveau Concours de Devinettes est ouvert dans les conditions suivantes :

Il comprendra quatre-vingt-quatre problèmes et les vingt prix ci-après seront décernés aux vainqueurs :

1er Prix : *Une bicyclette « Albatros » de luxe, avec frein sur jantes, valeur 300 francs.*
2e Prix : *Une jolie montre en argent.*
3e Prix : *Une jumelle de théâtre, monture nacre.*
4e Prix : *Une montre acier bleui.*
5e Prix : *Une belle boîte de couleurs.*
6e Prix : *Une belle boîte de compas.*
7e Prix : *Un album artistique pour classer 500 cartes postales.*
8e Prix : *Un album artistique pour classer 500 cartes postales.*
9e Prix : *Un beau service à découper en métal argenté.*
10e Prix : *Un écrin contenant six cuillères à café métal argenté.*
11e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
12e Prix : *Un baromètre de bureau.*
13e Prix : *Un canif en argent.*
14e et 15e Prix : *Un écrin contenant deux ronds de serviettes en métal argenté.*
16e et 17e Prix : *Un joli signet ouvre-lettres.*
Du 18e au 20e Prix : *Un bloc-notes de poche.*

L'attribution des prix aura lieu de la façon suivante :

Le 1er prix sera réservé à ceux des concurrents qui auront donné toutes les solutions exactes, c'est-à-dire 84. Il sera tiré au sort parmi eux.

Le 2e sera tiré au sort parmi ceux qui auront donné la solution exacte de 82 problèmes ou plus.

Le 3e sera accordé de la même manière à ceux dont le nombre de résultats justes atteindra le chiffre de 80.

Le 4e comprendra les concurrents ayant trouvé au moins 78 problèmes.

Le 5e comprendra ceux qui auront résolu 76 problèmes au moins

Le 6e, ceux qui auront résolu 74 problèmes au moins.
Le 7e, — — 72 — —
Le 8e, — — 70 — —
Le 9e, — — 68 — —
Le 10e, — — 66 — —
Le 11e, — — 64 — —
Le 12e, — — 60 — —
Le 13e, — — 58 — —
Le 14e, — — 56 — —
Le 15e, — — 54 — —
Le 16e, — — 50 — —
Le 17e, — — 48 — —
Le 18e, — — 46 — —



LÉGITIME AHURISSEMENT D'UN GARÇON DE CAFÉ

Dupoivrot (*qui voit double*). — Comment! moi, vous donner quatre sous de pourboire! Oh! non par exemple...

... je reprends deux sous...

... prenez les deux qui restent.

Le 19e, ceux qui auront résolu 44 problèmes au moins.
Le 20e, — — 40 — —

Les problèmes seront numérotés de à 84 et le Concours sera clos quand tous auront paru.

(N° 1.) **CRYPTOGRAPHIE**, par Daino.

Mb di 56ge4 cim kenlimmim idih4negdim mi eigdbmgb4 d gai c ne miegb4 fbi34n4 ei7i36.

(N° 2.) **ANAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Pardonnés — Annonces bruyantes à haute voix — Faisais de petites crevasses — Donna aux mots français une forme de certaine langue ancienne — Articles de fumeurs — Compositions donnant un vernis brillant.

(N° 3.) **FANTAISIE**, par Fido.

Trouver les mots signifiant :

Plante épineuse — Emerveillé — Queue de vêtement — Souffres — Mobilisation — Eventail — Solive — Auge pour moudre — Versifia — Demeure — Gardes — Se couvre — Chef-lieu — M'apercevrai — Manifeste du rhume — Peintre flamand — Soudard — Corbeille — Succession — Marque — Monument surmonté d'un fanal — Passe à l'eau — Arbre — Enduits métalliques — Département.

Anagrammiser les mots trouvés pour en former d'autres. De ces nouveaux mots, retrancher la première lettre pour former, en anagrammes, d'autres mots signifiant :

Embellit — Caprice — Coiffure ecclésiastique — Divinité égyptienne — Hausse — Amer — Avant d'un navire — Chapeau de cheminée — Elément — Est utile — Enchâssée — Songe — Enchantés — Tourner — Bateaux plats — Complet — Exercer un sport — Se donna du mal — Epoques — Tache — Orne — Poil — Fleuve de Finlande — Voit le jour — Enduit.

Les lettres retranchées, lues en acrostiche donneront un proverbe.

(N° 4.) **MÉTAGRAMME SYLLABIQUE ET RÉBUSIAQUE**, par Faro.

Trouver des mots signifiant :

Monnaie orientale — Digne de récompense — Exagéré — Moment du départ d'un navire — Partie d'un aérostat — Pieux à l'excès — Petite élévation de terrain.

Enlever la première syllabe de chacun de ces mots et la remplacer par un autre, de façon à former d'autres mots. Ces derniers sans observation de l'orthographe. Les syllabes ajoutées, lues en acrostiche, donneront, en rébus, un proverbe.

(N° 5.) **ACROSTICHE**, par 1, 2, 3.

E N × × R E
R O × × L E
E P × × D U
A G × × T S
M A × × R E
R E × × N S
B E × × E S
P R × × T Œ
E L × × A S
C R × × S E

Remplacer les × par des lettres, de façon à former des mots. Les lettres ajoutées, lues à la suite, donneront une chose en vue en ce moment.

(N° 6.) **CROIX DE MALTE**, par A. Ramon.

But — Danger — Transpire — Consonne — S'inscrivit en faux — Aliment — Instrument — Plante — Consonne — Vague — Peu — Animal — Voyelle — Poche — Trompés — Bondit — Consonne — Tendu — Brouillés — Consonne — Froisser — Attacher — Consonne — Se fondit — Avirons — Consonne — Pronom — Succomber — Consonne — Aiguillons — Voyelle — Certaines — Note — Pour l'oiseau — Epandre — Souverain — Chefs d'une ancienne république — Barbare — Propre — Liquides nourriciers — Etui — Menu — Pronom — Consonne — Pointe — Sans humidité — S'emploie de nouveau — Annelé — Monnaie — Voyelle — Rivaux — Tissu mince et étroit — Consonne — M'amusais — Purifiés — Consonne — Anciens peuples d'Orient — Petit réduit — Voyelle — Câble — Déprécié — Consonne — Pronom — Fins de vers — Trois fois — Voyelle — Qui a vu le jour — Préparer à l'aide du feu — Conjonction — Fatigué — Désirer avec ardeur — Tamisées — Flétrie — Sommet — Douleur — Mouvement en arrière — Haillon — Nettoyer — Boisson — A l'entrée de la porte — Consonne — Contrefait — Mastic — Court — Voyelle — Jeune tige mise en terre — Voyelle — Pronom — Es en colère — Voyelle — Instrument — Pronom —

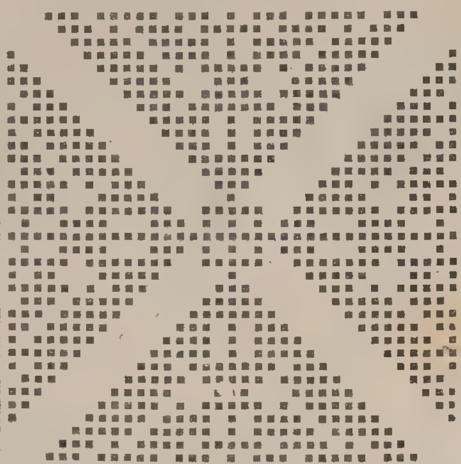


Comment sont les moustaches du célèbre escrimeur Phinelame quand il se promène sur les boulevards.



Et comment elles sont quand il va embrasser sa fiancée.

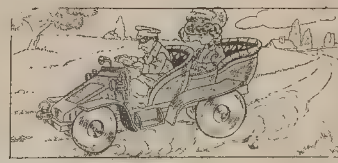
Voyelle — Attention — Officier — Cause — Marin — Compartiments — Voyelle — Oiseaux — Terrain — Voyelle — Voyelle — Consonne — Possessif — Fruit d'Arabie — Consonne — Titre d'un roman connu et nom de son auteur — Consonne — Fait un repas — Du verbe Avoir — Voyelle — Consonne — Consonne — Trois fois — Se réjouir — Consonne — Organes de mouvement — Fausse — Proche parent — Carême — Fortification — Voyelle — Article — Etendus — Consonne — Deviendras — Pronom — Voyelle — Fruit — Consonne — Du verbe Avoir — Longue pièce de bois — Crâne — Consonne — Femmes — Montagne — Qui prédit — Confondre — Cachas — Part — Pronom — Poissons — Placeras — Erras — Partie d'une église — Pronom — Pousser des cris violents — Animal — Consonne — Place — Fait acte de politesse — Pronom — Voyelle — Mouvement de l'eau — Palmipède — Voyelle — Palmier — Signature — Consonne — Pièces de vers — Arme — Consonne — Indiquer l'époque — Rebut de filasse — Voyelle — Article — Conjonction — Dissoudras — Louanges — Du verbe Avoir — Consonne — Possessif — Mesurée — Oiseau — Mesuras rigoureusement — Mesure — Circonstance — Table de pierre — Extrémité d'une lance — Assaisonnée — Sentiment violent — Langue — Tour d'une certaine courbe — Consonne — Abandonner — Consonne — Continuation — Conjonction — Consonne — Ivre — Risque — Voyelle — Table — Débarrassa une étoffe de ses nœuds — Voyelle — Au paradis de Mahomet — Projets — Consonne — Esprit du mal — Revenu à la santé — Pronom — Voyelle — Possessif — Provînt — Du verbe Etre —



Consonne — Point de départ chronologique — Publication — Serpent — Possessif — Consonne — Possessif — Légumes — Saison.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

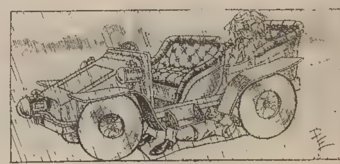
Conserver ce petit rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.



Le chauffeur de la marquise est fort habile; seulement...



... aussitôt qu'il voit venir une ondée...



il simule une panne et passe à l'abri le temps que dure l'averse.

PETITE CORRESPONDANCE

Pêleméliste chartrain. — Ce classement complet serait un travail colossal, à cause des nuances qui existent, même pour un même nombre de fautes.

A. L. M. — Cela a été fait déjà, mais il est facile de penser que c'est une opération difficile et coûteuse.

A. D. — On est libre d'y mettre ce que l'on veut.

Un lecteur. — Mais si, nous en insérons de temps à autre. Vous pouvez vous en assurer en feuilletant notre collection.

M. H. Egnom. — Nous n'abordons jamais ici les questions médicales. Regrets.

M. Ch. Bussy. — Merci de votre envoi, c'est un très beau travail, mais il répond beaucoup moins que le précédent à l'intérêt général.

Un groupe pêleméliste. — Etes-vous sûr de la désignation que vous donnez? Nous ne la connaissons pas, pour notre part.

Un habitué de la mère Moreau. — Certainement, vous le pouvez.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Les Lions, par M. Paul Adam, roman très étudié, très fouillé et très travaillé, comme toutes les œuvres du brillant écrivain qui, sous la forme d'une œuvre d'imagination, sait rendre attrayantes les questions les plus ardues et faire revivre dans leur intensité des sociétés disparues; 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

L. Y., à Bordeaux. — Nous avons reçu les mêmes demandes pour des publications sur des travaux de cirque, de music-hall, jonglerie, acrobatie, Auguste, clown, etc. Tout cela ne s'apprend pas dans les livres, mais par les leçons pratiques.

M. Dufour, à Charleroi (Belgique). — « La Nouvelle de Féréol », par Jules Lermina, a paru il y a dix ans dans le *Figaro*.

M. Th., au Vigeant. — Pour un ouvrage tel que vous le désirez, vous pourriez vous adresser à la Librairie scientifique Bernard, 1, rue de Médicis.

M. Darblaz, à Paris. — A la Librairie théâtrale, rue de Grammont, 30.

S. D., à P. 6210. — « Le Billard », par Vigneaux, 1 vol., 410 pages et 232 figures, 6 francs; « Manuel du Jeu de Billard », par Désiré Lemaire, 1 vol. avec 40 planches, 5 francs.

12e ANNÉE — N° 12. 10 Centimes 25 MARS 1906

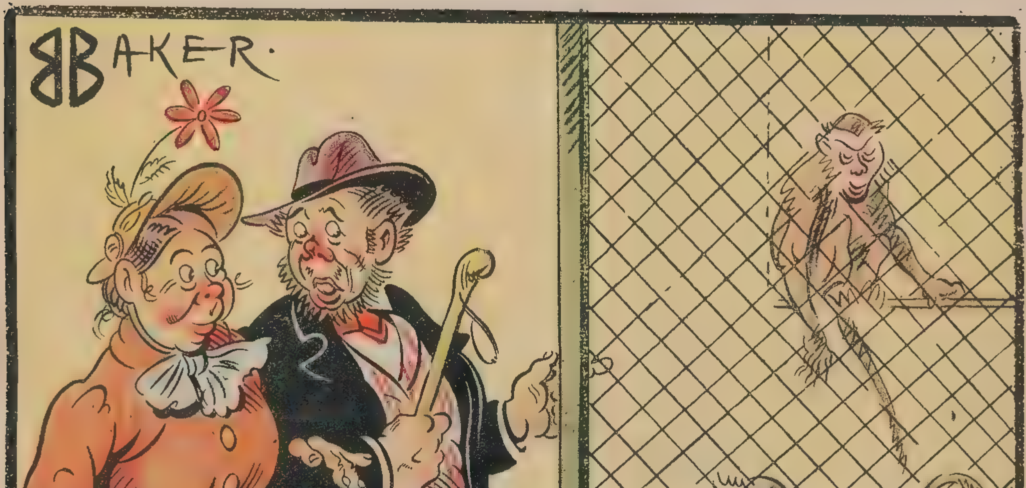
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

AU JARDIN D'ACCLIMATATION, par B. BAKER.



LARFOUILLAT. — Bougri ! cha me rappelle que ch'est demain qu'on doit aller voir notre petit chez la nourriche !

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Statistique Humoristique

M. Ventrefort fait de la statistique, mais à sa façon, au gré de sa fantaisie. C'est ainsi qu'il prend des notes on ne peut plus saugrenues et fait les remarques les plus inattendues. Il en tire des déductions parfois étranges, mais singulièrement logiques.

M. Ventrefort est un statisticien humoristique.

Ci-joint une page, au hasard, détachée de son carnet.

* * *

25 mars. — Ce matin, pendant le déjeuner, ma femme m'a appelé six fois *mon chou!*



... ma femme m'a appelé six fois mon chou

Elle n'aime pas ces noms mignards que j'adore. Elle tient donc à me faire plaisir?... Je sais pourquoi!... Elle a envie d'une fourrure. Ci, 300 francs.

Je ne sais rien lui refuser lorsqu'elle m'appelle « mon chou » — encore qu'à raison de six fois, cela fasse 25 francs le mot. — Je consacrais cette somme à un voyage d'études historiques en Franche-Comté... Il s'agissait de savoir si Cuvier portait des lunettes. Je ne pourrai désormais faire ce voyage.

Résumons-nous.

Ma femme m'a appelé six fois « mon chou ». Donc :

On ne saura pas si Cuvier portait des lunettes.

* * *

26 mars. Fait en tramway le parcours Auteuil-Madeleine.

Déduction :

Le petit garçon du watman a une peur terrible d'être fessé par son père.

Cela résulte clairement du nombre de 750 coups de timbre que ledit watman a sonné en frappant avec la paume de sa main, durant ce trajet, sur son espèce de xylophone... Il n'est pas difficile de déduire qu'il doit avoir la paume singulièrement durcie, dont le contact n'est rien moins qu'agréable et que, par conséquent...

Maintenant, si cette page tombe sous les yeux d'un esprit chicanier qui s'étonne de me voir adjuger, alors que je l'ignore, un petit garçon au watman, je pourrai faire observer que l'aspect de la vareuse de ce dernier, reprisée avec soin par une main féminine, dénotait qu'il devait être marié. Du reste, l'anneau qu'il portait au doigt... et puis... Mais je préfère de suite répondre que je le sais... parce qu'il me l'a dit.

* * *

29 mars. — Pris un bock au café.

Coût : 0 fr. 30 + pourboire : 0 fr. 10.

Je vais deux fois par jour au café. C'est donc par jour 0 fr. 20 de pourboire et par an 73 francs.

Un rapide coup d'œil sur mon carnet me permet de résumer ma statistique de pourboires annuels ainsi :

Café (deux fois par jour).	par an.	73 fr.
Restaurant (une fois par semaine).	—	26 —
Théâtre (trois fois par mois).	—	72 —
Coiffeur (deux fois par semaine).		11 ·
Concierge.	—	20 —
Voitures.	—	20 —
Balayeurs, facteurs, télégraphe, domestiques.	—	30
Livreurs, employés de chemin de fer, chasseurs, ouvreurs de portières.	—	20 —
Hôtel, cercle, bains, divers.	—	50 —
Total.		322 fr.

Il y a environ un citoyen sur dix qui, sous cette forme ou sous une autre, paie le même tribut.

Il en résulte qu'en tablant sur 40 millions d'habitants en France, les Français paient de bon cœur, chaque année, francs : 4.000.000 × 322 = *un milliard deux cent vingt-huit millions* qu'ils ne doivent pas.

Il est autrement difficile de leur faire payer les impositions qu'ils doivent.

* * *

1er avril. — Reviens de l'enterrement de ce cher ami Z.

Ai calculé que chaque enterrement faisait la journée de 6 croque-morts, 1 maître des cérémonies, 1 prêtre, 4 cochers voitures funéraires.

Le cercueil représente également la journée d'un menuisier; les fleurs, d'une fleuriste; la fosse, d'un fossoyeur.

Or, il y a, par jour, à Paris, 130 enterrements, ce qui représente donc le gagne-pain de :

Croque-morts.	980
Maîtres des cérémonies.	130
Prêtres	130
Cochers.	520
Menuisiers.	130
Fleuristes.	130
Fossoyeurs.	130
Total.	2150

Si, d'autre part, nous tenons compte des 10.000 médecins, 3.000 pharmaciens, 2.000 infirmiers et gardes-malades... Si nous pensons aux employés des pompes funèbres, aux vêtements de deuil, aux lettres de faire part, nous concluerons :



Il est autrement difficile de leur faire payer les impositions qu'ils doivent.

S'il n'y avait pas de morts, il y aurait dix fois plus de gens qui mourraient... de faim.

* * *

3 avril. — Sors de chez le coiffeur.

Ai observé six clients. Chacun d'eux a été coupé de 2 à 6 fois, soit une moyenne de 40 entailles.



... les clients le lisent, se tordent, se font couper...

Nota. — Le barbier m'a obligeamment expliqué qu'il en était toujours ainsi le jour de l'apparition du journal le *Pêle-Mêle.* Les clients le lisent, se tordent, se font couper, c'est inévitable.

Calculons rapidement.

Il y a, dans Paris, 2.500 coiffeurs. Tablons sur une moyenne de 30 clients. Nous trouvons, dans la capitale seulement, que le *Pêle-Mêle* est la cause, chaque semaine, de 30 × 2.500 = 75.000 individus coupés.

Ceci représente par an :

3.900.000 individus tailladés; par suite, 3.900.000 mouchoirs salis et donnés à laver, soit à raison de 0 fr. 05 par mouchoir, *195.000 francs de blanchissage.*

Nous trouvons également un total de 15.600.000 entailles, soit en comptant 1/2 centimètre cube de sang par entaille, 7.800 décimètres cubes, donc 7.800 litres, par conséquent *assez de sang pour causer la mort de plusieurs centaines de braves citoyens!!!*

. . . .

Nous arrêtons ici les extraits du carnet de M. Ventrefort. Nous ne pouvons le suivre dans les calculs fantaisistes auxquels il se livre à propos de la note ci-dessus. Nos lecteurs pourraient nous taxer d'exagération. Quant à ceux qui voudraient voir dans ces extraits authentiques une réclame effrontée pour notre journal, nous sommes prêts à reconnaître que, si nombre de gens se font couper chez les coiffeurs parce qu'ils rient en lisant le *Pêle-Mêle*, il en est tout autant à qui la même mésaventure arrive... parce qu'ils bâillent.

Etienne Jolicler.

Poindinterrosserie.

Poindinterro, à grandes enjambées, arpentait la chaussée.

Un mendiant l'aborda et, d'une voix larmoyante :

— Je vous demande pardon, monsieur...

Poindinterro aussitôt l'interrompit et, étendant les mains à la manière d'un prêtre :

— Je vous accorde le pardon que vous me demandez, fit-il avec onction.

Là-dessus, il poursuivit sa route, laissant le mendigot plutôt perplexe.

Concours Mnémonique

Nous publierons, dans le prochain numéro, le résultat de ce Concours.

Pêle-Mêle Causette

Un lecteur me pose la question que voici : « En admettant, comme vous avez essayé de le démontrer, que l'Art disparaisse, un jour, de la surface du globe, quelle en sera la conséquence? Et d'abord, la vie vaudra-t-elle qu'on la vive, si on en retranche le superflu, c'est-à-dire le plaisir des yeux, celui de l'ouïe et celui du goût? »

A mon tour, je demanderai à mon correspondant s'il estime que la disparition de l'Art entraînera celle du plaisir.

Les spectacles de la nature ne nous resteront-ils pas dans leur éternelle splendeur? Et le chant des oiseaux, et le bruissement des cours d'eau, toutes ces harmonies qui concourent à l'hymne merveilleux et impérissable de la nature. Cette musique, la perdrons-nous? Quant au goût, c'est-à-dire au raffinement de l'art culinaire, aux savants mélanges, savamment présentés pour émoustiller notre appétit blasé, ne sommes-nous pas revenus déjà des fastueuses agapes en honneur autrefois.

Et qui oserait nier que, pour un estomac qui a faim, un simple morceau de viande cuite a plus d'attrait que la plus superbe pièce montée.

Pour ce qui est de la toilette, pensez-vous sérieusement que la mode féminine, avec ses accoutrements fantaisistes, est plus belle et plus seyante que l'antique peplum. Si vous professez cette croyance, jetez les yeux sur un journal de mode, non d'aujourd'hui, mais d'il y a une dizaine d'années.

Rien ne vous semblera plus grotesque que les costumes qu'à cette époque vous considériez, avec tout le monde, comme la quintescence du bon goût.

L'Art, en mourant, ne nous privera donc pas du plaisir, et la vie vaudra qu'on la vive tout autant qu'à présent.

Cependant, la disparition de l'Art aura des conséquences sociales inattendues. Pour étrange que cela puisse apparaître au premier abord, on peut affirmer que cette disparition résoudra un problème considéré généralement comme insoluble. Je parle de l'égalité.

Les philosophes ont, de tout temps, considéré l'égalité entre les hommes comme une utopie. Quoi qu'on fasse, disent-ils, la différence de force, d'adresse et d'intelligence, créera toujours de la supériorité pour les uns, de l'infériorité pour les autres.

Cela est vrai aujourd'hui, mais ne le sera peut-être pas toujours.

La vie est encore, à l'heure actuelle, une lutte entre individus, une guerre civile permanente où chacun cherche à s'élever au détriment des autres. Et le but de cette lutte, c'est la fortune.

En quoi la fortune est-elle donc si désirable?

En ce qu'elle représente le superflu, toutes les jouissances qui touchent à l'Art : bijoux, objets de luxe, riches toilettes, somptueuses habitations, et que sais-je encore.

Supprimez, maintenant, ce goût de superflu, et vous supprimez, du même coup, l'amour de la richesse, et, par conséquent, l'âpre course à la fortune.

Et voilà établie, sans l'aide des lois, sans révolutions, mais par la force des choses, l'égalité envers les hommes, mensonge d'aujourd'hui, vérité de demain.

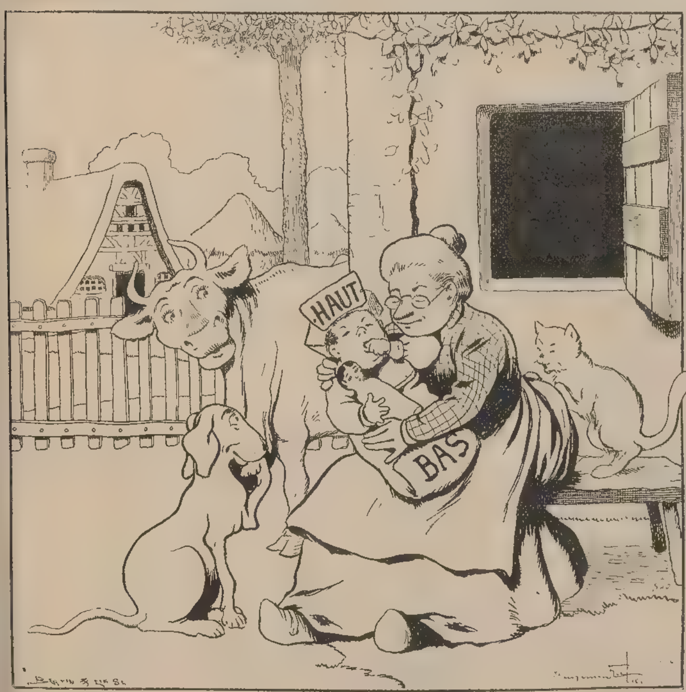
Ainsi, du cours rationnel de nos idées, surgira naturellement et indépendamment de notre volonté, l'application d'un principe de haute humanité.

Vous voyez que la disparition graduelle de l'Art n'est pas un présage malheureux pour les générations futures.

L'Art est un reste de barbarie.

Que mon correspondant veuille bien y réfléchir avant de crier au paradoxe.

FRED ISLY.



AUX CHAMPS

La nourrice myope ou la précaution utile.

RÉPARTIE

LE DOCTEUR (*au père Mathieu, convalescent*). — Vous vous plaignez à tort, mon ami, puisque vous allez aussi bien que possible. N'oubliez pas que je ne peux pas faire que vous deveniez jeune.

MATHIEU. — Aussi n'est-ce point là mon désir. Faites que je devienne vieux, c'est tout ce que je vous demande.

UN PARI

Mgr Ollivier (évêque d'Evreux en 1840) avait fait, avec un vicaire de la cathédrale, un pari au sujet d'un point d'histoire que chacun interprétait différemment.

L'enjeu du pari était... une dinde truffée!...

Ce fut le vicaire qui perdit.

Comme il ne se pressait pas d'exécuter ses engagements, l'évêque, le rencontrant un jour sur la promenade, lui rappela qu'il lui devait toujours sa dinde truffée.

— Je ne l'oublie pas, monseigneur, répondit le vicaire; mais, si je tarde un peu, c'est que les truffes ne sont pas fameuses en ce moment...

— Ta! ta! ta! s'écria l'évêque en riant... C'est un bruit que les dindes font courir!

Darwinisme.

Le capitaine d'un brick avait engagé un pilote pour remonter la rivière de Saïgon. Vers la tombée de la nuit, le capitaine, qui avait été content de ses services, lui dit de descendre dans l'entrepont pour prendre un grog.

Or, le capitaine possédait un orang-outang qu'il avait ramené de Sumatra, et qui était parfaitement dressé et habillé de vêtements tout comme un homme.

Tout en prenant son grog et en grignotant un biscuit, le pilote remarqua l'orang-outang qui se balançait dans un hamac.

— Pas mal de vent aujourd'hui, monsieur, lui dit-il.

Pour toute réponse, le singe haussa les épaules.

— Nous ne tarderons pas à jeter l'ancre dans le port de Saïgon, continua le pilote.

Pas de réponse.

— Voilà déjà les lumières des quais, poursuivit le pilote.

Mais cette troisième remarque resta sans réponse comme les précédentes.

Découragé de ce mutisme, le pilote remonta sur le pont, et ayant repris son poste à côté du capitaine sur le banc de quart, lui dit :

— Quel homme taciturne que monsieur votre père!



AU THÉATRE

La Dame. — ... Je viens d'atteindre mon cinquième lustre.



(A ce moment, le lustre de la salle tombe.)

Le Monsieur. — C'est, sans doute, le sixième lustre que vous avez oublié et qui se venge.

Honnêtes gens!

M. de Saint-Scrupule, petit propriétaire d'une écurie de course, ancien bookmaker enrichi par le pari au livre, ne fait courir que trois ou quatre fois dans la saison, mais toujours à *coup* sûr.

Ses chevaux habilement *tirés* à leurs premières sorties, battent un beau jour les grands cracks des écuries voisines et, partis à une cote très rémunératrice, donnent de superbes gains à leur propriétaire.

Nous voici, par un beau dimanche de juillet, dans le paysage ensoleillé de Maisons-Laffite. M. de Saint Scrupule cause à voix basse avec son fidèle entraîneur : Mac Doping.

Le Propriétaire. — Alors, mon cher Dop, vous en êtes certain. *Fleur de lotus* gagne aujourd'hui?

L'Entraîneur. — C'est la meilleure affaire de la journée. J'ai essayé la bête ce matin, elle bat son camarade de boxe *Lanturlu* d'une bonne longueur et ce dernier est d'une classe supérieure à celle de *Frédégonde*, la plus dangereuse adversaire de *Fleur de lotus*. Croyez-moi, c'est couru!

Le Propriétaire. — Ah! j'oubliais... faut-il mettre le jockey John Tire dans la confidence?

L'Entraîneur. — Gardez-vous-en bien, il est trop bavard et ferait baisser la cote.

. . . .

Cinq minutes après, de Saint-Scrupule et Mac Doping qui ont joué très cher *Fleur de lotus* à quatre-vingts contre un, suivent la course... John Tire monte *Fleur de lotus* qui suit très correctement le peloton. Le jockey, auquel on a recommandé de laisser filer la pouliche dans son action, persuadé qu'il est en selle sur le dernier des carcans, n'a pas mis un centime, même placé, sur sa monture.

Arrivé dans la ligne droite, John Tire qui croit *Fleur de lotus* au bout de son rouleau, lâche les rênes et demeure stupéfait car, en trois foulées, la pouliche a rejoint le cheval de tête.

Le Jockey. — Les brigands!... ils font un coup sans me prévenir!... Ah! mes gaillards, vous droguez *Fleur de lotus* sans m'en faire part... rira bien qui rira le dernier!

Trois secondes après, *Fleur de lotus* passe le poteau quatrième, battue d'une courte encolure seulement par le cheval précédent.

Huit jours après, John Tire se décide à faire un coup et va trouver M. de Saint-Scrupule.

Le Jockey. — Croyez-moi, monsieur, jouez *Fleur de lotus*.

Le Propriétaire. — Allons donc, c'est la plus mauvaise pouliche de mon écurie.

Le Jockey. — Quelle erreur!... Je vous assure que je suis certain de gagner.

Le Propriétaire. — Vraiment?

Le jockey fait un signe affirmatif et parle à l'oreille de M. de Saint-Scrupule.

Le Propriétaire (*convaincu*.) — Oh! alors!!... Mais j'y songe.. croyez-vous utile de mettre Mac Doping dans la confidence?

Le Jockey. — Gardez-vous-en bien, il est trop bavard et ferait baisser la cote.

. . . .

Un moment après, John Tire monte en selle et Saint-Scrupule regagne sa tribune, non sans avoir, tous deux, fortement arrosé *Fleur de lotus*.

Mac Doping, lui, n'a pas joué, il sourit malicieusement et murmure : « Ah! John, tu as voulu me rouler, l'autre jour... A nous deux, mon gaillard!... cette fois *Fleur de lotus* a son compte! »

En effet, on donne le signal du départ; John Tire maintient la pouliche au milieu du peloton, pendant les deux tiers du parcours, mais dès qu'il lui demande un effort, la bête s'effondre et c'est sous une pluie de coups de cravache qu'elle se place... sixième!!

Finalement, en vertu de cette loi qu'entr filous il faut s'entendre, le jockey et l'entraî neur s'avouent leurs torts et conviennent cett fois de laisser gagner *Fleur de lotus*.

L'Entraîneur. — Nous aurons dû nous met tre d'accord beaucoup plus tôt!

Le Jockey. — Parbleu!

L'Entraîneur. — Naturellement, pas un mo au proprio!

Le Jockey. Tu parles!... de Saint-Scrupul est trop bavard, avant cinq minutes tout l Jockey-Club jouerait la bête.

Dix minutes après, *Fleur de lotus* gagne d quatre longueurs et rapporte deux cent vingt huit francs pour cent sous!... Le jockey e l'entraîneur empochent la forte somme tandi que le propriétaire se demande, ahuri, s'il n' pas été roulé comme un simple joueur!

Honnêtes gens!!

Jean Kolb.

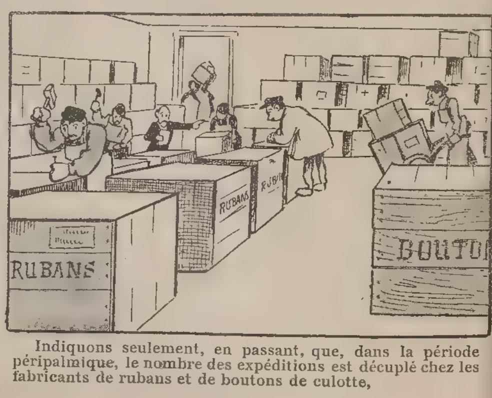
CONSÉQUENCES COMMERCIALES DES PALMES ACADÉMIQUES

— Qui donc a prétendu que les palmes, les belles violettes de palmes sont des hochets purement inutiles et simplement honorifiques ?

— Au contraire, c'est la richesse, c'est la vie d'une masse de commerces et d'industries à qui — Nil français — chaque promotion qui déborde vient apporter la moisson d'or



D'abord, pour les avoir ces palmes, combien fait-on, chez le ministre ou le député influent, de démarches et de courses dont le bénéfice immédiat est pour les membres de la courageuse corporation des cochers de fiacre.



Indiquons seulement, en passant, que, dans la période péripalmique, le nombre des expéditions est décuplé chez les fabricants de rubans et de boutons de culotte,

CONSÉQUENCES COMMERCIALES DES PALMES ACADÉMIQUES (*Suite.*)



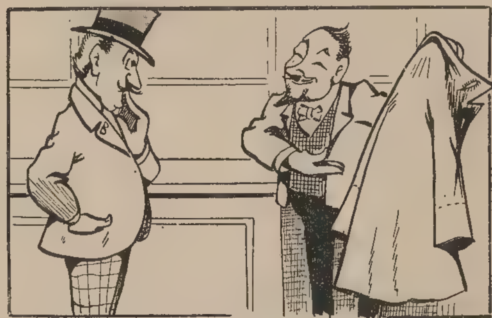
Au beau jour de la promotion, l'Etat est là, le premier, comme toujours, pour palper les beaux bénéfices sous forme d'excédents de recettes, provenant de l'envoi immodéré des télégrammes de félicitations.



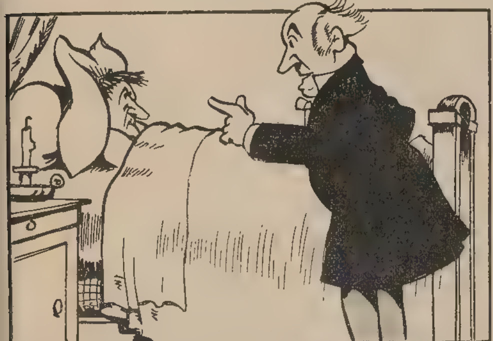
Puis viennent les marchands de champagne, car, quoiqu'elles soient violettes, tout le monde sait que les palmes *on les arrose*.



Nous avons aussi l'imprimeur, à qui chaque palmé commande trois ou quatre cents cartes avec son grade académique.



Les marchands de pardessus font aussi fortune, même si la promotion est en plein été, parce que ça fait toujours une boutonnière de plus.



Il y a encore (hélas!) les médecins et pharmaciens qui gagnent, car la jaunisse nous guette, nous qui espérions si bien nous voir dans la promotion, et dont l'espoir vient de sombrer encore un coup!



Enfin, surtout à nous autres, caricaturistes, l'époque de la palme fournit l'occasion d'échanger contre un sac de bons écus, une belle page comme la présente.

LOGIQUE

Premier Gueux. — Figure-toi que ce vieux rigou qui vient de passer, a eu le toupet de me dire que si je n'avais pas dépensé mon argent en boisson, j'aurais aujourd'hui une maison à moi!

Deuxième Gueux. — Et que lui as-tu répondu?

Premier Gueux. — Je lui ai fait remarquer qu'une maison ça ne se boit pas.

Commerçant jusqu'au bout

Sentant sa fin prochaine, Bluffard, le propriétaire des Grands Magasins du « Tout pour Rien », est allé chez son notaire pour y rédiger son testament,

— Je lègue, dicte-t-il, à chaque employé ayant accompli quinze ans de services dans ma maison, la somme de cinquante mille francs.

— Cinquante mille francs! se récrie le notaire. Vraiment, vous êtes par trop généreux!

— Mais non, réplique Bluffard en souriant, je désire que cela reste ainsi. Du reste, ajoute-t-il à l'oreille du tabellion, je n'ai pas dans ma maison un seul employé qui y soit depuis plus de cinq ans.

— Mais alors, à quoi bon?

— A quoi bon? répète Bluffard. Mais cela se publiera dans les journaux, et mes fils me sauront gré de ne pas avoir laissé échapper une occasion unique de leur procurer une grosse publicité gratuite



SAUVONS LES APPARENCES

— Le ministre titube fortement, la sortie va faire un effet désastreux sur le public... Comment faire?

— C'est bien simple, nous allons le porter en triomphe, le public n'y verra que du feu.

LES AGENTS. — Ah! bougre de sale poivrot! tu vas y passer à tabac! Est-il possible de se présenter dans un état pareil sur le passage d'un ministre.

Courrier Pêle-Mêle

Curiosités de la langue française.

Monsieur le Directeur,

C'est toujours ennuyeux de voir un lecteur dans l'embarras ou dans l'erreur; aussi vous demanderai-je la permission de renseigner — sans viser aucunement l'érudition pédante — votre correspondant qui signe du pseudonyme de J. Hache.

Sous ce titre : CURIOSITÉS DE LA LANGUE FRANCAISE, il s'étonne (dans le nº 7 du 18 février) des mots *architrave*, *architecte*, *soubassement*, *ineffable intrépide*, *inépuisable*, *impudent* et *insolent*; car, dit-il, nous n'avons ni *trave*, ni *tecte*, ni *bassement* (subst.), ni *effable*, ni *tré pide*, ni *puisable*, ni *pudent*, ni *solent*.

Ceci est vrai.

Mais M. J. Hache a perdu de vue que presqu tous les mots français sont tout simplemen des mots latins ou des mots grecs, déformé par les siècles. A la lueur de cette lanterne qu s'appelle l'*étymologie*, six des mots qu'il cite – sur huit — s'éclairent d'une lumière aveuglante.

Architecte, c'est le latin *architectus*, du gre *archos*, chef, et *tektôn*, ouvrier.

Architrave se compose du grec *archos*, che principal et du latin *trabes*, poutre.

Ineffable signifie : que la parole ne peu rendre, c'est le latin *ineffabilis*, de *in*, particul négative, et de *effari*, dire.

Intrépide, latin *intrepidus*, vient de *in* négati et *trepidare*, trembler.

Impudent se compose du latin *pudens*, mo deste, réservé, qui rougit, qui a honte, et d la particule négative.

Insolent, de l'éternel *in*, et du latin *solens* qui a coutume. Pour le coup, dira M. J. Hache quel rapport?... Voici : *Insolent* signifia d'abor insolite, sens aujourd'hui désuet. On aurai très bien dit, par exemple, de différents usage empruntés aux mœurs britanniques : *des nou veautés insolentes*. Puis *insolent* signifia : c qui choque par un excès insolite, et ce sens lu est resté. C'est ainsi que l'on dira : *M. Gréco poupoulos a au jeu une veine insolente.*

Vous voyez, monsieur le directeur, qu toutes ces étymologies sont fort simples nullement tirées par les cheveux (si tant es que les étymologies soient chevelues), et qu l'on ne pourrait aucunement, à propos d'elles renouveler l'épigramme du chevalier de Cailly

Celle-ci me semble assez drôle pour qu'ell vaille la peine d'être rappelée.

L'Arioste, dans son *Roland furieux*, donne l nom d'*Alfane* à la jument de Gradasse. L savant Ménage établit laborieusement qu *alfana*, mot espagnol signifiant cheval vigou reux, vient du latin *equus*. Sur quoi le cheva lier de Cailly prit sa piquante plume pou remarquer:

> *Alfana* vient d'equus, sans doute
> Mais il faut avouer aussi
> Qu'en venant de là jusqu'ici,
> Il a bien changé sur la route.

Reste à éclairer *soubassement* et *inépuisabl* M. J. Hache dit que nous n'avons ni subs tantif *bassement*, ni adjectif *puisable*. Bon!.. mais il me permettra de lui rappeler que nou avons *sous* et *bas*, et que nous avons aussi *épu sable*. Le soubassement, c'est ce qui est sous l bas d'une construction, d'un édifice. Inépu sable, c'est ce que l'on ne peut épuiser... pa exemple, la patience de ceux qui ont bien voul me lire jusqu'au bout.

Recevez, etc. Georges HAURIGOT.



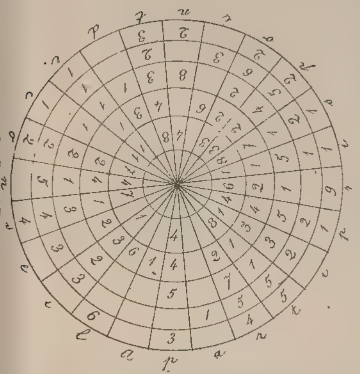
SOIRÉES DE BÉNÉFICE A LANDERNEAU

LE RÉGISSEUR. — Voulez-vous laisser ça, malhonnêtes!... Ce soir, c'est c'est le tour de Napoléon à ramasser les pommes.

Question interpêlemêliste

Pourquoi voit-on si peu de pièces de vingt-cinq centimes en circulation. A-t-on cessé d'en émettre ?
Quel succès ont-elles eu auprès du public

A. Dilly.



RÉSULTAT DU CONCOURS
DU
PROVERBE CIRCULAIRE

Comme on le voit, d'après le dessin de la solution que nous donnons ci-dessus, le proverbe que Poindir tèrro adressait à M'Harcel était le suivant :

A parti pris,
point de conseil.

Voici comment ont été attribués, de la façon habituelle, les prix annoncés, entre les concurrents qui nous ont adressé la solution exacte :

1er Prix : M. O. Soulier, 2, rue des Charbonniers, à Paris, qui gagne *une jolie montre en argent.*

2e Prix : M. Lurienne, à Lithaire (Manche), qui gagne *une garniture de bureau, monture argent.*

3e Prix : M. H. Sevestre, coiffeur, à Villenauxe-la-Grande (Aube), qui gagne *une boite de couleurs.*

4e Prix : M. E. Fouquier, 131, rue Beauvoisin, à Rouen, qui gagne *une boite de compas.*

5e Prix : M. Olgiati, 102, avenue Parmentier, à Paris, qui gagne *un coupe-papier ivoire et argent.*

6e Prix : Mlle Adèle Rouard, 46, rue de Turenne, à Paris, qui gagne *un cachet-figurine d'art.*

7e Prix : Mlle Marguerite Baudouin, école de filles de Mayenne-Est, à Mayenne, qui gagne *un signet ouvre-lettres.*

8e Prix : M. L. Allongue, 3, rue Dauphins, à Toulon, qui gagne *un signet ouvre-lettres.*

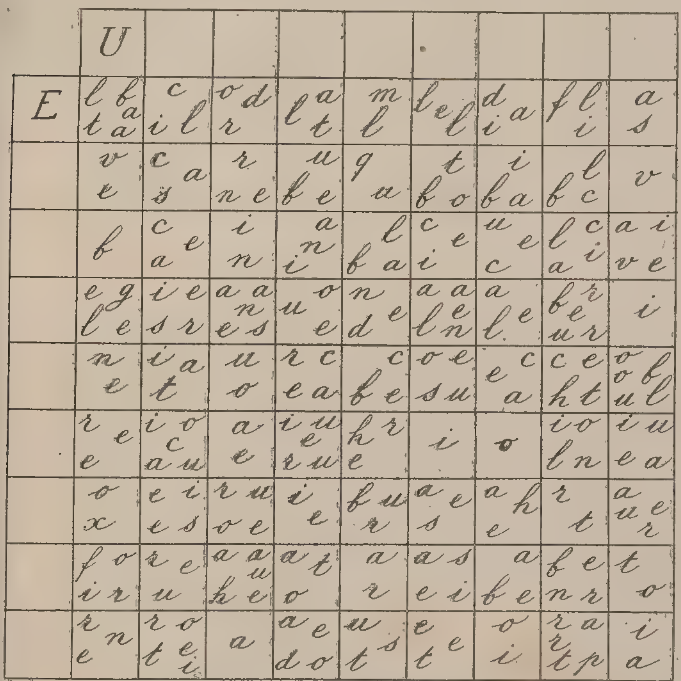
9e Prix : Mme Charles Gusse, 157e régiment d'Infanterie, à Lyon, qui gagne *un bloc-notes de poche.*

10e Prix : M. Friquet, 59, rue de Phalsbourg, Le Havre, qui gagne *un bloc-notes de poche.*



L'AVEUGLE ET LA BONNE DAME

L'Ame charitable. — Je lis dans le *Pêle-Mêle* que les aveugles sont souvent des imposteurs.
L'Aveugle. — Vous devriez faire comme moi, madame, je ne prends jamais au sérieux ce que je vois dans les journaux humoristiques.



ABCDEGHILMNOPRSTUV

GRAND CONCOURS
DU
DAMIER DE POINDINTERRO

Cinquième Série.

Il s'agit de placer les lettres majuscules que l'on voit sous le dessin dans les carrés laissés en blanc en haut et à gauche du damier (les lettres E et U ont été placées déjà, il n'y a plus qu'à s'occuper des seize autres lettres).

Si l'on prend alors une quelconque des quatre-vingt-une cases du damier, cette case se trouve forcément à l'intersection d'une colonne verticale (en haut de laquelle on aura placé une des lettres majuscules) et d'une rangée horizontale (à l'extrémité gauche de laquelle aura été placée également une autre majuscule).

Ces deux lettres majuscules, jointes aux lettre minuscules qu'on peut lire dans la case située à l'intersection de cette colonne verticale et de cette rangée horizontale, pourront former un mot.

Il en est de même pour les quatre-vingt-une cases du jeu.

Tous ces mots devront être des noms communs pris au singulier.

Les accents ne comptent pas.

Contrairement à la règle observée dans les trois premières séries, où les lettres placées en haut des colonnes devaient servir d'initiales aux mots formés dans ces colonnes, les initiales seront, pour les trois dernières séries, une quelconque des lettres entrant dans la formation des mots.

Prière de ne nous adresser les solutions des six séries de ce Concours que toutes ensemble, lorsqu'aura paru la sixième et dernière série, et conserver, pour le joindre à la solution, le bon à détacher ci-dessous.

GRAND CONCOURS
DU DAMIER DE POINDINTERRO
Cinquième Série

Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi de la solution.





LES MANNEQUINS

Les grands couturiers se servent de mannequins vivants, destinés à mieux faire apprécier à leurs c ientes la coupe savoureuse d'un vêtement, et il est regrettable que cette excellente idee soit mise seulement en pratique par ces industriels.

D'autres commerçants, les chirurgiens par exemple, pourraient très bien avoir aussi leurs mannequins.



Et les armuriers qui veulent véritablement que leur maison soit considérée comme maison de confiance, ne pourraient se dispenser d'avoir les leurs.



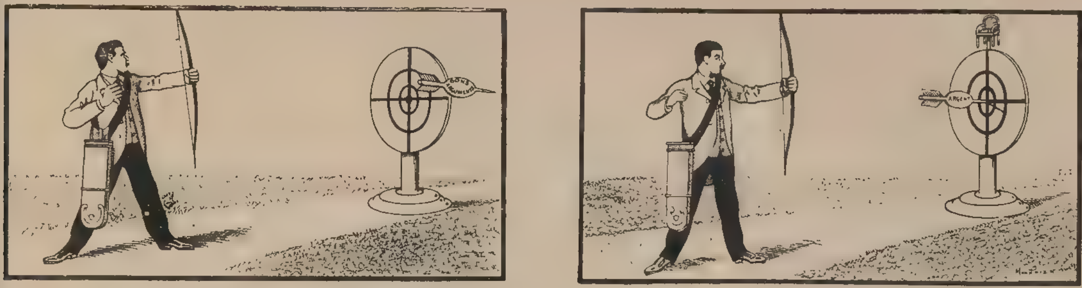
On ne peut pas cependant acheter les yeux fermés, et même les amateurs de liqueurs seraient ravis de pouvoir se rendre compte.



Une jeune fille qui épouse le vieux monsieur riche, un peu rhumatisant, a beau l'assurer de son dévouement, cela ne convaincra jamais le fiancé comme une démonstration pratique.



Et où le besoin du mannequin s'affirme encore plus, ce sera lors de l'inauguration des nouvelles lignes du Métro — avec toutes ces malfaçons, sait-on jamais...



LES BONS ARGUMENTS ET L'ARGENT

Le Candidat Député. — Voilà dix ans que j'essaye avec ces flèches marquées : *Bons arguments*, et je passe toujours à côté. Si j'essayais une autre marque.

— A la bonne heure ! avec la marque « Argent », la première flèche porte au but et me fait sortir mon petit fauteuil parlementaire.



L'administration du Métro, à la suite d'un dessin de Luc Leguey, paru dans le numéro du 11 février, plaisantant la façon dont les voyageurs sont comprimés dans ses voitures, a prié notre journal de lui montrer comment il fallait s'y prendre pour satisfaire le public. Piqué au vif, notre collaborateur Poindinterro a aussitôt endossé l'uniforme de la Compagnie et, s'étant rendu dans la première voiture venue, y a trouvé les voyageurs serrés à faire pitié.



Il s'est empressé de les placer selon son bon sèns pratique et vous voyez, qu'il a vite résolu le problème.

LE MALHEUR DES UNS...

Il ne suffit pas de monter une boutique et d'attendre la clientèle il faut savoir la provoquer à venir.



Lavisé s'est établi fabricant de glaces. Il a commencé par s'installer aux environs d'une ville manufacturière. Croyez-vous qu'il va attendre les clients les bras croisés? Non.



Il a un placier, généralement un député. C'est un placier en grève.



Pas un ne s'entend comme lui, lorsque la grève des ouvriers horlogers a pris fin, à fomenter celle des garçons épiciers ou des employés des pompes funèbres.



Il en resulte des monomes et manifestations dans les grandes artères de la ville...



... suivis de bris de glaces nombreux...



... et, par suite, de commandes importantes pour la maison Lavisé.

Manifestants et pompiers.

Parmi les récentes manifestations qui ont eu lieu dans les églises, à propos des inventaires prévus par la loi de séparation, quelques-unes se sont terminées par l'intervention des pompiers, ces artilleurs de la pièce humide, qui, pour disperser les protestataires, les ont arrosés d'eau. Cela valait mieux que de répandre le sang.

Le mérite de cette solution plutôt comique revient au maréchal Mouton, comte de Lobau, un de ceux qui avaient trouvé leur bâton de maréchal dans leur giberne de simple soldat.

Lobau était, suivant l'expression du temps, « un brave à trois poils ». Il s'était distingué à Novi, à Gênes, à Iéna, à Friedland, en Espagne; à Essling, il avait décidé de la victoire. Il avait fait la campagne de Russie et celle de Waterloo. Aussi, Napoléon Ier, qui l'avait en haute estime, disait-il de lui, en jouant sur les mots : « Mouton, c'est un lion sous la peau d'un mouton. »

Lorsque La Fayette donna sa démission de commandant de la garde nationale de Paris, peu de temps après l'avènement du roi Louis-Philippe, celui-ci, qui connaissait Lobau de longue date, le nomma à ce poste, et, peu après, le créa maréchal de France.

En ce temps-là, les émeutes étaient fort nombreuses. Les bonapartistes, mécontents de la proclamation de la monarchie, s'assemblaient presque tous les soirs sur la place Vendôme, autour de la colonne, et tâchaient de soulever le peuple en faveur de leur cause ou en faveur de la république.

Le roi Louis-Philippe, qui tenait à les rallier plutôt qu'à les écraser, s'opposait fermement à ce qu'on employât la force contre eux.

C'est alors que le maréchal Lobau eut une idée ingénieuse. D'accord avec M. Delessert, qui était alors préfet de police, il fit venir les pompiers, et, après les sommations légales annoncées par un tambour, il commanda le feu.

Ce fut, en réalité, l'extinction des feux. Des jets puissants inondèrent la place. Ceux qui voulaient crier recevaient un jet d'eau en plein sur la figure. Les poings tendus faisaient panache d'eau, et les chapeaux voguaient autour de la colonne. Les manifestants qui résistaient étaient renversés par une trombe liquide, et, bientôt, la place Vendôme ne fut plus qu'un vaste marécage où pataugeaient les humides émeutiers, où les derniers protestaires se relevaient avec peine, secouant leurs vêtements imbibés d'eau, et s'en allaient, au milieu des rires ironiques de la foule, massée près des boulevards.

La révolte — c'est le cas de le dire, — était noyée.

Il n'y eut pas de morts, il n'y eut même pas de blessés. Peut-être, parmi les arrosés, quelques-uns attrapèrent-ils des rhumes ou des fluxions de poitrine, mais l'histoire est muette sur ce point.

Comment se venger d'une spirituelle répression de l'émeute, si ce n'est avec de l'esprit?

On fit des caricatures. On appela le maréchal Lobau « l'artilleur de la pièce humide », et, comme le gouvernement s'affirmait un gouvernement « de juste milieu » entre les royalistes et les républicains, on chanta dans les rues, sur un air de pont-neuf :

C'est la seringue
Qui vous distingue,
Partisans du juste milieu!...

On riait aux Tuileries, on riait sur le boulevard, on riait dans les faubourgs; jamais Paris ne fut si gai au lendemain d'une émeute. Vainqueurs et vaincus ne nageaient pas dans les mêmes eaux, mais tous s'accordaient à reconnaître que le parapluie était plus que jamais de saison.

La plus grosse objection qui était faite au gouvernement venait de ce que le roi était en contradiction avec lui-même. N'avait-il pas renoncé, en montant sur le trône, aux pompes de la monarchie? Et voilà qu'il venait de se servir de pompes contre ses adversaires! Il est vrai que ce n'était pas les mêmes!...

Un jour, sous l'Empire, alors que M. de Chasseloup-Laubat était ministre-président du Conseil d'État, on craignait des troubles sérieux dans Paris; on annonçait une démonstration populaire qui pouvait fort bien dégénérer en émeute.

Inquiet, le ministre se promenait de long en large dans son cabinet, les mains croisées derrière le dos. Tout à coup, il se dirigea vers la fenêtre. Il pleuvait à verse.

— Ah! s'écria-t-il, soulagé, nous sommes sauvés! Il n'y aura pas d'émeute!...



LE PAYSAN ET LE CHAUFFEUR FACÉTIEUX

— C'est une voiture pour la course que vous avez là? ça doit coûter rudement cher; à combien qu'ça monte?
— Cinquante à l'heure.

— Vous ne me comprenez pas, je vous demande combien qu'ça coûte?
— Vingt-cinq centimes de pétrole tous les trois kilomètres.

— Mais non, je vous demande *quel est le prix*.
— Un objet d'art.



— Décidément, je vois que vous ne me comprenez pas, je vous demande combien a coûté votre voiture.
— Elle a déjà coûté la vie à cinq personnes.

L'eau, en effet, a une singulière vertu pour calmer les esprits. On ne fait pas une révolution avec des canards. Si le 14 juillet 1789 avait été une journée pluvieuse au lieu d'être une journée resplendissante de soleil, peut-être la Bastille serait-elle encore debout, et, avec elle, l'ancien régime.

H. J.

FALLIÈRES INTIME

Le nouveau Président de la République est entré à l'Elysée avec des mœurs quasi-spartiates : il ne fume pas et il n'a jamais touché une carte.

Cependant, comme feu Grévy, il est amateur de billard, et il fait volontiers ses cent points après déjeuner. Mais pousser le long des bandes les trois billes d'ivoire, ou bien les « ramasser » dans un coin pour la série, n'est pas considéré par M. Fallières comme un jeu ; c'est, à son avis, un simple sport.

Aussi bien, le billard, inventé pour faciliter les digestions laborieuses de Louis XIV, resta longtemps un divertissement de princes et de princesses, et on n'ignore pas que la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, y était d'une assez jolie force.

Notre Président, sans se targuer de sang-bleu, n'est pas précisément une mazette à ce noble jeu, et il a roulé plus d'une fois, au grand café de Mézin, les plus notoires champions locaux.

Félix Faure était le Brummel de l'Elysée ; M. Fallières est d'une élégance beaucoup moins raffinée. Ainsi, on a eu toutes les peines du monde à lui faire remplacer par la protocolaire cravate blanche, la cravate à pois genre papillon qu'il porte depuis trente ans.

On a dit que le nouveau Président ferait restaurer à son intention le château d'Azay-le-Rideau.

N'en croyez rien : M. Fallières aime trop son Lot-et-Garonne pour le troquer contre les bords de la Loire. Il continuera donc de passer toutes ses vacances au Loupillon, dans sa maison carrée, aux volets rouges, qu'agrémente un magnifique jardin où Mlle Anne Fallières cultive des roses et des chrysanthèmes.

Et là, sous les arbres au feuillage protecteur, il goûtera, comme par le passé, ce fameux cru du Loupillon qu'il cultive amoureusement.

Voici, d'ailleurs, une pièce de vers que M. Fallières, poète à ses heures, a consacrée à la vigne :

> Le feuillage le plus joyeux,
> A la plus merveilleuse ligne,
> Au contour le plus gracieux,
> C'est celui qui pousse à la vigne.
>
> La fleur, la plus divine fleur,
> Teinte exquise, parfum insigne,
> Délicate et chaste couleur,
> C'est celle qui naît de la vigne.
>
> Le breuvage le plus vermeil,
> Le plus cordial, le plus digne,
> Est celui que le gai soleil
> Nous prépare au fruit de la vigne.
>
> Et le feu le plus pétillant
> S'allume quand on se resigne
> A détruire le pauvre plant,
> Le plant généreux de la vigne.

Combien de poètes, même de l'Académie, n'en feraient pas autant.

J. Y.

Les Commandements de Jefferson

Thomas Jefferson, qui naquit en 1743 et mourut en 1826, fut, on le sait, le troisième président de la République des Etats-Unis. Comme son compatriote Benjamin Franklin, il a laissé, joint à sa réputation d'homme d'Etat, le renom d'un moraliste distingué. Ses dix commandements sont d'excellents conseils pour la conduite de la vie. Ils sont peu connus. Les voici :

I. — Ne renvoyez pas à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.

II. — N'employez pas autrui pour ce que vous pouvez faire vous-même.

III. — Ne dépensez pas votre argent avant de l'avoir gagné.

IV. — N'achetez jamais l'inutile, sous prétexte que c'est bon marché.

V. — La vanité et l'orgueil coûtent plus que la faim et la soif.

VI. — Ne nous repentons jamais d'avoir mangé trop peu.

VII. — Rien n'est fatigant si c'est fait de bon cœur.

VIII. — Que de chagrins nous ont donnés des malheurs que notre imagination nous faisait craindre et qui ne sont jamais arrivés!

IX. — Prenez toujours les choses par le bon bout.

X. — Si vous êtes mécontent, comptez jusqu'à dix avant de parler, et jusqu'à cent si vous êtes en colère.

J. Hache.

UN MOT DE CHRISTIAN IX

On sait que le roi de Danemark, Christian IX, qui vient de mourir, laissant derrière lui des regrets unanimes, était le plus simple des hommes. On rapporte de lui nombre d'anecdotes qui prouvent son dédain du faste et surtout de la réclame. En voici une qui est, — croyons-nous, — peu connue.

Un jour que Christian IX visitait, à l'improviste, une école primaire de la banlieue de Copenhague, il lui vint à l'idée de poser aux enfants cette question :

— Quels ont été les grands rois du Danemark?

Les garçonnets en citèrent plusieurs, et l'instituteur, qui suait à grosses gouttes, attendait, mais en vain, celui de Christian IX. Enfin, un écolier plus avisé que les autres le prononça, au grand soulagement du maître d'école.

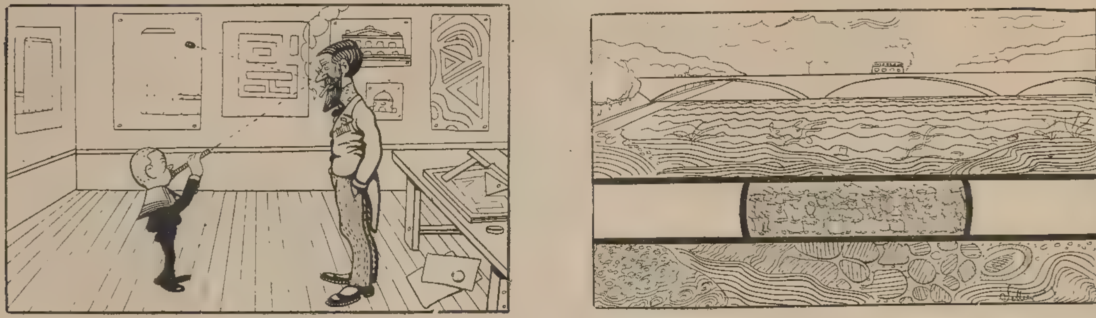
— Ah! ah! fit le monarque... Et dis-mo mon petit, qu'a-t-il fait de grand, le roi Christian IX?...

Embarras de l'enfant, qui finit par avouer qu'il n'en savait absolument rien.

Alors, le roi de s'écrier en souriant avec bonhomie :

— Ne te trouble pas, mon ami, je ne le sais pas davantage!...

H. J.



PETITE CAUSE GRAND EFFET

Le grand ingénieur Berlier cherchait une idée. Pendant ce temps, son fils, Toto, après avoir mâché une boulette de papier, la plaça dans un tube de fer et la lança irrespectueusement à la figure de son père.

Au lieu de lui donner la gifle qu'il avait méritée, le grand ingénieur, s'étant frappé le front, se précipita sur une feuille de papier et y traça fiévreusement des lignes... Le Métropolitain tubulaire qui passe sous la Seine était inventé.

DE NOS LECTEURS

Les commandements du bon bureaucrate

A Georges Omry.

De bon matin te lèveras
Plus par hygiène qu'autrement ;

D'un croissant tu déjeuneras
Sans te presser aucunement.

Sur les boulevards flâneras
Jusqu'à neuf heures simplement ;

A ce moment tu te rendras
A ton bureau bien posément ;

A la patère suspendras
Avec soin ton habillement ;

Jusqu'à dix heures rogneras
Tes ongles très tranquillement ;

Puis tes papiers tu classeras,
Mais pour la forme seulement.

Onze heures sonnant, tu pourras
Brosser un peu ton vêtement,

Et les mains tu te laveras
Pour sortir convenablement.

A midi tu déjeuneras
Sans plus penser au règlement.

Un bon cigare t'offriras
Pour digérer commodément.

A deux heures tu rentreras
A ton bureau : c'est le moment !

Jusqu'à trois heures tu pourras
Dormir un peu... parfaitement.

Le guichet jamais n'ouvriras
Que ne pouvant faire autrement.

Parfois le public entendras
Dire son mécontentement ;

Alors les portes fermeras
Pour éviter l'encombrement.

A quatre heures tu parleras
Au chef pour ton avancement.

Ton pardessus tu reprendras
Ton haut-de-forme mêmement ;

Puis le bureau tu quitteras
Avec plaisir assurément ;

Et le lendemain tu n'auras
Qu'à refaire pareillement...

Edouard Hamon.

Les bizarreries des instruments d'optique.

Nos sens, chacun le sait, sont sujets à beaucoup d'erreurs ; notre œil principalement. Mais c'est lorsque nous nous plaçons dans des conditions d'observation qui ne nous sont pas habituelles, que nous sommes sujets à commettre les plus monumentales. En particulier, quand nous nous servons d'un instrument d'optique, une fausse interprétation d'un détail, en apparence insignifiant, peut nous amener à des conclusions extraordinaires ; de même pour un défaut très minime de cet appareil.

Je ne parlerai pas des résultats fantastiques auxquels aboutit presque tout novice dans le maniement du microscope, l'aspect d'une simple bulle d'air dans une préparation donnant lieu de sa part à des interprétations invraisemblables,

Mais il peut être curieux de connaître les descriptions vraiment surprenantes qu'ont données de leurs observations des hommes d'une valeur remarquable, plus novices, du reste, qu'un étudiant de nos jours, alors que la science du microscope n'existait pas encore et que les imperfections de cet instrument, tout récemment inventé, étaient aussi nombreuses que graves.

Le microscope n'était pas, en effet, ce qu'il est de nos jours : énorme et peu commode à manier, il ne se prêtait guère à des recherches suivies et passait plutôt comme un instrument de curiosité que comme un instrument de laboratoire capable d'aider à des travaux sérieux. Il présentait un énorme défaut : séduits par le désir d'obtenir de forts grossissements, les constructeurs n'avaient pas attaché assez d'importance au fait qu'augmenter le grossissement sans augmenter en même temps la netteté, était un moyen sûr d'arriver à des renseignements erronés, et qu'il était illusoire de compter obtenir des résultats sérieux dans de telles conditions.

Ainsi s'expliquent la plupart des descriptions, d'autant plus désopilantes qu'elles sont plus détaillées, que fournissent sur beaucoup de sujets les premiers anatomistes qui se servent du microscope. Une tendance singulièrement curieuse était de voir dans tout animalcule quelque approximation plus ou moins burlesque de la forme humaine, quelque ressemblance plus ou moins vague avec un diablotin, un lutin, un kobold.

L'un d'eux nous représente un infusoire comme ayant une belle figure humaine, pourvue de formidables moustaches, au front bizarre, aux sourcils hérissés, coiffée d'un bonnet étrange rappelant l'aspect d'un cœur de carte à jouer renversé ; le tout muni de six pattes et d'une queue faisant suite au menton.

Ces regrettables illusions d'optique, dont on pourrait servir bien d'autres exemples, eurent pour résultat de faire tomber les recherches microscopiques dans une profonde défaveur. Beaucoup de savants firent preuve à leur égard d'une véritable répulsion, comme le montre le terme d' « illusions microscopiques » qu'ils emploient encore couramment vers le milieu du dix-neuvième siècle. L'un d'eux déclare le microscope « plus propre à nous tromper qu'à nous éclairer ».

Le microscope n'a pas été seul à causer des ennuis aux savants. Le télescope a eu aussi ses bizarreries. On connait, par exemple, le curieux aspect de la planète Mars dont la surface est sillonnée de crevasses qu'on a tout d'abord appelées des canaux. Un beau jour, ces canaux apparurent tous dédoublés. Quelle est la cause de ce singulier phénomène ? On a beaucoup controversé, mais, — et c'est l'avis de quelques-uns, — une imprécision dans certaines observations, une imparfaite netteté de quelque verre, une inexactitude presque inappréciable de mise au point, n'y sont-elles peut-être pas pour beaucoup ?

D'ailleurs, pour prendre un instrument d'un usage plus courant, l'objectif du photographe n'a-t-il pas aussi ses caprices, et les déformations qu'il fait subir aux images n'a-t-il pas souvent donné, à l'amateur ahuri, des effets au moins inattendus ?

Mais ne nous en plaignons pas trop. Nous ne saurions guère voir les choses que déformées, embel-



LES ÉLECTIONS

— Où vas-tu ?
— Je vais voter !... Je vote pour Chose !
— Moi, je vote pour Machin... N'y allons pas, ça ne changera pas le résultat.



DE L'INCONVÉNIENT DES GUICHETS

— On a beau être dans l'indigence, on peut toujours se laver les mains, nom d'une pipe!

— Si you plaît, massa?

lies ou enlaidies, grossies ou rapetissées, et le langage de tous les jours le prouve suffisamment. N'accuse-t-on pas certaines gens de tout voir « par le gros bout de la lunette », d'autres de voir « tout en noir » ou « tout en bleu ».

Certains philosophes prétendent que nous ne saurions voir les choses qu'à travers un prisme. Kant soutient que nous sommes semblables à un homme qui naîtrait avec des lunettes bleues, sans pouvoir jamais rien regarder qu'à travers ces lunettes, et ne pourrait saisir des réalités que certaines apparences plus ou moins trompeuses. L'art, disait Zola, est un coin de nature vu à travers un tempérament ; il est à croire que, sans « faire de l'art » et en dehors de tout sentiment esthétique, nous ne voyons jamais qu'à travers notre tempérament particulier. Et puisque nous serons toujours victimes de quelque illusion d'optique ou de quelque défaut de notre vue, ce que je souhaite encore le plus volontiers au lecteur, c'est l'agréable daltonisme qui fait voir *tout en rose*.

HAUSEL et GRETEL.

Un mot de Gluck.

Le compositeur adorait l'argent et la bonne chère. Un jour, dans un salon, on lui demanda ce qu'il aimait le plus au monde.

— Trois choses, répondit-il : l'argent, le vin et la gloire.

On se récrie :

— Comment, pour vous, la gloire vient après l'argent et le vin? Vous n'êtes pas sincère.

— Je suis on ne peut plus sincère, riposta Gluck, et voici pourquoi : Avec de l'argent je m'achète du vin, le vin réveille mon génie, et mon génie m'apporte la gloire.

MARIE-BLANCHE.

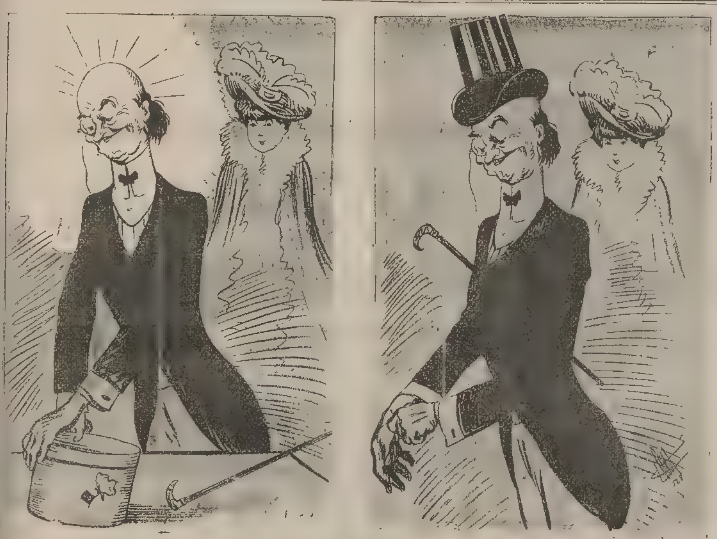
Chez un marchond de curiosités.

— Oh! la charmante jardinière, elle est ancienne, n'est-ce pas?

— Non, madame, elle est moderne.

— Quel dommage, elle *était* si jolie!...

MARIE-BLANCHE.



MYSTÈRE

— C'est drôle, quand je mets mon huit reflets... ... il fait moins clair dans la chambre.

L'art de mendier.

LE MENDIANT. — Monsieur, il me semble que vous avez perdu votre bourse.

LE PROMENEUR (*tâtant sa poche.*) — Non.

LE MENDIANT. — Alors, monsieur, veuillez me faire une petite charité, S. V. P.

MARIE-BLANCHE

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 11, du 18 mars 1906.)

(Nº 7.) **LOGOGRIPHE CROISSANT ET DÉCROISSANT**, par Faro.

Consonne — Fleuve — Parasite — Carnassier — Instrument d'optique — Roue de bois — Volatile — Prend à bail — Choisi — Article — Consonne.

(Nº 8.) **PÊLE-MÊLE**, par Fido.

Vace utat sed yxeu sohsec tes esd li qu peluré en vito no not uqi li momec uq.

Reconstituer chaque mot et les mettre dans l'ordre, de façon à former une phrase exprimant une pensée.

(Nº 9.) **TRIANGLE SYLLABIQUE**, par N. R

■ ■ ■ ■
■ ■ ■
■ ■
■

Percé de petits trous — Partie de la plante — Apparence — Venu au monde.

(Nº 10.) **CURIOSITÉ**, par Valérius.

× × × × × ■ ■ ■
× ■ ■
× × ■ ■ ■
× × × × × ■ ■
× × × × × × ■ ■
× × × × × × ■ ■ ■
× × × ■ ■
× × × ■ ■

Trouver des mots signifiant :

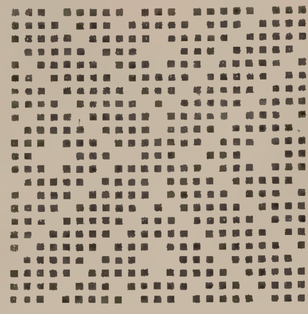
Siège — Cadeau — Principe des nombres — Aiguë — Oiseau — Etat d'une personne hors de la voie du salut — Rêve — Ombellifère.

Chaque rangée de × donnera un nouveau mot, et ces mots, lus dans l'ordre, donneront un proverbe.

(Nº 11.) **CARRÉ AJOURÉ**, par Punch.

Oiseau — Met (vieux) — Enleva — Retourne — Vase — Songea — Joint — Proverbe — Œillet — Corps simple — Absorba — Partie du théâtre — Large sillon — Ancienne prison —

Affluent du Congo — Romancier — Voile — Appareil d'élévation — Consonne — Conduisit — Du verbe Etre — Propre — Qui parle mal — Consonne — Conjonction — Excita — Avaler — Limite — Conjonction — Adjectif indéfini — Tendit un cordage — Demoiselle — Servante — Terroir — Mouvements nerveux — Député corse (1797) — Voyelle — Morceau de lard — Authentique — Voyelle — Possédée — Jeta l'ancre — Sellée — L'une des Cyclades — Voyelle — Plante de la famille des ombellifères — Palmier — Sens — Eau de fumier — Petit poème — Interjection — Concède — Jeu de cartes — Elément — Adjectif possessif — Amie — Physicien allemand (1787-1854) — Poche — Canton — A la charrue — Venue au monde — Rivière d'Italie — Tombé — Quadrupède — Lieu de supplices — Chef-lieu de canton — Cheval — Enfer — Voyelle — Plat — Construite — Flatte — Entourée d'eau — Consonne — Procédé — Dieu, fils de l'Aurore — Consonne — Province d'Espagne — Territoire des Etats-Unis — Oiseau — Bouchon — Bateau — Sut se soustraire — Sorte de germandrée — Coutume — Se moque — Sac — Roman de Chateaubriand — Préposition — Consonne — Tumeur à la tête — Canton suisse — Canton suisse — Lettre grecque — Voyelle — Anneau — Animal annelé — Nommé — Supporta une grande fatigue — Enveloppe de fruit — Calcaire — Rendu stu-



pide — Aromatisa — Département — Mot latin liturgique — Petite — Mot latin liturgique — Vin d'Italie — Général américain — Quadrupède femelle — Abîme — Arbre — Du verbe Etre.

(N° 12.) **FANTAISIE**

par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Trouver la signification des termes suivants :

Habitants d'une ancienne contrée de l'Afrique — Surprendrais — Dégoûts — Au moyen âge, vassal possédant un domaine, qui doit hommage au suzerain — Bigarrure d'une peau mouchetée — Petit meuble de cuisine — Copiste de musique — Barques légères — Enduites d'une certaine substance résineuse.

Enlevez à chacun des mots trouvés un certain nombre de lettres avec lesquelles vous formerez des mots signifiant :

Disloqué — Poisson — Possédée — Nid d'aigle — Véritable — Eprouvé — Enlever — Quantité déterminée — Situées.

Les lettres restantes, anagrammisées, formeront de nouveaux mots qui donneront, lus dans l'ordre, un vers connu de la littérature française souvent cité proverbialement.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

PETITE CORRESPONDANCE

M. G. 2. — Vous serez renseigné là-dessus en vous adressant directement au service du personnel de ces établissements.

M. Francourt. — L'administration garde le nom de la personne qui apporte l'enfant, mais dans les conditions que vous dites, la chose paraît bien hasardeuse.

F. C. — Ces vers sont trop connus pour être rappelés. Merci.

E. C. — Il n'y a aucun inconvénient en ce que chacun, en cela, suive son idée propre.

M. E. Poitvin. — Il suffit de lui exprimer très simplement les souhaits de bonheur qu'on forme pour lui, et d'y entremêler quelques mots gracieux pour la mariée.

M. E. d'Avaric. — Ils n'ont absolument aucun usage. C'est une légende. Voir Bibliographie.

Petite Telef. — Tous nos remerciements et souhaits analogues pour vous, de notre part.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

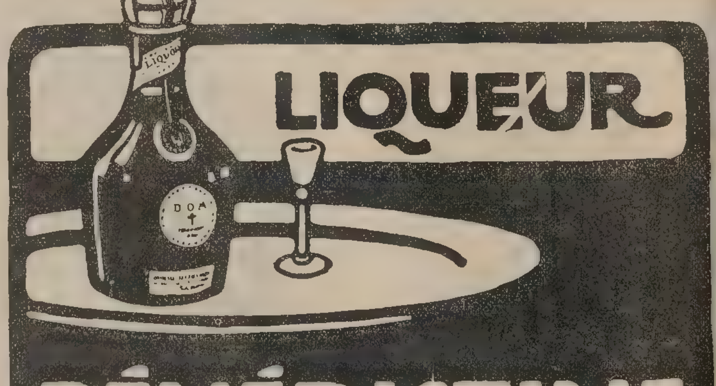
Le chemin de fer électrique du Fayet-Saint-Gervais à Chamonix sera maintenu en exploitation pendant tout l'hiver 1905-1906, pour le transport des voyageurs, de leurs bagages et des marchandises à grande vitesse.

Des hôtels restent ouverts à Chamonix toute l'année.



AU THEATRE

L'Ouvreuse. — On ne passe pas par cette porte, elle est toujours fermée à clef. C'est la porte de secours.



12e ANNÉE — N° 13.

10 Centimes

1er AVRIL 1906

Le Pêle-Mêle

12e ANNÉE — N° 13.

10 Centimes

1er AVRIL 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

POISSON D'AVRIL, par Luc LEGUEY.



LA MARCHANDE. — Arrêtez, monsieur, pour vos deux sous vous prenez deux numéros au lieu d'un. C'est une vilaine farce de premier avril.

AUJOURD'HUI, 1er AVRIL, EXCEPTIONNELLEMENT DEUX NUMÉROS POUR DIX CENTIMES !!!

MALASSIS

Sous la vaste coupole de la salle de réunions publiques, plus de deux mille auditeurs se pressaient.

Au milieu d'une lourde atmosphère, épaissie encore par l'odeur âcre de la fumée des pipes, Malassis pérorait. Malassis, le bavard adulé de cette foule avide d'illusions, Malassis à la large lavallière flottant sur le thorax boutonné haut de velours groseille, les longs cheveux rejettés en arrière, la barbe hirsute, le visage coloré, Malassis traitait ce soir-là un sujet passionnant.

Sur des emplacements de murs disponibles, à la devanture de certains bars, une éclosion d'affiches manuscrites s'était révélée la veille aux passants, invitant le « prolétariat » à venir entendre la bonne parole, le lendemain soir, au Grand Alcazar.

Et les « prolétaires » étaient accourus.

Bien qu'il fut très apprécié par le populaire, le talent oratoire de Malassis ne planait guère au-dessus de la médiocrité. Phrases ronflantes, souvent creuses; aphorismes ambigus et paradoxes plus ou moins heureux. Cela sentait les lectures hâtives, l'absence de méthode et les lieux communs ramassés un peu partout.

D'intempestifs pataquès, surnageant de temps à autre à la surface de ces périodes, ainsi que des cheveux sur le potage, émaillaient ses discours, pour l'agrément d'adversaires plus avertis et la félicité des loustics, tapis dans le fond des salles de réunions publiques.

C'était lui, Malassis, qui, un soir d'agapes politico-humanitaires, emporté par la chaleur communicative des banquets, avait déclaré « qu'on le verrait toujours à son poste, quand le clairon du parti battrait le rappel! »

Cette perle lui valut, le lendemain, les honneurs d'une boutade du célèbre polémiste Camenbert.

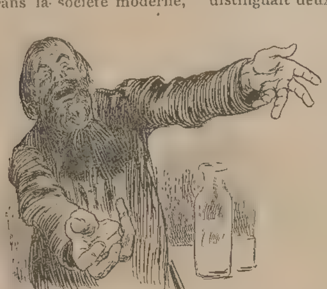
Mais qu'importait qu'il ne possédât pas le verbe d'un avocat de Cour d'assises; son toupet et l'abondance des gestes y suppléait.

C'était du moins l'opinion de l'auditoire. Celle du cordonnier Grenache, président de la réunion, et des assesseurs : Lambouti, Kausanof, Le Guen et Lescure. Ceux-ci, renversés sur le dossier de leurs chaises, en des poses extatiques, les yeux perdus dans le vide, affirmaient, à chaque instant, par d'énergiques hochements de tête, leur étroite communion d'idées avec l'orateur, quand ils ne portaient pas brusquement le buste en avant pour donner le signal des applaudissements.

Les affiches avaient annoncé : le camarade Malassis traitera l'importante question des castes et de l'argent.

Après un court préambule, Malassis était ntré tout de suite dans son sujet.

Dans la société moderne, distinguait deux



... *l'argent, il la prenait et la partageait entre tous les humains !*

castes : les *borgeois* et les *ouveriers*. Iniquité sociale qui devait disparaître devant le sentiment grand, beau, admirable, de fraternité universelle, dont tous les peuples étaient assoiffés! Plus de classe dirigeante, plus d'opresseurs buvant, à longues gorgées, la sueur du peuple, se repaissant de sa graisse et se vêtissant de la laine prise sur son dos!

Et pour arriver à ce résultat nécessaire, que faisait Malassis?

En deux mots, il allait le dire!

La face apoplectique, il se ruait au bord de l'estrade.

L'argent, auteur de tout le mal, l'argent, il *la* prenait et *la* partageait entre tous les humains!

O ce succès! Ce furent des acclamations, puis une tempête de hurlements, où l'on sentait de la joie et des vieilles rancunes mélangées.

Pris d'une belle ardeur, Grenache martelait la table à grands coups de poings, en criant à tue-tête :

— Le camarade a raison! Partageons l'argent! Partageons l'argent! Partageons l'argent!

Les assesseurs, les larmes aux yeux, trépignaient d'enthousiasme.

Peu à peu cependant, la salle se calma. On entendait voltiger des mots : fraternité... partage... revendications... convaincu... tandis qu'en bas de l'estrade un homme s'agitait depuis un moment, désireux de poser une question.

A l'exemple de Moïse qui, jadis, apaisait et faisait reculer les flots, Malassis étendit les deux bras pour obtenir un silence relatif.

L'interpellateur, mal à son aise, balbutiait quelques mots à l'oreille de Malassis, penché au-dessus de lui, la main en cornet derrière l'oreille.

— Le camarade, s'écria-t-il en se relevant, me demande ce que je ferais si j'avais de l'argent. Ma réponse, camarades, sera concise; mais, auparavant, je désire vous faire une déclaration : ouvrier zingueur, marié et père de famille, je gagne six francs par jour; de son côté, ma compagne gagne ses trois francs dans une blanchisserie. Nous vivons heureux, sans souci du lendemain, sachant que les temps futurs sont proches. Les trois premiers jours de la semaine, nous ne nous privons de rien : vin cacheté, hors-d'œuvre, gigot, dessert et tout le fourbi. Si bien qu'à la fin de la semaine, nous nous voyons dans l'obligation de serrer nos ceintures d'un ou plusieurs crans. Tant qu'il y a de l'argent à la maison : la noce! Quand il n'y en a plus : tant pis! Ceci pour vous dire : 1° que l'argent, je ne sais pas *la* garder, je *la* méprise! 2° qu'un héritage ou un legs peut m'échoir. Immédiatement, fidèle à mes principes, je distribuerais tout ça entre mes frères plus pauvres que moi, car j'aurais peur, camarades, que *cette* argent, *elle* me brûle les mains!!!

A cette énergique déclaration, une sorte de délire s'empara des deux mille auditeurs. Les plus ardents escaladèrent l'estrade.

Chacun voulait congratuler Malassis; des mains sollicitaient une étreinte. Quelques uns réussirent à l'embrasser.

Ce fut beau, autant que spontané.

Entouré, bousculé, étouffé par tant de chaudes sympathies, Malassis, qui venait de terminer sa conférence, ne dut de gagner la porte de sortie qu'à l'énergique protection de Grenache et des assesseurs, constitués en gardes du corps.

Dès qu'il fut dehors, il se sentit happé par une de ses manches.

Il se retourna. C'était sa petite fille, qui l'attendait là depuis un moment.

— Tiens, gamine, pas encore couchée? gronda-t-il, l'œil sévère.

— M'man m'envoie te chercher, répondit l'enfant.

— La mère est malade?

— J'sais pas! Elle rit, elle chante, elle pleure. Les voisines du palier disent que c'est une vraie chance et que tu vas en faire une tête! En attendant, elles ont fait du café.

A peine Malassis, très perplexe, commençait-il de gravir son escalier, suivi de sa fillette, qu'une grosse commère réjouie, venant à sa rencontre, faillit lui tomber dans les bras.

— Ah! m'sieu Malassis! Quelle joie! Quel



Ah! M'sieu Malassis! Quelle joie! Quel bonheur

bonheur! suffocait-elle, sans arriver à reprendre sa respiration. Montez vite... on vous attend... La loterie du *Vin sans Eau*... le gros lot... oui, le gros lot... trois cent mille! C'te pauvre chère bonne m'ame Malassis s'en est trouvée mal!...

Malgré l'incohérence de ces propos, Malassis comprit soudain la vérité. Quelques jours auparavant — qui n'a pas ses faiblesses? — il avait acheté un billet de loterie. Dans l'après-midi alors qu'il n'y songeait pas, le tirage avait eu lieu.

L'homme dédaigneux des biens de ce monde, Malassis le désintéressé, n'avait pas encore pénétré chez lui, qu'une immense joie, un bonheur sans mélange, se coulait lentement dans son âme.

Désormais, Malassis était riche. Qu'allait-il faire de sa fortune?

. . . .

Depuis trois longs mois, Malassis n'avait pas



— Hé là, pas de scandale !...

reparu dans les réunions publiques. Les uns prétendaient qu'il était en tournée de conférence dans les départements voisins.

D'autres, plus malins, clignaient de l'œil en pensant des choses qu'ils gardaient pour eux

A la fin, Grenache prit son parti. Il irait voir le camarade et saurait bien à quoi s'en tenir. Quant a douter de la pureté de ses convictions, il ne fallait même pas y songer. Lui, Grenache, s'en portait garant.

Malassis, ayant quitté son ancien logement, Grenache se vit renvoyé dans une rue plus centrale, plus propre, d'aspect plus engageant.

Le camarade habitait maintenant au deuxième étage d'une fort belle maison, dans un quartier aristocratique.

Quand Grenache eut sonné à la porte indiquée par le concierge, il se vit introduire dans un salon cossu, par un domestique à la lippe méprisante, au maintien grave.

Enfoncé dans un large fauteuil de velours, ses mains calleuses et déformées par le labeur quotidien, le cordonnier tournait machinalement sa casquette dans ses mains, quelque peu intimidé par ce confortable qui l'entourait.

Ses yeux émerveillés allaient d'un superbe piano aux peintures murales, de la grande glace biseautée surmontant une vaste cheminée de marbre, garnie de mille bibelots, aux rideaux de fine guipure des croisées.

Une douce somnolence commençait à l'envahir; mais une porte s'ouvrit enfin et, devant lui, un homme souriant, la barbe élégamment taillée, les cheveux partagés par une raie impeccable, lui tendit une main soignée.

— Salut au camarade Malassis! Comment va la santé?

— Très bien, *monsieur* Grenache!

Monsieur Grenache! Le camarade avait dit : *Monsieur* Grenache!

Une vague inquiétude, un mauvais pressentiment s'emparaient du cordonnier. Il lui semblait qu'un large fossé venait d'être creusé entre cet homme, naguère encore un frère de lutte, et lui-même, pauvre gueux, resté seul debout sur la brèche. Il aurait voulu parler, questionner, mais les mots ne venaient pas. La gorge serrée par l'émotion, par petits coups il avalait sa salive, angoissé.

Malassis lui ayant fait signe de se rasseoir, s'assit lui-même, puis il prit la parole.

— Monsieur Grenache, dit-il, je lis sur votre visage de l'étonnement et de la tristesse. Je devine vos pensées. Je tâcherai d'y répondre. Autrefois, étant pauvre, je revendiquais ma part de bonheur, de bien-être, de richesse. Je revendiquais, parce qu'il est toujours facile de revendiquer, quitte ensuite à n'obtenir qu'un résultat partiel. Or, depuis trois mois, j'ai beaucoup réfléchi. Le monsieur qui, malgré l'égoïsme de l humanité, voudrait quand même son bonheur, m'apparaît maintenant comme un utopiste. Oh! ne vous fâchez pas, monsieur Grenache! c'est une chose positive, on ne lutte pas contre l'égoïsme des hommes. Je vais plus loin, en vous déclarant que j'admets parfaitement la nécessité des castes. Quant au partage des richesses : encore une utopie!...

Mû comme par un ressort, Grenache s'était brusquement levé, éclatant d'indignation.

Le visage blême, le poing en avant, il hurla :

— Misérable! Renégat!

Mais l'autre, l'empoignant par les épaules :

— Hé là, pas de scandale! conseilla-t-il. Ma femme préside son five o'clock, dans le salon à côté.

Et, tout doucement, il poussa le vieil entêté dehors.

Jean Rosnil.

Pêle-Mêle Causette

Un proverbe dit qu'il est difficile de contenter tout le monde et son père. La Société des Auteurs dramatiques est en droit de s'appliquer cet aphorisme.

Parmi tous les syndicats, celui qui rend à ses membres le plus de services, c'est, sans contredit, la Société des Auteurs.

Appuyée sur une organisation unique, elle défend d'un bout à l'autre de la France les intérêts des auteurs, et jusque dans les plus petites localités, elle va percevoir la part qui leur revient, sans qu'ils aient à s'en occuper, ni même à s'en préoccuper.

Le créateur d'une œuvre peut dormir sur ses deux oreilles, un rouage admirable est là qui fonctionne sans interruption et le protège contre toute atteinte à sa propriété légale.

Et, malgré cela, il est des auteurs qui cherchent à briser l'excellent auxiliaire qu'est pour eux la Société. Pourquoi, on se le demande. Quel prétendu intérêt croient-ils défendre en collaborant à la destruction de ce qui constitue leur plus précieuse garantie? Mystère.

Toujours est-il que certains dissidents s'efforcent de jeter à bas la Société des Auteurs.

S'ils y parviennent, la profession d'auteur dramatique deviendra bien précaire, et cela surtout pour les jeunes.

La Société représente, en effet, une des institutions les plus égalitaires qui aient été créées en France.

Elle a su mettre sur le même pied, à l'égard des directeurs de théâtres, les auteurs les plus arrivés et les commençants.

Tout membre de la Société, quelle que soit sa notoriété, est à l'abri de l'exploitation à laquelle, dans tant d'autres carrières, les débutants sont exposés.

La Société interdit le marchandage. Elle assure à chacun le même pourcentage sur les recettes réalisées par la représentation de son œuvre.

Ceci n'entrave en rien la liberté des théâtres, puisqu'ils conservent dans le choix de leurs auteurs une liberté absolue.

Mais la Société n'admet pas qu'un jeune auteur soit privé de sa part de droits dans un succès dont le mérite principal lui revient.

Cette protection démocratique est un des plus beaux titres que l'on puisse invoquer à l'honneur de la Société des Auteurs.

Malgré tout cela, on voit des auteurs qui essayent de saper un monument d'une valeur aussi incontestable.

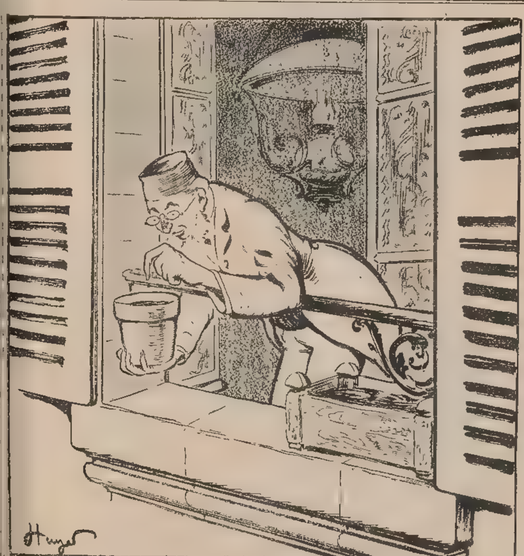
Ils ne semblent pas se douter qu'eux-mêmes seront écrasés par sa chute.

Je le répète, l'homme est un être bizarre qu'il n'est jamais possible de contenter entièrement.

Et je m'empresse d'ajouter, pour qu'on ne m'accuse pas de défendre cette institution par esprit de corps, que je ne fais pas partie de la Société des Auteurs.

Cela me permet de lui rendre justice en toute impartialité.

Fred Isly.



NOS JARDINS PARISIENS

Les semailles : Le geste auguste du semeur.



POLITIQUE

— Si la République, monsieur!!! n'était pas bien assise, il y a longtemps qu'elle ne serait plus debout.

Les Cadets de France.

Fidèle à son programme, la Société les Cadets de France dont les jeunes auteurs ont salué la fondation avec tant d'empressement, organise une nouvelle manifestation littéraire.

Une représentation aura lieu le dimanche 8 avril, à 8 heures du soir, à la salle d'Antin (*29, Cité d'Antin. Entrée 3 bis, rue Lafayette*).

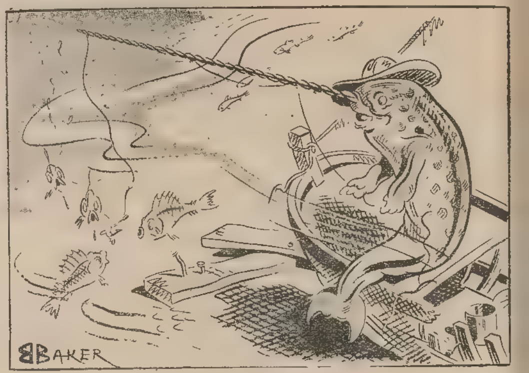
Elle comprendra plusieurs pièces de genres différents et toutes inédites.

Ceux de nos lecteurs qui voudront assister à la représentation et encourager par leur présence les efforts de la jeune Société, sont priés de bien vouloir se faire inscrire le plus tôt possible; la salle ne contenant qu'un nombre de places assez limité.

Le prix de la place est de 5 francs, qu'on pourra envoyer par mandat ou de toute autre manière à l'adresse de M. le Président des Cadets de France, 7, rue Cadet.

Il sera répondu aux demandes par retour du courrier.

N. B. — Les pièces destinées à ce spectacle sans être de nature à offusquer personne, ne sont cependant pas toutes ce qu'on est convenu d'appeler « des pièces pour jeunes filles». Nous ne mentionnons ce détail que pour répondre par avance à une question qu'on n'aurait pas manqué de nous poser.



PROGRÈS

LE NARWAL. — Avec une corde et un hameçon, c'est beaucoup plus commode et moins fatigant que de les poursuivre.

COQUILLES

Proverbes

Pour vivre heureux, vivons *cochers*.
O. TOMÉDON

Un *chien* vaut mieux que la *mort-aux-rats*.
Marc CHANDECHIEN.

Rien n'est plus beau que l'*œuf frais*, l'*œuf frais* seul est *mangeable*.
CRÉ-MIERRE.

LA LÉGENDE DE L'ADMINISTRATION ou LA « BELLE AU BOIS DORMANT »

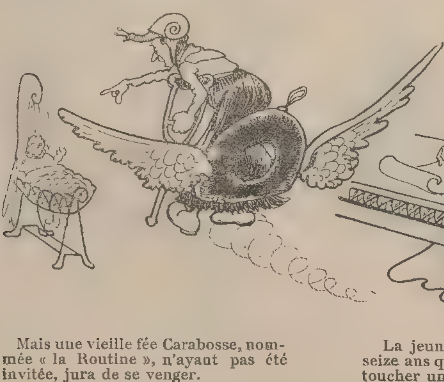
Dans un de nos précédents numéros, M. Valverane nous a conté une version de la « Belle au Bois Dormant ». Notre collaborateur, Georges Omry, en fouillant dans les Archives administratives, en a trouvé une autre que nous nous empressons de mettre également sous les yeux de nos lecteurs.



Lorsque l'Administration vint au monde, les fées et les génies les plus célèbres furent invités à son baptême. Le travail, l'exactitude, l'intelligence, etc., vinrent donner leurs dons au nouveau-né.



Les bons contribuables, heureux que cette princesse fût mise sous leur sauvegarde, s'engagèrent de l'entretenir, elle et tous les serviteurs nécessaires à son service.



Mais une vieille fée Carabosse, nommée « la Routine », n'ayant pas été invitée, jura de se venger.

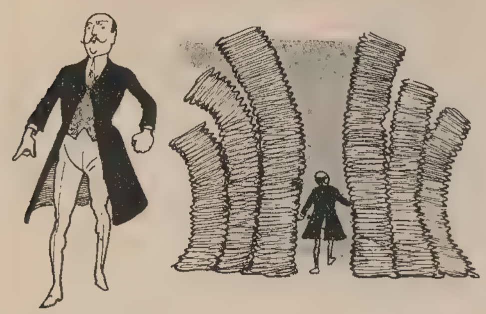


La jeune princesse venait d'avoir seize ans quand un jour, ayant voulu toucher une plume, elle se piqua et tomba endormie.

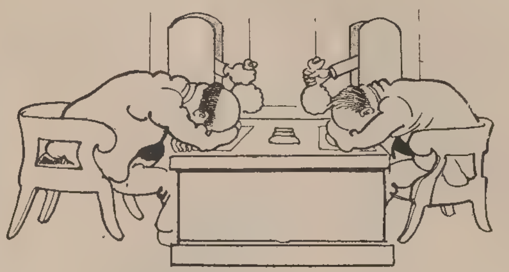


Aussitôt, tous ses serviteurs s'endormirent dans leurs bureaux pris d'un sommeil léthargique.

LA LÉGENDE DE L'ADMINISTRATION ou « LA BELLE AU BOIS DORMANT » *(Suite).*



Cela durait depuis cent ans, quand un jeune ministre, nommé M. Charmant, résolut d'aller réveiller la princesse.
Il entra dans le sanctuaire, où les immenses buissons de paperasses s'écartèrent d'eux-mêmes pour le laisser passer.



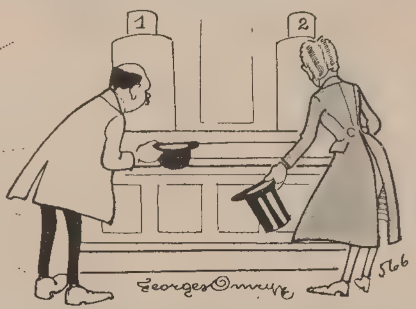
Il traversa les bureaux où les serviteurs étaient toujours endormis, tandis que les bons contribuables portaient toujours le tribut promis qui permettait aux pauvres serviteurs de s'engraisser malgré leur sommeil.



Enfin, Charmant aperçut la fameuse princesse. Elle avait énormément profité, grâce aux bons soins des contribuables. C'était une énorme personne pesant au moins deux cents kilos.



Charmant essaya de la réveiller, mais, n'y parvenant pas il la tira si brusquement qu'il la fit tomber sur lui. Il fut écrasé et mourut sur le coup, et l'Administration ne se réveilla pas.

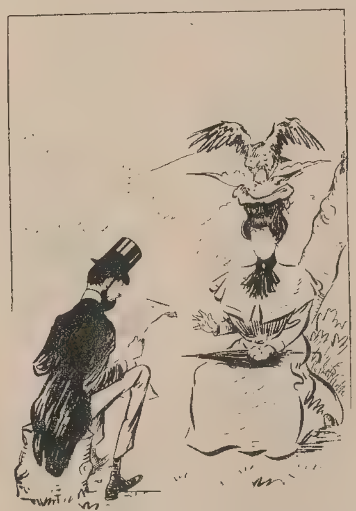


Et voilà pourquoi le public trouve toujours aux guichets un employé dormant. Et cet état de choses durera jusqu'à ce qu'un nouveau Charmant, plus heureux, aille réveiller la princesse et fasse cesser l'enchantement

---



— Je vais donc, mademoiselle, vous lire les détails de...



L'ÉPERVIER ET L'OISEAU EMPAILLÉ

... ce terrible accident de chemin de fer; vous aller voir, c'est à...



... faire dresser les cheveux sur la tête.



PROJET DE CONTRAT A LA CAMPAGNE

· C'est vrai que mon garçon ne vaut pas ta fille, mais mes six cochons valent mieux que tes trois veaux, alors ça se balance.



Le fauteuil anti-glouton permet au gourmet...



... de manger à sa suffisance; mais, en cas d'excès...



... il le rappelle sévèrement à la modération.

Courrier Pêle-Mêle

Lenteur.

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 28 janvier 1906, je vois le record de la lenteur dans les chemins de fer attribué aux chemins de fer espagnols.

Nous avons aussi bien en France.

Vous vous en rendrez compte en consultant l'indicateur Chaix, page 98. Ligne de Rodez à Séverac-le-Château, train n° 1780, qui part à 1 h. 35 pour arriver à 5 h. 23, effectuant un parcours de 45 kilomètres.

Ce doit être au moins le record de la France. Qu'en pensent vos aimables lecteurs.

Recevez, etc.

UN VOYAGEUR DE COMMERCE.

Tranquille comme Baptiste.

Quelle est l'origine de l'expression : tranquille comme Baptiste?

DUMORTIER.

Voici, en résumé, les explications qu'ont bien voulu nous adresser, à ce sujet, MM. G. Haurigot et R. Miguel :

Les artistes forains donnent, comme on sait, devant leurs théâtres, des *parades* destinées à rassembler les badauds. La *parade*, genre aujourd'hui tombé, fut jadis florissante, grâce à des virtuoses tels que Mondor, Tabarin, Désidério-Descombe, baron de Grattelard, Hiéronimo, dit l'*Orviétan*, Gaultier-Garguille, Gros-Guillaume, Turlupin, Brioché, etc., au dix-septième siècle; au dix-huitième, Nicolet, pour lequel Lesage, Piron, Collé, ne dédaignèrent pas d'écrire; plus près de nous, Bobèche et Galimafré. Dans les parades, figurait, figure encore un *niais*, descendant de Gilles le Niais, type de l'ancienne comédie bouffonne, et à qui l'on a donné, suivant les époques, des noms différents aux premières années de la République; de 1793 à 1795, ce rôle était tenu par Baptiste (cadet) qui se faisait applaudir de tout Paris.

Acteur du théâtre Montausier, puis de celui de la République, ce célèbre comédien avait admirablement réussi dans les rôles de niais, et par son calme seul il provoquait le fou rire. A cette époque, l'agitation était à son apogée à Paris, la fièvre politique avait envahi toutes les classes de la société et causait de nombreux ravages; et cependant, alors comme aujourd'hui, les théâtres étaient combles.

On applaudissait chaque soir Talma, Molé, Monval, Baptiste aîné, Baptiste cadet, Mmes Duchesnois, Raucourt et Mlle Mars encore enfant. Mais le lendemain, lorsque la voix d'Hébert se faisait entendre dans *Le Père Duchêne*, plus d'un Parisien s'écriait : « Oh! mon Dieu! quand serons-nous tranquilles comme Baptiste? » De là ce dicton populaire.

Ajoutons que la plupart des membres de la famille de Baptiste, qui constitue une véritable dynastie artistique, étaient presque tous au théâtre. Ils formaient à eux seuls la moitié de la troupe du théâtre de la rue Richelieu.

Rectification.

Monsieur le Directeur,

Admirateur passionné de notre belle langue française, je ne veux pas la laisser attaquer à tort, même si le coup part d'une revue aussi charmeuse et intéressante que le *Pêle-Mêle*.

Dans votre numéro du 18 février, page 10, je trouve un article intitulé : « Curiosités de la langue française », et signé : J. Hache. M. Hache nous montre savamment les curiosités de notre langage, mais il s'y est glissé une erreur; voici

« Nous disons ineffable, intrépide, inépuisable, mais nous ne disons pas effable, trépide, *puisable*. »

Je suis d'accord avec M. Hache pour le mot « puisable », qui n'est pas, en effet, inscrit dans notre dictionnaire. Mais je lui ferai remarquer que le contraire de *inépuisable* n'est pas *puisable*, mais plutôt *épuisable*.

Or, si l'on cherche dans Bescherelle, qui, je pense, est un bon dictionnaire, on voit page 1161, 2e colonne : *Epuisable* : adj. des 2 g., qui peut être épuisé. — Ex. : Une mine épuisable.

Recevez, etc.

UN LECTEUR.

Anciennes cités.

Monsieur le Directeur,

Je lis, dans le *Courrier Pêle-Mêle* de cette semaine, une demande d'un de vos lecteurs sur les *Anciennes cités*. Il est parfaitement exact que des villes aussi grandes et aussi peuplées que nos grandes villes modernes existaient il y a trois mille ans : nous avons, sur ce point, des données certaines. Ainsi, Thèbes, en Egypte, qui s'étendait sur les deux rives du Nil, offre des ruines dont l'emplacement est occupé maintenant par plusieurs villages et leurs dépendances; un simple détail : Thèbes renfermait plusieurs grands palais; le principal d'entre eux contenait la célèbre salle hypostyle, en grande partie encore existante, et quatre fois aussi grande qu'une de nos grandes cathédrales. Jugez par là du reste du palais. Les autres monuments sont chacun à deux ou trois kilomètres les uns des autres, séparés par des quartiers maintenant ruinés.

Quant à Babylone, au cinquième siècle avant notre ère, elle excitait encore plus l'admiration des voyageurs que Thèbes ou Memphis.

Malgré l'état de dégradation des ruines, — les constructions étaient de briques, — on a pu relever le plan d'une grande partie de la ville; son grand mur d'enceinte renferme un espace grand comme le département de la Seine! le second mur, qui entourait la ville proprement dite, est encore plus étendu que les fortifications parisiennes.

Pour le chiffre de la population de ces villes, en dehors des quelques éléments d'évaluation que nous ont laissés les auteurs, on remarquera que, tout comme maintenant, les villes antiques connaissaient les maisons de rapport à plusieurs étages, bâties en quartiers resserrés, et coupés de rues plutôt étroites.

En ce qui concerne les moyens de communication, en dépit du manque de chemins de fer et de bicyclettes, on voyageait tout autant que maintenant, à pied, à cheval, en bateau. A ce point de vue, les grandes expéditions militaires doivent être considérées comme ayant été des plus utiles pour la diffusion de la civilisation, à cause du déplacement du commerce, et de la facilité des échanges qu'elles amenaient, échange de marchandises comme d'idées artistiques et autres. Jugez, par exemple, des détails que nécessitait l'établissement d'un camp retranché de 240.000 hommes à l'est du Delta du Nil, à la frontière du désert.

On trouve, du reste, tous les renseignements nécessaires dans les ouvrages et études de Maspero, Mariette, Lenormant, Oppert, Scheil, etc.

Recevez, etc.

UN PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.



— Fouchtra! faites jattenchion, vous me faites des taches d'eau sur la peau!

	a e r n	a e u a	a t u	n o	s e r	s e r	c e n	c o e	c e t	a r e
	r e	s u s e	b é	t r e	i m e n n	r c t	m n	e t r	e c s	n l
	r a	i o e	u o o t	i a r	e c	a g	t u	g a	r e	è o t i
	r e e	o e	a n e	e t e	r e u r	v o u	u r a e	e o n	e l i	i e
	o u e r	i e	o r h e	n a n o	l s	h i a s	r u	r a e i	r e h	r a
	l i e l	a e	o d	i e	e s t	e n t	f t u	i o	e c s o	i e o
	r u i e l	o r e	u d a r	o u r a u	i e	u	l o e	a e	g a e	e r e u
	a e	u e	u o e	u e i	c e l	i c	v e l	n a o	e n	u e p
	i r e f	t o i	l e a	e o f u	e r c	i g r	u s	i o	x l	e r t e

A B C D E F G H I L M

N O P R S T U V

GRAND CONCOURS
DU
DAMIER DE POINDINTERRO

Sixième et dernière Série.

Il s'agit de placer les lettres majuscules que l'on voit sous le dessin dans les carrés laissés en blanc en haut et à gauche du dessin.

Si l'on prend alors une quelconque des quatre-vingt-dix cases du damier, cette case se trouve forcément à l'intersection d'une colonne verticale (en haut de laquelle on aura placé une des lettres majuscules) et d'une rangée horizontale (à l'extrémité gauche de laquelle aura été placée, également, une autre majuscule). Ces deux lettres majuscules, jointes aux lettres minuscules qu'on peut lire dans la case située à l'intersection de cette colonne verticale et de cette rangée horizontale, pourront former un mot.

Il en est de même pour les quatre-vingt-dix cases du jeu.

Tous ces mots devront être des noms communs pris au singulier. Les accents ne comptent pas.

Tandis que dans les trois premières séries de ce Concours, la lettre majuscule placée en haut des colonnes servait d'initiale aux mots formés dans les cases de cette colonne, cette règle n'est plus suivie dans les trois dernières séries. Les initiales seront une quelconque des lettres entrant dans la composition des mots.

Prière de joindre à la solution le bon à détacher ci-dessous.

Cette série étant la dernière du Concours, nos lecteurs peuvent nous adresser, dès maintenant, les solutions des six séries, réunies en un seul envoi, ainsi que les six bons à détacher accompagnant ces différentes séries. Prière de mentionner, extérieurement à l'envoi et de façon bien visible : **Concours du Damier.** Ce Concours sera clos le 7 avril.

Nous rappelons que les prix suivants sont attribués à ce Concours :

1er PRIX : *Une bibliothèque vitrine, noyer ciré.*
2e PRIX : *Une belle garniture de cheminée, bronze doré.*
3e PRIX : *Un bon à lots du Crédit Foncier.*
4e PRIX : *Une montre en argent.*
5e PRIX : *Une jumelle de théâtre.*
Du 6e au 10e PRIX : *Une montre acier bruni.*
Du 11e au 15e PRIX : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
Du 16e au 20e PRIX : *Une boîte de compas.*
Du 21e au 25e PRIX : *Un cachet bronze, figurine d'art.*
Du 26e au 30e PRIX : *Un canif argent.*
Du 31e au 35e PRIX : *Un signet ouvre lettres.*
Du 36e au 40e PRIX : *Un bloc-notes de poche.*

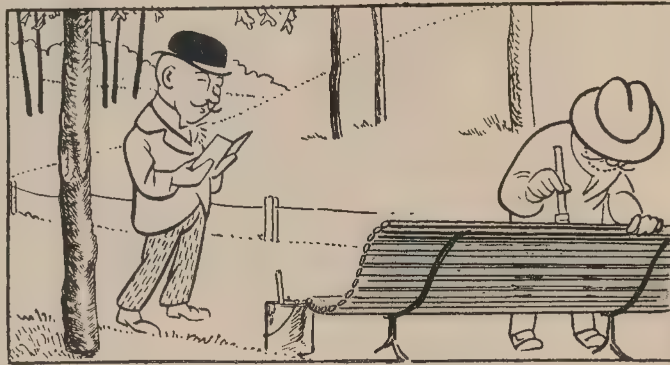
GRAND CONCOURS
DE DAMIER DE POINDINTERRO
Sixième et dernière Série

Détacher ce rectangle et le joindre à l'envoi de la solution.

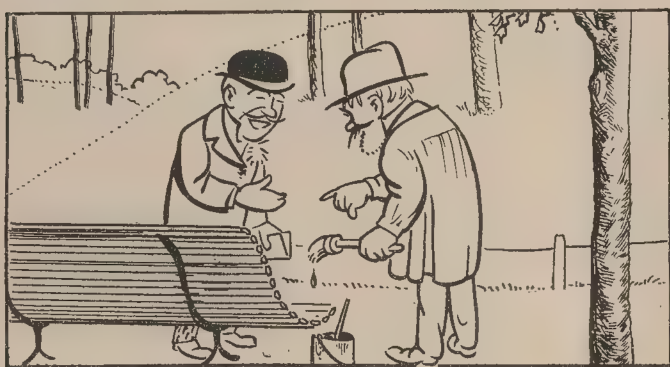
UN APOTRE



— Ça va, me dit Siccatif, le peintre moderno-impressionniste, que je n'avais vu depuis une éternité, j'attends une commande de la Ville dans quelques jours.



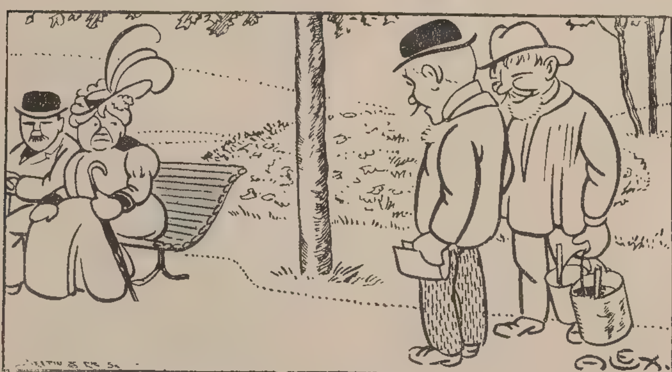
A quelque temps de là, promeneur matinal, je relisais dans le délicieux parc de Montsouris « l'Œuvre de Rostand jugée par lui-même », je trouve Siccatif en train de repeindre un banc.



— C'est ça, ta commande de la Ville?!!...
— C'est ça!... J'avais sollicité l'exécution d'une vaste étude de plein air, ils m'ont confié le rajeunissement du parc... Je serai toujours incompris. Pourtant, ça m'intéresse ce petit travail-là.
Il avait terminé son banc.
— Encore quarante-cinq centimes de gagnés, fit Siccatif; mais il y a pour une âme d'artiste d'autres joies...



... Tu vas voir...
En effet, nous n'avions pas plutôt quitté le banc tout flambant neuf, qu'une grosse dame...



... bientôt rejointe par son mari, s'y installa.
— Voilà, dit mon ami, une immense satisfaction!... Admire!... Je crois que c'est là le seul et vrai moyen de faire pénétrer la peinture à l'huile...



... dans les masses bourgeoises.

PACIFISME

L'idée de paix universelle semble une utopie, car, se dit-on, l'homme naît avec des instincts combattifs qu'il lui faut satisfaire, et ce sont justement ces instincts comprimés de tout un peuple, qui explosent à un moment donné et produisent les grandes guerres. Eh bien! pacifistes, le problème est bien facile à résoudre. Ingéniez-vous à ce que vos semblables puissent lâcher le plus souvent la bonde à ces instincts hargneux, et cela, dans les plus petites circonstances de la vie. Vous remplirez l'office de soupape de sûreté et ainsi plus d'explosion à craindre.



Que tout le monde s'y mette; vous, mesdames, devenez acariâtres ou bien restez-le, mais sans répit; à nous les ménages mal assortis et les bonnes raclées.



Vous aussi, les enfants, soyez insupportables; vous en souffrirez, mais c'est pour la paix que vous travaillez.



Multipliez les coups douteux au piquet.



Et si, par hasard, vous rencontrez en chemin quelque individu sombre, à l'allure guerrière, détournez le cours de ses rêves sanglants, marchez-lui au besoin sur le pied avec une pointe d'intention.



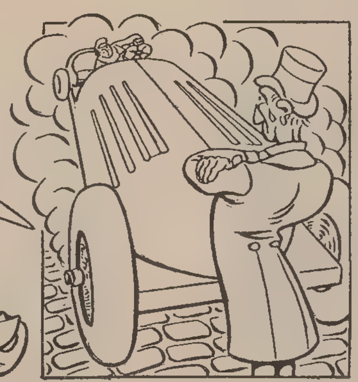
Il vous tuera peut-être, mais au moins vous aurez assouvi pour quelque temps sa rage de destruction.



Messieurs les artistes, c'est à vous qu'échoit le plus beau rôle, car, avec très peu de chose, vous pouvez soulager de leurs instincts hargneux, deux ou trois mille personnes à la fois.



Que le vrai pacifiste n'hésite pas à rentrer tard le soir, car les apaches, eux aussi, faute d'occupation, pourraient bien songer à la grande guerre.



Encouragez les efforts de ces courageux apôtres de la paix, qui essayent de donner un dérivatif à leur combativité naturelle; au besoin, servez-leur de pâture.



Enfin, que les fonctionnaires, qui, je le reconnais, font déjà tous leurs efforts, fassent plus encore, qu'ils n'hésitent pas même à se faire lyncher; et si ces excellents conseils sont suivis scrupuleusement par tout le monde, ce sera bien le diable si nous avons encore une guerre en Europe.



SIMILITUDE DE GESTES

RÉSULTAT DU CONCOURS
DU
BAS-RELIEF POLYCHROME

Combien nous regrettons de ne pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs certains des envois qui nous sont parvenus pour ce Concours. Ils eussent été édifiés sur le degré d'ingéniosité, d'habileté et de goût dont ont fait preuve quelques concurrents.

La tâche à accomplir était, en effet, des plus délicates. Il s'agissait de transformer un dessin fait au trait noir en un véritable bas-relief agrémenté de couleur.

Deux concurrents se sont distingués d'une façon toute particulière, et leurs œuvres présentent toutes deux une perfection telle qu'il a été impossible de donner la préférence à l'un d'eux.

En conséquence, nous avons doublé le premier prix qui est attribué *ex æquo* à ces deux concurrents. Voici dans l'ordre, la distribution des récompenses :

1er Prix *(ex æquo)* : M. A. Bajet, 93, rue d'Albufera, à Vernon (Eure), et M. Roussel-Decaux, 44, rue Thiers, à Rouen (Seine-Inférieure), qui gagnent l'un et l'autre *une jolie montre en argent.*

2e Prix : M. Ernest Courouve, boulevard d'Alsace-Lorraine, 13, à Nancy (Meurthe-et-Moselle), qui gagne *une garniture de bureau monture argent.*

3e Prix : M. Edmond Picot, à Doudeville (Seine-Inférieure), qui gagne *une boîte de couleurs.*

4e Prix : Mlle Angèle Péral, 10, rue de Panama, à Paris, qui gagne *une boîte de compas.*

5e Prix : M. H. Morel, 24, rue du Dauphin, à Evreux (Eure), qui gagne *un coupe-papier ivoire et argent.*

6e Prix : Mme Henri Bobert, 1, rue de Bon-Secours, à Senlis (Oise), qui gagne *un cachet-figurine d'art.*

7e Prix : Mlle Legrand, à Frazé (Eure-et-Loir), qui gagne *un signet ouvre-lettres.*

8e Prix : M. Léon Gonthier, 1, cité Hermel, à Paris, qui gagne *un signet ouvre-lettres.*

9e Prix : Mme Anna Vaubourg, 34, rue Gabrielle, à Paris, qui gagne *un bloc-notes de poches.*

10e Prix : M. May, 94, rue Quincampoix, à Paris, qui gagne *un bloc-notes de poche.*

RÉSULTAT
DU
CONCOURS MNÉMONIQUE

Ce Concours offrait de sérieuses difficultés ; il consistait, en effet, à former deux vers composés de mots dont les initiales étaient données. Nous avouons que ces initiales, fournies par les dates des trois règnes proposés, ne se prêtaient qu'assez difficilement aux exigences de la poésie et de la vérité historique.

Néanmoins, dans un certain nombre d'envois ces difficultés ont été assez heureusement surmontées.

Les envois que nous publions ci-dessous sont considérés comme les meilleurs

L'auteur de chacun d'eux gagne, ainsi que nous l'avions annoncé, *une bourse en argent contenant vingt francs.*

HENRI IV (1589-1610)

Henri VI agissant en homme intelligent,
Avec franchise abjure ouvertement.

M. E. Hamel, instituteur, à Argouville-sur-Ay, par Lessay (Manche).

LOUIS XIII (1610-1643)

Louis XIII a, faible à outrance,
Aux favoris donné créance.

Mlle Hélène Barbier, rue Puissant, 10, à Charleroi (Belgique).

LOUIS XV (1715-1774)

Aimant galanterie, amours enchanteresses,
Louis XV attira gaîment grandes détresses.

M. G. Pétar, 43, rue Pasteur, à Choisy-le-Roi (Seine).

Le palais de l'Elysée

Connaît-on l'histoire du palais de l'Elysée, demeure actuelle de M. Fallières, président de la République ? Elle est intéressante et mérite au moins quelques lignes.

L'Elysée fut construit en 1718 par Molet pour le comte d'Evreux. Plus tard, ce palais servit successivement de résidence à Mme de Pompadour, à son frère, le marquis de Marigny, aux ambassadeurs extraordinaires, au financier Beaujon (1773) et à la duchesse de Bourbon (1790).



RESSEMBLANCE EXTÉRIEURE

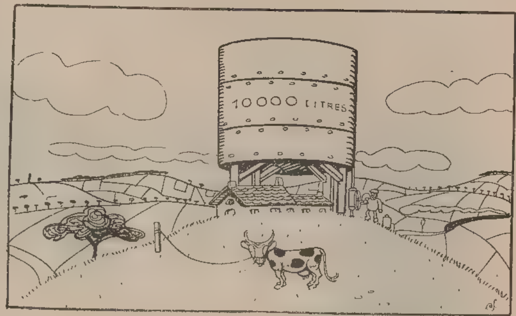
Le Cambrioleur *(à l'automobiliste rentré tard).* — Hé... confrère, comment êtes-vous arrivé à vous procurer une fausse clef ?... Moi, j'ai été forcé d'entrer par la fenêtre de la cuisine.



TOUT S'EN VA

Les petits Bretons *(au marché du Trocadéro).* — Ce qu'on voit de drôles de costumes à Paris !





LE BON LAIT

La grande ferme modèle de Normandie réalise le dernier mot de la philanthropie en livrant, tous les jours, au public parisien, dix mille litres de lait pur, crémeux, trait la veille dans les vastes pâturages de la ferme.

La grande ferme modèle de Normandie et ses vastes pâturages.

Sous la Révolution, l'Elysée, devenu bien national, fut transformé en bal public. Pour la modique somme de vingt-quatre sols, on y avait droit à des contredanses et à une consommation.

En 1803, il devint la demeure de Joachim Murat qui, cinq ans plus tard, montait sur le trône de Naples.

Devenu après la Restauration propriété de la liste civile, il prit en décembre 1848 le nom d'Hôtel de la Présidence. C'est à l'Elysée que fut tramé le coup d'Etat de décembre 1851 qui devait aboutir à la proclamation du prince président, Louis-Napoléon, comme Empereur des Français.

Pendant une quinzaine d'années, l'Elysée fut déserté. Puis, un beau jour, à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1867, il ouvrit ses portes aux souverains étrangers qui vinrent la visiter et leur servit de résidence. Depuis lors, il n'a plus guère perdu son caractère de demeure officielle, puisqu'il est actuellement affecté au président de la République, et que M. Fallières vient de signer à son sujet un nouveau bail de sept ans.

H. J.

LA CONSOMMATION DU GAZ

La question du gaz est, depuis un an, à l'ordre du jour. Il y a donc quelque intérêt à produire ici les chiffres officiels de sa consommation.

En 1855, cette consommation annuelle, pour Paris et sa banlieue, s'élevait à 40.774.400 mètres cubes; en 1889, elle était de 312.258.000 mètres cubes.

Depuis, la progression s'est encore accentuée, et nous consommons maintenant un million de mètres cubes par jour.

Il y a en France, y compris Paris, environ un millier de localités éclairées au gaz, et dont la consommation globale dépasse 630.000.000 mètres cubes.

A lui seul, Paris dépense plus de gaz que tout le reste du pays. En 1833, il fallait 33 mètres cubes par habitant; en 1900, il en fallait 125, c'est-à-dire quatre fois plus.

C'est Bordeaux qui vient en tête de la province, avec 70 mètres cubes par habitant; puis c'est Lyon, avec 64 mètres cubes; Marseille avec 55 mètres cubes seulement.

Mais les Anglais nous dament le pion, avec, pour Londres, 170 mètres cubes par habitant, et, pour tout le Royaume-Uni, une consommation totale de plus de deux milliards et demi, c'est-à-dire cinq fois celle de la France.

Que serait-ce donc si l'électricité n'existait pas?

J.

Tribunaux pour enfants

C'est une institution particulière aux Etats-Unis d'Amérique que celle des « tribunaux pour enfants ». Voici en quoi elle consiste :

Les « tribunaux pour enfants » sont des tribunaux spéciaux auxquels est confié entièrement le traitement de l'enfance traduite en justice.

Ils sont absolument spécialisés et s'occupent uniquement des enfants: enfants criminels, enfants délinquants, enfants moralement abandonnés. Ils n'ont pas de procédure ni de codes particuliers. Ils jugent suivant les faits et leur conscience. Presque toujours, dans le cas de premier délit, l'enfant est rendu à sa famille, en liberté *surveillée*, c'est-à-dire sous la surveillance de *délégués* du tribunal.

Ces délégués, que l'on appelle là-bas *probation officiers* sont une annexe essentielle du système. Ils surveillent l'enfant ainsi libéré pendant plusieurs mois, et font des rapports bi mensuels au tribunal dont ils dépendent.

Les premiers tribunaux pour enfants ont été créés en Illinois, en 1899. Peu à peu, leur succès a été si grand qu'aujourd'hui vingt-deux Etats de l'Union sur quarante-sept ont adopté ce nouveau rouage judiciaire qui, paraît-il, rend les plus sérieux services et semble très efficace.

Quand verrons-nous fonctionner en France une telle institution? On se plaint communément de l'accroissement de la criminalité de l'enfance. N'y aurait-il pas là le meilleur remède à apporter?

Hélas! c'est beaucoup trop simple pour qu'on y pense!...

H. J.

L'Armée Vénézuélienne.

Les sentiments xénophobes du président Castro et ses agissements à l'égard des Européens qui résident au Vénézuéla, — en particulier de nos compatriotes, — ont amené à plusieurs reprises le gouvernement français à rappeler aux convenances internationales ce dictateur par trop bouillant. Il semblerait, à voir la morgue hautaine du président Castro, que celui-ci disposât d'une armée nombreuse et solide, alors qu'il ne pourrait mettre en ligne contre un envahisseur possible qu'un contingent de troupes insignifiant.

Le grand géographe Elisée Reclus s'est plu, à ce propos, à révéler un détail amusant : un recensement de la population du Vénézuéla dénonçait, il y a quelques années, *pour la seule province de Caraboba*, un total de sept mille citoyens ayant un grade dans l'armée nationale. Cette élite de guerriers redoutables se décomposait ainsi :

Quatre cent quarante-neuf généraux, six cent vingt-sept colonels, et le reste à l'avenant. Les officiers formaient, *à eux seuls*, le septième de la population mâle de la province.

Tous, naturellement, voulaient des galons. Chacun en prenait pour son grade. Il y avait un lieutenant pour six hommes, un capitaine pour quinze; le général commandait à environ cinquante soldats. Et ce qui se passait dans la province de Caraboba se passait également, dans des proportions identiques, dans les autres provinces du Vénézuéla.

L'armée du président Castro doit être, sous l'uniforme, une brillante armée!...

H. J.

FIERTÉ

— Je remarque, cher monsieur Parvenu, que votre plus jeune fils est très fier, alors que ses frères aînés sont plus modestes et simples.

— Ça se comprend. Il est né quand j'étais déjà chevalier de la Légion d'honneur.



CHEZ TRUFFALO

— Vous ferez un peau-rouge, un nègre et un Chinois... Voici du rouge, du noir et du jaune... Allez vous habiller.



LE VODKY

Le Major. — Voyons, voyons, caporal, vous ne pouvez pas faire aligner vos hommes en leur faisant tourner la la tête à droite?

Le Caporal. — Je ne peux pas leur fourrer ça dans le cerveau.



Le Major. — C'est pourtant bien simple; attention, vous autres! A droite, alignement! Et voilà!

DE NOS LECTEURS

Le pays de Cocagne.

Quelle est l'origine de l'expression « Pays de cocagne » ? On en a fourni jusqu'ici plusieurs explications dont aucune ne paraît entièrement satisfaisante. Selon les uns, ce nom viendrait du canton de *Coccagna*, en Italie, sur la route de Rome à Lorette, où l'on vit à très bas prix.

Selon d'autres, ce serait un poète macaronique, Folengo, surnommé *Martin Coccaie*, qui aurait fourni l'origine du mot cocagne, en décrivant en ses vers ce pays délicieux.

Enfin, certains déclarent que l'expression qui nous occupe vient d'une fête instituée à Naples, dans laquelle on distribuait au peuple des comestibles et on faisait couler du vin des fontaines.

Or, la vraie origine du mot « pays de cocagne », qui signifie pays où l'on vit à souhait, où l'on jouit de tous les plaisirs des gourmets, est peu connue. C'est en France, dans le Midi, qu'il faut la chercher.

Le pays de cocagne a existé : c'est la région du Lauraguais, située dans le département de la Haute-Garonne. On l'appelait ainsi aux quatorzième, quinzième et seizième siècles, à cause de la prospérité inouïe que lui donna la culture du pastel.

Le pastel est une plante tinctoriale dont les feuilles donnaient, à la suite de préparations, la teinture bleue, et même par mélange avec d'autres substances, de nombreuses couleurs. Avant la découverte de l'indigo, c'était la seule plante tinctoriale, et elle ne croissait guère en France que dans la terre du Lauraguais.

Elle était cultivée dans cette région sur une grande échelle, et c'est dire assez si cette sorte de monopole de culture enrichissait le pays.

Le pastel était exporté dans le monde entier on expédiait par mer, de Bordeaux, 200.000 balles tous les ans; ainsi les courtiers de ce produit qui se payait fort cher, réalisaient des fortunes considérables Les principaux, de Bernuy et d'Assézat, vivaient dans l'opulence ils se firent construire ces hôtel Renaissance d'une beauté incomparable qu'on admire encore à Toulouse aujourd'hui.

Bernuy, riche à l'égal de Jacque Cœur, au siècle précédent, recevai chez lui François Ier; il se port caution de sa rançon quand le ro fut fait prisonnier à Pavie.

Le pastel, dont ces riches marchands faisaient le trafic, était composé de petits ronds ou ovoïdes formés à l'aide des feuilles de l plante pressurées, réduites en pât et moulées enfin dans cette form définitive. Il présentait ainsi l'aspect de petits gâteaux; en patoi du pays, le gâteau s'appelle *coc* ou *coque*; l'ensemble des gâteau de pastel, réunis en balles pou l'exportation, portait le nom d *cocagne*. D'où l'expression « pay de la cocagne » décernée au pays o l'on cultivait le pastel.

Grâce à un trafic colossal, l richesse du pays était devenu proverbiale, à tel point qu'on appe lait alors « pays de cocagne » tout région qui jouissait d'une grand prospérité. Par extension de lar gage, l'expression devint légendair

Elle continua toujours à être e vogue quoique, à partir du di septième siècle, l'importation

AU THÉATRE DE LANDERNEAU

L'affiche a annoncé que, pnedant la représentation, un acteur mangerait un poulet véritable.



Le Régisseur. — Mesdames et messieurs, nous allons interrompre la représentation pour faire circuler le poulet dans le public.

l'indigo et la découverte d'autres procédés de teinture aient complètement ruiné et fait disparaître la culture du pastel, inconnu et ignoré aujourd'hui dans les pays lauraguais.

Telle est, croyons-nous, la vraie et la seule origine de l'expression « pays de cocagne ».

A. C.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 11, du 18 mars 1906.)

(Nº 13.) ANAGRAMME
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Démonstration d'amitié en paroles ou en actions — Qui doivent inspirer de la vénération — Aplatis — Inventasse — Finira — Brisé de nouveau — Couverte d'ordure.

(Nº 14.) COQUILLE AMUSANTE, par Fido.

Tes écrins sont en vin virent parement.

Chacun de ces mots contient une lettre à remplacer par une autre, de façon à reconstituer la phrase originale.

(Nº 15.) FANTAISIE ANAGRAMMO-RÉBUSIAQUE, par 1, 2, 3.

Chercher des mots signifiant :

Broierai — Qui voudrait — De suite — Qui vaut mieux — Fenêtres — Femme repoussante — Phoques — Rayonnant — Maladie.

Enlever de chacun de ces mots un certain nombre de lettres dont on formera des mots signifiant :

Liqueur — Souverain — Transpira — Eroder — Dieu — Département — Peigne — Elément — Caressante.

Avec les lettres restantes former de nouveaux mots qui, lus à la suite, en rébus, donneront un proverbe connu.

(Nº 16.) TRIANGLE, par O. Blague.



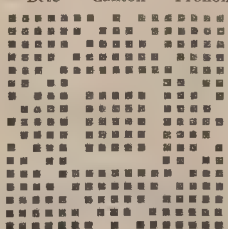
Port sur la Méditerranée — Habitant d'une ville d'Europe — Philosophe français (1772-1842) — Perdue — Canton (Basses-Alpes) — Corps simple — Littérateur français (1797-1874) — Carte — Consonne.

(Nº 17.) MARCHE DU CAVALIER, par Faro.

de	tr	nir	la	mai	é	fai	ne
l'	sse	ne	ui	bl	hai	hu	par
au	par	don	ve	de	ma	à	la
lai	ou	nts	don	par	esse	gne	les
me	d'	du	bli	ux	ner	ur	dé
fort	op	l'	les	ut	mo	us	toi
nent	tour	est	gr	vi	qui	fa	po
tr	ef	en	si	ins	and	du	no

(Nº 18.) CARRÉ AJOURÉ, par Sylvestre.

Poignard — Consonne — Carnassier — Aimai — Silencieux — Malpropre — Inscrivis — Absorbera — Agent — Etoffe — Compris — Scorie sur le verre — Pièce de bois — Philanthrope français — Bête — Canton — Pronom — Note



— Négation — Consonne — Vase — Economiste anglais (1741-1820) — Officier turc — Consonne — Solide géométrique — Parer — Ville de Hongrie — Couvertures — Joindra — Te trompas — Colères — Sous-préfecture — Canton — Consonne — Quadrupède — Elégance — Possessif — Consonne — Partie du corps — Ville de Chaldée — Canton — Article — Court — Déguisés — Bienfaisant — Parties du bas-ventre — Perdues — Attention — Discours — Piquants — Avaler — Appareil de physique — Tamis — Département — Famille de mammifères — Consonne — Roi d'Ecosse.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

PETITE HISTOIRE

que nous prions humblement la ligue antialcoolique de bien vouloir nous pardonner.

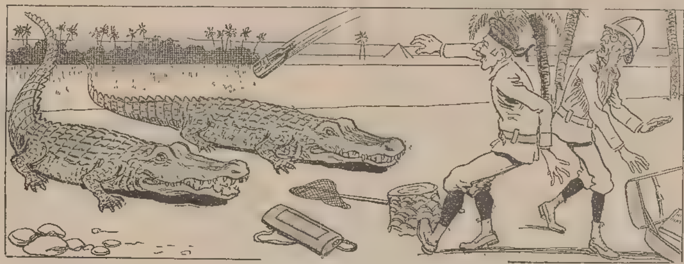


Sir Nathur-Halist est occupé à examiner un insecte qu'il vient de capturer. Histoire d'alléger la valise, son domestique John en profite pour vider quelques flacons de rhum.



Son maître s'aperçoit bien vite de l'état dans lequel il se trouve bientôt.

— Voyons, lui dit-il, qu'un danger se présente, et vous voilà dans l'impossibilité d'y échapper.



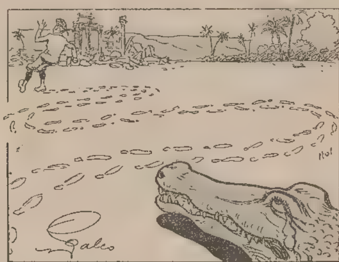
Juste à ce moment, deux crocodiles s'avancent vers eux, menaçants.

— Vite, s'écrie sir Nathur-Halist, mon livre d'histoire naturelle, et voyons ce qu'il dit sur les crocodiles : « Ils courent fort bien en ligne droite, mais ils se détournent difficilement. Si on est poursuivi par eux, le meilleur moyen de leur échapper est de fuir en faisant des nombreux ziggags. »



— Very well ! s'écrie sir Nathur-Halist, je sais à présent.

Malheureusement, il était trop tard. Il se trouve saisi par un des crocodiles.



Quant à John, qui n'a pas lu le livre mais qui a fait ce que celui-ci conseillait, grâce à l'état dans lequel il se trouve, il a lassé l'autre crocodile qui a renoncé à le poursuivre.

Le Progrès partout.

La fille de campagne,
Que le luxe accompagne,
Ne va plus en sabot,
Et se lave au Congo.

U. M., à Victor Vaissier, 34, rue Drouot, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

Rose de Mai. — Le massage, et encore !

M. Penteaux. — Vous avez raison; malheureusement le même fait se présentant dans des conditions identiques pour les feuilles adverses, il nous est impossible de citer les unes plutôt que les autres.

M. Tessloig. Nous ne connaissons rien de très efficace dans ces deux cas.

E. S. P. — Ces divers points n'ont aucune importance, il est tenu compte de tous les résultats possibles.



Le Joueur (*qui vient de perdre deux cents louis*). — Je m'en vais vite, il est près d'une heure, je serais obligé de payer mon sapin au tarif de nuit.

Trob. — Compliments, cette marche est très bien composée.

M. Armont. — Oui, en général, mais dans des proportions très variables.

M. A. Mahé. — Bien, mais très différent de notre note.



12e ANNEE — N° 14. 10 Centimes 8 AVRIL 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

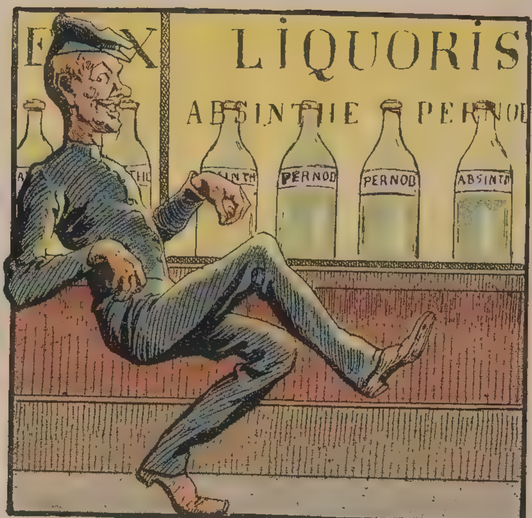
FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr SIX MOIS 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE MÉCANICIEN DU P. L. M. EN GOGUETTE, par VALVÉRANE.



— Le blanc, ça veut dire : *La voie est libre !*



— Le vert : *Ralentir !*



— Le rouge : *Halte !*



— Faut s'arrêter ici !

Le Français n'est pas cocardier.

— Parfaitement, ma chère amie, fit M. Potiron en assurant ses lunettes sur son nez, je trouve ridicule la robe du magistrat, le bicorne du garçon de recettes, la livrée des employés du gaz, des chemins de fer ou de toute autre administration, les galons des officiers; en un mot, tous ces apanages décoratifs, restes d'un autre âge, souvenirs d'une époque où le peuple ignorant s'en laissait imposer par le prestige.

Mme Potiron, que le seul souci d'assaisonner la salade préoccupait, mesura une troisième cuillerée d'huile en murmurant :

— Assurément, mon ami.

M. Potiron reprit :

— Dire qu'il y a des gens qui prétendent que la robe du magistrat le rend plus respectable, le bicorne du garçon de recettes plus honnête, la livrée de l'employé plus poli, l'uniforme de l'officier plus digne!... L'influence du costume..., du décor?... Un esprit bizarre n'est-il pas allé jusqu'à prétendre qu'un chapeau haute forme à la place de la casquette d'un voyou rendrait ce dernier moins insolent!! Ce sont là des absurdités. L'homme a sa personnalité et, quel que soit son costume, reste identique à lui-même... Ce n'est certes pas moi qui me laisserais influencer par tous ces emblèmes ridicules et antiques..., toge, robe, épée, drapeau, etc., etc. !...

Ainsi parlait M. Potiron, chauve, pacifiste humanitaire, végétarien, et entre temps conférencier pour réunions publiques.



- Monsieur, c'est un gendarme.

Cependant, la salade étant assaisonnée, Mme Potiron la passa à son mari qui s'apprêtait à se servir, lorsque la bonne entra.

— Monsieur, c'est un gendarme!

— M. Potiron devint tout pâle et resta une main en l'air, tenant la fourchette de bois au bout de laquelle tremblait un bouquet de chicorée.

— Un gendarme?

C'est curieux comme certains mots vous impressionnent. M. Potiron fut quelques secondes à se remettre. Puis, arrachant sa serviette suspendue à son cou, il passa dans l'antichambre.

Il revint triomphant et rasséréné.

— C'est pour mes treize jours !

Il se rassit, déjà grandi, vis-à-vis de son épouse, de la conscience d'un devoir à accomplir interdit aux faibles créatures féminines.

* * *

M. Potiron était affecté au 229e Territorial, en garnison au Havre.

Lorsqu'il passa la grille de la caserne Kléber, la musique militaire jouait dans la cour. Instinctivement, il assura ses lunettes et redressa le torse.

On procéda immédiatement à l'équipement des hommes.

Tout d'abord, M. Potiron toucha un képi. Cette coiffure ne lui allait pas mal; il fut flatté et releva ses moustaches tombantes.

Il retrouva immédiatement le coup de main du troupier pour faire faire à sa cravate les deux tours réglementaires. Aussi, eut-il un regard de mépris pour son voisin, embarrassé de cette longue bande de toile bleue qu'il ne savait comment plier.

En boutonnant sa veste, il se rappela son jeune temps passé au régiment, son cœur se meubla de souvenirs patriotiques.

Cependant, la musique jouait toujours dans la cour des airs entraînants, et, chose singulière, des relents des vieux cuirs entassés dans le magasin s'échappaient comme des odeurs guerrières. M. Potiron maudit son ventre bedonnant dont la ceinture s'adaptait mal à la martialité du pantalon rouge. Néanmoins, sous l'ampleur de la capote, son obésité n'apparut point excessive, et il put boucler son ceinturon, tirer les plis du vêtement du geste brusque, assuré de l'ancien soldat.

Toutefois, rien ne fut comparable à l'émotion attendrie et respectueuse avec laquelle il reçut, des mains de l'armurier, le fusil matriculé 8.724.

— Ce vieux flingot ! murmura-t-il.

Et tout aussitôt, dans un coin de la cour, il fit jouer le mécanisme, se mit au port d'arme et se répéta à lui-même l'exercice d'autrefois... Un, deux... Un, deux, trois!... Son ton sec, ses mouvements raides et décidés, l'emplirent de fierté et suscitèrent en lui une énergie farouche... A diverses reprises, il fit le simulacre de charger, épaula, tira...

— Pan!... pan!... Encore un!... Et allez, là, celui-là... vlan! touché!

Dix heures tintèrent. Le clairon du quartier sonna la soupe. M. Potiron, fort en appétit, avala le bouillon gras, dévora le bouilli et s'offrit en supplément une côtelette qu'un territorial complaisant et modeste fut chercher à la cantine.

L'après-midi, il y eut, comme entraînement, une courte marche militaire... M. Potiron se réjouit fort de ce que sa compagnie se trouva placée en tête, derrière la musique... Durant le défilé par la ville, aux accents de « Sambre-et-Meuse », il se redressa, le jarret tendu, l'œil fixe, étreignant la crosse de son fusil d'une main ferme, songeant à la revanche..., aux épopées héroïques... et lointaines...

Place Gambetta, un ouvrier cria : « Vive le 229e!... » Aussitôt, une bouffée chaude lui monta à la tête, voilant son regard d'une buée humide... Il se représenta son régiment retour de la frontière, acclamé par la population tout entière... Il se vit, hirsute, sauvage, le visage rayé d'une balafre et serrant les dents; il murmura : « Voilà comment nous sommes, nous autres!... »

Cette idée le poursuivit, le soir, dans sa couchette, après l'extinction des feux...

Cette fois, son imagination avait ajouté une balafre à l'autre... Il marchait en tête du régiment, isolé superbement et portant le drapeau qu'héroïquement il avait arraché aux mains de l'ennemi... Sur son passage, des acclamations criaient..., les femmes lui en-



... Il marchait en tête du régiment ...

voyaient des baisers..., les enfants, des fleurs.

Délicieusement ému de son triomphe, le cœur fondu dans sa propre admiration de lui-même, M. Potiron, dans l'ombre de la nuit, laissa librement couler de douces larmes qui inondèrent son polochon...

Alors que, dans sa chambre solitaire, Mme Potiron, pensant à l'armée et déplorant cette institution d'un autre âge, se représenta M. Potiron ironique, un sourire méprisant au coin des lèvres, dominant superbement, du haut de ses doctrines, son époque ignorante et barbare.

Etienne JOLICLER.

Le Paysan et le Phonographe.

Le père Mathieu est un brave paysan qui a envoyé son fils à la ville pour s'instruire.

Celui-ci, voulant faire plaisir à son père, lui rapporta, un jour, un phonographe de qualité médiocre qu'il s'était procuré à un prix abordable pour lui.

Le père Mathieu n'avait jamais vu de phonographe, aussi le jeune homme épiait-il avec intérêt l'effet que devait produire, sur son père, l'appareil dans son fonctionnement.

Un à un, les cylindres égrenèrent leurs chansons nasillardes aux oreilles du paysan, sans que celui-ci donnât la moindre marque de satisfaction ou d'ennui.

Quand le répertoire fut épuisé, le fils demanda à son père :

— Eh bien! père, comment trouves-tu ça?

— Je vas te dire, fit le paysan avec une petite moue dédaigneuse. Je n'aime pas les conserves de viande, je n'aime pas les conserves de légumes, eh bien! j'aime pas non plus les conserves de musique.

Pêle-Mêle Causette

M. Chaumié, qui était ministre sous le dernier gouvernement, a déposé un projet de loi supprimant radicalement tous les concours dans les journaux.

On n'ignore pas que certains journaux quotidiens, s'inspirant des idées de concours du *Pêle-Mêle*, en étaient arrivés à créer de véritables loteries. C'était contraire à la loi sur le jeu. Pour y couper court, le défunt ministre n'avait trouvé d'autre solution que d'interdire tous les concours. C'était simple, mais parfaitement inique.

Rien, en effet, ne ressemble moins à une loterie que les concours du *Pêle-Mêle*. Les récompenses qu'on y donne ne sont que la faible rémunération d'efforts intellectuels considérables, et ceux qui remportent la palme ont toujours fait preuve d'un réel mérite.

D'autre part, les concours sont entrés dans les mœurs du public français, et les en arracher brutalement serait aussi maladroit qu'injuste.

Il n'existe, certainement, pas de plaisir plus inoffensif que ces tournois qui s'adressent à l'habileté et à l'intelligence. Ils ont le mérite de constituer une distraction toujours instructive, car ils obligent le chercheur à une gymnastique de l'esprit et à une manipulation constante du dictionnaire.

Aussi, le projet de M. Chaumié dépasse-t-il son but réel en frappant dans ses distractions une population saine d'intellect et avide de connaissances.

Cela ressemble beaucoup au procédé de ce chirurgien qui coupa la jambe d'un malade pour le guérir de ses engelures.

Il est entendu que certains journaux ont abusé des concours et en ont fait des loteries. Rien n'est plus aisé, en effet, que ce travestissement. Il suffit de poser une question des plus simples : *Combien font deux fois deux?* par exemple, et de tirer de beaux prix entre ceux qui ont trouvé la solution. C'est habiller une loterie dans le costume d'un concours.

Nous serions entièrement avec M. Chaumié si sa loi n'atteignait que le jeu. Nous avons dit maintes fois l'horreur que nous inspirent le pari mutuel et tout ce qui est fondé sur la passion terrible du jeu. Nous déplorons donc l'exploitation qu'en voudraient faire, à leur profit, quelques journaux.

Mais, faut-il pour détruire une plante parasite, arracher tout un plant d'excellents végétaux auxquels elle s'est mêlée. Je le crois d'autant moins qu'il existe un moyen de battre en brèche les loteries sans toucher aux concours où le jeu n'a aucune part.

Qu'est-ce qui distingue une loterie, c'est l'appât d'un gain important. Les promoteurs, tablant sur l'attraction qu'exerce cet espoir, ont soin de faire entrer dans leurs combinaisons des gros lots qui représentent chacun une véritable fortune. Ainsi, l'on voit des loteries, avec des lots de cinq cent mille francs, d'un million même.

Supprimez ces hantises de fortune et les loteries auront vécu.

Décrétez, par exemple : *qu'un journal ne pourra, dans aucun concours, offrir des prix dépassant la valeur totale de deux cents francs, et que le premier prix ne devra jamais excéder cinquante francs.*

Ajoutez même, si vous le voulez, que ces prix ne devront être donné ni en argent, ni en valeurs, mais en marchandises.

Et pour plus de sécurité encore, décidez qu'un journal ne devra, dans un numéro, publier qu'un maximum de trois concour[s].

Vous aurez frappé de stérilité tous ceux qui ne voient, dans les concours, que l'occasion d'une loterie déguisée.

Et vous laisserez subsister ainsi l'inoffensif et instructif plaisir de tant d'excellents citoyens.

La solution est, on le voit, des plus simples.

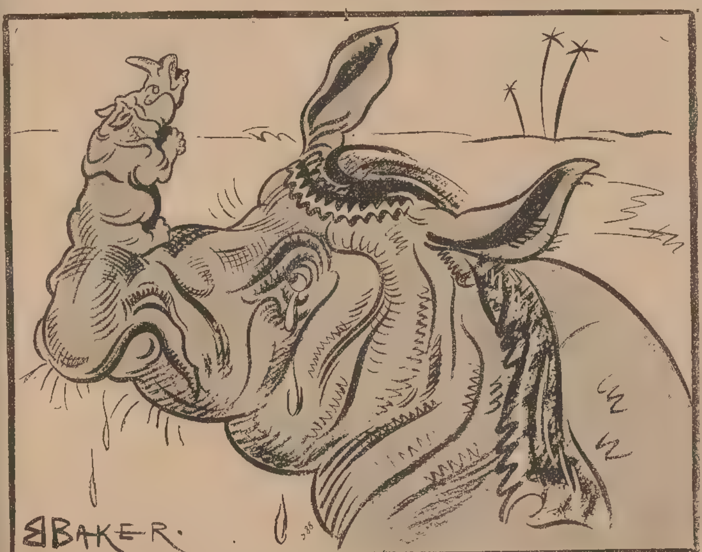
Encore, fallait-il y songer. Si M. Chaumié avait daigné nous consulter, nous qui sommes directement intéressés dans la question, nous nous serions fait un plaisir de lui indiquer le remède efficace qu'il cherchait.

Mais M. Chaumié n'a pas daigné nous consulter. Il ne saura jamais combien, en agissant ainsi, il a nui à sa popularité. Car, et ceci est tout à l'honneur du peuple français, les chercheurs de concours sont aujourd'hui légion.

Et M. Chaumié lui-même reconnaîtra qu'il vaut mieux passer son temps à déchiffrer un problème du *Pêle-Mêle* qu'à courir les champs de course.

C'est beaucoup moins nuisible à la bourse et infiniment plus profitable à l'esprit.

FRED ISLY.



AMOUR FIDELE

Mme Veuve Rhinocéros a sculpté sa corne en statue de son cher défunt, de façon à avoir sa figure toujours devant ses yeux.

CORRESPONDANCE PERSONNELLE

Cher Monsieur,

Je vous serais obligé d'insérer la rectification suivante, au sujet de l'article de M. Fréd Isly.

Je proteste de la maniere la plus énergique contre l'assertion que : *Tous les médiums spirites sont malades*; l'étant moi-même, je puis affirmer avec une certaine autorité que la maladie entrave presque toujours les manifestations spiritualistes. De plus, toute personne intelligente et sans aucun parti pris peut obtenir la preuve *irrécusable* de la survie, mais il faut beaucoup de sang-froid et une recherche méticuleuse de la vérité, car dans bien des manifestations l'on ne peut trouver la preuve demandee. Il faut répudier hardiment ces manifestations pour ne conserver que celles donnant toutes preuves désirables et se bien garder de propager ce qui est douteux.

Donc, si M. Fred Isly veut bien entamer avec moi une discussion sans parti pris, je me fais fort de lui faire obtenir la preuve de ce que j'avance; à savoir :

Que l'âme ou esprit survit à la mort du corps et qu'elle peut se manifester intelligemment et donner des preuves irrécusables de son individualité en tant qu'esprit libre.

Recevez, etc.

CLERC-BELLION.

Cadets de France

Nous rappelons à nos lecteurs, que la représentation donnée par les Cadets de France aura lieu le 8 avril, à huit heures du soir, à la salle d'Antin (Cité d'Antin, 3 *bis*, rue Lafayette).

Les demandes de billets ne pourront être reçues que jusqu'au 6 inclusivement.

Nous rappelons aussi que le prix est de cinq francs la place.

DEFINITIONS

BONTÉ. — Le premier lest qu'on jette pour s'élever dans la vie sociale.

CONSCIENCE. — Celui qu'on jette ensuite.

AMABILITÉ. — Manteau qu'endosse l'indifférence pour ressembler à l'amitié.

Question logique

LE PETIT PAUL. — Dis-donc, papa, comment se fait-il qu'il ne se passe chaque jour que juste autant d'événements qu'il en faut pour remplir le journal ?



DÉLICATE ATTENTION

LE PÈRE LARFOUILLAT. — Vous pouvej'embracher votre fianchée, aujourd'hui. En votre honneur, elle ch'est débarbouillé la joue gauche.



LES LUNETTES DE L'ILLUSION

Chaque homme a, sur la tête, un petit lutin qui opère ainsi quand on contemple les œuvres d'autrui...

... et de cette façon quand on contemple celles que l'on a produites soi-même.

Poindinterrosserie.

Certaines personnes s'obstinent à trouver des ressemblances qui ne sont, parfois, qu'un mirage de leur imagination.

C'est ainsi qu'une dame un peu myope et qui a nom Mme Lentille, ne manque jamais, quand elle rencontre notre ami Poindinterro, de le prendre pour le docteur Lancette.

Je n'étonnerai personne en disant que ceci a le don d'agacer notre peu patient collaborateur.

Or, tout récemment, Poindinterro passait sur la place de l'Opéra. Il s'entendit interpeller soudain d'un aimable « Comment allez-vous, cher ami? »

Poindinterro s'arrêta. Devant lui, Mme Lentille souriait, la main tendue.

— Je suis heureuse de vous rencontrer, cher docteur. Figurez-vous que, justement, je voulais vous consulter. J'ai parfois des vapeurs qui m'inquiètent.

La lèvre de Poindinterro s'arqua légèrement en un rictus énigmatique.

— Hum! fit-il.

Puis, ayant tâté la main de sa soi-disant cliente, comme l'eût fait son sosie, il ordonna:

— Tirez la langue et fermez fortement les yeux.

Mme Lentille ayant obtempéré aussitôt, Poindinterro pivota sur ses talons et s'en fut de son pas léger.

Quelques minutes se passèrent. Impatientée, la cliente ayant ouvert les yeux, fut saisie d'horreur en constatant que, non seulement le docteur était parti, mais qu'elle formait le centre d'un rassemblement de gens qui la regardaient curieusement se demandant, évidemment, ce qui poussait une dame élégante à fermer les yeux et à tirer la langue aux passants en plein boulevard.

Le docteur Lancette, sans le savoir, perdit, ce jour-là, une cliente.

Courrier Pêle-Mêle

Monsieur le Directeur,

Peut-on reconstituer l'écriture d'une personne en connaissant bien son caractère? Oui, certainement, si l'on entend par reconstitution la reproduction de tous les *signes* caractéristiques des qualités ou défauts du scripteur.

On ne pourrait cependant pas, il faut le dire, reproduire exactement le graphisme habituel, quant à la forme plastique, car pour beaucoup de signes essentiels propres à chaque qualité ou défaut, il est quelques signes particuliers à la personnalité du scripteur qui ne pourraient être saisis dans une reproduction, ces signes exprimant le degré exact des facultés du sujet.

Mais en général on peut, connaissant le caractère d'une personne, affirmer que, si nous la savons méfiante, sa signature sera suivie d'un point, son écriture sera tassée si elle est avare, penchée si elle est nerveuse et impressionnable, etc. La graphologie est une science positive, elle est au caractère ce que le diagnostic, par l'examen du facies, est à l'état sanitaire du corps.

La superstition scientifique, qui lui attribue ainsi qu'à la physiognomonie et à certaines autres sciences, un relent de fagot ignore que ces sciences sont basées sur la loi d'analogie (les anciens diraient des correspondances) sur laquelle reposent les modernes taxonomies animales, végétales ou chimiques.

L'expérience d'une reconstitution d'écriture fut faite, il y a peu d'années, sur la seule inspection des traits et de la forme des mains d'un individu.

En résumé, un graphologue expérimenté peut facilement donner les détails les plus étendus sur la forme et l'aspect de l'écriture d'un homme, quoique n'ayant jamais vu un de ses autographes.

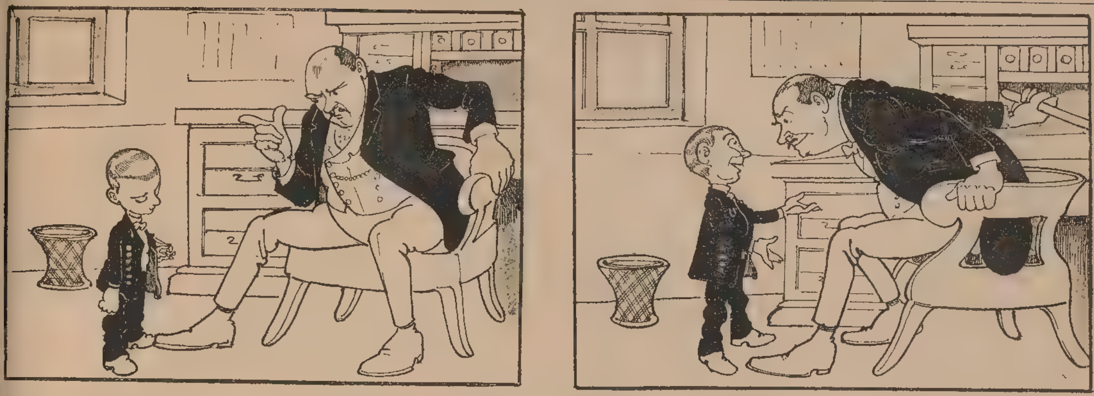
Recevez, etc.

Pierre BORDERIEUX.

Assurances.

Monsieur le Directeur,

Vous avez inséré, dans l'un de vos numéros, sous la signature « d'un Ancien adjoint au



ENFANT MODERNE

— Comment, Théodule, tu as encore la croix cette semaine ?
— Oui, papa.
— Tu es bien sûr de l'avoir eue !
— Dame, puisque la voilà.
— Petit menteur ! J'ai rencontré ton professeur qui m'a dit que tu étais le dernier de ta classe.

— Ecoute, je vais te dire. C'est toujours Purotin qui a la croix. Et son papa lui donne deux sous. Tandis que toi, tu m'octroies un franc. Purotin me donne donc sa croix. Nous avons dix sous chacun, ce qui est pour tous deux une excellente affaire.

[...]laire de Marseille », une lettre, [d]ans laquelle un de vos correspon[d]ants fait remarquer une lacune [d]ans la manière de fonder des Com[p]agnies d'Assurances, en ce qui [c]oncerne les commerçants et indus[t]riels non encore formellement assu[je]ttis, pour leur personnel, à la lé[g]islation des accidents de travail.

Le signataire de cette lettre cons[t]ate que les Compagnies d'Assuran[c]es, après avoir demandé à leurs [a]ssurés une prime destinée à couvrir [le]s responsabilités patronales, se [r]éservent le droit, en cas d'accident, [d]e plaider, au nom de l'employeur, [q]ue la loi du 9 avril 1898 n'est pas [a]pplicable en l'espèce, et, qu'en [c]onséquence, il n'est dû aucune in[d]emnité à l'employé. Le patron se [t]rouve alors avoir payé une prime [d]ans l'intérêt de son personnel, [s]ans lui procurer, en fait, la pro[te]ction efficace qu'il en attendait.

Voulez-vous permettre à un pro[fe]ssionnel de l'assurance d'ajouter [q]uelques éclaircissements : Votre [c]orrespondant n'a pas tort en [é]quité; de son côté, la Compagnie [d']Assurances a raison en son droit, [p]uisqu'elle n'a, en réalité, garanti [q]ue la responsabilité civile du patron, laquelle, [e]xclusivement régie, pour le moment, par l'ar[ti]cle 1832 du Code Civil, est d'application très [r]are, car elle suppose démontrer une faute [q]uelconque du patron.

Comment donc obvier à cette insuffisance, [e]t combler la lacune signalée, en couvrant, non [s]eulement la responsabilité civile du patron, [m]ais encore ce que l'on peut appeler sa respon[s]abilité morale ? Faut-il souhaiter, comme le [si]gnataire de la lettre, que le législateur inter[v]ienne pour contraindre les Compagnies d'As[su]rances à procéder autrement ?

Je ne le pense pas, pour ma part, et quand [j]e vois invoquer à tout propos le pouvoir légis[la]tif, je ne puis m'empêcher de songer à la [fa]ble de La Fontaine : « L'Homme et la Puce » :

Jupiter, prête-moi ton tonnerre.

L'assuré qui se plaint dans vos colonnes [n']avait qu'à lire avec soin la police qu'on avait [p]roposée à sa signature ; il aurait vu qu'il n'y [é]tait question, à titre ferme, que de la respon[s]abilité civile, tandis que les obligations plus [é]troites de la loi du 9 avril 1898 n'étaient vi[s]ées qu'à titre tout à fait éventuel. Si donc il [v]oulait prendre paternellement les intérêts de [s]on personnel, il n'avait qu'à exiger l'insertion [d]'une clause, en vertu de laquelle la Compa[g]nie d'Assurances, acceptant à titre conventionnel les indemnités de la loi précitée, se fut engagée à les verser aux employés de l'assuré, en cas d'accidents. Si la Compagnie se refusait à consentir cette clause, il lui était loisible de s'adresser à une autre, qui l'eut volontiers acceptée. Nous savons qu'il en existe dans ce cas.



— Misérable ! tu oses faire cela !
— Quoi, papa, toi un commerçant, tu ne trouves pas cela ingénieux. Si tu n'es pas plus moderne, je crains fort que tu n'arrives à grand'chose.

Conclusion : Une loi nouvelle est bien superflue dans cette matière ; c'est à l'assuré à choisir la Compagnie à laquelle il s'adresse, et à lire les clauses du contrat qu'on lui fait signer.

Recevez, etc.

UN ASSUREUR.

Le Métro et le Tube.

On entre, on crie,
Et c'est la vie ;
On crie, on sort,
Et c'est la mort.

Et c'est aussi l'image du Métropolitain de Paris. Certes, notre chemin de fer souterrain a des défectuosités nombreuses, et la plus grande est cette raréfaction de l'air respirable dont parlait ici même, voici quelques semaines, mon très distingué confrère Fred Isly. Mais, à l'examiner sans parti pris, notre métro est-il vraiment si inférieur aux autres chemins de fer urbains et souterrains?

Comparons-le, si vous le voulez bien, au « tube » anglais.

Tous deux se sont longtemps ressemblés sur ce seul point, que leurs tunnels empestaient la créosote. Excellente pour le mal de dents, la créosote est rien moins qu'agréable aux narines; nos édiles s'en aperçurent et la supprimèrent, et voici quelques mois déjà que les voyageurs remontés du trou ne « sentent plus le métro », ce dont ils se louent fort, et ceux qui les approchent aussi. A Londres, un ascenseur reçoit de soixante à quatre-vingts personnes à la fois et les dépose dans des profondeurs minières, sur des quais revêtus de bois et offrant, par conséquent, moins de sécurité que les nôtres.

Un train de sept voitures, contenant chacune quarante-huit personnes, entre silencieusement en gare. Aussitôt, quatorze grandes portes, mues par des employés et non par le public, s'ouvrent au large, et les voyageurs s'introduisent sans bousculade.

Question de race, dira-t-on, l'Anglo-Saxon étant connu pour son flegme imperturbable, le Néo-Latin pour sa furia irrésistible. Le train s'ébranle, mais il file moins vite que le nôtre, et, sous les tunnels qu'il parcourt, l'air est encore plus rare que sous les nôtres. Arrêt. Un employé annonce d'une voix calme le nom de la station ; on sort comme on est entré, sans tumulte, et l'ascenseur vous remonte jusque dans la rue.

Chez nous, pas d'ascenseur. Il est vrai que le métro n'est pas établi aussi profondément que le tube.

Chez nous, deux classes de voyageurs ; chez les Anglais, plus démocratiques, une seule classe, ce qui facilite considérablement le travail du buraliste.

Nos voisins d'Outre-Manche, leur billet pris, le jettent immédiatement après dans une grande boîte. Plus pratiques que nous, les Anglais se gardent bien de payer des employés dont l'unique fonction consiste à trouer d'inoffensifs tickets, lesquels apparaissent — surtout ceux de première classe — à la fin d'un voyage compliqué de bifurcations, des cibles minuscules sur lesquelles se serait exercé un tireur maladroit.

Mais, abstraction faite de ces petites critiques, notre métro rend bien des services. Et, le jour où, dans des voitures plus confortables et mieux aménagées, tous les voyageurs seront



DIVINATION

LA CHIROMANCIENNE. — Vous avez pris plusieurs absinthes, ce matin.

DUPOIVROT. — Et il y a des gens qui ne croient pas aux somnambules!



UNE RAISON

— Pourquoi tiens-tu ton chien toujours en laisse?
— Parce que le malheureux ne peut plus se conduire, il est aveugle.

assis, et que, le long des tunnels, des prises d'air viendront renouveler la provision d'oxygène en chassant le trop-plein d'acide carbonique, ce jour-là notre métro sera sans rival.

J. Y.

Une Française, impératrice du Maroc.

Au moment où tous les regards sont tournés vers le Maroc, il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'une de nos compatriotes eut, il y a plus de cent ans, l'honneur de s'asseoir sur le trône du Maghreb. C'est ainsi que les Arabes désignent le pays actuellement gouverné par le jeune sultan Abd el-Aziz.

Le père et la mère de cette Française étaient des Corses du nom de Franceschini. Capturés un beau jour par les pirates qui écumaient la Méditerranée, ils avaient été conduits à Tanger. La beauté de leur fille séduisit à tel point l'empereur, qu'il l'épousa et l'éleva à la dignité d'impératrice du Maroc. Libérés par son intervention, ses parents purent retourner en Corse, mais peu de temps après leur fille les rappela afin qu'ils vinssent vivre auprès d'elle.

Par une de ces révolutions de palais si fréquentes dans les pays orientaux, l'empereur fut renversé et dégradé. Son successeur, après l'avoir jeté en prison ne tarda pas à le faire empoisonner. Quant à sa veuve, elle quitta le pouvoir, mais dans la retraite elle fut comblée d'égards. Elle mourut de la peste en 1802.

Napoléon Ier, par l'entremise d'un frère de cette Française, essaya de nouer des relations avec le Maroc, mais il échoua dans ses tentatives. Il fallait à la France attendre le vingtième siècle pour pénétrer pacifiquement dans ce riche pays, jusqu'à nos jours fermé à la civilisation européenne.

H. J.

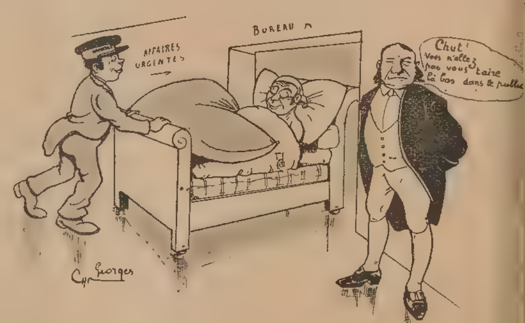
RÉPONSE AU PASSE-TEMPS

Nos lecteurs se souviennent, sans doute, d[e] la question que nous leur posions à propo[s] d'un des derniers dessins de Benjamin Rabier paru dans le numéro du 11 mars.

— Pourquoi, demandions-nous, ce peintr[e] a-t-il, dans son tableau, symbolisé la Justice

Nous pensons que beaucoup ont trouvé san[s] peine la réponse à faire à cette demande, ca[r] le symbole était tout à fait clair. Ne voyait-o[n] pas, en effet, représentés sur ce tableau *deu[x] poids et deux mesures?*

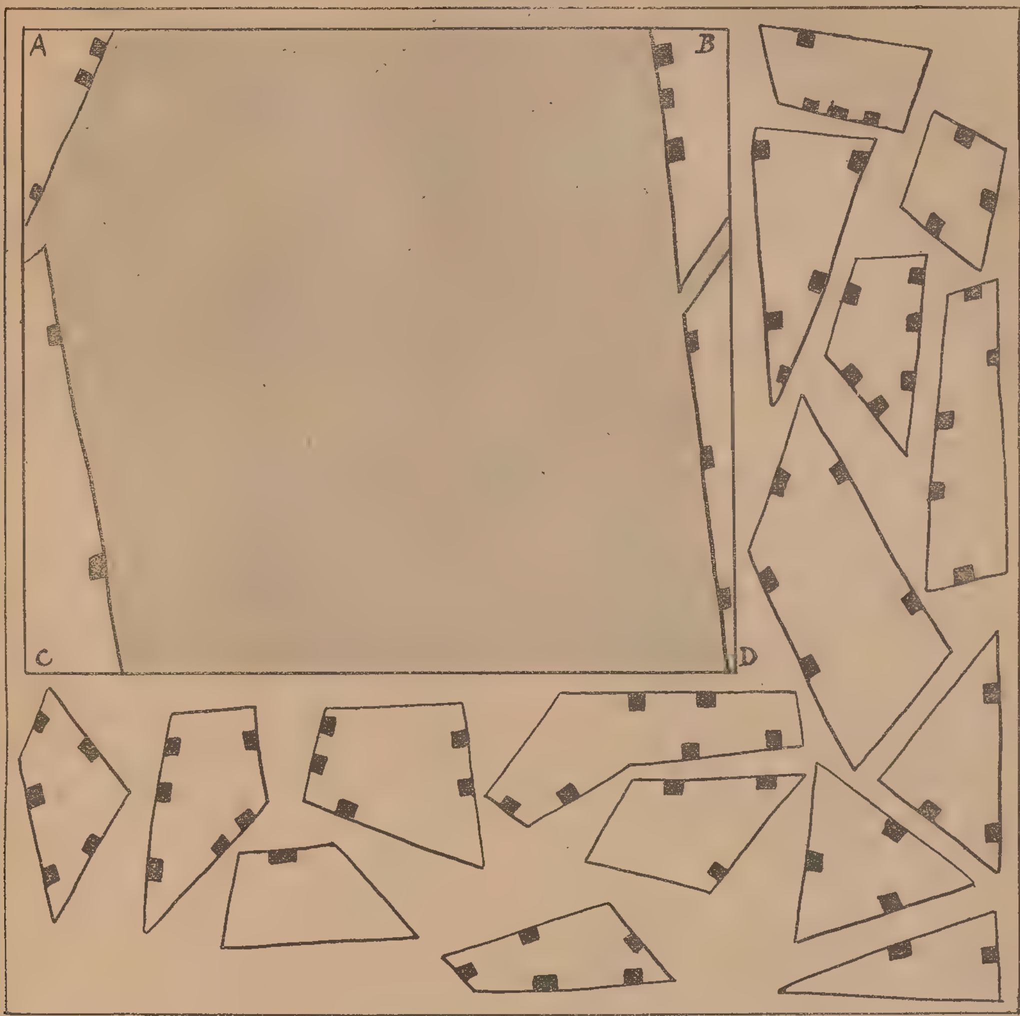




PÉRIODE ÉLECTORALE

Pour s'assurer les voix des fonctionnaires, qui sont plutôt nombreux en France, on leur accordera le droit de se syndiquer... Mieux que cela, grâce à un nouveau système d'automobile...

... les fonctionnaires seront cherchés à domicile et amenés à leurs bureaux sans fatigue et sans heurt.



CONCOURS DU PLAN REFORME

Le dessin que nous représentons ici, figure le plan d'une portion de ville duquel on aurait enlevé les îlots de maisons pour les transporter en dehors de ce plan. Ces îlots, au nombre de seize, ont été mis, comme vous le voyez, en marge du dessin. Dans le plan de la ville, ces seize îlots se trouveraient disposés dans l'espace vide laissé en gris, où ils formeraient entre eux un certain nombre de rues.

C'est justement, chers lecteurs, la disposition de ces îlots et la formation de ces rues que nous vous demandons de chercher, en vous basant sur certaines particularités que nous allons vous indiquer.

Supposez le plan reformé. Supposez aussi un promeneur se rendant d'un endroit quelconque de la ligne marquée A B à un point quelconque de la ligne marquée C D. Il y a pour faire ce trajet un assez grand nombre de combinaisons selon qu'on passe par l'une ou l'autre des rues tracées. Imposons alors au promeneur qui effectue ce trajet une condition formelle, celle de ne jamais revenir dans la direction d'où il est parti, c'est-à-dire qu'il pourra, selon les rues qu'il suivra, s'écarter à gauche ou à droite, mais à aucun moment, il ne devra se rapprocher de la ligne A B (autrement dit, si les groupes de maisons représentaient, par exemple, les îlots d'un fleuve, et qu'il suive le courant de ce fleuve, il ne devrait à aucun moment, si court soit-il, remonter ce courant.)

Eh bien! malgré ces conditions, il reste encore un certain nombre de trajets possibles pour aller de la ligne A B à la ligne C. D Or, voici qui est curieux : quel que ce soit ce trajet ainsi effectué, le nombre de magasins que le promeneur rencontrera à sa gauche sera toujours le même ; les magasins qu'il rencontrera à sa droite seront en nombre différent de celui des magasins de gauche, mais quel que soit le trajet, ce sera également toujours le même. Quelle disposition faut-il pour cela donner aux groupes de maisons représentés?

Les petits carrés noirs figurent les magasins en question. Ces magasins, naturellement, donnent tous sur la rue.

Le plan doit être reformé de telle façon que les groupes de maisons viennent bien s'appliquer le long des lignes A B et C D comme si ces deux lignes avaient été deux coupures faites dans un véritable plan de ville.

Toutes les rues du plan sont à peu près de largeur uniforme. Il n'y a d'autres places ou carrefours que ceux qui sont formés naturellement par les jonctions de rues.

Ce Concours sera clos le 14 avril.

Prière de mentionner, extérieurement à l'envoi : **Concours du Plan reformé.**

Les prix suivants seront accordés aux lauréats de ce Concours :

1er Prix : *Une jolie montre en argent.*
2e Prix : *Une montre art nouveau.*
3e Prix : *Une belle boîte de couleurs.*
4e Prix : *Une belle boite de compas.*
5e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
Du 6e au 10e Prix : *Un album artistique pour classer 500 cartes postales.*
11e et 12e Prix : *Un service à découper métal argenté.*
13e et 14e Prix : *Un écrin contenant six cuillères à café métal argenté.*
15e et 16e Prix : *Une année complète du journal* La Famille.
Du 17e au 20e Prix : *Un bloc-notes de poche.*

LES PAUVRES



De temps en temps, on découvre une fortune dans la paillasse d'un mendiant mort de faim.



Faux pauvres, dit-on. Non malheureux ! philanthropes ! philanthropes sublimes qui, voyant avec effroi le nombre des vrais pauvres diminuer d'une façon effrayante, essayent d'enrayer cette décroissance, afin d'éviter un bouleversement social. Dans leur infinie bonté, ils ne veulent pas que, faute de pauvres, elles soient finies ces brillantes fêtes de charité, où l'on s'amuse tant en faisant joujou à la marchande.



Pas plus que tarir la source d'inspiration de nos poètes amers.



Ou bien c'est un cul-de-jatte qui ne l'est pas. Et l'opinion publique ne sait comment qualifier cet abus de confiance.



Ils ne veulent pas non plus l'éteindre, cette flamme d'art qui brille chez les spécialistes du haillon.



« Eh ! me direz-vous, gens du monde, peintres, poètes ; du luxe tout cela, qu'ils fassent autre chose... » Oui, mais il en est d'autres qui ne peuvent pas, eux, faire autre chose : ce sont les employés de l'Assistance.

LA VIE ÉLECTRIQUE



Le Jeune Industriel. — Mon cher aîné, vous avez mis trente ans à faire fortune, je la ferai en dix ans.

A cinq heures du matin, mon horloge électrique me réveille; en cinq minutes je suis habillé.

Je saute dans mon automobile qui est toujours sous pression, et je file à du cent kilomètres à l'heure...



... inspecter mon immense usine de la banlieue. De là, je pars jeter un coup d'œil...

... sur les six étages et les annexes de ma grande maison de vente de Paris.

Je pousse jusqu'au Havre surveiller l'arrivée et le débarquement de mes bateaux de marchandises.



Au besoin, je traverse l'Atlantique, et même le Pacifique, pour me rendre compte de la qualité de mes matières premières.

Ce qui ne m'empêche pas de consacrer quelques instants aux manifestations artistiques.

Comme le vernissage des Salons, les premières sensationnelles et autres mondanités.



Et de remplir jusqu'à une heure du matin mes devoirs de maître de maison.

Aussi, à trente ans sonnants, j'ai mon million de gagné.

Et riche bientôt, je vais pouvoir me reposer.

Et goûter les joies de la vie.



— Tiens, c'est vous, Gontrand ! Vous ne m'aviez jamais dit que *vous saviez* monter à cheval.

PROVERBES CHINOIS

On a dit que les proverbes reflétaient l'esprit d'une race. Si cette assertion est exacte, on se fera une idée bizarre du peuple chinois, à la lecture des proverbes suivants, fréquemment usités par les habitants du Céleste-Empire :

« Les prisons, fermées jour et nuit, sont toujours pleines. Les temples, ouverts à deux battants d'un bout de l'année à l'autre, sont continuellement vides. »

« Aux lettrés à parler de livres, aux bouchers à parler de cochons ! »

« Trompe un mandarin, escroque-le même, si tu peux, mais ne l'insulte jamais ! »

« Garde en réserve les gros mots, jusqu'à ce que tu aies épuisé les ressources du langage convenable. »

« Si tu veux rester l'ami de tes amis, vends-leur à crédit, mais néglige de leur réclamer de l'argent. »

« Dès qu'un homme acquiert de la fortune, son premier soin est de se lancer dans un procès, ou de commencer la construction d'une maison. »

« Les plus grandes joies coûtent les plus grandes peines. »

Voici encore quelques proverbes piquants, mais cette fois sur la femme :

« Donne du bâton à ta femme quand tu dois non quand tu peux. »

« Tu empêcheras plus facilement la pluie de tomber que ta mère de se remarier. »

« Il est préférable d'avoir affaire à mille mauvais esprits qu'à une seule mauvaise épouse. »

« Quand le sabre est rouillé, la charrue reluisante, les prisons vides, les greniers pleins, quand les escaliers des écoles sont usés et que l'herbe pousse dans ceux des tribunaux, quand les médecins vont à pied et les boulangers à cheval, l'Etat est bien gouverné ! »

N'est-ce pas, qu'ils sont amusants, ces proverbes chinois ?

H. J.

Pêle-Mêle Connaissances

— Un homme, en élevant des terres à la pelle (terrassiers) peut développer un travail journalier de 38.880 kilos ; et de 172.800 kilos, en tournant une manivelle. En élevant des fardeaux dans une rampe ou un escalier (déménageurs, forts), un travail de 65.160 kilos.

— En justice de paix, un instituteur ariégeois, M. Machicot, a été condamné à une amende et des dommages-intérêts pour avoir écrit sur le cahier d'un enfant : « Cet élève est un âne. » Mais la Cour de Cassation a réformé ce jugement.

— Le plus grand steamer du monde, l'*Adriatic*, en construction à Belfast, aura 240 mètres de long, 25 mètres de large et 16 de profondeur. Ce recordman jaugera 25.000 tonneaux.

— Lors de l'établissement des chemins de fer en France, des esprits inquiets avaient manifesté la crainte de voir diminuer l'élevage du cheval. Il n'en fut rien, celui-ci n'ayant cessé de prospérer au fur et à mesure de la multiplication des voies ferrées. Les éleveurs américains estiment que l'auto ne pourra, aussi, qu'être très favorable à la production des bons chevaux, indispensables pour seconder les moyens plus rapides de communication.

— Il existe un « hôpital » pour animaux dans la campagne de Calcutta (Indes anglaises). C'est une entreprise utilitaire, simplement, et desservie par quatre-vingts infirmiers, sous la direction d'un vétérinaire anglais.

— La plupart des livres actuels sont imprimés sur du papier fait de sapin, passé au chlorure de potassium. Au dire d'un expert, ce papier tombera en poussière avant une vingtaine d'années.

— La production annuelle du pétrole formerait une ligne continue de barils faisant cinq fois le tour du monde. Si l'on voulait réunir les 368 millions d'hectolitres d'huile brute qu'elle représente dans un seul réservoir, celui-ci devrait avoir 460 mètres sur 76 mètres de côté et 1.000 mètres de hauteur. Que serait, avec les 158 mètres d'élévation, la grande pyramide d'Egypte, à côté de ce réservoir formidable ?

— Lorsqu'un de ses parents se marie, l'impératrice allemande offre toujours, comme cadeau de noces, une pendulette de voyage. C'est parce qu'elle estime au plus haut point la ponctualité.

— La collection de timbres du célèbre philatéliste anglais, W. W. Mann, a été vendue, à Londres, 750.000 francs. Elle ne comprenait que



Mode, Mode, quand tu nous tiens !...
— Pauvre Mme Laflache, elle n'a pas de chance en ce moment, elle a de bien grands revers !
— Et justement, cette année, ça se porte plutôt petit.



CONNAISSEURS

— Regarde comme ces bras sont mal coupés.
— Dieu merci, nous avons fait des progrès à ce point de vue.

des *timbres européens*, mais tous étaient neufs. Beaucoup de timbres rares y étaient représentés par de nombreux exemplaires, quelquefois des feuilles entières. Cette collection était considérée comme la première du monde et supérieure à la collection Tripling, léguée au British Museum.

— L'origine de l'appel téléphonique « Allo! » serait simplement « Au loup! ». Cette expression, introduite par les Normands, avait été adoptée par les bergers du Leicestershire pour signaler la présence du loup dans le voisinage des troupeaux. « Au loup! » s'est transformé en Halloup dont les Anglais ont fait Hallo, qu'ils emploient pour un appel quelconque. Nous l'avons adopté en supprimant l'*h*.

— La dépense annuelle pour l'entretien d'un soldat français est de 1.136 francs. Le soldat allemand coûte à l'empire 1.255 francs

VS

DE NOS LECTEURS

Une curieuse expérience.

Un individu prétendait, il y a quelque temps, avoir perdu l'œil gauche à la suite d'un accident de travail. En raison du préjudice qui lui avait été causé de ce chef, il réclamait à son patron une indemnité considérable.

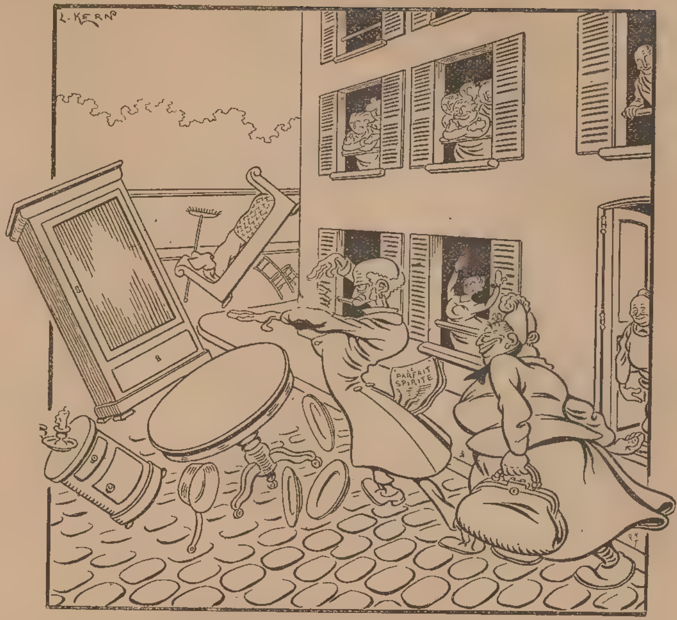
Un oculiste, appelé comme expert, déclara l'œil parfaitement sain et intact. Le plaignant persistant dans ses dires et dans sa demande d'indemnité, l'expert eut l'idée de le soumettre à l'expérience suivante :

On sait que le vert et le rouge mélangés donnent du noir; il écrivit donc quelques mots avec une encre verte sur un carton noir et fit mettre au plaignant des lunettes dans lesquelles le verre de droite était rouge tandis que celui de gauche était blanc. Le patient put lire l'inscription avec une aisance parfaite, ce qui fit découvrir la fausseté de ses affirmations, car, s'il n'eût eu que l'œil droit de bon, il lui aurait été absolument impossible de déchiffrer les caractères verts sur fond noir.

Naturellement, l'expert avait oublié de prévenir le faux borgne!

Sans quoi, il lui eût fallu chercher autre chose!...

H. J.



SPIRITISME PRATIQUE

Comment le célèbre Dumédium, professeur de sciences occultes, a appliqué le système de tables tournantes et marchantes, de façon à s'éviter les frais d'un déménagement.

Vieux souliers.

Sait-on ce qu'on fait avec les vieux souliers lorsqu'ils sont indubitablement hors de service?

On commence par les découdre complètement, puis on soumet le vieux cuir à de longues manipulations qui le transforment en une pâte malléable. Avec cette pâte, enfin, on fabrique une sorte de cuir artificiel qui a l'apparence, — sinon la solidité, — des plus beaux cuirs de Cordoue. C'est généralement avec cet enduit qu'on recouvre les malles et les sacs de voyage.

Voilà un exemple de plus à l'appui du fameux principe : « Rien ne se perd, tout se transforme. »

H. J.







EXPÉRIENCE AMUSANTE

Se basant sur la connaissance de l'humanité, un music-hall a installé un mannequin.

L'esprit de contradiction aidant, bien peu de spectateurs passent à côté de l'objet...

... sans éprouver par eux-mêmes que l'homme est, autant qu'autrefois, friand du fruit défendu.



IMPRUDENCE

Le Commerçant. — Voyez, cet appareil de 500 francs est très pratique, car il peut être mis très facilement dans la poche.

Le Voleur. — En effet, je n'y pensais pas.

Célébrité... et correspondance.

A l'époque de la Révolution vivait, à Lyon, une dame nommée Delphin, dont la charité était proverbiale. De braves gens qu'elle avait sauvés de la mort sans leur faire connaître son nom, voulurent — lorsqu'ils furent en sûreté à l'étranger — la remercier de ce qu'elle avait fait pour eux.

Mais comment s'y prendre? Comment faire parvenir leur lettre à destination.

Là était le *hic*.

A tout hasard, ils expédièrent leur lettre avec cette seule adresse :

« A la dame la plus charitable de Lyon. »

Les employés de la poste n'hésitèrent pas un instant; tous, dit-on, s'accordèrent à déclarer qu'il ne pouvait s'agir que de Mme Delphin; on lui remit donc la lettre qui, en effet, lui était destinée.

On peut rapprocher de cette anecdote le trait suivant qui montre combien la célébrité de Victor Hugo était universelle.

Lorsque éclata le coup d'État du 2 décembre 1851, le grand poète fut au nombre des proscrits, et se réfugia à Jersey d'abord, à Guernesey ensuite. Pendant le long séjour qu'il fit dans cette dernière île, des jeunes gens, admirateurs enthousiastes de son talent, eurent un jour l'idée de lui écrire. Leur lettre parvint au poète bien que l'enveloppe portât seulement cette mention rudimentaire :

« Victor Hugo, Océan. »

On voit que la célébrité a quelquefois son côté pratique.

H. J.



LA NOUVELLE CUISINIÈRE

— Vous avez là une tête de porte-manteau.

— Ça n'est pas suffisant... où voulez-vous que j'accroche le képi, le ceinturon et l'épée-baïonnette?

Grand Concours de Devinettes

(N° 19.)
MOTS DÉCROISSANTS

Constitué — Parties de la plante — Conducteurs de certains animaux — Oiseau — Affirmer le contraire — Colère — Note de musique — Voyelle.

(N° 20.) **FANTAISIE MÉTAGRAMMIQUE**
par 1, 2, 3.

Trouver les mots signifiant :

Elément — Etoffe — Affirmation — Noir — Poil — Petit village — Caverne — Doux — Avalée — Entend — Maréchal français — Erre — Chérit — Injustice.

Changer les initiales de ces mots pour en former d'autres signifiant :

Sport — Département — Pronom personnel — Classe de voleurs — Irlande — Branche — Parmi — Opérer une traction — Possédée — Brille — Sécrétion — Corps simple — Râpe — Destinée.

Les initiales des premiers mots, lues en acrostiche, et les initiales des seconds mots, lues en acrostiche, donneront deux proverbes

(N° 21.) **RÉBUS, par Daino.**

— Tu ne parais —— en train; qu'est-ce que tu as?

— Je suis furieux! j'ai mal déjeuné; le rôti était si dur que je l'ai jeté —— ——. Pourtant, on ne l'avait pas mis au feu trop ——. Mon boucher me sert mal! D'abord, il —— sa viande je ne sais comment, mais toujours à son avantage. Ah! oui, j'ai mal dîné! Et les légumes! ils étaient tout froids; il a fallu les reporter —— ——. Bref, je n'ai mangé que du pain sec. Et quel pain! Mon boulanger aussi me vole, sa —— est ce qu'il y a de plus indigeste. On est volé par tout le monde. Ah! dans quelle —— vivons-nous!! Voilà pourquoi je suis furieux. Ah! oui, j'ai bien mal déjeuné.

Remplacer les traits par autant de mots complétant le sens de la phrase. Les mots ainsi ajoutés, lus en rébus, donneront une phrase célèbre qui servit de mot d'ordre à une certaine classe de révoltés.

(N° 22.) **ACROSTICHE TRIPLE**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

× U × P O × S
× M × L L × E
× O × V E × E
× A × H E × A
× I × V R × S
× M × A S × E
× P × A S × E
× A × I N × S



URGENCE

— C'est une lettre avec taxe d'urgence. Elle est pour votre mari. S'il n'y avait rien dessus, je pourrais vous la remettre, mais, du moment qu'elle est *urgente*, je dois la remporter jusqu'à demain.

Remplacer les ╳ par des lettres, afin de former huit mots. Les ╳, en acrostiche, donneront trois noms d'animaux.

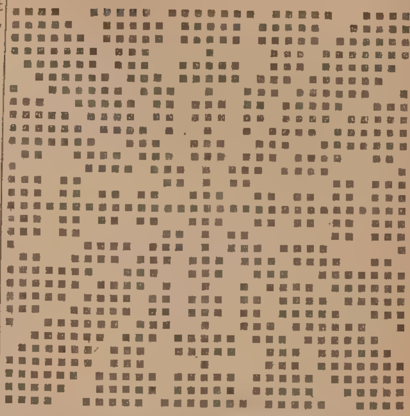
(Nº 23.) **CURIOSITÉ ANAGRAMMIQUE** par Faro.

Trouver un mot signifiant : Saisie. Changer une lettre et anagrammiser pour former un mot signifiant : Oiseau. Dans ce nouveau mot, changer une lettre et anagrammiser, de façon à avoir un mot signifiant : Moquerie. Continuer de même, de façon à obtenir par le même procédé des mots signifiant : Instrument de jardinage — Demeure — Aigrelet — Vases de certaine forme — Parties du harnachement.

En lisant dans l'ordre les sept lettres qui ont successivement servi à opérer les changements, on aura un dieu.

(Nº 24.) **CARRÉ RAYONNÉ**, par H. L.

Publié — Fruits — Diviser — Suspendit — Tas — Informe — Ville de Belgique — Gaietés — Parée — Assassins — Raclera — S'introduisit — Epandit — Vent du Midi — Changeas — Détériorerons — Oiseau — Voyelle — Terre — Prénom féminin — Rongeai — Petit poème — Refus d'une chose due — Au monde — Donne du lustre — Ville d'Italie — Pronom personnel — Association — Appareil de lancement — Corrompue — Consonne — Mammifères — Préposition — Consonne — Amas — Ville d'Italie — Consonne — Emploie — Terminaisons ordinales — Possessif — Tamis — Carte — Hérétique — Sans consistance — Aux reins — Purgatif — Préposition — Boisson — Note — Publications — Rang — Pénétrai — Sous-préfecture — Voyelle — Consonne — Voyelle — Tissu — Pêcher — Palais orientaux — Possessif — Elément — Pronom personnel — Bohémiens — Note — Ville d'Italie — Connus — Au monde — Plante — Vigoureux — Préposition — Crochet — Tondu — Niais — Elément — Adverbe — Défaut — Consonne — Légumineuse — Note — Pronom — Voyelle — Conjonction — Préposition — Conjonction — Oiseau — Terminaison de verbe — Possessif — Espace de temps — Emploie — Coutume — Au tambour — Conjonction — Oiseau — Deux hommes célèbres se succédant — Brama — Préfixe — Pronom Note — Bout de tige — Carte — Pronom — Pronom — Retire — Point cardinal — Pronom — Pronom — Elément — Métal — Pronom — Trois fois — Consonne — Défaut — Part — Voyelle — Mets — Désavouas — Voyelle — Pronom — Partie inférieure — Plaça — Employa — Possessif — Hautain — Préfixe — Légumes — Bruit — Possessif — Navire — Sac — Complet — Cri — Boisson — Consonne — Consonne — Tarte — Cacherai — Unique — Sincère — Note — Fut gai — Arbre — Femme biblique — Convenable — Possessif — Vaisseau — Métal — Boisson — Possède — Prince — Mot latin — Voyelle — Vaisseaux — Convenance — Voyelle — Maigre — Feuillages — Crochet — Virus — Exécuta — Faute — Rongeur — Balances — Ustensiles — Acteur célèbre (1822-1901) — Ornement d'église — Court — Etable — Suspendue — Brama — Voyelle — Conteste — Gradé — Monument public — Panier — Poisson — Nichai — Court sommeil — Possédais — Théâtre — Os — Ouvert — Greffes — Placée — Chef-lieu de canton — Ouverture — Cérémonies — Coquille.



GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.



L'ABLATION DU REIN DE M. CHOUCROUTMANN

Le Chirurgien. — Nous l'avons eu votre *rein* allemand... il a tenu dans notre verre.



Dupoivrot (*navré*). — Quel dommage ! une bouteille de vin 1830 !



Mais Dupoivrot, qui a du génie, achète toutes les éponges et rentre dans son bien.

Art de faire plaisir.

Il n'est pas de bonne fête
Si l'on ne vous la souhaite
En vous offrant du Congo :
Voilà le meilleur cadeau.

C. R., à Victor Vaissier, 34, rue Drouot, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Adam. — Répandre une solution d'acide.
M. Cordier. — Nous n'en connaissons pas.
M. Rémignard. — Oui, elles nous sont parvenues.
M. Pelletier. — Même réponse.
M. Glineur. — 1° Vous avez, en effet, deviné ; 2° Nous ne publions pas ces listes.
M. Berthier. — S'il y a double acception, on considère l'une et l'autre comme justes, évidemment.
Lectrice dévouée. — Vous ne pouvez avoir ce renseignement qu'au ministère des Finances.
Un lecteur des bords de la Loire. — Il suffit de savoir faire du filet.
M. Lasspard. — 1° Non ; 2° Non.
Un lecteur, à Rouen. — Oui, il en existe.
M. Fourcaux. — C'est vous qui avez raison.
Café de la Paix. — A notre avis, c'est quatre-vingt-quatorze.
M. Pauchard. — Dans le numéro 50 du 10 décembre 1905.



HYGIÈNE

— Après avoir bu mon lait, je fais toujours de l'exerciseur.

M. F. Lecomte. — Nous n'en disposons que très rarement, cela nous est impossible. Regrets.
M. Merlet. — Par suspension.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQ[UE]

M. Duverdy, à Marseille. — Pour la pièce les « T[...] ristes », adressez-vous à la Librairie théâtrale, [...] rue de Grammont.
M. Hardy, à Paris. — Les monologues du p[...] montmartrois Emile Hauton ont paru dans un [vo]lume à 3 fr. 50.
M. René Gallice, à Epernay. — Le volume « [...] verbes, traits d'esprit, etc. », 3 fr. 25.
M. R. Lejeune, au Havre. — Pour un ouvrage [...] la locomotion, adressez-vous à la Librairie scie[nti]fique E. Bernard, 1, rue de Médicis.
M. Pierre Capet, rue de la Mare. — « Les Pens[ées] d'un Emballeur », complètement épuisé. Ne se tro[uve] que par hasard.
M. J. L., à Bordeaux. — Les œuvres de Paul d'I[...] à 0 fr. 25, chez Juven, éditeur, rue Réaumur. [...] revue telle que vous désirez : « Lectures pour to[us] une fois par mois.
L., à Chartres. — Le volume de Pierre Lo[...] « Archipel », paru récemment, 3 fr. 50.

12e ANNÉE — N° 15. 10 Centimes 15 AVRIL 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

NOS BRAVES EMPLOYÉS, par Benjamin RABIER.



LE CHEF DE BUREAU (*entrant*). — Oh ! ces employés. . sur trois... il n'y en a qu'un qui travaille !...

L'histoire de la dame contrariante

Je le croyais mort, J.-B. Tom Plumett, ou tout au moins enterré, lorsque, hier au soir, je fis sa rencontre. Il marchait si précipitamment, qu'ayant emboîté son pas, j'eus peine à le suivre.

— Pour Dieu, Tom, d'où vous sauvez-vous si vite. Etes-vous donc poursuivi ?



— Pour Dieu, Tom, d'où vous sauvez-vous si vite ?

— No. Je sors d'une conférence antialcoolique, voilà tout.

— Etait-ce donc si gai que vous semblez jubiler ?

— Jubiler, yes. J'étais fort content avec moi.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Je croyais être terriblement malade. J'avais perdu la mémoire, mes mains tremblaient, mon nez était devenu comme un fanal...

— Oui, vous abusez un peu du whisky...

— Vous vous trompez, my dear, je viens là-dedans d'apprendre cette chose fort aimable que, tant qu'on n'a pas de... oh ! le joli mot... d'hallucinations, on peut guérir... Or, je n'en ai pas eu encore. Donc, je peux continuer. Aussi, je suis sorti vigoureusement et joyeusement content.

— Et vous allez de ce pas ?

— Au bar, dear friend, il y a justement deux jours que je n'osais plus boire. Je suis terriblement en retard.

Quelques minutes après, nous étions juchés sur deux hauts tabourets, moi devant un soda water et Tom devant une bouteille de gin qu'il se hâtait de vider afin de pouvoir entamer un carafon de whisky qu'il venait de commander.



Quelques minutes après, nous étions juchés sur deux hauts tabourets.

Je profitai de ce qu'il avait encore sa raison pour le décider à me raconter son histoire.

Il était de bonne humeur, il ne se fit pas prier et de suite commença :

« Cette lady, je vous le dirai à vous, était plus contrariante qu'un clygerman de l'église réformée. Si son mari voulait faire une chose, c'était immédiatement une raison pour qu'elle voulut la chose contraire.

« En bon Anglais, il aimait le roastbeef saignant. Elle mettait une diable d'obstination à le faire cuire jusqu'à ce qu'il fut racorni comme un morceau de bison desséché, vieux depuis plus de quarante ans.

« Comme il n'aimait pas la musique, elle avait acheté un piano et jouait jusqu'à cent quarante-sept fois de suite « Pretty garden's flower ».

« S'il pleuvait, elle soutenait que le temps était merveilleux. Quand il gelait, elle jurait sur la Bible que la chaleur était énorme.

« Son mari aurait vu un cheval irlandais qu'elle aurait dit que c'était une chèvre d'Ecosse, et par contrariété pure, elle serait morte avant d'avouer que c'est ce vieil ivrogne de Paddy qui vend le meilleur brandy, s'il avait affirmé pareille chose.

« All right.

« Maintenant, je ne sais pas si vous connaissez à Londres le Bachelor's-Club. C'est un club où les célibataires trouvent les petits soins que leurs femmes rendent aux hommes mariés. On y recoud leurs boutons, on brosse leurs vêtements, on répare leur linge, on détache leur habit... Enfin, toutes ces petites choses du home qu'ils ne savent pas accomplir. Vous ne connaissez pas ?... En vérité, le club existe, indeed !

« Thas is well. Laissons le club et revenons à notre lady contrariante.

« Un jour, comme elle recommençait pour la cent quarante-huitième fois « Pretty garden's flower », elle aperçut dans la glace son mari qui décrochait son chapeau.

— Vous sortez, Tommy ?

— Oui, Betty.

— Dans ce cas, il ne faut pas sortir, mon ami.

— Je suis désolé. Il le faut absolument.

— Il est non moins absolument nécessaire que vous restiez.

— Et pourquoi, Betty ?

— Mais... parce que... Tenez, le temps est épouvantable, vous prendriez une maladie.

— Le temps est très beau, au contraire.

— Vous savez bien que vous dites une chose fausse..., de même que vous inventeriez n'importe quel mensonge, afin de sortir..., sans raison..., malgré moi.

— J'ai une raison, précisément.

— Non, vous n'en avez pas. Ce que vous en faites est uniquement pour me contrarier.

— Au revoir, Betty !

— Non, par pitié Tommy, ne voulez pas ma mort... Restez, je vous supplie.

— Je ne puis. J'ai affaire à cinq heures.

— A cinq heures... Tommy, peut-on avoir affaire à cinq heures ! Ce n'est pas croyable... Et il en est trois à peine !... De grâce, faites-moi le plaisir une fois dans votre vie de ne pas me contrarier... Restez !

— Au revoir, Betty !

— Seigneur, que je suis malheureuse... Que vous êtes cruel ! Attendez au moins un instant.

— Je ne puis, en vérité.

— Une minute seulement..., vous partirez ensuite... Tenez, le temps de brosser votre chapeau... Sur mon âme, vous ne pouvez sortir ainsi, il est épouvantablement couvert de poussière...

« Alors, Tommy prit un air résigné et laissa sa femme nettoyer son chapeau, ce qui était bien la chose la plus étarnge du monde à voir, car jamais encore la lady contrariante n'avait voulu s'occuper des effets de son mari.

« Après le chapeau, elle supplia afin de recoudre les boutons du pardessus. Ensuite, elle versa d'abondantes larmes pour qu'il lui fut permis de recoudre les parements de l'habit.

« Cependant, il n'était que quatre heures. Elle trépigna jusqu'à ce qu'elle eut détaché le gilet. Puis elle parvint à garder Tommy encore quelques instants grâce à son mouchoir troué, son pantalon effrangé et ses chaussures crottées.

« Enfin, cinq heures étaient passées depuis longtemps lorsqu'elle cessa son travail. Elle était à bout de forces, mais aussi singulièrement triomphante quand elle put dire avec un sourire du diable :



Tommy prit un air résigné et laissa sa femme nettoyer son chapeau.

— Maintenant, Tommy, vous pouvez aller à votre rendez-vous de cinq heures!

« Mais Tommy avait allumé un cigare. Confortablement assis dans un fauteuil, il regardait avec admiration ses bottes reluisantes. Il tira une bouffée, puis, très calme :

— C'est inutile, maintenant, ma chérie... Je devais sortir pour aller au « Bachelor's-Club » !

. . . .

Ici, Tom se tut pour avaler une énorme rasade. Puis il se mit à rire tout seul en murmurant :

— Cette pauvre lady contrariante... elle fut si contrariée de cette affaire qu'elle en mourût !... Chère femme..., car c'était la mienne... c'était le second plaisir qu'elle me faisait !... Je lui en fus terriblement reconnaissant.

L'émotion avait remué le cœur de Tom. Des larmes, coulant de ses yeux, tombaient dans son verre de gin. Il voulut alors à toute force me raconter l'enterrement de la défunte lady Plumett. Mais comme il me parla d'un corbillard traîné par un cercueil pendant que les chevaux montés dans les voitures funéraires pleuraient dans leurs mouchoirs, je jugeai qu'il n'avait plus les idées nettes et ne l'écoutai pas.

Etienne JOLICLERC.

Pêle-Mêle Causette

Les lecteurs du *Pêle-Mêle* se sont plus à rechercher quel est, en France, le train qui détient le record de la lenteur.

Ils ont déniché les parangons de la petite vitesse. Naturellement, pour ce faire, il leur a fallu se rabattre sur de petites lignes d'intérêt secondaire et fort éloignées des grands centres.

Ce qu'il y a de piquant, c'est que, sans quitter Paris et sur une de nos grandes artères, ils eussent pu trouver presque l'équivalent de ce qu'ils nous ont montré.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, il y a encore dans le réseau qui comprend Paris, des trains avec lesquels un piéton pourrait lutter de vitesse.

Sur quelle ligne ce phénomène est-il visible? Sur l'Est, est-il besoin de le dire. Et sur quel parcours de l'Est? Sur la grande Ceinture, c'est-à-dire sur ce vaste circuit qui met en communication entre elles toutes les grandes lignes et qui réunit en un fil continu l'étendue de la banlieue de Paris.

Cet énorme trait d'union, qui pourrait rendre d'inestimables services, fonctionne, par rapport à nos besoins modernes, comme l'antique patache par rapport au rapide Paris-Lille.

Voulez-vous un exemple :

Il y a au delà de Champigny une coquette localité qui s'étend sur les bords riants de la Marne, au pied des coteaux boisés de Chennevières et d'Ormesson, c'est La Varenne-Saint-Hilaire.

Or, La Varenne a l'avantage de se trouver non seulement sur la ligne de Vincennes, mais également sur la grande Ceinture.

Privilège enviable, quand on songe que les trains mettent en moyenne une heure pour accomplir le trajet qui est de 23 kilomètres.

Avouez que ceux qui aiment voyager en ont pour leur argent.

Au surplus, si quelques trains sont plus expéditifs, il y en a, en revanche, qui le sont encore moins. Tel celui qui part de Paris à 7 h. 7 du matin et qui arrive à La Varenne à 8 h. 58, soit près de deux heures pour parcourir 23 kilomètres.

Etait-ce bien la peine d'inventer les chemins de fer pour arriver à de pareils résultats.

Si vous développez ces considérations devant un administrateur de l'Est, il vous répondra : « Sur cette ligne-là, il ne faut pas être pressé. Si vous êtes pressé, prenez le train à la Bastille ». Devant ce juste raisonnement, vous n'avez qu'à vous incliner et à vous mettre en route pour la Bastille, fussiez-vous logé à deux pas de la gare de l'Est.

Je vous conseille, du reste, de suivre cet avis. Vous ne le regretterez pas pour peu que vous ayez le goût des choses antiques.

C'est presque un voyage rétrospectif que celui de Paris à La Varenne. En voici un bref résumé :

Vous arrivez à la gare et vous cherchez le guichet. N'en voyant pas à l'entrée, vous vous informez. Il est au fond de la cour. Cette disposition pratique est toute hospitalière, elle rappelle ces maîtresses de maisons qui dissimulent la porte de sortie pour vous empêcher de partir et jouir plus longtemps de votre société.

Dès l'abord, vous sentez donc flotter autour de vous une atmosphère patriarcale. Cette impression vous est confirmée par l'aspect des wagons. Tous à deux étages, comme les anciennes chaises de poste. Naturellement, l'un et l'autre si bas de plafond, que vous êtes obligé de vous courber en deux pour y pénétrer. C'est voulu, car vous avez l'air, ainsi replié, de saluer vos covoyageurs, ce qui donne à la réunion un petit air de famille. Quant aux chapeaux haut de forme, ceux qui s'y sont aventurés en sont sortis si meurtris que leur exemple a découragé les autres. Et c'est fort heureux, car le haut de forme a quelque chose de solennel et de guindé qui jurerait avec le caractère intime de la charmante ligne.

Tout y respire, du reste, cet air de bonhomie. Quand un train se met en marche, on ne ferme point de barrière comme ailleurs. De sorte que les retardataires poursuivent au pas de course le convoi qui démarre, et c'est quelquefois une lutte épique entre la machine à vapeur et l'homme.

Chaque train emporte ainsi des grappes humaines accrochées aux rampes des marchepieds. Cela donne l'impression de quelque joyeuse vendange des temps passés.

S'il y a quelque danger à cette tolérance, on n'y songe pas, car s'il fallait songer à tout...

Le train s'est ébranlé. Le voilà qui traverse un long tunnel, celui de Saint-Mandé.

Les voitures n'étant pas éclairées, vous êtes plongé dans la plus profonde obscurité. Charmante attention de la part de la Compagnie, car cela vous oblige à suspendre votre lecture et vous permet de méditer sur ce que vous avez lu.

Si vous êtes seul avec quelqu'individu à mine patibulaire, cela vous procure ce léger frisson de la peur, qui constitue un plaisir recherché, et, en l'occurrence, entièrement gratuit.

Et s'inspirant d'un vieux proverbe qui dit : « *bis repetita placent* », les choses renouvelées plaisent, la bonne Compagnie, après le tunnel de Saint-Mandé, vous réserve le plaisir du tunnel de Vincennes, qui est encore plus long que son confrère, et tout aussi dénué d'éclairage.

Vous voilà arrivé à La Varenne. Deux cents personnes descendent avec vous et s'avancent vers la sortie. Là, deux toute petites portes, dont l'une quelquefois est fermée, laissent s'écouler les voyageurs. Deux employés recueillent les billets. Et, pressée dans cet entonnoir, la foule se déverse goutte à goutte au dehors. Comme la gare de Paris, celle de La Varenne pleure de vous voir partir et tente de vous retenir encore quelques minutes.

O vous qui regrettez les mœurs patriarcales des temps jadis, ne vous désolez pas. Si elles ont disparu du reste du globe, il est un coin charmant où elles fleurissent toujours, et ce coin est la ligne de l'Est.

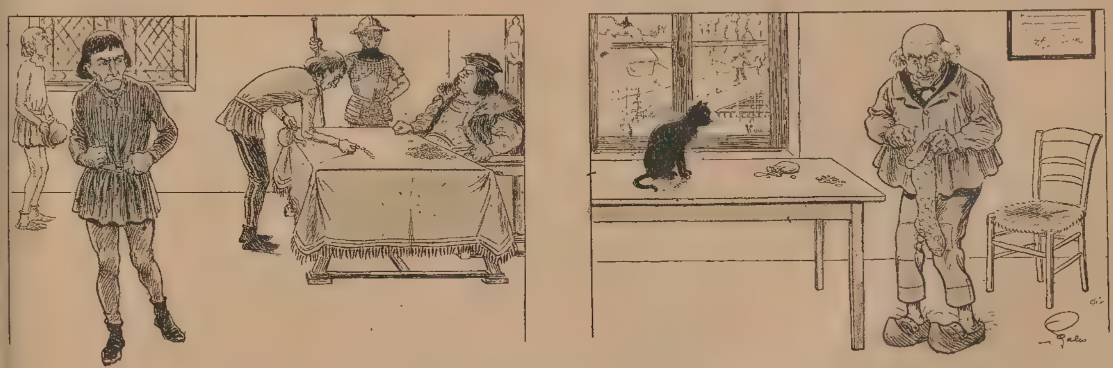
FRED ISLY.

BOUTADE

Une amusante boutade de l'écrivain irlandais Laurence Sterne, le célèbre auteur de *Tristram Shandy* et du *Voyage sentimental* (né en 1713, mort en 1768) :

« Les Français ont des maisons de fous pour faire croire que ceux qui sont dehors ne le sont pas. »

Plus le temps marche, et plus ce paradoxe tend à devenir une vérité !

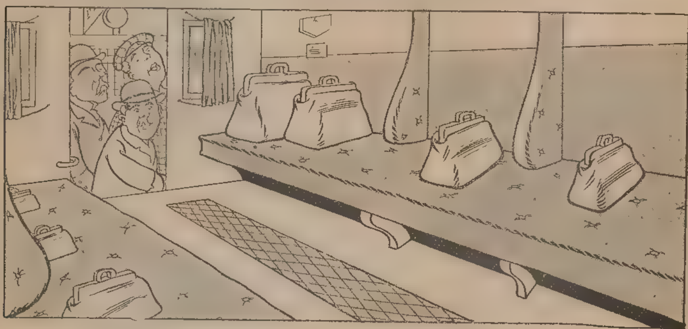


HIER ET AUJOURD'HUI

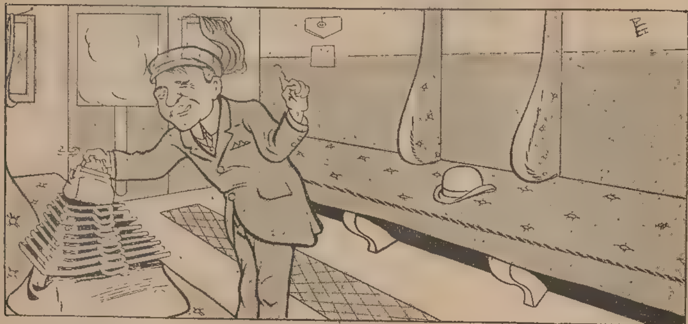
Autrefois, l'argent des vilains allait au baron... ... Aujourd'hui, il va encore aux bas ronds, mais ce n'est plus la même chose.



Il est bien agréable d'être seul dans son compartiment et de pouvoir descendre quelques instants aux arrêts avec la certitude...



... que personne ne s'y viendra installer pendant votre absence...



... mais tout le monde n'est pas commis voyageur en valises et maroquinerie.

Courrier Pêle-Mêle

Bizarres rapprochements.

Monsieur le Directeur,

Un de vos correspondants signale à vos lecteurs une manie anglaise qui consiste à accoupler des mots de sens opposé, adverbe et adjectif, comme *horriblement beau*. Permettez-moi de faire remarquer que les Anglais n'ont pas le monopole de ces accouplemente paradoxaux. C'est ainsi qu'en russe, le mot oujâsno (affreusement) est d'un emploi courant, et qu'il n'est pas rare d'entendre employer l'expression oujâsno khorocho (affreusement bien).

Nous aussi, nous avons eu le snobisme d'user de ces bizarreries de langage, et il nous a été donné, il y a quelques années, d'entendre émettre des appréciations enthousiastes sur des objets que l'on déclarait *salement chics* (!)

Du reste, la chose est-elle si neuve, et n'avons-nous pas eu des prédécesseurs? Sans remonter bien haut, les précieuses de Molière ne déclaraient-elles pas un poème *furieusement beau?*

Décidément, je crains bien que nous ne sachions que nous répéter, même dans ce que nous avons d'affecté.

Recevez, etc. HAUSEL et GRETEL.

Air liquide.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du 4 courant, M. G. Martin demande dans les « Questions Interpêlemêlistes », si l'air liquide, à cause de son grand pouvoir réfrigérant, ne pourrait être employé à l'extinction des incendies. Je prends la plume avec plaisir pour lui apprendre que ce procédé est impraticable pour bien des raisons dont je signale les trois principales :

1° Dans la plupart des extincteurs d'incendie, le gaz liquide quel qu'il soit, contenu dans ces appareils, est fortement comprimé afin que l'on puisse, au moment voulu, lancer ce liquide en un jet continu sur le brasier. Il ne peut en être de même pour l'air liquéfié qui ne peut être renfermé dans des vases clos, quelque résistant soient-ils, sous peine de les faire éclater;

2° En admettant l'existence d'appareils propres à projeter l'air liquide sur un incendie, le jet lancé serait volatilisé bien avant de toucher le brasier, ce qui est facile à comprendre, car l'air liquide bout à 191 degrés au-dessous de zéro et se volatilise vers 181 degrés au-dessous de zéro. Or, comme un centimètre cube d'air liquide fournit environ cent fois son volume d'air gazeux lorsqu'il est volatilisé, il est aisé de voir le joli courant d'air que cela ferait, ce qui activerait l'incendie au lieu de l'éteindre;

3° L'air étant un gaz éminemment comburant, les corps y brûlent avec facilité. Sans air, nous ne pourrions avoir de feu. Or, plus il y a d'air, mieux un foyer quelconque brûle. De plus, les premières vapeurs émanant de l'air liquide sont constituées par de l'oxygène presque pur. Tout le monde sait que dans l'oxygène les corps les plus durs, comme le fer, par exemple, brûlent avec autant de facilité qu'une allumette; par conséquent, une certaine quantité de ce gaz arrivant sur le brasier ne ferait que l'activer davantage.

Donc, il ne faut pas songer à l'air liquide pour l'extinction des incendies. Une comparaison qui fera comprendre de suite l'impossibilité du procédé est celle-ci : Jeter de l'air liquide sur un foyer quelconque, c'est jeter de l'eau sur du pétrole enflammé. Ce qui revient à dire que le procédé est et sera toujours impraticable pour les raisons que je viens d'énumérer.

Recevez, etc. A. DESHAYES.

Longueur des spectacles.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu, dans un de vos récents numéros, deux choses qui ne sont pas exactes, et que, dans votre amour de la vérité, vous me permettrez de rectifier; voici ce dont il s'agit :

On lit, sous la rubrique : « Vu la longueur du spectacle... » : « Liège doit détenir le record de la longueur avec 14 actes dans une journée : 6 en matinée, 8 en soirée. »

Je crois que la ville d'Amiens l'emporte; je citerai, par exemple, le spectacle du dimanche 28 janvier, qui se composait de :

La Porteuse de Pain . . .	9 actes.
La Bohème	4 —
La Marraine de Charley . .	3 —
Total. . .	16 actes.

joués d'une seule traite, le spectacle commençant à 5 heures du soir. Il en est ainsi tous les dimanches, et, détail à noter, le prix des places est tout à fait bas : on peut assister à ces représentations au parterre pour la modique somme de 1 franc.

Plus loin, on donne la commune de Tartre-Gaudran comme la plus petite de France, ayant 16 habitants. Or, il existe une commune de 13 habitants : c'est Morteau, canton de Andelot, dans la Haute-Marne.

Recevez, etc. Paul CHAZEL (Nancy).

Monsieur le Directeur,

Comme suite à votre article : « Vu la longueur du spectacle », permettez-moi de vous faire remarquer que, quoi que vous disiez, les spectateurs du théâtre de Liège n'en ont pas pour leur argent.

Comparez plutôt au programme que vous donnez ceux des représentations des jours gras au théâtre d'Amiens. Ceux-ci ne sont pas une exception et j'en tiens d'autres à votre disposition.

Dimanche 25 février : *Jeanne la Maudite* 6 actes; *La Fille du Tambour-Major*, 4 actes; *La Fille encombrante*, 3 actes. En tout : *13 actes*.

Lundi 26 février : *Les Deux Gosses*, 8 actes; *Le Billet de logement*, 3 actes. En tout : *11 actes*.

Mardi 27 février : *La Belle Gabrielle*, 7 actes; *Mireille*, 4 actes; *La Marraine de Charley* 3 actes. En tout : *14 actes*.

Et tout ceci par soirée.

On a vu des spectacles composés de *Faust* et du *Bossu*, soit vingt changements de décors. Les



PALMIFÈRES

— En effet, ce pardessus n'ira pas mal, mais je désire, quitte à prendre de l'étoffe dans le bas, que vous élargissiez de beaucoup les revers...

... Mais... je vous avais pourtant bien dit d'élargir les revers! ils sont tout pareils! prenez dans le bas tout ce que vous voudrez, mais de grâce élargissez les revers!

... Allons, ça vient... mais vous savez les revers seraient encore un peu plus grands que ça ne gênerait pas...



... Eh bien! ça y est cette fois... comme ça, vous voyez, je puis arborer la petite décoration qui m'a été décernée à la promotion d'avant-hier.

oisième de côté payant 0 fr. 50, c'est deux ctes pour un sou.

Après celle-là...

On a vu des spectacles commencer à 5 heures oins 1/4 et finir à 1 heure du matin, soit *h. 1/4*.

On en a pour son argent.

Recevez, etc.

UN AMATEUR DE BONS SPECTACLES (Amiens).

Billes de billard.

Monsieur le Directeur,

En réponse à la question de M. J. Bartet, « Question interpêleméliste » parue dans votre nº 10 du 11 courant, qui demande à connaître par quel moyen et avec quelles substances on colore les billes d'ivoire du jeu de billard, voici, à mon avis, le meilleur procédé de coloration :

Faire tremper la bille pendant une journée (après l'avoir préalablement bien lavée) dans une solution d'ammoniaque (alcali blanc) à 1/1.000, puis faire une solution de fuchsine diamant en cristaux assez concentrée, et passer la bille dans ce bain de teinture; la laisser séjourner une journée, l'enlever ensuite, la sécher dans un linge fin, puis la graisser avec un chiffon propre imprégné d'huile d'olive et essuyer.

Un point, c'est tout.

Recevez, etc.

PLANET, chimiste (Lyon).

Voici un autre procédé qui nous est communiqué par M. Catherine, d'après le *Cosmos*.

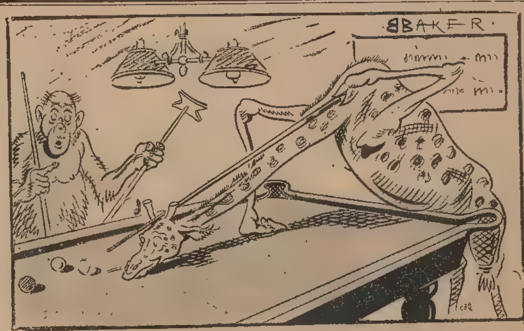
Mélanger :

Lessive de cendres	4.000 gr.
Bois du Brésil	500 gr.
Fragments de cuivre	1.000 grammes.
Alun	500 —

Faire bouillir le tout pendant une demi-heure, puis laisser reposer; décanter et plonger les billes dans le liquide clair; elles prendront une couleur d'autant plus foncée qu'elles y seront maintenues plus longtemps.



LE JEUNE GENDARME (*zélé, mais qui n'est pas encore très au courant du Code pénal*). — Subséquemment, je crois bien qu'il faut que je les arrête pour « faux et usage de faux ».



LE BILLARD AU SAHARA

LE SINGE. — Voulez-vous le râteau? monsieur Lagiraffe.

— Non, merci... je n'en ai pas besoin.





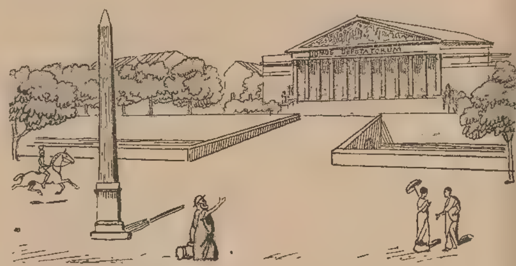
CINCINNATUS ET SA CHARRUE

Quand Cincinnatus fut retourné à sa charrue, les premiers temps qu'il passa loin des honneurs lui semblèrent un rêve.

Mais au bout de quelque temps, un jour qu'il mangeait la sauce à l'ail sous son figuier, il évoqua tout à coup le palais Elyséen, au sein duquel il gouvernait Rome, et voulant revoir le théâtre de sa grandeur passée, il partit pour la capitale louer une maison via Danta.



Voici les Elysei Campi où, si souvent, il entendit les acclamations du peuple lorsqu'il se rendait à son palais, entouré des licteurs et de la Garde de la République...



Le *Forum*, où s'agitaient les destinées de Rome en attendant qu'il les ratifiât de son sceau.



Le palais des anciens rois de la première époque, que la République avait restauré pour en faire une sorte de Panthéon. N'est-ce pas là qu'il conduisit dans son char tous les princes...



... et tous les rois des pays lointains venus pour visiter la République romaine. Cincinnatus, à ces souvenirs, ne peut s'empêcher de soupirer.



Mais là, près du palais, n'est-ce pas la via Rohana, où des fanatiques, ayant volé la foudre d'un temple de Jupiter, la firent éclater sous les pas des chevaux de son char.



Et, subitement refroidi, au moment même où Falerius, son successeur, passe sur son char, Cincinnatus retourne à sa *chèr'rue*, la via Danta.

SINGULIÈRE MÉPRISE

LES GAIETÉS DE L'OMNIBUS

La scène se passe dans l'omnibus Madeleine-Bastille. Une jeune et jolie personne, serrée entre deux messieurs d'âge et d'apparence austères, se disposait à se lever pour sortir, lorsqu'elle s'aperçut que le lacet de sa bottine était défait.

Vivement, elle se baisse et, l'ayant rattaché avec une hâte fiévreuse en un solide nœud, elle se lève et fait signe au conducteur d'arrêter.

Mais c'est en vain qu'elle veut s'en aller, elle se sent retenue par le pied.

Furieuse, elle se retourne et rencontre le regard non moins irrité d'un des deux messieurs âgés qui lui demande d'un ton indigné :

— Madame, madame, où voulez-vous me mener?

— Vous mener, moi? balbutie la dame toute rougissante.

— Eh! oui, regardez là! fait le monsieur, en montrant son pied rattaché à celui de sa voisine.

Etonnement de la dame qui finit par se rendre compte — au milieu de l'hilarité des autres voyageurs — que, dans sa précipitation, elle a noué avec un des bouts du lacet de sa bottine celui de la chaussure de son voisin, qui ne s'était aperçu de sa méprise qu'en sentant son pied entraîné à la suite de celui de sa voisine.

MILAN PORT DE MER.

Un soir, au château de Versailles, pendant le souper du roi Louis XIV, la conversation vint à tomber sur l'Italie.

Un des jeunes gentilshommes de la cour, qui se trouvait auprès du roi, s'écria aussitôt d'un air enthousiaste :

— Ah! l'Italie, quel admirable pays!...

Ce cri du cœur attira l'attention du monarque.

— Vous connaissez l'Italie, monsieur? demanda-t-il... Avez-vous été à Milan?

— Je crois bien, sire!... J'y ai vécu des jours inoubliables, au bord des flots bleus de la mer Méditerranée!... Ah! Milan, quel magnifique port de mer, quel rivage enchanteur, quel...

— Tout doux! interrompit le Roi-Soleil d'un air un peu goguenard, vous êtes bien sûr de connaître Milan?...

— Si je connais ce beau port de mer?... riposta le gentilhomme avec une superbe assurance... J'y suis resté six mois!...

L'auditoire interloqué se regarda en silence, et le roi n'insista pas davantage. Mais à l'issue du souper, il se rapprocha du jeune courtisan, et lui dit en souriant :

— Alors, vous prétendez que Milan est un port de mer?

— Je ne le prétends plus, sire, répondit le gentilhomme. Je sais au contraire que Milan est à l'intérieur des terres, et que j'ai dit une bêtise... Que Votre Majesté daigne excuser ce petit stratagème : c'était le seul moyen de me faire remarquer, et comme j'ai une faveur à demander à Votre Majesté...

— A la bonne heure, monsieur : sur ma foi, vous êtes un habile homme! s'écria le roi en riant... Demandez-moi ce que vous voudrez, je vous l'accorde d'avance!...

GRAND TOURNOI
MULTIFORME

(Comprenant quatre Concours de trois séries)

Dans ce numéro commence un nouveau Grand Tournoi, divisé, comme les précédents, en quatre Concours de genres différents. Ces genres, tous inédits, offriront à nos chercheurs infatigables l'occasion de s'exercer sur des sujets très intéressants dans leur variété.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Ce Tournoi comprendra quatre Concours distincts. Chacun de ces Concours comprendra trois séries, ce qui fera en tout douze séries, qui paraîtront, à partir d'aujourd'hui, dans douze numéros consécutifs.

Le premier Concours comprendra donc, outre le problème d'aujourd'hui, deux autres problèmes qui paraîtront dans le prochain numéro et dans le suivant :

A ce Concours de trois séries seront attribués les prix suivants :

1er PRIX : *Une jolie montre en argent.*
2e PRIX : *Une jumelle de théâtre, monture nacre.*
3e PRIX : *Une montre, art nouveau.*
4e PRIX : *Un joli sautoir en argent contrôlé doré.*
5e PRIX : *Une boîte de compas.*
6e PRIX : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
7e et 8e PRIX : *Un album artistique pouvant contenir 500 cartes postales.*
9e PRIX : *Un service à découper métal argenté.*
10e PRIX : *Un écrin contenant six cuillères à café métal argenté.*
11e PRIX : *Un canif en argent.*
Du 12e au 16e PRIX : *Une année du journal « La Famille ».*
17e et 18e PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
19 et 20e PRIX : *Un bloc-notes de poche,*

Aussitôt après ce premier Concours, nous en publierons un deuxième comprenant également trois séries et comprenant de même vingt prix (la même liste que pour le premier Concours).

Le second Concours sera suivi d'un troisième, exactement dans les mêmes conditions, c'est-à-dire avec trois séries de vingt prix distincts (toujours la même liste que précédemment).

Enfin, et toujours immédiatement à la suite, paraîtra le quatrième et dernier Concours comprenant aussi trois séries et une liste de vingt récompenses pareilles à celles des Concours précédents.

En plus des récompenses attribuées aux quatre Concours, **trois prix d'honneur** seront décernés aux trois concurrents qui auront le mieux réussi dans l'ensemble du Tournoi.

Ces prix seront :

1er PRIX D'HONNEUR : *Un mobilier de salon couvert panne verte, composé de : un canapé, deux fauteuils, quatre chaises, de la maison Mercier.*
2e PRIX : *Un bon à lots du Panama.*
3e PRIX : *Une chaise Renaissance.*

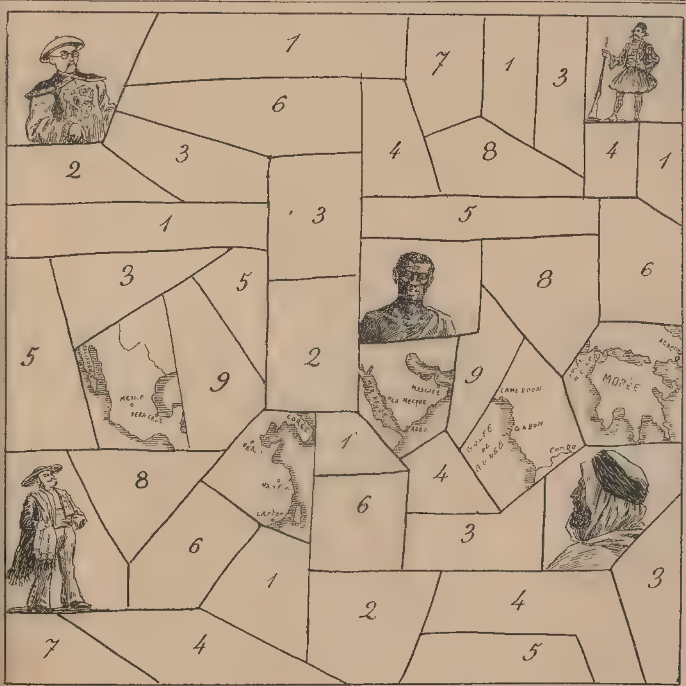
Il faut donc, nous insistons sur ce point, n'envoyer aucune solution avant l'apparition de la douzième et dernière série de ce Tournoi. Nous indiquerons, à ce moment, le délai d'envoi des solutions.

Chaque Concours comprenant une série de prix indépendante, on n'est nullement obligé de prendre part à tous les Concours pour gagner un prix; cependant, ceux qui voudront essayer de remporter un des trois prix d'honneur feront bien, croyons-nous, de ne négliger aucun des quatre Concours.

Les gagnants des prix d'honneur ne pourront pas participer aux prix des Concours partiels.

Les solutions qui nous parviendraient avant la fin du Tournoi, c'est-à-dire avant l'apparition de la douzième et dernière série, ne pourront être prises en considération.

N. B. — Dans le cas où, par l'excellence de leurs envois, plusieurs concurrents pourraient aspirer au prix d'honneur, le *Pêle-Mêle* se réserve le droit de procéder à l'attribution de ces prix par tirage au sort ou par une question supplémentaire destinée à les départager.



GRAND TOURNOI
MULTIFORME

PREMIER CONCOURS

(Première Série.)

Les cinq personnages représentés dans le dessin doivent rentrer chacun dans son pays respectif.

Chacun d'eux, pour y arriver, a traversé, par un trajet continu, sept pays différents (chaque case du dessin figure ici un pays) sans qu'aucun de ces pays ait été traversé par deux ou plusieurs des voyageurs, et sans qu'aucun d'eux ait traversé deux fois le même pays.

Chacun des voyageurs, en traversant un pays, y a amassé une somme représentée par le chiffre indiqué dans la case figurant ce pays. Il se trouve qu'en rentrant chez eux, tous les cinq voyageurs sont exactement aussi riches les uns que les autres.

Quels chemins respectifs ont-ils dû prendre tous cinq pour rentrer dans leurs différentes patries?

GRAND TOURNOI MULTIFORME
PREMIER CONCOURS *(Première Série.)*

Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

LE SUPPLICE

Les supplices barbares pratiqués par les Chinois passent pour détenir le record de la cruauté. Un simple coup d'œil sur notre civilisation suffit à montrer, en ces pratiques, notre grande supériorité.



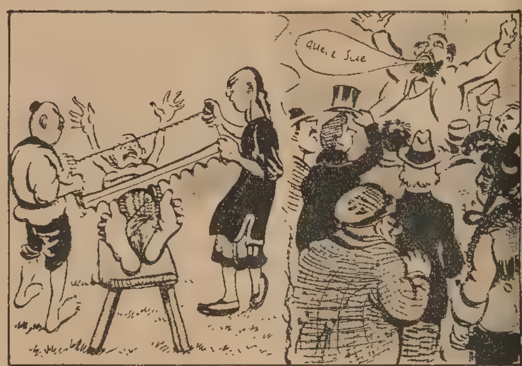
Un des supplices les plus répandus en Chine, le pal, consiste à asseoir le patient sur une pointe de fer qui le traverse de part en part, ce qui n'est pas sans lui procurer une sensation désagréable. Mais que cette torture est donc peu de chose comparée...



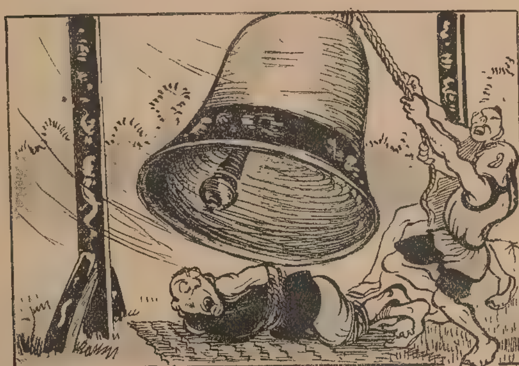
... à celle qu'endure le gros monsieur qui, dans un salon, cherche vainement, pendant toute une soirée, son équilibre sur une chaise de style moderne, ou qui s'est imprudemment engagé à fond dans les bras d'un fauteuil de même style.



Le carcan, qui enserre le cou de ce patient et lui meurtrit la nuque, doit lui être d'une grande douceur s'il a ouï parler des faux cols dont nos élégants se parent avec tant de grâce.



Heureux celui qu'on scie en deux morceaux s'il songe à la multiplicité des tortures endurées par le député influent que ses nombreux compatriotes viennent scier, soir et matin, vers l'époque de la promotion des palmes académiques, pour son puissant appui.



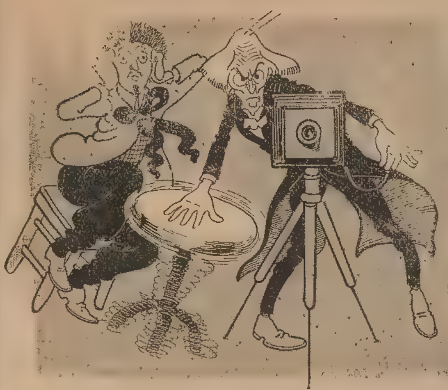
Le supplice de la cloche est considéré comme le plus terrible et réservé aux seuls condamnés de marque. Attaché sous une cloche qu'on sonne à toute volée et dont les vibrations lui pénètrent le cerveau, le patient devient fou et meurt dans une horrible agonie.



Mais que son sort est donc enviable comparé à celui du malheureux qu'une belle-mère acariâtre abrutit pendant des années de ses bruyantes vociférations. On n'en meurt pas toujours, mais bien peu échappent à la folie.

L'ART FUTUR

L'art sera détrôné par la science.
FRED ISLY



Vivement impressionné par une récente causerie de notre ami Fred Isly, j'allai trouver un savant spirite, le priant de vouloir me prendre quelques instantanés de l'art futur. Voici ce que je vis :



Quelques artistes parviendront encore à ne pas faire oublier tout à fait l'art de la peinture, en s'employant habilement à la réparation des vieux tableaux.



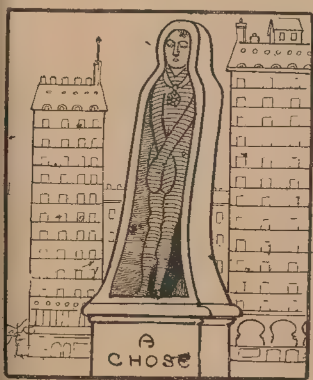
Quant aux vaudevilles, farces, clowneries, ils seront remplacés avantageusement par la Chambre des Députés.



Les amateurs de romans-feuilletons pourront s'offrir, pour un sou, des récits bien autrement palpitants que ceux du *Petit Parisien*.



On n'ira plus voir mourir Sarah Bernhardt. Plus de fiction ! On assistera à de véritables agonies. Les âmes sensibles, à la recherche d'émotions véritables, s'y amuseront beaucoup mieux.



A quoi bon les statues qui donnent un vague aperçu de nos grands hommes.

On les momifiera, hommage beaucoup plus sincère qu'une image de marbre.



Quelques poèmes seront sauvés du naufrage par de bonnes âmes qui les emploieront comme remède infaillible contre l'insomnie.

Je ne voulus pas en voir plus long.

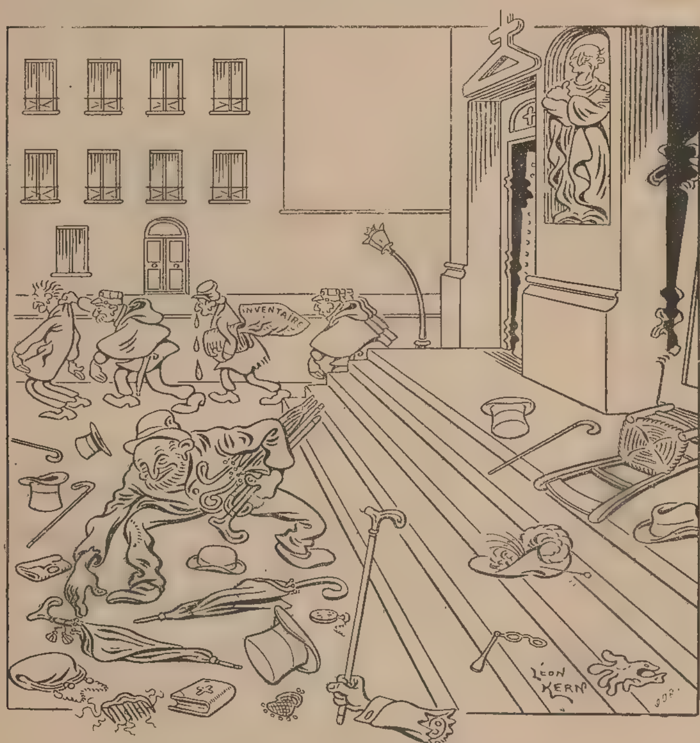


Je me sauvai pour faire un dessin pour le *Pêle-Mêle*, car il est bien entendu que, seul, l'art humoristique survivra à la disparition de l'art.



LA RIVIÈRE DU MARIAGE

Deux rivières coulent dans la plaine. Elles se rencontrent au confluent du mariage, et, réunies en un fleuve, traversent de riants paysages. Mais le site devient plus abrupt. Des rochers troublent leur cours. Un roc plus gros que les autres les sépare, et chacun de son côté reprend sa route solitaire pour aller se perdre dans l'éternité de la mer.



LE MALHEUR DES UNS...

Le Glaneur d'Epaves. — A la bonne heure, parlez-moi des manifestations religieuses, on trouve au moins quelque chose de propre sur le terrain; tandis qu'avec ces socialistes, quand on a ramassé deux ou trois chapeaux à trois francs soixante-quinze et autant de parapluies à trente-neuf sous, c'est bien tout.

Muselières pour Dames

Brides des commères, brides des bavardes, pilori et chat-à-neuf-queues.

Que nos lectrices nous pardonnent d'associer ce vilain mot de « muselière » au mot « dame ». Mais, est-il moyen de nous exprimer autrement, puisque la muselière pour dames a existé, et même a été appliquée? Cet instrument fut inventé jadis pour punir le bavardage et la médisance de nos voisines les Anglaises.

Le sujet, d'ailleurs, est encore d'actualité puisque les bavardes — nous parlons des Anglaises — ne désarment pas. Leur loquacité valait à l'une d'elles, l'autre semaine, huit jours d'emprisonnement et 75 schellings d'amende pour délit de diffamation commis par son indomptable langue.

Le supplice de la muselière pour dames a fonctionné en Angleterre et en Écosse, durant quatre siècles; il a été aboli seulement en 1824. On l'infligeait à celles que l'irrésistible attrait des potins entraînait à en dire trop long sur les personnes. Après un jugement sommaire, on passait la muselière à l'imprudente et un constable la conduisait sur la place publique, pendant un temps déterminé, au moyen d'une laisse adaptée à l'instrument.

Voici l'extrait d'un jugement en date du 3 décembre 1741 : « *Elisabeth, femme de George Holborn, a été punie de deux heures de muselière, à la croix du marché, à Norpeth, par ordre de MM. Thomas et George Nicholls, alors baillis, pour paroles scandaleuses envers plusieurs personnes de la ville.* »

L'ingéniosité britannique créa de nombreux modèles de muselières, les unes, en forme de casques, les autres, sous l'apparence d'un masque. Mais le plus usité fut celui qui consistait en un cercle de fer contournant la tête et retenu au niveau de la bouche par un demi-cercle perpendiculaire se moulant sur le crâne. Tous étaient munis d'une lame métallique introduite dans la bouche pour paralyser la langue. On donnait à ces appareils les noms de *brides des commères*, *brides des bavardes*. Les *poires d'angoisse*, qu'on introduisait dans la bouche et qu'un mécanisme intérieur dilatait, paralysant tout cri du supplicié, furent plutôt des instruments de torture et on les réservait surtout aux hommes.

On peut voir quelques-unes de ces muselières dans quelques musées municipaux, à Newcastle, à Ludlow, à Worcester, etc., et dans des cabinets d'antiquaires. On en a récemment découvert un lot, à Edimbourg, dans l'ancien château des comtes de Moray. Aux Archives de Worcester, on peut lire cette note, datée de 1658 : « *Payé pour la réparation de l'appareil à museler les femmes querelleuses, un schelling et onze pence.* » Quelques-unes étaient armées d'un système de torture permettant au constable de réprimer toute rébellion.

De nos jours, ces moyens brutaux sont passés de mode. Les femmes affirmeront que c'est un progrès. Cependant, on annonçait dernièrement qu'il était question à Jersey de rétablir l'usage de la *chaise plongeante*. Elle avait été imaginée naguère par les maris qui avaient à se plaindre de leurs épouses, et fut employée avec succès dans le comté de Warwick. L'appareil consistait en une chaise placée au bord de l'eau et sur laquelle on liait la malade. Un système de poulie l'immergeait à volonté.

L'Amérique — naturellement — a connu ces procédés énergiques. Elle y renonce peu à peu. La législature de l'Etat du Delaware vient de voter l'abolition de la peine du pilori. Toutefois, la peine du fouet est maintenue pour les maris qui battent leurs femmes. Chaque délinquant reçoit vingt coups du chat-à-neuf-queues. Mais, juste retour, un sénateur a fait voter à cette loi l'amendement ainsi conçu : « *Toute femme convaincue d'employer la violence à l'égard de son mari ou de nuire, par ses commérages, diffamations, etc., à la prospérité de ses affaires devra être condamnée à recevoir de cinq à trente coups de fouet; soit le shérif, soit le mari, si celui-ci le désire, sera chargé d'appliquer la peine.* »

On assure qu'il y a souvent eu lieu de prononcer cette condamnation.

André Savignon.

RESSEMBLANCE

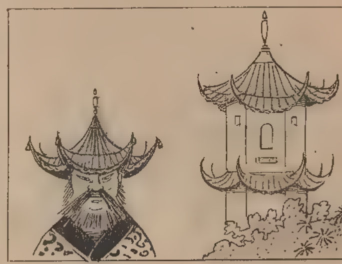
Souvent toitures et coiffures se ressemblent étrangement. Ainsi :



Au *moyen âge*, il y avait le hennin-tourelle.



Au *Congo*, on trouve la coiffure paillotte.



En *Corée*, le chapeau pagode.



En *Turquie*, le turban avec dôme de mosquée.



En *Italie*, la coiffure terrasse.



Et enfin, en *Europe*, le chapeau haut de forme.

DE NOS LECTEURS

Les nègres blancs.

L'Académie de Médecine de Bordeaux est plongée dans la béatitude. Les esculapes bordelais exultent.

Pensez-donc! La capitale de la Gironde possède un nègre blanc! C'est une pièce unique, prétend-on, plus rare que le merle blanc, plus introuvable que la rose bleue.

Hélas! il faudra déchanter, car ce nègre unique n'a qu'un défaut : celui d'avoir plus d'un imitateur.

En effet, certaines tribus du Sénégal, du Congo et d'ailleurs, possèdent des nègres blancs ou plus exactement : albinos.

La nature, amoureuse des contrastes, se plaît ainsi à renverser l'harmonie des choses établies.

Les nègres albinos, tout en conservant leur toison crépue, de couleur rousse ou blonde, leur face prognate et leurs lèvres lippues, possèdent un épiderme blanc présentant de nombreuses taches de rousseur. Leurs yeux, comme ceux des lapins blancs, sont rouges.

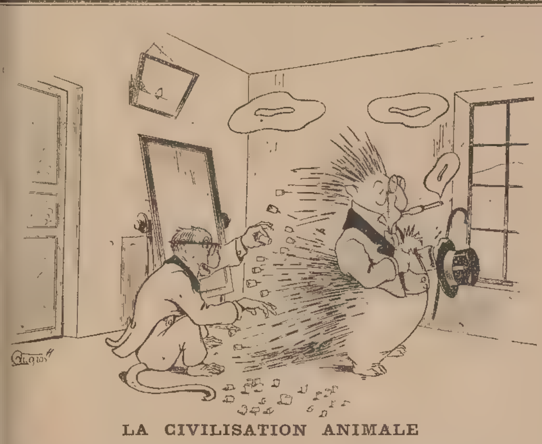
Ils voient très difficilement dans le jour, mais se meuvent facilement dans les ténèbres.

Les tribus auxquelles ils appartiennent, les considèrent comme des êtres à part, descendant du prophète et leur vouent, à ce titre, une grande vénération; aussi les nègres albinos en profitent-ils pour ne jamais travailler, se faire nourrir et entretenir grassement par leurs congénères à la peau noire.

Ils vont et viennent sans contrainte, entrent librément dans les cases, prennent et mangent ce qui leur plaît.

C'est un droit acquis que personne ne leur conteste. Le nègre blanc n'est donc pas très rare. Le *blanc* nègre, voilà le phénomène rêvé, la pièce introuvable. Mais personne n'en a jamais vu!...

J.-R.



LA CIVILISATION ANIMALE

Monsieur le Directeur,

Votre collaborateur Ménard nous a montré, dernièrement, un professeur d'escrime qui, pour aller voir sa belle, a soin de se moucheter les moustaches. Moi aussi, je suis tenu de moucheter mes piquants, quand je vais dans le monde, et ce détail de toilette n'est pas une sinécure pour mon valet de chambre.

Recevez, etc. Un Porc-Epic.

90 0/0 des humains boitent
Assertion décisive.

Un éminent statisticien — ils le sont tous — vient de faire une constatation remarquable : 90 0/0 des humains boitent. Ce fait tient à ce que les jambes de l'homme n'ont que, 10 fois sur 100, une longueur égale; 35 fois sur 100, la jambe droite est un peu plus longue; 55 fois sur 100, c'est la gauche.

A ce propos, voici une curieuse expérience, que tout le monde peut tenter, et qui démontre par A + B comme l'on dit quelquefois, la justesse de ces observations.

Placez-vous devant l'Obélisque, place de la Concorde, faites-vous bander les yeux, puis marchez droit devant vous. L'avenue des Champs-Elysées s'ouvre large, imposante. Pensez-vous vous y engager? C'est là une profonde erreur. Sur 100 personnes qui ont fait l'essai de cette marche récréative — oh! combien — 90 se sont trouvées, après quelques minutes, sur l'avenue Gabriel ou au Cours la Reine. La même expérience était, autrefois, tentée par les jeunes marquis du grand siècle; avec cette seule différence, qu'en l'espèce, l'avenue des Champs-Elysées était le « Tapis Vert ».

Rien n'est nouveau sous le soleil.

Pierre Poirier.

Nous ne saurions garantir que cette expérience prouve d'une façon absolue que les deux jambes sont le plus souvent de longueurs inégales, mais nous engageons avant tout nos lecteurs à ne pas la tenter à l'emplacement cité; il est fort probable qu'à traverser les yeux bandés la place de la Concorde, ils ne servent de proie aux autos.

N. D. L. R.

Anagramme sur Armand Fallières, élu président de la République, le 18 janvier 1906 :

Il fera mal danser.

G. G. G. G.

Nous prions d'autres lecteurs de s'essayer à trouver autre chose.

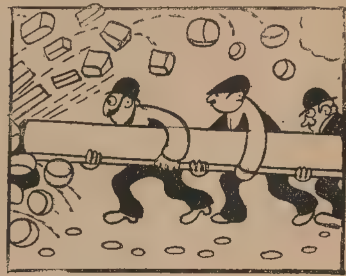
HÉSITATION BIEN NATURELLE

(PAGE D'HISTOIRE DE DEMAIN)

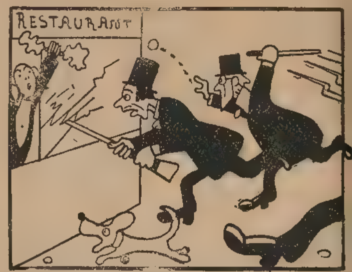
Dédiée à tous les époux de France et de Navarre.



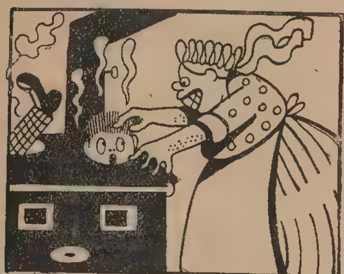
Un matin, la révolution sociale éclata brusquement, sous le couvert de la liberté; chacun profitait de la circonstance pour satisfaire sa haine ou son désir de vengeance. Les lycéens saccagèrent les collèges et traînèrent par les cheveux les pions sanguinolents.



Les cambrioleurs, caste puissante, éventrèrent les prisons.



Les pauvres célibataires se ruaient à l'assaut des restaurants à quinze sous qui, depuis longtemps, les empoisonnaient.



Les cuisinières faisaient cuire leurs maîtres dans les fourneaux familiaux.



Les pauvres auteurs inconnus et solitaires incendiaient les théâtres où on leur avait si souvent rendu leurs manuscrits, et mettaient les directeurs en pièces pour les punir d'avoir refusé les leurs.



Mais, parmi tous ces enragés, on vit un groupe d'hommes immobiles, silencieux, rester sur place, hésitant au milieu de la destruction générale. Ces hommes étaient les maris. Pourquoi hésitaient-ils?... Manquaient-ils de civisme? N'avaient-ils pas de vengeance à exercer? Au contraire! Mais le pétrole d'une main et la torche de l'autre, ils hésitaient entre deux objets : le logis de leur belle-mère et les grands magasins de nouveautés.

Pêle-Mêle Connaissances.

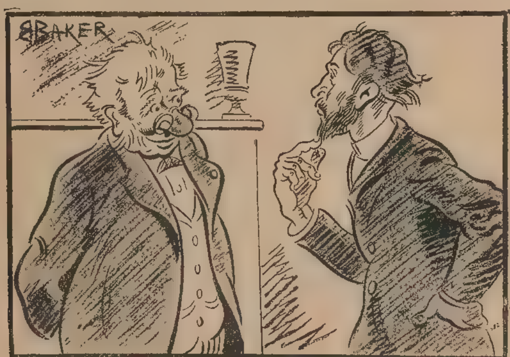
— Notre vieux mot français *desport*, après s'en être allé faire un tour en Angleterre, nous est revenu, mué en *sport*. Ainsi, le jeu de la *balle au pied*, apprécié par nos aïeux et délaissé ensuite, rentre en faveur, après exportation, sous le nom de *football*.

— Pour assouplir les objets de cuir, les bottines en particulier, il est très bon de les enduire d'huile de ricin avec un tampon de laine.

— Vingt-deux Etats sur les quarante-sept États américains ont adopté un nouveau rouage judiciaire, les Tribunaux d'enfants, dont ressortissent les délinquants mineurs. Séparées des autres Chambres, ces Cours n'ont ni procédure, ni code spéciaux.

— Chaque année, a lieu, à la préfecture de la Seine, l'adjudication du droit « de fauchage dans les cimetières parisiens ». Les gazons qui bordent les allées fournissent une importante fenaison qui représente annuellement plusieurs milliers de francs dont s'enrichit le budget de la Ville.

— Chez les jeunes filles arabes, la suprême beauté est d'avoir les incisives d'en haut sortant par la bouche, de façon à dépasser la lèvre inférieure. Les verrues sont aussi appréciées que le prognathisme. Plus elles sont grosses, plus elles suscitent d'admiration. A. S.



CONSULTATION

PREMIER MÉDECIN. — Qu'allons-nous ordonner à mon client? Je dois vous prévenir, cher confrère, qu'il est arrivé à Paris sans un sou...

DEUXIÈME MÉDECIN. — Il est pauvre! un peu de bromure de sodium fera l'affaire.

PREMIER MÉDECIN. — Il était pauvre en arrivant à Paris, mais il est très riche aujourd'hui.

DEUXIÈME MÉDECIN. — Oh! alors, c'est différent. Un voyage en Egypte ou en Norvège me paraît indispensable.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 11, du 18 mars 1906.)

(Nº 25.) TRIANGLE, par Faro.



Discours prononcés en public — Soigne une foulure — Architecte français — Corps simples — Existe — Déplace — Négation — Consonne.

(Nº 26.) ACROSTICHE DOUBLE par La Marinière.

× T A N ×
× A M P ×
× V I A ×
× O M T ×
× A P I ×
× N D R ×
× U R A ×
× I E C ×
× A U T ×

Trouver des mots.

Les × donneront, en acrostiche, deux termes qui, réunis, sont d'actualité.



PARISIEN

— Non, décidément, ne me parle pas de la campagne! Evidemment, à la rigueur on peut appeler ça un pont, mais va donc coucher là-dessous!...



LA VIEILLE DAME. — Il y a des parents ridicules qui élèvent leurs enfants dans du coton.

(N° 27.) **CHARADE-RÉBUS**, par 1, 2, 3.

Fut roi — Romancier célèbre colore animal domestique — Semence — Mesure de superficie est bête — Fusse obligé — Héritier direct cela suivaut-il à fruit.

Le tout : Un dicton très connu.

(N° 28.) **CRYPTOGRAPHIE**

Bi chi e ad badbalj rlid f idadbi begl-ioidj ij eif oajf sahk ei tlki gkklxidj gifi-idj. (Raleigh.)

(N° 29.) **FANTAISIE ANAGRAMMIQUE** par don Pablo.

Trouver des mots signifiant :

Quadrupède — Eventail — Colère — Dieu — Fruit — Plante odorante — Capitale — Déplies — Total — Habileté naturelle — Carnassier — ...t d'une colonne — Non préparée — Indigné — Ripes — Bienheureux — Irlande — Instrument de combat — Nécessaire.

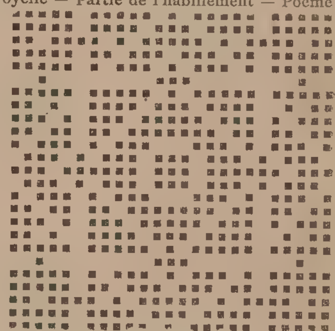
Anagrammiser ces mots pour en former d'autres signifiant :

Appareil pour soulever — Instrument de ma... — Station — Fleur — Grossit — Démentis — Arbre — Genre de batraciens — Sans mouvement — Caché — A distance — Etendue infinie — Non préparé — Percé — Canton des Basses-Pyrénées — Divertissements — Néant — Acre — Plaque de terre cuite.

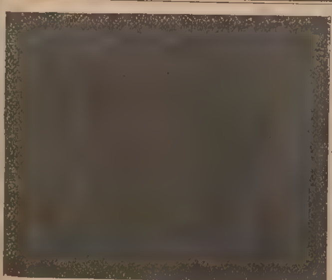
Les initiales des premiers mots et celles des nouveaux mots, lues en acrostiche, donneront les titres de deux fables de La Fontaine.

(N° 30.) **CARRÉ AJOURÉ**, par Nortue.

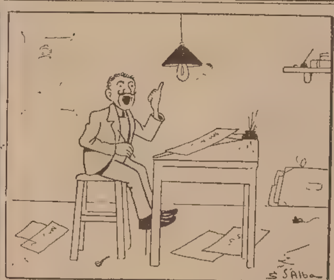
Arbre forestier — Branchage — Consonne — Production d'une plante — Partie d'une plante — Petit quadrupède — Ombellifère — Plante potagère — Auteur d'*Astrée* — Comme ceci — Conjonction — En outre — Consonne — Espace de temps — Voyelle — Attention — Note — Note de musique — Corps dur — Quadrupède — Connut — Note — Possessif — Manches de pinceaux — Consonne — A le courage — Elément — Pierre tendre — Voyelle — Personnes — Voyelle — Bois d'ancre — Élément — Sorte de balai — Plante purgative — Consonne — Plante tonique — Tabac — Espace de temps — Crochet — Germandrées — Fleuve — Perse — Consonne — Fleuve — Graminée — Élément — Pied d'une certaine plante — Partie mâle d'une pièce de bois — Femme d'Athamas — Voyelle — Pointe — Préposition — Coutume — Canton — Plante dont le fruit est utilisé comme infusion — Pronom — Pronom — Possessif — Voyelle — Mesure — Consonne — Ecorce — Fils de Noé — Voyelle — Préposition — A l'oiseau — Quadrupède — Consonne — Navire — Graminée — Partie à deux voix — Consonne — Tamis — Textile — Partie de la plante — Fleur — Habitant d'un pays d'Asie — Adverbe — Article — Crochet — Règle — Existe — Partie du pain — Consonne — Posé — Consonne — Du verbe Avoir — Crochet — Au monde — Tout près — Consonne — Partie d'un mur — Consonne — Ruisseau — Pronom — Mammifère de l'ordre des tardigrades — Racheta — Pronom — Note — Génisse — Quadrupède — Consonne — Canton suisse — Pourvus — Poisson — Consonne — Terroir — Arbre — Voyelle — Partie de l'habillement — Poème —



Grosse mouche — Elément — Pronom — Légume — Enlève les nœuds — Voyelle — Aulne — Légumineuse — Elément — Coiffure — Voyelle — Fruit du hêtre — Consonne — Planche de bois — Consonne — Sans tache — Oiseau — Dans l'écorce du chêne — Oiseau — Pronom — Parcourus des yeux — Pièce de bois — Le — Fruit sec — Préposition — Allure — Consonne — Arbre résineux — Consonne — Arbrisseau du Levant — Métal — Intérêt au-dessus du taux — Poison — Possessif — Fleur — Extraordinaire — Ordres des cérémonies — Plante d'Amérique — Voyelle — Mollusque — Commune de l'Allier.



Dans la chambre noire, on entendait des plaintes : « Mon Dieu! faites qu'*elle* revienne! Sans *elle* je suis perdu! » Vieille histoire d'amour, direz-vous. Il n'en est rien.



Heureusement, le courant électrique s'est rétabli... sans quoi je ne pouvais terminer mon dessin pour le *Pêle-Mêle.*

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

Il donne.

Autrefois l'alchimiste
Promettait or, santé.
Le Congo, moins fumiste,
Nous donne la beauté.

J.-P., à Victor Vaissier, 34, rue Drouot, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

Iroquois. — C'est juste, mais ces réflexions ont été émises déjà dans ce journal

A. R. — Au directeur du *Pêle-Mêle.*

M. E. Friquet. — Cette acception était évidemment aussi bonne, mais, malgré l'erreur, l'autre n'était pas erronée. Le mot are pouvait être mis au pluriel.

M. Bourgoin. — L'attribution a été faite absolument dans les conditions énoncées au debut du Tournoi, nous ne voyons pas bien qu'il y ait lieu de discuter sur *les meilleures* ou *des meilleures*, ces termes ne figurant pas dans le journal.

M. Cospary. — Nos previsions étaient trop pessimistes, car il s'est trouvé, malgré la difficulté, un très grand nombre de réponses excellentes.

M. Chevrel. — Il est indispensable de retirer les souches si vous tenez à ce que le trottoir ne se détériore en peu de temps.



— Ah! les pauvres poules... faut-il que le monde devienne exigeant, tout de même!

L. D. — De la craie de tailleur mêlée avec un de résine.

P. H. — 1° Non, il faut la médaille ; 2° Vous ne vez empêcher l'eau de croupir.

M. A. Vanelef. — Le nombre d'entrées ne fait à l'affaire ; il ne nous semble pas que vous pui réclamer a bon droit.

M. Fleurier. — Nous n'en sommes nullemen organisateurs, et il nous est absolument impossil nous immiscer dans cette affaire.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

AVIS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ou l'honneur de porter à la connaissance du p qu'à partir du 1er avril, le train de nuit du se de Paris à Londres, viâ Dieppe et Newhaven, p de Paris-Saint-Lazare à 9 h. 20 du soir au lie 9 h. 30, et de Rouen R. D. à 11 h. 25, au lieu de 1 du soir.

12e ANNÉE — N° 16. 10 Centimes 22 AVRIL 1906

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

INDIGNATION, par VALVÉRANE.



— Encore une pièce fausse qu'ils m'ont collée ! Faut-il qu'il y ait des gens filous ! ! !

Lamentable histoire d'un cul-de-jatte

Le Devoir, qui, par le même chemin, nous conduit à des occupations différentes, me met tous les matins en présence de Brimbaille, cul-de-jatte. Egalement ponctuels, nous nous croisons régulièrement à pareille heure au même lieu, et de cette rencontre journalière est née une solide amitié que de menus cadeaux entretiennent.

Hier, après l'avoir salué civilement, je l'abordai en lui frappant sur l'épaule, il me frappa sur le ventre et l'on causa. Je commençai par déplorer la dureté des temps ; ce développement eut son approbation ; l'écho qu'il trouva dans son cœur me le rendit en soupirs douloureux, puis reprenant le thème pour son compte, mon interlocuteur le commenta longuement et finit en me laissant entendre que son étoile avait connu des jours meilleurs. Bien que mon attitude n'exprimât pas le moindre doute à ce sujet, il reprit, plus affirmatif :

— Oui, mon cher monsieur, je n'ai pas toujours été *comme ça*... Autrefois, j'étais dans le journalisme.

— Ah !... Pauvre homme !

— Oui... je vendais des journaux... les journaux du soir...

Et il me conta à peu près ceci, qui eut lieu il y a deux ans :

En ce temps-là, Brimbaille passait une partie



... e l'abordai en lui frappant sur l'épaule. Il me frappa sur le ventre et l'on causa.

de ses après-midi embusqué au coin des imprimeries, guettant l'éclosion des feuilles, et, dès qu'une édition avait vu le jour, il se rendait acquéreur, sur le pied de deux francs le cent, de trois douzaines d'exemplaires destinés à être revendus un sou pièce (1).

Cela fait, renouvelant l'exploit du héros de Marathon, il partait, d'une course légère, porter les dernières nouvelles aux populations lointaines. En route, il criait, toujours courant : « *La Patrie... La Presse... zième édition* », et parfois il ajoutait, pour stimuler la vente : « Terrible accident sur le P.-L.-M., deux cents victimes », ou encore : « Le crime d'Asnières, détails complets ». En quoi il ne risquait guère de mentir, sachant avec quelle régularité les chemins de fer et la banlieue entretiennent la presse d'événements sensationnels. Si les assassinats changent de localité et les déraillements de réseau, l'intérêt n'en est pas moindre, et, moyennant qu'il eût soin de donner ces renseignements hors de portée des sergents de ville, nul ne songeait à le contredire. Comme il possédait un organe sonore et ce génie des affaires qui ne s'acquiert point, son stock se trouvait généralement liquidé en moins de vingt kilomètres.

Evidemment, à ce trafic, on roule moins d'or que le Pactole ; les spéculations sur les sucres, par exemple, enrichissent plus sûrement leur homme. Brimbaille n'avait à craindre d'un im-



Autrefois, j'étais dans le journalisme.

pôt sur le revenu, et si la Providence, vieille porteuse de pain, lui fournissait, comme aux autres, le croûton quotidien, son éloignement de l'assiette au beurre l'obligeait à le manger sec. Il s'en contentait, étant de goûts modestes.

Cependant, à cause d'un misérable détail de toilette, la lutte pour la vie, en l'occurrence lutte de vitesse, allait lui devenir plus difficile. Brimbaille avait des souliers déplorables, des souliers qui non seulement prenaient l'eau les jours de pluie, mais encore la poussière les jours secs et en tous temps le gravier, les vieux clous et bien d'autres choses ; et s'il courait sans trop de gêne l'estomac dans les talons, vraiment cet estomac devenait trop mal chaussé. A les voir, ces calamiteux souliers, l'on aurait pu croire qu'ils avaient passé dans des cheminées diverses autant de Noël qu'il y en eut depuis notre ère et, dans l'intervalle, botté le Juif-Errant. Fourbus, fendillés, informes, ils bâillaient du bout, en découvrant, dans une dentition de clous jaunes, le gros orteil semblable à la langue d'une gueule monstrueuse.

Ils bâillèrent ainsi jusqu'au jour où, délibérément, la semelle se sépara de la tige ; alors, sans s'attarder à de vaines doléances sur l'ingratitude des vieux serviteurs, Brimbaille rentra chez lui clopin-clopant et, un peu triste se



... Brimbaille avait des souliers déplorables...

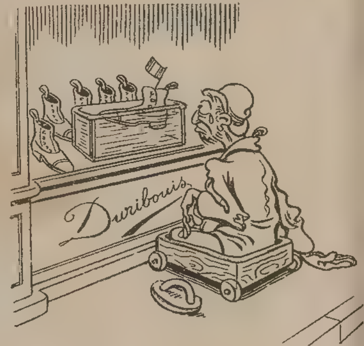
coucha. La nuit, bonne conseillère, ne le négligea pas ; en s'éveillant, le lendemain matin, il avait acquis l'assurance d'une forte vérité, à savoir que le meilleur moyen de circuler encore lorsqu'on ne peut plus marcher est d'aller en voiture. Une vieille caisse à savon lui en fournit une ; l'ayant muni de roulettes et d'un moelleux capiton, il s'assit dedans, les jambes croisées à la turque et, les mains armées de patins propulseurs, se lança vers la Fortune.

Comme avant, il parcourut rues et boulevards, mais moins vite, n'étant plus si pressé. Tout doucement, avec un roulement assourdi, il poussait sa caisse devant lui. Quand passaient des gens bien mis, il s'arrêtait pour dire d'une voix dolente : « Ayez pitié d'un pauvre stropié. » Comme avant il évitait les sergents de ville qui, décidément, sont un obstacle à bien des petites industries.

En considération de leurs jambes absentes, qu'elle peut croire perdues à son service, la société se plaît à entretenir ses culs-de-jatte sur un certain pied. Contraint par les circonstances à remettre le soin de ses affaires à la générosité de ses semblables, Brimbaille n'eut pas trop à s'en plaindre ; qui donne aux pauvres prête à Dieu. Ainsi devenu le caissier d'un bon placement, il fit sans effort des recettes de quarante sous. Les jours de réjouissance publique, cela montait jusqu'à trois francs. Il ne tarda pas à engraisser et ses bienfaiteurs, fiers de lui et d'eux-mêmes, lui en surent gré.

Néanmoins, quoique son existence fût clémente et assurée, Brimbaille finit par s'ennuyer dans sa boîte roulante. Il regrettait son ancien métier ; les longues stations à l'affût du canard — c'est-à-dire dans l'attente des journaux — et les saines courses après lesquelles l'absinthe est meilleure et les *arlequins* plus digestibles, et l'imprévu des affaires qui vous fait, certains jours, enlever les éditions en un clin d'œil... C'est la vie ça, monsieur !

Pour la recommencer, cette vie-là, il lui man-



... une somptueuse cordonnerie, devant laquelle l'admiration l'arrêtait fréquemment...

quait des chaussures, et les chaussures coûtent cher — le cuir est toujours hors de prix, cette année. Il fit des économies ; rien n'empêche un cul-de-jatte d'avoir un bas de laine.

Sur son parcours journalier se trouvait une somptueuse cordonnerie devant laquelle l'admiration l'arrêtait fréquemment ; dans la montre, des bottines de toutes formes, cirées ou vernies, noires ou jaunes s'étalaient en une superbe ordonnance évocatrice de quelque revue navale. En avant de la ligne, tout près de la vitre, un formidable godillot, vaisseau amiral de cette escadre, flottait dans un petit aquarium de verre en montrant une étanchéité inconnue à nos cuirassés.

De quel œil chargé d'envie le va-nu-pieds voyait ces choses désirables ! Il eût presque donné une de ses jambes pour pouvoir orner l'autre d'un pareil étui, si l'épargne ne lui eût permis l'espoir de l'acquérir à meilleur compte.

Son magot s'arrondit peu à peu et la somme nécessaire était presque complète lorsqu'un jour, comme il se poussait sur la chaussée vers sa chère boutique, une automobile, trop pressée pour faire des détours, aborda son équipage par le travers et le réduisit en miettes ; puis, buvant l'obstacle, passa sans effort sur les cuisses de Brimbaille. Des agents, qui, au fond, n'ont pas de rancune, consentirent à le ramasser et le portèrent à l'hôpital si mal en point que l'amputation fut jugée nécessaire.

(1) Les lecteurs forts en algèbre qui voudront chercher le prix de revient et le bénéfice réalisé par numéro, sont priés de me faire parvenir le fruit de leurs veilles avant le 1er avril 1915. Toute solution juste donnera droit à un autographe de votre serviteur.

D'habiles chirurgiens complétèrent l'œuvre du chauffeur maladroit.

Ce chauffeur se déclara désolé, véritablement désolé de l'accident; les jambes d'un homme ça n'a pas de prix... C'est sans doute pour cette raison qu'il n'offrit pas de les payer. Aux revendications de l'écrasé il opposa l'éloquence d'un avocat possédant l'*oreille du tribunat*, et ledit



... une automobile trop pressée pour faire des détours aborda son équipage par le travers...

tribunal, en veine d'esprit, décréta, en des *attendu* pleins de saveur :

« Que le plaignant exerçant la profession de cul-de-jatte, la suppression de ses membres inférieurs ne pouvait lui être que profitable, et que les blessures n'entraînant en aucune façon incapacité de travail, il n'y avait pas lieu à indemnité ».

En conséquence, il le débouta de sa demande et le condamna aux dépens.

Brimbaille me fit ce récit simplement, sans chercher à en tirer de morale, probablement parce qu'il n'en comporte pas. Il ajouta d'une voix désabusée :

— Depuis ce temps-là, voyez-vous, monsieur, je ne suis plus le même homme ; moi, si vaillant autrefois, je n'ai plus le cœur à l'ouvrage; quand j'ai fait vingt-cinq sous dans ma journée, c'est bien tout. Pour comble de malheur, je me suis attiré la haine de mes collègues ; ils prétendent que je leur fais du tort parce que je suis **le seul vrai** !

Puis, m'ayant serré mollement la main, il poussa le sol d'un coup de patins et s'en fut, misérable épave humaine roulée par l'adversité sur les galets de sa voiture de cul-de-jatte — de vrai cul-de-jatte.

Bernard GERVAISE.

Pêle-Mêle Causette

L'homme vit de fictions. Les élections générales vont, une fois encore, illustrer cette vérité.

Deux partis se trouveront en présence, l'un pour le gouvernement, l'autre contre. Et l'on bataillera avec conviction sur ce terrain unique. Bien entendu, toutes les questions d'ordre pratique, si on leur fait l'honneur de les effleurer en passant, ne pèseront pas bien lourd dans la balance électorale. Il est certain, néanmoins, qu'une expression refleurira sur les affiches et dans les discours, comme à chaque renouveau de la nature les pâquerettes et les coucous reviennent émailler les prés. Je parle du terme : *Souveraineté nationale*. Cette jolie fiction, pareille à certains contes de Perrault ou d'Andersen, a beau être très vieille, elle traverse les siècles sans rien perdre de son charme et de sa séduction. Elle suffit à donner au peuple l'illusion du pouvoir qu'il est censé exercer, mais qui n'est, en réalité, qu'un mirage, dont son imagination se contente sans chercher à l'approfondir.

« Hé quoi, me dira-t-on, n'est-ce donc pas une souveraineté effective que de choisir librement ses représentants au Parlement ? » Pauvre roi fainéant, qui te crois quelque chose parce que tu portes le titre, alors que d'autres exercent la fonction. Tu t'imagines, vraiment, que c'est toi le souverain. Dans ce cas, montre-moi donc ton influence sur les destinées de ton pays ?

Reportons-nous, si tu veux, aux élections précédentes, c'est-à-dire à la dernière fois que tu fis entendre ta voix.

De grands événements se sont passés depuis cette époque. L'orientation politique de la France s'est modifiée, une amitié soudaine pour nos voisins d'Outre-Manche s'est déclarée et a abouti à une entente cordiale, et à des appétits de colonisation concernant le Maroc. Une guerre a failli éclater et a mis en péril le meilleur de ton sang.

Or, j'ai beau collationner les professions de foi de ceux dont tu fis tes représentants, je ne trouve pas un indice du coup de foudre qui nous a jetés dans les bras de la blonde Albion. Je ne vois pas davantage que tu aies manifesté le moindre désir d'être investi de la police au Maroc. Je crois même pouvoir affirmer, qu'à cette époque, tu t'occupais du Maroc et de sa police à peu près autant que de ta première chemise. Et cependant, tout cela allait se terminer par une lutte sanglante dont tu aurais fait les frais non seulement en argent, mais aussi en chair à canon

Si dans une question où ta vie même était en péril, tu n'as pas été consulté, mon cher souverain, dis-moi donc ce que c'est que cette souveraineté qu'on t'attribue si souvent?

N'est-ce pas un peu ce qu'on a coutume d'appeler une balançoire, parce que cela va cela vient, a l'air d'avancer beaucoup, et, après s'être agité violemment, revient toujours à son point de départ.

N'empêche que, pendant la période électorale, on va te prodiguer les marques du plus profond respect, on va faire sonner ton titre de souverain par toutes les trompettes du battage électoral.

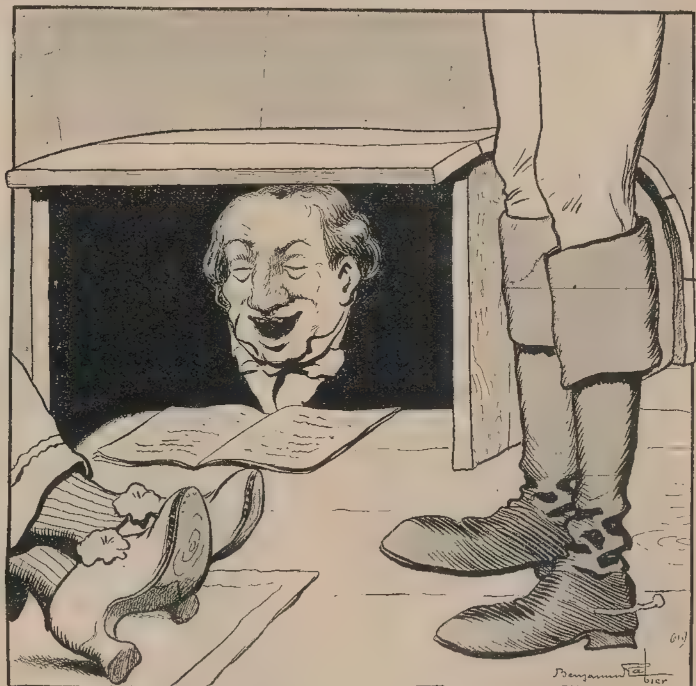
Et toi, bonne tête, tu continueras à t'imaginer que c'est arrivé, jusqu'au jour où, te menant par le bout du nez, un petit Delcassé t'aura jeté dans l'horreur d'une guerre. Alors, secouant la poussière de sa chaussure sur toi, il s'en ira en te disant : « Débrouille-toi comme tu peux. » Et toi, tu te réveilleras enfin en te demandant si le vrai souverain c'était toi ou lui.

Moi, entre nous, je crois que c'était lui.

FRED ISLY.

Résultat du Concours de Devinettes.

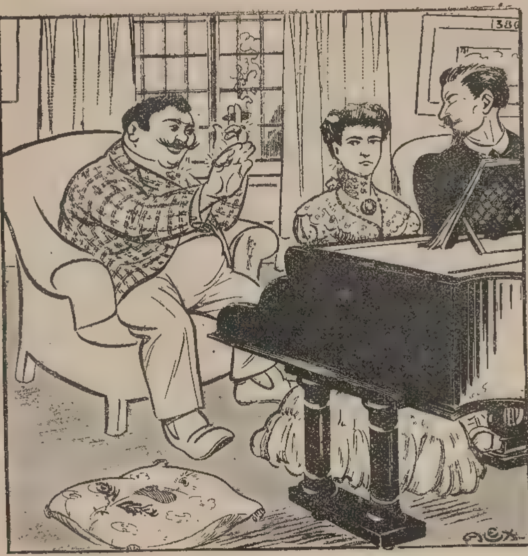
Vu le grand nombre de réponses reçues pour ce Concours, les résultats ne pourront être publiés que dans le prochain numéro.



AU BORD DE LA SCÈNE

LE JEUNE PREMIER. — Marquise... c'est une fortune que je dépose à vos pieds.

LE SOUFFLEUR. — Chouette! elle va pouvoir se les faire ressemeler.



LA DERNIÈRE DE PARVENU

LE PROFESSEUR DE PIANO. — Attention, mademoiselle, ici, je vous donne trois mesures pour rien !

M. PARVENU. — Ah ! non, permettez ! Je ne souffrirai pas qu'un professeur fasse un cadeau à ma fille... toutes vos mesures seront payées, monsieur, je suis assez riche pour ça.

PUNITION

Le bon curé Stéphane, en visite à Paris, rencontra dans la rue un compatriote nommé Maillapart.

Maillapart avait quitté le pays depuis longtemps et s'était établi à Paris.

Le bruit courait dans sa ville natale qu'il exerçait la profession de boursicotier véreux et ne faisait pas honneur dans la capitale à ses concitoyens.

Le bon curé l'eût volontiers évité, mais il ne put se soustraire à l'invitation à déjeuner qui lui fut faite à brûle-pourpoint.

Maillapart, pour fêter dignement la rencontre, conduisit l'abbé dans un restaurant qui passait pour être très huppé.

On déjeuna copieusement. Puis le boursicotier demanda la note. En la voyant, il ne put retenir une exclamation de dépit.

— Ah ! les voleurs !

L'addition, en effet, se montait au chiffre respectable de quatre-vingts francs.

Maillapart paya, néanmoins, et les deux convives quittèrent le restaurant, se jurant bien, l'un et l'autre, de ne plus y remettre les pieds.

— Quel abominable coquin que ce restaurateur, répétait Maillapart qui ne pouvait en revenir d'avoir été écorché, lui qui avait plutôt l'habitude de réserver cette situation à ses propres clients.

— Calmez-vous, lui dit le doux ecclésiastique, le ciel se chargera de le punir.

— C'est vrai, fit Maillapart soudain rasséréné. Le ciel, du reste, s'en est acquitté déjà. Il est puni.

Et répondant à la muette interrogation du curé, il ajouta :

— Par un hasard providentiel, le billet de cent francs que je lui ai remis et sur lequel il m'a rendu la monnaie était faux.

MALENTENDU

En 1840, le célèbre écrivain Charles Nodier fut prié, par un ami, de bien vouloir prêter l'appu ide sa haute influence à un jeune homme momentanément sans emploi, qui désirait entrer à l'Opéra, en qualité de choriste.

Charles Nodier prit aussitôt sa bonne plume, et, quoique ne connaissant point le chef des chœurs de l'Opéra, il lui écrivit pour solliciter, en faveur de son jeune protégé, une place de choriste. Puis il attendit avec confiance le résultat de sa démarche.

Quelques jours après, il recevait la réponse du chef des chœurs. Les bras lui tombèrent de stupéfaction lorsqu'il lut ces quelques lignes :

« Le personnel des chœurs de l'Opéra étant pour le moment au complet, et nulle vacance ne paraissant devoir se produire dans les cadres, la Direction a le regret d'informer le sieur Charles Nodier qu'il lui est impossible de l'admettre au nombre de ses choristes ! »

... Le chef des chœurs avait compris que Charles Nodier sollicitait la place pour lui !...

Or, à cette époque, Nodier avait soixante ans, et il était membre de l'Académie française !...

Ce malentendu le fit rire jaune, et, en réalité, le tourmenta beaucoup, ainsi que le prouve ce fragment de lettre :

« ... Il est probable que le refus aura été consigné dans les registres de l'Administration, qui démontreront éternellement que j'ai sollicité, sur mes vieux jours, mon début de figurant dans l'emploi des « nymphes » et des « amours ».

... Le fait est que, pour un Immortel, l'aventure est assez cruelle ! Mais la chose n'eut-elle pas été encore plus piquante, si sa requête avait été admise, et si on l'avait nommé choriste ? ?...

Un gouvernement bien équilibré.

Nous avons donné, ici, l'an dernier, une combinaison ministérielle admirablement équilibrée : on obtenait trente-neuf lettres à droite comme à gauche du nom de M. EMILE LOUBET, alors chef de l'Etat.

Depuis, le destin, se moquant bien de notre si parfait équilibre, fit tomber ce ministère et M. Loubet lui-même a cédé la présidence à M. Fallières.

Aujourd'hui, au lendemain même du jour où M. Sarrien a formé un autre ministère, il est assez curieux de constater que notre Gouvernement : le président de la République et les onze ministres, peut s'équilibrer tout aussi bien que l'autre sur ces mots de circonstance : ÉTAT FRANÇAIS.

Les noms ont presque tous changé. Eh bien, avec ETAT FRANÇAIS au centre, nous avons un juste équilibre, et, détail incroyable, stupéfiant, *trente-neuf lettres* encore à droite comme à gauche. N'est-ce pas là une étrange coïncidence ?

Voici cette curieuse combinaison :

LEYGU **E** S
T HOMSON
POINC **A** RÉ
BAR **T** HOU

F ALLIÈRES
DOUME **R** GUE
RU **A** U
ÉTIE **N** NE
C LEMENCEAU
BRI **A** ND
SARR **I** EN
BOURGEOI **S**

Michel LANNIER.



LE MODERNE NAPOLÉON

M. Duchauffeur ayant vu dans une galerie le tableau représentant Napoléon amusant son fils, voici...



CETTE BONNE AME DE JUSTINE. — Comme je plains les pauvres gens qui sont obligés de sortir par un temps pareil !



LE CHIFFONNIER MONDIAL

JOHN BULL. — Disputez-vous, battez-vous, mes amis, pendant ce temps-là, je vais glaner les derniers bons morceaux qui restent à prendre.

LA MOON-GIRL

Parmi l'innombrable famille des lecteurs du *Pêle-Mêle*, en est-il beaucoup qui connaissent la moon-girl?

Nous penchons pour la négative; aussi, nous empresserons-nous de vous la présenter.

Et d'abord, que signifie moon-girl? Moon-girl, qui se prononce moun-gueurle, disons-le pour ceux qui ignorent la langue de M. Chamberlain, se traduit par : fille de la lune.

Eh! quoi, la lune avait-elle une fille? Hélas! oui. Longtemps, la chose fut secrète, mais tout finit par se savoir. Avant que les grands quotidiens ne s'emparent de cette nouvelle sensationnelle, le *Pêle-Mêle*, toujours en avant, se devait à ses lecteurs de leur annoncer, le premier, l'impressionnante nouvelle.

Etant enfant, il nous arrivait souvent, le soir, à la campagne, de contempler la lune pendant des heures. Sa figure énigmatique nous attirait. Comme nous le faisions nous-mêmes, vous pourriez la contempler pendant des heures sans y voir autre chose que deux yeux, un nez, une bouche, le tout formé, croit-on, par l'ombre des montagnes lunaires.

Et pourtant — ne vous déplaise! — la moon-girl occupe un tiers de sa surface. Il ne vous manque plus que de savoir la regarder.

Par une belle soirée, lorsque l'astre des nuits est dans son plein — condition indispensable, — fixez pendant une minute la tache figurant l'œil gauche de la lune.

Bientôt — à votre grande surprise — vous vous apercevrez que cette tache constitue le casque de cheveux d'une tête de femme idéalement belle.

Celle-ci se présente de trois quarts. Voici ses cheveux, ses yeux, son nez, sa bouche, son menton d'un ovale parfait.

Vous avez déjà vu cette tête quelque part, à la devanture des libraires, parmi des photographies d'artistes.

Longtemps, vous chercherez, en vain, à lui donner un nom. De grâce, ne cherchez pas trop : elle est, et reste la moon-girl, la fille de la lune. Ce titre suffit à sa gloire.

JEAN ROSNIL.



LE MODERNE NAPOLÉON (*Suite*)

... le tableau qu'il fit faire, le représentant lui-même amusant également son fils.

La « Marche funèbre » de Chopin.

Les historiographes de Chopin, ce « Polonais aux oreilles françaises », n'ont jamais pu se mettre d'accord sur la circonstance dramatique qui donna naissance à cette fameuse *Marche funèbre* qu'il est impossible d'entendre sans en être attendri aux larmes.

Or, si nous en croyons M. de Lorgne, de l'*Intermédiaire*, cette circonstance aurait été aussi naïve qu'imprévue.

On sait que l'auteur des *Nocturnes*, avant d'être atteint de la maladie nerveuse qui l'emporta, était un gai compagnon, boute-en-train de toutes les petites réunions artistiques. Habile aux grimaces, grâce à son masque très mobile, il n'avait pas son pareil pour imiter les flegmatiques Anglais.

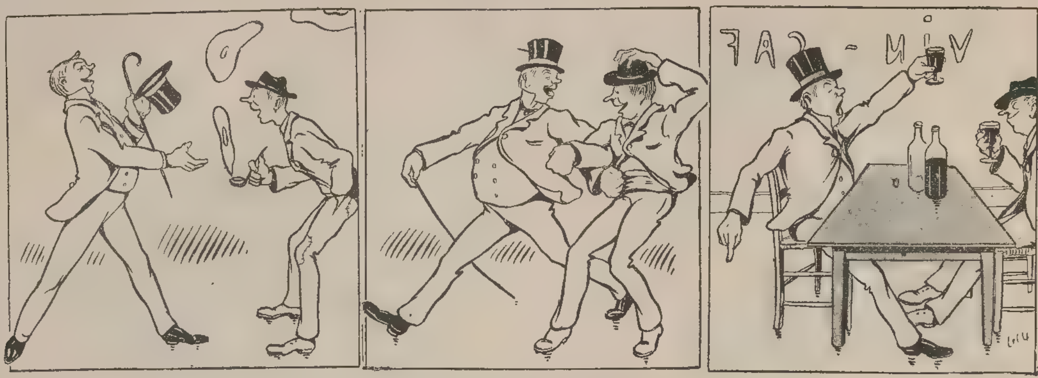
Mais, écoutons M. de Lorgne :

« Chopin assistait à une fête donnée dans l'atelier d'un peintre de ses amis, avec, pour distraction, le spectacle de fantoches de bois, pupazzi de l'époque. La pièce se terminait par les funérailles de l'un de ces petits personnages en miniature.

« Sur la prière de son ami, et un peu par plaisanterie, Chopin se mit au piano pour accompagner de musique l'enterrement de la marionnette. Emporté par son imagination maladive, oubliant qu'il ne s'agit que d'une poupée, il improvisa cette page admirable. »

Comme quoi, les toutes petites causes ont souvent les plus grands effets.

LA BRIE.

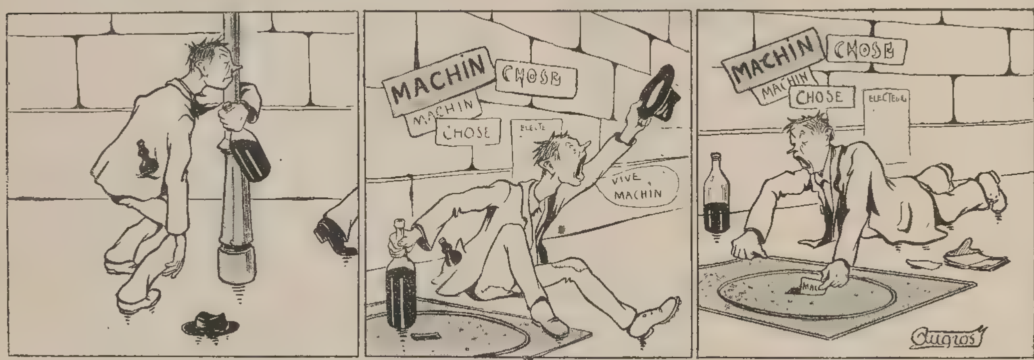


TROP BON CANDIDAT

— Brave ouvrier, je suis le nouveau candidat de ton quartier...

... Laisse-moi t'inviter à prendre un verre...

... Plus de contributions, plus de droits sur l'alcool ! Buvons à la santé de la France.



— Si j'en juge par moi, elle doit commencer à bien se porter, la France...

... Ça ne fait rien, c'est un chic candidat, le brave Machin... c'est un frère... et puis d'abord...

... moi je vote pour lui.



LES CLOCHES VONT A ROME

La cloche à fromage et la cloche à melon rencontrent la cloche de bois.

— Vous n'allez donc pas à Rome ?

— Oh ! non, aux environs du terme, j'ai trop de déménagements à faire.

Les Mangeurs de Choses Immondes

Nous eprouvons quelque scrupule à inscrire ce titre au-dessus d'un article assez comestible pour être digéré par les estomacs les plus délicats, — et ce, par la raison que les choses immondes n'existent pas, le goût et le dégoût, au dire des physiologistes, étant affaire de latitude et de tempérament. Ce ne sont, la plupart du temps, que les *instincts acquis*, affirment ces hommes de science. Les nègres du Centre africain, les indigènes de la Malaisie, et ces agiles mangeurs d'insectes que le *Pêle Mêle* révélait précisément, n'ont pas le palais des Européens — et voilà tout. Encore, pourrait-on citer l'astronome Lalande, très friand d'araignées vivantes, et dont il tenait toujours une petite provision dans une bonbonnière. Par contre, nous savons tous qu'un roi de France se trouvait mal en sentant l'odeur des fraises — ce qui revient à dire que le monde est fait d'anomalies.

C'est l'amour que nous avons pour l'existence qui nous fait d'un cadavre un spectacle rempli d'effroi. Plus dédaigneux de notre peau, nous deviendrions peut-être nécrophages. L'odeur particulière d'un cadavre n'y est pour rien, la fétidité n'existe pas par elle-même : ce sont nos organes qui sont disposés de telle sorte que les matières corrompues ont sur eux une action spéciale, nauséeuse, écœurante, écrit Richet. Affaire d'éducation. Le naturaliste Darwin étudiait les sentiments éprouvés par des enfants à la vue de cadavres qu'on retirait de l'eau. Chez les plus jeunes, qui n'avaient pas encore compris ce qu'est la mort, il n'y

avait que de l'indifférence. Cependant, les animaux qui ne se nourrissent pas de chair témoignent souvent de la frayeur devant un cadavre. Chacun sait combien les chevaux sont sensibles à ce spectacle.

Or, nous nous étonnons d'une fricassée de vers à soie et les Anglais sont fort scandalisés de nous voir manger des grenouilles. Ce qui prouve qu'on mange de tout — ou de ce que l'on peut. Et les Garamantes, ces sinistres mangeurs de choses immondes, décrits par Flaubert, ne sont pas une fiction poétique : « Enfin, le plus vieux de la troupe fit un signe, et, se baissant vers les cadavres, avec leurs couteaux ils en prirent des lanières, puis, accroupis sur les talons, ils mangeaient. »

La consommation des viandes putréfiées est assez répandue en Orient et en Afrique. Certaines peuplades nègres du Congo ne mangent les poissons de leur pêche qu'après les avoir laissé pourrir. Cela répugne, et pourtant le *kapi*, sorte de caviar composé d'œufs de crevettes putréfiés, trouve amateurs sur nos tables, à l'égal du gibier faisandé et du fromage où les vers dansent la mattchiche. Et nous repousserions le canard *laqué* des Chinois qui, aplati et séché au soleil, se sent de fort loin ! Cette prédilection pour le poisson pas frais existe aussi en Chine : un voyageur s'étant mis en devoir de manger un poulet qu'il venait de tuer et avait fait rôtir, aussitôt les Chinois interrompirent leur repas de poisson pourri et, à la vue de ce poulet rôti qu'on osait manger, témoignèrent hautement leur répulsion, et quelques-uns eurent même des nausées.

Les reptiles et, en général, tous les animaux nuisibles nous répugnent. Cependant, les paysans de certaines de nos contrées mangent des couleuvres ; les Célestes en font des fritures. Les lézards et les crapauds rôtis d'abord, hachés ensuite, leur sont délectables. Ils mangent les rats, frais ou salés. Chez eux, le chat ne s'introduit pas traîtreusement sur les tables : il se pavane à l'étal du boucher, côte à côte avec le chien. Le chat destiné à l'alimentation est tenu à l'attache et nourri de résidus de riz. Un régal, c'est encore, pour eux, les œufs couvés, quand le poussin est sur le point d'éclore. Et les nids à la Salangane ont une réputation universelle.

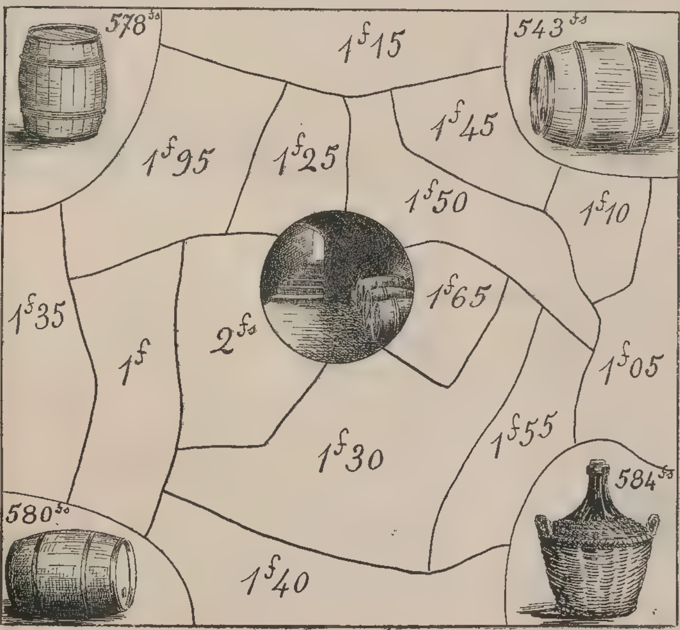
Il y a aussi des mangeurs de boue dans les tribus indiennes du Far-West. La terre comestible se vend, au Congo Belge, un sou le kilo. Le laboratoire de l'Université de Copenhague l'a analysée. Elle préserve, paraît-il, de toute espèce de trouble digestif ceux qui en usent. Ce qui est plus extraordinaire, c'est qu'on en mange même en Europe. En Sardaigne, une sorte de terre est vendue sur les marchés, aussi dans certaines parties montagneuses de l'Italie et de l'Autriche, où les indigènes l'étendent sur du pain sous le nom de *steinbutter* (beurre de pierre). D'ailleurs, nous mangeons tous de la terre : la teinte rouge qui caractérise certains anchois si appréciés de la Méditerranée, n'est due qu'à de la brique pilée dont on les additionne. Ce n'est donc qu'affaire d'habitude. Jadis, les autorités ecclésiastiques et civiles prohibaient l'usage de la viande de cheval, et il se rencontre encore maints délicats qui refusent d'y goûter. Nous savons pourtant une plaquette due à M. Mathieu Mayor sur l'*Hippophagie en Suisse*, où des couplets versifiés prônent la saveur de la langue de cheval. Et un curieux souvenir de 1870 la *Cuisinière assiégée*, contient de nombreuses recettes pour accommoder les coursiers. Elle renferme aussi de précieuses indications sur la cuisson des rats et mentionne le gigot de chien rôti en même temps que le cheval à la mode et les *horse-steaks*.

André Savignon.



POUR ALLER DANS LE MONDE

— Maman, je me lave t'y, ou je mets t'y des gants ?



GRAND TOURNOI MULTIFORME

PREMIER CONCOURS
Deuxième Série.

Avant d'arriver à destination, dans la cave placée au milieu du dessin et où ils doivent être conservés, les quatre récipients d'alcool que l'on voit aux quatre angles ont dû traverser chacun quatre communes. Les limites de ces communes sont indiquées par les traits noirs.

Chaque commune a établi un droit pour tous les alcools qui traversent son territoire; ce droit se décompose ainsi : un litre du liquide est d'abord prélevé, puis une certaine redevance est fixée par litre pour le restant du contenu. Cette redevance varie selon les différentes communes et le montant en est indiqué pour chacune dans notre dessin.

Les contenances des quatre récipients étaient toutes exactement de cent quatre litres au départ. Une fois rendus en cave, ces récipients ne contenaient plus que cent litres, puisque nous avons dit que chacun avait traversé quatre communes et que chaque commune, avant de percevoir le droit fixé, prélevait un litre du liquide. Nous avons écrit à côté de chaque récipient la somme totale que chacun d'eux a dû payer comme droits ; ce'a étant, quel est le chemin que chacun d'eux a pris ?

Une même commune a pu être traversée par deux ou plusieurs récipients, mais cependant les chemins suivis ne se coupent pas entre eux.

Toutes les communes ont été traversées au moins une fois.

Nous prions nos lecteurs de ne nous adresser la solution qu'avec toutes les autres du Grand Tournoi, lorsqu'auront paru les douze séries de ce Tournoi.

GRAND TOURNOI MULTIFORME

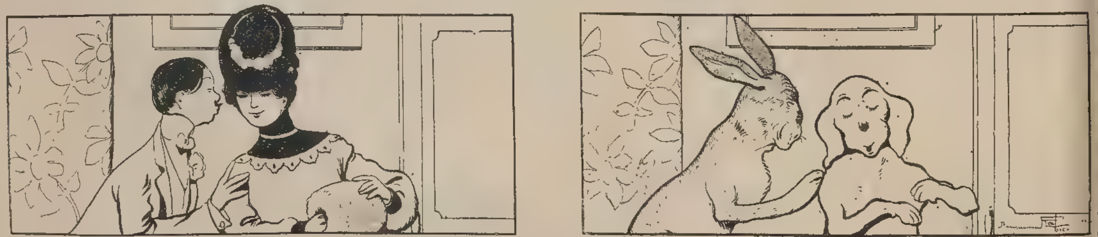
Premier Concours *(Deuxième Série.)*

Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.



UN MOYEN TERME

Comment Mme X..., obligée à une grande simplicité de tenue en raison de la qualité de candidat socialiste de son mari, a sauvegardé néanmoins son amour-propre de femme qui a des bijoux.

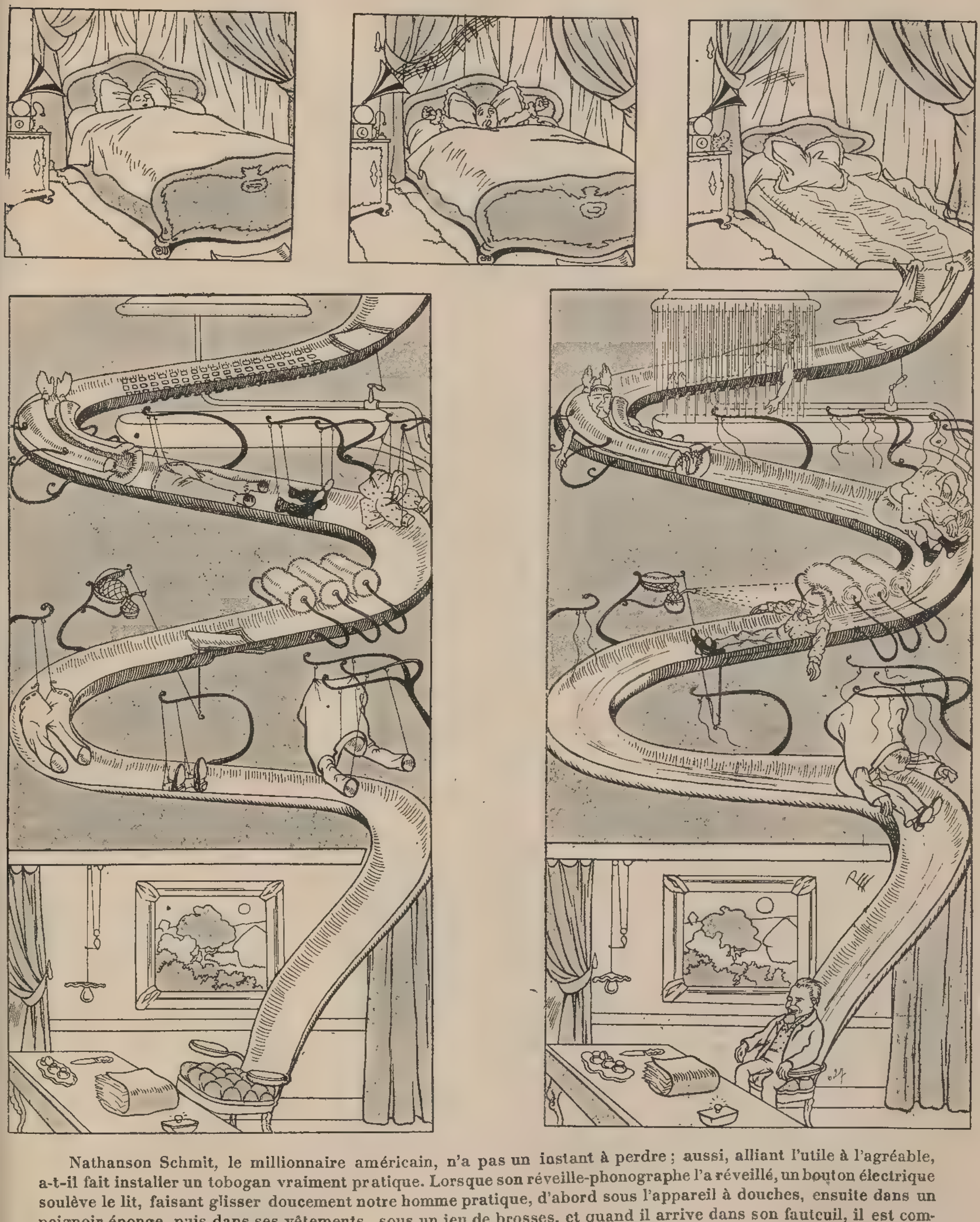


FICTION ET RÉALITÉ

LE JEUNE MARIÉ. — Au revoir, mon gros chien adoré!
LA JEUNE MARIÉE. — Adieu, mon petit lapin chéri.

Le gros chien adoré et le petit lapin chéri

LES MERVEILLES PRATIQUES



Nathanson Schmit, le millionnaire américain, n'a pas un instant à perdre ; aussi, alliant l'utile à l'agréable, a-t-il fait installer un tobogan vraiment pratique. Lorsque son réveille-phonographe l'a réveillé, un bouton électrique soulève le lit, faisant glisser doucement notre homme pratique, d'abord sous l'appareil à douches, ensuite dans un peignoir éponge, puis dans ses vêtements, sous un jeu de brosses, et quand il arrive dans son fauteuil, il est complètement vêtu et prêt pour les affaires.



BOUCHE EN BÉNITIER ou DISTRACTION EXCUSABLE

Courrier Pêle-Mêle

Billes de billards.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu, dans votre numéro du 11 mars, que vous demandiez des explications pour la teinture des billes de billards.

Lorsque ces billes sont neuves, on prend le carmin en parties solides, et son emploi est le suivant :

On le réduit en poudre, on le trempe dans de l'eau chaude en y ajoutant deux à trois gouttes d'alcali, et pour environ quatre litres d'eau l'on met vingt grammes de carmin. Ce carmin ne s'ajoute à l'eau naturelle que lorsqu'elle est en ébullition, et les billes de billard, lorsqu'elles sont en bon état, sont plongées, avant d'être mises dans la teinture, pendant trois à cinq minutes dans des vinaigres assez forts ou dans une composition d'acide sulfurique et d'eau. Mais, pour ce dernier cas, il faut être habitué pour éviter des dangers.

Les billes de billards doivent être constamment en mouvement. Lorsque les billes sont usagées, elles ne doivent pas être dans la même teinture, puisque l'eau chaude vient soulever les fatigues des billes de billards, qui, comme vous le savez probablement, étant composées de couches successives, commencent à travailler en se gerçant, c'est-à-dire en se fendillant autour du point central appelé cœur, et qui n'est que la moelle même de l'ivoire. Ces couches successives, en se fendillant, amènent à la longue la perte de la matière essentiellement gélatineuse dans laquelle tous les mordants, en pénétrant, provoquent une usure plus ou moins rapide, ce qui justifie la recommandation que je fais de ménager les billes en les enduisant très superficiellement d'un corps gras, comme le suif pour les blanches et l'huile pour les rouges.

Donc, et pour revenir à la teinture des billes usagées, on emploie des préparations à base de fuchsine vendues sous forme de poudre ou e liquide tout préparé. S'il s'agissait de teinture diverses, pour le bleu, par exemple, on emploi rait le carmin d'indigo ; pour le jaune, le safra et les autres couleurs, des composés toujou à même base de fuchsine.

On vieillit également l'ivoire de plusieurs fa çons. Lorsqu'il s'agit de pièces anciennes à re produire, de statues religieuses ou de chris d'une certaine dimension, on les met dans de cheminées assez vastes en faisant un très fo feu avec des copeaux de chêne; lorsqu'il s'ag d'objets courants, on emploie le permangana de potasse.

Recevez, etc. HÉNIN aîné.

M. A. Slavdros, de Tours, a bien voulu nou adresser des renseignements analogues au précédents.

Ateliers de monnaie.

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 18 courant, une ques tion signée E. G. attire mon attention.

Il s'agit de savoir ce que signifient les diffe rentes lettres que l'on distingue du côté pi sur les pièces à l'effigie de Napoléon III.

Je me rappelle, qu'étant tout jeune encor on m'enseignait, à la pension, que les ancien ateliers de la Monnaie situés à Rouen, B; Marseille, M; à Lille, W; à Strasbourg, BB; Lyon, D, n'existent plus.

En 1880, il existait encore à Bordeaux, K, u atelier, mais actuellement, il n'existe plus qu la Monnaie de Paris, A.

Chaque ville ayant sa lettre, il est facile, l'examen d'une pièce, de reconnaître si celle- est Parisienne (A), Bordelaise (K), Lilloise (W etc., etc.

Il en est de même pour certains bateaux ainsi, dans le port de Rouen, il est facile d voir des bateaux appartenant à des armateu rouennais, arborer un fanion portant la lett B qui est la lettre de la ville de Rouen.

Recevez, etc. J. GONTHIER.

Questions interpêlemêlistes

On a parlé de recherches faites pour établ automatiquement les communications deman dées entre abonnés du téléphone; s'agit-il vra ment d'études sérieuses et ont-elles quelqu chance d'aboutir? GUERLOT.

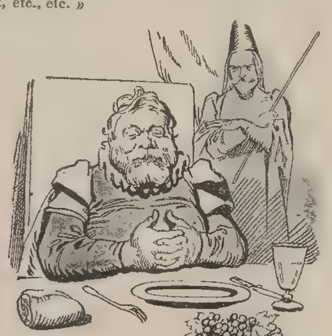
Y a-t-il, en ce moment, des recherches entre prises en vue d'appliquer au téléphone le pri cipe de la télégraphie sans fil? DELCAMBRE.

D'APRÈS CERVANTÈS

D'après M. Henry Maret, le président sortant aurait avoué s'être senti soulagé d'un grand poids, lorsqu'en quittant l'Elysée, il eut échappé à la tutelle d Protocole et aux observations des membres de cette confrérie : « Monsieur le Président, on ne croise pas les jambes en parlant à un ambassadeur... On n se met pas à table avec la serviette passée dans le gilet, etc., etc. »



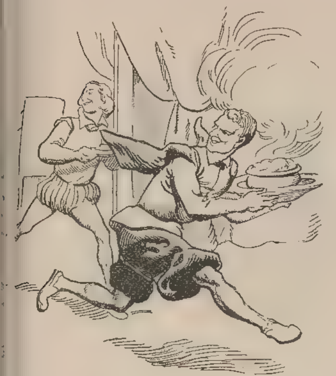
Quand Sancho Pança fut nommé gouverneur de son île, la foule du peuple sortit à sa rencontre. On le conduisit en grande pompe à son palais, et les habitants se montrèrent satisfaits.



Puis il fut conduit devant une table richement servie. « Qu'on me serve un cassoulet, commanda-t-il. »



Mais, au moment où on apportait le plat, un fonctionnaire qu'il n'avait pas vu, et qui se tenait debout derrière lui, toucha le cassoulet de sa baguette. Aussitôt, on l'emporta. « Le seigneur gouverneur, dit ce personnage, ne mangera pas de cassoulet tant que je serai vivant! Ce n'est pas un plat de gouverneur. »



« Eh bien ! qu'on me donne une garbure ! » La garbure eut le sort du cassoulet.



Un peu interloqué, Sancho se décida à attendre la suite. Il se mit à couper son pain avec son couteau.



« Le seigneur gouverneur, dit alors l'homme, me permettra de lui faire observer qu'il doit rompre son pain et non pas le couper avec son couteau. De même, il lui est interdit de mettre les coudes sur la table et de faire claquer la langue en buvant du vin de Gascogne. »



Cette fois, Sancho se renversa sur le dossier de sa chaise, et, regardant fixement son interlocuteur, il lui demanda d'une voix grave comment il se nommait et dans quel endroit il avait étudié. « Moi, seigneur, je me nomme Mollardo et je suis chef du Protocole de cette île. »



« Eh bien ! seigneur chef du Protocole, dit Sancho, rouge de colère, retirez-vous vite de devant moi ou sinon, je jure par le soleil de là-bas, qu'à bons coups de chaise, je chasserai tous les employés du Protocole de l'île de Barataria ! »



Mais on lui fit observer qu'en acceptant d'être gouverneur, il était devenu l esclave du Protocole. Il pensa se consoler en songeant que, dans sept ans, il pourrait sortir en bras de chemise au Loupillon.

DE NOS LECTEURS

Mouches alimentaires.

Il ne s'agit pas d'un nouvel aliment destiné l'homme, il s'agit seulement d'un produit alimentaire réservé aux poulets, oiseaux en cage poissons. Ce sont des mouches, d'une espèce rticulière, qui vivent en groupes compacts, -dessus des eaux du fleuve Amazone, au Bré- . Elles sont capturées par des Brésiliens qui scendent le courant sur des chalands et se rvent de vastes filets de gaze pour prendre r millions ces insectes ailés.

Les mouches ainsi capturées sont tuées et chées au soleil, après quoi, on les empile ns d'immenses sacs. De là on les expédie en rope, principalement à Londres, où il existe s maisons s'occupant spécialement de ce mmerce.

Mélangées au millet et à d'autres graines, les ouches servent ensuite à l'élevage des pou- s... de grain.

Il y a quelque temps, le gouvernement brésien, craignant que les poissons de l'Amazone souffrissent de la famine, s'avisa d'enrayer la population... aérienne. Il commença par terdire purement et simplement l'exportation des mouches. Mais devant les réclamations de ses nationaux intéressés, il rapporta n interdiction, et se contenta de prendre un décret, frappant d'un droit énorme ladite exportation. Aussi le prix des mouches alimentaires qui était, jusque-là, de cinquante centimes la livre, s'éleva-t-il du même coup à un franc soixante-quinze.

Il paraît que la nouvelle industrie emploie un nombre considérable de chasseurs. Le métier de gobe-mouches, on le voit, est en passe de devenir un des plus lucratifs.

H. J.

Photo-Touring de France.

Première Exposition Internationale de Photographie.

Après l'Exposition photographique de février-mars, réservée aux professionnels ; après le Salon de Photographie qui aura lieu en mai, il manquait une exposition réservée à la masse des amateurs photographes, qui n'ont aucun moyen de se faire connaître.

Voilà qui est fait, grâce au *Photo-Touring de France*, jeune société photographique qui aspire à prendre rang dans la photographie, et faire pour elle ce que son initiateur, le *Touring-Club*, a fait pour les sports.

Cette exposition photographique, n'est pas limitée aux seuls membres du *Photo-Touring de France*, tous les amateurs photographes et professionnels pourront y participer, à la condition de se soumettre aux décisions du jury d'admission.

Les adhésions devront être adressées avant le 5 avril ; les envois, dont le nombre d'épreuves n'est pas limité, devront parvenir avant le 10 mai au siège du *Photo-Touring de France*, accompagnés du droit d'inscription qui n'est que de 2 francs, quel que soit le nombre des épreuves.

Le siège du *Photo-Touring de France* est à Paris, 106, rue de Richelieu. S'y adresser ou écrire pour renseignements concernant l'exposition de photographie ou les demandes de statuts.

Pêle-Mêle Connaissances.

— La production du café dans le monde entier est de 650 millions de kilos par an. L'Amérique y entre pour 80 0/0, avec le Brésil qui fournit, à lui seul, 350 millions de kilos.

— C'est l'Allemagne qui fournit à la Légion étrangère le plus clair de son contingent. Depuis trente-six ans, pour ne citer que l'exemple des provinces annexées d'Alsace et de Lorraine, la Légion a ravi aux effectifs jusqu'à 60 et 62 0/0 du chiffre annuel des soldats qu'elles peuvent fournir.

LE TAXIMÈTRE A BON MARCHÉ

(HISTOIRE SANS PAROLES)





— Au cours de l'année 1905, le chiffre des étrangers naturalisés français n'a pas dépassé 2.170. Le plus grand nombre, 574, étaient Italiens. Au point de vue profession, on comptait 903 ouvriers manœuvres et 19 rentiers.

— Les postes allemandes ont mis à l'essai une machine qui peut timbrer 1.800 lettres à la minute, soit 108.000 lettres à l'heure. Mue par l'électricité, son invention est due à un mécanicien norvégien, M. Krag.

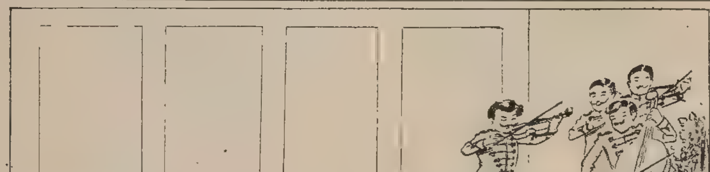
— Dans les premiers temps de la république romaine, l'usage du vin était absolument interdit aux femmes.

— Un excellent moyen d'enlever les taches de rouille : faire cuire du jus de citron dans un ustensile émaillé, y plonger le tissu maculé et frotter.

— L'Egypte est le pays qui compte le moins d'aliénés. Il n'y a qu'un seul asile pour dix millions d'habitants.

— Le terrain du Père-Lachaise est peu propice aux saules légendaires. On vient de remplacer celui de la tombe de Musset, et cette opération doit être renouvelée tous les trois ans.

A. S.



LES TRIBUNAUX DE L'AVENIR

(PENDANT UNE SUSPENSION D'AUDIENCE)

Grand Concours de Devinettes

Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 11, du 18 mars 1906.)

(N° 31.) **ANAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Rétorquée vivement — Relever au moyen de vers et de rimes — Privé de l'usage d'un membre — Habitants d'un pays de l'ancienne Grèce — Vaisselles de terre — Membrane fibreuse des os.

(N° 32.) **CRYPTOGRAPHIE**

I elijb ib mirp mtoctfq bpq vbirf nl bpq ib mirp rqfib t pbp cobohp.
(Sbopbq ar Vlotk.)

(N° 33.) **CURIOSITÉ GÉOGRAPHIQUE**
par Daino.

Par les livres, l'imagination se berce, plein
2 2 4 1 7 1 2 3
de délires et d'émouvantes fictions. Hélas! tout
1 4 2 0 6 6 3 1
cela est égarement, capricieux et léger sourire
4 2 5 7 2 4 5
d'une heure.
1 2 3

Supprimez à chacun des mots de cette phrase le nombre de lettres indiqué par le chiffre placé en dessous. En lisant dans l'ordre les lettres restantes, vous trouverez le nom d'un pays, celui de sa capitale et quatre grandes villes de ce pays.

(N° 34.) **TRIANGLE SYLLABIQUE**
par Valérius.



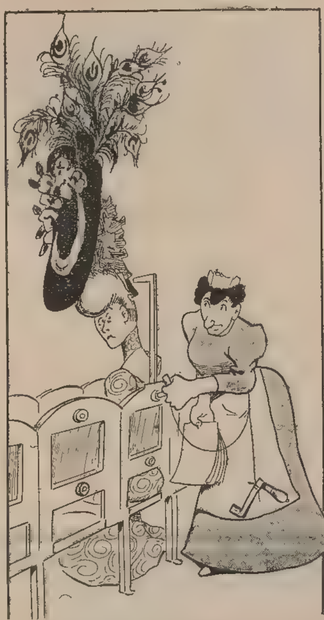
Soin empressé et affectueux — Qui délivre — Pâte noire — Soutien — Préposition.

(N° 35.) **MOSAIQUE**, par J. Delort.

Homme qui s'occupe des lois — Capita



Une invention vraiment utile et qui sera bien accueillie du public, c'est le nouveau fauteuil de théâtre à toise.



Dès que l'ouvreuse aperçoit une dame trop hautement chapeautée, elle déclanche une toise qui indique la hauteur maxima permise.

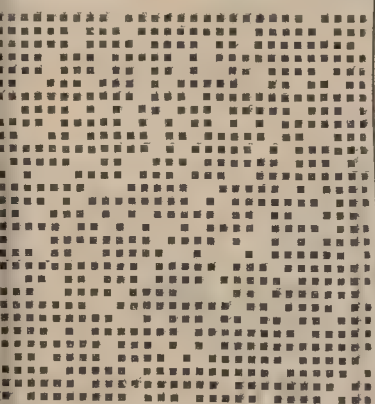


Puis, au moyen d'une manivelle, elle abaisse le siège du fauteuil jusqu'à ce que...



... le haut du chapeau de la spectatrice ait atteint la limite raisonnable pour permettre aux voisins de voir convenablement devant eux.

d'Europe — Vieille — Dent artificielle — Logement — Mouvement autour d'un axe — Ecorce — Existe — Ancien militaire — Sans effet — Courant d'air — Possessif — Mammifère — Indiens — Pronom personnel — Agir avec rigueur — Voyelle — Débarrasserai des insectes — Ancienne mesure — Mesure de superficie — Possessif — Démonstratif — Consonne — Démonstratif — Prince troyen — Ville d'eaux allemande — Colère — Oiseau — Plante — Voyelle —



Heureuse — Article — Marche — Fleuve — Sûrement — Compagnon — Amies de la démocratie — Voyelle — Lisière — Voyelle — Consonne — Note — Pronom — Choisir — Colère — Consonne — Désir — Chat — Consonne — Consonne — Coutume — Voyelle — Consonne — Extrait — Ne reconnut pas — Article — Gros — Monnaie romaine — Meuble — Pronom — Zéro — Remarqueras — Consonne — Instrument à archet — Consonne — Bateau — Consonne — Rien — Possessif — Lâche — Elève — Pronom — Consonne — Métal — Consonne — Consommes — Liquide — Propre — Contradiction — Stage — Bord — Existant — Voyelle

Prêtre — Mesure — Consonne — Ratatiné — Voyelle — Bénéficiaire d'un prix de sagesse — Pas beaucoup — Ecorce — Encore — Consonne — Voyelle — Canard — En quel endroit? — Conjonction — Sous-préfecture — Fait venir — En quel endroit? — Consonne — Consonne — Voyelle — Couverture — Parenté — Epoque — Négation — Général athénien — Adresses — Consonne — Voyelle — Voyelle — Pénible Volume — Pronom — Artère — Voyelle — Voyelle — Instantanément — Consonne — Irrécevable — Nombre — Habileté — Abandonne — Consonne — Interjection — Patrie d'Abraham — Article — Mois — Corps de troupes — Terrains incultes — Homme féroce — Vent — Préposition — Pronom — Qui fait des harnais — Pupille — Fractions — Préposition — Chef — Marche — Flambeaux — Consonne — Saison — Ville de Chaldée — Conjonction — Pronom — Etendue d'eau — Prénom — Consonne — Petit chemin — Révoltés — Mystifie — Emportais — Oiseau de Junon décapité — Voyelle — Voyelle — Invariables — Voyelle — Deux voyelles — Nid d'aigle — Violence — Voyelle — Faiblesse — Chose — Manière — Non — Globe terrestre — Quadrupèdes — Consonne — Image — Instrument de mesure — Partie de l'encéphale — Note — Conjonction — Qui a deux côtés égaux — Liquide — Marches à l'aventure — Surfaces métriques — Assemblée dansante.

(Nº 36.) **PROVERBE CACHÉ**, par Yorel.

Trouver des mots d'inégale longueur signifiant :

Poète latin — Espèce de champignons — Indéterminé — Fenêtre — Femelle d'un pigeon ramier — Mesurage — Jeune soldat — Etre digne — Mauvais lit — Luxuriant — Qui ne peut être défendu — Développement — Maigre — Mettre en ordre — Qui adopte plusieurs opinions — Succession.

Placer ces mots les uns au-dessous des autres. Les troisième, quatrième et cinquième lettres, lues dans l'ordre et en acrostiche, donneront un proverbe.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

Les Loteries.

Des billets, oncques n'en achète :
Mon argent est pour ma toilette.
En achetant du Congo, té!
Je gagne teint frais et beauté.

Une Marseillaise, à Victor Vaissier, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

J. D. — En général, c'est admis comme une tolérance.

L. Martin. — N'importe lequel est bon dans ce cas.

M. Lagèze. — Même réponse.

M. C. Bussy. — Ce travail est certainement fort beau, mais nous ne pensons pas qu'il intéresse la plupart de nos lecteurs, comme c'était le cas pour le calendrier en usage ici.

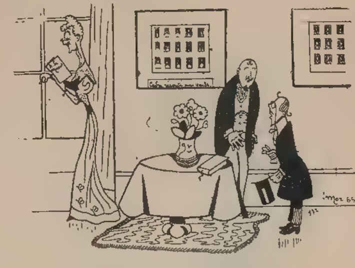
M. Leblond. — Nous ne pouvons donner ici de renseignements commerciaux. Regrets.

M. Charlier. — Il n'y a pas contrefaçon pour cela, mais ce procédé lui-même a déjà été poursuivi en plusieurs cas.

J. L. — 1° Il en est toujours ainsi, la date est celle du 1er dimanche suivant; 2° C'est juste, il y a là un phénomène inexplicable.

M. Rey. — L'objet de cette question est vraiment trop technique et nous ne pensons pas pouvoir ajouter à vos propres lumières puisque vous êtes de la partie.

M. Van der Luist. — Nous n'abordons pas ici les questions médicales. Regrets.



A L'AGENCE MATRIMONIALE

— C'est cette jeune fille près de la fenêtre qui a cent mille francs de dot.

— Heu... elle est bien laide, et puis elle est bien grande, pour moi, qui suis si petit.

— Justement, vous prétendez qu'elle est laide, plus elle est grande, plus vous la voyez de loin.

M. Laglantrière. — Simplement pour que la lumière donne directement sur les cartes.

M. Gruson. — On n'a qu'à laisser un fragment de carotte dans le pot à tabac. Le tabac, de la sorte, ne se dessèche pas si on a bien soin de laisser l[e pot] fermé.

M. Retol, à Liège. — 1° On le dit, mais ce n'e[st pas] très justifié.

R. E. — Vous trouverez tous les tarifs pos[sibles] avec explications, dans les feuilles qu'adresser[ont gra]tuitement toutes les Compagnies d'assurance.

M. Chaudat. — Merci pour cet envoi; l'effet e[st] curieux, en effet.

Un lecteur du XVI°. — A la Ville de Paris, b[ureau] du cadastre.

M. Bury. — Vous devez faire confusion, car [nous] ne connaissons aucunement ce dont vous parlez.

M. Menneure, à Noisiel. — N'importe quel li[braire] peut vous le faire parvenir.



COMMERÇANT QUAND MÊM[E]

LE DIRECTEUR DES « MILLE CHEMISES » — Ca donne chaud, ce métier. Vous dev[ez] avoir besoin de gilets de flanelle. J['ai] un article excellent, pure laine, à 6 fr. que je vous recommande.

12e ANNÉE — N° 17. 10 Centimes 29 AVRIL 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE COMITÉ ÉLECTORAL, par Georges OMRY.



— Citoyen, ce que je vous reproche, c'est d'être trop timide. Comment! vous causez devant nous, votre comité, vous êtes chez vous, et vous n'avez pas l'air à votre aise!

SPIRITISME

Je respecte toutes les croyances, même les plus bizarres. Aussi, n'est-il point dans ma pensée de venir ici battre en brèche la confiance que certains fidèles mettent dans les révélations des tables tournantes ou dans l'évocation des esprits. Moi-même, je viens, par l'imposition des mains, de faire sauter une table ronde comme une petite folle. J'ai, en outre, invoqué des esprits qui m ont répondu avec une complaisance vraiment gracieuse. Cela m'a coûté vingt francs. C'est pour rien.

Voici dans quelles circonstances se sont manifestés ces curieux phénomènes. Je raconte impartialement et laisse au lecteur le soin de tirer la conclusion.

C'était la semaine dernière. A la suite d'une discussion avec un énergique partisan du spiritisme, je me rendis, sur son conseil, chez une dame dont la profession était de convaincre les incrédules..., simplement pour l'amour de l'art et... pour vingt francs, mais ceci pour les menus frais seulement. On conçoit bien que ce n'est pas une somme aussi minime qui peut payer le plaisir de converser avec Homère ou Jules César et les dédommager, en outre, de leur dérangement.

Cette dame habitait rue du Dragon un sombre petit appartement au quatrième étage, situé sur le derrière. Les esprits n'aiment pas le bruit de la rue. Elle pouvait avoir cinquante ans et avait un aspect fort respectable.

Dès mon entrée, un symptôme favorable se produisit. Elle devina le but de ma visite avant que j'en eusse soufflé le premier mot, puis, me prenant par la main, elle me conduisit par le corridor dans une pièce obscure, éclairée faiblement par la lueur d'une seule lampe.

Au milieu de cette pièce, une table..., une simple table ronde, comme toutes les autres. Elle me le fit bien voir, du reste, en la soulevant et en me démontrant qu'aucun mécanisme secret n'y était dissimulé. Puis nous nous assîmes et l'opération commença.

Je dois noter ici une observation que je lui fis.

Ayant remarqué que les fenêtres closes étaient, en outre, protégées par d'épais rideaux qui masquaient la lumière, je la priai d'en ouvrir au moins une.

— Mon Dieu, fis-je dans ma candeur, afin que les esprits que nous invoquerons tout à l'heure puissent entrer.

Ce à quoi la vieille dame répliqua que les esprits apparaissaient à travers les murs, et que ceux qui voudraient bien répondre à mon appel se dessineraient dans l'espace, ici... ou là, à leur gré, elle n'en savait rien.

Je ne m'attarderai pas sur les détails de notre première expérience. Chacun sait comment, après une simple imposition des mains sur la table, les assistants, au bout de quelques minutes, la sentent s'agiter sous l'influence d'un fluide mystérieux. La nôtre était certainement douée d'une rare complaisance, car bien que l'assistance fut réduite à la vieille dame et à moi, elle ne tarda pas à sauter sur un pied, puis sur deux, enfin folâtrer des quatre pattes comme si un fil de fer invisible, descendant du plafond et attaché en son milieu, l'eût fait danser à la façon d'un polichinelle.

Ici, je n'affirme rien, puisque je n'ai pas vu de fil de fer. Cela m'eût été d'ailleurs impossible. La lampe, placée sur la cheminée, éclairait bien trop faiblement le centre de la pièce. Il n'y avait pas non plus — je le constatai ensuite — de crochet adapté au milieu de la table. La preuve, c'est qu'il y avait même un trou.

Du reste, je n'insistai pas, pressé de passer à l'autre phénomène. La foi soulève bien des montagnes, il n'y en avait pas besoin d'en avoir tant pour soulever une table... et, rien qu'à elle seule, la vieille dame en avait suffisamment.

Nous passâmes ensuite à l'évocation des esprits.

Je manifestai d'abord le désir d'entrer en communication avec mon grand-père.

— Lequel? Paternel ou maternel?

— Paternel, dis-je..., le maréchal!

— Le maréchal..., bien!

La table consultée fit attendre sa réponse. Pendant ce temps, je perçus dans la pièce voisine des chuchottements, des allées et venues... les locataires d'à côté sans doute, mais je n'y prêtai qu'une oreille distraite. J'étais si ému à la pensée d'avoir des nouvelles de mon aïeul!...

Enfin, la réponse que j'attendais anxieusement se fit entendre. La table frappa un coup. C'était *oui*. L'esprit consentait.

Aussitôt, un côté de la chambre s'éclaira d'une vague lueur. C'était, pour vous en donner une idée, comme si une faible lumière eut été projetée, de la pièce voisine, contre la cloison demi-tranparente..., une cloison, par exemple, faite d'une gaze épaisse tendue sur un bâti. Puis, dans cette lueur, une silhouette se dessina.

C'était mon grand-père.

— Chut! fit la vieille dame, n'interrompez pas! La table s'agita à nouveau et grand-papa continua :

— M. Thiers..., Lamartine..., Canrobert...

— Mazette, pensai-je, il en a des relations, le vieux père!

Je demandai encore :

— Dites-moi donc?... Qu'est-ce qu'on devient quand on est décédé?

La table resta silencieuse. La mort gardait son secret.

— Demandez autre chose, fit la vieille dame.

Je repris :

— Avez-vous un désir à formuler qu'on puisse satisfaire?

LUI. — Oui.



C'était mon grand-père!

Assurément, quelque matérialisé qu'il fut, un esprit n'a pas la prétention d'être d'une précision photographique. On ne distinguait pas les traits; le contour du corps était flou, cotonneux, indécis, comme il convient à une apparition. Cependant on reconnaissait suffisamment un chapeau à plume, des épaulettes, une épée.

Je fus agréablement surpris et flatté.

— Peste, me dis-je, il se met bien, l'ancêtre!

Je dois dire que je l'avais peu connu, mon grand-père. Cependant, dans mes souvenirs, je me le représentai devant sa forge, à l'entrée du village, les bras nus, en tablier de cuir, frappant sur une enclume d'où jaillissaient des gerbes d'étincelles.

Mon étonnement amena un sourire sur les lèvres de la vieille dame.

— C'est bien lui, n'est-ce pas? fit-elle.

— Oh!... tout à fait lui! répondis-je.

Je fus alors avisé que je pouvais lui poser quelques questions. La table, à l'aide de son langage conventionnel, traduisait les réponses. Et voici le dialogue qui s'engagea :

MOI. — Vous allez bien, grand-père?

LUI. — Oui!

MOI. — Et grand'maman?

LUI. — Aussi!

MOI. — Voyez-vous beaucoup de monde?

LUI. — Oui.

MOI. — Des amis d'autrefois?

LUI. — Oui.

MOI. — Pouvez-vous m'en citer?

LUI. — Je vois tous les jours l'empereur...

— L'empereur? fis-je.

MOI. — Que désirez-vous?

LUI. — Une statue!

Ça, c'est vrai qu'il n'en avait pas, l'ancien maréchal-ferrant... Seulement, ça coûte cher, une statue. Je ne voulus pas m'engager et changeai immédiatement de sujet.

— Que regrettez-vous le plus sur la terre? demandai-je.

LUI. — Paris et les Tuileries.

Ici, je pensai qu'il était devenu un peu... loufoque, pardonnez-moi l'expression, attendu qu'il n avait jamais mis le pied dans la capitale. De sa vie, il n'était pas sorti de son village!

Il est vrai que depuis sa mort, il avait pu voyager. Il avait même pu faire fortune. Il paraissait rudement bien habillé. Qui sait?... il y avait peut-être quelque chose à faire avec lui!

Aussi m'empressai-je :

— Dites donc, grand-père, vous ne pourriez pas venir jusqu'à la maison? Ma femme serait très heureuse de faire votre connaissance.

Au même moment, la lueur s'éteignit, la vision disparut. La vieille dame paraissait scandalisée... Emporter ses esprits à domicile... il ne manquerait plus que cela! Aussi, ce fut en vain que j'implorai la faveur d'invoquer Guillaume Tell; elle me déclara tout net que la séance était terminée.

Il est juste de convenir que, pour mes vingt francs, j'avais été bien servi. Aussi, je n'insistai pas davantage et m'en fus bien content, sinon convaincu.

Etienne JOLICLER.

Pêle-Mêle Causette

Paris est entouré d'un mur d'enceinte qui, dire des autorités militaires, n'a aucune eur stratégique. Ces vieux remparts dé-ssés n'en continuent pas moins à enserrer ville en leur étreinte étouffante. Et il en a ainsi longtemps encore, on peut le pré-e sans être prophète.

Quel est donc l'intérêt supérieur qui prive re capitale du développement normal nt jouissent les autres grandes villes du nde ? A quel scrupule majeur obéit-on nous privant d'espace, et en nous enca-ant dans l'étroit corset qui nous empêche respirer ?

Pourquoi ne rase-t-on pas ces frontières érieures qui sont cause de la saturation notre population, qui font de Paris un er tumultueux, qui ont pour conséquence cessive cherté des loyers, qui laissent la nlieue abandonnée, faute de police, à tous malfaiteurs ?

Pourquoi ?... Parce que la chute des forti-ations marquerait la fin d'un impôt : ctroi.

Les fortifications ne sont plus là pour dé-dre la ville contre une invasion étrangère. ur seule utilité, c'est de faciliter les opé-ions de l'Octroi.

Pourtant, sans ce mur et en englobant ns Paris sa banlieue immédiate, nous au-ns le précieux avantage de pouvoir nous igner davantage du centre, de voir se er de nouveaux moyens de communica-ns rapides, et de trouver des logements eux aérés et surtout moins chers.

Tout cela nous est refusé pour laisser sub-er l'Octroi.

Paris est une des rares grandes villes du nde où fonctionnent encore des douanes érieures. Partout, elles ont été abolies. Il n'en existe ni à Londres, ni à Berlin, ni à New-York.

Paris seul a conservé ce vestige des anciens temps. Cependant, la principale source de revenus de l'Octroi, le vin, lui a été enlevée. Cela ne l'empêche pas de se maintenir envers et contre tous et, malgré sa décrépitude, d'opposer l'obstacle de ses murailles à l'affranchissement de notre cité.

C'est payer cher l'avantage d'un impôt suranné, incompatible avec le progrès et la liberté du commerce intérieur.

A ceux qui voudraient voir disparaître ce vieil état de choses, si nuisible à la prospérité de Paris, on répond invariablement : « Il est facile d'abolir un impôt, mais par quoi le remplacera-t-on? Le public est accoutumé de longue date à l'Octroi, lui substituer une contribution nouvelle, cela pourrait soulever des récriminations. »

L'argument est faible. Quand bien même on aurait à enregistrer quelques doléances, ne faut-il pas passer outre, sachant que toute innovation donne naissance à des protestations. Les paysans ont assailli à coups de pierre les premiers chemins de fer à vapeur qu'ils ont vu circuler, sous prétexte que la fumée causait du tort à la végétation. Cela n'a pas empêché la locomotion à vapeur de se tailler la place importante qu'elle occupe.

Toute marche en avant appelle des vociférations de la part de ceux qui ne se plaisent qu'à piétiner sur place.

Du reste, l'Octroi n'est-il pas un impôt que la population paye au même titre que n'importe quel autre impôt. Il n'y aurait donc qu'un changement et non une aggravation.

En admettant une gêne passagère pour quelques-uns, celle-ci ne serait-elle pas largement compensée par de sérieux avantages, dont le principal consisterait en une baisse des loyers.

Rappelons-nous qu'à Londres les loyers sont, à superficie égale, quatre fois meilleur marché qu'à Paris, que le nombre de squares ou espaces plantés d'arbres est beaucoup plus grand que chez nous, que chaque famille occupe une maison entière agrémentée d'un petit jardinet. Ces bienfaits-là ne contrebalancent-ils pas un moment de surprise, rapidement oublié.

Mais voilà! Pour faire aboutir une réforme, aussi utile qu'elle soit, il faut de la volonté. Quelle est l'assemblée qui puisse se vanter de posséder cette qualité!

C'est pour cela qu'il n'est pas trop hardi d'affirmer que bien des années s'écouleront encore avant qu'ait disparu l'Octroi, et avec lui les obsédantes fortifications qui séparent Paris du reste de la France.

FRED ISLY.

SIMPLICITÉ ROYALE

Si nos ancêtres pouvaient, même pour quelques instants, revenir sur cette terre, ils seraient bien étonnés de voir de quels nombreux moyens de locomotion nous disposons : chemins de fer, omnibus, tramways, métropolitain, etc., etc.

Sous ce rapport, en effet, nous sommes bien partagés, et cette phrase étonnante, trouvée dans un billet de Henri IV à Sully, nous semble peu en rapport avec nos mœurs actuelles :

« Je ne pourrai, disait le roi à son ministre, vous aller voir aujourd'hui, ma femme m'ayant pris mon coche. »

Le coche était, à cette époque, le seul véhicule connu.

Ainsi, le train de maison de la famille royale ne comportait qu'une seule voiture! C'était peu. Lorsque Marie de Médicis allait en promenade, Henri IV avait à choisir entre ces deux partis : rester chez lui ou aller à pied.

Aujourd'hui, au moins, il aurait pu prendre un taximètre... ou, s'il avait eu du courage, le Métropolitain.

GINETTE.



LE LOUP ET L'AGNEAU

LE LOUP. — Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?



— Non mais! est-elle assez ridicule cette loi sur le divorce qui a autorisé mon ex-femme à prendre la moitié de tout ce qu'il y avait ici!

Cœur d'Apache

(UN CONTE A FAIRE PLEURER)

Un soir que vous n'aurez rien de mieux à faire, vous pourrez interroger n'importe quel repris de justice, depuis le Bois de Boulogne jusqu'au Bois de Vincennes, ou depuis Montrouge jusqu'à Montmartre, et chacun vous dira la même chose :

— L'*Orang-Outang des Ternes*? Ah! pour sûr, alors, que c'est un chic type!

Une pince-monseigneur dans une main, soit, mais le cœur sur l'autre.

Laurent Saur, dit maintenant l'*Orang-Outang des Ternes*, ne termina pas ses études au collège, grâce à la partialité des professeurs qui accordaient toujours les prix à ses condisciples, de sorte que, dépourvu de diplômes, il vit beaucoup de carrières se fermer devant lui.

Peu enclin à travailler de tête, mais habile à transporter de lourds fardeaux aussi bien que des objets précieux, et adroit comme un singe de ses quatre pattes, expert de plus dans la science aride des serrures, Laurent mérita bientôt le surnom qu'il porte aujourd'hui avec orgueil.

Un chic type, et aussi un type chic. Car, lorsqu'il doit opérer dans les quartiers élégants, il se munit, comme vous et moi, d'un tube à trente-six reflets, de souliers vernis à semelles extra-silencieuses, et d'une lanterne sourde en argent, aimable cadeau d'une très chère amie d'enfance.

Mais tout cela n'empêche pas la fleur bleue du sentiment de pousser encore des racines en un coin de son âme cambriolesque.

Donc, une nuit qu'il se trouvait — on devine en quel dessein — dans un riche appartement du boulevard Malesherbes, il constata avec plaisir que les maîtres du logis étaient absents, au bal sans doute, et que les larbins avaient profité de l'occurrence pour filer à l'anglaise.

Dénicher les bijoux de madame et les économies de monsieur ne fut qu'un jeu pour l'*Orang*.

Ceci fait, il eut la curiosité d'ouvrir une porte donnant sur le couloir et pénétra ainsi dans une chambre bleu ciel où reposait une petite fille.

Elle avait pleuré avant de dormir : cela se lisait sur ses joues. Elle pressait contre son cœur un oiseau mort, un serin, s'il faut le nommer.

A côté du lit, sur la table de nuit, une cage dorée était ouverte.

Instantanément, l'*Orang-Outang* devina cette chose tragique : le petit chanteur favori de l'enfant était mort ce jour même, et elle ne pouvait s'en consoler.

— Pauvre gosse, murmura le bon cambrioleur.

Puis, avec un sourire mélancolique, il étala sa trousse professionnelle, y choisit le plus beau de ses *rossignols* et le mit dans la cage, qu'il referma soigneusement.

Et il se retira sans bruit, comme il était venu.

Paul Héric.



AH! CE GOUVERNEMENT!

— Tiens! bonjour madame Puce, on ne vous voit plus depuis que vous habitez de l'autre côté de la montagne.

— Que voulez-vous, autrefois nous avions pour venir ici une belle forêt qui s'étendait jusqu'au sommet; maintenant, il faut traverser cette énorme place en plein soleil.

— C'est vrai! le gouvernement est bien coupable de laisser déboiser ainsi nos plus belles forêts.

Mésaventure.

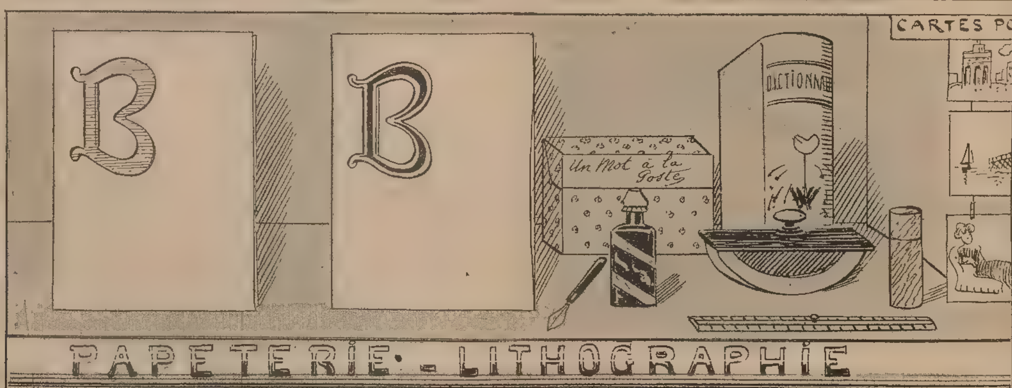
Un jeune Anglais qui avait, pour la première fois, pris part à une chasse à courre, fut désarçonné au premier obstacle qui se présenta sous la forme d'une haie. Courageusement, il remonta en selle, mais une nouvelle haie lui barra la route et de nouveau il prit un billet de parterre.

A ceux qui lui parlèrent de ce double ac[cident], il déclara :

— Aôh, ce était comme ceci : Quand je ar[ri]vais au premier obstacle, je croyais le che[val] il sauterait. Mais cheval pas sauté et moi p[as]sait par-dessus tête. Quand je arrivais [au] deuxième obstacle, je croyais cheval il sau[te]rait pas. Mais cheval il sautait, et moi pas[sait] par-dessus queue.

PERLE CUEILLIE DANS UN RÉCIT MODER[NE]

L'heure la plus sombre du jour est au mil[ieu] de la nuit, à trois heures du matin.



UN ROMAN CHEZ LE PAPETIER

Un jour, le jeune M. B... rencontra la sémillante Mlle B... dans la devanture du papetier. Ils se plurent réciproquement... et se marièrent. L'on put voir alors...

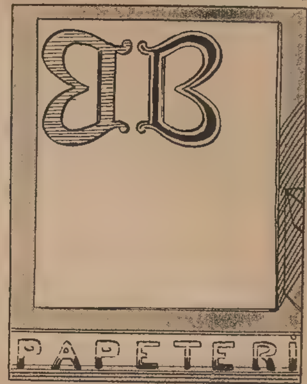


... deux êtres n'en formant plus qu'un, enlacés en un tendre monogramme.

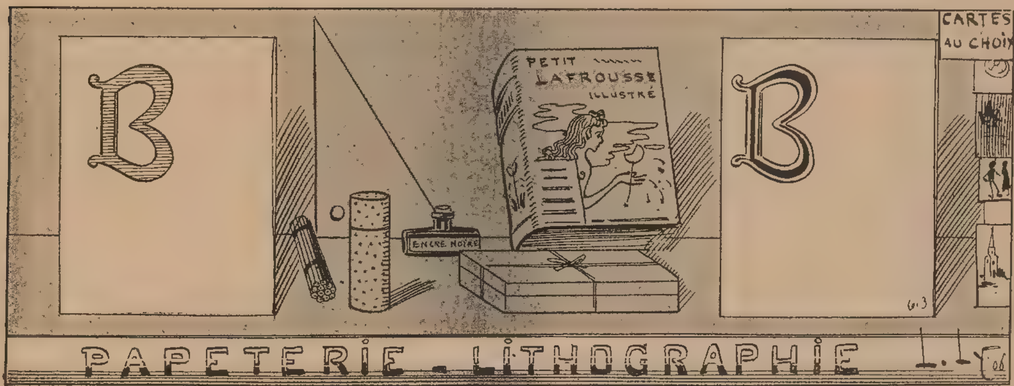


De cette heureuse union naquit un joli bébé, comme il fallait s'y attendre.

Hélas! les querelles et les dissentiments se mirent de la partie...



...et les époux donnèrent bientôt le spectacle de tant de ménages où l'homme et la femme se tournent le dos.



Le divorce eut lieu, et, maintenant, Monsieur et Madame vivent très éloignés l'un de l'autre, aux deux extrémités opposées de la devanture.



L'OMBRE DU GENDRE ou LA VENGEANCE DE BELLE-MAMAN

Le Voisin. — Pourquoi, M'ame Cognedur, battez-vous toujours vos tapis à cette place, à la même heure et seulement lorsqu'il fait du soleil?

— Parce que c'est l'heure à laquelle mon gendre vient se mettre en cet endroit ensoleillé de la terrasse.

COURRIER PÊLE-MÊLE

Morphinomanie

Peut-on guérir de sa funeste passion un morphinomane? Roubtech.

Monsieur le Directeur,

On peut très bien guérir un ou une morphinomane, à moins que ce malade ne soit dans un état de cachexie trop avancé.

Mais pour obtenir un plein succès, il faut au morphinomane :

1° Beaucoup de bonne volonté et de persévérance;

2° Un entourage plein d'énergie et de fermeté, qui sache résister à ses nombreuses supplications;

3° Les conseils et les avis d'un médecin expérimenté en cette matière; car la suppression de la morphine occasionne souvent des troubles très graves.

Recevez, etc. Docteur X...

Monsieur le Directeur,

En réponse à la question posée par M. Roubtech dans le *Pêle-Mêle* du 11 mars, je dirai qu'on peut parfaitement guérir un morphinomane de sa dangereuse passion : j'en ai eu la preuve auprès de moi; le médecin qui s'était chargé de la cure a espacé petit à petit les piqûres, le malade étant dans l'impossibilité de se les faire lui-même, puis au bout de quelques semaines, il a fait des piqûres d'eau et enfin un séjour dans un endroit perdu, à une altitude où il était impossible de se procurer quoi que ce soit, a achevé la cure.

Recevez, etc... De Saint-Aubin.

DE L'UTILITÉ DU TÉLÉPHONE



— Oui, mon cher ami, depuis que les postes et télégraphes sont réunis au ministère des Travaux Publics, de sérieux progrès ont été réalisés. Tenez! nous n'avons qu'à suivre ces deux dames pour en avoir une preuve.



— Pardon, mademoiselle, je voudrais avoir des renseignements sur M. Guy Bole qui prétend à la main de ma fille.
— Bien, madame, dans cinq minutes vous serez renseignée.



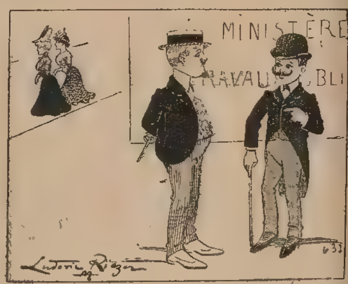
— Allo! 238.07? C'est bon! fermez ça et attendez qu'on vous interroge!... Hein?... vos excuses, je m'asseois dessus!... Abruti!... oui, vous n'êtes qu'un crétin!...



... Mais double crème d'idiot! si je vous ai demandé au téléphone, ça ne vous regarde pas! Fermez ça et à la prochaine fois.



— Madame a entendu comment j'ai traité ce M. Guy Bolle. Il a été parfait de douceur et d'aménité. Madame peut être certaine qu'il fera un mari accompli.



— Eh bien! vous avez pu vous rendre compte, mon cher ami, de l'emploi intelligent que l'administration a su faire de la psychologie des demoiselles du téléphone.

Graphologie.

Monsieur le Directeur,

M. Grillon demande, dans le *Pêle-Mêle* du 4 mars, si la *Graphologie*, qui dévoile, avec la plus grande précision, le caractère d'après l'écriture, peut inversement reconstituer l'écriture d'après le caractère.

La chose ne serait possible que si, à chaque trait du caractère, correspondait un signe graphologique fixe et toujours le même. Or, il n'en est pas ainsi. Prenons, par exemple, l'égoïsme, qui est révélé, dans beaucoup de cas, par des crochets rentrants; toutes les écritures qui présentent des crochets rentrants appartiennent à des égoïstes; mais, par contre, tous les égoïstes n'ont pas des crochets rentrants dans leur graphisme. Même en l'absence de ces crochets, l'égoïsme sera sûrement pronostiqué chez ceux dont l'écriture est, à la fois, juxtaposée (lettres non liées entre elles), inclinée et inégale; et aussi chez ceux dont le graphisme est anguleux et inégal. Dans ces deux cas, le trait du caractère est donné par la voie des résultantes. De même, le manque de jugement se traduit aussi bien par les mots grossissants associés aux lettres s'enroulant en spirale, que par l'écriture en même temps petite et inharmonique. On voit par ces exemples, pris au hasard, que connaissant le caractère d'une personne, on ne peut que se livrer à des suppositions sur son écriture, puisque plusieurs graphismes différents peuvent, par voie de résultantes, aboutir à la même caractéristique.

Recevez, etc. BRADNER,
Graphologue (Alger).

Monsieur le Directeur,

Certainement, la graphologie est une science positive, c'est-à-dire que ses règles, empiriques au début, contrôlées ensuite par l'expérience, ont maintenant pour base un raisonnement vraiment scientifique.

Mais d'après un portrait graphologique est-il possible de reconstituer une écriture? Je ne le crois pas.

Un inspecteur de la Sûreté reconnaîtra un malfaiteur si on lui donne un signalement suffisamment exact. Mais, fût-il un artiste merveilleux, ce signalement ne lui permettrait pas de faire le portrait du voleur.

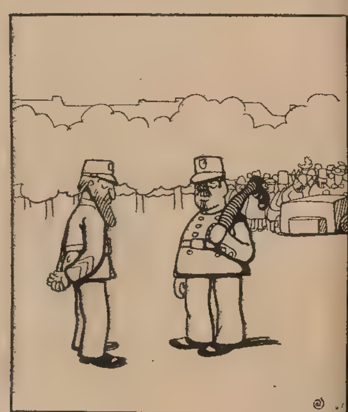
Je crois donc que si l'on connaissait suffisamment le caractère d'une personne, on pourrait dire en voyant une lettre d'elle: « Ceci est votre écriture », mais quant à reconstituer cette écriture, je crois que cela est impossible.

Recevez, etc. F. du BOISSIEU,
Graphologue (Lille).

FRACTION FINANCIÈRE



Mme de Larois, femme d'un quart d'agent de change, va à la Bourse chercher son mari. Hélas! un accident arrive en route. La pauvre dame est coupée en six morceaux par une automobile.



LE BRIGADIER. — Agent Bolbec, qu'est-ce que vous portez là?

L'AGENT. — Brigadier, c'est le sixième de la moitié d'un quart d'agent de change.

Remarque à propos d'un article paru dans le dernier numéro du *Pêle-Mêle.*

Monsieur le Directeur,

O est, assurément, une des localités de France portant le nom le plus court qui soit. Mais M. P. P. (Antony) donne à son affirmation un caractère trop absolu en désignant O comme la seule localité pouvant se targuer de ce titre. Il ignore, ou plutôt il oublie, qu'il existe, dans la Somme, le petit village d'Y qui peut revendiquer, comme son confrère de l'Orne, cette particularité. Quant au village de France détenteur du plus grand nom, je pense que c'est Saint-Joseph-sous-Saint-Martin-la-Plaine (Loire), qui compte le nombre respectable de trente-quatre lettres.

Recevez, etc.

Adrien Charbogne (Saint-Etienne).

La même remarque nous est faite par M. C. C., lequel ajoute qu'actuellement la commune la plus petite, quant au nombre d'habitants, est Morteau, dans la Haute-Marne, qui comptait treize habitants au dernier recensement.

Origine des dominos.

Voici une réponse complète à la question que nous pose un de nos lecteurs, M. Jacquier, sur l'origine des dominos :

L'invention du jeu de dominos est due à deux moines italiens. Pendant les retraites, qui durent de longues semaines, ils cherchaient à occuper les heures passées dans leur cellule, sans pour cela enfeindre les règlements de silence auxquels ils étaient astreints.

Pour y arriver, ils se montraient de petites pierres plates marquées de points noirs et jouaient ainsi, en suivant certaines règles, qui devinrent celle du jeu nouveau.

D'un commun accord, le gagnant devait annoncer sa victoire en répétant à mi-voix la première ligne de la prière du soir, qui commence par ce mot « domino ».

Avec le temps, ces deux moines, pleins de ressources, arrivèrent à compléter et à perfectionner leur jeu de pierres. La retraite, une fois terminée, ce nouvel amusement fut accueilli avec enthousiasme par les autres moines du monastère. De là, il gagna bientôt toute l'Italie et c'est vers le milieu du dix-huitième siècle qu'il fut introduit en France, en conservant pour nom de baptême le premier mot de la prière du soir : « Domino ».

Romulus (Amiens).



BLANCS ET NOIRS

— Puis-je laisser mes bagages ici sans crainte?
— Li parfaitement en sûreté, pas d'autre blanc ici que toi.

Question interpêlemêliste

Existe-il le moyen de forcer des pigeons à quitter leur colombier et à aller dans un colombier voisin?

Lorsque l'ancien colombier est fermé, il arrive que les pigeons préfèrent coucher dehors plutôt que d'aller dans le nouveau colombier.

Pérot (Toul).



Grand Tournoi Multiforme.

Premier Concours (*Troisième Série*).

Quatre paysans rentrent au village, portant chacun des pommes et des noix. Chacun d'eux part d'un point situé à l'un des angles dans notre dessin et, pour aboutir au village, traverse quatre des carrefours également représentés sur le dessin.

Chaque carrefour a été traversé par un seul paysan, et de même les routes qui figurent sur ce plan n'ont été prises chacune que par un seul (cependant les trajets suivis ont pu se couper entre eux).

Or, tous les carrefours traversés sont si caillouteux et mal entretenus, qu'en les traversant les paysans ont laissé tomber dans chacun d'eux, par suite des secousses, un certain nombre de pommes et un certain nombre de noix. Les chiffres écrits dans chaque carrefour indiquent justement, le premier chiffre : le nombre des pommes qui ont été perdues dans ce carrefour ; le deuxième chiffre ; le nombre des noix également perdues. Nous savons que chacun des quatre porteurs, à son départ, possédait les nombres de pommes et de noix marqués sur les paniers ou sacs qui les contenaient. En arrivant au village, par suite des pertes subies en route, il se trouve que chacun d'eux avait exactement comme nombre de pommes restantes, le double du nombre de noix restantes. Par quels chemins et quels carrefours ont-ils dû passer tous quatre pour qu'il en soit ainsi?

Prière de ne nous adresser les solutions de ce Concours qu'après l'apparition de la douzième et dernière série du Tournoi.

GRAND TOURNOI MULTIFORME
Premier Concours (*Troisième Série*)

Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi de la solution.

MÉDICATION RAISONNÉE



— La santé par le microbe, tout est là, monsieur, dit le vieux savant au jeune reporter, mais gardons-nous bien d'appliquer cette méthode à tort et à travers. Apportons, au contraire, le plus grand soin au choix du microbe que nous inoculons. Tenez, quelques exemples vous feront mieux comprendre :



Un de mes amis était — au figuré — un véritable ours; il ne voulait voir personne et se plaisait dans le plus complet isolement. Je lui inoculai un microbe trouvé entre deux planches d'un wagon de métro, et aujourd'hui, il n'adore que la foule qui grouille, la bousculade et la promiscuité de ses semblables.



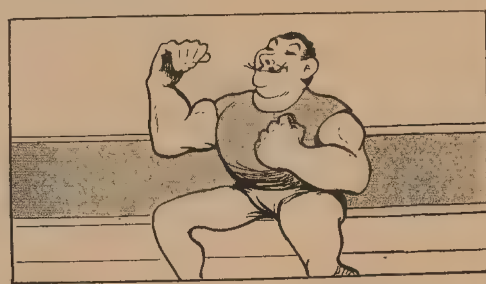
Une paralysie des jambes disparut comme par enchantement, grâce à un microbe qui venait d'une maison de banque.



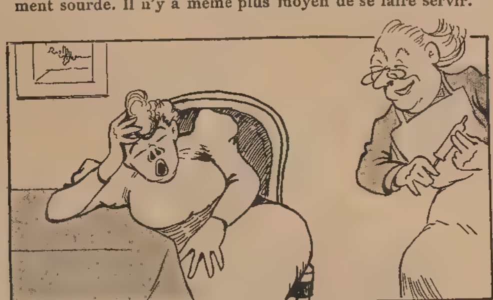
Par contre, une danse de Saint-Guy carabinée passa à l'état d'engourdissement total avec un microbe pris dans une écurie d'omnibus.



Ma bonne écoutait aux portes. Ce ne fut pas long. Je me procurai un pauvre petit microbe trouvé chez les demoiselles du téléphone. Après inoculation, elle était complètement sourde. Il n'y a même plus moyen de se faire servir.



Un microbe récolté dans le corps de garde d'un commissariat me donna des résultats stupéfiants dans une faiblesse des membres supérieurs.



Tenez, à ma belle-mère qui souffrait d'insomnie, j'ai glissé, entre cuir et chair, un microbe qui me vient d'un ministère. Eh bien ! la chère femme pionce toute la journée. Superbe guérison ! dont je suis fier.

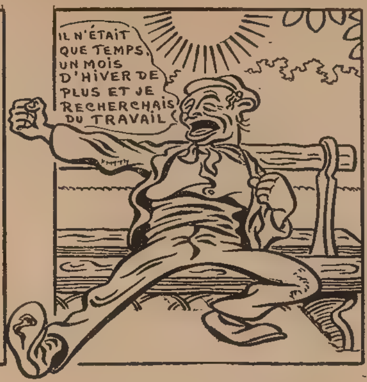


Enfin, j'ai rendu la gaîté à un pauvre neurasthénique en lui inoculant un microbe chippé dans la machine à imprimer le *Pêle-Mêle* et sa consomption est devenue le rire le plus franc.

LE PRINTEMPS



On a chanté le Printemps sur tous les tons et, cependant, on peut se demander si le Printemps mérite vraiment sa réputation; car, enfin, l'antique plaisanterie du monsieur qui bourgeonne, quoique très juste, n'en est pas plus drôle pour ça.



Et il y a des tempéraments lymphatiques chez qui l'ardeur printanière se manifeste en sens contraire.



On présume ce que pensent des premières chaleurs les gens qui possèdent un pardessus propre et un complet douteux.



La franchise des sapins découverts n'a jamais profité aux personnes pourvues de créanciers.



Et le supplice du Métropolitain s'aggrave d'une torture morale quand on songe à la brise printanière.



Les caissiers les plus arthritiques ne sont pas insensibles aux effluves embaumées, et on se demande si c'est un bien.



Qui dit Printemps dit herbe tendre, et qui dit herbe dit déjeuner dessus, mais il est des bois bien loin de la gare.



Et puis quoi, il y a des gens que le Printemps, avec ses nuits courtes, gêne dans leurs travaux.



Et, voyez-vous, quand on parlera du sourire d'Avril, il est tout de même certain qu'il a un jour dans son mois où il ne sourit pas tant que ça.



LES GRANDES INVENTIONS DU « PÊLE-MÊLE »
Plus de lassitude pendant les promenades avec notre nouveau crochet l'*anti-fatigue*

Pêle-Mêle Connaissances

— Il y a plus de deux mille ans, la loi mosaïque avait déjà prescrit l'instruction gratuite et obligatoire pour tous les jeunes Hébreux.

— Le bureau des objets trouvés de la Préfecture de la Seine s'emplit quotidiennement avec régularité. En moyenne, la voie publique fournit par jour une centaine d'objets ; les omnibus, cent vingt à cent cinquante ; les voitures, une soixantaine ; le métro, de quarante-cinq à cinquante.

— Plusieurs médecins, avec le docteur Quintard, d'Angers, préconisent l'emploi de la graphologie comme examen préliminaire des malades.

— En entrant aux Etats-Unis, les pianos fabriqués en France paient un impôt de 60 0/0 d'après leur valeur d'estimation, tandis que les pianos américains importés chez nous paient seulement un droit fixe de quinze francs

— Contrairement à l'opinion généralement répandue, la « viande » du poisson est aussi nourrissante que celle du bœuf. Car le poisson a une chair en tout semblable aux viandes de boucherie. Sa richesse en albuminoïdes, caractéristique de la viande dans le régime alimentaire, ne différencie en rien un filet de sole d'avec un aloyau ou une côtelette de mouton. La proportion des matériaux azotés est la même. Quant à la morue salée, elle dépasse tout autre viande en albuminoïdes : elle en contient 81

— Le bitume de Judée, que les populations côtières de la mer Morte recueillent en abondance, n'est autre que l'ancien *baume des momies*, utilisé par les Egyptiens pour embaumer leurs morts. En soumettant les momies ainsi imprégnées à un traitement chimique, on en tire une couleur brune fort appréciée des peintres.

— Le sondage le plus profond dans les régions pétrolifères de l'Ohio atteint 1.850 mètres ! Si l'on dressait hors de terre son revêtement métallique, il dépasserait de plus de six fois la hauteur de la Tour Eiffel.

— L'opéra de *Guillaume Tell* a rapporté au maëstro Rossini la jolie somme de plus d'un million.

— On sait que la vaseline s'obtient par l'évaporation à l'air des huiles lourdes provenant du raffinage du pétrole contenant de la paraffine. Elle est un produit relativement nouveau puisqu'elle n'a fait son apparition que vers 1873, en Amérique ; elle était alors vendue sous le nom de *petrolum Jelly*, car c'est sous cette désignation qu'elle figura pour la première fois à l'Exposition de Philadelphie.

A. S.



LETTRE D'UN SPIRITE

Monsieur le Directeur,

Vous avez publié récemment un dessin nous montrant l'emploi qu'on fait en Amérique des tables tournantes pour la fabrication de la poterie.

Moi, je fais mieux : Comme vous pouvez en juger par la photographie ci-jointe, j'utilise ma table tournante pour faire marcher ma bicyclette. Je dévore ainsi l'espace sans le moindre effort ni la plus petite fatigue.

Ajoutez à cela que, pour me distraire, je bavarde en route avec les esprits que j'évoque au moyen de ma table.

Ainsi, quand je vais à Versailles, c'est avec Louis XIV que je parcours les allées du parc. A Fontainebleau, je me fais accompagner par François Ier. A Compiègne, je roule en causant agréablement avec le grand Napoléon lui-même.

Croyez-vous pas que j'ai trouvé là une source intarissable de charmantes distractions ?

Recevez, etc.

SPIRITUS,



UN TRAVAIL PÉNIBLE

LE COLLEUR. — C'est plus fort que moi ! jamais je ne me résoudrai à cacher une si bonne bouteille.

DE NOS LECTEURS

Le plus grand hôtel du monde.

Sait-on où se trouve le plus grand hôtel qui soit au monde ? Jusqu'à plus ample informé, c'est, sans contredit, l'Hôtel d'Ausonia, à New-York. Il contient, en effet, 2.500 chambres, lesquelles sont alimentées d'eau par 340 conduites, distinctes les unes des autres.

Ces conduites ont nécessité l'emploi de 250 kilomètres de tuyaux. Ces tuyaux courent sous les planchers, le long des murs et s'étendent dans les sous-sols de l'hôtel. De l'eau courante y circule constamment et ils sont munis de compartiments réfrigérants.

Cet hôtel, véritablement fabuleux, possède environ 20.000 lampes électriques. Un appartement meublé, d'étendue moyenne, y coûte la jolie somme de 30.000 francs par an, mais les locataires peuvent y mener la vie qui leur plaît, manger de la cuisine faite chez eux et se faire servir par les domestiques qu'ils amènent.

Voilà au moins qui est des plus agréable pour les riches voyageurs qui ont des petits plats préférés et d'innocentes manies.

H. J.

Un beau trait de sang-froid.

Le général russe Ivan Paskévitch, qui fut vainqueur des Persans (1826-1827), des Turcs (1828-1829), de l'insurrection polonaise de 1831 et de la révolution magyare de 1849, a laissé la réputation d'un soldat valeureux et d'un homme d'un rare courage. On cite de lui mille traits qui l'honorent. En voici un, au hasard, qui est tout à sa louange, et qui est, croyons-nous, peu connu.

C'était au cours du siège meurtrier de Varsovie, en 1831. Paskévitch, qui avait donné l'ordre de diriger une grêle d'obus sur un point qui le gênait dans ses opérations d'attaque, attendait avec impatience le résultat du tir.

Le résultat tardait et ses ordres réitérés ne produisaient aucun effet. Le général russe en conclut que le tir devait être mauvais. Aussi s'empressa-t-il de monter à cheval et de se précipiter, au grand galop de sa monture, vers l'éminence de terrain où fonctionnait la batterie maladroite.

— Arrivé là, il s'écria, furieux :

— Quel est l'imbécile qui commande ici?

Un officier s'approcha et répondit :

— C'est moi, mon général.

— Eh bien! capitaine, reprit Paskévitch, vous ne savez pas votre métier, puisque vos obus n'agissent pas. Vous passerez en jugement et vous serez dégradé.

L'officier baissa la tête, puis protesta :

— C'est vrai, mes obus n'agissent pas. Mais je n'y suis pour rien, mon général, c'est parce qu'on m'en a envoyé de mauvais, qui n'éclatent pas.

— A d'autres, grommela Paskévitch! Vous ne me convaincrez pas avec de pareilles billevesées! Ce soir même, vous passerez en conseil de guerre.

L'officier, alors, prit froidement un obus dans le tas, en alluma la mèche, puis, posant dans la paume de la main le projectile fumant, le présenta au général.

— Voyez vous-même, dit-il simplement.

Sans s'émouvoir, Paskévitch croisa les bras derrière le dos et se mit avidement à regarder. Il se fit alors un silence, un silence de mort. Les deux hommes restèrent immobiles, et attendirent que la mèche s'éteignît.

Quand elle fut éteinte, le capitaine jeta dédaigneusement l'obus à terre, tandis que Paskévitch murmurait :

— C'est vrai, pourtant!

Et, sur ces mots, il piqua des deux et retourna vers son état-major pour prendre de nouvelles dispositions.

Seulement, le soir, il envoya au capitaine la croix de l'ordre de Saint-Wladimir, comme il avait le droit de le faire sur le champ de bataille.

Varsovie fut prise quelques jours plus tard. Paskévitch reçut du tsar, entre autres récompenses, le titre de prince, qu'il avait bien mérité.

H. J.



UN BON COMMERÇANT

Le camelot Laficelle, marchand de ceintures, est un malin. Voit-il passer un monsieur ventru, qu'aussitôt...

... il laisse choir une pièce de vingt francs en carton doré. Comme de juste, le gros monsieur se baisse vivement pour la ramasser...



... Sa bretelle, sous cette tension insolite, craque. Voilà notre pauvre homme bien embarrassé et puni de sa cupidité. Heureusement...

... la providence lui vient en aide sous les espèces de Laficelle qui lui vend, sans qu'on le marchande, une ceinture destinée à remplir les fonctions de la bretelle défaillante.

Marianne.

Un article du *Constitutionnel* de 1851 nous fait connaître l'origine de l'application du nom de Marianne à la République démocratique.

En avril 1849, lors de l'interdiction des clubs par l'Assemblée constituante, outre les mots de passe spécialement adoptés par chacune de ces sociétés, il y avait parfois un mot dont toutes faisaient usage indistinctement.

Tel est le cas du mot Marianne, qui, à la suite de l'avortement du complot de Lyon, avait remplacé parmi les affiliés d'une société de la Drôme, ce mot de passe : Attention! Courage! Drôme!

Dans les sociétés secrètes établies à Montpellier et dans les localités voisines, le signe de reconnaissance était :

D. — Connaissez-vous la mère Marianne?

R. — Oui, elle a du bon vin.

Romulus.



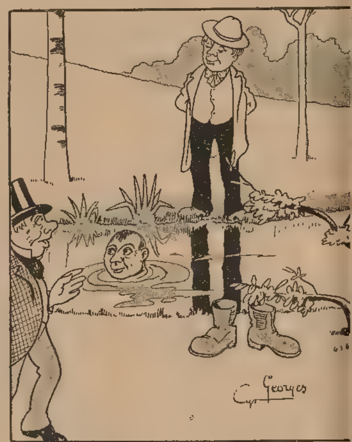
LE LOUP ET LE MOINEAU

LE LOUP. — Mon petit, je crois que nous nous sommes trompés.



UN PHÉNOMÈNE DE PHYSIQUE

M. BARNUM. — Ah! nom d'un chien, la voilà mon attraction pour la saison prochaine... un géant comme on n'en a encore jamais vu. Je l'aurai à prix d'or s'il le faut.



« Mille tonnerres! » En s'approchant, M. Barnum s'aperçoit à son grand désespoir qu'il n'y a, en fait de phénomène, qu'une paire de chaussures d'un baigneur et un petit bonhomme sur l'autre rive dont l'image se réfracte dans l'eau.

RÉSULTATS

DU

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Voici comment ont été attribués les prix, d'après les conditions énoncées au début de ce Concours :

1er Prix : M. Joseph Cailliez, 4, rue des Rapporteurs, à Arras (Pas-de-Calais), qui gagne un **Portefeuille du « Pèle-Mèle »**, contenant :

Un quart d'obligation de la Ville de Paris pouvant gagner 250.000 francs. — Un bon du Crédit Foncier pouvant gagner 100 000 francs. — Un bon de la Presse pouvant gagner 10 000 francs.

2e Prix : M. E. de Bousquet, 33, boulevard Malesherbes, à Paris, qui gagne *un service de fumeur métal argenté.*

3e Prix : Mlle Solange Fournayron, 53, rue de la Charité, à Lyon, qui gagne *une jumelle de théâtre, monture nacre.*

4e Prix : M. H. Le Roy, villa des Champs, à Cormicy (Marne), qui gagne *une montre style empire.*

5e Prix : M. J. Renault, 48, rue de la Chalouère, a Angers, qui gagne *un onglier, 4 pièces argent, en écrin.*

6e Prix : Mme Dupré, 56, rue Verte, à Calais, qui gagne *une boite de couleurs.*

7e Prix : M. Fournier-Guerre, juge de paix, à Claret (Hérault), qui gagne *une boite de couleurs.*

8e Prix : Mlle S. M. Bernard, 8, rue de Fleurus, à Lille, qui gagne *une boîte de compas.*

9e Prix : M. Léon Meyer, 11, rue des Gros-Degrés, à Verdun (Meuse), qui gagne *une boîte de compas*

10e Prix : M. D.ffès, 71, rue Paulin, à Bordeaux, qui gagne *un coupe-papier ivoire, monture argent.*

11e Prix : M. Daniel Carlier, 2, rue du Port, à Lorient, qui gagne *une jumelle Mars de poche.*

12e Prix : M. L. Gatineau, 6, rue Lacroix, à Paris, qui gagne *une jumelle Mars de poche.*

13e Prix : M. Gallin, instituteur en retraite, à Foncine-le-Bas (Jura), qui gagne *un canif en argent.*

14e Prix : M. Poulin de Montredon, à Céret (Pyrénées-Orientales), qui gagne *un canif en argent.*

15e Prix : M. Dequais, 31, boulevard National, à Marseille, qui gagne *un signet ouvre-lettres.*

16e Prix : Mme du Cenou, 48, boulevard de la Citadelle, à Montauban, qui gagne *un signet ouvre-lettres.*

17e Prix : M. Charles, 88, rue de la [illegible]nerie, à Abbeville, qui gagne *une liseuse, médaille du* PÊLE-MÊLE.

18e Prix : Mlle Marguerite Véron, 6, place de la Madeleine, à Paris, qui gagne *une liseuse, médaille du* PÊLE-MÊLE.

19e Prix : Mme Chopals, 15, rue de l'Estrapade, à Paris, qui gagne *un bloc-notes de poche.*

20e Prix : Mme Aline Guyot, 2, avenue de Normandie, à Colombes (Seine), qui gagne *un bloc-notes de poche.*

Un supplément, contenant les solutions des problèmes et les noms de tous les concurrents ayant mérité d'être mentionnés, sera envoyé franco à tous les lecteurs ayant pris part au Concours, ainsi qu'à tous ceux qui nous en feront la demande. Il suffira, pour le recevoir, d'adresser une simple carte de visite avec la mention : **Devinettes**, ce qui permettra d'affranchir à cinq centimes.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 11, du 18 mars 1906.)

(N° 37.) **PROVERBE CACHÉ**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Anagrammisez les mots suivants :
Sauné — Siècles — Soûler — Sécha — Salais — Série — Sembla — Saturé — Serpées.

Les deuxièmes et troisièmes lettres, lues à la suite et en acrostiche, donneront un proverbe.

(N° 38.) **FANTAISIE**, par Tétracorde.

A chacun des mots :
Gare — Chiloë — Lire — Gosse — Renom — Léon — Ara — Survit — Ne — Râlons — Me — Bis — Inn — Nu — Rares — Last — Morse —, ajouter le nom d'une partie du corps (extérieur ou squelette) pour former des mots nouveaux signifiant :

Hardiesse — Instrument de musique — Qui a rapport aux lignes — Actions de disposer sur une machine les fils de la chaîne d'une étoffe — Compteras — Qui se fait en appelant les noms — Arrêtera — Blâmerons — Noircir — Allassions en arrière — Roi d'Egine — Qui peut être tari — Fils de Jacob — Ressentiment — Mettrais à couvert — Crustacé — Donnions u[n] baiser.

Les initiales des mots nouveaux, lues e[n] acrostiche, donneront le nom d'une partie d[u] squelette.

(N° 39.) **MOTS CARRÉS SYLLABIQUES**
par K. d'Havre.

■ ■ ■ ■
■ ■ ■ ■
■ ■ ■ ■
■ ■ ■ ■

Action de mettre en état la partie inférieur[e] d'un navire — Prédit de nouveau — Voyager à travers les océans — Sonnerie de branle-bas

(N° 40.) **OCTOGONE AJOURÉ**, par O. Blague.

Arbre — Fricassée — Cyclade — Punir ave[c] rigueur — Arrondissement de la Corse — Ab[-] sorbé — Arrondissement — Consolidai — Pu[-] blié — Nourriture — Assemblage de cordage — Mettra en ordre — Violon — Canton — Secoués — Cavité — Plante aromatique — A



LES VRAIS NOCTAMBULES

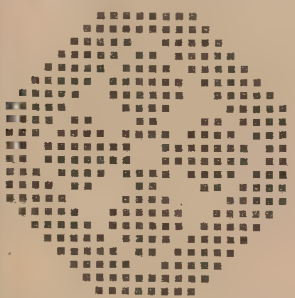
— Cet après-midi, le soleil était merveilleux.
— Le soleil?... le soleil?... attendez donc... c'est une fleur, n'est-ce pas?



ENTRE DEUX SUPPLICES

— Si tu ne me donnes pas les cinquante francs dont j'ai absolument besoin, je retourne chez ma mère!
— Eh bien! soit, voici les cinquante francs. Maintenant, dis-moi ce que tu veux en faire.
— Je veux les envoyer à ma mère pour qu'elle puisse venir ici.

cienne ville d'Italie — Liquides — Trésorier de Clotaire II — Démonstratif — Fin de verbe — Saint — Chiffre — Œillets — Jeune serviteur — Cachet — Département — Corps glanduleux — Préfixe — Herbe odoriférante — Saveur piquante — Négation — Possessif — Canal urinaire — Habitant d'une contrée d'Amérique — Deux consonnes — Arbres — Principe d'un certain acide — Espace — Ville de Syrie — Découverte — Epoques — Carte — Démonstratif — Préposition — Ville d'Espagne — Songer — Demeura — Oiseau de proie — Canard — Levier — Au delà — Outils — Institués — Sel — Tyran de Sparte — Halte — D'une certaine race — Canton — Pronom — Récipient — Dormir après ribote — Substance dure — Pompera — Astronome d'Alexandrie.



(Nº 41.) **TRIPLE ACROSTICHE**, par Valérius.

× A × A ×
× U × L × F S
× R × B ×
× E × A ×
× O × I × E
× N × N × S
× I × E ×
× E × O × T R I S
× B × N ×

Palpât — Peuple de Sénégambie — Sorte de vautour — Suçât — Administration d'une ville — Fruit — Situées — Roi d'Egypte — Bois.
Les ×, lus en acrostiche, donneront les trois parties d'un proverbe connu.

(Nº 42.) **PÊLE-MÊLE**, par Faro.

Uqe els tordemen ucelnissisee se dragnes exermest sioje els cotnuhet qiu tnos restifunon ocemm ec ergasdn els.
Rétablir l'ordre des lettres de chaque mot et remettre les mots à leur place pour forme une sentence.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.



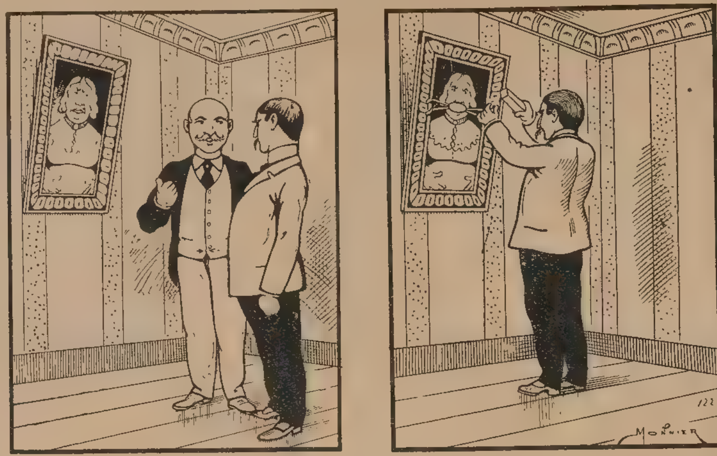
IN FUTURUM

Une salle et une cérémonie do mariage dans X. années.



LA DERNIÈRE PENSÉE DU JOUEUR

Le Joueur invétéré qui a mal tourné. — Quelle guigne!... Dire que si j'en réchappais, avec cette belle corde de pendu, il y aurait de quoi faire sauter une demi-douzaine de banques à Monaco!



LE BAILLON DE LA BELLE-MÈRE

L'Ami. — Le portrait de votre belle-maman est si bien fait qu'on jurerait qu'elle va parler.

— Parler! Ah! si pourtant c'était vrai.

! ! !

Dispute conjugale.

Je l'adore, il m'en faut :
Je me sens énervée
Lorsque je suis privée
De savon du Congo.

Mme X., à Victor Vaissier, rue Drouot, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

M. G. A. R. — Les solutions sont toujours données dans le numéro qui suit la clôture et l'attribution des prix.

M. L. Maille. — Nous ne prétendons pas être omniscients; d'autre part, vous devez comprendre qu'il nous est impossible, pour une aussi mince réponse, de faire courir quelqu'un toute une semaine à travers les bibliothèques. Ce dont vous parlez doit avoir paru dans le *Journal du Dimanche* ou le *Journal pour Tous.*

M. Stéphan. - En effet, cette histoire est drôle et va bien de pair avec la légende citée.

M. A. N. — Amusant, mais d'un genre trop léger pour le *Pêle-Mêle.*

M. H. Leduc. — Il suffisait de jouer des morceaux de genres et de tons différents pour produire cet effet.

M. E. M. Paris. — 1° Il n'y a aucune règle pour cela, tout dépend des goûts; 2° Non, évitez-les plutôt.

M. Maginel. — Ce trait est trop connu.

M. L. Pépin. — Il est évident que c'est là une tournure défectueuse.

M. F. Recouly. — Nous avons pris note de cette rectification.

M. Gerbaulet. — Nous avons compté indifféremment une ou deux syllabes pour Louis; l'usage donne presque partout deux syllabes à ce mot. Merci pour vos remarques.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Dans son nouveau roman, *Intruse*, C. Nisson raconte l'émouvante histoire d'une jeune femme entrée dans une famille noble par suite d'une mésalliance. Ce petit drame psychologique est étudié et détaillé avec infiniment de finesse et de charme par l'auteur de l' « Autre Route ». 3 fr. 50.

Marguerite-Fontainebleau. — Le « Tapissier décorateur », par H. Lacroix, professeur, 1 vol., 81 figures dans le texte, 2 fr. 50.

H. Varney, à Montrouge. — Adressez-vous à la Société de Statistique, rue des Grands-Augustins, à Paris.

E. d'Avaric, à Concressant. — Les œuvres de Louis Boussenard sont publiées chez différents éditeurs, au prix de 3 fr. 50.

G. P. Champagnolle. — Le « Maroc inconnu » avec cartes, etc., épuisé; « Fès », les origines, les dynasties berbères, chérifiennes, les populations, les monuments, l'université, l'état social, etc., 1 vol. in-18, 42 gravures, 5 cartes et plans, 3 fr. 50.

Mérey, à Nancy. — Il y a la « Graphologie en exemples », par Crépieux-Jamin, définition, historique, règles, etc., illustré d'un grand nombre de gravures et autographes, 1 fr. 75.

Un retraité. — Il y a le « Cours normal de Travaux manuels », par Daujat, menuiserie, ajustage, etc., 1 vol., 380 gravures, 4 francs.

M. P. Joly, à Cavaillon, demande si un lecteur pourrait lui indiquer le numéro de l' « Arman[illegible] Prouvençaou » comprenant le monologue intitulé « Lers Santé Belli d'Avignoun ».

M. Varinot, à Malzéville. — L' « Art d'élever les pigeons de toutes races » se trouve dans un volume sur la « Basse-Cour », par G. Percheron, 3 fr. 25.

M. L. M., à Andeville (Oise). — N'ayant pas même l'année où ont paru les « Mohicans » et « Salvator » dans un journal dont vous ignorez le titre, les recherches à la Bibliothèque Nationale demanderaient plusieurs jours, et il faudrait rémunérer l'employé chargé de ce travail. Nous demandons donc à nos lecteurs votre demande : Si l'un d'eux connaît un journal illustré où parurent, il y a vingt ou vingt-cinq ans, les deux romans cités plus haut, excepté les « Bons Romans ».

« Archipel », par M. Pierre Louys, n'est pas un roman, mais un recueil d'articles très intéressants sur l'antiquité et l'époque actuelle, 3 fr. 50.

12e ANNÉE — N° 18. 10 Centimes 6 MAI 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr SIX MOIS · 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

BEAUTÉ ARTIFICIELLE, par Th. BARN.



LA BONNE. — C'est incroyable ! je suis pourtant sûre d'avoir rangé, hier soir, la natte de Madame, et ce matin, il n'y a pas moyen de mettre la main dessus !

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Les Heures fauves

La Direction du « Pêle-Mêle », *toujours désireuse d'être agréable à ses lecteurs, a la bonne fortune de leur annoncer qu'elle a pu obtenir pour eux, de M. Bernard Gervaise — ce tout jeune écrivain d'un talent déjà si mûr — l'autorisation de publier une des pages les plus suggestives de son nouveau roman « Les Heures fauves », cette œuvre si puissante où l'observation s'allie si heureusement à un grand sens psychologique, et que l'Académie française vient de couronner de glorieux lauriers en attendant que l'âge de son auteur permette de le recevoir en son sein.*

Le romancier célèbre, Edgar Méthyl, travaillait. Sous sa plume d'or, l'Idée, conçue en sa forme définitive, naissait, vêtue du précieux manteau des phrases orfévrées auxquelles le verbe asservi à son génie apportait, comme un tribut dû, les gemmes rares des mots.

Il écrivait posément, d'une cursive ferme et régulière, sans s'interrompre jamais que pour, de temps à autre, troubler la stagnation d'ébène liquide de l'encre dans l'antique écritoire de jade où venait s'abreuver sa plume. Mais son talent était si inné; tellement naturelle était chez lui l'évocation des situations, des personnages et des vocables que son être matériel seul contribait à cette besogne. Pendant que, sans effort, il maniait le style, son esprit désencagé s'élevait vers les hauteurs spéculatives jusqu'à planer dans les régions vierges.

Là, cependant, le sombre essaim des doutes le harcelait si cruellement, que l'angoisse en transparaissait sur son visage, troublant l'onde diaphane de son front comme d'un superficiel remous d'âme.

Pour la première fois, la sphinge Psychologie lui soumettait un problème qu'il était impuissant à résoudre.

Lui, Edgar Méthyl, l'écrivain sagace, le casuiste clairvoyant, dont l'observation aiguë avait, comme un scalpel moral, disséqué, dans le sang bleu des consciences mondaines, des mentalités troubles, se trouvait arrêté, impuissant, par l'énigme obscure d'une âme de basse extraction.

Le matin même, il avait surpris son fidèle valet de chambre, Baptiste, en train de lui voler de l'argent. Bien que ce fait eût paru médiocre et insignifiant aux yeux d'un esprit superficiel, combien, au contraire, il était, pour Edgar, déconcertant terriblement!

Ce Baptiste était dans la maison depuis son enfance, et il avait toujours rempli ses fonctions en serviteur dévoué sans que rien, jamais, ne pût faire soupçonner son honnêteté. Avant lui, son père et son grand-père avaient servi la famille Méthyl avec la même intégrité jamais démentie. Et c'était cet homme dont il croyait posséder à fond tous les rouages psychiques, qu'il avait pu observer, étudier, à toutes les minutes depuis trois générations; cet homme qu'il eût cité volontiers comme un parangon de l'honneur domestique; cet homme, enfin, dont l'existence était assurée et les besoins nuls, qui avait commis cette action incompréhensible! Pourquoi? Pourquoi?

Il s'était donc trompé, lui, Méthyl, trompé grossièrement dans cette analyse d'apparence élémentaire! Il se pouvait qu'un être vécût sous son toit sans qu'il le connût!... Il avait pensé, tout d'abord, qu'une passion soudaine avait bouleversé chez son serviteur la notion du bien et du mal; mais, est-ce que ces gens-là ont des passions?... Alors, pourquoi était-il devenu voleur à cet instant précis de sa vie, quand rien ne semblait l'y pousser?... Pourquoi pas avant ou après?... Pourquoi?... Pourquoi? Cruelle, cruelle énigme!

L'ombre d'un affreux doute enténébra son âme : si la psychologie n'était qu'un vain mot, une fraude de la littérature!... Alors, son art, qu'il avait asservi entièrement à cette science, cette science qu'il avait élevée à la hauteur d'un art, allaient sombrer dans le double abîme d'une faillite frauduleuse!

Il s'interrompit d'écrire et releva la tête, très pâle; la plume d'or, échappée à ses doigts, tomba dans la vasque de l'écritoire de jade, et, plaintivement, tinta.

La fièvre incendiait ses veines; il vint à la fenêtre appuyer son front brûlant sur la buée du vitrage qui fondit. Le jour mourait. Comme un jaune d'œuf qui se crève, le soleil d'hiver, au disque déformé, s'épandait sur l'horizon en longues coulées safranées où des squelettes noirs d'arbres trempaient du pied. C'était d'une tristesse d'agonie. Méthyl s'en détourna et se mit à marcher de long en large dans la pièce. Son pied gauche, trop serré dans la bottine étroite, lui causait à chaque pas une douleur légère; par une étrange survivance de la pensée machinale, il murmura : « Tiens, le temps est à la pluie. », puis il pensa que cette souffrance physique pourrait être un dérivatif à son tourment moral, et il marcha plus vite.

Le crépuscule finissait; les ténèbres, surgies peu à peu, envahirent le cabinet de travail; dans l'ombre grandissante, les choses prirent des formes inquiétantes, bizarrement contournées. Il parut à Edgar que les choses affectaient sournoisement des courbes en point d'interrogations pour attiser sa torture. Cela devint vite une obsession, il en voyait partout de ces interrogations; une terreur lui vint, il eut l'effroi de tous ces points tendus vers lui méchamment et s'enfuit.

Il s'enfuit où?... par quels chemins?... Peu lui importait, il marchait pour marcher, pour ne pas rester là, parce que le mouvement automatique de ses jambes était nécessaire pour occuper un peu son esprit surtendu.

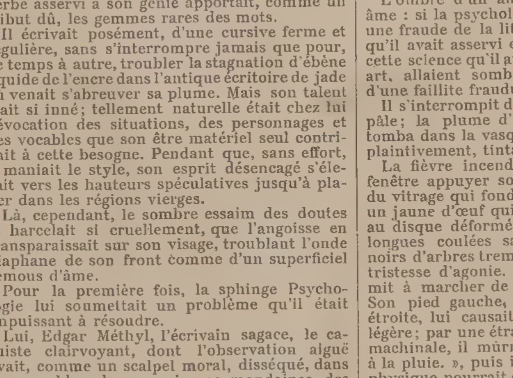
Les dernières lueurs grises du jour achevèrent de noircir. Edgar Méthyl marchait, marchait, marchait. Un homme passa près de lui, c'était un modeste fonctionnaire de la Ville, préposé à l'éclairage; allant d'un bec de gaz à l'autre, il s'arrêtait à chaque pour y poser, du bout de son long allumoir, un papillon de flamme. Edgar l'envia de n'avoir à remplir que cette tâche facile, exempte de préoccupations intellectuelles.

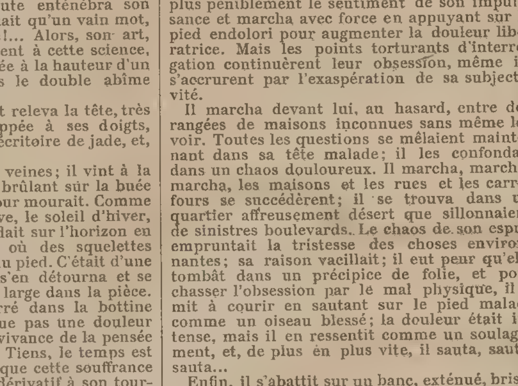
Des passants circulaient, l'air soucieux et affairé; où allaient-ils, tous ces inconnus, de ce pas hâtif? Il en suivit plusieurs des yeux et les vit tous, après un temps plus ou moins long, entrer dans des cafés où l'apéritif les attendait. Par une habitude de chercheur, il se demanda quels mobiles poussaient ces gens à accomplir, à la même heure, le même acte inutile. Pourquoi? Pourquoi? Saurait-on jamais? Il éprouva plus péniblement le sentiment de son impuissance et marcha avec force en appuyant sur le pied endolori pour augmenter la douleur libératrice. Mais les points torturants d'interrogation continuèrent leur obsession, même ils s'accrurent par l'exaspération de sa subjectivité.

Il marcha devant lui, au hasard, entre des rangées de maisons inconnues sans même les voir. Toutes les questions se mêlaient maintenant dans sa tête malade; il les confondait dans un chaos douloureux. Il marcha, marcha, marcha, les maisons et les rues et les carrefours se succédèrent; il se trouva dans un quartier affreusement désert que sillonnaient de sinistres boulevards. Le chaos de son esprit empruntait la tristesse des choses environnantes; sa raison vacillait; il eut peur qu'elle tombât dans un précipice de folie, et pour chasser l'obsession par le mal physique, il se mit à courir en sautant sur le pied malade comme un oiseau blessé; la douleur était intense, mais il en ressentit comme un soulagement, et, de plus en plus vite, il sauta, sauta, sauta...

Enfin, il s'abattit sur un banc, exténué, brisé. Son pied était gonflé atrocement. Il se déchaussa et resta longtemps stupide, la tête vidée, sa bottine à la main. A la longue, cependant, il se ressaisit et songea à rentrer chez lui. Il remit sa chaussure et chercha dans sa poche un tire-boutons, mais quand il eut l'objet à la main, il poussa un long cri et s'affaissa, à bout d'horreur. Son tire-boutons présentait, parfaite, grimaçante, l'image d'un point d'interrogation.

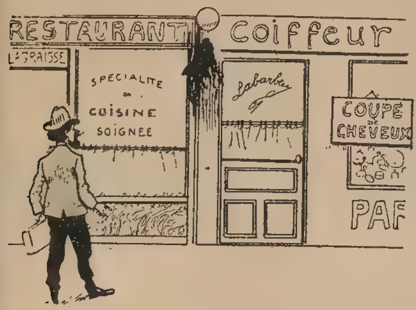
Bernard Gervaise.





A L'AMÉRICAINE

Quand M. Sandaraque se repose... ... il prévient toujours le public que son bureau est fermé.



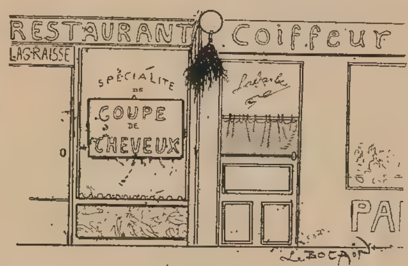


SIMPLE MODIFICATION

Poindinterro, *qui sort de chez son coiffeur.* — Pas besoin d'aller plus loin. « Cuisine soignée », voilà mon affaire.

— Diable! diable! Sapristi! bigre! voilà le huitième cheveu que je retire de cette soupe. Ce n'est plus une soupe, c'est une perruque.





Mais Poindinterro n'est pas homme à subir un ennui sans chercher à en tirer vengeance.
— Tiens, se dit-il en avisant la pancarte du coiffeur...

... et en la mettant à la devanture du restaurant, une simple cédille exprime admirablement la situation.

Pêle-Mêle Causette

En développant ici ma pensée concernant ı disparition future de l'Art, je m'attendais soulever des protestations. Mes prévisions ır ce point se sont amplement réalisées.

« L'Art, me dit-on, est éternel, et correspond à un besoin de l'être humain. Il change e forme, se métamorphose avec le temps, ıais ne disparaîtra jamais. »

Il est certain que pour tout ce qui se rapporte à un avenir lointain, les discussions ne ıuraient avoir de sanction; aussi, chacun ıeut-il maintenir ses affirmations sans raintе d'être démenti par des preuves matérielles.

Il est une chose, cependant, que personne e peut nier : c'est que l'Art ne s'inspirait utrefois que des sujets les plus idéalistes. entement, il est descendu de ces hautes phères pour s'approcher de plus en plus e la nature dans sa réalité.

Il a subi, par conséquent, une évolution, comme toutes les évolutions, celle-ci peut re traduite graphiquement par une courbe.

Il est indéniable que la courbe de l'Art se pproche de plus en plus de la nature. Un ıathématicien peut en conclure qu'il y ıra, un jour, fusion entre elles. Ce jour est oigné, sans doute, mais on est en droit de prévoir comme l'astronome prévoit l'apparition lointaine d'un astre en étudiant la courbe de sa trajectoire.

Ce qui étonne certains correspondants, c'est que j'aie englobé dans l'Art la gastronomie et le vêtement. Pour eux, l'habileté culinaire et la recherche dans la toilette ne sont pas des Arts.

En cela ils se trompent. Le cuisinier, par la préparation de ses plats, par leur présentation, par la disposition d'un service, en appelle à nos sens.

Le couturier, pour plaire, doit être un dessinateur doublé d'un chromiste. C'est au premier chef un artiste.

Or, pour ne parler que du vêtement, il serait téméraire de prétendre que l'homme, tout au moins, ne s'est pas éloigné de la fantaisie artistique pour se rapprocher de la réalité pratique. Les chemises à jabot, les hauts-de-chausse, les perruques poudrées, les pourpoints brodés ont fait place à des complets vestons qui n'ont plus que de vagues prétentions à l'Art.

Les femmes, il est vrai, sont plus rebelles à l'évolution du costume. Néanmoins, elles aussi sont loin déjà des coiffures gigantesques d'autrefois, et des robes à traîne interminable ou à paniers d'envergure démesurée.

Pour elles, la courbe est moins accentuée, mais elle se poursuit, malgré cela, vers le rationalisme scientifique.

L'Art, s'il n'est pas encore détrôné par la Science, subit, néanmoins, de continuelles atteintes.

Le dessin est concurrencé par la photographie, et la peinture le sera un jour par la photographie des couleurs.

La calligraphie est refoulée petit à petit par la machine à écrire.

La médecine a proscrit les ciels de lit et les tentures comme autant de réceptacles à microbes. Et les lits de cuivre sont en guerre contre les bois de lit artistement sculptés.

La poésie, qui est la plus haute expression de l'art littéraire, est en pleine déroute, et la prose fleurie cède le pas au style simple et précis.

Sous Louis XIV, l'apparition d'un beau sonnet était un événement sensationnel. De nos jours, un crime a plus de chance de retenir l'attention publique.

Ces constatations s'imposent à ceux qui regardent notre époque et la comparent à ses devancières. On peut en éprouver du chagrin, mais non les contester.

Maintenant, s'il vous contrarie de vivre avec la pensée que l'Art est destiné à disparaître, chassé par la Science, je consens à ne pas pousser jusque-là mes déductions, car je serais désolé de vous causer de la peine.

D'autant que nous ne serons plus là pour voir si, en pronostiquant la chute de l'Art, j'ai été dans le vrai ou dans l'erreur.

Que chacun conserve donc sa manière de voir, et laissons à nos descendants le soin de reprendre cette intéressante discussion.

Fred Isly.

PENSÉE

Une femme saura toujours faire preuve du plus noble dévouement, elle reculera les limites de l'abnégation, elle prodiguera avec le plus entier désintéressement ses soins et sa sollicitude à ceux qui lui sont attachés.

Il n'est qu'une chose qu'elle ne fera pas : c'est porter un chapeau trois mois après qu'il a passé de mode.



LES APPARENCES SONT TROMPEUSES

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur Jacques?

— Figurez-vous que je viens de laisser tomber ma pipe à mes pieds, madame Montagnac... voudriez-vous me la faire ramasser par votre petit garçon?!

— Mais bien volontiers.

Vous vous dites, cher lecteur, que ce monsieur est bien sans-gêne de déranger ainsi ces braves gens alors qu'il n'a qu'à se baisser pour ramasser sa pipe.

... Tournez la page et vous verrez...



LE MONSIEUR DE TRÉBIGNY ET LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

— Voilà qu'ils ont enfermé la lumière, pas possible de dormir avec ça.

J'ai une idée...

... et une poche de pantalon...

LA BONNE PIÈCE A CONVICTION

Un homme était poursuivi, sous l'inculpation, mal fondée, du reste, d'empoisonnement au moyen de vin falsifié. L'erreur fut reconnue en séance : néanmoins les débats furent poussés réglementairement jusqu'au bout.

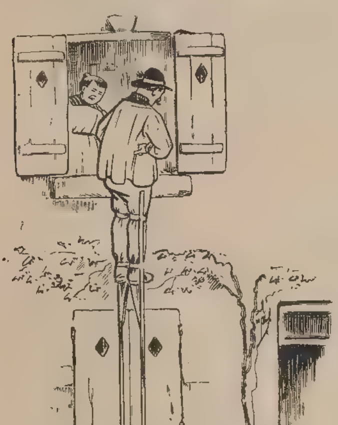
Parmi les pièces à conviction figurait un tonneau de vin.

Le jury, s'étant retiré pour délibérer, demanda à examiner le vin en question. On lui en apporta un échantillon.

La suspension d'audience durait depuis longtemps déjà et le public commençait à s'impatienter, quand une porte s'ouvrit, et le président du jury apparut.

L'huissier s'avança au-devant de lui, et lui demanda ce qu'il désirait.

— Le jury demande encore un peu de pièce à conviction, fit le brave homme en brandissant deux bouteilles vides.



... Que la demande n'est pas si extraordinaire, car la chose se passe dans les Landes.

Compassion

Je passais dans la rue quand un mendiant à l'aspect minable m'arrêta pour me confier qu'il mourait de faim.

Pris de pitié, mais conservant un reste de méfiance, je lui remis ma carte avec un mot pour le restaurateur chez lequel je prends mes repas, priant ce dernier de servir au malheureux ce qui lui plairait. L'homme me remercia chaleureusement et je m'en allai, heureux d'avoir rendu service à un infortuné.

Le lendemain, je demandai au restaurateur si l'individu s'était présenté et s'il lui avait donné ce qu'il demandait.

— Parfaitement, me dit l'hôte.

— Eh bien, donnez-moi l'addition.

Le restaurateur s'empressa d'accéder à ce désir. La note montait à 4 fr. 40, c'était raisonnable. Mais le détail de l'addition me laissa rêveur. Voici comment elle se décomposait :

2 bouteilles de bière. . .	1 fr. 20
2 bouteilles de vin . . .	2 fr. »
3 cigares	1 fr. 20
Total. . .	4 fr. 40

REVANCHE

Poindinterro entra dans un magasin pour y acheter un lacet de soulier, le sien s'étant cassé subitement.

Comme on lui demandait six sous pour l'objet en question, il se risqua à trouver cela cher. Le patron, un personnage peu accommodant, lui répondit d'un ton bourru :

— C'est six sous, monsieur, si vous n'en voulez pas, laissez-le.

Poindinterro paya.

Le lendemain, le marchand recevait une lettre non affranchie. Croyant à une commande, il l'accepta, paya trente centimes et il la décacheta. Elle contenait simplement un feuillet blanc, portant ces mots :

« C'est six sous, monsieur, si vous n'en voulez pas, laissez le. »



Maintenant je vais pouvoir dormir.

Courrier Pêle-Mêl

Lettres monétaires.

Voici, d'après MM. Courchinoux et Pied, d renseignements complémentaires à ceux qu nous donnions, à ce sujet, dans notre derni numéro.

Voici la liste des lettres monétaires em ployées jusqu'en 1852 :

Metz (AA), Arras (AR), Compiègne (AC Rouen (B), Strasbourg (BB), Caen (C), Besa çon (X), Lyon (D), Tours (E), Angers (F), Po tiers (G), La Rochelle (H), Limoges (I), Bo deaux (K), Bayonne (L), Laon (LA), Lille (LI Toulouse (M), Marseille (M), Montpellier (N Moulins (O), Dijon (P), Troyes (S), Nantes (T Bourges (Y), Grenoble (Z).

Après 1852, il ne subsista plus que les atelie de Lyon (jusqu'à 1857), Marseille, Lille (ju qu'à 1858), Strasbourg, Rouen (jusqu'à 1870) Bordeaux (jusqu'à 1878).

Enfin, depuis 1879, l'Hôtel des Monnaies Paris est demeuré le seul en activité.



INGRATITUDE

LE MONSIEUR, *qui lit en marchant.* — Sacré réverbère !

Mais ce monsieur ne voit pas que, sans le réverbère, il serait tombé dans la bouche à égout.

Tranquille comme Baptiste.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans votre numéro du 1er avril que deux de vos correspondants font remonter l'origine de ce dicton populaire à la tranquillité en scène de Baptiste Cadet, du théâtre de la Montansier, puis de la République. Je crois bien que ces messieurs font erreur.

En effet, ayant été amené à écrire la biographie de toute la famille Baptiste, ainsi que celle du grand Debureau, qui *débuta sous le nom de Baptiste*, je pus me convaincre que le dicton en question était totalement inconnu avant 1822-1825, et que ceux qui l'employaient alors, faisaient allusion à la placidité de *Baptiste*, le *Pierrot des Funambules*, qui bientôt troqua son nom d'emprunt contre celui de Debureau.

Cette opinion est, d'ailleurs, celle de l'érudit historien des *Funambules*, M. Louis Périaud, et celle de la majorité des collaborateurs de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* où la question fut posée il y a deux ans environ, et résolue dans le sens que j'indique.

Recevez, etc.

HENRY LYONNET.

Auteur du *Dictionnaire des Comédiens français*.

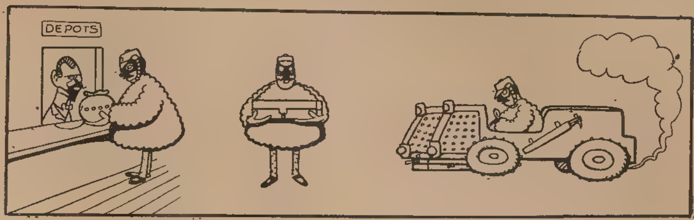
Champignons

Monsieur le Directeur,

Voici une réponse à la question posée, dans votre numéro 8, par un de vos lecteurs et ainsi formulée : « Quelle est la meilleure manière de préparer une couche de champignons en cave ? »

Il vous faut un mètre ou un demi-mètre de fumier chaud de cheval. Mettez-le en tas comme on le fait sur les routes, pour les pierres cassées. Au bout de quelques jours, placez audessus du tas le fumier qui était au dedans. Quand tout est bruni et que, en introduisant votre main à 20 centimètres dans la meule, vous ne sentez pas une chaleur trop forte qui serait susceptible de brûler votre blanc, prenez le blanc de la main droite, soulevez, de la main gauche, le fumier de 10 en 10 centimètres en tout sens, depuis la base jusqu'au sommet, et introduisez, en chaque place, une petite galette de blanc. Ce blanc se vend un franc la livre chez tous les grainetiers. Peu après la meule se givre de blanc. Ayez alors du vieux plâtre passé, de la sciure de pierre ou tout simplement du terreau ou de la terre fine, garnissez-en toute la meule en la frappant assez fermement avec le dos d'une pelle et attendez. Deux semaines après vous verrez apparaître les champignons, dont la récolte sera abondante dans le premier mois et moins forte dans les deux mois suivants. Refaites, dès le premier mois, une nouvelle couche si vous ne voulez pas d'interruptions dans la récolte. Votre première meule, quand vous la déferez, vous donnera du paillis qui se vend très bien quatre à cinq francs le mètre, et le blanc, qui s'est réfugié à l'intérieur, vous servira pour vos autres couches ou vous pourrez, au besoin, le vendre ou conserver pour plus tard.

HUYOT (Lagny).

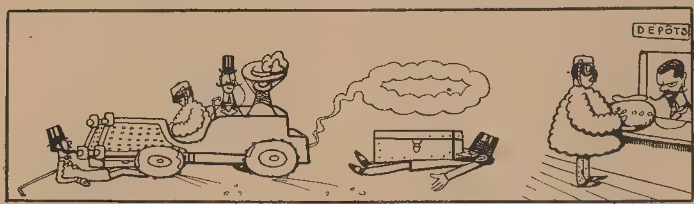


UN BEAU RÈGLEMENT

Le Préfet de police vient de trouver un moyen très simple de restreindre le nombre des accidents d'automobiles.

Tout chauffeur devra déposer à la caisse de son percepteur une somme de dix mille francs, en échange de laquelle il lui sera délivré une boîte scellée contenant la...

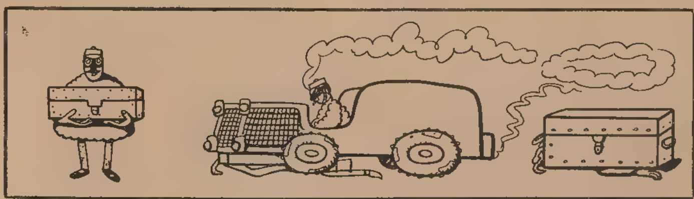
... même somme. Cette caisse devra être placée sous l'avant de l'automobile, de telle manière que si un accident survenait en cours de route...



... un mécanisme spécial de déclanchement se produisant, la boîte resterait déposée sur le corps de la victime à titre d'indemnité.

Pour la famille de l'écrasé, que de temps et de papier timbré d'économisés.

En cas de récidive, le dépôt ira en augmentant progressivement.



Par suite, les dimensions de la caisse d'indemnité croîtront également.

De sorte, qu'après trois ou quatre accidents, les automobilistes seront obligés d'augmenter considérablement la force de leur machine.

Il en résultera qu'il sera plus avantageux d'être écrasé par un récidiviste impénitent que par un débutant.



Mais aussi il arrivera fatalement, à un moment donné, que ces récidivistes devront s'amender ou se résoudre à vendre...

... leurs châteaux, leurs fermes, leurs bois, leurs prairies...

... et leur machine elle-même, et se recommander à la charité de ceux qu'ils écrasaient naguère.

Questions interpêlemêlistes

Certains noms répandus ont une origine qui s'explique d'elle-même, tels : Dubois, Dumont, Duval, Lebrun, Lenoir, etc... D'autres, au contraire, donnent lieu à des suppositions plus ou moins vraisemblables.

Pourrait-on nous dire, par exemple, d'où viennent les noms : Durand, Martin, Thellier, etc., etc... ?

Ayant attrapé une hernie en manipulant de lourdes caisses dans une maison de commerce, ai-je droit à une indemnité de la part de mon patron ?

J. C.

Les Cadets de France.

Les Cadets de France donnaient, le dimanche 8 mars, leur seconde soirée théâtrale, soirée dont le succès accentuera, désormais, d'une façon heureuse et décisive, la marche de cette Société naissante et le but qu'elle s'était proposé.

La petite et charmante salle de la Cité d'Antin se trouvait trop étroite pour contenir les spectateurs venus à cette réunion, et l'on peut dire que tous en sont sortis charmés des œuvres qu'ils y ont vues représentées et de l'interprétation parfaite qui en fait ressortir la valeur d'une façon plus éclatante encore.

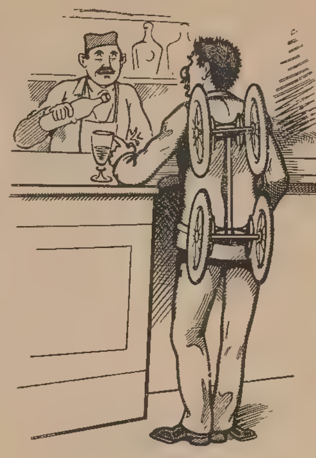
Le rideau s'est levé tout d'abord sur la pièce de M. E. Jolicler : *Azor est perdu*, et sur le boudoir de Mlle Lucie.

L'excessive douleur de cette belle personne a fort amusé la salle, car le titre même de la pièce indique assez qu'un tel désespoir venait tout simplement de la disparition du favori à quatre pattes. Très amusant aussi le complot formé entre Gontran, l'adorateur mis à la porte l'instant d'avant, et les domestiques, pour ramener en triomphe Azor enfin retrouvé. Mais les soucis de la belle Lucie ont, dans l'intervalle, changé de nature; ils se portent, à présent, sur une petite fille abandonnée. Cette pointe sentimentale, finement dosée, a beaucoup plu, et termine heureusement la pièce sur un mot qui, dans la bouche de la demi-mondaine, rappelle cependant que le naturel revient toujours au galop.

Le Manuel du Paon, de MM. Fred Isly et Kolb, nous transporte ensuite dans une toute autre atmosphère.

Le salon des Péruchet n'a rien de commun, en effet, avec le boudoir de tout à l'heure, bien qu'à l'étage d'au-dessus demeure une certaine Chiquette que bien des points rapprochent de la maîtresse d'Azor. De là, viendra la fâcheuse confusion dont le jeune Paul faillit bien rester victime.

Venu à Vassy-la-Gaillarde pour demander la main de Mlle Péruchet, ne voilà-t-il pas qu'il rencontre dans la bouche de cette exquise jeune fille les mots du plus pur argot parisien? Le spectateur, heureusement, est prévenu, et sait que la délicieuse ingénue, craignant de paraître gauche et provinciale, a voulu s'initier aux expressions parisiennes ; malheureusement, elle a choisi pour guide le « Manuel de l'argot » et vous devinez l'effet d'ici. Paul ne doute pas qu'il s'est trompé d'étage, et, ma foi, si c'est là Chiquette, inutile, n'est-ce pas, de montrer tant de réserve? Il en montre trop peu, par exemple, et se voit chassé avec indignation par Mme Péruchet, qui finit par trouver que les manières parisiennes sont tout de même excessives. Tout s'arrange, heureusement, et sur un ton un peu grave qui forme un contraste intéressant avec l'esprit léger et vif qui précède, Paul tire lui-même la conclusion de l'histoire et apprend à la jeune fille étonnée que lorsqu'on parle aussi gentiment qu'elle sait parler, il est inutile de vouloir colorer davantage son langage, au risque d'aller trop loin.



A Pochardville, il est d'usage de porter au dos un appareil spécial...



... absolument indispensable pour se faire reconduire le soir chez soi.

Après cet acte de gaieté et de finesse, nous passons à un milieu plus sombre, à l'intérieur de la « famille Belhomme » que M. de Machiels nous dépeint en traits sobres et d'une accentuation saisissante. Paysans malheureux, braconniers et demi-voleurs, il s'agit pour eux de tenter un coup et d'aller dérober plusieurs paniers de vins fins laissés à l'abandon près de la cave du château voisin. La lutte contre les derniers scrupules donne lieu, entre l'homme et la femme, à une scène des plus impressionnantes ; la décision est prise, mais un dernier scrupule reste encore, qui, lui, sera respecté : le fils, Benoît, ne sera pas mêlé à l'affaire. On le laisse endormi dans la pièce voisine, mais, lorsque le père et la mère rentrent de leur expédition, harassés, furieux et bredouilles, c'est leur fils qu'ils trouvent étendu ivre-mort sur les paniers que lui-même, le premier, a dérobés. L'auteur a su tirer, de ce fait si simple, une émotion véritablement intense.

Tout autre est le genre d'intérêt de la fantaisie hilarante de MM. Moriss et Marcus Bernard. « Pour le garder » est bien à sa place, à la fin d'une représentation, pour vous laisser partir dans tout l'épanouissement de la gaieté.

Celui qu'il faut garder, c'est Truf, le désopilant pique-assiette qui paie largement leur hospitalité à M. et Mme Pouf par ses intarissables folies. Par malheur, Truf, en même temps qu'il amuse les maîtres, courtise les bonnes, et cette circonstance amène presque une irréparable brouille. Sous le coup des reproches qui lui sont adressés à ce sujet, Truf est part en claquant les portes. Le ménage Pouf, cons terné, va recruter au bureau de placement voi sin la plus séduisante soubrette que bureau ait jamais placé. Truf, revenu fortuitement, es reconquis à jamais et c'est le bonheur du rable qui s'ouvre en perspective pour tous.

C'est par cette amusante folie que se ter mine le spectacle.

Si tous les auteurs ont droit à la reconnais sance du public pour ces quelques bonne heures de joie, les interprètes n'en sont pa moins dignes de leur côté, et les applaudisse ments n'ont pas manqué aux excellents comé diens qui ont rempli si parfaitement des rôle aussi divers: MM. Georges Linval, Robert Da vin, Jacques de Féraudy, Flandre, Bénédict Henri Roy et Marche, ainsi que Mmes Suzann de Behr, Délia, Viette, Louise Koch, Luci Touchais et Nelly Turner.

N'oublions pas, ce serait d'une noire ingra titude, d'adresser éloges et remerciements M. Bellière qui organisa aussi parfaitemen qu'il est possible cette intéressante soirée e s'y dépensa, juqu'aux moindres détails, ave une activité et une intelligence auxquelles n pouvait répondre que le plein succès qui a ét obtenu.

Nous espérons que cette excellente soirée n fera que ressortir aux yeux de tous l'intéres sante initiative des Cadets de France, et que l marche ascendante de cette jeune Société v s'accentuer encore par de nouvelles et signifi catives adhésions.



PERLE ADMINISTRATIVE

Quatre heures.
— Encore un peu de patience, mesdames et messieurs, je suis à vous dans un instant.

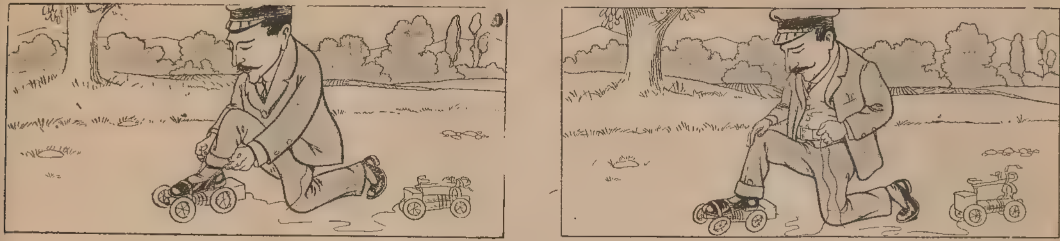
— Enfin, ça y est! j'ai trouvé mon erreur d'addition!... mais, mesdames et messieurs, vous pouvez partir la caisse ferme à cinq heures.

MUSSET ET RACHEL

Alfred de Musset a enfin sa statue et sur cett place du Palais Royal qu'il aimait d'une affec tion quasi-puérile.

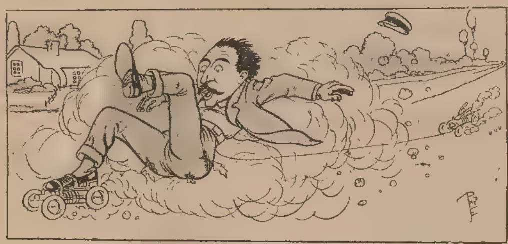
Il aura attendu un bon demi-siècle que se admirateurs voulussent bien couler son imag dans le marbre de l'immortalité. Mais, n'est ce pas, mieux vaut tard que jamais.

Le poète des *Nuits*, qui fut si longtemps l poète des soirées littéraires, n'était guère es timé des grands parnassiers de son époque Lamartine le dédaignait et Victor Hugo feigna de l'ignorer. Il est vrai que les « nourrisson des Muses » n'ont jamais été tendres pou leurs rivaux. Corneille disait de Racine « C'est un poète, mais ce n'est pas un poèt dramatique »; Lamartine, qui venait de lire le *Châtiments*, s'écriait, après le premier enthou siasme : « Tout de même, six mille vers d haine, c'est beaucoup »; et Leconte de Lisle cet admirable styliste, rencontrant sous le galeries de l'Odéon un jeune Pindare très ré pandu dans les salons, quoique inapte an hexamètres magnifiques, lui demandait : « Est ce que vous faites encore des machines ri mées? » Mais, revenons à Musset.



LOCOMOTION AUTOMOBILE

Avec les nouveaux patins à roulettes automobiles, on ne saurait trop recommander, lorsqu'on a chauffé le premier... ... de faire bien attention à ne pas mettre son moteur en marche...



... sinon il peut arriver de fâcheuses complications.

Il avait toujours considéré la superbe tragédienne Rachel comme l'incarnation même de la tragédie. La voyant, à ses débuts, vivement attaquée par des feuilletonistes dramatiques, il rompit des lances pour elle.

Rachel lui en avait gardé une vive reconnaissance. Elle lui commanda même une œuvre tragique; mais, inconstante et capricieuse, elle s'engoua vite d'autre chose. Le pauvre Musset avait déjà terminé son premier acte dont il était fort satisfait, quand il apprit que la célèbre actrice avait changé d'avis. Il ne lui fit pas un procès, comme Legouvé dont elle avait refusé de jouer la *Médée*; il ne lui en garda même pas rancune, puisqu'il avait coutume de dire, lui, le dilettante de toutes les musiques : « Sans Rossini et Rachel, ce ne serait pas la peine de vivre. »

Aussi bien, on sait combien Musset était généreux et combien sincère. On pourrait lui appliquer cette phrase qu'il met dans la bouche de Perdican : « C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil. »

Il avait été question de dresser, en face de la statue de Musset, la statue de Rachel. Le projet a été abandonné faute de fonds : il paraît que le marbre est très cher, cette année.

Jacques YVEL.

Nos Ecrivains au Concours général

Plusieurs de nos grands écrivains furent jadis lauréats du Concours général. En feuilletant les palmarès d'autrefois, on trouve notamment les noms de :

M. Abel Hermant, 1er prix de discours français (rhétorique), en 1878.

M. Pierre Decourcelle, 1er prix de discours français (classe de philosophie), en 1873.

M. Fabrice Carré, 2e prix, la même année.

M. Joseph Reinach, trois accessits, en 1873 également.

M. Jules Lemaître (lycée Charlemagne), 1er prix de discours latin (classe de philosophie), en 1872.

M. Paul Bourget, 2e prix de discours latin (classe de rhétorique), en 1870.

M. Maurice Bouchor, 1er prix de vers latins (classe de quatrième), en 1869.

M. Godefroy-Cavaignac, 1er prix de version grecque (classe de seconde), en 1868.

M. Léon Bourgeois, 2e prix de version grecque (classe de rhétorique), en 1868.

M. Emile Faguet, 1er prix de discours français (classe de philosophie), en 1866.

M. Casimir Périer, 1er accessit de discours français (classe de rhétorique), en 1865.

M. Gaston Jollivet, 1er prix de discours français (classe de rhétorique), en 1859.

M. Sadi Carnot, 1er accessit de discours latin (classe de rhétorique), en 1854.

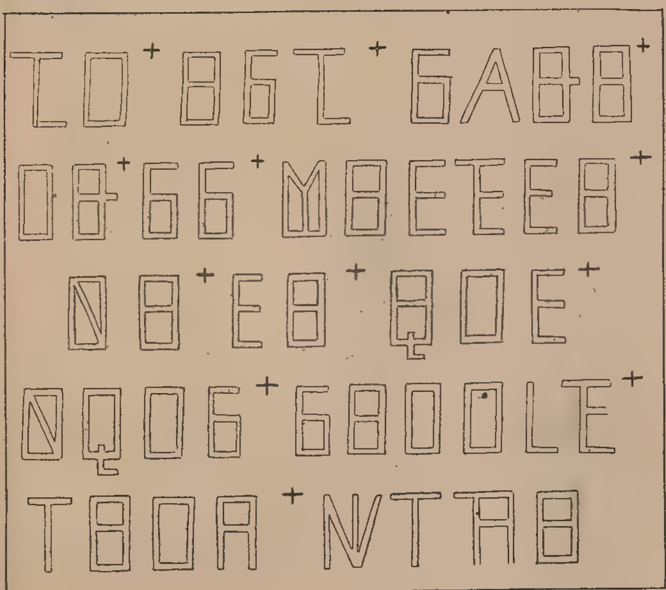
M. Francisque Sarcey, 1er accessit de discours français (classe de philosophie), en 1847; et 1er prix de vers latins, en 1845.

M. Edmond About, 1er prix de discours français (classe de rhétorique), en 1846; et 1er prix (classe de seconde), en 1845.

M. Louis Ulbach, 1er prix de discours français (rhétorique), en 1840.

M. Octave Feuillet, 2e prix, la même année.

On voit par cet aperçu forcément incomplet, que nos grands hommes ont commencé par être de bons élèves.



Grand Tournoi Multiforme

DEUXIÈME CONCOURS *(Première Série)*

Que cette inscription ne vous épouvante pas trop, chers lecteurs, bien que les caractères en semblent empruntés à quelque langue lointaine et rébarbative.

Ces lettres sont toutes en caractère romain, par conséquent bien connues de tous ; seulement, à chacune d'elles, Poindinterro s'est plu, pour embrouiller les choses, à ajouter un, deux, ou plusieurs jambages qui n'avaient aucune raison d'être, et qui donnent à ces lettres l'aspect d'inconnu que vous leur voyez.

Ce que nous vous demanderons, c'est de chercher à distinguer quels sont, justement, dans toutes ces lettres, les jambages utiles et ceux qui y ont été ajoutés. Comme vous voyez, ils se trouvent tous en blanc; il vous suffira donc de remplir en noir les jambages voulus pour former les lettres, telles qu'elles doivent figurer pour constituer la phrase écrite ici.

Dans cette phrase, les mots sont séparés par de petites croix.

Inutile d'ajouter qu'il faut choisir, dans tous les jambages marqués, un certain nombre d'entre eux, mais qu'il ne faut en ajouter aucun.

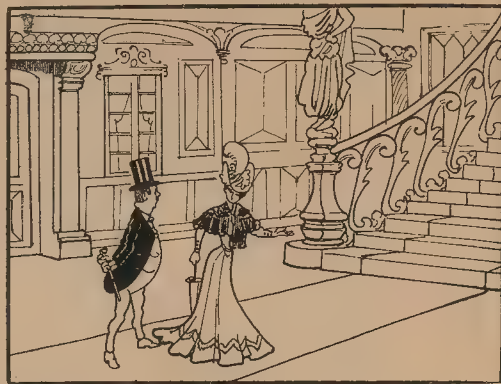
Prière de ne nous adresser la solution, que lorsqu'aura paru la douzième et dernière série du Tournoi, et d'y joindre le bon à détacher ci-dessous.

GRAND TOURNOI MULTIFORME
DEUXIÈME CONCOURS *(Première Série.)*
Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

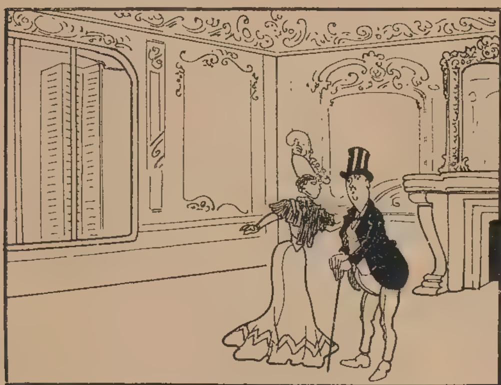
L'ÉCOLE DES MARIS



ELLE. — Ecoute, mon ami, tu es trop mal dans ce bureau pour travailler. Tu manques d'air et de confort. Aussi, pour te forcer à le quitter, j'ai donné congé.



ELLE (*quelque temps après*). — Enfin, j'ai trouvé quelque chose de magnifique. Le loyer est de deux mille francs, plus cher, c'est vrai, mais vois comme la maison a belle apparence, comme l'entrée est belle et l'escalier tapissé!



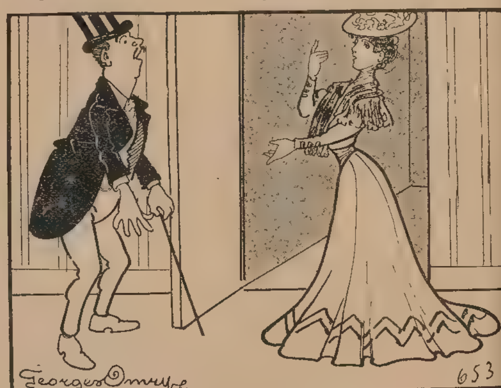
— La salle à manger et la cuisine sont comme je les ai toujours rêvées. Et ce salon, est-il splendide? Cela nécessitera l'achat de quelques tentures, je l'avoue, mais après je pourrai recevoir. Mme Lépate en crèvera de jalousie.



— Et admire ce grand cabinet de toilette. Il y a cet énorme placard où je pourrai ranger mes robes, sans crainte de les abîmer. Rien que cela vaut la peine de déménager.



— Tout y est grand et confortable. Il y a même ce beau réduit assez clair dont je ne vois pas l'utilité pour le moment, mais dont je trouverai bien moyen de me servir.



LUI. — Mais... et mon fameux bureau?...

— Tiens! c'est vrai. Je l'avais oublié! mais... j'y pense, ce beau réduit est tout indiqué. Tu y seras très bien. Il te faudra une lampe toute la journée, par exemple. Que veux-tu, il ne faut pas être à quelques sous de pétrole près, quand il s'agit de ton bien-être.







PETIT COURS DE MAINTIEN POUR PERSONNES RAPÉES

Saluez très légèrement, et même, pour plus de sûreté, ne saluez pas du tout, car un salut inconsidéré peut déranger de votre chapeau le papier que vous y avez mis, afin de le rétrécir.

Votre conscience peut être d'une propreté flamande. Eh bien ! néanmoins, évitez de marcher la tête haute, les fauxcols de maintenant s'effilochent si vite...

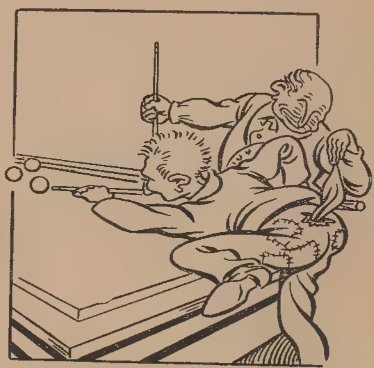
Et puis, par-dessus tout, évitez donc les affaires, vous pouvez tomber sur un adversaire au sang-froid rosse qui épluchera la façon même dont vous relevez son insulte.



Ne faites pas de zèle aux enterrements qu'il vous arrive de suivre, car, voyez-vous, il y a toujours des gens prêts à discuter l'âge de votre mouchoir.



Ne fumez pas, au moins dans certains endroits, on pourrait remarquer que vous achetez votre tabac par trop au détail.



L'écueil, pour vous, c'est le billard : fuyez-le avec prudence, car il y a certains coups que, seuls, peuvent jouer les gens qui ne reculent pas devant un pantalon tous les quinze jours.



Je sais bien qu'il est reposant de croiser ses jambes l'une sur l'autre, mais, voilà, il y a les semelles...



Et puis, ces semelles, vous pouvez les garder longtemps, parce qu'il vaut mieux, quand bien même vous le pourriez, ne pas tenter d'acheter des chaussures, il y a des demoiselles de magasin qui vous envoient de ces petites choses piquantes sur votre système de chaussettes...



Alors, direz-vous, si je ne puis faire aucune de ces choses si simples, je ne vois plus que le suicide ! ! ! Non, vous pourriez vous rater, et vous n'êtes pas sûr de pouvoir exhiber des dessous propres au pharmacien.



— Alors, monsieur, vous ne voyez pas l'emploi de mon poème?
— Je ne sais pas... essayez s'il est de la grandeur du carreau cassé.

DE NOS LECTEURS

Pas trop n'en faut.

(Extrait d'un poème du XIIIe Siècle.)

Trop de repos nous engourdit,
Trop de tracas nous étourdit,
Trop de froideur est indolence,
Trop d'activité turbulence,
Trop de finesse est artifice,
Trop de rigueur est cruauté,
Trop d'audace est témérité,
Trop d'économie avarice,
Trop de bien devient un fardeau,
Trop d'honneur est un esclavage,
Trop de plaisir mène au tombeau,
Trop d'esprit nous porte dommage,
Trop de confiance nous perd,
Trop de franchise nous dessert,
Trop de bonté devient faiblesse,
Trop de fierté devient hauteur,
Trop de complaisance bassesse,
Trop de politesse fadeur.

Pierre MANDAL.

Phil May affichiste.

Le caricaturiste anglais Phil May était un humoriste des plus fins et les anecdotes qui courent sur lui sont des plus nombreuses, et toutes très amusantes.

Une maison américaine de fruits conservés lui envoya un jour une lettre-circulaire, l'invitant, ainsi que bon nombre d'artistes anglais, à concourir pour le dessin d'une affiche destinée à faire de la réclame pour ses produits.

Un prix unique devait être décerné et tous les originaux non acceptés devenaient la propriété du négociant.

Phil May prit connaissance de la circulaire et répondit :

« A Monsieur le Directeur de la Compagnie des Fruits conservés de...

« Monsieur, j'offre un prix de 2 fr. 50 au meilleur spécimen de fruits conservés, et serai heureux de vous compter parmi les candidats à ce concours. Vous voudrez bien envoyer une grosse de boîtes de chacun de vos fruits qui seront dûment examinés : ceux qui ne seront pas jugés dignes d'obtenir le prix deviendront la propriété du soussigné.

« J'ajouterai que le fret et les droits de douane à percevoir seront à la charge de l'expéditeur.

« Bien à vous.

« PHIL MAY. »

Cette lettre resta sans réponse.

H.-R. W.

Pêle-Mêle Connaissance.

— Le budget de la guerre correspond, e[n] France, à une dépense de 17 fr. 60 par habitan[t] et par an. La défense du sol coûte 17 fr. 30 [à] chaque Anglais, 15 fr. 70 à l'Autrichien, 8 fr. 6[0] à l'Italien, 7 fr. 60 au Russe.

— Le domaine de la couronne au Cong[o], propriété personnelle du roi Léopold, est di[x] fois plus grand que la Belgique et égal à deu[x] fois et demie l'Angleterre.

— Tout ce qu'ils ne connaissent pas est sus[-]pect aux Turcs. A la suite d'un empoisonnemen[t] criminel dû à la cocaïne, sa vente et son trans[-]port ont été rigoureusement prohibés dan[s] toute la Turquie. La douane ottomane a auss[i] refusé l'entrée d'une dactyle dans l'empire[,] l'inoffensive machine pouvant bien être un ins[-]trument meurtrier.

— Le docteur Richet a constaté que les chien[s] nourris de viande crue dépérissaient, tand[is] que ceux alimentés de viande cuite se son[t] sensiblement maintenus dans le même état. C[e] qui paraît infirmer les qualités attribuées à l[a] viande crue dans le traitement de la tubercu[-]lose.

— Combien de chauffeurs connaissent-ils [la] traduction littéraire de *H-P*, si fréquemmen[t] usité dans les conversations? H. P. — prono[n]cer *Hetchpi* — signifie *Horse-Power* qui ve[ut] dire force en chevaux-vapeur.

— La famille du défunt roi Christian de D[a]nemark présentait un curieux amalgame [de] religions. Le roi était protestant luthérien; [et] parmi ses enfants, l'impératrice douairière [de] Russie est orthodoxe; la reine d'Angleterr[e] anglicane; le roi de Grèce est luthérien, ma[is] ses enfants sont orthodoxes; le prince Wald[e]mar, qui épousa une d'Orléans, est luthérien [et] ses enfants sont catholiques. A la cour, le suj[et] religieux était banni des conversations.

— Les privations de la faim sont relativ[e]ment moins nuisibles que les excès en nourr[i]ture. Quantité de médecins en ont fait [la] remarque. La surabondance alimentaire pr[o]voque une foule de maladies dont l'ensemb[le] précipite l'arrivée de la sénilité. Tandis q[ue] les classes pauvres sont décimées par l'alco[o]lisme, les riches paient leur douloureuse co[n]tribution à l'albuminisme.

— C'est Guy de Maupassant, le célèb[re] romancier, qui a trouvé cette appellation co[m]mode de *petit-bleu* pour les télégrammes. [Le] petit bleu a fait sa première apparition da[ns] la littérature avec *Bel-Ami*; et cette expressio[n,] acceptée de tous, a fini par conquérir la gra[nde] administration elle-même.



RÉPÉTITION MOUVEMENTÉE

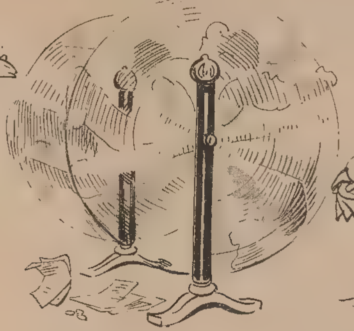
M. Candidat répète devant la glace son discours électoral.
— Chers concitoyens, je me présente devant vous en toute simplicité.

Ce n'est pas moi qui enverrai des coups dans les jambes de mes concurrents.

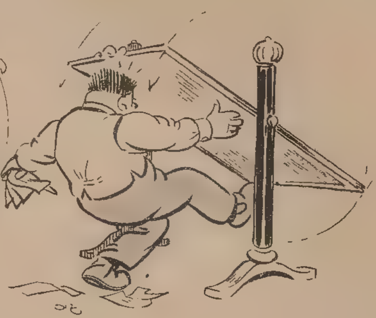
Foin des grands mots creux qui ne sont que des balançoires.



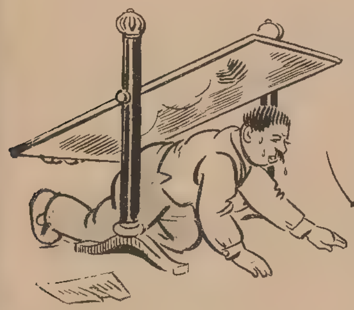
Je ne suis pas de ceux qui nagent entre deux eaux et restent suspendus entre les partis de peur de se compromettre...



... ou qui tournent comme des girouettes au gré du vent de la politique.



Je foncerai droit sur les ennemis du progrès, frappant toujours à la tête.



Jamais vous ne me verrez m'aplatir et ramper devant les puissants du jour.



Aux urnes donc, citoyens, j'attends avec confiance vos suffrages, maintenant que vous me connaissez...



... et qu'entre nous la glace est rompue!...

— Des philatélistes ont demandé si, par suite le l'abaissement du tarif postal, le timbre à 0 centimes rouge pourra changer de couleur. ion : nous sommes liés par la convention internationale de 1897 qui veut que le timbre de 0 centimes soit rouge et celui de 25, bleu.

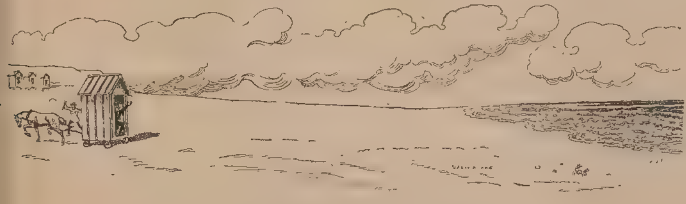
— Dans les mines transvaaliennes, où les travailleurs blancs se sont vu évincer peu à peu par la main-d'œuvre chinoise, les asiatiques, nourris et logés par les compagnies anglaises, disposent d'une salle de bain par équipe de neuf hommes.

A. S.



UNE GRANDE DÉCOUVERTE

Le Vieux Savant. — A l'ombre de cette cabine, je serai mieux à mon aise pour examiner le raz de marée.



— La mer qui descend au lieu de monter!.... quelle chance!... tous les calculs de mon collègue de l'observatoire sont faux.

RÉSULTATS
DU
Concours du Damier de Poindinterro.

Le succès de ce Concours a été formidable, et nous sommes heureux de constater combien nos lecteurs y ont pris de plaisir.

Notre dernière série présentait, dans la dernière colonne de certains numéros, une erreur typographique qui rendait impossible la formation de certains mots. Nous n'avons, en conséquence, pas tenu compte de cette colonne dans le jugement des résultats. Lorsqu'un mot présentait un ou plusieurs anagrammes, nous avons considéré comme bon chacun d'eux.

Voici les noms des lauréats auxquels sont échus les prix, parmi les chercheurs fort nombreux dont les solutions étaient entièrement exactes :

1er Prix : M. Pierre Sucher, 19, rue Couronne, à Clermont-Ferrand, qui gagne *une bibliothèque-vitrine en noyer ciré.*

2e Prix : M. André Villain, 44, rue Olivier-de Serres, à Paris, qui gagne *une belle garniture de cheminée, bronze doré.*

3e Prix : Mlle Marie-Thérèse Bonnet, 5, rue Grignan, à Marseille, qui gagne *un bon à lots du Crédit Foncier.*

4e Prix : M. Maurice Darmenton, 19, Grand'Place, à Arras, qui gagne *une montre en argent.*

5e Prix M. Lucien Devevey, 37, rue Greneta, à Paris, qui gagne *une jumelle de théâtre.*

Du 6e au 10e Prix, gagnant *une montre en acier bruni :*

M. Segoufin, 8, rue Barthélemy, à Paris; M. Léon Savary, à Forges-les-Eaux; Mlle Solvins, villa Belgica, à Saint Raphael (Var); M. Raymond Roger, 60, rue Victor-Hugo, à Tours; M. P. Gautier, pharmacien, à Bégard (Côtes-du-Nord).

Du 11e au 15e Prix, gagnant *une boîte de couleurs aquarelle :*

M. Bacquart, 8, rue du Prince-Eugène, Le Havre Mlle Albers, 24, rue Raspail, à Alfortville (Seine)

M. G. Bertrand, 60, boulevard Vauban, à Lille; M. Fabre, cafetier, place Soult, à Castres (Tarn); M. C. Rosnoblet, 36, rue Besson-Basse, à Lyon.

Du 16e au 20e Prix, gagnant *une boîte de compas :*

M. A. Capron, 94, avenue de Rigny, à Bry-sur-Marne (Seine); M. Lagneau, 18, rue du Pont-de-la-Gare, à Lyon; Mlle Berthe Perrin, 2, rue de France, à Grenoble; Mlle Jeanne Goussel, 7, rue Louviot, à Melun; M. Charles Cassignol, bourg Saint-Andéol (Ardèche).

Du 21e au 25e Prix, gagnant *un cachet bronze, figurine d'art :*

M. Ed. Baud, 9, rue de l'Arc, à Marseille; M. R. Gary, 22, rue de la Pomme, à Toulouse; M. l'abbé Sontag, Le Houlme (Seine-Inférieure); M. E. Koch, instituteur, 60, rue d'Allemagne, à Paris; M. H. Midoc, 2, rue de l'Eglise, à Mézières (Ardennes).

Du 26e au 30e Prix, gagnant *un canif en argent :*

M. A. Coste, 19, rue de Russie, à Nice; M. A. Thiébaut, adjudant au 3e tirailleurs, à Bône (Algérie); M. L. Moreau, 42, rue des Buissons, La Garenne-Colombes (Seine); M. A. Lemaire 50, rue du Vieux-Faubourg, à Lille; M. H. Callégari, à La Haye-du-Puits (Manche).

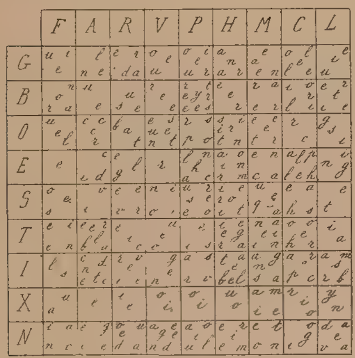
Du 31e au 35e Prix, gagnant *un signet ouvre-lettres :*

M. A. Bourgneuf, 58, rue Boisnet, à Angers; M. Crousse, 9, rue Pélissier, à Oran (Algérie); M. F. Bataille, 1, rue Sully, à Tours; Mme Rey, place du Foirial, à Auch; M. J. Brussieux, à Brignais (Rhône).

Du 36e au 40e Prix, gagnant *un bloc-notes de poche :*

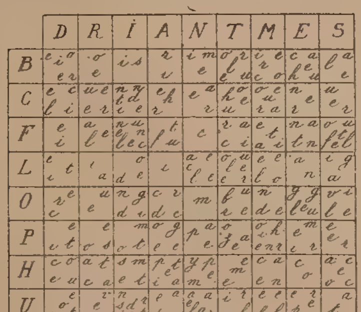
M. Proal, 39, rue Roux-Alphéran, à Aix-en-Provence; Mme Roth, institutrice, à Yzeure (Allier); M. le docteur E. Bagneris, 12, rue de la Grue, à Reims; M. Paul Remand, 14, boulevard Gambetta, à Nîmes; M. P. Collomb, rue Francis-Garnier, à Montpellier.

Voici les mots tels qu'ils devaient être placés dans les cases, en lisant par lignes horizontales :



Première série.

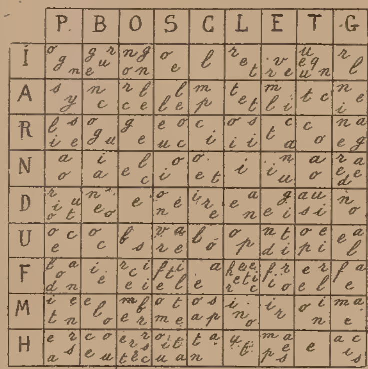
Figue — Angle — Regard — Vogue — Pirogue — Hangar — Ménage — Collège — Ligue — Forban — Aube — Rébus — Verbe — Presbytère — Herbe — Marbre — Colibri — Liberté — Foule — Accroc — Rabot — Ventouse — Propos — Histrion — Météore — Croc — Logis — Fée — Acide — Règle — Ver — Planche — Harmonie — Menace — Chapelle — Linge — Fosse — Avis — Revers — Vision — Prouesse — Histoire — Masque — Chasse — Leste — Feinte — Arbalète — Récit — Voûte — Piste — Héritage — Maintien — Cohorte — Lait — Fils — Accident — Rivière — Vigne — Parvis — Habileté — Magasin — Caprice — Lambris — Faux — Axe — Rixe — Voix — Poix — Houx — Maxime — Croix — Lynx — Fanion — Agence — Rondeau — Vendange — Poulain — Hermine — Menton — Coing — Lavande.



Deuxième série.

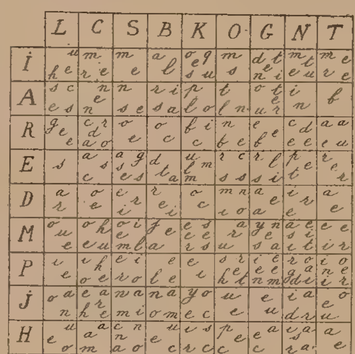
2e Série.

Déboire — Robe — Ibis — Abri — Nimbe — Trouble — Microbe — Ebauche — Sable — Déclic — Recrue — Incident — Arche — Nacre — Touche — Morceau — Encre — Sucre — Défi — Râfle — Influence — Affût — Nef — Trafic — Méfait — Enfant — Soufflet — Délit — Bail — Idole — Ail — Nacelle — Tourelle — Moelle — Elan — Signal — Décor — Roue — Indigo — Accord — Nom — Tourbe — Monde — Eglogue — Solive — Dépit — Repos — Impôt — Apogée — Nappe — Topaze — Morphine — Empire — Serpe — Douche — Rachat — Isthme — Apathie — Nymphe — Thème — Manche — Echo — Sacoche — Détour — Revue — Industrie — Audace — Naufrage — Treuil — Meuble — Epreuve — Saut — Danger — Refuge — Image — Argent — Neige — Tigre — Magie — Engeance — Singe.



Troisième série.

Poing — Brique — Oignon — Soie — Cil — Litre — Evier — Tunique — Gril — Pays — Banc — Oracle — Salle — Camp — Latte — Email — Tact — Gaine — Persil — Bourg — Orge — Source — Cric — Loisir — Ecart — Troc — Grange — Paon — Bain — Oncle — Soin — Conte — Lin — Ennui — Taon — Grenade — Produit — Bonde — Ode — Sonde — Cidre — Lande — Egide — Taudis — Gond — Porte — Bouc — Obus — Saveur — Clou — Loup — Enduit — Toupie — Gaule — Plafond — Bief — Orifice — Sifflet — Café — Lèchefrite — Effroi — Trèfle — Gaffe — Piment — Bémol — Ombre — Somme — Compas — Limon — Emir — Timon — Gamme — Phrase — Bouche — Orchestre — Souhait — Chant — Luth — Emphase — Thé — Gâchis.



Quatrième série.

Huile — Crime — Mise — Bail — Kiosque — Mois — Dignité — Minute — Ermite — Classe — Canne — Nasse — Rabais — Polka — Talon — Outrage — Nain — Bât — Grêle — Raccord — Rose — Broc — Brick — Borne — Berge — Cendre — Rateau — Sel — Accès — Sagesse — Debat — Kummel — Crosse — Grésil — Pente — Terre — Lard — Code — Désir — Bride — Dock — Domino — Adage — Diner — Date — Moule — Mouche — Sommeil — Jambe — Kermesse — Amour — Gymnase — Amnistie — Métier — Pile — Pioche — Espoir — Plèbe — Képi — Strophe — Empeigne — Poignard — Poitrine — Jalon — Jachère — Jasmin — Jambon — Jockey — Joue — Juge — Jardin — Joute — Houle — Hamac — Chausson — Bûche — Kirsch — Poche — Gâche — Harnais — Hâte.



Cinquième série.

Tableau — Cible — Corde — Galet — Lime — Sell[illegible] — Délai — Folie — Anse — Veau — Cabas — Ancr[illegible] — Bague — Quai — Sabot — Balai — Bocal — Va[illegible] — Bru — Crabe — Crin — Grain — Baril — Cris[illegible] — Lucre — Corail — Navire — Déluge — Débris — Cadenas — Dogue — Dinde — Sandale — Dalle — Bordure — Nid — Hune — Habit — Chou — Charge — Biche — Housse — Châle — Hochet — Houblon — [illegible] Revue — Bivouac — Cave — Vigueur — Hiver — Vi[illegible] — Vol — Violon — Niveau — Toux — Bêtise — Croûte — Tige — Bruit — Tasse — Halte — Tort — Nature — Fourmi — Brume — Chameau — Mago[illegible] — Mari — Essaim — Blâme — Nombre — Mont — Prune — Probité — Cap — Pagode — Puits — Pest[illegible] — Poil — Rapport — Pain.



Sixième série.

Hareng — Hameau — Bahut — Thon — Héros — Herse — Chien — Chose — Chute — Phare — Rag[illegible] — Massue — Abbé — Tarte — Monnaie — Carte — Main — Tarse — Cause — Plan — Rang — Moine — Bouton — Train — Cône — Ange — Nuit — Sang — Urne — Pointe — Degré — Mode — Bande — Dett[illegible] — Ordure — Douve — Rideau — Sonde — Deuil — Pied — Courge — Cime — Broche — Canton — Clo[illegible] — Chaise — Cuir — Casier — Ruche — Parc — Grill[illegible] — Rame — Bord — Rite — Store — Rente — Fru[illegible] — Soir — Course — Proie — Virgule — Morve — Bu[illegible]vard — Vautour — Voie — Vue — Voile — Vase — Vague — Preuve — Gale — Mule — Boule — Tuile — Colle — Ciel — Ville — Salon — Lune — Pulpe — Grille — Motif — Fable — Touffe — Force — Grief — Suif — Soif — Flux — Préfet.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTE[S]

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 11, du 18 mars 1906.)

(N° 43.) **CRYPTOGRAPHIE**

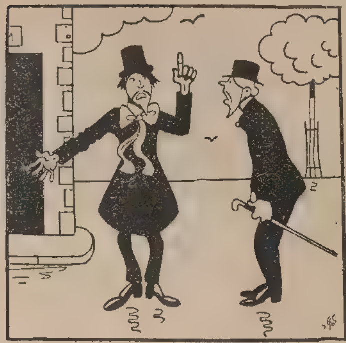
Okt mnvgkt thxg i cvgcxg lovt ihvohv[illegible] kvtkt ev hx ghdfk ik lovt ncvg okt cdf[illegible] gakvb ikjpcakxg dkiagkp mkggk jkpagk.

(N° 44.) **ANAGRAMME**

Plante rosacée — Devenue passionnée — Con[illegible]viées — Valeur qu'on met aux choses à vend[re] aux enchères — Ratissées avec un outil de ma[illegible]çon.





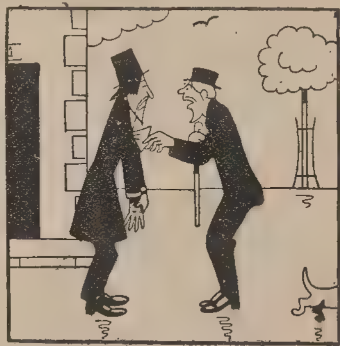


LOGIQUE

— As-tu de l'argent pour déjeuner?
— Non.
— Ni moi... mais attends, nous allons voir si je pourrais en emprunter à ma tante... suis-moi...

Les deux amis arrivent devant une maison d'où sort un jeune homme, l'air morose.

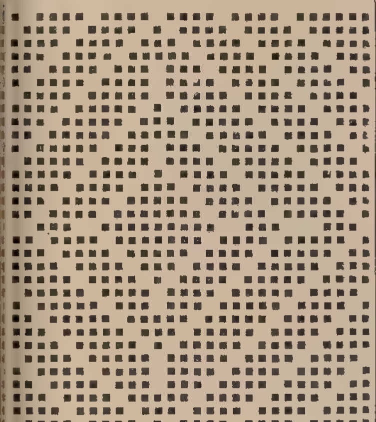
— Impossible, je ne pourrais pas emprunter de l'argent à ma tante...
— Mais, m'expliqueras-tu pourquoi tu m'as amené ici?... Comment, sans voir ta tante, tu peux savoir si...



— ... C'est bien simple, cette maison appartient à mon oncle... je suis venu voir son secrétaire pour être fixé. Il avait l'air triste. S'il avait l'air triste, c'est que mon oncle a crié après lui. Si mon oncle a crié après, c'est qu'il était de mauvaise humeur. S'il était de mauvaise humeur, c'est que ma tante lui avait flanqué la vaisselle à la tante... Si ma tante lui a flanqué la vaisselle à la tête, c'est qu'elle s'était levée du mauvais côté, elle m'enverra promener. Donc, rien à faire aujourd'hui.

(No 45.) LOSANGE ORNÉ, par Pinoto.

Pays d'Europe — Support — Chérit — Songe Aigrelette — Creusera lentement — Désavoue Ville d'Italie — Donne une seconde façon ıx terres — Consonne — Une des sept heures ioniales — Se moquer — Lagunes de la mer oire — Charge d'âne — Limon — Fosse — Qui a pas d'éclat — Blesse — Partie du végétal — onsistante — Dément — Partie d'un navire — oisson — Blêmes — Volcan — Durillons — ersonnage biblique — Démonstratif — Solide éométrique — Ancienne mesure — Rongeur — ersonnage biblique — Exister — Brille — ote — Voyelle — Siège — Liqueurs — Refus ûn dû — Rassembles — Touches — Connais Voyelle — Liste — Rendu compact — Dis-



iple d'Arius — Gros canard — Lac d'Amérique — Conduit — Fange — Paysage — Siège de roi — Consonne — Existeras — Dieu de l'amour — fariage — Principe de vie — Récipient — Partie du lait — Possessif — Finasser — Quadrupède — Récipient — Pronom — Tire le suc — ime — Rivages — Mamans — Paradis — Prolom — Voyelle — Bruits — Relâche — Ile anlaise — Ville d'Autriche — Paysages — Nom é grands-ducs de Russie — Voyelle — Humeur amère — Os des poissons — Exécuté — réposition — Nichée — Petit quadrupède — ert pour voler — Rivière de France — Herbe auchée — Consonne — D'une manière convenable — Se précipite — Adverbe — Fille de Cadmus — Souveraine — Conjonction — Pointe — Partagea — Raconta — Serré — Pronom — nduite de mie de pain — Personnage biblique — Berger — Enduit métallique — Desséchée — Note — Voyelle — Gros chien — Montagne — Concordera — Plante — Agents de la sensibilité — Consonne — Durillon — Rôti — Protection — Pose — Vain — Consonne — Mince — Au monde — S'approprier — Instruments pour ouvrir — Parties arrondies d'un organe — Consonne — Pronom — Général français — Qui suit sottement la mode — Facteur de pianos — Marque la réitération — Légume — Article — Larcin — Canard — Va derrière — Vieux — Est nécessaire — Faire venir à soi — A point — Héros troyen — Partie du sang — Est utile — Voyelle — Exécutés — Attachées — Ville d'Algérie — Poursuit une action en justice — Coupés très court — Démentis — Parties du corps — Hautains — Oiseau de basse-cour — Consonne — Greffe — Oiseau — Elément — Parcourt — Confiera — Adverbe — Consonne — Ville de Chaldée — Equipe — Récalcitrant — Ville du Gard — Entraves — Wagon — Démonstratif — Se divertit — Département — Bandelette de linge — Possessif — Troisième — Fardeau — Belle-fille — Noms de rois de Suède — Monarque — Assemblée — Consonne — Démentira — Marque la réitération — Crédule — Equivalent — Dieu des vents — Instrument pour garantir du feu — Dieux du foyer — Enduit métallique — Mis d'aplomb — Consonne — Choisis — Poète persan (1184-1291) — Se trompe — Ornements d'architecture — Choix — Hydrophobie — Consonne — Pronom — Etat de l'Indo-Chine — Fleuve de Russie — Elément — Appareil de lancement — Région de France — Met en ordre — Démonstratif — Abri — Possessif — Torrent de boue — Billet à ordre — Siège — Se tient sur l'eau — Consistant — Touches — Moderniste exagéré — Point cardinal — Bassin — Montagne — Ville de Suisse — Moitié — Qu'on ne trouve pas souvent — Quote-part — Agent du mouvement — Consonne — Astre — Vocifère — Plante ombellifère — Faiblesse — Choisie — Transpiras — Orne — Resté seul — Forces navales d'un Etat.

(No 46.) FANTAISIE ANAGRAMMIQUE
par 1, 2, 3.

Chercher les mots signifiant :

Malpropre — Légume — Erre — Pierre tendre — Parent — Canton — Amalgame d'étain — Parfait — Détruit — Surveillant — Jeu de cartes — Poisson — Ayant un avantage naturel — Nombre — Pli — Abjecte — Découvertes — Astuce.

Ajouter à chacun une lettre et anagrammiser pour obtenir les mots nouveaux signifiant :

Fleur printanière — Ladre — Note — Oiseaux migrateurs — Contrée de Grèce — Tissu de paille — Tambour — Fille de Tantale — A la suite — Pic d'une montagne — Acres — Base — Canton — Décorez — Aspiration — Alarme — Atelier — Parcourus de nouveau.

Les premières lettres, lues en acrostiche, donnent un proverbe. Les troisièmes lettres, lues de même, en donneront un autre.

(No 47.) LOGOGRIPHE DÉCROISSANT

Préciseras le sens d'un mot — Situé au milieu des terres — Perdra l'estime — Combattra une maladie — Rachètera — Planche épaisse — Objet servant à un jeu — Prénom — Petite branche que l'on plante en terre — Au canon — Pronom — Voyelle.

(No 48.) ACROSTICHE DOUBLE
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

× U L × E
× M I × R
× I L × E
× I S × E
× T I × R
× A R × E
× T R × S
× A U × E
× S E × R
× S A × S
× O U × E

Trouver onze mots horizontaux. Les ×, en acrostiche, donneront deux noms de fleurs.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

Injure corrigée.

Souvent femme varie...
Ce vieux proverbe est sot :
Toutes sont, je parie,
Fidèles au Congo.

E. L... à Victor Vaissier, 34, rue Drouot, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

Mlle E. Goussel. — Vous aviez oublié de donner votre adresse.

M. de Beaumont. — Il a ce droit, évidemment, mais il n'y a pas de raison pour qu'il ne paie pas la taxe en passant une écluse.

M. Jacquin. — C'est une constatation qu'on a faite bien des fois, mais l'Etat ne s'en trouble pas le moins du monde.

M. X..., à Malakoff. — Laissez couler un très mince filet d'eau sur la carafe; cette eau, tût-elle chaude, il se produit à la surface, une évaporation continuelle qui rafraîchit beaucoup l'eau de la carafe.

M. Lacoste. — Cela était considéré comme vrai autre fois, mais, vous ne l'ignorez pas, vérité d'aujourd'hui, erreur de demain.

M. Maindron. — Oui, vous avez raison dans les deux cas.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Coléoptère, à Andresy. — Il y a l'« Amateur de Coléoptères », guide pour la chasse, la préparation et la conservation, par H. Coupin, préparateur à la Sorbonne, 1 vol. avec 217 figures, 4 francs.

M. A. R., à Paris, demande aux lecteurs et abonnés du *Pêle-Mêle*, quels sont les meilleurs ouvrages publiés sur la guerre de 1870-1871.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

AVIS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Oues[t a] l'honneur de porter à la connaissance du pub[lic] qu'à partir du 1er avril, le train de nuit du ser[vice] de Paris à Londres, viâ Dieppe et Newhaven, par[tira] de Paris-Saint-Lazare à 9 h. 20 du soir au lieu [de] 9 h. 30, et de Rouen R. D. à 11 h. 25, au lieu de 11 h. [...] du soir.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Paris à Londres

viâ Rouen, Dieppe et Newhaven

par la gare Saint-Lazare.

Service rapides de jour et de nuit tous les jo[urs] (dimanches et fêtes compris) et toute l'année.

Trajet de jour en 8 h. 1/2 (1re et 2e cl. seulement)

Grande économie.

Billets simples, valables pendant 7 jours : 1re [cl.,] 48 fr. 25; 2e cl., 35 francs; 3e cl., 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour, valables pendant 1 mo[is :] 1re cl., 82 fr. 75; 2e cl., 58 fr. 75: 3e cl., 41 fr. 50.

Départs de Paris Saint-Lazare : 10 h. 20 ma[tin,] 9 h. 30 soir.

Arrivées à Londres, London-Bridge : 7 heures s[oir,] 7 h. 30 matin. — Victoria : 7 heures soir, 7 h[.] matin.

Départs de Londres, London-Bridge : 10 heu[res] matin, 9 h. 10 soir. — Victoria, 10 heures ma[tin,] 9 h. 10 soir.

Arrivées à Paris Saint-Lazare : 6 h. 40 soir, 7 [h.] matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Die[ppe] et vice-versa, comportent des voitures de 1re cla[sse] et 2e classe à couloir avec w.-c. et toilette ainsi qu[e] wagon-restaurant; ceux du service de nuit comp[or]tent des voitures à couloir des trois classes a[vec] w.-c. et toilette. La voiture de 1re classe à couloir [des] trains de nuit comporte des compartiments à c[ou]chettes (supplément de 5 francs par place). Les c[ou]chettes peuvent être retenues à l'avance aux ga[res] de Paris et de Dieppe moyennant une surtaxe [de] 1 franc par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur [de]mande affranchie, un bulletin spécial du service Paris à Londres.

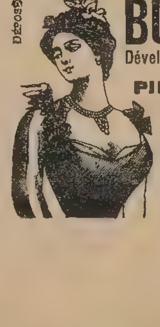
CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRAN[ÉE]

Le chemin de fer électrique du Fayet-Saint-Ger[vais] à Chamonix sera maintenu en exploitation pend[ant] tout l'hiver 1905-1906, pour le transport des voyage[urs] de leurs bagages et des marchandises à gra[nde] vitesse.

Des hôtels restent ouverts à Chamonix toute l'an[née].



LE MONARQUE ANTHROPOPHAGE. — C'est sans doute ça, sidi, que vous appelez un homme-sandwich?



12e ANNÉE — N° 19. 10 Centimes 13 MAI 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

LA PAILLE ET LA POUTRE, par VALVÉRANE.



Le Député (*écoutant le boniment du charlatan*). — Il est curieux que de pareilles bourdes prennent encore!

LE RETOUR DU GLOBE-TROTTER

Après avoir passé dix ans chez les Peaux-Rouges, — il en reste encore une soixantaine à l'état sauvage, dans les Montagnes-Rocheuses, — je me décidai à revenir en France.

J'étais quelque peu dégoûté des Apaches, qui s'étaient amusés à me scalper et à me couper les oreilles. Aussi, trouvant l'Amérique par trop dangereuse, je fis voile vers l'Europe, en me disant tout joyeux :

— Au moins, là-bas, dans le pays de la civilisation, de la lumière, de la concorde et de la fraternité, je n'aurai pas à redouter de pareilles avanies... Vive la France!...

Or, en arrivant à Paris, grande fut ma surprise d'apprendre, par la voie des journaux, qu'il y avait des tribus d'Apaches établies dans tous les quartiers, et qu'à partir de neuf heures du soir, nos grandes artères parisiennes étaient transformées en « sentiers de la guerre »...

Je m'expliquai alors pourquoi il n'y avait plus d'Apaches en Amérique : ces fiers enfants de la Prairie avaient émigré vers les attractions de la Ville. Ils avaient abandonné pour les chambres de nos hôtels borgnes, leurs wigwams ancestraux ; ils avaient lâché le tomahawk pour le « surin »... En un mot, ils s'étaient civilisés !

Je fus également très étonné de voir les rues sillonnées par un grand nombre d'autos.

Il y avait une douzaine d'années que j'avais quitté Paris : à ce moment-là (en 1894), une auto se dénommait encore une « voiture à pétrole », et lorsqu'il en passait une lourde, essoufflée et puante, les populations s'ameutaient...

Je trouvais la face des choses bien changée.

Malheureusement, je n'étais pas habitué à ces vitesses, si meurtrières pour le pauvre piéton. Mon éducation avait là une lacune : j'étais comme l'enfant qui ne sait pas... Bref, je n'avais pas la moindre notion du terrible danger que court celui qui ne court pas pour traverser une rue, même étroite et d'aspect désert !...

A peine étais-je sorti de la gare, que je fus renversé par une lourde Mercédès de soixante chevaux, qui me brisa onze dents, me cassa le nez, et me creva un œil.

Transporté à *Lariboisière*, avec ma valise et mon sac de nuit, je dus, pour avoir figure humaine, convoquer au bout de quelques jours, un oculiste, un rinoplaste et un dentiste.

Le premier me fournit un œil de verre; le second, un nez d'argent; et le troisième, un râtelier complet.

Ces trois articles étaient exécutés d'après les suprêmes perfectionnements de la prothèse moderne. La nature était si magistralement imitée, que l'œil de verre pouvait fort bien attraper une ophtalmie, que la nez d'argent n'était pas à l'abri du coryza, et que les dents étaient susceptibles de se gâter et de me faire souffrir, tout comme des dents naturelles !...

Je fus émerveillé.

Par la même occasion, je fis venir, histoire de m'embellir un brin, un auriculiste et un artiste capillaire, qui eurent vite fait de me poser, l'un, une paire d'oreilles avec tympans artificiels et résonnateurs brevetés, l'autre, une perruque dernier cri, qui n'était réfractaire ni à la teigne, ni à la pelade, ni à la calvitie !...

Toutes ces réparations terminées, je pus enfin sortir de *Lariboisière*, le nez au vent, l'œil conquérant et le sourire aux lèvres.

Ma valise d'une main et mon sac de nuit de l'autre, je me mis en quête d'un logement confortable.

Hélas !... En traversant l'avenue de l'Opéra, je fus soudainement télescopé par une Mars de cent chevaux qui montait vertigineusement vers les boulevards !

J'eus les deux jambes broyées.

L'auto disparut comme un songe et l'on m'emporta à la *Charité*.

Une heure après, l'interne de service m'emputa sans me demander mon avis. De mes deux fémurs, jadis florissants et combien ingambes ! il ne me resta plus que d'humbles moignons.

Désormais, j'étais cul-de-jatte.

...Mais, grâce à un orthopédiste de génie, j'évitai la honte et l'humiliation d'être obligé de ramper comme un vermisseau.

Pour un superbe *globe-trotter* de mon envergure, la perspective de marcher toute sa vie sur des roulettes, avec ses mains en guise de moteur, était chose fort saumâtre !... Par bonheur, on put me confectionner une paire de jambes articulées, en bois des îles, avec rotules sur billes, mouvement incassable, frein pneumatique et pieds nickelés...

Quand je sortis de l'hôpital, portant ma valise et mon sac de nuit, j'avais peut-être la dégaine un peu raide, mais enfin je marchais au niveau de mes concitoyens. Je n'avais qu'à mettre une goutte d'huile ou une once de cambouis dans mes articulations, et cela irait tout seul !...

Chose étrange : je constatai que j'avais grandi... Mes échasses postiches étaient plus longues que celles que la Nature m'avait données et que l'Industrie m'avait fait perdre, j'y gagnais un pouce de taille. Cela fait toujours plaisir.

Pour m'habituer à ce nouveau mode ambulatoire (à coup sûr moins commode que le précédent, dont je m'étais servi jusqu'alors sans anicroche), je m'en allais *pedibus cum jambis*, lorsque j'eus la malencontreuse idée de traverser l'avenue des Champs-Elysées, avant d'être assuré que mes jambes neuves ne me trahiraient pas.

Fatale imprudence !

Au beau milieu de la chaussée, je fus pris — si j'ose m'exprimer ainsi — d'une crampe.

Ladite crampe détraqua mon mécanisme et m'immobilisa en une panne imprévue et soudaine, à six pas d'une Richard-Brazier de vingt-quatre chevaux, qui accourait à la vitesse d'un obus...

Je n'eus que le temps de murmurer :

— Flûte !

Et, tamponné par l'énorme voiture, je fus projeté au loin, presque aussi rapidement que si, au lieu d'être un homme, j'eusse été un météore...

Dans ma chute, je me cassai le bras gauche en dix-huit morceaux; ma valise eut le flanc perforé, et mon sac de nuit se fit des lésions internes... Ramassés, pour ainsi dire, à petites cuillerées, nous fûmes admis tous trois d'urgence, à l'hôpital *Beaujon*.

Je n'en sortis que quatre mois plus tard, muni d'un faux bras en caoutchouc, avec lequel je pus donner impunément des poignées de mains à tout le personnel... Le mécanisme était si subtil, qu'il m'eut permis, au besoin, d'exécuter sans accroc, une sonate sur la harpe, ou même de *faire* les porte-monnaie dans les poches de mes voisins !...

... Cela n'empêcha pas un coupé électrique, qui s'amenait tranquillement, en père Panhard, de me renverser au coin de la rue Royale et de me passer sur l'abdomen...

Résultat : Je dus encore me faire enlever, à l'*Hôtel-Dieu*, quatre à cinq mètres d'intestins, sans parler de mon péritoine hors d'usage, qu'on remplaça par un ventre en argent...

— Ah ! bien, cette fois, je suis complet, me dis-je avec satisfaction le jour où je remis le pied dehors... Vive Paris, décidément !... Il n'y a qu'à Paris qu'on puisse trouver tous les ustensiles dont on a besoin pour vivre !... Et si je perds mon âme ou ma conscience, un de ces jours, je ne serai pas en peine d'en acheter : c'est une marchandise courante ; et cela me coûtera peut-être moins cher que ma perruque ou mon râtelier !...

Là-dessus, je m'assis sur un banc — (qui, entre parenthèses, était fraîchement peint) — et je me mis à récapituler, pour voir toutes les dépenses que j'avais consacrées aux embellissements et réparations urgentes de mon individu.

En voici le compte détaillé :

Un œil de verre (cristal de Bohême), avec nerf optique, rétine extra-sensible	300 fr.
Un nez en argent, fosses nasales dernier modèle, pose comprise. . .	508 »
Trompe à soufflet, avec anche de rechange.	70 »
Un râtelier complet, avec grand palais muni de papilles gustatives, dents putrescibles.	560 »
Une paire d'oreilles en peau de daim, tympans artificiels, résonnateurs breveté, etc.	834 »
Une perruque, cheveux châtain clair, cuir chevelu garanti naturel. . .	250 »
Un demi-kilo de pellicules extra, stérilisées.	18 »
Une paire de jambes articulées. . .	1.200 »
Un bras automatique, main souple, doigts déliés, article de précision .	800 »
Un ventre en vieil argent damasquiné, imperforable, boulons mobiles. .	950 »
Total.	5.490 fr.



— Elle est pieds nus, si j'arrive au parterre de chardons avant qu'elle m'attrape, je suis sauvé.



LE CYCLE SOCIAL

L'Ouvrier. — Monsieur l'industriel, une augmentation ou je fais grève.

L'Industriel. — Monsieur l'entrepreneur, la main-d'œuvre augmente de prix, vous me payerez les matériaux plus cher.

L'Entrepreneur. — Monsieur le propriétaire, tout augmente, vous me payerez les maisons plus cher.

Le Propriétaire. — Monsieur l'ouvrier, le prix des maisons augmente, vous me payerez votre loyer plus cher.



— Quand il y a de la brouille ici, c'est toujours à cause de ma pipe... Si je ne fumais pas il n'y aurait jamais le plus petit nuage entre ma femme et moi.

AVIS

Pour satisfaire au désir souvent exrimé par nos lecteurs, nous avons dopté, pour la publication de nos oncours, un procédé qui permettra e nous adresser les solutions de ces oncours et les bons à détacher qui oivent les accompagner sans qu'il oit besoin de détériorer le corps du ournal.

Les Concours et jeux d'esprit paraîont dorénavant sur une feuille sépa-'e, ce qui permettra à tous de con-rver intactes toutes les pages et 's gravures.

Pêle-Mêle Causette

Un chroniqueur faisait remarquer dernièrement que, dans les professions de foi s candidats députés, il n'est jamais queson que de l'intérêt du pays. A en croire ux qui aspirent à représenter leurs contoyens au Parlement, tous ne sont animés ue du désir de rendre service à leur patrie. as un seul ne brigue les suffrages dans un ut personnel. Ce mensonge est tellement urant et admis, qu'on serait tout surpris : lire sur une affiche quelque chose dans goût-ci :

« Citoyens! Mon ambition me pousse à chercher la situation enviable de membre la Chambre des Députés. J'espère que ous voudrez bien, par votre vote, exaucer t ardent désir, et je vous promets de vous ouver ma reconnaissance en défendant de on mieux vos intérêts. »

Si un candidat osait parler avec cette franchise, on serait tenté de le tenir pour fou, et l'on s'abstiendrait de voter pour lui. Pourtant, il n'aurait exprimé qu'une vérité universellement connue. Qui donc se laisse prendre aux protestations de désintéressement qui couvrent les murs? Personne! Alors, pourquoi les formule-t-on ?

Parce que cela est absolument indispensable pour obtenir le poste convoité. Ce mensonge ne trompe personne, c'est entendu, mais l'électeur l'exige quand même, et il faut le lui servir.

Cela tient à un trait particulier du caractère humain, et plus spécialement du caractère français ; nous voulons qu'on nous dore la pilule. Par un besoin instinctif d'idéal, nous éprouvons une répulsion irraisonnée à l'égard de la vérité nue. Nous ne pouvons nous empêcher de l'habiller de nos illusions.

Il nous est agréable d'entendre un commerçant nous affirmer qu'en nous vendant sa marchandise, il n'a en vue que notre bien-être.

S'il nous déclarait que sa seule intention est de gagner le plus d'argent possible, nous lui tournerions le dos. Et pourtant, nous savons qu'il ne peut en être autrement.

Nous n'écrivons pas une lettre sans la terminer par l'assurance de nos sentiments les plus dévoués Et cette assurance, nous la prodiguons souvent à une personne qui nous est parfaitement indifférente Elle le sait, d'ailleurs, aussi bien que nous. Néanmoins, il lui faut cette attestation, sans laquelle nous passerions pour malappris.

Deux personnes appartenant à la même profession, ne peuvent s'adresser la parole sans user du vocatif « cher confrère ».

Ces *chers confrères* sont parfois des ennemis irréconciliables. Ceci donnerait de la saveur au mot *cher* dont ils s'abreuvent réciproquement, si l'on n'y était si habitué que cela passe inaperçu.

A la Chambre, le député qui monte à la tribune pour répondre à un autre, ne manque pas de parler de son *honorable* collègue, dût-il insinuer, par la suite, que cet *honorable* est la pire des canailles.

Et il n'existe pas un journal qui n'ait à cœur le bonheur de ses *chers* lecteurs, et dont tous les actes ne soient inspirés que du seul souci de leur être agréable.

Cela provient, je le répète, d'un besoin, et si j'en parle, ce n'est pas dans un but de critique, mais pour faire ressortir une curieuse idiosyncrasie du peuple français.

La flatterie et les compliments lui sont tellement nécessaires qu'il lui en faut, même s'il les sait dépourvus de sincérité.

A ne considérer les choses qu'à la surface, chacun pourrait se croire entouré de gens qui ne lui veulent que du bien. Et cette illusion, il la conserverait jusqu'au jour où il aurait besoin d'emprunter cent sous.

Fred Isly.

JEANNOT PHILOSOPHE

Jeannot est un philosophe à sa manière.

Il a remarqué que l'été les Parisiens émigrent vers la campagne et cela lui a suggéré la judicieuse réflexion que voici :

« Pas malins, les Parisiens, faut que chaque année ils quittent leur logis pour aller à la campagne.

« Si ces gens là étaient intelligents, pour ne pas avoir à se déranger, ils construiraient leurs grandes villes à la campagne. »



En Bretagne et en Normandie, l'envahissante et plate tuile rouge amenée par le chemin de fer, chassait le pauvre vieux chaume.

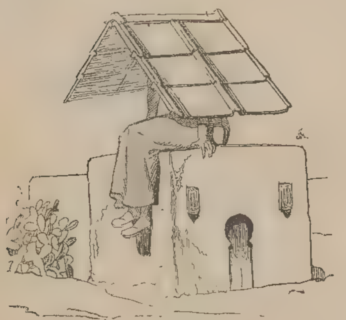


RIVALITÉ DES CHOSES

Sur les bords de la Loire, elle détrônait la vénérable ardoise.



En Provence, elle évinçait peu à peu l'antique tuile grecque et le fronton à la génoise.



En Algérie, elle remplaçait avec désinvolture les terrasses mauresques en s'asseyant dessus.



On la vit s'implanter jusqu'aux plus lointains pays d'Extrême-Orient.



Mais au moment où elle croyait régner sur le monde, elle-même, dans les grandes villes, fut impitoyablement chassée par le zinc brutal.

UN JEUNE SALOMON

Salomon, qui s'était rendu célèbre par l'ingéniosité d'un jugement, n'eût pas désavoué le petit faubourien, héros de l'aventure suivante :

Le gamin possédait un chien auquel il était attaché de toute son âme. Or, ce chien, il le perdit un jour dans la rue. Son désespoir, on le devine, fut intense et il se livra à des recherches interminables pour retrouver son fidèle ami.

Le hasard le servit à souhait, car peu de temps après, passant sur les boulevards, il aperçut le chien conduit en laisse par un jeune snob.

Le premier mouvement de l'enfant fut de s'approcher du chien et de l'appeler par son nom. L'animal reconnaissant aussitôt son maître se mit à japper joyeusement, ce qui attira l'attention du propriétaire de la bête.

— Vas-tu laisser mon chien tranquille, cria-t-il sur un ton maussade.

— Ce chien n'est pas à vous, mais à moi, fit l'enfant, comme bien l'on pense.

Ce dialogue prononcé à voix haute produisit aussitôt un commencement de rassemblement.

— Il est facile de dire qu'un chien vous appartient, fit le snob. Autre chose est de le prouver.

— Votre chien sait-il faire le beau? vociféra le gamin, enhardi par la présence de la foule.

— Oui, répondit son interlocuteur.

— Sait-il donner la patte et marcher sur ses jambes de derrière?

— Parfaitement!

— Eh bien! ajouta le gamin, le mien ne sait rien de tout cela. Puisque le vôtre sait, faites-le lui faire.

Le snob rougit, se troubla et, sous les murmures qui commençaient à s'élever de la foule, il s'esquiva, abandonnant le chien et même la laisse aux mains du jeune faubourien.

UN NOUVEAU SYNDICAT A L'HORIZON

— Bob, si tu es bien sage pendant une heure, tu auras deux sous.

— Peux pas, m'man. Les statuts de notre *Union des enfants sages* ont fixé le tarif à cinq sous de l'heure.

Satisfaction.

La scène se passe à la grande épicerie E. Avexat. Mme Chabichon s'avance d'un air mécontent vers un employé :

— Dans le gâteau que je vous ai acheté dimanche dernier, j'ai trouvé une mouche à la place d'un raisin de Corinthe, dit-elle d'un ton de reproche.

— Cela ne fait rien, madame, répondit l'employé avec bonté, rapportez-nous la mouche et on vous mettra un raisin de Corinthe à la place.

INGÉNUITE

M. le curé de la Ferté-les-Pucerons clouait au mur du presbytère les branches rebelles d'un rosier grimpant, lorsqu'il aperçut sur la route le jeune Lecancre qui le contemplait avec curiosité.

Flatté de l'intérêt que l'enfant semblait prendre à sa besogne, le digne ecclésiastique se tournant vers lui :

— Eh bien, mon petit ami, lui dit-il, tu voudrais peut-être aussi apprendre à faire un peu de jardinage?

— C'est pas ça, m'sieu le curé, répondit ingénument Lecancre, mais je voudrais b entendre ce que dit un prêtre quand il donne un coup de marteau sur les doigts.

LE CRITÉRIUM DE LA POPULARITÉ

M. Fallières, le sympathique Président de R. F., se promenait, de long en large, dans s cabinet de travail. Un pli soucieux barrait s front. Et il murmurait des paroles à v basse.

Son secrétaire le regardait, étonné, se dema dant quel trouble assombrissait le visage, d' dinaire souriant, de son chef.

Soudain, le Président s'arrêta, et s'adress à son secrétaire :

— Ai-je, dans les réceptions officielles, co mis quelque impair qui pèse sur mes des nées? demanda-t-il.

— Aucun, monsieur le président, répon le fonctionnaire.

— Ai-je encouru le ressentiment de la press

- Tous les journaux parlent de vous en t mes respectueux.

— Mon physique a-t-il le malheur de dépla aux foules.

On constate à l'unanimité votre bonhom souriante.

Mais alors!!!

— Alors quoi, monsieur le président?

Alors, pourquoi, m'étant promené hier à foire aux pains d'épice, n'ai-je aperçu que bonshommes à l'image du roi d'Angleterre, Napoléon, de M. Loubet, et aucun à mon e gie. Pourquoi?

Et, de plus en plus sombre, le préside continua d'arpenter son bureau.



CHARITÉ BIEN ORDONNÉE

Une catastrophe a jeté sur le pavé un pauvre père de famille. Le voilà paralysé, sans ressources, avec ses enfants. Va-t-il mourir de faim ?

Non. Sa détresse connue, de toutes parts des âmes compatissantes accourent et versent leurs aumônes dans un grand seau qui, bientôt, est entièrement rempli de pièces d'or.



Puis, de courageux sauveteurs font la chaîne pour faire parvenir aux malheureux le seau d'or...

... Et voilà comment il arrive...

COMMENT AUSSAC MARIA SA FILLE

Aussac a une fille, et cette jeune fille, si je puis l'appeler ainsi, a dépassé de quelques printemps son trentième anniversaire.

Aussi le banquier a-t-il résolu de ne plus tarder à lui trouver enfin un mari.

La difficulté consiste en ce que les prétendants se récusent dès qu'ils entendent l'âge de la demoiselle.

Aussac a alors adopté une tactique qui lui a réussi du premier coup.

Ayant jeté son dévolu sur un jeune homme, il le fit venir et lui tint ce langage :

— Je dois vous avouer que vous nous conviendriez pour époux et pour gendre, à ma fille et à moi...

— Mais, interrompit le jeune homme, quel est l'âge de Mlle Aussac ?

— Je vais vous le dire. Cependant, il est bon que vous sachiez auparavant que je donne à ma fille autant de fois dix mille francs qu'elle compte d'années.

— Quel âge a-t-elle ?

— Trente-cinq ans.

— Eh bien ! fit le jeune homme, j'accepte, quoique je la trouve un peu jeune.

LES MÉTIERS BIZARRES

Parmi les métiers peu répandus et, partant, peu connus du public, il en est de particulièrement curieux.

Je nommerai le *réparateur de timbres-poste.* Longtemps et sans me douter du métier qu'il exerçait, je connus un réparateur de timbres-poste.

Nous étions voisins de table, dans un petit restaurant de Montmartre.

Un soir de confidences, il voulut bien me révéler son identité et me conter son histoire.

Il commença par être simple garçon de peine chez un papetier. Cultivant avec amour le dessin à ses heures de loisir, un jour, las de pousser la carriole, il entra chez un antiquaire, montrant un certain talent à réparer les gravures anciennes. Puis il tâta de la miniature. Bref, le hasard voulut qu'un client lui montrât un timbre assez rare, dont une partie essentielle était effacée. Mon ami obtint qu'on lui confiât l'objet et, trois jours après, il rapportait, au client, enthousiasmé, le timbre absolument réparé.

Cet incident fit longuement réfléchir le futur réparateur de timbres-poste, qui vit se dessiner devant lui une nouvelle carrière.

Connu et estimé des grands collectionneurs, le réparateur de timbres-poste a su s'entourer des documents les plus divers. C'est, d'ailleurs, à force d'expériences, de tâtonnements et de mille essais, qu'il a réussi à trouver les encres spéciales et le papier le mieux approprié à ses réparations et reconstitutions.

Armé d'une loupe fort grossissante, fixée sur un coude articulé, l'artiste timbrophile, dédaignant la plume lithographique, se sert d'un pinceau très fin.

Lorsqu'il a amalgamé — à l'aide d'un secret à lui seul connu — au morceau de timbre qui lui est confié, la partie de papier manquante, il reconstitue fidèlement les filigranes, hachures, numéros, figures, emblèmes, etc., et rend ensuite un timbre net et irréprochable.

A ce métier de *rafistolage*, mon ami le réparateur de timbres-poste gagne en moyenne de vingt à cinquante francs par jour et travaille environ trois heures quotidiennement.

J'ajouterai qu'il n'a jamais voulu faire d'apprentis.

Jean Rosnil.



LA BIBLIOTHÈQUE PRATIQUE

Très commode la bibliothèque du docteur pour classer les volumes de médecine dans les cases correspondant aux différents organes dont traitent ces volumes.



JADIS ET AUJOURD'HUI

Autrefois, on arrivait au pouvoir à coups de canon.



Aujourd'hui, on y parvient de même. seuls les canons diffèrent.

Paysannerie.

Le père Mathieu veut ériger un moulin à vent sur une petite colline dans le voisinage d'un moulin qu'il y possède déjà, mais qui ne suffit pas aux commandes.

Mais le père Mathieu est long à mettre à execution son projet.

A un voisin qui lui demande la raison de ce retard, il répond :

— Hé! c'est que j'savions point s'il y aura assez de vent pour deux moulins.

Courrier Pêle-Mêle

La Semeuse.

Monsieur le Directeur,

Cette pauvre semeuse va, sans doute, encore faire parler d'elle. Jusqu'ici, ce sont surtout les sujets de critique qu'elle a semés, et comme le mieux est l'ennemi du bien, on s'est hâté de profiter de l'occasion du timbre à deux sous pour empirer encore sa triste situation. Après tout, elle pouvait encore aller telle qu'elle était et qu'est-ce que ça pouvait faire à la plupart que l'ombre fût du côté du soleil? A présent, pour éviter toute nouvelle cause d'erreur, on lui supprime tout, soleil, horizon, etc... Il était pourtant encore plus agréable de voir une femme marchant dans un paysage éclairé d'une façon même irrationnelle, que de la voir patauger sur un fond sanglant et épais comme cela sera désormais. Et puis, si on l'abandonnait pour un instant cette semeuse; elle ne méritait pas tous les malheurs qui lui sont arrivés, et la belle œuvre de Roty n'a guère gagné à se trouver vulgarisée sous des formes si diverses. Si on la laissait dormir un peu? La verrons-nous semer jusqu'à la consommation des siècles? Si maintenant nous passions à la moisson? qu'en dites-vous? L'allégorie pourrait être tout aussi belle. Et pu c'est une mesure indispensable, sans quoi éternel ensemencement finirait par être symbole décourageant et représenterait av trop de fidélité l'attente sans espoir de ta de belles choses promises (voir les programm électoraux actuellement affichés) mais jam récoltées. Qu'en pensent vos lecteurs? A qua l'apparition de la *moissonneuse*?

Recevez, etc.

E. GRANDIN (Paris).

A propos de la graphologie.

Monsieur le Directeur,

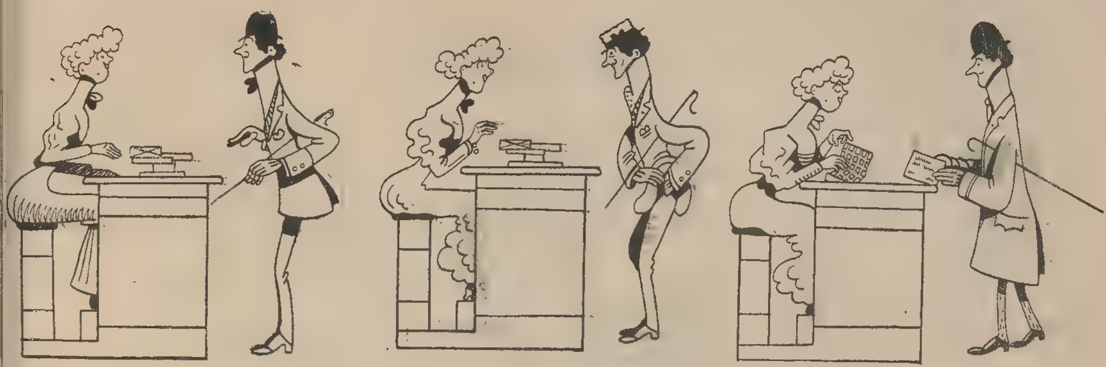
Ayant vu, à plusieurs reprises, votre jour s'occuper de graphologie, je me permets venir poser à vos lecteurs une questi qui s'y rattache certainement par similitu bien qu'il ne s'agisse pas d'écriture.

Messieurs les graphologues ont vite fait d' poser en bloc leur système et de le baser un phénomène physiologique qui, à la rigue peut sembler assez solide pour soutenir t l'échafaudage de leurs théories. Le cerve disent-ils, préside à tous les mouvements actes de la vie.

Le caractère, qui y a son siège, est donc app à influer d'une façon décisive sur toutes manifestations du mouvement, qui dépend du cerveau. Donc, quoi de plus plausible d'assimiler tel ou tel trait de l'écriture à t ou telle particularité du caractère. Très bi

Mais l'écriture n'est pas, que je sache, seule manifestation extérieure qui dépende l'impulsion du cerveau. Sans parler des inno brables travaux manuels, prenons deux de manifestations : le dessin et l'exécution mu cale. La première est graphique au même ti que l'écriture; la seconde est différente, m personne ne niera que c'est dans l'habileté la main que le virtuose trouve principalem ses *effets*.

Eh bien! est-ce qu'on peut reconnaître éga ment le caractère d'une personne d'après

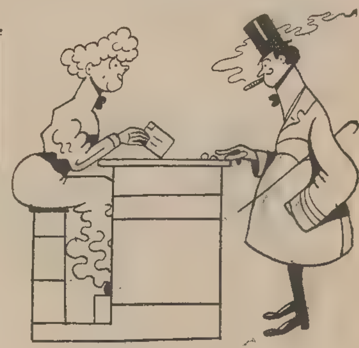


LE THERMOMÈTRE POSTAL

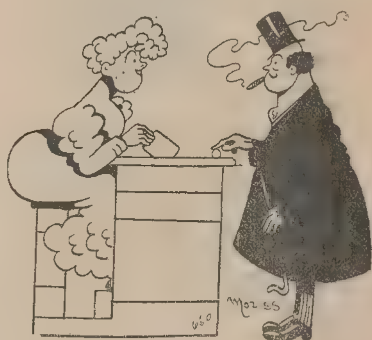
(*Hector écrit à sa fiancée.*)
— Cette lettre pèse-t-elle plus que le port, mademoiselle?
— Oh! oui, monsieur..., il faut trois timbres.

(*Hector écrit à sa femme au bout de trois mois de mariage.*)
— Il faut deux timbres, monsieur, la lettre pèse plus de quinze grammes.

(*Au bout de six mois.*)
— Un timbre à dix centimes, s'il vous plaît?



(*Au bout d'un an.*)
— Une carte-lettre, s'il vous plaît?



(*Après.*)
— Une carte postale, je vous prie?

ıçon dont elle exécute un dessin ou joue un ıorceau de piano? Pour être logiques, les ıêmes causes se trouvant en jeu, les mêmes ffets doivent se produire.
Peut-être la graphologie a-t-elle là un ıamp vaste et nouveau d'investigation. Pour ıoi qui n'ai jamais écouté qu'en hochant la ête les judicieuses explications et théories des raphologues, je me contente de me remémorer ertains faits dont je pus juger à l'époque déjà ointaine où je fréquentais les ateliers d'arstes.
J'ai connu parmi eux des fantaisistes écheelés, des boute-en-train drôles comme tout, rceurs et spirituels souvent, dont le dessin était le plus poncif, le plus pompier et le plus sage qu'on puisse imaginer, tandis que quelques bons jeunes gens, calmes et tranquilles comme Baptiste, par leur manière primesautière, outrancière et révolutionnaire, faisaient frémir leurs maîtres jusqu'à la racine des cheveux. J'ai moins connu les musiciens, mais j'ai idée que, parmi eux, le même fait, n'est pas rare.
Alors? Qu'est-ce qu'il faut en déduire?
Je sais, messieurs les graphologues, que je sors un peu de votre terrain, mais, encore une fois, il n'y a pas de raison pour que vos raisons ne soient pas applicables ici comme là.
Recevez, etc. SADINE (Paris).

MAISON PARISIENNE



SUR LE TOIT

LE CHAT. — Dans cette sale maison, on n'est jamais tranquille. Quel bruit infernal que celui de cette machine à coudre!

AU TROISIÈME

LA COUTURIÈRE. — Oh! ce moutard qui piaille en dessous. Est-il permis de déranger ainsi les voisins!

AU DEUXIÈME

LE PÈRE. — Satanée pianiste avec ses notes discordantes qui vous martellent le cerveau!

AU PREMIER

LA PIANISTE. — Allez donc faire de la musique avec un emballeur qui cogne toute la journée à vous briser le tympan!

AU REZ-DE-CHAUSSÉE

L'EMBALLEUR. — Si on m'avait dit, quand j'ai loué cette boutique que, du matin au soir, un chat, une machine à coudre, un bébé et une pianiste me déchireraient les oreilles, c'est moi qui aurait loué ailleurs.

LES BRACONNIERS DE CAFÉS

— N'ai-je pas laissé ma canne ici, hier soir? demandait Lapurée au garçon de la brasserie de la *Poule d'argent*.
— Non, m'sieur, répondit le préposé aux consommations, on n'a trouvé hier soir qu'un pardessus.
— Alors, ce sera mon pardessus que j'aurai oublié! répartit avec aplomb le client.

LES RESCAPPÉS



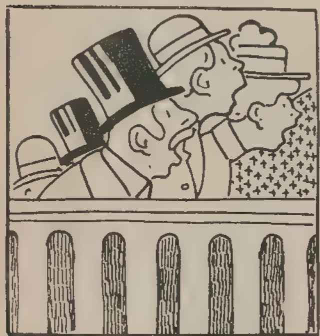
Sous la conduite de deux braves, quelques mineurs ont pu échapper à l'horrible catastrophe de Courrières; ils ont été félicités et décorés.



Mais, à côté d'eux, combien est-il de « rescappés » qui s'ignorent; comme, par exemple, ce veinard de receveur d'enregistrement, qui a encore ses bras et ses jambes maintenant que les inventaires sont terminés.



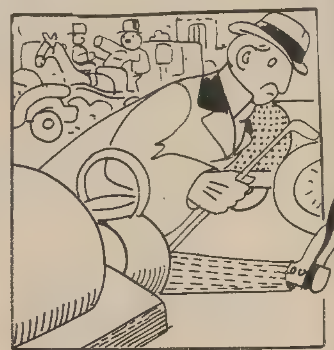
Voilà encore un autre « rescappé ». C'est un ancien employé des postes qui, après avoir passé son existence dans les bureaux de Paris, a pu arriver à la retraite sans avoir été atteint par la phtisie.



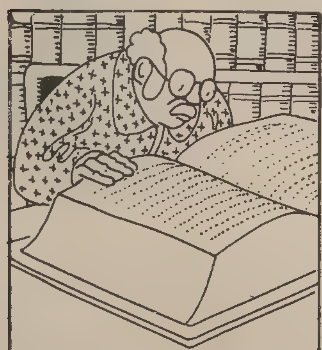
Voilà encore des rescappés; ce sont des voyageurs qui ont fait en Métro le voyage de la place de la Nation à la porte Dauphine, sans avoir tout à fait le temps d'étouffer.



Celui-ci a eu une entorse opportune qui l'a empêché de se rendre à la mairie le jour où il devait s'y marier : c'est aussi un « rescappé ».



Celui-là s'est promené à pied dans Paris; malgré les fiacres, les autos, les tramways électriques et à vapeur, il est encore d'un seul morceau. C'est un autre genre de « rescappé ».



Le « rescappé » représenté ci-dessus a lu, pendant quarante ans, les œuvres du grand Chose de l'Académie, et n'en est pas mort d'ennui; voilà un rescappage qui tient certainement du miracle.



La saison de la chasse, que ce soit au sanglier, au chevreuil, au lapin ou à tout autre bête, est surtout fertile en rescappés.

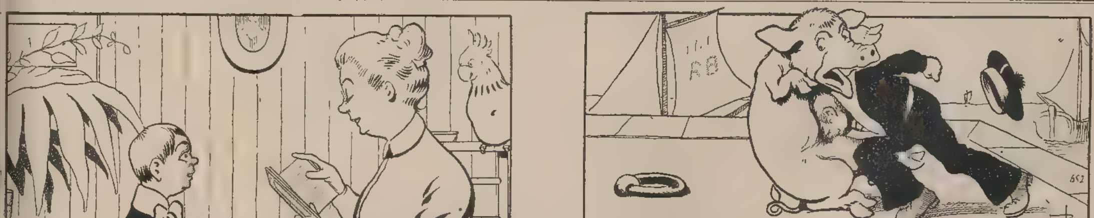


Enfin, il y a celui qui est arrivé à guérir d'une maladie qui a pourtant été soignée par un ou plusieurs médecins. Voilà un rescappé qui revient de bien loin, lui aussi, croyez-le...



ENFANTS MODERNES

— C'est toujours moi qui suis en retenue. Je vois où vous voulez en venir. C'est du chantage, n'est-ce pas. Tenez, voilà cinq cents billes et fichez-moi la paix.



SINGULIÈRE INTERPRÉTATION

Mme Dupont, *lisant*. — Le marin entra dans le port en s'écriant : « Je suis sauvé ! »

Toto Dupont. — Est-ce que ça n'est pas plutôt : Le marin entra dans le porc, qui s'écria : « Je suis perdu ! »



— Le pauvre chér homme! il avait les clefs dans sa poche, comment vais-je faire pour rentrer?!!



RÉFUTATION DOUTEUSE

— Je veux bien croire que ça fait la troisième fois que la savonnette de Madame disparaît de sa table de toilette... en tout cas, moi, je m'en lave les mains.

Modèles de Peintres

Le vernissage était, autrefois, une fête artistique, ce n'est plus, aujourd'hui, qu'une solennité mondaine; et l'élégante cohue qui s'y précipite s'occupe bien plus des toilettes nouvelles que des manifestations de l'art.

Il y a belle lurette que messieurs les peintres n'y viennent plus pour « vernir » leurs toiles et que les sculpteurs négligent d'épousseter leurs bustes.

Tout de même, ce jour-là, les modèles, radieux, se disent encore : « Le jour de gloire est arrivé. »

Les modèles de peintres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. On en parle un peu à la légère; on a tort, car ce sont des collaborateurs précieux pour les artistes.

Paul Baudry employait un certain Leclère, garçon très habile, qui trouvait lui-même les « mouvements » et les indiquait au maître.

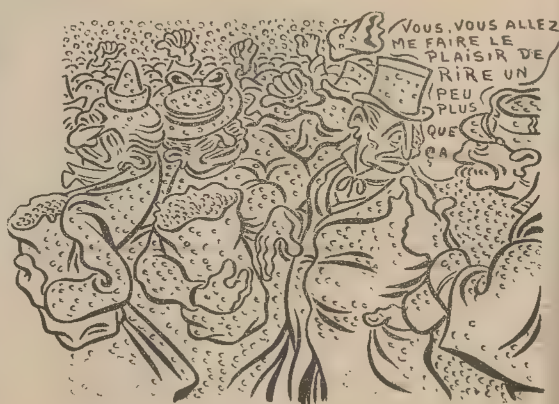
Lorsque Henner concourut pour le prix de Rome, avec ce sujet : *la mort d'Abel*, le petit modèle qu'il avait dans sa « loge », à l'École des Beaux-Arts, l'encourageait, lui répétait qu'il sortirait triomphant de l'épreuve.

ANARCHIE???...

L'anarchie, dit-on, fait d'inquiétants progrès. Et les âmes craintives tremblent devant cette affirmation qu'elles feraient bien mieux de controler. Car, quel peuple est, plus que nous, respectueux des choses établies, tellement respectueux même, que nous avons réglé administrativement les actes les moins politiques de notre vie privée.



Nous avons un jour par an, un seul, où nous avons décidé qu'il était nécessaire d'embrasser les nôtres et de vouloir du bien à notre famille.



Trois autres jours pendant lesquels on doit rire et se faire de petites farces entre inconnus, cela afin de bien se prouver que la fraternité n'est pas un vain mot. Quelqu'un se dérobant à cet usage se couvrirait de ridicule.



Qui serait anarchiste, sinon la classe besogneuse? Eh bien! la classe besogneuse a aussi son petit jour fixe par an où elle manifeste si elle a besoin de quelque chose.



Pendant un jour et trois soirs, nous devons manifester notre satisfaction d'être en République par tous les moyens.



Et à un certain moment de l'été, nous éprouvons tous, comme un seul homme, le besoin de changer d'air.



Enfin, nous avons établi un Jour des Morts où, de neuf heures à six heures, nous devons verser un nombre déterminé de larmes sur la tombe de nos chers disparus. Et après ça, allez donc encore parler d'anarchie !!!

— A votre place, lui disait-il, je mettrais à terre un bâton, celui dont Caïn se serait servi pour tuer son frère.

Henner écouta l'avis, et le bâton donna à sa composition un accent inattendu, du plus heureux effet.

Céveau, un scieur de long, fut longtemps le favori d'Ingres, qui l'avait choisi pour sa physionomie expressive, sa tournure athlétique.

L'illustre Géricault avait un nègre, Joseph, venu de Saint-Domingue à Paris pour figurer dans une troupe d'acrobates. Il le plaça dans son *Naufrage de la Méduse*.

Autrefois, le prix des modèles n'était pas très élevé. On les payait ordinairement à raison de trois francs l'heure. Mais, peu à peu, avec les exigences de la vie, les tarifs furent doublés.

Fini le temps où David d'Angers recueillait une petite mendiante qui lui servit de modèle pour sa statue de la *Jeune Grecque*.

Comme il lui offrait deux francs de l'heure, la pauvrette s'exclama : « Oh! monsieur est un prince, bien sûr! »

Quand une figure a obtenu, au Salon, un succès éclatant, comme la *Vérité*, de Jules Lefebvre, l'*Idylle*, de Henner ou la *Rosée*, de Carolus Duran, il n'est pas rare d'entendre plusieurs modèles se vanter de l'avoir posée.

Parfois, le modèle s'identifie complètement avec l'œuvre de l'artiste. Ainsi, la jeune fille qui posa la *Phryné*, de Gérôme, délaissa son nom de famille pour adopter celui de la célèbre Grecque. Et, non sans une nuance d'orgueil, elle disait à ses amies :

— Nous avons eu la première médaille.

Comme quoi, même chez les modèles, tout est vanité et rien que vanité. BULL.

L'industrie des diamants

La récente grève des diamantaires d'Anvers a mis en relief l'industrie des pierres précieuses, une des plus importantes de notre vieux continent.

Depuis le quinzième siècle, Anvers et Amsterdam sont les principaux centres de cette industrie de luxe. A Anvers, notamment, on ne compte pas moins de quatre mille moulins de polissage, et le total des exportations a atteint, en 1904, la somme ronde et importante de cent millions de francs.

Les lapidaires anversois taillent tous les gros diamants, mais leur spécialité est « la rose », surtout « la rose d'Anvers », à six et douze facettes, et « la rose couronnée », à vingt-quatre facettes.

Ces artisans sont actuellement plus de quatre mille. Et dans ce nombre ne sont pas compris les cliveurs, bruteurs et sertisseurs.

Quant aux salaires, ils sont assez élevés. Ainsi, un bon sertisseur gagne jusqu'à cent francs par semaine ; un simple apprenti touche de trente à quarante francs.

Les deux seules provenances du diamant brut sont l'Afrique du Sud et le Brésil.

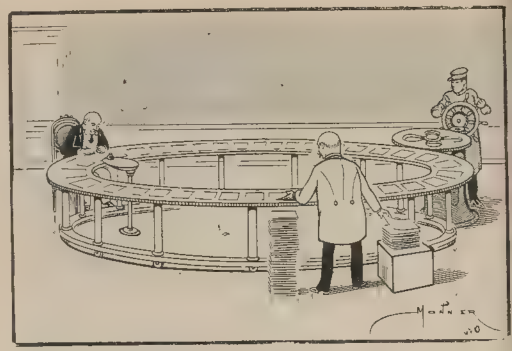
Les diamants du Transvaal, de l'Orange et du Cap sont introduits à Anvers par Londres ; ceux du Brésil pénètrent en Belgique par Paris. Mais la fraude, qui est considérable, ne permet pas d'établir la statistique rigoureuse des importations des pierres brutes, et elle rend très difficile l'évaluation des exportations de pierres taillées.

Depuis longtemps, les diamantaires d'Anvers réclamaient la journée de huit heures. Comme les patrons restaient sourds à leur revendication, ils s'organisèrent en syndicat dont le siège est dans la « Courte rue du Vanneau » — Korte Kievistsstrat — en plein quartier populaire.

Pour se procurer de l'argent, ce nerf de la grève comme de la guerre, les syndicalistes fondèrent une boulangerie coopérative dont les bénéfices devaient être versés à une caisse de [illegible]



LE RÉGISSEUR. — Oh ! mon cher directeur, quel terrible contre-temps ! Dubois ne peut pas jouer le rôle de l'alcoolique Coupeau, dans « l'Assommoir », il est ivre.



UNE DES DERNIÈRES CRÉATIONS DES GRANDS MAGASINS DU « PÊLE-MÊLE »

La table tournante à signer les chèques du grand banquier Z...

La boulangerie prospéra de telle sorte qu'elle leur permit, en 1904, de chômer pendant dix-huit semaines et d'arracher à leurs patrons cette première concession : la journée de neuf heures.

Toutes les transactions de pierres précieuses se font, à Anvers, au Club du Diamant, où se rendent journellement les grands commissionnaires parisiens et londoniens.

Nos courtiers en diamants ont, eux aussi, leur cercle, qu'ils dénomment « Casino ». Ce cercle est situé au numéro 9 de la rue Cadet; il est donc mitoyen de l'immeuble du *Pêle-Mêle*.

Cette bizarrerie du hasard n'est pas si étrange qu'on le pense, le Casino étant le rendez-vous des cosmopolites, car les marchands de diamants sont pour la plupart des Hollandais, des Slaves, des Espagnols, des Turcs et des Arméniens; de telle sorte que, dans leur cercle, on parle pêle-mêle toutes les langues, même le français.

BULL.

LA PERLE

« C'est une perle, une véritable perle ! » dit-on parfois, en parlant d'une jeune personne accomplie.

Cette expression témoigne de l'admirati[on] éprouvée pour la perfection, les nombreus[es] qualités de celle qui mérite cette appréci[a]tion.

En effet, quoi de plus pur, de plus agréal[ble] qu'une perle?

— Deux perles, répondrait Mme Calino, su[r]tout si elles atteignent la grosseur d'une n[oi]sette et figurent dans mon écrin.

Qu'est-ce qu'une perle ? Peu de chose. U[ne] concrétion calcaire, dure, généralement arro[n]die, qui se forme dans certains coquillages [à] valves par une extravasion de la nacre. Elle [est] composée d'eau, de matières organiques [et] de carbonate de calcium. Elle ne diffère [pas] de la nacre, sinon par la dureté. Il en est [de] blanches, roses, vertes, grises, noires. Les h[uî]tres qui produisent la perle ont des noms [bi]zarres : mulettes perlières, anodontes, dips[as], modioles, pintadines, etc... On les trouve [un] peu partout, de la mer Rouge à l'Austral[ie]. Dans le golfe Persique, le canal du Mozambi[que] et la Méditerranée. Dans les mers de Chine [et] du Japon. Au Tonkin, en Australie, à Ta[hiti], dans le golfe de Californie, sur les côtes du [Pé]rou et de Costa-Rica, à Panama, aux Antil[les] et quelquefois... ô bien par hasard ! aux Hal[les] Centrales, rayon de la marée.

Les pêcheries les plus renommées sont ce[lles] de Ceylan, sévèrement réglementées.

Les pêcheurs sont de simples plongeurs [in]digènes, qui vont chercher l'huître jusq[u'à] quinze mètres de profondeur. A ce danger[eux] métier, ils ne s'enrichissent pas, car ils t[ra]vaillent pour le compte d'entrepreneurs; [ils] deviennent phtisiques et ne risquent jamais [de] devenir centenaires.

Chères lectrices, qui possédez des per[les], soyez prudentes et entourez-les de soins. [Si] elles ne craignent pas les courants d'air, [en] revanche les acides, quels qu'ils soient, les p[ar]fums chimiques, la sueur, l'eau de savon, s[ont] pour elles autant de causes de vieillir, de [se] ternir... de mourir. Pour n'avoir pas été ép[ar]gnées, elles prennent l'aspect définitif d'un [œil] de merlan frit. A cela, pas de remède. T[elle] perle qui valait cinq cents francs, ne v[aut] même plus cinquante centimes.

Enfin, pour les spéculateurs : de jour en j[our] la perle augmente de prix, par suite de sa [ra]reté et de l'épuisement des gisements con[nus]. Sa valeur va sans cesse en doublant, tripla[nt], quadruplant...

Jean ROSN[Y]



LE SOMMEIL DU FERMIER

— C'est par là que nous passons pour aller en Enfer ou en Paradis.

DE NOS LECTEURS

Circulation.

A M. Fred Isly. Voudriez-vous soumettre [à] quelques observations suivantes d'un ronch[on]neur ?

Je viens d'apprendre une chose qui, t[out] d'abord, m'a fort surpris :



La Tortue. — Ces pauvres automobiles! Pour un peu d'odeur que ça dégage et un peu de poussière que ça soulève, je ne sais vraiment pas pourquoi on leur fait tant la guerre!

dépend, affirment certains, la prospérité de la France. Car enfin, reconnaissez avec moi que cette licence accordée à 18.000 chauffeurs d'écraser 40 millions de piétons peut paraître excessive.

Il y a un remède fort simple, mais catégorique. C'est d'interdire la fabrication ou la circulation d'automobiles pouvant faire, par exemple, plus de trente ou quarante kilomètres à l'heure. Je ne crois pas qu'on s'en trouverait plus mal. Les perfectionnements, au lieu d'aller à la vitesse, iraient au confortable, à la docilité, à la solidité, que sais-je!... Les touristes trop pressés prendraient le train..., voilà tout!

D'ailleurs, rien n'empêcherait certaines exceptions.

De même que certains particuliers, se trouvant dans des circonstances spéciales, sont autorisés à porter des armes prohibées, de même certaines automobiles à vitesse excessive seraient tolérées dans certains cas : Service d'ambulances, courriers, pompiers, etc.

Mais je crois que mon remède est trop simple. Sa simplicité le condamne.

Le nombre des automobiles circulant en France est inférieur à 18.000. Exactement 17.652, à la date du dernier recensement.

A en voir partout, à chaque instant et en si grand nombre, je me figurais qu'il devait y en avoir beaucoup plus. Puis, j'ai compris que chacune se déplaçant avec une rapidité fantastique, il en était d'elles comme de ce soldat de la fable qui apparaissait presque en même temps en tant d'endroits différents, qu'il faisait croire à la présence d'une armée tout entière.

Cette constatation a un peu refroidi ma sympathie pour cette intéressante industrie dont

*
* *

Une autre réflexion me vient à propos de la circulation.

De quel droit les garçons livreurs, poussant devant eux un tricycle renfermant en une caisse *ad hoc* la viande, la pâtisserie, les brochures qu'ils vont distribuer..., ou même certains simples pédards — de quel droit, dis-je — ont-ils une trompe formidable dont ils usent et abusent au grand effroi du piéton qui sursaute et se jette de côté, persuadé qu'il a sur les talons une auto de quatre-vingts chevaux?

Parce qu'ils veulent avoir le champ libre afin d'aller plus vite?

Mais alors, moi piéton qui suis pressé, je vais également m'armer d'une corne monstrueuse et courir à son de trompe afin de me faire faire place?

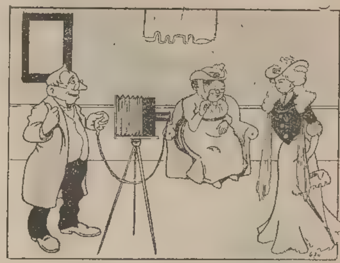
En l'espèce, je ne vois aucune raison de ne pas respecter mon droit d'agir ainsi si ces pédards l'ont. Jusqu'ici, j'avais cru que c'était à ceux qui sont pressés de se déranger. Il faut croire que j'avais tort.

Et cependant...

M. Lépine, qui prodigue ses décrets, a, si je ne m'abuse, décrété que l'emploi de la trompe était interdit à tout cycliste et tricycliste, ayant compris qu'il était fort inutile de terroriser toute une population pour livrer passage à un simple garçon boucher... Mais M. Lépine signe tant de décrets, qu'il ne se rappelle plus ce qu'ils comportent... à tel point que nombre de ses agents cyclistes ont eux-mêmes, sur leurs machines, l'engin que leur chef a prohibé.

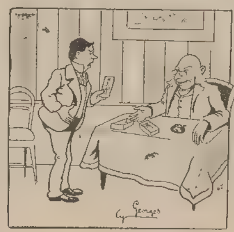
Alors?

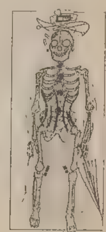
Ronchonneau.



NE VOUS TROMPEZ PAS D'ÉTAGE ou LE MARIAGE MANQUÉ

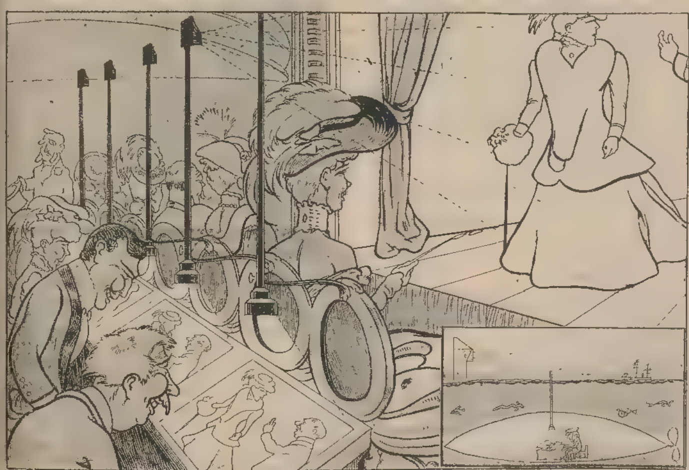
Mme Durandard est bien heureuse, car, grâce à sa perspicacité, après un échange de nombreuses lettres, elle vient de décider le cousin Poulopot, de Bordeaux, à entrer dans le complot de marier sa fifille avec le neveu de ce dernier. Il a été convenu que le photographe enverrait directement une photographie audit cousin.





Quelques jours après, M. Poulopot recevait le paquet. Justement, son coquin de neveu se trouvait là. Se félicitant de son habileté et escomptant les cris d'admiration du jeune homme, il lui dit d'ouvrir lui-même la boîte. Hélas! le neveu fait une horrible grimace, pousse un cri, s'enfuit et ne veut plus entendre parler de mariage.

Dame, il y avait de quoi, si l'on en juge d'après la photo reçue qui n'avantageait guère la belle fiancée. Mme Durandard s'était trompée d'étage et s'était adressée au célèbre opérateur de radiographie Chlorodius.



Application du périscope des sous-marins à nos salles de théâtre, pour permettre de braver les chapeaux les plus empanachés.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Au cours de ces dernières années, la vente des cigarettes de la régie a passé de 500.000 à 3 millions de kilos par an.

— Les ouvrières de l'aiguille en France sont au nombre d'environ 400.000; à Paris seulement, on en compte de 75 à 80.000.





DANS DIX ANS

MME SIMPLET. — Horreur! Quelle tabagie... Réfugions-nous dans le compartiment...

... des dames seules.

PETITE CORRESPONDANCE

M. R. Boytard. — Non, il faut l'assentiment du Parlement.

M. E. Latham. — L'usage n'a pas fixé cette date; comme pour les noces d'argent et d'or, il est à présumer qu'il s'agit de la soixante-quinzième année puisqu'on compte toujours par intervalles de vingt-cinq ans.

M. Breuneau. — Non, il n'en a pas le droit, du moins officiellement ni dans aucun acte, mais rien ne l'empêche à titre privé; il peut même faire peindre sur son coupé une couronne impériale sans que personne ait rien à y voir.

M. H. Simon. — Nous pensons qu'il serait sage vous de ne pas donner la moindre suite à cet invitation originale, en effet.

M. J. Vallet. — Ces phrases sont amusantes, ma n'oubliez pas qu'un anagramme, pour être tout fait drôle, doit employer toutes les lettres et n'e ajouter aucune.

M. Rocton. — Oui, il en existe, mais pas plus ava tageusement que la Compagnie.

M. J. Kehrig. — Plusieurs grands quotidiens o publié cette poésie, nous n'en avons pas d'autr garants.

M. Jean Math. — Nous les recevrons volontiers.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Diminution

des prix des billets d'aller et retour 2e classe entre Paris-Saint-Lazare et Clichy-Levallois et Asnièr

La Compagnie des Chemins de fer de l'Oues l'honneur de porter à la connaissance du public q l'Administration supérieure vient de l'autoriser abaisser le prix des billets d'aller et retour 2e classe entre Paris-Saint-Lazare et Clichy-Lev lois de 0 fr. 50 à 0 fr. 45, et entre Paris-Saint-Laz et Asnieres de 0 fr. 60 à 0 fr. 45.

La réduction du prix de ces billets sera certai ment très appréciée par les nombreux voyageurs fréquentent ces deux stations.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Carte de circulation à demi-place.

La Compagnie fait délivrer, toute l'année, par toutes les gares de son réseau, des cartes nominatives et personnelles valables pendant 3 mois, 6 mois ou 1 an, et donnant le droit d'obtenir des billets à demi-tarif, soit entre toutes les gares des réseaux de l'Ouest, de l'Est, de l'Etat, du Midi, du Nord, d'Orléans, du P.-L.-M. (réseau P.-L.-M. algérien excepté) et de la grande Ceinture de Paris (à l'exclusion de la petite Ceinture), soit entre toutes les gares de trois de ces réseaux, soit entre toutes les gares d'un seul réseau. Ces cartes sont valables à partir du 1er et du 16 de chaque mois, à condition que la demande en soit faites 5 jours au moins à l'avance et moyennant le payement préalable des prix suivants :

Prix des cartes donnant droit à des billets à demi-tarif.

Pour un réseau : Validité, 1 an; de toutes classes, 240 fr.; de 2e et 3e classe, 160 fr.; de 3e classe, 100 fr. — Validité, 6 mois; de toutes classes, 150 fr.; de 2e et 3e classe, 100 fr.; de 3e classe, 65 fr. — Validité, 3 mois; de toutes classes, 130 fr.; de 2e et 3e classe, 95 fr.; de 3e classe, 60 fr.

Pour trois réseaux : Validité, 1 an; de toutes classes, 255 fr.; de 2e et 3e classe, 175 fr.; de 3e classe, 110 fr. Validité, 6 mois; de toutes classes, 150 fr.; de 2e et 3e classe, 100 fr.; de 3e classe, 65 fr. — Validité, 3 mois; de toutes classes, 130 fr.; de 2e et de 3e classe, 95 fr.; de 3e classe, 60 fr.

Pour les sept grands réseaux et la grande Ceinture Validité, 1 an; de toutes classes, 320 fr.; de 2e et de 3e classe, 220 fr.; de 3e classe, 140. — Validité, 6 mois; de toutes classes 200 fr.; de 2e et de 3e classe, 135 fr.; de 3e classe, 85 fr. — Validité, 3 mois; de toutes classes, 130 fr.; de 2e et 3e classe, 95 fr.; de 3e classe, 60 fr.

Il est facultatif de régler le prix des cartes valables pendant 1 an, soit immédiatement, soit par paiements échelonnés.

CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

« Savoie-Express »

A l'occasion de l'ouverture de la saison thermale d'Aix-les-Bains, la Compagnie P.-L.-M. mettra en marche, entre Paris et Chambéry et retour, à partir du 16 mai, un train de luxe « Savoie-Express », composé de wagons-salons et d'un wagon-restaurant.

Ce train aura lieu trois fois par semaine, savoir : de Paris sur Chambéry, les mardis, jeudis et samedis (départ de Paris à 11 h. 20 matin); de Chambéry sur Paris, les lundis, mercredis et vendredis (départ de Chambéry à 10 h. 06 matin).

Le 1er départ de Paris aura lieu le mardi 16 mai.

Le 1er départ de Chambéry aura lieu le mercredi 17 mai.

Le dernier départ de Paris aura lieu le jeudi 28 septembre.

Le dernier départ de Chambéry aura lieu le vendredi 29 septembre.

A partir du 1er juillet jusqu'à fin septembre, ce train sera prolongé sur Genève et sur Evian.

Il prendra des voyageurs à et par tous ses points d'arrêt, dans la limite des places disponibles.

Nous croyons utile de rappeler les ser rendus par les **Comprimés Vichy-E** qui permettent, chaque fois que l'on ne pe procurer l'eau de **Vichy-Etat**, de prép soi-même instantanément une excellente ea caline gazeuse à base de sels extraits des e

Il suffit de trois Comprimés pour un verr de douze pour un litre : Exiger **Comprir Vichy-Etat.**

12e ANNÉE — Nº 20 | 10 Centimes | 20 MAI 1906

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

RANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
RANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

MODERNE, par Benjamin RABIER.



— Tu vois, ma petite, comme c'est simple et pratique.. quand la bonne vous embête, v'lan!... une passe de jiu-jitsu...

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*



LES GAIETÉS DE DUPOCHARD

— C'est bon! c'est bon!!... je sais qu'il est une heure... t'as pas besoin de me le répéter quatre fois!!!



EN L'ANNÉE 2106

L'AÉROPLANISTE *(à son ami)*. — Regarde donc, mon vieux, ce que les paysans sont arriérés dans cette contrée, ils se traînent encore dans des autos du temps jadis qui font à peine du 120 à l'heure.

Journalisme moderne.

Lorsque Gédéon Gazett, le grand éditeur, fonda un nouveau journal, il eut l'idée heureuse de s'adjoindre comme collaborateurs, non point des écrivains ou des journalistes, mais des gens de métier auxquels la compétence en leur partie donnait toute qualité pour traiter des sujets s'y rapportant.

C'est ainsi que les questions politiques furent confiées à un politicien, les questions commerciales à un commerçant; l'art militaire le fut à un militaire, la musique à un musicien, etc..., etc...

* *

Le premier numéro du nouveau journal débute par un article sensationnel du docteur Microbus, le célèbre hygiéniste. Sous ce titre général : *La Santé est le premier des biens*, le savant exposait qu'il traiterait, chaque semaine, une question d'hygiène générale. En quelques phrases délicates, il se félicitait de l'honneur qui lui était dévolu de présenter le journal à ses lecteurs, et de suite entrait dans son sujet :

« Hygiéniquement, écrivait-il, le journal est le plus grand véhiculeur de microbes tendancieux, pestilentifères, acrofilâtres et maénophagiques. Le papier, l'encre d'imprimerie, les contacts divers et malpropres qu'il subit, en font un agent de contagion pour la plupart des affections puerpérales, le typhus asiatique, la coqueluche, la peste, la variole, le charbon, la rougeole, la diphtérie, la xérophtalmie, la prurigirésie, le ptyalochonisme, etc..., etc... On ne saurait trop recommander *avant toute lecture*, de le déplier, le suspendre pendant trente à trente-six heures dans un endroit sec, maintenu à la température de 20° C. au-dessous de zéro. Ce temps écoulé, le soumettre à une désinfection énergique au moyen d'une dissolution concentrée d'aldéchyde formique marquant 107 à 108 au densimètre. Ensuite... »

* *

La question du timbre à deux sous passionnait alors l'opinion publique. Il était on ne peut plus intéressant d'avoir, à ce sujet, l'opinion d'un fonctionnaire des Postes. L'article fut donc rédigé par un professionnel :

« Le timbre à deux sous, disait l'auteur, aura comme effet d'augmenter le nombre des lettres. Or, elles sont déjà trop nombreuses. Les employés sont surmenés, l'espace leur manque dans les bureaux. Il serait temps de songer à améliorer une situation qui ne peut se prolonger, et à envisager la question si intéressante de leur avancement, des droits à la retraite, des appointements, du droit au syndicat. Nous allons envisager quelques-unes des réponses urgentes qu'on pourrait appliquer immédiatement, en attendant qu'une réglementation plus logique des heures de travail permette la fermeture des bureaux un jour au moins par semaine. Voici, chiffres à l'appui..., etc..., etc... »

* *

Mais où Gédéon Gazett avait eu surtout une idée de génie, c'était dans l'organisation du compte rendu des pièces de théâtre. Ce n'était pas un, mais dix rédacteurs dont la profession touchait au théâtre, qui étaient chargés de condenser leur jugement en une phrase courte et claire. On ne pouvait rien imaginer de mieux pour renseigner le public. Précisément, on venait de représenter au Gymnase un drame norvégien, au sujet duquel circulaient les bruits les plus contraires. D'après les uns, c'était un chef-d'œuvre; d'après les autres, une inep... Les lecteurs du nouveau journal purent se f... une idée exacte de la valeur de la pièce lisant le compte rendu modern-style suiva...

DU DIRECTEUR DU THÉATRE. — La pièce coûté trente mille francs à monter. Elle t... dra jusqu'à la millième!

LE RÉGISSEUR. — Excellente soirée. J'ai tribué plus de cent cinquante francs d'ame... Ça leur apprendra à se tenir bien dans les ... lisses.

LE CHEF MACHINISTE. — C'est un succès, n'a cloché. Pas une corde n'a cassé, les tr... ont bien fonctionné et, chose rare, les po... étaient bien graissées, elles n'ont pas crié.

LE POMPIER DE SERVICE. — Il y a surtout petite figurante bien agréable à regarder.

UNE OUVREUSE. — Un triomphe, j'ai fa... francs soixante centimes.

LE CONTRÔLE. — La pièce est d'une long... déplorable. Le dernier omnibus part ava... baisser du rideau.

LE GRAND PREMIER RÔLE. — C'est un ... complet. J'ai un rôle ridicule... Je représ... un seigneur suédois et j'ai l'accent de P... gnan!

L'INGÉNUE. — J'ai un teint de brune, le b... ne me va pas du tout... Quelle idée saugr... de faire porter à Edwige un manteau d... mine! C'est une pièce stupide.

* *

Gédéon Gazett avait eu une autre idée moins lumineuse. C'était de donner, en f... leton, les mémoires d'un personnage ... lèbre.

Après avoir hésité entre un lutteur renom... un criminel fameux, un jockey, une dans... le greffier de la Morgue et le palefreni...

baron de Rothschild, il s'était décidé pour le genre *gai* et avait prié Cabotville, le célèbre comique, d'écrire pour son nouveau journal ses souvenirs.

Le premier feuilleton commençait ainsi :

Mes Mémoires, par E. Cabotville.

Je sui venu au monde en 1856. A cette eppoque, j'était déjà tout petit. Comme avec l'âge je ne grandissais guaire, mon père imagina d'entraver ma croissance afin de faire de moi un fénomène. Il y parvint en me privant de nouriturre et en m'enffermant dans une boîte verticalle où je passai ma vie, et qui n'était pas plus haute que 1 m. 25, en sorte que je ne dépassai pas cette taille.

Lorsque j'eus dix-huit ans, je débutai au concert. Etant très laid de figure, je chantai des chanson comique et j'eus beaucoup de succès. J'ai parcouru toutes les capitalles de l'Europe et j'ai partout été acclamé. Mais, c'est depuis deux ans surtou que je triomfe. A cette époque, j'eus une maladie nerveuse dont il me resta un tic de la face qui me tirre violemment l'œil ver le coin de la bouche. C'est d'un effet irrésistible. Tout le monde se tord. Comme vous le voyez, ma vie n'a pas été très mouvementé. Je me souviens, cependant, m'être marié et avoir eu une petite fille qui n'a vécu que trois ans. Elle était un peu idiote. Quant à ma pauvre femme...

(*A suivre.*)

* * *

Le nouveau journal de Gédéon Gazett avait encore beaucoup d'autres articles également remarquables, tous également rédigés par des gens qui connaissaient leur affaire et non pas des écrivains qu'aucune compétence spéciale ne recommandait, sinon l'art de savoir écrire, chose qui est à la portée de tout le monde. Aussi, eut-il un succès fou... La preuve, du reste, c'est qu'il est devenu tellement rare qu'on n'en trouve plus un seul numéro.

E. JOLICLER.

Pêle-Mêle Causette

Qu'il me soit permis de revenir aujourd'hui sur un sujet que j'ai traité il y a quelque temps.

J'essayais de démontrer, à ce moment-là, que les groupements politiques du Parlement français ne reposent que sur des équivoques. Il n'y a place, en réalité, que pour deux grands partis qui sont : l'un, le *collectivisme*, l'autre, l'*individualisme*.

Tous les autres sectionnements n'émanent que d'appétits, de haines, de questions de personnes.

Même, la forme du gouvernement et l'incompatibilité qui existe entre les termes monarchie et république, ne sont que préoccupations de second plan.

Le vrai problème consiste dans l'antagonisme des deux grands principes dont je viens de parler.

Il y a, entre ces deux conceptions, un fossé infranchissable. On peut dire d'elles que ce sont les deux pôles d'orientation de l'esprit humain. Et il n'existe, pour elles, aucun terrain de conciliation. Le collectiviste préconise la fusion de toutes les individualités en une volonté unique, l'Etat.

L'individualiste place la liberté individuelle à la base de l'édifice social. L'Etat a pour fonction d'assurer les services publics. Il est le serviteur des individus et non leur maître.

Il est évident que, par définition même, l'individualisme et le collectivisme constituent deux religions qu'il est impossible de servir à la fois.

Malgré cette vérité, qui est l'évidence même, l'on trouve au Parlement des hommes qui, tout en se déclarant individualistes, défendent les monopoles, alors que l'institution d'un monopole est une atteinte directe à la liberté individuelle.

On voit aussi des gens qui s'affublent de la bizarre étiquette de radicaux-socialistes, et qui, par conséquent, se réclament tout à la fois de l'individualisme et du collectivisme, ce qui est simplement absurde.

Ce chaos plonge le pouvoir législatif dans l'impuissance, et les gouvernements passent leur temps à ménager à la fois les chèvres et les choux. Il en résulte des lois boiteuses et des demi-mesures qui ont le triste avantage de ne satisfaire personne.

C'est ainsi qu'on assiste à l'étrange spectacle d'un ministre qui n'est pas bien certain lui-même si ses principes lui commandent de défendre la liberté du travail, ou de la sacrifier aux revendications ouvrières.

Les grèves auront eu, au moins, l'utilité de faire ressortir les contradictions de notre situation politique.

En tirera-t-on la leçon qu'elles comportent, il est permis de l'espérer. Dans ce cas, l'on verra, dans un avenir prochain, le Parlement divisé en deux grands partis : le collectivisme d'une part, et l'individualisme de l'autre.

Alors, seulement, un gouvernement pourra suivre logiquement sa ligne de conduite, ce qui lui est impossible en l'état actuel des choses.

Comment pourrait-il le faire aujourd'hui, puisqu'il ignore lui-même s'il est chair ou poisson.

FRED ISLY.

A NOS LECTEURS

Nous prions nos lecteurs de bien vouloir excuser les retards qui se sont produits dans la publication du *Pêle-Mêle*. Ces retards ont été causés par la grève des ouvriers imprimeurs.

Cette explication, pour la plupart de nos lecteurs, est sans doute superflue, car ils sont au courant des événements et savent quelles difficultés nous avons eues à assurer les services du journal.

AVIS

La Société des Cadets de France, après le succès de sa dernière série de représentations, nous prie d'annoncer quelle s'occupe dès maintenant du prochain spectacle. Les manuscrits de pièces en un, deux ou trois actes, doivent être déposés au siège social de la Société, 7, rue Cadet, ou envoyés par la poste.

CHEVAUX DE RETOUR



Tous les ans, au Salon des Impénitents, Mascaras envoyait sur la même toile le même sujet, datant de l'époque des diligences et intitulé : *Chevaux de Retour*. Comme ce tableau ne se vendait jamais et que la critique n'en soufflait jamais mot...

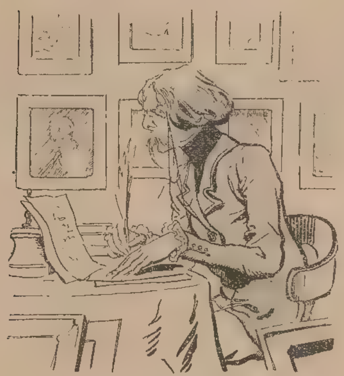


... chaque année, la couleur des chevaux était modifiée, le fond étant resservi sans y rien changer. Les chevaux avaient été tour à tour rouans, alezans, bais, noirs, blancs, pies, et de quelques autres robes encore.



Un jour, le critique d'art, Lebigle, avait un article pressé à faire sur les Impénitents. Ne voulant pas perdre le prix de son article, bien qu'il n'eût pas mis les pieds au Salon, il eut recours au catalogue. Ses regards tombèrent sur *Mascaras : Chevaux de Retour*. « Bonne toile, écrivit-il; M. Mascaras nous présente, dans un décor gris des fortifications et de terrains vagues, des silhouettes d'Apaches saisissantes de vérité... »

CHEVAUX DE RETOUR *(Suite)*



Le lendemain, le critique d'art, Leborgne, ennemi personnel de Lebigle, ayant lu l'article de son confrère, écrivit aussitôt pour le contredire : « Peinture aussi pauvre que prétentieuse ! les Apaches que nous exhibe M. Mascaras, sous prétexte de modernisme, n'offrent plus ni dessin ni couleur. Pourquoi a-t-il donné au plus grand des cheveux vert pomme et à celui qui tient un couteau à la main une moustache d'azur. Pourquoi les fortifications ne sont-elles pas en perspective ? »



Lebigle répliqua dans une grande revue : « Assis sur les flancs pelés des *fortifs*, les deux bandits de M. Mascaras nous font étrangement frissonner. Ils évoquent tout un monde de misérables. Saluons en M. Mascaras le peintre des misères sociales et un maître qui vient de se révéler ! » A quoi Leborgne répondit dans un grand magazine : « La cigarette à la bouche, les deux Apaches de M. Mascaras nous donneraient envie de rire s'ils ne nous faisaient pas pleurer : car voilà où mènent les théories artistiques prônées par des ignorants et des fumistes... »



Pendant toute la durée du Salon, Mascaras reçut ainsi d'une agence de renseignements toutes les coupures relatives à son tableau, et donnant sur ses « Chevaux de Retour » des détails d'une précision telle qu'il commença à croire de bonne foi qu'il avait dû faire l'œuvre qu'on lui attribuait. Le jour de la fermeture, il se décida à aller le revoir. Mais non ! c'était bien toujours son ancien tableau de diligences.



« Puisqu'on a tant parlé de moi, se dit-il, je vais essayer de le coller à un marchand de tableaux. » Dès les premiers mots, celui-ci l'arrêta : « Non ! monsieur Mascaras, je ne prendrai pas ce tableau-là. Apportez-moi donc vos Apaches et, croyez-en mes conseils, ne sortez pas de votre genre. Vous allez compromettre votre réputation ! »



Epinglant alors sur une grande toile les coupures de journaux décrivant le tableau qu'il n'avait pas fait, Mascaras se décida à le faire d'après leurs descriptions réunies et compulsées.



Il apporta son tableau au marchand qui le lui acheta très cher.

Depuis, il gagne un argent fou.

POUR FAIRE ENGRAISSER UN BUVEUR

— Le docteur Lapilule a prescrit à Boisansoif de prendre un petit verre d'eau-de-vie avant chaque repas, disait Bicoquet à Bélidor.

— Et a-t-il obtenu un bon résultat de ce traitement ?

— Je crois bien, Boisansoif, maintenant, fait huit repas par jour !

Nos diplomates.

Avec la paix, le silence s'est fait un peu autour du Japon et des Japonais. Qu'il nous soit néanmoins permis de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les premiers temps où les habitants du pays du Soleil Levant se sont mis en rapport avec nous.

C'était au moment de l'Exposition Universelle de 1867. Une ambassade japonaise était venue à Paris pour négocier avec le gouvernement impérial, au sujet de l'ouverture de trois ports français en échange de celle d'un même nombre de ports au Japon.

— Veuillez faire votre choix, dit gracieusement le plénipotentiaire japonais au ministre français des affaires étrangères, nous ferons le nôtre après.

Celui-ci nomma Yokohama, Yedo (aujourd'hui Tokio) et Hanyang. L'ambassadeur nippon ne fit aucune observation, se contentant de sourire diplomatiquement.

Quelque temps après, le Japon fit répondre qu'il acceptait d'ouvrir les trois ports désignés, en retour desquels il désirait que lui fussent ouverts ceux de Marseille, du Havre et de Southampton. Le choix de Southampton amusa beaucoup les personnages officiels français qui s'en esclaffèrent à ventre déboutonné. Southampton, un port français, ha, ha, ha, la plaisante idée ! On expliqua alors aux ambassadeurs japonais, avec tous les ménagements possibles, que Southampton se trouve non en France, mais en Angleterre.

— Nous savons cela, répondirent les facétieux Nippons, mais, de même, Hanyang est en Corée !

VANITÉ

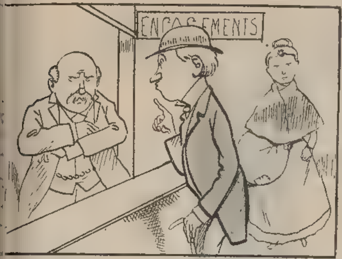
Ledardouillaud avait fait emplette, au Grands Magasins des Galeries Interminable d'un complet en cheviotte, garanti pure lain

A peine les premières chaleurs venues, l'ach teur s'aperçoit qu'un essaim de mites avait fa éclosion dans son habillement neuf.

Furieux, il va se plaindre de sa mésaventu au chef de rayon de l'établissement ci-de sus.

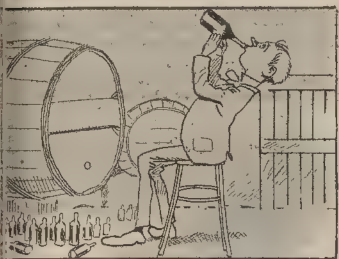
— De quoi vous plaignez-vous, monsieu lui répond le chevalier du mètre, on vous vendu ce complet garanti pure laine ; or, c mites en sont la preuve irrécusable, car jama elles ne se mettent dans une étoffe de coto Aussi, toutes les personnes qui s'y connaissen en vous voyant passer avec votre compl criblé de trous de mites, diront : « Voilà u monsieur qui se met bien ; il ne porte que d étoffes pure laine ! »

Et Ledardouillaud, flatté dans sa vanité, s'e fut rasséréné et content.



AU PIED DE LA LETTRE

Crétinet est l'homme qui prend les proverbes au pied de la lettre. Ainsi ne voulut-il pas, un jour, emprunter sur son silence, sous prétexte que le *silence est d'or*.



Un autre jour, ayant mis du vin en bouteilles, il se crut obligé d'en absorber tant qu'il tomba ivre-mort, « *Quand le vin est tiré, il faut le boire*, déclara-t-il.



Crétinet est avocat. Ayant à plaider une cause sans importance, il apparut au Palais vêtu de vêtements trop grands. « *Petite cause, grands effets*, affirma-t-il sentencieusement à ceux qui riaient de le voir ainsi affublé. »



Voulant offrir une ceinture d'or à son épouse, il s'en fut chez un marchand qui, le connaissant de longue date, lui confia l'objet pour le soumettre à sa femme. « J'ai confiance en vous, fit le marchand. *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.* — C'est vrai, pensa Crétinet. Ma renommée vaut mieux que la ceinture. » Et il n'acheta rien.



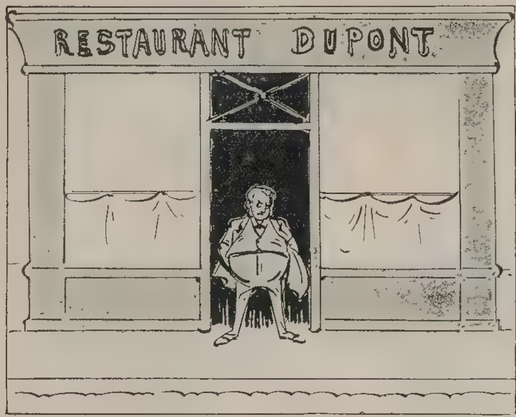
M. Lœildumaître a trouvé un procédé pratique pour surveiller lui-même tous ses ateliers. L'ascenseur converti en bureau le lui permet.

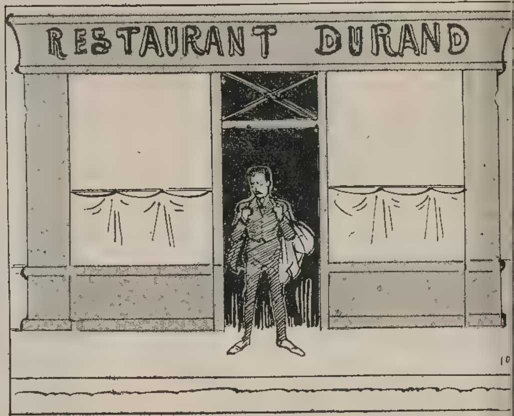


Son chat s'étant endormi une fois sur son lit, Crétinet resta couché jusqu'à onze heures, car, pour tout au monde, il n'eût pas *réveillé le chat qui dort*.



Quand Crétinet a de longues courses à faire, il emporte sa bicyclette pour aller plus vite, mais il la porte sur son dos, parce qu'il sait que *qui veut voyager loin ménage sa monture*.

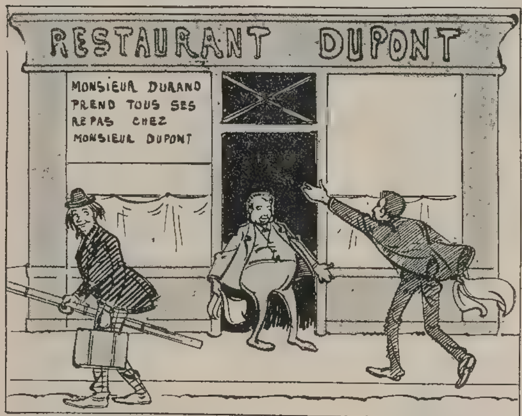


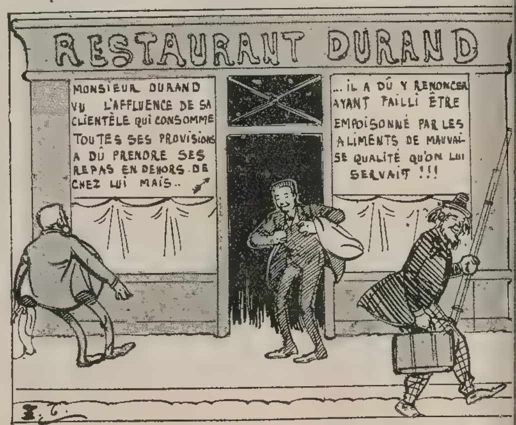


JALOUSIE DE RESTAURATEUR

Un jour, M. Dupont ouvrit un restaurant.

A côté de chez lui, un concurrent, M. Durand, en ouvrit un semblable. Les deux restaurateurs se jurèrent une haine implacable.





M. Dupont, très jaloux, voulut attirer chez lui les clients de son confrère. A cet effet, il fit confectionner, par un peintre en lettres, une grande pancarte. Dès que M. Durand l'aperçut, il entra dans une violente colère, mais il fut bien forcé de se taire devant les arguments de M. Dupont, qui déclara qu'il y avait une foule de Durand et qu'il n'avait jamais eu l'intention de désigner son voisin.

M. Durand ne fut pas dupe de cette réponse. Toute la nuit, il rumina des projets de vengeance et, au matin, il fit à son tour appeler le peintre en lettres, et lui commanda un inscription de sa façon.

Courrier Pêle-Mêle

Réponses.

Monsieur le Directeur,

Dans un de vos derniers numéros, un de vos lecteurs parle des incisives supérieures allongées en avant et débordant la lèvre inférieure, signe de beauté chez les femmes arabes; *idem*, pour les verrues.

J'ai habité la Turquie d'Asie (Anatolie), la Tripolitaine et l'Algérie pendant assez longtemps. Aussi bien qu'en nos pays, les Arabes, croyez-le, ont parfaitement le concept de la beauté. Une femme couverte de verrues et affligée de dents longues est pour eux une femme laide. Les almanachs — qui, vous le savez — se copient les uns les autres depuis cent cinquante ans, ont pu se transmettre ainsi de père en fils ce racontar ridicule. Il est bon d'en faire justice.

Un autre lecteur déplore qu'il ne puisse exister de « blanc nègre », inverse pathologique du nègre blanc. Eh bien! le « blanc nègre » existe.

Les hôpitaux parisiens en ont toujours dix à vingt en traitement... car, comme les nègres albinos, ce sont des malades. La *maladie d'Addison* (assez répandue) dont la cause est une altération des capsules surrénales, a pour symptôme principal une coloration pigmentaire anormale de la peau, qui varie du café au lait au noir presque pur. Au temps où sévissait, à Paris, l'Exposition du Soudan (vers 1895 ou 1896), le professeur Dieulafoy, qui était alors médecin de l'hôpital Necker, avait profité de la rencontre en son service de plusieurs Soudanais avec plusieurs blancs Addisonniens pour faire, à l'un de ses mercredis très courus des élèves, une leçon très remarquée sur cette pigmentation de la peau. Plusieurs Addisonniens, à différentes étapes de coloration, furent présentés, en même temps que quelques Soudanais de diverses nuances (marron à ébène). Tout le monde put se convaincre alors que le « blanc nègre » n'était pas une utopie.

Consulter, d'ailleurs, à ce sujet tous les traités de pathologie.

Recevez, etc. J. V.

Questions interpêlemêliste

L'empereur d'Allemagne est-il décoré l'ordre de la Légion d'honneur, et, par con les présidents de la République française sont-ils vu conférer un ordre allemand?

E. MONTAILLE.

Je me permets de demander quelles sc à la connaissance de vos lecteurs, les meille procédés pour la conservation du beurre parle, bien entendu, pour les petites quant courantes dans le ménage et non pour les teries où l'outillage et l'installation permett cela sans peine.

PARMENTIER.

En quoi consistent et de quelle facon fo tionnent les appareils sismographiques d on parle depuis les phénomènes survenus derniers temps, et qui ont pour but de révé les mouvements et oscillations de la cro terrestre?

LAGRANGE (Vincennes).



LA CIVILISATION AU DÉSERT

Agréable surprise pour Mme Guenon, quand son mari lui amène un hôte inattendu, sous prétexte que là où il y en a pour deux, il y en a pour trois.



QUAND ON N'A PAS DE TÊTE IL FAUT AVOIR DES JAMBES

— Vous n'êtes pas honteux de pleurer comme ça pour une malheureuse paire de jambes !

— C'est que... voyez-vous, monsieur... je n'ai pas de mémoire.

Fantaisie gastronomique

A une dame qui m'écrit pour me reprocher de faire trop boire de gin, whisky et brandy à J. B. Tom Plumett, le héros de quelques-unes de mes histoires :

En vérité, c'est scandaleux,
L'abus que font tous ces messieurs,
De ces liquides innombrables.
Leur soif est-elle donc insatiable?
Je comprends votre indignation,
Pardieu, vous avez bien raison,
Mais dites-moi, chère madame,
N'étiez-vous parmi ces dames
Que j'aperçus l'autre matin
A travers les glaces sans tain
D'une grande pâtisserie.

Je vis. . et non sans rêverie
Leurs jolies dents, gloutonnement,
Grignotter successivement :

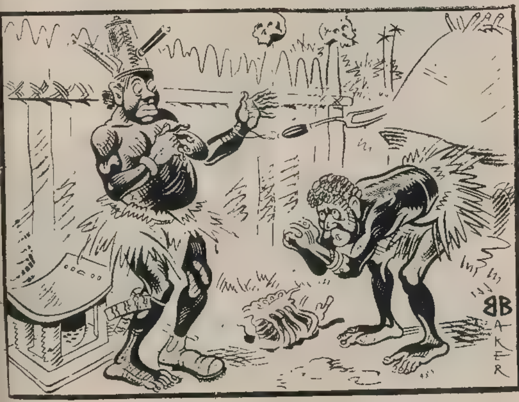
. . . .

Eclairs, meringues, tartelettes,
Jalousies, soupirs, allumettes,
Marignans, tunisiens, polkas,
Mirlitons, savarins, babas,
Dartois, brioches, nougatines,
Choux, bretons, galettes surfines,
Conversations, bateaux. condés,
Salambos, mars, saint Honorés,
Réals. plaisirs, flans, religieuses,
Mille feuilles, crèmes mousseuses,
Palmiers, duchesses, magentas,
Chaussons, croquignoles, mokas,
Marquis, samovars, beignets, reines,
Soufflés, conversions, madeleines,
Baklavas, bombes, puits d'amour,
Jésuites, cakes, puddings, fours,
Pains de Gênes, hovas, croquettes,
Savoyards, saturnes, bonnettes,
Mascottes, sablés, printaniers,
Trianons, lunes, financiers,
Cyranos, vénitiens, couronnes,
Milanais, névas, pêts de nonne,
Cyclamens, dollars, mandarins,
Gizèles, gazons, tabarins,
Amandines, maries, gaufrettes,
Etoiles, carrés, narbonnettes...

. . . .

J'ai dit que je restai rêveur...
Non de vous voir.. un peu gourmande
Mais, c'est qu'en mon for intérieur,
En vérité, je me demande
Comment, madame, après ceci
Vous n'avez pas eu soif aussi.

Etienne Jolicler.



UN VRAI DISTRAIT

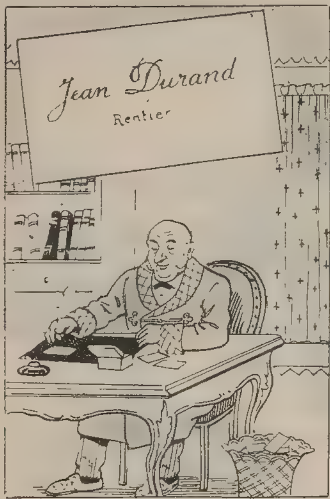
Le Roi. — Qu'a donc la cuisinière, le dîner est en retard !

Le Chambellan. — Mais Votre Majesté oublie qu'elle a mangé la cuisinière à déjeuner!



L'Huissier du Journal. — Enfin, madame, vous ne pouvez pas rester là. Si vous persistez à demeurer assise dans ce coin, comment voulez-vous que le lecteur ait la force de tourner la page?

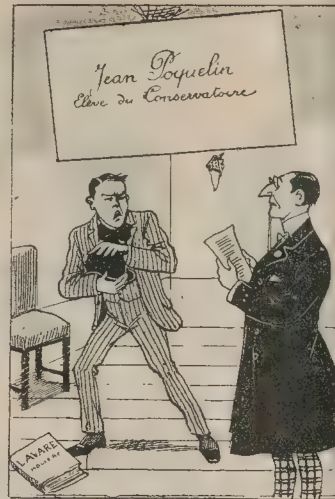
CARTES DE VISITE



M. Jean Durand, rentier, s'est fait imprimer un cent de cartes de visite. Il en a fait faire également pour son fils, élève au lycée Hoche.



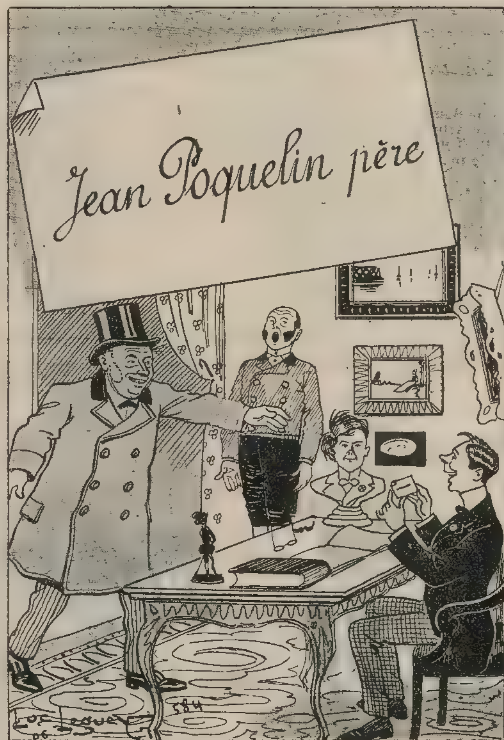
Lorsque celui-ci vient lui annoncer qu'il se destine à la carrière théâtrale. « Puisque tu veux déshonorer mon nom en montant sur les planches, dit le père furieux à son fils, tu n'auras pas les cartes que voici et tu prendras un speudonyme. »



Le fils a obéi, il est entré au Conservatoire et a pris le nom de Jean Poquelin. Il en sort avec un premier prix...



... et entre à la Comédie-Française. C'est la gloire. Il va de succès en succès. A la suite de sa nomination comme professeur au Conservatoire, on le nomme officier de la Légion d'honneur.



Un jour, pendant qu'il est en train d'apprendre un de ses rôles, son domestique lui donne une carte sur laquelle il lit : Jean Poquelin père. « Tiens ! Tiens ! se dit-il ». Et il voit entrer son papa. M. Jean Durand s'était fait imprimer cent nouvelles cartes de visite.

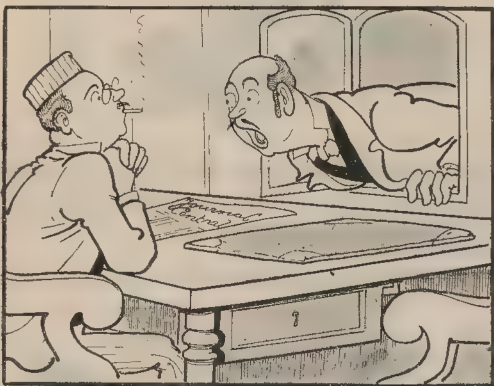
LA VIE DE BUREAU



— Pardon, monsieur, voilà un quart d'heure que j'attends. C'est pour un renseignement.



— Monsieur... voici une demi-heure que je vous demande si c'est bien à ce guichet, pour un renseignement.



— Enfin, monsieur, oui ou non, pouvez-vous me donner ce renseignement?
— Ah! c'est à moi que vous causiez?



— C'est que je ne suis pas de ce bureau, moi, je suis venu pour remplacer l'employé du guichet, qui n'est pas là, et auquel il faut vous adresser.



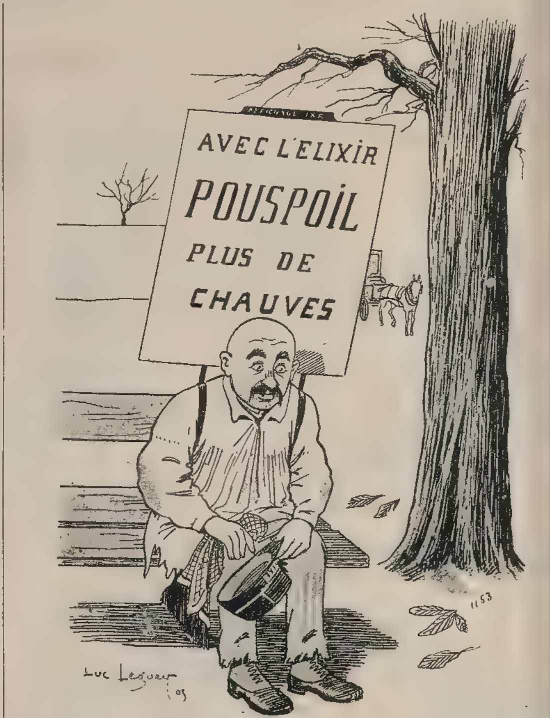
— Mais, il va être longtemps absent?...
— Oh! non, il est parti hier faire ses vingt-huit jours...



— Non! mais croyez-vous que vais l'attendre!
— Je l'attends bien, moi!...



— V'là qui est bon pour nous, père Laflache !... Quand ils en auront dégoûté tout le monde, c'est nous, les vrais amateurs, qui profiterons de la baisse.



— Commerçants, choisissez bien vos hommes-sandwichs.

UN LOT DE PERLES

Le *Mercure de France* s'amuse à recueillir — et ce n'est pas une sinécure — les perles éparses quotidiennement dans les journaux de Paris et des départements.

Voici quelques échantillons de ses plus récentes pêches :

« Elle me pria fort gentiment de lui préparer un vin généreux à base de malaga. Le lendemain, elle fut si heureuse de ma préparation, qu'elle me demanda si j'étais *pianiste!* »

(*Le Journal*).

« Il aperçut un mouchoir brodé, un petit mouchoir de femme, tordu, *séché* par les larmes. »

(*Le Temps*).

« Les yeux de la même couleur, un peu crêpus. »

(*La Petite République*).

« La correction de sa tenue (Galley), la recherche de ses vêtements, son veston bien coupé, son faux-col à la dernière mode, ses manchettes d'une irréprochable blancheur, faisaient penser à quelque fils de famille *mome tanément embarrassé* dans ses affaires. »

(*La Petite Gironde*).

Rigolo, n'est-ce pas?

J.



UN MOYEN EFFICACE

LA JEUNE FILLE, (*parlant de son fiancé*). — C'est drôle, que vous ne vouliez pas admettre que Christian peut avoir un râtelier. Eh bien ! je tiens à en avoir le cœur net et j'ai trouvé un moyen...

... Comme il va venir tout à l'heure, je fais de la pâte de caramel et lui en ferai goûter quand elle commencera à se prendre...

— Christian, goûtez donc du bout des dents ma pâte de caramel et dites-moi si elle est suffisamment prise.

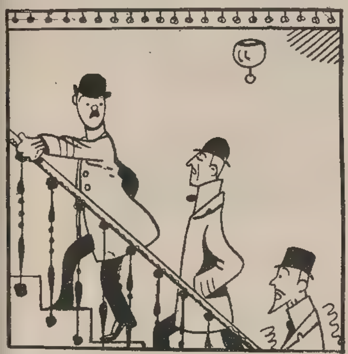
— Ah ! ciel, mon râtelier.



TOUT S'EXPLIQUE

M. Durand rencontre son vieux copain Gustave. Gustave est accompagné d'Honoré que M. Durand connaît un peu, mais qu'il n'a pas vu depuis six ans.

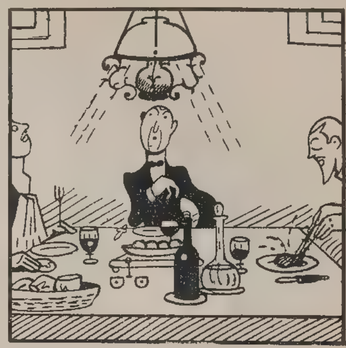
DURAND (*à Gustave*). — Viens donc visiter mon nouvel appartement avec M. Honoré, vous verrez que je suis bien installé.



HONORÉ. — Comment! vous n'avez pas de tapis dans l'escalier?...



HONORÉ. — Comment, vous n'avez pas l'électricité! ! !



Durand retient Gustave et Honoré à dîner...

HONORÉ. — Comment! vous ne mangez pas d'asperges en cette saison?...



Après le dîner, Honoré va faire une certaine visite... Il revient...

— Comment! vous n'avez pas le tout à l'égout?



DURAND (*à Gustave*). — Dis donc, Honoré... depuis que je ne l'ai pas vu, il a donc fait fortune... il doit être riche... il me paraît habitué au confortable...

GUSTAVE. — Lui? mais il a eu des malheurs au contraire, des démêlés avec la justice, il sort de Fresnes! !

LE ROMANCIER LE MIEUX PAYÉ

Tous les romanciers, hommes de lettres, journalistes, ne sont pas, cela va sans dire, rétribués uniformément. Il en est qui doivent « pondre » plusieurs milliers de lignes pour gagner leur pain quotidien. Il en est d'autres, aussi, dont les moindres productions valent au centuple leur pesant d'or. Cette disproportion vient de ce que tous les écrivains n'ont pas le même talent... ni surtout la même vogue.

C'est ainsi que M. Jules Mary, le feuilletoniste célèbre, se fait payer ses romans populaires un franc cinquante la ligne. M. Pierre Sales ne vend pas ses romans-feuilletons moins de soixante mille francs la pièce. C'est déjà beau. Mais ces chiffres pâlissent à côté de l'argent que gagne Rudyard Kipling, avec ses œuvres si intéressantes.

Sait-on, en effet, combien les éditeurs des magazines américains offrent à Rudyard Kipling pour acquérir le droit de publier ses œuvres?

Vingt-cinq francs par mot!

Une simple chanson patriotique, intitulée *The Absent Minded Beggar* et dont Kipling est l'auteur, fut chantée dans tous les théâtres et music-halls pendant la guerre sud-africaine. Or, cette chanson lui a rapporté la somme véritablement fantastique de *trois millions!!!* Kipling les a, d'ailleurs, généreusement abandonnés aux veuves et aux orphelins des soldats anglais morts au Transvaal.

Une de ses œuvres les plus célèbres, *Kim*, lui a été payée cinq mille livres (125.000 francs) par le *Mac Clure Magazine*, et son éditeur lui a versé, avant la publication du volume, une *royalty*, — c'est-à-dire une prime royale — de 100.000 francs.

Ces gains fabuleux n'empêchent pas Rudyard Kipling de vivre très simplement dans un petit village situé au bord de la mer, loin de Londres et de son bruit. Son seul luxe, c'est de voyager.

Chaque hiver, il s'en va au Cap ou au Transvaal et traverse, accompagné de sa famille, l'Océan Atlantique ou l'Océan Pacifique, avec la même facilité que nous traversons la Manche.

H. J.

Le théâtre islandais.

L'Islande, cette île danoise qui apparaît comme un point d'interrogation au-dessus de l'Europe, n'est pas, malgré son éloignement, dépourvue de civilisation : elle a ses journaux et son théâtre.

Evidemment, le Leikfélag, ou théâtre de Rejkiavik, ne saurait soutenir la comparaison avec notre grand Opéra, pas même avec la modeste salle de Déjazet. C'est un bâtiment de chétive apparence qui ne peut donner asile qu'à un public restreint de deux à trois cents spectateurs, ce qui n'est pas pour nous surprendre, puisque la capitale de l'Islande ne compte que neuf mille habitants.

Fondé en 1897, le théâtre de Rejkiavik reste ouvert d'octobre à avril. On y joue une fois, rarement deux fois la semaine. Étant donné le faible contingent de spectateurs impossible à renouveler, on est obligé de changer souvent l'affiche, et une pièce à gros succès ne se donne guère que six ou sept fois.

Ce n'est donc pas à Rejkiavik que nos auteurs à la mode feraient fortune. Aussi bien, les Islandais ne montent pas d'ouvrages français, mais uniquement des œuvres danoises ou norvégiennes, du Bjornson-Bjoernstierne ou de l'Ibsen, des drames shakespeariens ou des comédies sociales. Ni l'esprit de Capus, ni la fantaisie de Feydeau ne seraient goûtés au pays des geysers.

La soirée commence d'ordinaire par un « lever de rideau » dû à la plume plus ou moins autorisée d'un amateur indigène.

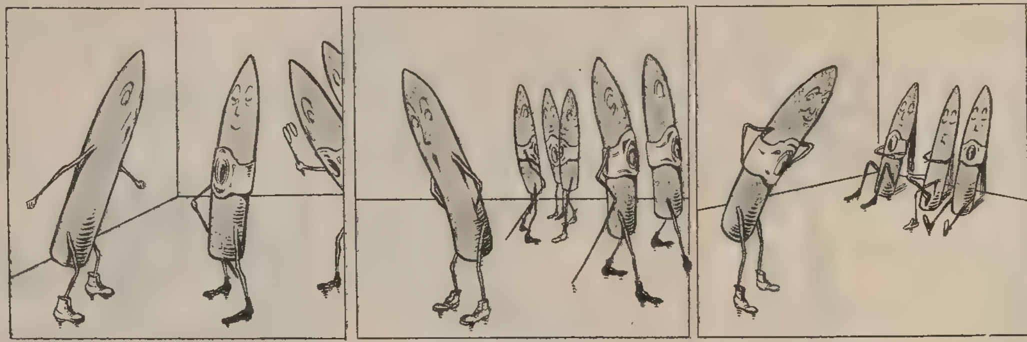
La langue dans laquelle s'expriment les artistes n'est pas, comme on le suppose, le danois, mais l'islandais, dialecte formé de vieux norvégien. A l'instar de nos théâtres nationaux, le Leikfélag de Rejkiavik est subventionné. Il reçoit annuellement 500 couronnes de la Diète et autant du Conseil municipal, c'est-à-dire environ 1.400 francs. Les décors ne sont pas brossés par Jambon; ils viennent de Copenhague où on les achète au rabais, dans les petits théâtres. L'éclairage laisse à désirer, le gaz étant inconnu en Islande; la rampe comme la salle sont éclairées au pétrole. Mais il paraît que l'électricité va avoir bientôt son droit de cité à Rejkiavik. Ce sera un immense progrès. Pas « d'étoiles » dans le théâtre islandais. Acteurs et actrices touchent les mêmes « feux », 10 couronnes par soirée, ou 14 francs de notre monnaie. Or, comme ils jouent rarement, ils sont obligés d'exercer un autre métier pour vivre.

L'Islande a cependant un comédien célèbre, M. Kristjan Thorgrimsson, qui est quelque chose comme le Coquelin de là-bas.

Voilà vingt-cinq ans qu'il vit sur les planches, et il a fait des tournées dans toute l'Islande. Rejkiavik a aussi sa Sarah-Bernhardt, une tragédienne au masque très expressif qui répond au doux nom de Grunthorunn Haldorsdottir. Ouf!

LA BRIE.

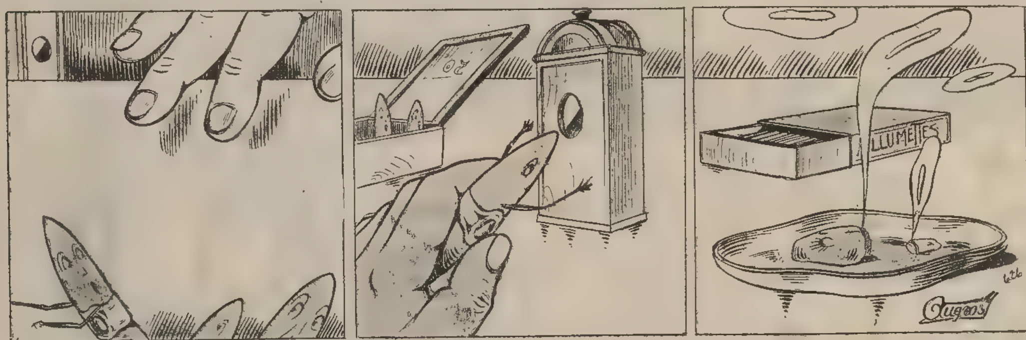
FABLE EN PROSE



C'était un pauvre petit cigare de deux sous qui s'était trouvé mêlé dans une boîte à de fins puros de la Havane...

Méprisé de tous, il se lamentait et regardait avec envie les belles vignettes dorées dont se corsetaient ses aristocratiques collègues.

Or, ne pouvant résister à la jalousie, il s'empara d'une bague et s'en revêtit à son tour.



Hélas! une main humaine qui, d'habitude, passait près de lui dédaigneuse, trompée par son déguisement, s'empara de lui.

Il fut porté à l'échafaud...

... et brûlé vif.

MORALE

Pour vivre heureux, vivons cachés.

Pêle-Mêle Connaissances

— Sous l'Empire, les élections duraient deux jours : le dimanche et le lundi. On passait la nuit qui séparait ces deux journées à veiller soigneusement sur les urnes.

— Les païens avaient donné beaucoup de surnoms aux premiers chrétiens. L'un des plus étranges fut celui de *grillons de la nuit*, parce que, toutes les fois qu'il leur arrivait de se réveiller pendant la nuit, ils faisaient aussitôt une prière à haute voix.

— Dans un récent concours de dactylographie, disputé à Boston entre une centaine de concurrents qui « tapaient » les yeux fermés, le record a été établi par une jeune fille, avec 2.000 mots en une demi-heure — soit près de 70 mots à la minute.

— Le plus ancien document relatif à l'institution des postes en France, remonte à Louis VI. C'est un acte conférant à l'église Saint-Martin-des-Champs le privilège de transporter les lettres et les messages. Cet acte est contresigné par Baudouin, en qualité de *Grand Maître des Postes*.

— Les délégués sénatoriaux du Var ignorent sans doute que leur sénateur porte un blason. Les Clémenceau, d'ancienne bourgeoisie vendéenne, ont leurs armes inscrites à l'armorial du Poitou : « De gueules à une clef d'argent, coupé d'argent à un sceau de gueules. »

— Il n'y a, dans le département de la Seine, que 134.000 chiens, ce qui représente une proportion de 4 chiens pour 100 habitants, tandis que cette proportion moyenne en France est de 7 0/0, et que, dans certains départements, tels que le Gers, elle atteint 12, 14, et même 16 0/0.

— Le recensement de 1901 a coûté 199.000 francs aux contribuables de la capitale, pour 2.600.000 habitants. Un agent recenseur reçoit, pour son travail fort compliqué, 15 centimes par bordereau de maison, 5 centimes par feuille de ménage, et 3 centimes par bulletin individuel.

— C'est le 16 avril 1875 que fut signée la Convention de Berne, en vertu de laquelle le tarif des lettres pour l'étranger fut uniformément fixé à 0 fr. 25. Avant cet accord, l'affranchissement des correspondances à destination étrangère variait de 30 à 85 centimes, taux des lettres pour la Nouvelle-Zélande.

— Les frappes d'or françaises ont dépassé, en 1905, la somme de 190 millions. La Monnaie a frappé 1 million de francs de pièces de 100 francs; 182.452.600 francs en pièces de 20 francs et 15.256.330 fr. en pièces de 10 francs.

A. S.



ZOOLOGIE

— Toi qui as été au Jardin des Plantes... dis-moi comment c'est fait un tigre.

— C'est un animal dans ce genre-là avec des barreaux devant.



A POIGNÉE DE MAIN DE CASIMIR

— Tiens, c'est toi, Emile! que c'est gentil d'être venu me voir ! je ne te serre pas la main, mon vieux, parce qu'elles sont sales, pleines de sauce et de graisse.



... Mais attends une minute, on va causer.



Au revoir, monsieur, et merci.



— Tu peux y aller, mon vieux, maintenant, elles sont propres.

DE NOS LECTEURS

Cuisines militaires.

M. Etienne, ministre de la Guerre, vient de décider la mise à l'étude d'une voiture de cuisines destinée aux troupes en campagne.

Cette initiative est basée sur le succès remporté par des appareils de ce genre utilisés durant la guerre russo-japonaise. Les troupes russes avaient, en effet, par compagnie, une voiture de cuisine qui donnait une soupe excellente et qui pouvait fonctionner toute la journée.

Pendant les marches, elle permettait de donner un repas chaud au milieu du jour; à l'arrivée à l'étape, les soldats pouvaient prendre immédiatement leur repas du soir et se reposer ensuite sans avoir à faire les corvées d'eau, de bois, d'épluchage de légumes et sans avoir à attendre que la soupe fût cuite.

C'est grâce à ces cuisines ambulantes que les Russes purent combattre sans interruption pendant plusieurs journées, notamment à Moukden et au Yalou.

Ces voitures venaient jusqu'aux postes les plus avancés fournir des repas aux combattants.

De leur côté, les Japonais utilisèrent des fourneaux transportés sur des voitures, à raison d'une également par compagnie. Ils ne manquèrent pas, en outre, d'utiliser les cuisines roulantes qu'ils prirent en assez grande quantité aux Russes.

Les Suisses ont déjà doté leur armée d'appareils semblables.

Les Allemands ont entrepris, dans le même ordre d'idée, des recherches qui sont sur le point d'aboutir. Souhaitons que les études qui viennent d'être commencées chez nous ne soient pas les dernières à porter leurs fruits.

GINETTE.

La table du soleil.

Dans chaque ville de l'ancienne Ethiopie se trouvait une prairie qu'à certains jours, au lever du soleil, on trouvait couverte de viandes préparées. Quiconque avait faim pouvait librement prendre son repas. Longtemps, le peuple crut que la terre produisait ces viandes d'elle-même, sous les premières chaleurs de sa lumière. Pour ce motif, il appelait la prairie la *Table du Soleil*. Plus tard, on devina que les magistrats faisaient porter secrètement ces mets pendant la nuit. Mais on continua longtemps à feindre de ne rien savoir. Ainsi font, à peu près, de malins enfants, la nuit de Noël : ils ne croient plus à la légende, mais ils trouvent profit à feindre, le plus longtemps possible, la crédulité.

A une époque où l'on tente chaque jour davantage de substituer la solidarité à la charité que des philanthropes estiment humiliante, peut-être n'est-il pas inopportun de rappeler ce mystique et délicat truchement des Tables du Soleil?

A. S.

Charade chinoise.

Les Chinois adorent les charades. Ils excellent dans ce sport — pourquoi ne serait-ce pas un sport? — intéressant, qui fit si longtemps nos délices à nous autres Français, et qui semble, malheureusement, tomber en désuétude. En voici une, due à l'imagination d'un Fils du Ciel, et des plus amusantes :

« Jeune, je suis vert ; vieux, je suis jaune ; bien battu, je deviens souple ; si j'accompagne un ami longtemps, il est pressé de me quitter ; jeune, on m'honore ; vieux, on me rejette. »

Ne cherchez pas la solution, vous ne la trouveriez pas. J'aime mieux vous la dire tout de suite. La voici :

« Une paire de souliers en paille ! »

H. J.



Avec ses lunettes, ses sourcils épais et ses verrues, M. Sandaraque est le type du parfait fonctionnaire.



En effet, l'heure du travail ayant sonné, M. Sandaraque relève ses lunettes...



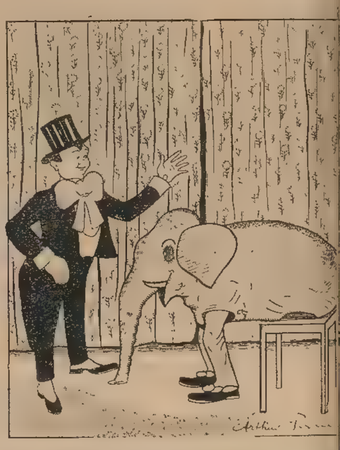
... et s'assoupissant paisiblement, peut se livrer aux douceurs du sommeil...



... sans crainte de ses chefs ni du public.



Le savant Astrologue. — Encore un petit perfectionnement à mon télescope et je saurai ce qui se passe dans la lune aussi bien que ce qui se passe chez moi.



DERRIÈRE UN RIDEAU DE CIRQ

August. — Allons, l'éléphant !! dépê chons-nous, en piste.

Les deux Jambes de devant de l'Elé phant. — Impossible, les deux pattes d derrière sont chez le chand de vin e train de prendre un verre.

Clef des Songes.

Femme rêvant Congo
Gagnera le gros lot.
En tout cas, j'affirme, elle
Deviendra la plus belle.

U. E., à Victor Vaissier, 34, rue Drouot, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

M. jaupie. — 1° Lavages au sublimé; 2° Lavage à l'eau claire.

M. Didier. — Cela est complètement impossible, cette odeur étant inhérente à la nature de ce corps.

M. Billoute. — Oui, cette idée est fort juste, il y a là une inégalité choquante à laquelle remédierait cette institution.

S. L. — Nous ne pouvons donner ici de renseignements commerciaux. Regrets.

M. J. Murbe. — Même reponse.

Un petit mineur. — Probablement comme a de cache-cache pour savoir qui *en sera*.

Un groupe de joueurs, à Marseille. — Ce jou parfaitement raison et peut compter son poin l'entend, la tierce gardant sa propre valeur inc damment.

Mlle Charpentier. — Voyez le n° 28, du 9 1905.

M. J. Libis. — Veuillez nous faire savoir ceu vous avez en vue.

12e ANNÉE — N° 21. 10 Centimes 27 MAI 1906.

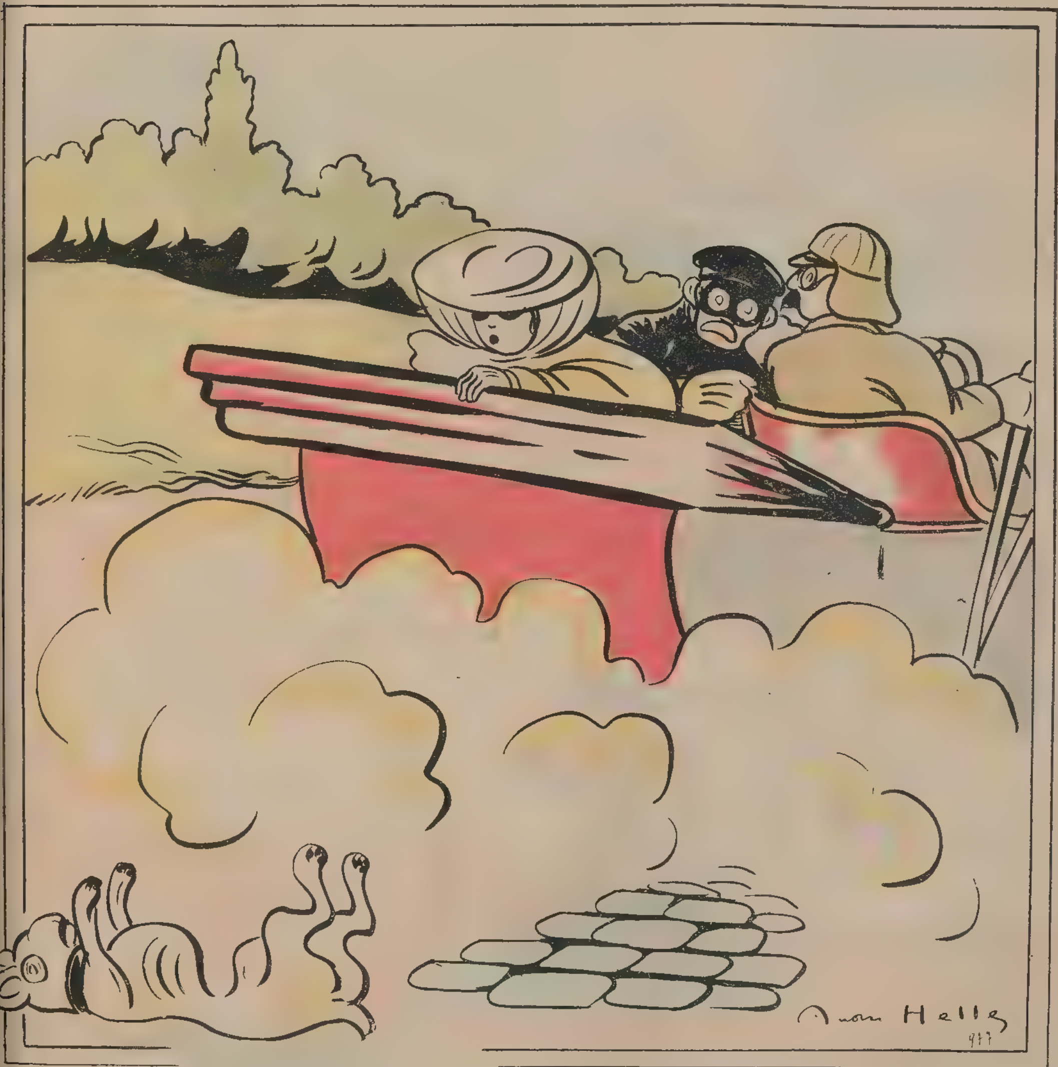
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

CRUELLE DÉCEPTION, par André HELLÉ.



— Zut!... c'est qu'un chien...

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Les Débuts de Léonidas Rousquévingue.

Une irrésistible vocation théâtrale s'empara, un beau jour, de Léonidas Rousquévingue, qui exerçait sur le port de Marseille la noble et libérale profession de débardeur, mais qui ne débardait pas grand'chose, ayant, comme dit l'autre, un poil dans la main...

Cet aimable type de lazzarone, doué d'une inaltérable bonne humeur et d'une voix magnifique, chantait à plein gosier du matin au soir, et faisait pour le moins autant de bruit que la sirène des plus gros vapeurs... Il savait sur le bout du doigt (paroles et musique), tous les opéras du répertoire, qu'il ne se lassait pas d'aller voir jouer. Et lorsque cet enragé mélomane, — qui, au besoin, se privait de dîner pour pouvoir s'offrir le théâtre, — ouvrait sa vaste bouche, et entonnait le grand air des *Huguenots* ou de *la Favorite*, on l'entendait de la Joliette aux Catalans, et de la Cannebière aux Musées...

Et tout Marseille disait avec orgueil... et avec l'*assent* :

— Té, c'est le Rousquévingue!... Chut, écoutons chanter la plus mélodieuse des bouches du Rhône!...

* * *

...Or, par un vilain soir de mistral, il advint que le fameux baryton Pécoulade, l'enfant chéri des Marseillais, pinça une grippe carabinée, en se rendant au Grand-Théâtre, où il devait remplir, dans l'*Africaine*, le rôle de Nélusko, son triomphe!...

N'ayant rencontré, chemin faisant, personne à qui causer, il monta dans sa loge, sans se douter qu'il était, d'ores et déjà, complètement aphone... Et il ne s'aperçut de l'état de sa voix qu'au moment où, costumé en fils du désert, il descendait majestueusement pour entrer en scène : c'est alors que, croisant dans l'escalier M. Esscoussoulat, son directeur, il s'empressa de lui souhaiter le bonjour, pensant s'acquitter de ce devoir avec le « creux » retentissant dont il tirait gloire et fortune...

Ah! bien, ouiche!... Le fausset d'un coq enroué eut semblé suavement harmonieux, comparé aux accents rauques et lamentables qui s'exhalèrent péniblement du gosier de Pécoulade... Il eut beau pousser de vigoureux « hom! HOM!! » pour se désobstruer le conduit, ce fut peine perdue.

— Troun de l'air, Pécoulade, s'écria M. Esscoussoulat avec sollicitude... on dirait que vous avez avalé une clarinette, mon bon!... Sortez-moi ça vivement, bagasse, ça pourrait vous empêcher de chanter!...

— Brrrr!... Hôm!... Ass'pas peur, mossieu Esscoussoulat... Hôm! hôm!... Ce n'est rien!... Hôm! hôm!... C'est un chat!...

— C'est un tigre, Pécoulade!...

— Grrrrr! Hôm, hôm!... Va-t-il s'en aller, *Cap dé Diou?*...

... Mais, plus l'infortuné baryton faisait d'efforts pour éclaircir sa voix, plus l'odieuse laryngite semblait en faire de son côté pour l'étouffer!... Et ce fut la gueuse qui triompha : bientôt, Pécoulade fut incapable d'articuler le moindre son congru!...

On envoya quérir, en toute hâte, au bar du foyer, un formidable grog bouillant, composé d'une chopine de tafia, d'une demi-livre de sucre et d'un citron... Pécoulade avala sans sourciller cette mixture infernale. Le seul résultat qu'elle produisit chez lui, fut une légère ébriété, qui ne lui rendit pas l'usage de son *sifflet*, mais lui permit d'envisager cet incident fâcheux avec la douce sérénité d'un philosophe pas « bileux »...

— Hé bé, que voulez-vous, môssieu Esscoussoulat, fit-il, à travers son enrouement, c'est la faute à ce bougre de mistral!... Il n'y a plus qu'à faire venir ma doublure, pour chanter le rôle à ma place... Moi, je vais me coucher!...

M. Esscoussoulat, consterné, s'arracha les cheveux...

— Malheureux!... Nous sommes flambés : Boulestaing, votre doublure, est ce soir à Tarascon, pour un bénéfice! Il ne rentrera que demain matin!... Et il est presque neuf heures!... Et ma salle est comble!... Et mon public fait du potin! Et je n'ai personne pour vous remplacer, pécaïre!... Il va falloir que je rende l'argent!... Vous me mettez sur la paille, avec votre rhume!... Que le diable vous emporte, Pécoulade!...

— Merci, môssieu Esscoussoulat, riposta sans s'émouvoir le bonasse Pécoulade, j'aime mieux m'en aller à pied.

* * *

... Cependant, l'orchestre, étonné d'un tel retard, attendait toujours le signal de son chef pour attaquer l'ouverture. Lequel chef attendait fiévreusement le signal du régisseur pour donner le sien. Lequel régisseur attendait patiemment celui du directeur pour frapper les trois coups réglementaires.

Mais M. Esscoussoulat semblait avoir totalement perdu la tramontane ; affolé, il courait dans tous les sens, comme si le feu était au théâtre.

Quant au public, dégoûté de faire, en quelque sorte, le pied de grue, devant le chef-d'œuvre de Meyerbeer, il charmait ironiquement les loisirs de l'attente en vociférant les plus sottes chansons de café-concert qu'ait pu lui inculquer la vogue du « fin-diseur » Mayol!... Le frivole répertoire y passait tout entier, sur un rythme sautillant et badin, que scandait complaisamment le bruit des cannes martelant le parquet... Sacrilège!... Euterpe, muse de l'harmonie, n'avait plus qu'à se voiler la face, et surtout à se boucher les oreilles!...

... Enfin, à neuf heures dix, le rideau se souleva lentement, et la salle tumultueuse vit surgir sur la scène, par le côté jardin, un individu en habit noir.

— Mesdames, messieurs, dit ce moderne héraut d'armes, dès que le tohu-bohu fut un peu apaisé, j'ai le regret de vous annoncer que, par suite d'une indisposition subite de M. Pécoulade, la représentation ne peut avoir lieu. La Direction, désolée de ce contre-temps, me charge de vous présenter ses excuses. Il va sans dire que le prix de vos places va vous être immédiatement remboursé...

Un formidable tollé accueillit ce speech téméraire, et une grêle de petits bancs crépita sur la scène : la réponse des spectateurs était énergique et péremptoire... Le héraut d'armes s'enfuit précipitamment, et le rideau retomba.

Une véritable tempête d'imprécations et de hurlements se déchaîna, et le public parut bien décidé à n'évacuer la salle que par la force des baïonnettes...

Les exhortations des agents de police, chargés d'assurer l'ordre, ne furent ni écoutées, ni entendues... Bref, le Grand-Théâtre, livré à l'anarchie et au grabuge, prit l'aspect d'une réunion électorale!...

C'est alors qu'une voix cria soudain au milieu du vacarme :

— Hé!... Rousquévingue!...

Ce nom était populaire dans toutes les classes de la société. Du haut en bas, la salle répéta en chœur :

— Ohé!... Rousquévingue!...

Ce soir-là, comme d'habitude, Léonidas occupait au poulailler, une stalle à dix sous... On ne le voyait pas; mais on savait qu'il était là, et qu'il ne pouvait pas être ailleurs!... Sans craindre le vertige, il se pencha au balcon des quatrièmes galeries, et salua ses compatriotes en agitant sa casquette et en poussant de joyeuses clameurs...

— Rousquévingue, chante-nous quelque chose?... reprit du sein de l'orchestre la voix qui l'avait appelé...

— Je veux bien... Mais quoi?

— Té pardi, l'*Africaine!*...

— Vé, c'est une idée!...

— Chut!... chut!... fit l'auditoire pour s'exhorter au silence.

... Et, des hauteurs de son paradis, Léonidas Rousquévingue, tenant à lui seul toutes les promesses de l'affiche, se mit à chanter l'*Africaine!*...

* * *

L'animal était à la fois basse, baryton, ténor, contralto et soprano!... Il jonglait littéralement avec les octaves. Rôles d'hommes, rôles de femmes, duos, quatuors et chœurs, il ne reculait devant rien. Et sa voix semblait, tour à tour, s'abîmer dans un gouffre ou s'envoler a[u] ciel!...

Il en était au milieu du premier acte, lorsqu[e] tout à coup, l'électricité s'éteignit.

De toutes parts, on cria haro sur cette mesur[e] vexatoire. Des allumettes-bougies craquèren[t] dans les ténèbres...

— Ne vous frappez pas, citoyens!... proclam[a] Rousquévingue... *Je sais chanter sans lumière!*

Et il acheva triomphalement le premier act[e] au milieu d'une ovation enthousiaste...

Puis, il décréta d'autorité :

— Cinq minutes d'entr'acte pour aller boir[e] un verre!...

Sur ces entrefaites, l'électricité se ralluma e[n] partie; et, par un coin du rideau, le hérau[t] d'armes reparut.

— Mesdames, messieurs, dit-il en roulant de[s] yeux inquiets, dans la crainte des petits banc[s] la Direction m'envoie vous demander si vou[s] désirez qu'on vous rende votre argent?...

— Non! non! mugit farouchement le Tou[t] Marseille...

— Cependant, j'ai déjà eu l'honneur de vou[s] avertir que nous n'avions personne pour rem[-] placer M. Pécoulade...

— Comment, personne?... fit une voix ind[i]gnée... Et Rousquévingue, alorss?...

Té, bagasse, c'était une idée, en effet! L[a] salle s'en empara...

— Oui, oui!... cria-t-elle en chœur... Rous[-] quévingue!... On demande Léonidas!... E[n] scène, Rousquévingue!... Il nous le faut!...

L'infortuné régisseur essaya bien d'objecte[r] que ce n'était pas possible; que cela ne s'éta[it] jamais vu; que Léonidas, ignorant l'a b c d[u] métier, serait fatalement ridicule; que ce fa[it] sans précédent violerait les lois fondamentale[s] du théâtre... Mais le public ne voulut rien sa[-] voir : il se mit à réclamer Rousquévingue su[r] l'air des *Lampions!*... Et le porte-parole de [la] Direction s'en retourna bredouille, pour [la] seconde fois...

Alors, M. Esscoussoulat mesura la gravité d[e] sa situation, et comprit qu'il fallait céder, sou[s] peine de déchaîner d'irréparables incidents... [Il] envoya donc son émissaire annoncer en tou[te] hâte aux spectateurs effervescents, qu'en dép[it] de son étrangeté, leur ultimatum allait rece[-] voir satisfaction immédiate, mais que la Dire[c]tion déclinait à ce sujet toute responsabilité.

* * *

... Et c'est ainsi que Léonidas Rousqué[-] vingue, s'étant prestement paré des dépouille[s] de Pécoulade, débuta, ce soir-là, dans le rô[le] de Nélusko... ou, pour mieux dire, dans **tou[s]** les rôles de l'*Africaine!*...

... Car il les joua tous, pécaïre!... Et s[es] protagonistes, effarés, eurent toutes les peine[s] du monde à placer un mot, de loin en loi[n], tant le bon drille mettait d'ardeur à chante[r] leurs répliques à la suite des siennes!... C'e[st] tout juste s'il ne dansa point les ballets...

Bref, il remporta un triomphe...

Dès le lendemain, la presse le sacra « gran[d] artiste », déclara qu'il avait des millions plei[n] la gorge, et fit un tam-tam forcené autour d[e] ce début éclatant...

Il n'y eut qu'une voix à Marseille pour de[-] mander, à l'unanimité, que Rousquévingu[e] reparût sur la scène du Grand-Théâtre...

Conclusion : M. Esscoussoulat en profita po[ur] résilier, tambour battant, le traité du pauv[re] Pécoulade, qui touchait ses deux cents fran[cs] par soirée... Et, pour remplacer l'illustre bar[y]ton, il engagea Léonidas, à raison de quatr[e-] vingt-dix francs par mois...

— Chouette! s'écria le néophyte émerveillé[.] C'est la fortune!...

Dès lors, il renonça stoïquement à ses do[uces] *farnientes* au soleil... Avec une ténacité d'ar[ri]viste, il fit son éducation artistique sous [le] haut patronage de M. Esscoussoulat... Il prit d[es] leçons innombrables, leçons de chant, de di[c]tion, de maintien, de plastique, de prononci[a]tion, d'intonation, d'élégance, de mimique... [On] le *cuisina* du matin au soir, on le façonna [en] vue de l'art lyrique; on l'initia aux mystèr[es] de la mise en scène; on lui apprit à refrén[er] son exubérance, à dissimuler sa gaucherie, [à] chasser son naturel; on lui défendit de fai[re] un pas, un geste qui ne fussent préalableme[nt]

appris par cœur, selon les règles immuables de la convention théâtrale...

Ainsi, peu à peu, sa vibrante personnalité fut étouffée. Il perdit, sous le fard, sa belle originalité impulsive et bonne enfant. Il cessa d'être Léonidas Rousquévingue, pour se muer en un cabotin banal et quelconque...

... Et, lorsqu'après six semaines de leçons et de répétitions, il débuta officiellement dans *Guillaume Tell*, il fut sifflé avec frénésie, pour n'avoir pas su comprendre que ce qu'on aimait en lui, c'était l'absence d'artifice et le charme même de son inexpérience.

Robert FRANCHEVILLE.

Pêle-Mêle Causette

Un malheureux a été saisi. Les créanciers vont procéder à la vente de son maigre mobilier. On envoie le tout a l'Hôtel des Ventes.

Ou bien encore, c'est un homme autrefois dans l'aisance qui, vaincu par la mauvaise fortune, est contraint de faire argent de tout ce qu'il possède et qui, de son plein gré, dirige ses meubles sur l'Hôtel des Ventes.

L'un et l'autre sont des déshérités. Qu'ils aient mérité ou non leur malheur, un sentiment de pitié leur est dû.

Si la société n'a pas mission de leur venir en aide, au moins a-t-elle le devoir de les laisser passer sans leur jeter la pierre, au besoin même de les protéger contre ceux qui voudraient les dépouiller de leur ultime ressource.

Nous vouerions à l'exécration le malandrin qui volerait à un pauvre sa maigre bouchée de pain.

Cependant, nous société, nous encourageons, que dis-je, nous provoquons cette dépossession honteuse.

Au mépris de toute liberté, nous avons conféré à un petit groupe d'individus, le privilège d'opérer les ventes aux enchères.

Ces messieurs qui portent le nom de commissaires-priseurs n'ont pas le mal de chercher leur clientèle, n'ont ni frais ni risques.

Ils attendent, un marteau d'ivoire en main, que les affaires viennent à eux. Aucune science, aucune connaissance n'est utile pour exercer leur profession. « Une fois, deux fois, trois fois, adjugé. » Il suffit de savoir par cœur cette formule sacramentelle et de l'accompagner de quelques coups de marteau pour être en mesure d'accomplir leur charmante tâche.

Ces privilégiés prélèvent dix pour cent sur les tristes épaves qui échouent à l'Hôtel des Ventes. L'acheteur est tenu de verser un dixième en sus du prix d'adjudication.

Or, l'acheteur, en commerçant avisé, tient compte naturellement de cette surtaxe et pousse d'autant moins ses enchères.

C'est donc le malheureux qu'on vend qui fait les frais de cette spoliation.

Grâce à lui, la charge de commissaire-priseur est une des plus fructueuses sinécures de notre époque, et chacune vaut une fortune.

Par quelle perversion du sens moral une société peut-elle favoriser ainsi l'exploitation de la misère?

Il serait difficile d'en donner une explication raisonnable.

Comme il serait impossible également de justifier la survivance d'un monopole qui ne se défend par aucun argument sérieux.

Les collectivistes ont vraiment beau jeu contre les pseudo-partisans de la liberté individuelle.

« Vous préconisez le régime de la liberté, peuvent-ils dire. Cependant, depuis l'abolition des privilèges en 1789, vous en avez rétabli autant qu'il en existait.

« C'est avouer officiellement que vous êtes incapables d'assurer le règne de la liberté individuelle. Celle-ci n'est donc, en réalité, qu'une fiction.

« Nous aussi nous procédons par monopoles, mais au moins, dans notre système, le monopole est un privilège d'Etat et non de particuliers.

« Du reste, chez nous, l'Etat, en échange du monopole, prend à sa charge la subsistance des individus. Nous sommes le cœur qui centralise l'afflux du sang et le renvoie, judicieusement distribué, à toutes les parties du corps.

« Vous, dans vos monopoles, vous octroyez des privilèges, soit à des particuliers, soit à l'Etat, mais en échange vous ne rendez rien. Vous vous conférez un droit et rejetez simplement le devoir qui en est le corollaire naturel. »

Voilà ce que le collectiviste est en droit de vous dire, et vous, partisans de la liberté individuelle, vous n'avez qu'à baisser la tête, car vous n'avez rien à répondre.

Tant qu'il n'existera pas en France un parti individualiste, s'inspirant loyalement des doctrines merveilleuses de la Révolution française, notre parlementarisme pataugera dans l'incertitude et l'équivoque.

Et notre société continuera d'être ballotée entre les formules du gouvernement les plus contradictoires.

FRED ISLY.



LES DISTRAITS

— Qu'est-ce qu'il a donc, cet imbécile-là, à vouloir obstinément me faire prendre un parapluie quand il fait un temps superbe?

UNE BONNE MONTRE

Dans un wagon de troisième classe, un voyageur, revêtu de la blouse du cultivateur, ne cessait de se livrer à un balancement perpétuel de droite à gauche et d'arrière en avant.

— Qu'avez-vous donc à gigoter de la sorte? lui demanda enfin son vis-à-vis intrigué.

— Connaissez-vous Jean-Pierre, l'aubergiste de not'village?

— Certainement que je le connais, répondit son compagnon de route.

— Eh bien, il m'a vendu une montre en argent pour vingt-cinq francs, continua le rural, et si je cessais de remuer comme je le fais, la patraque elle ne marcherait plus !

PAR CES TEMPS DE SYNDICATS

LA DAME (*qui engage une nouvelle cuisinière*). — J'essaye de me rappeler où je vous ai vue, votre figure ne m'est certes pas inconnue. Vous avez dû servir chez une de mes amies.

— Non, madame. Mais madame aura vu mon portrait dans les journaux illustrés. Je suis présidente du syndicat des cuisinières.

Courrier Pêle-Mêle

Téléphone

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous adresser réponse à cette question posée par l'un de vos lecteurs :

« On a parlé de recherches faites pour établir automatiquement les communications demandées entre abonnés du téléphone ; s'agit-il vraiment d'études sérieuses et ont-elles quelque chance d aboutir ? »

Depuis plusieurs années déjà, la question était à l'étude, et particulièrement aux Etats-Unis.

Il s'agissait de trouver le moyen de remplacer l'intermédiaire chargé d'établir la communication par un appareil automatique qui l'établirait lui-même sans erreur.

Divers appareils furent trouvés, mais sans résultat. A la liste vint s'ajouter le téléphone Lorimer. Je passerai ici, sous silence, la description détaillée de cet appareil, qui, pour le lecteur, n'aurait probablement que peu d'intérêt. Qu'il me suffise donc de dire que le poste transmetteur est muni d'un jeu de chiffres permettant à l'abonné de former tous les numéros pouvant être nécessaires aux diverses communications ; à l'aide d'une poignée les contacts sont établis. L'intéressé est ainsi mis en relation directement, par le seul intermédiaire de l'appareil, situé au poste central, surveillé par un ingénieur qui n'est là que pour parer aux avaries imprévues.

Ce téléphone fonctionne déjà dans plusieurs villes américaines, à la satisfaction de tous, sauf probablement à celle des personnes qui sont remplacées dans leur travail par cet appareil nouveau.

Recevez, etc.

Ed. B. (Lyon).

Sur ce sujet, M. P. de Rosière nous signale les articles de M. Poirier sur l'« Autocommutateur téléphonique », parus dans l'*Electricien*, à partir du 3 février 1906.

Question interpêlemêliste

Quels sont les droits des pêcheurs à la ligne dans une rivière non navigable ?

Pêchant du milieu de la rivière *étant en bateau*, les riverains propriétaires des berges ont-ils le droit de vous empêcher de pêcher devant leur propriété?

BATAILLE.



L'AFFICHE ET L'ARROSEUR FACÉTIEUX

(HISTOIRE SANS PAROLES)

SUPPLICE CRUEL AUX YEUX DE Mme PIPELET

Le fils de Mme Pipelet a mal tourné, si mal même qu'il a été condamné à mort.

Mme Pipelet a été autorisée à lui rendre visite dans la cellule où il attend le moment proche de payer sa dette à la société.

Au sortir de sa dernière visite, Mme Pipelet parut plus surexcitée que d'habitude.

Elle s'arrêta en passant devant le gardie chef de la prison.

— Est-il permis, demanda-t-elle d'un t courroucé, d'infliger aux condamnés des to tures inutiles?

— Certes non, répondit le fonctionnaire.

— Eh bien! alors, pourquoi qu'on a donn mon fils des journaux avec un grand roma feuilleton dont il ne pourra jamais lire l suites au prochain numéro jusqu'au bout?

A PROPOS DES THÉATRES POPULAIRES

Le peuple, paraît-il, ne va pas assez au théâtre. Vu la gravité de cette constatation, on va essayer de créer des théâtres populaires et obligatoires, s'il le faut. Mais avant, une enquête près des intéressés s'imposait. Nous l'avons faite.



— C'est moi, nous dit la mère de famille, qui ai le moins d'enfants du quartier et, quoique ça, je ne sais pas si jamais j'arriverai à les coucher tous avant la fermeture de votre théâtre.



— Mais quand donc voulez-vous que j'y aille, nous a-t-on dit autre part, je finis de travailler à huit heures, et les bars du quartier ferment à une heure, à peine le temps de boire mes vingt-cinq demi-setiers.



— Votre question est bête, nous affirme un malheureux égaré dans la brousse du crime, c'est justement quand les autres sont au théâtre que je travaille.



— Moi, je ne demande pas mieux que d'y aller, assure un travailleur nocturne, mais, alors laissez-moi faire mon petit travail en plein jour.
Nous n'avons pas insisté.



— Je voudrais bien voir si vous iriez à ma place, recueillons-nous dans une mansarde; j'habite ici avec un camarade, moi, je travaille le jour et je rentre vite me coucher pour lui prêter mes chaussures, car il turbine la nuit aux Halles.



— Dites-donc, vous, nous dit la concierge, avec vos théâtres populaires, est-ce que vous vous figurez que je ne pourrais pas aller aussi bien dans un théâtre pas populaire; mais je m'en fiche de tout ça, quand on est à même de connaître les petites affaires de cinquante-deux locataires, vous comprenez qu'on peut mieux s'amuser qu'au théâtre.
D'après tout ça, je crois que c'est une idée qui ne prendra pas.

LES BONAPARTE D'AMÉRIQUE

L'un des hommes les plus considérables d'Amérique, tant par le nom que par le talent, est, sans contredit, M. Charles Bonaparte, ministre de la Marine des Etats-Unis. C'est le petit-fils du dernier des frères de Napoléon Ier, le prince Jérôme Bonaparte, et le petit-neveu du grand empereur.

Jérôme Bonaparte venait de terminer ses études navales et d'être promu officier de marine quand il se rendit en Amérique. Il se trouvait à Baltimore quand des amis le présentèrent à une jeune fille d'une grande beauté, Elisabeth Patterson, dont le père était un des plus riches commerçants de la ville. Séduit par les grâces de la charmante Américaine, Jérôme la demanda en mariage. Eblouie à l'idée de porter un nom déjà illustre et de devenir la belle-sœur du Premier Consul de la République française, miss Patterson obtint, non sans peine toutefois, le consentement de son père. Quelques mois plus tard, elle épousait Jérôme Bonaparte.

Sur ces entrefaites, le Premier Consul devint empereur des Français. Il entendit donner à son cadet, pour femme, la fille d'un roi. Aussi ne voulut-il pas reconnaître l'union contractée par Jérôme en Amérique. Il essaya d'abord de la faire casser par le pape Pie VII, mais sa tentative échoua devant le *non possumus* obstiné du chef de la catholicité.

Alors, Napoléon Ier eut l'idée de s'adresser au Conseil d'Etat, qui montra une docilité des plus déférentes à obéir à son impérial désir, et annula le mariage de Jérôme pour vice de forme.

En apprenant les efforts tentés par l'empereur pour l'écarter de sa famille, Elisabeth Patterson s'était embarquée pour la France, dans l'espoir que sa beauté désarmerait le courroux de son terrible beau-frère. Mais l'empereur lui fit défense de débarquer, et la pauvre femme, que son mari avait dû quitter, en cours de route, pour se rendre à Paris où il était mandé d'urgence, se réfugia en Angleterre. Bientôt après, elle y donna le jour à un fils qui reçut comme son père le prénom de Jérôme.

Cependant, de France, le mari ne cessait d'envoyer à l'épouse ses protestations les plus vives d'attachement. Mais le moment vint où, comme il le disait lui-même, il allait préférer « les honneurs français à une femme américaine ». Et l'infortunée Elisabeth se trouva abandonnée; on lui alloua une pension pour lui permettre d'élever son enfant, mais à la condition qu'elle ne porterait plus à l'avenir le nom de Bonaparte.

Désormais, elle se consacra à l'éducation de son fils. En vain essaya-t-elle d'appeler l'attention de son ancien époux sur le petit Jérôme. Elle n'y parvint pas. Le frère de l'em-



QUELQUES CAUSES DE HAINE

Il n'est pas toujours nécessaire de faire du mal à son prochain pour être haï par celui-ci. Tout au contraire, bien souvent on ne déteste quelqu'un que parce qu'il a bien agi. Voici, par exemple, ce matricole qui vient de condamner un malade qu'il soignait.



Deux jours après (grâce à la lecture du *Pêle-Mêle* probablement), le malade se trouvait subitement guéri. Le docteur vient de le rencontrer au restaurant où il est en train de dévorer plat sur plat ; eh bien ! voyons, n'a-t-il pas un peu raison de lui en vouloir mortellement !



Et ce journaliste occupé à noircir du papier ; il entreprend une campagne en faveur des ouvriers fumistes qui réclament la journée de deux heures et triple salaire. Il est certain de réussir...



... lorsque le lendemain, il apprend par un journal concurrent que le ministre vient d'accorder ce que demandaient ces ouvriers. La campagne projetée n'a donc plus de raison d'être; aussi notre journaliste a voué au ministre une haine intense !

pereur s'était remarié avec la princesse Catherine de Wurtemberg (1807). Il lui fit comprendre qu'il ne pouvait rien ni pour elle, ni pour lui. Et quand son fils épousa miss Suzanne Williams, il se contenta de lui adresser, comme cadeau de noces... sa bénédiction.

Mme Elisabeth Patterson ou Bonaparte qui devait s'éteindre presque centenaire en 1879, ne se consola jamais de n'avoir pas tenu le rang auquel la destinait son mariage. Jusqu'à sa mort, elle se crut toujours de la famille de Bonaparte et elle ne parlait jamais de Napoléon Ier qu'en l'appelant « mon beau-frère ».

Sous le second Empire, elle espéra un moment que son fils pourrait se faire reconnaître comme prince français. Mais Napoléon III se montra impitoyable et lui refusa obstinément la satisfaction qu'elle réclamait, ce dont elle fut profondément froissée.

Elle avait eu cependant, quelques années plus tôt, la joie d'être deux fois grand'mère. L'un de ses petits-fils devait devenir par la suite un brillant officier français, tandis que l'autre, resté à Baltimore, devait être l'un des jurisconsultes les plus distingués, l'un des avocats les plus célèbres des Etats-Unis, avant que le président Roosevelt l'appelât l'année dernière, au mois de juillet, aux hautes fonctions de ministre de la Marine de l'Union.

Il est curieux de constater que le titulaire actuel d'un département ministériel aussi important se trouve être, avec les princes Victor et Louis-Napoléon, le descendant le plus direct de l'ancien roi de Westphalie. Et, ce qui est encore plus curieux, si le mariage d'Elisabeth Patterson avec ce dernier n'avait pas été annulé dans les conditions que nous venons de rapporter, ce n'est point le prince Victor qui serait aujourd'hui le prétendant au trône impérial, mais bien M. Charles Bonaparte, secrétaire d'Etat à la Marine de la grande République des Etats-Unis d'Amérique.

H. J.

Tapage nocturne

Rien n'est sacré pour un tapeur.
(Air connu).

A la brasserie Riquet, sur le Boulevard.

C'est l'heure crépusculaire où, tout au long de la terrasse, les verres s'alignent, empruntant au prisme ses couleurs.

Georges Missel, le poète, est assis devant un amer-curaçao. Les yeux vagues, il regarde sans voir les Parisiens qui passent, flâneurs ou affairés.

La voix sonore de Bloffe, le tapeur bien connu, décroche son rêve des nuages où il se cristallisait en alexandrins harmonieux.

BLOFFE. — Mais je ne me trompe pas, c'est ce brave Missel. (*La main tendue en aviron.*) Il y a une éternité qu'on n'a pas eu l'heur de presser tes phalanges cordiales et de fumer avec toi le calumet de l'amitié. Comment vas-tu, vieux !

MISSEL (*sibérien*). — Pas mal, merci. (*Il plonge le nez dans son verre, espérant que le tapeur continuera sa route*).

BLOFFE (*s'asseyant*). — On ne te rencontre plus nulle part. Des camarades du Quartier ont même répandu le bruit que tu étais entré au couvent. Et ma foi, ils ont pu s'abuser, car tu es gras et rubicond comme un carme... bien chaussé.

MISSEL (*qui est pâle comme un cierge et maigre comme un clou*). — Ah ! tu trouves ?

BLOFFE. — C'est-à-dire que tu respires la santé et le bonheur par tous les pores. Inutile, n'est-ce pas, de te demander si la déesse à l'unique cheveu t'es favorable ? (*Au garçon qui vient prendre la commande*). Une au sucre !

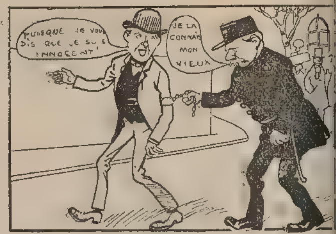
MISSEL. — J'allais me lever...

BLOFFE. — Bigre ! Voilà qui s'appelle tomber à pic... Et qu'est-ce que tu nous prépares de neuf pour le quart d'heure ? Une tragédie ? Un poème épique ?

MISSEL. — Oh ! un simple volume de sonnets.

BLOFFE. — Quel titre ?

MISSEL. — Les *Folles navrances*.



Voyez le sergot Lapoigne qui vient de capturer et conduire au Dépôt un repris de justice dangereux, pense-t-il. Notre agent est tout fier et entrevoit déjà gratifications et avancement.

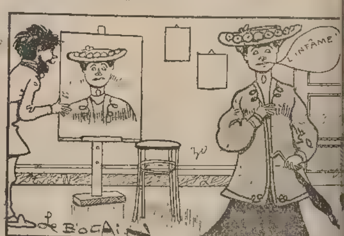


Hélas ! il a fallu en démordre. Le lendemain comme il se rendait à la Préfecture, il rencontre son pseudo-malfaiteur en liberté, le sourire aux lèvres. N'y a-t-il pas de quoi prendre en aversion tout le genre humain ?



Cette dame se rend chez le peintre Cimabre, un jeune portraitiste de talent, mais de peu d'expérience.

— Surtout, recommande-t-elle, que mon portrait soit bien ressemblant, j'y tiens beaucoup.



Le peintre, consciencieux, prend la dame au mot. Aussi il s'est fait une ennemie mortelle dans la personne de cette cliente qui jamais lui pardonnera de ne pas l'avoir embellie !

Quand je disais que la haine nous guette partout !

BLOFFE. — Exquis !... Dans la manière du défunt Hérédia, sans doute ?

MISSEL (*modeste*). — Non, dans ma manière à moi.

BLOFFE. — Et c'est la bonne. Tes sonnets se vendront comme des petits pâtés.

MISSEL. — Oui, peut-être, sous forme de cornets, chez l'épicier du coin.

BLOFFE. — Sacré Missel! Toujours le mot pour rire... Quel est ton éditeur?

MISSEL. — Flibustier.

BLOFFE. — Excellente marque.

MISSEL. — Tu connais?

BLOFFE. — Un peu! Nous sommes à tu et à toi. Entre nous, c'est à moi qu'il doit sa fortune, Flibustier.

MISSEL, (*ironique*). — Tu lui as donné des tuyaux de Bourse?

BLOFFE. — Mieux que ça. Je lui ai amené Lasseur-Abernard, notre premier écrivain gai, et Lapoudrette, l'illustre romancier naturaliste, deux auteurs qui tirent à cinquante mille... Quand paraît-il ton bouquin?

MISSEL. — Dans deux mois.

BLOFFE. — Fais-moi signe à ce moment-là. Je t'aurai des articles de Chose, du *Figaro*, et de Machin, du *Temps*. Nous te ferons une de ces réclames!... Tu n'as pas une cigarette?

MISSEL. — Comment donc! (*Il tend l'étui bien garni.*)

BLOFFE. — J'ai oublié d'en acheter... J'ai tant de choses en tête! (*Il tire une bouffée et fait la grimace.*) Qu'est-ce que c'est que ce tabac?

MISSEL. — Du maryland à quatorze sous le paquet.

BLOFFE. — Pouah! Il n'est pas fumable... On dirait du foin, et pas frais encore. (*Il frappe dans ses mains.*) Garçon, des « nazirs »!

MISSEL (*qui commence à faire la grimace*). — Je suis obligé de te quitter.

BLOFFE. — Attends donc. J'ai à te parler très sérieusement. Veux-tu collaborer à un roman qu'on m'est commandé par un grand quotidien? Quarante mille lignes à cinquante centimes la ligne. Ça te va?

MISSEL (*enthousiaste*). — Tu parles!

BLOFFE. — Nous bâclerons ça en six semaines. J'ai déjà le titre. Note que j'aurais pu le faire tout seul, mais je suis absolument débordé. Et toi, places-tu un peu de copie?

MISSEL. — Couci couça.

BLOFFE. — Ça t'irait de faire des fantaisies rimées pour le *Pêle-Mêle?*

MISSEL. — Je crois bien.

BLOFFE. — Suffit! J'en glisserai deux mots au directeur. Ton genre de talent lui plaira sûrement.

MISSEL. — Tu es tout à fait gentil.

BLOFFE. — Oh! moi, les amis, je ne connais que ça... A propos, il y a Antoine qui me tourmente pour un drame,

MISSEL. — Antoine... du théâtre Antoine?

BLOFFE. — Lui-même. C'est un vieux camarade. Nous avons été au gaz ensemble. Albert aussi me tarabuste pour un livret.

MISSEL. — Albert?

BLOFFE. — Eh bien! oui, Albert Carré, de l'Opéra-Comique. Il veut me donner Massenet comme compositeur.

MISSEL. — Mais c'est une affaire d'or. As-tu une idée de livret?

BLOFFE. — Bien mieux, un scénario tout prêt. Il n'y a plus qu'à l'écrire. Mon cher, un sujet ravissant! Veux-tu que nous en causions pendant le dîner?

MISSEL. — Volontiers. Garçon, deux couverts! Repas très abondant, largement arrosé.

Missel jette sur l'assiette le seul louis qui était en son gousset. Le garçon rend 3 fr. 25. Bloffe empoche carrément les trois pièces d'argent et laissa le bronze au garçon qui ne remercie même pas.

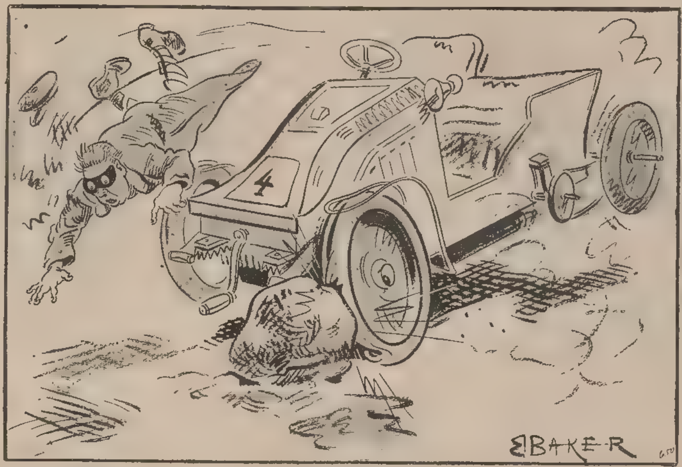
BLOFFE. — Tu permets, vieux, que je t'emprunte cette misère? Je te rendrai ça dans la semaine.

MISSEL. — Mais, c'est que je demeure à Auteuil... et je suis complètement à sec.

BLOFFE. — Qu'à cela ne tienne! Voilà quinze centimes; tu prendras le tramway à la Madeleine... C'est à deux pas.

Et tandis que Missel demeure médusé, Bloffe se retire avec la dignité d'un hidalgo, enveloppé dans un nuage d'un excellent conchas.

Jacques YVEL.



LE PNEU (*qui boit l'obstacle*). — Non merci!... j'ai assez bu... je n'ai plus soif!!...



LE TRUC DU POIVROT

— Pourquoi marches-tu à reculons?

— Pour rentrer chez moi; quand j'ai bu un coup, je fais un pas en avant et deux en arrière.



HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE

SORTIE DES RESCAPÉS. — Vue prise au moment où les malheureux, miraculeusement échappés à l'asphyxie, sortent des entrailles de la terre.

Une erreur de mise en page a substitué à une vue des mines de Courrières une vue d'une gare du Métro au moment de la sortie des voyageurs. Nous nous en apercevons au dernier moment. N. D. L. R.





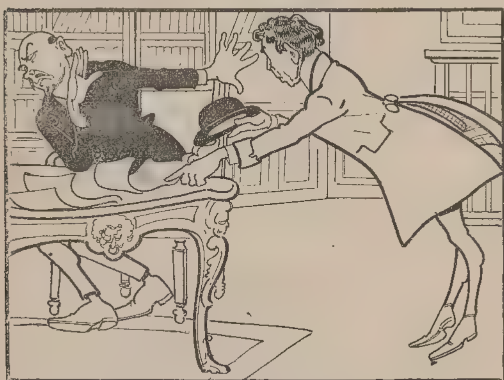
LE TALENT AU THÉATRE

Le Directeur. — Comment? encore pour un engagement! Mon théâtre est au complet; d'ailleurs, pour y entrer, il faut des titres sérieux.

— Mais, en voici, monsieur le Directeur.

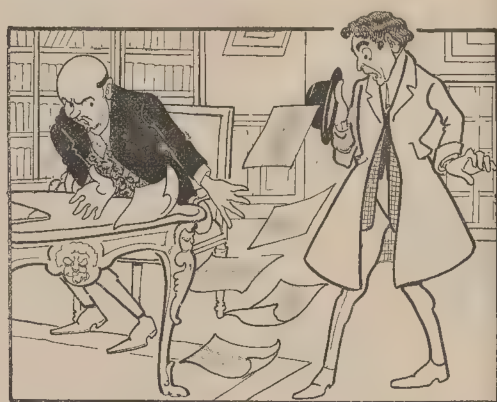
— Comme vous voyez, je suis sorti du Conservatoire avec le premier prix de tragédie et le premier de comédie.

— Laissez-moi tranquille.



— J'ai joué en tournée avec Mounet-Sully et d'autres étoiles, et, ces articles le prouvent, j'ai obtenu les éloges de toute la critique.

— Fichez-moi la paix.



— Allez au diable, vous et vos paperasses.

— O mon Dieu! je comprends, c'est mon casier judiciaire que, par une erreur inconcevable, j'ai mêlé à ces papiers, et quand vous avez vu que j'étais l'escroc Dugalet...



— Quoi!! Dugalet, cet artiste qui, ayant su gagner la confiance d'une marquise, lui a escroqué un million et qui a defrayé la chronique judiciaire de tous les journaux, c'est vous?

— Oui, c'est moi, hélas!

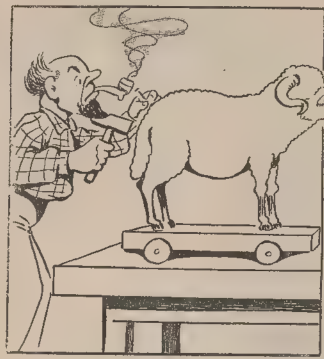


— Mais, cher maître, je vous engage comme grand premier rôle à deux mille francs par soirée, et je ne vous lâche pas que vous ne m'ayez signé cet engagement.

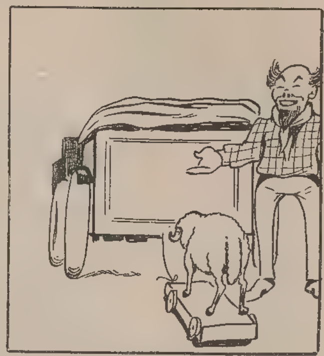
UNE ROYAUTÉ



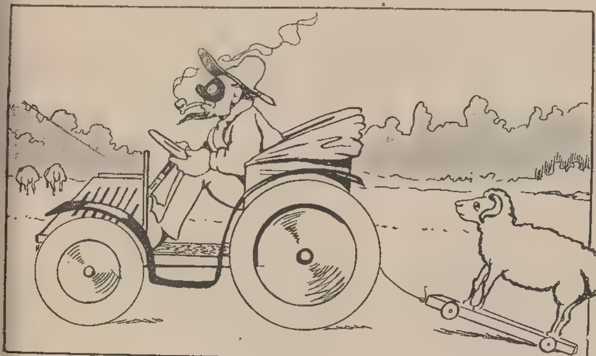
— Comment j'ai fait le trust des moutons? Ah! c'est bien simple. Vous connaissez l'histoire des moutons de Panurge, n'est-ce pas?



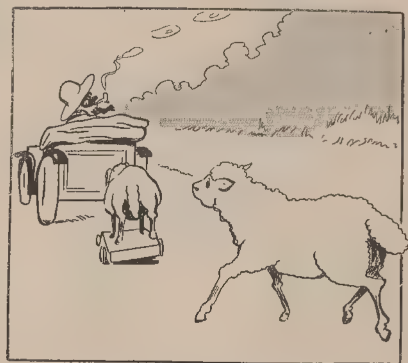
Eh bien! ayant mûrement réfléchi sur cette vérité, je tuai et empaillai moi-même le seul et unique mouton que je possédais à cette époque.



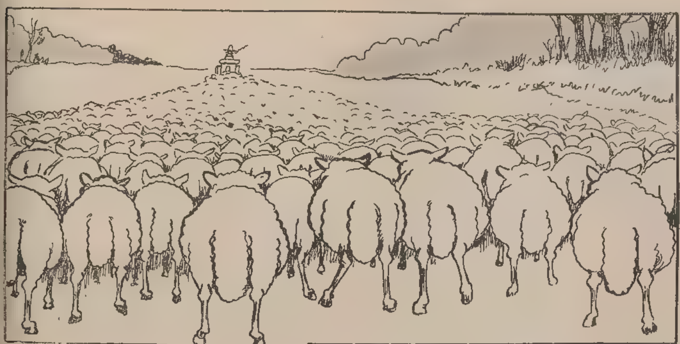
Puis, j'attachai l'animal au derrière d'une vieille automobile que j'avais achetée avec mes derniers dollars.



Et tranquillement, je m'en fus par la campagne pour y faire une immense promenade.



Au premier troupeau que je rencontrai, une bête voyant mon empaillé suivre docilement ma voiture, n'eut pas d'autre pensée que d'en faire autant. Le reste du troupeau fit de même.



Je n'eus qu'à continuer ma route pour que tous les troupeaux rencontrés vinssent augmenter le nombre des moutons qui se donnaient ainsi à moi. Je parcourus ainsi toute la campagne, jusqu'à ce qu'il ne restât plus une bête dans les champs et je ramenai le tout chez moi.



Et voilà comment je me suis fait le roi des gigots.



Comment Durapiat, auquel son médecin a recommandé de l'assouplissement, évite l'achat coûteux d'un exerciseur.

Poindinterro

Poindinterro aime à raconter l'aventure suivante, dont il fut le héros :

Il se trouvait, à cette époque, en Australie. Chassant un jour dans la brousse, il s'égara.

Après avoir erré toute une journée dans la solitude immense de cette partie de l'Australie, il arriva exténué, mourant de soif et de faim, à un poteau de la ligne télégraphique nouvellement installée entre Adélaïde et Darwin.

Il allait se laisser tomber sur le sol, quand une idée lui vint. Rassemblant ce qui lui restait de force, il parvint à grimper jusqu'au haut du poteau. Arrivé là, il jeta autour de lui un regard scrutateur, mais sa vue ne s'étendit de tous côtés que sur de la brousse.

Au moment de redescendre en abandonnant tout espoir, une inspiration lui traversa l'esprit.

Il saisit son couteau de chasse et réussit à couper les fils télégraphiques.

Ceci fait, il se laissa glisser à terre, le cœur ragaillardi par un nouvel espoir.

En effet, ce qu'il avait prévu arriva. Aux deux extrémités de la ligne, on s'aperçut bien vite que la communication était interrompue. Une équipe d'ouvriers, envoyée aussitôt, ne tarda pas à arriver sur les lieux de l'accident, et porta secours à notre futur collaborateur.

Il était temps, car celui-ci n'en menait pas large, du moins c'est lui qui l'affirme.

Le grand nombre de réponses reçues aux différen tes questions graphologiques nous ont prouvé que la graphologie intéressait beaucoup de nos lecteurs, mais le plus grand nombre, sans doute, ignore ce qu'est cette science si curieuse et que chacun, maintenant, a intérêt à connaître. Aussi, croyant répondre à la légitime curiosité de ce grand nombre, nous avons demandé à l'un des maîtres en la matière M. Albert de Rochetal, directeur de la *Revue gra phologique*, de vouloir bien initier nos lecteurs aux arcanes de la graphologie. Il le fera en une série de petits articles, accompagnés de modèles d'écriture.

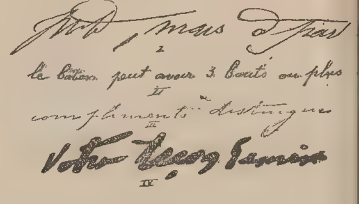
N. D. L. R.

I.

La Graphologie.

Etude du caractère par l'écriture.

La graphologie, ou étude du caractère pa l'écriture, est trop connue de nos jours pou qu'il soit nécessaire de la présenter aux lec teurs par un long préambule. Je dirai simple ment que *le point de départ de la graphologi*



est *le geste de la main qui écrit;* or, chacu sait que tout geste ou mouvement émane du cerveau.

Il ne nous vient pas à l'esprit, lorsque nous écrivons, de nous occuper de la forme calli graphique des lettres, c'est donc notre pensé

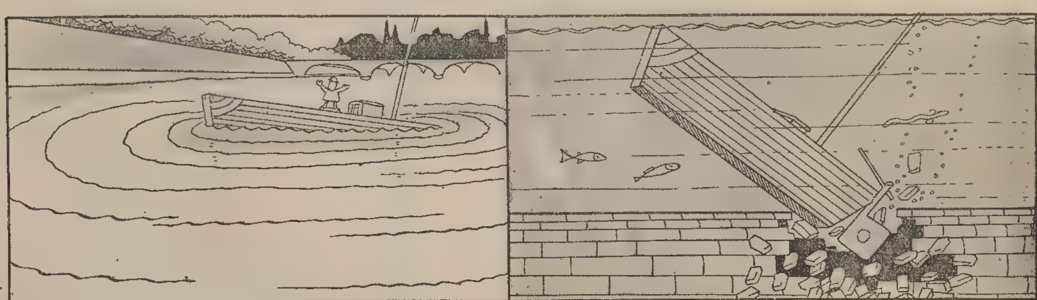


UN RÊVE

M. le docteur du service de sûreté de Paris sommeillait tranquillement...

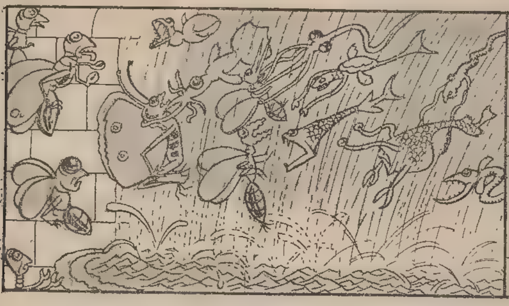
... lorsque son domestique le réveilla brusquement, lui annonçant qu'un accident venait d'arriver à la voûte sous-marine du Métro.

N'écoutant que la voix du devoir, le bon docteur se précipita sur les lieux du sinistre.



En effet, une péniche largement chargée venait de couler à pic, et comme elle se trouvait juste au-dessus...

... de la voûte qui passe sous le fleuve, elle y avait ouvert une large brèche par où l'eau s'engouffra immédiatement.



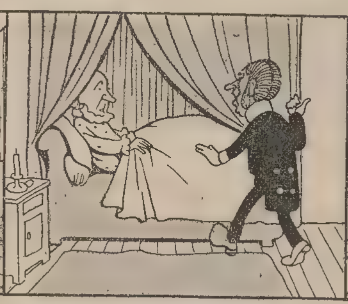
Par bonheur, comme la chose se passait la nuit, il n'y eut pas d'accidents humains, mais les microbes qui habitent l'air du Métro, surpris par l'attaque des microbes de l'eau de Seine, reçurent, effrayés par cette invasion soudaine.



Après avoir laissé beaucoup des leurs sur le champ de bataille, ils cherchèrent la fuite dans les bulles d'air qui leur permirent de naviguer sous l'eau, et à leur tour firent une affreuse hécatombe de leurs nombreux ennemis.



Et le bon docteur, enchanté d'être du coup débarrassé de ce double fléau, s'en retourna dormir.



Tout à coup, le domestique le réveilla, en lui annonçant que deux malades demandaient ses soins sur l'heure.



C'était un empoisonné par un verre d'eau de Seine et un employé du Métro, phtisique au dernier degré.

Hélas ! l'heureux événement n'avait été qu'un rêve.

qui se traduit *machinalement* sur le papier à l'aide de la plume; et *les traits* formés seront *vifs* si nous sommes vifs, *lents et réguliers* si nous sommes habituellement calmes, *fermes* si nous avons de la volonté, *arrondis et mal formés* si nous sommes mous et sans énergie.

Tous les signes graphologiques s'expliquent de la même façon en les comparant aux mouvements naturels de l'homme : ainsi, le prodigue *allongera, espacera son écriture, gâchant même le papier;* au contraire, l'avare *tassera ses lettres et ses mots* comme il entasse ses écus, etc... Il n'y a pas là coïncidences, mais bien des faits sérieusement contrôlés par l'expérience.

Il s'ensuit donc que *chaque individu a sa façon d'écrire bien personnelle* comme, d'ailleurs, il a son caractère et sa physionomie bien personnels encore.

Jetez les yeux sur l'exemple ci-contre : Voilà quatre personnes qui ont eu les mêmes modèles d'écriture dans leur jeunesse, mais leur nature, totalement différente, a repris le dessus vers l'âge de vingt ans, et a transformé leur graphisme suivant le tempérament de chacune d'elles.

La première, imagination exaltée, caractère emporté, a *l'écriture vive, à grands jambages;* la deuxième, calme, pondérée, a *l'écriture calme, régulière, sans écarts de plume*; la troisième, jeune personne délicate, idéaliste, a *l'écriture fine comme immatérielle*; la quatrième, au contraire, grossière, sensuelle, a *l'écriture commune et pâteuse.*

Nos lecteurs pourront se convaincre encore mieux des vérités exposées ci-dessus, par la série d'articles que je me propose de donner et qui sera, en même temps, une série de leçons de graphologie que je m'efforcerai de rendre aussi intéressantes que possible.

Deux mots, chers lecteurs, sur l'utilité de la graphologie, bien que cela paraisse superflu.

En effet, pouvoir connaître son semblable, à distance, à l'aide de quelques lignes de son écriture, c'est *pouvoir se mettre en garde* contre les faux amis, et nous faire apprécier les bons; c'est donner au négociant, industriel ou banquier le moyen de connaître la valeur morale et intellectuelle de ses employés, associés et correspondants, etc., etc.

Mais où cette science atteint son point le plus délicat, c'est dans la *question du mariage.* Ne serait-on pas heureux de connaître le mari que l'on va donner à sa fille, ou la jeune personne que l'on destine à son fils? Eh bien! la graphologie vous donnera le caractère de l'un ou de l'autre, et même de l'un et de l'autre, et vous jugerez si les jeunes gens sont susceptibles de s'accorder. Consultez donc un *graphologue sérieux* et cela évitera *souvent* des surprises désagréables aux parents comme aux fiancés.

Il me reste encore, avant de terminer ce petit exposé, à vous dire que la graphologie n'est pas une science occulte, mais une science d'observation exacte, et à vous mettre en garde contre les chiromanciennes qui prétendent, à l'aide de quelques lignes d'écriture, vous annoncer l'avenir, chose impossible, et qui fait le plus grand tort à la graphologie sérieuse.

Albert DE ROCHETAL.

(*A suivre.*)

Pêle-Mêle Connaissances.

— On vient de découvrir au sud du lac Erié (Ohio), parmi des débris de la période glaciaire, une dent de mammouth. Cette molaire, longue de 31 centimètres, ne pèse pas moins de 4 kilos 130 grammes. Cela permet d'apprécier quelle pouvait être la taille de ce monstrueux animal.

— Le plus âgé des princes régnants d'Europe est le prince Luitpold, régent de Bavière, qui compte 86 ans.

— Les Romains pilaient encore leur blé, lorsque depuis longtemps les moulins à bras étaient connus en Grèce et en Asie. On ne sait ni le pays, ni l'époque précise où la force de l'eau fut, pour la première fois, substituée à celle de l'homme et des animaux. L'origine des moulins à vent n'est pas moins incertaine. On conjecture qu'ils ont pris naissance en Orient et qu'ils furent introduits en France vers le onzième siècle. L'acte le plus ancien dans lequel il en soit fait mention est un diplôme datant de 1105, qui autorise une communauté religieuse de France à établir un moulin à vent.

A. S.

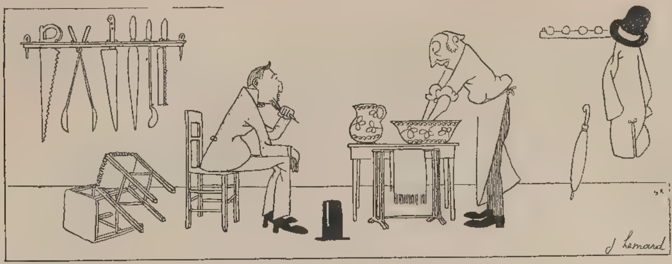
DE NOS LECTEURS

Parmentier et la pomme de terre.

Si nous en croyons M. Gaston-Bonnier, l'éminent membre de l'Institut, ce n'est pas à Parmentier que reviendrait le mérite d'avoir propagé la pomme de terre.

Depuis un temps immémorial, les sujets des Incas cultivaient ce tubercule. Après la conquête du Pérou, les compagnons de Pizarre le rapportèrent en Espagne d'où des moines nomades le transportèrent en Italie; et, dès la fin du seizième siècle, les *tartuffoli* — en allemand *kartoffel* — étaient plantés dans les potagers italiens et se mangeaient cuits comme des panais ou des raves.

Le véritable introducteur en France du légume par excellence fut Charles de l'Escluse, cé-



ENTRE CONFRÈRES

— Pourquoi lui avez-vous fait l'amputation de la jambe puisqu'aussi bien il était perdu !

— Mon cher, vous connaissez les malades, il faut bien les amuser un peu.

lèbre botaniste du seizième siècle, né à Arras. Le légat du pape, venu dans les Flandres en 1588, avait apporté avec lui quelque *tartuffoli:* il en donna à Philippe de Sivry, préfet de Mons-en-Hainaut, lequel en fit parvenir des échantillons à son ami Charles de l'Escluse, alors en résidence à Vienne, en Autriche. Celui-ci les planta, la même année, dans un jardin de la capitale viennoise, et, de 1589 à 1593, à Francfort. C'est là que Parmentier, aide-pharmacien dans l'armée de Hanovre, pendant la guerre de Sept Ans, connut le précieux tubercule qui ne tardait pas à se répandre en Allemagne, en Autriche et en Suisse.

La France restait rétive à l'emploi des solanées qui, disait-on, donnaient la lèpre, et dont les Suisses alimentaient leurs pourceaux.

Après la famine de 1770, l'Académie de Besançon mit ce sujet au concours : « Indiquer les végétaux qui pourraient suppléer, en temps de disette, à ceux que l'on emploie communément à la nourriture des hommes. »

Parmentier obtint le prix en préconisant l'emploi de la pomme de terre, dont la fécule est identique à l'amidon de blé et qui a nombre de qualités alimentaires.

On connaît la suite. Louis XVI, séduit par la parole persuasive de Parmentier, lui concéda un champ d'expériences dans la plaine des Sablons, à Neuilly; il mit à sa boutonnière une fleur de pomme de terre et goûta des premiers à cet excellent légume.

Naturellement, son geste se trouva imité par les courtisans, et ainsi s'évanouit le préjugé qui s'opposait à la propagation de la « parmentière ».

Dès 1789, quatre mille cinq cents hectares étaient cultivés en pommes de terre.

La culture actuelle est de un million six cent mille hectares.

Tout de même, quoiqu'en dise M. Gaston Bonnier, c'est un peu à Parmentier que nous sommes redevables de ce bienfait économique.

J. Y.

Arithmétique macabre

Il est facile de calculer, à quelques centimes près, le « prix de revient » pour le budget de la Ville de Paris, d'un noyé... ou d'un individu qui a failli l'être. C'est une opération d'arithmétique tout à fait élémentaire.

Ainsi, on retire de l'eau en moyenne 220 noyés et l'on sauve 100 personnes en péril. La prime allouée pour ceux-là est de 15 francs, elle est, pour celles-ci, de 25 francs, ce qui fait une première dépense de 5.800 francs, à laquelle il faut ajouter : les honoraires des médecins, le transport des cadavres à la Morgue, le renouvellement et l'entretien du matériel de secours, l'indemnité au médecin-directeur des secours publics... pour frais de tournées et de surveillance ! ! ! les imprimés, etc., etc.

On arrive ainsi au total de 18.000 francs, ce qui fait que chaque personne retirée de l'eau — morte ou vivante — coûte donc en moyenne aux contribuables, la somme de 56 fr. 25 centimes.

Comme on le voit, c'est vraiment pour rien ! ! !...

GINETTE.



MME CIGOGNE (*visite les Landes*). — Enfin, voilà donc un homme bien bâti !

Un singulier colis-postal.

Une curieuse expérience postale vient d'être récemment tentée par un honorable habitant de l'île anglaise de Guernesey, M. Henry Turner. La chose est amusante et mérite d'être rapportée. La voici :

Un jour qu'il désirait se rendre à l'île voisine de Sark, M. Turner imagina de se présenter au bureau de poste de Guernesey, et s'adressant au préposé de l'enregistrement des colis-postaux, lui demanda gravement de l'expédier à Sark comme un simple « échantil sans valeur ».

L'employé ne sourcilla même pas devant ce proposition extravagante et pour le moins in tendue. Avec un flegme tout britannique, considéra longuement M. Turner, puis il mensura, le pesa avec soin, et, finalement réclama la taxe de cinq shillings dix pence.

M. Turner s'exécuta.

Quand il eût versé l'argent de son *port* guichet de l'employé des postes, celui-ci app le messager de service et le chargea de prend livraison de ce colis d'un nouveau genre. conséquence, le messager accompagna M. He Turner à l'île de Sark, et le remit ès-mains destinataire, — un ami de l'envoyeur-colis.

Ce fait ne s'est pas produit en Amériq mais à quelques lieues seulement des cô normandes. Il est donc facilement cont lable.

Ce qu'on nous a pas dit, cependant, c à quelle place l'employé a apposé les cach postaux réglementaires ! ..

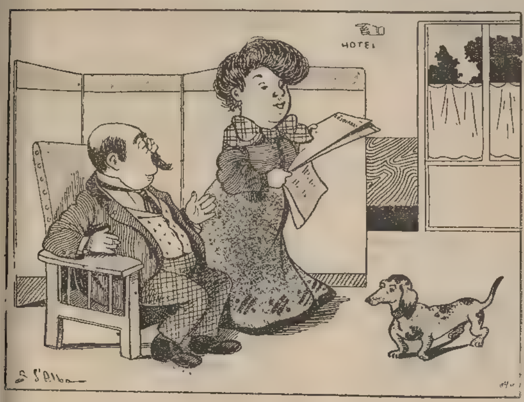
Daniel CLARY



LE PASSANT. — Pardon, où se trouve la rue Lepic, s. v. p.

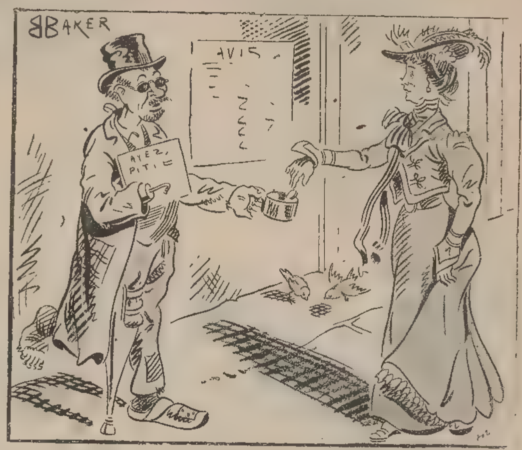


LE MANCHOT (*ancien clown*). — Tenez, là ! tout à fait en haut d'cette rue?



A L'HOTEL

— Germaine, tu n'as pas présenté la note au voyageur du nº 12?
— Mais si, mon ami...
— Pourtant, je l'entends qui continue de chanter !



LE PROGRÈS DES AFFAIRES

— Mais, je vous ai déjà donné de l'argent ce matin dans l'avenue de l'Opéra, n'est-ce pas?
— Mais parfaitement, madame, j'ai une succursale là-bas!

Petites définitions.

Ignorance : Etat d'âne.
Poète : Lutheur à outrance.
Porcelet : L'enfance du lard.
Séminaristes : La jeunesse des étoles.
Scène de ménage : Le murmure de la vie rivée.

Michel LANNIER.

Les couturiers célèbres

On croit généralement que le premier couturier fut Worth, que Mme de Metternich lança, ous le second empire, dans la société parisienne. C'est un tort. Le premier couturier fut n nommé Rhomberg, fils d'un paysan bavaois des environs de Munich, qui était venu rès jeune à Paris dans l'intention d'y exercer e métier de tailleur. Sa fortune, grâce à son alent, y fut extrêmement rapide, et il mourut quarante ans, en laissant à ses héritiers une ortune rondelette, qui ne se montait pas à oins de cinquante mille livres de rentes.

Sous le premier Empire, le célèbre « modiste » Leroy était l'habilleur officiel des princesses. Il tint grand état de maison, sous la estauration, dans le somptueux hôtel du fermier général Boutin. On raconte de lui la curieuse anecdote suivante, qui rappelle, par certains côtés, celle du joaillier de Buckingham, ans les *Trois Mousquetaires* de Dumas.

Le duc de Berry, désirant que Leroy habillât sa femme, le manda chez lui un matin de l'hiver de 1818 :

— Monsieur Leroy, lui dit-il sans préambule, il faut un habit de bal pour ce soir.

— Mais, monseigneur, c'est impossible, s'écria Leroy. N'ayant jamais eu l'honneur d'habiller Son Altesse Royale Mme la duchesse de Berry, je n'ai pas ses patrons !...

Cependant, se tournant vers la femme de chambre, il ajouta :

— Son Altesse Royale a peut-être une robe dont le corsage peut servir de modèle?

Sur une réponse affirmative, et après avoir prié le duc de Berry de faire porter chez lui les pierreries dont on devait orner le vêtement, il se disposait à prendre congé du prince, quand celui-ci l'arrêta :

— Vous ne sortirez pas, monsieur Leroy !
— Mais, monseigneur, il me faut ces demoiselles!...
— Faites-les venir ici !...
— Mais les étoffes?...
— Qu'on les apporte ici !...
— Mais mes ateliers?...
— Nous ne manquons, monsieur Leroy, ni de chambres, ni de tables !...

Devant cette obstination du duc, le brave Leroy n'avait qu'à céder, ce qu'il fit. Les demoiselles furent appelées, les étoffes arrivèrent, un atelier de couture fut improvisé, et Leroy, les ciseaux à la main, se mit à l'œuvre. A trois heures de l'après-midi, Mme la duchesse de Berry essayait sa robe de bal, et six heures après, elle paraissait sortir des mains de fées. C'était, on le voit, un record !

Le couturier Leroy, dont la fortune avait commencé au sacre de Napoléon, compta, dans sa clientèle, deux impératrices, toutes les têtes couronnées de l'Europe et mourut sous Louis-Philippe, possesseur d'une fortune immense

On voit que le couturier n'est pas une particularité spéciale au second empire. Il n'y a qu'une différence de mots : le *modiste* de jadis est devenu le *couturier* d'aujourd'hui — cet auxiliaire si précieux du théâtre et des manifestations mondaines.

Daniel CLARY.



— Et votre homme!
— Il va de pis en pis.
— Il est si bas que ça?
— Mais non, je vous dis qu'il est en train de traire nos vaches.



— Ah ! la belle broche ! je vais dire à mon mari qu'il me la paye pour ma fête !



LE MARI. — Voichi la broche.

PETITE CORRESPONDANCE

A. M. M. R. — Non, c'est complètement impossible.

M. Moreau. — Vous pouvez vous renseigner au secrétariat de ces établissements.

M. A. Demeux. — En effet, l'envoi était un peu tardif, nous vous en exprimons tous nos regrets.

M. Jeannin. — Non, on ne peut faire trois points sans le roi à l'écarté.

M. Burgos, à Asnières. — Essayez l'eau oxygenée.

M. Castelnau. — 25 ans. Mais nous croyons que vous vous trompez en disant que cette loi a été votée.

Mary-Huss. — Parce que c'est la figure simple à tracer; elle n'a d'ailleurs aucun[e impor]tance puisque le témoignage des témoins [a] lieu.

12e ANNÉE — N° 22 10 Centimes 3 JUIN 1906

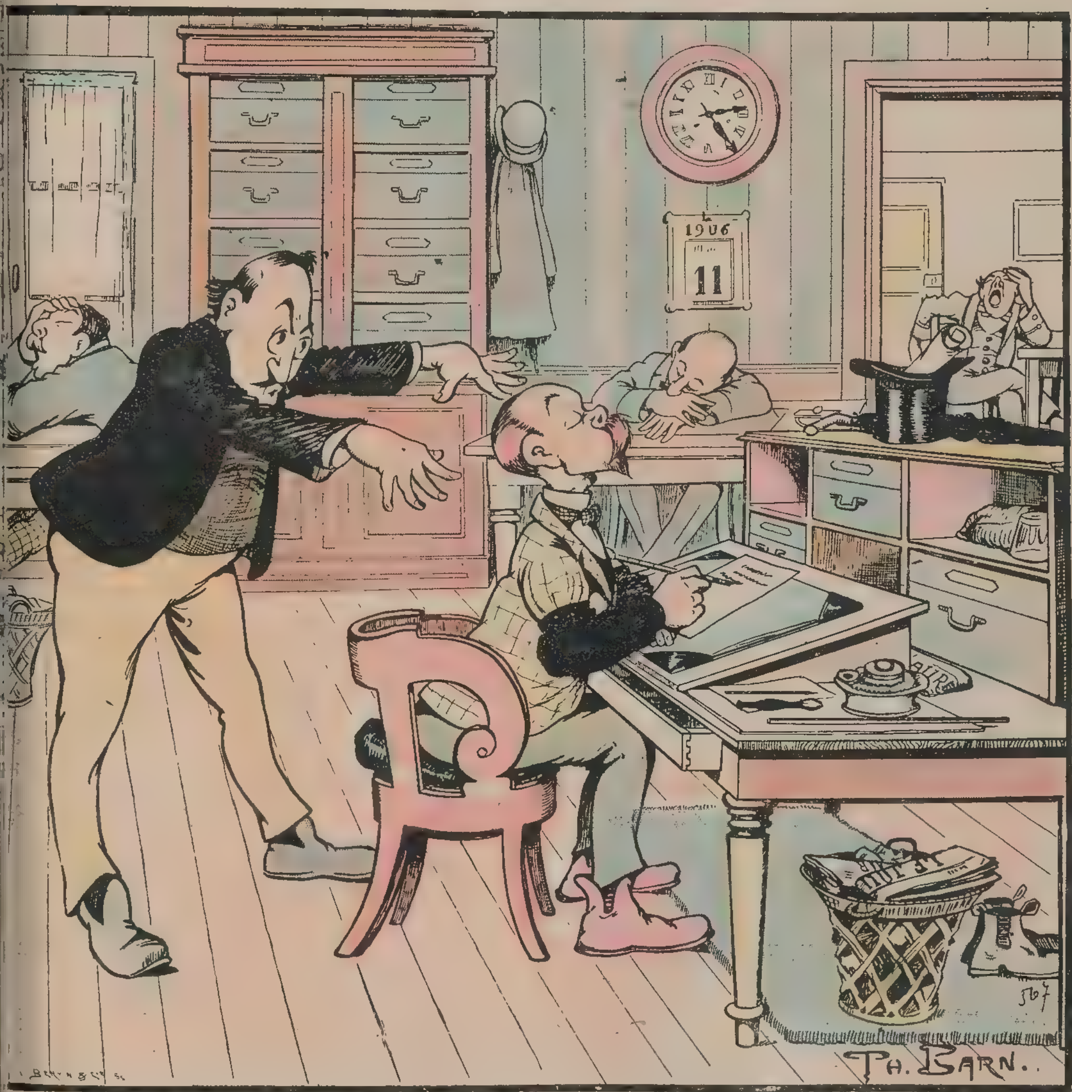
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr SIX MOIS : 5 fr.
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

MARMOTTES ADMINISTRATIVES, par Th. BARN.



Quand, par hasard, il y a un travail à faire au ministère des Travaux Inutiles, on hypnotise un employé, puis on lui suggestionne l'ordre de faire l'ouvrage. De sorte que, si le malheureux travaille, du moins ça ne l'empêche pas de dormir. Et l'honneur du bureau est sauf.

L'HOTEL CICÉRON

Ce ne fut pas un mince événement dans l'existence si paisible de M. Saturnin Paniquet, lorsqu'il lui fallut faire sa valise et consulter l'Indicateur des chemins de fer pour se rendre à Paris, où l'appelaient des affaires de finance.

Il n'avait pas mis les pieds dans la capitale depuis l'Exposition de 1889, n'éprouvant pas le besoin de courir, sans rime ni raison, la prétentaine. Quand on est bien chez soi, on y reste! Aussi, ne quittait-il jamais sa bonne petite ville de Sauthon-les-Fossés, où il vivait de ses rentes, occupant ses loisirs à pêcher à la ligne, à jouer au besigue et à cultiver des rhododendrons.

Bref, c'était un sage.

Or, Mme Eulalie Paniquet, sa digne moitié, l'ayant accompagné sur le quai de la gare, lui fit, au moment des adieux, mille recommandations quasi-maternelles au sujet des automobiles, des apaches et des rhumes de cerveau, dont un provincial qui ne se méfie pas est susceptible d'être la victime, dès qu'il affronte Paris et ses traquenards!... Puis, la tendre



— C'est là que tu descendras dit-elle avec une autorité douce mais ferme.

Baucis lui remit un petit papier sur lequel étaient écrits ces mots au crayon :

Hôtel Cicéron, 226, rue de Rambuteau.

— C'est là que tu descendras, dit-elle avec une autorité douce mais ferme... J'ai rencontré ce matin le cousin Castoumène; quand il a su que tu allais à Paris, il m'a donné cette adresse. Tu pourras dire que tu viens de sa part : il connaît le patron!... Fais surtout bien attention à...

... Le reste du discours se perdit dans le vacarme du train en partance. M. Paniquet n'entendait plus une bribe des conseils salutaires que lui prodiguait son épouse; mais, pour la tranquilliser, il répondait tout de même : « Oui!... oui!... » avec une conviction rassurante... Il agita son mouchoir à la portière, quand l'express eut démarré; Mme Paniquet agita le sien, en criant encore : « Bon voyage! » Et chacun s'en alla de son côté...

* * *

Quelques heures plus tard, — à 9 h. 59 du soir, s'il faut en croire les fallacieuses promesses de l'Indicateur, — M. Paniquet prenait contact avec l'asphalte parisien...

Il extirpa de son gousset le papier du cousin Castoumène, et le remit à un cocher de fiacre, qui le véhicula cahin-caha à l'hôtel Cicéron (maison recommandée à MM. les voyageurs; spécialité de lits sans punaises; sommiers insecticides; prix modérés).

Le digne bourgeois monta aussitôt dans sa chambre, et dormit comme un loir qui a la conscience pure...

Il s'éveilla le lendemain matin, frais et dispos, fit un brin de toilette tout en fredonnant *le Père la Victoire*, et se rendit allègrement à ses affaires.

... Pour creuser un estomac de province, il n'est rien de tel que l'air de Paris : midi n'avait pas sonné, que M. Paniquet se sentait déjà un appétit de tous les diables!...

Il était en train de déguster un généreux madère à la terrasse d'une grande taverne des boulevards, lorsqu'il vit soudain passer son ami Jules Bilbocard, un ancien camarade de régiment qu'il n'avait pas vu depuis quinze ans, mais auquel il se proposait justement d'aller rendre visite après déjeuner... Ça tombait à pic!...

Le héler, lui courir sus, se précipiter dans ses bras, le forcer à boire un amer-picon, et l'inviter immédiatement à déjeuner, tout cela fut pour M. Paniquet l'affaire d'un clin d'œil...

— Si! si!... C'est entendu!... s'écria-t-il, pour couper court aux refus que son ami semblait vouloir lui opposer... Je te tiens, je ne te lâche pas!... Viens avec moi!... Mais?... mais...? Il n'y a pas de « mais », ma vieille branche : Je ne veux rien savoir, en fait d'excuses!... Allez, oust!...

Là-dessus, il empoigna d'autorité Jules Bilbocard un peu ahuri, et l'entraîna bon gré mal gré, sans lui permettre de placer un mot.

Bref, ils se trouvèrent bientôt assis face à face à une table de restaurant, devant deux superbes douzaines d'huîtres...

C'est alors que le pétulant rentier de Sauthon-les-Fossés s'aperçut avec stupeur que son convive n'était pas du tout Bilbocard!...

C'était un gentleman qui ressemblait beaucoup à Bilbocard, mais ce n'était pas lui!...

— Je me suis trompé! s'exclama M. Paniquet... Vous n'êtes pas Jules?...

— Non! dit l'invité, en gobant ses huîtres avec satisfaction...

— Vous auriez pu m'avertir!...

— J'ai bien essayé, mais vous ne m'avez pas laissé dire une parole!...

— C'est juste! fit M. Paniquet... Tant pis pour moi!...

— Croyez que je suis désolé de cet incident...

— Bah! Ça ne fait rien, allez!...

— Mais je vais me retirer, puisque je ne suis pas Jules!...

— Non, non, restez, je vous en prie!... Je vous ai invité à déjeuner : déjeunons!...

— En ce cas, vous me permettrez de vous offrir une vieille bouteille de Sauterne 1875, dit le gentleman en s'inclinant...

— Mon Dieu, ce n'est pas de refus! répondit M. Paniquet souriant. Mais je vous offrirai à mon tour un Saint-Emilion de 93...

— Et moi, un Pontet-Canet de 1868!...

— Et moi, un vieux Chambertin, carte blanche!...

— Et moi, du Porto, cordon rouge!...

— Et moi, du champagne!...

— Morbleu, mon cher monsieur, quoique je ne sois pas Jules, nous allons, je crois, nous entendre à merveille!...

— Comment donc!... Je suis enchanté de faire votre connaissance, mon cher... mon cher?...

— Lahouguette!... Vincent Lahouguette, bonnetier en gros...

— Et moi, Saturnin Paniquet, rentier.

— J'habite Pontoise...

— Moi, Sauthon-les-Fossés.

— Et je viens à Paris pour mes affaires...

— C'est absolument comme moi... Ce cher Lahouguette!...

— Je suis descendu à l'hôtel du Pied-Nickelé, rue Drouot...

— Et moi à l'hôtel du... à l'hôtel... heu... Tiens, je ne me rappelle plus le nom!... Ça se trouve rue de... rue... Chose... Enfin, c'est une rue où il passe beaucoup de voitures!... Comment diable s'appelle-t-elle déjà?...

— Ça n'a pas d'importance, mon cher Paniquet!... interrompit Vincent Lahouguette, en désignant la carte des vins... Occupons-nous plutôt de cela!...

— Vous avez raison, Lahouguette!... *Bonum vinum lætificat cor hominum!...*

— *Nunc est bibendum*, Paniquet!...

— Garçon!...

— Garçon!...

... La muse de la tempérance n'eut plus qu'à se voiler la face : ce ne fut pas un déjeuner, ce fut un balthazar!... Les mets les plus délicats, les fioles les plus poussiéreuses se succédèrent sans relâche pendant deux bonnes heures... Ni Lahouguette, ni Paniquet ne voulaient être en reste de politesses : au vieux flacon offert par l'un, l'autre ripostait aussitôt en envoyant le sommelier quérir en toute hâte, derrière les fagots, une bouteille encore plus vénérable. Et quand elle arrivait, douillettement couchée dans son panier, les deux disciples de Lucullus se disputaient à qui commanderait la suivante, pour en faire les honneurs à son partenaire!...

Au dessert, ils se tutoyaient, en s'appelant par leur petit nom. Et ils se confiaient tout



... ils se confiaient tout haut leurs secrets de famille et l'état de leurs finances...

haut leurs secrets de famille et l'état de leurs finances, pris d'un irrésistible besoin de bavarder coûte que coûte, fût-ce tous les deux en même temps!...

Comme ils achevaient de prendre le café, Lahouguette consulta sa montre : il était sept heures et demie du soir!...

— Ce que le temps passe! s'écria-t-il... Voilà qu'il est déjà l'heure de dîner... et nous n'avons même pas fini de déjeuner!...

Il réfléchit un instant, puis déclara péremptoirement :

— Ça ne fait rien... faut dîner quand même!... Saturnin, mon vieux frère, je t'invite à dîner!... Si, si!... Garçon, deux couverts!...

— Non, dit M. Paniquet, qui, pour avoir trop souvent vidé son verre, avait fini par ne plus être dans son assiette... Non, j'aime mieux aller prendre l'air!... Je te porte encore un dernier toast, parce que c'est toi, et puis je m'en vais!... Je rentre à l'hôtel Machin... A ta santé, Vincent!...

. . . .

... Le même soir, vers dix heures, au moment où la paisible cité de Sauthon-les-Fossés s'endormait au clair de la lune, Mme Eulalie Paniquet se disposait à regagner sa chambre, lorsqu'un violent coup de sonnette retentit à la grille du jardin...

— Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que c'est?... dit la bonne dame alarmée...

— M'ame Paniquet!... cria la voix du télégraphiste... c'est une dépêche!...

— Saturnin s'est fait écraser! pensa tout de suite Eulalie... ou assassiner!... Je suis veuve!...

Par bonheur, c'était moins grave que cela. Elle respira et revint à la vie, quand sa bonne lui eut donné lecture du télégramme que voici :

Paris, 8 h. 15 soir. — Impossible de rentrer me coucher. Perdu papier Castoumène; mémoire aussi! Peux pas me rappeler nom et adresse de

l'hôtel où suis descendu. Toi qui le sais, te supplie télégraphier immédiatement pour me dire où je demeure. Urgent. Tombe de sommeil. J'attends ta réponse Taverne Poivert, boulevard Bonne-Nouvelle.

SATURNIN.

— Cette dépêche est bien bizarre, se dit Mme Paniquet... Si je n'étais pas absolument sûre de la sobriété de mon mari, je croirais, ma parole, qu'il a bu un coup de trop!... Le malheur, c'est que moi non plus je ne me souviens ni du nom, ni de l'adresse de son hôtel!... Il va falloir que je coure tout de suite chez le cousin Castoumène!...

... Elle prit à peine le temps de jeter un fichu sur ses épaules, et se rendit en toute hâte au domicile du cousin.

Mais Castoumène était sorti.

— Il doit être au café du Commerce en train de faire sa partie! lui dit la servante...

Mme Paniquet s'y précipita, interrogea fiévreusement le garçon : Castoumène n'y était pas; on ne l'avait pas vu...

— Il est peut-être au café de la Gare! hasarda la dame du comptoir.

Hélas! au café de la Gare, pas de Castoumène!

— Voyez donc au café du Théâtre! conseilla-t-on à la malchanceuse Eulalie : votre cousin y va quelquefois jouer au billard...

Mais elle ne trouva Castoumène ni au café du Théâtre, ni à l'hôtel du Paon-Couronné, ni à l'Eden-Concert, ni au Cercle de l'Industrie.

— Et Saturnin qui se morfond là-bas! pensa-t-elle avec désespoir...

Enfin, de guerre lasse, comme sonnaient les douze coups de minuit, elle revint frapper à la porte de son insaisissable cousin.

Castoumène venait de rentrer... Il avait passé la soirée chez le conservateur des hypothèques.

Il s'empressa de donner pour la seconde fois à Mme Paniquet, l'adresse de l'hôtel Cicéron, 226, rue de Rambuteau...

Mais à cette heure indue, la poste et le télégraphe étaient fermés!

Pas moyen d'expédier la moindre dépêche!

* * *

Vers deux heures et demie du matin, des agents en tournée découvrirent sur le boulevard Bonne-Nouvelle, à la hauteur de la Taverne Poivert, un homme endormi sur un banc...

C'était Saturnin Paniquet!...

— Qu'est-ce que vous fabriquez-là, lui demandèrent-ils, après l'avoir éveillé d'une bourrade...



... en dépit de ses protestations, ils l'emmenèrent.

— J'attends un télégramme! répondit-il.

— Faudrait tâcher moyen de rentrer chez vous!

— C'est le plus cher de mes vœux, mes bons agents... Mais...

— Vous n'avez peut-être pas de domicile?

— Si, j'en ai un! Seulement, je ne sais pas du tout où il se trouve!

— Voyons, voyons... Quelle est votre adresse?...

— J'ai télégraphié à ma femme pour la lui demander; elle ne m'a pas encore répondu... Mais j'espère que ça ne va pas tarder!...

— Ouais!... ricanèrent les agents... Voilà un particulier qui est en état de vagabondage!... Allez... au poste!... et pas de rouspétance!...

Et l'ayant appréhendé au collet, en dépit de ses protestations, ils l'emmenèrent...

M. Paniquet n'avait pas de domicile : on lui en procura un... Il passa la nuit au violon?

. . . .

De retour à Sauthon-les-Fossés, il se garda bien de raconter son odyssé. Mais il jura que si jamais il revenait à Paris, ce serait en compagnie de sa femme, et avec le nom et l'adresse de son hôtel écrits sur ses manchettes, pour ne pas être exposé à coucher à la belle étoile, le jour où il inviterait à déjeuner son vieil ami Jules Bilbocard, ou son nouvel ami Vincent Lahouguette!..

Robert FRANCHEVILLE.



FATALE MÉPRISE

LE CANARD. — Comment pouvais-je me méfier... en m'apercevant, ils avaient fait : « Coin... Coin... Coin!!! »

Pêle-Mêle Causette

Paris est un labyrinthe sur lequel règne un Minotaure. La population paye chaque année son tribut de vies humaines à ce monstre épouvantable.

Gare au penseur qui s'abandonne un instant à sa rêverie en traversant une voie. Gare à l'infirme qui ne peut se déplacer assez vite. Gare au sourd qui ne perçoit pas de loin le bruit du véhicule menaçant. Gare à ceux qu'affole le tourbillon de la circulation. Gare aux vieillards, gare aux femmes, gare aux enfants.

Un spectre à forme de roue les guette. La moindre hésitation, la plus petite défaillance, et la hideuse roue accomplit son œuvre de mort.

Et nous assistons, impassibles, à ces hécatombes. Pareils en cela aux Crétois de jadis, nous nous soumettons veulement à l'impôt que le Minotaure fait peser sur nous.

Pourtant, il n'est plus un pavé de Paris qui n'ait été éclaboussé de sang. Il n'est pas une pharmacie qui n'ait eu à panser quelque victime de la Roue.

Et si encore les sacrifices de vies humaines suffisaient à contenter le Minotaure! Mais non, il lui faut autre chose.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés,

a dit Lafontaine.

Ceux que n'atteint pas directement la roue meurtrière, vivent dans un perpétuel émoi.

Les affections nerveuses se multiplient avec une terrible rapidité.

Le mal devient endémique, et, si cela continue, nous donnerons naissance bientôt à des générations de fous.

Voilà l'œuvre du Minotaure parisien.

Quel sera le Thésée qui osera affronter le monstre, et qui nous en délivrera? Nous l'attendons avec angoisse, et l'on peut avancer que son apparition sera reçue par d'unanimes soupirs de soulagement.

Si nous étions avisés, nous provoquerions nous-mêmes la venue de ce Thésée. Nous en avons le moyen, puisque nous nommons notre Conseil municipal.

Nous pourrions lui donner le mandat im-

pératif d'avoir à entrer en lutte contre le tyran qui nous opprime.

Mais nous avons trop à cœur d'élire des conseillers qui répondent à nos opinions politiques, pour penser à leur demander autre chose.

Cependant, le Conseil municipal a, par définition même, la mission de ne s'occuper que de questions intéressant la ville.

La politique a son siège au Parlement, et c'est déjà bien assez. Qu'importe l'opinion politique d'une assemblée qui est créée pour veiller au bon entretien et à l'éclairage de nos rues ?

Malgré cela, l'électeur, par une optique particulière, ne sait voir que des considérations de partis dans les candidats qui se présentent à ses suffrages. Aussi la réglementation de la circulation dans les rues reste-t-elle sans solution, abandonnée de tous. Et pourtant, ce devrait être la plus grave préoccupation du Conseil municipal.

La vie et la santé de tant de personnes sont en jeu, que même la question de l'eau potable, si importante pourtant, s'efface devant ce problème d'intérêt capital.

Electeurs parisiens, mes frères, quand un des vôtres vous est ramené à l'état de moribond ou d'estropié pour avoir été renversé par un fiacre, par un camion ou par une automobile, ne maudissez-vous pas l'indifférence des pouvoirs publics à l'égard des dangers de la rue ?

Est-ce qu'à ce moment-là vous vous consolez en pensant que votre conseiller municipal professe vos opinions politiques ?

Je ne le pense pas. Mais il est trop tard, le mal est fait, et si vous ne pouvez vous en accuser directement, du moins êtes-vous obligés de vous avouer qu'une part de responsabilité vous incombe.

Vous avez un représentant municipal; que ne l'avez-vous chargé de défendre la vie des piétons ? Si vous l'aviez fait, peut-être eussiez-vous arraché à la tombe la victime que vous pleurez.

Et pourquoi, alors qu'il existe tant de groupements, de syndicats et de fédérations, ne fonderiez-vous pas une *ligue des piétons*, destinée à influencer le gouvernement, car, de nos jours, il ne suffit pas qu'une revendication soit juste et logique, il faut qu'elle soit appuyée par une masse imposante d'électeurs. Le souci des élections est le seul stimulant qui soit capable de vaincre l'inertie et la routine. Usez de ce moyen d'action.

Et hâtez-vous, car vraiment les rues de Paris deviennent un enfer intolérable.

Thésée, où es-tu ?

FRED ISLY.

Proverbes étrangers.

Ce qui vaut d'être fait, vaut d'être bien fait.

Ce qu'on ne sait pas ne vous donne pas chaud.

L'heure matinale a de l'or dans la bouche.

Ce qui est moitié terminé est moitié inachevé.

On ne peut être grand Pierre sans avoir été petit Pierre.

Un sens profond réside souvent dans le jeu des enfants.

APPARENTE INJUSTICE

Le patron, furieux, appelle son comptable, et lui montrant un registre :

— Rien d'étonnant à ce qu'il y ait des erreurs dans la comptabilité si vous écrivez aussi mal. Regardez ce cinq, on jurerait que c'est un trois.

— Mais, monsieur, fit l'employé, c'est bien un trois, en effet.

— Un trois, répliqua le patron rageusement, alors pourquoi ressemble-t-il à un cinq ?

Conseil difficile à suivre.

LE CLIENT. — Docteur, j'ai une petite douleur entre les omoplates.

LE DOCTEUR (*après examen*). — C'est un petit clou qui vous vient dans le dos. Il n'y a aucun danger, mais cependant ayez l'œil dessus.

LES CADEAUX

On dit que les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Ce n'est pas toujours vrai. Les mésaventures de Lempoté le prouvent.



Lempoté est un homme très aimable, toujours désireux de faire plaisir à ses contemporains. Mais, jusqu'à présent, ses avances n'ont eu pour effet que de le brouiller avec ceux auxquels elles s'adressaient.



Voulant faire un cadeau à son ami, l'acteur Matuvu, il lui avait rapporté, de ses voyages, un merle siffleur. Matuvu s'est vexé et lui a tourné le dos depuis.



A Mme de Saint-Jacasson, il avait rapporté une pie, laquelle avait perdu un œil dans le voyage. Mme de Saint-Jacasson lui a signifié de ne plus remettre les pieds chez elle.



Ayant à envoyer des étrennes au fils de son ami le chef de gare, il lui fait cadeau d'un chemin de fer à catastrophes. Il n'a plus été reçu dans la maison.



Chargé par le docteur Mitoyen de lui rapporter quelque belle vue de son voyage en Italie, il lui remet une peinture du célèbre Campo-Santo ou cimetière de Milan. Leurs relations, à son grand étonnement, se sont arrêtées là.



Voulant faire une agréable surprise à Dupneu, le financier qui a émis des actions d'une exploitation de caoutchouc en Guinée, il a eu la délicate pensée d'envoyer un photographe faire prendre une vue de sa principale plantation et de lui en faire un agrandissement soigné.



« Je n'ai pas de chance, décidément, se dit Lempoté. Je ne ferai plus que des cadeaux très simples. » Et à son ami Saint-Hubert, le grand chasseur, il expédie un cuissot de chevreuil...



... qui lui fut retourné en même temps que la plupart des cadeaux qu'il avait faits. Lempoté n'en fera jamais plus à personne.

ourrier Pêle-Mêle

Lettres monétaires.

a correspondant que sa situation met à même e tout à fait renseigné sur cette question, nous ressé les quelques rectifications suivantes aux es déjà parues sur ce chapitre.

Monsieur le Directeur,

armi les correspondants qui vous ont écrit ujet des lettres monétaires, les uns n'ont né que des renseignements incomplets ou erronés, d'autres, au contraire, sont remontés à l'époque de la féodalité, lorsque chaque seigneur avait le droit de battre monnaie, tels qu'à Laon ou Compiègne. Il faut se contenter de remonter moins loin.

Voici les renseignements exacts, tels qu'on peut les trouver dans les ouvrages suivants :

Traité des Monnaies, de Boizart; *Traité des Monnaies*, de Albert de Bazinghen (1764); *Traité des Monnaies*, de Bonneville (1806); *Rapport de l'Administration des Monnaies* (années 1896 et suivantes); *Annuaire de la Société de Numismatique*, etc., etc.

Le premier document qui fasse mention officielle des lettres qui doivent servir *à différencier les pièces frappées dans les divers ateliers monétaires*, alors existant au nombre de vingt-quatre, date de François Ier : ce sont des lettres patentes du 14 janvier 1539.

Vous voyez que ce document est déjà d'âge respectable. Ces ateliers auxquels sont affectées les lettres ci-dessous sont les suivants :

Paris (A), Rouen (B), Saint-Lô (C), Lyon (D), Tours (E), Angers (F), Poitiers (G), La Rochelle (H), Limoges (J), Bordeaux (K), Bayonne (L), Toulouse (M), Montpellier (N), Saint-Poursin (O), Dijon (P), Châlons (Q), Saint-André (R), Troyes (S), Sainte-Menehould (T), Thurin (*sic*) (U), Villefranche-de-Rouergue (V), Bourges (Y), Monnaie de Dauphiné (Z), Monnaie de Bretagne (W).

Passons aux siècles suivants; certains établissements disparaissent, d'autres les remplacent et, la France s'agrandissant, de nouvelles monnaies sont créées dans les nouvelles provinces.

A la fin de 1771, la situation était la suivante :

Paris (A), Rouen (B), Caen (C ancienne lettre de Saint-Lô supprimé), Lyon (D), Tours (E), Angers (F), Poitiers (G), La Rochelle (H), Limoges (I au lieu de J), Bordeaux (K), Bayonne (L), Toulouse (M), Montpellier (N), Riom (O ancienne lettre de Saint-Poursin), Dijon (P), Perpignan (Q ancienne lettre de Châlons), Orléans (R), Reims (S), Nantes (T), Troyes (V), Amiens (X), Bourges (Y), Grenoble (Z), Aix (&), Metz (AA), Strasbourg (BB), Besançon (CC), Marseille (MA entrelacés), Lille (W ancienne lettre de Bretagne), Rennes (9), Pau (une vache), Arras (AR et un rat, monnaie supprimée de 1655).

Ainsi que vous le voyez, la série de l'alphabet épuisée, on choisit des signes, doubles lettres ou tout autre distinction.

Par édit de février 1772 sont supprimées définitivement les monnaies suivantes :

Caen, Tours, Poitiers, Toulouse, Riom, Dijon,



LA GRANDE CEINTURE

— Hé! l'ami, puisque vous allez à La Varenne, passez donc je vous prie à la maison et dites qu'on ne s'inquiète pas. J'arrive par l'express de 5 h. 48.

Reims, Troyes, Amiens, Bourges, Grenoble, Rennes et Besançon. Leurs lettres respectives disparaissent à cette époque Les autres monnaies subsisteront jusqu'en 1794.

Un décret de la Convention du 26 pluviôse an II, supprime tous les ateliers monétaires à l'exception de celui de Paris (A).

Une loi du 22 vendémiaire an IV, complétée plus tard par un arrêté du 10 prairial an XI, rétablit comme ateliers monétaires pour la frappe des monnaies de bronze, puis comme hôtels des Monnaies :

Paris (A), Rouen (B), Lyon (D), Bordeaux (K), Bayonne (L), Perpignan (Q), Nantes (T), Lille (W), Strasbourg (BB), Marseille (MA), Limoges (I), Toulouse (M), Genève (G, réuni à la France en l'an VI), La Rochelle (B), Turin (U).

Puis successivement :

Gênes (L), Utrecht (un mât avec une flamme), Rome (R surmonté de la couronne impériale).

Au moment de la Restauration, il reste treize ateliers en activité.

Cette situation subsiste jusqu'en 1837.

Une ordonnance royale du 13 novembre 1837 supprime les monnaies suivantes : La Rochelle, Limoges, Bayonne, Toulouse, Perpignan, Nantes.

En 1839, Marseille est fermé à son tour, puis en 1847, Rouen et Lille.

Ces trois derniers ateliers : Marseille, Rouen et Lille sont rouverts de 1853 à 1857 pour la fabrication des monnaies de bronze.

Lors de l'achèvement du premier contingent de ces monnaies, ces trois ateliers sont définitivement fermés en 1857, puis celui de Lyon en 1858.

Il ne reste plus alors que Paris (A), Strasbourg (BB) et Bordeaux (K).

Strasbourg disparaît en 1871, et Bordeaux qui avait été fermé en 1869 est rouvert dès le mois de septembre 1870 pour remplacer Strasbourg.

Enfin, Bordeaux a été supprimé en 1879 et, depuis cette époque, il ne reste plus que Paris.

Recevez, etc. X...

Téléphonie sans fil.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans le *Pêle-Mêle* cette question de M. Delcambre :

« Y a-t-il, en ce moment, des recherches entreprises en vue d'appliquer au téléphone le principe de la télégraphie sans fil ? »

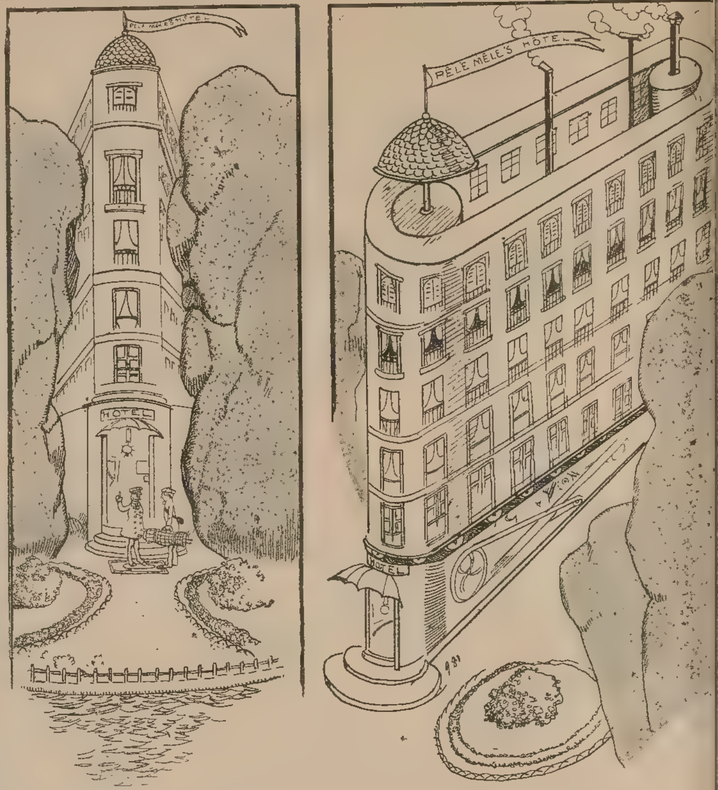
Il y a quelques années déjà, lors des premières applications faites par Marconi de la propagation des ondes hertziennes dans l'espace, un ingénieur, M. Abdank Abakanovitch, qui travaillait en France, ayant une usine de recherches établie au Parc-Saint-Maur, fit des essais concernant cette application de la théorie de la télégraphie sans fil à la téléphonie, mais ces essais furent absolument négatifs. Depuis, deux Américains, dit-on, auraient essayé d'atteindre le même but, toujours sans succès.

Maintenant, qu'il me soit permis de vous dire que, dans l'état actuel de la science, le principe de la télégraphie sans fil est théoriquement inapplicable à la téléphonie ; voici pourquoi :

La téléphonie électrique est basée sur des variations rapides et infinitésimales d'intensité de courant, tandis que la télégraphie sans fil est basée sur l'interruption et le rétablissement d'émissions d'ondes électriques à grande longueur d'onde et toujours semblables pour un appareil donné ; seules, ces alternatives d'action et d'inaction forment des séries de signaux suivant qu'elles se prolongent plus ou moins, semblables au langage conventionnel du télégraphe Morse, par traits et points ; il n'y a donc entre ces deux systèmes aucun point théorique de commun.

Cependant, il peut exister un mode de téléphonie sans fil qui, dans les mains d'habiles physiciens, a donné d'excellents résultats (MM. Mercadier, Grahann Bell) ; elle est basée sur les variations d'intensité que peut subir un rayon lumineux émis par un projecteur puissant, sous l'influence des vibrations sonores. Le récepteur est formé d'un poste téléphonique ordinaire comprenant dans son circuit un appareil sensible aux vibrations lumineuses, composé en principe d'un corps appelé sélénium (découvert par Berzélius, savant chimiste, en 1817).

Voici, monsieur, très en résumé, l'état actuel de la question. J. ROUSSEL.

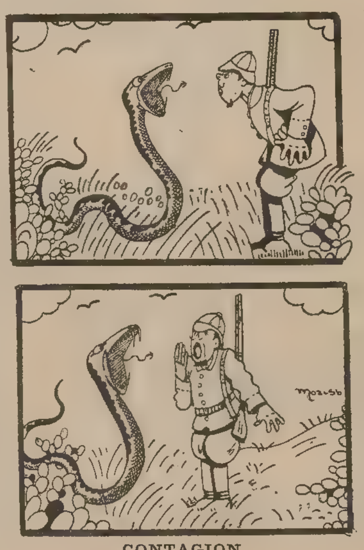


L'HOTEL DU « PÊLE-MÊLE »

LE VOYAGEUR. — Vô disiez que toutes les chambres donnaient sur le lac ? Ce n'était pas possible.

L'INTERPRÈTE. — Parfaitement, sir...

... Grâce à notre nouveau système de chambres tournantes sur pivots, tous le voyageurs jouissent tour à tour de la magnifique vue du lac.



CONTAGION

Logique d'enfant.

LA MÈRE. — Je t'ai donné deux sous parce que tu as été sage toute la journée voilà qu'aujourd'hui tu es de nouveau in portable. Pourquoi ne prends-tu pas exem sur ton petit camarade Jeanjean qui es gentil?

BOB. — Parce que n'étant jamais méch personne ne lui donne des sous pour sage.

Quelques tuyaux sur les nouvelles mod

Je fus délégué, l'autre jour, par l'Acad de Beauté, auprès du jeune et déjà cél « grand couturier » Jupinor, pour lui ex mer, en son nom, mes condoléances à pr de l'oubli impardonnable dont on avait preuve à son égard dans la répartition du Nobel.

Le Maître me reçut dans son cabinet de vail. Il était étendu sur un divan, dans sa favorite, l'index à demi plié appuyé sur vaste front. Il ne parut nullement affect l'ingratitude de ses semblables et, de s nous abandonnâmes ce futile sujet de con sation pour aborder de plus élevées questi J'en profitai pour obtenir de sa bienveill quelques renseignements sur ses nouv créations.

— Avez-vous déjà, dis-je, arrêté défini ment vos derniers modèles?

— Sans doute, fit-il.

— On parle beaucoup d'un corsage inédit qui erait une révolution dans la toilette.

— Une véritable révolution, en effet.

— Oserais-je vous demander où vous placerez a gorge, cet été?

— Cela dépend.

— La laisserez-vous sur le devant de la poirine?

— Peut-être.

— Croyez-vous qu'il n'y aurait pas un intéêt capital à supprimer totalement le ventre?

— Ceci est de peu d'importance.

— Quand on pense qu'il y a des milliers 'êtres humains qui attendent avec anxiété la écision suprême qui va tomber de vos lèvres, es milliers de femmes charmantes qui sont rêtes, sur un geste de vous, à se plier à la ègle que vous leur imposerez, quelque cruelle u'elle soit!... Ah! c'est une puissance formiable que la vôtre.

Visiblement flatté, le Maître sourit.

A ce moment, la porte s'ouvrit, une jeune lle charmante vint l'avertir que le modèle tait prêt.

— Si vous voulez bien me suivre, fit-il?

Nous passâmes dans un salon d'essayage, ieublé richement, orné de glaces à profusion, t dans lequel je remarquai aussitôt une série d'appareils bizarres qui donnaient à cette pièce l'aspect d'un atelier de mécanicien et d'un cabinet de naturaliste tout à la fois.

Le Maître s'arrêta devant une jeune femme qui semblait être prête à marcher, mais dans une singulière attitude. Le corps était outrageusement penché en avant, la ceinture rentrée d'une façon excessive; ses bottines étaient d'une longueur démesurée; enfin, sur ses reins, elle portait un espèce d'appareil semblable au contrepoids de certaines horloges.

Jupinor la contempla un moment songeur, absorbé dans ses pensées, puis soudain, avec la décision générale qui a consacré sa gloire :

— Dix kilos de plus, fit-il.

Pendant qu'on remplaçait le poids par un autre plus lourd, ce qui fit davantage pencher le sujet en avant, il m'expliqua, ce que je commençais à comprendre déjà, que les chaussures, semblables à celles qu'ont les clowns parfois dans les cirques, permettaient de donner au corps l'inclinaison cherchée en avant, tandis que l'appareil placé sur les reins, tout en faisant contrepoids, avait surtout pour effet de faire ressortir en arrière cette partie du corps.

— Mais, fis-je, un peu ahuri, pensez-vous que cette position soit bien naturelle?

— Naturelle! s'écria-t-il d'une voix courroucée. Naturelle! Et qu'a donc à voir l'Art dans la Nature? Ah! (*Ici, il leva les bras au ciel.*) Quand donc l'éternelle routine ne viendra-t-elle plus entraver les conceptions idéales du Génie et du Progrès. Mais, monsieur, l'Art, l'Art, (*et il me secoua vigoureusement*), le Beau, n'est atteint qu'en la torturant, la Nature, qu'en la déformant.

« Voyez le Beau dans l'Architecture. Il est composé de lignes droites, de cercles parfaits, d'ellipses, de paraboles... que sais-je? Eh bien! dans la Nature, existe-t-il une seule ligne droite? Non, pas même longue de dix centimètres. Avez-vous déjà vu des cercles parfaits, des ellipses, des paraboles dans la Nature? Nullement. Il a fallu les inventer!

« Autre chose. Comment est-on arrivé à obtenir des vitesses extraordinaires en locomotion, monsieur! A l'aide de voitures qui roulent... traînées ou poussées ou tirées... mais qui roulent! Avez-vous vu dans la Nature un animal qui se meuve de cette façon? Si l'on s'était obstiné à la copier votre Nature, où en serions-nous, grands Dieux!

« La peinture, la sculpture? allez-vous me dire. Mais aucune école n'est d'accord avec les autres! Donc, le Beau n'est pas dans la copie exacte de ce que nous voyons... Il est dans l'invention comme l'ont compris les Anciens... les Chinois, les Indiens. Syrènes, faunes, centaures... magots hideux, monstres bouddhiques, etc... »

Ici, le Maître fut brusquement interrompu par une violente crise de toux. Les essayeuses s'empressèrent autour de lui, lui tapotant dans le dos tout en me lançant des regards courroucés pendant qu'une autre allait précipitamment chercher un verre d'eau sucrée.

— Tenez, reprit-il au bout d'un instant, lorsqu'il fut calmé, laissons ces questions de côté, elles me font mal.

A ce moment la porte du salon s'ouvrit, laissant passer une femme merveilleusement belle, dans une splendide toilette de soirée.

— Eh bien, fit le maître, en allant à sa rencontre, commencez-vous à obtenir la pose exigée?

— Pas encore tout à fait, dit-elle, voyez...

Elle se mit alors à tourner son buste, cherchant à faire un demi-tour complet sur elle-même, sans déranger la position de ses jambes.

— En effet, fit « Jupinor », ce n'est pas tout à fait réussi, mais grâce à mon appareil, vous allez pouvoir compléter le mouvement.

Tirant une clef de sa poche, il l'introduisit dans le côté du corsage et se mit à remonter un mécanisme caché... Cr... cr..., à chaque tour de clé, le buste virait, virait si bien qu'il arriva à être complètement face en arrière, alors que le reste de son corps était toujours tourné de notre côté.

— C'est la nouvelle position, m'expliqua-t-il, qu'ont adopté pour danser nos jolies mondaines. De la sorte, elles peuvent voir ce qui se passe autour d'elles et n'ont pas le désagrément de sentir sur leur visage le souffle de leur cavalier. C'est plus hygiénique... et c'est nouveau.

— Mais ce doit être douloureux...

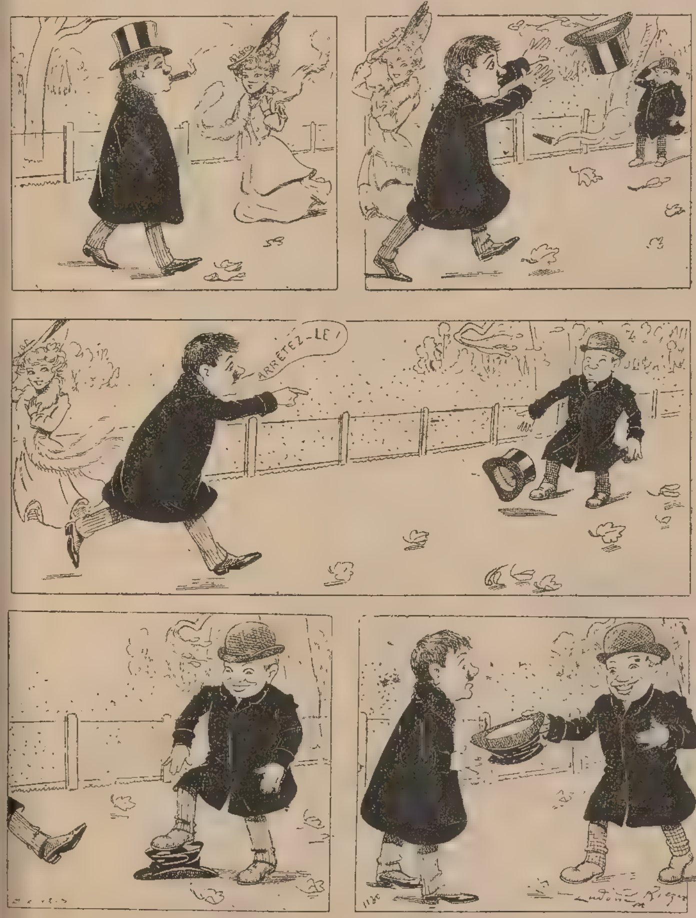
— Douloureux! s'écria-t-il! Et qu'importe. Les Chinoises ne se mettent-elles pas à la torture pour avoir de petits pieds... Les sauvages ne se percent-elles pas les oreilles et le nez pour orner leur visage d'anneaux et de brochettes! Et nos Parisiennes seraient inférieures à des sauvages!!

Le visage du Maître était empreint d'une telle expression de colère que, vraiment, j'eus peur et je m'enfuis, encore tout étourdi par ce que je venais de voir.

Une fois dans la rue, malgré moi, mon esprit resta hanté de visions extraordinaires de couples enlacés tourbillonnant dos à dos, si bien qu'une fois sur la place de l'Opéra, machinalement, je cherchai à tourner mon buste en arrière, tout en esquissant un pas de polka. Je m'en allai en plein donner dans le dos d'un agent qui me traita d'ivrogne, ne voulut rien comprendre à mes explications et m'emmena au poste. Le commissaire ne fut pas plus accessible que son subordonné à mes raisonnements. Impitoyable, il me dressa contravention... et j'en fus pour cinq francs d'amende : ivresse manifeste sur la voie publique.

C'est égal, je ne regrette pas ma journée!

Etienne Jolicler.



LE MONSIEUR COMPLAISANT

— Eh ben! mon bon monsieur, vous en avez une veine que je me sois trouvé là pour l'arrêter! ..

PLUS DE PAUVRES

Ce titre va sembler une plaisanterie tant soit peu cruelle, et, cependant, il faut se rendre à l'évidence. Nous y avons mis le temps, mais enfin nous l'avons éteint et bien éteint ce diable de paupérisme.



Les histoires de gens couchant sous les ponts nous semblent lointaines maintenant, avec nos sociétés d'épargne des retraites et leurs habitations pas chères.



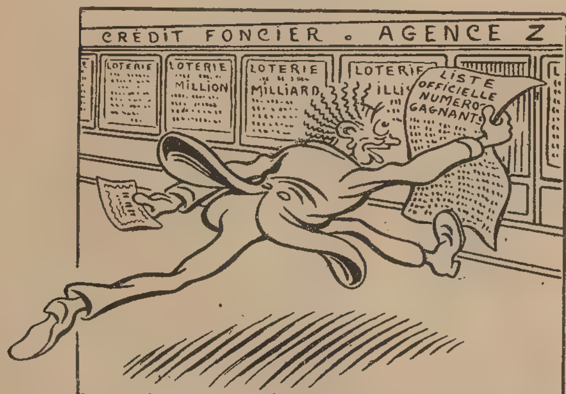
Et n'allez pas objecter qu'une fois votre maison acquise, vous n'aurez rien à mettre dedans, car alors il faudrait que vous ignoriez l'existence de nos grands magasins de crédit : Meubles, vêtements et même bijoux.



Finies aussi ces histoires de veuves réduites à la mendicité par la mort du mari. Vous assurez votre femme, et disparaissez, comme par hasard, avant même votre premier versement. On n'est pas à un geste sublime près.



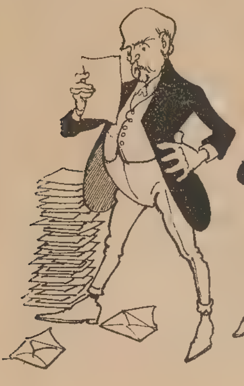
Nous avons également maintenant la gloire à la portée de tous, car il faudrait avoir vraiment peu d'imagination pour ne pas trouver la petite affaire sensationnelle qui vous jette dans le sein doré de l'actualité.



Et puis, naturellement, il est bien entendu que tous ces moyens sont destinés à vous faire patienter en attendant le million.



Et, après ça, si on trouve encore un pauvre, je crois que celui-là n'aura pas volé sa place au Muséum.







LE TRIPOT

M. Lépine reçut l'avis qu'il se tenait, à Paris, un tripot où des sommes considérables étaient perdues, provoquant même des suicides

Une seule carte retournée, selon la couleur, attirait tous ces malheurs.
Le préfet résolut de sévir impitoyablement.

Il ordonna à un fin limier d'aller à l'adresse indiquée examiner les faits et d'opérer les arrestations nécessaires.
Arrivé au tripot, il fut tout étonné d'y pénétrer aussi facilement. Devant une table, un employé du cercle préparait ses cartons rouges et jaunes, tandis que les joueurs le regardaient l'œil morne et inquiet.

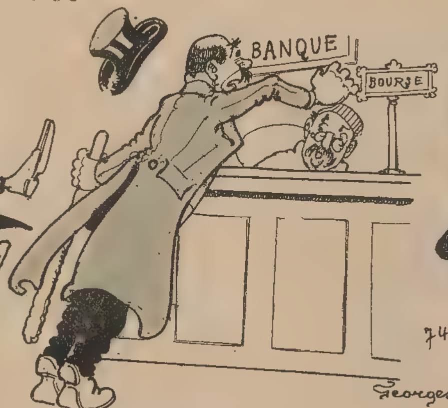


Enfin, un autre employé se leva, ouvrit un papier bleu; il inscrivit un chiffre sur un tableau noir. Aussitôt, un joueur dit : « Pour une fois que je joue petit, je gagne. »



Mais tous les autres poussaient des cris désespérés. L'employé, inconscient de ces douleurs, venait de prendre des cartons rouges et disait tranquillement : « Messieurs, payez vos différences ? »







L'un des joueurs dit : « Je suis même déshonoré », et prenant un revolver, il se fit sauter la cervelle... « Il était temps que je vinsse, dit l'agent de police... »

Et il s'élança sur l'employé du cercle pour l'arrêter. Mais levant la tête, il s'arrêta. Il venait de s'apercevoir qu'il était tout simplement dans une banque. Il s'était trompé de porte !

Il arrêta donc les gens du tripot de la porte à côté. Mais son erreur fit quelque bruit, et le banquier, furieux, vint se plaindre au préfet de police qui, pour s'excuser, jura au financier qu'il serait compris dans la prochaine promotion de la Légion d'honneur.

LA PAUPÉRICULTURE

Dernièrement, dans un quartier populeux de Paris, un pauvre aveugle rencontra un malheureux manchot et le pria de lui échanger une pièce de cinquante centimes contre de la monnaie de billon.

Le manchot, très empressé, ayant donné les dix sous, voilà tout à coup l'aveugle qui le prend au collet et le secoue comme un prunier :

— Misérable ! tu m'as refilé des pièces de la République Argentine.

Aussitôt, le manchot recouvre l'usage de son bras et s'apprête à boxer son compagnon : Tous deux étaient de faux infirmes.

Les exploiteurs de la charité publique, ou mieux les paupériculteurs, sont légion à Paris, et il est bien difficile aux âmes sensibles de discerner le déshérité vraiment digne de pitié du gueux qui exerce une industrie non soumise à patente.

M. Paulian, qui a écrit cette œuvre si pittoresque : *Paris qui mendie*, s'était documenté aux sources mêmes. Successivement, il s'était fait cul-de-jatte, « aveugle de naissance », sourd-muet, paralytique ayant eu les « bras pris dans un engrenage ».

Eh bien, la moindre de ses recettes journalières ne fut jamais inférieure à vingt francs. C'est à peu près ce que gagne un professeur de Faculté de province, docteur ès-lettres ou ès-sciences.

Il n'y a pas de syndicat qui régisse les paupériculteurs, mais il existe entre les faux mendiants de la capitale une entente occulte qui leur permet de reconnaître à première vue, même quand ils sont « aveugles-nés », l'intrus arrivé dans un quartier où il n'a pas « droit d'élection ».

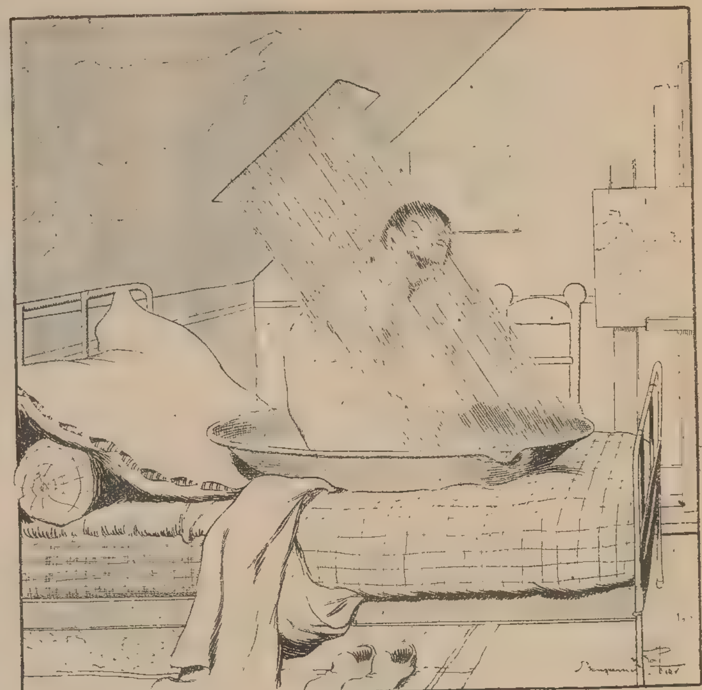
M. Paulian en fit lui-même la dure expérience alors que, tendant la main dans le faubourg Saint-Honoré, il se trouva si molesté par ses concurrents qu'il en dut garder le lit.

Le professionnel d'un quartier en connaît tous les bons endroits; il a sa place accoutumée sur les marches de l'église ou à l'entrée des mairies, les jours de mariages; il sait les portes qui s'entre-bâillent et les mains qui s'entr'ouvrent pour le geste auguste du semeur.

Il existe même un *Journal des Mendiants* qui donne les adresses des personnes charitables d'un arrondissement avec leurs opinions politiques, leur confession, indique les immeubles où le concierge permet de chanter dans la cour et publie la liste des baptêmes, mariages, enterrements, jours anniversaires, premières communions.

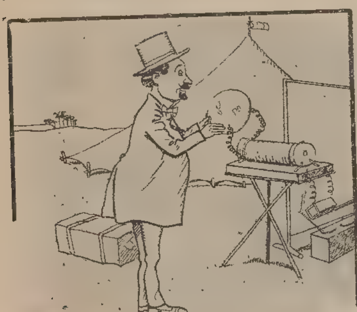
Les fragments suivants d'un *Journal des Mendiants*, vieux à peine d'un lustre, sont suffisamment suggestifs :

« Un monsieur très riche, propriétaire, donne souvent cinq *frans*, paie les *loyés* si on dit qu'on est *espulsé*. »



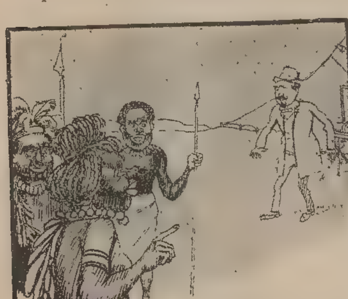
LE TUB

Le peintre Job et la douche céleste.



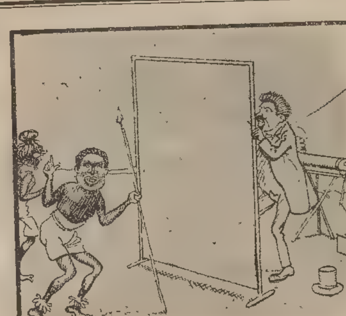
SAUVÉ GRACE AUX RAYONS X

Le célèbre professeur Lentilus avait été envoyé en mission scientifique au Soudan, dans le but de se livrer, sur les cannibales qui peuplent ces contrées, à des expériences sur les rayons X.



Or, un jour, il surprend cette conversation entre cannibales :

— Il est beau, le blanc. Il faudra venir demain le surprendre et faire bon repas avec !



Mais notre savant avait son idée. Il prépara son ampoule de Crookes et se mit derrière un écran. Les cannibales étaient venus ainsi qu'ils se l'étaient promis, dans l'espoir de faire un succulent repas...



... mais leur désappointement fut intense en constatant qu'il n'y avait qu'un squelette à la place de l'homme assez bien portant qu'était le professeur Lentilus. Et, croyant que celui-ci était mort et par conséquent qu'il n'y avait rien à manger, ils se retirèrent penauds.

« Une dame veuve s'occupe seulement des *enfans. Demandé* une layette pour l'enfant et du linge pour la mère. On a aussi des bons de lait cacheté en lui disant que l'enfant est malade. »

« Un monsieur républicain radical donne 20 *sou* si on dit qu'on est une victime des curés. »

« Un curé donne 30 *sou* si on dit qu'on *regraitte* les Princes. »

Chez des brocanteurs affiliés, les professionnels de la main tendue trouvent tous les instruments nécessaires à la « maquille » : faux bras et fausses jambes articulés, béquilles, pancartes pour infirmes, voire chiens dressés pour aveugles. Mais il faut montrer patte blanche avant de pénétrer dans ces officines. Et malheur à l'intrus qui s'y risquerait!

La mendicité conduit à tout, à condition de n'en pas sortir. Et il n'est pas rare de découvrir, dans le matelas d'un faux mendiant, une véritable fortune dont, naturellement, le propriétaire n'a jamais daigné profiter.

JACK.

LES MÉFAITS D'UN ESCARGOT



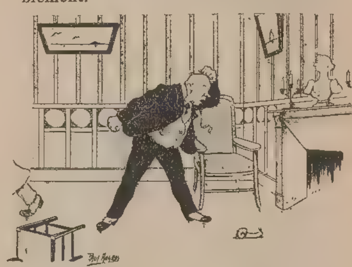
Le domestique vient annoncer M. Pludimpôt, président du Comité royaliste.
— Faites entrer! dit le candidat.



Après les amitiés d'usage, M. Pludimpôt prit un siège et s'installa confortablement.



Naturellement, la conversation roula sur la future élection, quand tout à coup Pludimpôt s'écria : « Que vois-je, misérable! un buste de la République! Vous êtes un faux royaliste! »...



... Et notre pauvre candidat, navré, s'aperçut qu'un escargot s'était placé sur le buste de la cheminée! Il l'écrasa de colère, mais il ne fut pas élu!!

AMIRAUX

Les auteurs ne s'accordent pas sur l'étymologie du mot amiral. Cependant, l'opinion la plus généralement admise, est que ce mot vient de l'arabe *émir* ou *amira*. C'est, en effet, à l'époque des croisades qu'il fut, pour la première fois, employé en Europe. Les Sarrazins appelaient *émirs* ou *amiras* les chefs de leurs troupes et les Croisés les imitèrent en donnant ce titre aux commandants de leurs flottes. Avec le temps, *amira* se tranforma en *almiral*, *admiral* et *amiral*.

Au début, cette appellation ne désigna pas une situation fixe. Les premiers amiraux dont il soit fait mention dans l'histoire de France, ne furent nommés que pour des expéditions particulières. On s'accorde à reconnaître pour le premier amiral de France, un certain Pierre Le Miègue ou Miège, auquel cette dignité fut conférée en 1327 par le roi Charles IV. La fonction était unique comme celle de connétable.

Il y eut cependant à cette règle quelques exceptions. En 1408, Pierre de Brébant étant amiral de France, le parti bourguignon en nomma un autre, Jacques de Châtillon. Le premier lui disputa son titre et tous deux en remplirent les fonctions, chacun dans la contrée où il était le plus fort. Ils portèrent finalement l'affaire devant le Parlement, auquel le roi Charles IV défendit de trancher la contestation. Le même monarque les mit du reste d'accord en leur interdisant d'exercer leur charge et en nommant Jean de Lesnée pour en remplir les fonctions, en qualité de lieutenant. L'amiral de Châtillon ayant été tué le 25 octobre 1415, à la bataille d'Azincourt, son compétiteur redevint le seul amiral de France.

Les prérogatives de l'amiral étaient des plus étendues : il commandait les armées du royaume, nommait à toutes les charges de l'amirauté et exerçait la justice suprême dans tous les sièges de ladite amirauté. Un des plus anciens droits attachés à cette charge était le privilège qu'avait l'amiral de devenir possesseur de tout bâtiment que le roi avait monté. De même, celui par lequel les victuailles et munitions de guerre de tout bâtiment lui appartenaient, au désarmement du navire. Ces deux droits lui furent enlevés par l'ordonnance royale de 1400.

L'amiral avait le dixième de toutes les prises faites en mer ou sur les côtes ; au début, il n'avait du reste pas d'autre émolument de sa charge. Ce droit ne fut supprimé qu'en 1758 avec le consentement du titulaire, le duc de Penthièvre, auquel le roi assura une indemnité annuelle de 15.000 livres. L'amiral jouissait également des droits d'ancrage, ainsi que des amendes infligées aux sièges de l'amirauté. Enfin, il nommait tous les officiers de la marine, droit qui lui fut retiré par édit de janvier 1627, ne lui laissant que le choix du secrétaire général de la marine.

Quand, en 1626, l'amiral de Montmorency donna sa démission, le roi Louis XIII ne lui donna pas de successeur, et, par édit du mois d'octobre de la même année, créa la charge de « grand maître, chef et surintendant général de la navigation et du commerce de France », en faveur de son premier ministre, le cardinal de Richelieu.

Louis XIV ayant, en 1669, rétabli la charge d'amiral de France, cette fonction subsista jusqu'au 22 avril 1791, jour où l'Assemblée Nationale vota un décret pour lequel le corps de la marine était dissous et recréé sur de nouvelles bases. La charge d'Amiral de France était supprimée; cependant, les fonctions administratives alors exercées par le duc de Penthièvre, ou en son nom, étaient provisoirement maintenues. Le nouvel état-major de la marine comprenait trois amiraux, mais dont les prérogatives n'étaient plus comparables à celles de l'Amiral de France. Le duc de Penthièvre étant mort en 1793, sa dignité disparut avec lui, et ne fut rétablie qu'en 1805.

Le second Empire conserva les amiraux : deux en temps de paix, trois en temps de guerre. Une seule fois, la marine francaise eut ses trois amiraux. Ce fut en 1854, pendant la guerre de Crimée; les titulaires étaient alors les amiraux de Mackau, Parseval Deschênes et Hamelin. Le dernier amiral nommé fut l'amiral Tréhouart, auquel cette dignité fut conférée le 20 janvier 1869; il mourut en 1873, suivi de près, dans la tombe, par l'amiral Rigault de Genouilly, avec lequel s'éteignit la dignité la plus haute de notre marine nationale.

HERJOU.



L'AUTOMOBILISTE. — Voyez, ceci est mon musée d'écrasés, chaque année je change ma machine et je renouvelle ma collection.



— Pardon, monsieur le président, j'attendrai pour finir que monsieur le conseiller soit réveillé.
— Heu! maître Dozier, ce sera difficile; je crois qu'il attend pour se réveiller que vous ayez fini!...



NOS BONS PÊCHEURS

— Il n'y a pas à dire, nous avons fait un rude pas en avant! Quand on pense que le roi de Perse, Xerxès Ier, pour se venger de la mer, s'amusait à la faire fouetter par ses soldats. Nous sommes loin de ce temps-là.

PINCÉ



L'ordonnance du commandant avait une affection particulière pour le cognac de cet officier qui s'en aperçut...



Le commandant prétextant que la hauteur du liquide diminuait dans le litre, accusa Poirot, son ordonnance, qui jura de son innocence...



... et qui s'abstint pendant trois jours, craignant que son supérieur n'eût fait une marque sur la bouteille. Mais le quatrième jour il n'y tint plus, vérifia bien litre au niveau du liquide, ne vit absolument rien, et dès lors



... certain que le commandant ne pouvait s'apercevoir de rien, il absorba trois ou quatre gorgées. Mais Poirot avait compté sans la malice de son officier, qui lui fit constater qu'il avait bien fait une marque au niveau du liquide, mais après avoir eu soin de retourner la bouteille.

DE NOS LECTEURS

Le Loto.

Quelques dames de l'aristocratie américaine ont décidé de redonner de la vogue au loto, ce « jeu de tout repos » qui fit si longtemps les délices de la bourgeoisie française.

Le projet est d'une exécution facile, mais j'ai bien peur que, dès la première partie engagée, le sommeil ne gagne les courageuses ladies.

Loto vient, en effet, de lotus, fleur soporifère par excellence, puisqu'elle fait oublier, à celui qui la respire, jusqu'au souvenir de sa nationalité.

Le loto fut introduit en France à l'aube de la Révolution; il remplaça le candide jeu de l'oie et ses multiples imitations.

Louis XVI en amusait le dauphin, ce pauvre petit Capet dont on n'a jamais su exactement la destinée, d'aucuns le faisant mourir chez le cordonnier Simon, d'autres terminant ses jours en Hollande, dans une boutique d'horloger.

Ce qui est certain, c'est que le succès du loto fut très grand. A Trianon, Marie-Antoinette et les courtisans se disputaient à coups de louis les ternes et les quaternes, et, parfois, celui qui parachevait son « quine » râflait une petite fortune.

Cependant, tout le monde n'en raffole pas, et un critique anonyme lui décoche ces flèches :

Je chante cet enfant de la mélancolie,
Sans doute au rang des jeux placé par ironie.
Son nom est le loto, son effet le sommeil.
On est autour de lui comme on est au conseil,
Faisant beaucoup de bruit et fort peu de besogne.

La rage du loto passa la France, se répandit jusqu'en Russie.

Le comte de Ségur, envoyé comme ambassadeur auprès de Catherine II et reçu par elle à Krasnoïé-Sélo, fut fort surpris d'entendre la tsarine lui en proposer une partie. Il s'y ennuya et laissa voir son ennui. Mais, pour regagner les bonnes grâces de la Sémiramis du Nord, il lui dit les vers qu'il avait composés à Paris pour la maréchale de Luxembourg, femme d'esprit célèbre, fanatique de ce jeu :

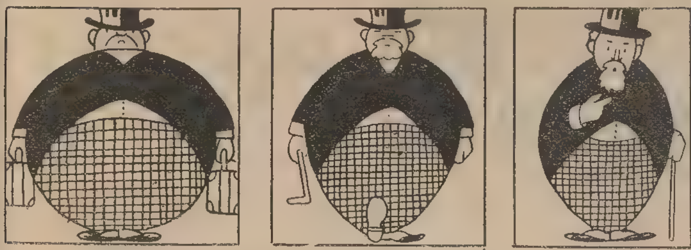
Le loto, quoique l'on en dise,
Sera fort longtemps en crédit;
C'est l'excuse de la bêtise
Et le repos des gens d'esprit.

Ce jeu vraiment philosophique
Met tout le monde de niveau;
L'amour-propre si despotique
Dépose son sceptre au loto.

Esprit, bon goût, grâce et saillie
Seront nuls tant qu'on y jouera.
Luxembourg, quelle modestie!
Quoi! vous jouez à ce jeu-là!

Pourvu qu'un fâcheux ne s'avise pas de rappeler ce petit poème, meilleur comme fond que dans la forme, aux ladies américaines quand elles s'écrieront : « 11, les jambes à mon cousin », ou « 33, les deux bossus ».

La Brie.



Or, en ce temps-là, il arriva à Paris un ventre.

Ce ventre était celui d'un nouvel élu au Parlement, qui avait promis de remplir scrupuleusement son mandat.

En effet, aussitôt installé dans ses fonctions, le ventre courut demander des places de cantonnier pour les uns.

Il postula près de plusieurs généraux et ministres pour faire réformer des gaillards solides et bien portants.



Il prit la parole dans diverses commissions : finances, beaux arts, agriculture, etc.

Il fit de nombreuses demandes pour obtenir un chemin de fer d'intérêt local que réclamaient ses électeurs.

Il s'occupa de quelques milliers de veuves qui voulaient avoir un bureau de tabac.



Il tâcha de faire obtenir la croix à ceux-ci.

Les palmes à ceux-là. Le mérite agricole à d'autres. Si bien que le ventre diminua... diminua encore et qu'il n'en... resta bientôt plus... rien du tout.

Alors, le nouvel élu comprit que le métier de député était très fatigant si on voulait le prendre au sérieux, et il fit comme tous ses collègues... il se reposa.



CRUELLE ALTERNATIVE

Deux messieurs se prennent de querelle... Une giffle est donnée...



Les quatre témoins jugent une rencontre inévitable.



On arrive sur le terrain... Ces messieurs retirent vestes et gilets...



E. Lastic, *le plus féroce des adversaires jusque-là.* — Nom d'un chien... mon adversaire qui porte des bretelles sortant de ma fabrique... Si je ne venge pas mon honneur, je passe pour un lâche, mais si je venge mon honneur et que je le tue, je perds un client,.. que faire ?...

Pêle-Mêle Connaissances

— Dans un ouvrage spécialement consacré à la chirurgie des races canine et féline, le docteur Hobday, de Kennington, a groupé de nombreux exemples de chiens et de chats amputés et pourvus de membres artificiels.

— Le premier recensement dont il soit fait mention est celui des Israélites, par Moïse et Aaron, dans le désert. Le résultat de cette enquête statistique, enregistré dans la Bible, donna le chiffre de 630.550 hommes en état de porter les armes.

— En 789, l'empereur Charlemagne prononçait la peine de mort contre quiconque enfreindrait sans dispense la loi de carême.

— La biologie enseigne que la longévité moyenne des animaux supérieurs est de 6 à 7 fois la durée nécessaire à chaque espèce pour atteindre son plein développement de croissance. Le chat met 18 mois à croître, sa vie est de 10 à 12 ans. Le chien grandit pendant 2 ans, il vit de 12 à 14 ans. L'homme atteignant son entier développement à 20 ans, sa longévité normale devrait être de 120 à 140 années.

— Une des plus rares et curieuses maladies est le *myositis ossificans*, qui se manifeste par l'ossification lente des tissus musculaires, et se termine fatalement par la mort. Ce fut le cas d'un malheureux, qu'on appelait en Suisse *l'homme pétrifié d'Ueberlingen.* Dès l'âge de 15 ans, ses pieds s'ankylosèrent et s'ossifièrent ; le mal atteignit la poitrine et enfin le cerveau. Après 40 années de souffrance, la mort vient de délivrer ce malheureux.

La Fleur et son Parfum.

La femme est une fleur;
Mais le Congo, je pense,
L'embellit, lui dispense
Pur éclat, fine odeur.

U. F., à Victor Vaissier, 34, rue Drouot, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

M. H. Guidet. — Plusieurs milliers de lecteurs étaient dans votre cas; nous regrettons que, parmi eux, la chance ne vous ait pas favorisé.

Mme Florens. — Même réponse.
M. Le Segretain. — Il nous semble, au contraire, plus juste de tenir compte de cette erreur; quant aux envois bons, il nous était impossible de contrôler s'ils l'étaient, malgré cette erreur. Vous avez raison pour : grifte.

Un lecteur. — Il est probable que ce bateau e surtout : *théorique*, et qu'on le met là parce qu'on n sait qu'en faire.
A. H. — Non, il n'y a pas d'écoles proprement dit de ce genre.
M. Matricon. — Cette propriété de progressions géométriques croissantes est trop connue.
M. Montier. — Voyez notre numéro du 6 mai.
M. Parvillers. — Nous regrettons vivement qu cette erreur vous ait nécessité un travail si ardu.

LE TIMBRE A DEUX SOUS



— Pour lors, facteur, on change le timbre?... Et l'enveloppe?...

— L'enveloppe?... on la change pas, c'est toujours l'**Enveloppe MICHELIN** *qui est la meilleure.*

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

AVIS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest l'honneur de porter à la connaissance du publi qu'à partir du 1er avril, le train de nuit du servic de Paris à Londres, via Dieppe et Newhaven, partir de Paris-Saint-Lazare à 9 h. 20 du soir au lieu d 9 h. 30, et de Rouen R. D. à 11 h. 25, au lieu de 11 h. du soir.





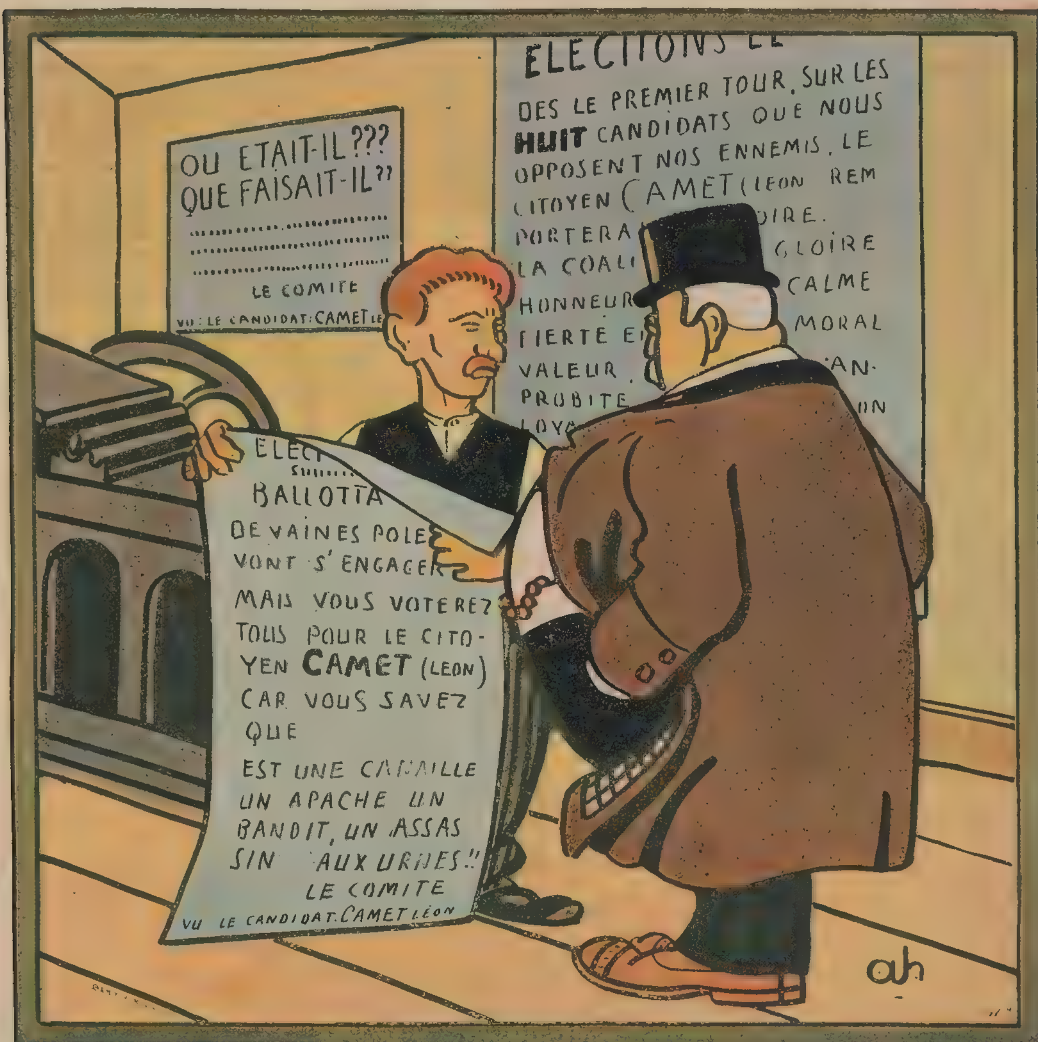
12e ANNÉE — N° 23. 10 Centimes 10 JUIN 1906

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50 ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. » On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste	Journal Humoristique Hebdomadaire 7, Rue Cadet, 7, PARIS LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS	Tous les articles insérés restent la propriété du journal. — La reproduction en est interdite à tous ceux qui n'ont pas de traité avec le *Pêle-Mêle*.

DOUCES MŒURS ÉLECTORALES, par HELLÉ.



L'IMPRIMEUR. — Monsieur Camet, quel nom dois-je mettre : à la canaille, à l'apache, au bandit??

— Comment voulez-vous que je vous le dise!!! je ne sais pas encore avec lequel de mes huit concurrents je serai en ballottage...

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-postes.*

LA LOGE ROYALE

Le bureau du secrétaire général des Fantaisies-Pharisiennes. Au mur, l'inévitable affiche en couleurs reproduisant, pour la postérité, les traits du compère et de la commère de *Invent... horions*, la « spirituelle » revue qui fait courir tout Paris. Sur le bois vermoulu de la porte d'entrée, cette pancarte draconienne : *Les billets de faveur sont rigoureusement suspendus.*

Bernac, le secrétaire général, dépouille le volumineux courrier quotidien.

Il passe rapidement sur les formules ordinaires : « Y a-t-il indiscrétion à vous demander deux fauteuils pour ce soir ? »... « Il y a bien longtemps que je n'ai eu recours à votre aimable obligeance »... Mais il honore d'un sourire les épîtres dont la banalité est émaillée de quelque malice : « Mon cher secrétaire, deux places pour ce soir feraient mon bonheur. J'avais demandé des billets pour un théâtre quelconque à l'administrateur de mon canard. Il m'a fait remettre une loge pour l'Odéon ; je lui envoie des témoins »... Mon cher confrère, il y a huit jours que vous n'êtes venu me demander à déjeuner. Si je n'ai plus de place dans votre cœur, donnez-m'en une au balcon. »

Toutes ces demandes, Bernac les surcharge, au crayon bleu, du désespérant : *Impossible, mille regrets !*

On frappe à la porte.

BERNAC. — Entrez !

Fligny, le courriériste théâtral du « Chanteur matinal », pénètre dans le bureau.

FLIGNY. — Comment vas-tu, vieux ?

BERNAC. — Pas mal, merci. Tu est gentil de venir me voir ; nous allons tailler une bavette... Assieds-toi donc !

FLIGNY. — Peux pas, on m'attend à l'Opéra.

BERNAC, *facétieux.* — Tu vas lire un lever de rideau ?

FLIGNY. — Tu es idiot, mon garçon.

BERNAC. — Du moment que tu me fais des excuses...

FLIGNY. — J'ai un grand service à te demander.

BERNAC, *air navré.* — Désolé, mon gros, mais je suis dans une dèche !

FLIGNY. — Je n'ai pas dit un service d'argent.



... *un nègre !...Tu me préfères un nègre ! ... ça, c'est le comble !*

BERNAC. — Oh ! alors, à la disposition de usted... Veux-tu que je fasse monter de la bière ?... Désires-tu que je t'emmène au Bois dans mon auto à trois francs l'heure ?

FLIGNY. — Zut ! tu m'embêtes ! Je viens te demander une loge pour ce soir.

BERNAC. — Désolé, mon ami... absolument désolé.

FLIGNY. — Hein ! tu refuses ?

BERNAC. — Forcément ! Il ne reste plus un strapontin. Quelle idée aussi de venir demander des places un samedi soir !

FLIGNY. — Ah ! ça, vieux, est-ce que tu me prendrais pour une poire ?

BERNAC. — Je t'assure que tout est loué ! La revue fait toujours un argent fou.

FLIGNY. — Parlons-en, de votre revue... elle est d'un moche !

BERNAC, *sentencieux.* — Mon cher, retiens bien ceci : « plus une revue est moche, plus elle fait d'argent. » C'est stupide, mais c'est comme ça.

FLIGNY. — Trêve de boniments ! J'ai un oncle et une tante de province à sortir ce soir. Il me faut ma loge, ou je fais éreinter votre prochaine pièce par le critique dramatique du *Chanteur matinal*. Aussi vrai que je suis un honnête homme et que je m'appelle Fligny !

BERNAC, *se grattant le nez.* — Il y a bien... mais non, c'est impossible.

FLIGNY. — Dis toujours !

BERNAC. — Eh bien ! Il reste la loge officielle. Mais le patron la réservait à Kel-Sal-Koko, le roi de Kounanie, qui est à Paris pour quelques jours... Tu parles d'une bonne réclame pour la boîte !

FLIGNY, *très monté.* — Le roi de Kounanie !... un nègre !... tu me préfères un nègre !... ça, c'est le comble.

BERNAC. — Ce n'est pas moi, c'est le patron. Il m'a fait annoncer *urbi et orbi* que le roi de Kounanie « honorera ce soir les Fantaisies-Pharisiennes de sa visite. » Le sire couleur cirage a été invité en bonne et due forme, et tu vois d'ici sa tête s'il trouve ses places occupées.

FLIGNY. — Attends donc... il y a peut-être moyen de s'arranger.

BERNAC. — Je ne demande pas mieux.

FLIGNY. — Où loge-t-il, ce Kel-Sal-Koko ?

BERNAC. — Au Grand-Hôtel.

FLIGNY. — Demande-moi la communication avec le Grand-Hôtel.

BERNAC. — Qu'est-ce que tu veux faire ?

FLIGNY. — Tu vas voir.

Sonnerie. Au bout d'une demi-heure, la demoiselle du téléphone, qui a d'abord répondu « pas libre » veut bien accorder la communication.

— Allô, allô ! C'est vous, sire ?... moi, je suis le directeur des Fantaisies-Pharisiennes... Je viens vous informer que, pour cause de réparations urgentes, la loge officielle ne sera libre que demain soir... Alors, à demain, sire !... au revoir et merci !

BERNAC. — Machiavel, va !

FLIGNY. — Tu vois que Capus a raison : « Tout s'arrange toujours ! »

***

Muni du précieux coupon, Fligny sauta dans un fiacre, se fit conduire chez son tailleur, à qui la loge était destinée. Le tailor remercia vivement, et après le départ de Fligny, envoya un chasseur porter le coupon à son marchand de drap. Celui-ci le passa au gérant de son immeuble, lequel le rétrocéda à sa concierge ; celle-ci, enfin, l'offrit à son charbonnier.

Le soir, la loge officielle, décorée de drapeaux et de plantes vertes, se trouva occupée par un Auvergnat et sa moitié.

Le fils de l'Arverne, à qui la bonne aubaine était échue très tard, n'avait même pas eu le temps de se débarbouiller. Aussi, était-il noir comme un véritable nègre ; et, pour aider encore à l'illusion, il portait de grosses boucles d'oreilles en cuivre. Sa moitié n'était guère plus décrassée que lui, et exhibait une toilette où le rouge sang le disputait au vert criard. Ils eurent tous deux un vif succès de curiosité.

Le lendemain, on pouvait lire cet écho dans les journaux du matin : « Hier, le roi et la reine de Kounanie ont assisté à la représentation des Fantaisies-Pharisiennes. Leurs Majestés ont paru prendre un vif plaisir à la revue, et elles ont donné souvent le signal des applaudissements. »



Ils eurent tous deux un vif succès de curiosité.

Mais les journaux du soir rectifièrent :

« Nos confrères du matin ont inséré que Leurs Majestés kounaniennes avaient assisté à la revue des Fantaisies-Pharisiennes. Nos confrères ont commis une erreur qui est presque une inconvenance : *Le roi de Kounanie n'est pas marié.* »

Jacques YVEL.

DÉFINITION

Le *Pêle-Mêle* qui aime les définitions originales se souvient-il de la suivante :

Un professeur avait dans une leçon précédente parlé du chlorure de sodium, qui est le terme chimique du condiment universellement répandu, le sel.

— Voyons ! fit-il, s'adressant au jeune Lecancre, dites-moi ce que vous savez du chlorure de sodium.

Silence embarrassé du potache.

— Vous savez bien ce que c'est que le sel, insista le magister.

— Oui.

Eh bien ! dites-nous-le.

— Le sel, déclara Lecancre, c'est un machin blanc qui donne un mauvais goût aux pommes de terre quand on n'en met pas dedans.

H. V.

Mariage moderne.

LA JEUNE FIANCÉE. — Eh quoi ! maman, tu veux vraiment me marier à M. D. Kathi, mais je le déteste ce viveur gâteux, cette loque humaine, cet idiot au crâne ramolli. Oui, je le déteste.

LA MAMAN. — C'est bien, ma chère enfant, mais tu pourras lui dire tout cela une fois que vous serez mariés.



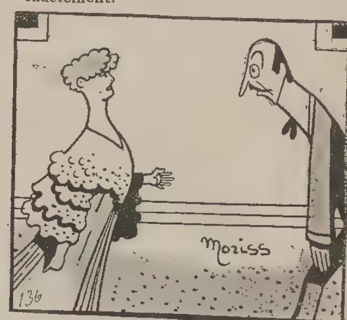
— Regarde donc, Jules, le beau manteau de fourrure que je viens d'acheter... Je ne pouvais pas faire autrement... Une véritable occasion... Une amie forcée de s'en défaire... 3.000 francs au lieu de 5.000, son véritable prix.



— Mon chéri, j'ai encore trouvé une occasion épatante... une cravate de fourrure. La mienne était trop vieille pour mon beau manteau. Je l'ai achetée en solde, 800 francs au lieu de 1.000...



— J'ai de la veine, mon chou, ces temps-ci... Tiens! voilà de la dentelle pour mettre aux manches de mon manteau (de la véritable Valenciennes), tu sais, il y en a six mètres, j'ai payé ça 600 francs à une personne pressée par des dettes... il paraît que ça vaut 1.200 francs exactement.



— Ma chère amie, j'ai une triste nouvelle à t'annoncer. Je ne puis faire face à mes engagements. Je suis en faillite...

— En faillite!... Mais où passe donc ton argent?... Car, enfin, tu peux te vanter d'avoir une femme économe. Tiens! ce mois-ci, j'ai acheté un manteau d'une valeur de 5.000 francs que j'ai payé 3.000, donc 2.000 francs de bénéfice; une cravate, 800 francs au lieu de 1.000, 200 francs de bénéfice; et enfin, 6 mètres de dentelle, 600 francs, au lieu de 1.200, bénéfice toujours, 600 francs... Ce qui fait en tout, en additionnant les bénéfices que j'ai réalisés sur ces différents achats, 2.800 francs!... Et c'est toujours ainsi. Et tu trouves moyen de faire faillite... Mais alors, où passe notre argent?...

Pêle-Mêle Causette

Celui qui traverse la vie en philosophe, essayant de dégager des événements la vérité et la justice, doit se trouver bien embarrassé par cette angoissante question : la grève.

Quelles sont les lois applicables aux relations entre patrons et ouvriers? Je ne parle pas des lois humaines, mais des lois naturelles, si souvent méconnues par les juges et par le Code.

Comment sauvegarder, en ces matières, la liberté, ce grand principe que tous invoquent d'instinct, par besoin d'hommage envers une haute moralité, mais sans pouvoir s'en définir le sens exact.

Le penseur, celui qui ne se contente pas des formules de surface et plonge jusqu'au fond de son sujet pour y trouver cette perle, la vérité, se trouve arrêté là par un problème bien difficile à résoudre.

« La grève constitue un droit imprescriptible », disent à la fois les employeurs et les employés.

C'est le seul point sur lequel ils soient d'accord.

Mais ce droit est-il bien aussi incontestable, aussi sacré qu'on s'accorde à le dire!

« Il faut l'admettre, me répondra-t-on, puisque dans les deux camps adverses, on le tient pour axiome. »

Soit! Au point de vue purement légal, il est indiscutable que personne ne saura me forcer de travailler si je n'en ai l'envie. L'homme libre n'obéit qu'à sa propre volonté.

Mais dans un autre ordre d'idées, cette liberté absolue de jeter l'outil quand bon vous semble, est-elle théoriquement juste?

N'oublions pas que, par définition, la liberté consiste, pour l'individu, à conserver en tout son libre arbitre, avec cette restriction de ne pas entraver, dans l'exercice de sa liberté, la liberté des autres.

Or, le travail ne peut se classifier en espèces distinctes et indépendantes. C'est un vaste réseau dont les mailles se tiennent et se soutiennent mutuellement. Toutes les industries sont tributaires les unes des autres.

C'est là une considération dont on n'a jamais tenu compte.

Si une industrie pouvait fonctionner par ses seules ressources, sans faire appel à d'autres branches du travail, le chômage n'attendrait que les intéressés, et n'aurait pas de répercussion sur les non-concernés.

Mais ce n'est jamais le cas.

Tous les rouages de l'activité sociale sont connexes. Que l'un s'arrête et d'autres sont immobilisés également.

Quand les ouvriers imprimeurs font grève, les imprimeurs se trouvent dans l'impossibilité de satisfaire les éditeurs. Ceux-ci se voient dans la nécessité de suspendre leurs publications. Les rédacteurs de ces publications se trouvent alors sans travail. Par ramification, les clicheurs se voient arrêtés également et les fabricants de papier diminuent leur production.

La grève d'une corporation quelconque entraîne aussi celle de beaucoup d'autres. Ces dernières n'ont peut-être aucun motif de chômer. Cependant leur travail se trouve suspendu.

Voilà, par conséquent, différents corps de métier qui souffrent injustement d'un différend auquel ils sont complètement étrangers.

Supposons un instant, pour rester dans notre sphère, qu'au lieu des ouvriers du livre, ce soient les collaborateurs de journaux, c'est-à-dire les ouvriers de la pensée, qui se soient mis en grève. Il en résulterait pour les journaux l'impossibilité de paraître et, par contre-coup, les ouvriers imprimeurs se trouveraient privés de travail. Ceux-ci seraient donc obligés d'épouser notre querelle et de pâtir en silence jusqu'à ce qu'un accord soit intervenu. Or, pour peu que nous soyons plus riches qu'eux et que nous puissions faire durer plus longtemps notre chômage, ils se verraient condamnés à mourir de faim, sans avoir rien fait qui justifie cette terrible épreuve.

N'y a-t-il pas là une injustice contre laquelle ils auraient le droit de s'insurger?

Et nous-mêmes, ne nous sentirions-nous pas responsables des malheurs qu'égoïstement nous aurions provoqués?

Pourtant, nous n'aurions fait qu'user d'un droit que tout le monde proclame sacré.

Un droit dont l'exercice a de si funestes conséquences pour les neutres, est-il aussi rationnel et aussi juste qu'on veut bien le dire?

Je ne puis me résoudre à l'affirmer.

La solidarité humaine proteste contre un principe qui, vu de près, est entaché d'un personnalisme féroce.

Le bon sens et l'équité la plus élémentaire se refusent à admettre qu'un tiers soit l'innocente victime d'un différend entre deux partis en guerre.

Et ceci condamne le droit de grève.

Mais alors, comment concilier la liberté individuelle avec la suppression de ce droit?

C'est ici, je le confesse, que le problème s'enchevêtre.

Et puisque mes lecteurs ont si souvent mis à mon service leurs avis éclairés, je

viens leur demander de bien vouloir méditer sur ce sujet.

Il est bien entendu, n'est-ce pas, que je fais abstraction de toute considération d'ordre politique.

C'est une question de théorie philosophique et humaine que je leur propose.

FRED ISLY.

INTERVIEW SENSATIONNELLE

LE « PLUS LOURD QUE L'AIR ».

UN PROBLÈME ENFIN RÉSOLU.

... Le célèbre aéronaute, M. Santon Dumot, a bien voulu me recevoir dans le vaste hangar où il surveille la construction de ses ballons et aéroplanes. Sans la moindre fatuité, il m'assura avoir résolu définitivement la question du *plus lourd que l'air*, et m'expliqua, avec son obligeance coutumière, le raisonnement d'où était sortie sa nouvelle invention.

— Le problème, me dit en substance mon éminent interlocuteur, est fort simple en lui-même, mais jusqu'à présent les chercheurs avaient mal orienté leurs travaux. Un aéronaute pense surtout à s'éloigner du sol et à ne pas se retrouver inopinément en contact avec lui. De cette prise de contact peut résulter, en effet, un... dirai-je, écrabouillement, fort pénible quand on n'en a pas l'habitude. J'ai voulu, tout d'abord, parer à cet inconvénient. Il est impossible à mon nouveau dirigeable de choir contre terre; il reste toujours maintenu en l'air dans une position absolument stable, *et cela sans que j'aie à me préoccuper de fournir la force ascensionnelle*. Il me suffit donc d'un unique moteur produisant la force propulsive...

— Mais alors, me permis-je d'interrompre, comment l'appareil reste-t-il en l'air, s'il est plus lourd ?...

— Voici : la nacelle est élevée au-dessus du sol, non pas par *ascension*, mais par *suspension*. Ainsi, comme je le disais, toute chute est impossible... D'autant plus que l'appareil entier prend incessamment des points d'appui sur le sol.

— Des points d'appui ? cher maître, je nage dans le manque de compréhension.

— J'use d'un dispositif spécial, daigna m'insinuer M. Santon Dumot. De chaque côté de la nacelle, je place, l'un devant l'autre, deux soutiens de forme circulaire et garnis de caoutchouc. Ces soutiens présentent successivement au sol chaque point de leur circonférence en tournant plus ou moins vite, selon que l'allure est plus ou moins rapide. J'évite ainsi tout frottement, ce qui allège beaucoup la tâche du moteur à pétrole. Mais, voyez plutôt...

Mon hôte avait écarté une draperie, et je pus admirer à mon aise.

La nacelle du nouveau dirigeable est munie de coussins moelleux. Quatre personnes y peuvent prendre place. Tout l'intérieur est garni de drap gros bleu et paraît fort confortable, ma foi! Le moteur, placé à l'avant, est muni d'une lanterne pour les voyages de nuit. Les quatre soutiens spéciaux (deux de chaque côté) maintiennent admirablement la nacelle en l'air à une hauteur d'environ 75 centimètres. Cette altitude peut sembler minime, mais l'inventeur m'expose que ce dirigeable ne lui servira pas à explorer les hautes couches atmosphériques ; il compte l'employer à faire ses courses.

La vitesse pourra atteindre 80 kilomètres à l'heure !

Mais il est déjà tard, et je ne veux pas abuser des instants précieux de l'aéronaute. Je prends donc congé de lui, en le félicitant et en le remerciant sincèrement.

Paul HÉRIC.

P.-S. — En relisant l'article ci-dessus, je m'aperçois que la description du dirigeable évoque un peu l'image d'une voiture automobile. La comparaison est juste et permettra aux lecteurs de se représenter assez nettement l'apparence du nouveau Santon Dumot nº 84, plus lourd que l'air.

P. H.

PENSÉES

Avant le mariage, on croit souvent qu'on ne pourrait pas vivre *sans* Elle.

Après le mariage, on s'aperçoit fréquemment qu'on ne peut vivre *avec* Elle.

* * *

Bien des personnes s'imaginent que si l'argent n'existait plus, la question sociale serait résolue.

Elles se trompent. Si l'argent était supprimé, ce serait un autre produit, le sucre, le café ou le riz qui servirait de moyen d'échange. Et l'on mettrait autant d'ardeur à accumuler du riz qu'on en met à amasser de l'argent.

Au Cirque.

UN HABITUÉ *(au directeur)*. — Je ne vois pas votre clown anglais, ce soir, est-il malade?

LE DIRECTEUR. — Non, il a pris deux jours de congé pour aller voir sa famille... à Pontoise.

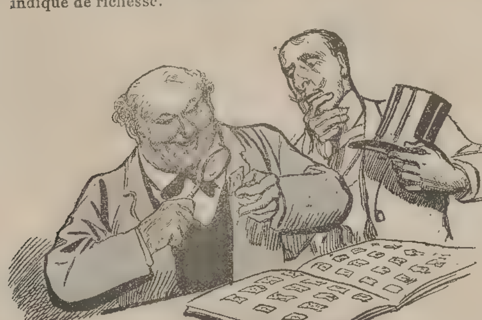
En tout il est difficile de se faire une opinion, car ce qui est vrai pour les uns n'est pas vrai pour les autres. Exemple :



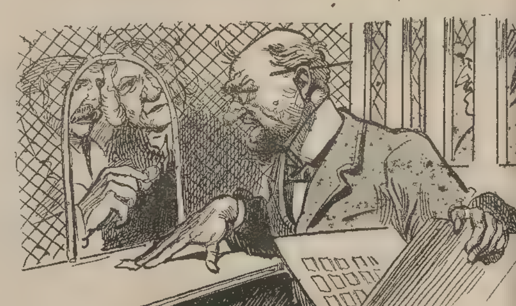
Plus un financier possède de statues chez lui, plus cela indique de richesse.



Tandis que chez un sculpteur, c'est tout le contraire.



Plus le philatéliste manie de timbres, plus il est heureux.



Ce qui produit absolument l'effet contraire chez ce malheureux employé des postes.



Le directeur de ce théâtre se frotte les mains de voir la foule se presser devant ses guichets.



Alors que le directeur de la Banque d'en face sent la sueur froide perler sur son crâne en voyant ses clients envahir ses guichets.



Plus le *Pêle-Mêle* a d'abonnés, plus il est content.



Mais plus l'administration des téléphones en a, plus la nouvelle en est mal accueillie.

VENGEANCE

M. Leprécédent, expéditionnaire au ministère des Loisirs Officiels, était un esprit essentiellement conservateur. Son culte de la tradition et de l'ordre de chose établi était tel que ses jeunes collègues allaient jusqu'à lui appliquer l'irrévérencieuse qualification de « vieux maniaque », caractérisant ainsi d'une appellation certainement outrée un amour, peut-être excessif, de l'ordre et de la méthode.

Quoi qu'il en soit, M. Leprécédent jouissait au ministère des Loisirs Officiels d'une réputation éminemment flatteuse et d'ailleurs méritée. On le citait aux débutants comme un exemple à suivre dans les plus infimes détails. C'est, au surplus, dans la conservation méthodique et jalouse de détails infimes que réside le mérite d'un employé de ministère, et c'est ce qui faisait le prix de la collaboration de M. Leprécédent.

Outre qu'il était « la plus belle main » de l'Administration, que son *anglaise* moulée, son irréprochable *bâtarde*, sa *ronde* à la fière allure provoquaient des enthousiasmes justifiés et des émulations stériles, ses expéditions, grâce à des qualités d'un genre tout particulier, exhalaient un charme *sui generis*. Depuis trente-cinq ans que M. Leprécédent « expédiait », il aurait subi les plus cruels supplices plutôt que de commencer une lettre une ligne plus haut, plus bas, plus à droite ou plus à gauche que la lettre antérieure.

Depuis trente-cinq ans, il se servait du même « transparent » comportant d'identiques points de repère pour la largeur des marges, la « rentrée » des alinéas, la place du titre de la formule de salutation et de l'adresse. L'espace interlinéaire restait immuablement constant, soit 27 millimètres, car, disait M. Leprécédent, rapprocher les lignes davantage serait montrer une économie voisine de la rapacité et incompatible avec la dignité d'une grande administration, les séparer par un blanc plus vaste serait gaspiller des fournitures de bureau acquises des deniers publics. Pourquoi ce chiffre de 27 millimètres lui semblait-il, plus que tout autre, devoir concilier la dignité administrative avec le souci des intérêts des contribuables?... C'est un mystère qui demeura toujours insondé. Mais l'affirmation de M. Leprécédent n'en avait pas moins pour lui, et conséquemment pour ses collègues, la valeur probante d'un axiome d'Euclide ou d'une proposition de Descartes et nul ne songea jamais à la contester.

C'est dans la pratique d'aussi éminentes vertus que M. Leprécédent s'acheminait vers une retraite maintenant prochaine et qu'embellirait peut-être (suprême espoir et suprême pensée!) la violette splendeur des palmes académiques. Une atteinte imprévue aussi bien que mortelle vint attrister le déclin et précipiter la fin de cette radieuse existence administrative.

Un matin, en arrivant au bureau, M. Leprécédent aperçut s'étalant sur une table un appareil tout flambant neuf, nickelé, étincelant, superbe, une magnifique machine à écrire, don de joyeux avènement du nouveau chef de cabinet d'un nouveau ministre. En même temps, un ordre de service avertissait le personnel que toutes les expéditions devaient désormais être faites à la machine.

C'était un effondrement! M. Leprécédent ne fut pas maître d'un mouvement de vivacité, le premier de sa carrière, et aux yeux des garçons ébahis, sans se faire annoncer, il se rua chez M. le directeur :

— Je voudrais vous demander, monsieur le Directeur, ce que c'est que ce « machin » qu'on nous a « fourré pour les expéditions? »



DUPOIVROT. — Je me demande où j'ai pu laisser mon parapluie?

SA FEMME. — Voici le *Bottin* avec les adresses de tous les marchands de vins de Paris!!

— Ce machin c'est une machine, répondit spirituellement le haut fonctionnaire, dont M. le ministre, dans sa sollicitude, a bien voulu doter le service pour soulager les employés et hâter le travail.

— Comment, soulager les employés? mais vous savez bien, monsieur le Directeur, que c'est à grand'peine que nous arrivons à trouver pour chacun un peu de besogne. Dorénavant, il y en aura juste assez pour le machiniste, les autres regarderont...

C'était rigoureusement exact. Mais le vieux scribe venait d'enfreindre une des règles fondamentales du droit administratif, à savoir qu'un inférieur ne *doit* pas avoir raison contre son supérieur. Nanti d'une verte semonce, il dut regagner son bureau, honteux et confus, et se résigner à une humiliante et presque totale oisiveté.

Mais une rancune sourde, cette rancune du rond-de-cuir, patiente comme un contribuable, tenace comme la teigne, couvait dans son âme ulcérée contre cette maudite machine, cause de tous ses malheurs. Cela commença par des sarcasmes. Les expéditions n'étaient plus que des prospectus; elles n'avaient plus ni « physionomie », ni allure; qu'on écrivît à un ambassadeur ou à un maire de village, à un député influent ou à un solliciteur, c'était toujours le même vague imprimé, semblable à une circulaire de parfumeur. C'est à ces railleries que M. Leprécédent, privé de l'exercice de ses talents, passait le plus clair de son temps. Quant à toucher à l'appareil abhorré, la menace même de la révocation n'eût pu l'y décider.

Cependant, un matin, la machine se trouva dérangée, et fut envoyée au fabricant pour être remise en état. Pendant quelques jours, la correspondance dut être faite à la main, comme jadis, et ce fut une éclaircie dans le ciel sombre du vieil expéditionnaire. Mais son ennemie revint réparée, toute prête à la besogne, et un projet infernal germa dans le cerveau du scribe exaspéré. Deux jours après sa réapparition, la machine se détraquait de nouveau. Second départ chez le fabricant. M. Leprécédent constata avec satisfaction que ces « sales trucs » ne marchent jamais. Retour de la machine, nouvel accident. M. Leprécédent nage dans la joie et le papier tellière.

Depuis, à chaque instant, la malheureuse machine est arrêtée, le « tampon encreur » se détériore, le « chariot » s'arrête, les vis s'égarent, les touches se brisent. Ces avaries, aussi nombreuses que fréquentes, déplurent au fabricant, dont elles dépréciaient la marchandise. Il s'en vint trouver le directeur et lui déclara tout net, lui prouva même que ces mésaventures, loin d'être fortuites, résultaient d'une volonté criminelle, persévérante. Une surveillance fut prescrite, qui amena la découverte de M. Leprécédent, resté au bureau après ses collègues, et fort occupé à dévisser, à la pointe d'un canif, un des organes de la machine.

Pris sur le fait, le malheureux dut s'astreindre à une humiliante confession. Ses longs et loyaux services lui épargnèrent d'être révoqué pour « détérioration du matériel administratif », on se borna à lui « permettre » de faire valoir immédiatement ses droits à la retraite.

Et voilà pourquoi M. Leprécédent mourut sans avoir été décoré des palmes académiques.

Paul Mone.

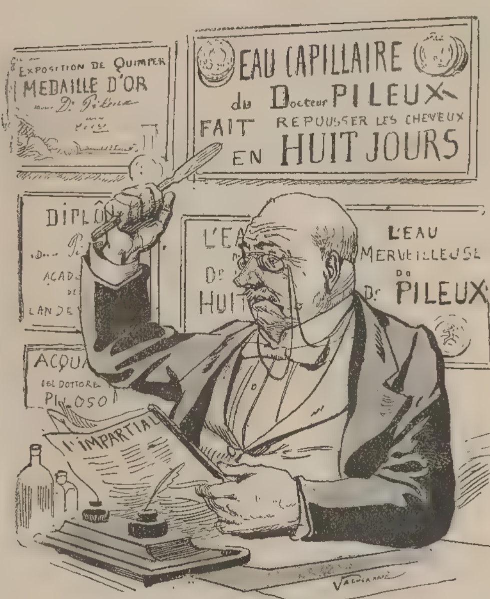


LE TAILLEUR DE MIRZA

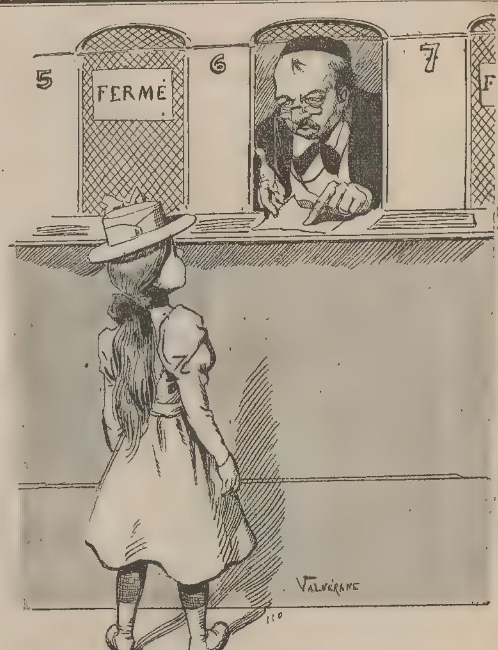
Le Tailleur. — Taille... 38; tour de hanche... 44; encolure... 27; largeur des épaules... 23.

La Dame. — Vous ferez le paletot à double collet, n'est-ce pas?

Le Tailleur. — Y pensez-vous, madame, c'est la mode de l'année dernière, on croirait que c'est de la confection!



Le Docteur Pileux. — Quels charlatans, ces politiciens!



L'EMPLOYÉ MODÈLE

— Avez-vous une pièce d'identité: carte d'électeur, livret militaire ou carnet de mariage?







HISTOIRE POUR ENSEIGNER LA POLITESSE AUX ENFANTS

Deux amis, un Français, l'autre Allemand, vont à la chasse... Bientôt ils partent chacun de son côté et...

... deux dames, leurs voisines, viennent à passer et croisent l'Allemand qui, peu soucieux de la politesse, ne daigne même pas tourner la tête!

Ces deux dames rencontrent quelques instants après le Français qui, très poli, se découvre... Bien lui en prit car...







... aussitôt une nuée d'alouettes viennent à lui, éblouies par son crâne!

C'est à peine s'il a le temps de les prendre...

... puis il explique son aventure à l'Allemand : C'était la première fois qu'on lui enseignait la politesse!

Courrier Pêle-Mêle

Origine des noms propres.

Monsieur le Directeur,

Voici une réponse pouvant satisfaire, dans une certaine limite, la curiosité d'un de vos lecteurs, au sujet de l'origine de certains noms répandus.

Tout d'abord, il est incontestable — et incontesté, je crois — que tous les noms propres viennent d'un surnom. Ce surnom pouvait tenir à des considérations diverses :

1° A certaines particularités physiques, tels sont : *Legrand, Petit, Lefort*, etc. ; puis *Leblond* avec son diminutif *Blondeau* ou *Blondel; Roux*, avec son diminutif *Rousseau* ou *Roussel; Noir* ou *Lenoir* avec *Noireau; Brun* ou *Lebrun* avec *Bruneau* ou *Brunel*. On peut y ajouter *Moreau* ou *Morel*, diminutif de *More*, surnom datant des invasions des Sarrasins et qui a donné, en espagnol, *Moreno*, nom de famille très répandu et, en même temps adjectif signifiant : très brun ;

2° En second lieu, les surnoms devenus noms propres tiennent au lieu d'origine de celui à qui ce surnom fut donné. Tels sont : *Breton* ou *Berton; Picard* ou *Pichard; Normand; Poitevin; Lorrain;* puis *Dumont; Duval; Dubourg; Dufour; Dumoulin; Dumesnil; Desroches*, etc., etc. ;

3° Surnoms tenant du métier. Tout d'abord, *Febvre, Favre* ou *Faure* qui ne sont que le latin *faber* (ouvrier). Puis *Mercier; Lecler; Charpentier* ou *Carpentier; Tisserand; Lepelletier* ou *Pelletier*... et peut-être *Pelletan*.

Il est probable que *Tellier* (ouvrier en toiles) appartient à cette catégorie.

4° Noms propres qui ne sont que des prénoms : *Albert* ou *Aubert; Didier* avec *Grand-didier* et *Petitdidier; Jean* avec *Grandjean* et *Petitjean; Marc* avec son diminutif *Marceau* ou *Marcel; Lucas; Pascal; Hubert*, etc., etc. C'est à cette catégorie qu'appartient *Martin* qui, d'ailleurs, n'est qu'un diminutif de Mars.

Il y a, en outre, des noms dérivés d'un substantif ou adjectif, aujourd'hui disparu, et des noms dérivés de choses ou d'usages qui n'existent plus, tels que *Fauconnier* ou *Falconnier*. Il est probable que *Durand* appartient à cette catégorie.

Il est bon de remarquer que les observations précédentes peuvent s'appliquer aux autres langues. C'est ainsi que les noms les plus répandus sont :

En espagnol : *Delmonte* (Dumont) ; *Delval'e* (Duval); *Blanco* (Blanc) ; *Hernandez* ou *Fernandez* (Fernand) ; *Martinez* (Martins) ; etc.

En anglais : *Smith, Shephent* (berger); *Baker* (boulanger); *Jones* (Jean), etc.

En allemand : *Schmidt ; Goldschmidt Schafer*, et l'innombrable famille des noms terminés en *berg* ou en *thal*, désinences qui correspondent au français *mont* et *val*.

Recevez, etc.

A. R.



LA VIE

M. Légoïste. — Je ne me trouve jamais plus heureux qu'à ce café de la Gare... Que je me sens donc tranquille et reposé devant mon bon vermouth! quand je fais une comparaison entre moi et ces pauvres diables qui s'époumonent pour ne pas manquer leur train!

MALHEUR A L'HOMME SEUL???

Un philosophe de l'ancien temps a laissé ce précepte et, en cette époque de groupements, de syndicats et autres sociétés, on se rend compte que le dit précepte est plutôt mis en pratique.

Et cependant, il vous vient malgré tout un doute cruel.



On se demande si ce philosophe aurait eu le courage de répéter ses fameuses paroles après dix ans de mariage.



Et puis, il faut dire aussi que, de son temps, les maisons de cinquante à soixante locataires étaient tout aussi inconnues que les pianos.



Evidemment, la solitude est une mauvaise chose, mais il est des moments où l'on regrette tout de même d'avoir des amis qui ont la parole trop facile...



... ou un genre de vie non en rapport avec leurs moyens.



Il y a aussi des dimanches d'été, dans les trains de banlieue, où l'on est peu disposé à commenter les paroles en question.



Et des travailleurs qui se passeraient bien de l'ambiance de camaraderies qui règne autour d'eux.



Vous aurez beau faire, vous ne persuaderez pas un seul de nos frais députés qu'un moment de solitude lui serait préjudiciable.



Et puis, vous avez aussi des personnes qui, même au théâtre, mettent, par un détail de toilette, une insistance de mauvais goût à vous persuader que vous n'êtes pas seul.



Voyez-vous, moi, je crois que les prétendus Apaches dont on nous fait des fantômes, ne sont pas plus Apaches que vous et moi, ce sont tout bonnement des personnes qui ont trouvé ce moyen-là pour être un peu seules.

LA GRÈVE DES LECTEURS DU " PÊLE-MÊLE " (D'après François Coppée).



Mon histoire, messieurs les juges, sera brève.
Les lecteurs du *Pèle-Mêle* étaient tous en grève.
Las de chercher rébus et las aussi de lire
Des dessins les faisant souvent mourir de rire!



Pour moi le coup fut dur. Lorsque rentré chez nous
Je plaçai mon petit enfant sur mes genoux,
Je regardai pensif le malheureux petit
Qui bientôt connaîtrait l'ennui. Et je rougis.



Au bout de quinze jours nous étions comme fous
(Je pouvais arrêter ces tourments pour deux sous).
Mais, quand je vis venir mon épouse confuse ;
« Je veux le conduire à Guignol, mais il refuse
Il y trouve l'esprit fade et par trop mauvais
Il va mourir d'ennui! » Je répondis : « J'y vais! »



J'allai près des meneurs : « Il faut que je vous cause.
Les miens ne peuvent plus supporter cette chose :
Vivre sans leur journal!... Je vous prie à genoux,
Laissez-nous acheter le journal..., laissez-nous!
Voilà tout! Maintenant dites si ça vous fâche ? »
Un d'entre eux fit vers moi trois pas et me dit : « Lâche! »

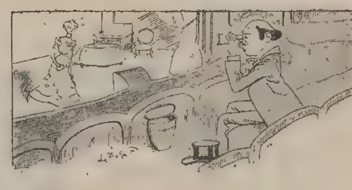


Alors, j'eus froid au cœur et le sang m'aveugla :
« Tu me rendras raison de cette injure-là!...
Notre arme?... Le rébus! » Et avec brusquerie
J'en formulai un plein de poindinteross'rie.
J'ignorais que mon homme avait l'esprit d'un âne
Et mon coup de rébus lui démolit le crâne!...



A présent vous avez un récit très sincère
De mon crime. Que ce soit pour moi la galère,
La prison..., le pardon... je n'en ai nul souci
Et si vous m'envoyez à Charenton..., merci!...





UNE PERTE DOUBLE

— Ah! qu'elle est jolie cette actrice et qu'on a du plaisir à la regarder! Ça vaut bien dix sous pour la regarder de plus près!

— Sapristi de sapristi! qu'elle est laide et maquillée vue de près! Décidément, j'ai fait coup double: je perds mon argent et mes illusions!

TITRES ET FORMULES DE POLITESSE

On assurait, l'autre jour, que le chiffre des aspirants aux palmes académiques, pour la dernière promotion, dépassait vingt mille. Quelle soif de distinctions! Elle est torturante, endémique, et mène au désespoir nombre de citoyens dignes d'un meilleur sort. L'étoile de M. Crozier les fait jaunir d'envie : on sait que l'ancien chef du protocole en France est titulaire de décorations dont le poids total dépasse 55 kilos.

Nous pensons ramener la joie dans bien des foyers en indiquant aux candidats malheureux le moyen infaillible de s'élever au-dessus du commun. Il est peu coûteux, ne connaît rien des alternatives de la fortune et, à l'inverse de certaines médications, se peut être administré par le patient lui-même. Il nous est révélé par ce bristol, reçu au jour de l'An :

MATHIEU DUFOUR
Ex-militaire;
Ex-candidat de la 2e circonscription de la Ville de Tarbes;
Correspondant avec les divers présidents de la République Française et des divers Ministres.
24, place du Prado. Tarbes.

Ex militaire, ex-candidat, correspondant, etc., etc.! Il y a des gens qui sont décorés et qui ont moins de titres que cela. Or, il apparaît assez que la France ne détient pas le record dans cette folie des grandeurs. Et c'est en Allemagne, croyons-nous, qu'elle fait le plus de ravages.

Chez nous, les formules de politesse elles-mêmes sont simplifiées; et, hors le monde de fournisseurs et de la domesticité, les titres, *barons* ou *marquis*, attirent en somme d'assez joyeux sarcasmes.

En Italie, on appelle les hommes par leur titre ou par le grade de leur décoration : Monsieur le Chevalier, Monsieur le Commandeur; et l'on y ajoute facilement le titre d'Excellence ou d'Illustrissime Seigneur sur les enveloppes des lettres.

L'Espagne — qui l'eût dit? — se démocratise. On ne dit plus guère Caballero à un homme. Mais il n'y a pas si longtemps que les employés des chemins de fer avaient trois appellations pour annoncer le départ du train.

Aux voyageurs de troisième classe, ils disaient : « *Viajores, al trea* — les voyageurs, dans le train! » Aux secondes classes : « *Senores, al treu* — Messieurs, dans le train. » « Aux premières classes : *Caballeros, al treu.* »

En Angleterre, *Sir* est le titre initial de la noblesse. Mais on écrit *Sir* ou *My dear Sir* à tout le monde. Il n'est plus alors qu'une formule de politesse. On dit milord à un homme titré ou à un fils de lord et *Votre Grâce* à un duc. Le Roi est Sa *Gracieuse Majesté.*

En Italie, cependant, comme en Autriche et en Allemagne, on dit au roi : Majesté. Le peuple russe, en parlant du Tsar, l'appelle « Petit Père. » En Grèce, on dit au roi *Megaliolate*, « très grand » et les gens du peuple disent *Kyrie Basilens*, Monsieur le Roi.

En Suisse, les cantons allemands, seuls, saluent les fonctionnaires en citant leur grade : *Herr Inspector*, Monsieur l'Inspecteur. Ils en font de même pour leurs femmes : Mme la Juge de Paix, Mme la Présidente. Les autres cantons, notamment le Valais, réservent « M. le... » aux membres, peu nombreux, du Gouvernement exécutif fédéral. Dans cet austère pays, les cantons catholiques, de préférence, saluent l'étranger de son titre nobiliaire — quand il en a un. C'est beaucoup d'égards puisqu'il n'y a en Suisse aucun titre de noblesse. Il n'y a pas, non plus, de décorations. Comme grande marque d'estime, on accorde seulement la *Bourgeoisie.* A l'occasion du Centenaire de la Fédération, un savant éminent a été fait *Bourgeois* de Lausanne. Et, admirez la simplicité des mœurs suisses : ce titre de Bourgeois donne droit à une provision de bois annuelle!

Dans l'Empire du Kaiser, les qualifications du protocole sont très compliquées. La manie des titres et distinctions y sévit comme une plaie. Mais c'est une plaie risible. On ne demande pas d'un individu ce qu'il fait ou quelle est sa fortune, mais : Quel titre a-t-il? Cette toquade ne date pas d'aujourd'hui. Déjà, Kotzebue l'avait stigmatisée dans *Une Petite Ville Allemande*, pièce satirique dont les personnages appartiennent au monde des fonctionnaires. Tour à tour, il nous présente M. le premier doyen; Mme le Sous-Receveur des Impôts (femme du Sous-Receveur); Mme Vice-Kirchen-Yorsteher (le Vice Président du Conseil de Fabrique); Mme Ober-Flosz-Und Fisch-Meister (Mme le Surintendant du flottage et de la pêche); Mme Stadt-Accise-Cassa-Schreiber (Mme le greffier de l'Octroi Municipal); M. Bahn-Berg-Und-Weg-Inspectors-Substitut (M. le Substitut de l'inspecteur des bâtiments, des mines et des chemins); Mme l'Inspecteur des Loteries; M. l'Inspecteur général des Colis Postaux; M. le Receveur départemental des droits sur les boissons, la soixantaine, les trimestres et les impôts... Ouf! Et cela se dit : Herr Kreis-Trank-Schock-Und-Quatember-Steuer...

Aussi, aux jours de réception, ce sont des fusées ininterrompues, des salades, des explosions de titres et de diplômes. Mais, comme on dit, cela ne fait pas de mal à personne et, puisqu'ils y trouvent tant de plaisir?...

André SAVIGNON.



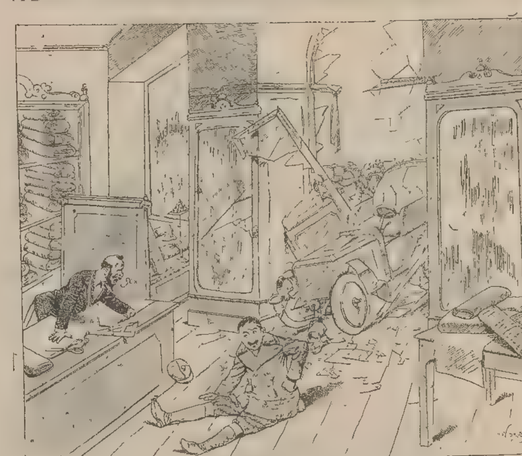
JEUNE SOLDAT

— C'est ça, la position qu'on vous a dit de prendre pour parler à un supérieur?

— Oui, ma lieutenant : les petits doigts sur la couture du pantalon...

Choses de Plume

Qui donc a prétendu que la littérature se meurt, et, qu'en tout cas, elle ne nourrit plus son homme, si ce n'est de vache enragée?



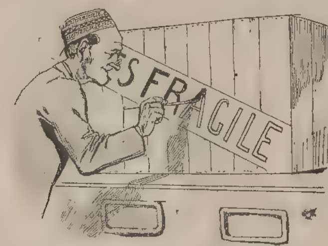
L'AUTOMOBILISTE. — Ah! ça, c'est le comble de la guigne, faut que ça m'arrive juste chez mon tailleur! Cet animal va me présenter maintenant deux factures à la fois!



M. Potard, pharmacien, vient de fabriquer cinquante bouteilles d'une drogue contre le mal de mer, qu'il doit expédier par chemin de fer au yacht du comte de Saint-Eustache, à Biarritz.



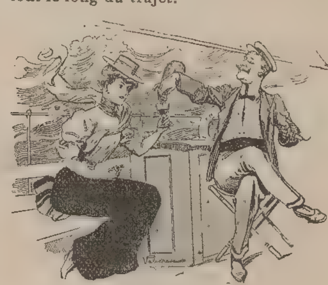
Malheureusement, cette drogue pour conserver toute sa vertu, a besoin d'être agitée continuellement comme si elle se trouvait à bord d'un navire; comment faire pour la faire parvenir de Paris à Biarritz en bon état?



Une idée! M. Potard, homme d'expérience, écrit lui-même sur l'emballage : « Très fragile. »



La caisse est traitée en conséquence tout le long du trajet.



Ce qui fait que la drogue arrive jusqu'au yacht dans l'état voulu.

Dans un de ses derniers numéros, le *Globe* rappelait que M. Winston Churchill, fils du célèbre écrivain, avait reçu une somme de deux cent mille francs pour écrire la biographie de son père en un volume d'un peu plus de quatre mille lignes, ce qui, à raison de huit mots par ligne, met le mot à soixante centimes environ.

En même temps, le journal évoquait un souvenir amusant de la vie de Rudyard Kipling. Un jour, un Américain lui écrivit : « Apprenant que vous vendez de la littérature à un dollar le mot, je vous adresse ci-joint un dollar pour un échantillon. »

Rudyard Kipling, comme réponse, envoya ce simple mot : « Merci ». Car, bien entendu, il avait gardé le dollar.

Nos grands écrivains ont été, eux aussi, harcelés par les quémandeurs d'autographes.

Victor Hugo était très sensible aux demandes de ses nombreux admirateurs, surtout à celles des poètes. Alexandre Dumas, lui, se débarrassait des gêneurs avec esprit. C'est ainsi qu'à un inconnu qui lui avait écrit : « Pourriez-vous, cher maître, m'adresser un autographe de vous ? » il répondit : « Avec plaisir. »

Alphonse Daudet, au contraire, était absolument rétif à ce genre de mendicité.

Un provincial lui avait envoyé une bonne douzaine de lettres le suppliant de bien vouloir le gratifier de quelques-unes de ses pattes de mouche. Bien que ces missives renfermassent toutes un timbre pour la réponse, l'auteur de *Sapho* n'y répondit jamais.

Le provincial, vexé, lui écrivit en dernier ressort : « Si j'avais su, mon cher maître, que vous fussiez philatéliste, je vous aurais envoyé une collection de timbres beaucoup plus rares que ceux de la République française. »

Cette fois, Daudet, désarmé, répondit le plus aimablement du monde.

BULL.

Le Protocole.

Pour beaucoup de gens, les fonctions des membres du protocole consistent uniquement à s'occuper du *cérémonial* des fêtes officielles. C'est une grave erreur. Le protocole doit encore recevoir les ambassadeurs et les membres du corps diplomatique, présenter les étrangers, préparer et expédier les lettres de notification, de créance ou de rappel, expédier les traités, les conventions, les déclarations et les arrangements diplomatiques, expédier les pleins pouvoirs, admettre les consuls étrangers en France et dans les colonies, etc., etc...

L'emploi de M. Mollard, du baron de Roujoux et de leurs attachés, n'est donc pas autant sinécure qu'on le croirait, et les vingt mille francs qui leur sont affectés sont certainement mieux employés que les seize cents francs... d'eau de Cologne inscrits au budget de messieurs les députés...

De tous temps, et à tous les degrés de la hiérarchie sociale, il y a eu un protocole, sinon écrit, du moins tacite. Toujours les prêtres, les vieillards et les femmes ont passé avant les hommes, les enfants et les serviteurs.

Au début de la formation des Etats, il était des plus rudimentaires, mais il existait.



LA BONNE ÉPOUSE

A Rome, à l'époque du Bas-Empire, un fonctionnaire spécial était chargé « de mettre chacun à son rang dans les cérémonies publiques et de présenter les ambassadeurs aux audiences solennelles de l'Empereur ». Ce fonctionnaire s'appelait *magister admissionum*.

En France, jusqu'au quinzième siècle, il fut admis que les assistants aux fêtes étaient ainsi *rangés* :

1. — Le Roi;
2. — Les Princes du Sang;
3. — Les ecclésiastiques;
4. — Les « nobles gens »;
5. — Les « gens du Tiers-Etat »;
6. — Les serfs.

Lors des Etats Généraux de Tours (1447), le cardinal de Sainte-Suzanne prit le pas sur le duc d'Anjou, qui était prince du sang et roi de Jérusalem et de Sicile. Les cardinaux passèrent encore avant les princes du sang aux Etats Généraux de Tours et d'Orléans, en 1485, 1506 et 1560, ainsi que dans les cérémonies publiques. Ce ne fut qu'aux Etats Généraux de Saint-Germain-en-Laye, en 1561, que les princes du sang — qui étaient en même temps pairs du royaume — réclamèrent contre la prétention de ces hauts dignitaires du clergé et obtinrent du roi Henri III un édit favorable.

L'ordre des préséances fut réglementé en 1695 par un édit du roi Louis XIV, et deux décisions du Parlement de Paris, des 15 mars 1698 et 5 février 1699, enjoignirent à « tous gentilshommes d'exécuter l'article 45 de l'édit de 1695, qui voulait que le corps ecclésiastique fût honoré comme le premier du royaume ».

L'édit de Henri III n'avait réglé la préséance



— Vous ne voyez pas qu'il est défendu de marcher sur le gazon ?
— Aôh ! comprends pas le horrible langue française de vô.
— Vous n'aimez pas la langue française ?
— Je le déteste beaucoup fort, oh yes ! Si je pouvais, je le mâssacrais, môa !
— Mais vous y réussissez parfaitement, monsieur !



CHEZ L'AGENT MATRIMONIAL

L'Agent. — Mlle Lucie Jobard, fille d'un officier de marine, distinguée, physique agréable, née à Marseille, 300.000...

Boireau. — Mademoiselle me plaît... pensez donc... 300.000 francs...

L'Agent. — Vous faites erreur, monsieur... née à Marseille... 300.000 habitants.

des princes du sang qu'en faveur de ceux qui étaient pairs du royaume. Un nouvel édit du mois de mai 1711 accorda aux princes issus du sang royal, — qu'ils fussent pairs ou non, — le pas sur tous les pairs et grands, en tous lieux, dans toutes les cérémonies et dans toutes les assemblées.

Naturellement, toute cette législation disparut avec la Révolution de 1789.

Depuis cette époque, tant sous l'Empire que sous les gouvernements qui lui ont succédé, un nombre assez considérable de lois, décrets et ordonnances, ont réglementé cette matière. Il suffit de signaler, parmi ces nombreux documents, le fameux décret du 24 messidor an XII, qui nous régit encore actuellement.

H. J.

DE NOS LECTEURS

Quelques manies de grands hommes.

Notre époque témoigne beaucoup de goût pour les faits précis. Une réalité bien observée l'emporte en plaisir sur les fictions du roman. Notre engouement pour les mémoires, souvenirs, « livres de raison », en est la preuve. Ils nous offrent des personnages ayant existé, croqués au saut du lit, dépouillés de leur majesté d'emprunt, et nous comprenons mieux les hommes lorsque nous connaissons leurs faiblesses et leur grimaces.

Elles sont innombrables. Et un écrivain d'un rare mérite, Marcel Schwob, a pu dire que « le livre qui décrirait un homme en toutes ses anomalies serait une œuvre d'art, comme une estampe japonaise où on voit éternellement l'image d'une petite chenille apparue une fois à une heure particulière du jour ». Epingler ses bizarreries sur le dos d'un individu, c'est faire œuvre d'historien qui tient à l'humour par l'observation narquoise.

Les biographes se sont surtout attachés à nous transmettre les « tics » des grands hommes, parce qu'ils s'imposaient plus spécialement à leur attention. Il nous a semblé plaisant d'en noter quelques-uns. On verra l'originalité de la bête humaine chez ses plus illustres représentants Mais il faudra envisager le plus souvent ces manies comme des curiosités, sans vouloir en dégager aucun enseignement : beaucoup ne riment à rien, ce sont des actes irraisonnés, les autres nous suggéreraient les conclusions les plus ahurissantes sur le génie.

Ainsi, quand Diogène Laërce nous apprend qu'Aristote portait sur l'estomac une bourse de cuir pleine d'huile chaude, il nous plonge dans un abîme de perplexité et de réflexions sans utilité pratique. On ne pénètre pas le mystère des dieux.

Un but apparaît plus tangible dans cette relation de Vasari : Toute sa vie, Michel-Ange travailla comme un forçat. Sur la fin de ses jours, il se levait la nuit pour travailler avec le ciseau. Il s'était fabriqué un casque de carton et il portait au milieu, sur sa tête, une chandelle allumée qui éclairait son travail sans lui gêner les mains. Une torchère eut avantageusement remplacé cet appareil. Mais les goûts ne se discutent pas...

Aucun des serviteurs de Bacon n'aurait osé apparaître devant lui dans des bottes en cuir d'Espagne, car le philosophe sentait aussitôt l'odeur du cuir de veau qui le mettait dans tous ses états.

Le marquis d'Antonelle, économiste, avait toujours sur son bureau une pile d'assiettes qu'il plaçait successivement sur son cou, afin de le rafraîchir, changeant d'assiette à mesure qu'elle s'échauffait.

Même en plein jour, Mézeray ne pouvait écrire sans chandelles allumées sur son bureau. S'il lui venait un visiteur dans la journée, il ne manquait jamais de le reconduire, son bougeoir à la main, jusque dans la rue.

On sait que l'astronome Lalande mangeait des araignées vivantes.

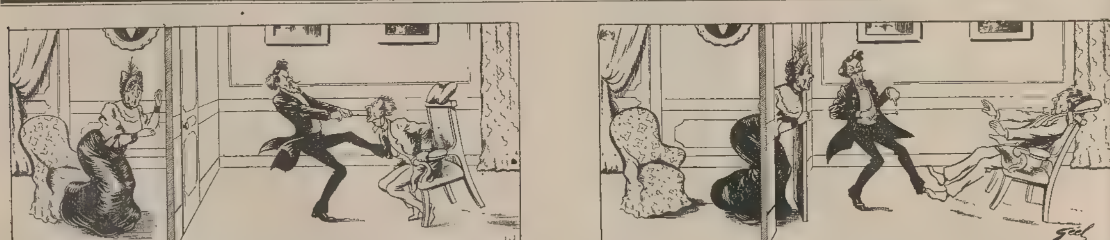
Claude Chappe, l'un des inventeurs du télégraphe, se grattait alternativement, toutes les deux minutes, la tempe droite, puis le menton.

Kate ne commençait un poème qu'après avoir mangé une rôtie frottée de poivre de Cayenne.

Lord Byron était incapable d'aligner un vers s'il ne pouvait, d'un doigt machinal, torturer le premier bouton de son habit.

Daudet ne travaillait bien que lorsqu'il était affamé. Il était tellement malheureux sans son lorgnon qu'il le gardait sur son nez en dormant.

Robert Browning n'était inspiré qu'après



CAS OU UNE BELLE-MÈRE PEUT INTERVENIR HEUREUSEMENT

Le Dentiste. — Mais, saperlotte ! renversez-vous donc en arrière !...

Le Patient. — Ah !... ma belle-mère !!!



LA PIEUVRE-SERVANTE

Comment M. Lingénieux, ex-capitaine au long cours, a remplacé avantageusement sa bonne par une pieuvre apprivoisée. Allez donc me trouver une domestique qui fasse en même temps la mayonnaise, épluche les pommes de terre, essuie la vaisselle, etc., etc., et, au moins, celle-là ne demande jamais d'augmentation.



UN HOMME QUI VOIT L'EAU POUR LA PREMIÈRE FOIS

L'AUVERGNAT. — Chauvez-moi!
LE SAUVETEUR *facétieux*. — Voilà !

avoir passé le pied gauche dans un trou qu'il avait fait à son tapis.

Bjornson se sent le cerveau vide quand il n'a pas les poches remplies de semences qu'il jette en se promenant.

Curieuse humanité!

Toute proportion gardée, chacun des individus que nous avons sous les yeux offre des singularités aussi pittoresques. Seulement, elles se manifestent dans un autre champ que celui de l'activité intellectuelle. Souvent, elles sont à peine visibles. Les découvrir, c'est faire preuve de malice, les dessiner scrupuleusement, c'est presque le secret de l'art de la caricature.

Si les lecteurs du *Pêle-Mêle* avaient la patience de noter en *trois* lignes les manies des gens qu'ils approchent, on en pourrait former un document des plus précieux et des plus humoristiques sur l'époque. — Quelle galerie de pipelets, de bureaucrates, etc.! (1).

On objectera qu'on ne saurait rencontrer des faits aussi saillants chez le commun des mortels; que ces étrangetés témoignent, pour la plupart, d'un certain « détraquement » mental; et qu'en fin de compte, le génie est bien près de la folie... Trop d'encre a déjà coulé sur cette question. Aussi, l'évitons-nous avec sagesse. Il faut croire qu'elle est singulièrement délicate, puisque la science médicale, malgré les documents dont elle dispose, n'a pu se prononcer sur le cas de l'homme peut-être le plus admiré, peut-être le plus décrié que nous sachions : Napoléon. Cela pourrait s'intituler : Napoléon devant les Docteurs. Le Corse abondait en manies. Des libelles du temps ont prétendu qu'il était épileptique, ce qui est fort contestable. Si ses attaques s'étaient fréquemment renouvelées — il en eut quelques-unes — son entourage ne nous l'aurait pas laissé ignorer. Le docteur Huchard nous le donne comme « passablement névropathe », mais non hystérique. En effet, les hystériques n'ont pas de volonté. Napoléon en avait une et il l'a prouvé... — Mais il pleurait. — Ce n'était cependant pas un « mélancolique ». Et le docteur Cabanès le décrit comme un « arthritique de génie ».

André SAVIGNON.

(1) Et aussi de princes régnants, parce que les lecteurs du *Pêle-Mêle* sont des gens chic. (*Note de la marchande de journaux*).

Pêle-Mêle Connaissances.

— Il y a juste cinquante ans — en 1856 — que fut lancée pour la première fois l'idée d'un chemin de fer souterrain dans Paris. C'était le projet des ingénieurs Lacordaire et Lahire, tendant à perforer le sous-sol parisien pour y installer une voie ferrée : six lignes convergeant vers les Halles, avec un réseau total de 21 kilomètres. On ne songeait alors pas à l'électricité, les voitures devaient glisser sur des plateaux roulants, mus par des câbles sans fin. L'exécution de ce projet était estimée 40 millions.

— Chaque élection législative coûte, en moyenne, à la Ville de Paris, environ 200.000 francs pour le premier tour de scrutin et 60.000 pour le deuxième, en fournitures de tables, sièges, urnes, épingles et accessoires de bureau.

— En Allemagne, où l'on a toujours préconisé les sanatoriums dans la lutte antituberculeuse, les ex-pensionnaires de certains établissements se sont groupés en sociétés « d'anciens sanatoriés », un peu pour s'entr'aider mutuellement, mais beaucoup aussi pour faire l'éducation des milieux divers où ils rentraient.

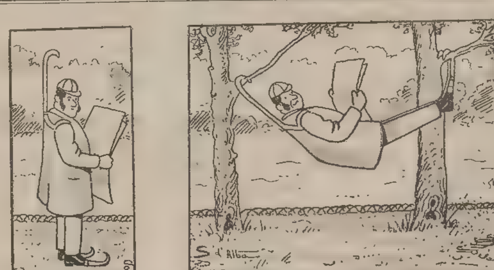
— Malgré son ardente piété, M. Rockfeller, l'homme le plus puissamment riche de l'Amérique, est un défenseur énergique de la propriété. Il estime que c'est une vertu d'acquérir le plus possible de biens terrestres. « Je crois qu'il est de notre devoir religieux, dit-il, de gagner honnêtement le plus d'argent qu'on peut. »

— L'Etat ne dépense guère plus de 0 fr. 60 par jour pour l'entretien de chaque individu détenu dans les maisons centrales.

A. S.



— Moi, je m'en fiche !... Je suis un renard !...



Dans les grandes inventions du *Pêle-Mêle*, vous avez publié, monsieur le directeur, le nouveau crochet, l'*anti-fatigue*. Et j'ai pensé qu'en y ajoutant ce nouveau crochet aux pieds, on peut faire sa sieste bien tranquillement.



EFET D'OPTIQUE

— Tiens! un concierge chinois?... c'est épatant comme les étrangers accaparent tous nos emplois!...

!!!



LA CLARINETTE SAUVEUSE

L'APACHE. — De grâce, ne me tuez pas!



LE MUSICIEN. — Jamais de la vie je n'aurais pensé devoir mon salut à ma clarinette!...

PETITE CORRESPONDANCE

M. Guimandt. — Nous ne pouvons vous préciser ici aucune adresse, mais vous trouverez sûrement ce que vous cherchez dans le *Bottin* (voyez rubrique : Instituts médicaux).

Pêle-Mêliste Liégeois. Avec celui que vous voudrez, vous êtes entièrement libre.

M. Raimbault. — C'est juste, mais nous avons tenu compte de tout cela ainsi que nous l'annoncions.

M. Vienne. — Oui, on en a tenu compte. Vous avez raison,

Un lecteur, à Sèvres. — Oui, c'est la même.

C. H. M. — C'était vers septembre ou octobre.

M. Moret. — Consolez-vous, dans votre malheur ; ce fait se présente dans bien d'autres pays que le vôtre.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

M. F., à Chartres. — La *Bande d'Orgères* parut il y a une vingtaine d'années dans le *Petit Illustré*. L'auteur de cette œuvre est Michel Sagat.

M. L. M., à Andeville (Oise). — Un abonné nous écrit que les « Mohicans » ont paru dans les *Bons Romans* et dans les journaux : *Le Journal pour tous* et le *Journal du Dimanche*, vers 1874.

M. Candillon demande si un lecteur serait en possession du livre intitulé : « Cinquante ans chez les Indiens », par O'Reilly Harrington, traduit de l'anglais par Hector France, et s'il serait disposé à le vendre.

M. P., rue Demours. — On nous a déjà adressé cette demande à laquelle nous avons répondu. Un ouvrage tel que vous le demandez se compose que de parties détachées. Le ministère de l'Intérieur ou la Société de Statistique de France pourraient vous communiquer ces détails.

M. T. P., à Maison-Alfort. — Nous avons longtemps fait chercher les pièces de vers du genre que vous désirez. Il est probable et même certain qu'il en existe, mais comme ce sont choses d'actualité elles ne se trouvent pas en volume dans les œuvres de poètes célèbres ou très connus.

E. T. B., à Genève. — Il existe deux ouvrages « Les Cactées », par Lemaire, 1 vol, 140 pages, 11 figures, 1 fr. 50. « Culture des dahlias cactus à la grande fleur », par Van den Heede, 1 vol. avec figures, 1 fr. 50. Il y aurait encore : « Les Plantes grasses autres que les Cactées », 1 vol. avec 13 figures, 1 fr. 50.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

De Paris aux Gorges du Tarn.

Aux touristes Parisiens qui veulent visiter les Gorges du Tarn, nous croyons devoir signaler comme la voie la plus rapide, le train partant de la gare de P.-L.-M. à 8 h. 10 du soir.

Cet express, passant par Nevers, Clermont, Arvant, Saint-Flour, franchit, près de cette dernière ville, la vallée de la Truyère, sur le fameux viaduc de Garabit; il permet, en dînant à Paris à l'heure habituelle, d'arriver à Mende, la curieuse capitale du pays des Causses, à 10 h. 49 du matin.

Les touristes pressés d'arriver à Sainte-Enimie, point d'embarquement sur le Tarn, peuvent aussi quitter l'express à 9 h. 55 matin, à Barnassac-la-Canourgue où le chef de gare leur procurera les voitures dont ils pourront avoir besoin. Le trajet de Barnassac à Sainte-Enimie est de 28 kilomètres à travers une région des plus pittoresques.

12e ANNÉE — N° 24. 10 Centimes 17 JUIN 1906

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

BON CŒUR, par BACKER.



LE PASSANT. — Pauvre âne!... il a l'air malade!!

— Oui... comme il n'a pas été très bien portant, nous avons décidé de lui donner une journée à la campagne.

Les cinquante centimes de La Pelade

Par suite d'une série ininterrompue de circonstances malheureuses, Jean Leriche, dit La Pelade, était arrivé à l'âge de trente-six ans sans avoir jamais eu à lui un capital de cinquante centimes.

Ses parents l'avaient nourri de restes, habillé de haillons. Il couchait sous leur roulotte, enveloppé dans un sac, faute de place pour coucher dedans.

L'apogée de sa fortune, il l'avait atteinte au régiment, où tous les cinq jours il touchait cinq sous. Puis, il était venu à Paris où, livré à lui-même, il avait vécu comme-ci comme-ça, ramassant des mégots, faisant la queue les jours de distribution de soupe populaire, héritant parfois d'un soulier, parfois d'une savate, deux objets superflus d ailleurs, et qu'il accouplait tant bien que mal.

Son métier ordinaire était de sortir au petit matin les boîtes des ordures ménagères sur le trottoir. Il avait la clientèle de quelques concierges qui lui confiaient cette grave fonction. Chacun y trouvait son compte. Les concierges pouvaient faire la grasse matinée sans se préoccuper du passage de la poubelle ; La Pelade, en revanche, avait la primeur des détritus.

Son idéal eut été de distribuer des prospectus dans la rue. Dans la vie, chacun a ainsi une préférence marquée pour un état le plus souvent autre que le sien. En l'espèce, quoique relativement modeste, l'ambition de La Pelade était irréalisable. Il marquait vraiment trop mal, et, même pour un distributeur de prospectus, faut-il encore une certaine tenue.

C'est aussi à cause de son aspect particulièrement misérable qu'il n'avait jamais pu trouver que de menus petits travaux chez d'autres misérables. On le payait d'une soupe, d'un vieux pantalon, on l'hébergeait, mais d'argent, point.

Or, un jour, la guigne persistante accrochée à ses haillons eut un moment d'oubli.

Ce jour-là, La Pelade trouva, par terre, une pièce de cinquante centimes.

Il eut un mouvement superbe d'orgueil.

— Riche ! .. s'écriait-il, je suis riche !

. . . .

Il était deux heures de l'après-midi. Du fond de Levallois où les ricochets du hasard de sa vie l'avaient conduit ce jour-là, il grimpa à l'Etoile.

Une fois à l'Arc de Triomphe, il contempla un instant Paris, s'imprégna de l'atmosphère de luxe qui se dégageait des voitures, des toilettes, du mouvement incessant des équipages allant au Bois ou en revenant, puis, souriant, il se mêla à la foule et descendit les Champs-Elysées.

Il allait à petit pas, tranquille, l'air d'un homme peu pressé de se rendre à son cercle. D'un coup de baguette de cette fée qui est l'imagination, il avait changé ses haillons contre un vêtement cossu sortant de chez un grand tailleur. Sa casquette misérable était un chapeau haut de forme, à reflets ; ses savates éculées, de fines bottines vernies ; son bâton, une jolie canne à pommeau d'or.

Dans le premier bureau de tabac qui se présenta, La Pelade entra, puis, après en avoir fait craquer plusieurs à son oreille d'un air connaisseur, il choisit un cigare.

Devant le numéro 76 de l'avenue, il s'arrêta pour laisser passer un équipage sortant d'un luxueux hôtel.

Une dame était assise sur les coussins du landau. C'était la duchesse d'Uzès. La Pelade la salua avec distinction, comme une personne de son monde.

Comme il reprenait son chemin, il se trouva nez à nez avec un grand monsieur décoré.

— Pardon, mon ami ! fit Lapelade en s'écartant avec condescendance.

Le monsieur, surpris, se retourna. Il vit un être pouilleux arrêté devant une mendiante postée contre une porte. Cet être pouilleux fouilla dans sa poche et, avec un geste de suprême désinvolture, laissa tomber une pièce de dix centimes dans la main de la pauvresse. Puis, La Pelade, car c'était lui, continua sa route.

En passant devant un kiosque de journaux, il acheta le *Gaulois*.

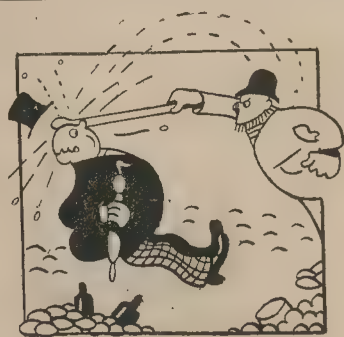
Cependant, des Champs-Elysées, il avait gagné les Boulevards.

C'était l'heure chic. De cinq à sept, il se pro-

PHILANTHROPIE MÉCONNUE



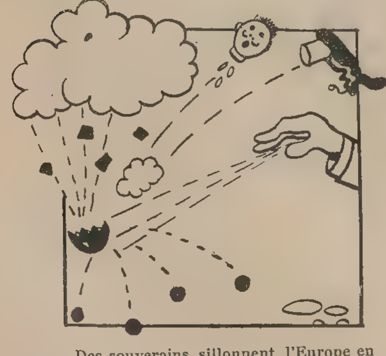
— Moi, je suis un philanthrope. J'ai remarqué qu'on ne prenait des précautions que lorsqu'un accident était arrivé, jamais avant. Alors, je provoque les accidents, sacrifiant quelques vies humaines pour en sauver des milliers d'autres. Exemple :



Voici un quartier désert. Il y règne la terreur parmi les habitants qui déplorent l'absence de toute surveillance. Depuis longtemps aucune attaque nocturne ne s'est produite. L'indifférence de la police va certainement encourager les malfaiteurs. Je me dévoue et perpètre une attaque nocturne.



Dès le lendemain, une escouade d'agents déambule par couples dans le quartier. Grâce à mon heureuse initiative, les passants peuvent maintenant circuler librement et sans crainte de voir surgir un apache à chaque tournant de rue.



Des souverains sillonnent l'Europe en tous sens. Rien ne leur arrive. La garde, autour d'eux, se relâche peu à peu. Ils courent des dangers. Pour les leur éviter, je lance sur eux une bombe.



Le lendemain, je vous assure qu'ils sont bien gardés.



Des automobiles, à une allure folle, menacent la vie des promeneurs. Aucune réglementation. D'un coup d'épaule, je précipite un personnage influent sous leurs roues.

mena de la Madeleine à l'Opéra, souriant d'un air protecteur à ceux qu'intriguait son air étrange.

Etrange, oui, en vérité, car sa physionomie s'accordait mal avec ses haillons. On s'étonnait de ne pas voir dans ses traits l'expression lasse et douloureuse de la misère. C'est que La Pelade n'était pas misérable. En ces quelques minutes, il rejetait sur toute la société le dédain dont elle l'avait abreuvé si longtemps. Il était riche, plus riche que tous. Par une sorte d'auto-suggestion, il éprouvait véritablement les sensations délicieuses que la fortune lui avait procurées.

Ce fut la meilleure journée de sa vie.

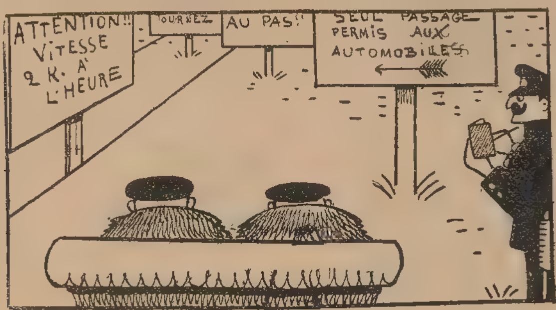
La nuit tomba.

Les douloureux tiraillements de son estomac vinrent lui rappeler qu'il n'avait pas déjeuné. Il lui restait deux sous.

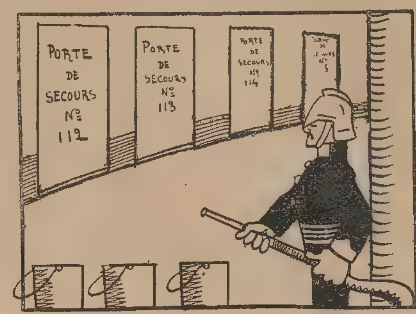
Alors La Pelade eut un sourire d'incroyable ironie. Il entra dans une boutique ouverte et, d'un geste de superbe défi lancé à sa destinée, il jeta sa monnaie sur le comptoir.

— Un paquet de cure-dents ! commanda-t-il.

Etienne Jolicler.



Et une réglementation étroite, sévère et draconienne préserve bientôt les piétons.
J'agis de même pour les théâtres, les incendiant quand les précautions commencent à se relâcher. (Je choisis un théâtre peu fréquenté...



... pour ne pas trop sacrifier de vies humaines). Pendant deux ans, au moins, les spectateurs peuvent assister, sans danger, aux représentations. Je sauve ainsi des milliers d'existences.



J'agis de même pour le Métro et les chemins de fer, en provoquant des déraillements. Alors, on songe à examiner les voies.



Eh bien ! comme tout grand philanthrope, je suis méconnu. Ayant été surpris dans l'exercice de ma besogne humanitaire, on va sacrifier mon existence, à moi qui en ai sauvé tant d'autres.

Pêle-Mêle Causette

Il est des lecteurs qui vous posent vraiment d'embarrassantes questions. Combien ai-je déjà reçu de lettres me demandant quelle est la fonction que remplit l'Académie française ? « Car, disent mes correspondants, il n'est pas possible d'admettre qu'on entretient à grands frais une compagnie de quarante célébrités, sans que celle-ci rende d'éminents services au pays. Cependant, nul n'a jamais perçu une manifestation de l'activité de cette haute assemblée. En quoi consistent donc ses travaux ? On parle bien d'un dictionnaire dont la confection serait confiée à ses soins. Mais les plus vieux parmi nous ne peuvent se souvenir d'avoir jamais vu paraître ce mystérieux ouvrage. On peut donc le considérer comme un mythe ou comme une de ces légendes qui s'accréditent sans qu'on en puisse découvrir l'origine. »

Ainsi s'expriment mes correspondants. Et, jusqu'à ce jour, j'ai toujours feint de ne pas entendre la délicate question qui m'était posée. Mais le silence n'est pas une réponse, et je conçois le mécontentement de ceux qui ont fait appel à mes modestes lumières. Leur nombre devient trop grand pour que je puisse continuer à m'abriter derrière une hypocrite surdité.

Aussi, me suis-je décidé à répondre. Malheureusement, il ne suffit pas d'être animé d'une bonne intention, il faut encore lui donner corps. Et c'est là que le bât me blesse. Je sais, comme tout le monde, qu'il existe une Académie française, que ce docte cénacle est garni de quarante fauteuils. Je sais encore que ces fauteuils sont occupés par quarante têtes chauves ou chenues, mais toutes aussi érudites les unes que les autres, que, de temps à autre, quand un fauteuil est vide, on le remplit en grande pompe et fastueuse cérémonie. Je n'ignore pas non plus que les quarante dignitaires qui occupent les susdits fauteuils, portent un habit vert et une épée au côté. Mais là s'arrête mon savoir.

En dehors des réceptions, que se passe-t-il dans ce temple sacré interdit au profane ? Hélas ! je ne puis même formuler à cet égard quelque conjecture raisonnable.

J'ai eu beau appliquer l'oreille contre le mur derrière lequel évoluent les verts pontifes, aucun bruit révélateur n'est parvenu jusqu'à moi.

Et le dictionnaire, ce fameux dictionnaire dont tout le monde parle, mais que personne n'a jamais vu, n'est, évidemment, qu'une invention de quelque journaliste, acculé comme moi à une réponse, et qui n'a pas eu le courage d'avouer son ignorance.

Cependant, il doit se passer quelque chose dans la troublante enceinte. Et ce quelque chose doit être immense, sublime.

Comment peut il en être autrement, puisque les plus savants, les plus renommés d'entre nous, n'aspirent, comme suprême



UN PHILOSOPHE

L'argent, ce n'est qu'un mot... l'essentiel, c'est de connaître ce mot.



M. Aussac (*grand propriétaire*). — Tape! mais tape donc, Harry!... Enfin, ça y est, mon cheval est claqué, mais je gagne la forte somme!



Quelle pinte de bon sang doit se faire Aussac quand, le lendemain, il lit : «C'est encore un cheval de l'écurie Aussac qui a gagné ce prix important. Nos félicitations à M. Aussac qui a consacré sa vie à *l'amélioration de la race chevaline.* »

récompense, qu'à faire partie du glorieux aréopage.

Ces hommes d'élite rechercheraient-ils avec autant d'avidité une fonction qui ne comporterait pas l'accomplissement d'une grande et noble tâche? Ce serait leur faire injure que d'oser le croire.

Et combien puissante doit être une œuvre à laquelle collaborent les quarante cerveaux les mieux organisés et les plus richement meublés de toute une nation.

Mais quelle est cette œuvre?

Si on ne la voit elle-même, peut-on, du moins, en observer le rayonnement, en connaître les effets?

Hélas! là encore j'ai beau écarquiller les yeux, la lanterne magique ne projette aucune image que mon regard puisse saisir.

O académiciens, ayez pitié d'un pauvre publiciste qui ne peut répondre à une question qu'on lui pose. Venez à mon aide. Ne refusez pas de me dévoiler le mystère de vos occupations. Initiez, par mon entremise, mes lecteurs et le monde entier au gigantesque labeur qui éclot sous la couvée de vos intelligences combinées!

Hé quoi, vous vous taisez!

Serait-ce donc que vous ne savez que répondre. Et vos réunions ne comporteraient-elles nulle collaboration à une œuvre magistrale?

Ne rechercheriez-vous la fonction que pour le titre?

La qualité d'*académicien* ne serait-elle pour vous qu'un ultime hochet de vanité, u[n] suprême décoration pour adorner vos cart[es] de visite!

Mais, alors, vous ne seriez que des hom[-] mes sujets aux mêmes faiblesses que mo[i] que nous. Immortels, vous ne seriez don[c] que de simples mortels!

O grands hommes, vous ne seriez que d[e] petits hommes comme tout le monde!

Après tout, à défaut d'une autre, c'e[st] peut-être là la meilleure réponse à donner [à] mes correspondants.

FRED ISLY.

Terrible éventualité.

Bêtantou se trouvait au café avec des ami[s]. Un de ceux-ci, un nommé Durand, ayant eu [la] malencontreuse idée de poser son chapeau s[ur] la banquette, il lui arriva de s'asseoir des[-] sus.

Aussitôt, grand éclat de rire général à l'as[-] pect du couvre-chef tranformé en accordéon. Durand lui-même prit la mésaventure du bo[n] côté.

Seul, Bêtantou, au lieu de rire, pâlit visibl[e-] ment.

Quelqu'un lui demanda la raison de cet[te] attitude qui contrastait avec l'hilarité d[es] autres.

— Je ne puis m'empêcher de penser, [fit] Bêtantou en frissonnant, à ce qui lui sera[it] arrivé si sa tête avait été dedans!

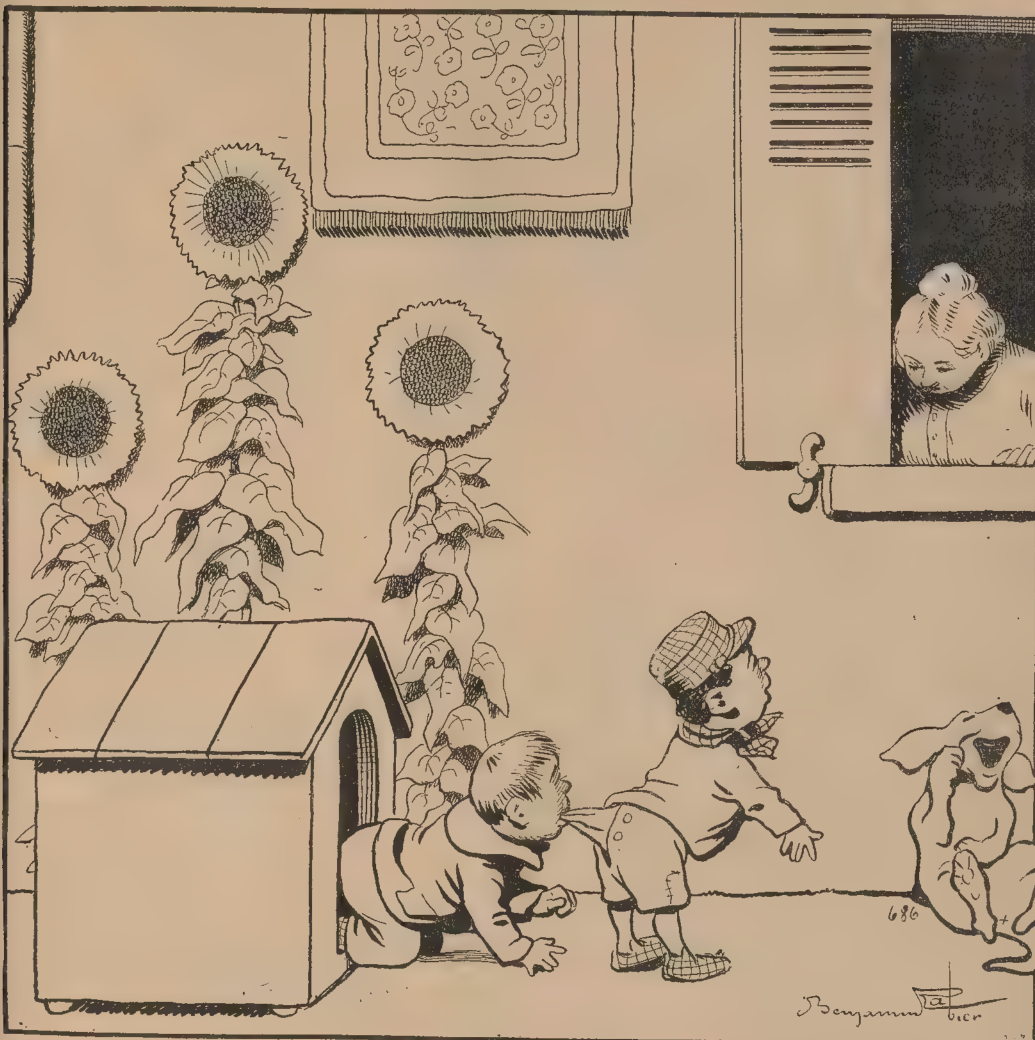


LE MEILLEUR CRITÉRIUM

PREMIÈRE CHAUSSETTE. — Moi, j'appartiens à un brave et tranquille rentier du Marais.

DEUXIÈME CHAUSSETTE. — Et moi à un lanceur d'affaires louches aussi brillant que déchard.

PREMIÈRE CHAUSSETTE. — Si le public, au lieu de ne consulter toujours que les jaquettes, les cravates et les faux-cols, nous consultait nous, il y aurait certainement moins de gogos.



SINGULIER JEU

— A quoi jouez-vous donc là?
— Moi, je fais le voleur, et Toto fait le chien de garde.

Affaire d'Orthographe.

: Alphonse Allais, qui vient de mourir en plein talent, était, on le sait, un grand mysificateur.

: Mais il trouva son maître dans la personne lu propriétaire d'un café de Montmartre, où il réquentait volontiers.

Un beau jour donc, sitôt que le maître humoriste se fut assis, le limonadier s'avança t lui dit avec un bon sourire :

— Comment allez-vous, monsieur Allais ? Ne aites pas attention, je ne puis m'empêcher de ne tordre... J'ai reçu une lettre de mon fils qui st au régiment... (tirant de sa poche un papier). Eh bien ! vous n'avez pas votre pareil pour les idées drôles... mais je parie que vous ne devinez pas comment ce gaillard-là écrit le mot : *fusil?*

— Fusil?

— Oui, ce simple mot. Je vous donne six fois pour deviner. Le perdant paiera le champagne à toutes les personnes présentes.

— Six fois? Entendu, dit Alphonse Allais, sûr de lui. Votre fils écrit fusil : f-u-s-i.

— Non.

— F-u-z-i.

— Non.

— F-u-s-y.

— Non.

— Bien. Alors, f-u-z-i-l?

— Pas davantage.

— P-h-u-s-i?

— Non plus. Mais vous n'avez plus qu'une fois pour trouver. Gare!

L'auteur, très vexé, réfléchit longuement, puis s'écria :

— J'y suis ! Il écrit : p-h-u-z-y!

— Vous avez perdu, répliqua le limonadier en montrant le mot en question dans la lettre. Mon fils écrit : f-u-s-i-l.

Alphonse Allais, entendant des éclats de rire innombrables, se retourna pour compter les *personnes présentes*... Horreur!..

... Le limonadier avait donné le mot à tout le quartier, de sorte qu'en quelques minutes son établissement s'était empli à en craquer!

Ci : quarante-huit bouteilles de champagne.

P. H.

Gare aux Dictionnaires

MME X... — Vous allez chez le médecin? dites-vous.

MME Y... — Oui, c'est pour mon mari. Il dit qu'il a des coliques hépatiques, de la dyspepsie, des rhumatismes, de l'entérite, de la gastralgie, une affection cardiaque, de l'appendicite et des douleurs néphrétiques.

MME X... — Grand Dieu! où peut-il avoir attrapé tant de maladies que ça?

MME Y... — Dans un dictionnaire de médecine qu'il est en train de lire.

PAUVRE DOCTEUR



— Vous vous étonnez, disait le docteur Moyen, que je fasse payer si cher les Américains pour une simple opération. Il faut pourtant bien joindre les deux bouts. Songez, en effet, à ce que me coûtent les soins gratuits que je donne par ailleurs aux pauvres...
— Je ne vois pas bien...



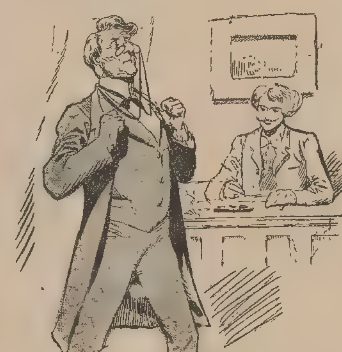
— Vous allez voir. Quand je vais dans les quartiers pauvres donner des soins gratuits, cela me coûte d'abord le cinématographe qui me prend à ma descente de voiture et me représente montant avec ma trousse les escaliers des taudis les plus sordides.



Les instantanés où l'on peut me voir entouré des loqueteux qui me couvrent de bénédictions.



Les articles de première page dans les quotidiens. Les articles dans les revues et magazines actuellement à la mode, à 1.000 francs l'article...

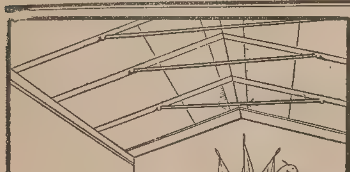


... que je paye déjà 500 francs pièce au littérateur ami du public, qui les rédige sur mes indications.



Et je ne parle pas des cartes postales et autre menue monnaie... Croyez-vous que tout cela ne représente pas des frais considérables...

AVANT ET APRÈS



Combien de meneurs crient : « Vive la grève! »... afin de pouvoir mettre de l'argent de côté...



... et se payer les bains de mer où, en admirant la plage fraîche et délicieuse, ils pourront crier : « Vive la grève! »

Courrier Pêle-Mêle

A propos de la graphologie.

Monsieur le Directeur,

M. Sadine a présenté, dans le numéro du 13 mai, quelques observations que l'on peut ainsi résumer :

Si l'écriture révèle le caractère, le dessin, — notation graphique de la pensée semblable à l'écriture, — et l'exécution sur un instrument d'un morceau de musique, dont la qualité expressive résulte des mouvements des doigts et des mains devraient, les trois cas étant semblables, révéler le caractère.

Il faut voir d'abord si l'écriture et le dessin sont bien des *cas semblables.* Ecrire est un acte habituel que nous accomplissons presque machinalement, sans que nous portions notre attention d'une façon précise sur la forme des mots et des lettres : qui n'a écrit sous la dictée en pensant à autre chose? L'intelligence, la volonté réfléchie n'interviennent pas. Les modifications que chaque personne apporte au type général d'écriture sont inconscientes, c'est là qu'on trouve trace de la manière d'être habituelle du scripteur.

Le dessin est-il exécuté dans les mêmes conditions? Oui, si l'on considère chez un dessinateur habile, maître de ses moyens, chaque trait en particulier; encore la main n'est-elle pas libre de le modifier de toutes façons, a l'infini,

comme elle le fait dans l'écriture; ce trait aura cependant une certaine valeur comme signe graphologique. Mais M. Sadine nous parle, lui, de l'exécution d'ensemble, de l'allure générale du dessin, de la manière; or, il intervient là bien d'autres éléments : qualités de vision, d'observation, de jugement, de réflexion. Ce que révèle la manière, chez le dessinateur, c'est donc la façon dont l'artiste voit, comprend, interprète la réalité, par suite, sa manière d'être intellectuelle, et non son caractère.

Le cas du musicien est peu différent. Pour donner l'expression, il faut d'abord comprendre le morceau, naturellement, et pouvoir s'imaginer très fortement l'émotion à traduire au point même de la ressentir. Le sentiment se trouve alors *rendu* par un mécanisme qui échappe à la volonté; de là vient que les meilleurs virtuoses sont inégaux à eux-mêmes, jouent avec plus de passion ou de légèreté, etc., selon l'état de leur sensibilité au moment même de l'exécution. Et ainsi qu'on peut par la manière d'un peintre ou d'un dessinateur, connaître sa forme d'esprit, on pourra deviner le genre de sensibilité du musicien aux caractères habituels de son jeu.

En résumé, il faut pour tracer un dessin ou exécuter un morceau de musique d'une façon personnelle, des qualités qui ne sont pas même utiles pour tracer l'écriture. Et c'est là, sans doute, une différence essentielle.

Recevez, etc. L. MANZAGOL (Paris).

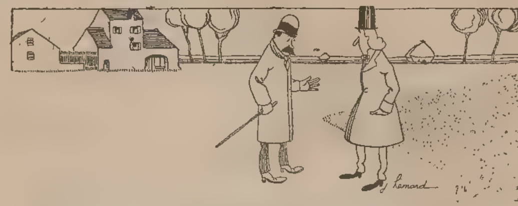
M. Paul Borderieux explique d'une façon à peu près analogue, la différence des deux cas dans les lignes suivantes :

On a le tort fréquent de confondre, en discutant sur la graphologie, l'influence du tempérament avec celle du caractère; on ignore même souvent la première. Le caractère n'est pas un principe que l'homme possède dès sa naissance, c'est la résultante de deux forces : le tempérament et le milieu dans lequel se développe le sujet. Le tempérament est de naissance, il donne à l'être une direction morale, dans un sens déterminé, pendant tout le cours de son existence. Les influences du milieu, l'éducation en particulier, agissant plus tard, amoindriront ou exalteront les passions propres à ce tempérament; de cette dualité naîtra le caractère.

Or, qu'est-ce que l'écriture, sinon une pure convention employée par l'homme pour exprimer sa pensée.

L'art, au contraire, est l'effort tenté par l'homme pour reproduire le plus parfaitement possible les formes de la nature.

Nous voyons immédiatement que l'écriture est l'expression du tempérament ainsi que du caractère, tandis que l'art relève seulement du tempérament, ce que la diversité d'écoles nous montre péremptoirement. Le caractère n'y entre (car rien n'est nettement séparé dans la nature) que pour une part infime, par induction, pourrait-on dire.



LE CLIENT, *qui voudrait prendre une consultation gratuite.* — Mais vous, docteur, que faites-vous quand vous êtes enrhumé?

LE DOCTEUR, *qui ne coupe pas dans le pont.* — Je tousse, cher monsieur, je tousse !

Questions interpêlemêlistes

Pourquoi les coiffeurs portaient-ils autrefois l'épée? Y a-t-il une légende attachée à cette ancienne coutume ou une origine historique ?

UN LECTEUR DE VERDUN.

Il y a, pour presque tous les sens que nous possédons, un mot technique pour déterminer l'atrophiement de ces derniers :

De quelqu'un qui a perdu la vue, on dit qu'il est *aveugle;* de celui à qui il manque un œil, on dit qu'il est *borgne;* qui n'entend pas est *sourd;* qui ne parle pas est *muet*, etc., etc.

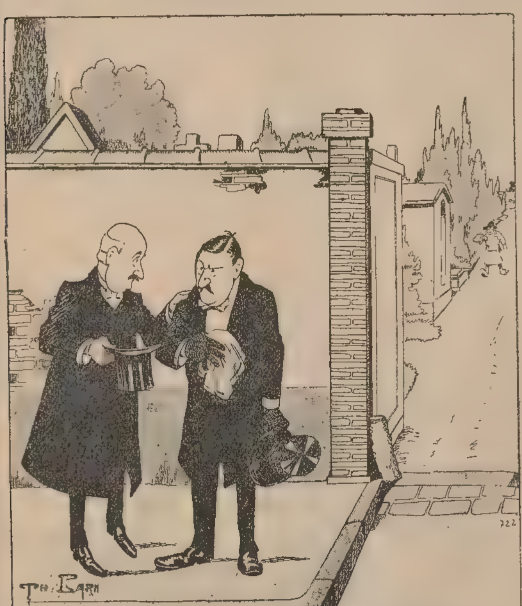
Permettez-moi de vous demander s'il ne se trouverait pas, parmi vos lecteurs, quelqu'un pouvant me renseigner et trouver le mot technique pour le manque d'odorat, ainsi que pour le manque de goût.

SAUCIAR (Paris).

J'ai entendu dire, à plusieurs reprises, qu'il était interdit de faire porter une lettre à domicile autrement que par la voie de la poste; cet on-dit est-il fondé. Il me semble, cependant, entièrement contredit par l'institution, aujourd'hui bien tombée, mais jadis florissante, des commissionnaires dont cela constituait le principal revenu, comme aujourd'hui les *chasseurs* dans les cafés.

Enfin, il existe des agences qui n'ont d'autre but que de faire, à domicile, le service des journaux à leurs abonnés; c'est bien, là encore, une concurrence à la poste. Est-il donc vrai que l'on n'aurait pas le droit de porter une lettre chez quelqu'un? La chose paraît trop invraisemblable pour être réelle.

MOUSTIER (Paris.)



MADAME DURAPIAT EST DÉCÉDÉE

— Allons, mon cher Durapiat, vous vous consolerez... vous vous remarierez.

— Faudra bien !... il y a encore à la maison un cent de cartes de visite au nom de M. et Mme Durapiat, ça serait perdu !



LA VIE

LE CHARBONNIER. — Dire que ch'est la blonde qui me plaît et que che chuis obligé de prendre la brune; dans notre métier, une blonde ch'est trop chalichant.

LES GRÈVES

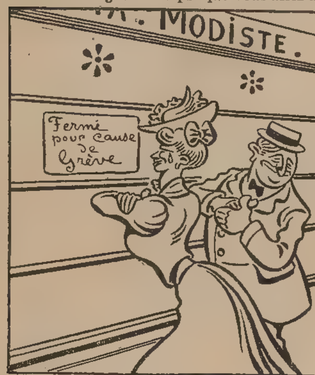
Lettre ouverte à M. le secrétaire de la Confédération générale du travail.

Mon cher Secrétaire,

Le *Pêle-Mêle* étant un journal épargné jusqu'ici par le bacille de la politique, ce n'est pas une opinion, mais une constatation que je veux formuler à propos des grèves.

Les grèves que vous avez organisées jusqu'à présent ont toujours été préjudiciables au gros public.

Il serait grand temps que vous usiez un peu de votre influence sur les syndicats pour nous servir quelques bonnes petites grèves agréables.



Pourquoi ne commenceriez-vous pas par les modistes, par exemple, la légion des maris économes mêlerait le soir votre nom à ses prières.



Et les liquoristes? Nous ne demandons qu'à nous corriger, nous autres malheureux poivrots, mais dame, il faudrait un peu nous forcer.



Vous ne rentrez donc jamais tard le soir, que vous n'avez pas encore songé à insuffler un zéphir de grève dans l'âme de nos Apaches!



Et puis, je vous demande un peu ce que ça pourrait faire aux garçons de recettes de cesser le travail aux environs des fins de mois. Ces gens-là n'ont pas de revendications à faire



Par ceux qui aiment la terrasse, la grève des marchands ambulants serait assez bien accueillie.



Il y a bien eu dans les temps une grève de commis voyageurs, mais franchement, ils devraient recommencer plus souvent.



Puisque le mouvement féministe s'accentue, sondez donc un peu les ouvreuses, si seulement elles pouvaient marcher pour une grève qui dure tout l'hiver!



Et ces chauffeurs d'auto, ils sont donc si heureux que ca qu'ils ne font jamais de grève, vous devriez bien tout de même les décider.



Et puis, n'oubliez pas de fomenter la grève de certains orateurs trop éloquents. Celle-là vaudrait mieux que toutes les autres.





ENTRAINEMENT A LA VILLÉGIATURE

Dès qu'arrive le mois d'avril, j'acquiers quelques rats apprivoisés, puces savantes, araignées dressées, avec lesquels j'ai le soin, pendant trois mois, de partager mon repas et mon lit.

Chaque matin, je visite les égouts. Dans les commencements, cela est assez dur, mais, peu à peu, je m'habitue à la boue gluante et à l'air nauséabond qu'on y respire.



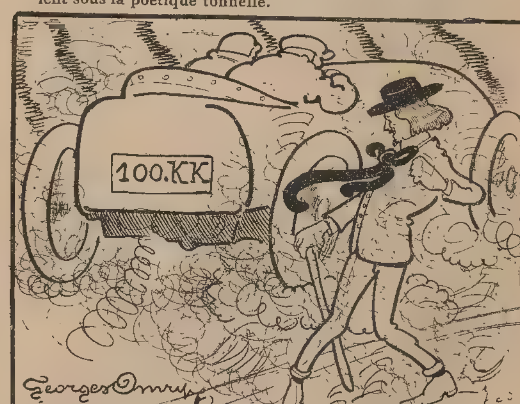
Je sors de là et vais me poser sous les balcons où de robustes domestiques tapent vigoureusement leurs tapis. Les microbes et la poussière me deviennent familiers.



Je suis cet entraînement pendant quelques mois et je puis aller villégiaturer. Je n'ai pas peur des lits remplis de punaises, pas plus que je ne crains les bêtes qui m'assaillent sous la poétique tonnelle.



Je puis parcourir les belles routes de France sans cette perpétuelle crainte de patauger, et quand une automobile paraît...



... elle peut m'envelopper pendant une heure de sa poussière opaque et dégager ses mauvaises odeurs, j'y suis habitué. Et voilà pourquoi, grâce à mon entraînement, je puis, sans danger, respirer l'air pur des campagnes.



Le Monsieur *assis*. — Votre malle au-dessus de moi pourrait bien tomber, il me semble !

Le Voyageur. — Ça n'a pas d'importance, il n'y a rien de fragile dedans.

L'électeur et le candidat.

Les élections législatives, qui viennent de remuer la France sans l'agiter, me remettent en mémoire une aventure assez plaisante et d'une haute moralité que M. Emile Charles a relatée dans son beau livre : *La Morale en exemples.*

La scène se passe en Angleterre ; elle a pour acteur un honnête cordonnier, électeur influent dans sa circonscription, et un gentleman candidat au Parlement. Celui-ci pénètre chez l'artisan, et, d'un ton humble, presque obséquieux, il lui demande son suffrage. Le cordonnier désigne une escabelle, et, très correct :

— Asseyez-vous là, je vous prie, en face de moi, et causons. Je tiens avant tout à savoir quel homme vous êtes.

— Soit! à votre aise!

— Vous buvez de la bière, n'est-ce pas? En voici un pot que je viens d'entamer; nous le finirons de compagnie. . Ah! je vois, vous cherchez un verre ; je n'en ai pas sous la main. Prenez le mien et buvez à ma santé, je boirai ensuite à la vôtre.

Le gentleman s'exécuta, non sans faire la grimace.

Quand il eut reposé son verre sur la table, le cordonnier proposa :

— Vous fumerez bien une pipe?... Voici la mienne, elle n'est pas encore éteinte.

La grimace du gentleman s'accentua. Tout de même, il surmonta son dégoût et approcha la pipe de ses lèvres.

Mais alors, le cordonnier se leva, indigné, et montrant la porte :

— Sortez sur-le-champ de chez moi, et ne comptez pas sur ma voix. Je me respecte trop pour accorder mon suffrage à un homme qui se respecte assez peu pour chercher à s'élever par tant de bassesses.

Bull.

La justice et la paix.

En 1797, à la suite de la brillante campagne d'Italie, et du traité de Campo-Formio (qui nous donnait la Belgique et les Iles Ioniennes), la haute magistrature de Paris voulut rendre un hommage solennel au vainqueur d'Arcole et de Rivoli, et elle reçut en grande pompe le général Bonaparte, pour le remercier au nom de la France...

Bonaparte, acclamé par tous les conseillers, harangua noblement la Cour de Cassation ; puis, pour couronner son discours, il s'avança vers le président Seignette et lui donna l'accolade aux applaudissements de l'auditoire...

Dans la foule, une voix enthousiaste s'écria :

— La Justice et la Paix viennent de s'embrasser !...

Mais aussitôt, on raconte qu'une autre voix, plus discrète, ajouta ironiquement :

— Oui, elles s'embrassent, en signe d'adieu, et pour ne plus se revoir !...

Nous dédions l'anecdote aux détracteurs de Napoléon Ier. Il faut avouer que, sous son règne, il ne fut pas souvent donné à la Paix de pouvoir embrasser la Justice, — pour la bonne raison qu'on était toujours en guerre !...

Franc.

Le prix d'un député.

La constitution de la nouvelle Chambre appelle l'attention sur le prix que reçoit un député pour représenter ses concitoyens au Parlement. Nos députés sont payés 9.000 francs par an. Il faut défalquer de ce chiffre 10 francs par mois, soit 120 francs par an, pour la carte de circulation gratuite en chemin de fer, et 20 francs par mois, soit 240 francs par an, pour les consommations à la buvette parlementaire. Il reste donc encore un traitement de 8.640 francs pour nos « honorables ». Evidemment, si ces messieurs étaient payés d'après le travail qu'ils font, leurs salaires seraient moins élevés. Mais en ce bas monde, et surtout dans le monde électoral et politique, les éléments d'appréciation sont assez relatifs.

Nos députés français sont encore plus payés que les députés des autres nations. En Allemagne, les députés au Reichstag touchent 3.000 marks par an, c'est-à-dire 3.750 francs. En Hongrie, ils ont 5.000 couronnes par an, c'est-à-dire 5.500 francs, plus une indemnité de séjour. En Hollande, ils touchent 2.500 francs, plus leur frais de voyage qui ne sont pas considérables, car la Hollande n'est pas très vaste. En Suède, ils touchent 1.600 francs par an et on leur déduit 12 francs chaque fois qu'ils s'absentent. Il en est, du reste, de même en Allemagne, où chaque séance d'absence leur coûte 30 marks, c'est-à-dire 37 fr. 50.

Bref, c'est encore en France que nos hommes politiques sont le mieux rétribués. Ils se plaignent néanmoins et envient les députés des Etats-Unis qui touchent 25.000 francs par an. Espérons que ces derniers font plus de besogne que les nôtres.

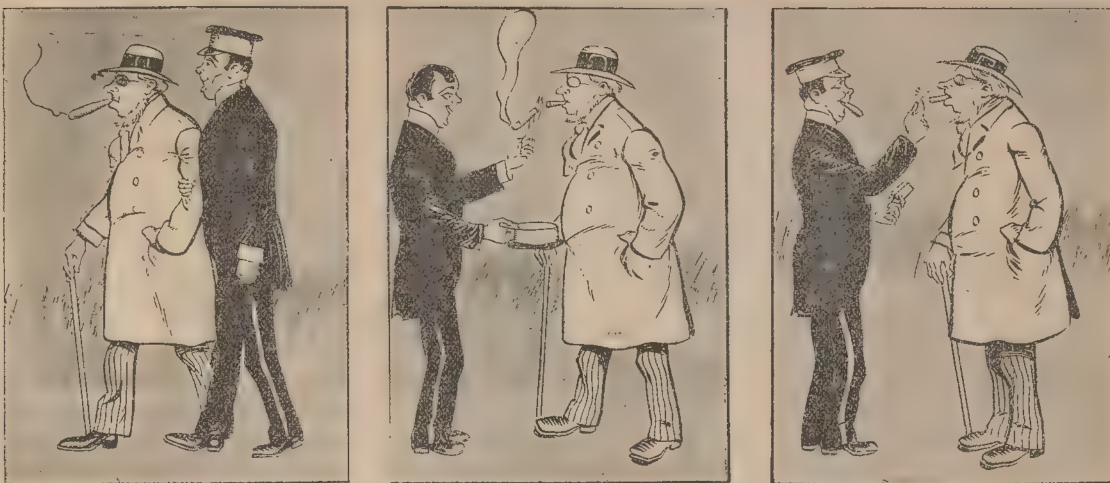
L. S.



Il se perd, chaque année, dans les mers glaciales, une quantité considérable d'icebergs. Pourquoi ne pas les amener chez nous, pour la saison chaude, à Suresnes, à Saint-Cloud, à Chennevières, chacun pourrait avoir la fraîcheur par son petit iceberg.



Le Nouveau Décoré. — Eh ! je ne trouve pas ces modes du Directoire si ridicules que cela !



LE MALIN DOMESTIQUE ET LE VIEUX MONSIEUR AVEUGLE

Jean conduit son maître aveugle à la promenade; il voit le beau cigare et cela lui donne envie de fumer...

... Aussi, profitant d'un arrêt de ce dernier, utilise-t-il une paire de ciseaux qu'il a en poche.

Le maître n'a rien vu, mais il se plaint que son cigare soit éteint; Jean lui donne aussitôt du feu...



... et la promenade lui semble moins fastidieuse en fumant le cigare du patron.

ENTRE CONFRÈRES

Premier Docteur. — Quelle guigne! Figurez-vous que cette semaine six de mes malades ont recouvré la santé!

Deuxième Docteur. — C'est de votre faute. Au lieu d'être auprès de vos clients, vous passez la moitié de votre temps au café!



ERREUR AMUSANTE

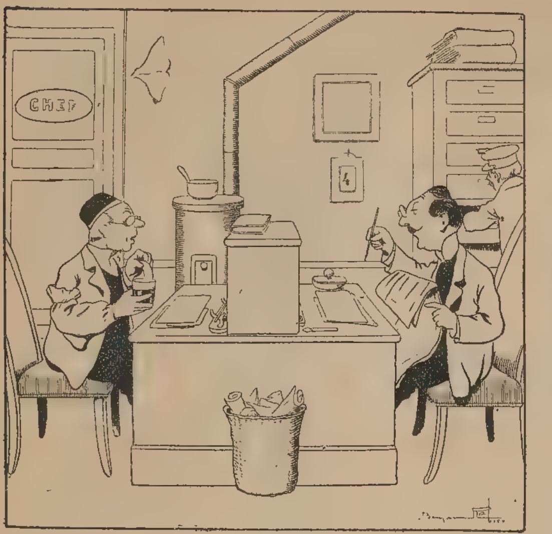
Le Contrôleur myope. — Hé là! pas de correspondances à l'intérieur!

Bonne Marchandise

Désireuse d'étendre ses affaires en Afrique, une maison de commerce de Berlin a envoyé au Soudan son représentant, M. Legras, avec quelques marchandises.

Le représentant fit, tout d'abord, quelques affaires, mais un jour, sa correspondance s'arrêta, et plusieurs mois se passèrent sans qu'on entendît parler de lui. On se demandait avec anxiété ce qui avait pu arriver, quand, un matin, l'on trouva dans le courrier une lettre d'un souverain soudanais ainsi conçue :

« Nous n'avons eu qu'à nous louer de votre marchandise. Veuillez nous expédier encore quelques représentants de la même qualité que Legras. »



ENTRE BUREAUCRATES

— Voilà la quatrième plume que j'use depuis quinze jours.

— Les effets du travail.

— Non... les effets de la rouille.



— Que faisiez-vous avant d'être aveugle?

— Ce que je faisais, moi? Monsieur, j'étais sourd-muet!

DE NOS LECTEURS

Un record.

Les bons bourgeois ont pour principe de ne pas laisser leur fils épouser une jeune fille *qui ne sache rien faire de ses dix doigts*.

Ils ont raison, ces dignes parents.

Et, pour la peine, je vais leur offrir un tuyau :

Qu'ils tâchent donc de faire connaître à leur héritier Mlle Olive Cameron, de Chicago.

Cette jeune dactylographe (tel est son métier) a accompli dans un examen, le tour de force suivant :

A 9 heures du matin, elle se mit à copier à la machine un manuscrit désigné.

A midi, elle déjeuna.

A midi et demi, elle reprit son travail.

A 4 h. 30, la copie du manuscrit, contenant tout près de 23.000 mots, était terminée.

Elle avait écrit en moyenne 3.285 mots et demi par heure, et 54 mots trois quarts par minute.

En tenant compte des mouvements nécessaires pour le réglage de la machine, le maniement du chariot, l'introduction et l'enlèvement du papier, les espaces blancs, etc., on calcule qu'elle avait exécuté 32.400 mouvements de doigts par heure, soit 9 par seconde!

Et, dame, si les blanches mains de cette aimable personne mettent autant de vivacité à faire la cuisine et à recoudre les boutons de culotte, elle promet de devenir une habile ménagère.

R. I.

L'enjeu d'une partie d'échecs.

Le fameux conventionnel Robespierre, qui tint pendant si longtemps les destinées de la France entre ses mains, aimait à se délasser des fatigues du pouvoir en jouant aux échecs, jeu auquel il était très fort.

Un soir qu'il se trouvait au café de la Régence, seul et se morfondant, un jeune homme vint s'asseoir devant son échiquier et, silencieusement, poussa une première pièce. Robespierre, d'un geste machinal, en fit autant, et la partie fut ainsi engagée.

Le jeune homme fut assez heureux pour gagner la première manche, mais Robespierre sortit vainqueur de la seconde. Pour la belle, la chance revint au premier gagnant.

— C'est bien, dit alors Robespierre, vexé d'avoir été battu, mais quel était l'enjeu?

— La tête d'un homme, répondit l'adolescent. Je l'ai gagnée, donne-la moi vite, car le bourreau la prendrait demain...

Et, tirant en même temps de sa poche un ordre d'élargissement en faveur du comte de R..., alors sous les verrous, il le tendit au redoutable joueur d'échecs.

Robespierre, froidement, prit une plume et signa. Quand ce fut fait, il s'enquit :

— Mais toi, qui donc es-tu, citoyen?

— Dites plutôt citoyenne, riposta l'adolescent présumé en se découvrant. Je suis la fiancée du comte de R... et je vous ai gagné sa tête!...

Ce trait d'héroïsme d'une jeune fille ne méritait-il pas d'être rapporté?

H. J.

Anagrammes.

Comme nous demandions à nos lecteurs de



LA VÉRITÉ DES PROVERBES

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?



PRÉVENANCE

— Pardon, mon ami, la fumée de votre cigare ne vous incommode pas?...

nous adresser quelques anagrammes sur le nom du président : Armand Fallières, un certain nombre de réponses assez curieuses nous sont parvenues, parmi lesquelles nous citerons les suivantes :

Allemands à frire.

CH. DE MEULDEN.

Fier dans l'alarme.

M. LANNIER ET L. X.

André le frisa mal.

AMIXALF.

Sera l'iman de la R. F.

M. LANNIER.

Mena le lard frais.

P. NIBLE.

Nos lecteurs peuvent interpréter à leur gré chacune de ces phrases, à propos desquelles nous nous gardons de faire aucun commentaire. De même dans cet autre anagramme fantaisiste que nous envoie M. Rémond :

Il ramènera la S. D. F.

Libre à chacun de traduire à son idée les trois dernières initiales par : sécurité des Français... où servitude, ou tout ce que l'on voudra, c'est ce qui en fait le charme.

Pour faire mûrir les raisins.

Le soleil est l'agent le plus sûr pour faire mûrir les raisins. Mais il arrive quelquefois que le soleil joue à cache-cache avec les propriétaires de vignobles ; et alors les pauvres vignerons voient pourrir leurs raisins sans pouvoir y porter aucun remède.

Un professeur d'œnologie (l'œnologie est la science des vins), M. Mathieu, directeur de l'école spéciale de Dijon, a trouvé, paraît-il, un système qui permet d'amener les raisins à sa maturité.

Il conseille d'étaler les raisins dans des celliers dont on chauffe l'atmosphère par des poêles très puissants. Autour de ces foyers de chaleur on établit des toiles métalliques à mailles assez sérieuses ou bien de la toile d'emballage à gros grain. L'air chaud passe à travers ces mailles et peut remplacer la chaleur du soleil. Mais il faut avoir soin d'établir un appel d'air, non pas au moyen de fenêtres ouvertes qui rendraient vaines toutes ces installations, mais au moyen d'une unique cheminée qui emporterait l'air chaud au fur et à mesure qu'il se produirait et qu'il se renouvellerait.

C'est là, en somme, la grosse difficulté d'application du système. Il faut diriger les rayons calorigues sur les raisins et ne pas les laisser stationner. Le résultat qu'on obtient ainsi est non pas une maturité au vrai sens du mot, mais un dessèchement partiel, comme dans un séchoir.

Bien entendu, cette méthode n'a aucune raison d'être quand il s'agit de vins ordinaires. Elle ne vise que les vins fins, c'est-à-dire ceux pour lesquels une main-d'œuvre de plus ou de moins n'est pas trop préjudiciable à l'établissement du prix de revient. Ce qui est sûr, c'est que l'on peut, avec le moyen de M. Mathieu, retarder, presque empêcher la pourriture des raisins ; et c'est là un résultat déjà très appréciable.

TAILOR.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Le timbre-poste ne fit son apparition qu'en 1849. Avant cette époque, un *billet de port payé* que l'on collait sur la lettre en tenait lieu ; en même temps, on plaçait à l'intérieur du pli un autre billet de port payé pour la réponse.

— Ce sont les Etats-Unis d'Amérique et l'Amérique du Sud qui forment la meilleure clientèle de la Monnaie. Ils s'adressent couramment à notre fabrique nationale pour la frappe de leurs pièces d'or et d'argent.

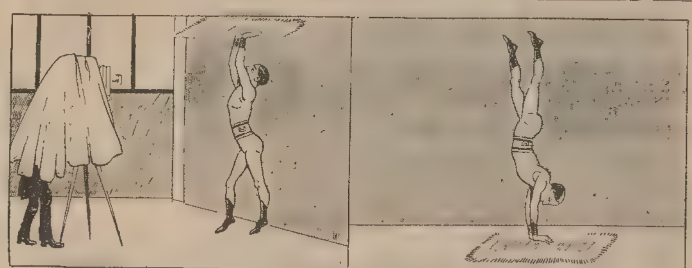
— La rue du Grenier-de-l'Eau (derrière l'Hôtel-de-Ville) doit son nom à un antique grenier bâti sur pilotis au milieu de marécages avoisinant les berges de la Seine. Elle figurait déjà sous cette archaïque dénomination dans les nomenclatures officielles de 1391. Amusante particularité : un édit de Henri III avait permis aux marchands de vins de Paris, en 1577, d'établir en cette rue le siège de leur corporation.



LE PÈRE (*indulgent*). — Heureux âge! un bon point suffit à les rendre heureux et fiers...



(*Quelques mois après*).
— Dis, maman, qu'est-ce qu'il a donc à être si content, papa, depuis qu'il a mis un bout de ruban à sa boutonnière... C'est drôle!..

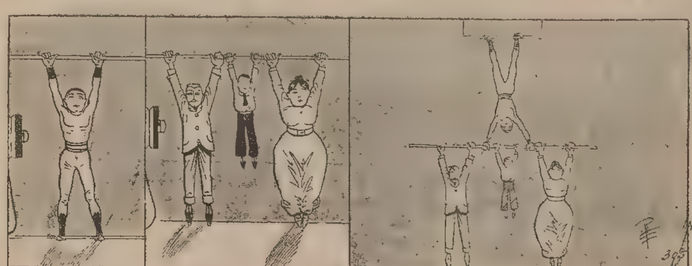


LA PHOTOGRAPHIE NE PEUT PAS ÊTRE UN DOCUMENT JUDICIAIRE

M. Egrotant, faible et maladif, veut faire croire à sa force physique ; il a fait faire le cliché photographique que voici qui, retourné et après l'adjonction d'un plancher, donne l'illusion d'un équilibre sur les mains.



Plus fort est ce deuxième cliché qui, après la suppression de la table, donne le joli résultat que voici.



De plus en plus fort, ces deux clichés découpés et juxtaposés l'un sous l'autre, vous montrent M. Ergotant plus fort que Milon de Crotone lui-même!

PETITE CORRESPONDANCE

H. R., à Montereau. — Essayez les lavages au sublimé.

M. Bédourré. — Etude intéressante, mais trop éloignée de notre note humoristique. Regrets.

M. F. Bastien. — Il est bien difficile, en effet, de contenter tout le monde. Nous allons nous remettre à chercher le moyen d'y parvenir.

M. Haubourdinois. — En effet, l'on n'y pensait guère à l'époque de l'impression.

M. Georges. — Mais certainement, et nous vous en remercions.

Mme Jeanne Dervillé. — Un excellent procédé consiste à les conserver dans le plâtre,

M. Samuelsdorff. — N'avez-vous pas compris qu'il s'agissait là d'une fantaisie ironique.

M. Mahut. — Nous ne donnons pas ici de renseignements commerciaux. Regrets.

M. Quartier. — L'eau oxygénée a cette propriété.

Un membre du cercle, à Béthune. — 1° Il n'y en a pas d'autre que le repos; 2° La frisure au fer est seule efficace.

Un lecteur levalloisier. — Frottez à la benzine et lavez au savon noir.

M. J. Martin. — C'est une question qu'on pose fréquemment, le pourcentage varie suivant qu'on le considère en dedans et en dehors. Si l'on considère le prix de vente d'un objet acheté 100 francs et vendu 200, le bénéfice est 50 0/0; si c'est le prix d'achat le bénéfice est de 100 0/0.

Un fumeur. — En faisant bouillir le tabac dans l'eau, plusieurs fois, et en le séchant, mais un vrai fumeur n'apprécie guère ensuite le goût de ce tabac.

M. F. Baud. — On compte à partir du moment de la communication.

Un abonné, à Lyon. — Oui, il faut un timbre dans ce cas.

M. Leguiran. — Nous ne connaissons pas d'autre nom que celui-là.

M. Barbary. — Le pétrole n'aurait pas cet inconvénient.

M. J. B. Manard. — 1° Non; 2° Egalement en pièce d'argent de 5 francs; 3° A présentation.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQU[E]

Les *Grands Bourgeois*, par Abel Hermant, est u[n] roman où les mœurs d'une certaine bourgeoisie son[t] avec beaucoup d'esprit, de finesse et de talent, étu[-] diées et analysées sans âpreté, sans parti pris, ave[c] le calme, l'impartialité un peu goguenarde de l'au[-] teur d'ouvrages nombreux sur les différentes classe[s] ou, si l'on préfère, les différentes catégories d'un[e] société qui se dit démocratique, et, en réalité, sing[e] tant qu'elle peut l'aristocratie. Les personnages son[t] vivants, évoluent chacun dans sa sphère, les un[s] ridicules, les autres intéressants, mais toujours vrai[s]. 1 vol. 3 fr. 50.

Un lecteur, à Bordeaux. — Le nom de l'auteur d[e] l'*Histoire tintamarresque de la France* se nomme Léo[n] Bienvenu. Il est mort, son ouvrage est très rare, [et] les libraires spéciaux les achètent 10 francs et que[l]que fois 15 francs le volume. On les rencontre tr[ès] peu et on ne songe pas à les réimprimer.

Un lecteur assidu, à Paris. — Chaque administratio[n] publie un annuaire; pour les concours et les a[n]nuaires, adressez-vous à la librairie militaire Lava[u]zelle, rue Danton, et à la librairie coloniale Challamel, rue Jacob, 16.

12e ANNÉE — N° 25 | 10 Centimes | 24 JUIN 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois 3 fr 50
Étranger : Un an 9 fr Six mois 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

LA MODERNE TERREUR, par Benjamin RABIER.



Les Passants. — Quelle vitesse effrayante!
Une Dame. — Ah! mon Dieu! et moi qui voulais justement lui crier qu'il dépasse les bornes!



Je sais qu'il était de bon ton chez messieurs les gentilhommes d'autrefois, de rosser, après boire, le guet ou les maris récalcitrants.



Je reçus la plus belle paire de gifles qui se puisse imaginer.

SUR LE DUEL

A M. le vicomte Christian de la Ferraille.

Monsieur,

Vous êtes jeune, beau, élégant. Vous portez un nom illustre. Cavalier accompli, tireur émérite, sans rival à l'épée et au pistolet, vous êtes un digne descendant des nobles preux que furent vos ancêtres.

Il ne messied pas à votre qualité de faire parfois la fête. Je ne saurais m'en formaliser. Je sais assez qu'il était de bon ton chez messieurs les gentilhommes d'autrefois, de rosser après boire le guet ou les maris récalcitrants.

Sachant cela, je ne pouvais donc m'étonner de votre gaieté bruyante, hier au soir, au théâtre, dans la loge que vous occupiez en joyeuse compagnie et qui se trouvait voisine de la mienne... Et pourtant, les premiers torts vinrent de moi... Que voulez-vous quoique bourgeois, j'ai le sang vif... Vous, et vos camarades teniez une conversation fort libre et vous ne vous priviez nullement, les uns et les autres, de lancer brocards et railleries à l'adresse de ma femme qui se trouvait avec moi et dont la tournure avait le don de vous déplaire... Je ne pus retenir une observation dont votre orgueil fut légitimement froissé.

Vous eûtes assez de sang-froid pour vous contenir sur le moment, mais à l'entr'acte, vous vîntes comme il convenait me traiter de belle façon.

J'eus encore le tort de répliquer.

Ah! ce ne fut pas long. V'lan! Je reçus la plus belle paire de gifles qui se puisse imaginer.

Je dois reconnaître que vous fûtes fort grand seigneur et, qu'aussitôt après, vous vous mîtes courtoisement à ma disposition.

Me voici avec une affaire sur les bras.

J'ai été injurié, j'ai été frappé. Maintenant, paraît-il, mon honneur est en jeu. Il me faut, sous peine d'y forfaire, aller sur le terrain.

Je ne vous cacherai pas que, tout d'abord, je fus très embêté de cette fâcheuse perspective.

J'ai dix ans de plus que vous. Je n'ai jamais eu le temps de pratiquer le noble métier des armes et je suis, à ce jeu, on ne peut plus maladroit. J'ai en outre, autrefois, en voulant tirer d'un incendie un autre croquant de mon espèce, reçu une blessure dont je souffre encore et cela au grand détriment de mon agilité. Enfin, j'ai charge de famille et mes ancêtres ne m'ont laissé ni châteaux, ni terres.

Et pourtant, par la Mort Dieu, je dois avoir dans les veines quelques gouttes de sang de gentilhomme, car ce matin, en me réveillant, je me suis senti animé d'une ardeur chevaleresque et guerrière.

Certes, j'irai sur le terrain. L'honneur avant tout. Et même, je veux, monsieur le vicomte Christian de la Ferraille, être plus grand seigneur que vous.

L'épée, avec gant de crispin?... Un directeur de combat en redingote et chapeau haut de forme?... Un médecin complaisant qui s'interpose au premier sang?...

Non pas, non pas, monsieur le vicomte! Il me faut un vrai duel!... Comme autrefois!

Tout d'abord, au lieu de l'épée, nous choisirons la dague.

Ah! ah! la dague! Voilà qui vous sent son Henri III d'une lieue... La dague!!

Toutefois, pour nous moderniser un peu, nous pourrons, si vous le voulez bien, la remplacer par un couteau à virole. C'est là même chose... et on en trouve plus facilement. Il y en a à partir de treize sous.

S'il vous en souvient bien, nos ancêtres... pardon, les vôtres, combattaient fréquemment le chapeau sur la tête... Vous savez bien, le feutre rabattu sur les yeux, à l'abri duquel le gentilhomme inconnu dont on ne pouvait distinguer les traits, faisait face à une demi-douzaine d'assaillants... A moi Lagardère! Hein..., c'était la belle époque!

Eh bien! nous combattrons aussi le chapeau sur la tête. Seulement, le gibus serait peut-être ridicule, la dague à la main. Nous pourrions prendre quelque chose de sportif, de moderne. Une casquette, par exemple.

Enfin, pour rester dans la note chevaleresque et galante d'antan, nous devrions invoquer, comme motif de notre rencontre, un incident plus distingué qu'une banale altercation au théâtre. Il était de bon ton autrefois de se couper la gorge pour les beaux yeux d'une belle. Pourquoi ne déclarerions-nous pas que nous mettons flamberge au vent en l'honneur d'une de ces dames. Il en est de fort jolies, même parmi les plus humbles... Croyez-moi, Lise de la Butte ou Casque d'Or ne le cèdent en rien, en beauté et en noblesse, à la Belle Ferronnière.

Quant au lieu de la rencontre, peu m'importe. Toutefois, j'estime que la nuit, sur les boulevards extérieurs... c'est encore là que nous serions le plus tranquilles... Rappelez-vous que nous devons éviter les chevaliers du guet..., les flics, quoi. Eh oui, tout comme sous Richelieu. Je pense, monsieur le vicomte, que vous ne verrez aucune objection à faire à ces diverses propositions et, en attendant le plaisir de vous... rencontrer, je signe.

Votre très dévoué,

Etienne JOLICLER,

de Montpernasse.

UNE ATTRAPE

J'ai été pincé récemment au petit truc que voici. Peut-être pourrez-vous l'essayer sur d'autres.

C'était en société. Un monsieur sortit de sa poche un certain nombre de pièces d'argent qu'il étala sur une table.

— Combien y a-t-il de pièces de monnaie? me demanda-t-il.

Après les avoir comptées, je déclarai qu'il y en avait onze.

— Non, fit-il, il y en a douze.

Je recomptai et constatai qu'il n'y en avait que onze, mais lui maintint qu'il y en avait douze.

Je palpai chaque pièce pour m'assurer qu'il n'y en avait pas de superposées et j'affirmai à nouveau qu'il y en avait onze.

— Voulez-vous payer à dîner aux personnes présentes si j'ai tort? demanda-t-il.

Je recomptai les pièces une dernière fois, et, sûr de moi, je déclarai accepter la gageure.

— C'est bien, fit-il, vous n'avez plus qu'à commander le dîner, car, en effet, j'ai tort.

— Mais!... fis-je, ne comprenant pas immédiatement.

— Il n'y a pas de mais, interrompit-il. Vous avez accepté de payer à dîner si j'ai tort. Eh bien, sans discussion possible, j'ai tort.

Et je dus m'exécuter.



CONNAIS-TOI TOI-MÊME

Le Ménage Dupont. — Voilà les Durand. Quel couple mal assorti !
La grosse Mme Dupont. — Oui, à cause de Mme Durand qui est ridiculement maigre.



Le Ménage Durand. — Voilà les Dupont. Quel couple mal assorti !
Mme Durand. — Oui, à cause de Mme Dupont qui est ridiculement grosse.

Pêle-Mêle Causette

On ne peut se défendre d'une certaine satisfaction quand l'on est à même de constater que la marche des événements suit une route qu'on avait prévue.

C'est ce sentiment que j'éprouve à l'heure actuelle, en présence des dissertations auxquelles donne lieu la constitution de la Chambre.

Il y a plus d'un an que je soutiens cette thèse : que toutes les divisions de partis, que les coteries politiques sont appelées à disparaître pour laisser place à deux grandes doctrines adverses : l'*individualisme* et le *collectivisme*.

Cette manière de voir n'est sans doute pas encore acceptée comme un fait acquis, mais de tous côtés l'on ratiocine déjà sur les divergences qui existent entre le collectivisme et le régime de la liberté individuelle.

Bientôt l'on comprendra que ces deux classifications dominent toutes les autres, et l'on ne verra plus en présence, sur le terrain politique, que deux grands adversaires : le champion collectiviste et le champion individualiste.

Tout le reste disparaîtra, car ce n'est que de la politicaillerie futile.

Les hommes politiques n'ont pas encore conscience de cette évolution inéluctable, mais, d'instinct, ils établissent déjà des parallèles entre les deux principes. Sans s'en rendre un compte exact, ils sentent qu'il ne restera bientôt, aux deux extrémités de l'axe politique, que deux pôles nettement opposés : l'*individualisme* et le *collectivisme*.

Pour suivre avec intérêt la graduelle transformation qui entraîne les idées vers cette situation rationnelle, il n'est pas inutile de se préciser à soi-même la différence qui sépare les deux grands courants d'idées de demain.

L'idéal du collectivisme consiste à fondre toutes les activités en une force unique : l'Etat.

La collectivité comprendra toutes les unités du pays. Ce sera une association générale, une administration dont tous les individus seront les fonctionnaires.

La propriété individuelle disparaîtra, l'Etat se chargeant de répandre le bien-être, d'une façon égale, parmi tous ses membres. Les successions n'auront, par conséquent, plus raison d'exister.

La terre, les biens mobiliers ou immobiliers, n'auront d'autre propriétaire que l'Etat.

Chacun devra à la collectivité son activité physique ou intellectuelle, en échange de quoi celle-ci lui devra subsistance, asile, et sa part proportionnelle dans le bien-être réalisable.

L'enfant nouveau-né sera élevé par la mère aux frais de l'Etat et prendra rang parmi les fonctionnaires dès qu'il aura atteint l'âge de travailler.

Sa carrière sera déterminée par des examens d'aptitude à mesure de sa croissance et de son développement intellectuel et corporel.

La concurrence commerciale n'existera plus, puisqu'il n'y aura plus qu'un producteur unique : l'Etat. L'argent, qui est aujourd'hui le moyen d'échange, se trouvera supprimé de lui-même, puisqu'il n'y aura plus d'échanges.

Voilà, en substance, le programme *collectiviste*.

L'*individualisme* part d'un principe tout différent. Avec lui, l'*individu* naît libre et reste libre toute sa vie. Il lui est loisible de travailler ou de ne pas travailler, de choisir telle carrière qui lui convient, de posséder et de transmettre sa propriété à qui bon lui semble ; en un mot, de conserver en toute chose son libre arbitre.

L'Etat représente à ses yeux, non un maître, mais un serviteur, il ne fonctionne que pour l'accomplissement de certains services publics, qui ne peuvent s'effectuer que par une association de tous les intéressés.

Il découle de ce principe que tous les privilèges et tous les monopoles sont bannis par définition.

La liberté individuelle reste la constante préoccupation de ce régime.

Il repousse toute intrusion de l'Etat dans la vie privée du citoyen.

L'Etat ne doit intervenir que pour protéger la liberté individuelle et en assurer l'exercice le plus étendu.

On voit, par cet exposé sommaire, qu'entre les deux doctrines il y a incompatibilité et antithèse absolue.

Elles tendent vers des buts diamétralement opposés.

Quand cette conception se sera nettement dégagée de l'incertitude dont elle cherche à émerger, on ne verra plus des pseudo-partisans de la liberté individuelle défendre les monopoles ou en provoquer de nouveaux. L'impôt sur le revenu, qui implique une ingérence dans les affaires privées des citoyens,

ne sera plus défendu que par les collectivistes. Les lois du mariage seront modifiées de façon à sauvegarder le principe supérieur de la liberté individuelle et du droit de disposer de sa personne.

Le service militaire obligatoire sera considéré comme une nécessité qu'il faudra tenter d'atténuer par une entente internationale.

La liberté du travail sera protégée effectivement, et le droit de grève sera réglementé de manière que la défection d'une classe de travailleurs n'entraîne pas d'autres à un chômage forcé.

Le système des primes d'exportation et le régime douanier ne seront plus conçus de façon à favoriser certaines industries au détriment des autres.

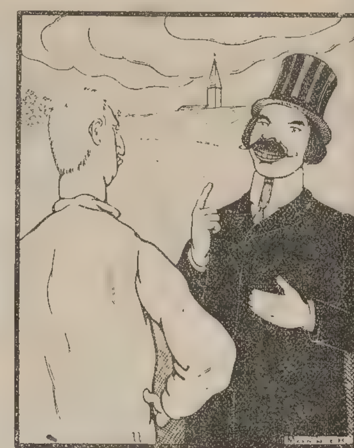
Par contre, on verra les collectivistes s'efforcer de multiplier les monopoles d'État et tout ce qui les rapprochera de leur idéal social.

Il est bon de se représenter nettement cette situation nouvelle pour suivre avec des vues conséquentes les événements qui s'esquissent à l'horizon de la politique.

Cela permet de se faire une opinion personnelle et de ne pas se laisser entraîner par les polémiques et les discussions qui ne reposent souvent que sur des questions de personnes.

Fred Isly.





AVANT ET APRÈS

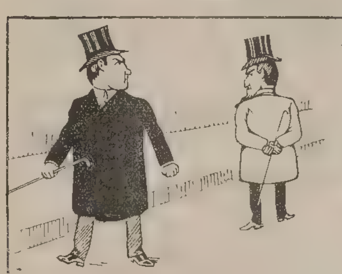
L'Électeur. — Certes, je voterai pour ce candidat.

(*Après.*)

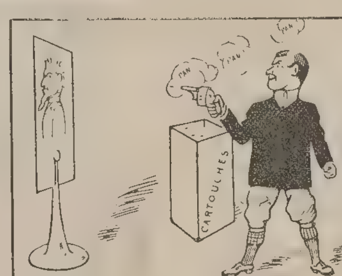
L'Electeur. — Eh bien, député, où sont vos promesses : les impositions augmentent !

Le Député. — De quoi vous plaignez-vous ? Je vous ai promis : *Plus d'impôts*, vous avez plus d'impôts.

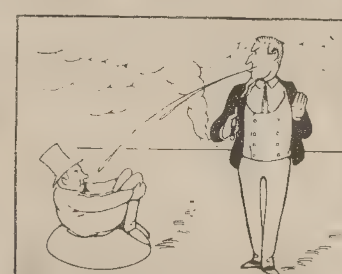
BIEN AMÉRICAIN



Jim Dollar et Harry Money étaient rivaux dans la fabrication de la margarine. Ils se haïssaient au point d'en tomber malades.



Aussi Jim fit-il exécuter l'effigie de son concurrent et s'amusait-il, devant ses amis et connaissances, à le cribler de coups de revolver.



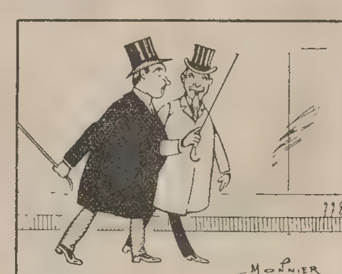
Pour riposter, Harry se fit confectionner des crachoirs ayant la forme de son rival et mit ainsi les rieurs de son côté.



Alors Jim, pour renchérir, remplaça le tapis-brosse devant sa maison par la tête d'Harry, sculptée en bois colorié et surmontée d'une brosse en guise de cheveux, ce qui amusait fort les passants.



Harry, pour se donner une satisfaction plus âpre et plus intime, se fit confectionner des bûches représentant son ennemi. Quelle joie pour lui de les voir pétiller et flamber avec des craquements de douleur.



Qu'eussent-ils inventé encore si un jour, mieux inspirés, ils ne s'étaient réconciliés pour fonder le trust de la Margarine, ce qui leur rapporta bien davantage.

La Légende des quarante Samouraïs

Le Japonais, énergique et courageux, fut, de tout temps, intraitable sur la question du point d'honneur. Nombre d'anecdotes viennent à l'appui de cette assertion, qui en prouve l'exactitude. En voici une, très authentique bien que très ancienne, qui est connue, dans l'Empire du Soleil Levant, sous le nom de « Légende des quarante Samouraïs ».

Un prince avait été insulté ; ses samouraïs — autrement dit ses légionnaires — résolurent unanimement de le venger. Ils jugèrent sage, cependant, de ne pas mettre sur-le-champ leur projet à exécution, et d'attendre, en feignant l'oubli, une occasion propice. Cette attitude leur valut même les sarcasmes d'un samouraï du clan voisin, qui les accusa publiquement de lâcheté, sans que cette nouvelle et sanglante insulte parût les toucher.

Enfin, l'occasion favorable, si longtemps attendue, s'offrit à eux, et ils occirent l'insulteur de leur prince. Ainsi était lavé de l'infamie l'honneur du clan et de son chef Mais eux les meurtriers, se trouvaient déshonorés par l'assassinat qu'ils avaient commis. Aucun doute n'était possible. Aussi, respectueux du point d'honneur, n'hésitèrent-ils pas davantage, et tous, au nombre de quarante, s'ouvrirent simultanément le ventre.

Jusqu'à notre époque, la tombe des *quarante* resta vénérée, à tel point qu'on s'y rendait chaque année en pèlerinage. La légende ajoute même que le samouraï du clan voisin, qui leur avait reproché leur lâcheté, comprenant son erreur, s'ouvrit le ventre à son tour. Cela fait donc quarante et un.

Daniel Clary.

Une définition.

Un jeune snob railleur voulant faire rire aux dépens d'un vieil intellectuel, lui demanda la définition du mot *rien*.

Cela lui valut la réponse suivante :

— C'est ce qui se trouve dans le lobe de votre cerveau qui devrait contenir l'intelligence.





LES CHAUSSURES ÉLECTORALES

Le Marchand. — Si vous tenez à arriver là-haut, monsieur Candidat, vous feriez bien de vous munir d'une paire de ces souliers ferrés.

Le Concierge. — Soyez le bienvenu, monsieur Candidat. Mais, maintenant que vous êtes arrivé, laissez donc, comme vos collègues, ces souliers ferrés à la porte.



DÉPART POUR LES BAINS DE MER
ou
BONNE AME

M. Durapiat. — Pourquoi ne prends-tu qu'un aller et retour et non deux?

Mme Durapiat. — C'est par économie, mon pauvre Jules, car tu es bien malade, et prendre un retour pour toi serait bien imprudent.



OH! PROGRÈS!

— Dites, Marie, vous irez porter mon estomac chez le docteur qu'il voie un peu ce qu'il a, il ne fonctionne pas très bien. En tout cas, rapportez-le pour le déjeuner. Vous lui direz qu'il vienne, un jour, régler le balancier de mon cœur qui avance.

LE JUDICIEUX ARTICLE



— Je vais me dévêtir et me coucher, Marie. Venez donc avec moi, vous me ferez la lecture pendant ce temps-là.



— Voici justement un des derniers numéros du *Pêle-Mêle* qui contient un article de Fred Isly sur la disparition possible de l'Art.



MARIE (*lisant*). — Les spectacles de la nature ne nous restent-ils pas dans leur éternelle splendeur...



... Pour ce qui est de la toilette, pensez-vous que la mode féminine, avec ses accoutrements fantaisistes...



... est plus belle que l'antique péplum...



... Supprimez maintenant ce goût du superflu...



... et voilà établie, sans l'aide des lois, sans révolutions, mais par la force des choses, l'égalité... mensonges aujourd'hui...



... vérités demain... L'art est un reste de barbarie.



— Merci, Marie; cet article m'a fort intéressé par sa justesse. Voyez autour de vous, en effet, comme seuls les spectacles de la nature sont beaux et édifiants quand ne viennent pas les troubler les superfluités ridicules de l'Art!

Courrier Pêle-Mêle

Accidents du travail.

Monsieur le Directeur,

Je relève dans votre numéro du 6 mai, la question interpélemêliste suivante : « Un employé de commerce ayant attrapé une hernie en manipulant de lourdes caisses, a-t-il droit à une indemnité de la part de son patron ? »

La question, ainsi posée, ne peut avoir, à mon avis, une réponse catégorique. Il faudrait, en effet, savoir si cet employé travaille dans une usine et s'il n'existe pas à sa charge une faute lourde, celle d'avoir accompli un travail ne rentrant pas dans sa mission, ou effectué dans des conditions autres que celles ordonnées par le patron. Dans cette dernière hypothèse, le patron ne peut avoir sa responsabilité engagée. Dans les autres cas, la présomption de faute qui pèse sur lui, en vertu de la loi du 9 avril 1898, ou mieux encore le risque professionnel mis à sa charge par cette loi, ne peut être ici mis en jeu que s'il s'agit d'un travail effectué dans une usine ou une manufacture, conformément à l'énumération limitative de la loi. L'absence de cette condition ne rend pas cependant l'action de l'employé irrecevable, mais elle met à sa charge, conformément au droit commun, la nécessité de la preuve d'une faute imputable au patron.

En un mot, en l'absence de toute faute grave de la part de l'employé, ce dernier pourra actionner son patron, en vertu de la loi de 1898 ou en vertu de l'art. 1382 C. Civ. suivant qu'il travaille ou non dans une usine. Je dois ajouter que, s'il peut invoquer la loi de 1898, il doit prouver que l'hernie lui cause une incapacité de travail, opinion à laquelle ne semble pas toujours se rallier la jurisprudence.

Cette situation est celle de tous les employés de commerce, pour lesquels il faut souhaiter le vote du projet de loi déposé à la Chambre au mois de juin 1904, tendant à les faire bénéficier des dispositions de la loi de 1898.

Recevez, etc.

M. J. BONAN (Tunis).

MM. Piétron, Quiniquelon et Mellier nous ont adressé, à ce sujet, des renseignements à peu près analogues, et insistent surtout sur la difficulté qu'il y a, en semblable cas, de faire la preuve et d'établir que la hernie n'était pas antérieure et provient bien du travail effectué. D'où, conclut M. Quiniquelon, l'utilité qu'aurait une sorte d'examen médical subi au moment de l'entrée de l'employé ou ouvrier dans la maison où s'est produit l'accident.

Pêche à la ligne.

Monsieur le Directeur,

Dans votre dernier numéro, vous nous posez la question suivante :

« Quels sont les droits des pêcheurs à la ligne dans les rivières non navigables?

PHÉNOMÈNE DE SUGGESTION



— J'ai dans mon salon, se faisant pendant, deux tableaux de même dimension, représentant ma femme et ma fille. Eh! bien, comment se fait-il que...



... chaque fois que je change de domicile, un seul déménageur transporte le portrait de ma fille...



... tandis qu'ils se mettent à quatre pour enlever celui de ma femme! Qu'on nie, après cela, les phénomènes de suggestion.

« Pêchant au milieu de la rivière (en bateau), les riverains propriétaires ont-ils le droit d'empêcher la pêche devant leurs propriétés ? »

Etant vieux pêcheur, je me permets de vous répondre ceci :

Dans les rivières navigables ou non (excepté les rivières particulières), les droits sont les mêmes.

Mais voici les us et coutumes :

Dans une rivière navigable ou non, le propriétaire riverain a le droit de défendre de pêcher sur les berges qui sont devant sa propriété, lorsqu'il paye un droit (assez élevé même) pour avoir celui d'arranger et d'embellir à sa façon cette partie de la berge.

Si l'on pêche en bateau, le propriétaire ne peut rien dire si l'on ne se sert pas de ce qui lui appartient pour se ficher ou s'accrocher ; si on ne se fixe pas trop près, pour empêcher la rentrée et la sortie de ses bateaux et si on ne le gêne pas pour pêcher de sa berge ou de son ponton.

Dans toutes les rivières navigables ou non, il est défendu de fixer des fiches à demeure, mais dans celles non navigables (en général), une tolérance permet de les laisser, à condition de ne pas obstruer la rivière et de laisser passer les canots.

Recevez, etc.

PHYLO.

Droit de pêche.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du 27 mai dernier, M. Bataille a demandé : « Quels sont les droits des pêcheurs à la ligne dans une rivière non navigable ? »

La réponse est simple : ils n'en ont aucun ; en effet, dans les rivières, canaux et tous autres cours d'eau qui ne sont classés ni comme navigables, ni comme flottables, le droit de pêche appartient, en principe, aux riverains, et cela, jusqu'au milieu de la largeur du cours d'eau, et par suite, sur toute sa largeur si le même riverain est propriétaire des deux côtés. (Voir art. 2 de la loi du 15 avril 1829).

Il en résulte que, dans ces cours d'eau, on ne peut pêcher, soit du bord, soit du milieu de la rivière (quel que soit d'ailleurs le mode de pêche, et qu'il s'agisse de poissons, grenouilles ou écrevisses) qu'avec l'autorisation des riverains ou de leurs ayants droit.

Mais il faut remarquer que si les riverains peuvent empêcher de pêcher, ils ne peuvent s'opposer au passage dans le cours d'eau, à pied, en bateau ou autrement (comme ils ont le droit de le faire sur les berges et sur leurs terrains), ni à la récolte de minéraux, plantes ou animaux non comestibles, destinés par exemple à des collections.

Recevez, etc.

DAR,

Vice-président d'une Association de Pêcheurs.



HAUT FAIT AGRICOLE

PREMIER MONSIEUR. — Je me demande pourquoi l'avocat Lambitieux est décoré du *Mérite agricole*. Il n'a pourtant aucun titre à cette décoration ?

DEUXIÈME MONSIEUR. — Tu te trompes. Il a réussi à faire *bourgeonner* le nez de plusieurs députés et ministres.

Conservation du beurre.

Monsieur le Directeur,

Voici deux procédés excellents pour conserver du beurre frais pendant un temps assez long :

Mettre le beurre dans des petits bocaux, que l'on bouche hermétiquement à l'aide d'un gros bouchon de liège entouré de papier d'étain, et ficeler.

Disposer ces bocaux dans une casserole que l'on remplit d'eau, de manière que l'eau recouvre les bocaux entièrement.

Faire bouillir pendant dix minutes, puis laisser refroidir. Après ce temps, disposer les bocaux dans un endroit frais.

Ce procédé permet de conserver le beurre frais pendant au moins six mois.

Par l'action de la chaleur, les impuretés que le beurre contient en suspend se déposent au fond du vase, et se trouvent stérilisées par l'ébullition.

Voici, maintenant, un autre procédé plus simple, mais la conservation, dans ce cas, ne peut excéder un mois ou six semaines.

Choisir du bon beurre bien frais, le mettre dans une terrine de grès remplie d'eau filtrée autant que possible. Descendre à la cave ; le lendemain, jeter l'eau ; bien malaxer le beurre dans ses mains mouillées pour en exprimer le petit lait qu'il pourrait avoir conservé.

En former une motte que l'on garde dans l'eau fraîche. Il suffit de changer cette eau toutes les vingt-quatre heures et de recommencer le malaxage deux fois par semaine.

Afin que le beurre ne se trouve pas en contact avec le fond de la terrine, il est bon de le tenir en suspend à l'aide d'un petit cerceau tendu de canevas.

Recevez, etc.

M. LESAGE (Reims).

M. M. Chevalier nous a indiqué également la première de ces recettes, et M. Pamade le second procédé.

Question interpêlemêliste

On taquine beaucoup les dames en raison des volumineux chapeaux qu'elles portent au théâtre. On a certes raison. Mais la disparition des chapeaux suffirait-elle à permettre aux spectateurs de l'orchestre de voir la scène ?

Ne serait-il pas tout aussi utile de construire le parquet des salles de spectacle en plan incliné ou d'agencer les salles en amphithéâtres à la manière antique.

Quelle raison y a-t-il de ne pas en agir ainsi ?

R. VIVIAN.



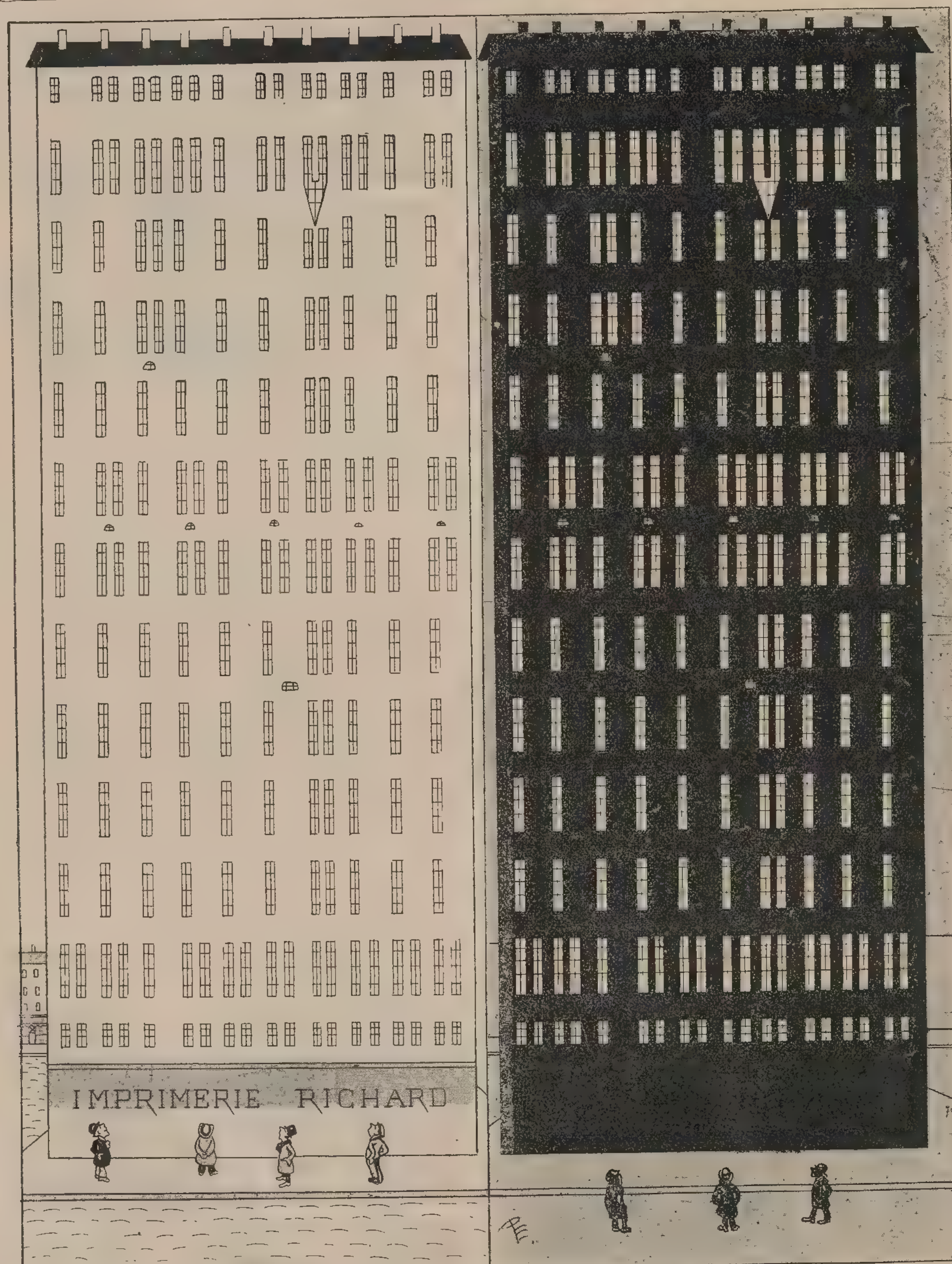
Comment M. Futur vit la jeune fille à laquelle on voulait le marier, lorsque son père la lui présenta.

M. FUTUR. — Dieu ! qu'elle est petite !



Et comment elle lui parut quand ce dernier lui eut fait le piédestal que vous lui voyez.

M. FUTUR. — Où avais-je les yeux ? elle est d'une taille superbe !



Se trouvant à l'étroit, le *Pêle-Mêle* avait décidé de s'agrandir. Mais il eut été regrettable de déménager de la rue Cadet, si centrale et si commode. Justement Poindinterro, de retour d'Amérique, trancha la difficulté. Il est un peu architecte et eut vite fait de dresser le plan d'un gratte-ciel comme il en avait vu là-bas. Outre l'avantage de se servir du terrain déjà en usage, la disposition des fenêtres permet aux passants en extase devant notre superbe édifice, de lire le nom de notre journal qui, le soir, flamboie joyeusement, chose qui eut été impossible à réaliser par une enseigne d'aussi grande dimension, la rue étant fort étroite. Faites comme le passant, ami lecteur, regardez ce dessin en le mettant à plat à la hauteur de l'œil, et vous verrez comment Poindinterro s'y est pris.

ÉCHOS MONDAINS

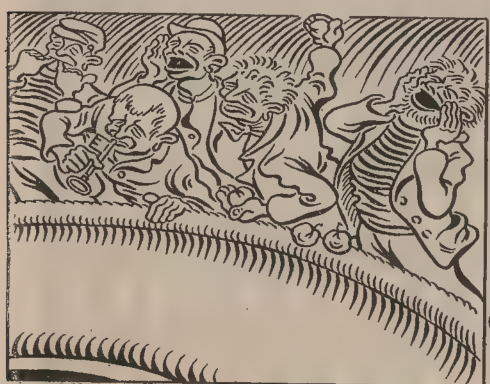
Extrait du journal Le Surin.



La mode tend à imposer de plus en plus, au tout Paris mondain, le jeudi et le dimanche comme « jours »...



... Et les soupers par petites tables.



Tout ce que Paris compte de critiques influents s'était donné rendez-vous, hier au soir, à la répétition générale de la nouvelle pièce du théâtre Machin. Est-ce une illusion ? mais l'attitude légèrement désenchantée de nos illustres confrères, ne nous fait présager rien de bon du succès de cette pièce.



Départs et villégiatures : Décidément, c'est vers le Sud algérien que s'oriente, cette année, l'humeur vagabonde de nos grands touristes. La plupart comptent ne pas revenir avant deux ans et, qui sait, peut-être plus. Nous ne pouvons que leur souhaiter bon voyage.



Nos interviews : Nous avons pu joindre récemment le maître X..., et, malgré le serment qu'il nous a fait faire d'être discrets, nous sommes cependant en mesure d'affirmer que sa nouvelle œuvre fera, si toutefois cela est possible, encore plus sensation que ses dernières.



Nous apprenons, en dernière heure, une bien triste nouvelle. Le jeune maître dont nous parlions dernièrement est au plus bas, il en a, paraît-il, tout au plus pour quelques semaines. Déplorons le destin stupide qui moissonne à la fleur de l'âge et en plein talent un tel génie, dont le cerveau fécond pouvait encore tant produire.

UN HONNÊTE HOMME

M. Banqueroux, le chef de la maison de banque qui porte son nom, est en faillite

Un syndic a été nommé et un expert est occupé à débrouiller la comptabilité.

Après plusieurs jours d'un labeur délicat, l'expert est en mesure de faire connaître la situation exacte du failli.

— Il résulte de mes travaux, lui dit-il, que vous pourrez payer quinze pour cent à vos créanciers.

Mais Banqueroux s'indigna :

— Quinze pour cent, s'exclama-t-il, c'est trop peu.

— Que voulez-vous que j'y fasse, demanda l'expert.

— Monsieur, dit le financier en se redressant, jusqu'à présent, j'ai toujours payé vingt pour cent à mes créanciers. Il est indigne de moi de payer moins cette fois-ci.

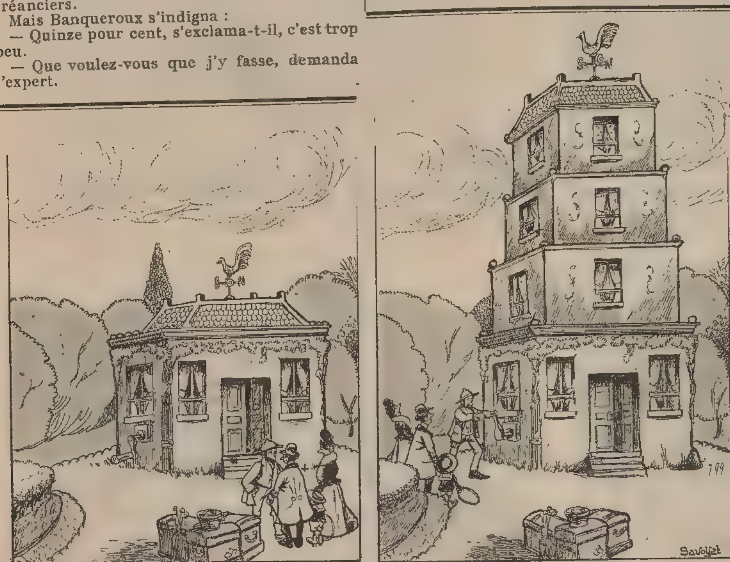
— Cependant, répliqua l'expert...

Le banquier l'interrompit :

— N'insistez pas, c'est vingt pour cent qu'ils doivent avoir et non quinze.

Et comme son interlocuteur le regardait étonné, il ajouta avec autorité :

— Je mettrai plutôt la différence de ma poche.



NOUVELLE MAISON A COULISSE

— Comment, vous invitez toute la famille à venir passer un mois chez vous! Nous ne tiendrons jamais tous dans cette petite maison.

— Ne vous tourmentez pas. A l'aide de cette manivelle, vous aurez chez moi tout le confort possible.

LA MAISON DE MOLIÈRE

Il est écrit que, tous les ans, notre scène française aura sa petite aventure dont s'emparera avidement la chronique. Cette année, ce furent deux gracieuses sociétaires, Mlles Adeline Dudlay et Segond-Wéber, qui firent les frais de tous les palabres journalistiques : Messieurs les sociétaires voulaient se séparer de Mlle Dudlay, et Mlle Segond-Wéber désirait rompre avec Messieurs les sociétaires. Comme toujours, les choses ont fini par s'arranger, et voilà la maison de Molière retournée à son tran-tran coutumier.

La Comédie-Française est une institution unique au monde. C'est mieux que le théâtre par excellence, plus que la scène sans rivale; c'est le temple de l'art où se célèbre, au moins une fois la semaine, le culte sacré des génies qui ont porté si haut la gloire des lettres françaises. J'ai nommé les Molière, les Corneille, les Racine, les Regnard, les Beaumarchais, les Marivaux, les Victor-Hugo. La Comédie-Française s'ouvrit en l'an de grâce 1680. Elle occupe d'abord la salle Guénégaud; en 1688, elle se trouve dans un local dont quelques vestiges subsistent encore, rue de l'Ancienne-Comédie; en 1770, elle s'installe au théâtre des Machines, au palais des Tuileries; en 1782, elle émigre à l'Odéon tout frais bâti; enfin, en 1799, elle prend possession du théâtre des Variétés-Amusantes où elle est demeurée.

La salle actuelle fut construite sur les plans et sous la conduite de l'architecte Louis; elle contient environ 1400 places. Les vestibules sont décorés de statues de Houdon, de David d'Angers, de Clésinger, de Duret, représentant Voltaire, Talma, la Tragédie, la Comédie, Rachel dans le rôle de Phèdre. Dans les angles de la voussure du grand escalier menant au foyer, on remarque quatre cariatides de Carrier-Belleuse, dédiées aux maîtres de la scène française : Molière, Corneille, Racine et Voltaire.

Sur les paliers, se dressent les bustes de Pousard, Chénier, Casimir Delavigne, Balzac, Alexandre Duval, Ducis, Andrieux, Picard, Dumas père; dans la galerie qui va au grand foyer se trouve une autre collection de bustes rappelant les maîtres des dix-septième et dix-huitième siècles; enfin, les bustes de Scribe et d'Alfred Musset, sans oublier la belle statue de George Sand, par Clésinger.

Le foyer des artistes, où le public n'a point accès, est un véritable salon richement décoré. On y voit les portraits des artistes illustres de la Maison, et aussi une esquisse d'Ingres représentant Molière à la table de Louis XIV.

La salle du Comité, vaste et haute, où les sociétaires se réunissent pour discuter les intérêts de leur Compagnie, a sur ses murs des portraits de Le Brien, de Vanloo, de Largillière, et une large composition de l'acteur Geoffroy comprenant soixante personnages, parmi lesquels les principaux acteurs qui composaient la troupe de son temps.

Dans le cabinet de l'administrateur général, on peut admirer une terre-cuite de Caffieri représentant Pierre Corneille en pied, dont le modèle sert à la manufacture de Sèvres pour les reproductions en biscuit; et on ne reste pas indifférent devant le buste de Mlle Clairon ni devant les images de Lekain et de Crébillon.

Tout en haut du théâtre s'érige la bibliothèque. Elle contient environ huit mille volumes et de nombreux cartons renfermant des portraits d'auteurs et d'acteurs, des maquettes de décors, des scènes empruntées à nos chefs-d'œuvre classiques, des costumes de toutes les époques, tout ce qui constitue la glorieuse histoire de la Maison.

La Comédie-Française n'est pas facilement accessible aux jeunes artistes. Même les premiers prix du Conservatoire n'y entrent qu'après un stage d'un an au moins à l'Odéon.

Got et Delaunay, deux illustrations de la Maison, n'y furent admis qu'après trois saisons odéoniennes.

Delaunay racontait souvent, qu'une fois chez Molière, Régnier ne cessait de le harceler : « Cherche, cherche toujours à te perfectionner. » Aujourd'hui, il n'en va plus de même : le plus obscur pensionnaire, monté sur ses cothurnes, se permet de raisonner avec les anciens.

Arrivés au sociétariat, les artistes s'imaginent que leur carrière est parcourue, et qu'ils n'ont plus qu'à se laisser vivre dans la douce perspective des douzièmes à prélever.

Les sociétaires d'antan étaient plus consciencieux.

Ainsi, c'est seulement au moment de sa mise à la retraite que Delaunay trouva l'effet qu'il cherchait depuis vingt ans dans le rôle de Philinte, du *Misanthrope*.

Ce fut une révélation pour lui, certes un peu tardive, mais qui démontrait la nécessité de travailler sans relâche pour arriver au moindre perfectionnement.

Aujourd'hui, la Comédie-Française fait de brillantes affaires, grâce à une troupe où les premiers sujets sont nombreux, et surtout à cause de son très intéressant répertoire moderne qui s'augmente à chaque saison.

Autrefois, les recettes étaient plutôt maigres.

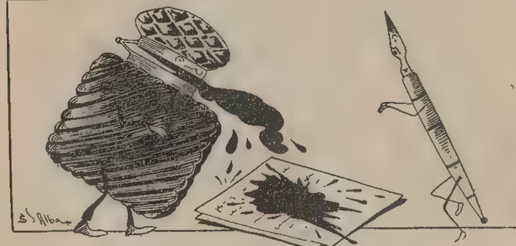
Qu'on en juge par cette anecdote historique : C'était en 1818; on jouait *Charles VII chez ses grands vassaux*. Un spectateur grincheux, qui n'avait pu obtenir, un soir, la place prise, l'après-midi, en location, intenta un procès à l'administrateur général. Comme il demandait des dommages-intérêts, on dut produire la recette : elle avait été de *cent dix-sept francs*.

Le départ de Sarah Bernhardt et de Constant Coquelin fit un grand trou à la Comédie. La superbe tragédienne s'en alla sur un coup de tête, mais la retraite de Coquelin fut surtout imputable au ministre Goblet, qui se permit de morigéner un peu trop vertement l'incomparable comédien

Quand le sociétaire de la Comédie-Française se sent vieillir, il demande la liquidation de sa pension, et on lui accorde, en outre, une représentation de retraite entièrement à son bénéfice. La plus fameuse fut celle de Delaunay. L'inimitable jeune premier y joua des scènes du *Menteur*, du *Misanthrope*, du *Barbier de Séville* et du *Chandelier*.

La recette se monta à 42.000 francs, presque le traitement d'un ministre de la République.

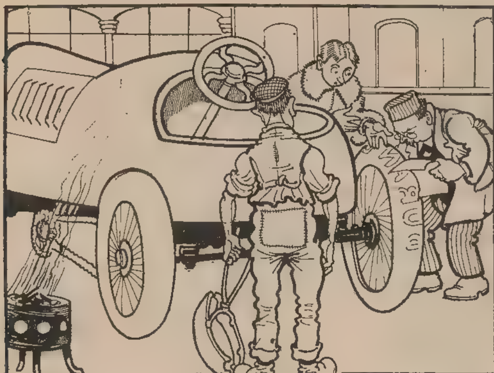
La Brie.

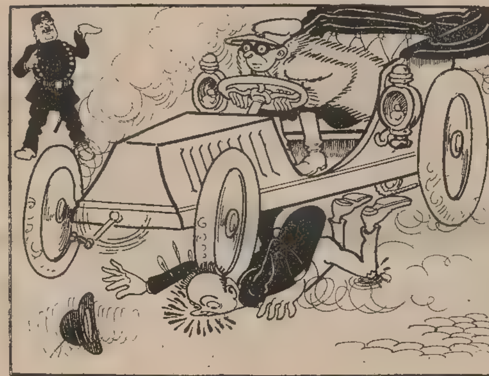


LES CHOSES QUI PARLENT

La Plume. — Qu'est-ce que vous faites là, maladroit?

L'Encrier. — Vous avez écrit un article tellement idiot sur les pays autrichiens, que je crache dessus! Je suis en cristal de Bohême, monsieur!

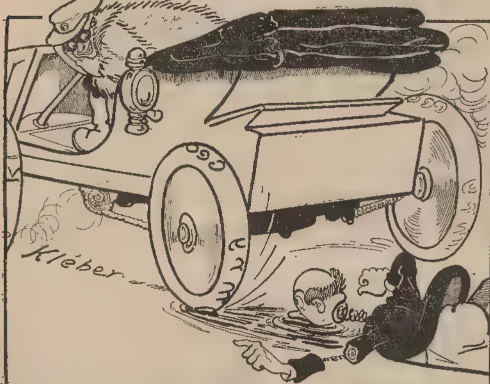


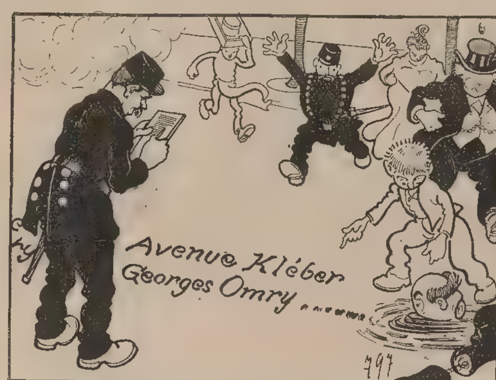


UN NOUVEAU MOYEN

On sait que la Préfecture avait ordonné aux autos de porter des numéros. Cela n'a pas empêché des écrasements. M. Lépine vient de trouver autre chose. Dorénavant, les roues devront porter sur le caoutchouc, en relief, le nom et l'adresse du chauffeur.

Le chauffeur aperçoit-il un piéton? Suivant l'usage, il se précipite, le renverse, l'écrase. Le sang jaillit, fait une petite mare...





... dans laquelle l'auto passe. Les lettres en relief se trouvent humectées et impriment sur la route...

... le nom et l'adresse du chauffeur auquel l'agent peut dresser une contravention. Espérons que ce nouveau procédé donnera d'heureux résultats.

L'ARBRE A CRAYONS

Il paraît que l'arbre dont le bois sert à faire les crayons est à la veille de disparaître. On en surmène la production. Cet arbre est de la famille des cèdres; la fibre en est rouge. La hauteur de l'arbre varie entre 20 et 25 mètres. On trouve cette essence spéciale dans la région de l'Amérique du Nord comprise entre le Canada et le Mexique, d'un côté, et de l'Océan Atlantique aux Montagnes Rocheuses, de l'autre. La qualité est inférieure au fur et à mesure qu'on avance vers le Nord.

La Floride était le pays qui, jusqu'alors, fournissait le bois des crayons du monde entier. Mais on a tellement massacré les arbres et on a tellement attaqué les provisions de ce bois que le gouvernement des Etats-Unis s'est ému et cherche à remédier à la disette probable.

Au surplus, il a fallu se préoccuper de planter l'arbre en question ailleurs. On a essayé dans d'autres pays chauds et les produits ont été très satisfaisants. Le grand fabricant de crayons, M. Faber, a même réussi des plantations en Allemagne. La seule différence avec les bois qui ont poussé en Amérique, c'est que l'odeur est différente.

C'est, en somme, un petit inconvénient, quoique cette fibre odoriférante soit fort agréable. Mais ce n'est pas là sa seule qualité. Le bois des crayons est tellement solide qu'on l'emploie en Amérique pour les poteaux télégraphiques, pour les traverses de chemins de fer, pour la fabrication des meubles. On comprend, dès lors, qu'absorbé en si grandes quantités il se fasse plus rare.

L.'S.



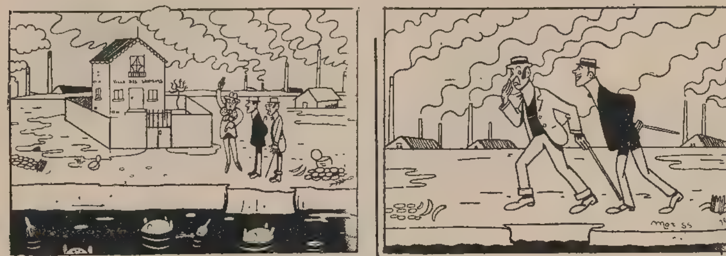
Avant la pluie, le *Botot.*



Pendant la pluie, le *Bottin.*



Après la pluie, le *Beau temps.*



TOUT EST RELATIF

— Oui, messieurs, voici ma maison de campagne. Là, je passe des heures divines devant ce ciel pur et cette eau parfumée, au milieu de cette atmosphère claire où les senteurs odoriférantes de la campagne se mêlent aux brises embaumées du soir !

— Mais il est fou, votre ami ! de parler d'air pur et de senteurs parfumées au milieu de la plaine Saint-Denis, parmi des usines puantes et des gadoues, devant la Seine noire et nauséabonde, à deux pas du grand collecteur... Il est fou !

— Non, il est employé au Métro.

DE NOS LECTEURS

Le poids du cerveau.

Le poids moyen de la cervelle humaine varie entre 1.300 et 1.500 grammes.

Quand elle pèse moins d'un kilo, elle dénote que son propriétaire était dénué d'intelligence : le cerveau des idiots est, en effet, très léger.

Par contre, les cervelles lourdes sont l'apanage des grands génies...

Celui de Cuvier, le grand naturaliste, pesait 1.829 grammes.

Celui de lord Byron pesait plus de 2 kilos !... On lui trouva exactement le même poids que celui de Cromwell, qui atteignait, paraît-il, 2.238 grammes !

En revanche, le cerveau de Napoléon Ier ne dépassait pas le poids normal de 1.400 grammes.

Celui de Voltaire non plus.

Ni celui de Descartes...

Ni ceux du peintre Raphaël, du poète Ronsard, de Turenne, de Meyerbeer, de Schiller, et de bien d'autres gens illustres...

En définitive, cela ne prouve donc pas grand' chose... Ajoutons que le cerveau de l'homme est *relativement* inférieur à celui du singe, et que le lapin a plus de cervelle que le cheval !...

En outre, on sait que les circonvolutions cérébrales sont considérées comme des indices de supériorité et d'intelligence...

Or, quel est l'animal dont le cerveau en a le plus ?

C'est l'âne !!!

FRANC.

Un mot de Napoléon.

Peu de personnes connaissent ce mot caractéristique du grand Napoléon.

Pendant un des rares moments de détente dans sa vie si fiévreuse, Napoléon causait de choses et d'autres avec quelques-uns de ses familiers.

— Je cherche à exprimer en peu de mots ce qu'on dira de moi quand je serai mort.

— On dira, répondit un des assistants : « Le plus grand guerrier du monde vient de s'éteindre. »

DE NOS LECTEURS

Pourquoi les bossus ont l'air spirituel.

Il paraît que l'expression vulgaire « qu'un bossu a son esprit dans sa bosse » n'est pas si loin de la vérité qu'on pourrait le croire, et que, si le bossu n'a pas son esprit dans sa bosse, il l'a peut-être par sa bosse.

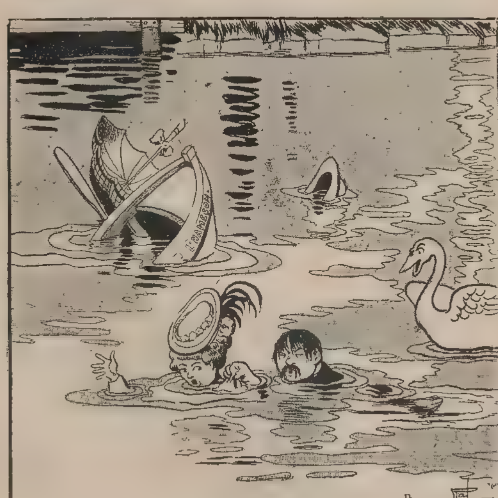
Du moins, est-ce l'explication ingénieuse du mécanisme de l'expression spirituelle et mordante des bossus, donnée par J.-B. Reynier, dans un mémoire lu à la *Société de médecine pratique*.

Les bossus, on le sait, ont, du fait de la déviation de leur colonne vertébrale, la tête enfoncée entre les épaules et en extension plus ou moins violente. Or, l'extension de la tête entraîne la tension des muscles peauciers du cou — tension qui équivaut à leur contraction chez l'individu normal — et cette contraction, comme le démontre M. Reynier, et, comme on peut le vérifier sur soi-même en tirant, avec la main et d'un seul côté, la peau de la partie inférieure de la face, a, pour résultat, de donner au visage une expression de vive énergie tout à fait caractéristique. D'autre part, l'enfoncement du cou entre les épaules condamne les bossus à l'attitude que nous appelons *haussement d'épaules*, et qui exprime, soit la patience et l'absence de toute résistance — c'est l'opinion de Darwin — soit, bien plus souvent, la pitié que nous inspire l'impuissance d'autrui. Et voilà pourquoi les bossus ont l'air d'être forts.

D'ailleurs, chez les rachitiques qui n'ont pas la tête en extension, ni le cou enfoncé entre les épaules, on n'observe pas l'expression spirituelle et mordante. Si la tête est légèrement fléchie en avant ou latéralement, on observe plutôt une expression de laisser-aller et d'insouciance.

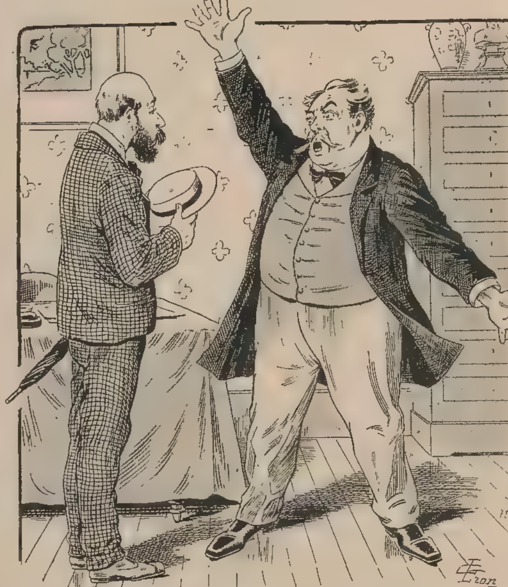
Rire comme un bossu est donc aussi une expression fort juste, qui vient de ce que, à la fin d'un rire prolongé et violent, *on n'en peut plus*, comme on dit vulgairement, et que, pour traduire cette impuissance, on élève instinctivement les épaules, ce qui donne quelque ressemblance avec les bossus qui ont la tête enfoncée entre les épaules.

ROMULUS.



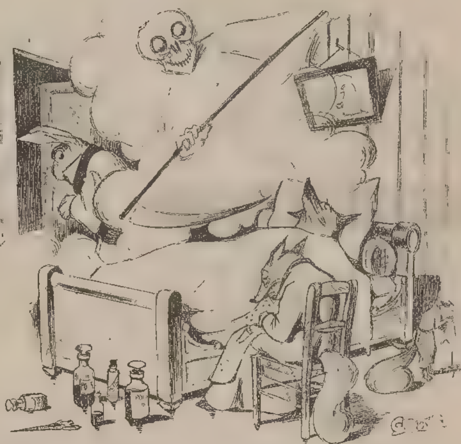
INQUIÉTUDE FÉMININE

LA DAME. — Maladroit !... vous allez mouiller mon chapeau !



— Cela devient intolérable ! vous êtes le sixième électeur qui venez me déranger pour me rappeler mes promesses. Franchement, vous finirez par me dégoûter de faire des promesses.





LES DEUX DOCTEURS

Le docteur Lièvre, plein d'importance,
Va porter ses soins empressés
A un client dont l'existence
Est sur le point de trépasser.
— Ah! Ah! dit-il, mais c'est très grave,
Allons, il faudra être brave.

Et dans une fébrile impatience,
Vite, il rédige une ordonnance,
Et promet prompte guérison.
Le patient prend purges et clystères,
Mais vint la mort à l'horizon,
Résigné il quitta la terre!!

— Non, dit Napoléon avec une moue, c'est trop long. On trouvera quelque chose de plus court.

— Oui, fit un général, on pourra dire : « France, pleure ton meilleur fils. »

— C'est encore trop long, déclara l'empereur.

— On dira, intervint un troisième : « Pauvre France. »

— Trop long, répliqua Napoléon. Le sentiment universel pourra s'exprimer en un seul mot.

— Quel est ce mot? questionnèrent toutes les personnes présentes.

Le visage de l'empereur se rembrunit et son regard devint fixe.

— On dira « ouf », fit-il.

Une présentation maladroite.

L'un des savants les plus célèbres du dix-neuvième siècle fut, sans contredit, Arago. A la réputation d'un homme de science, il joignait une grande popularité, ce qui lui valut d'être nommé membre du gouvernement provisoire en 1848, et de diriger quelque temps les ministères de la Guerre et de la Marine.

Après avoir été admis à l'Académie des Sciences, il fut nommé membre du conseil supérieur de l'Ecole Polytechnique et devint, par la suite, directeur de l'Observatoire. Il y fit des cours d'astronomie qui sont restés célèbres, tant par leur portée scientifique que par l'esprit de vulgarisation qui les animait.

On cite, à ce propos, une anecdote assez amusante :

Quand Arago prenait la parole du haut de sa chaire, il avait coutume de regarder toujours celui de ses auditeurs qui lui paraissait le moins intelligent, et, lorsque cet auditeur lui semblait avoir compris, il était ainsi assuré de la clarté de sa démonstration.

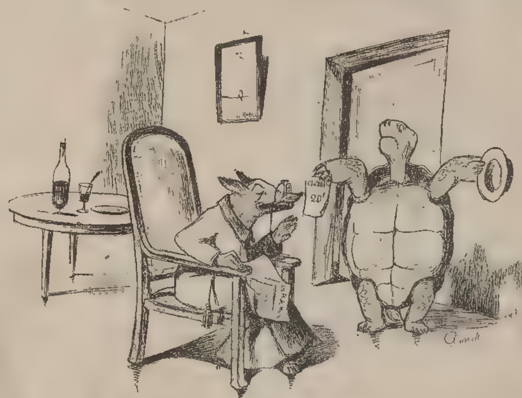
Or, un jour, dans un salon où il venait de raconter ce fait, un jeune homme entra, qu'Arago ne connaissait pas du tout et de la part duquel il eut à subir les politesses les plus empressées.

— A qui donc ai-je l'honneur de parler? lui demanda-t-il...

— Oh! monsieur Arago, vous devez bien me connaître, car j'assiste à toutes vos leçons, et vous ne cessez de me regarder pendant tout le temps...

Chacun, dans l'assistance, se mit à rire, au grand ébahissement du jeune homme, qui ne sût sans doute jamais pourquoi sa réponse avait provoqué une telle hilarité...

GINETTE.



Le docteur Tortue, son confrère,
A une méthode toute contraire.
L'appelle-t-on près d'un malade,
Il part très lentement sans bruit,
Si bien qu'au bout de sa promenade,
Il retrouve son client... guéri!!

Pêle-Mêle Connaissances

— Le professeur mâle disparaît avec rapidité du territoire de l'Amérique du Nord. Il y a certains Etats de la Confédération et certaines villes où le personnel enseignant compte dix ou douze fois plus de femmes que d'hommes. En fait, les héritiers des meilleures familles sont élevés dans des collèges de jeunes filles.

— On entend par lignes électorales à la Compagnie des Omnibus celles qui, dans les faubourgs, voient circuler des voitures presque vides : les édiles les ont réclamées pour complaire à leurs électeurs.

— Où fait-il le plus froid? On considère généralement comme « pôle de froid » dans notre hémisphère la localité appelée Werchojansk, en Sibérie, où l'on a observé jusqu'à 69°,8 au-dessous de zéro.

— Sur 968 étudiantes que comptait l'an dernier l'Université de Paris, il y avait 513 étrangères.

— Le Canada n'ayant pas de budget des cultes, les fidèles de la campagne doivent au clergé la vingt-sixième partie des céréales qu'ils récoltent. Ceux des villes paient une redevance proportionnelle à leurs ressources et la loi civile du Dominion *leur fait une obligation* de ce devoir.

— A la suite des expériences fort curieuses de Miss Pritchek, naturaliste américaine, il semble désormais établi que les araignées ont de l'odorat et pas d'ouïe.

— L'origine des croissants que nous vendent les boulangers est moins banale qu'on le pense communément. Elle remonte au siège de Vienne en 1683. Des boulangers de la place découvrirent un chemin souterrain que creusaient les Turcs et donnèrent l'alarme. En récompense de ce service, on accorda aux boulangers viennois le privilège de faire une pâtisserie spéciale ayant la forme du croissant islamique.

— C'est au Palais-Bourbon (Chambre des Députés), construit en 1722 pour Mlle de Nantes, fille de Louis XIV, acheté ensuite par le duc de Bourbon et transformé sous la Convention en « Maison de la Révolution », qu'eut lieu, en 1803, la première Exposition de nos produits nationaux.

— L'impératrice de Chine est la plus riche des souveraines actuelles.

A. S.



LE GÉANT

!!! !!!



— C'est pas Dieu possible !... ma femme et ma belle-mère ont dû se donner ren-dez-vous dans la salle !

PETITE CORRESPONDANCE

M. E. Dugué. — Cet accident, tel que vous l'expliquez, est évidemment survenu en dehors du service.

R. G. — Cela vient surtout du régime de liberté plus grande qui provoque davantage l'initiative.

Mme E. Pairault. — Cela vient simplement de ce que le sort ne vous a pas favorisée parmi tous les auteurs, et ils sont nombreux, de solutions exactes.

Un lecteur assidu. — Il faut se frotter fréquemment les mains avec du son.

M. Leonetti. — Tout cela est fort juste, mais c'est le manque de place qui nous arrête.

Un lecteur, à Verdun. — Il n'y a guère plus de deux cents figurants à la fois sur la scène du Châtelet, c'est déjà coquet.

M. L. Jolly. — Les verres en mica se voient très couramment dans le commerce.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

M. L. M., d'Andivillé (Oise). — Une abonnée, Mme A. Jagge, de Besançon, nous écrit que « Les Mohicans de Paris », ainsi que la suite, « Salvator », parurent exactement dans le *Journal du Dimanche*, d'octobre 1841 à mai 1863. M. Fréd. Jerôme, ingénieur, nous écrit le même renseignement, sauf la date dont il ne se souvient pas.

Fidèle abonnée, à Dinard. — Pour le dessin, il y a : « Traité des procédés mécaniques du dessin sans notions préalables de l'art »; « Traité du dessin sans maître »; « Le Dessin expliqué mis à la portée de tous », orné de 30 sujets d'études, 2 fr. 5 franco.

M. L., à Cette. — On nous a déjà demandé « Le Mémoires d'une nouvelle Phyrné, par elle-même » édité par Zangara et Cie, en 1894. Cet ouvrage et l nom de l'éditeur sont complètement inconnus à Paris.

M. Varney, à Lunéville. — Les ouvrages de Loui Boussenard ont paru chez différents libraires e leurs prix varient. Le plus grand nombre se ven dent 3 fr. 50 le volume, format ordinaire.

M. Lami, à Nancy. — « Les Chansons de Montmar tre », 1 volume, 3 francs.

12e ANNÉE — N° 26. 10 Centimes 1er JUILLET 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France — Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Etranger — Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

INAUGURATION, par Georges OMRY.



Le Sous-Préfet. — Ce grand homme était un modeste, il n'aimait pas la pompe.

Le Capitaine des Pompiers (*froissé*). — Alors, pourquoi nous a-t-on convoqués pour venir le saluer ?

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

LE NOUVEAU

C'est une simple histoire, pas humoristique pour deux sous. C'est même moins qu'une histoire. Mais la voici tout de même :

Avant-hier. Avenue Victoria, à Paris. Dans



Sous la pluie, elle attend... Quoi ?

les bureaux de l'Assistance Publique. Un nouvel employé.

Là, dans la rue, sous la pluie, une pauv' femme..., avec un gosse sur les bras.

Sous la pluie, elle attend... Quoi? Que son angoisse soit passée, qu'il lui remonte au cœur un souffle de courage... Elle n'ose affronter l'étalage de sa misère devant les regards inquisiteurs, les brèves et sévères interrogations... Elle sait, par ouï dire, les méfiances (justifiées d'ailleurs) des employés de cette administration de la charité...

Elle sait (elle en connaît) qu'ils sont légion ceux qui l'exploitent... Les faux infirmes, les fausses mères, les besoigneux factices, les fainéants de métier, aux poches bourrées de recommandations... Elle a la conscience du mépris que professent, pour tous ces malheureux suspects, les employés dont la main est forcée... Mais elle n'a pas l'audace insolente des professionnels de la mendicité... Elle craint de ne pas savoir s'expliquer. Puis, peut-être n'est-elle pas en règle..., elle aura négligé une formalité, elle n'aura pas les pièces nécessaires... On va la rabrouer, l'inviter sèchement à repasser. Que diable..., on s'informe d'abord!...

Comme si l'on prévoyait la misère et la faim!... Son mari est mort.., non pas à son travail, sans quoi!... mais d'une maladie de bourgeois, d'une pleurésie... L'argent du ménage a enterré l'homme... Il n'en reste plus... Il en faut pourtant, pas demain..., tout de suite. Il y a encore trois autres petits là-bas, à la maison, qui attendent.

Et voilà que, prise d'un accès de courage, elle est montée, et a débité tout cela d'une seule baleine, devant l'employé, le nouveau...

Par exemple, voilà une chose drôle! L'employé, pour écouter, s'est levé. Il a l'air..., comment dirai-je..., respectueux... « Oui, madame..., bien, madame! »

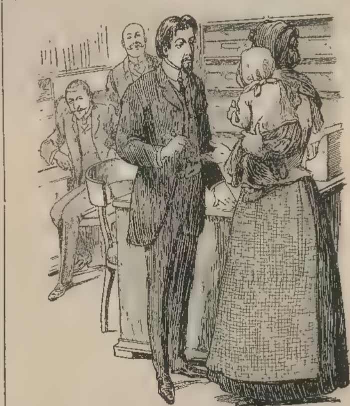
Ça..., une madame!!

La pauvre femme est si émue qu'elle ne s'aperçoit de rien, même pas des ricanements qui courent dans le bureau. Elle continue, dit son histoire, et l'employé l'écoute toujours avec la même déférence, insensible aux moqueries.

— Oui madame, je comprends... Je ferai mon possible... Malheureusement, des formalités indispensables vont retarder... En attendant... Oh! pardon...

C'est le gosse qui vient de laisser tomber son hochet, un morceau de bois qu'il suçait, et l'employé qui s'est baissé pour le ramasser le tend au petit être grimaçant avec un sourire qu'il s'efforce de rendre indulgent et bon.

Cette fois, la pauvresse est troublée. Elle ne comprend plus... Ce beau monsieur dont le chapeau haut de forme reluit sur le bureau, s'est baissé devant elle et semble s'excuser encore!... On la traite comme une dame!... (mieux, comme une femme, comme une *mère*.)



— Oui, madame, je comprends... je ferai mon possible... En attendant...

Elle ne sait plus, ses idées sont toutes bouleversées... Elle entrechoque des mots confus, et c'est machinalement qu'elle prend la petite pièce d'or que, de sa poche, l'employé vient de tirer.

Non, en vérité, elle n'a rien compris, et elle s'en va comme hébétée, mais, chose singulière, le cœur tout chaud.

Le nouveau a repris sa place et, simplement, s'est remis à son travail, pendant qu'autour de lui courent encore des ricanements : « Il est jeune..., ça lui passera! » « C'est un poseur! » « Mais non, c'est un toqué! Crois-tu qu'il s'épate pour peu de chose! »

Ça, je le crois..., car il eut l'air parfaitement surpris, lorsqu'à la sortie du bureau, celui qui signe ces lignes s'est approché de lui, ayant, par hasard, assisté à cette scène et, quoique ne le connaissant pas, lui a chaleureusement serré la main.

Etienne Jolicler.



LE DISCOURS

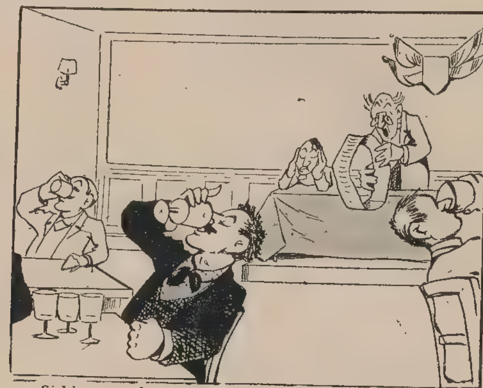
Au moment de se rendre à la réunion électorale préparée au grand café du Commerce, le député Bastringue fut pris d'un coryza violent.

Dans l'impossibilité de reculer la séance, il fit porter son discours au président du comité avec prière de le lire.

Or, à en juger par la longueur du papier, le patron de l'établissement pensa que le discours ne devait pas durer longtemps, partant, moins nombreux seraient les bocks qu'il servirait puisque ceux-ci étaient au compte du candidat.



Alors, une idée sublime lui traversa l'esprit. Muni d'un pinceau de colle, il s'approcha du président et, sans attirer l'attention, il colla le commencement du discours avec la fin.



Si b'en que devant les buveurs, d'ailleurs indifférents, le pauvre président recommença toujours la même chose sans s'en apercevoir...



Vers les deux heures du matin, tous les électeurs etaient ivres-morts, les assesseurs étaient partis et le président tombait d'épuisement.



Et quand le député reçut à solder la note formidable de 337 fr. 20, il se demanda avec angoisse, si jamais il toucherait assez de pots-de-vin pour rentrer dans les frais de tous ces verres de bière.

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte au Dr X...

Vous m'avez, sans le vouloir, sans même ous en douter, fourni matière à réflexions.

C'était chez un ami dont vous êtes le méiecin. J'étais à son chevet quand vous êtes ienu le visiter, et, discrètement retiré dans n coin de la chambre, j'ai suivi en silence es détails de la consultation.

Après avoir accompli avec toute la minue qui caractérise les praticiens sérieux, les pérations se rattachant au diagnostic, vous ous êtes prononcé sur la nature du mal. 'uis vous avez passé à la seconde partie de otre tâche, laquelle consiste à combattre la naladie une fois qu'on l'a identifiée. Vous ous êtes assis devant un bureau, et là, dans recueillement, vous avez confectionné otre ordonnance.

J'étais placé presque en face de vous, nmobile pour ne pas vous distraire. Absorbé ans vos fonctions, vous n'avez pas levé les eux sur moi. En homme conscient de sa rave responsabilité, vous ne connaissiez à e moment que votre patient et ne pouviez voir de pensée que pour lui. J'admirais en mon for intérieur cette faculté de concentration qui permet à l'homme de science de s'isoler en présence d'étrangers et de ne voir que le problème qu'il a à résoudre.

Mais si vous ignoriez ma présence, moi, je ne vous quittais pas du regard. J'observais avec intérêt le travail de votre intelligence, dont les remous creusaient des plis sur votre front, et venaient mourir en écriture menue sur le papier placé devant vous.

A un moment donné, vous vous êtes arrêté. Votre main, entraînée par un geste brusque, s'est écartée de la feuille. Et sur votre visage, envahi soudain par une fugitive rougeur, une angoisse s'est lue distinctement.

Vous étiez en train d'écrire la formule d'un médicament, et j'ai compris qu'une défaillance de mémoire vous faisait hésiter dans le dosage des éléments constitutifs de ce médicament. Vous avez alors effacé quelques lignes et les avez remplacées par autre chose, et cette autre chose, vous l'avez couchée sur le papier avec une fermeté et avec une vélocité qui indiquaient nettement que cette formule-là vous en étiez sûr.

En agissant ainsi, vous avez fait preuve de sagesse. Vous vous êtes refusé à vous-même le droit de faire courir à votre client le risque d'un lapsus de votre mémoire.

Ce petit drame rapide qui s'est joué en vous et auquel j'ai assisté en spectateur muet m'a produit un effet plutôt pénible. J'ai songé au danger que mon ami venait de courir dans le complet abandon de son sort entre vos mains. Qu'aurait-il pu arriver si vous n'aviez rebroussé chemin au moment opportun ?

Cependant, je gage qu'une fois rentré chez vous, votre premier soin a été de rafraîchir votre mémoire en consultant un recueil de prescriptions, un codex.

Ce recueil, pourquoi ne l'aviez-vous pas sur vous ? Pourquoi, dans le doute, ne l'avez-vous pas ouvert pour trancher votre hésitation ? Pourquoi ?

Parce que vous eussiez considéré comme indigne de vous d'avouer une absence de mémoire. Parce qu'un absurde préjugé vous interdit de montrer une faiblesse aux yeux des profanes. Vous êtes censé savoir tout par cœur, jusqu'aux plus subtils dosages de toutes les compositions médicamenteuses.

De par la vanité, vous vous êtes fait un piédestal dont il vous est défendu de descendre, la vie du malade fût-elle en jeu.

J'ai vu pourtant des avocats consulter le code, j'ai vu des commerçants recourir à leurs livres, et des écrivains ouvrir leur dictionnaire. Mais je n'ai jamais vu un médecin confirmer ses souvenirs à l'aide d'un manuel.

Il est réputé omniscient et croirait se diminuer s'il laissait supposer, qu'étant homme, il est sujet à une défaillance humaine.

Croyez-vous, vraiment, qu'il est bien utile de vous faire passer, à nos yeux, pour infaillibles. Ne sommes-nous pas assez éclairés pour comprendre que nous aurions plus de garanties si vous ne vous reposiez pas d'une façon trop absolue sur votre mémoire. A quoi nous sert l'état de notre civilisation, s'il est nécessaire encore que vous vous drapiez dans une supériorité d'emprunt?

Ne savons-nous pas que, ni plus ni moins que nous, vous êtes sujets à des erreurs, que votre intellect est limité comme le nôtre, et que votre cerveau ne peut contenir qu'une quantité définie de matières.

Combien plus rassurés nous serions en présence de vos ordonnances, si nous savions que les chiffres que vous y avez mis ont été contrôlés sur des documents sérieux.

J'estime même que la vie de vos clients est chose assez grave, pour que vous preniez comme règle de ne jamais livrer une ordonnance sans en avoir collationné les doses avec un formulaire.

Vous devriez, en cela, vous inspirer de l'exemple de certain banquier.

Ayant à remplacer son premier comptable, ce financier fit défiler un à un les candidats au poste vacant.

A chacun il posait cette question : « Combien font seize et dix-huit? »

Tous répondaient sans hésitation : « Trente-quatre. »

L'un d'eux, cependant, ayant entendu la question, sortit de sa poche un calepin et un crayon. Il posa les deux nombres l'un sous l'autre, et le banquier l'entendit calculer : « Six et huit, quatorze »; il mit un quatre et continua : « Un et un, deux, et un, trois »; puis, ayant écrit le trois, il tendit le calepin au financier en disant : « Cela fait trente-quatre. »

Ce fut celui-là que le banquier engagea. C'était le seul, en effet, qui ne s'en était pas rapporté à sa mémoire.

Le financier estimait, avec raison, que l'exactitude est plus précieuse pour un comptable que la mémoire, car celle-ci est toujours sujette à caution. Personne ne commet plus d'erreurs que celui qui, doué d'une bonne mémoire, a pris l'habitude de trop compter sur elle.

Je voudrais voir nos docteurs adopter ce principe de haute prudence. Si cela doit les désauréoler un peu auprès des esprits superficiels, les malades y trouveront leur compte. Et cette compensation est plus que suffisante pour les décider, ou, du moins, devrait-il en être ainsi.

FRED ISLY.



L'ÉGALITÉ CHEZ LES BÊTES

LA MÈRE ELÉPHANT (*à son jeune fils*). — Pourquoi cries-tu ainsi? Bob.

BOB. — Maman, les petits garçon ne veulent pas me laisser jouer à saute-mouton avec eux!

Qui veut trop prouver...

Un commis de librairie faisait à Poindinterro l'article pour l'achat d'un volume sur la suggestion mentale.

— Il vous suffira de le lire, déclara l'aide marchand, pour être doué d'une influence irrésistible sur vos concitoyens.

Poindinterro parut hésiter.

— Vous l'avez lu? demanda-t-il.

— Mais, certainement, je l'ai lu, déclara le commis.

— Dans ce cas, répliqua Poindinterro en se dirigeant vers la porte, pourquoi ne me suggérez-vous pas l'idée de l'acheter.

Et Poindinterro se retira, laissant l'employé plutôt ahuri.





LES MYSTÈRES DE L'HISTOIRE

L'arrivée du président de la République, à Châlons-sur-Garonne, d'après le récit du reporter d'un journal gouvernemental.

D'après le récit du reporter d'un journal d'opposition.

Enterrés vivants

Il ne s'agit pas d'une histoire dans la manière d'Edgar Poë, où la fantaisie la plus échevelée le dispute au tragique le plus... tragique.

Il y a eu, il y a encore des humains enterrés vivants, soit qu'une léthargie prolongée ou qu'un état cataleptique, ou que toute autre cause pathologique les ait fait considérer, par les morticoles officiels, comme ayant « rendu le dernier soupir. »

Pour empêcher le retour d'erreurs aussi épouvantables, une Suédoise, Mme Lind-af-Hageby, mène, depuis quelque temps, une active campagne contre les inhumations prématurées.

Des praticiens de son pays, que gêne cette ingérence dans leur domaine, lui ont objecté, avec une ironie toute médicale, que le seul moyen de constater la mort d'un individu, c'est de le livrer à la flamme du columbarium.

Mme Lind-af-Hageby répugne à la crémation ; elle n'est pas pour le « tous aux urnes ». Elle voudrait que le corps du décédé fût gardé, pendant plusieurs jours après le décès, dans une salle mortuaire où il serait sous l'inspection constante de « vérificateurs ».

Elle préconise aussi l'emploi de l'appareil de Karnicki, qui signale immédiatement le moindre mouvement du corps disposé dans le cercueil, et y introduit aussitôt un courant d'air frais respirable.

Le prix de l'appareil — 15 francs — le met, d'ailleurs, à la portée de tous.

Des expériences ont été faites, cette année, dans un cimetière de New-York, et on a constaté que, sur 1.200 personnes inhumées, 6 donnaient, après la mort apparente, des signes de vie, et purent être sauvées d'une agonie horrible, grâce à l'appareil de Karnicki.

Un autre procédé consiste à injecter sous la peau du défunt une solution de fluorescéine. La matière colorante promenée dans le corps donne à la peau une coloration jaune et aux yeux une couleur verte. Si, au bout d'une heure, l'effet de l'injection ne se fait pas sentir, c'est que le cadavre n'a plus aucune velléité de goûter aux joies de ce monde,

La fluorescéine est d'un emploi d'autant plus facile qu'elle est absolument inoffensive.

JACK.



SPIRITISME

La famille Dugaffe est en train d'évoquer les esprits.

M. DUGAFFE (*fort ému en entendant les trois coups traditionnels*). — C'est toi Napoléon ?

— Non, monsieur, c'est le tailleur !

NOS FONCTIONNAIRES

On a mille fois raison de déplorer l'accroissement toujours plus grand du nombre de nos fonctionnaires. Les statistiques, en effet, sont là, éloquentes dans leur brutalité, pour prouver que ce nombre va toujours en augmentant depuis une soixantaine d'années, exactement depuis 1846.

Qu'on en juge !

En 1846, il y avait 188.000 fonctionnaires.

En 1873, il y en avait 210.000.

En 1906, il y en a 450.000, sans parler des fonctionnaires coloniaux, ce qui fait une augmentation de 262.000 en moins de soixante ans, et de 240.000 dans les trente dernières années !

Si cette progression continue, dans cent ans tous les Français seront fonctionnaires.

Ce sera sans doute le mode d'avènement du socialisme d'Etat !

GINETTE.

Fra Diavolo

Fra Diavolo — de son vrai nom Michel Pezza — est resté comme le prototype du brigand italien, dont les exploits légendaires ont, durant de longues années, défrayé la chronique.

Or, il paraît que le fameux bandit n'était pas si bandit que Scribe — sur la musique d'Auber — nous l'a conté il y a quelque soixante-dix ans.

L'histoire authentique, en effet, assure que Michel Pezza — alias Fra Diavolo — était un fort brave officier du roi des Deux-Siciles qui, son souverain détrôné, n'avait pas voulu accepter la conquête française, s'était mis en rébel-



LE BRACONNIER ET LA LOI

FABLE

Ayant pris dans un bois un lapin au collet
Braconnier à son tour se vit pris au collet.

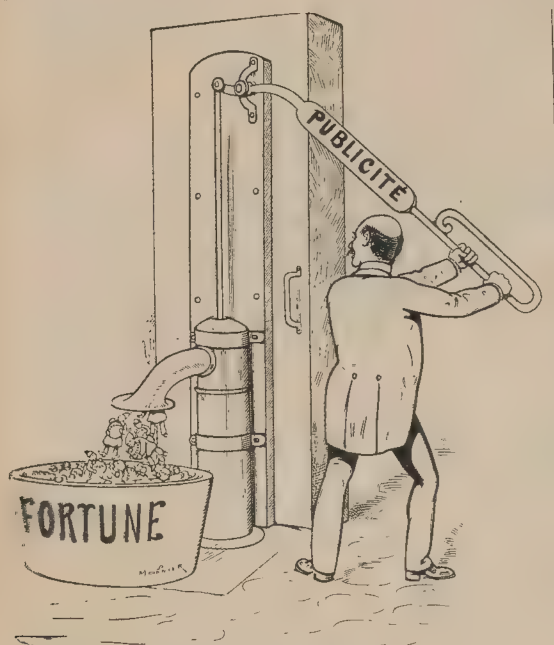
MORALE

Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.



LE COMMERÇANT

— Quoi ! vous ne mettez guère plus de 3 francs de couleur là-dessus, 2 sous d'huile et 50 centimes de toile. Vous vendez le tout au moins 20 francs. Ça fait du 500 0/0 et vous méprisez les commerçants !



L'INÉPUISABLE POMPE A GOGOS

Copie d'un tableau ornant le cabinet de travail du banquier X...

lion ouverte contre la domination des Français, et avait, de ce fait, été pris et pendu en 1806.

A ce propos, Victor Hugo a écrit ces lignes :

« Fra Diavolo personnifie ce type qui se retrouve dans tous les pays en proie à l'étranger : le bandit légitime, en lutte avec la conquête ; il était en Italie ce qu'ont été l'Empecinado en Espagne, Canaris en Grèce, Abd-el-Kader en Afrique. »

Ce jugement du poète est d'autant plus curieux à rappeler que c'est précisément son père, le général Joseph Hugo, qui mit fin aux exploits de Fra Diavolo en s'emparant de sa personne dans un repaire presque inaccessible, jusqu'où, durant un long mois, il avait suivi sa trace, pas à pas, à la tête de quelques hommes, et à travers un pays des plus accidentés.

C'est encore le général Hugo qui eut à combattre le Fra Diavolo de l'Espagne, l'Empecinado, de son véritable nom Juan Martin Diaz. Moins heureux, cette fois, il ne put s'emparer de son terrible adversaire, mais il sut si bien le harceler qu'il le força, en fin de compte, à disparaître complètement, ce qui, somme toute, était l'essentiel pour les troupes françaises décimées, par le redoutable chef de Guérillas.

H. J.

Carte de visite originale

Si l'envie vous prend quelque jour d'aller faire un tour au Cap de Bonne-Espérance, il est inutile de dépenser votre argent à vous commander au départ un stock de cartes de visite.

Vous pourrez user, en effet, du procédé qui est, là-bas, à la portée de tout le monde et qui a le double mérite d'être pratique et peu coûteux.

Si vous rendez visite à quelqu'un, que vous ayiez sonné et qu'on ne vous ait pas ouvert, vous n'aurez qu'à prendre une épingle ou une allumette et à tracer votre nom sur une des feuilles arrondies du cactus que chacun plante là-bas devant sa porte.

Sur la surface lisse et sombre de la feuille, l'érosion laissera aussitôt un tracé d'un blanc argenté qui ne s'effacera plus. En rentrant, le locataire n'aura qu'à jeter un coup d'œil sur l'arbuste pour être renseigné : il saura que vous êtes venu. Un fâcheux éconduit, un passant facétieux ou un créancier vindicatif peuvent parfois donner libre cours à leur verve caustique, mais quel n'est pas le système qui n'ait ses inconvénients?

A Paris, une pareille innovation révolutionnerait sans contredit l'industrie des cartes de visite. De plus, elle nécessiterait un contrôle bien sévère. Ce n'est donc malheureusement pas encore le cactus qui remplacera avantageusement nos aimables et si dévouées concierges !...

Daniel Clary.

Un peu de politique pour changer

Pour ceux que la chose intéresse ou passionne, un petit coup d'œil rétrospectif sur les élections et sur les élus d'il y a trente ans, semble tout indiqué par le temps qui court...

J'ai eu la bonne fortune de retrouver, ces jours-ci, un annuaire publié en 1876, par la librairie du *Figaro*. Il donne, sous une forme aimablement satirique, le « portrait à la plume » de tous les députés d'alors, et je vous flanque mon billet que la lecture est en curieuse et instructive !...

Par exemple, — à tout seigneur tout honneur, — voici ce que je trouve au sujet de M. Fallières :

Armand Fallières, 35 ans.
Nérac (Lot-et-Garonne) — 8.376 voix.

« C'est l'aigle du barreau de Nérac. Petit, trapu, rond, avec les cheveux blonds, longs et bouclés ; paraît agréablement nourri des terrines renommées de sa ville natale. D'un talent réel, d'une maturité précoce, il a conquis, dès le début, le premier rang au barreau local, et son succès n'a fait qu'aviver ses ambitions. Serait modéré, s'il n'écoutait que ses convictions personnelles, mais subit l'influence du parti qui l'a fait arriver, et poussera, si la queue l'exige, son républicanisme assez loin. En attendant, saura se faire écouter, et même apprécier de ses collègues. »

Voyons maintenant ce qu'on disait, en 1876, de ce bon M. Loubet :

Emile Loubet, 37 ans.
Montélimar (Drôme) — 13.295 voix.

« Avocat, docteur en droit, conseiller général, maire de Montélimar. Depuis le 4 septembre, les Loubet (ils sont deux frères), ont fait souche de dynastie, ils n'appartiennent à aucun parti politique, ils sont *loubettistes*. Faire leur



LA SOCIÉTÉ DES APACHES DRAMATIQUES

Fondée sur le modèle de la Société des Auteurs Dramatiques

Les apaches viennent de constituer une Société pour défendre leurs droits et leurs intérêts. Pour faire partie de cette Société, il faut avoir fait ses preuves comme apache et être auteur de trois ou quatre œuvres au moins.

De plus, il faut être présenté par deux parrains et presque toujours on est accepté. On fait alors partie de la Société.



Dès lors, le nouveau sociétaire peut être tranquille. Aucune de ses œuvres ne peut être revendiquée par un autre.



Et il en touche immédiatement tous les droits.



Même à l'étranger, ses droits sont défendus, et il est sûr que justice sera faite à ses œuvres.



Enfin, pour ceux qui n'ont pas de fortune, la Société a des maisons de retraite à la campagne où les sociétaires restent jusqu'à leur mort, entourés de soins tout particuliers.

---

petites affaires et satisfaire leur ambition, voilà leur objectif. Emile, celui qui nous occupe, est de taille moyenne, gros, lourd, et sans distinction (le paysan du Danube endimanché).

« C'est le meilleur homme du monde, serviable, doux, mais madré comme un Normand, et d'une diplomatie remarquable; il a voulu être maire de Montélimar, il l'a été; conseiller général, il l'a été; député, il l'est; mais, ô Emile, rappelez-vous que : *A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire!* et vous étiez seul dans votre circonscription. Au fond, très conservateur, il ne votera jamais avec les radicaux. »

... Puisque nous sommes dans le clan des présidents de la République, n'en sortons pas sans donner la notice concernant le regretté M. Carnot, qui passait, il y a trente ans, pour un révolutionnaire!...

Sadi Carnot, 39 ans.
Dijon (Côte-d'Or) — 7.058 voix.

« Un grand jeune homme en cire à cacheter de couleur noire, long comme une pluie d'hiver, triste comme un brouillard de Londres, élégiaque comme une épitathe du Père-Lachaise. Grands cheveux, grande barbe, grands bras, grand nez, grandes dents, le tout battant, pendant, tombant, dégringolant, ne tenant pas. Il s'appelle Carnot, et en est fier. Il s'appelle Sadi. Pourquoi? Parce que c'est le nom d'un poète persan. Ne nous en demandez pas davantage. Tel qu'il est, M. Sadi Carnot ne manque pas de qualités. S'il n'était pas si révolutionnaire, il ferait un excellent ingénieur. Combien il est fâcheux qu'un homme qui pourrait faire de bons chemins de fer, aime mieux pratiquer de méchantes doctrines. »

Voilà un jugement sévère!... Il prouve que les idées ont diablement évolué depuis trente ans, et que beaucoup d'eau a coulé sous le pont de la Concorde!...

Quelques mots sur M. Jules Grévy, alors président de la Chambre :

«... Etant donnée la République, nous verrions sans déplaisir M. Grévy à la tête du gouvernement : M. Grévy présiderait la République comme il préside la Chambre, et nous sommes sûrs qu'en cas d'écarts, il y aurait, de sa part, d'énergiques rappels à l'ordre. Par malheur, cet homme si bien fait pour diriger un gouvernement républicain, semble se mettre dans l'impossibilité de remplir cette mission : il a demandé la suppression des présidents de la République!... »

... Il faut croire qu'il cessa de la demander, et que ses opinions à ce sujet se modifièrent sensiblement dans la suite, car il accepta fort bien le poste de chef de l'Etat!... Il demeura sept ans à l'Elysée et ne s'en plaignit pas.

Dans la notice se rapportant à Jean-Casimir Périer (30 ans, député de Nogent-sur-Seine (Aube), 6.980 voix), l'annuaire de 1876 dit ceci :

« ... Instruit, laborieux, actif, avide d'un rôle politique... En somme, ambitieux, un peu impatient d'arriver... »

Mais depuis ce temps, l'événement nous a prouvé que son ambition avait singulièrement faibli, car, à peine arrivé au faîte des honneurs, ça l'a dégoûté, et il est parti.

Passons maintenant à

Henri Brisson, 40 ans.
Paris, Xe arrondissement. — 15.630 voix.

« ... Un grand garçon à la barbe châtaine, pas vilain, mais affectant des airs féroces. Jacobin de tempérament, il sera toujours une copie et jamais un original. Il imite toujours quelqu'un quand il parle ou quand il se tait. Se pose en Danton et pérore en Robespierre. S'est fait un débit sec et cassant et une phraséologie terroriste, etc... »

M. Ferdinand Sarrien, 34 ans, est traité moins durement :

« Républicain modéré (nous le retrouvons radical en 1906), il pourra se faire une bonne situation à la Chambre, s'il ne se laisse pas entraîner plus loin qu'il ne l'a promis dans sa profession de foi. Parole facile, instruction solide, pas mal d'ambition, beaucoup d'activité. C'est un Ricard en herbe. »

Quant à M. Maurice Rouvier, 39 ans, député de Marseille, voici sa petite fiche :

« Radical. Marié à Mme Claude Vignon, bien connue dans le monde des lettres. C'est un grand jeune homme à barbe brune, pourvu de cheveux abondants, la tête un peu penchée, myope et Provençal. Un des plus raisonnables de son parti. Il s'occupe avec intelligence des questions d'affaires. Marseillais jusqu'au fond de l'âme, il fut fougueux au temps jadis; maintenant, il est calme, et le radical de 1871 est en train de tourner au centre gauche en 1876. »

Notons, pour finir, que Victor Hugo était sénateur de la Seine en 1876, et que mon petit manuel politique le juge comme suit :

« Ancien poète, ancien pair de France, ancien exilé.

« Opinions : légitimiste en 1829, orléaniste en 1830, bonapartiste en 1840, républicain en 1848, bonapartiste en 1851, radical en 1871. »

Perno Gomez.

LA MORT



— Pourquoi vieillir si vite, se disait Durand, l'heureux commerçant. La mort me guette peut-être, à l'heure actuelle. Je suis riche, je veux lutter contre elle !



Il s'entendit avec un vaurien, lui promettant la fortune s'il arrivait à tuer la Mort.



Celle-ci, au dire d'un médecin, devait rendre visite à la femme d'un de ses camarades. « Je sais où la rencontrer, se dit le gredin ».



Et il se posta sur le chemin que la Mort devait prendre pour se rendre au logis de son camarade et la tua. Ou plutôt il crut l'avoir tuée.



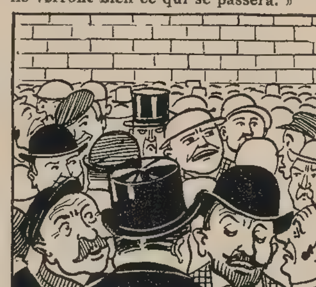
La Mort n'avait jamais été si bien portante. Etendue sur le trottoir, elle se dit : « Puisqu'on m'en veut, je vais faire la morte pendant quelque temps, ils verront bien ce qui se passera. »



Alors les gens âgés ne mouraient plus et le brave commerçant Durand était content.



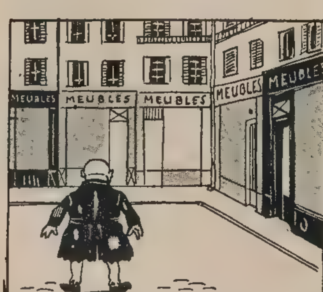
Mais les enfants naissaient, malgré cela, comme par le passé, si bien qu'à un moment donné...



... il y avait tellement de monde sur la surface de la terre qu'on ne pouvait plus bouger. La situation ressemblait à celle des sardines dans une boîte ou des gens dans le Métropolitain.



Il y avait beaucoup de misère, les places étaient encombrées. Une guerre civile s'en suivit pour faire des vides et de la place, mais, hélas ! les gens ne mouraient pas.



Durand, le marchand de meubles, dont les affaires avaient toujours très bien marché, était ruiné par la concurrence. Il avait bien trente concurrents dans son quartier.



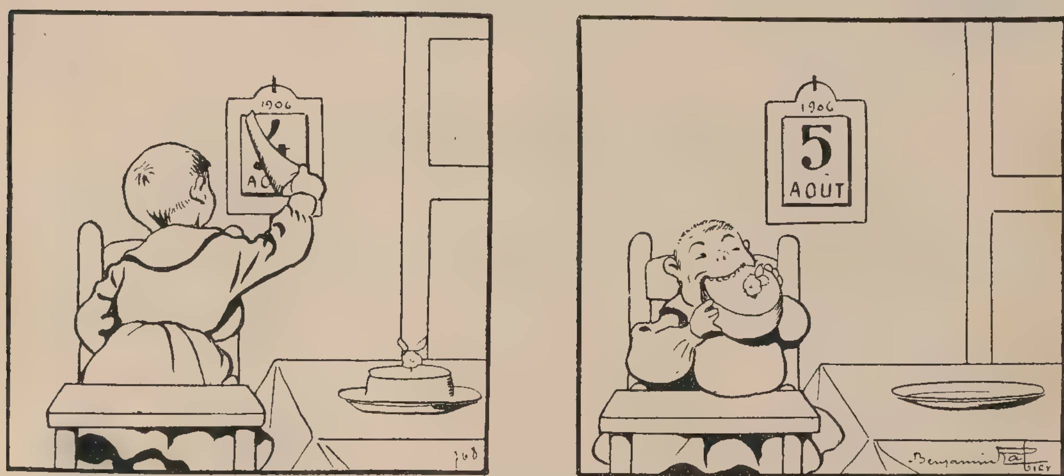
Perclus de douleurs et souffrant continuellement, il résolut de se pendre, mais la corde cassa : « Ah ! se disait-il, si je n'avais pas fait tuer la Mort, elle viendrait me visiter maintenant. »



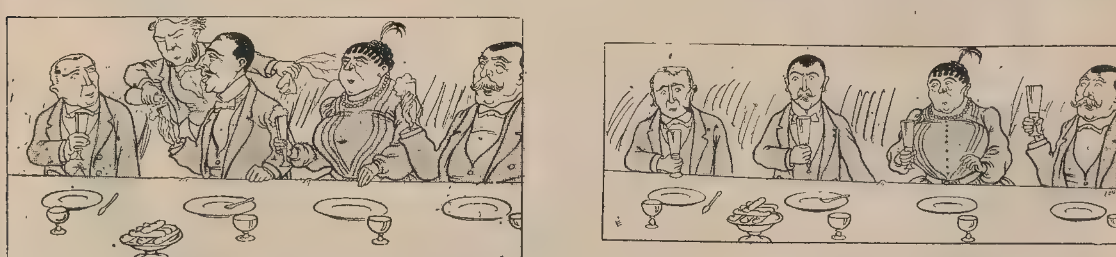
— Me voici, dit une voix, je n'étais pas morte. J'ai voulu montrer à toi et à tes concitoyens que tout est utile sur la terre, même la Mort.



— Tu vois ce gâteau, n'y touche pas aujourd'hui, c'est pour ton dessert de demain que je l'ai acheté.



POUR TOURNER LA DIFFICULTÉ



REPAS DE NOCES AU CHAMPAGNE, UNE BOUTEILLE POUR VINGT PERSONNES

— Ah! messieurs, contemplons avant de boire cette liqueur enchanteresse qui contient cette chose merveilleuse...

... l'illusion.



CE QUE L'ON PENSE DU POÈTE...

MADAME. — Tenez, monsieur Gustave, regardez notre cher poète en admiration devant ces belles roses. Je suis sûre qu'en ce moment il trouve le sujet d'un charmant sonnet dont nous aurons la primeur.

... ET CE QUE PENSE LE POÈTE

LE POÈTE. — Crénom! Quand donc viendra le jour où, dans les cafés, on nous servira de pareils verres à absinthe!

DE NOS LECTEURS

Les dictons populaires

« Le peuple a ses dictons, ses oracles de bon sens », a dit François de Neufchâteau.

Et, à parler franc, les dictons, sagesse du peuple, sont souvent plus judicieux et plus logiques que les proverbes, sagesse des nations.

Ceux-là, en effet, sont basés sur des généralités vagues, tandis que ceux-là s'appuient sur des observations facilement contrôlables, puisqu'ils portent sur la pluie, le vent, les lunaisons, les orages, la vie animale et végétale.

La plupart des dictons sont en vers, sans doute pour être mieux retenus.

En voici quelques-uns consacrés à la saison des frimas :

A la fête de la Chandeleur
Les jours croissent de plus d'une heure
Et le froid pique avec douleur.

A la Saint-Vincent
L'hiver monte ou descend.

Hiver trop beau,
Eté sans eau.

Au printemps, on prophétise :

Mars aride,
Avril humide,
Mai froid et pluvieux
Présagent l'an fructueux.

Ou encore :

Avril et mai de l'année
Font la destinée.

Refrains d'été :

S'il pleut à la Saint-Médard
Il pleut quarante jours plus tard,
A moins que la Saint-Barnabé
Ne raccommode ce qui est gâté.

Quand il pleut en août,
Il pleut miel et moût.

Refrain d'automne :

En septembre et vendanges,
Il n'y a fêtes ni dimanches.

M. Maurice Reclus compare, dans *la Nature*, les dictons français aux dictons étrangers.

Le plus souvent, l'analogie est frappante.

Ainsi, nous disons :

Mi-janvier,
Mi-pailler.

Ce qui signifie que les réserves de l'année sont à moitié épuisées.

Eh bien! les Allemands font à peu près la même constatation :

Peter halbfütter
(Pierre mi-fourrage)

Et les Italiens nous offrent cette traduction littérale :

A mezzo Gennaro, mezza paglia.

Au printemps, nous recommandons :

En avril,
Ne quitte pas un fil.
Au mois de mai,
Quitte ce qui te plaît.

En Russie, où le froid est plus tenace, le paysan dit :

Avant la Pentecôte,
Ne quitte point ton manteau.

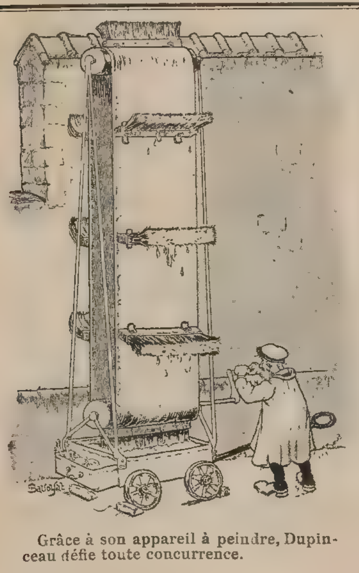
Et l'Allemand s'exprime de la sorte :

Der bauer nach der alten art
Tragt den pelz bis Himmelfart.

(Le paysan, selon l'antique usage, reste couvert jusqu'à l'Ascension.)

N'est-ce pas que les peuples semblent s'être donné le mot pour consigner, en termes presque identiques, les mêmes observations, si vraies dans leur naïve simplicité ?

J. Y.



Grâce à son appareil à peindre, Dupinceau défie toute concurrence.

Le « Deibler » grec.

En Grèce, comme en France, la peine de mort est assez souvent prononcée, mais, pendant fort longtemps, il fut impossible de faire accepter à un Grec, si misérable fût-il, la lugubre fonction de bourreau.

Au bout d'un certain temps cependant, on parvint à surmonter cette difficulté en mettant un prisonnier dans l'obligation de choisir entre sa propre mort et l'acceptation de l'emploi d'exécuteur permanent des hautes œuvres.

Depuis sa « nomination » à cet emploi, cet homme vit dans une vieille tour située dans un îlot, en vue du port de Nauplie.

Chaque jour, un matelot lui porte les provisions qui sont nécessaires à sa subsistance, sans jamais échanger avec lui la moindre parole.

Deux fois par an, un bateau à vapeur vient le prendre avec ses instruments de supplice pour le conduire au lieu d'exécution. Ce sont là ses seules sorties.

On voit qu'en Grèce — comme partout d'ailleurs — le métier manque plutôt d'agrément.

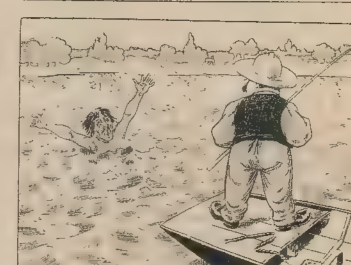
GINETTE.

L'esprit de la foule.

Le Cri de Paris nous conte ce très amusant écho des récentes élections législatives.

La scène se passe dans le premier arrondissement de Paris, où deux candidats étaient en présence : M. Maurice Barrès, homme de lettres, et M. Alexis Muzet, marchand de cheveux.

Quand fut proclamé, à la mairie du Louvre, le résultat du scrutin qui déclarait élu M. Bar-



— Je me noie! au secours! jetez-moi une corde!



— Une corde ?... voilà!

rès, des acclamations contradictoires s'élevèrent de la foule : « Vive Barrès ! à bas Muzet !... Vive Muzet ! à bas Barrès ! »

Cependant une voix de stentor, propriété exclusive d'un garçon boucher, dominait toutes les autres. Et cette voix ordonnait :

— Allons conspuer Muzet à sa « permanence ! »

Suivi d'une bande de gamins, le garçon boucher se dirigea vers la rue du Bouloi. Là, ils conspuèrent copieusement Muzet ; puis ils se rendirent au domicile du candidat malheureux où ils recommencèrent leur peu courtoise sérénade.

Où aller ? ensuite.

— A sa statue ! hurla le garçon boucher.

En une galopade effrénée, la petite troupe, grossie en route de tous les flâneurs, se rua vers la place du Théâtre-Français.

Et ce fut, pendant dix bonnes minutes, devant la statue de l'auteur de *Rolla*, un charivari infernal, une tempête de cris :

— A bas Muzet !... Conspuez Muzet !

Dans leur ignorance de l'orthographe des noms propres, les enragés manifestants avaient confondu le poète avec le marchand de cheveux.

J.

Définitions

FOLIE : *Remue-méninges.*
QUEUE DU DIABLE : *L'exerciseur du pauvre.*
FONCTION ADMINISTRATIVE : *La sieste au beurre.*
DÉGOUT : *Le cric du cœur.*
CHAT : *Trouble-faite.*
PETIT DÉJEUNER : *Lait, tasse et... moi,*
DÉVEINE : *La fermeture de la chance.*
SPIRITISME : *L'impôt sur le revenant.*

Michel LANNIER.

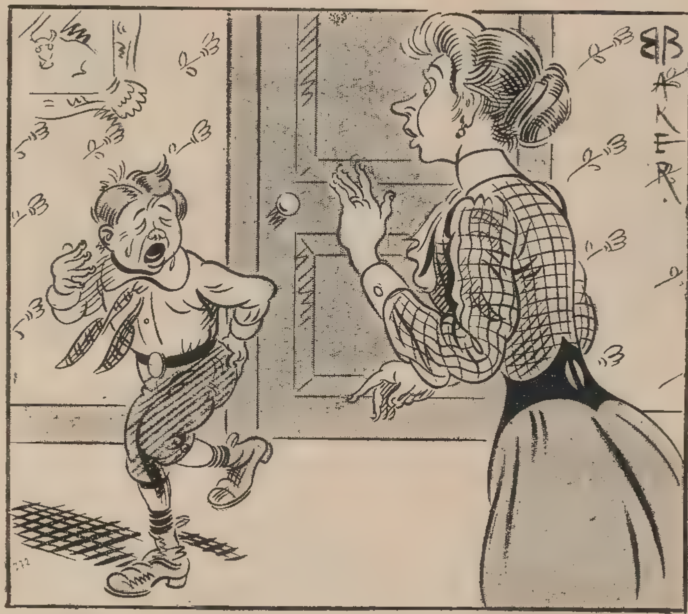
L'origine de la guillotine.

On a récemment découvert, dans une plaquette imprimée en 1549 par un xylographe de Wittenberg, G. Rawen, un document qui semblerait décisif sur la naissance de la guillotine. Elle serait d'invention romaine.

L'histoire des douze apôtres, de Jehan Pollicarius, paraît du moins l'établir. Ce livre contient douze gravures sur bois, dans la manière d'Arbert Dürer, représentant chacune la mort d'un apôtre. Or, la légende de la douzième mentionne que saint Mathieu fut *décapité par une hache à chute, selon la mode romaine*. Et l'instrument représenté figure une guillotine à montants verticaux. Le couperet est transversal au lieu d'être oblique comme dans l'appareil familier à M. Deibler. A côté, l'on aperçoit le « bourrel » dégageant l'appareil tranchant à l'aide d'une corde.

N'est-il point vraisemblable que le docteur Guillotin se soit inspiré de cette gravure pour édifier sa sinistre machine ? La chose serait curieuse à établir, la question ne manquant pas, en somme, d'intéresser beaucoup de chercheurs et... beaucoup de têtes.

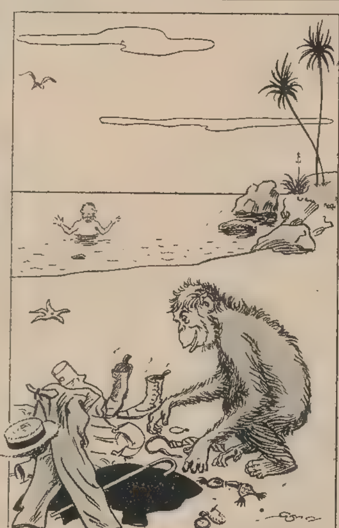
A. S.



— Pourquoi pleures-tu ? Mimi.
— Papa s'est donné un coup de marteau sur le doigt
— Cher enfant, il ne faut pas pleurer pour ça ! Voyons... pourquoi n'en ris-tu pas ?
— Mais justement, maman, j'ai eu le tort d'en rire.



Le singe est l'animal qui ressemble le plus à l'homme.



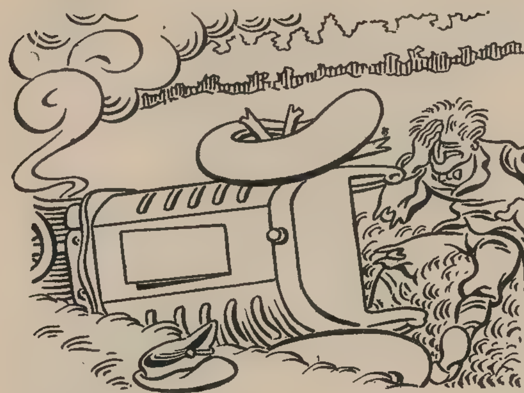
Ce qui le distingue de ce dernier, c'est son mépris pour l'argent.



Et ceci n'est pas à l'avantage de l'homme.

VITESSE

Faire vite, voilà la loi qui tend de plus en plus à régir le monde.



Nous avons actuellement un genre de locomotion qui synthétise admirablement cette loi, et qui, en même temps, en fait on ne peut mieux ressortir les inconvénients.



Car il y a des inconvénients, et au chirurgien trop pressé qui proclame que le Temps, c'est de l'argent, le monsieur qui voit son ventre transformé en réticule, pourrait fort bien opposer la maxime : « Hâte-toi lentement ».



Nous l'éprouvons, ce vertige de la vitesse, au moment de nous marier, et quelquefois, ce n'est pas une avance.



Nous établissons même des records à qui fera fortune le plus vite, mais voyez, il est des arrivistes qu'on empêche d'arriver au moment de partir.



Et puis, il ne faudrait pas croire que la folie de la vitesse vous lâche comme ça, car vous pouvez très bien continuer à aller trop vite, même après être arrivé.



Enfin, il y a quelque chose de plus embêtant : ce sont les personnes qui veulent communiquer leur contagion de vitesse aux réformes sociales elles-mêmes, et, pour ce, ils emploient quelquefois des moyens plutôt discutables.

LA MODE A DU BON



Snobinet est désolé. Il doit dîner en ville et ses chaussures sont pleines de poussière. Comment faire, car il est très tard !



La jambe gauche croisée sur la droite, il réfléchit. Mais son attention est distraite par le passage d'une jolie personne.



La jambe droite croisée maintenant sur la gauche, il réfléchit de nouveau, mais de nouveau son attention est détournée de son sujet.



Oh! stupeur, les bottines de Snobinet reluisent comme des escarboucles. Et Snobinet court à son dîner, en bénissant les modes féminines avec leurs balayeuses.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Les imprimeurs ont beaucoup fait parler d'eux, ces temps-ci. Aussi bien, n'est-il pas inopportun de rappeler que la première imprimerie, à Paris, remonte à 1470; elle se trouvait à la Sorbonne, sous la direction de Pierre et Ulrich Gering et autres, jusqu'aux Etienne.

— Il résulte d'expériences faites à l'Observatoire de Moscou que la lumière solaire équivaut à celle que nous enverraient *17 milliards* d'étoiles de la grandeur de Sirius. On sait que Sirius est la plus lumineuse des étoiles qui brillent dans notre hémisphère.

— La richesse publique de la France est évaluée à environ deux cents milliards.

— L'origine du mot candidat remonte à la plus haute antiquité. A Rome, les prétendants qui se présentaient aux suffrages du peuple avaient coutume de revêtir une toge blanche (candida). Plutarque nous révèle qu'ils ne portaient pas de tunique afin d'éviter tout soupçon qu'ils y cachassent de l'argent pour acheter les suffrages.

— Une statistique ordonnée par la recette principale des postes a révélé — chose curieuse — que sur vingt-cinq lettres on en comptait une en moyenne qui revêtait l'ancienne taxe postale, un mois après la réduction du tarif.

— Sous la Restauration, le préfet Chabrol fit beaucoup pour la salubrité de Paris en élargissant les rues et les places. Pour la première fois, ces voies furent munies de trottoirs.

— On a calculé qu'il faudrait 428 jours à un solide marcheur — à la condition qu'il ne prenne pas une minute de repos — pour faire le tour de la terre. Une automobile mettrait 40 jours; un son, 32 heures 1/2; un boulet de canon, 21 heures 3/4. L'électricité passant dans un fil de cuivre accomplirait ce formidable circuit en un peu moins d'un dixième de seconde.

— L'homme et le cheval sautent sensiblement la même distance, que ce soit en longueur ou en hauteur. Le chien de forte taille les égale l'un et l'autre. Les records sont, pour le cheval, 2 m. 33 en hauteur et 7 m. 63 en longueur. Ils sont, pour l'homme, de 2 m. 04 en hauteur et 9 m. 02 en longueur.

— A bord, les émigrants sont installés dans des conditions toujours hygiéniques lorsqu'on les dirige sur les Etats-Unis. Les Compagnies de navigation sont, d'ailleurs, intéressées à maintenir un bon état sanitaire. En effet, les passagers qui débarquent malades sont envoyés à l'hôpital aux frais de la Compagnie qui les a amenés et ce, à raison d'un dollar par jour.

— Les premiers habitants de Paris étaient, dit-on, des fugitifs Belges chassés de leur pays par la misère. Ils obtinrent des Sénonais (habitants de Sens) l'autorisation d'habiter les bords de la Seine, entre Melun et Saint-Germain-en-Laye. C'est de ce voisinage des Sénonais que leur vient le nom de *Parises* (Parisiens), qui signifiait habitants des frontières.

— Au dernier tirage au sort, il s'est encore trouvé dans le département de la Seine 106 jeunes gens, dont 99 à Paris et 7 dans la banlieue, qui ne savaient ni lire ni écrire.

— A Orlamunde (duché de Saxe-Altenbourg), l'entrée des cafés et débits est interdite à tout contribuable qui n'a pas payé ses impôts dans le délai légal. Cette mesure de sobriété coercitive existe depuis longtemps en Suisse, tout particulièrement dans le canton de Berne.

A. S.



UN CAS OU LE VÉGÉTARISME S'IMPOSE

L'Anthropophage. — Vous êtes médecin? Ah! ça tombe bien, je suis malade; dites-moi donc ce qui pourrait me guérir?

Le Médecin. — Oh! oh! votre état est grave! le végétarisme seul peut vous guérir.

PETITE CORRESPONDANCE

Jonas. — Il y a un peu de vrai et beaucoup de mystification.
M. Halle-Halle. — C'est juste, nous étudierons ce point.
H. C. — Président : six cent mille francs et autant d'indemnité. Ministre : soixante mille, sans distinction de portefeuille.
M. Cerram. — Il n'y a guère d'autre moyen que d'en prendre l'habitude.
Français habitant Genève. — Non, il est indispensable d'avoir le roi.
Jean Ri. — Il faut faire fondre les rouleaux.
M. Ranairely. — On ne doit les nettoyer qu'à l'eau et au savon; autrement, on leur enlève une partie de leur valeur.



— Vous savez, belle-maman, à Paris ce n'est pas comme dans votre village. Ici, on ne sort pas en cheveux!

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Délivrance par les Bureaux-Succursales de la Cie P.-L.-M. de :

Billets simples. Billets d'aller et retour. Billets pris à l'avance.

Les Bureaux-succursales de la Compagnie, à Paris, délivrent, pour toutes les gares de son réseau, des billets simples (plein tarif, demi-tarif, tarif militaire) et des billets d'aller et retour de toutes classes.

Ces Bureaux-succursales sont situés :

Rue Saint-Lazarre, 88.
Rue des Petites-Ecuries, 11.
Rue de Rambuteau, 6.
Rue de Rennes, 45.
Rue Saint-Martin, 252.
Place de la République, 16.
Rue Sainte-Anne, 6.
Rue Tiquetonne, 64.

Ils délivrent également, et à l'avance, par séries de 20, avec une reduction de 10 0/0 sur le prix ordinaire des places, des billets de première, deuxième et troisième classes pour les gares de la banlieue de Paris situées jusqu'à Fontainebleau et Corbeil inclusivement. Ces billets peuvent être utilisés dans les deux sens (aller ou retour).

12e ANNÉE - N° 27. 10 Centimes 8 JUILLET 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA REVANCHE DU COCHER, par Benjamin RABIER.



LE CHAUFFEUR. — Je suis déshonoré!

Le Bulletin d'Arsène Canuche

Arsène Canuche déambulait, la mort dans l'âme, à travers les rues de Saint-Martin, sa ville natale. Il se voyait parvenu, au seuil de la cinquantaine, avec, pour tout avoir, la misérable somme de quatre francs soixante quinze centimes, et il songeait, mélancolique, qu'il ne pourrait pas de sitôt vivre uniquement de ses rentes. L'avenir ne lui apparaissait point précisément sous de riantes couleurs. Bien au contraire. Longtemps encore, il lui faudrait trimer de son dur métier de ramasseur de mégots, et connaître les affres de la noire misère.

— Ça ne peut pas durer, ça ne peut pas durer, soliloquait-il en marchant On est aujourd'hui dimanche et j'ai même pas une thune en



Sûrement que ça ne peut pas durer ! Faut que j'me sorte de la panade !...

poche. Après-demain, j'aurai pus un radis!... Sûrement que ça ne peut pas durer!... Faut que j'me sorte de la panade !...

Arsène Canuche, on le voit, affectionnait particulièrement le rude langage des hommes du peuple...

Comme il passait devant la mairie, la vue d'affiches multicolores, placardées un peu partout sur les murs, lui rappela soudain que la période électorale battait son plein, et que, le dimanche suivant, les habitants de Saint-Martin seraient appelés à choisir leur mandataire à la Chambre des Députés.

Par désœuvrement et aussi par curiosité, — curiosité très légitime puisqu'il jouissait de la plénitude de ses droits civiques, — Canuche s'approcha.

Sur de hauts panneaux s'étageaient bleues, rouges, vertes ou jaunes, les professions de foi des candidats. Canuche les lut attentivement. Ces messieurs — comme il est de règle en pareilles circonstances, — ne manquaient point de promettre beaucoup, quitte à tenir peu, dans la suite. Ils se déclaraient tous prêts à apporter une foule d'améliorations aux lois existantes et aux actuelles institutions sociales. L'un d'eux allait même plus loin : il se faisait fort, si ses concitoyens l'envoyaient siéger au Palais-Bourbon, d'obtenir, à bref délai, l'extinction complète du paupérisme après neuf heures du soir. Pour l'instant, ses moyens ne lui permettaient pas de soulager les misères les plus noirâtres, car il était socialiste, et, partant, très peu argenté.

Canuche éprouva bien une petite désillusion en terminant la lecture du factum de ce « candidat ouvrier. » Les premières phrases, en effet, lui avaient fait espérer un prompt moyen de se sortir personnellement d'embarras. La dernière le fit cruellement déchanter. Il se promit, néanmoins, d'aller trouver, le cas échéant, cet homme si sympathique à son prochain, et d'en tirer quelque menue monnaie. Sur un calepin demi-crasseux, il prit soin de noter l'adresse exacte dudit candidat, et aussi, — par la même occasion, — celle de messieurs ses concurrents...

* * *

Comme il allait poursuivre sa route, Canuche aperçut une affiche qui venait d'être collée l'instant d'auparavant. Il y jeta négligemment les yeux, et, soudain intéressé, la lut. C'était un appel émanant d'une certaine « *Ligue française pour la liberté du vote, l'indépendance de l'électeur et la protection du citoyen.* » Il était conçu en ces termes :

« *Citoyens,*

« *Dans quelques jours, vous allez être appelés à élire vos mandataires au Parlement. Parmi vous, il en est qui, d'ores et déjà, ont une préférence plus ou moins marquée pour tel ou tel candidat. D'autres, au contraire, ne choisiront leur élu qu'au moment du scrutin. Quoi qu'il en soit, souvenez-vous qu'en ce jour solennel de consultation nationale, le peuple est souverain! Vos droits sont imprescriptibles! Vous devez donc disposer de votre voix avec une entière liberté et ne vous laisser influencer que par votre conscience!*

Citoyens, ne l'oubliez pas : VOTRE VOTE N'APPARTIENT QU'A VOUS ! ! !... »

Suivaient les signatures des membres du bureau de la Ligue, personnes très honorables, parmi lesquelles se trouvaient un général en retraite, deux pharmaciens de première classe, un officier d'académie, un pédicure, un ancien bonnetier, et le président du Syndicat des marchands de marrons de la rue Basse-du-Mail.

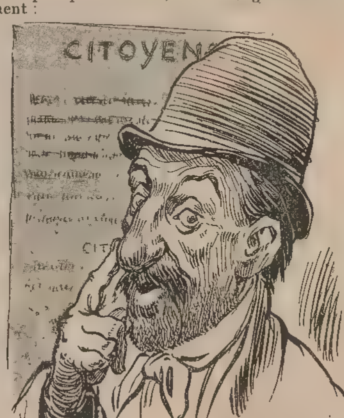
La signature de ces gens de bien donnait audit appel une valeur des plus considérables. Ainsi le jugea Canuche. Il relut le manifeste de la « *Ligue française pour la liberté du vote, l'indépendance de l'électeur et la protection du citoyen* », et fut d'avis qu'il s'inspirait des principes immortels de la Sagesse des Nations. La dernière phrase surtout le frappa :

« *Citoyens, ne l'oubliez pas :* VOTRE VOTE N'APPARTIENT QU'A VOUS ! ! !... »

Il murmura :

— C'est vrai, tout de même ! Mon vote n'appartient qu'à moi !

Et, presque aussitôt, il s'interrogea mentalement :



Une idée lumineuse lui germa séance tenante dans le cerveau.

— Je peux donc en faire ce que je veux ? Une voix intérieure, — celle de sa conscience sans doute, lui répondit, affirmative :

— Oui, mon vieux !...

Canuche était un homme intelligent. Une idée lumineuse lui germa, séance tenante, dans le cerveau : celle de tirer un profit pécuniaire de son bulletin de vote, en le vendant.

Partant de ce principe que les députés sont des commerçants comme les autres puisqu'ils promettent de consacrer leur activité aux affaires du pays en échange d'une quotidienne indemnité de vingt-cinq francs, le ramasseur de mégots en induisit ceci :

1° Les candidats espérant tous devenir députés (par conséquent commerçants), ce sont leurs professions de foi qui constituent leur publicité ;

2° Plus un candidat fait poser d'affiches, plus il a de chances d'être élu ;

3° Donc, en matière commerciale, la publicité joue un rôle décisif.

Malheureusement — ainsi qu'on l'a vu plus haut, — l'argent manquait à Canuche, et il n'avait pas le moindre crédit chez les imprimeurs. Il lui était donc impossible d'annoncer par voie d'affiches que son bulletin de vote était à vendre. Il lui fallait trouver un autre moyen. Comme il était intelligent, il le trouva sans peine...

* * *

Le premier soin du ramasseur de mégots, en rentrant *at home*, fut de rédiger la lettre suivante :

« *Monsieur le candidat,*

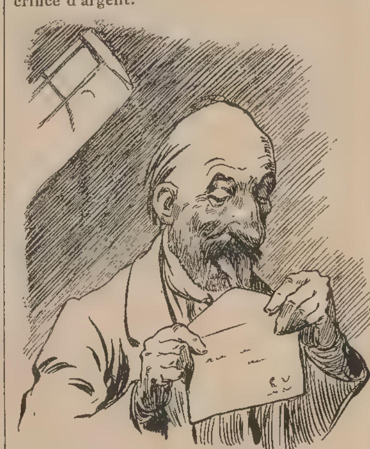
« *J'ai l'honneur de vous informer qu'il sera procédé, après-demain mardi, à deux heures de relevée, à mon domicile, 44, rue des Clous-Pointus, et par mes soins, à l'adjudication du bulletin de vote que je déposerai dans l'urne, dimanche prochain, en vue de l'élection législative à laquelle vous êtes candidat.*

« *Mise à prix :* CENT FRANCS.

« *Dans l'espoir que cette proposition vous intéressera, je vous prie d'agréer, etc., etc...* »

Il data sa lettre et la signa orgueilleusement : « ARSÈNE CAMUCHE, *membre du Suffrage Universel.* »

Après quoi, il la relut et la proclama un pur chef-d'œuvre. Rien n'y manquait, en effet. En termes mesurés, il proposait au « plus offrant et dernier enchérisseur », comme on dit, un objet qui lui appartenait en propre. La mise à prix était de cent francs. C'était, aux yeux de Canuche, une somme minima coquette, mais quoi ! de même que, pour le bon roi Henri IV, Paris valait bien une messe, de même l'acquisition régulière et certaine d'un bulletin de vote par un candidat à la députation compensait amplement, pour ce dernier, un petit sacrifice d'argent.



Satisfait, cette fois... Canuche cacheta sans hésiter ses plis...

Canuche calligraphia ensuite sa missive en autant d'exemplaires qu'il y avait de concur-

rents en présence. Il allait fermer ses circulaires, quand la pensée lui vint, pour simplifier les formes de la vente, d'ajouter le *post-scriptum* suivant :

« On traitera à l'amiable avant l'adjudication s'il est fait des offres suffisantes. »

Satisfait cette fois des préliminaires d'une opération qu'il pressentait devoir être des plus rémunératrices, Canuche cacheta sans hésiter ses plis, et, s'étant rendu au bureau de poste voisin, les confia, affranchis, aux soins vigilants de l'honorable receveur...

*
* *

Pendant deux jours et deux nuits, Arsène Canuche nagea littéralement dans la joie. Il se voyait, par avance, possesseur d'une somme rondelette qui lui permettrait de couler désormais une heureuse vieillesse. Parfois, il se prenait à espérer que la vente de son bulletin lui rapporterait de quoi pouvoir acheter une métairie et une vigne. Il cultiverait lui-même ses terres, il aurait des poules et des lapins, il irait vendre au marché les produits de son petit domaine. Ainsi, il accroîtrait son capital, à tel point qu'en trois ans, il l'aurait certainement triplé. S'il avait su le latin, il se serait sans doute approprié la devise de M. le surintendant Foucquet : *« Quô non ascendam?... »* Mais il ne savait pas le latin...

Hélas! hélas! Pauvre Canuche! Il aurait dû se rappeler la fable de Perrette et du pot au lait, car une cruelle désillusion l'attendait.

Non seulement aucun des candidats à la députation ne se présenta le mardi à l'heure fixée pour l'adjudication, mais encore aucun d'eux ne daigna répondre à la lettre du ramasseur de mégots. Ce dernier eut, d'ailleurs, quelques jours plus tard, la clé de ce silence qu'il jugeait sévèrement.

Ayant rencontré un de ses amis dans la rue, il ne put s'empêcher de lui faire part de sa déconvenue.

— Si tu n'as pas réussi, lui répondit son interlocuteur, c'est parce que tu t'y es mal pris. Moi qui te parle, j'ai vendu hier ma voix au



... mais je me suis bien gardé, par exemple, d'en informer qui que ce fût.

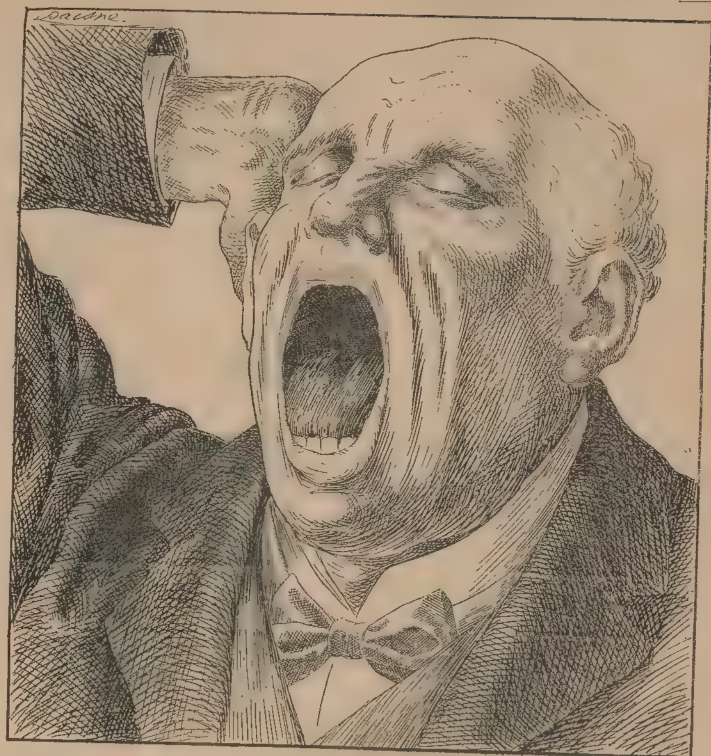
candidat conservateur, moyennant la somme de cinquante francs. Mais je me suis bien gardé, par exemple, d'en informer qui que ce fût! Le commerce des bulletins de vote, en effet, demande à être exercé d'une façon absolument clandestine... Ce qui te prouve, mon cher Canuche, que tous les commerces n'ont pas besoin de publicité, et qu'il est des transactions pour lesquelles la réclame la plus modeste est un sérieux inconvénient!...

Henri JOUSSET.

NOS BONS AVOUÉS

LE PÈRE COLAS. — Les trois procès que j'ai intentés à mes voisins, sur vos conseils, m'ont complètement ruiné. Tous frais payés, il ne me restera, pour tout potage, que cinq cents francs.

L'AVOUÉ. — Heu! ça suffira pour en faire encore un petit.



PASSE-TEMPS

Combien de temps pourrez-vous regarder cette gravure sans bâiller?

AVIS

On trouvera plus loin le commencement de l'intéressant roman en images dont nous avons annoncé la publication et qui a pour titre : **Sous les Manguiers.**

Ce roman, dû à la plume autorisée de **M. Georges DESROCHES** *et illustré par le maître dessinateur* **Lubin de BEAUVAIS**, *se déroule en une action alerte et dans un cadre géographiquement et historiquement vrai.*

Pêle-Mêle Causette

J'ai soumis, il y a peu de temps, une question à la sagacité de mes lecteurs. Ils n'ont pas manqué, cette fois encore, de répondre à mon appel.

Il s'agissait de déterminer si, en théorie, le droit de grève émane d'un principe de vraie justice sociale.

Il n'est pas discutable qu'un individu, pris isolément, a le droit strict de quitter le travail si telle est sa volonté.

Ma question avait trait au chômage concerté d'une corporation. Il faut considérer, en effet, que la grève d'une catégorie de travailleurs entraîne malgré eux, à la grève, d'autres travailleurs Ceux-ci peuvent n'avoir aucun motif de suspendre leur activité professionnelle. Ils sont condamnés à l'inaction malgré eux.

Une grève de maçons met à pied tous les ouvriers du bâtiment, qu'ils soient charpentiers, peintres ou serruriers.

Que ces charpentiers, ces peintres et ces serruriers vivent en parfaite intelligence avec leurs employeurs, il leur faut abandonner quand même l'atelier.

La grève constitue donc, pour les neutres, un acte d'arbitraire et de violence.

Comment respecter, en ces matières, la liberté des intéressés et celle des neutres?

Le problème posé ainsi est bien difficile à résoudre. Je ne m'étais pas trompé en l'affirmant.

Tous mes correspondants sont d'accord pour reconnaître le côté injuste des grèves corporatives. Cette unanimité met en lumière l'erreur d'une conception trop répandue, à savoir que la grève constitue un droit naturel et indiscutable.

Mais si le défaut apparaît nettement à tous les yeux des penseurs, le remède reste enveloppé de brume.

Les uns, c'est la majorité, préconisent l'arbitrage obligatoire entre patrons et ouvriers, et cela avec sanction pénale pour qui ne se soumettrait pas à la décision arbitrale.

Je ne crois pas que ce soit la solution du problème.

Admettons, en effet, qu'un arbitrage condamne l'employé à reprendre son outil,

peut-on, sans attenter à la liberté, l'y contraindre ? Et, puisqu'il ne saurait être question d'une servitude pécuniaire, serait-il admissible d'envoyer en prison un ouvrier refusant de travailler ? Cela me paraît impossible.

D'autres lecteurs proposent de considérer les grèves comme des actes de collusion. Ils reconnaissent à l'ouvrier le droit de chômer, mais non celui de se concerter avec ses collègues pour abandonner collectivement le travail. Ils reconnaissent de même aux patrons le droit de congédier leur personnel, mais non celui de s'entendre pour instituer un *lock-out*.

En d'autres termes, ils nient la légalité des syndicats.

Ceux-là raisonnent en vrais individualistes. Les syndicats ne sont, en effet, que des collectivités partielles. Ils procèdent de la théorie socialiste.

Les malentendus de notre régime parlementaire ont jeté un tel trouble dans l'esprit des partis, que ce sont les prétendus partisans de la liberté individuelle qui ont créé le mouvement syndical, alors que ce principe ressort du collectivisme.

Plusieurs correspondants estiment que les meneurs, ceux qui fomentent la grève et en vivent, devraient être seuls frappés, mais cela rigoureusement, car ce sont eux qui professent l'intimidation, et qui, après avoir provoqué la grève, agissent sur les esprits en brandissant leur sceptre : la peur.

Voilà, en substance, les diverses manières de voir de mes nombreux correspondants.

Je ne tirerai, de cette consultation, aucune conclusion, voulant laisser à chacun le soin de se créer une conviction personnelle.

Je me contenterai donc de remercier les aimables lecteurs du *Pêle-Mêle*, toujours si empressés à mettre leur intelligence et leur savoir au service du journal.

FRED ISLY.

MALENTENDU

— Je donne un grand dîner aujourd'hui, Lucas, disait Desécus à son domestique de la campagne, et quand vous servirez à table, je vous appellerai Jasmin.

— Bien, monsieur, fit le serviteur, et comment devrai-je appeler monsieur ?

— Idiot ! dit le parvenu, avec un haussement d'épaules.

— C'est entendu, monsieur ! répond le serviteur.



AU SALON

Le peintre Chrome, exposant au Salon, fait un rapide croquis de son œuvre pour des amis.

UN GARDIEN. — Dites donc, vous, il est défendu de faire des croquis ici... à moins d'une autorisation spéciale de l'auteur. Avez-vous une autorisation spéciale de l'auteur ?



— Je n'en ai pas besoin... Je suis l'auteur du tableau que je croque... Tenez !... voilà ma carte de visite, ma carte de l'Ecole, ma carte d'exposant.

— Un instant ! vous êtes l'auteur du tableau que vous croquez, je ne le ni pas ; mais, je le répète, il faut une autorisation spéciale de l'auteur pour croquer un tableau... Avez-vous une autorisation spéciale ? L'avez-vous ?... Montrez-la-moi... Je ne connais que ça, moi... Montrez-la-moi...



— Mais...



— Vous ne l'avez pas ! Eh bien ! ayez-la, ou je vous empêche de continuer.

Et Chrome, stupéfait, dut se fabriquer séance tenante une autorisation en bonne et due forme pour avoir le droit de copier son propre tableau. Ainsi, tout était sauf, même le principe administratif.

PENSÉES

Si vous avez acheté un homme au prix auquel il s'estime lui-même et que vous le revendez, vous perdrez toujours de l'argent.

(*Proverbe américain*).

La critique de nos ennemis nous est de plus grand profit que l'éloge de nos amis.

UN ARBRE GÉANT

Certains arbres géants ont une réputation universelle ; ainsi, le figuier que tout le monde connaît à Roscoff, en Bretagne ; ainsi, le fameux chêne qui se trouve en bas du Vésuve et qui a vingt-huit mètres de circonférence. Or, ces arbres auraient l'air de vrais pygmées à côté d'un figuier du Transvaal. Cet arbre est planté non loin de la capitale de ce pays, à Prétoria. Il a même une histoire, ce qui prouve qu'il est très vieux. En effet, il y a sur les registres du district de Prétoria des témoignages de voyageurs qui émigrèrent au Transvaal après la révocation de l'édit de Nantes ; ces émigrants le mentionnent déjà comme un sujet d'étonnement.

Sa hauteur est de vingt mètres ; autrement dit, il est plus haut qu'une de nos maisons ; il a cinquante mètres de diamètre et cent soixante-dix mètres de circonférence. Il présente cette particularité assez curieuse que ses différents troncs sont assez nombreux et que ses branches, en s'inclinant vers la terre, y ont pris racine et y ont fait souche nouvelle. Ses troncs, qui sont au nombre d'une dizaine, sont distincts, mais en même temps sont fortement soudés les uns aux autres, de telle sorte qu'il ne s'agit pas d'une série d'arbres, mais bien d'un seul. Le pied principal mesure vingt-cinq mètres de circonférence.

On a discuté pour savoir l'âge de ce phénomène. Il a, d'après les naturalistes, plus de quatre cents ans.

Ce que se vendent les autographes de musiciens

Les autographes de musiciens ont de la valeur pour certains collectionneurs spéciaux ; mais on peut dire que cette valeur n'est pas en raison de la célébrité du compositeur dont elle émane. Une vente vient d'avoir lieu à Ber-



LES TROIS CONCURRENTS

Pour faire stationner les clients devant sa boutique, M. Durand a eu l'idée, un jour, de mettre à sa devanture un magnifique tableau encadré, signé d'un maître illustre, qu'il avait payé fort cher. Mais M. Durand n'eut pas de succès.

Voyant cela, M. Dupont qui tenait le même article deux pas plus loin, pria un caricaturiste renommé de lui peindre une silhouette de femme qu'il fit draper d'étoffes rares. Mais Dupont eut un succès médiocre.

Alors Dubois, troisième concurrent qui n'était pas riche et voulait mettre quelque chose quand même, fit placer une simple glace dans sa devanture, car il connaissait les faiblesses humaines. Et Dubois eut un succès fou.

lin. Pourquoi tel autographe a-t-il atteint tel prix ? Pourquoi tel autre ne s'est-il vendu que tel autre prix ? Simple question d'engouement momentané ; car à d'autres ventes, des autographes des mêmes auteurs avaient passé presque inaperçus.

Une lettre de Beethoven s'est vendue 937 francs, cela se comprend ; une lettre de Beethoven avec deux lignes de musique a atteint 1.000 francs ; cela se comprend encore. Mais un autographe de Jean-Sébastien Bach, beaucoup plus rare que ceux de Beethoven, ne s'est vendu que 775 francs. Une lettre de Bellini, 187 francs ; une toute petite lettre de Bizet, 200 francs ; trois lettres de Berlioz, 431 fr. ; une lettre de Chopin, 1.250 francs. Les manuscrits de Gluck sont rares ; mais un tout petit manuscrit musical de Gluck, daté de Vienne, 31 décembre 1769, a trouvé acquéreur à 5.000 francs. Une lettre de Haydn s'est vendue 2.137 francs ; une carte de visite du même s'est payée 102 francs. Un écrit de Mozart, 1.381 francs ; une lettre de Schubert, 2.000 fr. ; une autre lettre du même, 1.884 francs ; quatre lettres de Wagner, 1 610 francs.

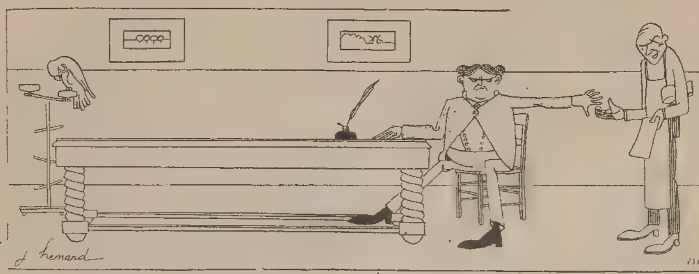
On comprend que des pièces qui atteignent ces prix-là ne peuvent être achetées que par des musées ou des bibliothèques de Conservatoires. Les particuliers qui collectionnent les autographes musicaux sont rares ; la fortune ne court pas précisément chez les musiciens. L. S.



— La mer est forte, aujourd'hui !
— J'vous crois, elle soulève ma femme qui pèse deux cent cinquante livres !...



— C'est curieux comme les odeurs vous font vivre de souvenirs ; par exemple, quand je sens ces délicieuses giroflées, je suis transporté dans le jardin de ma fiancée... près de la cascade ; c'est épatant, il me semble même entendre la cascade.



Le Concierge (*à Rockfeller, le milliardaire américain*). — Si j'osais, je me permettrais de demander à monsieur vingt francs pour aider à l'enterrement de la pauvre pianiste du sixième.

Rockfeller (*qui n'aime pas la musique*). — Voilà quarante francs, enterrez-en deux.

MUSIQUE MODERNE

Ces deux dames raffolaient de la musique ultra moderne.

Il arriva un jour, qu'elles se trouvèrent ensemble dans un concert. Chacune d'elles se mit à suivre sur son programme le récitatif du morceau que l'orchestre jouait. Toutes deux, chacune de son côté, étaient comme en extase.

— Divin! Exquis! Ravissant! Comme c'est bien ça! Est-ce rendu!

La musique, en effet, suivait le texte et le rendait avec une exactitude qui prouvait bien le génie du compositeur.

Seulement..., et c'est là un simple détail..., la première dame suivait le récitatif nº 2 : *Une Chevauchée dans le désert*; la seconde suivait le nº 4 : *Une noce en villégiature à Brives-la-Gaillarde*, et l'orchestre exécutait le nº 3 : *Un combat de gladiateurs sous Néron!*

J.

Courrier Pêle-Mêle

Cheveux blancs.

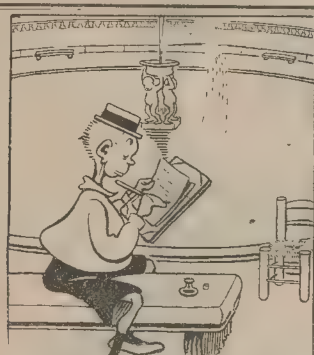
Monsieur le Directeur,

Toutes les personnes (et l'on peut dire que c'est à peu près tout le monde) qui constatent avec un certain déplaisir que leurs cheveux, un à un, se mettent à blanchir, ont pu lire dernièrement avec satisfaction la communication faite à ce sujet par le docteur Mentchikoff. Je ne répète pas les termes mêmes de cette communication qui a dû tomber sous les yeux de tous, très en résumé je répéterai seulement que le blanchiment des cheveux est dû à une cellule vivante qu'on a qualifiée du nom de chromophage et qui se complaît à dévorer la matière colorante du cheveu. Une chaleur relativement peu élevée détruit, paraît-il, cette cellule néfaste et doit, par conséquent, parer au danger qui nous menace tous, de blanchir en vieillissant. Une simple application d'un fer à repasser porté à 60 degrés environ, suffirait même à obtenir ce résultat tant désiré et si longtemps cherché.

Très bien, je ne me sens pas d'aise à cette nouvelle et me sens frémir d'espoir aussi bien pour vous tous, mes frères, que pour moi-même; mais avant de me laisser aller à une espérance peut-être un peu hâtive, j'aimerais assez à être fixé sur un point qui, peut-être, fournirait à l'explication donnée plus haut un point d'appui et une preuve assez sérieuse.

Je poserai donc à tous vos lecteurs la question suivante : « Avez-vous remarqué si les ouvriers qui ont vieilli dans les professions où l'on est exposé à une chaleur considérable ont, plus que les autres, conservé la couleur de

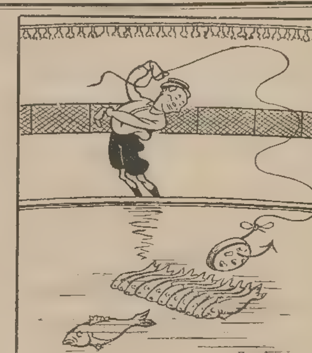
IMPRESSIONS DE VILLEGIATURE



Mon cher Toto, je t'écris en ce moment sur la plage même de X...-sur-Mer, qui est une très belle plage de sable.



Comme nous avons une mer très belle depuis plusieurs jours, j'en profite pour faire pas mal de bateau à voiles.



Je vais aussi de temps à autre à la pêche, mais pas souvent, car ces sacrés pêcheurs de l'endroit n'aiment pas beaucoup qu'on empiète sur leur terrain.



C'est aussi un de mes plaisirs favoris de faire de longues excursions, monté sur ces petits chevaux bretons si vifs.



Croirais-tu que, dans ce petit trou, on s'occupe ferme de la question des dirigeables! j'ai fait moi-même plusieurs essais.



Quelle différence entre ces mornes apéritifs de nos cafés des boulevards et ceux que je prends ici face à face avec l'immensité.



Le jeu! mon cher! moi, qui l'avais toujours eu en horreur. Eh bien! me voilà emballé aussi; d ailleurs, ici tout le monde y joue.



Nous avons eu dernièrement la bonne fortune d'aller voir, au théâtre du Casino, jouer une pièce par une troupe de Paris en tournée.



Mais je m'arrête, mon vieux, je bavarde, je bavarde, et voilà qu'un pêcheur me prévient que l'endroit où je suis pourrait devenir dangereux car la mer monte. Donc, à bientôt, et penses que je te plains de tout de mon cœur d'être obligé de rester cet été dans ton trou de province.

Ton vieux,
LÉON.

leurs cheveux». Dans certains métiers, en effet, les soixante degrés voulus pour la destruction des cellules chromophages, sont souvent atteints, et il semble donc qu'il suffise d'exercer ce métier pour être à jamais préservé des cheveux blancs.

Est-ce une réalité? Voilà le renseignement que je voudrais tenir de vos lecteurs.

Recevez, etc.

E. JULLIEN (Paris).

Morphinomanie.

Monsieur le Directeur,

Conformém nt à l'article qu'un de vos lecteurs a fait insérer dans vos colonnes, sur le moyen de guérir un morphinomane de sa funeste habitude, j'ai suivi les prescriptions données par cet aimable lecteur, point par point, dans le but de guérir un de mes parents, mais hélas! bien en vain; le patient étant arrivé à n'en plus prendre que deux centigrammes par jour, et ceci pendant six jours, la souffrance qu'il endura pendant ce temps est indescriptible; nous pensions que ce laps de temps passé, son état se serait amélioré, nous avons été convaincus du contraire, car loin de pouvoir lui supprimer complètement ce poison, nous fûmes obligés de le remettre à quatre centigrammes par jour; aussi je reste sceptique en ce qui concerne le moyen indiqué par ce lecteur, et après cette expérience, je crois que tant que la médecine ne trouvera un remède à prendre par injections hypodermiques pour combattre l'énervement produit par la suppression de la morphine, il sera impossible de guérir ce qu'on appelle un morphinomane. Si manie il y a, car d'après ce que me dit mon infortuné parent, j'en conclus que ce n'est pas une manie, mais bien une nécessité, que les nerfs du patient réclament cette morphine, comme l'estomac réclame les aliments.

Recevez, etc.

J. ROUBTECH (Lille).

Questions interpêlemêlistes

1° Quel est le poids du plus fort obus de marine?

2° Quel est le poids de la charge de poudre?

J. ROCHE (Le Puy).

La pêche étant une distraction aussi répandue qu'inoffensive, pourquoi accorde-t-on à des fermiers de pêche le droit de dépeupler les rivières en péchant à l'épervier. Ces autorisations sont-elles d'un rapport si important pour l'Etat?

PESCATOR.

Quel est, de tous les sports, celui que les médecins considèrent comme le plus favorable au développement physique et à la santé?

G. ADRIEN.

La couleuvre détruit, assure-t-on, certains animaux nuisibles dans les jardins.

La couleuvre s'apprivoise-t-elle de façon à rester dans un jardin sans chercher à s'enfuir?

J. DERVAL.

Les arbres se développent plus ou moins rapidement suivant l'essence à laquelle ils appartiennent.

Quels sont les arbres qui croissent le plus vite?

Existe-t-il un moyen d'apprécier approximativement l'âge d'un arbre?

H. TOULOUSE.



— C'est ennuyeux! Chaque fois que je suis à ce restaurant, il y a des cheveux dans la soupe

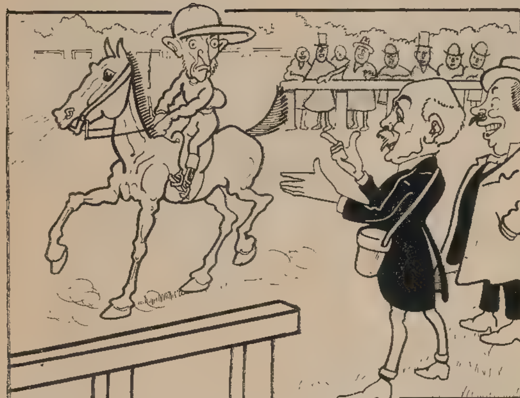


— Qu'à cela ne tienne, je vais vous raconter une histoire horrifiante... une histoire... à faire dresser les cheveux...



... ce qui vous permettra de les enlever facilement un à un.

M. CLEMENCEAU AUX COURSES



M. Clémenceau allait aux courses. Gare au jockey qui osait courir devant lui ! Le moindre écart lui amenait de la part de M. Clémenceau les interpellations les plus vibrantes.



Ses remarques étaient si vives qu'elles provoquaient les quolibets de la foule. Et plus d'un jockey, perdant contenance, tombait. Plusieurs même se cassèrent les reins.



Les pauvres cavaliers avaient beau s'ingénier à faire bien, les sarcasmes continuaient, et les jockeys se demandaient comment ils pourraient les faire cesser. Un beau jour, ils amenèrent un cheval et mirent M. Clémenceau en selle.



Et maintenant, il ne pourra plus se moquer d'eux.

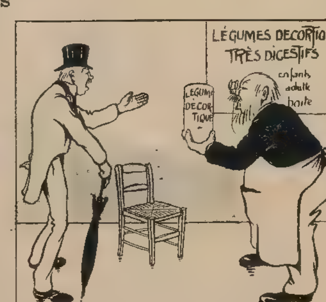
LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES



Lamalice ne pouvant vendre sa marchandise, eut une idée géniale.



Il avait un stock énorme de légumes secs.



Il fit enlever la peau indigeste et les vendit comme produit hygiénique.



HABITUDE PROFESSIONNELLE

LA DAME (*qui désire un renseignement*). — Pardon, monsieur.



LE GARÇON EPICIER. — Vous désirez, madame ?

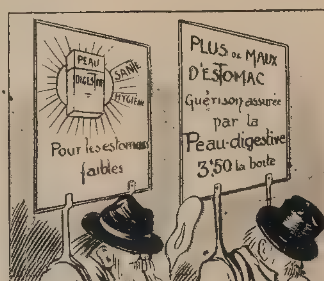
LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES. (*suite*)



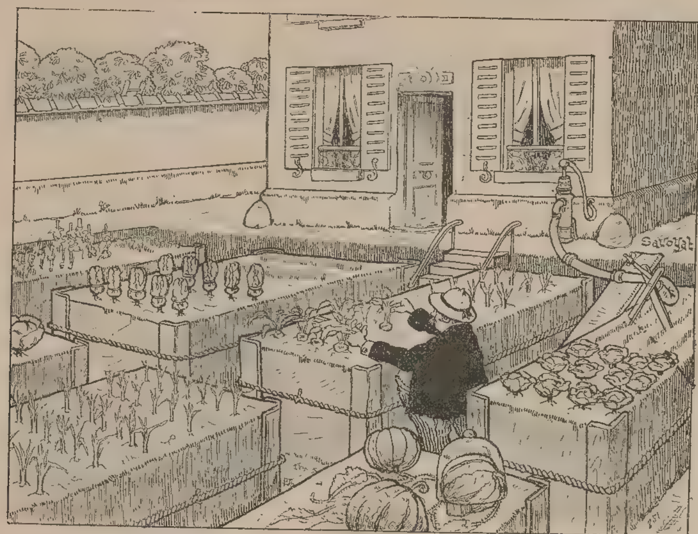
Mais, à force de décortiquer, il finit par avoir en stock beaucoup de peaux, ce qui lui suggéra une nouvelle idée.



Il pulvérisa la peau, la mit en boîtes et la vendit.



Ce qui lui fait deux produits hygiéniques au lieu d'un seul.



LES GRANDES INVENTIONS DU « PÊLE-MÊLE »

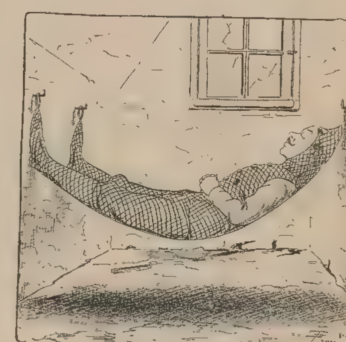
M. Leventru éprouvant de la difficulté à se baisser, a trouvé le moyen pratique de faire son jardinage sans fatigue, maintenant que dans l'administration il faut soixante ans d'âge pour la retraite. Le système de Leventru pourra rendre de grands services.



UN NOUVEAU COSTUME POUR TOURISTES

L'Aubergiste. — Je regrette, monsieur, mais toutes mes chambres sont louées. Voici tout ce qui me reste.

Le Touriste. — C'est bien, cela me suffit.



— Grâce à mon costume-hamac, je vais passer une excellente nuit.

DE NOS LECTEURS

Comment se traitent les Français.

Quand les étrangers disent du mal de notre pays, nous nous fâchons et nous considérons comme notre premier devoir de relever l'insulte qui nous est faite. Et pourtant, il est fort douteux qu'ils l'aient jamais aussi maltraité que nous-mêmes. Nous sommes allés jusqu'à mettre en proverbe les choses désagréables que nous pensons de nos compatriotes, et pas une province n'a échappé à notre humeur sarcastique.

C'est ainsi que nous disons :

« Le Lorrain, traître à Dieu et à son prochain;

« Le Normand, menteur et chicaneur;

« Le Breton, têtu;

« Le Béarnais, faux et courtois;

« Le Gascon, hâbleur;

« Le Champenois, tête de bois;

« Le Berrichon, bête comme un mouton;

« Etc., etc.

C'est ce qui faisait dire en riant à Mme de Girardin :

« Et l'on appelle cela la plus grande nation du monde! »

H. J.

La première victime de la guerre de 1870.

On avait toujours cru jusqu'ici, que le premier soldat français tué pendant la guerre franco-allemande de 1870-71 était un maréchal des logis rengagé, du nom de Pagnier.

Or, voici qu'on vient d'apprendre d'une manière certaine, que la première victime française fut un douanier, nommé Mouty, qui, dans la nuit du 23 au 24 juillet 1870, d'abord blessé, puis achevé à coups de crosse et de talon de botte par les Allemands, après qu'il eût lui-même tué plusieurs soldats prussiens et un capitaine. Moury est enterré dans le cimetière de Châteaurouge, près de Buzenville.

Des ordres vont être donnés pour qu'un monument soit élevé à sa mémoire.

Daniel Clary.

Le langage des singes

On vient de fonder, à l'Université de Chicago, une nouvelle chaire de philologie, dont le but exclusif est l'étude du langage... des singes.

Dans cette classe peu banale figurent trois ou quatre douzaines de singes, choisis parmi les espèces les plus intelligentes. Ils n'ont absolument rien à faire, si ce n'est de révéler à des professeurs patients, attentifs et dévoués, le mystère de leur idiome barbare.

Ces professeurs, — à qui, sans conteste, l'épithète d'élèves siérait mieux, — sont convaincus fermement qu'à force d'observation, leurs efforts seront couronnés d'un plein succès, et que le résultat de leur tentative ne saurait être douteux. Ils espèrent que, bientôt, on parviendra à traduire en langue écrite le langage plutôt rudimentaire de la gent simiesque.

Aurons-nous la joie de voir un jour un manuel de conversation ou un dictionnaire franco-singe? L'avenir nous le dira.

Daniel Clary.



LES MARIAGES PARISIENS

— Pourquoi regardez-vous Mlle Le Riche avec cet air accablé?

— J'ai à me décider entre elle et le suicide.

Pêle-Mêle Connaissances.

— La création de la populaire *Semeuse*, qui orne nos pièces de monnaie, ne demanda que six mois de travail au graveur Roty. Le temps pressait, on attendait son œuvre. Elle réalisa si bien l'espoir d'un ministre, que celui-ci résolut de mettre sur nos timbres-poste cet élégant symbole, dont on a le tort d'abuser un peu.

— Le clown primitif nous est venu d'Italie. Il égayait là-bas des farces très applaudies dont Arlequin, Scaramouche, Cassandre, Colombine, étaient les principaux personnages. Le clown moderne vient d'Angleterre : Footit, Chocolat, Little-Tich, en sont d'excellents représentants. Détail piquant et peu connu : chez les Anglais, tous les comiques de théâtre sont en même temps des clowns et sont capables d'exécuter tous les exercices des artistes qui ne s'exhibent que sur le tapis de feutre ou la sciure de bois des cirques.

— Il n'est pas, sur le globe terrestre, de pays où le loyer soit aussi élevé qu'à Gibraltar. La chose s'explique aisément, par le fait que la situation de cette ville lui interdit de s'étendre de quelque côté que ce soit. Seule, une étroite bande de terre est utilisable pour la construction des maisons. Aussi, le loyer d'une petite chambre est, là-bas, de 25 francs par semaine, environ 1.300 francs par an.

— Les derniers congrès du socialisme allemand ont prouvé que le parti ouvrier est un des plus aisés qui soient — politiquement, s'entend. Sa caisse de propagande est abondamment fournie par des souscriptions nombreuses et régulières. Il a des fonds de réserve comme une société capitaliste prévoyante.

— Il résulte des observations du docteur Duke, que le travail intellectuel use beaucoup moins que le travail manuel. Ce savant préconise l'activité du cerveau, auquel il suffit de donner pour repos les changements d'occupation. La parésie (paralysie incomplète) est beaucoup plus fréquente chez les travailleurs de la terre que chez les hommes d'étude.



ART ET SCIENCE

CYRANO (*qui vient d'entendre un coup de tonnerre*) :
Oh ! tonne, Jupiter ! Oh ! tonne, roi des dieux,
Fais crépiter la foudre, illumine les cieux...
. . . .
Mais je crains de vous ennuyer, mademoiselle !

LA DEMOISELLE (*qui connaît la physique*). — Oh ! non, monsieur, au contraire, continuez ! (*A part.*) L'électricité tombe toujours sur les pointes. Tant qu'il aura le nez en l'air je serai à l'abri.

— Beaucoup de personnes tolèrent difficilement le violent parfum du musc. En maints pays, en Norvège, par exemple, on abuse littéralement de cette substance odorante pour la préparation des aliments.

— La population française dépense, chaque année, 95 millions de francs pour les journaux et publications périodiques, soit une moyenne de 2 fr. 50 par habitant.

— L'institution des médecins publics exista dès la plus haute antiquité en Egypte, où chacun, dans les expéditions militaires ou en voyage, recevait gratuitement les soins que réclamait son état.

A. S.



RESCAPAGE

— Cristi ! ce que j'ai eu peur ! je croyais que c'était mon vin que je venais de renverser, et c'est tout simplement moi qui saigne du nez.



— Ce qu'il faut peu de chose pour avoir l'air d'une grande dame !

SOUS LES MANGUIERS (ROMAN)



— Alors ? interrogea le colonel Dornoy.
— Alors, mon cher oncle, il est évident que, depuis quelque vingt ans que j'ai dépasse l'âge de raison, je n'ai guère fait que des folies.

Tu exageres.
— Merci. C'est parce que je voudrais changer un peu que je refuse ce mariage! Manger ma fortune, soit, j'ai été si bête! Manger un peu la vôtre, hélas, vous avez été si bon!...

... Mais épouser une innocente enfant — laide d'ailleurs — uniquement parce qu'elle a un sac encore plus rempli que ceux que j'ai sottement vidés. Ça, non ! Et puis, mon oncle, j'ai une idée! Ça vous étonne?...

... On parle d'une expédition à Madagascar. Je suis officier de reserve. Faites-moi attacher aux Turcos. Quelques mois de campagne, voilà qui guérira mes nerfs! Après, on verra?
— Satane garçon! C'est qu'il a raison! Embrasse-moi

Et voilà comment Hubert Dornoy se mit à potasser Madagascar, le jour avec des bouquins... et la nuit avec Henri IV, Colbert, Napoléon I[er], Napoléon III qui se sont occupés de la « Grande Ile ».

Le 1[er] avril 1895, Dornoy quitte Alger avec les Turcos, drapeau déployé, nouba en tête. Partirait-il plus ou moins joyeusement s'il savait ce qui peut l'attendre à Madagascar ?



Le *Cachemire*, transport affrété, a pris la mer. Il passe devant Bougie, Bône, longe la côte tunisienne, Bizerte, La Goulette ; passe devant Malte. Que Paris est déjà loin !

Pendant l'escale à Port-Saïd, entrée du Canal de Suez, Dornoy descend à terre, suivi de son ordonnance, Mohammed-Ben-Arbi.

Une lettre chargée, qu'il retire de la poste, lui apporte un souvenir palpable du colonel. Excellent oncl. ! « Y en a di bon » ! songe Mohammed, à la vue des billets bleus.



Un long séjour à Port-Saïd aurait assurément été fatal à quelques-uns de ces précieux papiers qui y sont fort appréciés...

... Mais, heureusement que l'heure du départ est venue rapidement. L'ancre est levée et le *Cachemire* s'engage dans le Canal.

Appuyé sur les bastingages, Dornoy se livre à des reflexions peut-être un peu melancoliques, que Mohammed vient interrompre.
— Commandant, li dit vinir!



— Vous avez pioché l'histoire de Madagascar, vous, Dornoy. Faites-nous donc une petite conférence, ce sera très intéressant et ces messieurs en seront charmés.

— L'île de Madagascar, grande comme la France, la Belgique et la Hollande réunies, a été découverte en 1500 par les Portugais. Trois millions d'habitants, dont la moitié sont Hovas. Le Protectorat français, établi dès 1885, n'a pas été respecté, ce qui est le point de départ de l'expédition actuelle...
« J'ajouterai... Mais Dornoy constate que l'attention de son auditoire s'est légèrement atténuée.

(La suite au prochain numéro)





POUR UNE FAUTE D'ORTHOGRAPHE

LE DIRECTEUR DU JOURNAL. — Justin, vous allez me faire une pancarte prévenant les dessinateurs que, désormais, je paie le vingt; j'ai beaucoup d'épreuves à corriger et je ne veux pas être dérangé à chaque instant.

Justin a fait l'affiche.

PETITE CORRESPONDANCE

M. J. Tourillon. — Elle est annulée par le fait même. Vous perdez les droits que vous auriez eus, voilà tout.

Pêle-Mêliste Biterrois. — Général de division; le commandant de corps d'armée, inspecteur d'armée, etc., sont des fonctions supérieures, mais non des grades supérieurs.

M. M. Faivre. — Mais comme n'importe q sin, du moment qu'on a l'idée de ce qu'il do senter.

M. Stéphane. — La réponse est très varia vant une foule de petites exigences que vou taillez pas. La Bretagne, surtout le Finistè semblent convenir le mieux, en général, sirs.

PETITE CORRESPONDANCE GRAPHOL

Denise, Marseille; A. H., Liège. — Nous n'av encore organisé de service graphologique Mêle; nous étudierons cette question. Pour ment, les personnes désireuses d'avoir des graphologiques, doivent s'adresser directe notre collaborateur, M. A. de Rochetal.

12e ANNÉE — N° 28. 10 Centimes 15 JUILLET 1906

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LES JOIES DE LA BIFURCATION, par Th. BARN.

(La Compagnie ne garantit pas la correspondance (*Indicateur*).



— C'est malin, bien sûr! Vous avez fait partir la correspondance juste quand vous avez vu que je descendais pour la prendre; maintenant, je vais être forcé de passer la nuit ici où il n'y a même pas une auberge.

— Que voulez-vous, mossieur, je suis tout seul ici avec le lampiste et l'homme d'équipe, et c'est le seul moyen **d'avoir de temps à autre un quatrième à la manille.**

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste*

L'Etrangleur aux mains vertes!

C'est un fait : le goût moderne est à l'horrible.

Dans tous les théâtres, les pièces se terminent par un ou plusieurs suicides. Les music-halls affichent des « Dix minutes de terreur! » ou des « Trois secondes d'effroi!... » Enfin, les petites scènes à la mode regorgent de spectatrices qui viennent là avec l'intention bien arrêtée de frémir, et qui terminent leur soirée par un évanouissement ou une crise de nerfs.

Un jeune auteur inconnu vient de nous adresser une œuvre appelée, dit-il, au plus grand retentissement.

Nous sommes heureux d'offrir aux sympathiques lecteurs du *Pêle-Mêle*, la primeur de l'œuvre si angoissante de notre jeune confrère : *L'étrangleur aux mains vertes* ou *Les crimes de Froidelamor.*

Pièce horriblo-macabre en un acte et trois cadavres!

PERSONNAGES :

FROIDELAMOR.
EUGÉNIE, sa fille.
ADÈLE, sa femme.
MARIA, sa bonne.
DUCAVEAU, son beau-frère.
LE COMMISSAIRE DE POLICE.
DES AGENTS, personnages muets, mais énergiques.

La scène représente une salle à manger. — Intérieur d'ouvriers. — Une faible lampe à pétrole jette une lueur falote sur une table servie. — Eugénie et Adèle Froidelamor achèvent un très modeste dîner en compagnie de Ducaveau. - Des croûtes traînent tristement sur le sol lugubre et froid.

SCÈNE Ire

ADÈLE (*après que la pendule a sonné trois fois*). — Neuf heures!...

EUGÉNIE. — Lui serait-il arrivé malheur?

DUCAVEAU. — Non, il ne prend jamais le Métro.

ADÈLE. — Attendons.

LA BONNE. — Si que je remettais la langue sur l'feu?

EUGÉNIE. — Tout à l'heure...

(*Un temps assez long.*)

DUCAVEAU (*qui vient d'entendre du bruit dans l'escalier*). — Le voici!!...

TOUS. — Enfin!!!...

SCÈNE II

Livide, les vêtements déchirés, une balafre au front, les cheveux épars, le visage injecté de sang, les mains vertes (1). *Froidelamor fait son entrée.*

ADÈLE. — Te voilà, mon Dieu! mais dans quel état!

FROIDELAMOR (*chancelant*). — Un verre d'eau!... non!... deux verres d'eau!

(*On lui passe ce qu'il demande.*)

EUGÉNIE (*après que son père a bu*). — Maintenant, parle, papa, parle.

DUCAVEAU. — Oui, mon cher beau-frère, expliquez-nous...

FROIDELAMOR (*d'une voix blanche et mal assurée*). — Je... viens... d'accomplir... un acte... épou... vantable!... Je suis... un mimi... un misérable!

TOUS (*bien ensemble*). — Ah!

DUCAVEAU. — Poursuivez!...

FROIDELAMOR (*d'une voix caverneuse*). — Je passais dans la rue du 4-Septembre, j'allais atteindre la Bourse, je marchais vite car j'avais hâte de rentrer dîner au sein... (*Il s'arrête, la gorge serrée, boit et continue :*) de ma famille. Arrivé à la rue de Richelieu, sans le vouloir, bien entendu, je heurte un passant!... tenez, comme ça! (*Il bouscule Ducaveau qui, heureusement se retient à la table et ne tombe pas.*) Cet homme me traite d'imbécile! je réplique en l'appelant : idiot! un mot en entraîne un autre, si bien, qu'à bout d'arguments, il me donne une gifle... tenez, comme ça! (*Il soufflette Ducaveau qui fait un tour sur lui-même.*) Je bondis et pan! je réplique par un coup de poing. (*Il donne un coup de poing dans la figure de Ducaveau dont le lorgnon vole en éclats.*) Je ne me suis pas plutôt vengé que mon passant m'applique un formidable coup de pied dans le ventre. (*Coup de pied dans le ventre de Ducaveau.*) Vert de rage, je lui saute à la gorge, nous tombons tous deux, je serre... je serre de toutes mes forces et je l'étrangle! (*Froidelamor a sauté à la gorge de Ducaveau et, après avoir jeté son beau-frère sur le sol, il l'a étranglé.*) Quand je me relevai... le passant avait cessé de vivre!!... (*Il se cache la tête dans les mains.*)

(1) Il est teinturier



TOUS. — Ciel!!...

(*Un silence, le temps de compter jusqu'à trente-deux.*)

FROIDELAMOR (*à Ducaveau qui s'obstine à rester inerte*). — Relève-toi, beau-frère, mon histoire est finie... hein? quoi? qu'est-ce? comment?... il ne bouge plus?... Ducaveau?... Ducaveau?... (*Il se penche sur le corps de son parent.*) Ah! mon Dieu!!!...

TOUS. — Quoi?

FROIDELAMOR. — Je l'ai tué aussi!!...

TOUS. — Horreur! Horreur! Horreur!...

LA BONNE (*elle arrive effrayée*). — Monsieur! Monsieur! C'est le commissaire de police!

FROIDELAMOR. — Le comm!!... comme la police est bien faite à Paris! (*Dans un beau geste.*) Qu'elle entre!

LA BONNE (*ahurie*). — Qui ça ; elle?

FROIDELAMOR. — La justice, parbleu!...



SCÈNE III

LE COMMISSAIRE DE POLICE (*entrant suivi de plusieurs agents* (1). — C'est vous, monsieur, qui venez de tuer un passant?

FROIDELAMOR. — C'est moi!... et ce n'est pas tout! c'est également moi qui viens de tuer mon beau-frère. (*Il désigne le cadavre verdissant de Ducaveau.*)

LE COMMISSAIRE (*aux agents*). — C'est un tic!

FROIDELAMOR. — Maintenant, laissez-moi parler, je vais tout vous raconter... Figurez-vous, monsieur le commissaire, qu'il y a un quart d'heure, je passais dans la rue du 4-Septembre, j'allais atteindre la Bourse, je marchais vite, car j'avais hâte de rentrer dîner au sein de ma famille. Arrivé à la rue de Richelieu, je heurte un passant... tenez, comme ça! (*Il bouscule le commissaire de police qui, heureusement, se retient à la table et ne tombe pas.*) Cet homme me traite d'imbécile! je réplique en... etc... etc... (*Voir plus haut : scène II...*)

. . . .

La pièce continue ainsi, chers lecteurs, pendant trois pages. La place nous manquant, nous préférons abréger. Sachez donc que Froidelamor tue le commissaire de police comme il a tué Ducaveau, comme il a étranglé le passant.

Après ce troisième crime, il s'aperçoit enfin de l'horreur de ses forfaits, et, se sentant un péril pour la société, il se jette par la fenêtre! Ainsi se termine cette œuvre remarquable et dont nos lecteurs auront eu la primeur avant qu'elle fasse courir tout Paris au théâtre qui la représentera.

Jean KOLB.

(1) Ad libitum, c'est-à-dire à la générosité du directeur.

Au Ministère des Travaux Inutiles.

Un chef de division entrant dans un des bureaux du ministère, aperçoit un comptable accoudé contre la cheminée et fumant nonchalamment une cigarette.

— Que signifie, monsieur, fait-il, depuis quand fume-t-on pendant qu'on travaille?

— Qui vous dit que je travaille? réplique l'employé sans s'émouvoir.

La même raison.

LADÈCHE. — Mon cher Durand, tu me connais depuis quinze ans? n'est-ce pas.

DURAND. — Mais oui.

LADÈCHE. — Eh bien! pourrais-tu me prêter cinq louis?

DURAND. — Je regrette, mais je ne le puis.

LADÈCHE. — Pourquoi donc?

DURAND. — Précisément parce que je te connais depuis quinze ans.

Pêle-Mêle Causette

Le *Pêle-Mêle* a deux imprimeries. L'une se trouve à Paris rue Cadet, l'autre à Clichy.

Or, ayant une communication à faire à l'un des employés de Clichy, j'eus recours au téléphone.

Il m'avait semblé, dans ma logique simpliste, que le téléphone étant une invention grâce à laquelle l'on peut causer à distance, j'étais en droit, moi aussi, de profiter de cette merveille de la science moderne. Cela d'autant plus que cet avantage ne nous coûte pas moins de huit cents francs par an.

Je me sers peu du téléphone. Cette institution appartient à l'Etat. Je suis de ceux qui n'aiment pas avoir affaire à l'Etat en tant que fournisseur. La marchandise qu'il nous vend est d'ordinaire assez mauvaise, à preuve le tabac et les allumettes. Par surcroît, les rapports avec ce fournisseur ont un caractère généralement peu engageant pour le client. Je n'en veux pour preuve que la queue qu'il faut faire pour être admis à acheter un timbre-poste.

Cependant, la communication que j'avais à faire à Clichy était urgente, je dérogeai à mes habitudes pour user de l'abonnement au téléphone. J'étais bien résolu à m'excuser, auprès de la préposée à notre bureau, de la liberté que je prenais ainsi de la déranger, peut-être de façon inopportune. Mais j'étais pressé et n'avais pas le choix des moyens.

Je m'approchai donc de l'appareil avec la craintive déférence qu'on professe pour ce qui représente les pouvoirs publics. Il était deux heures de l'après-midi.

Timidement je tournai la manivelle. Un petit tour lent et comme huilé. J'attendis un instant, récapitulant le numéro pour le prononcer d'une voix claire et sans défaillance. Pas de réponse. Je renouvelai l'opération. Rien. Je recommençai, augmentant graduellement le nombre de tours. Peine perdue. Alors, avec une certaine impatience, je me mis à faire tourner la manivelle, tantôt fort et avec un élan vertigineux, tantôt en scandant le mouvement de frottement en frottement. Et comme rien ne répondait à mon appel, la colère se mit à monter en moi et s'épanchait par ma main sur l'innocente manette qui tournoyait comme un tourbillon autour de son axe, ou comme une sorte de maëlstrom furieux.

J'avais chaud. Parfois je m'arrêtais, épuisé, mais un nouvel espoir naissait en moi, et je reprenais mon orgue aphone.

Cependant, tout a une fin. J'allais m'arrêter. La machine avait vaincu l'homme. A ce moment, une sonnette tinta. Alors, comme le noyé tend la main vers la bouée sauveuse, je saisis le récepteur et le portai à mon oreille, en criant : « Allô, allô ». Puis j'écoutai. Dans le grand silence, un bruissement de friture répondit seul à ma voix. Je raccrochai le récepteur, et, derechef, la manivelle se mit en danse. Plus rapproché cette fois, un nouveau bruit de sonnerie retentit. Je décrochai encore le récepteur, mais l'appel désespéré de mes sonores « allôs » resta sans écho. Trois fois le même manège se répéta. Je compris alors que j'étais le jouet d'une petite machination calculée, et il me vint à l'idée que, tout là-bas, au bout du fil, une jeune fille devait rire à se tordre de la tête présumée du monsieur qu'elle était en train de faire marcher. Ah! mademoiselle, si la télépathie est une science réelle, vous avez dû sentir vos os se briser et votre chair se tuméfier sous l'étreinte de doigts crispés. Car tel était le traitement que, par la pensée, je vous infligeais à ce moment-là.

Je passe pour un tempérament calme et débonnaire, mais je vous assure que, pendant quelques secondes, je compris le crime.

Je crois même que si j'avais à écrire un roman de sang, je m'entraînerais à la littérature rouge par des appels téléphoniques.

Mon naturel paisible finit cependant par prendre le dessus, et j'abandonnai le champ de bataille en m'inclinant devant la force invincible de la toute puissante inertie administrative.

Il était quatre heures. La bataille avait duré deux heures. J'en sortais écrasé définitivement et résigné à ne plus porter atteinte à la quiétude des demoiselles du téléphone. L'appareil sur lequel je jetai un dernier regard m'apparut majestueusement grandi et farouche.

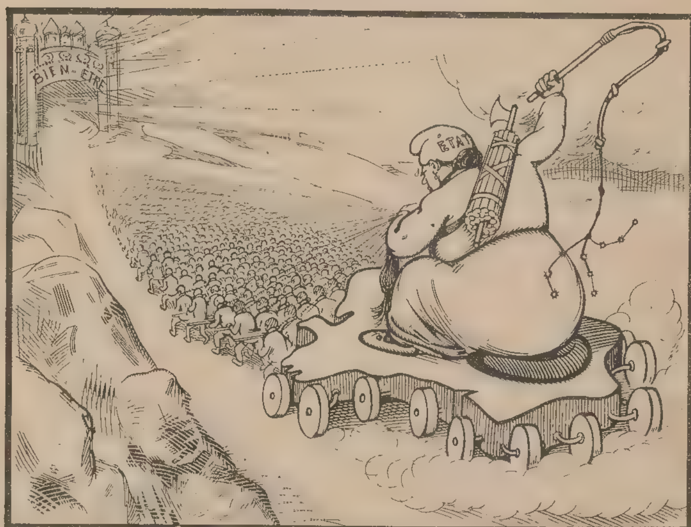
Comme les Suisses asservis, au temps jadis, saluaient respectueusement le chapeau de Gessler planté sur une pique, je me résignais à me découvrir respectueusement devant le symbole du despotisme administratif.

Un jeune homme de la maison qui avait



LES DEUX GRANDES THÉORIES POLITIQUES

L'Individualisme et...



... le Collectivisme.

assisté à la lutte épique que je venais de soutenir, me proposa de reprendre l'arme tombée de mes mains impuissantes. A son tour, avec le courage d'un grenadier de l'empire, il se rua au combat. Je remontai dans mon bureau.

Et pendant le reste de l'après-midi, j'entendis au dessous de moi le sourd ronron de la manivelle et les « allôs » pressants se succédant par intervalles.

J'avais fini par m'habituer à cette mélopée, quand, vers six heures, un cri de victoire s'éleva dans l'air et la voix du jeune homme m'appela en hâte.

J'avais ma communication. Je pus causer. Quand j'eus terminé, je remerciai le courageux enfant. Il était affalé sur sa chaise, les bras ballants et la figure congestionnée. Mais sur les lèvres, un sourire où rayonnait la joie du triomphe.

— Ça a été dur! fit-il simplement.

Et je contemplai avec admiration ce jeune héros de quinze ans qui venait d'accomplir un exploit dans lequel moi, un vétéran, j'avais si lamentablement échoué.

Jeunesse moderne, qui donc prétend que tu dégénères.

Thésée avait à combattre le Minotaure. Peuh! qu'est-ce que cela en comparaison d'une communication au téléphone!

Fred Isly.

Poindinterrosserie.

La chose se passe à l'époque où Poindinterro, âgé de dix ans, usait ses fonds de culotte sur les bancs d'une école de banlieue.

Un brave homme du nom de Durand habitait une propriété voisine de l'école. Il possédait sur le côté de sa maison une serre toute vitrée.

Naturellement, les jeunes bambins ne manquaient pas de profiter de cette situation favorable pour envoyer force projectiles dans les carreaux du paisible Durand.

Celui-ci, pour en finir, eut recours à un procédé assez simple.

Il promit dix francs à qui dénoncerait l'auteur ou les auteurs des atteintes à sa propriété.

Le plan réussit à merveille. Dès le lendemain, un gamin se présenta, et délibérément dénonça le jeune Poindinterro comme coupable d'avoir brisé un carreau.

Il donna sur le fait et l'identité du délinquant des détails d'une parfaite précision. Durand le congédia, non sans lui avoir versé les dix francs promis au délateur.

Ceci fait, il écrivit à Poindinterro que s'il ne remboursait pas immédiatement trois francs, prix d'un carreau, il déposerait aussitôt une plaintre contre lui.

L'effet de cette menace ne se fit pas attendre. Bientôt un enfant sonna à la porte et tendit à Durand trois francs en disant :

— Voici m'sieur, le prix de votre carreau.

Mais l'ayant dévisagé, Durand eut un haut-le-corps.

— Tu ne t'appelles pas Poindinterro ?

— Mais si, m'sieur.

— Je n'ai pas la berlue, c'est toi qui es venu dénoncer Poindinterro, ce matin ?

— Voui, m'sieur, c'est moi. Mais quand même, je m'appelle Poindinterro !

— C'est toi qui as cassé le carreau?

— Voui.

— Et tu t'es dénoncé toi-même ?

— Mais voui. Je paye trois francs, mais comme j'en ai touché dix, j'ai encore sept francs de bénéfice.

Et, tout joyeux, le jeune Poindinterro s'esquiva.

Durand renonça à son système et jugea plus pratique de protéger ses carreaux par du grillage.

UN CRÉANCIER INATTENDU

Letapeur entra avec fracas chez son ami Goussé Garni.

— Tiens, Letapeur ! fit celui-ci. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de ta visite?

— Je viens au sujet d'un propos que tu as, paraît-il, tenu hier au Café du Globe. Tu as affirmé que je te dois trois cents francs.

— Je l'avoue, répondit Goussé, mais après tout, n'est-ce pas la vérité?

— Non, monsieur, ce n'est pas la vérité. Tu sais fort bien que je ne te dois que deux cent quatre-vingt-quinze francs.

— Eh bien? fit Goussé étonné.

— Eh bien, continua Letapeur en avançant la main ouverte, tu me dois cent sous!

UN ÉMULE DE SOCRATE

Un père faisait des remontrances à son fils pour sa paresse à l'école. Celui-ci protesta.

— Socrate était un grand sage, n'est-ce pas?

— Certes.

— Eh bien, mon professeur prétend que je suis plus fort que lui,

Et comme le papa ouvrait des yeux étonnés, le fils ajouta :

— Socrate était âgé de quarante-cinq ans quand il a dit : « *Je sais que je ne sais rien !* » Il a donc mis quarante-cinq ans à s'en apercevoir. Moi je n'ai que quinze ans et je suis déjà tout aussi avancé.

Température.

Ledardouillaud, malade, était soigné par sa femme, une brave personne, mais guère plus intelligente que son époux.

Comme elle recevait la visite de Bicoquet, celui-ci remarqua qu'à tout moment la digne femme se levait pour aller consulter le thermomètre placé hors de la fenêtre de la chambre du malade.

— Pourquoi consultez-vous si fréquemment le thermomètre? demanda Bicoquet.

— Parce que le docteur m'a bien recommandé de donner à mon mari une dose de quinine si la température augmentait, répondit la consciencieuse garde-malade.





LÉGENDE DE L'HOMME SQUELETTE

— Vous trouvez qu'il ne grandit pas assez; vous pouvez y remédier en employant « l'extenseur Machin »; seulement, n'en abusez pas, cinq minutes par jour, pas plus.

— Maintenant que tu as l'appareil, reste tranquille; je reviens dans cinq minutes.





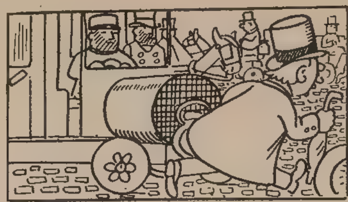
— Oh! mais, madame Dubois, je vous quitte, voilà déjà trois heures que nous bavardons.

— Sapristi, je t'avais complètement oublié; te voilà plus grand que ton père!

INJUSTICE



En ce temps-là, un de mes amis, envoyé en mission, traversait le Sahara et la Tripolitaine.



A la même époque, chargé, moi aussi, d'une inspection à Paris, je traversais la place de la Bastille.



Poursuivant son voyage, mon ami descendit vers l'Egypte et gagna le lac Tchad...



... juste au moment où mon service m'obligeait à passer si souvent place de l'Opéra.



Ensuite, mon ami parcourut l'Afrique et revint au Gabon en passant par le Dahomey.



Moi, je franchissais quatre fois par jour le carrefour Châteaudun.



Enfin, nous nous retrouvâmes un jour, heureux tous deux d'avoir échappé à tant de multiples dangers!!!



Eh bien, le croiriez-vous... ce n'est pas moi qu'on a décoré... c'est lui...

DEMAIN!

La scène se passe dans la société future. La monnaie a été supprimée en même temps que le capital. La collectivité délivre à chacun des *bons de travail* selon le labeur qu'il a produit, et qui lui permettront d'acquérir tous les objets indispensables à son existence et à son bien-être.

Il y a discussion au sein du Comité central chargé d'émettre ces *bons de travail*.

LE CITOYEN VAURÈS. — Citoyen, je dois attirer votre attention sur une petite réforme concernant les bons de travail que la collectivité délivre à chacun selon sa production. Ces bons, en papier jusqu'ici, sont sujets à une rapide détérioration et à des causes multiples de destruction; je propose de rechercher une matière qui obvie à ces différents inconvénients.

LE CITOYEN TOUTANT. — C'est certain, le citoyen Vaurès a raison, on pourrait les faire en bois, ce serait plus durable.

LE CITOYEN TROUSSIER. — Ou en carton-pâte.

LE CITOYEN GAILLANT. — Permettez, citoyens, du moment qu'on cherche pour les bons de travail une matière qui leur évite une détérioration trop rapide, autant prendre une mesure radicale...

LE CITOYEN FAUVIÈRE. — Non, non, jamais, pas radicale!!

LE CITOYEN GAILLANT. — Je m'entends, je veux dire une mesure qui donne à leur durée le maximum de garantie; pourquoi ne pas choisir un métal, par exemple le fer.

LE CITOYEN TOUTANT. — Ou quelque chose comme le cuivre, ou le bronze, ça se rouille moins.

L'ENSEMBLE DU COMITÉ. — Oui, c'est cela, le cuivre ou le bronze.

LE CITOYEN VAURÈS. — A présent, un autre point a causé également un certain nombre de réclamations : je veux parler de l'incommodité qu'il y a à détenir ou à échanger un grand nombre de ces bons; pourquoi ne pas en créer d'autres dont un spécimen représenterait un certain nombre de bons de cuivre?

LE CITOYEN GAILLANT. — C'est aussi mon idée; je proposerai même de les faire d'un métal différent, afin d'éviter toute confusion avec les bons simples.

LE CITOYEN TROUSSIER. — L'idée du citoyen Gaillant est fort juste, et comme l'argent et l'or sont des métaux autrefois considérés comme précieux, des métaux de luxe n'ayant plus à présent qu'un usage fort restreint, on pourrait les utiliser à cela.

LE CITOYEN GAILLANT. — Parfaitement, un bon d'argent représenterait un certain nombre de bons de cuivre et un bon d'or équivaudrait à un certain nombre de bons d'argent.

L'ENSEMBLE DU COMITÉ. — Rien n'est plus juste, c'est une innovation excellente.

LE CITOYEN TOUTANT. — On pourrait faire ces bons de forme ronde, ce serait d'un usage plus commode et d'une manipulation plus rapide.

LE CITOYEN VAURÈS. — Justement, et avec l'inscription en chiffres qui indiquerait leur valeur, ajouter quelque emblème, une effigie ou un symbole rappelant le triomphe et le règne du collectivisme, et l'heureuse transformation de la société.

TOUTE L'ASSEMBLÉE. — Bravo, bravo.

(L'heureuse innovation est admise à l'unanimité.)

FLUOR.

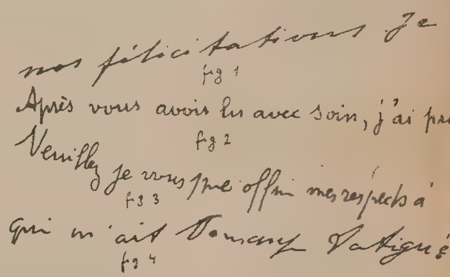
ÉLÉMENTS DE GRAPHOLOGIE

Ainsi que je l'ai dit dans mon premier article, je commence aujourd'hui une série de petites leçons qui amèneront graduellement le lecteur à la connaissance des principes graphologiques.

La direction et forme des lignes.

L'écriture française dérivant du grec et du latin va de gauche à droite et doit suivre normalement la direction horizontale. Mais sous l'impulsion d'un sentiment plus ou moins violent, sous l'influence d'un tempérament plus ou moins énergique ou indolent, triste ou gai, souple et inflexible dans ses principes, l'écriture est montante, horizontale, descendante, rigide ou sinueuse.

La ligne montante (fig. 1) qui se dirige vers



le haut du papier signifie ardeur, entrain, activité, ambition, *désir de monter*. Ecrivent ainsi les entreprenants, les énergiques et les ambitieux. L'écriture montante est signe de bonne santé et souvent de gaieté

En général, l'écriture montante est rigide, c'est-à-dire droite comme une barre d'acier qui va au but sans plier, *la ligne rigide* signifie donc persévérance, inflexibilité, suite dans les idées.

La ligne descendante (fig. 3) est signe de découragement et de tristesse; la main tombe comme fatiguée, c'est l'affaissement physique et moral. C'est l'écriture des gens peu énergiques, impressionnables, se laissant abattre facilement.

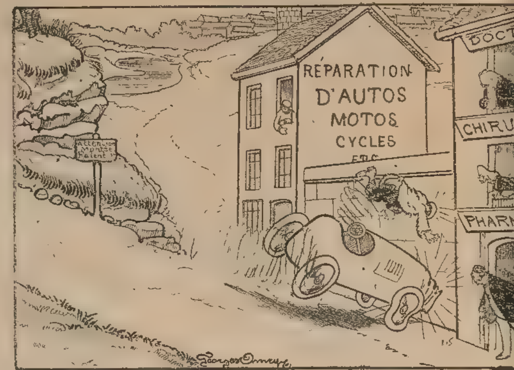
En général, l'écriture descendante est *molle et mal formée*, signe d'indolence et de volonté faible. C'est *l'écriture de l'insuccès*.

Il faut s'assurer cependant si le scripteur est bien portant car, fait curieux à observer, *tous les malades ont l'écriture descendante*.

La ligne horizontale (fig. 2) tient le milieu entre les deux précédentes, elle indique une certaine égalité d'humeur, le calme et la prudence, peu d'emballement car, dès qu'il y a passion, l'écriture grimpe aussitôt.

La ligne sinueuse (fig. 4) est celle dont les





L'ART DU COMMERÇANT

Singulière idée, dira-t-on, ont eue ce docteur et ce mécanicien, de venir s'établir en cet endroit sauvage, si loin de la ville. Comment les clients pourront-ils les découvrir ?

Et cependant, les clients arrivent à chaque instant, et presque malgré eux.

mots et les lettres d'un même mot, montent et descendent continuellement : c'est le signe de la souplesse d'idées et de caractère. Ecrivent ainsi les personnes aux convictions mobiles, écoutant le pour et le contre, insinuantes, diplomates. Lorsque la *ligne sinueuse est montante*, elle signifie ambition arrivant au but par tous les moyens.

Il y a encore deux formes de lignes assez rares : *la ligne voûtée* qui monte d'abord et descend formant une courbe, et *la ligne en bassin* le contraire de celle-ci formant un creux. La première signifie ardeur du premier moment, puis découragement final ; la seconde appartient aux personnes qui réfléchissent d'abord, s'effraient des difficultés, puis raisonnent et reprennent courage.

(A suivre.) A. de ROCHETAL.

Courrier Pêle-Mêle

L'épée des barbiers.

Monsieur le Directeur,

Les coiffeurs portaient l'épée pour la seule raison que les seigneurs ne voulaient pas qu'un manant leur touchât la figure; par conséquent, n'avaient droit de porter l'épée que les barbiers de la noblesse.

Recevez, etc. A. CHARBAULT, *artiste peintre.*

Autour des examens.

Juillet est le mois des examens, le mois qui met une angoisse au cœur des jeunes gens, le mois qui, dans leur rêves, ils entrevoient habillé d'une chlamyde de parchemin, toute frissonnante de palmes et de lauriers.

Oui, juillet est le mois des élèves de tout calibre, aussi bien de ceux de la « laïque » ou du « bahut », que de ceux du Conservatoire ou des Beaux-Arts, acharnés à la poursuite d'une esthétique de convention.

C'est l'école primaire qui ouvre le feu avec son contingent de candidats et de candidates au certificat d'études, troupeau indocile, au cerveau bourré d'une encyclopédie de poupée exquisement rudimentaire. Puis viennent les potaches, qui s'efforcent d'accomplir correctement le parcours des thèmes et versions, de passer sans accrocher à travers les cerceaux scientifiques; et, fermant la marche, les étudiants barbus et pointus, qui s'essaient à décrocher la licence et l'agrégation.

Les examens, en eux-mêmes, n'ont rien de bien attrayant. Il arrive cependant qu'ils prêtent à la raillerie, voire au fou rire. Ce fut le cas, notamment, en l'an de grâce 1891, où fut donné, en Sorbonne, ce sujet de composition française à des candidats au baccalauréat ès-lettres : « Louis Racine écrit à son père qu'il est allé visiter Boileau dans sa maison d'Auteuil, qu'il y a rencontré La Bruyère, qu'il a fait part aux deux écrivains de l'intention qu'il avait de se vouer à la poésie, et que ceux-ci ont bien voulu lui donner des avertissements et des conseils. »

Or, La Bruyère est mort en 1696, et Louis Racine est né en 1692. L'auteur du poème de la *Religion* avait donc de trois à quatre ans quand il s'avisa de consulter l'auteur des *Caractères*.

Faire discourir un enfant à peine échappé du maillot, voilà qui n'est pas aisé. Heureusement que les aspirants-bacheliers étaient ignorants comme des carpes de la chronologie du dix-septième siècle ; de sorte qu'ils se tirèrent tout de même de cette épreuve ridicule.

Conclusion : Il y a avantage pour les jeunes gens à ne pas être ferrés sur les dates.

Si les examens de Sorbonne sont monotones comme les jours de pluie, ils se passent du moins dans un calme idyllique. Il n'en est pas ainsi des examens du Conservatoire, lesquels provoquent à la longue un agacement douloureux du système nerveux.

Aussi bien, n'est-ce pas à devenir enragé, que d'entendre, toute une soirée, des candidats martyriser Mozart ou Beethoven sur des pianos à queue ?

Et la folie ne guette-t-elle pas le malheureux obligé de subir, durant des heures et des heures, les résonnances des trombones, les criailleries des pistons et les plaintes du hautbois.

Auber, qui dirigeait le Conservatoire, il y a près d'un demi-siècle, redoutait comme le feu





LES GENS QU'ON VOUDRAIT TUER

Et il y en a! Il y a le monsieur qu'on rencontrerait avec indifférence pendant 1.439 minutes de la journée et qui choisit justement la 1.440e où sa présence vous fait voir rouge.

Il y a l'éternel gros voyageur qui cherche un compartiment et qui tombe dans la vôtre avec la sérénité de la tuile, et du monsieur qui est marié depuis trop longtemps pour respecter les fiançailles des autres.



Et les amis du collège, les labadens marmiteux, encore quelque chose de gai! N'aimerait-on pas mieux quelquefois les savoir mijoter au fond des mines de Courrières!...



... en compagnie de certaines modistes désastreusement commerçantes.



N'avez-vous jamais rêvé aux douceurs du lynchage en entendant le barissement de l'invité enrhumé s'associer au « trille suprême du rossignol poitrinaire ».



Et puis le monsieur qui passe, qui passerait pendant vingt-cinq actes si les pièces en avaient autant! Hein! qu'en dites-vous? Et si les Américains n'en étaient encore à lyncher que des nègres, avec quel plaisir on leur expédierait ces gens-là.

les concours de fin d'année. Mais le moyen de les éviter? Il devait donc avaler toutes les gammes, toutes les roulades. Les examens terminés, l'auteur d'*Haydée* se faisait conduire au tir au pistolet où ses oreilles se délectaient des détonations; puis, sur son ordre, un tapin faisait rouler ses baguettes sur son tambour. Ce traitement homéopathique guérissait radicalement Auber de ses migraines successives.

Le lendemain, on le revoyait, frais comme une rose, à son balcon de la rue Saint-Georges.

J. Y.

Les huîtres et la fièvre typhoïde

On a accusé les huîtres de donner la fièvre typhoïde. Puis il s'est produit une campagne de réaction, et certains savants ont proclamé que l'huître était aussi innocente des méfaits qu'on lui attribue que l'enfant qui vient de naître.

Les grands industriels qui cultivent l'huître en Amérique et en Angleterre, autrement dit les ostréiculteurs, ont voulu en avoir le cœur net, et ils ont chargé un des savants les plus autorisés de l'Allemagne de faire des expériences à ce sujet.

Le résultat ne s'est pas fait attendre: il a été favorable à l'opinion qu'avaient d'avance les ostréiculteurs. Il a été, en effet, prouvé que si l'on pose le bacille de la fièvre typhoïde sur une huître pendant qu'elle est exposée à l'eau de mer, elle se débarrasse immédiatement et spontanément de cet intrus, qui est la cause de tant de malheurs, Mais si, par contre, on dépose le bacille pendant que l'huître est à sec ou seulement si l'huître est exposée à l'eau de rivière, le bacille se développe malgré tous les efforts qu'a pu faire l'huître pour s'en débarrasser.

La conclusion est très facile à formuler: il faut absolument éviter que les huîtres soient en contact avec de l'eau de rivière, comme elles le sont, hélas! dans quelques parcs à huîtres. Il faut aussi que les marchands très peu scrupuleux n'arrosent pas l'huître avec de l'eau de la ville. Grâce à ces précautions, l'huître n'est pas nuisible. C'est donc une vraie question de confiance.

LES HIRONDELLES APPRIVOISÉES

On peut apprivoiser des hirondelles. L'opération n'est pas des plus aisées, elle est néanmoins réalisable.

La nourriture de l'hirondelle, sa pâtée pour employer le vrai mot, doit se composer de viande, de biscuits et de graines; le tout doit être très bien mélangé et avoir été depuis longtemps séché. On peut y ajouter des mouches, des cousins, des papillons, mais surtout des araignées.

L'araignée est un aliment tout à fait fondamental pour l'hirondelle; c'est à la fois une nourriture et un remède. Donnez des araignées à l'hirondelle comme aux oiseaux insectivores que vous tenez en captivité, et vous verrez que cet insecte produit sur eux un effet purgatif absolument évident.

L'hirondelle est encore friande de carottes, à la condition qu'elles soient râpées et pas rancies. Pour faire boire les oiseaux insectivores, il convient de leur donner de l'eau dans laquelle on a fait infuser ou macérer de la graine de lin.

Ainsi soignées, certaines hirondelles ont été gardées sept ans de suite dans la même maison, un rossignol a vécu dix-sept ans.

Il va sans dire que la nourriture ne suffit pas. Il faut encore que les oiseaux en question se trouvent au chaud. A cette condition seule, ils peuvent vivre. Il est non moins nécessaire de leur ouvrir les portes de la cage dans l'appartement, car l'exercice leur est aussi nécessaire que la nourriture spéciale à laquelle ils ont droit. Grâce à toutes ces précautions, on peut arriver à apprivoiser les hirondelles qui sont des oiseaux domestiques, mais en même temps sauvages puisqu'elles sont ennemies de la captivité.

Les Economies au Ministère des Travaux inutiles



En venant inspecter ses bureaux, M. Laréforme, le nouveau ministre, remarque que les rédacteurs dorment ou font défaut. Il décrète que, désormais, on les payera à la ligne.



Ceci a pour résultet de faire travailler les employés à tel point que certains arrivent à se faire doubler ainsi leurs appointements.



Alors le ministre, qui désire faire des économies, voyant que le travail peut être fait, et bien fait, par le tiers des employés, prend la résolution d'en remercier deux cents.



Mais, pour pouvoir payer les rèdacteurs d'après le nombre de leurs lignes, il devenait nécessaire que leur travail fût contrôlé à la fin du mois.



Comme il était impossible au directeur de revoir toutes ces feuilles lui-même, il fit revenir les deux cents employés qui avaient été renvoyés.



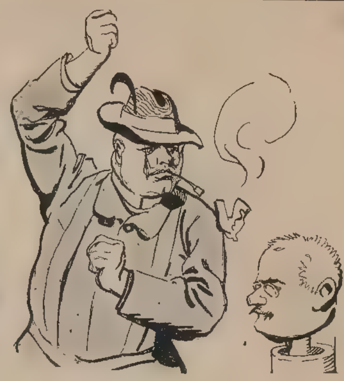
Si bien qu'à la fin de l'année, M. le ministre Laréforme fut tout étonné en voyant qu'au lieu d'économies, les dépenses s'étaient encore accrues.



N'ayant pu, malgré tout son talent, réussir dans l'art de la statuaire, Têtenbois s'est fait fabricant d'appareils dits *Têtes de Turcs*, destinés à mesurer la force des coups de poing. Il a tout un lot de têtes sculptées qu'il adapte à son appareil suivant la physionomie du client de passage.



Reconnaît-il M. Doumer dans la foule, il installe immédiatement le chef vénéré de celui de l'Etat.



Aperçoit-il un empereur venu dans le plus strict incognito, il se dépêche de visser la tête de M. Delcassé pour donner à l'auguste inconnu le malin plaisir de taper dessus.



Il a, d'ailleurs, toute la galerie des souverains à l'usage des compagnons libertaires et anarchistes, partisans de la propagande par le fait.



Voit-il des étudiants à la physionomie slave et des étudiantes en cheveux courts, il a à leur disposition la collection des Grands-Ducs.



En revanche, voit-il un gardien de la paix, il adapte la tête du bon bourgeois et du badaud ahuri.



Il est une catégorie de clients qui vient souvent s'exercer les biceps et les poings. Ce sont messieurs les Apaches. Une tête de gardien de la paix sert à leurs exercices.



Aperçoit-il un bon paysan, le maire de Colleville-en-Vexin, par exemple, il est dans ses moyens de permettre à ce brave homme de satisfaire toute la rancune amassée, depuis des années, contre les écraseurs.



Une superbe tête de nègre pour coloniaux en congé, leur permet de s'entretenir la main.



LE COMMERCE

— Monsieur, je viens vous faire mes offres de service; êtes-vous acheteur? Voulez-vous voir quelques échantillons de mes produits?



PRATIQUE

— Ils sont drôlement coiffés, vos invités. On se croirait en carnaval.

— Erreur, cher ami. C'est moi qui leur donne ces chapeaux tue-mouches pour me débarrasser des insectes. C'est bien le moins que mes invités me servent à quelque chose.

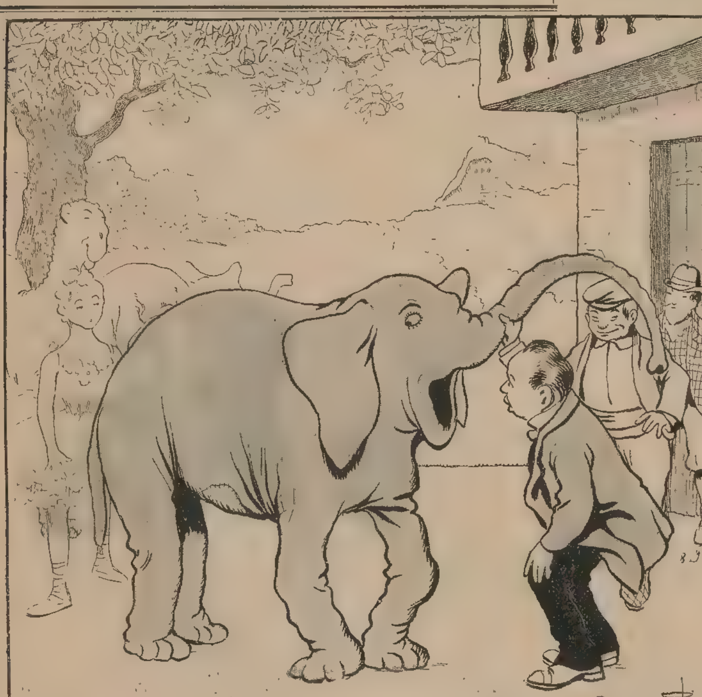
De nos Lecteurs

La consommation des nids d'hirondelles.

Les *salanganes*, dont les nids font les délices de gourmets chinois, sont des variétés d'hirondelles habitant l'Asie orientale. De petite taille, elles volent avec une rapidité extraordinaire à la surface des flots et nichent dans les falaises, sur des rochers abrupts, dont la base est continuellement battue par les vagues. C'est ce qui rend pleine de périls la récolte de leurs nids.

Ceux-ci mesurent environ 8 centimètres de long sur 4 centimètres de large et leur épaisseur n'est que de 2 millimètres. Leur poids varie de 4 à 7 grammes. Ouverts par en haut, ils sont appliqués au rocher très solidement.

C'est surtout en Chine que les nids de salanganes sont vendus et consommés. Leur vente s'élève, annuellement, à plus de 150.000 kilos. Les prix varient suivant la qualité. D'adroits falsificateurs — il en est même en Extrême-Orient — en fabriquent artificiellement avec de la *gélose*. Le Siam, Bornéo, Malacca et l'Indo-Chine française sont aussi des pays d'exportation qui alimentent les marchés de Singapour. Sur les côtes de l'Annam, la récolte des nids est affermée par le gouvernement à des négociants chinois.



A LANDERNEAU

Le Directeur. — Non, décidément, je ne peux pas vous garder... où avez-vous vu un éléphant avec les jambes en manches de veste?



CHACUN CHERCHE SON PROFIT

L'Agent. — On me dit de faire bouillir l'eau parce qu'elle contient des microbes.

Le Pharmacien. — Qui vous a conseillé cela?

L'Agent. — Le charbonnier du coin.

Les nids *blancs*, les plus cotés sur le marché, nt une valeur considérable et se vendent de 30 à 450 francs le kilogramme, mais ceux de ualité inférieure n'atteignent que de 15 à 35 ancs le kilo, ce qui est déjà un joli denier... n emploie la qualité supérieure à la confec- on des potages, des bouillons de poulet ou e mouton. A Paris, des nids de salanganes e sont vendus jusqu'à 1.000 francs le kilo.

Les naturalistes ont émis les opinions les lus contradictoires sur la matière composant es nids. Les uns ont prétendu qu'elle n'était utre chose que le mucilage de certaines gues marines; d'autres la considèrent omme un produit de sécrétion des glandes omacales des salanganes.

Bernstein estime que le mucus servant à édification des nids est dû à la salive des irondelles. La matière en est compacte, omogène, sans odeur et parfois nuancée de aune ou de rose. Elle semble tenir le milieu ntre la gélatine et l'albumine.

Lorsque la salangane construit son nid, elle ole vers l'endroit qu'elle a choisi et, du bout e sa langue, humecte le rocher de salive. elle ci se dessèche rapidement; peu à peu habitation aérienne prend forme et s'a- hève.

A. S.

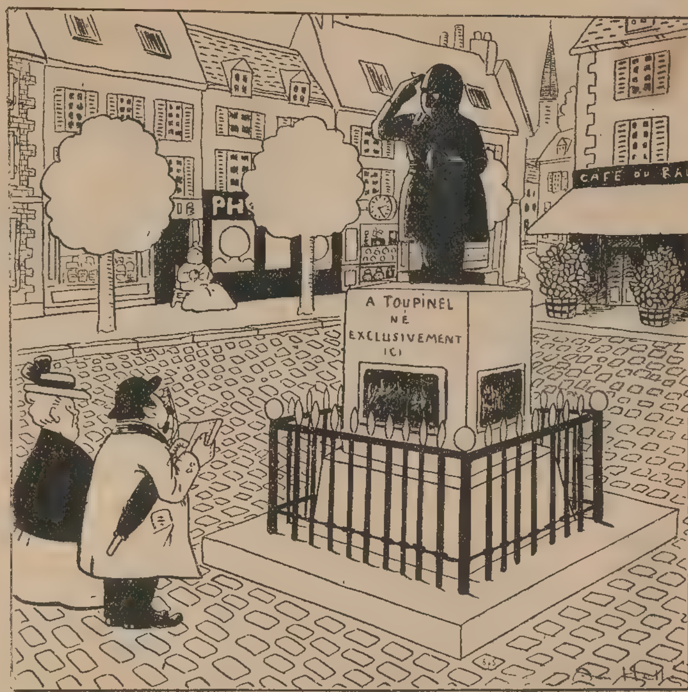
Les contremarques au Japon.

Tout le monde sait qu'il est d'usage dans les néâtres de remettre aux spectateurs qui sor- nt au dehors pendant l'entr'acte, des contre- narques qu'ils doivent présenter pour rentrer. 'est une bonne précaution, sans laquelle nom- re d'individus s'offriraient un spectacle d'au- nt plus intéressant qu'il serait entièrement ratuit.

Au Japon, lorsqu'un spectateur quitte le néâtre pendant l'entr'acte, on ne lui confie as comme en France un petit carton. Il lui erait, en effet, loisible de le céder à un autre, ar là-bas les spectacles sont fort longs. Mais n lui imprime un cachet dans la paume de la nain, et l'on vérifie, quand il rentre, si l'em- reinte officielle est intacte.

Si le spectateur ainsi *marqué* éprouve le be- oin, — ces choses-là arrivent — de se laver s mains durant l'entr'acte, c'est tant pis pour ui. Il est inutile qu'il cherche à rentrer dans salle, et le mieux pour lui est de réintégrer ranquillement son domicile, en prenant la ésolution de faire attention la prochaine fois.

H. J.



EFFET DE LA RIVALITÉ AU SUJET DES GRANDS HOMMES

Pêle-Mêle Connaissances.

— A l'heure actuelle, notre empire colonial couvre une superficie de 11.300.000 kilomètres carrés, tandis que celle de la France n'est que de 536.000 kilomètres.

— Un savant américain, le docteur Gregory, vient de déposer à l'Assemblée législative de l'Etat d'Iowa un projet de loi autorisant les médecins à achever leurs malades — à la condition que ceux-ci aient plus de dix ans — lorsqu'ils jugeraient intolérable et incurable le mal dont ils souffrent.

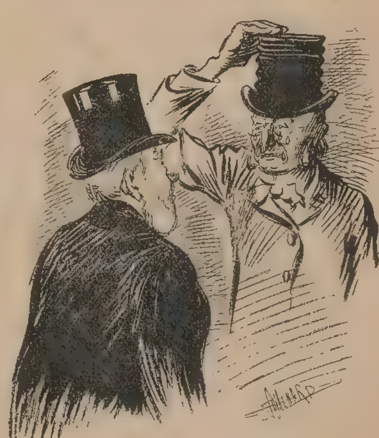
A. S.



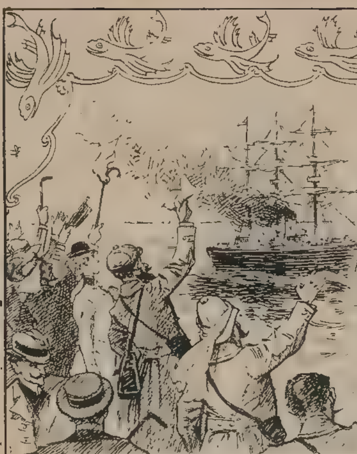
En été, M. Letendre a un chapeau à ressort...



... et une éponge imbibée d'eau qu'il place au fond du chapeau. Cela lui procure le double avantage d'avoir de la fraîcheur...



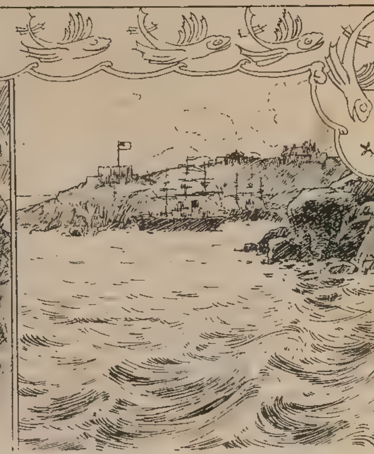
... et quand il se trouve en présence d'un ami en deuil, de pleurer abondamment avec lui. Résultat qu'il obtient en pesant légèrement sur son chapeau à ressort.



A l'arrivée à Ismailia, port central du Canal de Suez, des touristes français acclament les turcos? « Vive la France! »



Pendant l'escale, un bal sans danseuses est l'occasion d'un grand succès pour Mohammed-Ben-Arbi!



Le *Cachemyr* fait escale à « Périm », mauvaise garnison pour les cipayes de l'Inde et les blue-jackets anglais, mais bon poste d'observation comme l'Angleterre sait les choisir.



Pendant que l'on prend du charbon, des barques pleines de noirs s'approchent du paquebot. Ce sont des plongeurs qui s'élancent à la poursuite des pièces de monnaie lancées du bord!



La pêche au sabord: Peu pratiquée. A la sortie de Périm, par un gros temps, un poisson volant a la fâcheuse idée d'embarquer sans billet et de tomber sur Mohammed-Ben-Arbi. Cette inconséquence lui coûta la vie.



Enfin! après vingt-huit jours de navigation, on arrive à Madagascar, où le général Metzinger se trouve déjà depuis deux mois avec l'infanterie de marine et la Légion étrangère.



En débarquant à Majunga, les turcos prennent quelques privautés avec la mer malgache, relations plutôt fraîches!...



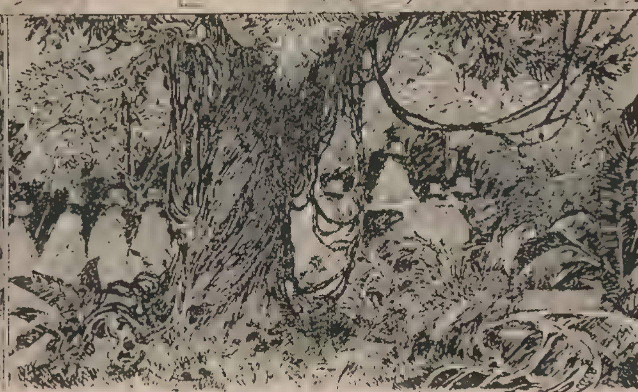
... et un requin en aurait pris avec la jambe de Mohammed-Ben-Arbi, si celui-ci ne s'était empressé de lui offrir à la place le lit de camp de « ma lit'nant ».



D'où il suit que cet officier subalterne passa sur le sol ennemi, — Mohammed voulant absolument lui servir de traversin — le commencement de sa première nuit de campagne.



Un chien sauvage aboya dans la nuit, entendant d'autres aboiements qu'une oreille exercée aurait pris pour des signaux. En ce moment, deux promeneurs nocturnes se cachèrent vivement dans un manguier...



... tandis que des profondeurs du bois, en une file indienne, s'avançent, vers une clairière, d'où l'on pouvait se rendre compte de l'importance du camp français, un certain nombre d'hommes dont quelques-uns, des chefs, sont portés en filansanes, seul moyen de transport du pays.



Trois d'entre eux, « Ramazambazaha » général hova, « Rainiandriamanpandry » conseiller de la reine, et un Européen parlant l'anglais le plus pur, s'avancèrent vers deux « Mpysikis », prêtres sorciers de la religion populaire des Malgaches, qui les attendaient.



Après un long conciliabule, en anglais, Ramazambazaha, que nos soldats allaient bientôt surnommer : « Ramasse ton Bazar », dit, s'adressant aux « Mpysikis » « A vos incantations, prêtres, qu'ont répondu les Esprits des morts ? »



— Les esprits des morts ont répondu : « Les Français sont des poissons ; venus par les eaux, ils avanceront par les eaux. »
— Nous fortifierons donc seulement le cours du fleuve, dit Ramazambazaha.



Puis ils se séparèrent, le grand chef rejoignant ses troupes, Rainiandriamanpandry, reprenant le chemin de Tananarive et les « Mpysikis » regagnant leurs retraites sauvages.



Alors, sous les manguiers, une voix qui n'était ni anglaise, ni malgache, murmura : « Ma lit'nant moi, compris rien di tout, quis qui dit mauricauds. » Mais Dornoy avait compris.

La suite au prochain numéro)

Pour être heureux, il faut que pas trop on ne sente,
Qu'on ne parle pas trop, que prudemment on mente,
Qu'on ait, selon le cas, l'allure vive ou lente,
Qu'on sache agir à temps, s'arrêter sur la pente,
Et souvent résister à tout ce qui vous tente,
Calculer avec soin et l'achat et la vente...
Il faut bien des vertus! — mais, d'abord de la rente!

F. DAVIGNON.

Il est aux petits soins, elle est aimable et tendre,
Louanges qu'il prodigue, elle veut les lui rendre;
Pour cet homme enjôlé, son cœur semble se fendre,
Puis, retour imprévu, feu couvant sous la cendre,
Chacun d'eux ne vaut plus la corde pour le pendre.
Tels sont avant, après, une mère et son gendre.

G. ROYER.

Vos titres, grands du jour, à la fin me font rire,
Vous êtes Majesté, l'on vous appelle Sire,
Et moi je ne suis rien; mais laissez-moi vous dire
Qu'à la comparaison, je ne suis pas le pire!
Je vis heureux, obscur, et ne sers point de mire
Au gredin! gai profit que de l'ombre je tire.

Gabriel TRAVOUILLON.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Carte de circulation à demi-place.

La Compagnie fait délivrer, toute l'année, par toutes les gares de son réseau, des cartes nominatives et personnelles valables pendant 3 mois, 6 mois ou 1 an, et donnant le droit d'obtenir des billets à demi-tarif, soit entre toutes les gares des réseaux de l'Ouest, de l'Est, de l'Etat, du Midi, du Nord, d léans, du P.-L.M. (réseau P.-L.-M. algérien exce et de la grande Ceinture de Paris (à l'exclusion la petite Ceinture), soit entre toutes les gares de de ces réseaux, soit entre toutes les gares d'un réseau. Ces cartes sont valables à partir du 1er e 16 de chaque mois, à condition que la demand soit faite 5 jours au moins à l'avance et moyen le payement préalable des prix suivants :

Prix des cartes donnant droit à des billets à demi-tarif.

Pour un réseau : Validité, 1 an; de toutes cla 240 fr.; de 2e et 3e classe, 160 fr.; de 3e classe, 10
Validité, 6 mois; de toutes classes, 150 fr.; de 3e classe, 100 fr.; de 3e classe, 65 fr. — Vali 3 mois; de toutes classes, 130 fr.; de 2e et 3e cl 95 fr.; de 3e classe, 60 fr.

Pour trois réseaux : Validité, 1 an; de toutes ses, 255 fr.; de 2e et 3e classe, 175 fr.; de 3e cl 140 fr. — Validité, 6 mois; de toutes classes, 15 de 2e et 3e classe, 100 fr.; de 3e classe; 65 fr. — dité, 3 mois; de toutes classes, 130 fr.; de 2e 3e classe, 95 fr.; de 3e classe, 60 fr.

Pour les sept grands réseaux de la grande ture : Validité, 1 an; de toutes classes, 320 fr. 2e et 3e classe, 220 fr.; de 3e classe, 140 fr. — Vali 6 mois; de toutes classes, 200 fr.; de 2e et de 3e cl de 185 fr., de 3e classe, 53 fr. Validité, 3 m toutes classes, 130 fr.; de 2e et 3e classe, 95 fr 3e classe, 60 fr.

Il est facultatif de régler le prix des cartes bles pendant 1 an, soit immédiatement, soit paiements échelonnés.



LE MANNEQUIN. — Vous parlez de gens chic? Moi, je suis à mon 37e complet de cette saison.

PETITE CORRESPONDANCE

Un lecteur Montponais. — Il faut ajouter un petit morceau de carotte qui maintient frais le tabac.
Un abonné (Ablois). — Il nous est impossible d'entrer dans des détails aussi personnels; regrets.
M. Chapeau. — Cette rubrique ne serait guère dans la note du journal.
M. J. Rochefort. — Il existe dans le commerce des colles très suffisantes pour cela.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

L'*Arbre de la Science*, par Maurice Maindron, est un roman qui fait voir les idées mesquines, les jalousies, les haines entre savants et prétendus savants. Ces derniers, avec leurs courbettes, leur platitude devant les puissants du jour, dont ils recherchent la protection pour conquérir des places dont ils ne sont pas dignes, leur arrogance à l'égard de savants réels restés dans l'ombre, sont bien étudiés et bien portraicturés. Leur façon de voler les idées des autres, de faire croire qu'elles leur appartiennent, sont parfaitement détaillées et prises sur le vif. Œuvre émouvante, intéressante, que l'on ne regrette point d'avoir lue 3 fr. 50.
R., rue de Vaugirard, Paris. — Il y a « Le Naturaliste amateur », 1 vol., 166 gravures, 3 fr. 25. « Le Naturaliste préparateur », 1 vol., 3 fr. 50.
M. Ludwig, à Metz. — « La Loi sur les accidents », brochure, 0 fr. 75.
M. F. O., d'Aix. — « Manuel des commissaires et censeurs », par Savigny, petit volume devenu assez rare, et qu'on ne trouve que par hasard chez les libraires des quais.
J. R., à Cannes. — « Les Monologues » paraissent en brochures de prix variés, 1 franc généralem Si vous avez des titres de ces ouvrages, écrivez-n au cas contraire, nous vous en expédierons au que vous voudrez, franco à ce prix.
M. Dixmer, à Paris. — Il existe un ouvrage tel vous désirez, par H. Havard, mais il est épuis vous ne le trouverez que par hasard et certainem son prix dépassera 60 francs. C'est un livre de il faudrait vous adresser aux librairies ancie des quais de la rive gauche.
Huc Masse (Ariège). — « Manuel du peintre bitiments », traitant des couleurs et vernis, Riffaud et Vergnaud, 1 volume, 44 figures, 3 f Pour la numismatique, vous adresser à MM. R et Fenardent, 4, rue Louvois.

12e ANNÉE — N° 29 | 10 Centimes | 22 JUILLET 1906

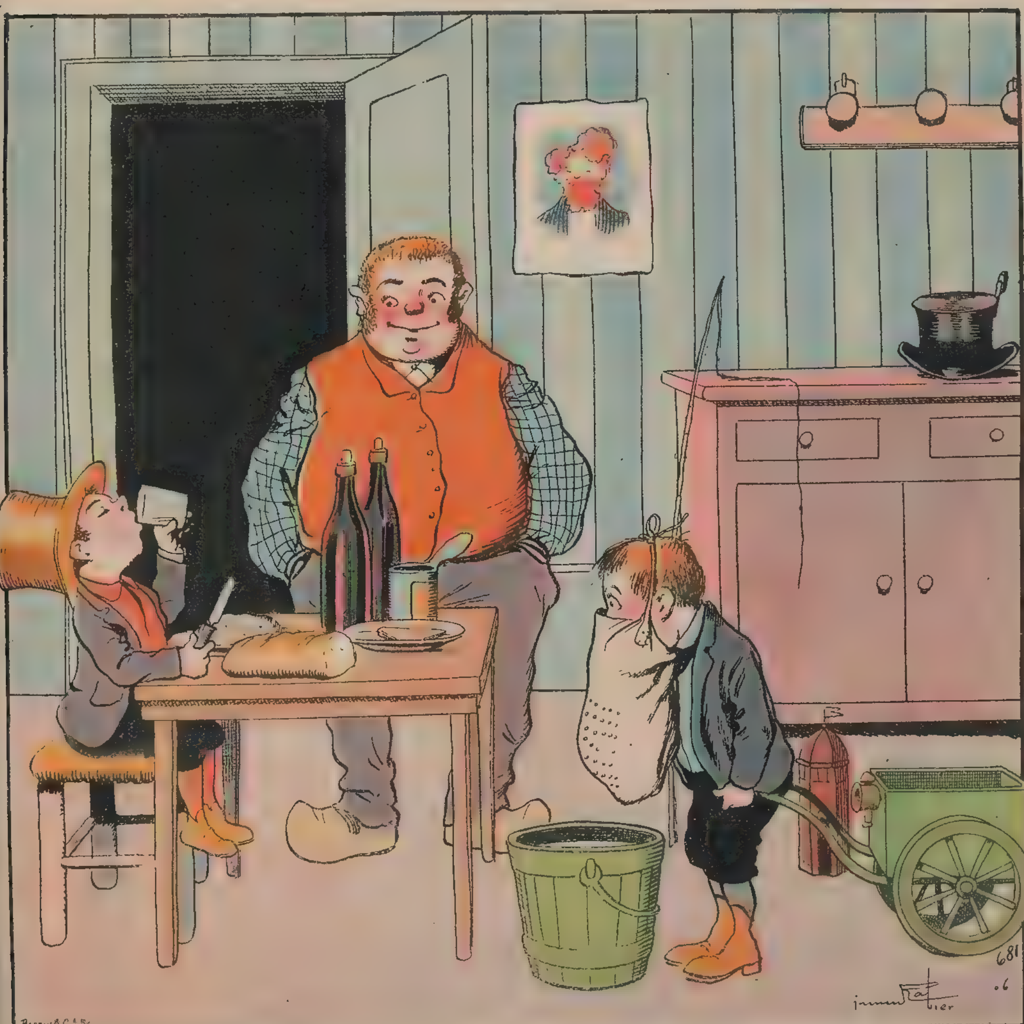
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

RANCE : Un an 6 fr. Six mois 3 fr 50
TRANGER : Un an 9 fr. Six mois 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

LA VOCATION, par Benjamin RABIER.



Le Cocher. — Je suis content, la vocation de mon aîné se dessine.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Le prudent Directeur

La scène se passe dans les bureaux de La Catapulte, *revue satirique indépendante.*

Le Directeur,
Un Rédacteur.

Le Directeur. — C'est décidé, Mordant, nous paraissons la semaine prochaine. Il nous faut pour nos débuts un article sensationnel. Trouvez-moi quelque chose de cinglant... à l'emporte-pièce... Le public adore ça... Critiquez, abîmez..., démolissez !...

Le Rédacteur. — C'est facile... Avez-vous un sujet de préférence ?...

Le Directeur. — Non... mais il n'en manque pas. Vous avez le choix.

Le Rédacteur. — Je pourrais peut-être attaquer le gouvernement.



Le Directeur — *Ça, non ! Pas de politique. C'est une règle de la maison.*

Le Directeur. — Ça non ! Pas de politique. C'est une règle de la maison.

Le Rédacteur. — L'armée ?

Le Directeur. — Chut ! Ne touchons pas à l'armée, c'est sacré !

Le Rédacteur. — Ah !... une idée ! Les commerçants falsificateurs... Le lait, le beurre, le vin, les conserves !... Justement on se plaint beaucoup en ce moment... Je crois que voilà un sujet fécond...

Le Directeur. — Oui... pour être ensuite poursuivi en diffamation ! Vous avez des idées heureuses, vous !... Et qui est-ce qui paiera les frais de justice ?...

Le Rédacteur. — Tiens... vous m'y faites penser sans le vouloir... Le voilà, le bon sujet...

Le Directeur. — Lequel ?

Le Rédacteur. — La Magistrature !

Le Directeur. — Vous tenez beaucoup à avoir des ennuis avec ces messieurs du Parquet ?

Le Rédacteur. — Non... mais...

Le Directeur. — Alors, trouvez autre chose, mon ami.

Le Rédacteur. — Hum... c'est que...

Le Directeur. — Comment... vous êtes embarrassé ?



Le Directeur. — *C'est bien usé...*

Le Rédacteur. — Non... je cherche... Voyons, on pourrait faire quelque chose sur les employés de l'Administration.

Le Directeur. — C'est bien usé... et puis, songez à ceci : Il ne faut pas commencer à indisposer une clientèle probable. Or, vous savez comme moi que ces messieurs font une consommation de journaux importante.

Le Rédacteur. — Alors ?... Tiens, si je cinglais un peu les cochers... ces autres chevaliers du fouet !

(*Il rit avec complaisance.*)

Le Directeur (*fronçant les sourcils*). — Vous n'y êtes pas du tout. Je compte précisément trouver parmi eux un nombre respectable de lecteurs. Le cocher est frondeur. Il aimera notre Revue.

Le Rédacteur. — Les demoiselles du téléphone ?

Le Directeur. — Nous aurons aussi des lectrices parmi elles. D'ailleurs, nous avons le téléphone ici. Vous n'ignorez pas comme elles sont rancunières... Il nous serait impossible par la suite d'obtenir une communication.

Le Rédacteur. — Les concierges ?

Le Directeur. — Le concierge lit beaucoup... et il saurait se venger... N'oubliez pas que nous sommes tous à la merci de notre concierge.

Le Rédacteur. — Diable... cela devient plus difficile... Il faut alors se rabattre sur une personnalité... quelqu'un qui ne lise pas les articles de *La Catapulte.*

Le Directeur. — Ou qui s'en moque...

Le Rédacteur. — Et qu'en même temps on puisse éreinter...

Le Directeur. — C'est parfaitement cela.

Le Rédacteur. — Par exemple... M. Lépine...

Le Directeur (*sursautant*). — Le préfet de police ?... Vous êtes fou !

Le Rédacteur. — Clémenceau...

Le Directeur. — Pas de politique, je vous ai dit.

Le Rédacteur. — Sarah Bernhardt...

Le Directeur. — Elle est en Amérique, elle y est tout le temps... On nous accuserait d'attaquer des absents.



Le Directeur. — *Le préfet de police...? Vous êtes fou !!*

Le Rédacteur. — Deibler...

Le Directeur (*vivement*). — C'est un de mes amis ! Puis, voyez-vous... tous ces gens-là sont susceptibles de devenir des abonnés... Or, l'abonné, c'est sacré !

Le Rédacteur. — Dans ce cas là, il ne nous reste plus que les morts.

Le Directeur. — Allons-y pour les morts !

Le Rédacteur. — Il y a le choix !... Victor Hugo, Lamartine, Chateaubriand...

Le Directeur (*interrompant*). — Mon cher, tous ces gens-là ont des admirateurs qui seraient indignés de voir une Revue encore inconnue s'attaquer à des écrivains qui sont l'honneur de notre pays... car il n'y a pas à dire, ils sont l'honneur de notre pays !... Et que penserait-on de nous à l'Etranger ?...

Le Rédacteur. — Aimez-vous mieux Louis XVIII ?

Le Directeur. — Il y a encore aujourd'hui é-nor-mé-ment de royalistes.

Le Rédacteur. — Bonaparte, alors ?

Le Directeur. — Et les bonapartistes ?...

Le Rédacteur. — Dans ce cas, prenons Bernadotte, Moreau, Pichegru !...

Le Directeur. — Toutes ces familles-là ont encore des descendants vivants... Il faut penser à cela...

Le Rédacteur. — Mais, c'est que je ne vois plus !... A moins de remonter au moyen âge... jusqu'à cette vieille peste de Catherine de Médicis...

Le Directeur. — Vieille peste, c'est possible. Mais c'est une femme. Il ne faut pas qu'on puisse dire...

Le Rédacteur (*impatienté*). — Alors, remontons au déluge.

Le Directeur. — Au déluge, si vous voulez !

Le Rédacteur. — Vous me permettrez bien de blaguer ce vieux soiffard de Noé !

Le Directeur. — Mon ami... si vous touchez à l'alcool, fut-ce à 4.000 ans de distance, nous aurons contre nous tous les débitants de boissons...

Le Rédacteur. — Ma foi... je ne vois plus qu'Adam et Eve. A la rigueur, on peut encore...

Le Directeur. — Soit. Mais prenez garde. Il



UNE BONNE RAISON

— Pourquoi pêches-tu ici, Toto ?...

— Parce que, l'année dernière, papa a attrapé ici un poisson qui grandit de vingt centimètres chaque fois qu'il raconte l'aventure.

y a une histoire de pomme assez scabreuse. Tout en étant satirique, notre Revue n'est pas licencieuse. Contentez-vous d'effleurer le sujet... Effleurez, effleurez!

LE RÉDACTEUR. — C'est entendu.

. . . .

Huit jours après.

La Catapulte *a paru. Tollé d'indignation générale. A force d'être inoffensif, l'article du rédacteur a prêté à toutes les interprétations possibles. Et puis, quelle était cette grotesque prétention de vouloir réformer la Bible!... Supprimer l'incident de la pomme..., supprimer le serpent!... Chercher à détruire la plus admirable légende qui soit!... Ebranler les bases de plusieurs religions! Quelle outrecuidance!... La* Catapulte *ne s'en relèvera pas.*

E. JOLICLER.

Pêle-Mêle Causette

Un de mes amis m'avait emmené au Salon. Très amateur de peinture, il allait là en fureteur et collectionneur. Estimant cependant que deux avis valent mieux qu'un, il voulait faire confirmer ses jugements par les miens.

Je ne suis pas de l'avis de ceux qui affirment, d'un air entendu, que rien au Salon ne méritait de retenir l'attention. Je trouve, au contraire, que cette année surtout, la double exposition présentait un ensemble d'excellentes toiles.

N'est pas chef-d'œuvre tout ce qui était exposé, cela va de soi, mais une grande quantité de tableaux dénotaient une recherche et un réel souci d'art.

Mon ami me pilota ainsi à travers les galeries, me faisant faire escale devant les œuvres qu'il avait distinguées.

L'une d'elles me séduisit particulièrement. C'était un paysage exécuté avec une frappante maîtrise. Je n'en dirai pas davantage, ne voulant pas laisser deviner le nom de son auteur. Ce nom importe peu, en effet, car ce n'est pas un cas particulier que je vise à signaler, mais une tendance générale.

Nous tombâmes vite d'accord, mon camarade et moi, sur la beauté du tableau. Il se décida aussitôt à l'acquérir.

Il se mit donc en rapport avec l'artiste pour en débattre le prix. Mais pendant les négociations, mon ami s'avisa que les dimensions du tableau qui occupait une place assez importante, seraient une gêne pour lui. Dans les vastes galeries du Salon, les toiles semblent toujours plus petites que dans un appartement.

Le peintre eut connaissance de cet embarras.

Un beau matin, mon ami trouva, non sans étonnement, dans son courrier, une lettre de l'artiste lui disant :

« Si le tableau vous paraît trop grand, je vous propose de vous le refaire dans une dimension correspondant avec l'emplacement dont vous disposez. »

Le fait quand il me fut narré, me laissa perplexe; mais j'appris par la suite que la coutume de se reproduire soi-même était très répandue parmi les peintres.

Dans ce cas, qu'advient-il de la valeur d'une œuvre, qui ne tirait son prix que du fait qu'elle était unique?

Une toile exposée deviendrait donc une sorte d'échantillon sur lequel on prendrait des commandes. C'est un procédé commercial qui, pour pratique qu'il soit, risque fort de ravaler la peinture à une fabrication industrielle.

Je me rappelle ce peintre que ses confrères ne nommaient qu'avec un sourire de dédain, parce qu'il passait sa vie à peindre la galerie d'Apollon du Louvre.

Il avait acquis à ce travail une telle habileté, que ses tableaux faisaient prime parmi les étrangers qui le voyaient, moderne Pénélope tissant son éternelle toile.

Et voilà que le confrère décrié a fait école. Son procédé s'est généralisé, et bientôt l'on verra un artiste affirmer avec fierté qu'il a pris dix commandes de sa ferme bretonne ou de son champ de bruyères.

Ces mœurs ont actuellement de sérieux avantages pour les peintres, au point de vue pécuniaire, tout au moins. Il est certain que la copie d'une œuvre nécessite infiniment moins de temps et d'efforts que la confection de l'original.

Mais par la suite, cet habile procédé ne finira-t il pas par jeter un certain discrédit sur la peinture.

Un champ cultivé intensivement produit beaucoup au début, mais il épuise bientôt la terre et devient stérile.

N'en sera-t-il pas de même pour la peinture? Qui voudra payer à sa valeur une œuvre avec la perspective qu'elle aura un nombre indéterminé de sœurs jumelles tout aussi authentiques les unes que les autres.

Je ne crois pas que ce procédé soit de nature à profiter à l'art de la peinture, et j'estime même qu'il y aurait sérieux intérêt à ce que l'Institut combattît cette fâcheuse coutume.

Un tableau doit rester une pièce unique et celui qui l'acquiert doit être protégé contre la contrefaçon, surtout si elle est commise par l'auteur lui-même. Car cette contrefaçon-là est plus perfide que celle qui est exécutée clandestinement par un faussaire. Celle-ci peut se découvrir. La copie n'égale jamais l'original. Mais quand l'artiste lui-même se contrefait, toutes les copies prennent, au même titre, rang d'originaux et le premier acheteur se trouve gravement lésé.

Pour en revenir à mon ami, la proposition du peintre lui causa une surprise si désagréable qu'il renonça sur-le-champ à l'acquisition de son œuvre.

Ceci malgré le réel et ardent désir qu'il avait eu de la posséder.

Cette aventure ne l'a pas découragé de collectionner, mais il est bien décidé à ne plus acheter un seul tableau sans que l'auteur lui garantisse que c'est et que cela restera un exemplaire unique.

D'autres acheteurs s'inspireront peut-être de cet exemple pour sauvegarder leurs intérêts.

Et ce sera au grand avantage, non seulement des collectionneurs, mais aussi des peintres, et par suite de l'art lui-même.

FRED ISLY.



LA PAILLE ET LA POUTRE

LA DAME, *courant après l'homme qui pèle une pomme.* — Monsieur! Monsieur! je crois que vous perdez quelque chose.

Tout homme a son prix.

(PROVERBE AMÉRICAIN)

— Vous me dites que vous connaissez l'accusé depuis son enfance, disait le juge Lecurieux au témoin, un riche Américain.

— C'est vrai, monsieur.

— Eh bien, le croyez-vous capable de commettre un vol?

— Permettez, monsieur le juge, à combien s'élève la somme?

Un Calmant.

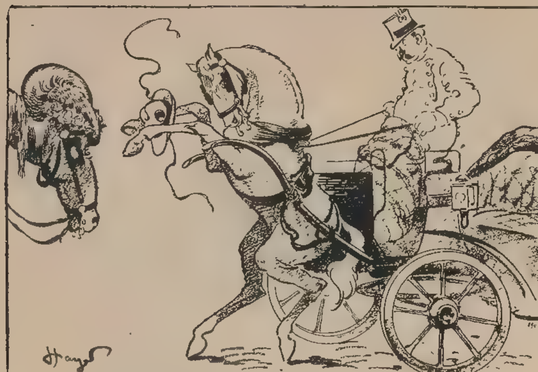
Poindinterro voyageait, en chemin de fer en compagnie d'une dame d'une nervosité excessive. Au moindre cahot de la voiture, elle ne pouvait s'empêcher de pousser des cris de terreur du genre de ceux-ci : « Allons-nous dérailler? Est-ce un accident? Allons-nous périr? »

Poindinterro, agacé, mais immuable comme le destin et impassible comme le sphinx, demeurait drapé dans le silence le plus indifférent.

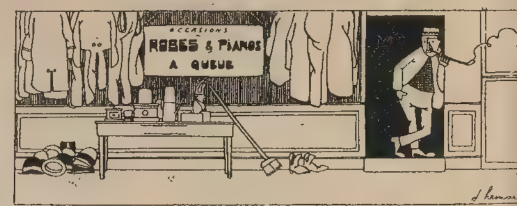
— Et vous, monsieur, fait la dame en s'adressant à lui, ne craignez-vous pas d'être victime d'un accident de chemin de fer?

— Aucunement, madame, répond le pince-sans-rire d'une voix sombre, Mme Lenormand m'a prédit que je périrais sur l'échafaud!

A la station suivante, la dame impressionnable changea de compartiment.



LA VIEILLE GALANTERIE FRANÇAISE
— Ce rossard-là, depuis que je lui ai payé un panama, il ne peut pas rencontrer une compagne d'écurie sans la saluer.



LES GAITÉS DE L'ANNONCE
Concision.

Courrier Pêle-Mêle

Droit des riverains.

Monsieur le Directeur,

Je trouve dans le dernier numéro du *Pêle-Mêle* deux réponses contradictoires à propos d'un renseignement demandé par un correspondant, au sujet du droit de pêche dans les rivières non navigables ni flottables.

Voici la loi :

Le lit d'une rivière ni navigable ni flottable appartient aux riverains au même titre que les berges. Ils peuvent faire de l'eau l'usage qu'il leur plaît, et même la détourner de son cours, à condition de la restituer à la sortie de leur propriété. Celle-ci n'est soumise qu'à deux servitudes : 1° L'une pour le passage de l'eau; 2° L'autre pour la circulation des poissons (qu'il est défendu de retenir par des grilles).

En conséquence, les propriétaires ont non seulement le droit de garder leur pêche, mais encore de défendre la circulation des barques. Le lit d'une rivière non navigable ni flottable n'est pas un « chemin public », c'est un « te rain privé ».

Recevez, etc.

Un de vos Lecteurs assidus.

Manque de goût, manque d'odorat.

Monsieur le Directeur,

Voici le renseignement demandé, dans le n méro du 17 juin, par M. Sauciar, à Paris.

Les mots techniques désignant le *manque goût* et le *manque d'odorat* sont respectiv ment : ageustie, qui s'écrit aussi agueustie, même agheustie (du grec a, privatif et gensi goût) et dysosmie (de dys, privé et osmê, od rat).

Voilà pour les substantifs; quant aux adje tifs corressonpants qu'il serait peut-être faci de former : ageustique et dysosmique, ils se trouvent, je crois, dans aucun dictionnai D'ailleurs, quiconque ne veut pas s'exposer reproche de pédantisme, fera bien de n'en ployer ni les deux substantifs, ni les de

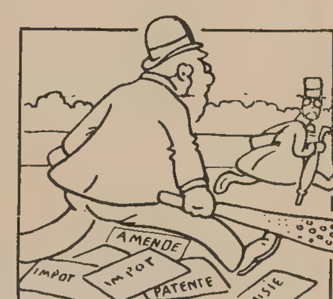
LES DOUZE TRAVAUX D'HERCULE EXPLIQUÉS ET MODERNISÉS



Hercule détruit le sanglier d'Erymanthe, effroi de toute une contrée.



Hercule met à mort les cavales de Diomède, qui se nourrissaient de chair humaine.



Il combat le monstre Gé yon qui opprimait ses victimes.



Il cueille les pommes d'or du jardin des Hespérides.



Il nettoie les écuries d'Augias.



Il enchaîne l'amazone Hippolyte, la belliqueuse marâtre.



Il s'empare de la biche cerynite et l'attache au pied de son rocher.



Il détruit le taureau Crétois qui étouffait cent victimes par jour.



Il abat toutes les têtes hurlantes de l'hydre de Lerne.



Il met en fuite les oiseaux du lac Stymphale, qui, de leurs becs acérés, tranchaient bras et jambes aux passants.



Il abat le lion de Némée, terreur des populations.



Enfin, pour terminer, il enchaîna le chien Cerbère à la grande joie des locataires.

adjectifs, et de dire tout bonnement : « Le manque de goût », « le manque d'odorat », et « il n'a pas de goût, pas d'odorat ».

Recevez, etc. H. ZELTEN.

Ce sont les mêmes termes que M. Ed. Latham nous désigne également comme répondant à la question posée.

Singes nageant.

Monsieur le Directeur,

En relisant ma collection du *Pêle-Mêle*, j'ai retrouvé l'article suivant d'un de vos lecteurs de Tunis, auquel je n'avais tout d'abord pas prêté grande attention.

« Je crois pouvoir vous dire qu'il n'y a que deux êtres sur terre ne sachant pas nager : l'homme et le singe. Si l'homme nage, c'est qu'il apprend, mais *l'on n'a jamais entendu dire qu'un singe ait nagé*. Il serait difficile même de le lui apprendre, car si, par malheur, un de ces animaux tombe à l'eau, il se bouche les yeux, et inévitablement coule à pic et s'asphyxie.

« TSENRE-IGGAR (Tunis). »

Or, je suis actuellement en possession d'un singe qui, comme tous ses congénères, a une sainte horreur de l'eau ; mais lorsque pour le punir des mauvais tours qu'il me joue, je le jette à l'eau à dix mètres du rivage, il revient fort bien seul et à la nage.

Je n'ai *pas entendu dire*, mais j'ai fort bien vu un singe nager. Ce fait m'a, d'ailleurs, été confirmé par un camarade possesseur d'un jeune chimpanzé.

Recevez, etc. BERTAND,
Adjudant du Génie H C., au Chemin de Fer de la Côte d'Ivoire (Abidjan).

Question interpêlemêliste

Existe-t-il en France des araignées dont la morsure soit venimeuse ?

P. PERLE.

Peut-on manger du bois ?

La récente catastrophe de Courrières nous a révélé que, parmi les mineurs qui ont échappé à la mort, quelques-uns avaient pu tromper leur faim, leur estomac, en avalant des morceaux de bois arrachés aux planches qui forment le soutènement de la mine.

La question est délicate. Evidemment, d'une façon absolue on ne peut pas manger de bois pour plusieurs raisons : si vous essayez d'ingérer un gros morceau, il ne passe pas ; si vous essayez d'ingérer un petit morceau, il peut perforer les parois de votre estomac. Dans ces deux cas, il s'agit de bois qui n'est pas assimilable.

Mais il y a des bois qui peuvent, à la rigueur, se digérer. Tel est le cas du bois de sapin qui est plus filamenteux et qui a une odeur et une saveur tout à fait spéciales. Ce qui est sûr, c'est que même pour que le sapin pût être digéré, il faudrait le préparer, le cuire, ou le soumettre à des préparations chimiques. Mais le bois ainsi préparé n'est, en somme, plus du bois, et il semble qu'il faille bannir complètement l'espoir de se nourrir de bois.

Cependant, les chevaux, on l'a maintes et maintes fois prouvé par l'expérience, ont un estomac qui supporte le bois. On en a encore eu la confirmation dans la catastrophe de Courrières par le cheval qu'on a remonté vivant.

Les mineurs « rescapés » ont pu avaler quelques filaments de bois, mais il est certain qu'ils n'auraient pas résisté longtemps à un régime de ce genre. L'estomac de l'homme ne se prête pas, en somme, à avaler du bois, et le pain le plus mauvais, le plus dur, vaut mieux que le bois le plus tendre, fût-il préparé par les réactions chimiques les plus ingénieuses.

L. S.

LA RAGE DE DENTS

Tous ceux qui ont vu jouer la *Cagnotte*, l'amusant vaudeville de Labiche, se rappellent le personnage de Colladan. Colladan est un vieux paysan madré qui sait tout et a des recettes pour tout. Au premier acte de la pièce, il joue à la bouillotte et il triche. Tout à coup, un de ses partenaires a une rage de dents, et immédiatement Colladan de sauter sur ce sujet de conversation pour détourner l'attention. Colladan indique un remède : « Pour guérir le mal de dents, vous prenez une jeune taupe de cinq à six mois. » Bien entendu, Colladan n'en sait pas plus long, et l'histoire ne dit pas comment il faut se servir de la taupe.

Or, ce n'est pas seulement, paraît-il, une farce, une invention de vaudevilliste pour divertir les spectateurs. La taupe, comme remède contre le mal de dents, existe dans les vieux almanachs dont se servaient jadis les paysans. C'est une tradition qu'ont dû inventer les rebouteux, les médecins sans grades, les charlatans, les guérisseurs qui parcouraient autrefois les villages. Il s'agissait, paraît-il, de capturer une taupe mâle. Quant à l'âge, il n'en était pas question. La taupe mâle trouvée, on lui faisait une incision dans la peau. Il fallait introduire le doigt dans cette incision jusqu'à ce que la mort s'ensuivît (pour la bête, bien entendu). On retirait alors le doigt imprégné de sang encore chaud et il fallait l'appliquer aussitôt sur la dent malade.

La vérité qui se dégage de ceci, c'est que le temps pendant lequel on laisse son doigt sur la chair de la bête exigeait à la fois l'immobilité absolue du patient et une espèce de suggestion qui, naturellement, concordaient avec la disparition de la rage. Il est certain qu'au bout d'une heure ou deux heures de ce manège stupide, le mal de dents pouvait cesser. Cette médecine-là a encore des gens qui y ont foi dans les campagnes. C'est à ne pas y croire !



LE TRAIN COLIMAÇON

LE VOYAGEUR DU CHEMIN DE FER DE GRANDE-CEINTURE. — Satané brochet, il va plus vite que le train !

Monsieur Dame aime la nature.

(NOUVELLE)

I

M. Dame adorait la nature.

« Je suis un type dans le genre de Tolstoï, se plaisait-il à répéter, et j'abomine les idées du siècle. Je ne puis concevoir l'existence telle que la conçoivent mes contemporains. Tous des imbéciles, mes contemporains! Ils vantent notre civilisation, les progrès de la science, les découvertes des chimistes... Ah! elle est belle, notre ci-vi-li-sa-tion!!! Grâce à elle, tout est factice aujourd'hui, dans la vie, tout est contraire à la nature. Que ne pouvons-nous revenir à l'âge d'or ou tout au moins... — et M. Dame, distraitement, se passait la main sur le crâne — à l'âge de la pierre polie! Plus de vapeur... des cavales bondissantes; plus d'électricité... du soleil; plus de cigares entre les lèvres... des pipeaux rustiques; plus de puanteurs chimiques... des parfums champêtres; plus de mets empoisonnés... du bœuf nature!... O Nature!... Nature!... Nature!... notre mère à tous... »

II

Quand M. Dame pénétra dans la petite salle à manger où l'attendaient, pour le repas du soir, Zénobie sa fidèle épouse, et sa fillette Nini, il fronça le nez brusquement et huma l'air avec inquiétude :

— Sapristi, qu'est-ce qui sent comme ça?

Fort mal à l'aise, Zénobie répondit avec un ton humilié :

— Alexandre, je dois t'avouer que Nini et moi, nous sommes allées cet après-midi chez la coiffeuse. Cette brave femme — qui ignore tes préventions — a cru bien faire en rafraîchissant nos cheveux avec une petite friction d'Eau de Cologne...

— Abomination! rugit M. Dame, ne pouvais-tu empêcher cette folie? Nos mères, les blondes Gauloises, employaient-elles de l'Eau de Cologne? Non! En étaient-elles moins belles pour cela?... Non! La chevelure féminine... quand elle n'est pas postiche, bien entendu... est une parure... naturelle... et... fort convenable. Pourquoi donc alors obéir aux suggestions d'une coquetterie stupide et brûler cette parure naturelle avec des essences chimiques, qui..., il est impossible de le nier... dégagent d'insupportables odeurs?... C'est inconvenant d'abord, et ensuite, c'est malsain! affreusement malsain!... Il a suffi de quelques gouttes sur vos cheveux pour que l'air de cette salle soit vicié, corrompu, mortel; pour que je me sente le cœur soulevé de dégoût et l'appétit coupé, comme avec un rasoir. Il me sera impossible, j'en suis sûr, de manger ce soir le plus petit morceau...

III

— A t'entendre parler ainsi, reprit Mme Dame, on ne croirait jamais que tu as pour ami un parfumeur.

— Sans doute, l'ami Plume a été parfumeur... Je lui ai assez reproché, grand Dieu!... mais enfin il a quitté les affaires. Converti, sans doute, à des idées plus saines, il s'est retiré à la campagne pour effacer de son esprit jusqu'au dernier souvenir des poisons de sa boutique. Il vit au milieu des fleurs... l'heureux mortel! au milieu du fumier... l'enviable chançard!... Que n'ai-je une occasion pour aller le rejoindre!...

— Mais, tu l'as cette occasion. L'ami Plume vient justement de nous écrire pour nous inviter tous trois à déjeuner demain dans son petit domaine. Après le déjeuner nous visiterons son parc.

— Bravo! s'écria M. Dame, soudain rasséréné. Je vais lui écrire sur-le-champ que nous acceptons son aimable invitation... Enfin! il me sera donc permis de jouir un peu de la belle nature.

IV

L'ami Plume possédait un verger de dix mètres carrés et un jardin de cinq mètres, rempli de fleurs.

Ce matin-là, en attendant l'arrivée de la famille Dame, Plume fit le tour du propriétaire pour s'assurer que tout se trouvait en bon ordre. L'herbe du verger semblait verdoyante à souhait, les fleurs du jardin brillaient d'un vif éclat. Le ciel était bleu et les oiseaux chantaient. Pourtant, l'ami Plume ne semblait pas entièrement satisfait...

« Le diable emporte les fleurs? monologuait-il... elles ne sentent rien... ou presque rien... et Dame qui se fait une fête d'aspirer leurs parfums... Ne me parle-t-il pas dans sa lettre de la grisante odeur de l'herbe... Le diable m'emporte si mon herbe a une odeur quelconque... grisante ou non... Pauvre Dame! quelle désillusion pour lui!... »

Et, dans la simplicité de son excellent cœur, l'ami Plume demeurait désespéré, quand, soudain, une idée de génie traversa son cerveau. « Mes fleurs n'ont pas de parfum, eh bien ! je vais leur en donner ! » dit-il. N'avait-il pas, dans son cabinet de toilette, quinze beaux flacons de parfumerie, tout un stock qu'il avait conservé pour son propre usage après la vente de ses magasins.]



— Mais, comme il a grandi votre bébé, chère madame, depuis ma dernière visite!!... Veux-tu venir dire bonjour au monsieur, mon mignon?



!!!



— Comment! cher monsieur? vous fuyez?

— Oh! madame !... ce n'est pas moi!

V

Plume commença par le verger, dont il baigna copieusement l'herbe verte de « foin coupé » et de « trèfle incarnat ». Passant au jardin, il vida un arrosoir entier d'essence de violette sur ses violettes et partagea équitablement un grand flacon de « rose-iris » entre ses iris et ses roses. A l'oranger, il accorda une friction « Portugal ». Les myosotis l'embarrassèrent un instant, car il ne possédait aucune essence correspondante, mais il réfléchit que cette petite fleur bleue étant le vergiss-mennicht de la poésie allemande, la couleur locale exigeait pour elle une lotion d'« Eau de Cologne ». Les pieds-d'alouette l'arrêtèrent aussi quelques minutes : « Une plante qui a nom de pied... quel parfum lui donner?... Bah !... l'essence double de « cuir de Russie » me semble assez indiquée dans la circonstance. » Et, de plus en plus confiant en lui-même, en constatant que du jardinet, surchauffé par le soleil, s'échappaient de capiteuses effluves, Plume versa une bouteille d'« Eau dentifrice des sultanes » sur les dents-de-chien et les gueules de-loup, et couronna son œuvre en arrosant ses barbes-de-capucin avec de la « Royale régénératrice de la chevelure » : « Ça ne pourra que les aider à pousser ! » déclara-t-il tout joyeux.

Et, là-dessus, il courut cacher ses fioles vides. Il était temps ! Les Dame sonnaient à la porte.

V

A l'entrée du jardin, M. Dame s'arrêta. Longuement, les yeux clos, comme un gourmet savourant un plat, il aspira les violents parfums qui montaient des plates-bandes, puis, soupirant d'aise, il murmura :

— Voici qui est autrement suave que toutes les diaboliques inventions des chimistes modernes... Comme c'est nature !... Comme ça sent bon !... Plume, ami Plume, je veux respirer l'une après l'autre chacune de tes petites fleurs.

— Non, Dame, non, plus tard. L'omelette est sur la table. Elle bave de nous attendre. Allons d'abord déjeuner !...

— C'est ça, allons déjeuner ! je ne demande pas mieux, d'autant plus que, vois-tu, ces parfums de la campagne, ça me donne un furieux appétit !...

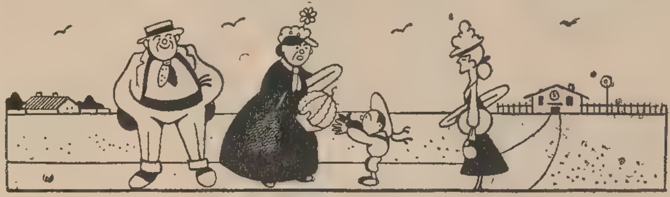
H. AVELOT.



CALINO VA A LA CAMPAGNE EN FAMILLE

MADAME. — Tiens !... porte quelque chose, toi... le gosse ou le melon...

CALINO. — Je veux bien porter le gosse... mais le melon, ah non !...



MADAME. — C'est bon... Tiens, alors, toi, Gustave, porte le melon.



Et comme ça tout le monde est content.



AUX INVALIDES

— Dis, papa, y avait donc déjà des autos de leur temps ?

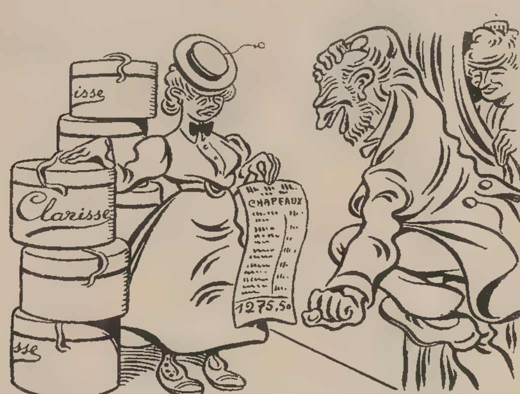


— Tu vois, Bébert, il y a cent ans, tout Paris courait à la Bastille.

— Alors, c'était comme dimanche passé, il ne devait pas y avoir beaucoup de place dans le Métro.

PLUS DE CHAPEAUX !!!

Parfaitement, pourquoi ces ligues timides et cette malheureuse petite invention de referendum dans le but d'obtenir à peine quelques centimètres cubes de moins sur le volume des chapeaux de théâtre. Et pourquoi s'attaquer seulement aux chapeaux de théâtre? Tous les chapeaux sont gênants et, pour être tranquilles, qu'on supprime donc en bloc les chapeaux mâles et les chapaux femelles.



Pas de pitié, car, en naissant, le chapeau est déjà pourri de vices jusqu'aux moelles; il se rend crispant avant même de prendre son service sur une quelconque tête.



Et n'allez pas parler de pitié à un chapeau femelle, le chapeau femelle est féroce; jamais il ne consentira à partager un parapluie, même avec celui qui l'a sorti de son obscurité.



Et vous, humanitaires, qui cherchez la cause mystérieuse qui, de nos jours, fait encore se précipiter deux individus l'un contre l'autre, l'épée à la main, ne cherchez plus, ou plutôt cherchez le chapeau.



Tirez des plans, multipliez les précautions pour abaisser le drap du mystère sur vos petites cuites extra-matrimoniales, et tout votre génie de dissimulation sombrera à la rentrée, grâce au chapeau dénonciateur, plus visqueusement lâche qu'une lettre anonyme.



Et puis, à chaque coin de rue, vous en voyez se dresser, immenses, des chapeaux, grandis de la gigantesque tare sociale qu'ils synthétisent.



Si vous possédez une antichambre et un porte-parapluie, votre tranquillité est fichue. Aucune arme ne vous reste plus contre le raseur à éviter. Et alors, mon Dieu, je vous en supplie, qu'est-ce qu'on attend pour circuler nu-tête?

LA VIEILLE NOBLESSE AMÉRICAINE (Société Limited)

On sait, qu'en Amérique, on peut donner aux enfants comme prénom, un nom quelconque.



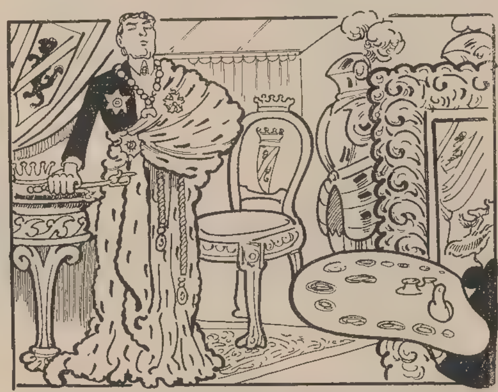
Cette Société a, dans chaque grande ville d'Amérique, des correspondants chargés de recueillir les enfants abandonnés, qui reçoivent le prénom de : prince, duc, marquis, comte, baron, etc..., et comme nom celui de la rue ou du quartier où ils ont été trouvés.



La Société pourvoit le jeune homme d'un château et d'un domaine qui porte son nom. Toute sa jeunesse se passe dans l'étude des belles manières. L'art de la danse et des jeux ne doivent avoir aucun secret pour lui. On lui apprend à dépenser sans compter (c'est toujours la Société qui paie).



A vingt ans, il faut que le jeune aspirant noble ait absolument l'air las et ennuyé (suprême chic chez l'Américain, peuple trop travailleur). Puis de savants docteurs lui inoculent les maladies à la mode : neurasthénie, dyspepsie, arthrite, etc. Alors, le jeune homme reçoit son brevet de grand seigneur.



Il faut qu'il fasse faire son portrait en costume d'apparat, garni des décorations les plus en vue (toujours fournies par la Société). Le portrait est placé dans une salle dite : Galerie des Ancêtres. Le jeune homme se marie et a beaucoup d'enfants qui portent ses noms et prénoms et sont élevés de la même façon (toujours aux frais de la Société).



Alors, au bout d'un siècle ou deux, le marquis de New-York ou le comte de San-Francisco sera de noblesse tout aussi authentique qu'un Montmorency. C'est le moment où la Société enverra des placiers spéciaux chargés de négocier des mariages avec les riches héritières du Nouveau Monde et même de l'Ancien.



Comme d'usage, le jeune noble épousera l'héritière et le coffe-fort et il remboursera à la Société ce qu'elle a dépensé pour sa famille, plus les intérêts et une commission sur la dot. Bref, la Société compte sur le trust des beaux mariages, et si la vieille Europe n'y prend garde, elle se verra retirer encore cette belle source de revenus.



Jonathan K. K. Wett est très paresseux ; aussi, chaque fois qu'il encaisse une somme, se la fait-il donner en bank-notes et commande-t-il de l'attacher à un petit ballon, qui, lâché, s'en va rejoindre le plafond.



Et quand on vient encaisser, Jonathan K. K. Wett, sortant son revolver...



... vise le ballon soutenant le nombre de bank-notes voulu, tire et permet au quidam d'encaisser la somme.

POINDINTERROSSERIE

M. Dollar est, comme tous les parvenus, plein de munificence.

Comme eux, il a l'habitude désagréable de faire ressortir la valeur de ses dons.

Recevant du monde à sa table, il faisait remarquer la rareté des mets servis et leur prix élevé.

Les convives se sentaient gênés et ne touchaient au repas que du bout des lèvres.

Mais parmi eux se trouvait Poindinterro. Lui seul mangeait à sa faim et sans tenir compte des remarques de l'amphytrion.

Au dessert, après avoir goûté à un merveilleux ananas que Dollar s'était vanté d'avoir payé cent francs, Poindinterro tendit son assiette en disant d'un air grave.

— Passez-moi donc encore pour sept francs cinquante d'ananas.

Les convives eurent de la peine à réprimer l'accès de rires que provoqua cette malicieuse boutade.

DE NOS LECTEURS

Moutardier du Pape.

« Il se croit le premier moutardier du Pape !... » C'est une expression par laquelle on désigne quelqu'un dont la fierté semble excessive. On l'emploie très souvent sans en connaître l'origine que voici :

Le Pape Jean XXII était originaire de Cahors. Or, il lui arriva, certain jour, de Dijon, un cousin qui insista beaucoup pour obtenir à la cour pontificale, un emploi.

— Que sais-tu faire ? demanda Sa Sainteté.

— Très Saint-Père, à Dijon, nous ne savons tous faire que de la moutarde...

— Parfait, je te nomme donc moutardier du Pape.

Quelques jours plus tard arriva à Rome un autre cousin de Jean XXII, de Dijon également, et qui avait fait le voyage dans le même dessein.

— Je ne puis, dit le Pape, te nommer que mon second moutardier. Encore est-il nécessaire que le premier titulaire y consente.

Jean XXII, paraît-il, comptait sur le refus dudit titulaire qu'il savait fort jaloux de ses prérogatives. Mais il advint précisément le contraire. Le cousin numéro un se déclara enchanté d'un événement qui le faisait monter en grade en lui conférant le titre de « premier » moutardier.

Incontinent, il se fit confectionner un costume vert-pomme avec un moutardier en sautoir et cette devise : « Je chatouille la bouche et je pique le nez. »

Quant à la question d'appointements, Jean XXII octroya mille ducats à son premier moutardier et cinq cents au second.

Il est dommage que cette charge ait été supprimée et ne soit plus, en nous servant d'une comparaison couleur locale, que de la moutarde après dîner.

(De l'*Echo du Nord*.) A. A.

Un pari d'Alphonse Karr.

Le célèbre auteur de *Sous les Tilleuls* et des *Guêpes* avait énormément d'esprit, comme chacun sait. On conte de lui l'anecdote suivante qu'il est amusant de rappeler.

Alphonse Karr paria un jour d'échapper aux recherches d'une douzaine de Parisiens qui, à travers champs, se mirent à ses trousses, aussitôt :

Au bout de quelques heures, ceux-ci trouvèrent, au bord d'une petite rivière qu'il avait traversée, une page détachée de son carnet sur laquelle étaient écrits ces mots : *Karr nage.*

Un peu plus loin, sur un mur, ils découvrirent cette inscription : *Karr avance et raille.*

Plus loin encore, une servante d'auberge arrêta les poursuivants et leur remit une feuille de papier portant ces mots : *Karr aime.*

Elle leur montra également une bouteille brisée à côté de laquelle le spirituel écrivain avait laissé sa carte avec cette inscription : *Karr casse.*

Le soir, les Parisiens virent, écrit sur un des murs de la salle à manger d'un hôtel : *Karr dina là.*

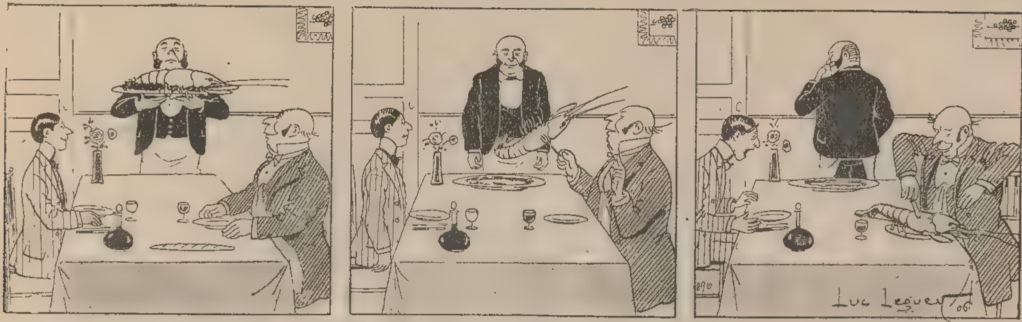
Le lendemain matin, quand on lui remit le prix du pari qu'il avait gagné, Alphonse Karr déclara gravement : *Karr touche.*

On s'amusa longtemps de cette folle équipée !

Danie CLARY.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Les concerts en plein air coûtent 600.000 francs par an à la ville de New-York ; les bains gratuits dans les parcs et dans les rivières et l'entretien de ces parcs et des squares nécessitent l'allocation de 2 225.000 francs. Si on ajoute à ces sommes les 3.280.000 francs consacrés aux musées, aquariums, jardins zoologiques, et 6€0.000 francs pour les gymnases gratuits, on pourra apprécier — comparativement à la Rome antique — ce qu'une moderne ville modèle affecte annuellement au divertissement et au bien-être de ses habitants.



DU DANGER DE DÉJEUNER AVEC SON DOCTEUR

LE DOCTEUR. — Comment mon cher client, vous avez commandé une langouste?

— C'est horriblement indigeste, jamais je ne vous permettrai d'en manger... Garcon, deux œufs à la coque...

... pour monsieur.

— C'est à Clémenceau qu'on doit le mot « bloc » républicain. Voici dans quelles circonstances : Au lendemain de la première très mouvementée du *Thermidor* de Sardou, la pièce fut interdite par le gouvernement, ce qui provoqua une interpellation à la Chambre. Clémenceau, à qui la pièce avait déplu, s'écria, dans une improvisation célèbre : « Qu'on le veuille ou non, la Révolution est un *bloc* dont on ne peut rien distraire. »

— C'est Richelieu qui mit à la mode la sauce « mahonnaise » dont les cuisinières firent « mayonnaise ».

— Les premiers coches publics ne furent mis en circulation que vers le milieu du seizième siècle ; en même temps, naissait la corporation des rouliers. Ils ne pouvaient transporter que des ballots pesant 5 kilos au moins. La poste aux chevaux ainsi créée se confondit, en 1787, avec l'administration de la poste aux lettres.

— Grâce à un procédé mécanique qui consiste à soumettre les pellicules photographiques à l'influence de la chaleur et de certaines substances chimiques, un inventeur de Chicago a obtenu des caricatures photographiques. Une des particularités de ce travail, c'est qu'il permet de déformer telle ou telle partie du corps : la tête, le nez ou le front, en laissant les autres intactes. Ainsi, une joue peut enfler à volonté, des oreilles s'allonger démesurément, etc.

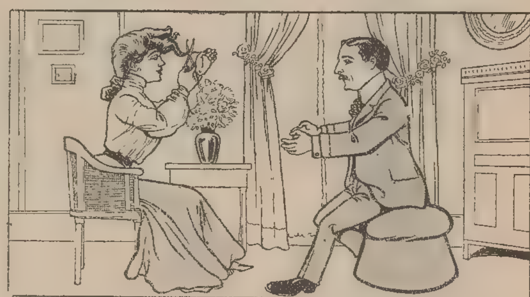
— Le mot acrobate est un dérivé du grec, *acrobatès*, qui signifie « celui qui marche sur la pointe des pieds ». On nommait ainsi, chez les Hellènes, les baladins qui, pour exercer certains tours, ne posent pas le pied à plat comme dans la marche ordinaire. Donc, au point de vue étymologique, la chorégraphie telle qu'elle se pratique sur la scène de l'Opéra est de l'acrobatie.

— Le plus vieux journal du monde est une gazette chinoise qui paraissait en 911 après Jésus-Christ et qui existe encore actuellement. Les archives de la ville de Francfort possèdent un de ces précieux exemplaires.

L. S.



— Pardon, M. Duguy est-il encore là ?
— Monsieur vient de partir.
— Oui, je la connais cette blague-là. Eh bien, je l'attendrai ici jusqu'à son retour.
— Monsieur ferait mieux d'aller l'attendre à l'entrée du cimetière, il y a à peine une heure que le convoi de Monsieur est parti.



LE BONHEUR TIENT SOUVENT A UN CHEVEU

On commence par se donner des mèches de cheveux.



On finit par en prendre.

Texte par M. Georges DESROCHES

SOUS LES MANGUIERS, Roman (*Suite*)

Illustrations par M. LUBIN de BEAUVAIS.



Le général Metzinger écoutait le rapport que Dornoy lui faisait sur les incidents de sa promenade nocturne, lorsque M. Barka, souverain des tribus sakalaves, que leur haine pour les Hovas poussait vers la France, vint inviter les officiers à un festin. Dornoy reçut la haute mission de représenter l'état-major...



... ce qui procur à Mohammed, accompagnant son chef, l'honneur d'être porté, lui aussi, en filanzane, le mettant à même de considérer la question malgache à un point de vue élevé.



... et de déclarer après l'audition d'une *Marseillaise* invraisemblable « Musique à Barca joue tri bien » ; d'où l'on peut conclure que les grandeurs gâtent souvent le jugement !



Quelques instants après son arrivée, entouré des six filles du monarque, Dornoy jouit d'une hospitalité qui serait assurément devenue beaucoup plus écossaise, si sa dignité ne l'avait attaché au rivage...



... tandis que Mohammed — le bonheur est parfois le lot des petits — placé dans une salle voisine, croyait pouvoir se montrer moins rebelle aux gracieuses prévenances des servantes esclaves.



Après le festin royal, Dornoy assiste à une fête de famille, une noce bourgeoise : *le mariage au mouton*. Voici le brûlant fiancé qui se rend chez les parents de sa future femme, portant, comme cadeau symbolique, un quartier de mouton.



A la fin du repas de noce, les mariés — car le mariage indigène ne comporte aucune autre cérémonie — se lèvent et doivent feindre de surprendre « papa beau-père » en train de réunir leurs lambas par un nœud qu'il convient de ne pas serrer à l'excès.



L'usage veut, en effet, que le marié puisse se détacher aisément, afin d'indiquer qu'il se réserve le droit de répudier sa femme s'il n'en reçoit pas toute satisfaction, s'il juge qu'il y a eu maldonne.

Texte par Mr Georges DESROCHES. **SOUS LES MANGUIERS,** Roman (*Suite*) Illustrations par Mr LUBIN de BEAUVAIS.



Grandeur et décadence! Le lendemain, hélas! Mohammed, non sans un peu de mélancolie, doit se plier à quelques obligations professionnelles. On n'est pas toujours en filanzane!



Aussi a-t-il accueilli avec bienveillance un collaborateur que Dornoy s'est attaché en qualité d'interprète. Métis de la Réunion, celui-ci parle le malgache, et est plein de bonne volonté.



C'est pourquoi, tout en l'ayant dédaigneusement dénommé « Mousié li pas souldat », Mohammed consent à l'initier à quelques-uns des secrets du métier militaire.



A Tananarive, sur une terrasse du Palais, se tient, rêveuse, Raïnova. La jeune favorite de la reine Ranavalo a quinze ans. C'est le type accompli de la beauté malgache affinée, ayant, avec le charme d'un teint à peine bruni, quelques-uns des traits caractéristiques de la beauté française. N'est-elle pas un peu Française, en effet, la jolie Raïnova, puisque sa famille descend en partie des colons qui, sous le règne de Louis XIII, sont venus de France créer Port-Dauphin?



Son oncle, que Dornoy avait vaguement entrevu la nuit, sous les manguiers, vient, en arrivant à Tananarive, interrompre sa rêverie. Ensemble, ils vont rejoindre Madrovano et Radiamony, officiers, frères de Raïnova, et, comme elle, tout dévoués à la Reine.



— Vous avez vu les Français, mon oncle? dit Raïnova. Sont-ils nombreux? — Non. — Alors, Ramasambazahah et son armée vont les repousser? — Non; le général Taza (la Forêt) et le général Baza (la Fièvre) les arrêteront peut-être. Ramasambazahah fuira devant eux!



Raïnova laissa les trois hommes à leurs préoccupations patriotiques. Un peu Française, et beaucoup femme, elle acheva sa rêveuse soirée en combinant des toilettes. Tananarive est-elle vraiment si loin de Paris?

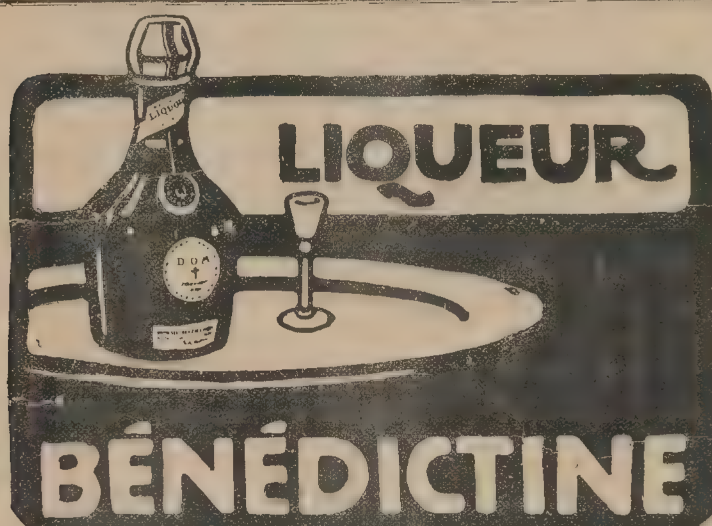


EXCURSION DANS LES LANDES

MONSIEUR. — Ici, cela devient un peu marécageux.
MADAME (*qui a le geste de la vraie Parisienne*). — J'avais vu, mon ami.

PETITE CORRESPONDANCE

M. A. Hérainville. — N'importe quel changeur peut vous donner ces renseignements.
M. A. Didier. — Nous regrettons de ne pouvoir vous fournir les indications que vous demandez, mais cette rubrique, trop spéciale, n'existe plus, en effet, dans notre journal.
G. P., à Paris. — 1° Melun, Chartres, etc.; 2° il faut faire la demande à l'avance, c'est plus prudent.
M. Dinner. — Ces problèmes sont bien connus.
M. Buquoi. — 1° Oui, ils font 90; 2° Tant pis pour lui, la dernière levée est à l'adversaire.









12e ANNÉE — No 30 | 10 Centimes | 29 JUILLET 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE Un an 6 fr Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER Un an 9 fr Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

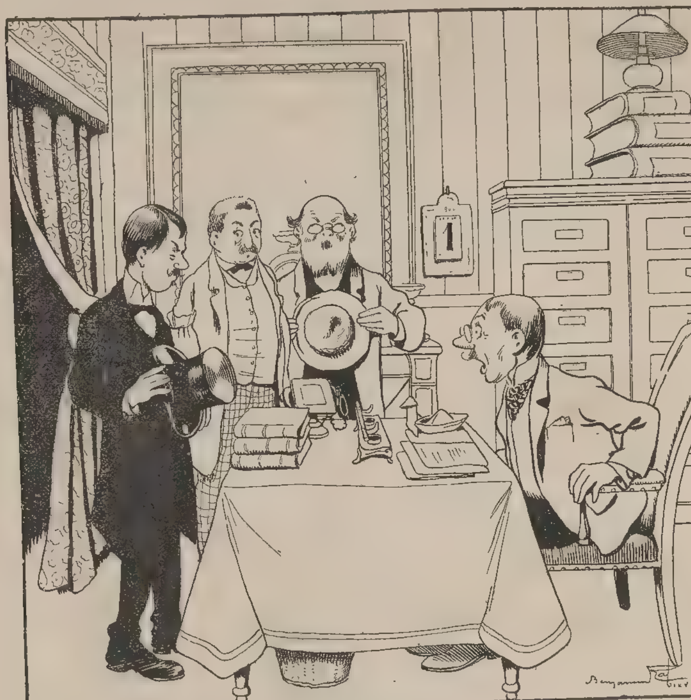
Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les manuscrits ne sont pas rendus

L'ARROSEUR FACÉTIEUX, par Luc LEGUEY.



LE PIET N. — Faites d nc attenti n b ugre de maladr it, c mment v ulez v us qu' n v ie les par les al rs que v us les arr sez.

— Maladroit vous-même, regardez-les donc vos paroles, vous verrez qu'au contraire ce qui leur manque c'est justement l'O.



LES GRÈVES

LES DÉLÉGUÉS FONCTIONNAIRES. — Monsieur le Directeur, nous en avons assez de faire six heures de travail ; nous voulons, nous aussi, la journée de huit heures.

L'Endormeur.

Disciple de *James Braid* et de *Mesmer*, Otto Grog avait la faculté d'endormir ses semblables.

Son père, Marc Grog, avait lui-même plongé sa propre génération dans le plus profond sommeil. Restaurateur, il lui était arrivé très souvent d'endormir ses clients, tout en leur proposant une langouste bien fraîche, ou une galantine de faisan à la gelée. C'était tout juste s'il les réveillait pour payer l'addition.



Otto ne volait pas, mais se procurait des « créanciers malgré eux ».

Quand Marc mourut, racontent les gens du pays, la famille oublia de fermer les yeux du pauvre défunt, qui, expérience plutôt concluante, plongea les quatre croque-morts dans la plus inquiétante des catalepsies.

Otto Grog avait non seulement hérité de la curieuse faculté soporative de son aïeul, mais encore l'avait-il acquise doublée, irrésistible, foudroyante !

Malheureusement, si Otto Grog possédait une qualité de plus que son père : l'intelligence, il avait aussi un défaut que n'avait pas eu son aïeul : la paresse. Or, d'après l'inévitable loi des associations, Otto avait mis son défaut et sa qualité en présence et en avait fait un tout bizarre, hétérogène, qui ressemblait beaucoup à la plus excusable des malhonnêtetés.

Otto Grog était-il un voleur dans toute l'acception du mot? Non. Délicieusement paresseux, il avait l'intelligence de comprendre que l'argent est le plus précieux des auxiliaires et ce que son porte-monnaie lui refusait, il l'empruntait à la bourse du voisin. Otto ne volait pas, mais se procurait des « créanciers malgré eux ».

S'il effleurait le vol, Otto Grog ignorait complètement le crime. Jamais il ne lui serait venu à l'esprit de se servir d'un poignard, d'une corde ou d'un revolver pour se débarrasser d'une victime trop gênante. Ce n'était pas qu'il eût horreur du sang, Otto était brave, mais il avait un moyen si facile d'arrêter le moindre cri d'alarme sur les lèvres de ses *clients :* un coup d'œil habile, un peu de fluide, et le tour était joué.

Industriels, commerçants, bourgeois, concierges, gendarmes, tous s'endormaient sur son passage. Otto était pour le pavot, l'opium et la fleur d'oranger la plus terrible des concurrences. On l'avait vu un jour endormir tout un commissariat de police : commissaire, secrétaire, agents, et s'éloigner tranquillement, le sourire aux lèvres. Sa grande joie, lorsqu'il prenait l'omnibus ou le chemin de fer, était d'opérer sur ses voisins et de les faire aller jusqu'au point terminus. Une seule fois, il eût une désillusion. Très recherché par les spécialistes de l'hypnose, il fut invité à tenter une expérience sur une foule. Expérience qui devait être des plus concluantes.

Accompagné d'une cinquantaine de savants, il se rendit, par un bel après-midi, à la Sorbonne, et pénétra dans une salle immense dans laquelle un conférencier de talent semblait être écouté par un millier d'oreilles attentives. Otto Grog allait jeter un regard circulaire et irrésistible quand une voix s'écria :

— Mais ils dorment déjà tous !

— Allons donc, répliqua Otto, je n'ai pas commencé !

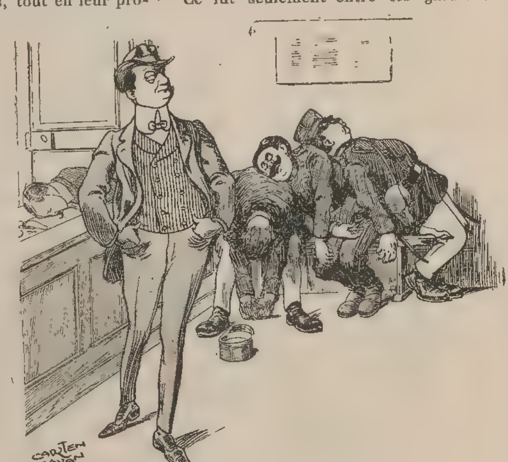
Mais l'interrupteur insista et Grog fut obligé de se rendre à l'évidence : la salle entière était déjà plongée dans le plus administratif des sommeils !... Otto Grog avait trouvé son maître dans ce simple conférencier !

Grog faillit en faire une maladie. Il ne mangea plus, ne dormit plus (lui qui avait tant fait dormir les autres) et, un beau matin, à la suite d'un cambriolage anodin, il se laissa emmener sans résistance et jeter en prison.

Quand le juge d'instruction l'interrogea, Otto avoua presque tous ses méfaits, et comme il s'en trouvait un assez risqué, il passa en cour d'assises.

Ce fut seulement entre les gardes municipaux qu'Otto se remit un peu de ses émotions. Il comprit vite la sottise de sa conduite et il murmura :

— Il faut absolument que je sorte d'ici !...



On l'avait vu un jour endormir tout un commissariat de police... et s'éloigner tranquillement, le sourire aux lèvres.

oui, mais comment?... les endormir?... ils sont bien nombreux et puis, depuis plusieurs mois que je ne pratique plus, ai-je encore le même pouvoir soporatif qu'autrefois!... Non, j'ai une autre idée... et si cette expérience réussit ce sera le couronnement de ma carrière!

Il dit et se renferma dans le mutisme le plus complet.

Quand l'avocat général prit la parole, ce fut naturellement pour accabler le malheureux Grog. Les crimes de l'endormeur n'étaient basés que sur des soupçons, mais si nombreux, que sa culpabilité ne faisait aucun doute. L'avocat général allait conclure et demander la réclusion pour Otto, quand il s'arrêta, sembla *réfléchir* un moment, puis s'écria résolument :

— Messieurs les jurés! messieurs les jurés! vous ne pouvez condamner un innocent, les crimes d'Otto Grog ne s'appuient sur aucun fait probant... etc.

Et l'avocat général demanda sa grâce!

Tout le monde se regardait étonné, ahuri, cherchant à comprendre la raison de ce revirement subit.

Seul, Otto Grog l'endormeur souriait béatement, car il venait d'endormir... les soupçons de l'avocat général! Jean KOLB.



AIMABLE INVITATION

— Non, mais vraiment, sans cérémonie, vous ne voulez pas accepter de déjeuner avec moi ?

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à M. le Président du Conseil municipal.

Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous poser une question.

Dans aucune des grandes villes des pays de civilisation, pas plus à Londres qu'à Berlin ou qu'à New-York, il n'existe d'octroi. Pourquoi donc cette institution persiste-t-elle à se maintenir en France?

Nous sommes tous d'accord pour déplorer la survivance des frontières intérieures dans un pays uni comme l'est le nôtre.

On les comprendrait encore, à la grande rigueur, pour un pays comme l'Allemagne, composé de diverses principautés et monarchies, ou comme l'Angleterre qui est divisée en plusieurs nations distinctes.

L'Amérique serait excusable d'avoir conservé des douanes intérieures, elle qui est un aggloméré d'Etats ayant des législations et des intérêts dissemblables.

Par une anomalie indéfendable, tous ces peuples ont répudié les octrois dans un but légitime d'unification et la France, le plus homogène de tous, n'a pas su s'en affranchir.

A cela, vous me répondrez sans doute que l'octroi est regrettable, mais que c'est un mal nécessaire, attendu qu'en ce qui concerne Paris notamment, il fournit d'utiles ressources au budget de la ville. C'est un impôt qu'il faudrait remplacer par autre chose, si on le supprimait

Or, l'habitude aidant, on a pris son parti de l'octroi et une taxe de remplacement soulèverait des récriminations.

C'est évidemment là ce que vous répondriez, si vous daigniez discuter cet important sujet. Ce raisonnement est, du reste, celui de tous les défenseurs de la situation présente.

Je m'empresse d'ajouter qu'il n'en est pas meilleur pour cela.

Paris est une ville fortifiée, c'est-à-dire entourée d'un mur et d'un fossé qui la séparent de sa banlieue.

Ces fortifications, établies par l'autorité militaire, ont eu leur utilité, mais elles sont considérées de nos jours comme parfaitement inutiles, et l'autorité militaire les a disqualifiées.

Cependant, elles continuent d'exister, contrairement à l'intérêt de Paris, puisque leur destruction rendrait disponibles des terrains d'une grande valeur.

Pourquoi, ne servant à rien au point de vue militaire, pourquoi, leur suppression devant rapporter des sommes importantes, continuent-elles d'enserrer Paris de leur cercle gênant.

Parce qu'elles facilitent la perception de l'octroi.

Et pourquoi tenez-vous tant à conserver l'octroi ?

Parce que, selon vous, la suppression de l'octroi nécessiterait de nouveaux impôts qui effaroucheraient le contribuable. En êtes-vous bien sûr? Croyez-vous sérieusement que le Parisien est à ce point routinier et ennemi du progrès, qu'un changement aussi avantageux pour lui soulèverait des protestations. J'en doute.

L'octroi est loin d'être une taxe populaire, ne vous y trompez pas. L'obligation de laisser fouiller dans ses bagages, dès qu'on revient de la campagne, n'a de charme pour personne.

Mais ceci n'est encore qu'un petit côté de la question.

Au point de vue commercial, l'octroi est justement décrié, car il est une entrave à la liberté du commerce. Autre vice, la banlieue de Paris, qui vit dans l'ombre de la grande ville, est complètement laissée à l'abandon tant au point de vue de la police qu'à celui des moyens de communication et de tous les services publics. On y ignore ce que c'est que l'eau de source.

Et pourtant, la banlieue mérite qu'on la compte, car elle se développe rapidement.

Cela s'explique, car Paris, trop à l'étroit dans ses murs, est contraint de s'épancher au dehors.

L'insalubrité et la cherté des logements favorisent cet exode.

L'octroi, au contraire, le combat. Sans les murs d'enceinte, les voies d'accès se multiplieraient, les services de transport se perfectionneraient, et toutes les petites bourses trouveraient à satisfaire, dans la périphérie, le besoin d'air et de confort naturel à tout être humain.

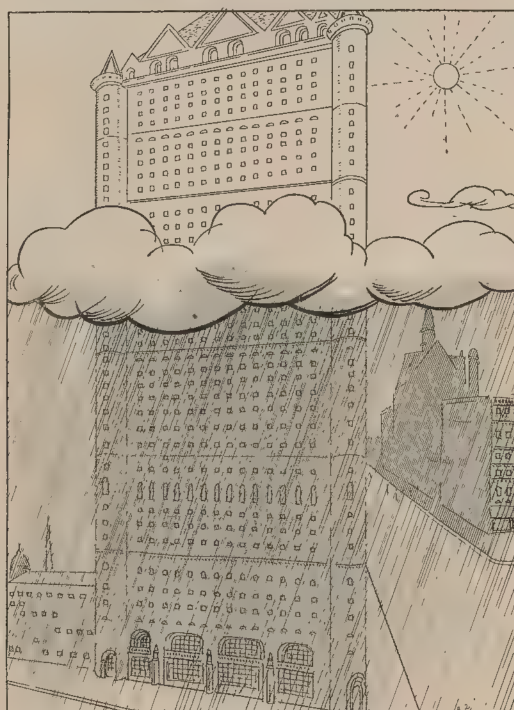
L'avantage des logements à bon marché, avantage à la fois hygiénique et pécuniaire, consolerait largement le Parisien d'un impôt nouveau, qui ne serait pas une aggravation, puisque, somme toute, c'est lui qui fait actuellement les frais de l'octroi. L'économie réalisée sur ses denrées serait une compensation à la taxe à créer. L'économie dans le loyer serait donc pour lui tout bénéfice. Ajoutez à cela la plus grande salubrité et le plaisir du grand air, et vous n'aurez aucun mal à faire admettre à la population la suppression de l'octroi.



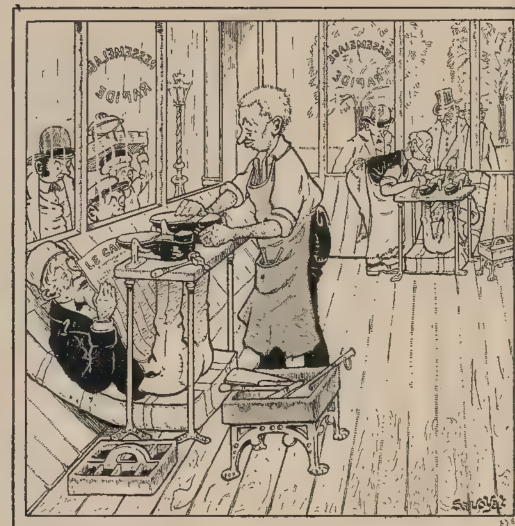
AU PAYS DES DOLLARS

— Allo! allo! concierge! Dites-moi donc s'il pleut et si je dois prendre mon parapluie.

Vous supposez ce monsieur fou ; vous reconnaîtrez votre erreur en apprenant que c'est simplement le locataire...



... du trente-neuvième étage d'un gratte-ciel new-yorkais.



Nouvelle installation de la maison Dupiélevé, atelier spécial pour les personnes n'ayant qu'une paire de chaussures et ne voulant pas s'en dessaisir pour les faire ressemeler.



LE ROI DES TAPEURS

— Vous avez l'air morose, mon ami.

— Il y a de quoi. Vous connaissez Letapeur! Eh bien! figurez-vous que je lui ai prêté de l'argent et que je ne puis me le faire rendre.

— Il faut lui envoyer l'huissier.

— C'est ce que j'ai fait!

— Et cela n'a pas réussi!

— Non... ce coquin de Letapeur a encore trouvé moyen d'emprunter un louis à l'huissier.

Je ne crains pas d'affirmer que le Parisien, loin de s'en plaindre, serait assez intelligent pour se rendre compte du profit qu'il tirerait de cette abolition et pour s'en réjouir comme d'une délivrance.

Mais, et c'est ici que le bât vous blesse, il y a dans la question de l'octroi un point noir.

La facilité procurée au Parisien de s'éloigner du centre et de trouver dans la banlieue la maisonnette à bon marché, aurait comme conséquence une baisse dans les loyers de Paris. Voilà la pierre d'achoppement.

Les propriétaires sont de puissants seigneurs et l'on conçoit, jusqu'à un certain point, leur répugnance à se laisser concurrencer par la banlieue.

Vous subissez, directement ou indirectement, cette influence. L'opposition est latente, elle paralyse votre initiative.

Hic jacet lepus, c'est ici le fond de l'affaire. Il s'agit de vous décider entre l'intérêt du propriétaire et celui du locataire.

Le mur des fortifications est aujourd'hui un rempart qui n'a plus d'autre raison d'être que de maintenir à son taux actuel les loyers des 80.000 propriétaires de Paris.

C'est la paroi d'un réservoir dont la fonction est de contenir et de retenir deux millions et demi d'habitants.

Tout est là. D'un côté, quatre-vingt mille propriétaires qui pèsent sur la vanne pour l'empêcher de s'ouvrir. De l'autre, deux millions et demi d'habitants qui demandent qu'elle s'ouvre.

Jusqu'à présent, vous avez épousé l'intérêt des quatre-vingt mille. Continuerez-vous à tenir l'écluse fermée ou songerez-vous un peu aux besoins des deux millions et demi ?

C'est cette question-là que je prends la liberté de vous poser.

FRED ISLY.

Conscience inquiète.

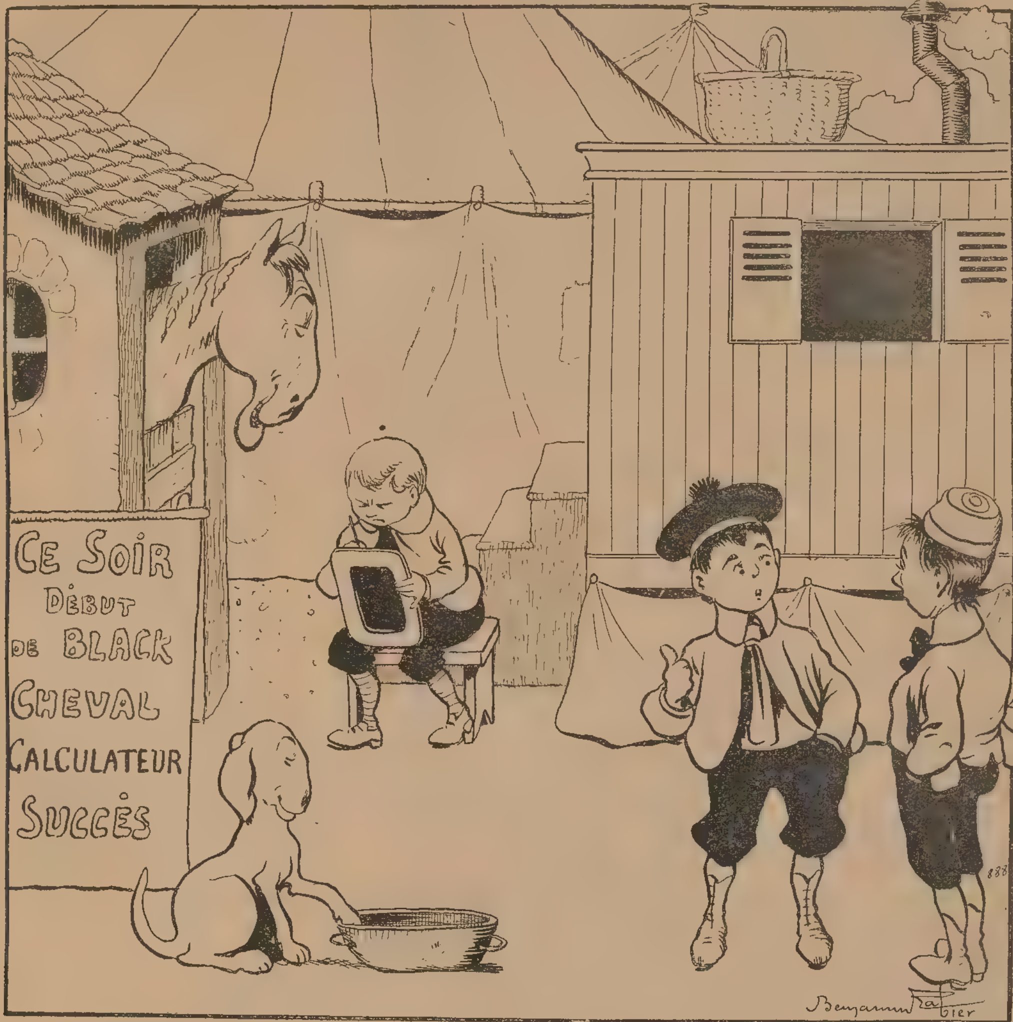
Le processif Chicaneau était parti en voyage pendant un procès intenté à un voisin. Il avait donné instruction a son avoué de lui télégraphier le résultat du jugement.

Deux jours après, Chicaneau reçut de son avoué une dépêche ainsi conçue :

« Bonne cause a triomphé. »

Et Chicaneau de répondre aussitôt par une autre dépêche :

« Interjetez appel. »



L'ÉCOLE FORAINE

— Pas étonnant qu'il soit toujours le premier en calcul... il se fait aider par le cheval de son père.

UN DEJEUNER A BON MARCHE

Dans certains restaurants à prix fixe, on a l'habitude de remettre à chaque client qui entre un jeton en métal que celui-ci rend à la caisse en payant son écot. C'est un contrôle pour la caissière.

Un brave paysan visitant la capitale pour la première fois, pénétra dans un de ces restaurants. Très abasourdi déjà par toutes les merveilles qu'il avait vues depuis son arrivée, il eut une nouvelle extase en recevant le jeton de métal qui, par sa forme et sa couleur, ressemblait assez à un louis d'or.

— Bigre! murmura-t-il! Non seulement on ne paye point, mais on est encore payé pour manger. Faut venir à Paris pour voir ça.

On pense si cette considération d'ordre économique contribua à lui faire trouver bon le repas qu'on lui servit. Il n'avait jamais mangé de si bon appétit.

Quand, bien repu, il se leva, la caissière le voyant se diriger vers la porte, l'interpella pour lui réclamer le prix de son repas.

Le paysan eut un haut-le-corps.

— Ah! ça, est-ce qu'on se moque de moi! Pour être paysan on n'est point une bête.

— Mais, monsieur... voulut expliquer la caissière.

— C'est-y, interrompit le client, pour vous la reprendre qu'on vous donne de la monnaie ici... Eh bien! tenez, la voilà votre sale pièce, je n'en voulions point.

D'un geste de dignité outrée, il jeta violemment le jeton sur le marbre et sortit d'un pas digne sans que la caissière, ahurie par tant de naïveté, s'avisât de le retenir et de s'expliquer plus clairement avec lui.

Progrès.

Une bonne nouvelle pour les voyageurs de la Grande Ceinture.

L'administration vient de commander, pour cette ligne, de nouvelles locomotives d'une puissance de trois cents... escargots.

HOMMES DE LETTRES

L'on demandait à un de nos écrivains connus s'il lui arrivait de lire une œuvre d'un de ses confrères.

— Non, répondit-il en souriant, et voici pourquoi. Si l'ouvrage est plus mauvais que les miens, cela m'ennuie de le lire. Si, au contraire, il est meilleur, cela me vexe.

RÉFLEXION D'UNE VIEILLE FILLE

La femme laide est bien malheureuse : S'habille-t-elle simplement, on lui reproche de ne pas chercher à corriger la nature par l'art, elle qui en aurait tant besoin.

S'habille-t-elle avec recherche, on lui reproche de ne pas avoir conscience de sa laideur et de manquer de modestie.

PENSÉE

C'est quand la femme n'a plus de dents qu'elle est souvent le plus mordante.



UN CAS DE CONSCIENCE

Monsieur le Directeur,

La morale peut rencontrer des cas de réelle perplexité dans sa mise en action ; voici un fait assez piquant qui le prouve.

Une jeune fille venait d'avoir une entrevue avec un prêtre, lequel lui avait réitéré qu'il faut toujours encourager les vertus et réprouver les vices.

Quelques instants plus tard, la jeune fille passe devant un aveugle.

— Mademoiselle ! mademoiselle ! lui crie-t-il dès qu'elle eut fait quelques pas, vous perdez une pièce de dix francs !

Effectivement, la pièce d'or était tombée de son réticule.

Ce fait plonge la conscience de la jeune fille dans un réel embarras ! Qu'on en juge :

Le speudo-aveugle est un imposteur, sans cela il n'aurait pas vu la pièce d'or.

Récompenser ce faux infirme, c'est encourager un vice.

Mais, d'autre part, son acte de probité mérite récompense, puisqu'il faut encourager la vertu.

Qu'eussiez-vous fait à la place de la jeune fille, en tenant compte que celle-ci était trop timide et trop bien élevée pour s'arrêter à lier conversation avec un étranger dans la rue ?

ARIEL.

LES TRAINS RAPIDES AUX ÉTATS-UNIS

On sait que le record de la vitesse des trains appartient aux chemins de fer des Etats-Unis. C'est, du reste, une coquetterie véritable parmi les compagnies américaines de pouvoir proclamer qu'elles ne peuvent être dépassées en vitesse par aucune compagnie du continent. A quoi il serait facile de répondre par une statistique des accidents de chemins de fer aux Etats-Unis, et l'on verrait que si nos compagnies françaises sont battues sous le rapport de la vitesse, elles l'emportent (sauf l'Orléans, bien entendu, qui est la ligne par excellence des accidents) sous le rapport de la sécurité.

Le train qui va le plus vite aux Etats-Unis fait 104 kilomètres à l'heure. Il franchit en 50 minutes les 90 kilomètres qui séparent Camden, une ville en face de Philadelphie sur la baie de Delaware, de Atlantic-City.

On est arrivé sur cette même ligne à obtenir la vitesse de 127 kilomètres à l'heure ; il est vrai que c'était un cas exceptionnel, un train spécial sans arrêts à aucune station.

De New-York à Chicago, un train rapide met 18 heures pour faire 1.500 kilomètres ; c'est, en somme, 81 kilomètres à l'heure sur une route accidentée. Les trains de ce genre sont toujours assez courts, on le comprend, du reste.

En France, deux compagnies luttent de vitesse, et arrivent à de forts beaux résultats : ce sont le Nord et la Compagnie P.-L.-M. Sur la ligne du Nord, le rapide de Calais à Paris met 3 h. 45 pour dévorer 300 kilomètres ; c'est, en somme, du 81 à l'heure. Sur la ligne P.-L.-M., la Côte d'Azur Rapide va en 14 heures de Paris à Nice (1.087 kilomètres), soit 78 kilomètres à l'heure. En certains points du parcours on atteint 120 et même 130 kilomètres à l'heure. C'est une vitesse que peuvent nous envier les Américains.

L. S.

PETIT GUIGNOL MÉDICAL



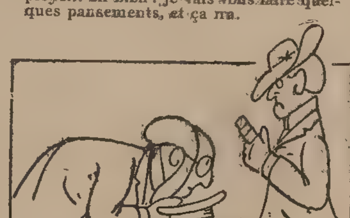
— Un bobo au doigt, mon ami... trempez-le dans l'eau fraîche et ça se passera tout seul.



— Un bobo au doigt... vous... un employé... eh bien ! je vais vous faire quelques pansements, et ça ira.



— Un bobo au doigt, monsieur le ministre... Il va falloir que vous veniez passer quelques jours dans ma maison de santé.



— Un bobo au doigt, M. Rockfeller... Il va falloir vous opérer d'abord de l'appendicite qui en est sûrement la cause... et puis on verra ensuite.

GRAPHOLOGIE

CHAPITRE III

Du choix des documents

Avant de commencer l'étude détaillée des signes graphologiques (voir article précédent), il eût été bon de donner quelques avertissements sans lesquels l'élève risquerait de faire fausse route dans l'application des principes graphologiques.

Le point important est de *bien choisir ses documents.*

Pour bien juger un caractère, il faut s'assurer que l'écriture de la personne est *naturelle*, c'est-à-dire *normale* ou habituelle, celle que l'on emploie dans la correspondance intime, entre parents et amis, entre personne avec lesquelles on ne se gêne pas, en un mot celle qui rend une pensée. La lettre officielle à un personnage, à un inconnu, est, en général, appliquée, elle ne laisse échapper que peu de chose du tempérament réel de l'écrivain.

L'écriture commerciale ou d'administration est dans le même cas. En effet, bien souvent on adopte, ou se forge une écriture courante, afin d'être plus clair, mais l'écriture intime est différente : cependant, beaucoup de personnes conservent cette écriture commerciale qui leur devient naturelle, et qui indique chez eux peu de personnalité.

Une copie, même rapide, doit être étudiée prudemment ; les brouillons donnent bien aussi le fond du caractère, mais il ne faut pas que ces brouillons soient trop illisibles, car il arrive souvent que l'on prend sur un carnet des notes tellement abrégées que c'est plutôt une sorte de sténographie à l'usage exclusif de l'écrivain.

Tout graphologue sérieux doit s'abstenir de juger sur une écriture au crayon : le crayon déforme beaucoup de lettres, notamment les majuscules et les barres de t.

Le fac-similé doit être, sinon rejeté, du moins examiné avec prudence.

L'écriture rendant minutieusement les moindres impressions, même fugitives, il faut s'assurer que le document n'a pas été écrit sous une influence anormale : colère, maladie, tristesse, qui altèrent le graphisme. Le graphologue s'efforcera toujours d'obtenir plusieurs documents de la même personne pour obtenir le caractère normal.

Il arrive que des signes se contrarient dans le même autographe, il ne faut pas s'en étonner, la nature humaine étant pleine de contrastes ; c'est au graphologue d'examiner les traits principaux, leur faiblesse, leur accentuation, et de faire la part de chacun des signes dans le diagnostic final.

(*A suivre.*)

Albert DE ROCHETAL.

Dans le prochain article, je traiterai de l'inclinaison de l'écriture.

PENSÉE

Le littérateur qui se plaint de la pauvreté de la langue française, ressemble au violoniste qui se plaint de ce que son instrument n'a que quatre cordes.

DARTY.

Courrier Pêle-Mêle

Transport de lettres.

Monsieur le Directeur,

M. Moustier demande s'il est vrai que l'on n'a pas le droit de porter une lettre chez quelqu'un. La chose, dit-il, paraît trop invraisemblable pour être réelle. Elle ne l'est pas non plus.

En effet, le service des postes est exclusivement chargé du transport des lettres particulières cachetées ou non cachetées, des paquets et papiers du poids d'un kilogramme et audessous. (Arrêté des consuls du 27 prairial, an IX, article premier), *à l'exception* :

Des lettres ou paquets de papiers échangés *par exprès* entre particuliers ;

Des journaux et imprimés de toute nature, à la condition d'être expédiés, soit sous bandes mobiles ou sous enveloppes ouvertes, soit en paquets faciles à vérifier (loi du 6 avril 1878, article 8).

Ne rentrent pas dans le privilège de l'Administration des postes les lettres concernant les intérets propres de celui qui en est porteur.

On entend par exprès une personne chargée, par mission spéciale, de transporter et de faire parvenir au destinataire un ou plusieurs objets de correspondance.

Sont considérés comme exprès le commissionnaire, lorsqu'il porte uniquement une lettre qu'il est chargé de remettre au destinataire ; le domestique portant une lettre d'un lieu à un autre par mission spéciale de son maître, ou plusieurs lettres adressées par son maître à différentes personnes domiciliées dans la même ville. Le domestique conduisant la voiture de son maître et étant exclusivement à son service, peut porter les lettres envoyées par celui-ci, mais ne pourra les porter s'il effectue des voyages réguliers pour d'autres transports.

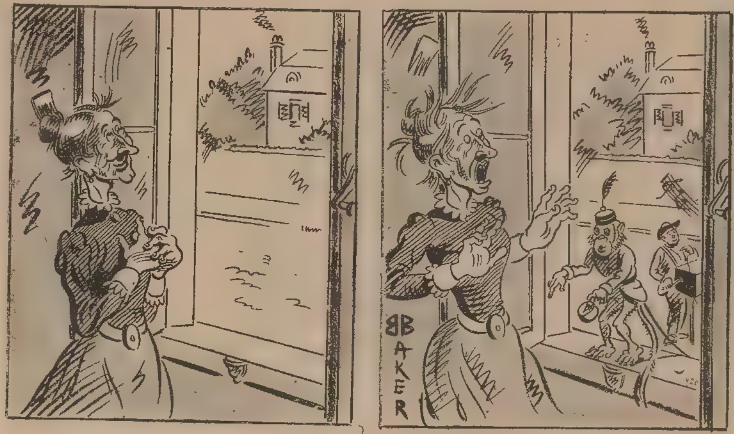
Peuvent être transportés autrement que par la poste, sans qu'il y ait contravention, les paquets contenant des objets autres que des objets de correspondance, lors même que leur poids serait inférieur à un kilog.

Sous la dénomination : paquets et papiers, il faut entendre les papiers écrits et non imprimés qui ne forment pas une correspondance actuelle ; par exemple les lettres de date ancienne, les manuscrits d'auteur, les épreuves d'imprimerie corrigées, les polices d'assurances, les devoirs d'élèves, les mémoires de travaux, etc., en un mot tous les papiers de commerce ou papiers d'affaires.

Peuvent donc être transportés autrement que par la poste, sans qu'il y ait contravention, les paquets contenant des objets autres que des objets de correspondance, lors même que ces paquets pèsent moins de 1 kilogr.

Recevez, etc.

R. Dupont (Amiens).



DU RÊVE A LA RÉALITÉ

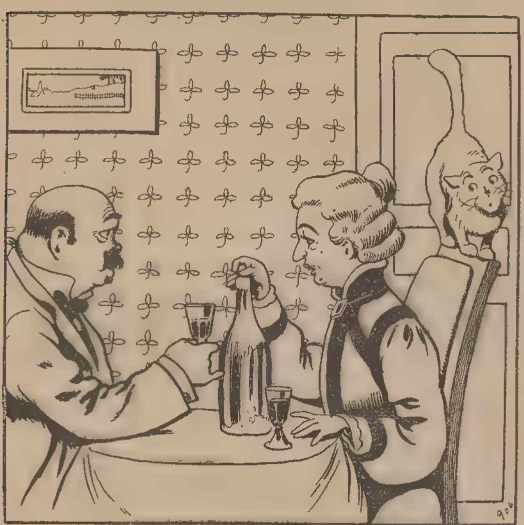
La Vieille Demoiselle. — Ah ! que ne se présente-t-il enfin, le héros de mes rêves, le compagnon attendu... l'âme sœur !

! ! !

Question interpêlemêliste

Qu'entend-t-on exactement par *voie montante* et *voie descendante*, désignations employées à propos des lignes de chemin de fer ?

V. Dulac.



LA GAFFE

Lui. — Ce vin est exquis, mademoiselle.

Elle. — Il a été mis en cave l'année où j'ai eu mes vingt ans. Je n'en bois guère que cinq ou six bouteilles par an.

Lui. — Il ne doit plus vous en rester beaucoup.

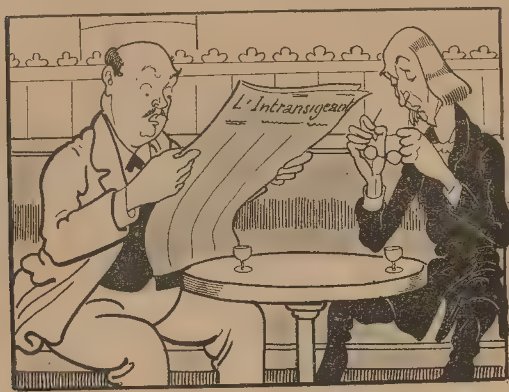


LES PETITS LOGEMENTS DE PARIS

— Je t'en prie, ouvre la tabatière, qu'on respire un peu.

— Oh ! non, il pleut à verse.

— Alors, ouvre la porte du buffet... qu'on ait au moins un peu d'air.



OPINIONS

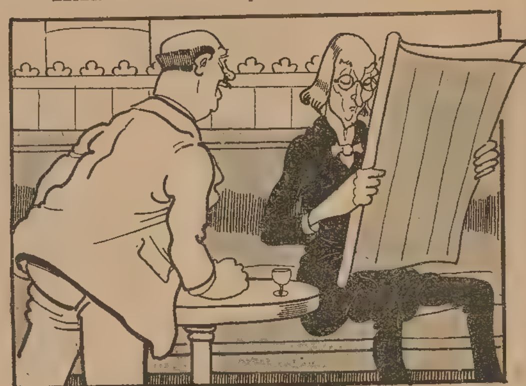
LEGRAS. — Vous avez lu? Encore un traité de commerce ruineux pour la France! Quel gouvernement stupide nous avons!
LESEC. — Faites voir.



LEGRAS. — Hein! vous voyez. Il n'y a pas d'erreur, le ministère a été encore une fois roulé par l'étranger. N'est ce pas votre avis?
LESEC. — Attendez... Garçon, l'*Aurore*.



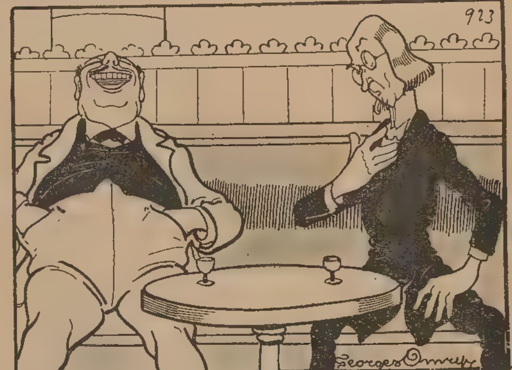
LEGRAS. — Naturellement, si c'est ce journal-là que vous lisez, le gouvernement aura raison. Cela se comprend.
LESEC. — Patience!... Garçon, le *Gaulois*.



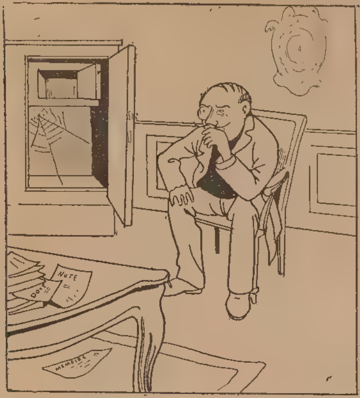
LEGRAS. — Allons bon! voilà que vous prenez un journal royaliste. Comment voulez-vous qu'il juge les actes de la République.
LESEC. — Attendez donc, que diantre!... Garçon, le *Matin* et le *Journal*.



LEGRAS. — En voilà une drôle de comédie!
LESEC. — Maintenant, je puis vous répondre. Le traité en question est acceptable. Il aurait pu être meilleur pour nous, mais, somme toute, nos intérêts sont assez bien sauvegardés.

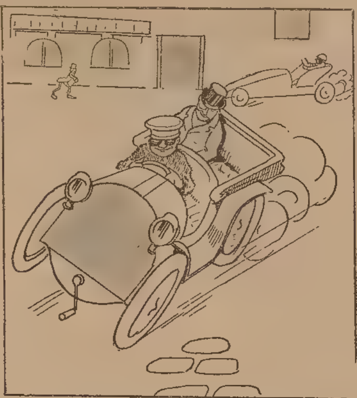


LEGRAS. — Ha! ha! ha! C'est tordant!
LESEC. — Pourquoi riez-vous?
LEGRAS. — Mon pauvre ami, en lisant des opinions si différentes, avec laquelle pouvez-vous juger?
LESEC. — Mais... avec la mienne.



8 heures du matin. — Le vicomte Du Blasondédoré vient de perdre au cercle ses derniers louis. Il a passé sa trente-cinquième année et n'a plus qu'une ressource : se marier.

MARIAGE ÉLECTRIQUE



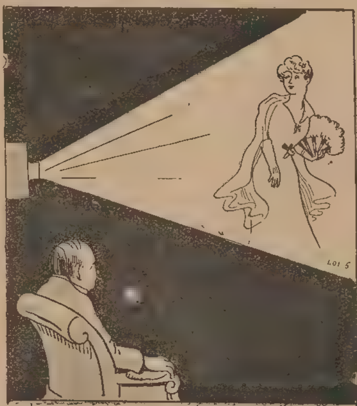
All right ! il saute dans son auto et se fait conduire à la vitesse de 120 à l'heure à l'agence matrimoniale bien connue Lemarieux.



— Auriez-vous une jeune fille avec 500.000 francs de dot disponible ?
M. Lemarieux feuillette ses fiches.
— Ah ! voilà quelque chose qui pourrait aller : le nº 401-5...



... Si vous voulez passer dans le salon d'audition, vous allez pouvoir entendre sa voix et juger de son esprit dans la conversation...



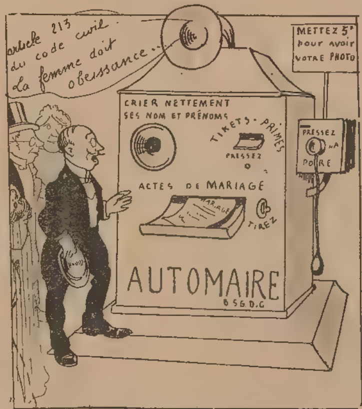
... Ce n'est pas tout : voici la salle du cinématographe, où vous pouvez apprécier la grâce de ses mouvements, son goût pour s'habiller.



...Admirez cette toilette de ville ! Vous pouvez juger que c'est une femme qui pratique les sports : l'auto, la bécane et le footing n'ont pas de secret pour elle...



.. Alors, monsieur, c'est conclu !...
L'omnibus électrique de la maison Lemarieux emmène aussitôt au domicile de la future une modiste, une couturière, un coiffeur et un bottier, avec la toilette fournie par la maison.



Une demi-heure après, les futurs et la famille étaient réunis à la mairie devant l'appareil automatique à marier qui, après avoir enregistré leurs déclarations, leur délivre un acte de mariage, tout en leur lisant les articles du Code.



En un quart d'heure, c'est fini, les nouveaux époux se retirent ; il est juste onze heures et demie.





ENTRE COLLÈGUES

— Alors, à demain, mon vieux,.. et enfin, on pourra causer d'autre chose que d'administration.

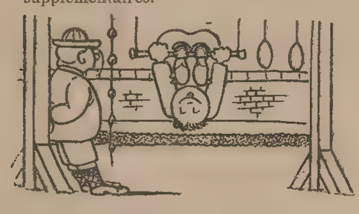
Le lendemain, huit heures du matin.
— Oui, croyez-vous ce'a.... Ce serait Sandaraque qui passerait chef au neuvième bureau.



Dix heures.
— Ce sera très bien... seulement je crains que ça ne supprime les heures supplémentaires.



Midi.
— Ce serait un bureau épatant si on n'avait pas cette rosse de Pipembois comme sous-chef.



Deux heures.
— ... Deux fois... une fois de haut en bas et une fois de bas en haut... et c'est bien rare que je ne trouve pas le même total.



Quatre heures.
— Deux mille cent... mais j'espère être augmenté de cinquante dans trois ans...



Six heures.
— C'est drôle qu'on ne vous les fasse copier que deux fois. Chez nous, on les fait toujours en triple expédition.



Dix heures.
— Allons, au revoir, mon vieux, et bonne nuit... C'est tout de même bon de passer une journée à parler d'autre chose que de l'administration.

Et les deux employés s'en vont chacun dans leur lit, et rêvent, naturellement, de l'administration.

DE NOS LECTEURS

Une lettre d'Anne de Boleyn.

J'ai retrouvé, dans une bibliothèque, une lettre inédite d'Anne de Boleyn qui fut un moment reine d'Angleterre pendant le règne d'Henri VIII, et qui périt sur l'échafaud (1536). Cette lettre, écrite avant son mariage, donne une idée des mœurs anglaises à cette époque. En voici la traduction :

« Ma chère Marie, voilà déjà un mois que je suis à Londres. Je ne trouve pas cette ville fort amusante ; on n'y est pas du tout matinal, et il est rare qu'on se lève avant dix heures. Il est vrai que l'on se couche tard, car il est toujours dix heures du soir avant que l'on puisse se mettre au lit. Je suis déjà fatiguée de cette vie, et je languirais de retourner à la camgne, si je ne restais ici à cause des cadeaux que je reçois journellement. Mon excellente mère m'a conduite hier chez un marchand de Cheap side; elle m'a acheté trois chemises neuves, à raison de six pences l'aune ; et je dois recevoir au bal de lord Norfolk une paire de souliers neufs qui ont coûté trois shelings (3 fr. 75).

« La vie peu réglée que je mène m'a ôté l'appétit. Vous savez qu'à la campagne je déjeunais d'une livre de lard et d'un pot de bonne bière. A Londres, à peine puis-je en prendre la moitié. Il est vrai de dire que j'attends avec impatience l'heure du dîner qui, dans les premières maisons, est retardée jusqu'après midi. Hier au soir, j'ai joué à la main chaude chez lord Leicester ; lord Surrey y était aussi et a chanté un air de sa composition sur la fille de lord Kildare. On la trouve belle, et mon frère m'a dit à l'oreille qu'elle est la plus jolie femme de son siècle. J'ai été bien aise de la voir, car on assure qu'elle est aussi bonne que belle.

« Je vous prie de bien soigner mon poulailler pendant mon absence ; ces chères petites je les ai toujours nourries de mes mains. Si Marguerite a achevé de tricoter mes mitaines en laine rouge, qu'elle me les envoie par la première occasion. Adieu, chère Marie, je vais à la messe, où vous aurez une part aussi grande dans mes prières que vous la possédez déjà dans mon cœur.

« Tout à vous, « Anne de BOLEYN. »

La semaine des trois jeudis.

Nous savons tous qu'un voyageur se dirigeant vers l'est, c'est-à-dire dans le sens opposé de la marche apparente du soleil, voit le lever de l'astre avancer chaque jour d'un temps plus ou moins considérable.

C'est grâce à ce phénomène très explicable que le héros du « Tour du Monde en 80 jours » gagna un pari qui semblait irrévocablement perdu.

Ce fait est l'origine de la curieuse anecdote de la « Semaine des trois jeudis ».

Ce phénomène fut constaté avec stupéfaction par les Portugais, lors de leur premier voyage autour du monde. Les navigateurs, partis vers l'ouest, avaient vu le soleil sans cesse retarder l'heure de son apparition et se lever une fois de moins que les habitants sédentaires de Lisbonne.

Au contraire, d'autres voyageurs qui se dirigeaient vers l'est avaient eu un lever de soleil de plus que leurs compatriotes de Lisbonne Aussi, ces navigateurs étaient les uns en retard, les autres en avance d'un jour. Quand ils se retrouvèrent à Lisbonne, les premiers plaçaient le jeudi le vendredi, les autres le plaçaient le mercredi.

La semaine, en comptant le jeudi vrai, celui de Lisbonne, avait donc eu trois jeudis, d'où l'expression. ROMULUS.

Une bonne farce.

Denis Pulpe passe généralement auprès de ceux qui le connaissent pour un garçon essentiellement pacifique. Il a horreur de troubler la tranquillité du prochain, et, — chose étrange, — c'est précisément parmi les plus incorrigibles mystificateurs de Saint Ferréol, sa ville natale, qu'il recrute ses meilleurs amis.

Ceux-ci, naturellement, ont depuis longtemps cherché à l'associer à leurs exploits, à le faire participer aux bons tours qu'ils jouent quotidiennement aux paisibles habitants de Saint-Ferréol, mais ils n'ont pu jusqu'ici y réussir.

Pourtant, hier, Pulpe est arrivé, radieux, au café Alexandre (l'établissement le mieux fréquenté de Saint-Ferréol) où, chaque soir, il fait un piquet avec ses intimes, et, dès le seuil, il s'est écrié :

— Enfin ! Moi aussi, j'ai fait une bonne farce !...

— Ah bah? se sont étonnés en chœur ses amis Raconte-nous ça, mon vieux Pulpe...

* * *

— Je me trouvais tout à l'heure, commença Pulpe, à proximité de la demeure de M. Patte, le receveur d'enregistrement, quand, je ne sais par quel hasard, l'idée me vint de jouer un bon tour à cet honorable fonctionnaire. Depuis longtemps, mes amis, je voulais me réhabiliter à vos yeux. Une occasion m'était offerte : je la saisis.

J'avisai un gamin qui flânait et lui demandai :

— Tu connais M. Patte, le receveur d'enregistrement ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, va lui dire que Me Latour, notaire, rue des Poiriers, le prie de passer immédiatement à son étude pour affaire personnelle et urgente.

L'enfant obéit.

Lorsqu'il fut entré dans la maison du receveur, je m'empressai d'appeler un jeune homme de dix-huit à vingt ans qui déambulait sur le trottoir, et lui confiai :

— Voulez-vous être assez aimable pour aller trouver Me Latour, notaire, rue des Poiriers, et lui dire de se rendre à l'instant même chez son confrère Me Noyon. Il y doit rencontrer M. Patte, le receveur d'enre-

gistrement. Si ce dernier n'est pas là, qu'il parte aussitôt à sa recherche : il y va de ses propres intérêts...

Mon jeune homme s'empressa de déférer à mon invitation.

Sans retard, j'accostai un monsieur âgé qui contemplait le paysage.

— Pardon, monsieur, lui dis-je, voudriez-vous me rendre un service ?

— Volontiers, me répondit-il, si ce n'est pas un service d'argent...

— Rassurez-vous, il s'agit seulement d'aller trouver Me Noyon, notaire, rue des Acacias. Vous lui direz de la part de M. Patte, le receveur d'enregistrement, qu'il vienne le voir sur-le-champ à son domicile. Si M. Patte n'est pas chez lui, c'est qu'il sera chez Me Latour, notaire, rue des Poiriers. Qu'il aille l'y rejoindre, ses propres intérêts sont en jeu!...

Le vieux monsieur s'éloigna en hâte dans la direction de la rue des Acacias. Quant à moi, je demeurai attentif.

Trois minutes ne s'étaient pas écoulées que je voyais sortir de chez lui l'honorable M. Patte. Il obliqua d'un pas rapide vers la rue des Poiriers.

Je me réjouis, en mon for intérieur.

Quelques secondes plus tard, Me Noyon, notaire, pénétrait dans la demeure du receveur d'enregistrement. Il en ressortait peu après pour filer rapidement vers l'étude de Me Latour.

Comme il tournait le coin de la rue des Grands-Hommes et de la rue des Poiriers, Me Latour sonnait à la porte de M. Patte. Sur la réponse qu'on fit à l'honorable officier ministériel, celui-ci regagna son officine.

Il eût tardé d'une demi-minute qu'il eût aperçu M. Patte réintégrant son *home*. M. Patte, d'ailleurs, en refranchit aussitôt le seuil, pour retourner chez Me Latour.

Successivement, je revis les aimables et désolées silhouettes de Me Noyon et de Me Latour, puis celle de M. Patte, puis encore celles de Me Noyon et de Me Latour. Ils se couraient littéralement les uns après les autres sans parvenir à se joindre, et, chaque fois, ils accéléraient leur allure. Je serais bien resté plus longtemps à contempler ce délicieux défilé, — qui doit durer encore, — si je n'avais eu hâte de vous narrer ma farce, la première... mais non la dernière!...

Henri Jousset.



L'ART ET LA NATURE

— Moi, je préfère la peinture. En photographie je suis toujours très mal réussie.

Pêle-Mêle Connaissances

— Le Pont de la Concorde a été construit en partie avec les pierres de la Bastille.

— Dans la plupart des temples réformés d'Amérique, il est d'usage, à la fin de chaque quête, que le pasteur monte en chaire et annonce le produit de la collecte.

— On connaît les tours de force des maraîchers de la banlieue, cultivateurs d'asperges. Certaine « forceries » se composent de vastes serres ayant jusqu'à deux mille mètres de superficie. Le record appartient néanmoins à l'Autriche qui cultive l'asperge en étui et en bouteille ! Celle-ci fait l'office d'une cloche sous laquelle ce légume atteint un développement monstrueux.

— Bien que l'antiquité ait connu le subterfuge des « postiches », c'est seulement au règne de Louis XIII que remonte l'usage des perruques pour les hommes. Il ne s'agissait pas là d'une vaine ornementation, mais bien de dissimuler la fâcheuse calvitie. Déjà, on avait imaginé des calottes à cet usage. Celui qui eut l'idée d'y adapter quelques mèches de cheveux mérita bien de ses contemporains — et de ses petits neveux.

A. S.

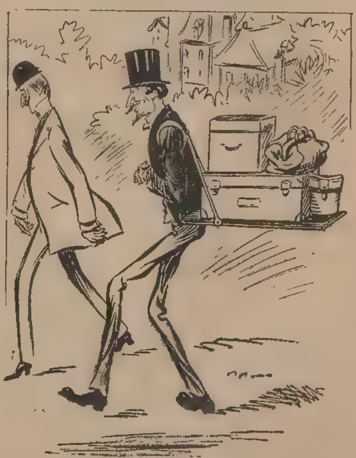


Le commissionnaire Roublardot se demanda un jour, pourquoi il ne serait pas aussi bien habillé qu'un larbin ; les voyageurs en seraient d'autant plus satisfaits qu'on n'aime pas à être suivi d'un homme mal mis ; de plus, la queue de pie du larbin suggéra à Roublardot une idée géniale.



L'ÉMANCIPATION OUVRIÈRE

Quelques jours plus tard, on pouvait le voir se pavanant en commissionnaire mondain, affublé de la jaquette porte-bagages de son invention.



Les gens chics se disputèrent Roublardot qui fit des affaires d'or en se fatigant moitié moins qu'avant.

Texte de Georges DESROCHES

SOUS LES MANGUIERS, Roman (*Suite*)

Illustrations par LUBIN de BEAUVAIS.



L'ordre de marche est enfin donné. Sac au dos! Les voyageurs pour Tananarive en avant! La colonne comprend aussi des voyageuses, les tirailleurs haoussas ayant le privilège, envié, de faire campagne en famille!



Le 2 mai 1895, Dornoy reçut le baptême du feu à Marroway, attaqué par les turcos et les marins du commandant Bienaimé. Baptême peu dangereux, il est vrai, car, dès les premières salves, les Hovas exécutent le demi-tour, pas gymnastique!



Pendant de longues semaines, jusqu'au 18 juin, on combattit surtout avec la pioche, que nos soldats nommaient le *fusil malgache*, afin de frayer un chemin à l'artillerie et aux convois.



L'union ne fait pas toujours la force! Mohammed et son acolyte ne peuvent empêcher un bœuf zébu de donner, à tout un troupeau, le signal de la défection!

A quoi bon préparer la marmite, si le pot-au-feu est récalcitrant?



Le 28 juin, à Tsarasaotra, les réguliers hovas, soutenus par quelques chefs énergiques, tiennent bon pour la première fois. Aussi leur fait-on l'honneur d'une charge à la baïonnette qui modifie rapidement leurs dispositions guerrières. Le combat de Tsarasaotra, un instant indécis, nous ouvre définitivement le chemin de Tananarive.



Ce n'est que le 30 septembre que l'artillerie française put enfin battre les retranchements et le palais de la Reine que défendaient, ou plutôt qu'auraient dû défendre plus de deux cents canons.



Mais, un parlementaire, assez impressionné, de la mission qu'il avait à remplir, se présente au général Duchêne, offrant la reddition de la place. Voici comment, le lendemain matin...



... Dornoy ayant ramassé la plume que la reine Ranavalo, avant de signer le traité, avait jetée dans un mouvement d'impatience, prit individuellement contact avec l'ennemi, représenté par la main très douce et les très doux yeux de Raïnova.



Dans la « Salle du Trône » que soutient le tronc d'un manguier gigantesque, a lieu, peu après le traité, *La Fête du Bain*. La Reine, qui s'est baignée dans le *Coin des Ancêtres, l'Angle sacré*, asperge en riant l'assemblée avec l'*Eau du Bain*. En souriant aussi, Raïnova entretient avec Dornoy une correspondance optique dans le plus international des langages.



Hélas ! l'escadron des demoiselles d'honneur s'avise d'assiéger le jeune homme jusque chez l'oncle de Raïnova, ministre de la Reine, auprès duquel Dornoy est délégué par l'état-major !



Aussi la jeune fille fait-elle, avec orgueil, remarquer à Dornoy que ses frères, un peu Français comme elle, sont de braves officiers comme lui. « Ils sont libres ! dit-elle en montrant la campagne lointaine ! »



« Ma foi, tant mieux, pense Dornoy au moment où, Roméo, il entre pour la première fois chez Juliette ! » Revenus à Tananarive comme conspirateurs, les deux Hovas s'étaient réfugiés chez leur sœur ! Ils sont là.



A la vue d'un officier français, craignant d'être arrêtés, les deux jeunes gens se précipitait sur Dornoy.
— C'est un ami de notre Reine, s'écrie en malgache Raïnova, surprise et épouvantée !



L'usage n'étant pas, à Madagascar, que les frères s'occupent des visites reçues par leurs sœurs, les deux hovas se sont enfuis.

... Enfin seuls



Pas précisément, car Mohammed, esclave de la consigne, surgit, apportant à Dornoy un ordre dont l'exécution ne souffre aucun retard. Et Roméo dut quitter Juliette avant que l'alouette n'ait chanté !

La suite au prochain numéro



ELLE. — Enfin, Charles, tu ne profites jamais quand nous sommes ensemble pour causer de notre commerce?
LUI. — Mais c'est très facile, nous avons...



ELLE. — Dis donc, avant de commencer, je vais te montrer le chapeau et les chaussures que je vais porter cet été.
LUI. — Alors, je disais donc...



ELLE. — Attends un peu, tu n'as pas vu la robe que l'on m'a apportée aujourd'hui? et mon corsage...



LUI. — Oh! mais il est minuit, il est temps d'aller se coucher.
ELLE. — C'est tout de même curieux que tu ne veuilles jamais me donner de détails sur notre commerce.

CHEMINS DE FER DU NORD

La Compagnie du Chemin de fer du Nord va réaliser une amélioration qui sera vivement appréciée des voyageurs.

Pendant la saison balnéaire de 1906, les baigneurs se rendant dans l'une des plages du Tréport-Mers, Saint-Valéry-sur-Somme, Cayeux, le Crotoy, Berck-Plage, Paris-Plage, Boulogne, Wimille et Malo-les-Bains, pourront s'affranchir du souci de transporter leurs bagages à la gare en les faisant enlever à l'avance par la Compagnie du Nord la veille de leur départ, dans la soirée.

La Compagnie fait ce service gratuitement les 29 et 30 juin, 1er, 12, 13, 28, 29, 30 et 31 juillet, les 1er, 14, 30 et 31 août, ainsi que le 1er septembre; aux autres dates des mois de juillet et d'août, elle effectue ce service moyennant une rémunération très modique.

Pour plus amples détails, consulter les avis mis en distribution à la gare de Paris-Nord et dans les quatorze bureaux de ville de la Compagnie, à Paris.

Un exemplaire de l'avis détaillé sera envoyé à toute personne qui en fera la demande par lettre ou par téléphone.

CHEMIN DE FER DE L'OUEST

LES AFFICHES EN CARTES POSTALES

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest met en vente, au prix de 0 fr. 40, dans les Bibliothèques des gares de son réseau, un Carnet sous couverture artistique de 8 cartes postales illustrées, reproduisant en couleurs les plus jolies affiches établies pour son service entre Paris et Londres, par Rouen, Dieppe et Newhaven et contenant en outre la relation de ce voyage avec 8 vues en simili-gravure des principaux points situés sur le parcours.

Ce carnet de cartes postales est adressé franco à domicile, contre l'envoi de 0 fr. 40 en timbres-poste au Service de la Publicité de la Compagnie, 20, rue de Rome, à Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

M. A. Renard. — Nous ne donnons jamais, ici, de renseignements commerciaux. Regrets.

M. A. Rémant. — Il ne reste plus que sept sénateurs inamovibles.

M. Poinsard. — L'essence minérale rend à peu près ces services.

A. et B. — C'est une formule qu'on trouve dans tous les dictionnaires.

Marseille. — Ce sont des boissons qui ne se font que d'une seule manière; on ne peut économiser que sur les frais de fabrication et la matière première.

Sphynx Bruxellois. — Votre seconde manière de comprendre est la bonne. C'est le moyen de contenter le plus de monde possible.

M. Uriarte. — Le carre blanc est pris dans la marge qui entoure la feuille de timbres. La ligne bleue sert au reperage dans l'impression.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Livrets de voyages internationaux à itinéraires facultatifs aux Echelles du Levant et sur les Chemins de fer Européens.

On peut se procurer dans les Bureaux de la Compagnie des Messageries Maritimes à Paris, 14, boulevard de la Madeleine, des livrets de voyages circulaires ou d'aller et retour à itinéraires facultatifs comportant, soit exclusivement des parcours maritimes sur les lignes de la mer Méditerranée et de la mer Noire desservies par ses paquebots, soit simultanément avec ces parcours, un trajet à effectuer sur les réseaux de la plupart des Chemins de fer européens.

12e ANNÉE — N° 31 10 Centimes 5 AOUT 1906.

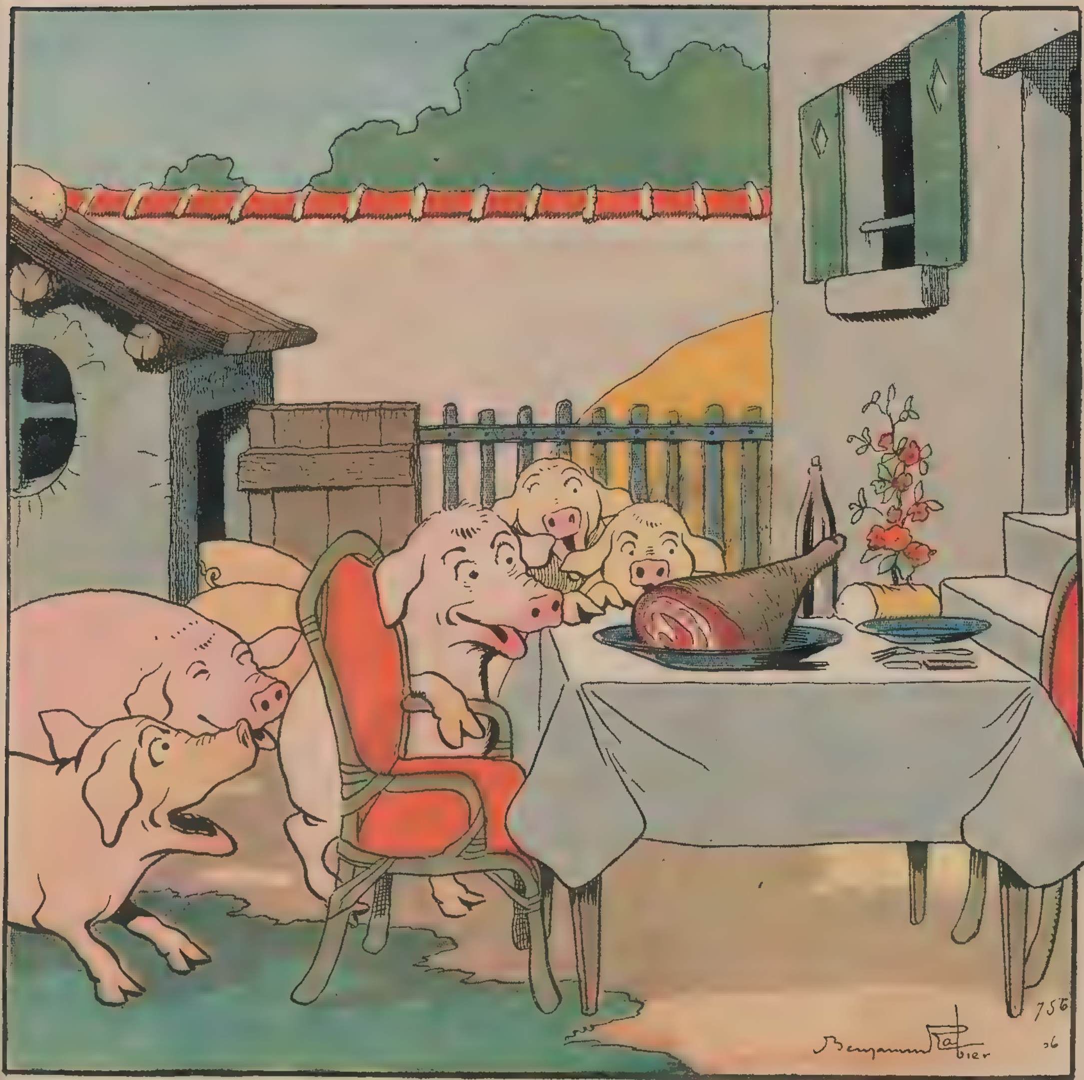
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

FIERTÉ, par Benjamin RABIER.



— Hein?... C'que ma femme avait la jambe bien tournée!

UNE IDÉE DU ROI CACOCHE

(CONTE FANTAISISTE)

Les gens qui aiment à célébrer les anniversaires glorieux ne se sont pas doutés, le 25 du mois dernier, que trois mille ans plus tôt, à pareille date, un roi, nommé Cacoche, montait sur le trône du Moucharaby, pays aujourd'hui recouvert par la mer Caspienne. Peu de savants, en effet, connaissent l'histoire de ce souverain, qui fut, en son vivant, doux, affable, valeureux et surtout profondément juste. C'est pourquoi je tiens à rendre à sa mémoire un hommage aussi éclatant que public, en narrant ici même un des mille traits de son règne bienfaisant.

* * *

Un jour, le roi Cacoche, à son grand désespoir, s'aperçut que ses sujets n'étaient pas complètement heureux. Il tendait pourtant tous ses efforts à améliorer les conditions de leur existence et à leur procurer du bien-être. Sur son ordre, avaient été ouverts dans tout le pays de nombreux restaurants ophtalmiques (1), des écoles gratuites, laïques et obligatoires, des théâtres d'un incroyable bon marché, des musées bien chauffés. Les chemins de fer et les tramways véhiculaient les gens pour rien. Le tabac et les allumettes de la régie défiaient toute concurrence sous le double rapport de la qualité et du coût modique...

Et cætera, et cætera...

Bref, les habitants du Moucharaby possédaient des tas d'avantages, jouissaient de masses de réformes, sans que les contributions, de ce fait, s'en trouvassent augmentées, et voilà qu'ils n'étaient pas contents! C'était à n'y comprendre goutte!...

En ce temps-là, quand les peuples se plaignaient, les rois ne se gênaient pas le moins du monde pour leur imposer silence. (Ça n'a du reste guère changé depuis cette époque!) Mais Cacoche n'était pas comme les autres. Il avait l'âme compatissante aux maux d'autrui. Il souffrit donc énormément d'apprendre que quelque chose manquait au bonheur de ses sujets, et il résolut de remédier à cette lacune au plus tôt.

Il s'en fût, pour ce, trouver un sage de ses amis, qui s'appelait le prince Marotte. Celui-ci méprisait les richesses, bien qu'il eût quatre ou cinq cent mille francs de rentes, et vivait comme un pingre. Il habitait, en guise de palais, une demi-barrique vide. Il était donc beaucoup plus philosophe que Diogène, qui, lui, passait ses jours et ses nuits dans un tonneau entier.

Dès que le roi eût abordé le prince Marotte, et qu'ils se furent enquis de leurs respectives santés, Cacoche dit, sans autre préambule :

— Mon cher, je ne sais pas ce qu'a mon peuple, mais il murmure. Je fais cependant tout ce que je peux pour qu'il soit satisfait!...

— Hum! hum! grommela Marotte.

— Qu'est-ce que tu dis? demanda le roi.

Le prince-philosophe, étant habitué à avoir son franc-parler avec le monarque, ne voulut point dissimuler plus longtemps sa pensée.

Il s'écria :

— Vos sujets, sire, ne sont pas heureux parce qu'il y a trop de fonctionnaires dans l'Etat!...

— Trop de fonctionnaires?

— Oui, trop de fonctionnaires... Que Votre Majesté m'entende! J'ai fait, à mes moments perdus, le dénombrement de tous les gens qui vivent à ses crochets d'une plus ou moins directe façon...

— Eh bien?...

— Eh bien, sire, sur trente-cinq millions de sujets que compte le Moucharaby, il y a exactement trente millions de fonctionnaires. Il y en a vingt-neuf millions neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix neuf de trop!...

— Mais le trente millionnième?...

— C'est Votre Majesté. Je suis son trop féal sujet pour penser une seconde qu'Elle n'est pas indispensable au salut du royaume. Ah! si les autres étaient comme Elle!!...

(1) *A l'œil, c'est-à-dire gratuits. (Note de l'auteur.)*

— Ce qui revient à dire...

— Ce qui revient à dire, sire, que votre peuple ne sera entièrement heureux que le jour où



— Eh bien sire, sur trente-cinq millions de sujets que compte le Moucharaby, il y a exactement trente millions de fonctionnaires.

il sera complètement débarrassé de tous les fonctionnaires qui le pressurent...

* * *

Pendant une semaine, le roi Cacoche médita le conseil que lui avait donné son ami Marotte. Il se reprocha amèrement d'avoir été d'une faiblesse excessive en octroyant de grasses sinécures à une foule de gens qui ne les méritaient pas. Mais le moyen, maintenant, de revenir là-dessus? Ces gens, s'il les révoquait individuellement, se trouveraient sur la paille, et s'en iraient grossir les rangs des mécontents. En agissant ainsi, ce serait sortir d'un danger pour tomber dans un autre, peut-être plus grave que ne l'était le premier...

Enfin, un matin, il poussa une exclamation de joie : il venait d'avoir une de ces idées qu'on peut qualifier de géniales.

Il fit annoncer dans tout le royaume qu'il se proposait d'entreprendre un grand voyage à l'étranger. Et, comme il était un fervent de la marche, il déclara qu'il ferait la route à pied, sans souci des ampoules, des durillons et des cors. Seulement, il ne voulut pas quitter sa capitale, sans se tenir en relations constantes avec le prince Marotte, son ami, qu'il chargeait de gouverner le Moucharaby durant son absence. Le télégraphe et le téléphone n'étant pas encore inventés, il usa du moyen suivant :

Le jour de son départ, il pria un haut fonctionnaire de marcher derrière lui à une distance de dix pas. Un second fonctionnaire reçut l'ordre de marcher à pareille distance du premier, un autre à pareille distance du second, un quatrième à pareille distance du troisième, et ainsi de suite. De la sorte, il y aurait toujours une ligne de communication entre la capitale et lui. Et, plus Cacoche marchait, plus cette ligne s'allongeait, car, au fur et à mesure que le monarque faisait dix pas, ceux qui le suivant avançaient d'autant. Le dernier des fonctionnaires s'éloignait-il de dix pas du palais qu'un autre en surgissait aussitôt, qui prenait la file à son tour...

Quand le roi voulait expédier un message à Marotte, il le donnait au fonctionnaire qui se trouvait derrière lui. Ce dernier le remettait à celui qui le suivait immédiatement avec prière de le transmettre au troisième, et, de cette façon, le pli parvenait au prince, dont la réponse faisait, en sens inverse, le même chemin.

Idem, lorsque Cacoche désirait un objet, un habit ou des chaussures, par exemple.

C'était, on le voit, très commode...

Un soir, — le roi marchait depuis des mois et des mois! — une lettre lui parvint, émanant de Marotte. Le prince annonçait au monarque que le dernier fonctionnaire quittait à l'instant le palais. A cette heure, il devait avoir franchi la frontière depuis plusieurs lunes, déjà. Marotte ajoutait en *post-scriptum* que les affaires du Moucharaby n'avaient jamais été si prospères.

A la lecture de ce message, le visage du roi s'éclaira d'un sourire de satisfaction. Alors, quoi! c'était vrai, ce que lui avait dit son philosophe d'ami? Le pays pouvait vivre sans fonctionnaires? Quelle excellente idée il avait eue, en les entraînant à sa suite, de les éloigner du royaume!...

L'important désormais, était qu'ils n'y rentrassent plus.

Sur le-champ, Cacoche prit une résolution énergique. Il s'arrêta un instant, écrivit quelques lignes sur un parchemin réservé aux actes royaux, et, l'ayant scellé de ses armes, l'expédia à Marotte.

C'était un décret. Il était ainsi conçu :

« *Nous, Cacoche Ier,*

« *Par la grâce divine, roi du Moucharaby;*

« *A tous, présents et à venir, Salut :*

« *Décrétons :*

« ARTICLE PREMIER. — *Tous les fonctionnaires de l'Etat, de quelque ordre qu'ils soient, qui seront absents du royaume à ce jour, sont révoqués de leurs fonctions.*



De la sorte, il y aurait toujours une ligne de communication entre la capitale et lui.

« ART. 2. — *Le prince Marotte, régent du Moucharaby, est chargé de l'exécution du présent décret.* »

Suivaient la date et la signature.

La réponse du prince arriva, laconique :

« *Décret publié dans la forme officielle.* — MAROTTE. »

Aussitôt, le roi fit volte-face et donna l'ordre à ses suivants de rebrousser chemin. La théorie des fonctionnaires se remit donc en route pour le Moucharaby, Cacoche fermant la mar-



A mesure qu'ils réintégraient leur patrie... les pauvres fonctionnaires avaient la douloureuse surprise..

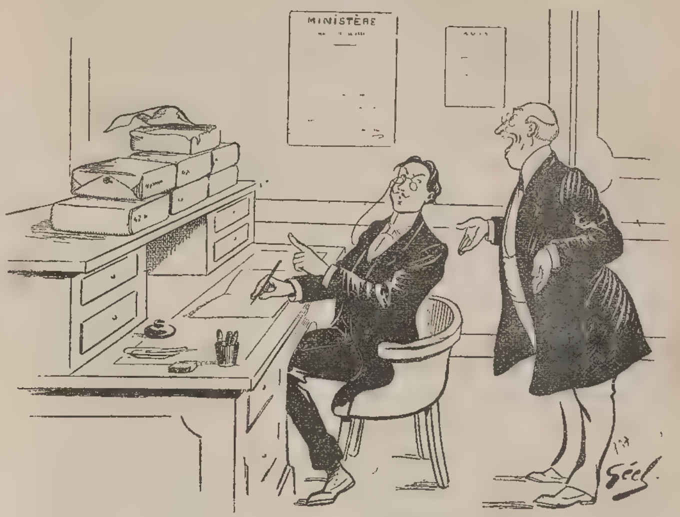
che. A mesure qu'ils réintégraient leur patrie, les pauvres fonctionnaires avaient la douloureuse surprise de lire, affiché sur les poteaux-frontière, le décret royal qui les frappait, impitoyable. Mais, en même temps, chacun d'eux songeait, *in petto*, qu'il était personnellement indispensable à la bonne administration de l'Etat, et qu'un jour viendrait, prochain, où l'on réclamerait, de nouveau, ses services...

* * *

— Et, me direz-vous, qu'advint-il de cette aventure?...

Ce qu'il en advint, c'est que le monarque, manifestant sa volonté de persister dans ses vues à leur égard, les ex-fonctionnaires se concertèrent, un beau matin; comme ils formaient la majorité des habitants du royaume (trente millions sur trente-cinq!), ils détrônèrent le roi Cacoche qu'ils décapitèrent gentiment, et le remplacèrent incontinent par son ami Marotte. Celui-ci se montra plus pratique que son prédécesseur. Il rétablit l'ancien ordre des choses, et, si, durant son règne qui fut fort long, il ne se gêna pas pour révoquer des fonctionnaires, il eut au moins la sagesse de les révoquer un à un...

Henri JOUSSET.



ÉCONOMIE ADMINISTRATIVE

LE CHEF DE BUREAU. — Je vous ai déjà dit de ne plus écrire vos lettres sur des feuilles doubles! Vous savez que le ministre, dans un but d'économie, nous ordonne de les écrire sur des feuilles simples.

L'EMPLOYÉ. — Alors, que faut-il faire des sept paquets qui restent?

LE CHEF. — Mais les détruire, parbleu!

Pêle-Mêle Causette

Petit à petit, avec les progrès que réalise la civilisation, l'esprit humain évolue vers des préoccupations nouvelles.

Ainsi, dans les questions d'ordre politique, les anciennes querelles de partis, les nuances subtiles qui séparaient les divers groupes, se fondent en deux grands principes opposés : le collectivisme et l'individualisme.

D'autre part, les questions économiques, reléguées autrefois au second plan, surgissent maintenant avec toute l'importance du rôle qu'elles sont destinées à jouer dans les destinées du monde.

Il ne me semble pas inutile de chercher à faciliter l'étude des divers problèmes qui se posent en ces matières d'apparence ardue.

Pour bien en saisir les finesses, il faut partir d'une conception simple sur laquelle on échafaudera ses raisonnements comme en géométrie l'on part d'un axiome pour établir des théorèmes.

Un pays est une portion de terre limitée conventionnellement et peuplée d'un nombre plus ou moins grand d'êtres humains.

La première nécessité des individus dont se compose un pays est de se nourrir, puis vient le besoin de se vêtir et enfin celui de se loger.

Les diverses matières concourant à satisfaire ce triple besoin proviennent du sol. Que ce soient des êtres vivants, des végétaux ou des minéraux, c'est de la terre que nous les tenons.

D'après cela, on peut donc diviser les habitants d'un pays en deux catégories d'utilité très différente. La première contient tous ceux qui tirent de la terre une matière utile. Ce sont les *producteurs*. D'eux dépendent le bien-être et l'existence même du pays. Les autres sont ce que j'appellerai les *transformateurs*. Ils ont pour mission de transformer la matière fournie par les producteurs, de l'améliorer, de la rendre utilisable.

On peut ranger dans cette catégorie tous ceux qui n'apportent à la masse aucun produit nouveau, tels les commerçants, les industriels, les médecins, les artistes, les ingénieurs, etc .. Ceux-là ne créent pas, ils transforment.

Le producteur, au contraire, enrichit la masse en lui procurant des éléments nouveaux. Il est créateur.

L'agriculteur, l'éleveur sont des producteurs. Est producteur aussi le pêcheur, le chasseur, le mineur, celui, en un mot, qui apporte à l'ensemble de ses concitoyens une matière arrachée au sol et qui vient s'ajouter au patrimoine national.

Il résulte de ceci, qu'un pays ne peut subsister sans producteurs. Plus il en possède, plus il peut se considérer comme riche. Le transformateur, au contraire, doit être en nombre limité, car il vit aux dépens du producteur, et plus il est nombreux, plus le producteur se voit appelé à créer pour subvenir à ses besoins.

Le producteur est la mère, le transformateur est l'enfant.

C'est là le premier théorème de l'économie politique et sociale.

En partant de ce point de vue, on peut aborder avec plus de lucidité les questions qui se succèdent et se greffent les unes sur les autres.

Je ne puis, dans l'espace qui m'est mesuré, poursuivre plus loin cette étude, mais je compte y revenir prochainement.

Une constatation intéressante à faire, c'est, par exemple, que le rentier, quand il a ses capitaux placés à l'étranger, devient un producteur.

Mais je m'arrête, me contentant, pour aujourd'hui, d'avoir ouvert la voie aux méditations de mes lecteurs. Plus d'un parmi eux en tirera, j'en ai la conviction, d'intéressantes déductions.

FRED ISLY.

Les gaffeurs

LAGAFFE. — Tiens, mais c'est Bourignon, voilà une éternité qu'on ne s'est vu. Comment va?

BOURIGNON. — Pas mal, merci.

LAGAFFE. — A propos! On m'a dit que tu es fiancé avec Mlle Desécus.

BOURIGNON. — Je l'étais, mais je ne le suis plus.

LAGAFFE. — Eh bien, entre nous, mon vieux, je t'en félicite. Mlle Desécus est riche, c'est certain, mais c'est vraiment tout ce qu'elle a de bien. D'abord elle est laide et puis si bête. Moi, je n'en aurais pas voulu. Mais dis-moi comment t'y es-tu pris pour rompre?

BOURIGNON. — T'ai-je dit, moi, que j'avais rompu?

LAGAFFE. — C'est donc elle!
BOURIGNON. — Non plus.
LAGAFFE. — Ses parents, alors.
BOURIGNON. — Pas davantage.
LAGAFFE. — Mais alors, comment diable es-tu sorti de cette situation de fiancé?
BOURIGNON. — J'ai épousé Mlle Desécus la semaine dernière.
LAGAFFE. — Vraiment, heu!... toutes mes féli... hum! comment, il est déjà quatre heures... excuse-moi... un rendez-vous pressé... au revoir.

Définitions

MÉNAGÈRE : *Gardien de la paie.*
LOTERIE : *Espèce de cache à lots grand ennemi des bas de laine.*
DEMOISELLES DE TÉLÉPHONE : *Caste postale qui s'est elle-même trop illustrée.*
CHAMBRE DES DÉPUTÉS OU PARLEMENT : *L'arène du sabbat.*
EXPLOSION D'AUTO : *Acte de l'essence et acte de déchet.*
COCOTTES EN PAPIER : *Les aides du bureau.*

Michel LANNIER.

Curieux phénomène de psychiâtrie.

L'heure apéritive me semblait prochaine. Je rencontrai fort à point pour me tirer d'incertitude Laurent Bahr, le psychiâtre, le spirite, celui qui évoque les disparus et leur fait dire mille sottises qu'ils eûssent rougi de prononcer de leur vivant.

Ce vieux Laurent Bahr avait l'air préoccupé. Lorsque je lui demandai l'heure, il me répondit d'un ton pénétré :

— Tu tombes bien! je ne saurais te dire quelle minute bat aux éternels cadrans; ma montre est arrêtée, elle ne marchera plus... jamais... jamais...

Il roulait des yeux de désespoir et me tendit sa montre.

Je regardai l'objet incriminé : c'était une montre en or, élégante et solide, et que rien ne révélait comme un instrument défectueux. Elle était arrêtée à six heures et demie.

Laurent Bahr, le psychiâtre, continua :

— Je t'ai peut-être dit, sinon, sache-le désormais, que la petite aiguille de cette montre — celle des secondes — est habitée, grâce à mes sortilèges, par l'âme de Spinoza. La grande aiguille, celle des minutes, sert d'asile suprême à cet excellent et génial Kant! Ces deux psychés, fortuitement réunies en deux domiciles voisins, discutent à qui mieux mieux sur les mérites respectifs des doctrines qu'elles édifièrent jadis.

« Dès longtemps, les luttes philosophiques dont mon chronomètre était le théâtre avaient agi de néfaste façon sur son fonctionnement. Suivant que les aiguilles étaient excitées par le feu de la dialectique — et alors elles couraient fébrilement, — ou qu'elles ralentissaient leur marche pour causer posément, leur allure réfléchissait l'état d'âme de leurs illustres habitants!

« La nuit dernière, une terrible dispute éclata au sujet des *Idées adéquates*; elle se prolongea et s'envenima vers le matin. Il était six heures et demie : tu sais qu'à ce moment précis, la grande aiguille est au bas de sa course circulaire, et à la portée de la petite aigiulle. Celle-ci, pleine de courroux et d'exaspération, se jeta sur son adversaire; un corps à corps s'engagea, au cours duquel Spinoza s'embarrassa si bien dans le corps flexible et ajouré du grand Kant, que même une fois calmés, les deux adversaires ne purent plus se séparer.

« Je ne suis point parvenu à remettre ma montre en marche, acheva Laurent Bahr; elle est le vivant symbole des résultats pitoyables auxquels aboutissent trop souvent les querelles des philosophes! Je suis triste! »

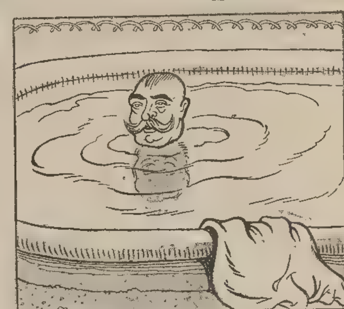
Sur ce, le psychiâtre s'éloigna, désemparé! Est-ce un sage? Est-ce un fou?

José de BÉRYS.



UTILE ET AGRÉABLE

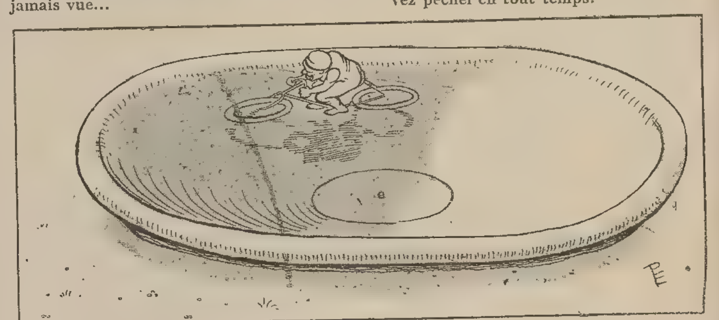
— Et vous augmentez le prix du loyer de 500 francs pour ce méchant bassin?
— Méchant bassin! vous appelez ainsi...



... une baignoire comme vous n'en avez jamais vue...



... doublée d'une piscine où vous pouvez pêcher en tout temps.



et compliquée, une fois vide, d'un merveilleux vélodrome avec virages relevés

Courrier Pêle-Mêle

Parisis.

Monsieur le Directeur,

Dans le paragraphe 10 des « Pêle-Mêle Connaissances » du n° 26 du 1er juillet, vous donnez une étymologie du mot « Parisien », autrefois « Parisies ».

Je suis habitant de Melun, et voici ce que j'extrais de *Une visite à Melun*, par Alexis Martin :

S'il faut en croire la tradition, Melun, Melodunum, serait une des plus vieilles villes de la Gaule; elle aurait été bâtie mille et une années avant Paris et se serait originairement appelée Isis ; son vieil historien, Odon, prétend même que le nom de notre capitale, Parisis, n'aurait voulu dire autre chose que « semblable à Isis » (par, paris : pareil à)

En effet, Melun n'occupa d'abord que l'île, située au milieu de la Seine, et qui affecte la forme et la position de la Cité. Puis, elle s'étendit ensuite sur la rive droite et sur la rive gauche. De plus, actuellement, l'église Notre-Dame, de Melun, a la même orientation et la même position dans l'île de Melun que Notre-Dame de Paris dans la Cité.

Recevez, etc. Edmond GOUSSEL (Melun).

Cheveux blancs.

Monsieur le Directeur,

M. E. Jullien, dans votre numéro du 8 juillet, demandait si le procédé indiqué par le docteur Mentchikoff, pour empêcher les cheveux de blanchir, avait vu ses résultats confirmés par l'expérience, dans le cas de certaines professions pour lesquelles les ouvriers doivent supporter une température égale ou supérieure à 60° centigrades.

Je crois, pour un cas tout au moins, pouvoir lui répondre.

Je fréquente depuis plusieurs années les bains turcs de Londres et de Paris, ainsi que ceux de Baden-Baden. Dans ces trois établissements, les masseurs vivent plusieurs heures par jour (8 à 10 heures environ) dans une

température sensiblement égale à 60°; il y existe même des étuves spéciales où la température atteint 75° centigrades et où les masseurs sont continuellement appelés pour les besoins de leur service. Pourtant, j'ai pu constater que ces hommes vivant dans des conditions si particulières, blanchissent comme nous autres et aussi vite. J'en connais personnellement plusieurs qui se sont mis à blanchir ou à grisonner au cours de leur service, à des âges variant de 35 à 45 ans.

Ceci semblerait ne pas concorder avec la communication de M. Mentchikoff, mais avant de se permettre de juger un savant aussi autorisé, il faut se demander si nous ne nous trompons pas nous-mêmes sur les déductions que nous tirons de ses découvertes.

Recevez, etc.

Jacques Lucquin.

Poids des obus.

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous adresser les réponses suivantes aux questions posées dans le *Pêle-Mêle* :

Le poids du plus fort obus de la marine française est de *780 kilos*. C'est l'obus de rupture du canon de 420 millimètres, modèle 1875.

Ce projectile est lancé par une charge de 274 kilos de poudre séparée en deux demi-gargousses de 127 kilos chacune.

Remarque. — Dans les modèles plus récents de l'artillerie navale, on a renoncé aux calibres dépassant 340 et même 300 millimètres, parce que les progrès de la balistique ont permis de produire des effets plus considérables avec des projectiles moins lourds.

En réponse à une autre question :

L'arbre qui pousse le plus vite dans nos contrées est l'eucalyptus qui, en deux ans, atteint une hauteur comparable à d'autres essences âgées d'une dizaine d'années.

Recevez, etc.

Hallez (Brest).

Médecins.

Monsieur le Directeur,

Je ferai remarquer à M. Fred Isly que je suis plus heureux que lui, ayant vu, une ou deux fois, un médecin consulter un de ses livres avant de rédiger une ordonnance, ce qui témoigne en faveur d'une bonne volonté très consciencieuse et ne l'empêche nullement de réussir et d'acquérir une excellente réputation comme médecin.

Il est probable que ce fait s'est répété plus souvent; mais, pour ma part, je l'ai constaté ainsi.

Recevez, etc.

M. Roy.

Questions interpêlemêlistes

L'eau bouillie est-elle potable? Si elle ne l'est pas, quel est le meilleur moyen de la rendre agréable et saine?

Japhet.

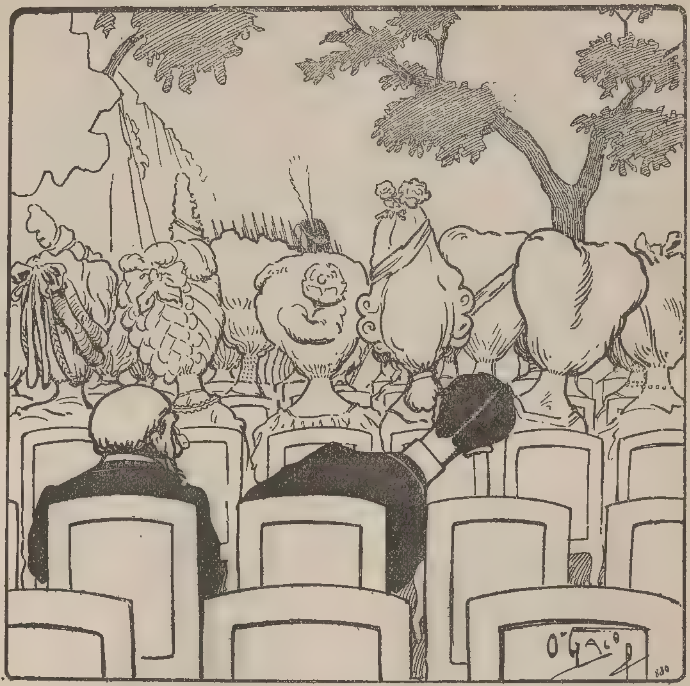
D'où viennent les noms de « Pitou » et « Dumanet », communément donnés aux fantassins?

Derieu.

Quelle est la pâte ou composition dont on se sert pour dresser le plan en relief d'un territoire? Cette pâte doit être assez souple pour être modelée et corrigée et durcir lentement pour recevoir les couleurs.

Le plâtre me semble tout à fait impropre.

V. Bourgeois.



LA SUPPRESSION DES CHAPEAUX AU THÉATRE

— Enfin! Enfin! le bon sens a triomphé. Les dames ont bien voulu nous faire le sacrifice de leurs volumineux chapeaux.

UNE TEMPÊTE DANS UN CRANE

M. Champin, notable commerçant à Orléans, a mis en son fils Edouard l'espoir de ses rêves ambitieux.

Au sortir du collège, Edouard a été envoyé à Paris pour y suivre les cours de l'Ecole de Médecine, car Edouard s'est décidé pour la noble carrière à laquelle ont appartenu les Charcot et les Péan.

Entre le père et le fils une correspondance régulière s'est établie, à la grande satisfaction de M. Champin, qui apprend ainsi de la plume même de son rejeton que celui-ci s'est voué à un travail aussi acharné qu'incessant pour l'obtention de ses diplômes.

Champin n'est pas fâché de brandir la correspondance de son fils aux yeux de son ami, le notaire, lequel avait essayé de le terroriser en lui faisant un tableau sombre de la vie de Paris.

Un jour, l'idée étant venue à Champin de rendre une visite à son fils, il lui fit part de son intention.

Edouard se montra ravi de cette perspective.

Il reçut son père avec un enthousiasme qui réchauffa le cœur paternel du notable commerçant.

Après les effusions du premier moment, on alla déjeuner et l'on se mit en route pour une promenade à travers la capitale.

Champin admirait tout avec le naïf étonnement de tous ceux qui visitent une grande ville pour la première fois.

On s'arrêta devant un édifice d'aspect assez imposant.

— Quel est ce monument? demanda le père.

— Je l'ignore, répondit Edouard. Mes occupations ne me permettent pas de me promener à Paris pour voir les monuments.

— C'est juste, fit Champin avec un sourire de fierté réjouie.

Un sergent de ville croisait dans le voisinage. Champin l'aborda poliment.

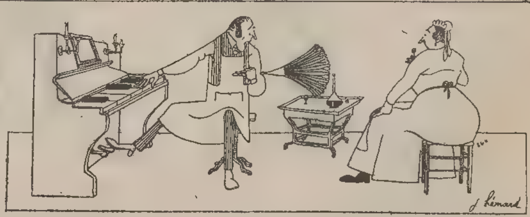
— Pardon, monsieur, pourriez-vous me dire quel est cet édifice?

L'agent suivit des yeux la direction du doigt étendu et répondit simplement :

— C'est l'Ecole de Médecine.

Vous avez certes entendu parler d'orages se déchaînant sur la mer et faisant chavirer des bateaux. Ils ne sont rien en comparaison de l'ouragan qui s'éleva dans l'esprit de Champin et dans lequel sombrèrent ses plus douces illusions.

A. S.



— Mais, comment faites-vous donc, mademoiselle Victorine, pour rendre les touches du piano si blanches?

— Eh bien! et l'eau dentifrice de madame, alors, à quoi qu'a servirait!

Les distributions de prix.

Le temps est arrivé où l'on voit défiler, sous le soleil d'été, écoliers et potaches, les bras surchargés de volumes où « tant d'or se relève en bosse », la tête ceinte du laurier universitaire.

Les distributions de prix ne datent pas d'hier. A en croire les archives des communes, les registres des hospices, l'usage en remonterait au quinzième siècle. Ces cérémonies avait lieu, soit à la Mi-Carême soit au 1er mai, époques de la première communion et de la reprise des travaux agricoles; soit à la fin de juillet, avant la moisson; soit à la fête de Saint-Nicolas pour les garçons, de Sainte-Catherine pour les filles.

En 1585. à Châlon-sur-Saône, dans les divisions abécédaires, les petits élèves, « en la présence des assistants, écrivaient une même sentence. Comparaison faite de toutes les écritures, celui qui étalt déclaré le mieux écrivant et ayant tenu une meilleure mesure et proportion en son escript, recevait des mains du maire deux plumes et un ganivet. »

Dans les diocèses de Metz, Toul, Verdun et Reims, à la fête de Saint-Nicolas, les maîtres avaient coutume d'habiller en évêque l'écolier le plus sage; on le conduisait processionnellement à l'église; il était le roi de la fête. En son honneur, on distribuait des images, des gâteaux à tous les élèves.

Dans les Vosges, les autorités de la commune remettaient des livres, des images, des fournitures de classe aux élèves qui avaient obtenu les meilleures places et le plus de bons points; on leur donnait une place d'honneur à l'école.

La mode des distributions de prix était si bien passée dans les habitudes que, le 21 décembre 1792, le député Rabaud-Saint-Etienne proposa à la Convention de célébrer, tous les ans, le 1er juin, la fête des enfants. Dans les réunions et fêtes décadaires, on devait donner des prix à l'élève qui réciterait le mieux les « Droits de l'homme », les chapitres de la Convention.

Depuis, la tradition ne s'est jamais interrompue, en France, d'exciter par des récompenses annuelles, chez les élèves, le sentiment de l'honneur et le goût de l'étude.

Il est à remarquer que, dans des pays qui nous devancent pour l'instruction populaire, comme l'Allemagne et la Suisse, on ne connaît pas les distributions de prix, surtout avec l'appareil solennel dont nous les entourons

Nos voisins teutons et helvétiques n'admettent pas que ces solennités soient des agents d'émulation. Bien au contraire, pour eux, le désir, si naturel chez l'enfant, d'être loué et d'obtenir la première place, peut facilement dégénérer en jalousie, en orgueil et en froid égoïsme.

Nos voisins teutons et helvétiques pourraient bien être dans le vrai.

La Brie.

Une autre « Marseillaise ».

Eh bien, oui, une autre « Marseillaise ».

Evidemment, elle ne vaut pas celle de Rouget de l'Isle, l'imitation étant toujours inférieure au modèle.

C'est un correspondant de l'*Intermédiaire* qui nous a restitué ce chant de guerre répandu dans le sud-ouest de la France par des



Le jeune Lahury aurait voulu prendre la succession du commerce paternel. Mais M. Lahury père, rêvant pour son fils une situation sociale plus relevée, lui disait toujours : « Je veux que tu prennes une profession libérale. » Ne comprenant pas bien le sens de ce mot, le jeune Lahury chercha dans Littré l'énumération des professions classées sous cette rubrique.

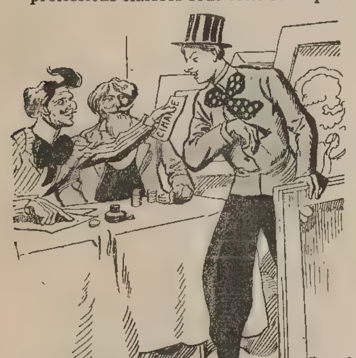


LES PROFESSIONS LIBÉRALES

Il lui parut bon de s'engager d'abord dans la littérature. Il alla dans un journal payer dix francs la ligne l'insertion d'un de ses articles. Mais n'ayant plus rien versé pour les suivants, il ne vit plus rien paraître sous son nom.



Dégoûté des Lettres, il se retourna vers les Beaux-Arts. Il alla payer très cher à une actice en vue le droit de faire son portrait.



Après quoi, il dut verser une série de cotisations très fortes pour avoir le droit de l'exposer dans les expositions à la mode.



Il dut offrir un objet d'art ancien du plus haut prix à un critique éminent pour que celui-ci consentît à énumérer son tableau dans un compte rendu... l'objet d'art ayant été détérioré en route, Lahury vit du même coup son nom estropié sous la plume du sévère critique.



Alors, il lâcha la peinture et fit la médecine. Après quoi, il fallut payer des figurants pour remplir ses salons les jours de consultation.



Puis, bientôt après, des malades, pour qu'ils consentissent à se faire soigner. Encore, ceux qu'il ne guérissait pas venaient lui faire des scènes et le menacer de procès.



Ecœuré, il se tourna vers Thémis et fit son droit. Avocat, il paya un assassin célèbre pour obtenir d'avoir à le défendre. L'assassin empocha l'argent, mais confia sa cause à un autre avocat qui l'avait payé beaucoup plus cher.



Alors, Lahury se décida à se retirer et à aller dans le village de ses pères vivre tranquillement des rentes qui lui restaient, car il avait enfin compris qu'on appelle professions libérales celles où on doit répandre autour de soi le plus de *libéralités*...

représentants de la Convention chargés, en septembre 1793, d'une mission à Bordeaux.

Hymne révolutionnaire, comme l'autre, mais uniquement destiné à attiser la haine contre les Anglais.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur mettre sous les yeux les trois principales strophes de cette seconde « Marseillaise ».

Anglais sanguinaire et barbare
Tu voulais nous donner des fers.
La vengeance qui se prépare
Va faire frémir l'Univers. *(bis)*
Bientôt tes odieux rivages
Seront couverts de nos soldats,
Ils seront suivis du trépas,
De la terreur et des ravages.

Aux armes, citoyens, punissons leurs forfaits !
Marchons *(bis)* exterminons ces féroces Anglais.

George, comme tous les despotes,
Tu soudoyas la trahison.
Bientôt les braves sans-culottes
Iront te demander raison. *(bis)*
Georges, Pitt, et tous vos semblables,
Désormais l'Europe en fureur
N'entendra plus qu'avec horreur
Prononcer vos noms exécrables.

Aux armes, citoyens, etc...

Plus de paix, éternelle guerre
A ces insulaires si fiers
Que leurs noms maudits sur la terre
Le soient encor dans les enfers. *(bis)*
Que les chefs de leur flotte impie
Sous nos coups tombent les premiers.
Accourez tous, jeunes guerriers,
Pour écraser la perfidie.

Aux armes, citoyens, etc...

Comme on voit, nous étions loin, dans ce temps-là de l'entente cordiale.

JACK.

Le Scandale de Chicago

Conservons nos conserves!

Comme on parlait du Conservatoire dans une réunion d'amis, le major Peambrock s'écria :

— Je crois que vous parlez de conserve ?...

— ... Atoire, ajoutai-je.

Il reprit naïvement :

— Je préfère celles de Chicago !

— Que voulez-vous dire ? lui demandai-je en anglais.

— Je veux dire que je préfère les conserves américaines !

— Elles sont propres, vos conserves ! on y trouve des doigts humains !

— C'est précisément ce qui fait leur succès.

— Cependant, en Amérique, on n'en veut plus, et les beefpackers vont être ruinés, et ce sera justice.

— Pourquoi ?...

— Comment ! voilà des malpropres qui tuent des chevaux, des rosses, qu'ils vendent pour du bœuf !

— Eh bien, oui ! c'est du *rosbeef !*

— Ils vendent en boîtes des débris humains sous forme de saindoux, qui n'est ni sain, ni doux !

— Sans doute, mais ils ne seront nullement ruinés par la campagne de presse ; et voici pourquoi :

Et le major Peambrock expliqua :

— Quand William Ardison, président de l'Association des beefpackers de Chicago, lut, dans les journaux de New-York, les accusations relatives au peu de soin que les beefpackers apportaient dans la fabrication des conserves, en lesquelles venaient d'être trouvés des débris humains, il fit appeler ses co-associés, et leur tint ce langage :

« La campagne menée contre nous par toute la presse va nous causer un préjudice considérable en Amérique. Il se produit déjà une baisse excessive sur les saindoux, et il est hors de doute que les 12.500 000 boîtes de conserves que nous avons en magasin nous resteront pour compte si nous ne trouvons pas de débouchés, pour les écouler, autre part qu'en Amérique.

« Nos compatriotes n'aiment pas les conserves à la graisse humaine, c'est entendu ; mais est-ce une raison pour en dégoûter les peuples voisins ? Je ne crois pas. Je suis assuré que la campagne de presse, menée contre nous, loin de nous desservir, va nous faire une excellente réclame auprès des fins gourmets anthropophages des îles Fidji, car ce qui est jugé exécrable en Amérique est fort apprécié à Fidji. Tous les goûts sont dans la nature.

« En cette prévision, j'ai fait adresser à Fidji deux mille numéros du *New-York Herald*, en lequel est relatée l'histoire de la vieille demoiselle qui trouva un doigt humain dans une de nos boîtes de conserves. J'attends la commande ! »

Un tonnerre d'applaudissements souligna les dernières paroles de William, dont les beefpackers vinrent serrer la main, tout en le félicitant de son ingéniosité bien américaine.

Quelques jours après, William recevait par câblogramme d'un gros commerçant de Fidji, une commande de 25.000 boîtes de conserves de débris humains, qui lui furent expédiés immédiatement.

Et déjà William se frottait les mains, voyant la fortune lui sourire, lorsque hier matin, il lut dans *Le Gourmet*, journal littéraire et *saucial* de Fidji, l'entrefilet suivant :

Les scandales de Chicago !

« Hier, en ouvrant une boîte de conserves humaines provenant de Chicago, une demoiselle « Makota », demeurant à Fidji, y a trouvé un pied de cochon. Justement indignée, et écœurée, notre compatriote a remis son pied entre les mains du consul américain. Une enquête est ouverte.

« *Horrible détail.* — Les abattoirs de Chicago sont très mal tenus. Il paraît que lorsqu'un porc tombe dans une cuve de graisse humaine, on ne le retire pas. Ceci explique bien des cochonneries ! »

. . . .

Croyez-vous que William Ardison se tua après avoir lu cette information, qui allait porter un préjudice considérable à son commerce des îles Fidji et le ruiner.

Ce serait bien mal connaître l'ingéniosité des Américains.

William Ardison ne se tua pas, ne s'arracha pas même un cheveu, mais il se frotta les mains avec joie.

— Ce filet, dit-il à ses collègues, sera notre réhabilitation aux yeux de nos compatriotes, car il prouve que nos boîtes de conserves renferment du porc.

Puis, appelant son secrétaire :

— John ! Vous ferez reproduire dans tous les journaux d'Amérique le filet du *Gourmet* des îles Fidji.

Ce qui fut fait aussitôt.

Aujourd'hui, le commerce des conserves reprend en Amérique.

. . . .

— Et voilà pourquoi, dit le major Peambrock, les beefpackers, grâce à l'ingéniosité de leur chef, ne seront pas ruinés... comme vous le croyez.

GUY-PÉRON.



— Vois, Maurice, comme l'homme n'est vraiment rien devant l'immense nature !...

— Rien !!! mais tu me caches à toi seul le Mont-Blanc et la Vallée de Chamonix.

VACANCES

Petites images tendant à démontrer que nos vacances ne sont généralement que la continuation de notre travail.



Travail de l'écolier. — Ses vacances.



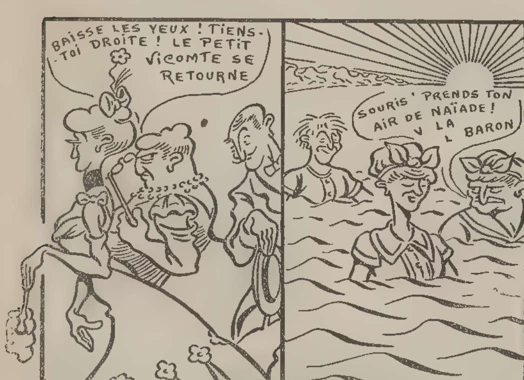
Travail de l'employé du Métro. — Ses vacances (voyage circulaire).



Travail du médecin. — Vacances.



Travail de l'agioteur. — Vacances.

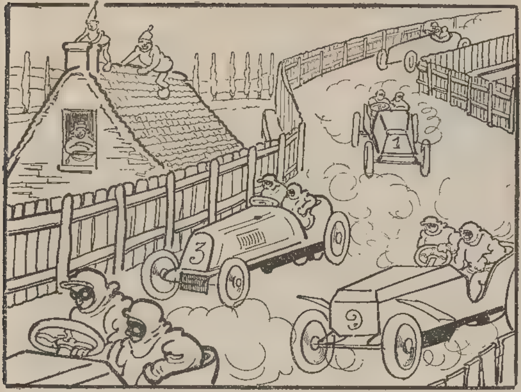


Travail de la demoiselle à marier. — Vacances.

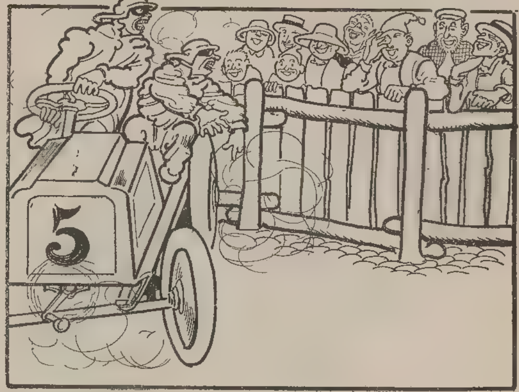


Travail de l'employé au ministère. — Vacances.

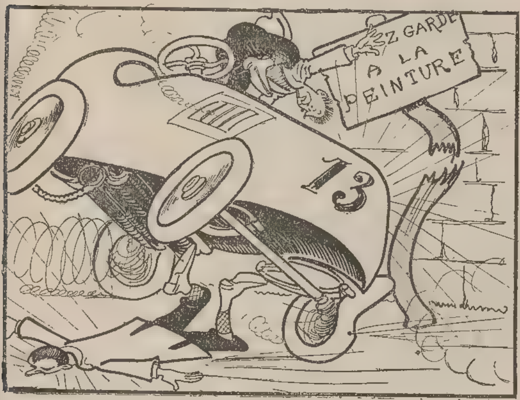
UNE GRAVE IMPRUDENCE



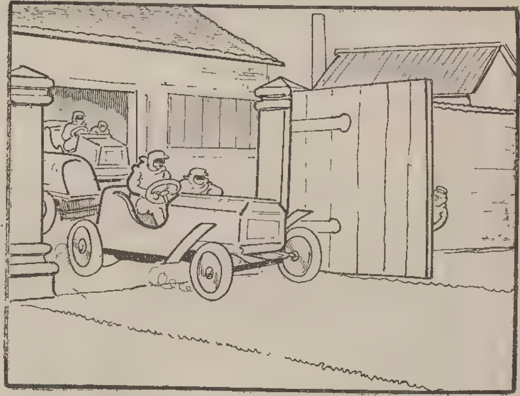
On sait ce qu'est le Grand Prix de l'Automobile. Il consiste à faire évoluer, pendant deux jours, dans un circuit fermé, des autos sans leur donner le moindre piéton à écraser.



Derrière de bonnes barrières, les braves piétons assistent aux tortures des malheureux. Et les monstres, affamés, regardent cette nourriture qu'ils ne peuvent atteindre, et leurs tiraillements d'estomac n'en sont que plus terribles.



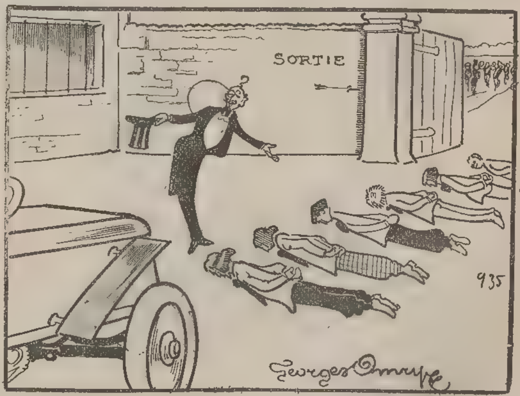
Ils roulent en mugissant. Plusieurs ne peuvent supporter ce jeûne effrayant et périssent en d'horribles convulsions. Jusque-là tout est bien.



Mais où l'on se montre d'une imprudence inconcevable, c'est que ces monstres insatiables, qu'on vient de tenir dans une diète radicale, sont relâchés tout simplement l'exhibition une fois terminée.



Il est tout naturel que ces fauves affamés se précipitent sur tous ceux qu'ils rencontrent. Or, le monde officiel, ce jour-là, pullule sur les routes et l'on frémit à la pensée qu'un de nos gouvernants pourrait tomber sous la roue d'un de ces carnassiers.



Le *Pêle-Mêle* ne permettra pas un tel malheur. Il parera au danger. Dorénavant, avant qu'on relâche les autos, il leur donnera à dévorer, pour assouvir leur faim, quelques-uns de ses collaborateurs (il y en a de trop), lesquels, d'ailleurs, seront trop heureux de sauver le gouvernement, dont leur journal est l'organe officiel.



EFFET DE CONTRE-JOUR

— Oh ! papa, viens voir, c'est épatant !... une éclipse ! ! !

— Qu'est-ce que tu dis?
— Moi ?... rien...

DE NOS LECTEURS

La destinée des vieux pavés de bois.

Sait-on ce que deviennent les vieux pavés de bois qu'on retire — c'est le cas de le dire — de la circulation parisienne ?

Les plus mauvais, les pavés informes, en esquilles, sont vendus comme bois de chauffage à tout venant. Les bons, eux, ont une destinée plus belle. En effet, de grands entrepreneurs, — et des entrepreneurs qui font fort bien leurs affaires — les achètent à un prix relativement élevé.

Ils les font ensuite transporter au Havre où on les embarque comme lest à bord des bâtiments en partance pour l'Amérique, et, plus particulièrement, pour l'Amérique du Sud.

Les républiques sud-américaines font, paraît-il, grand cas de nos vieux pavés de bois. Elles retaillent un peu ces parallélipipèdes et en pavent les grandes artères de leurs capitales.

Et voilà comment, à Montevideo ou à Guayaquil, on peut encore marcher sur le pavé de Paris ! H. J.

L'éclairage par les saucisses.

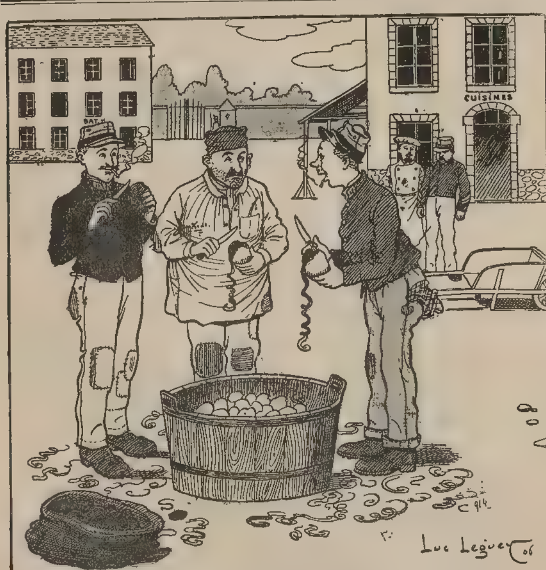
Un des plus grands savants autrichiens, le professeur Molisch, vient de faire une découverte tout au moins originale. D'après lui, les saucisses de porc et de bœuf crus posséderaient, dans l'obscurité, un pouvoir éclairant suffisant pour permettre de lire un journal.

Cette luminosité est due, paraît-il, à un certain microbe. Mais qu'on ne s'y trompe pas ; ce microbe n'est nullement produit par la dé composition ; on ne le trouve jamais dans le viandes faisandées. Par conséquent, si l'o veut planter des saucisses dans ses chandelier en guise de bougies, il est recommandé de n pas en acheter qui viennent de Chicago,

On ne peut, dès maintenant, prévoir quelle seront, pour la science, les conséquences d cette découverte. Toujours est-il que chacu en peut tirer parti pratiquement. Par exem ple, en sortant du théâtre, vous achetez un saucisse ; vous l'employez à vous éclairer pou monter votre escalier ; puis, une fois chez vous vous en faites, — en y ajoutant du pain et d la moutarde, — un petit souper délicat.

Avec une lampe ou des allumettes-tisons ceci serait tout à fait impossible !

P. H.



AUX PATATES

— Tout porte à croire que Parmentier etait un gradé. S'il avait été un simple bibi de deuxième classe, sûrement il n'aurait pas inventé la pomme de terre.



UNE BONNE IDÉE

— Qu'est-ce que vous faites-là, les enfants ?
— Nous venons nous mettre à l'ombre.

SOUS LES MANGUIERS (ROMAN)



Après le départ du général Duchêne, M. Laroche, résident général au cabinet militaire auquel Dornoy est resté attaché, donne des fêtes dans les somptueux salons de la Résidence. L'harmonie franco-malgache ne s'établit guère qu'entre Dornoy et Raïnova, car partout déjà l'on conspire contre l'influence française.



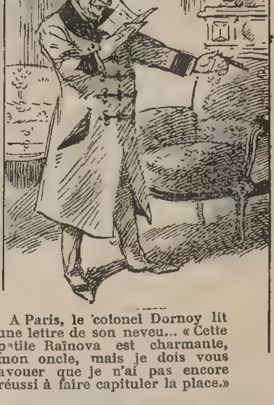
A la Résidence même, pendant le bal, alors que les jeunes gens recherchent l'isolement d'un salon de repos, ils interrompent un mystérieux conciliabule auquel les frères de Raïnova prennent une part active.



Quelques jours après ces incidents, entre Tananarive et Amboubimangue, dans un temple des sorciers, Raïmoni et Ramodato, qui ont quitté la cour, réunissent des chefs de tribus!



Enfin, dans la ville sainte d'*Ambouhimangue*, où se trouvent les tombeaux des Rois, et dont l'entrée était interdite « aux chiens, aux cochons et aux Français », se tient un nombreux kabarg. L'insurrection est acclamée et l'on projette d'enlever la Reine.



A Paris, le colonel Dornoy lit une lettre de son neveu... « Cette p'tite Raïnova est charmante, mon oncle, mais je dois vous avouer que je n'ai pas encore réussi à faire capituler la place.»



Dans la nuit du 25 au 26 mars 1896, une filanzane venant de la direction du Palais et portant une femme endormie ou évanouie, descendait à vive allure la rue des Canons et, quittant Tananarive, se perdait dans la campagne. Cette femme était-elle la Reine?



C'était la Reine, d'après les bruits courant le lendemain matin sur le grand marché, et que Baba, poussé par Mohammed, vient immédiatement rapporter à Dornoy qui s'empresse de courir à l'état-major.



— Non, ce n'est pas la Reine, affirme un grand chef. C'est cette petite Raïnova et beaucoup, dont je sais, pensent que l'enlèvement a été fait pour votre compte, mon gaillard, dit-il en riant, à Dornoy qui proteste!



Les Fahavelos, bandits, dont un espion avait assisté au kabary des patriotes et qui étaient ainsi au courant de tout le projet d'enlèvement de la Reine, décident qu'ils tenteront de l'enlever eux-mêmes au jour et à l'heure fixés.



Dominant son amour pour Dornoy, sa sympathie pour les Français, Raïnova adjure la Reine de se laisser enlever par ses partisans. « C'est demain, dit-elle, que mes frères viendront! Demain la Reine des Hovas sera libre! »



Le lendemain, Madrovano et Radiamony, en marche, savaient par un message de la jeune fille que la Reine ne consentait plus à fuir. « Je serai sur les terrasses à l'heure convenue, disait Raïnova, pour assurer votre salut si cet avis ne vous était pas parvenu. »



Malgré sa résistance, les Fahavelos ont enlevé Raïnova croyant s'emparer de la Reine; c'est donc bien la jeune fille que la filanzane mystérieuse emportait par la rue des Canons.



« E! E! » voyez! la voilà notre Reine! « E! E! » notre belle Reine! Elle est ici!! » Ainsi criait la foule, lorsque Ranavalo, pour faire tomber tout bruit d'évasion, se rendit à la Résidence en grand cortège. Dornoy, chargé de la recevoir, est bien forcé de constater l'absence de Raïnova !



« Qu'est devenue Raïnova? répondait la Reine aux frères de la jeune fille, rentrés à Tananarive?... Je l'ignore. » Et cependant la Reine, n'était pas éloignée d'accuser Dornoy — oh! sans grand reproche! — de la disparition de sa demoiselle d'honneur!



« Nous la retrouverons! » Dornoy, avec Madrovano et Radiamony, jure de mettre tout en œuvre pour retrouver celle qui, chaque jour, insensiblement lui devient plus chère.

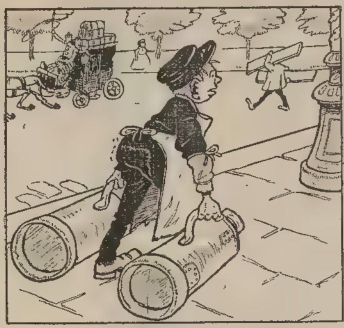


Ils se sont mis en campagne et, depuis quinze jours, vivent dans les forêts, escortés de Mohammed et de Baba. Rien encore n'est venu répondre à cette angoissante question : « Où est-elle? »

(La suite au prochain numéro).



— Tiens, Nénesse, porte ces deux pots de lait à la gare. Ils sont lourds, mais au bout d'un moment, ils te paraîtront plus légers.

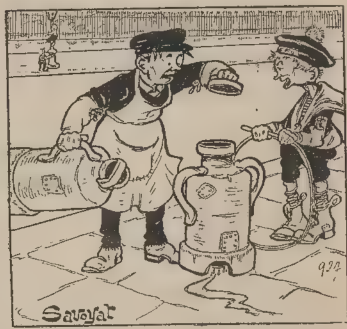


DIMINUTION DE POIDS

— Depuis dix minutes que je suis en route, je ne m'aperçois pas que leur poids diminue.



— Tiens, tiens, le patron avait raison, ils sont plus légers qu'en partant.



— Ah! zut, j'crois que c'est moi qui ne vais pas peser lourd en rentrant chez le patron.

Pêle-Mêle Connaissances.

— C'est en Amérique que circula la première voiture automobile. Olivier Ewans avait construit dans sa manufacture de Pittsburg, des *machines à haute pression*, et put, en 1800, faire circuler, dans les rues de Philadelphie, une sorte de chariot à vapeur. L'année d'après, les Anglais Trevithick et Vivian pilotaient dans la Grande-Bretagne des voitures analogues, qui couvraient jusqu'à cinq kilomètres à l'heure.

— La mode d'incinérer les morts fait des progrès constants. Les Etats-Unis ont actuellement 30 fours crématoires; il y en a autant en Italie, 13 en Angleterre 11, en Allemagne. 4 en Suisse et 2 en Suède, au Danemark, au Canada, en Argentine et au Japon. La France en pourra bientôt compter cinq, dont trois à Paris, Rouen et Reims, un à Marseille, un autre à Dijon.

Le premier *lieutenant de police* de Paris, ancêtre de notre préfet actuel, fut créé par par un édit de 1667. Ce fut M. de la Reince: il organisa l'espionnage et éclaira les rues à la chandelle.

— Les premiers établissements de bains aménagés en seine remontent au dix-huitième siècle. Leur installation d'abord sommaire se modifia peu à peu. Une des plus curieuses fut celle de Turquin, en 1781, qui avait amarré, auprès du pont de la Tournelle, des baignoires immergées dans l'eau, au fond d'un bateau et dont les parois criblées de trous, laissaient circuler l'eau courante. Dénommé *bains chinois*, par son propriétaire, cet établissement fut très à la mode.

A. S.



Mme Noé. — Je suppose, chéri, que tu vas embarquer tous les êtres par couples?

Noé. — Oui, mon ange, mais tu me vois très embarrassé. Impossible de trouver quelqu'un qui aille avec ta mère.

RÉSULTAT DU Grand Tournoi Multiforme (Suite)

3e Série.

Cor R'-El-Assis On — Or-do-N'anse — Admis-ra-Scie On — Ain-do-Lance.

Eldorado.

Bas-Ca-Rat — Cosse-mé-Tic — Cas-lé-Faction — Colle-on-Biais.

Caméléon.

Les prix attribués de la manière qui a eté indiquée a l'apparition de la première série du Tournoi sont échus aux lecteurs suivants :

Prix d'honneur :

1er Prix : Mlle Marguerite Lamouroux, 2, boulevard d'Enghien, à Argenteuil (Seine-et-Oise), qui gagne *un mobilier de salon.*

2e Prix : M. G. Valette, 30, rue de l'Hôtel-de-Ville à Cette (Hérault), qui gagne *un Bon à lots de Panama.*

3e Prix : M. Vast, 6, boulevard des Invalides, à Paris, qui gagne *une chaise Renaissance.*

Voici à présent, pour chacun des quatre Concours, comment ont été attribués les prix :

PREMIER CONCOURS

1er Prix : M. Henry Goux, 18, rue du Grand-Sentier, à Villeneuve-Saint-Georges.

2e Prix : M. Begeot, 3, rue Heudelet, à Dijon (Côte-d'Or).
3e Prix : M. J.-P. Castex, à Montpellier (Hérault).
4e Prix : M. Marchand, 9, Vieille route de Paris, à Evreux (Eure).
5e Prix : M. Plisson, adjudant au 130e, à Mayenne.
6e Prix : M. Baudoin, Postes et Télégraphes Central, Le Havre (Seine-Inférieure).
7e Prix : M. Huguenard, 125, rue d'Allemagne, à Paris.
8e Prix : M. A. Barbet, 93, rue du Faubourg-de-Roubaix, à Lille (Nord).
9e Prix : M. E. Gateau, 17, rue Blanche, à Alfortville (Seine).
10e Prix : M. Auguste Robin, employé à la mairie, à Provins (Seine-et-Marne).
11e Prix : Mlle M. L. Cadas, à Pont-sur-Seine (Aube).
12e Prix : M. Rouilly, 112, rue de Sèvres, à Paris.
13e Prix : M. Martin, 69, rue Rivay, à Levallois (Seine).
14e Prix : M. Adrien Lehmann, Chaussée-d'Antin, 42, à Paris.
15e Prix : M. Landormy Féron, P. O. Box, 130, Saint-Boniface-Man, province du Manitoba (Canada).
16e Prix : M. Dautret, 23, rue Joubert, à Auxerre (Yonne).
17e Prix : M. V. Avocat, 170, rue d'Artois, à Lille (Nord).
18e Prix : Mme Louvet, 173, rue Moncey, à Lyon.
19e Prix : M. Grésillon, 201, rue du Val-de-Saire, à Cherbourg.
20e Prix : M. Julien Bridoux, 8, rue Saint-Rémy, à Soissons (Aisne).

DEUXIÈME CONCOURS

1er Prix : Mme Gastineau, 103, cours Lafayette, à Toulon (Var).
2e Prix : Mme Jeanne Moreau, 4, faubourg Saint-Cyprien, à Poitiers.
3e Prix : M. Halle-Halle, rue Patallier, à Elbeuf (Seine-Inférieure).
4e Prix : M. Pachon-Barjon, place Caffe, 43, à Chambéry (Savoie).
5e Prix : M. Louvain, rue de l'Ancienne-Comédie, 16, à Paris.
6e Prix : M. Lucien Gobensé, 56, rue de Bétheny, à Reims (Marne).
7e Prix : M. Dorlodot, 137, boulevard du Nord, à Bruxelles.
8e Prix : M. le lieutenant Menu, 78, rue Devosge, à Dijon (Côte-d'Or).
9e Prix : M. Ravier, 3, cours Morand, à Lyon.
10e Prix : Mlle Jeanne-Marie Spoor, 5, rue du Consulat, à Limoges (Haute-Vienne).
11e Prix : M. Dequais, 31, boulevard National, à Marseille.
12e Prix : M. Régnier, 45, rue de Lille, à Paris.
13e Prix : M. P. Carlat, vétérinaire, à Les Riceys (Aube).
14e Prix : M. P.-Y. Carton, 4, rue du Curoir, a Lessines (Belgique).
15e Prix : M. G. Bourdet, 51, cours Gambetta, à Lyon.
16e Prix : Mme Cosson, 56, quai des Augustins, à Orléans.
17e Prix : M. Perret, 32, boulevard de Brou, à Bourg (Ain).
18e Prix : M. Emile Cheminot, 121, avenue Rouget-de-l'Isle, à Vitry-sur-Seine (Seine).
19e Prix : M. G. Zech, à La Demi-Lune (Rhône)
20e Prix : M. J. Réaume, 60, rue Stéphenson, à Paris.

TROISIÈME CONCOURS

1er Prix : M. Cochet, inspecteur d'octroi, 10, rue Belin, à Reims (Marne).
2e Prix : Mlle Berthe Hanin, café des Colonnes, à Fécamp (Seine-Inférieure).
3e Prix : M. Harmant, faubourg Saint-Epvre, à Toul.
4e Prix : M. le capitaine Mollat, à Hirson (Aisne).
5e Prix : M. Maurice Moreau, 14, rue Bertholet, à Paris.
6e Prix : M. Gustave Thiron, 37, avenue de Grammont, à Rouen.
7e Prix : M. E. Lacroix, 41, rue Liancourt, à Paris.
8e Prix : Mlle Lucie Quintin, 16, rue Saint-Lazare, à Crépy-en-Valois (Oise).
9e Prix : M. Edmond Vallee, 63, rue de Pantin, au Pré-Saint-Gervais (Seine).
10e Prix : M. Mirville, à la Ferté-sous-Jouarre (Seine et-Marne).
11e Prix : M. Duchange, secrétaire de mairie, à Berzy-le-Sec (Aisne).
12e Prix : M. le capitaine Farret, à Biskra (Algérie).
13e Prix : M. A. de Reffye, ingénieur, à La Seyne-sur-Mer (Var).
14e Prix : M. Louis Chellier, 23, rue Clauzel, à Alger-Mustapha (Algérie).
15e Prix : M. J. Dally, à Saulnes (Meurthe-et-Moselle).
16e Prix : M. L. Fleury, 114, rue Colbert, à Tours (Indre-et-Loire).
17e Prix : M. G. Feugas, rue Louis-Blanc, à Paris.
18e Prix : M. H. du Longbois, 59 *ter*, rue Bonaparte, à Paris.
19e Prix : M. Ferdinand Grison, 20, avenue de la Fourchette, à Champigny-sur-Marne (Seine).
20e Prix : M. L. Belmère, 187, rue de Grenelle, à Paris.

QUATRIÈME CONCOURS

1er Prix : Mme Vuillier, à Saint-Denis-en-Bugey (Ain).
2e Prix : M. R. Foulon, 3, rue Lecurot, à Paris.
3e Prix : M. G. Chicandard, 77, chemin des Pins, à Lyon (Rhône).
4e Prix : M. G. Legrand, 67, boulevard Thiers, à Béthune (Pas-de-Calais).
5e Prix : M. H. Miard, rue de la Gare, à Villenaux (Aube).
6e Prix : M. G. Rolland, boulevard de la Gare, à Chelles (Seine-et-Marne).
7e Prix : M. L. Prosper, 2, rue de la Fauconnerie à Orléans.
8e Prix : M. V. Bomberault, à Cerdon-du-Loire (Loiret).
9e Prix : Mme Lucienne Lechauve, rue du 29-Juillet, à Arras.
10e Prix : M. Bétant, 14, rue de Candolle, à Genève (Suisse).
11e Prix : M. A. Dailhe, 12 *bis*, boulevard Louis Picon, à Toulon.
12e Prix : M. Roger Lanteirès, 21, rue Saint-Vincent-de-Paul, à Paris.
13e Prix : M. Moujon, à Vonnas (Ain).
15e Prix : M. Lartigne, 39, rue de l'Ecole-Normale à Caudéran (Gironde).
16e Prix : M. G. Braun, 11, Grande-Rue, à Nancy
17e Prix : M. J. Montfort, 9, rue du Coq, à Marseille.
18e Prix : M. J. Charcosset, dessinateur, à Montceau-les-Mines (Saône-et-Loire).
19e Prix : M. F. Loiseau, 42, rue des Rentiers, Bruxelles.
20e Prix : M. G. Gascougnolle, 18, rue Bastier-de-Bez, à Montgeron (Seine-et-Oise).

Nous rappelons qu'à chacun de ces quatr Concours étaient attribués les prix suivants

1er Prix : *Une jolie montre en argent.*
2e Prix : *Une jumelle de théâtre, monture nacre.*
3e Prix : *Une montre, art nouveau.*
4e Prix : *Un joli sautoir en argent contrôlé doré.*
5e Prix : *Une boîte de compas.*
6e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
7e et 8e Prix : *Un album artistique pouvant contenir 500 cartes postales.*
9e Prix : *Un service à découper métal argenté.*
10e Prix : *Un écrin contenant six cuillères à café métal argenté.*
11e Prix : *Un canif en argent.*
Du 12e au 16e Prix : *Une année du journal « La Famille ».*
17e et 18e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
19e et 20e Prix : *Un bloc-notes de poche.*

PETITE CORRESPONDANCE

Mimosa. — C'est un roman forgé de toutes pièces et simplement basé sur quelques faits réels.
Un lecteur, à Grasse. — A notre avis, elle n'a que sa valeur d'argent.
Mme Maréchal. — Nous n'avons pas son adresse. Regrets.
M. P. Lefébure. — Il sera tenu compte de votre très légitime désir.
Une abonnée de la rue Saint-Jacques. — Dans ce problème, les lettres au lieu de se suivre comme dans le mot carré syllabique ordinaire, sont dans un ordre quelconque, mais leur ensemble donne le mot défini.
M. Goullon. — Il nous est impossible de publier une proposition de ce genre qui aurait plutôt sa place dans un journal financier.
M. Roy. — Il n'est pas nécessaire de donner la forme de ces figures. Nous essayons de parer aux inconvénients que vous signalez.
M. Coutorier. — Lavage à l'eau alunée.
M. L. Muller. — Adressez-vous aux marchan d'autographes,

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Bains de mer de l'Océan.

On sait que le Réseau de l'Etat dessert toute la partie du littoral de l'Océan comprise entre l'embouchure de la Loire et celle de la Gironde. C dans cette région que se trouvent notamment plages si renommées de Royan et des Sables-d lonne et quantité d'autres plages qui offrent ég ment beaucoup d'attrait pour les baigneurs (I nic, Saint-Gilles-Croix-de-Vie, La Rochelle, Ch. laillon, Fouras, Ronce-les-Bains, etc.).

En vue de faciliter l'exode vers ces différer plages, la Direction du Réseau de l'Etat déli chaque année, au départ de Paris, des billets d'a et retour à prix réduits, dits « Billets de Bains Mer » de deux catégories : billets de 33 jours billets de 5 jours.

Les prix des billets de 33 jours correspond sensiblement à ceux des billets d'aller et ret ordinaires. Moyennant un supplément relativem minime, leurs titulaires ont la faculté de s'arre à toutes les gares intermédiaires du parcours ; outre, la durée de validité primitive peut être p longée de une ou deux fois 30 jours, moyennant perception supplémentaire de 10 ou 20 0/0.

Quant aux billets de 5 jours, ils sont valables vendredi de chaque semaine au mardi suivant de l'avant-veille au surlendemain d'un jour fé et leur prix est simplement celui des billets simp augmenté de 10 0/0.

12 ANNÉE — N° 32. 10 Centimes 12 AOUT 1906

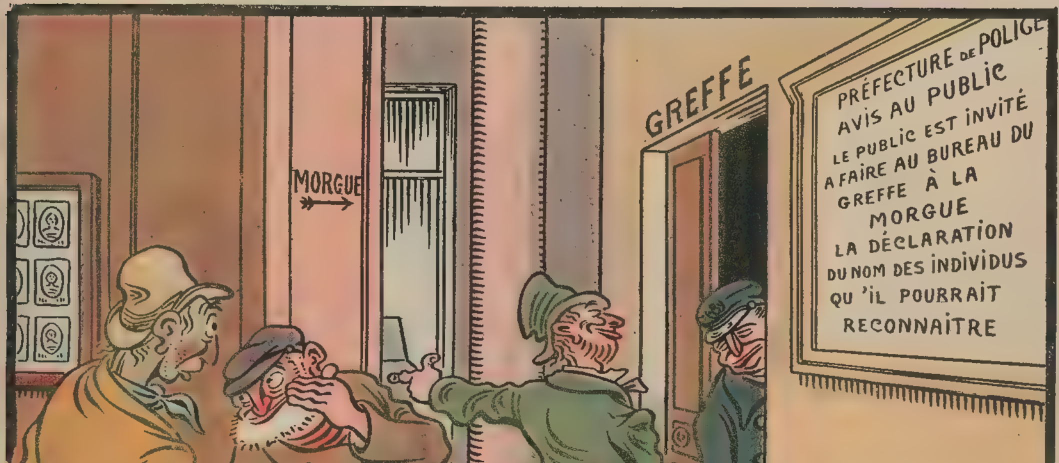
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

UN MONSIEUR QUI A DES RELATIONS, par Léon KERN.



— Il pose peut-être un peu, mais c'est tout de même un type qui a des relations. Ainsi, à chaque fois que je viens flâner ici, je le vois qui reconnaît quelqu'un.

Rendez-moi mes billes.

C'était jour de catéchisme. Du haut de sa chaire, M. le Curé interrogeait ses petits paroissiens. Tour à tour, un garçon..., une fille. Amélie Branchot..., Gustave Petitblanc..., Ernestine Goivant..., Hyppolyte Leverdet!... Et, tour à tour, Amélie Branchot ou Gustave Petitblanc se levaient. Dans la claire résonnance de l'église du village, une petite voix montait et, sur un ton aigü, tout d'une haleine, débitait mot à mot le texte de la réponse.

M. le Curé était assez content. Ça n'allait pas trop mal. C'était un dimanche matin avant la grand'messe, et malgré les distractions inhérentes à la perspective des plaisirs de ce jour de fête, on était généralement sage... Il y avait bien un peu d'effervescence dans les bancs des garçons... Du côté des filles, Louise Verdurot avait bien mérité une réprimande pour avoir pincé Adèle Lebreton, laquelle venait de tirer les rubans de la coiffe de la grande Julie Rousseau afin de la faire tomber, mais, en somme, c'était une bonne moyenne.

Cependant, Ambroise Généreux, interrogé, venait de rester en panne au milieu du cinquième commandement de Dieu :

« Homicide point ne seras, de... de... »

Dans ce cas-là, M. le Curé avait l'habitude de poser la même question à Joseph Renaudin.

Joseph Renaudin avait une excellente mémoire. Il répondait chaque fois sans se tromper. Aussi, c'était lui qu'on donnait en exemple à ses camarades oublieux ou paresseux. Peut-être M. le Curé avait-il un faible à son égard. Il le choisissait de préférence pour servir la messe... De fait, avec son petit visage rose et frais, il avait fort bonne mine sous la calotte rouge et le surplis blanc... Et puis, il connaissait le service sur le bout du doigt... Ce n'est pas lui qui aurait sonné à tort et à travers, comme l'autre dimanche, ce niaisot de Claude Legrivot qui agitait furieusement la sonnette chaque fois que l'officiant ouvrait la bouche.

Donc, M. le Curé appela

— Joseph Renaudin!

Silence.



Une petite voix mauvaise s'éleva.

— Joseph Renaudin!...

Une petite voix mauvaise s'éleva :

— M'sieur l' Curé, y joue aux billes sous l' porche d' l'église avec Léon Voizin!

Jouer aux billes pendant le catéchisme!... Un dimanche!... Scandalisé, le digne prêtre resta coi une minute.

Dans le calme soudain tombé dans le saint lieu, on entendit le bruit d'une bille rebondissant sur les dalles et s'entre-choquant avec d'autres. Puis, une voix, d'un accent indigné :

— Non..., non..., c'est pas le jeu, tu as fait poussette!

Le prêtre dégringola de la chaire.

— Ah! tu as fait poussette! murmurait-il dans son trouble.

A grands pas il traversa l'église, déboucha sous le porche, tomba sur les coupables.

L'instant d'après, Joseph Renaudin et Léon Voizin avaient réintégré leurs places dans les bancs des garçons. Du haut de la chaire, les anathèmes pleuvaient sur eux.

Ici, nous devons à la vérité d'avouer que s'ils avaient l'air contrit, ce n'était pas tant les remords qu'ils éprouvaient que le regret d'avoir perdu leurs billes. Le premier geste du curé, en effet, avait été de les confisquer!... Le jeune Joseph surtout se sentait en proie à une rage concentrée... Au milieu des foudres qui tombaient sur lui, il calculait âprement qu'il en avait gagné huit, ce qui devait lui en faire, huit et quatorze, vingt-deux!...

. . . .

Le curé était un homme simple. Il ne philosopha point sur la portée de son geste raflant les billes des deux .. sportsmen. Il ne vit là qu'une sanction justement méritée.

S'il était besoin de tirer un enseignement de cette histoire qui ne voudrait être qu'amusante, nous pourrions écrire des pages sur l'état d'âme du paysan, sa conception de la propriété individuelle, son amour des biens de la terre, amour né avec lui, plus fort que l'amour, plus fort que sa religion, plus fort que tout...! Mais nous ne traitons pas une thèse philosophique. Nous écrivons dans un journal humoristique. Revenons à la grand' messe...

Car, pendant cette courte disgression, le temps a marché. Nous sommes au milieu de l'office dominical.

Oublieux déjà de l'incident du matin, le prêtre officiait. Le jeune Joseph Renaudin l'assistait, en sa qualité d'enfant de chœur.

En vérité, c'était là un servant idéal. Pas une faute... Sonnant aux bons endroits, transposant le missel lorsqu'il le fallait, ne manquant pas un seul répons!...

Après l'*Introït*, l'*Oraison*, le *Graduel*, c'était l'*Evangile*..., puis l'*Offertoire*.

A ce moment, suivant le rite, M. le Curé, en belle chasuble d'or, devant l'autel, se tourna de côté, tendant le calice.

Le servant, une burette de chaque main, devait alors s'approcher et, dans le vase sacré, verser le vin et l'eau.

Joseph Renaudin, le petit paysan, était à son poste, rose et frais, ainsi que de coutume, sous sa calotte rouge et dans son surplis blanc, mais avec, toutefois, dans la physionomie, comme une ombre d'âpre rancune. Il fit un pas en avant, serrant ce ses poings les burettes.

— Allons, verse! souffla le prêtre, en offrant le calice.

L'enfant ramena ses poings contre sa poitrine.

— M'sieu l' Curé, rendez-moi mes billes! murmura-t-il entre ses dents.

Le prêtre fronça les sourcils, jeta un regard sévère.

— Verse donc, voyons!

— M'sieu l' Curé, rendez-moi mes billes!

C'était toute une race qui parlait, inexorable, par la bouche du petit paysan. Passer outre était impossible, le rite était sacré. Lutter, était inutile...! Heureusement, le prêtre le comprit. Il posa le calice sur l'autel, et tout



... Il releva son surplis, fouilla dans sa poche.

en demandant en lui-même pardon au bon Dieu de son geste insolite, il releva son surplis, fouilla dans sa soutane.

Une poignée de billes passa subrepticement de sa main dans celle de l'enfant dont l'avant-bras maintenait serrées contre lui les deux burettes. Celui-ci, à son tour, releva son surplis et les fit tomber une à une dans sa poche.

— Voyons..., voyons..., s'impatienta l'officiant, en tendant de nouveau le calice, verse donc, maintenant...

Et l'autre, petit, avec un regard tenace, et un pas en arrière :

— M'sieu l' Curé, y en manque deux!

Etienne JOLICLER.



EFFET D'OPTIQUE

L'EXPLORATEUR. — Ciel! un éléphant à quatre défenses! Je vais en prendre un instantané...



... Ce qu'ils vont être épatés à Paris!

Pêle-Mêle Causette

Un exemple des effets baroques que produisent les demi-mesures est fourni par les vacances scolaires.

D'une part, l'on estime, non sans raison, que le mois de juillet avec ses chaleurs souvent accablantes est mal approprié aux examens et aux efforts intellectuels en général. L'on voudrait donc avancer au 15 juillet la fermeture des classes.

Mais, d'autre part, la rentrée portée au 15 septembre pourrait priver beaucoup de parents des plaisirs de la chasse.

Quoi qu'on décide, il est malaisé de sortir de l'alternative sans mécontenter les uns ou les autres.

La haute sages se administrative n'est pas embarrassée pour si peu.

Elle excelle à ménager la chèvre et le chou. Aussi, pour contenter tout le monde, autorise-t-elle les élèves à quitter l'école le 15 juillet. L'année scolaire se trouve ainsi virtuellement terminée à ce moment-là. Cependant ceux qui désirent absolument rester peuvent venir en classe jusqu'au 1er août. La réouverture reste fixée aux premiers jours d'octobre.

Ainsi, l'Administration croit avoir résolu le problème et donné satisfaction à tous.

C'est là une petite comédie qui, pour être plaisante, n'en présente pas moins de sérieux inconvénients.

Avec le système adopté, les classes qui vont du 15 juillet au 1er octobre, ne sont plus que de la frime. La majeure partie des élèves a pris son vol. Les professeurs continuent censément à faire leurs cours mais devant des banquettes vides. Certains n'ont plus en face d'eux que deux ou trois auditeurs obstinés qu'ils maudissent, du reste, intérieurement, parce qu'ils les obligent à faire acte de présence, et ceci bien inutilement.

Il en résulte simplement que les vacances qui, jusqu'ici étaient de deux mois, sont maintenant de deux mois et demi.

Il eût été plus logique de s'abstenir de cette parade et d'augmenter franchement les vacances de quinze jours. On aurait épargné ainsi aux professeurs cette situation stupide qui consiste à enseigner à des élèves partis en vacances.

L'on n'a inventé ce petit subterfuge que pour répondre à ceux qui trouvent que deux mois et demi de vacances c'est trop. « Qui vous empêche de laisser vos enfants à l'école jusqu'au 1er août. De cette manière, ils n'auront que deux mois de vacances. »

Ce qui les empêche, c'est la certitude que les derniers quinze jours sont sacrifiés et, de plus, l'ennui qu'ils savent créer au professeur en l'assujettissant à un travail sans valeur pour personne.

En réalité, les grandes vacances durent donc deux mois et demi ajoutez à cela les jeudis et les dimanches, les quinze jours de vacances à Pâques, les huit jours du premier de l'An et les autres fêtes. Vous arriverez à cette constatation que, sur trois cent soixante-cinq jours que comporte une année, les écoliers ont tout près de deux cents jours de congé. C'est excessif.

Certains parents, pour combler ce long chômage, donnent à leurs enfants des répétiteurs. Mais ce supplément de dépenses n'est pas à la portée de toutes les familles.

C'est en cela, tout bien considéré, que réside le plus gros inconvénient des vacances trop prolongées. Elles constituent un désavantage marqué à l'égard des bourses moyennes et petites.

J'accorde d'autre part, que le plaisir de la chasse est une distraction légitime et qu'on a raison d'hésiter à en priver les amateurs.

On est donc enfermé dans un dilemme.

Mais il convient de remarquer que la chasse n'est plus aujourd'hui, avec la disparition du gibier, qu'un plaisir de riches. Pour s'y adonner, il faut être actionnaire d'une chasse gardée.

C'est, par conséquent, un sport de plus en plus fermé à la masse.

La réouverture des classes au 15 septembre n'atteindrait guère que les familles aisées ou riches.

Et comme c'est justement dans ces familles-là que les enfants sont aidés par des répétiteurs, l'inconvénient pour ceux-ci de manquer les premiers jours de cours se trouverait très atténué.

Il résulte de ceci que les vacances pourraient sans danger être placées au 15 juillet pour se terminer au 15 septembre.

Cela ferait disparaître cette période facultative de quinze jours qui ne fait ni partie des vacances, ni des classes, et qui, en somme, ne contente personne.

FRED ISLY.





UN ROMANCIER MODERNE

L'AUTEUR A LA MODE (*à ses secrétaires*). — Messieurs, je suis obligé d'aller au Bois... Il faut absolument que mon roman, « l'Automobile du Roulier », soit terminé avant ce soir. L'éditeur me le réclame. Dès qu'il sera fini, vous le lui porterez.

— Oh! cher maître, que votre dernier roman : « l'Automobile du Roulier » est délicat. C'est fin! c'est observé!... c'est charmant...





— Oh! cher maître, que votre dernière œuvre : « l'Automobile du Roulier » est splendide. C'est poignant... c'est vécu... c'est angoissant... c'est charmant...

L'AUTEUR. — Diable! tout le monde dit du bien de mon dernier roman. Il faut pourtant que je me décide à le lire.

L'ÉCHELLE

DUBOIS. — J'ai rencontré récemment une dame nommée Durand. Je me suis demandé si c'est votre épouse. Quel genre de femme est Mme Durand ?

DURAND. — C'est une femme de cinquante ans qui en porte quarante, se figure qu'elle en a trente, s'habille comme si elle en avait vingt et raisonne comme si elle en avait dix.

PLUS D'OBSTRUCTION



Autrefois, à la Chambre, lorsqu'un député interrompait bruyamment un collègue, le président agitait sa cloche, laquelle ne faisait que lui casser les oreilles de même qu'à l'orateur, pendant que l'interrupteur, loin du bruit de la cloche, n'en continuait que de plus belle.



Aujourd'hui, grâce au *Pêle-Mêle*, le président a sous la main un appareil électrique à coulisse. Qu'un député vocifère...



... vite, le président pèse sur un bouton qui fait détendre l'appareil et il le dirige à sa guise ; la sonnerie électrique tinte alors bruyamment aux oreilles de l'interrupteur, et comme sa voix est couverte, notre braillard se tait illico.

Courrier Pêle-Mêle

Riverains.

Monsieur le Directeur,

Possesseur d'un canot, amarré chez un propriétaire sur un cours d'eau, l'espace pour canoter se trouve restreint du fait de l'opposition faite par un propriétaire qui, pour empêcher de passer, a tendu une chaîne en travers de la rivière.

Le fond d'un article que vous avez publié ici, dit que les riverains ne peuvent s'opposer au passage, dans le cours d'eau, à pied, en bateau ou autrement.

J'ai bien été consulter le directeur des Eaux et Forêts qui n'a pu trouver le paragraphe ayant trait à cela.

Sur quel livre de droit ou autre pourrai-je me renseigner afin d'en faire part à M. le directeur des Eaux et Forêts.

Recevez, etc.

Laurent Castaings (Pau).

Croissance des arbres.

(Les arbres se développent plus ou moins rapidement suivant l'essence à laquelle ils appartiennent. Quels sont les arbres qui croissent le plus rapidement. Existe-t-il un moyen d'apprécier approximativement l'âge d'un arbre ?)

Monsieur le Directeur

Il est certain qu'il y a des arbres dont la croissance est très rapide, d'autres très lente. On peut constater le fait sans pouvoir l'expliquer.

Parmi les nombreuses variétés d'arbres cultivés, nous devons signaler l'acacia dealbata, plus connu sous le nom de mimosa dealbata. L'abondante floraison de cette espèce en hiver est très recherchée pour les décors d'appartements. Ce mimosa croît très rapidement, mais il ne réussit bien que dans les sables purs, il ne faut pas l'essayer dans les argiles ou les glaises.

On en voit de nombreuses plantations dans les sables d'Arcachon qui donnent d'abondantes fleurs.

Un sujet de 25 centimètres, planté dans les conditions indiquées, atteindra une hauteur de 6 à 8 mètres dès la seconde année. Malheureusement, cet arbre craint le froid et ne peut supporter sans abri des températures de 8 à 10° au-dessous de zéro.

Les eucalyptus sont des arbres d'origine



Comment le nouveau décoré porte ses gants.



L'IRONIE DES CHOSES

Portrait de M. Legourmand qui a pris cette ligne de paquebots parce que la nourriture du bord y était renommée.

australienne qui redoutent nos hivers rigoureux. Ils ne supportent pas plus de 6 à 7 degrés au-dessous de zéro. On en compte une quarantaine de variétés, mais l'espèce la plus cultivée est l'eucalyptus globulus, dont la croissance est surprenante. Des graines semées au printemps germent en peu de jours et atteignent la hauteur de 8 à 10 mètres dès la seconde année. Pour obtenir ce résultat, il faudra choisir une bonne terre de jardin potager fumée depuis longtemps.

Pour évaluer l'âge des arbres, nous ne connaissons que le moyen indiqué dans les traités de botanique. Lorsqu'on coupe un arbre à quelques centimètres au-dessus du sol, on compte les couches corticales dont le nombre représente les années.

Recevez, etc.

Catros GÉRAND,
horticulteur (Bordeaux).

Questions interpêlemêlistes

Quels sont les départements qui ont changé de nom depuis leur création en 1789.

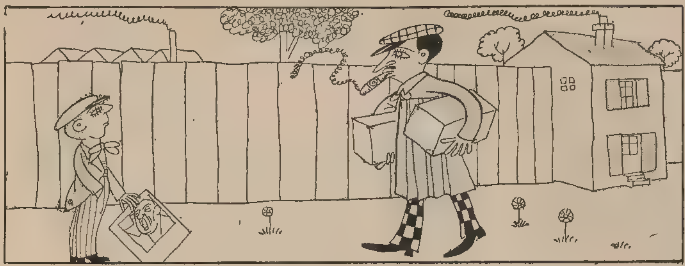
TUAILLON.

Quelle est l'origine de cette expression : « Ceci est une autre *paire de manches?* »

DUMORTIER.



M. LABRANCHE. — Bonjour, jeune France !
DUMANET. — Bonjour, vieille Gaule ! !



LE BON TRUC

Monsieur le Directeur,

Je lis le *Pêle-Mêle* chaque semaine. J'y trouve souvent des dessins qui sont vraiment tapés. Dans le numéro du 8 juillet, j'ai trouvé un dessin qui m'a été très utile. Voilà comme :

Je regardais en tâchant de ne pas desserrer les dents l'homme qui bâille si bien, quand le grand Gégène vint à passer avec un superbe mégot.

Or, je mourais d'envie de fumer.



Vous me direz que je n'avais qu'à planter mon couteau dans le dos de Gégène ou à lui loger six balles mâchées dans la tête et à prendre ledit mégot !

C'est comme ça que vous auriez fait. Moi, je suis un pacifique.

Je m'ai simplement collé votre dessin dans le dos, et j'ai marché devant Gégène.



Naturellement, il a regardé le dessin, et naturellement aussi, il s'est mis à bâiller à s'en décrocher la mâchoire. Son mégot est tombé.

Vous pensez si j'ai fait vite pour le prendre, et, comme Gégène était occupé de ses deux bras, il n'a pas eu le temps de le rattraper.

Je vous envoie la scène que j'ai dessinée pour le *Pêle-Mêle* et je vous remercie de m'avoir rendu service.

Je vous salue.

P'TIT-LOUIS DE LA POPINQUE,
Professeur de dessin sur bitume pour camelots.

La Manie des Albums

Elle a sévi sur les salons de la Restauration et de l'Empire, et elle taquine encore bon nombre de nos bourgeois républicains.

Balzac, qui n'avait pas tous les jours le mot aimable, a, dans un moment d'humeur, défini ainsi les albums : « Ce sont des feuilles sur lesquelles des personnes plus ou moins jeunes et jolies se font écrire par des amis des choses plus ou moins grotesques. »

N'empêche que le goût des autographes remonte à la plus haute antiquité !

En France, où les albums prirent naissance, on n'en connaît guère d'antérieur au seizième siècle. C'est à cette époque qu'appartient le livre d'heures d'Anne de Lorraine, princesse d'Orange, puis duchesse d'Aschot, lequel renferme quantité de vers, devises et signatures des personnages illustres de son temps. Celui de Madeleine de Laubespine, dame de Villeroy, s'honore d'un magnifique sonnet de Ronsard et des bouquets à Chloris de tous les poètes de la Pléiade.

La fameuse « Guirlande de Julie » offerte en 1641 à Julie d'Angennes, marquise de Rambouillet, par le duc de Montausier, son futur époux, contenait des madrigaux de tous les grands écrivains du dix-septième siècle. Corneille lui-même burina un quatrain dans cet in-folio manuscrit où les pièces de vers alternaient avec des fleurs peintes.

Il faut citer encore l'album de Christine de Suède, orné des portraits-charges des philosophes qui gravitaient autour d'elle

Chose curieuse, c'est seulement en 1762 que l'Académie, cette vieille coquette, admit le mot « album » qui, depuis plus d'un siècle, avait conquis ses lettres de grande naturalisation.

Il est bien rare de trouver dans ces recueils écrits, le plus souvent, à l'impromptu, autre chose que des banalités. Cependant, on y découvre quelquefois des petits poèmes dont leurs auteurs n'ont pas à rougir.

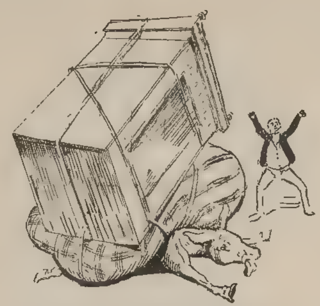
Tel ce quatrain de Lamartine :

Dans ce cimetière de gloire
Vous voulez, ma cendre. A quoi bon?
Pendant que j'inscris ma mémoire,
Le temps pulvérise mon nom.

Le hasard voulut que Béranger consignât son inspiration poétique sous la signature de l'au-



Nous trouverions ridicule que dans un compartiment du Métro on fît entrer deux cents voyageurs...



Nous trouverions absurde qu'on voulût faire porter une charge de 2.000 kilos à un petit âne.



Nous ririons du monsieur qui prétendrait avaler un bœuf à son déjeuner.



Nous traiterions de fou celui qui prétendrait faire entrer un éléphant dans un trou d'aiguille.



Mais nous trouvons tout naturel qu'on fasse entrer ce pied-ci...



... dans cette bottine.

teur de *Jocelyn*. Il s'en acquitta avec infiniment d'esprit :

Si le temps, pour marquer jusqu'où va son empire,
Pulvérise en effet le beau nom que voilà,
Qu'il daigne sur les vers que j'ose encore écrire
Jeter un peu de cette poudre-là.

La princesse de Metternich, « le singe le mieux habillé de Paris », avait, elle aussi, son album couvert des fantaisies de tous les beaux esprits de l'Empire. C'est le prince, son mari, qui était chargé de « taper » les visiteurs de marque, lesquels s'acquittaient toujours de leur tâche avec une parfaite bonne grâce.

Une seule fois, l'ambassadeur se heurta à un écrivain grincheux, dont, cependant, l'ironie primesautière était connue et appréciée de tous. Cet écrivain grincheux, Jules Janin, pour l'appeler par son nom, fut donc prié, comme les camarades, de déposer un peu de son talent sur l'album.

Il y déposa cette considération plus commerciale que philosophique : « Bon pour cinquante bouteilles de Johannisberg, payable à vue par M. le prince de Metternich. »

L'ambassadeur fut bon prince. Il estima qu'un pareil autographe n'avait pas de prix, et il envoya au célèbre critique, non pas cinquante, mais cent bouteilles de ce vin de Johannisberg, dont il était un des rares possesseurs.

La Brie.

Dans la limonade.

Un à un disparaissent les cafés blanc et or, remplacés par des brasseries. Après la Maison d'Or, après Brébant, voici que le café du Cardinal, suivant la loi fatale de l'évolution, va, lui aussi, se transformer en débit de bière; puis, ce sera le tour du café Anglais, et nos contemporains ne connaîtront plus que de souvenir ces restaurants fashionables où se donnaient rendez-vous les élégants de la Restauration et les artistes et hommes de lettres de l'Empire.

Déjà, bien peu se rappellent le café de Paris, situé boulevard des Italiens, et qui florissait vers 1840, époque de la grande vogue de Balzac.

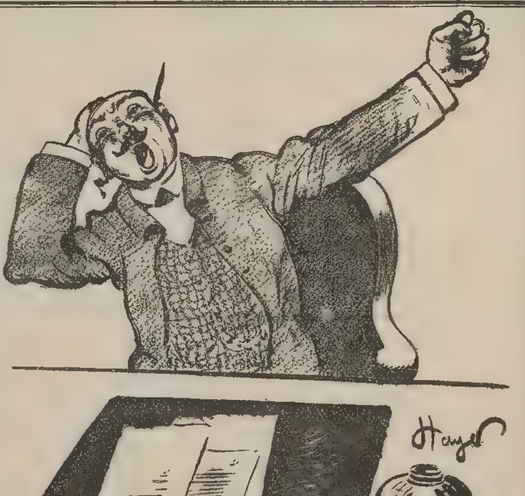
Le célèbre romancier s'y rencontrait avec les « lions », devenus plus tard les « gandins », les « gommeux », les « pschuteux », les « smarts »; et c'est peut-être dans ce milieu doré et toujours bourdonnant qu'il cueillit son Rastignac ou son Rubempré.

Avant la guerre de 1870, la mode était de se retrouver sur le perron de Tortoni. Aurélien Scholl, en jaquette de chez le bon faiseur, monocle à l'œil, y coudoyait le gentilhomme de lettres Barbey d'Aurevilly, costumé comme M. de Buffon; tandis qu'autour des tables de marbre les chroniqueurs du *Nain jaune* faisaient assaut d'esprit.

Hélas! Tortoni a vendu son fonds à un marchand de chaussures, et, à la place des glaces à la vanille, s'érigent maintenant des godillots « poulain russe » et des bottines en « vache vernie ».

Dans ce rapide historique, Brébant mérite une mention toute spéciale. Il fut, aux deux sens du mot, le restaurateur des écrivains, et il avait coutume de dire : « Quand j'ai ouvert l'œil à un ami, je ferme les yeux ».

Mais le métier de Mécène de la limonade et du bifteck aux pommes, s'il est honorable en



QUESTION DÉLICATE

Est-ce un paresseux ? Est-ce un travailleur

— Faut-il que je sois travailleur pour travailler avec une flemme comme j'en ai une !



TABLEAU COMPARATIF DES DESTRUCTEURS

Quelques destructeurs français et leur dimension proportionnellement à ce qu'ils détruisent :
Le loup détruit les moutons. — Le renard, les poules. — Le furet, les lapins. — Le fox-terrier, les rats. — Le chat, les souris. — Le serpent, les oiseaux. — La tortue, les vers de terre. — La taupe, les vers blancs. — La chouette, les mulots. — Le brochet, les barbillons. — La poule, les limaces. — L'hirondelle, les mouches. — La grenouille, les mouches. — Et le chauffeur détruit tout.

---

soi, ne laisse pas que de donner de piètres résultats commerciaux : au bout de trente ans d'exercice, Brébant se retira ruiné.

Une autre maison de longue renommée fut le café Procope. Fondé, au dix-huitième siècle, par l'Italien Procopi, il devint rapidement l'établissement préféré de la gent artistique et littéraire.

Voltaire y décocha plus d'une flèche empoisonnée à l'adresse des petits esprits de son temps, et Diderot y déclamait ses tirades philosophiques.

Vers la fin de l'Empire troisième, Gambetta, déjà illustre par son plaidoyer pour Baudin, en ébranlait les voûtes de sa voix tonitruante.

Le café Foy fut aussi une gloire du dix-huitième siècle. On y venait admirer l'hirondelle peinte par Claude Vernet d'un écrasement de pinceau.

Sous la Restauration, le café Foy donna asile aux anciens émigrés, reconnaissables à leurs amples cravates ; les demi-soldes, eux, se réunissaient au café Lamblin. Parfois, ces ennemis irréconciliables se trouvaient en présence ; il y avait alors échange de horions.

Et les Frères-Provençaux, du Palais-Royal! Qui a connu les Frères-Provençaux, et a goûté à leur cuisine pseudo-marseillaise?

Et cet autre restaurant du Palais-Royal où se réunissaient les « Treize », ces héros balzaciens?

Où sont ces maisons fameuses?...
Mais où sont les neiges d'antan?

JACK.

UN MALIN

Le petit Sapineau, un enfant de la Ferté-les-Cornichons, passait pour être un peu bébête. Aussi les gars du village s'amusaient-ils à lui proposer souvent le choix entre une pièce de deux sous et une d'un sou; le gamin choisissait invariablement la pièce d'un sou.

Comme un touriste de passage, mis au courant de la chose, lui demandait pourquoi il préférait la pièce de moindre valeur, le pseudo-bébête lui répondit assez habilement :

— Si que je choisissais la pièce de deux sous, on cesserait bientôt de m'en offrir du tout!

L'IMPOT SUR L'EAU ou M. POINCARRÉ EST SANS PITIE



Oui, M. Poincarré a imposé l'eau, le monstre! Pauvres âmes délicates, qu'allez-vous prendre avec cette recrudescence de gens au naturel déjà sale qui, cette fois, ne garderont plus aucune mesure.



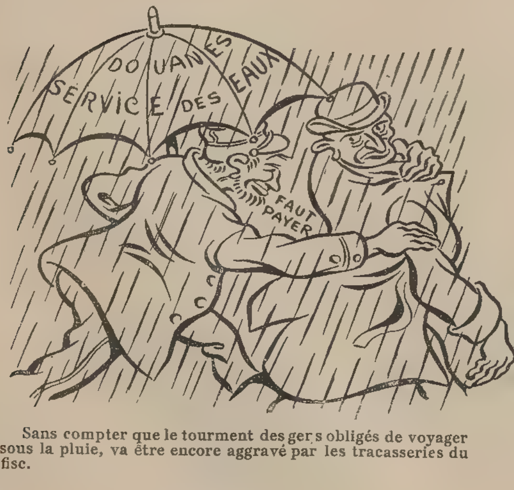
Et pour nous autres pochards, c'est la condamnation à l'épilepsie et autres ataxies locomotrices, car c'est trop présumer de nos forces que de supposer un instant que nous hésiterons entre l'impôt aquatique et l'impôt apéritif; notre dernier remords s'envole, hélas!...



Et avec ça que le lait était déjà si bon marché!...



Et les hydropiques, monsieur Poincarré, avez-vous réfléchi dans quelle fichue situation vous les mettez? Leur existence va être gaie maintenant à ces malheureux.



Sans compter que le tourment des gens obligés de voyager sous la pluie, va être encore aggravé par les tracasseries du fisc.



Tout cela ne serait rien, voyez-vous, si, aux gens disposés à payer, on livrait encore de la bonne marchandise; mais quand les chaleurs auront tari l'eau de source, qui nous dit qu'on ne nous obligera pas à payer l'eau de Seine encore plus cher, sous prétexte qu'il y a à boire et à manger. Quel siècle!...

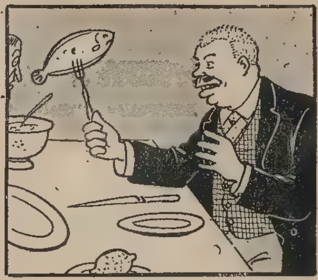


Piquassiette a été invité à dîner par Durapiat.
Celui-ci a l'habitude, pour éviter les frais de domestiques, de faire placer tous les plats sur la table. De plus, il



UN RÉCIT DE PIQUASSIETTE

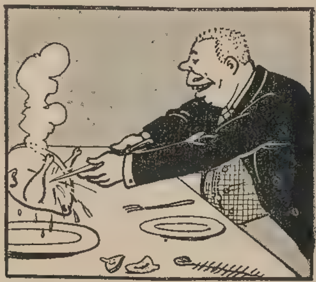
sert lui-même son invité et ne lui donne qu'une très petite part. Piquassiette qui a très faim, jette vivement un regard sur le service et tout de suite il invente une histoire.



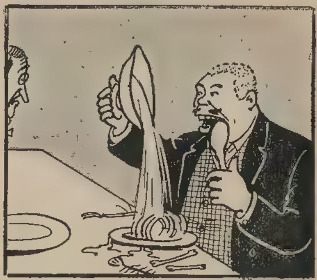
— Mon cher Durapiat, il faut que je vous raconte une aventure qui vous amusera fort. Vous savez que j'ai voyagé en Afrique, Or, un jour j'étais tranquillement occupé à pêcher au strident, ainsi que ça se pratique là-bas...



... lorsque tout à coup j'entends crier à l'aide; je me précipite sans perdre de temps. Un nègre me barre la route, je lui saisis la tête, je la presse entre mes mains et je l'écrase.



Des noirs allaient manger un de mes compatriotes. Je fonce sur l'un d'eux à la baïonnette et je lui coupe les deux jambes. C'était un exemple que je voulais faire. Mon compatriote me remercie.



Mais à cet instant une pluie torrentielle s'abat, dispersant les nègres ennemis, et je n'ai que le temps de me précipiter dans la forêt la plus proche.



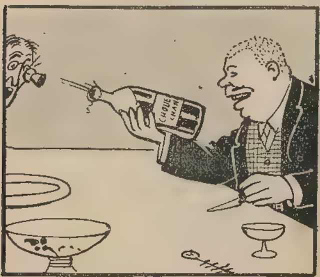
J'étais loin cependant d'être complètement à l'abri, car les feuilles arrachées des arbres tombaient en abondance.



Alors, chose extraordinaire, dans ce pays chaud, la pluie se changea bientôt en grêle Des grêlons de la grosseur de ces fraises, mon cher! J'en ramassai quelques-uns par curiosité



Puis à la grêle succéda la neige. Aussitôt tout le paysage devint blanc. Il neigeait, il neigeait. Mais lorsqu'il n'y eut plus de neige dans le ciel...



... je vis revenir mes ennemis. Que faire! Je tirai mon revolver et je le déchargeai sur le premier qui se présenta. Une patrouille française, entendant le bruit de la détonation, vint me délivrer. Il était temps, car on allait me manger et je n'y tiens pas.



On vida alors force verres en l'honneur de ma délivrance. Que dites-vous de mon histoire?



Durapiat goûta fort le récit de son ami Piquassiette, mais nous ne pensons pas que ce dernier soit jamais réinvité à dîner.

DE NOS LECTEURS

Sur un cri disparu.

Parmi les anciens cris si pittoresques des marchands des quatre-saisons, peu de Parisiens d'aujourd'hui se rappellent le fameux *Trois de six blancs, les rouges et les blancs!* que les vendeurs d'œufs mêlaient aux clameurs de la rue poussées par les porteurs d'eau et les fruitiers.

Ce cri très énigmatique fut, en effet, supprimé en 1848 : l'application rigoureuse du décret de 1794, rendu par la Convention sur le système métrique, lui porta un coup funeste.

Avant la création des chemins de fer, on consommait peu d'œufs dans Paris, ou du moins, on n'en vendait pas régulièrement d'un bout de l'année à l'autre. L'hiver, mauvaise période de ponte, avait sa répercussion sur le déjeuner des Parisiens, d'où le nom et l'origine des *œufs de Pâques*. Dès cette époque de l'année, les marchands à la petite voiture apparaissaient donc, promenant sur la voie publique deux catégories d'œufs : les œufs frais, amenés de la banlieue et les œufs de province, cuits durs, pour supporter mieux les longueurs et les accidents du voyage. Ceux-ci étaient teintés de rouge, à l'aide de pelures d'oignons ou d'autres substances, comme cela se pratique encore actuellement. Œufs frais et œufs durs étaient vendus le même prix.

Modernisé, l'appel des marchands annonçait donc : « Trois œufs pour six blancs, *à choisir* parmi les *rouges* ou les *blancs*. »

La plus amusante particularité de cette annonce était dans son inexactitude. Les six blancs impliquaient un système monétaire duo-décimal; or, les trois œufs annoncés étaient en réalité donnés contre deux sous et deux liards, soit deux sous et demi, comme qui ne représentait pas exactement la valeur des six blancs *qui aurait dû être de trois sous*.

On se trouvait, en effet, devant un problème monétaire que la coutume avait, comme d'habitude, incorrectement résolu.

En voici l'explication, d'après la parole autorisée de M. Babelon, le distingué conservateur du Cabinet des Médailles. Le blanc, ancienne monnaie d'argent, de grande valeur sous Henri IV, avait à peu près diminué d'importance (comme le sou, qui fut primitivement d'or), à tel point que la pièce de six blancs, sous la Convention, ne représentait plus que le huitième de la livre tournois, qui était de vingt-quatre sous.

Or, quand fut établi le système décimal, l'appellation de pièce de six blancs demeura dans les mœurs, malgré que la pièce n'existât plus. Mais les six blancs prirent la valeur la plus rapprochée du huitième de la livre tour nois *abaissée à un franc* par le nouveau système : les six blancs se virent donc réduire de deux liards pour compenser l'écart de vingt-quatre sous à vingt sous. Et c'est ainsi qu'ils représentèrent deux sous et demi.

Chose curieuse, on pouvait donc voir un marchand réclamer d'un produit une valeur qui n'était plus en cours, et des clients acquitter leur achat au-dessous du prix de l'offre, sans avoir marchandé.

André Savignon.

Bêtes et gens.

Les bêtes, ce sont les chevaux de courses, les gens, ce sont les jockeys chargés de les mener à la victoire.

L'expression si longtemps usitée : « Ce ténor a cent mille francs dans le gosier » a besoin d'être remplacée par telle autre : « Ce jockey a un million dans sa cravache. »

Le jockey, en effet, détient le record des appointements. Ainsi, le fameux Grimshaw, qui mourut à la suite d'une chute, non de cheval, mais de voiture, laissa une fortune de quatre-vingt mille livres de rente.

Le non moins fameux Fred Archer, qui pilota tant de vainqueurs du Derby, légua plusieurs millions à ses héritiers.

Fini le temps où le célèbre Pratt touchait cinq malheureuses guinées quand son cheval passait avant les autres devant le winning-post.

Notre plus fine cravache, le jeune Georges Stern, qui gagna sa première course à l'âge de quatorze ans, touche cent mille francs par an chez M. Edmond Blanc, à qui il doit ses « premières montes ».

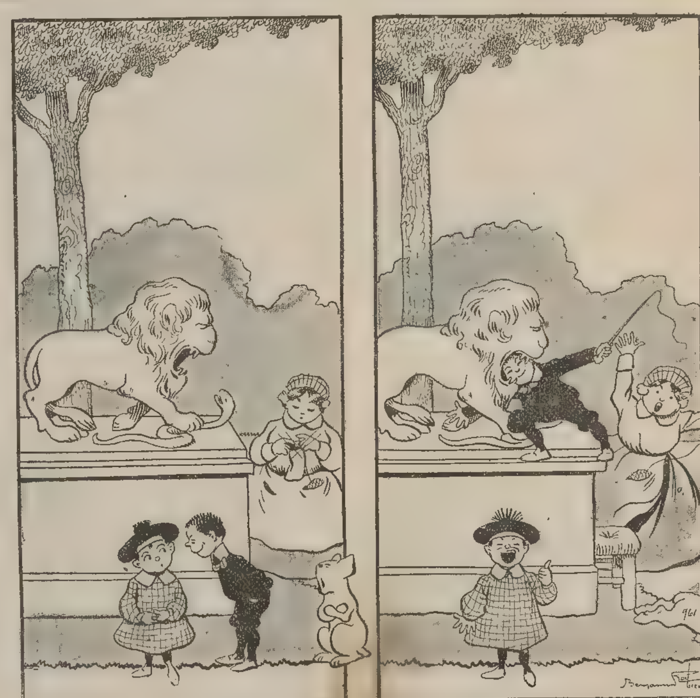
Bien entendu, quand aucun pensionnaire à quatre pattes de M. Edmond Blanc ne doit prendre part à une course, Stern se met à la disposition de ses autres patrons, et, de ce fait, il double pour le moins ses émoluments : tout cela, sans compter les gratifications qu'il empoche quand il décroche un « prix de série ».

Le jour où il sentira ses jarrets se raidir,



UN ENNEMI DU PROGRÈS

Dupoicrot. — Ne me parlez pas de vos inventions nouvelles! Qu'est-ce que je ferai pour rester debout quand on aura la télégraphie sans fil ?



LE BELLUAIRE DES TUILERIES

— Tel que tu me vois, mon vieux, je suis dompteur de bêtes féroces...

— Tiens, regarde...

Stern quittera la profession de jockey pour celle d'entraîneur, et il lui sera encore loisible d'arrondir sa fortune.

Après les jockeys, les chevaux méritent bien qu'on leur consacre quelques lignes.

C'est en 1863 que l'élevage français entra en lutte avec l'élevage anglais. L'essai ne fut pas heureux, et le poulain d'outre-Manche battit notre représentant de je ne sais combien de longueurs.

Mais, les deux années suivantes, nous prîmes notre revanche avec *Vermout*, à M. Delamarre, et *Gladiateur*, au comte de Lagrange.

Gladiateur, on le sait, était une bête extraordinaire. Son mécanisme était si puissant qu'il faisait tomber boiteux tous les concurrents qui s'essoufflaient à le rattraper.

Il gagna, la même année (1865), le Derby d'Epsom, le Grand-Prix de Paris, et les Deux Mille guinées de Newmarket.

Jamais aucun autre poulain ne renouvela pareils exploits.

En 1875, *Gladiateur* fut acheté cent mille huit cent francs par le capitaine Ray qui le revendit, trois ans après, avec un gros bénéfice.

Une autre célébrité chevaline fut *Eclipse*. Le colonel O'Kelly l'avait acquis quarante-cinq mille francs. Il le fit courir, et *Eclipse* lui rapporta des sommes fabuleuses. Plus tard, des amateurs se présentèrent, désireux d'acheter ce sujet hors ligne pour la reproduction. Ils se heurtèrent à des prétentions exorbitantes : le colonel O'Kelly ne demandait rien moins que six cent vingt-cinq mille francs comptant, plus une rente viagère de douze mille cinq cents francs.

Enfin, il y a cinq ans, M. Edmond Blanc achetait, en Angleterre, l'étalon *Flyng-Fox* et le payait comptant *un million*. Après cela, n'est-ce pas, on peut tirer l'échelle?

VEL.

J'ai eu l'occasion de lire, dans un de vos derniers numéros, les anagrammes que l'on peut former avec le nom du nouveau Président de la République : M. Armand Fallières.

Je viens à ce sujet (un peu tard peut-être, mais mieux vaut tard que jamais), vous transmettre une petite anecdote, laquelle, je pense, fera plaisir à vos lecteurs, car c'est la réponse à une question que tout le monde se pose, mais à laquelle personne ne peut répondre.

En effet, en général, tous les citoyens se demandent si M. Fallières fera ses sept ans ? A cette question, le destin seul peut répondre. Interrogeons donc le destin.

Pour cela, il suffit d'écrire le mot Fallières. En prenant dans l'ordre voulu chacune des lettres de ce nom, l'on obtient la réponse suivante :

Il les fera.

Clovis BAZALGETTE (Paris).

Pêle-Mêle Connaissances.

— La langue chinoise ne comprend pas moins de quarante mille mots, tous monosyllabiques ou composés de monosyllabes ayant chacun sa signification propre.

— Une législation trsè sévère règle l'entrée des émigrants aux Etats-Unis. Pour qu'un émigrant puisse débarquer, il faut qu'il n'ait subi aucune condamnation infamante, qu'il n'ait aucune tare physique ou difformité qui puisse faire de lui une charge à la société, qu'il justifie d'un métier et enfin, qu'il dispose d'un pécule fixé à 50 dollars.

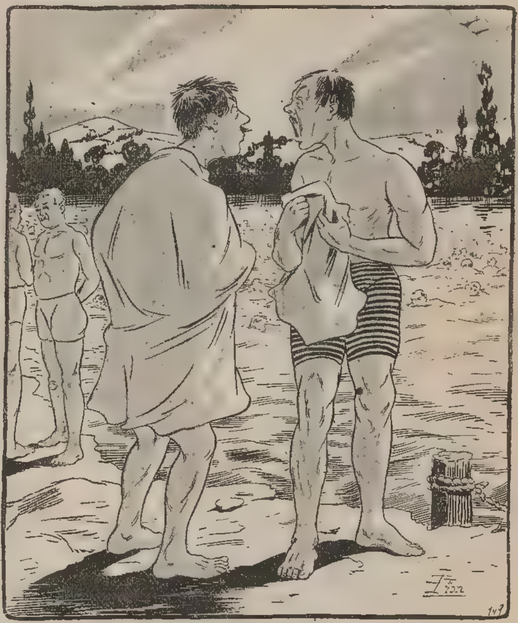
— Autrefois, l'usage des horloges étant inconnu dans les montagnes, c'étaient les cimes dominant les villages qui servaient de cadran solaire aux indigènes. L'observation leur avait appris qu'à telle heure, le soleil se trouvait au-dessus de telle aiguil le ou de telle montagne. Cette habitude existe encore. L'heure de midi ayant une grande importance dans la vie domestique, les *pics du midi* sont nombreux dans les régions montagneuses. Voilà l'origine de ce nom qu'on retrouve un peu partout, aux Pyrénées (Pic du Midi d'Ossau, de Bigorre), et dans les Alpes. Il se retrouve également dans les langues germaniques, au Tyrol et en Norvège, sous les noms de Mittagsspitze, Middagsfzeld.

— Les premiers lingots d'aluminium figurèrent à l'Exposition universelle de 1855. Debray, s'emparant de la découverte de Wœhler, était parvenu à le produire à raison de 2.000 francs par kilogramme. Par la fabrication électrique, on l'obtient aujourd'hui à moins de 4 francs. On connaît ses utilisations diverses : pendant le siège de Paris, on a pu en fabriquer des fusils.

— A Saint-Germain, au Bois de Boulogne et dans la plaine des Sablons, le public, sous Louis XIV, s'intéressait déjà aux courses de chevaux. On faisait courir les palefreniers, les valets de chambre et même des enfants. Une surcharge de plomb équilibrait les poids des jockeys. Ce fut en 1871 que Louis XVI institua trois prix de cent louis chacun qui donnèrent à ces épreuves un caractère officiel.

— Le Pré Catelan, bien connu des promeneurs du Bois de Boulogne, a été ainsi appelé en souvenir du troubadour Arnaud Catelan qui fut tué dans cette partie du bois.

A. S.



BAINS MILITAIRES

LE SERGENT. — Vous avez manqué de respect à mes galons pendant le bain.

LE SOLDAT. — Mais, sergent, dans l'eau, il n'y a pas de *sardines*.



EFFET NATUREL

PREMIÈRE CREVETTE. — On dirait que votre amie l'écrevisse a bu un petit coup de trop.

DEUXIÈME CREVETTE. — En effet, elle n'est pas capable de marcher de travers.



— Vous avez donc fait un héritage que vous faites de l'auto?

— Du tout, je vais prendre l'autobus. C'est le nouveau costume des voyageurs.

Texte par M. Georges DESROCHES.

SOUS LES MANGUIERS, Roman (*Suite*)

Illustrations par M. LUBIN de BEAUVAIS.



A travers les forêts, en franchissant les torrents, les ravisseurs de Raïnova entraînent la jeune fille, encore sous l'influence du narcotique qu'ils lui ont fait prendre de force, alors qu'ils l'ont enlevée, croyant s'emparer de la Reine.

Pendant un court repos des porteurs, Raïnova a repris ses sens. Son premier mouvement est de fuir. Ses compagnons l'en empêchent, tout en se prosternant devant celle qui leur affirme cependant qu'elle n'est pas la Reine !

Vainement elle a voulu leur échapper Ils l'attachent. «Si tu n'es pas la Reine disent-ils, tu marcheras comme nous, mais nous te conduirons jusqu'à celui qui est notre chef. » Et la fuite recommença.



Du haut d'un pont de lianes, Raïnova veut s'élancer. Ceux qui, silencieux mais implacables, l'entraînent toujours plus loin, dans le mystère des forêts, l'arrêtent dans sa chute !

« Non, ce n'est pas la Reine », dit Ramiandry, ancien officier du Palais, maintenant chef des Fahavelos, lorsqu'après huit jours de cette fuite éperdue, la jeune Malgache lui est enfin livrée. Mais nous nous connaissons Raïnova. A Tananarive, tu as refusé mon amour...

... J'étais trop peu pour toi, fille des nobles, orgueilleuse *Andriane*. Ici, dans la forêt, le maître, c'est moi. Je veux ! On dit que tu aimes un *vazahah*. Tant mieux ! ma joie fera sa rage. Viens !



Son amour pour Dornoy avait éveillé dans l'âme de Raïnova des pudeurs endormies. Aussi se défend-elle ardemment contre Ramiandry qui brise sa résistance et l'entraîne dans la case !...

... à l'intérieur de laquelle un coup de feu retentit bientôt.
« Elle a tué votre chef ! s'écria Ramiandry, sortant, frappé à mort ! Vengez-moi ! »

Quand les Fahavelos, furieux, se précipitèrent en poussant de grands cris, la case était vide. Raïnova avait disparu.



Dornoy et les frères de Raïnova prennent un peu de repos. Baba s'absorbe dans ses fonctions culinaires, et voici que des singes lentement, malicieusement, descendent d'un manguier comme fascinés par la rouge chéchia du turco.

« Oh! là là! Li bien bonne! li fameux! Bravo massa singe, s'exclama imprudemment le gros Baba qui juge excellente la plaisanterie...

... que Mohammed trouve infiniment moins spirituelle. » Hélas! rira bien qui rira le dernier!



« Pan! Pan! Et allez donc! Voilà qui vous apprendra à rire à propos, maître Baba! »

« Pas se fâcher! Massa Mahmed. Pour consoler, écoute comment Massa bon Dieu il a fait singes à Madagascar ». Et Baba conta la légende malgache...

... de M. et Mme Rameke qui vivaient en si mauvaise intelligence que le doigt de la Providence intervint...



... changeant subitement la mégère en guenon, tandis que son brave homme de mari, battu et content, demandait à être changé en singe!

« Lui imbécile! cria, non sans raison, Mohamed qui, saisissant son fusil, tire sur le descendant de M. et Mme Rameke. »

Quelle ne fut pas la stupéfaction de Dornoy, lorsque Raimono accouru comme lui, au bruit de cette fusillade, et ramassant un collier *tombé du cou du singe*, s'écria : « Ce collier est à Raïnova! »

(La suite au prochain numéro)

RÉSULTAT
DU
CONCOURS DE BOUTS-RIMÉS

Voici de quelle façon se sont réparties les voix des lecteurs dont nous avons publié ici les envois :

Mme Lemaître a voté pour M. Marcel Jean.
M. Bareni a voté pour M. Marcel Jean.
M. H. Pinchon a voté pour M. Marcel Jean.
M. Raymond a voté pour M. Marcel Jean.
M. B. Adrien a voté pour M. Pinchon.
M. Davignon a voté pour M. Pinchon.
M. Marcel Jean a voté pour M. B. Adrien.
M. Crismanovich a voté pour B. Adrien.
M. Doyen a voté pour M. Bareni.
M. Duplain a voté pour Mme Lemaître.

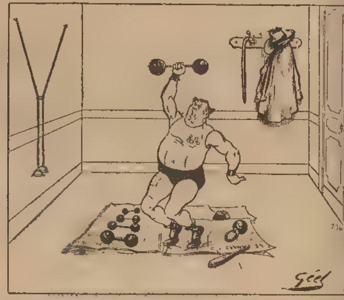
M. Marcel Jean, à Saint-Jean-des-Mauvrets, par Brissac (Maine-et-Loire), ayant réuni le plus grand nombre de voix, c'est donc à lui qu'a été attribuée la *bourse en argent contenant vingt francs*.

Voici quel était l'envoi qu'il nous avait adressé :

Du cerveau du savant penché sur l'alambic,
La science surgit, auguste impératrice,
Et du progrès humain la principale actrice
Va, sapant la routine à grands coups de son pic.



L'athlète Brasdacier étant souffrant, le médecin lui a ordonné de l'exercice...



... Aussi, dès son travail terminé... il se soigne.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

De Paris aux Gorges du Tarn.

Aux touristes Parisiens qui veulent visiter les Gorges du Tarn, nous croyons devoir signaler, comme la voie la plus rapide, le train partant de la gare de P.-L.-M. à 8 h. 10 du soir.

Cet express, passant par Nevers, Clermont, Arvant, Saint-Flour, franchit, près de cette dernière ville, la vallée de la Truyère, sur le fameux viaduc de Garabit; il permet, en dînant à Paris à l'heure habituell[e] d'arriver à Mende, la curieuse capitale du pays d[es] Causses, à 10 h. 49 du matin.

Les touristes pressés d'arriver à Sainte-Enimi[e] point d'embarquement sur le Tarn, peuvent aus[si] quitter l'express à 9 h. 55 matin, à Barnassac-la-C[a]nourgue où le chef de gare leur procurera les vo[i]tures dont ils pourront avoir besoin. Le trajet [de] Barnassac à Sainte-Enimie est de 28 kilomètres [à] travers une région des plus pittoresques.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme Anna Ricconino. — Il s'agit de remplacer chaque lettre ou signe par une autre lettre de façon que la phrase ait un sens.

Un lecteur assidu. — Cela vient de l'année de naissance des chevaux que l'on reconnaît par une initiale commune pour tous les noms donnés à ces chevaux.

M. Wolfsohn. — Vous avez raison, c'est une grossière erreur de calcul. Nous trouvons tout simplement une dizaine d'années, dans les conditions données.

M. Brandstater. — Il faut nous les adresser toutes ensemble, comme nous l'indiquerons une fois le moment venu.

M. Collard. — Non, cela n'est pas nécessaire.

Un lecteur, à Meaux. — Non, mais vous pouvez vous le faire rembourser à la poste.

M. E. de Mouy. — Les hiatus se rencontrent dans les œuvres les plus connues, on ne les considère plus comme fautes de prosodie.

M. J. Feuillet. — Nous ne pensons pas qu'une lettre puisse mettre moins de temps que la vôtre.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

M. Pied, à Nantes. — Il existe plusieurs traductions des « Nicbuleingen ». Pour la seconde question, il y a « L'Histoire de l'Algérie », par Galibert, 18 fr.

Réponse à A. R., à Paris. — Il y a les livres de Duquet, Lehaucourt, Rousset, Chuquet, Niox.

M. L., à Paris. — Nous avons trouvé un volume illustré : « Les jeux d'esprit, devinettes, énigmes, charades, mots carrés, rébus, etc. », 1 fr.

A. L. 13301. Cergnier. — « Les Prophéties de Nostradamus » ont été souvent imprimées; la plupart de ces éditions n'ont aucune valeur, sauf deux ou trois qui sont cotées de 15 à 18 francs. Il aurait fallu nous dire à quelle date et où a été imprimée la brochure que vous possédez.

F. L., à Amiens. — Il y a deux ouvrages : « L'Histoire de la Faïence », depuis les temps les plus [an]ciens jusqu'à nos jours, et « L'Histoire de la Po[rce]laine », etc.; chaque volume très bien illustré, 3 f[r.] l'un.

F. C., à Bordeaux. — On ne connaît qu'un ouvr[age] classique sur les sociétés coopératives, il c[oûte] 2 fr. 75.

M. J. Henelle, peintre décorateur, à Auxerre. — [Il] faudrait plus de détails sur vos manuscrits ; son[t-ils] inédits ou simplement des traductions ?

M. Monis Torrep, à Pantin. — Un ouvrage c[om]plet sur ce que vous désirez a pour auteur Gou[...] « Manuel de la Peinture », 2 fr. 50.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Carte de circulation à demi-place.

La Compagnie fait délivrer, toute l'année, [dans] toutes les gares de son réseau, des cartes nom[ina]tives et personnelles valables pendant 3 mois, 6 m[ois] ou 1 an, et donnant le droit d'obtenir des bille[ts à] demi-tarif, soit entre toutes les gares des réseau[x de] l'Ouest, de l'Est, de l'Etat, du Midi, du Nord, d['Or]leans, du P.-L.-M. (réseau P.-L.-M. algerien exce[pté]) et de la grande Ceinture de Paris (à l'exclusio[n de] la petite Ceinture), soit entre toutes les gares de t[rois] de ces réseaux, soit entre toutes les gares d'un [seul] réseau. Ces cartes sont valables à partir du 1er e[t du] 16 de chaque mois, à condition que la demand[e en] soit faites 5 jours au moins à l'avance et moyen[nant] le payement préalable des prix suivants :

Prix des cartes donnant droit à des billets à demi-tarif.

Pour un réseau : Validité, 1 an; de toutes cla[sses] 240 fr.; de 2e et 3e classe, 160 fr.; de 3e classe, 10[...] — Validité, 6 mois; de toutes classes, 150 fr.; de [2e et] 3e classe, 100 fr.; de 3e classe, 65 fr. — Vali[dité] 3 mois; de toutes classes, 130 fr.; de 2e et 3e cla[sse] 95 fr ; de 3e classe, 60 fr.

Pour trois réseaux : Validité, 1 an; de toutes c[las]ses, 255 fr.; de 2e et 3e classe, 175 fr.: de 3e cl[asse] 110 fr. — Validité, 6 mois; de toutes classes, 150[...] de 2e et 3e classe, 100 fr.; de 3e classe, 65 fr. — V[ali]dité, 3 mois; de toutes classes, 130 fr.; de 2e e[t] 3e classe, 95 fr.; de 3e classe, 60 fr.

Pour les sept grands réseaux et la grande C[ein]ture : Validité, 1 an; de toutes classes, 320 fr. [de] 2e et de 3e classe, 220 fr ; de 3e classe, 140. — Vali[dité] 6 mois; de toutes classes 200 fr.; de 2e et de 3e cla[sse] 135 fr.; de 3e classe, 85 fr. — Validité, 3 mois [de] toutes classes, 130 fr.; de 2e et 3e classe, 95 fr. [de] 3e classe, 60 fr.

Il est facultatif de régler le prix des cartes [vala]bles pendant 1 an, soit immédiatement, soit [par] paiements échelonnés,

12e ANNÉE — N° 33 | 10 Centimes | 19 AOUT 1906

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LES MALINS UNIPIEDS, par B BAKER.



— Nous désirons acheter *une paire* de chaussures, monsieur.

Mariage Américain

Jonathan Bluffer, le « roi des fromages mous », sortit tout guilleret de chez le Félix Potin de Boston, à qui il venait de coller quelques milliers de « munster », et cela contre toute espérance, lesdits « munster » étant réellement trop avancés pour leur âge.

Son cab, qui l'attendait, le conduisit, comme tous les vendredis, à la gare centrale, où il prit une « première » pour New-York.

Qu'est-ce que Jonathan Bluffer, de Boston, allait faire, tous les vendredis, à New-York? Tout simplement y chercher un fiancé pour sa fille, miss Arabella.

Ce qu'il en avait cherché, depuis deux ans, des fiancés pour miss Arabella!

Hélas! il était toujours revenu bredouille, malgré les promesses alléchantes de l'agence Fiick O'Post, la meilleure agence matrimoniale de New-York.

Tantôt, le jeune homme proposé était joueur ou alcoolique, et Jonathan n'en voulait à aucun prix pour gendre; tantôt — le plus souvent — c'était miss Arabella, échantillonnée photographiquement, qui déplaisait, malgré sa dot mirifique.

Aussi bien, était-elle moins que suggestive, avec son nez à la Cyrano, chevauché d'un lorgnon, sa bouche à attirer les palets d'un jeu de tonneau, ses mains de cuisinière et ses pieds de facteur rural.

Moelleusement assis dans son compartiment, Jonathan Bluffer monologuait :

— Si, cette fois, je ne déniche pas le merle blanc pour ma fille Arabella, je renonce décidément à ce genre de sport qui, n'étant pas un sport frais, finirait par me flanquer la fâcheuse neurasthénie. Et puis, j'en ai assez de me faire chiner et trichiner par tous mes amis et connaissances. Après tout, miss Arabella, mon héritière, n'est pas un si piètre parti. Evidemment, son académie ne pourrait rivaliser avec celle de la belle Otéro, mais le grand Littré l'a dit : « la beauté passe »... Il est vrai que la laideur reste. Et après? Mon futur gendre ne sera pas si à plaindre, puisqu'il trouvera dans la corbeille un bon million de dollars en actions sur la « Camembert-Automobil-Company », ce qui n'est pas à dédaigner, à l'époque de panmuflisme pratique, où nous nous aveulissons.

Une voix, suave comme celle d'un adjudant de semaine, ramena Jonathan aux réalités de l'heure présente.



— Est-ce que le gentleman se fait inscrire pour déjeuner ?

Le barman, tout de blanc vêtu, était devant lui qui s'informait, son petit carnet en main :

— Est-ce que le gentleman se fait inscrire pour déjeuner?

Le « roi des fromages mous » acquiesça. Ses méditations l'avaient creusé, et il se sentait un appétit de Gargantua.

Il trouva la table à deux couverts déjà occupée par un jeune homme blond, au visage vierge de tout système pileux, qui paraissait de dix-huit à trente-sept ans.

Ils se saluèrent, et, Jonathan Bluffer, ayant révélé son état-civil, à son tour, l'inconnu se nomma :

— Benjamin Pickle, de Chicago.

Le « roi des fromages mous » interrogea :

— Seriez-vous parent ou allié de Gédéon Pickle, le « roi des andouilles »?

— C'est mon père, répondit modestement le jeune homme.

Jonathan était ravi. Son voisin de table appartenait à une excellente famille, et ses manières affectaient la plus parfaite distinction.

— Hé! hé! pensa-t-il, voilà peut-être l'oiseau rare qui m'a échappé jusqu'alors. Tâchons de savoir maintenant s'il est digne de devenir mon gendre.

Le déjeuner englouti, on servit le thé. Jonathan Bluffer tira d'une trousse de voyage un flacon de grès, le déboucha avec d'infinies précautions, et, la bouche en cœur :

— Me permettrez-vous, gentleman, de vous offrir un doigt de ce vieux whisky?

Le gentleman refusa : il n'ingurgitait jamais de spiritueux, affilié depuis l'âge de six mois à une ligue anti-alcoolique.

— Bon, ça! pensa Jonathan. Un garçon qui ne boit pas est une véritable perle.

Cependant, lui-même s'était versé un grand verre d'eau-de-vie, et il l'avait savouré avec amour et délice, et sans que son nez jouât de l'orgue.

Il fouilla ensuite dans la poche intérieure de son cover-coat, en tira un étui à cigares, gonflé comme une outre, et, le présentant à Benjamin Pickle :

— Vous ne refuserez pas un de ces délicieux havanes?

— Pardonnez-moi, dit l'autre, mais je ne fume que des cigares de cacao.

Jonathan était enchanté. Restait à savoir seulement si le jeune Pickle était amoureux de la dame de pique :

— Si nous faisions un petit poker d'amis, à un dollar d'entrée et à dix dollars de relance?

— Je regrette, mais je ne joue qu'au loto avec, pour enjeu, des bonbons anglais.

Jonathan était aux anges. Jamais il ne mettrait la main sur un gendre plus « confortable ».



— Me permettez-vous, gentleman, de vous offrir un doigt de ce vieux whisky ?

Et, estimant qu'il faut battre le fer tandis qu'il est chaud, il entama le panégyrique de sa fille : Jeune personne très bien élevée, éducation supérieure, brevet *idem*, piano, peinture, tennis, fait ses robes elle-même.

Il montra ensuite le portrait de miss Arabella

— Hein! comment la trouvez-vous?

— Elle n'est pas jolie, jolie, mais elle est encore mieux que ma femme, et plus riche.

Jonathan Bluffer sursauta :

— Vous êtes donc marié?

— Oui, depuis deux ans. Mais, soyez rassuré, je vais divorcer, l'affaire que vous me proposez me paraissant de tout premier ordre.



Il montra ensuite le portrait de Miss Arabella.

— A la bonne heure!... Alors, dans un mois, la noce?

— Soit! dans un mois! Mais n'oubliez pas de me le rappeler par téléphone huit jours avant : je suis si distrait!

— *All right!* s'écria le « roi des fromages mous ».

Et voici comment miss Arabella Bluffer, la fille du « roi des fromages mous », épousa, vers son vingt-cinquième printemps, Benjamin Pickle, le fils du « roi des andouilles ».

Jacques Yvel.

Acheteuses.

La profession de vendeur dans un grand magasin n'est pas une sinécure. Certaines dames ont pris l'habitude américaine de faire déballer tout un rayon et de s'en aller sans rien acheter.

A une de ces clientes à la manque, un jeune employé fit récemment une réponse amusante.

La dame s'était fait montrer tous les tissus de lainage d'un magasin. Des piles de pièces s'étaient accumulées sur les comptoirs.

— Je n'achèterai rien aujourd'hui, dit-elle. Je ne suis venue que parce que je devais rencontrer ici une amie.

— Ah! fit l'employé en se mordant la lèvre, c'est pour trouver une amie que vous m'avez fait sortir toutes ces pièces... Mais attendez donc! il reste là-bas une dernière pièce, je vais la sortir, peut-être votre amie se trouve-t-elle derrière.

HABITUDE PROFESSIONNELLE

Le boucher Tranchelard revient de la ville où il est allé acheter des livres de classe pour sa fille.

— Qu'est-ce que tu porte-là? lui demande un ami qu'il rencontre.

— Ça, fait Tranchelard, c'est cinq kilos de savoir pour ma fille.

Pêle-Mêle Causette

De tous les ministres, il n'y en a pas de plus heureux que M. Ruau. Et son bonheur est profond, car il repose sur la satisfaction de conscience que donne le devoir accompli. M. Ruau est en train de sauver la France. Lui-même a bien voulu l'affirmer aux reporters qui sont allés l'interviewer.

Il n'est pas donné à tout le monde de sauver la France, aussi est-il bien naturel que celui qui se trouve dans ce cas en ressente un peu de fierté.

Si donc M. Ruau exulte, c'est qu'il a sujet d'exulter.

Songez donc que, grâce à lui, le Pari Mutuel progresse dans des proportions admirables. Rien qu'à Vincennes, récemment il a encaissé sept cent mille francs de plus que l'année dernière.

— Et ce n'est là qu'un commencement, a déclaré le ministre. J'espère que cela montera encore.

O doux avenir, riantes perspectives que ces paroles font luire à nos yeux.

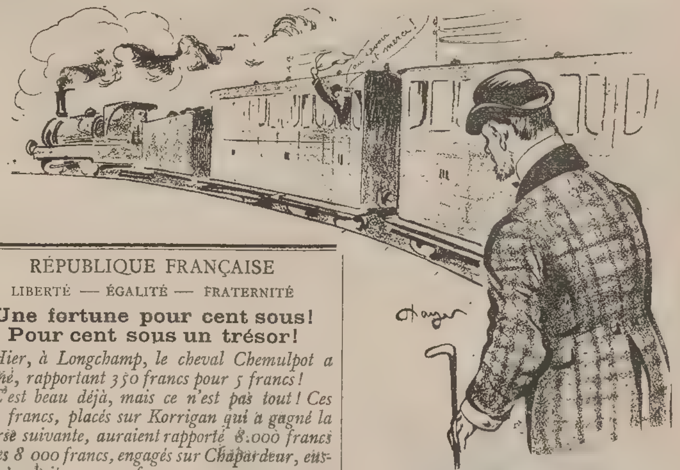
Comment ne pas couvrir de bénédictions celui qui se fait l'artisan de notre bonheur.

Déjà, nous entrevoyons le jour proche où la passion du jeu si, patriotiquement exploitée par notre grand ministre, doublera, triplera, décuplera les millions qui déferlent déjà aux guichets du Mutuel.

Que faut-il pour cela, un peu de réclame bien comprise.

Le gouvernement a, sous ce rapport, des facilités dont il saura tirer parti. N'a-t-il pas, pour y apposer des affiches, toutes les mairies et les autres monuments publics de la ville, avec le privilège de se servir d'affiches sur papier blanc, chose interdite à tout autre que lui.

Attendons-nous à trouver prochainement sur les édifices de Paris quelque grand placard libellé à peu près ainsi :



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

Une fortune pour cent sous!
Pour cent sous un trésor!

Hier, à Longchamp, le cheval Chemulpot a gagné, rapportant 350 francs pour 5 francs!

C'est beau déjà, mais ce n'est pas tout! Ces 350 francs, placés sur Korrigan qui a gagné la course suivante, auraient rapporté 8.000 francs et ces 8 000 francs, engagés sur Chapardeur, eussent produit 322.000 francs.

322.000 francs pour cent sous! Voilà, citoyens, ce que vous offre le Pari Mutuel.

Il faudrait ne pas avoir de pain à la maison pour se priver d'une pareille aubaine!

Aux courses, citoyens, aux courses.

Pour le Président de la République,
LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE.

Le Président de la République.

Signé : RUAU.

Et du haut de son balcon, M. Ruau voyant défiler les lourds véhicules qui transportent le public aux champs du Mutuel, se frottera les mains et s'écriera :

— C'est moi qui ai allumé dans leurs veines la fièvre du jeu. Hosanna, je suis grand! Vive le Pari Mutuel, vive moi!

Que si, d'aventure, quelque fonctionnaire mal avisé mettait sous les yeux du grand ministre la liste croissante des suicides, celle des employés qui puisent dans le coffre-fort patronal l'argent qu'ils portent au Mutuel, et celle non moins suggestive des ouvriers qui privent leur famille de pain pour jouer, une ombre légère passerait sur la félicité de M. Ruau. Mais il retrouverait bien vite sa sérénité, car, d'autre part, la race chevaline incontestablement s'améliore en France.

Et ce n'est pas trop que de payer cette amélioration de quelques misères et de quelques désastres.

Qu'importe si, au bout du Pari Mutuel, des tombes s'ouvrent, des ruines se consomment, des crimes se perpètrent, les prisons s'emplissent; qu'importe tout cela, si le pur sang parcourt aujourd'hui un kilomètre en un vingtième de seconde de moins qu'autrefois.

Heureux M. Ruau, le Panthéon suffira-t-il un jour pour reconnaître le service que vous aurez rendu à la France!

FRED ISLY.

SANS-GÊNE

— L'animal! il me dit au revoir avec un mouchoir qu'il ne m'a pas rendu!!...

CORRESPONDANCE PERSONNELLE

Monsieur Fred Isly,

Le droit de grève, à mon avis, doit être personnel et non collectif. Dès l'instant qu'il y a pression, la liberté individuelle est entravée et amène un retour en arrière.

Le syndicat nous a fait retourner cent cinquante ans en arriere.

Le syndicat ouvrier amènera forcément le syndicat patronal; celui-ci a été plus long à se former à causes des divergences d'intérêt, mais il se formera par la nécessité de se défendre et alors nous reviendrons sous un autre nom aux anciens : « Compagnonnages et maîtrises ».

Syndicat ouvrier d'un côté, syndicat patronal de l'autre; les uns et les autres sous les ordres de deux ou trois meneurs, d'où perte de la liberté individuelle conquise en 1789.

L'avenir n'est pas dans le syndicat qui n'est qu'une arme de combat où il y a toujours des victimes; mais bien dans l'association du Capital et du Travail dans la participation de tous aux bénéfices (proportionnellement, bien entendu).

Alors, plus de lutte que pour le bien et la perfection. Les éléments de paresse et de désordre s'élimineront tout seuls par les ouvriers eux-mêmes qui ne garderont pas parmi eux des gens qui voudraient vivre sur le travail commun sans produire.

C'est là l'avenir et la fin des luttes préjudiciables aussi bien aux patrons qu'aux ouvriers et on reviendra vite à une plus saine appréciation des éléments qui ne peuvent marcher l'un sans l'autre : Capital et Travail.

Recevez, etc.

UN AMI DU « PÊLE-MÊLE. »



MADAME PARVENU AUX BAINS DE MER

Ce que dit mon correspondant serait parfait s'il tenait compte d'un petit point fort insignifiant en apparence, mais qui, dans la réalité, constitue la pierre d'achoppement de ce rêve humanitaire. La participation de l'ouvrier au bénéfice serait excellente... à condition qu'il y ait bénéfice. Mais s'il y a perte ou seulement absence de bénéfice? Cela arrive dans l'industrie. Il faut bien se mettre dans l'idée qu'il n'y a rien de plus faux que cette croyance si généralement répandue que le patron est toujours un monsieur qui gagne énormément d'argent. S'il en était ainsi, le mot faillite ne serait pas français. Mais il l'est, hélas! et c'est ce qui crée un fossé entre les brillantes théories et la pratique.

FRED ISLY.

Les petites misères du pêcheur.

Je suis pêcheur, ou du moins ai-je en ma possession tout ce qu'il faut pour prendre du poisson. Le seul facteur qui manque dans mes parties de pêche, c'est le poisson, ce maudit poisson de Marne qui a la réputation d'être si malin.

Ne rien prendre, c'est déjà triste en soi, mais essuyer par surcroît les sarcasmes de sa femme quand on rentre bredouille, c'est une aggravation désagréable.

Je pensais à ces choses, hier, en rentrant le filet vide. Sur le pas de sa porte, Dubouchon, le marchand de poissons, me dévisagea d'un air qui me parut narquois.

L'idée me vint de donner le change à ma moitié en lui rapportant une des belles pièces qui s'étalaient à la devanture du marchand.

— Auriez-vous un beau barbillon ou une belle carpe à me vendre, monsieur Dubouchon.

— Certainement, me fit-il, cependant...

— Cependant? interrogeai-je.

— Cependant, continua-t-il, je crois que ce brochet fera mieux votre affaire.

— Et pourquoi cela?

— Parce que j'ai eu tout à l'heure la visite de votre dame. Elle m'a prié, pour le cas où vous viendriez acheter chez moi, de vous recommander plutôt un brochet. C'est le poisson qu'elle préfère.

Si, après cela, je ne renonce pas à la pêche, c'est que, vraiment, je suis prédisposé pour ce sport.

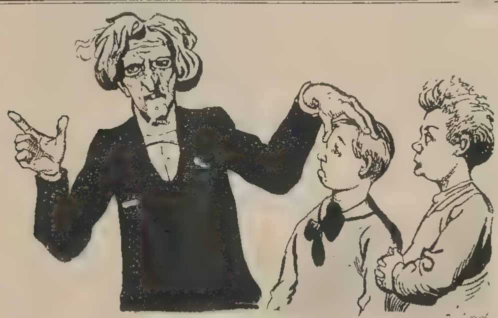
Aux examens.

L'EXAMINATEUR. — L'or exposé quelque temps à l'air subit-il un changement?

LE CANDIDAT. — Oui, monsieur.

L'EXAMINATEUR. — Ah vraiment! Quel changement?

LE CANDIDAT. — Un changement de propriétaire.



La langue française fourmille d'idiotismes que souvent les étrangers mal initiés ont beaucoup de peine à comprendre. Ainsi, si vous allez parler à un Russe de faire la bombe...



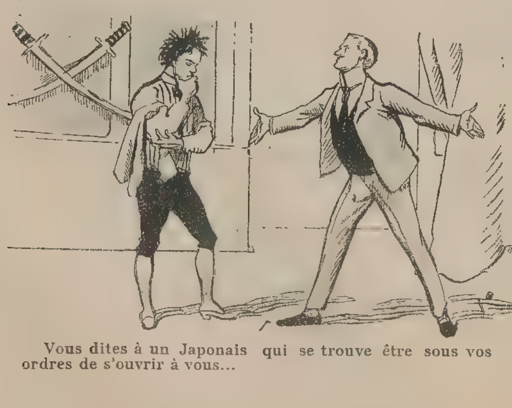
... vous risquez bien malencontreusement d'être entraîné dans des aventures auxquelles vous étiez loin de songer.



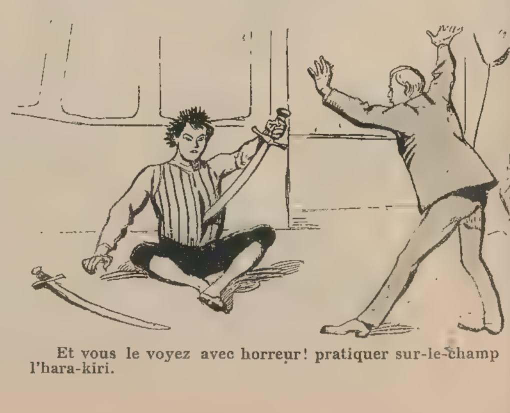
Vous avez fait connaissance du fils d'un roi nègre et vous le croyez initié à la civilisation. Vous lui proposez d'en griller une...



Il vous repondra de venir chez lui pour cela, attendu que c'est défendu en France.



Vous dites à un Japonais qui se trouve être sous vos ordres de s'ouvrir à vous...



Et vous le voyez avec horreur! pratiquer sur-le-champ l'hara-kiri.



Enfin, si vous parlez à un Cosaque de dîner aux chandelles...



... il s'empressera de passer chez l'épicier faire sa provision.

Questions interpêlemêlistes

Cette question s'adresse aux avocats.

Vous avez plaidé pour Chapardeur, un client accusé d'avoir volé une bicyclette. Grâce à votre talent, Chapardeur a été acquitté. Il vous en remercie, et comme il n'a pas d'argent pour régler vos honoraires, il vous donne en paîment... la bicyclette.

Vous sentez-vous justifié à accepter ce paîment?

J'extrais ce qui suit du *Journal Officiel* du 21 juillet 1906, page 5127:

« Pensions civiles — Travaux publics. — BONNET (Marie-Louise), veuve Duflaud.

« Le *mari, célibataire*, décédé en activité. 16 ans 23 jours de service. Pension avec jouissance, du 6 mars 1905. 80 francs. »

Comment expliquer cette bizarre juxtaposition des termes: *mari* et *célibataire!*

Je croyais qu'il y avait incompatibilité entre ces deux situations. DENIS.

Vous arrivez par un train à une heure du matin. Vous prenez une voiture et vous faites conduire chez vous. Votre malle est à côté du cocher.

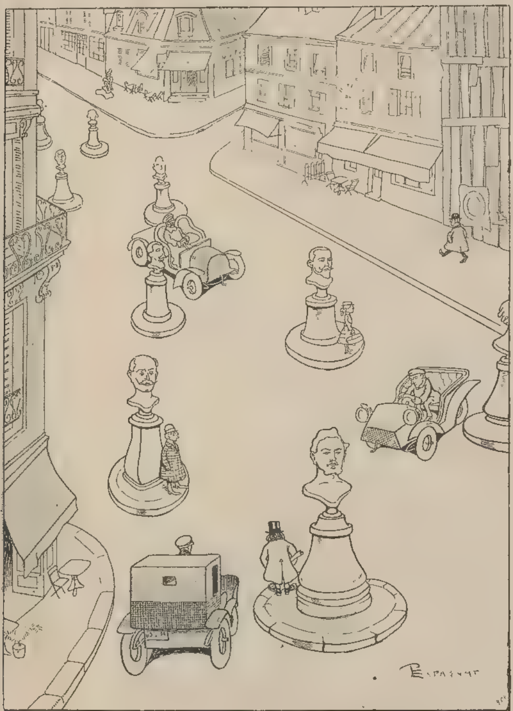
Pour peu que vous soyez âgé ou de constitution délicate, que votre cocher soit dénué de force musculaire ou simplement de mauvaise composition, comment vous y prenez-vous pour faire décharger votre malle et la porter sous la voûte?

Et ce premier pas franchi, comment la faire monter chez vous?

La laisser en bas, c'est vous exposer au vol. Et la monter, à moins d'avoir un concierge qui consente à interrompre son sommeil et à se rhabiller, et qui, en outre, soit assez jeune et vigoureux, vous est impossible.

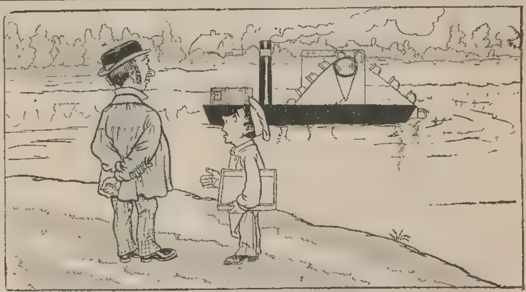
Que faire, alors?

N'est-il pas surprenant que les Compagnies de chemins de fer, si intéressées à faciliter les voyages, n'aient pas encore solutionné ce petit problème si gênant pour tant de personnes. VIATOR.



LES STATUES EN QUINCONCE

Projet proposé par Poindinterro pour l'utilisation des statues sans place et pour mettre les automobiles dans l'impossibilité de filer à grande vitesse dans les rues fréquentées.



(10 heures du matin.)

JEANNOT. — Quoi donc qu'c'est qu'tous ces seaux qu'on tire de la rivière?

TITI. — Vous ne voyez pas que c'est un bateau qu'a coulé et dont on retire la cargaison qu'était composée de seaux en métal?



(7 heures du soir.)

TITI. — Eh bien! quoi, encore là?

JEANNOT. — Oui, mais ben sûr, j'ons la berlue; depuis ce matin que j'compte les seaux qu'y mettent dans le bateau, en v'là ben seize mille qu'y z'ont r'tirés; jamais j'pourrions m'imaginer qu'y avait moyen de placer tant de marchandises dans d'si petits batiaux.

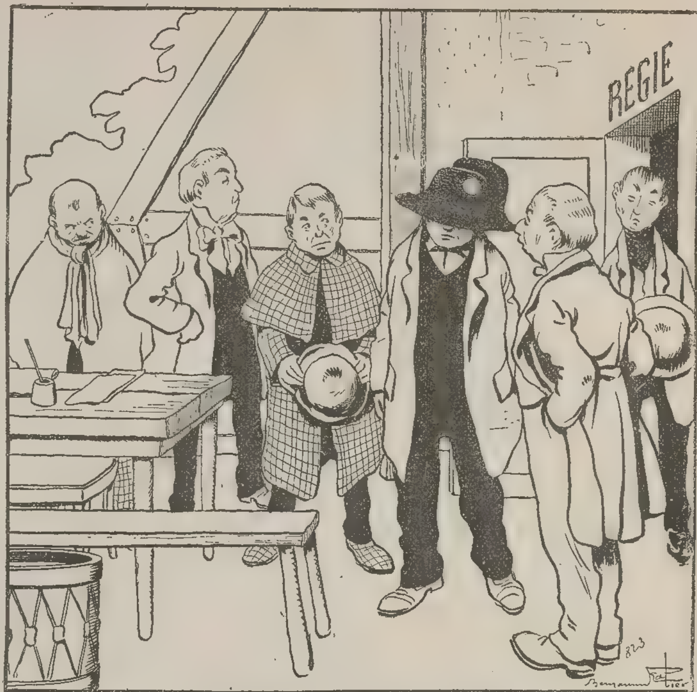
Comment on modifie la couleur des plantes.

On est généralement émerveillé quand on voit des fleurs d'une autre nuance que celle qui est leur nuance naturelle. Ainsi il y a des lilas blancs en hiver. Ce sont des lilas que l'on fait pousser par de la culture intensive dans les serres, mais on les prive de la lumière du jour, on les garde dans l'obscurité. La privation de la lumière les fait venir blancs.

Il y a encore d'autres procédés en usage. Pour obtenir des œillets verts on les décolore par un acide quelconque. Pour avoir des lilas roses, des glaïeuls rouges, on les trempe quelques heures. Le seul inconvénient de ce système est que si l'on trempe ces fleurs dans de l'eau ordinaire elles se décolorent et reviennent à leurs teintes naturelle.

Mais ces méthodes superficielles ont été remplacées par des systèmes qui modifiaient les nuances de façon moins passagère. On s'adresse pour cela au sol lui-même. Ainsi quand on arrive à incorporer du fèr au terrain qui porte l'hortensia, l'hortensia au lieu d'être rose devient bleu. Le sucre, la glucose, le calcium font devenir plus rouges certaines plantes roses. L'avantage de cette coloration c'est qu'elle est durable. On a cherché quels sont les réactifs chimiques qui mêlés au terrain peuvent modifier la nuance des plantes; et on a découvert que l'hydrate de calcium produisait des fleurs vertes, que le sulfate de fer donnait des roses absolument écarlates, que le citrate de fer supprimait aux roses leurs demi-teintes et les rendait uniformément rouge foncé, que le sulfate de fer faisait devenir certaines fleurs bleues.

Mais tout cela c'est du caprice, de la fantaisie; rien ne vaut la couleur naturelle; et la fleur comme l'être humain ne gagne rien à être détournée du but pour lequel elle a été créée; ainsi, les roses sont faites pour être roses et l'œillet pour être panaché, mais non vert; il a l'air d'un œillet malade.



LE TALENT A LANDERNEAU

Le Directeur du Théatre de Landerneau. — Il faut ménager le budget, mes enfants. Celui qui pourra coiffer le petit chapeau, jouera le rôle de Napoléon!

Histoires de plages

SIR RICHARD NORTHING

Ma chère amie,

Il vient de m'arriver la plus sotte aventure qui se puisse imaginer. La faute en est à un stupide article de journal, à mon bracelet et aussi, il faut bien l'avouer, à ma légèreté et ma vanité féminines.

Tu as certainement entendu parler de Richard Northing, le richissime Américain, dont la fortune égale celle des Rockfeller, des Pierpont Morgan, des Astor et autres milliardaires fabuleux. Aussi, tu comprendras facilement l'émotion qui courut le long de la plage de Chiffreville, il y a huit jours, lorsque le bruit se répandit de son arrivée dans ce petit trou de la Normandie On ne parlait que de lui et de ses millions à l'heure du bain et, parmi ces dames, la plus écoutée, celle qui avait le plus de succès, c'était moi, ton amie.

Oui, imagine-toi que j'avais, par le plus grand des hasards, découvert dans un magazine illustré comme il en pullule aujourd'hui, un article concernant le célèbre personnage, au sujet d'un séjour qu'il avait fait à Paris, il y a quelques années. L'article donnait sur lui les détails les plus précis. Sa photographie même était reproduite... Ces journalistes ont toutes les audaces... Fiez-vous donc à eux!

Bref, confiante dans mes documents, à mon tour très entourée, je décrivais le personnage: Un grand blond, distingué, etc., etc., tant et si bien que, grisée peu à peu par l'effet produit, ma vanité aidant, je me laissai entraîner De le dépeindre à le connaître, il n'y avait qu'un pas. Ce pas, je le franchis... et si délibérément que, de fil en aiguille, il se trouva que non seulement je l'avais vu, mais qu'il m'avait été présenté, au cours d'une soirée, quelques années auparavant. Il m'avait même fait la faveur de m'entretenir assez longuement.

Ce même soir, après avoir dîné chez des amis, je regagnais le petit chalet que j'habite et qui se trouve à mi-côte de la colline. Le chemin pittoresque mais tortueux qui y conduit était désert, et, quoique à Chiffreville, on ne signale la présence d'aucun malfaiteur, je n'étais pas très rassurée.

Or, comme j'approchais de ma demeure, j'entendis les pierres du chemin rouler sous le pas d'un promeneur, et presque aussitôt une silhouette d'homme apparut à quelque distance devant moi Je suis d'une poltronnerie ridicule et je songeai à faire demi-tour. Mais il n'était déjà plus temps. Le promeneur était sur moi, et je dus m'effacer pour lui laisser passage tellement l'endroit était étroit. L'homme passa. A la clarté de la lune, je distinguai ses traits. Dans mon trouble, ils me parurent sinistres. Aussi, sans souci de ce qu'il pouvait penser, je me mis à courir tout d'un trait jusqu'au chalet, heureusement peu éloigné.

Une heure plus tard, j'étais au lit, complètement rassurée par ma lumière et la présence, dans une chambre voisine, de mes deux domestiques Je pus donc tout à mon aise rire de ma frayeur, tout en la déplorant. Je venais, en effet, de constater la disparition de mon bracelet. Nul doute, il était tombé pendant ma course affolée. Je me souvenais fort bien avoir entendu le bruit d'un choc métallique sur les pierres du chemin L'homme avait dû l'entendre de même et, selon toute probabilité, l'avait ramassé. C'était pour moi une certitude à laquelle s'attachait d'autant plus ma poltronnerie, qu'elle m'évitait de le faire rechercher à cette heure tardive.

Mon promeneur nocturne était-il assez honnête pour me le rapporter? En cherchant à me rappeler ses traits, je me souvins l'avoir déjà vu dans la journée et, soudain, il m'apparut nettement.

Il se trouvait parmi les personnes présentes sur la plage lorsque je pérorais. Il m'avait frappé par sa mise ordinaire, qui jurait au milieu des gracieux costumes de lawn-tennis des autres baigneurs... Un homme de quarante-cinq à cinquante ans, l'air bonasse et modeste d'un petit employé vieilli dans les dossiers d'un huissier de province

« Ma petite, me dis-je, si tu revois jamais ton bracelet, ce sera dans un songe! »

Là-dessus, je m'endormis.

*
* *

Comme il faut se défier des jugements téméraires!

Le lendemain matin, vers onze heures, on sonnait au chalet. C'était mon homme de la nuit..., avec mon bracelet!

De l'avoir si injustement soupçonné, je lui devais bien une réparation morale. Aussi me montrai-je d'une amabilité séduisante.



Le père Larfouillat se sentant indisposé, fit venir un médecin, lequel lui ordonna l'absorption de poudre de charbon.



— Tiens! mon concierge qui a gagné le gros lot et qui se paye le Savoie-Express... Si je me vengeais de lui?



— Toc! toc!... Cordon s'il vous plaît.



M. Pipelet, sans se réveiller, tire machinalement le signal d'alarme.

Quant à la récompense matérielle, je fus, je l'avoue, plus embarrassée.

Je l'avais fait entrer au salon. Il se tenait assis sur un fauteuil, sans laisser aller, mais aussi sans timidité. Il ne paraissait pas surpris ni ébloui. Ni ma personne, ni mon luxe ne semblaient lui en imposer. Et cependant, il avait encore ces gros souliers qui m'avaient frappé... A la main une sorte de bâton noueux. Un veston en drap noir... (au mois d'août!) déjà usagé! Un chapeau de paille qui valait bien trois francs cinquante! Ni bague, ni montre!... Une cravate nouée à la main, sans épingle!... Je ne pouvais pourtant pas le laisser partir sans rien lui offrir... Mais quoi?... Vingt francs, cinquante, cent? Je n'aurais pas voulu le blesser; d'un autre côté, il faut savoir être raisonnable..., ne pas se montrer prodigue, inconsidérément.

Tout en faisant ces réflexions, je le faisais causer, cherchant à savoir, à me faire une idée.

— Etes-vous pour longtemps à Chiffreville?... La plage est belle n'est-ce pas?... Mais le Casino est bien petit... Y allez-vous quelquefois?

Non, il n'était pas pour longtemps à Chiffreville. Il ne pouvait abandonner ses occupations... Il n'allait pas au Casino. Il ne connaissait pas Trouville, ni Dinard... (cela, je m'en doutais un peu.) Il n'avait amené avec avec lui aucun domestique... (Et pour cause! Il se servait lui-même..., il y était habitué, ayant autrefois servi les autres...

Je commençais à être fixée. Je le fus tout à fait lorsque l'ayant habilement interrogé sur ce dernier sujet il m'avoua avoir ciré les bottes des passants dans la rue.

Ma chère, depuis une demi-heure, je faisais l'empressée vis-à-vis d'un ancien cireur de bottes!... Tu penses si j'écourtai l'entretien.

— Mon brave homme, fis-je, il me reste à vous remercier d'autant plus que mon bracelet était un bijou de famille auquel je tenais beaucoup. C'est pourquoi vous me ferez plaisir en acceptant ce petit témoignage de ma gratitude.

Ce disant, je lui glissai un louis dans la main.

Il me parut ni mécontent, ni charmé. S'étant levé, il empocha la pièce, et le plus froidement du monde tira un carnet de son veston sur lequel il nota: *Reçu de Madame* (ici un blanc) *20 francs.*

J'avais lu par-dessus son épaule. Dans une autre colonne de chiffres j'avais eu le temps de voir: *Petit pain, 0 fr. 05; tramway, 0 fr. 15.*

— Décidément, pensai-je, il est encore plus besogneux que je ne croyais... Il aurait été enchanté de recevoir dix francs!

Mon homme partit.

* * *

Et mon milliardaire, diras tu, que devient-il dans tout cela?

Eh bien! mon milliardaire, envolé, disparu, pas trace de lui à Chiffreville. Nul ne l'avait vu... Huit jours durant on en parla, puis... on n'en parla plus.

Or, hier, mon mari étant venu me rejoindre, nous nous trouvions à Trouville. C'est la grande semaine et j'étais ravie de me montrer aux courses, d'autant plus que ce jour-là le richissime Richard Northing se trouvait au pesage.

Enfin, j'allais donc l'apercevoir, l'insaisissable Américain.

Mes vœux furent comblés, et au-delà.

Comme la deuxième course venait de finir, mon mari, qui s'était mêlé à un groupe de sportsmen accourut vers moi.

— Mon amie, me dit-il, avec empressement, sir Richard Northing t'a aperçue. Il désire t'être présenté.

Très fière, je m'avançai. Il venait à ma rencontre, en sorte que nous nous trouvâmes nez à nez.

Ah! ma chère, quel coup!... Tu le devines, C'était lui, mon homme aux gros souliers et au veston râpé!

Je dus devenir rouge, blanche, verte, de toutes les couleurs. Quelle honte si cette présentation avait été faite sur la plage de Chiffreville en présence de tous ces gens vis-à-vis desquels je pérorais à son sujet!... Et quand je pense qu'il était là, lui aussi..., qu'il m'écoutait!

Cependant, imperturbable, il n'avait pas paru me reconnaître et j'eus un instant l'illusion de croire qu'il avait oublié ma sotte aventure... Ah bien! oui!... Aussitôt que mon nom lui eut été prononcé, il tira son carnet, (je le reconnus) et tranquillement, remplit le blanc laissé dans la page quelques jours auparavant: Reçu de Mme de C..., 20 francs.

— Je les ai joués, ils m'ont porté bonheur! me dit-il avec un fin sourire, tout en tapotant du plat de la main sa poche bourrée de banknotes.

Puis il me tourna le dos... Grossier Yankee, va!

Tu penses si mon mari ouvrait des yeux... Je dus lui raconter mon aventure... Crois-tu qu'il se moqua de moi, lui aussi!... J'en ai encore des larmes de dépit tout en t'écrivant... c'est toute en colère que je signe.

Ton amie,

Berthe de C...

P. S. — Je viens de recevoir une petite boîte qui porte l'adresse de S... le grand joaillier de Paris. Quelque chose me dit qu'elle renferme un bracelet merveilleux... Ces Yankees seraient moins grossiers que je ne pensais?

Pour copie conforme:
E. JOLICIER.



Le moyen pratique et peu cher qu'il trouva pour suivre à la lettre l'ordonnance du médecin, fut de redoubler de tendresse envers son épouse et ses enfants.



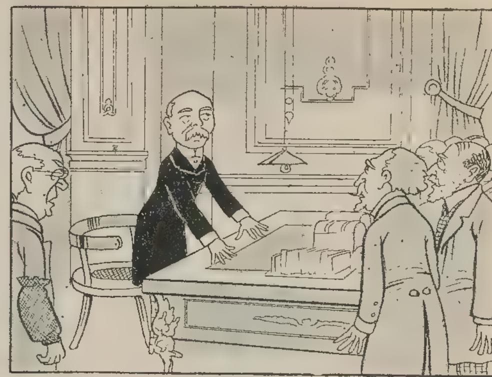
D'APRÈS NATURE

Le cafetier Durand désirant que le mouvement du personnage de son enseigne soit scrupuleusement rendu, a eu l'excellente idée de faire poser un de ses principaux clients.

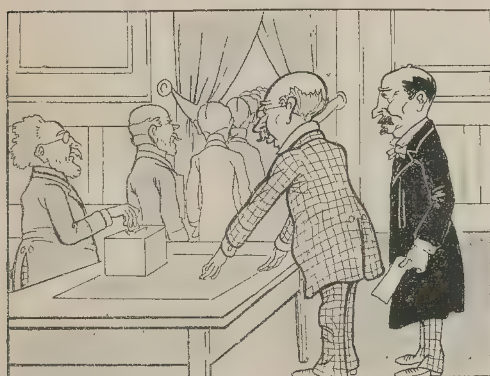
LE BON MINISTRE ET SES BUREAUX



M. Clémenceau venait d'être nommé ministre. Il eut l'idée un matin de faire le tour des bureaux de son ministère et y trouva le vide le plus absolu.



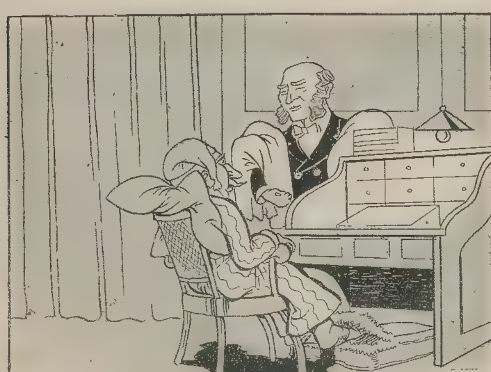
Il prit aussitôt une grave résolution. Ayant fait venir les chefs de service, il leur annonça son ferme désir de voir les employés faire acte de présence sept heures durant dans les bureaux. Il n'allait pas jusqu'à leur demander de travailler, mais il tenait absolument de les voir figurer.



Et comme il était bon prince et ne voulait pas empêcher ces braves gens de gagner de l'argent à des occupations extérieures, il demanda par un referendum quelles étaient les heures qui conviendraient le mieux à ses subordonnés. Peu lui importait à lui pourvu qu'il y eût sept heures de présence effective.



Tous optèrent pour le travail de nuit, qui leur laissait la journée libre. Le ministère accéda à ce désir. Il permit aussi de modifier dans le sens du confortable la tenue un peu stricte observée jusque-là.

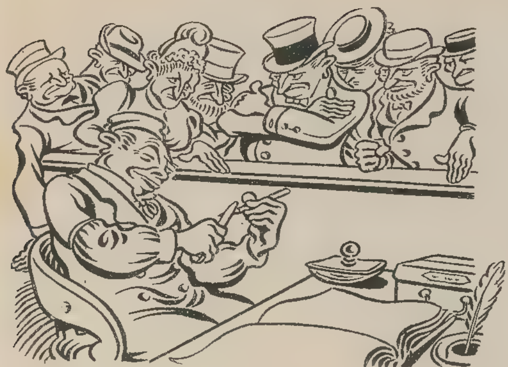


Les nuits étaient fraîches et le travail de nuit plus fatigant, l'humanité la plus élémentaire commandait quelques douceurs, telles que bonnets de coton, couvertures sur les jambes, chancelières pour les pieds.



Aussi, quand M. le ministre vint visiter ses bureaux, il eut la satisfaction d'entendre le chef principal lui dire : « Pas un absent, monsieur le ministre, mais veuillez marcher sur la pointe des pieds. Ces braves employés méritent vraiment quelques ménagements. Songez donc qu'ils ne demandent aucun supplément de traitement pour le travail de nuit! »

PROVERBES



Hâte-toi lentement.



Trop parler nuit, trop gratter cuit.



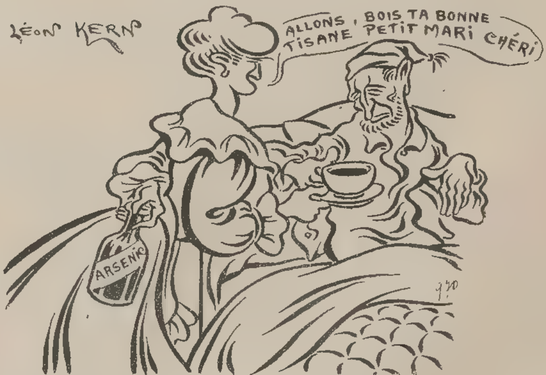
La parole est d'argent est le silence est d'or.



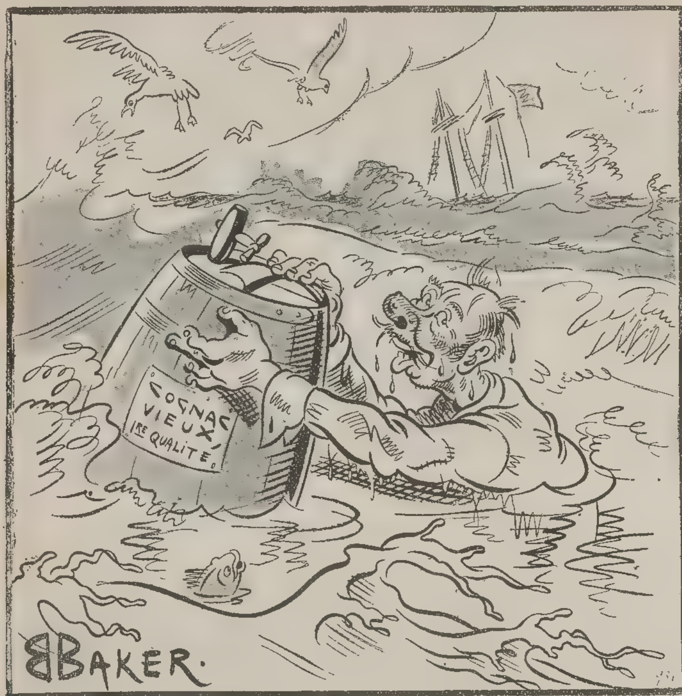
La fortune vient en dormant.



Ne remettez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même.



La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.



APRÈS LE NAUFRAGE

OU

LE TRIOMPHE DE DUPOIVROT

DUPOIVROT. — Ne me parlez donc plus de votre ligue anti-alcoolique..., aurais-je eu cette bouée de sauvetage si je n'avais bu le contenu de ce tonneau?

Graphologie.

CHAPITRE IV

Ecriture ronde, écriture anguleuse.

L'écriture ronde est celle où les courbes dominent à la base et dans le haut des lettres (fig. 5, 6); souvent même les jambages droits sont recourbés (fig. 6).

L'écriture anguleuse, au contraire, est formée d'angles plus ou moins ouverts (fig. 8).

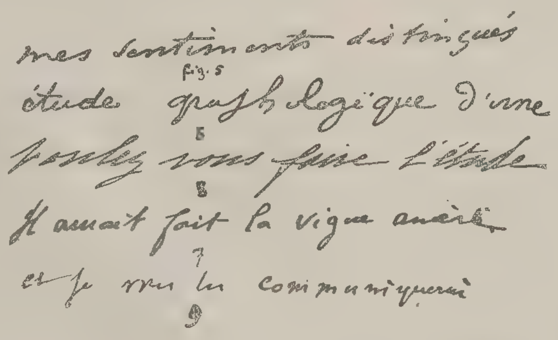
L'*écriture ronde* (fig. 5) est le signe de la douceur sous toutes ses formes; douceur de tempérament, de manières, de paroles. C'est l'écriture des gens au naturel doux et bienveillant, aux manières rondes et polies, généralement conciliants parce qu'ils répugnent à tout mouvement dur et à la contradiction.

La *courbe est essentiellement esthétique*, aussi dénote-t-elle des goûts artistiques, de l'imagination, une grande facilité de conception et d'exécution. Peut-être aussi donne-t-elle la mémoire, car il est à remarquer que les prédicateurs, les orateurs, les acteurs ont l'écriture arrondie. C'est aussi l'écriture des peuples artistes: Italiens, Espagnols, Arabes, et des méridionaux en général.

Lorsque l'*écriture* est *trop arrondie* (fig. 6), les jambages droits remplacés par des courbes, les lettres mal formées et molles, c'est un signe de mollesse et d'insouciance.

L'*écriture anguleuse* (fig. 8), celle où les angles dominent, donnent l'énergie, la raideur d'allure, la volonté de résistance. Moins mouvementée que l'écrriture ronde, elle donne au caractère beaucoup moins de souplesse. Ecrivent ainsi les gens énergiques, autoritaires, décidés, actifs, entreprenants surtout lorsque l'écriture monte.

Ils sont raisonneurs, pratiques, peu inventifs, mais sachant mettre à profit les inventions d'autrui.



L'écriture anguleuse n'est pas agréable à la vue, aussi donne-t-elle moins de grâce à l'esprit et aux manières, plus de morgue et de hauteur. Ecrivent ainsi les gens du Nord, Anglais, Allemands, dont l'extérieur est raide, anguleux, et souvent d'un commerce peu agréable.

La *figure 7* représente le *mélange des lettres rondes et anguleuses*. Il y a beaucoup d'écritures de ce genre. Elles indiquent toujours une lutte entre le naturel et l'apparence: telle personne douce, bonne, sans grande volonté voudra paraître énergique, moins sensible. Telle autre raide, dure, énergique, aura besoin d'adoucir ses manières, et se composera un extérieur moins sévère sans y parvenir complètement: d'où le mélange des angles et des courbes.

Il y a des écritures qu'il est difficile, au premier abord, de classer dans une des catégories déjà mentionnées: elles sont formées d'une *quantité de petites pointes, de petits coups de plume secs et vifs* (fig. 9). Ceux qui écrivent ainsi sont vifs, spirituels, railleurs, caustiques; ils ont le sens critique développé, une grande pénétration et généralement une intelligence au-dessus de la moyenne. Il y a une analogie entre les pointes, les saillies que lance un homme d'esprit, et ces pointes qu'il trace sur le papier. D'ailleurs, beaucoup de signes graphologiques s'expliquent souvent d'une façon aussi simple et enfantine.

Albert de ROCHETAL,
professeur de Graphologie.

(A suivre.)

DE NOS LECTEURS

Le petit jeu des anagrammes.

MARIAGE ! En voilà un terrible sphinx que l'on interroge depuis que le monde est monde ! Que peut-on y trouver de curieux? Voici :

MARIAGE est GAI, AIMER. Tel qui s'en remet absolument à lui A A GEMIR. Qui croit posséder... le héron, en le prenant, A MIRAGE et au fond MAIGRE A. Il semble que MARIAGE vous convienne le mieux, ô charmantes lectrices !

Enfin, avant de t'y décider, cher lecteur, prends garde, réfléchis, sois prudent : GARE, AMI !

Michel LANNIER.

Les Pigeons détruisent les forêts

Savez-vous ce que consomme le pigeon, le tendre pigeon qui roucoule sous vos fenêtres. Si vous déchaînez une famille de pigeons sur une forêt, les graines que ces oiseaux absorbent arrivent à un chiffre colossal, et l'on est effrayé de voir que quand les pigeons ont passé, il est impossible de reconstituer une forêt.

Un pigeon consomme 150 faines par jour, la faîne est le fruit du hêtre. Si 10.000 pigeons s'abattent sur une forêt, cela fait 1.500.000 faînes qui disparaissaient, soit 10 hectolitres par jour puisque le litre contient 1.500 faînes. Au bout d'un mois, les pigeons ont fait disparaître 300 hectolitres de ces graines. Or, on vend couramment l'hectolitre de graine de hêtre 25 francs; les pigeons ont donc sans en avoir l'air coûté 7.500 francs, juste la somme qui serait nécessaire pour ensemencer 50 hectares.

Il n'y a pas de production, si abondante soit-elle, qui puisse résister à une pareille invasion. Aussi les gardes forestiers ont-ils dans certaines localités reçu l'ordre des inspecteurs des forêts de faire des battues, bien entendu pas pour tuer, mais pour éloigner ces hôtes dangereux et coûteux.

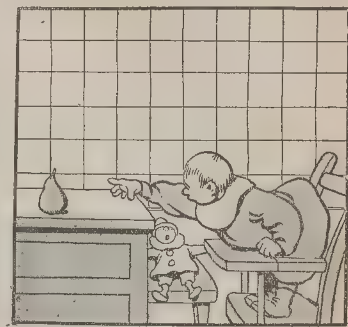
Définitions

BELLE-MÈRE : *L'ivraie de famille.*
PAYSAN : *Prince du champ.*
GIFLE : *Don qui choque.*
CENDRES : *Ultime atome.*
ECRABOUILLEMENT : *Jeu de l'auto.*
STYLET : *Surin tendant aux finances.*
DELIRIUM TREMENS : *Crise à l'eau-de-vie.*



LE BEAU TEMPS ARTIFICIEL

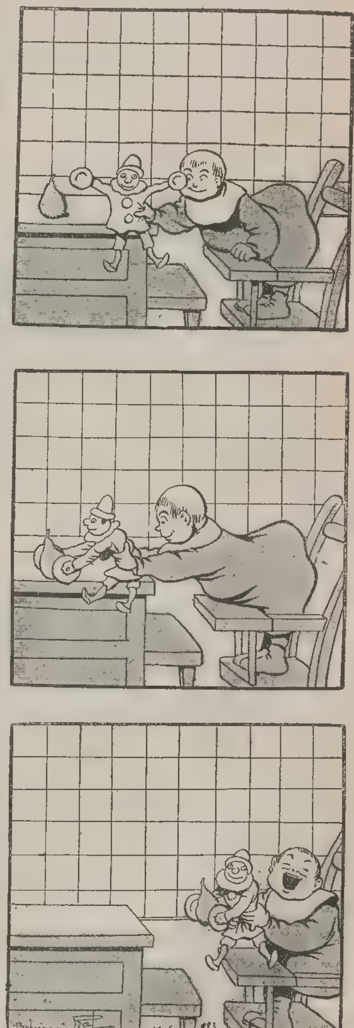
Bientôt, avec les ballons dirigeables, on aura une *brigade des nuages* pour assurer le beau temps aux jours de fêtes présidentielles, Grand Prix, revues, etc...



GOURMANDISE ET INGÉNIOSITÉ

OU

LA POIRE CONVOITÉE



Pêle-Mêle Connaissances

— Au dernier Grand Prix, le Pari Mutuel a encaissé 5 millions. L'Etat a prélevé 400,000 francs sur cette somme.

— On a toujours plaisanté — et bien à tort — la modeste corporation des cordonniers. Voiture les appelait les « donneurs de cors » et, assez spirituellement, voulait voir là l'origine du mot cordonnier. En réalité, le vieux mot *cordouanier* vient du cuir de Cordoue qu'ils employaient.

— Le nombre des journaux anarchistes dépasse en ce moment 250, ce qui dénote une belle vitalité des idées libertaires, si l'on songe que les compagnons connus ne sont pas plus de 40.000, disséminés sur tous les points du globe.

— L'Administration des Postes anglaise n'admet pas la fantaisiste façon de timbrer les cartes postales illustrées du côté de l'image. Sans pitié, elle applique chaque fois la surtaxe de 3 pence (30 centimes).

— Pierre de Montereau ne mit que trois ans à construire la Sainte-Chapelle, chef-d'œuvre de l'art gothique (1245-1248). En 1837, on entreprit la restauration de cet édifice; Lassur rétablit la flèche, Viollet le-Duc et Bœswillwald réparèrent le reste du monument: *les travaux durèrent trente ans.*

Un géologue américain, le docteur Chamberlain, dans une conférence faite à la Société de Géographie de New-York, vient d'exprimer l'avis que notre planète serait encore habitable pendant une période approximative de cent millions d'années.

— Le premier théâtre permanent de Paris fut établi *dans un hôpital.* En effet, sous Charles VI, les confrères de la Passion, qui jouaient les actes des apôtres et diverses scènes de la vie des saints, installèrent leur scène dans les bâtiments de l'hôpital de la Trinité, rue Saint-Denis.

A. S.

Texte de Georges DESROCHES

SOUS LES MANGUIERS, Roman (*Suite*)

Illustrations par LUBIN de BEAUVAIS



Comment était-elle parvenue jusque-là ? Au moment où les Fahavelos allaient pénétrer dans la case, Raïnova avait découvert, dans le tronc du manguier, une fissure profonde. L'arbre était creux ! Elle avait pu se blottir sous l'épais feuillage.



Le respect des morts étant absolu chez les Malgaches, on procède, avant tout, à l'enterrement du chef. Les femmes dénouent leurs cheveux. Enveloppé dans un lamba et placé dans une fosse peu profonde, le corps est recouvert de pierres.



La nuit est survenue. Continuant les rites des obsèques, les Fahavelos, sous l'influence des boissons, se sont endormis. Tremblante de fièvre et d'angoisse, Raïnova s'enfonce dans les profondeurs de la forêt.



Retzovany, le nouveau chef de la bande qui, lui aussi, a connu la jeune fille, se souvient qu'elle possède un domaine sur le Lac Itmisky. « Si elle s'est échappée, elle tentera de s'y réfugier, dit-il. Allons y ! »



« C'est Raïnova. C'est notre maîtresse ! » C'était, en effet, Raïnova qui, le premier moment d'affolement passé, avait su s'orienter, et, après trois jours de souffrances, arrivait dans son domaine ! Chez elle, parmi ses serviteurs, elle se croit enfin sauvée !



Dès le lendemain, elle partira pour Tananarive. Elle retrouvera la Reine et Dornoy. Voici que la pensée du jeune homme réveille en son esprit, encore si troublé, la joie d'être belle.



Eternel féminin !
Ne semble-t il pas que ce singe qui a observé la jeune fille, soit cette excellente Mme Rameke dont nous avons connu les aventures merveilleuses ?



Tout a coup des cris furieux éclatent. Comme Raïnova, le singe s'enfuit mais sans abandonner la parure qu'il devait, ainsi que nous l'avions vu, remettre, inconscient messager, à Dornoy et à ses compagnons.



Dans la maison devastée, les Fahavelos cherchent en vain Raïnova. Elle a pu leur échapper encore, mais pour peu d'instants, puisqu'ils vont la retrouver mourante sur les bords du Lac



— Ce collier à Raïnova, s'écrie Dornoy.
— Oui, c'est un présent de la Reine.
Et Baba, montrant le singe, dit :
— Massa Singe qui l'a apporté est bien sur *Vashimba!* Peut-être il sait où est Raïnova ?



Les « Vashimbas », sont des « Esprits des ancêtres » réincarnés dans des animaux. Mais, ce n'est pas à la métempsycose que songe Dornoy, lorsqu'il presse sur ses lèvres le collier miraculeux.



« Bésour, Moussié ! crient en ce moment des Bourgzanes, portant chacun cette « charge d'homme », unité de poids à Madagascar ! » Baba apprend que, dans les environs du lac Itmisky, ils ont échappé à des Fahavelos entraînant une femme.



Est-ce Raïnova ? Guidez-nous de suite, s'écrie Dornoy ! Mais par crainte des Fahavelos, les Bourgzanes refusent
— Lui, dit l'un d'eux en montrant le singe, connaît le chemin ! Près du Lac, beaucoup de singes comme lui.



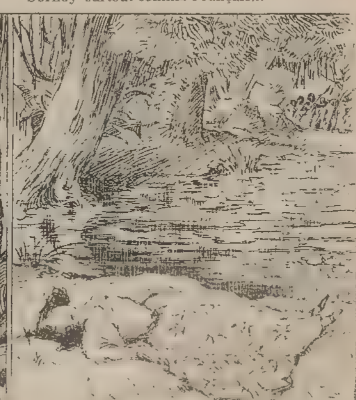
Medrovano apprend alors a Dornoy qu'ils possedent une maison aux bords de l'Itmisky, à quatre jours de marche. Peut-être Raïnova s'y trouve-t-elle ? Mais comment le singe peut-il avoir le collier ? — Lui, pas le dire, remarque philosophiquement Baba !



La piste forestière que suit la caravane traverse la region sauvage où se trouve le Temple de « Ramahavaly », grand Dieu des Sorciers. Avant d'affronter, les dangers au-devant desquels ils courent, Dornoy surtout comme Français...



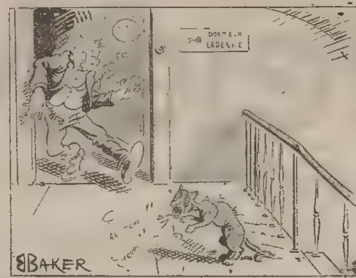
Madrovano et Radiamony offrent au jeune homme de s'unir a lui par les liens sacres de *La Fraternite du Sang*. En presence des Prêtres de Ramahavaly, le Rite sacré s'accomplit, et les nouveaux *Frères du Sang* prononcent les serments solennels. Puis, la caravane reprend sa course.



Terrifiee par les incidents etranges qu'elle a traversés, Raïnova est, en effet, parvenue aux bords du Lac. Mais ses forces la trahissent. Elle s'evanouit, attendant la mort.

(La suite au prochain numéro).





CRUELLE IRONIE DES CHOSES

LE DOCTEUR LADÈCHE. — Qu'entends-je au dehors... on tousse. Enfin, voilà donc un client. Et quelle superbe bronchite sa toux dénote ! ! Courons ouvrir !

LE DOCTEUR. — Malédiction ! C'est le chat de la concierge qui a avalé une arête.

PETITE CORRESPONDANCE

M. E. Brunot. — Nous avouons ignorer quelle a pu être son intention, symbolique ou non, elle est au moins bizarre.

Un lecteur assidu. — Nous en sommes très heureux pour vous... si la chose est sérieuse.

M. Minard. — Par décalque sur la paraffine.

M. Charby. — Nous n'avons pas eu connaissance [de] cette question.

M. E. Simon. — C'est une fort jolie compositio[n] mais de caractère vraiment trop peu humoristiq[ue].

M. Baget. — Il est possible qu'il y ait eu erreu[r] nous n'en avons plus la copie.

M. de Pouvourville. — Nous vous rappelons que [les] devinettes ne sont pas retribuées.

M. Berger. — Ce renseignement engage trop no[tre] responsabilité pour que nous puissions vous [le] donner.

M. Barthélemy. — C'est la même rémunération.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

M. Trottmarnn. — Il faut les graisser, c'est le se[ul] moyen de laisser s'accentuer cette rouille.

Mme Bretin. — Il faut envoyer les feuilles mêm[e] lorsque la solution comporte un dessin.

CHEMIN DE FER DE L'OUEST

LES AFFICHES EN CARTES POSTALES

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest met en vente, au prix de 0 fr. 40, dans les Bibliothèques des gares de son réseau, un Carnet sous couverture artistique de 8 cartes postales illustrées, reproduisant en couleurs les plus jolies affiches établies pour son service entre Paris et Londres, par Rouen, Dieppe et Newhaven et contenant en outre la relation de ce voyage avec 8 vues en simili-gravure des principaux points situés sur le parcours.

Ce carnet de cartes postales est adressé franco à domicile, contre l'envoi de 0 fr. 40 en timbres-poste au Service de la Publicité de la Compagnie, 20, rue de Rome, à Paris.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Livrets de voyages internationaux à itinéraires facultatifs aux Echelles du Levant et sur les Chemins de fer Européens.

On peut se procurer dans les Bureaux de la Compagnie des Messageries Maritimes à Paris, 14, boulevard de la Madeleine, des livrets de voyages circulaires ou d'aller et retour à itinéraires facultatifs comportant, soit exclusivement des parcours maritimes sur les lignes de la mer Méditerranée et de la mer Noire desservies par ses paquebots, soit simultanément avec ces parcours, un trajet à effectuer sur les réseaux de la plupart des Chemins de fer européens.

12e ANNÉE — N° 34. 10 Centimes 26 AOUT 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE . . . UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER . UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

UNE BELLE POSITION, par Benjamin RABIER.



— Au commencement du tableau, vous ferez la pluie, et à la fin, comme il fait beau, vous éclairerez toute la scène.

— Tu es content de ton emploi au théâtre?
— Je te crois, c'est moi qui fais la pluie et le beau temps.

PAYSAGE D'ETE

C'est l'après-midi. Il fait beau. Au Bois de Boulogne, les promeneurs sont nombreux.

A l'ombre d'un massif d'acacias piqués au centre d'une pelouse, des enfants jouent : marmots joufflus qui se roulent dans l'herbe, petites filles en jupe courte et mollets nus sautant à la corde, jeunes garçons bruyants se pourchassant en courant à travers les groupes.

Un peu à l'écart se tient M. Riri.

M. Riri est un bout d'homme qui va sur ses



Il ne crie pas, lui, ne s'agite pas. C'est un réfléchi.

cinq ans. Il ne crie pas, lui, ne s'agite pas. C'est un réfléchi. Il songe gravement, le nez en l'air, absorbé dans la recherche de problèmes importants.

« Où vont-ils ces gros nuages blancs qui se promènent dans le bleu du ciel ?... Qu'est-ce qui les fait marcher ?... On ne voit pas d'oiseaux perchés dessus. Peut-être aiment-ils mieux voler ! S'il pouvait voler, lui, il irait bien vite s'y nicher. Ce doit être bon de se rouler dans cette ouate tendre. Il faudra qu'il demande à son papa qui sait tout, si on pourrait y monter en ballon... Il en a vu une fois un ballon, un grand, passer dans l'air ; mais il ne sait s'il oserait s'y risquer... ; on est dans une petite cage au-dessous... et s'il allait vous tomber sur la tête !... »

— Monsieur Riri, il faut jouer !

C'est sa bonne qui l'interpelle. Elle est assise non loin de là, sur un banc, et cause avec un militaire.

Celui-là n'a pas de pantalon rouge et il ne sait pas raconter des histoires de bataille. Ce n'est peut-être pas un vrai militaire... Mais c'est égal, on a bien de la chance d'être bonne. On peut rester bien tranquille, aussi longtemps qu'on veut à ne rien faire ou à bavarder... Quand on est petit garçon, on ne peut même pas écouter ce que disent les grandes personnes... ; il ne faut pas rester là... ; il faut jouer, il faut courir... Vraiment, la vie n'est pas toujours gaie.

Néanmoins, il est obéissant, M. Riri. Il se lance au galop en battant des bras et en criant : « Hou ! hou ! » C'est ce qu'il appelle jouer au taureau furieux. Tel que vous le voyez, il fonce sur sa foule imaginaire qu'il met en déroute. C'est lui qui a trouvé cela... et c'est un très bon jeu, a dit sa maman, parce qu'il se remue beaucoup.

Mais voilà qu'un papillon traversant l'espace est venu lui passer jusque sous le nez. Du coup, la foule épouvantée s'évapore. Il n'y a plus qu'un joli papillon qui danse dans l'air de son



Voilà Monsieur Riri parti à sa poursuite...

vol inégal. Voilà M. Riri parti à sa poursuite... Il va, par soubresauts, lançant ses petits bras, les doigts grands ouverts... Il ne voit rien, ne regarde rien, tout entier à sa chasse, allant là où la bestiole le mène.

Lorsque la bonne songe à s'inquiéter, elle ne le découvre pas tout d'abord. Mais soudain, elle pousse un cri de terreur :

— Oh ! le malheureux !

L'imprudent bambin a quitté la pelouse. Il court sur la route qu'il suit en zigzags, derrière le vol capricieux du papillon, inconscient du terrible danger qui le menace, sans souci des effrayantes automobiles qui se croisent à chaque seconde comme des bolides. C'est miracle qu'il ne soit pas déjà broyé.

La bonne et le soldat se sont levés. Ils s'élancent tous deux, elle, jetant des appels désespérés :

— Riri !... Riri !...

Bientôt, elle est distancée. L'angoisse lui coupe les jambes. Alors, elle s'arrête et se lamente :

— Riri... Cher petit... Viens, viens par ici, mon chéri... Ne reste pas sur la route... Mon Dieu ! le pauvre enfant !... C'est affreux... si une voiture allait l'écraser !... Pauvre mignon !... C'est si innocent, ça ne sait pas à cet âge !... Riri !... mon Riri !...

Cependant, toujours courant, le soldat a atteint l'enfant qu'il a pris dans ses bras. A travers la pelouse il le rapporte, et Riri souriant se laisse complaisamment porter. C'est amusant de voyager ainsi.

La bonne va à sa rencontre... Il est sauvé, Dieu merci !... mais quelle peur elle a eue... aussi !...

En arrivant à lui, d'un tour de main, elle s'en empare, le tourne, le plie en deux, d'un geste prompt relève ses petites jupes, et sur



Pan, pan, pan... ! Elle tape à la volée

ses fesses nues... pan, pan, pan !... Elle tape à la volée.

— Ça lui apprendra... à ce sale môme !

Maintenant, à grands pas furieux elle regagne son banc, tirant par saccades le bambin qui marche à ses côtés. Arrivée là, elle le plante d'une brusque secousse le derrière sur l'herbe, tout près d'elle.

— Avise-toi de bouger, à présent !

Puis elle s'assied ; le soldat reprend sa place ; le flirt continue.



Monsieur Riri reste songeur.

M. Riri reste songeur. Il n'est pas douillet. Il ne pleure pas. Mais il voudrait bien savoir. Il ne comprend pas. Tout à l'heure, il fallait faire ceci..., maintenant, il ne faut plus... Décidément, la vie, c'est une drôle de chose !

Oh ! oui, Riri !

Etienne JOLICLER.



IL N'Y A PAS DE PETITES ECONOMIES

Vous et moi, quand il pleut, nous restons chez nous le nez écrasé contre la vitre, attendant que la pluie cesse de tomber. M. Durapiat est plus pratique ; s'étant avisé que l'eau qui tombe dans les rues est perdue pour tout le monde, il a imaginé un parapluie gouttière, grâce auquel il réalise d'importantes économies sur sa consommation d'eau payante.

Pêle-Mêle Causette

Le Français est incontestablement le plus patriote de tous les peuples. Pour le démontrer, il suffit de constater que c'est le seul chez qui le patriotisme ne s'arrête pas à la poche.

L'Anglais est plein de *jingoïsme*, l'Allemand professe la *Vaterlandsliebe*, mais chez aucun de ces peuples l'idée de patrie ne va jusqu'à l'oubli de l'intérêt personnel.

On l'a vu quand les Japonais ont cherché de l'argent pendant leur guerre avec la Russie. S'ils avaient été les alliés de la France, la Russie eût été littéralement anéantie, car ils auraient trouvé chez nous tous les milliards dont ils auraient eu besoin pour continuer la lutte à outrance.

Le patriotisme chez le peuple français est une réelle faiblesse. C'est le talon d'Achille qui le rend vulnérable.

Le culte de la patrie est pour lui une passion. Il suffit de flatter cette passion pour le mener où l'on veut.

Le pêcheur attire le poisson en lui jetant comme appât la nourriture qu'il préfère.

Le financier attire le spéculateur en faisant miroiter à ses yeux l'espoir d'énormes bénéfices.

Le magasin attire le client en empilant à la devanture des articles à des prix inférieurs au cours normal.

Pour attirer le peuple français, l'on n'a qu'à pincer sa fibre patriotique qui vibre aussitôt et fait taire toute autre considération.

Cette faiblesse ne manque pas d'être exploitée. Elle l'a été. Elle l'est encore. Et, chose étrange, les leçons de l'expérience ne la diminuent pas.

Le Panama, où furent englouties tant de fortunes, n'a eu, pour réunir des centaines de millions, qu'à faire sonner par toutes les trompettes de la réclame, un chant patriotique.

Et les millions se sont volatilisés au souffle de la corruption.

La leçon était dure. Elle n'a servi à rien.

Un sourire de la Russie, l'énoncé du seul mot *alliance* et l'enthousiasme patriotique a fait émigrer douze milliards en pays slave.

Que restera-t-il de cet argent quand sera croulé le despotisme agonisant. Qui le sait? Et que deviendra la France elle-même, saignée coup sur coup d'une sève aussi abondante?

Que dire de ceux qui ont joué et abusé du patriotisme des Français et les ont amenés à pareille situation.

Gouverner, c'est prévoir, dit la sagesse des nations.

Que penser du gouvernement qui a permis à un pays étranger de puiser douze milliards dans nos économies avec la perspective pour nous de ne jamais en voir le retour. Le ministre qui a laissé s'accomplir cette monstruosité était assurément un inconscient ou un criminel. Dans les deux cas, il est coupable. Car il serait bon qu'on érige enfin en principe, qu'un ministre n'a pas le droit d'être un sot. Rien ne force un homme à accepter les fonctions de ministre. S'il se sent incapable d'assumer cette charge difficile, il n'a qu'à se récuser quand elle lui est offerte.

Si, au lieu de n'être qu'un mot creux, la responsabilité ministérielle existait de fait, une crainte salutaire éloignerait des postes du gouvernement ceux que leurs études et leurs capacités n'autorisent pas à les exercer.

Mais qui songerait, chez nous, à mettre en état d'accusation un homme d'Etat qui a mené son pays au bord de l'abîme.

C'est pour cela que nous voyons, à la formation d'un ministère, tel homme politique sauter avec désinvolture d'un portefeuille à un autre, comme si aucune connaissance spéciale n'était nécessaire pour diriger un département gouvernemental.

Un monsieur qui a été ministre du commerce, prend le portefeuille de la guerre ou celui des affaires étrangères. Il ne semble pas qu'il éprouve le moindre embarras à se voir transporté tout d'un coup à la tête d'une administration qui lui était étrangère jusque-là.

Cela provient de l'immunité absolue dont il se sent investi. Il pourra se livrer à des actes de la plus complète impéritie, personne ne lui en demandera jamais compte.

S'il avait conscience d'une responsabilité effective à l'égard de ses concitoyens, il y regarderait à deux fois, soyez-en sûrs, à accepter une fonction aussi importante sans y être apte.

Et un ministre ne permettrait pas d'abuser du patriotisme des Français pour leur soutirer le fruit de leur travail.

Il pourrait lui en cuire. Cette considération lui donnerait à réfléchir, la crainte du gendarme étant, comme l'on dit, le commencement de la sagesse.

FRED ISLY.

Drôle de Repas

Pénétrant dans le restaurant considéré comme le plus huppé de la ville, j'eus la surprise d'y rencontrer le docteur Dosia. Il était attablé devant un repas d'une somptuosité étonnante pour qui connaît son habituelle frugalité.

— Que faites-vous donc là? ne pus-je m'empêcher de lui dire d'un air narquois.

— Je vais vous expliquer cela, répondit-il, tout en continuant à dépecer une poularde truffée. Le patron de ce restaurant et moi nous sommes mutuellement en compte. Or, il a eu ces temps derniers trois enfants gravement malades.

— Cela ne m'explique pas ce que vous faites ici.

— Mais si, répondit-il... Je suis en train de manger deux rougeoles et une scarlatine.

LES GROSSES DOTS

Quand on est fille de milliardaire l'on est forcément sceptique en ce qui concerne les sentiments des jeunes gens qui s'empressent autour de vous.

Dernièrement la fille du baron de Rothschild écoutait assez distraitement les déclarations d'un jeune homme élégant.

Comme elle ne répondait pas, il prit son silence pour un encouragement et continua avec emphase:

— Je voudrais pouvoir exprimer ce que je ressens, mais les paroles sont impuissantes à dépeindre la profondeur de mon amour.

— Essayez les chiffres, répondit froidement la jeune fille.

Journalisme moderne

Entrefilet extrait du *Grand Canard:*

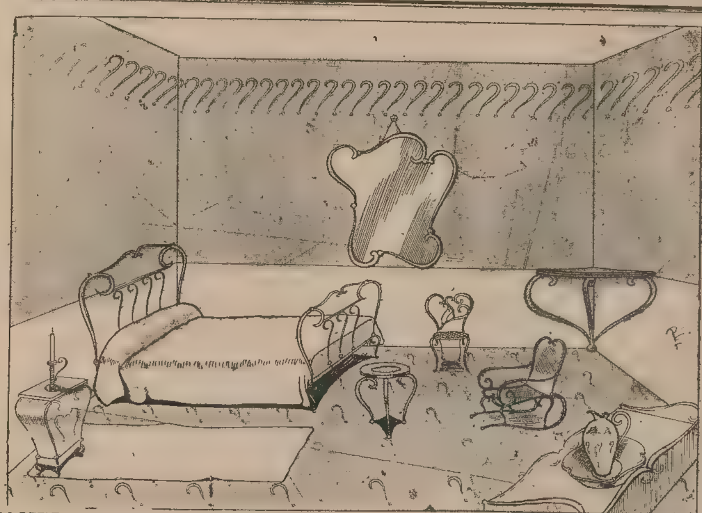
« Le **Grand Canard** est le journal le mieux informé du monde.

Hier, nous avons été les premiers à publier tous les détails du terrible tremblement de terre de la Jamaïque.

Et aujourd'hui nous sommes les premiers à annoncer que la nouvelle d'un tremblement de terre à la Jamaïque est entièrement fausse. »

MARIAGE MODERNE

LE PÈRE (*au prétendant*). — Je donne vingt-cinq mille francs de dot à chacune de mes filles. Si cependant il vous faut absolument cinquante mille francs dans vos affaires, que votre associé en épouse une aussi.



L'AMEUBLEMENT MODERN-STYLE DE NOTRE AMI POINDINTERRO



CONSÉQUENCE D'UN ÉTAT D'ESPRIT

M. Manillon (*que sa femme vient de chercher au café*). — C'est égal ! tu pourrais bien attendre que nous soyons chez nous!!!...



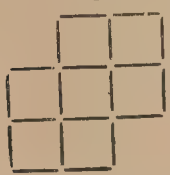
A LANDERNEAU

— Je vous en prie, monsieur le maire, prenez un arrêté au sujet de ces pommes... Voyez dans quel état...

— Oui... Je vais donner des ordres pour que dorénavant... on les lance cuites!...

Passe-Temps

Ceci n'est pas un concours. C'est un simple petit passe-temps destiné à vous faire attendre patiemment dans un café ou dans un casino, qu'ait cessé l'averse qui a interrompu votre promenade.



La figure que vous voyez est formée avec des allumettes. Elle contient sept carrés égaux. Enlevez quatre allumettes à votre choix et replacez-les convenablement.

Ceci fait, vous constaterez qu'au lieu de sept, vous n'aurez plus que cinq carrés.

Ce petit casse-tête ne repose sur aucune supercherie ni artifice de langage. Il ne réside que dans la disposition des allumettes.

Nous en publierons la solution dans un prochain numéro.

Courrier Pêle-Mêle

Voie montante.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Pêle-Mêle* du 29 juillet, M. Dulac demande ce qu'il faut entendre exactement par « voie montante » et « voie descendante » désignations employées à propos des lignes de chemin de fer.

On appelle « voie montante » la voie sur laquelle circulent les trains qui se dirigent vers Paris et « voie descendante » la voie sur laquelle circulent les trains qui s'éloignent de Paris.

Ces expressions sont peu usitées dans le monde des chemins de fer français et la « voie montante » est plus communément appelée « voie paire » ou « voie nº 2 »; la « voie descendante » est appelée « voie impaire » ou « voie nº 1 ».

Tous les trains qui circulent sur la « voie paire », c'est-à-dire tous ceux qui se dirigent



Un de nos collaborateurs est allé interviewer différentes personnes en leur posant cette question :

— Quel est l'impôt qui vous semble préférable ?

Et voici ce qui lui a été répondu :



QUELQUES NOUVEAUX IMPOTS

Le successeur de Bibi la purée verrait très bien un impôt sur la Rente.



M. Durand réclame un impôt sur les célibataires.

QUELQUES NOUVEAUX IMPOTS (Suite).



Un disciple de Saint-Hubert ne voit aucun inconvénient à ce qu'on mette un impôt sur les permis de pêche.



Mlle Gertrude demande un impôt sur les objets d'art.



— Pourquoi n'imposerait-on pas les pianos, nous a dit un *locataire*.



— Vous pouvez imposer sans crainte les eaux minérales, telles sont les propres hoquets du citoyen Lacuite.



Un restaurateur est partisan, au besoin, d'un impôt sur le gibier, mais il insiste pour qu'on n'impose pas les chats.



Pour terminer, notre collaborateur s'est rendu chez le Président de l'Automobile-Club qui lui a dit : « Imposez donc les journaux humoristiques. »

---

vers Paris, portent des numéros *pairs;* tous les trains qui circulent sur la « voie impaire », c'est-à-dire tous ceux qui s'éloignent de Paris portent des numéros *impairs.*

Sur les sections à une seule voie, la voie unique est à la fois « voie montante » ou « voie paire » et « voie descendante » ou « voie impaire » selon le sens des trains qui la parcourent.

En Angleterre, les expressions « way up » (voie montante) et « way down » (voie descendante) sont plus fréquemment employées et l'on appelle « up train » (train qui monte, ou train de retour) le train qui se dirige sur Londres et « down train » (train qui descend, ou train d'aller) le train qui s'éloigne de Londres.

Recevez, etc.

G. DELALUQUE.
(Chemins de fer d'Orléans).

M. Milliard nous donne une explication analogue. Il ajoute que pour les lignes qui ne touchent pas Paris, on appelle voie descendante, celle qui se trouve à la gauche du voyageur parti du point initial de la ligne. Or, le point initial est la ville la plus importante ou à défaut celle qu'indique en premier la désignation officielle de la ligne.

Question interpêlemêliste.

Est-il vrai que le caractère d'un être humain a quelque corrélation avec la couleur de ses cheveux?

On s'accorde à considérer les blonds et les blondes comme doués de certaines qualités, alors que les bruns et les brunes en auraient de différentes. Ce rapport ne provient-il pas d'une sorte de convention légendaire?

Marcel GADOT.

UN PÉPIN QUI VOYAGE

Pourquoi même parmi les gens les plus riches le parapluie est-il un objet qui fait taire les scrupules de conscience? Mystère!

Voici un petit dialogue qui illustre bien cette bizarre constatation.

LUI. — Où est donc le parapluie que je t'ai prêté ce matin?

ELLE. — Je l'ai prêté à M. Dubois, mais pourquoi cette question?

LUI. — Parce que le monsieur auquel je l'ai emprunté me dit que le propriétaire de ce parapluie le lui réclame.

Un malin.

PREMIER GARÇON. — Pourquoi dis-tu toujours à ce vieux grigou qui ne te donne jamais de pourboire : « Grand merci, monsieur! »

DEUXIÈME GARÇON. — C'est pour que les autres clients ne prennent pas la mauvaise habitude de ne pas en donner non plus!

Orgueil.

PREMIER VAGABOND. — C'est dégoûtant de voir comme les gens de la haute se donnent des airs vis-à-vis du pauvre monde!

DEUXIÈME VAGABOND. — Que veux-tu, c'est la nature humaine qui veut ça. Ainsi, moi qui te parle, j'ai connu un cambrioleur de coffres-forts, un spécialiste dans son genre quoi, eh bien! il s'est fâché tout rouge quand il a vu sa photographie placée à la Préfecture à côté d'un simple voleur à la tire. Non, mon vieux, crois-en ma vieille expérience, jamais on ne parviendra à tuer l'esprit de caste!



PARAITRE

— Et surtout, Marie, n'oubliez pas de faire sonner de temps en temps le vieux réveil... pour qu'on continue à croire que j'ai le téléphone!...



— Je me demande quels sont les gens qu'aient assez peu de pudeur, pour venir se coucher là devant tout le monde!...

NUMÉROTEZ-VOUS !

Il y a quelques mois, la Ville de Paris a procédé au dénombrement quinquennal de la population. Les dépenses occasionnées par ce recensement sont presque insignifiantes si nous les comparons aux chiffres des autres grandes nations, de l'Allemagne par exemple, qui affectait, il y a cinq ans, à cette opération administrative, une somme de vingt millions.

Et, puisqu'il est question de la nation allemande, il est bon de faire remarquer sa progression extraordinaire accusée par chaque nouvelle statistique. Ainsi, avant la guerre de 1870, on comptait, dans les pays d'Outre-Rhin, environ quarante millions d'habitants. En 1901, les Allemands sont **cinquante-sept millions.**

Comparons ces chiffres avec les nôtres.

En 1866, date du recensement le plus complet fait depuis le Premier Empire, nous étions une nation de 38 millions d'âmes; en 1872, après les ravages de la guerre et la perte de deux provinces très peuplées, nous sommes réduits à 36 millions. Le recensement de 1896 nous ramène à 38 millions, et celui de 1901 est en augmentation de plus d'un million.

C'est surtout Paris qui a fait les frais de cette augmentation, et nous comptons aujourd'hui près de 750.000 habitants de plus qu'en 1866.

Une remarque qui a son importance, c'est que, dans les grandes villes, les centres se dépeuplent au profit des quartiers excentriques. La cause en est toute économique et réside dans les constructions trop luxueuses aux loyers inabordables.

Et ce qui est vrai pour notre capitale, l'est



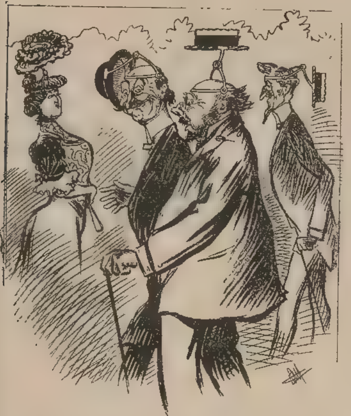
LA FRAUDE

Le Loup (*qui a emporté un jouet en carton*). — Si ce n'est pas dégoûtant de laisser falsifier ainsi tous les aliments!



Le Sergent de Ville. — Eh bien, vous là! Qu'est-ce que vous avez?

Dupoivrot. — Ce que j'ai?... Si vous ne le voyez pas, c'est que vous devez être plus saoûl que moi!!



Avec notre petit appareil en aluminium permettant de placer son chapeau dans toutes les positions voulues pour se protéger du soleil, on a toujours la tête à l'ombre et l'on n'a plus à craindre ni migraine, ni transpiration, ni même la rencontre toujours fâcheuse d'un créancier.



Grâce également à notre ingénieux système, la troublante question des chapeaux au théâtre est résolue !

aussi pour Londres. Voyez la Cité, quartier essentiellement commerçant, véritable ruche toujours bourdonnante. Eh bien! c'est presque un désert si nous la mettons en parallèle avec Kensington ou tel autre faubourg.

En 1901, sur la « feuille individuelle », l'Administration avait ajouté à la demande : « Quel âge avez-vous ? » cette autre : « En quelle année êtes-vous né ? » Cela parut une superfétation assez ridicule. Ce n'en était pas une.

On a remarqué, en effet, que beaucoup de personnes sont tentées de se rajeunir.

Ainsi, les jeunes filles qui frisent le cinquième lustre, consacré à Sainte-Catherine, se rognent volontiers un ou deux ans.

Avec le nouveau questionnaire, la petite supercherie disparut.

On s'est plaint aussi de l'indiscrétion du formulaire. D'aucuns même ont prétendu qu'il revêtait un caractère inquisitorial.

Que diraient donc ces mécontents s'ils lisaient le questionnaire berlinois où, rien que sur les enfants en bas-âge, on ne relève pas moins de douze demandes : « Sont-ils nourris au sein maternel ? — Ont-ils une nourrice mercenaire ? — Sont-ils allaités artificiellement ? — A quel âge les a-t-on sevrés ? »

Hélas ! combien de bonnes, d'excellentes mères arrêtent le développement normal de leurs enfants en les soignant mal ou en les soignant trop bien, ce qui est synonyme.

Le recensement, tel qu'il est pratiqué en France, donne des résultats très exacts.

Il peut arriver qu'une « feuille de ménage » se trouve par hasard oubliée ou égarée, mais l'Administration s'en aperçoit bien vite, et jamais aucune erreur sérieuse ne s'est produite.

Très rares sont les mauvais plaisants qui libellent leurs feuilles d'une façon fantaisiste. Il y a, d'ailleurs, un article de loi qui condamne les fumistes à une amende de cinq à dix francs ; et, chez nous, la crainte de Thémis fait réfléchir les plus hardis.

Donc, amis lecteurs, soumettez-vous gracieusement aux exigences démographiques : cela se fait si vite et cela vous coûte si peu.

BULL.

Une soirée historique

La scène s'est passée à Paris, dans les jardins de l'Elysée, où le Président de la plus démocrate des Républiques recevait Sa Majesté Sisovath, le plus jaune des rois de nos possessions asiatiques.

Sisovath qui voyageait avec ses esclaves et son orchestre offrait un concert aux invités privilégiés qui ont pu trouver accès dans les jardins. Ministres, sénateurs, députés, diplomates, académiciens, hauts fonctionnaires, etc. Toilettes brillantes... jolies femmes... Sur une estrade dressée en plein air, joueurs de tam tam, de flûtes de bambou. Danseuses annamites.

Sisovath rayonnant sous sa coiffure royale (un casque en cuir bouilli trouvé dans les épaves d'un navire naufragé) est assis à droite de Mme la Présidente, laquelle, ainsi qu'il convient, lui prodigue ses amabilités.

LA PRÉSIDENTE. — Prince, ces danses de votre pays ont un charme étrange et bien caractéristique.

SISOVATH. — Moi aimer musique. Boum ! Boum !

LA PRÉSIDENTE *(désignant ses danseuses.)* — Ces jeunes dames sont d'une souplesse et d'une grâce merveilleuses.

SISOVATH. — Pas jeunes dames..., esclaves ! Moi li faire souples avec matraque.

LA PRÉSIDENTE. — Quelques-unes sont véritablement jolies.

SISOVATH *(très aimable.)* — Peuh... jolies, un peu. Mais toi beaucoup jolie, madame.

LA PRÉSIDENTE *(à part.)* — Son langage est un peu fruste, mais il a de bonnes intentions... *(Haut.)* J'espère que vous garderez un bon souvenir de votre séjour en France, où du reste vous avez su vous concilier par votre amabilité toutes les sympathies.

SISOVATH. — Toi parler trop vite, madame la Présidente, moi pas comprendre... Qu'est-ce ti dis ?

LA PRÉSIDENTE *(à part.)* — Ce n'est pas toujours facile de faire les honneurs de la France à un roi nègre. *(Haut.)* Je disais, Sire, que j'espère que vous garderez un bon souvenir de votre voyage.

SISOVATH. — Moi content, très content, veux plus retourner là-bas.

LA PRÉSIDENTE. — Cependant vos Etats ont ont besoin de votre présence.

SISOVATH. — Quoi c'est ça, mes Etats ?

LA PRÉSIDENTE. — Mais..., votre royaume, votre pays !...

SISOVATH. — Moi, malheureux dans mon pays !

LA PRÉSIDENTE. — Est-il possible ?

SISOVATH. — Là-bas, chefs françaïs méchants avec moi... Moi être rien di tout là-bas. Ici, moi content..., tout le temps musique, saluts, cadeaux... Moi vouloir rester et venir ici tous li jours.

LA PRÉSIDENTE *(à part.)* — Il ne manquerait plus que cela. *(Haut).* Croyez, Sire, que j'en serais moi-même charmée, mais le Protocole a ses exigences.

SISOVATH. — Qu'est-ce ti dis ?

LA PRÉSIDENTE. — Je dis. *(A part).* Mon Dieu, qu'il est fatigant ce roi ! *(Haut).* Je dis... moi contente de voir toi, seulement... *(A part).* Bon, voilà que je parle nègre, maintenant !

SISOVATH. — Seulement ?...

LA PRÉSIDENTE. — Ce serait un peu long à vous expliquer. Notre premier ministre traitera avec vous cette question.

SISOVATH. — Moi pas comprendre, mais moi triste... Aussi, moi distribuer matraque à mes femmes, pas plus tard que ce soir !

A ce moment, l'orchestre termine son charivari. Les danses s'arrêtent. De toutes parts les applaudissements éclatent... Bravo ! C'est superbe ! Original ! Merveilleux ! Sisovath avec la mobilité de sa race a déjà oublié son chagrin. Il est rayonnant, sourit de toutes ses dents à tout le monde.

Mouvement dans la foule. On se presse autour de lui, on l'acclame.

SISOVATH *(se penchant vers la Présidente.)* — Dis donc, madame la Présidente, ti connais Behanzin ?

LA PRÉSIDENTE. — C'est l'ancien roi du Dahomey.

SISOVATH. — Moi connais. Si li voyait moi maintenant...

LA PRÉSIDENTE. — Votre sort est certainement plus enviable que le sien.

SISOVATH. — Li pas malin. Li avoir voulu garder son pays... et li, prisonnier, rien di tout maintenant ! Tandis que moi...

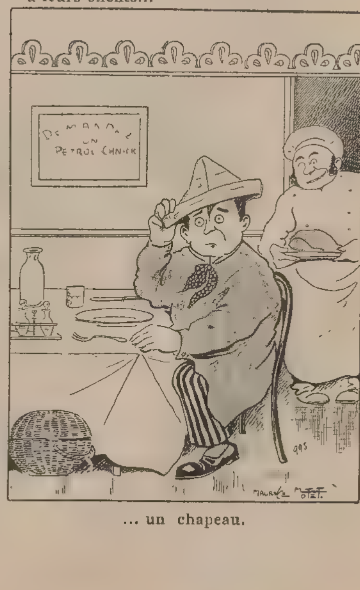
LA PRÉSIDENTE. — Vous nous l'avez... vendu !

Etienne JOLICLER.



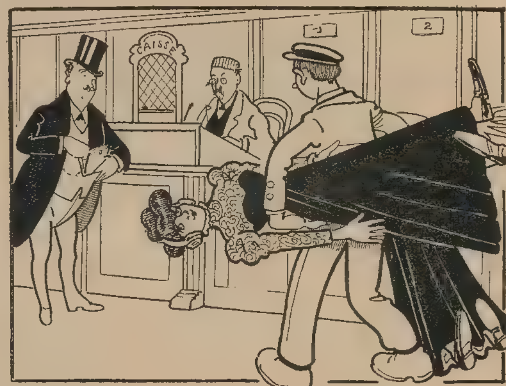
LE PAYSAN ET LA SERVIETTE

LE PAYSAN. — Jusqu'où les commerçants de Paris iront-ils avec leurs idées de primes aux acheteurs. Voilà-t-y pas maintenant que les restaurateurs offrent à leurs clients...



... un chapeau.





UNE SAGE INNOVATION

On sait que rien n'est plus terrible que l'attente d'une communication. Rien de plus effrayant pour l'abonné que de rester impuissant pendant une heure et plus, sans pouvoir assouvir sa légitime colère.

L'Administration des Téléphones, toujours soucieuse de contenter ses abonnés, vient d'innover une mesure qui sera bien accueillie. Pour un prix raisonnable (l'Administration se contentera d'un léger bénéfice), tout abonné nerveux pourra se procurer une poupée, dite poupée représailles, et représentant la demoiselle préposée à son numéro.



Quand l'abonné, après avoir tourné la manivelle pendant une demi-heure sans succès, sentira sa colère monter, il aura la satisfaction d'avoir sous les yeux l'image de son bourreau, et pourra la foudroyer de ses regards furibonds, voire même la gratifier d'injures les plus grossières sans risquer des poursuites.



Au bout d'une heure, il pourra s'élancer sur elle, la piétiner, la déchiqueter, lui arracher les cheveux, lui casser les bras, les jambes, la piquer avec des épingles, lui crever les yeux. Le temps lui semblera moins long.



Au bout de deux heures, ivre de vengeance, il fera subir à celle qui le torture les plus cruels supplices. Il improvisera un bûcher et la brûlera à petit feu avec des allumettes de la Régie pour que la vengeance dure plus longtemps.



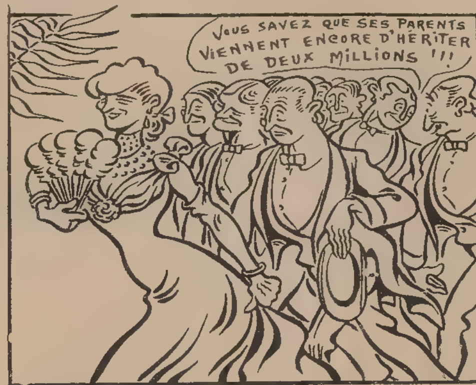
Alors, après ces terribles représailles, sa colère commencera à s'apaiser. Il redeviendra calme. Et quand au bout de trois heures il aura sa communication, ce sera le sourire sur les lèvres qu'il dira : « Merci beaucoup, mademoiselle ! » Et la bonne harmonie régnera entre l'Administration et ses abonnés.

FÉMINISME

La place que tient la femme dans la société étant, au point de vue economique, tout aussi importante que celle de l'homme, il est parfaitement inique de l'empêcher d'avoir les mêmes droits politiques. Léon KERN.



Car enfin, sans la femme, on ne voit pas bien ce que deviendrait l'intéressante phalange des couturiers.



Et l'aimable foule des coureurs de dot n'aurait plus guère, hélas! que la ressource des bureaux de bienfaisance.



Le divorce, tel qu'il fonctionne, est une institution boiteuse, mais ni vous, ni moi, ne l'avons jamais entendu affirmer par un avoué.



Et comme il est à peu près certain que si la femme disparaissait, elle emporterait son âme avec elle, on se demande avec angoisse ce qui resterait à analyser à nos psychologues du jupon; les boîtes de conserves de Chicago, peut-être?

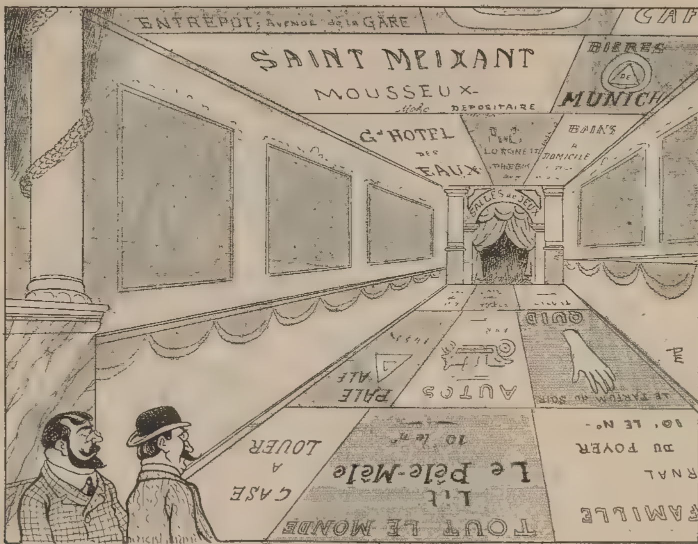


Et nos manilles! la dernière surtout, si excitante à l'heure un peu passée du dîner, cette délicieuse partie un tantinet pimentée par la petite frousse qu'on a de l'accueil qui sera fait à votre retard! Sans peur de la femme, elle n'aurait plus aucun attrait, cette manille.



Non, n'hypocrisons pas, nous en avons besoin de la femme, quelqu'infime situation qu'elle occupe, fût-elle même notre concierge, qui, dans un but essentiellement moral, nous fait sentir par de longues attentes quel accroc nous faisons à notre dignité en rentrant tard la nuit. N'hypocrisons pas, dis-je, et n'aggravons pas encore notre cas en leur refusant le droit de voter (1).

(1) Les remerciements pour cet embryon de campagne sont reçus, 33, avenue de Versailles. (Léon Kern).



— Mon cher Directeur, vous avez bien bizarrement placé votre publicité.

— Mais la logique même me l'a conseillée; vous savez comment...



... on entre à la salle de jeux... .. et comment on en sort !

DE NOS LECTEURS

La haine chez les fleurs

Si paradoxal que cela puisse paraître, la haine ne règne pas seulement chez les humains elle se glisse encore au cœur des fleurs.

Un naturaliste a découvert ce fait étonnant. La rose et le réséda ne peuvent se souffrir. Lorsqu'on réunit ces fleurs avec d'autres dans un verre d'eau, au bout d'une demi-heure environ on peut s'apercevoir que la rose et le réséda se sont fanés et ont perdu leur senteur primitive tandis que les autres semblent avoir acquis une nouvelle fraîcheur et un plus doux parfum. Ces êtres muets et pourtant sensibles se tuent les uns les autres sans pitié. Et cependant, il existe des fleurs qui semblent éprouver entre elles une sorte d'amour doux et silencieux.

Marie BLANCHE.

Chez la fruitière

— Comment est ce camembert. Il n'est pas trop fort?

— Non, madame.

— Il n'est pas trop vieux?

— Non, madame, il est moyen-âge.

Marie BLANCHE.

La phosphorescence de la mer

Les mers voisines du pôle sont généralement phosphorescentes. Ce phénomène, qui est dû à la présence, dans l'eau salée, de petits êtres infinitésimaux, qu'on pourrait comparer à de minuscules vers luisants, est bien connu de tous les navigateurs. Les mers des régions tempérées sont plus rarement phosphorescentes. En tous les cas, elles le sont d'une façon assez irrégulière. On a conservé le souvenir que la mer Adriatique fut phosphorescente pendant plusieurs semaines, en 1872. A ce moment-là, les pêcheurs étaient très ennuyés; car, dès qu'ils lançaient leurs filets dans la mer, ils ne prenaient plus rien: les filets étaient comme englués; c'étaient des myriades d'animalcules qui se collaient aux mailles et les rendaient pour ainsi dire imperméables. Les animalcules étaient phosphorescents le soir.

Le phénomène se reproduisit à intervalles plus ou moins déterminés en 1880, en 1891, en 1903. Cette année, on l'a vu réapparaître. Mais alors que jadis la phosphorescence s'arrêtait à une dizaine de mètres du bord de l'eau, elle a pénétré dans les points où l'eau est stagnante, dans les lagunes, dans les canaux. Rien n'est plus pittoresque à voir le soir; il y a là un spectacle on ne peut plus curieux. Les amateurs de sensations bizarres, pour lesquels rien n'est sacré, ont puisé des seaux d'eau de mer phosphorescente et les ont fait transporter à Venise. Ils espèrent ainsi communiquer la phosphorescence aux lagunes de Venise. Leur expérience réussira-t-elle?

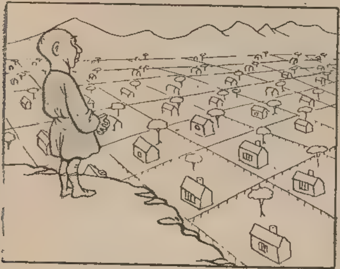


LA VRAIE ÉGALITÉ

Je me suis réveillé, hier matin, dans une chambre que je connaissais pas, et devant un paysage nouveau pour moi. Abasourdi, je pensai être victime d'un accès d'amnésie et je me levai.

Mes vêtements avaient été subtilisés et mes cheveux ainsi que ma barbe étaient rasés. Je me couvris des effets que je trouvai sur l'unique chaise de ma chambre, et, quoique commodes, ils me parurent peu élégants.

Je sortis de la maison (ma maison, sans doute) et je fus frappé de sa simplicité. Une porte, une fenêtre, une cheminée, un arbre. Je sortis pour récréer mes yeux à la vue de la nature.



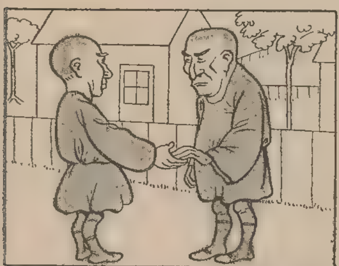
Je montai sur une colline et je vis à perte de vue des maisons, avec le même enclos, le même arbre, la même disposition que la mienne. Je décampai vivement pour me distraire à la vue de mes contemporains.



Hélas ! distraction bien négative. Tous, cheveux coupés, vêtements du même modèle que le mien, se promenaient tristement. Comme la journée était avancée, je pensai me pouvoir divertir au théâtre.



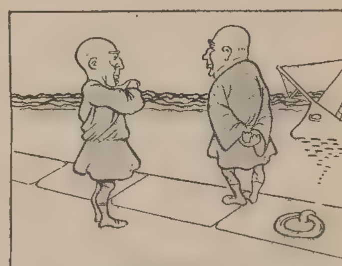
Et justement, une figure qui me rappelait un joyeux artiste se présenta devant moi ; je lui demandai où se trouvait le théâtre. D'une voix grave, il me dit que cette distraction n'existait plus, vu l'inégalité des rôles, et puis, qu'en ce pays égalitaire, on ne pouvait jouer des pièces rappelant l'ancien ordre de choses. La vie actuelle, sans heurts ni émotions, ne présentait aucun sujet de pièce.



L'ayant quitté, quelle ne fut pas ma joie de rencontrer mon vieux partenaire à la manille, du café des Postes. Il refusa de jouer avec moi. Tout étant gratuit, il n'y avait aucune raison de jouer les consommations. Quant à l'argent, il avait été supprimé.



Ecœuré, je m'enfuis et tombai sur une ligne de chemin de fer. Ayant demandé l'heure du train à un indigène, celui-ci me dit que chacun étant doté de son terrain et de sa maison, personne ne voyageait plus, et que la partie de la ligne où nous nous trouvions étant sa propriété, il se préparait à y semer du blé.



Désolé, j'errais à l'aventure, quand je fus amené, au hasard de mes pas, devant un port. Enfin, me dis-je, la mer n'est pas supprimée ; mais un passant me dit qu'on avait coulé les bateaux, ceux-ci exigeant une hiérarchie avec un commandement en cas de tempête.



« Quel intérêt, me dis-je, aussitôt rentré à la maison, y a-t-il à vivre cette vie-là, puisque tout ce qui fait la douceur de l'existence est supprimé ? Au fait, il n'y a qu'à supprimer aussi cette existence... » Et m'emparant d'un pistolet, je pressai sur la détente.



L'émotion me réveilla, cette fois, pour de bon dans mon somptueux appartement de la rue Jouffroy. J'avais simplement été victime d'un affreux cauchemar, suscité par la lecture des doctrines vraiment trop égalitaires.



Et vous pensez avec quelle joie je m'en fus prendre une consommation à la terrasse d'un café du boulevard.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Il n'existait en 1650 que *quatre* bureaux de poste dans Paris : rue aux Ours, devant le grand portail de l'église Saint-Eustache, au Marché-Neuf et rue Saint-Jacques, où se trouvait le bureau principal.

— C'est au Canada qu'existe la plus vaste organisation hospitalière, un asile d'aliénés des environs de Montréal. L'hospice de Longue-Pointe est un énorme village où vivent plus de deux mille personnes. Il est si vaste qu'on y circule au moyen de tramways. Tous les corps de métier y sont réunis : on y fait tout ce qui touche à l'alimentation. Pas un meuble qui ne soit fabriqué dans la maison et par les malades eux-mêmes.

— On sait que le régime si curieux des castes règle l'existence politique et religieuse de l'Inde. Essentiellement au nombre de quatre, les brahamanes ou prêtres les guerriers, les cultivateurs et les sudras ou caste inférieure ; ces castes fondamentales sont elles-mêmes divisées à l'infini, à tel point que le dernier recensement arrive au chiffre de 1.929 castes. Or, la caste étant une fraction de la population où les individus sont en quelque sorte confinés, ne pouvant se marier dans une autre que celle où ils sont nés ni choisir d'autre profession que celle qui leur est héréditairement dévolue, il est loisible d'apprécier combien la vie est compliquée dans l'Inde. A tel titre que le seul contact d'un objet ayant appartenu à un individu d'une caste inférieure exige toutes sortes de purifications.



« La voici ! Elle a tué notre chef ! A mort ! » s'écrient les Fahavelos, au moment où, après une course échevelée, ils découvrent Raïnova ! A peine la jeune fille reprend-elle connaissance, faisant un vague effort pour s'enfuir de nouveau...



... que les bandits l'entourent, la saisissent, la frappent. En vain elle se défend : « Je n'ai pas tué Ouisandri le fusil a éclaté dans ses mains ! C'est lui qui allait tirer sur moi. » A demi ivres, les bourreaux ne veulent rien entendre. « A mort ! »



Au tronc d'un manguier, on attache la jeune fille éperdue. Les plus ardents parmi les bandits la couchent en joue.

Les armes s'abaissent, l'instant suprême est arrivé...



... lorsque l'un d'eux s'écrie : « Frères, ne tirons pas, gardons nos balles pour les Français. Que la fille malgache soit jugée d'après nos coutumes par l'épreuve du « Tanguin ». Si elle est innocente, elle vivra, et nous en recevrons une bonne rançon. »

Ce dernier argument contribuant à calmer, sinon les Esprits des morts, du moins ceux des vivants ..



... on se dirige vers un arbre « Tanguin », dont les fruits empoisonnés servirent longtemps, à Madagascar, pour des épreuves judiciaires, rappelant nos « Jugements de Dieu » du moyen âge.

L'accusé survivait-il après avoir bu le « Tanguin », son innocence était proclamée. Une vieille femme, chargée de préparer le poison, cueille, dans les touffes de feuilles en fer de lance, les fruits ressemblant à des poires.



Elle les réduit en une sorte de pâte, tandis que Retzovany s'est approché de la jeune fille et, enfiévré par sa beauté, lui offre de l'arracher au danger de l'épreuve terrible si...



Raïnova l'a repoussé ! D'une entaille faite dans un bananier, la sève jaillit, délayant les pulpes du « Tanguin ». Les Rites vont s'accomplir. La jeune fille, en même temps que ses bourreaux, émus d'une vague pitié, implorent la justice divine



S'est-elle sentie inspirée, encouragée par le souvenir de ces ancêtres lointains, Français comme celui qu'elle aime ? Superstitieuse comme tous les Malgaches, croit-elle que son innocence va la préserver ? L'âme nouvelle éveillée en elle repousse toute défaillance.



Elle va boire le « Tanguin ».

Elle l'a bu, au moment où s'entendent de lointains appels, où des coups de feu retentissent, où déjà des balles sifflent sous bois !



C'est le salut qui arrive... trop tard. Quelques Fahavelos font face à leurs adversaires, tandis que Raïnova, saisie par six bras vigoureux, est entraînée dans la forêt. Bientôt démoralisés, les bandits vont s'enfuir, laissant sur la brousse plusieurs des leurs, parmi lesquels la vieille femme qui avait préparé le Tanguin.



« Singe peur beaucoup, nous rester derrière », s'était dit prudemment Baba qui, en fait de feu, n'aimait que celui de ses fourneaux !

Apercevant des fuyards qui viennent de son côté, Baba, grimpé dans un manguier, voit passer juste au-dessous des branches qui lui servent de refuge, Raïnova et ses ravisseurs ! Et voici que la peur et le dévouement se livrent, dans le cœur du métis, un furieux combat !

La peur est battue. Baba va lutter. Pan ! Le singe, transformé en projectile, et vigoureusement lancé, tombe en criant sur les bandits qui, pris de panique à cette attaque imprévue, s'enfuient éperdument !



Électrisé par ce succès de balistique, mais manquant de munitions, Baba s'est lancé lui-même. Véritable secours d'en haut, il bouscule Betzovany qui se précipite, lui aussi, à toute allure !

« Bravo Baba! Bono besef ! » s'écrie Mohammed enthousiasmé, au moment où les deux obus vivants apparaissent triomphalement, celui du plus gros calibre portant Raïnova !

Dansent-ils la bourrée, le cancan, la bamboula ? Sont-ils les précurseurs de la matchiche ?

Qu'importe, vive la joie! Et cependant, Dornoy apprend avec stupeur que Raïnova a bu le « tanguin » et, qu'à moins d'un secours plus puissant encore que celui de Baba, le tanguin, c'est la mort!

(La suite au prochain numéro.)



L'ART A TRAVERS UN TEMPÉRAMENT

— Comment, monsieur Duran, vous ne connaissez pas Watteau ! ! Watteau, l'inventeur des petites ruches en collier et des travestis bergère ? ! !

PETITE CORRESPONDANCE

M. S. Clément. — Pour empêcher un entant de se ronger les ongles, il faut, si la persuasion et les récompenses échouent, lui tremper les doigts dans une solution amère, telle que l'aloès ou autre produit désagréable au goût et inoffensif. Les grandes personnes peuvent employer le même procédé.

M. H. Dubois. — Oui, le Parlement est une foule qui, bien souvent, comme toutes les foules, se laisse séduire par la forme extérieure des idées et non par leur valeur intrinsèque. C'est pour cela que tant de décisions irréfléchies sont prises au Parlement. En principe, un espace d'au moins un jour devrait séparer toute discussion du vote final.

M. Germain. — Le mot fluide est ce qu'on pourrait appeler une *défaite* de la science. Il ne signifie rien, en somme, si ce n'est que l'on ne sait pas ce que c'est. On s'est trouvé en présence d'une entité qui n'est ni solide, ni fluide, et ne pouvant la définir, on l'a appelée *fluide*. C'est tout ce qu'on peut en dire.

H. R. — Il est absurde de demander aux dames de supprimer leur chapeau au théâtre. Cela les obligerait à des frais de coiffure qui les ferait hésiter souvent à aller au théâtre, du moins à l'improviste. Il en résulterait une perte pour les théâtres eux-mêmes. Pour supprimer l'inconvénient des grands chapeaux, il n'y a qu'à construire ou à aménager les salles en amphithéâtre (comme cela se pratique au cirque).

CHEMINS DE FER DU NORD

La Compagnie du Chemin de fer du Nord va réa liser une amélioration qui sera vivement appréciée des voyageurs.

Pendant la saison balnéaire de 1906, les baigneurs se rendant dans l'une des plages du Tréport-Mers Saint-Valery-sur-Somme, Cayeux, le Crotoy, Berck Plage, Paris-Plage, Boulogne, Wimille et Malo-les Bains, pourront s'affranchir du souci de transporte leurs bagages à la gare en les faisant enlever à l'avance par la Compagnie du Nord la veille de leu départ, dans la soirée.

La Compagnie fait ce service gratuitement les 2 et 30 juin, 1er, 12, 13, 28, 29, 30 et 31 juillet, les 1er, 14 30 et 31 août, ainsi que le 1er septembre; aux autres dates des mois de juillet et d'août, elle effectue ce service moyennant une rémunération très modique.

Pour plus amples détails, consulter les avis mis en distribution à la gare de Paris-Nord et dans le quatorze bureaux de ville de la Compagnie, à Paris.

Un exemplaire de l'avis detaillé sera envoyé à toute personne qui en fera la demande par lettre ou par téléphone.

CONSULTATION GRATUITE

Offerte à tous les Lecteurs

Nous avons la bonne fortune d'offrir aujourd'hui à tous les lecteurs atteints de faiblesse nerveuse, neurasthénie, maladies de l'estomac, du rein, du cœur, de l'intestin, aux malades de la poitrine ou des bronches, à tous les rhumatisants, goutteux, asthmatiques, etc., enfin à tous ceux qui souffrent, *une consultation gratuite* pour leur permettre de guérir par la Méthode Dermothérapique électro-végétale dont on ne compte plus les succès dans le traitement des maladies chroniques.

Détacher aujourd'hui ce questionnaire en suivant ce pointillé

Veuillez indiquer ci-contre vos noms et votre adresse ....



Quel est votre âge, et votre profession ? ....

Dormez-vous bien ? ....

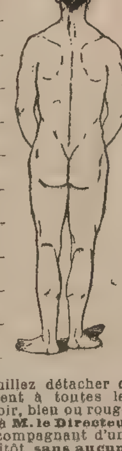
Toussez-vous ? ....

Avez-vous des battements de cœur ? ....

Votre estomac et vos intestins fonctionnent-ils bien ? ....

Avez-vous fait des abus ou des excès ? ....

Etes-vous maigre ou obèse ? ....



AVIS. Pour recevoir par le retour du courrier la *Consultation gratuite*, veuillez détacher ce questionnaire en le coupant avec des ciseaux; puis, vous répondrez simplement à toutes les demandes et *vous indiquerez sur les deux dessins*, soit à l'encre, soit au crayon noir, bleu ou rouge, *tous les points douloureux*. Vous adresserez ensuite ce questionnaire, par la poste, à **M. le Directeur de l'Académie Dermothérapique, 19, Rue de la Pépinière, à Paris**, en l'accompagnant d'une **lettre explicative** donnant tous les détails sur la maladie et vous recevrez aussitôt, **sans aucuns frais**, les instructions détaillées sur la manière dont vous devrez employer la Méthode Dermothérapique pour obtenir la guérison rapide et complète.

Les consultations sont également donnees tous les jours de 9 heures à midi et de 3 à 5 heures (Dimanches et Fêtes exceptés).

Détacher aujourd'hui ce questionnaire en suivant ce pointillé

12e ANNÉE — N° 35. 10 Centimes 2 SEPTEMBRE 1906.

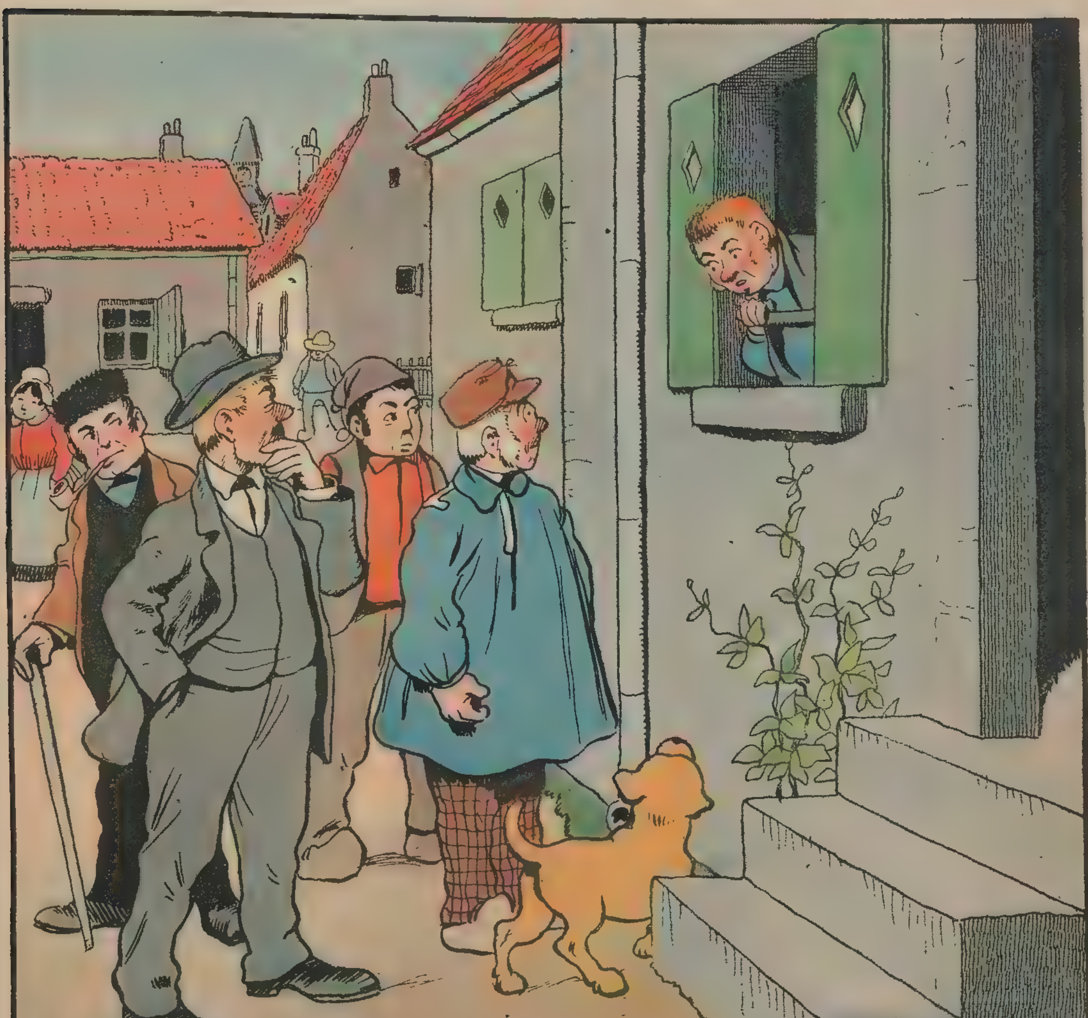
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : - UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

HÉROS D'INTÉRIEUR, par Benjamin **RABIER.**



LE CAPITAINE DES POMPIERS *(à ses hommes)* — Allez tous vous mettre en tenue, puis vous passerez en criant que le feu est au château... pour que ma femme me laisse sortir.

L'Affaire de la rue de Lancry

Il était trois heures de l'après-midi On était au mois de juillet. Il faisait très chaud. Un attroupement considérable s'était formé devant un magasin dont la devanture était baissée. Une rumeur sinistre courait dans la rue de Lancry. La crémière du 52 venait d'être assassinée. Tout le quartier était là, commentant l'événement en attendant l'arrivée du commissaire de police.

Un serrurier se tenait prêt à forcer la boutique en présence du magistrat.

Plusieurs reporters se trouvaient sur les lieux et hâtivement recueillaient dans la foule les diverses versions du crime.

Moins d'une heure après, les camelots sillonnaient les rues de Paris, vendant l'édition spéciale des journaux du soir relatant l'assassinat.

La crémière avait sa famille établie à Montfermeil.

A quatre heures, sa vieille mère présente à son logis, recevait la visite de trois journalistes qui lui arrachèrent un interview. Elle passa ensuite entre les mains d'une douzaine de messieurs vêtus de noir, qui tour à tour lui extirpèrent diverses commandes: Lettres de faire part, couronnes, vêtements de deuil, omnibus funéraires, etc., etc. Dans l'escalier, d'autres personnes faisaient queue. C'étaient des marbriers, des vendeurs de fonds de commerce, des parents, des amis, des curieux...

Cependant, dans la rue de Lancry, le commissaire n'arrivait toujours pas. La foule augmentait de minute en minute.

Grâce aux renseignements apportés de toutes parts, l'affaire déjà s'éclairait. Plusieurs voisins étaient d'accord pour affirmer que l'avant-veille, fort tard dans la soirée, alors qu'il faisait presque nuit, une femme était sortie mystérieusement de la maison occupée par la crémière et s'était précipitée dans la direction du boulevard Magenta, en ayant soin d'éviter d'être aperçue par les quelques commerçants qui prenaient encore le frais sur le pas de leurs portes. Depuis ce moment, la boutique était restée fermée.

Quelques courageux citoyens, couchés sur le trottoir, essayaient de voir par-dessous la devanture de fer, derrière laquelle gisait la victime.

Nous disons courageux, car il fallait, en effet, avoir du courage pour supporter l'odeur épouvantable que, par cette chaleur, dégageait le cadavre.

A quatre heures et demie, une nouvelle édition de journaux du soir donnait d'autres détails. La jalousie était le mobile du meurtre. La crémière, jeune et jolie, avait été poignardée par une rivale.

Pendant ce temps-là, le télégraphe et le téléphone marchaient.

Un député de l'opposition déposait sur le bureau de la Chambre, réunie en séance cet après-midi, une interpellation demandant au gouvernement de s'expliquer sur les mesures de police prises pour assurer l'existence des citoyens dans la capitale. Un débat orageux s'était aussitôt engagé. A la dernière heure, on appprenait que le ministère était sur le point d'être renversé.

Dans un autre milieu, le bruit courait que le directeur des Folies-Olympiques avait l'intention d'engager comme commère dans sa revue la criminelle, aussitôt après sa libération. Immédiatement, le directeur du Nouvel-Olympe décida de la lui enlever à tout prix. A cinq heures moins le quart, le premier faisait savoir qu'il offrirait à la future diva mille francs par soirée. Le second réplique par une surenchère de cinq cents francs. Le cachet s'éleva bientôt à trois mille, puis quatre mille, puis cinq mille.



Un attroupement considérable s'était formé devant un magasin dont la devanture était baissée.

Enfin, à cinq heures moins deux, la nouvelle se répandit qu'un impressario de Londres venait de téléphoner à son agence d'aller jusqu'à quatre cents livres, c'est-à-dire dix mille francs.

Ce coup de massue assomma Adhémar Pétronnette, l'auteur en vogue, qui avait déjà composé le premier acte de la pièce dans laquelle devait débuter la future artiste.

Revenons rue de Lancry.

A six heures moins dix-sept, un grand mouvement se produisit dans la foule assemblée. Le commissaire de police arrivait enfin, venant de terminer des constatations relatives à un pendu trouvé rue Bichat.

Aussitôt qu'il fut présent, le serrurier se mit en devoir de forcer le mécanisme servant à remonter la devanture. Bientôt celle-ci fut soulevée.

Les curieux qui se trouvaient les plus rapprochés reculèrent avec des exclamations d'horreur. Une odeur cadavérique épouvantable s'échappait de la boutique. Le commissaire lui-même chancela, à demi suffoqué.

Néanmoins, avec un courage remarquable il revint à la charge, et, le mouchoir sur le nez, il se glissa par-dessous l'armature de fer, suivi par un agent intrépide.

Aidé par quelques citoyens dévoués, le serrurier acheva de remonter la devanture. Le soleil entra, inondant la boutique de flots de lumière. On vit alors un spectacle navrant.

Des pyramides de fromages s'étaient écroulées, déversant sur le plancher des ruisseaux laiteux.

Des bondons pêle-mêle avec des chevrets, des bries, des coulommiers nageaient dans un étang de fromages blancs. Quelques autres, plus fermes, des hollandes, des manchesters, disparaissaient sous un flot de camemberts suintant des coulées de larmes à travers le bois de leurs boîtes. Le gruyère seul, se tenait décemment. Les ports-saluts n'étaient plus qu'une sorte de pâte jaunâtre affectant les formes les plus fantaisistes. Les livarots, les parmesans, les olivets n'étaient plus reconnaissables. Quant au roquefort, il s'était dispersé comme une armée de tirailleurs s'en allant par morceaux de tous les côtés. On apercevait encore le gros de la troupe en marche du côté du comptoir où une bonne partie s'était déjà réfugiée.

De crémière, pas trace.

Les fromages l'avaient-ils dévorée?



De crémière, pas trace.
Les fromages l'avaient-il dévorée? ...

On le craignit un instant. Heureusement il n'en était rien. Elle arriva sur ces entrefaites.

La coquette s'était oubliée à flirter depuis trois jours avec un fiancé établi charcutier à Levallois-Perret !... pendant que dans sa boutique non aérée, son fonds de commerce, par cette chaleur torride, se livrait à la plus inqualifiable des saturnales.

Etienne Jolicler.

EXACTITUDE

M. le professeur Sapiens est l'homme le plus méticuleux et le plus exactement scientifique que le monde ait produit.

Un cambrioleur s'étant introduit une nuit dans sa maison de campagne, fouillait vivement dans le buffet de la salle à manger dont il faisait disparaître l'argenterie dans les profondeurs d'un sac.

Le bruit que fit le voleur réveilla Sapiens qui descendit à la hâte pour se rendre compte de ce qui se passait. A sa vue, le cambrioleur se retourne vivement, et braquant sur le maître de céans le canon d'un revolver :

Au moindre mouvement que vous faites, vous êtes un homme mort, lui crie-t-il.

— Permettez, réplique le professeur imperturbable, si je fais un mouvement, c'est la preuve incontestable que je suis vivant. A l'avenir, tâchez de vous rendre compte de la signification de vos paroles!

LES RASEURS

Lardouillaud, homme d'un caractère indolent et indécis, était allé faire visite à M. Podor, un ami de la famille retiré à la campagne. Celui-ci, prenant en considération le dérangement et la peine que son visiteur avait prises pour venir le voir dans son village éloigné de toute communication, le traita de son mieux et le retint plusieurs jours auprès de lui.

Comme Lardouillaud ne se pressait pas de s'en aller, son hôte lui dit le dixième jour de sa visite :

— Cher monsieur, je crains que vous ne veniez plus jamais me revoir.

— Oh ! que si, répondit le visiteur indiscret, je reviendrai vous voir, je me suis beaucoup plu chez vous, je reviendrai, certainement.

Ce à quoi M. Podor riposta avec flegme :

— Mais, mon cher monsieur, si vous ne partez jamais, comment pourrez-vous revenir?

Pêle-Mêle Causette

L'on peut avoir son opinion sur le principe de la Légion d'honneur.

Cette institution a-t-elle légitimement raison d'exister en république? C'est là une question que je ne veux pas traiter aujourd'hui.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la manière dont cette distinction est octroyée, paraît, aux yeux de tous, ridicule si ce n'est scandaleux.

La Légion d'honneur, si tant est qu'on admet son maintien pour le civil, ne saurait être que la sanction officielle de services signalés rendus à la patrie ou à l'univers.

Cette théorie est défendable, et si la pratique s'en inspirait, l'institution conserverait sa moralité.

Mais, nul n'ignore, aujourd'hui, comment le ruban rouge est distribué. Je ne parle que pour le civil.

Une commission d'hommes éminents est elle chargée de rechercher, en dehors de toute recommandation, le vrai mérite pour le consacrer par cette suprême récompense? Non. Les corps de métiers ont-ils la mission de signaler aux pouvoirs publics ceux d'entre eux qui ont accompli quelque acte d'utilité générale? Non. La décoration ne s'accorde pas ainsi.

On ne présente pas un candidat.

Ce n'est pas à d'autres, mais à lui-même qu'incombe le soin de faire valoir ses titres. Et les titres eux-mêmes n'ont qu'une valeur relative. Ils ne sont là que pour permettre à un ministre de se défendre en cas d'interpellation.

En réalité, le décoré, aujourd'hui, est un monsieur qui s'est dit un jour : « Je vais tenter de me faire décorer. » Une fois qu'il s'est mis cette idée en tête, il examine ses titres. Et il est bien rare que ceux-ci lui semblent insuffisants. Il trouve même, généralement, par comparaison avec des légionnaires qu'il connaît, que son mérite est au moins égal à ceux qui l'ont précédé dans la confrérie.

Voilà donc notre homme en postulance pour l'obtention de la croix convoitée.

Il y a déjà dans le fait de ce mérite qui se découvre lui-même et fait tout pour se mettre en lumière, quelque chose de profondément burlesque.

Mais là ne s'arrête pas la tâche du légionnaire *in spe*.

Il lui faut, maintenant, se livrer à toutes les démarches possibles pour obtenir l'appui de personnages politiques.

Que de compromis, que de trafics, que de bassesses ceci implique. Ceux qui ont passé par là seraient seuls capables de le dire.

Le ruban rouge une fois obtenu, le légionnaire baisse modestement les yeux et laisse complimenter autour de lui le Gouvernement qui a su distinguer, parmi tous, son mérite et le récompenser.

Ce n'est pas lui qui est allé à la montagne. C'est la montagne qui est venue à lui. Bien entendu.

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que le prestige de l'ordre subsiste malgré tout.

Chaque ruban a beau porter écrites dans sa soie rouge les transactions de conscience auxquelles il a fallu consentir, on le porte encore avec orgueil.

On est fier, semble-t-il, de montrer qu'à défaut de valeur, on a du moins des influences à son service.

La Légion d'honneur ne signifie plus autre chose. C'est une dépêche chiffrée qu'on pourrait très bien remplacer par une pancarte portant ces mots en clair : *J'ai du piston*.

Je ne professe pas pour la Légion d'honneur un sentiment particulier d'hostilité, aussi j'estime qu'on a grand tort de la ravaler au triste sort qu'on lui fait jouer. Mieux vaudrait la supprimer, que d'en faire un objet de basse convoitise auquel on n'accède que par des sentiers boueux.

Il faudrait donc, avant tout, la retirer des mains du Gouvernement, quel que soit, du reste, le Gouvernement. Tant qu'elle sera à la disposition des ministres, elle conservera son caractère de monnaie électorale et politique.

Ce sera un moyen d'échange, alors que ce devrait être une distinction honorifique octroyée au plus méritant, sans condition et sans avoir été sollicitée.

Le système, tel qu'il fonctionne actuellement, est au premier chef immoral. Il appelle une réforme de dignité et de salubrité mentales.

Mais quel est le Gouvernement doué d'assez de grandeur d'âme et d'esprit pour le comprendre!

FRED ISLY.

LETTRE D'UN BLEU



Cher Onésime,
Quand je suis arrivé au régiment, comme j'étais gentil, les anciens avaient décidé de former un comité pour que je ne fasse pas de bêtises.



Ils m'ont choisi un lit ousqu'y avait beaucoup d'insectes pour que je ne m'ennuie pas la nuit.



Ils écrivaient pour moi à mes parents; ils avaient peur que j'aie une méningite en cherchant à tirer des carottes!



Ils s'occupent tout le temps de moi; ainsi, l'hiver, ils me laissent toute la nuit de garde, par crainte qu'en rentrant au chaud je n'attrape du mal!



Par précaution, quand je reçois un mandat, tout le comité se dévoue pour aller le manger en ville; ils craignent que la nourriture des restaurants soit trop échauffante pour moi!...



Sachant que j'étais fiancé, le dimanche, au lieu de sortir, ils me font faire la vaisselle, la chambre et recoudre leurs boutons, afin que je sois un petit homme d'intérieur...

P.S. — Aussi à la classe, quand ils sont partis, je n'ai pas trouvé assez de mots pour les remercier. Au régiment, c'est si rare de trouver de bons amis qui vous aiment!

LA FAILLITE DES MATHÉMATIQUES



Titus avait entendu raconter qu'aux Etats-Unis, on ne peut se faire cirer les bottes à moins de 50 centimes. « J'en conclus, se dit-il non sans logique, que chaque fois qu'on cire ses souliers soi-même, dans ce pays-là, on gagne dix sous. »



Poursuivant son raisonnement, il calcule qu'en cirant ses bottes toutes les demi-heures, on gagnerait 24 francs par jour, soit par an 8.760 francs, chiffres que l'on pourrait facilement dépasser avec un peu d'entraînement.



Il résolut donc de partir pour l'Amérique, et se commanda une cargaison de souliers et de bottines de toute espèces.



Une fois arrivé en Amérique, il se mit à cirer furieusement ses bottes. Chose étrange! le temps passait, les bottes étaient cirées et recirées, et l'argent ne rentrait pas.



Si bien qu'il en fut réduit à vendre sa cargaison de bottines à vil prix et à cirer, pour gagner sa vie, les bottes des autres. Oh! ironie des calculs exacts! C'est en cirant celles des autres qu'il gagnait chaque fois dix sous.

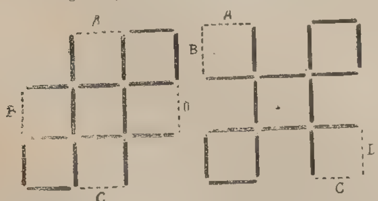


Il en cira tant et tant, qu'il fit une petite fortune qui lui permit de se retirer dans un joli cottage. Mais ne lui parlez plus de l'infaillibilité des raisonnements mathématiques. « C'est en faisant le contraire de ce que m'enseignait l'arithmétique que j'ai fait ma fortune, dit-il à qui veut l'entendre. »

Passe-temps

Nous avons proposé à nos lecteurs un petit passe-temps dont voici la solution:

Il s'agissait, étant donné la figure 1, d'enlever quatre allumettes et de les replacer pour qu'au lieu de sept carrés, il n'en reste plus que cinq.



Il faut pour cela retirer les allumettes A, B, C, D, marquées en pointillé, et les replacer comme l'indique la figure 2.

Cette solution est fort simple, encore peut-elle donner lieu à de longs tâtonnements.

LES « PIERROTS » DES TUILERIES

Regardez ces moineaux gamins
Voleter autour de vos têtes :
Ils viennent, jusque dans vos mains,
Cueillir du bec un peu de miettes.
Ils sont légers ; ils sont charmants,
Et tout pleins de mutineries. .
Mais qu'ils sont gros... d'enseignements,
Tous les « pierrots » des Tuileries.

Les uns des autres sont jaloux;
Et pourvus d'appétits voraces,
Ils se disputent près de vous,
Pour avoir les meilleures places...
Voyez comme ils sont agités
Par les mêmes gloutonneries!...
Ils sont pareils... aux députés,
Tous les « pierrots » des Tuileries!...

Battant de l'aile, ouvrant le bec,
Ils trahissent leurs espérances...
Mais, quand vos poches sont a sec,
Ils vous tirent leurs révérences!...
Plus rien par vous n'étant jeté,
Adieu les camaraderies!...
Ils sont comme l'Humanité,
Tous les « pierrots » des Tuileries!...

Georges GRÉHAN.

Courrier Pêle-Mêle

Fonds russes.

Monsieur le Directeur,

On a fait ressortir le danger pécuniaire que court la France pour avoir prêté douze milliards à la Russie.

LE CŒUR HUMAIN



Letapeur est présenté par un ami au richissime banquier Clippmann



Immédiatement, pour ne pas perdre ses bonnes habitudes, il le tape d'une certaine somme. Clippmann, bon type, ne refuse pas.



Quelque temps après, oh! joie inattendue!... Letapeur gagne le gros lot...



Comme il vient de toucher ses cinq cent mille francs, Letapeur rencontre un ami.
— Je suis un peu embarrassé, dit-il, je ne sais où placer mes fonds ..
— Placez les chez Clippmann, le riche banquier, dit l'ami.



— Jamais de la vie!... répond Letapeur. Je n'aurais pas confiance. Clippmann est un homme trop confiant, une bonne bête. Il fait des avances de fonds et prête de l'argent à n'importe qui.



— Comment le savez vous?
— Il m'en a prêté, mossieu.

A ce propos quelque financier parmi vos lecteurs pourrait-il nous éclairer sur la situation qui serait faite aux porteurs de valeurs russes, en cas de cessation de paiements du gouvernement russe ou encore en cas de révolution.

Quand un Etat fait faillite, ses créanciers n'ont-ils contre lui aucun recours?

Un Etat n'est-il pas, dans une certaine mesure, assimilable à un particulier qui répond de tout son avoir pour une dette régulièrement contractée.

Il serait bon, je crois, dans les circonstances actuelles de renseigner exactement le public pour éviter la panique et pour permettre à chacun de prendre s'il y a lieu les précautions que pourraient lui dicter la conception raisonnée des événements présents.

Comment se fait il aussi que personne n'ait averti le peuple français des dangers qu'on lui a fait courir en l'engageant par voie de réclame à placer tant d'argent en Russie, pays de corruption avéré.

Recevez, etc. MANTAL (Paris).

Questions interpêlemêlistes

J'ouvre un paquet de cigarettes Maryland. J'essaye d'en fumer une. Impossible. Elle est serrée et dure comme un bout de bois. Je suis donc trompé sur la qualité de la marchandise vendue. L'idée me vient de poursuivre l'État en dommages-intérêts. Auparavant toutefois il me serait agréable de savoir si semblable procès a été tenté déjà par d'autres et avec quel résultat? BONIFACE.

Il est stipulé dans l'achat d'un billet de chemin de fer que si l'échéance tombe un dimanche ou autre jour férié, la validité du billet est prorogée jusqu'au jour qui suit le jour férié.

Ceci est clair. Mais cette tolérance s'applique-t-elle au cas suivant:

Je prends un billet le vendredi et ce billet est valable quatre jours, c'est-à-dire jusqu'au lundi soir. Dans ces quatre jours est compris un dimanche. Mon billet devient-il de ce fait valable jusqu'au mardi? EDOUARD.

LES ERREURS DE JUGEMENTS



LE CLIENT. — Comment se fait-il, monsieur Dugraillon, que les lampes électriques dont vous avez garni à profusion la salle, ne répandent qu'une lumière douteuse et vacillante?

DUGRAILLON. — Ah! ne m'en parlez pas! ces ignobles compagnies ne savent que faire pour exploiter les malheureux consommateurs! Ah! elles n'oublient pas, cependant, de présenter leur note, et salée!!



Dugraillon se garde d'ajouter que ses lampes n'ont d'électrique que la forme, et que les arcs y sont remplacés par une simple bougie qu'on s'empresse de souffler, une fois les clients partis. Ceux-ci s'en vont en maudissant la Compagnie.

C'est ainsi que prennent naissance les erreurs judiciaires.



TRAIN DE PLAISIR : UN JOUR A LA MER

— C'est égal, c'était pas la peine de passer sept heures dans un compartiment pour voir ça ; quand, à l'Ambigu qu'est à côté de chez nous, on voit la même chose en faisant la queue à peine cinquante minutes.



MALENTENDU

LE JUGE (*à Dupoivrot*). — C'est votre incorrigible besoin de boire qui vous amène ici.

DUPOIVROT. — Est-ce donc que vraiment on donne à boire ici ?

Un Compromis

Elle était une de ces femmes d'intérieur à l'esprit pratique et avisé. Lui un rêveur, un incompris.

Elle avait tenté à maintes reprises de lui faire perdre l'habitude de fumer.

— Tu as tort de fumer, lui dit-elle un jour. Essaye de t'en abstenir et tu t'en trouveras bien physiquement et intellectuellement.

— Bah ! fit-il, n'est-il pas constaté que tous les grands hommes ont fumé.

— Eh bien ! dit-elle, promets-moi de ne plus fumer jusqu'à ce que tu sois un grand homme.

Les effets de l'écriture

C'est de l'écriture proprement dite que je veux traiter céans, de l'écriture *en soi*, pour employer un terme de philosophie, et non de *l'écriture* littéraire, expression très heureuse mise à la mode par le maître styliste Gustave Flaubert pour opposer le talent des écrivains de race au savoir-faire des coquins de lettres

L'historien anglais, Grote, dit quelque part « qu'une mauvaise écriture est une forme du mépris d'autrui, parce qu'elle montre qu'on attache plus de prix à son propre temps qu'à celui des autres. »

Sans adopter cette pensée à la lettre, il me semble que c'est faire preuve d'une certaine éducation que d'écrire lisiblement.

J'admets volontiers qu'il n'est pas permis au commun des mortels d'atteindre à la perfection des calligraphes ; et je ne crois pas, d'autre part, que nous soyons près de voir disparaître les gribouillages des médecins, non plus que les hiéroglyphes des cuisinières. Tout de même, en dehors des raffinements de la calligraphie qui est une forme, inférieure sans doute mais réelle de l'art, il y a dans l'écriture courante, ou plutôt il doit s'y trouver un certain degré de qualités moyennes, d'ordre, de proportion, de goût, de propreté, au-





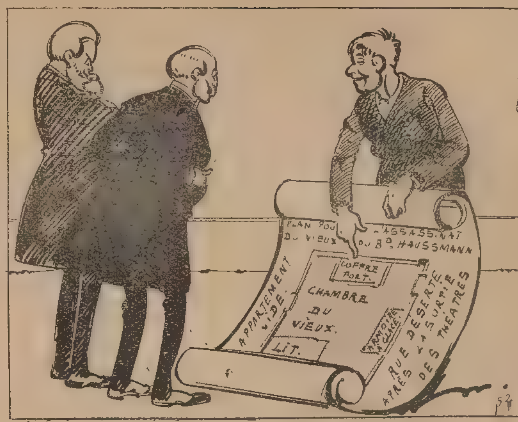
LA BANQUE DE LA HAUTE PÈGRE

Les malfaiteurs de la banlieue de Paris qui, à la barbe de la police exercent leur pénible profession, ont obtenu sous la garantie du Conseil général...

... la création d'une banque destinée à favoriser le développement de leur industrie. La banque prête sur tous objets volés.



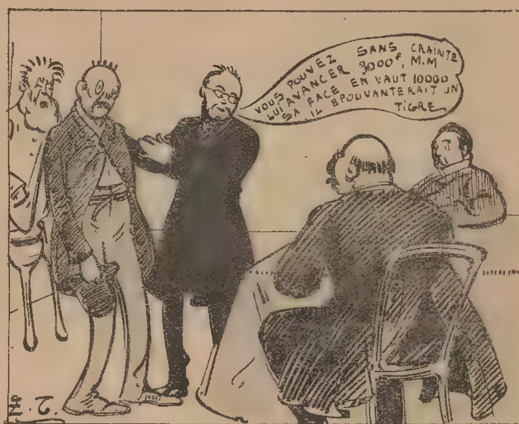
Elle avance des fonds aux inventeurs qui, faute d'argent, ne pourraient terminer quelque trouvaille importante. Grâce à elle, un brave cocher a réalisé le moyen de doubler la vitesse de son taximètre.



La banque avance des espèces aux cambrioleurs qui justifient par des plans les chances de succès d'un coup mûrement préparé.



Un paquebot spécial transporte à Londres, sous la surveillance de deux garçons de la banque, les objets volés dont la nature serait susceptible de faire identifier l'auteur du vol.



Enfin, la Banque prête son appui pécuniaire à ceux qui veulent exercer la mendicité en leur facilitant l'acquisition de caniches, jambes de bois, faux bébés, etc., pourvu que leur extérieur réponde du succès de l'entreprise.

---

dessous duquel il n'est pas honnête de rester, et qui, faute de mieux, sert souvent de mesure pour juger les gens.

Remarquez, s'il vous plaît, qu'en émettant cette proposition je reste bien en deçà des affirmations de nos distingués graphologues, lesquels, entre parenthèse, ont fait de rudes progrès depuis Nicolas Flamel, écrivain-juré de l'Université de Paris et professeur d'occultisme.

Ainsi, je ne soutiendrai pas mordicus que tous les individus affligés d'une écriture « senestrogyre », c'est-à-dire penchée à gauche, soient forcément les malandrins capables des plus sombres crimes; et je n'affirmerai pas davantage que les gens coutumiers de l'écriture « destrogyre », ou penchée à droite, soient tous dignes du prix Montyon. La graphologie n'est pas encore passée, que je sache, au rang des sciences exactes, et deux lignes de l'écriture d'un homme ne suffisent plus pour l'envoyer en prison.

Il y a une vingtaine d'années, le docteur Dally, dans son remarquable traité des *Déformations scolaires*, appelait l'attention des hommes de science, chargés de veiller à l'hygiène publique, sur les nombreux cas de scoliose (déformation de la colonne vertébrale) observés chez des écoliers habitués à une mauvaise tenue du corps pendant les exercices d'écriture.

Vers le même temps, le docteur Javal, l'éminent oculiste, discourant devant ses collègues de l'Académie de médecine sur l'hérédité des troubles visuels, leur démontrait clair comme le jour que la myopie provient le plus souvent de l'emploi de l'écriture penchée.

Le ministre de l'Instruction publique d'alors s'émut de ces révélations.

Or, que fait un ministre qui s'émeut de révélations? Il charge une commission de lui présenter un rapport. Notre grand maître de l'Université ne s'écarta pas de la tradition. Il institua une commission qui nomma elle-même une sous-commission, laquelle se scinda en sections. Les séances furent longues et laborieuses; enfin, le rapport fut remis au ministre qui le passa scrupuleusement à son successeur, lequel le céda religieusement... mais je ne veux pas rééditer la vieille rengaine du *Petit navire*.

Cependant, les hygiénistes des pays voisins s'étant émus à leur tour, il vient de se fonder, chez nous, une ligue qui a pour but d'interdire l'écriture penchée et de préconiser l'écriture droite, non seulement dans les écoles, mais dans les magasins, bureaux, maisons de banque, etc... Au reste, l'écriture droite est notre ancienne écriture nationale. Consultez, à Carnavalet ou aux Archives nationales, un manuscrit du dix-septième ou du dix-huitième siècle, vous n'y rencontrerez pas de lettres inclinées.

Il y a tout lieu de supposer que l'écriture penchée fut introduite en France, au dix-neuvième siècle, par les Anglais, en même temps que les plumes métalliques.

Il faut ajouter, à la louange de nos voisins d'Outre-Manche, qu'ils ont, depuis longtemps, abandonné l'écriture dite « anglaise », imitant en cela les Américains, les Allemands et les Suisses.

Les peuples d'Orient qui écrivent droit, sont rarement myopes. Et, comme la myopie est très rare à la naissance, il faut croire tout de même que c'est l'écriture qui la développe. Ainsi, dans les écoles primaires, on compte 8 0/0 d'enfants myopes; dans les lycées, 20 0/0 et dans les Facultés jusqu'à 60 0/0.

La question est grave, comme on voit, et il n'est que temps d'appliquer le précepte de George Sand : « Une écriture droite sur papier droit, corps droit. »

J. Y.

LES AFFAIRES



— Quand vous m'avez signé la concession de la boîte à ordures de la maison, vous m'aviez garanti un rapport minimum; or, à l'heure actuelle, c'est dérisoire, je ne fais plus mes frais.



— Du reste, jugez vous-même. Je me vois forcé de faire une enquête chez tous vos locataires.



— Enfin, vous êtes rentiers et pas d'enfant; vous ne pouvez pas manger à vous deux ce que vous achetez, d'après vos factures que j'ai retrouvées; alors, où passe le reste?
— Mais, nous avons un chien.
— Eh bien! il faudra vous arranger à faire disparaître votre chien qui me fait une concurrence déloyale.



— Comment, vous, couturière, vous ne me faites parvenir que de ridicules petits morceaux d'étoffe. Où passe la gratte alors? Vous pourriez très bien mettre un peu moins d'ampleur aux jupes de vos clientes. A l'heure actuelle, il ne me revient même pas cinquante centimètres par jupe! C'est dérisoire!



— Mais moi, je ne bois que du lait!
— Comment cela, puisque d'après vos ordonnances, le médecin vous permet de faire deux petits pot-au-feu par semaine, donc je compte voir les os demain.

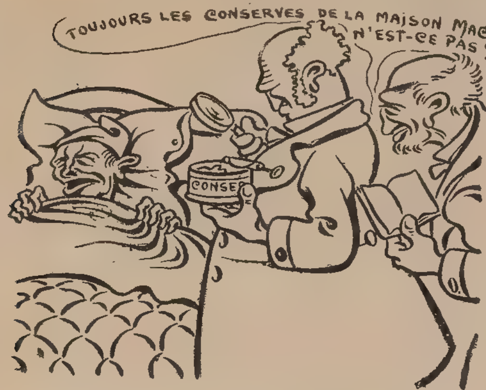


— Mais, monsieur, cela ne me regarde pas, c'est ma femme de ménage qui vend ou emporte tout ce qu'elle trouve.
— Alors, ça c'est le comble; vous ne devez pas cependant ignorer que je suis seul concessionnaire de la boîte et, par conséquent, je puis vous attaquer comme civilement responsable du préjudice que cela m'a causé.

L'IMPOT SUR LE REVENU

L'enquête qui tendra à établir, approximativement, le chiffre de revenu des personnes susceptibles d'être touchées par l'impôt, ne sera ni inquisitoriale, ni vexatoire.

LES JOURNAUX.



Nous voilà rassurés, et d'ailleurs nous aurions eu grand tort de nous alarmer. Car, avec un peu de réflexion, on se rend tout de suite compte que la plupart du temps l'importance du revenu se déclarera tout seul, ce qui permettra aux contrôleurs de n'opérer ni inquisitoirement, ni vexatoirement. Sans aller plus loin, on évalue aisément l'importance d'une maison de conserves par le nombre de ses clients sans même se donner la peine d'interroger ces derniers.



C'est absolument comme si on nous disait qu'un huissier peut dissimuler ses affaires sans laisser de traces.



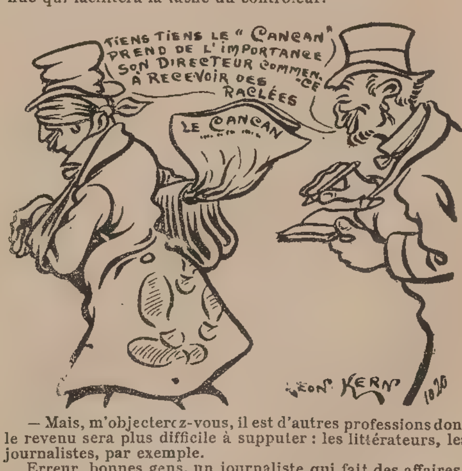
Les appointements d'un employé grandissent en raison inverse de ses heures de présence... La taxe pourra donc s'abattre sur eux d'une façon aussi discrète que simple.



Il serait folie à un médecin de nourrir le tortueux espoir de passer à travers l'impôt, sa clientèle se dénombrant elle-même d'une façon tangible.



Il y a des commerçants qui ont une façon à eux de faire fortune, mais c'est justement cette façon parfaitement connue qui facilitera la tâche du contrôleur.



— Mais, m'objecterez-vous, il est d'autres professions dont le revenu sera plus difficile à supputer : les littérateurs, les journalistes, par exemple.

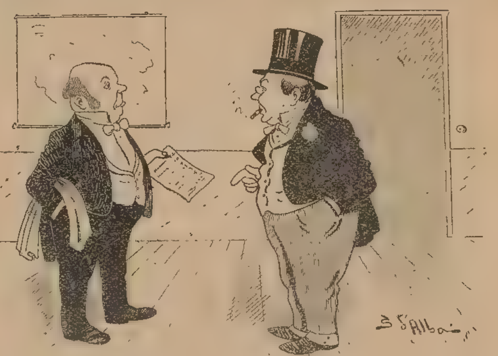
Erreur, bonnes gens, un journaliste qui fait des affaires ! mais cela se voit parfaitement sur son visage et même ailleurs... alors...



M. Roublardot adore la société des dames; aussi a-t-il trouvé un ingénieux moyen pour qu'elles conversent avec lui le plus longtemps possible. Le fond de son chapeau haut de forme étant fait en verre de miroir, sans faire mine de rien il le tient incliné vers le visage de la dame. Il va sans dire que celle-ci n'a pas le temps de s'ennuyer.



— On ne peut pas dire qu'il n'est pas de première qualité; sa bonté saute aux yeux!



— Vous êtes un malin, vous, de me présenter votre note devant les lecteurs du *Pêle-Mêle*! Sans cela vous n'auriez pas été payé si vite.

DE NOS LECTEURS

Hommes, femmes à deux têtes, citoyens à pieds fourchus et autres Monstres véridiques ou faux.

Nous sommes friands d'émotions malsaines. L'étrange et l'anormal exercent naturellement une sorte de fascination sur les masses, comme si elles étaient surtout susceptibles d'apprécier la laideur. La beauté, même la plus éclatante, laisse à l'ordinaire le public indifférent. Il lui faut un trop gros effort pour saisir l'harmonie dans la finalité, seule essence du beau, mais qui ne s'annonce à notre admiration que par des moyens discrets. Par contre, le désordre, un violent contraste, l'absurde où les lois de la nature sont renversées, lui procurent une commotion violente qui participe plus de la sensation que du plaisir intellectuel.

De là le succès de ces exhibitions coutumières aux forains, moutons à deux queues, veaux à trois têtes, etc., etc. L'attrait en est considérablement accru si, d'aventure, ces monstres ont figure humaine. Les intelligences les plus frustes considèrent le phénomène exposé avec une stupeur où se dégage confusément la perplexité de savoir si le monstre pense comme nous, s'il a des désirs ou des aversions, s'il souffre, et l'obsession qu'il a peut-être un secret de l'au delà à nous communiquer, dans le creux de l'oreille, si nous nous approchons bien. Mettez en présence deux animaux de faunes différentes, ces « frères inférieurs » se considéreront avec le même ahurissement résigné.

L'engouement des classes plus élevées pour les bizarreries de la nature offre quelque chose d'approchant, sauf qu'il est à peu près conscient. — Rappelez-vous Roddica et Dodica, promues à la hauteur d'un événement parisien. — En effet, parmi les nombreux cas ressortissant à la tératologie, les *xiphodymes* ou monstres doubles l'emportent de beaucoup en éléments de curiosité: on est surpris que deux êtres puissent passer ainsi accolés du néant à la vie et de la vie à la mort; on se demande s'ils sont deux, réellement, ou s'ils ne font qu'un.

On a voulu voir, dans le goût affiché pour de pareils spectacles, des signes de décadence. Or, ce goût n'est pas nouveau, et l'idée de battre monnaie avec de telles exhibitions n'est pas nouvelle non plus.

Montaigne nous parle avec détails d'un enfant monstrueux que deux hommes et une nourrice, qui se disaient être le père, l'oncle et la tante conduisaient « *pour tirer quelques sous de le montrer à cause de son étrangeté* ». Il était soudé à un autre enfant sans tête par une jointure large de quatre doigts, et « *ses cris semblaient bien avoir quelque chose de particulier* ».

Galien, Empédocle, Aritoste et Pline, Lycosthène aussi, nous relatent de très étranges phénomènes qui attiraient les foules. Et les *Histoires Prodigieuses* de Pierre Boistuau, de Claude Tesserand, apportent, avec Esdras le Prophète, une large contribution à ce Musée des Horreurs anciennes.

Saint Augustin dit que, de son temps, naquit en Orient un enfant à deux têtes qui avait « quatre yeux, deux poitrines et quatre mains, le reste comme un autre homme ». Et Cœlius de Rhodes a écrit dans son livre des *Antiques Leçons*, qu'il avait vu en Italie deux monstres, l'un mâle et l'autre femelle, aux corps bien parfaits et bien proportionnés, « si ce n'est qu'ils avaient une double tête ». Le mâle mourut bientôt et la femme (dont il donne le portrait) vécut vingt-cinq ans, « ce qui est contre le naturel des monstres, lesquels, ordinairement, ne vivent guère, parce qu'ils se déplaisent et sont ainsi chagrinés de se voir l'opprobre de tout le monde. »

La naïveté des conteurs se plaît en ces récits merveilleux. Le vieil Ambroise, très gravement, relate tous les exemples de monstruosités qu'il rencontra et énumère les treize causes auxquelles il attribue leur naissance: *la première est la Gloire de Dieu, dit-il, la seconde, sa colère... la treizième, les Démons ou Diables* — ce qui prouve que des causes différentes peuvent produire les mêmes effets... Et il nous cite une femme à deux têtes, un poulain ayant tête d'homme, deux sœurs jumelles qui s'*entre-tenaient* par le front et *deux filles jointes ensemble, naguères nées en la ville du Pont-de-Sée, près Angers.*

Pareilles curiosités modernes abondent. Les sœurs Ritta-Christina, bien connues des savants, ont pu être étudiées à loisir; et les frères Tocci, qui vivent encore en Italie, après avoir amassé une petite fortune, se reposent dans les plaisirs du jardinage de leur vie errante de monstres.

J'ai, pour ma part, voici quelques années, rencontré dans une petite localité du Midi de la France, un impresario qui exhibait dans les foires une femme à deux têtes. Au fond d'une salle obscure, elle s'exposait sur une scène ornée de tentures noires. Elle paraissait avoir seize ans. En l'examinant avec une attention soutenue, il était loisible d'apercevoir que ses deux têtes n'étaient pas sur le même plan. Celle de droite semblait un peu en arrière et l'on y surprenait quelques reflets. Elle répondait à mes questions d'une voix lointaine et sépulcrale. Il s'agissait, là, évidemment, de deux personnes, l'une, vue en



— Satané coucou! il me rappelle à tout moment par son éternel chant, les heures qui passent en blanchissant mes cheveux.

— Tu vas te taire, vilain oiseau; et pour ça, je n'ai qu'à placer ce flacon d'encre devant la porte, et tu ne pourras pas sortir du tout...

Mais voilà que malgré les heures qui passent, et malgré le chant du coucou, ses cheveux deviennent plus noirs que l'ébène.

entier sur la scène, l'autre, invisible mais dont la tête, grâce à un effet de glaces, était projetée en avant, au niveau du cou de sa comparse.

J'étais seul. Par l'entrée en matière d'une cigarette adroitement offerte, l'impresario ne fit pas de difficulté à me dévoiler le système. Je m'étonnai qu'on pût se laisser prendre à un aussi pauvre truc. Le manager sourit:

— Le public a beaucoup de goût pour être trompé; vous lui feriez une grosse peine en le désillusionnant. Il s'agit moins, en effet, de lui révéler un phénomène unique que de répondre à la fantasmagorie naturelle de son imagination primitive. Je pourrais lui faire voir un véritable dérodyme, il serait moins remarquable que ma femme à deux têtes: ce qu'elle a de merveilleux, en effet, c'est qu'elle est truquée. Quant aux gens perspicaces, ils admirent davantage l'ingéniosité de la duperie qu'une curiosité naturelle; et ils s'en vont, satisfaits d'avoir éventé la mèche.

Cet homme était un psychologue. Je considérai l'honnête impresario avec estime. Il me fit visiter sa roulotte, pour me bien prouver qu'il y avait point chez lui de femme à deux têtes, et, par surcroît de gentillesse, me convia à dîner avec lui.

— Votre spectacle est immoral, lui dis-je, car il s'adresse aux plus stupides instincts.

Il haussa les épaules sans répondre.

A cet instant, les demoiselles de tout à l'heure, me tendaient aimablement une tasse de café et la pince à sucre.

— Tenez, fit-il, regardez Mlle Alice. J'ose affirmer sans alarmer sa vanité qu'elle est adorablement belle de lignes et de proportions. Par l'harmonie et l'équilibre de ses formes, elle perpétue la beauté grecque. Elle n'a rien à envier à l'Aphrodite ancienne, rien à la Vénus de Médicis. En vain, la nature pourra s'essayer des milliers de fois avant de reproduire une telle perfection. J'affirme en conséquence qu'elle est un phénomène beaucoup plus rare qu'un enfant monstrueux, xiphodyme ou dérodyme. Les Athéniens lui eussent tressé des couronnes et élevé des temples: ici, elle ne ferait pas vingt centimes d'entrée... Sans compter que ce spectacle serait considéré comme un outrage aux bienséances.

André SAVIGNON.

Pêle-Mêle Connaissances

— L'enceinte fortifiée de Paris qui subsiste encore actuellement, fut votée en 1840. Elle coûta 500 millions et mesure 33 930 mètres.

— Les horticulteurs anglais emploient depuis peu pour la conservation des fruits, un procédé qui donne d'excellents résultats : ils trempent les fruits dans de l'eau froide contenant 3 0/0 d'une dissolution de formol, et après dix minutes d'immersion, les disposent sur des claies. L'emploi d'un tel procédé est interdit en France, en ce qui concerne les fruits livrés au commerce, mais les particuliers peuvent en user pour leur consommation personnelle.

— Pendant longtemps, Madame fut une sorte de titre d'honneur. On ne le donnait qu'aux femmes nobles et mariées, tandis qu'on n'accordait aux bourgeoises, même si elles étaient en puissance d'époux, qu'un méprisant « Mademoiselle ».

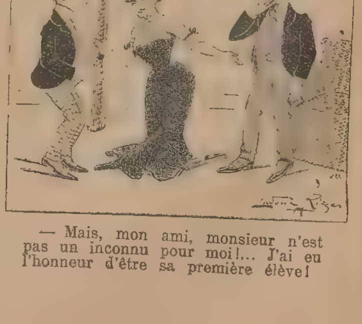
A. S.



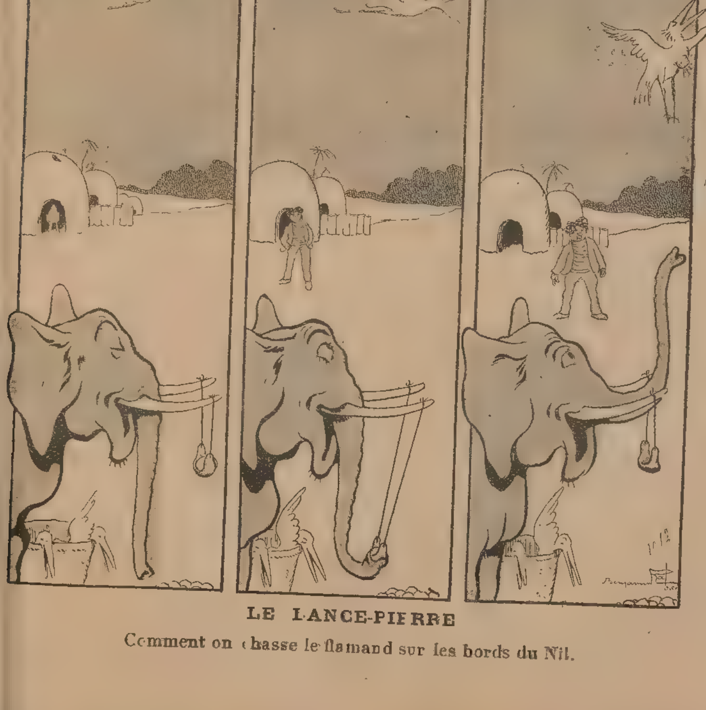
LA GAFFE

— Mon cher, tous les élèves que j'ai eus avaient une véritable amitié pour moi. Je me souviens que ma première élève de chant m'a confié que son fiancé était laid, bête et ridicule, mais qu'elle ne l'épousait que pour sa galette.

— Tordant!... Tiens, j'entends ma femme qui rentre, je vais te la présenter.



— Mais, mon ami, monsieur n'est pas un inconnu pour moi!... J'ai eu l'honneur d'être sa première élève!



LE LANCE-PIERRE

Comment on chasse le flamand sur les bords du Nil.

Texte par Georges DESROCHES.

SOUS LES MANGUIERS, Roman (*Suite*)

Illustrations par LUBIN de BEAUVAIS



« Et Dornoy? — Toujours pas de nouvelles! — Et la petite Ramova? — Manque toujours à l'appel! » Ainsi causaient quelques jours apres ces incidents tragiques, MM. les attachés militaires et civils, au Cabinet de M. le Résident général.



« C'est réellement inexplicable! car pourquoi se cacher?.. Alors qu'il leur était si facile... Nous savons bien tous, n'est-ce pas, qu'à Tananarive... » Avec ensemble : « Parbleu! »



Pendant qu'au cabinet du Résident général, on se laissait aller à ces légers pensers s'occupant de colonisation à un point de vue interessant, certes, mais bien spécial, l'esprit de révolte s'emparait de toutes les classes de la société malgache. En plein Tananarive, la nuit, se tenaient des conciliabules!..



Chez la Reine, dans les réceptions auxquelles les officiers du corps d'occupation n'étaient pas invités, les hauts fonctionnaires malgaches, vingtièmes, trentièmes quarantièmes honneurs! et au delà s'efforçaient. par leur attitude et l'extravagance énorme de leurs costumes, d'en imposer aux agents civils de la Résidence, dont les mornes habits noirs semblaient plus mornes encore au milieu des chamarrures!



Dans le cabinet du premier ministre hova, on dit même que fut mis en avant le projet de massacre des douze cents Français, troupes et colons qui se trouvaient alors à Tananarive. L'oncle de Ramova, dans sa droiture de « Zafimbazaha » (issu des blancs) refuse de s'y associer.



Dans toute la province d'Imerne jusqu'aux environs de Tananarive, des bandes de pillards dévalisent les convois d'honnêtes Bourgzanes employés au transport des marchandises.



La Reine est avisée que, chaque soir, des signaux sont faits du Palais et qu'elle se trouve ainsi compromise. Il est vrai que les demoiselles d'honneur paraissent très au courant du sens exact de ces appels lumineux...



Et pendant qu'à Tananarive et dans les forêts de Madagascar se déroulaient ces incidents, à Paris, le colonel Dornoy, sans nouvelles, méditait avec une philosophie un peu amère sur la négligence des neveux... lorsqu'il reçut un petit bleu. Que contenait la dépêche?



Mme Ranach, Mme Ravo, Mme Razanambelle, dans les causettes intimes que l'on nomme, à Tananarive, des « entretiens sous le toit », s'occupaient fort de l'aventure de Dornoy et de Raïnova.

On en parlait à la Cour, dans les sauteries intimes de l'après-midi, en dansant aux sons d'un piano mécanique; la grosse princesse Ramazamone en fatiguait les oreilles de ses valseurs !

Dans le petit cercle intime de la Reine, c'était l'objet de toutes les conversations, familièrement scandées par les conséquences de l'usage immodéré de la chique, passion commune à la souveraine et à la plus humble de ses suivantes.



Dans la rue d'Andzouma, on en parlait en regardant les boutiques des marchands indiens qui monopolisent le commerce de la toilette. Ne lui conseille-t-il pas implicitement d'imiter Raïnova, le marchand qui montre à cette jeune fille une paire de bottines, suprême ambition des bourgeoises malgaches.

Dans leurs promenades de l'après-midi, à la prairie de Mahamasina, les Ramatoa (les dames), les personnes de la haute société en parlaient incessamment.



Dans les articles de *Lamody vaovao* (La Mode nouvelle), il y était fait de transparentes et affriolantes allusions !

Jusque dans le peuple, sur le grand marché, Raïnova et Dornoy étaient les héros du jour. On discute. Les mots « adala » (imbécile) et « foca » (fou), témoignent de l'ardeur des discussions.

« Sous les toits », à la cour, autour des crachoirs, rue d'Andzouma, etc., qu'aurait-on dit si l'on avait su ce qui s'était passé Sous les manguiers ?

(La suite au prochain numéro)

PETITE CORRESPONDANCE

M. Arlois. — Notre collaborateur Fred Isly a explique que la crise traversée par le théâtre est due à deux causes : Danger d'incendie et excessive cherté des places. Pour y remedier, il faut que les vieilles salles de spectacle disparaissent et fassent place à de nouveaux établissements plus spacieux et mieux aménagés au point de vue des dégagements.

Mme Aurèle. — C'est d'Amérique que nous est venue la mode de parsemer les nappes de fleurs dans un dîner. Mode gracieuse et qui favorise l'industrie de l'horticulture.

X. Y. — Vous trouverez ces renseignements à la mairie.

M. Ch. Nortin. — Le phosphure de calcium jeté dans l'eau fait apparaître à la surface des flammes par saccades. Cela constitue un joli spectacle la nuit. L'expérience est sans danger, mais il est bon de ne la faire qu'en plein air, à cause de l'odeur plus que désagréable qui s'en dégage.

L. A., à Nantes. — Ce sont surtout les routes qui produisent la poussière. La civilisation en est donc l'auteur principal. La poussiere est un dangereux ennemi de l'homme. La science ne s'en préoccupe pas assez, quoiqu'on ait tenté déjà certaines expériences de goudronnage des routes.

M. Albert C. — Le bridge peut se jouer à trois mais il n'est vraiment interessant qu'à quatre joueurs. Celui qui connaît le whist n'eprouve aucune difficulté à apprendre le bridge qui en est un dérivé.

O. V. — Nous ne doutons pas de la qualité de ce produit, mais sauf dans la partie reservée aux Annonces, nous ne donnons aucun renseignement commercial.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MEDITERRANÉE

De Paris aux Gorges du Tarn.

Aux touristes Parisiens qui veulent visiter les Gorges du Tarn, nous croyons devoir signaler comme la voie la plus rapide, le train partant de la gare de P.-L.-M. à 8 h. 10 du soir.

Cet express, passant par Nevers, Clermont, Arvant, Saint-Flour, franchit, près de cette derniere ville, la vallée de la Truyère, sur le fameux viaduc de Garabit; il permet, en dînant à Paris à l'heure habituelle, d'arriver à Mende, la curieuse capitale du pays des Causses, à 10 h. 49 du matin.

Les touristes pressés d'arriver à Sainte-Enimie, point d'embarquement sur le Tarn, peuvent aussi quitter l'express à 9 h. 55 matin, à Barnassac-la-Canourgue où le chef de gare leur procurera les voitures dont ils pourront avoir besoin. Le trajet de Barnassac à Sainte-Enimie est de 28 kilometres à travers une région des plus pittoresques.

12e ANNÉE N° 36. 10 Centimes 9 SEPTEMBRE 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

TOUT COMME AU THÉATRE, par HAYE.



Pour faire patienter les maris de leurs clientes, les sœurs Lucie, modistes, ont fait installer le théâtrophone dans leurs salons... l'illusion est complète.

Villégiature

Stéphane Marjolin occupait l'emploi sédentaire et antiscorbutique de rédacteur principal au ministère des Affaires étrangères.

Parisien de Paris, il détestait la campagne, poussant même cette haine irraisonnée jusqu'à ne jamais franchir la zone des fortifications. Souventes fois, des camarades du ministère l'avaient invité à venir passer le dimanche avec eux, dans leur villa des bords de la Marne ou de la Seine.

— Vous êtes bien gentils, mes enfants, répondait Stéphane, mais je ne marche pas, j'ai les pieds en point de Bruges.

Messieurs les ronds-de-cuir n'insistaient pas, sachant leur collègue plus buté que la butte Montmartre. Mais, entre eux, ils se gaussaient de cet original de Marjolin qui préférait au parfum du foin coupé l'odeur de la naphtaline dégagée de tous les soupiraux de sa rue Barbette, au Marais.

Or, il arriva, un été, des chaleurs si sénégaliennes que le séjour de Paris devint absolument intolérable. Tous les matins, c'était un exode de citadins vers des banlieues verdoyantes. D'aucuns s'embarquaient pour Asnières, d'autres pour le Raincy; on en citait même qui avaient poussé jusqu'à la Varenne, cette petite Suisse pour gens pressés.

Seul, Stéphane Marjolin demeurait indéracinable. Cependant, il souffrait, lui aussi, des baisers calcinants de Phébus, et il avait beau, le jour, s'éventer avec un « vent du Nord » à dix centimes et dormir, la nuit, les fenêtres grandes ouvertes, il n'en « cuisait pas moins dans son jus », comme disait Marivaux.

La veille du Quatorze Juillet, quand « le jour de gloire fut arrivé », il reçut d'un sien cousin, fonctionnaire retraité, la missive suivante : « Quitte donc ton trou de taupe et viens passer tes vacances avec nous, à Trou-sur-l'Aiguille. Tu resteras le temps que tu voudras et je te garantis que tu ne t'embêteras pas. Que l'ennui d'un déplacement ne t'inquiète pas, tu trouveras, à Trou-sur-l'Aiguille, tout le confort parisien. »

Stéphane Marjolin réfléchit une bonne heure avant de prendre une décision. A toute autre époque de l'année, il eût carrément refusé, dans la crainte de paraître ridicule aux yeux de ses collègues qui n'auraient pas manqué de blaguer son goût subit du paysage. Mais il songea qu'il était en vacances et que, par conséquent, nul ne s'apercevrait de son infidélité à la capitale. Il accepta donc.

Le lendemain, à 9 h. 17 du matin, un train omnibus l'emportait, à une vitesse de voiture



... il s'était inséré entre deux énormes messieurs...

à bras emballée, vers la jolie station de Trou-sur-l'Aiguille.

Non sans difficulté, il s'était inséré dans un compartiment, entre deux énormes messieurs qui paraissaient s'être donné le mot pour le réduire en sandwich.

Pour comble de malchance, son vis-à-vis, une nourrice, éprouvant le besoin très naturel de se moucher et ne trouvant pas son mouchoir, se leva, après avoir déposé son nourrisson sur les genoux du « Monsieur ». Le petit mâtin en profita pour déposer sur le pantalon du rond-de-cuir... l'expression très humide de sa reconnaissance.

Ah ! il était frais, le pauvre Stéphane, en arrivant à Trou-sur-l'Aiguille ! Son veston semblait sortir de chez le fripier, et sur son « inexpressible » à damiers apparaissait une carte géographique, quelque chose comme le contour de l'Espagne.



Ah ! il était frais, le pauvre Stéphane, en arrivant à Trou-sur-L'Aiguille !

Le cousin lui avait écrit : « Ma propriété se trouve à deux pas de la gare : première rue à droite, puis la grande rue, puis le chemin vicinal. »

Une heure après sa descente de wagon, Marjolin marchait encore. Certes, les camarades du ministère ne l'eussent pas reconnu, lui qui se flattait d'avoir les pieds en « point de Bruges. »

La sueur lui dégoulinait du front comme d'une fontaine Wallace; la faim lui labourait l'estomac, et la soif desséchait la gorge. Enfin, vers une heure de l'après midi, il se vit assis à table, entre son cousin et sa cousine. Repas frugal, composé principalement de laitage et de légumes. Comme vin, une âcre piquette, et quant au pain, livré tous les deux jours seulement par le boulanger du village le plus proche, il eût pu rivaliser avec du biscuit de mer.

Après déjeuner, le cousin alluma sa pipe. Stéphane, qui ne grillait que des cigarettes, s'aperçut que dans la précipitation du voyage, il avait oublié de s'en munir.

Il s'informa auprès de l'hôte :

— Où achète-t-on les cigarettes, ici ?

— Dame ! au bureau de tabac.

— Et ce bureau de tabac, il est loin?

— Il est à l'autre bout du pays. Il faut traverser le pont et grimper le raidillon qui mène à la place de l'Eglise. Il y a bien trois bons kilomètres.

— Et tu y vas tous les jours ?

— Oh ! non, le dimanche seulement. C'est aujourd'hui jeudi, dans trois jours je t'accompagnerai.

Stéphane Marjolin n'attendit pas trois jours. Il lui fallait des cigarettes tout de suite. Après tout, trois kilomètres ce n'est pas la mer à boire. Mais trois kilomètres de paysan ne valent bien six pour un citadin. Stéphane s'en aperçut au retour, car il rentra harassé et furieux en même temps, n'ayant découvert, au fameux bureau de tabac, que du « caporal » très ordinaire.

Le dîner fut encore plus frugal que le déjeuner, et c'est l'estomac presque vide que Stéphane se coucha. Les jambes lui rentraient dans le corps, et il espérait bien trouver un sommeil prompt et réparateur. Ah ! bien oui ! Il avait compté sans les moustiques. Ces satanées bestioles le harcelèrent jusqu'à le faire crier de rage. Cependant le sommeil finit par triompher. Stéphane s'endormit donc. Pas longtemps, car aux primes lueurs du jour, une demi-douzaine de coqs lui cassèrent la tête avec leurs cocoricos enragés.

Il se tourna et se retourna dans son lit : impossible de refermer la paupière.

De guerre lasse, il resta les yeux ouverts, attendant impatiemment le retour du soleil.

Levé enfin et sommairement débarbouillé — ah ! le confort de la campagne ! — il descendit à la salle à manger. La glace lui montra un visage de papier mâché noirci de pilosités naissantes.

Il pensa aussitôt :

— Il faut que j'aille me faire gratter.

Il sortit sans bruit, de peur d'éveiller son cousin et sa cousine. Il avait vu, la veille, à l'entrée du village, un plat à barbe brinqueballant au vent. Or, le raseur de l'endroit était une raseuse. Stéphane Marjolin le constata plutôt avec plaisir, sachant de longue date que les femmes ont la main plus légère que les hommes.

Mais qu'on juge de sa surprise quand il vit la paysanne cracher dans la savonnette et lui barbouiller ensuite la figure de cette salive mousseuse. Il ne put réprimer une grimace de dégoût. Cependant, il n'osa pas protester.

La barbière le quitta un instant, fouilla dans des tiroirs d'une propreté plus que douteuse, sans doute à l'effet d'y découvrir l'unique rasoir de l'établissement. Ses recherches étant restées vaines, elle appela son mari :

— Hé, Zéphirin, qu'est-ce que t'as fait du gratte-museau ?

Le nommé Zéphirin apparut au fond de l'arrière-boutique, tenant de la senestre une pomme de terre et de la dextre le fameux rasoir notablement ébréché, avec lequel il essayait d'éplucher la parmentière.

Sa femme, les poings sur la hanche, l'invectiva :

— Espèce de malpropre ! te v'là encore qu'épluches des pommes de terre avec un rasoir qu'a passé sur toutes sortes de sales bobines.

Et, se tournant vers Marjolin, l'instrument de supplice déjà braqué sur son nez :



— Espèce de malpropre ! te voila encore qui épluches des pommes de terre avec un rasoir qu'a passé sur toutes sortes de sales bobines.

— C'est pas pour vous que je dis ça, mon beau monsieur.

Mais le malheureux rond-de-cuir en avait assez vu et encore plus entendu.

Il se sauva comme s'il avait le diable à ses

›usses. Une heure après, il reprenait le ›in de Paris.
Et, depuis ce jour-là, chaque fois qu'on lui ›nte les attraits de la campagne, il a une at- ›que de nerfs.

Jacques YVEL.

Pêle-Mêle Causette

La catastrophe du « Sirio » m'a triste- ›ent rappelé une petite campagne que ›i menée ici il y a quelques années.

Les quelques voyages au long cours ›e j'ai faits m'ont éclairé sur l'état ›âme des gens de mer à l'égard du dan- ›r. Ils éprouvent pour lui un mépris qui ›urrait passer pour héroïque, s'il ne ›océdait pas du fatalisme.

Le marin estime que la mer est une ›issance surhumaine et qu'on ne ré- ›ste pas à ses arrêts. Il lui paraît puéril ›e chercher à se soustraire à la desti- ›ée qu'elle lui a assignée.

Aussi ne voit-il dans les précautions ›i sont prises que l'exécution d'un rè- ›ement imposé. Les bouées, les bateaux ›e sauvetage, les ceintures, tout cela n'est ›ue de l'appareillage obligatoire et clas- ›que. Mais ces bibelots ne représentent ›as pour lui le moyen d'échapper à une ›tastrophe. On ne lutte pas contre la ›rande Bleue. Quand elle a décidé de ›ous prendre, elle vous prend.

Cette mentalité est cause de l'anti- ›èse étrange qui existe entre les pro- ›ès de la navigation et la stagnation ›es moyens de sauvetage.

L'on pourrait croire que le dévelop- ›ment rapide du transport par eau a ›pour corollaire le développement des ›océdés de sauvetage. Il n'en est rien. ›a mécanique a rénové et complètement ›ansformé les navires, elle n'a pas dimi- ›ué les risques en cas de naufrage.

Il y a moins de sinistres en mer qu'il ›e s'en produisait autrefois. Mais leurs ›onséquences restent invariablement les ›êmes.

La raison en est entièrement dans le ›édain des marins pour la question du ›auvetage et ceux qui veulent y voir une ›aillite de la science se trompent. La ›cience a résolu des problèmes plus ar- ›us. Si elle reste inactive en matière de ›auvetage, c'est qu'on n'a pas recours ›elle.

Bien des inventeurs se sont appliqués ›ces questions autrefois. Ils ont tou- ›urs été découragés par les profession- ›els de la navigation.

Aussi le bilan d'un naufrage comme ›lui du « Sirio » se chiffre-t-il par des ›ntaines de morts.

Avec des moyens de sauvetage per- ›ectionnés, tous ces êtres humains au- ›ient pu être sauvés.

Mais pas plus que les catastrophes pré- ›édentes, celle du « Sirio » ne sera une ›çon. On ne raisonne pas avec le parti ›is.

Il ne faut donc pas compter sur les ›arins pour perfectionner les moyens ›e sauvetage. C'est aux terriens qu'in- ›ombe cette tâche.

Le marin, lui, est en cela semblable à ›us ceux qui exercent une profession dangereuse. Le mineur se fût passé de la lampe Davy si on ne la lui avait pas imposée. Le mécanicien a accepté le frein Westinghouse parce qu'on ne l'a pas consulté sur son opportunité. Le couvreur refuse de se laisser attacher quand il circule sur les toits en pente, au bord de la mort.

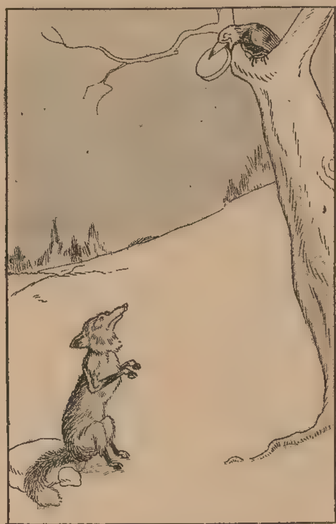
Il appartient aux pouvoirs publics d'obliger tous ces travailleurs à préserver leur vie. Et cela surtout quand l'existence du praticien est liée à celle de tant d'autres individus, comme c'est le cas pour la marine.

Il faudrait par de fortes récompenses, encourager les inventeurs à appliquer leur initiative aux moyens de sauvetage. circonspection, introduire graduellement Et sans se départir de prudence et de des réformes dans cette branche de la mécanique.

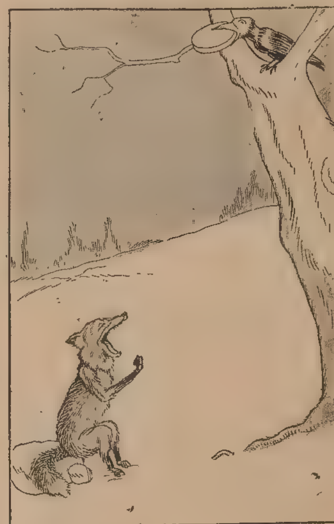
Le malheur est que les plus graves accidents s'oublient vite. Dans le rapide défilé des événements, l'attention est détournée d'un objet sans avoir le temps de l'approfondir. Et les meilleures intentions s'endorment bientôt dans l'oubli.

Dans quelques mois l'on ne parlera

A PROPOS D'UN DESSIN DU « PÊLE-MÊLE » DESTINÉ A DÉMONTRER QUE LE BAILLEMENT EST CONTAGIEUX



LE RENARD (*qui vient d'essayer encore une fois le truc classique de la Fable*). — Zut! il connaît son La Fon-



taine, mais il n'est peut-être pas au courant...



... des trucs...



... du *Pêle-Mêle!*



Sulpice a la sentiment du devoir très développé. Aussi, en omnibus, ne s'asseoit-il qu'au fond. S'il prenait place près de la sortie, il ne pourrait s'empêcher de céder sa place à quelque femme portant un enfant. Il a si bon cœur.



UN GRAND CŒUR

Sulpice ne traverse jamais les ponts. Si pendant son passage quelque désespéré se précipitait dans le fleuve, son devoir le contraindrait à lui porter secours. Et Sulpice n'aime pas les bains.



S'il n'est pas marié, c'est que sa bonté l'eût poussé à se saigner aux quatre veines pour nourrir et élever sa nombreuse progéniture, car son patriotisme l'eût obligé à avoir beaucoup d'enfants.



Jamais Sulpice ne passe dans les quartiers pauvres. La vue des misères humaines lui fait mal au cœur, et dans sa tendresse pour les déshérités il ne pourrait passer à côté des pauvres sans les soulager, ce qui serait fort coûteux. Car Sulpice est un grand cœur.

pas plus du « Sirio » que s'il n'avait jamais sombré et pour redonner de l'actualité à la question du sauvetage il faudra une nouvelle catastrophe.

Voilà pourquoi le progrès est si boiteux.

FRED ISLY.

Courrier Pêle-Mêle

Outrance.

Monsieur le Directeur,

Ceux qui s'occupent des questions philologiques ont dû constater la tendance naturelle de tous les peuples à l'outrance.

Il est amusant, en effet, d'observer l'exagération qu'on apporte dans le langage parlé aussi bien que dans les écrits. Les auteurs les plus talentueux n'échappent pas à cette règle générale.

Combien de fois voit-on dans les romans une personne *paralysée* d'étonnement, une autre devenir *verte* de colère.

C'est *au-dessus de tout*, dit-on de quelque chose qu'on n'apprécie pas.

Cela n'existe pas, affirme-t-on d'une chose qui existe bel et bien, mais qui passe inaperçue.

Quoiqu'on ne meure jamais qu'une fois, on est souvent *mort de fatigue*.

Et plus d'un *bout d'impatience* qui ne se risquerait pas à mettre le doigt dans de l'eau à 70 degrés.

Vous êtes fou est une petite locution amicale qu'on applique journellement sans que cela cause la moindre protestation.

Une dame a la *légèreté d'un oiseau*, mais il faut qu'elle fasse arrêter l'omnibus pour gravir une petite marche.

Les gastronomes estiment que c'est un *crime* de mal assaisonner un ragoût, mais si cela leur arrivait à eux-mêmes, ils trouveraient dur que ce crime les menât en prison.

Un mauvais musicien vous *écorche les oreilles*, un autre vous *casse la tête*. Et malgré cela vous sortez sain et sauf du concert où ils se sont fait entendre.

On se *tord de rire* en lisant le *Pêle-Mêle*. Dans quel état doivent être les malheureux qui, comme moi, le lisent depuis sa fondation.

On pourrait continuer longtemps à citer des exemples qui fassent ressortir la manie de porter, en parlant, les choses à l'extrême.

Cette habitude se comprend à la rigueur dans le langage populaire, mais les bons écrivains devraient s'y soustraire.

L'emploi du terme exact et judicieusement pondéré constitue à mon sens une preuve de talent de la part d'un écrivain.

Recevez, etc. A. DAUTIN (Bordeaux).

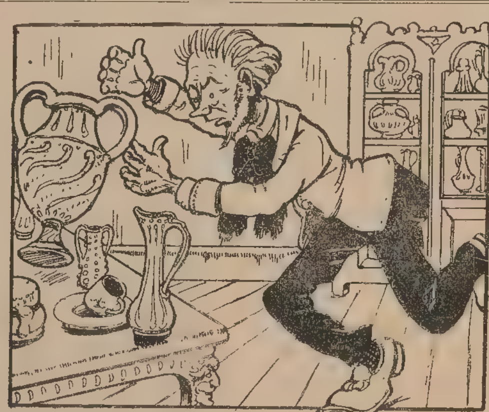
Compagnies d'assurances.

Monsieur le Directeur,

Votre collaborateur Fred Isly s'est élevé avec courage et raison contre l'enrichissement anormal des Compagnies d'assurances sur la vie.

Il a cité notamment le cas typique de la Compagnie générale, dont les actions émises





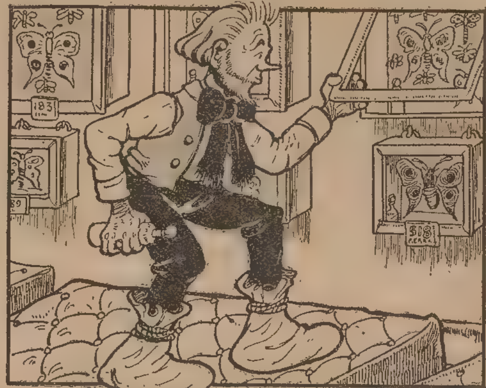
UN HÉRITAGE

— J'ai le plaisir de vous apprendre que vous êtes seul héritier de votre oncle d'Amérique, Jone Deuff. Mais d'après le testament, il faut que vous preniez bien soin personnellement de ses richissimes collections.

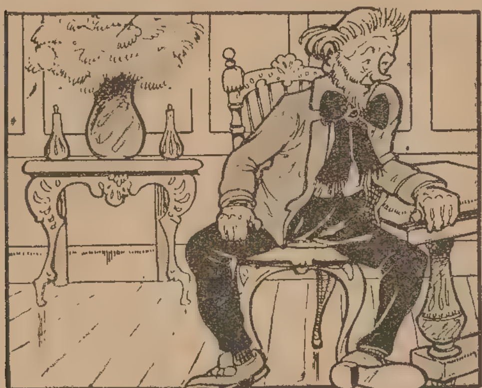
— Depuis que je suis en possession de toutes ces richesses, quand je vois un vase qui manque de chavirer, j'ai de telles frayeurs que j'en ai attrapé la danse de Saint-Guy.



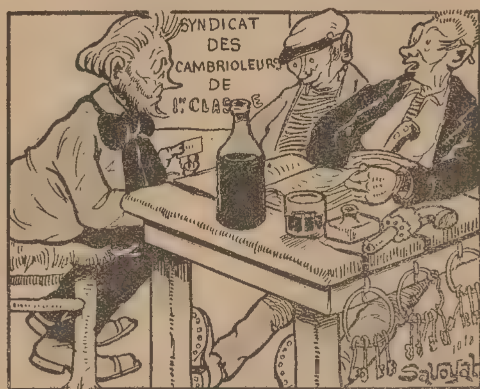
Que de sueurs froides quand je songe que chaque semaine il faut nettoyer la panoplie des armes de sauvages avec les terribles flèches empoisonnées.



Cela devient un supplice épouvantable pour la collection de papillons, quand je pense que la plus petite trépidation réduirait les plus beaux échantillons en poussière.



J'en ai assez de toutes ces collections, mais comment faire? Ma conscience m'interdit de les vendre, il ne me reste plus qu'une chose à faire pour mettre fin à mes tortures.



— Messieurs les cambrioleurs, je viens vous supplier d'avoir pitié de moi et de m'inscrire en tête de liste. Voici mon nom, mon adresse, je laisserai les portes ouvertes et je vous garantis que personne ne vous dérangera pendant l'opération.

à sept mille valent aujourd'hui plus de trois cent mille francs. C'est la transformation graduelle de la fortune publique en bien de mainmorte.

La bienveillance inexplicable dont jouissent ces sortes de compagnies de la part des pouvoirs publics est un signe caractéristique de la puissance ploutocratique.

Ne serait-il pas intéressant de connaître et de mettre en parallèle les sommes que gagnent les Compagnies d'assurances et les impôts qu'elles payent.

Un de vos lecteurs pourrait-il nous renseigner à ce sujet.

Recevez, etc. E. FARDOUX (Paris).

Questions interpêlemêlistes

L'influence de la locomotion automobile se fait-elle sentir déjà dans le commerce des chevaux?

Edgar G...

Chez tous les animaux le mâle est-il plus fort physiquement que la femelle?

DALBRAY.

L'on a parlé il y a quelque temps de communications automatiques. Cette invention qui serait une véritable délivrance pour les abonnés du téléphone, existe-t-elle réellement et fonctionne-t-elle quelque part? THÉVENOT.

J'envoie un mandat-poste par lettre ordinaire. Si ce mandat se trouve détourné et encaissé par une personne indélicate, suis-je entièrement couvert.

En thèse générale est-il utile de recommander une lettre contenant un mandat?

ANDRIEU.



Lacuite ayant vu Little Tich au concert...

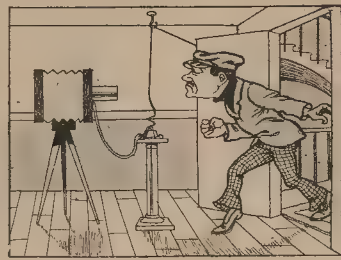


... a su en tirer profit: s'étant construit d'énormes semelles, il peut boire sans bec de gaz!

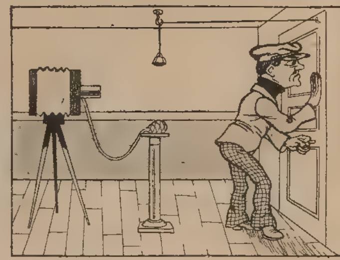
ON NE SAURAIT PENSER A TOUT



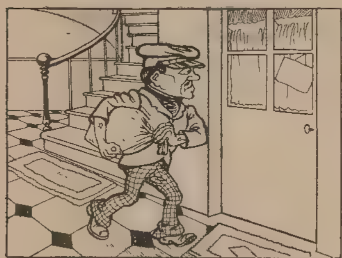
M. Pratique est un homme de précaution.



Il a préparé un appareil pour saisir la photographie du cambrioleur...



... qui se hasarderait chez lui pendant son absence.



Il aurait beau filer, grâce à la photo on le repincerait toujours.



Stupéfaction de M. Pratique en rentrant chez lui.



Et ahurissement de Jalot en voyant son portrait. M. Pratique n'avait négligé de prévoir qu'un point, c'est que le cambrioleur pourrait emporter l'apreil.

Musées de grands hommes

Le Conseil municipal de Paris vient d'opposer son veto à l'érection de nouvelles statues sur les promenades et dans les parcs et squares de la cité!

Aussi bien, le bronze et le marbre menaçaient de remplacer sous peu tous nos arbres et toutes nos pelouses fleuries. Les sculpteurs y avaient bénéfice, mais la nature y perdait. Donc, nous avons trop de statues; par contre, nous possédons fort peu de maisons natales ou d'habitations de grands hommes érigées en musées.

L'Allemagne a le musée Gœthe, à Francfort, avec ses appartements reconstitués dans leur état primitif. On y trouve, entre autres souvenirs du plus grand poète allemand: sa thèse de licence, la casquette qu'il porta pendant les dernières années de sa vie, une édition originale de *Hermann et Dorothée*, le manuscrit autographe de *Wilhelm Meister*, le portrait de Gœthe à soixante-dix ans, de nombreux autographes et souvenirs de famille.

L'Autriche s'honore d'avoir reconstitué la maison de Mozart, à Salzbourg, au nº 9 de la Getreidegasse. On y voit la chambre natale du compositeur de *Don Juan* meublée du piano primitif sur lequel l'illustre Volfgang composa la *Flûte enchantée* et le *Requiem*.

Dans une autre pièce de l'appartement se rencontrent différentes affiches théâtrales, notamment celle de la *Flûte enchantée*, qui porte la date de la première représentation de cet ouvrage, au théâtre Wieden, à Vienne, le 30 septembre 1791. Dans une vitrine, on remarque la bague en or, enrichie de douze diamants, don de la reine Marie-Thérèse à Mozart, âgé de sept ans; un peu plus loin, c'est le premier violon du musicien, fabriqué à Salzbourg en 1746; un portefeuille en soie brodée, des lettres autographes de Mozart et plusieurs morceaux d'orchestre également écrits de sa main.

Nos voisins les Anglais honorent Shakespeare dans sa maison natale de Stratford-sur-Avon, dans Henley-street. Les souvenirs de l'admirable dramaturge y abondent; ils débordent même jusque dans la petite église du village où se dresse le buste du grand Will.

Nous autres, Français, nous avons le musée Rousseau, aux Charmettes, près de Chambéry. On y retrouve la chambre à coucher de Jean-Jacques, avec sa chaise-longue, son lit et son secrétaire; la salle à manger, avec son buffet à petits carreaux et ses chaises dont le dos est formé par une lyre.

Depuis quelques années, nous avons installé au nº 6 de la place des Vosges — ex-place Royale — un musée Victor Hugo.

On y voit les affiches théâtrales de *Ruy Blas*, d'*Hernani*, qui marquent une date si curieuse dans l'histoire du romantisme; pêle mêle, des dessins de Gustave Doré voisinent avec des barbouillages à la plume de l'auteur des *Châtiments* lui-même, et une vitrine entière est consacrée aux objets qui immortalisèrent l'effigie de Victor Hugo: pipes, porte-plumes, etc.

Le musée Gambetta, à Ville-d'Avray, remonte à une vingtaine d'années. On sait qu'il est

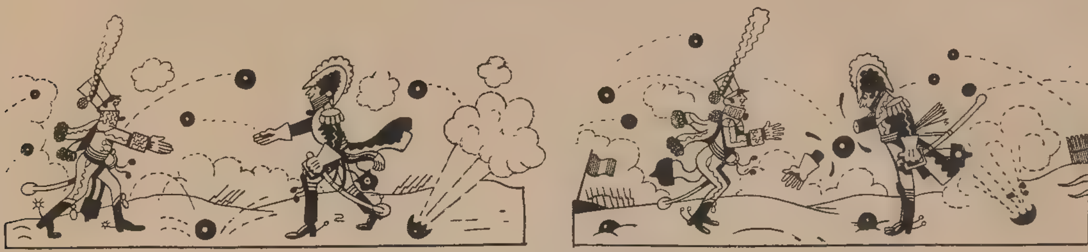




UN RENSEIGNEMENT EXACT

— Mme Mouchabeu n'est-elle pas descendue au jardin ?
— Si, si... inutile de l'appeler si fort.

— Tenez, elle est là-bas et justement je crois qu'elle vous appelle aussi.



COMME ILS ÉTAIENT ALORS...
(ENCORE UNE ANECDOTE SOUS L'EMPIRE)

! ! !

installé aux Jardies, qui abritèrent avant le grand patriote, le génial romancier Balzac.

Les meubles de l'appartement sont d'une simplicité antique et commandent le respect.

Tous les ans, au 1er janvier, les amis de Gambetta vont en pèlerinage aux Jardies, et déposent des couronnes sur le lit d'acajou où râla celui qui n'avait jamais douté de la France.

Mais pourquoi Paris n'a-t-il pas de musée Molière? Et pourquoi Arbois, dans le Jura, n'a-t-il pas de musée Pasteur?

LA BRIE.



— Comment va, cher ami?... Vous m'excuserez de vous donner la main gauche, n'est-ce pas?...

Les femmes sont plus empoisonneuses que les hommes.

Tant pis pour le beau sexe. Mais il faut avouer qu'il a, de tout temps, détenu le record de l'empoisonnement. La plupart des empoisonnements sont dus à ces femmes, la proportion est de 70 0/0.

Pourquoi? Parce que la femme n'ayant pas la force, est obligée de recourir à la ruse.

Or, la femme a empoisonné dans l'antiquité, elle a empoisonné au moyen âge, elle a continué au dix-septième siècle, au dix-huitième; et, de nos jours, les empoisonneuses sont, hélas! encore légion. On peut dire que le poison est une arme féminine.

Comment empoisonnait-on, jadis? Presque toujours avec de l'arsenic, d'autant plus que ce fut seulement au dix-neuvième siècle que Marsch, l'illustre chimiste, inventa un appareil qui démontrait, de la façon la plus péremptoire, la présence de l'arsenic dans le corps humain. La Brinvilliers, la Voisin, pour ne citer que les célèbres empoisonneuses du dix-septième siècle, se servaient exclusivement d'arsenic.

D'autres employèrent l'opium; mais ce n'était pas un poison dont l'effet fût assez sûr. On parla aussi de livres dont les pages étaient enduites de poisons subtils; mais on n'a pas de données assez certaines sur ces poisons. Était-ce la mandragore, l'orpiment, le réalgar? ces deux derniers sont encore des dérivés de l'arsenic.

Il est triste de constater qu'aujourd'hui on n'empoisonne pas moins qu'autrefois. Le seul progrès consiste dans les drogues employées, car les beaux jours de l'arsenic sont passés. Ceci a tué cela.

S.

Pommes de terre nouvelles

La pomme de terre nouvelle était, jadis, un légume très recherché. Aujourd'hui, elle est d'usage assez courant. On la trouve très communément sur nos marchés et, par conséquent, sur nos tables. Ce fait tient à ce que la production de la pomme de terre nouvelle a considérablement augmenté. La culture maraîchère, en Algérie, nous en envoyait 7 millions de kilos en 1902; en 1903, plus du double, un tiers et plus en 1904, et en 1905 elle est arrivée à produire 21 millions de kilos. Le département d'Alger en fournit la plus grande quantité; mais ceux d'Oran, de Bône et de Philippeville en produisent assez. Cette année, cette culture a été très rémunératrice.

L'Algérie tend de plus en plus à devenir le jardin potager de la France; elle nous envoie les petits pois, les tomates, les artichauts, les haricots verts, bien avant le moment où ces légumes peuvent être mûrs chez nous. Si l'Algérie continue à progresser en ce qui concerne la culture des primeurs, elle trouvera là de véritables fortunes et accroîtra considérablement ses débouchés, d'autant plus que la Compagnie P. L. M. fait de son mieux pour transporter tous ces produits par les voies les plus rapides et les plus économiques.

! ! !

Bizarre est la langue française:
Exécuter une chose, c'est la faire. Exécuter un homme, c'est le défaire.

E. R.

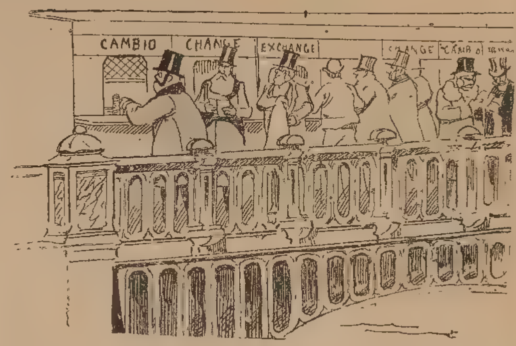


UN SUICIDE

— Qu'est-ce que tu regardes, petit?
— C'est un monsieur qui s'amuse à faire des ronds dans l'eau...



Le docteur Salangane estime qu'on ne saurait être trop explicite avec les enfants. Ainsi, allez parler de la place de Grève au fils d'un ouvrier. Voici, assure le docteur, comment il se représentera la chose.



Parlez du Pont au Change au fils d'un banquier. Il le verra, nous a déclaré le grand spécialiste pour les enfants, couvert de guichets.



Parlez de la Diète Hongroise au fils d'un médecin. Cela évoquera une salle d'hôpital où les malades sont soumis à un régime alimentaire sévère.



Mentionnez l'histoire du Poisson de Tobie devant le fils d'un gardien du Jardin des Plantes. Voilà le résultat que vous obtiendrez si vous pouvez lire dans son esprit.



POUR LA REPOPULATION

M. Piot, redoublant de vigilance, fait ses démarches en automobile.



Parlant des dialogues des Morts, allez raconter que les Sages de l'ancienne Grèce se retrouvaient aux Champs-Elysées, et cela dites-le devant le fils d'un membre éminent de la Société des Artistes Français. Il se représentera la chose d'une étrange façon.

UNE PLANTE QUI MANGE LES RATS

Il y a dans la nature toute une série de plantes carnivores. Les unes détruisent les insectes, les autres détruisent les mouches en les mangeant et en les digérant. Mais il existe en Amérique une plante dont l'appétit est plus sérieux et qui demande une nourriture plus consistante et plus volumineuse. C'est le népenthès. Le népenthès possède un calice en forme d'urne; au fond de cette urne séjourne un liquide un peu visqueux qui possède deux propriétés: il empêtre ses victimes et il les endort, car c'est un stupéfiant. En outre, le népenthès est armé d'une série de petits crocs qui s'adaptent sur la proie et paralysent tous les mouvemunts qu'elle peut tenter de faire.

Les souris et les rats sont particulièrement friands du liquide qui se trouve dans l'urne du népenthès. Le népenthès se referme et ils sont prisonniers et digérés par la plante carnivore.

Le rêve serait d'utiliser en Europe le népenthès comme piège pour les souris et pour les rats. Malheureusement, cette plante ne peut vivre chez nous que dans une serre, et la chaleur artificielle lui fait perdre le bel appétit qu'elle possède dans son pays. Aussi ne faut-il pas compter sur les services que le népenthès peut rendre chez nous: cet anémique a besoin du soleil des tropiques pour manifester son existence. La chaleur de nos serres ou de nos appartements ne peut que le tuer. C'est vraiment grand commage.

A. S.



Il existe des ligues de protection de l'enfance, c'est très bien. Pourtant, s'il existe des enfants martyrs, pourquoi ne parle-t-on jamais des parents martyrs.

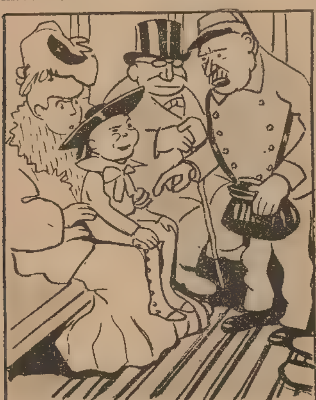


LES PARENTS MARTYRS

Dieu soit, cependant, s'il en est sur cette terre. A peine nés, les enfants s'ingénient à troubler le sommeil de leurs parents, à hurler sans rime ni raison.



Il n'est pas de sévices qu'ils ne fassent endurer aux auteurs de leurs jours, sous prétexte de jeux.



En omnibus, en chemin de fer, annoncez-vous que votre petit a trois ans: « C'est pas vrai, j'en ai huit! » s'écrie-t-il, se vieillissant d'au moins six mois.



Avez-vous recommandé à votre bonne de dire que *vous n'êtes pas là*, votre bourreau s'élance et dit: « Coucou! papa est caché... où qu'il est : cherche un peu! »



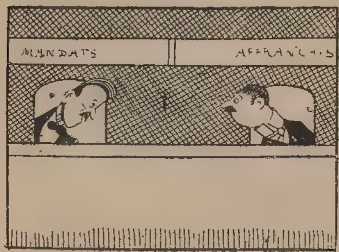
Les petits misérables vous brouillent avec vos meilleurs amis, répétant d'inoffensifs propos ridiculisant les dits meilleurs amis.

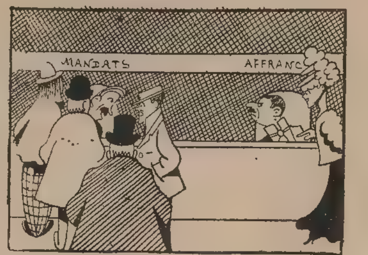


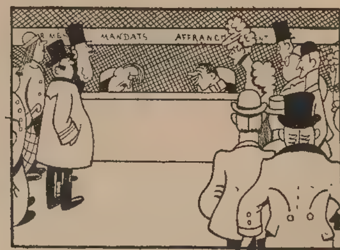
Et si, dans un moment d'emportement bien justifié, vous levez la main sur le coupable, à ses hurlements, les voisins, des agents, le commissaire vous passent à tabac.



A quand la ligue pour la protection des parents martyrs!!! Justice égale pour tous ou alors: Vive la dépopulation!





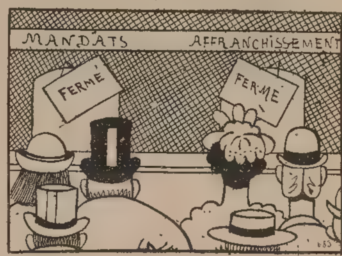


COMMENT LES EMPLOYÉS DES POSTES ET TÉLÉGRAPHES JOUENT L'APÉRITIF

— Nous allons fermer dans dix minutes... Veux-tu que je te joue l'apéritif à celui qui aura le plus de monde devant son guichet jusqu'à la fermeture...
— Entendu...

— Plus que deux minutes, je crois que je vais gagner, ma vieille...

— Pas du tout, regarde... il y a quinze personnes devant mon guichet et douze devant le tien... T'as perdu... Viens payer la bleue, mon vieux.



Conclusion.

Graphologie

V

Inclinaison de l'écriture.

La force passionnelle et l'affectuosité se voient dans l'inclinaison de l'écriture: ce chapitre a donc une très grande importance.

L'homme comme tout animal, est dirigé par ses instincts, mais il a comme contrepoids la raison: de là deux sortes d'écritures très caractéristiques, l'*écriture penchée* de ceux qui obéissent à leurs sensations, instincts, sentiments, et l'écriture verticale, de ceux qui résistent au courant passionnel.

L'*écriture inclinée* (fig. 13), signifie sensibilité, impressionnabilité, mouvements affectifs, passion. Les personnes qui écrivent ainsi sont les impulsifs, qui suivent leur premier mouvement; ils sont aimants, affectueux et sympathiques. Une personne aimante et sensible se penche vers l'objet aimé; une personne aimable s'incline pour tendre la main, tandis que l'orgueilleux se redresse, voyez les magistrats toujours sévères et guindés.

Si l'*écriture est très inclinée*, comme *couchée sur le papier* (fig. 14) la sensibilité est extrême, les nerfs surexcités. Ceux qui écrivent ainsi sont, selon la force de l'écriture, passionnés, emballés, ils éprouvent un besoin irrésistible de remuer, ils sont actifs, minutieux; ou bien délicats, mélancoliques, rêveurs et câlins; un rien les impressionnant, ils sont susceptibles, jaloux, rancuniers; ne pouvant se modérer, ils sont emportés; si l'imagination est forte, ils sont enthousiastes, mais critiques partiaux.

Lorsque l'*écriture se redresse* (fig. 10) se rapprochant de la *verticale*, la sensibilité est contenue; c'est un signe de calme, de pondération, d'ordre, de prudence et de jugement.

Plus l'écriture est verticale (fig. 10), plus il y a d'empire sur soi-même, la tête dirige le cœur, la raison modère les impressions; écrivent ainsi ceux qui adoptent une ligne de conduite bien définie redoutant leur sensibilité naturelle ou les écarts de leur imagination. Chez eux, il y a toujours deux caractères: l'apparent que l'on connaît, et le naturel qu'il faut deviner.

L'écriture verticale, presque toujours forgée, ne vient que tard dans la vie: les enfants, les jeunes filles et les femmes, plus sensibles que l'homme, écrivent penché.

L'*écriture renversée* (fig. 11) est l'exagération du signe précédent. Il y a de la dissimulation, de la défiance. Les gens qui écrivent ainsi sont presque toujours opiniâtres, hautains, quand ils ne sont pas hypocrites.

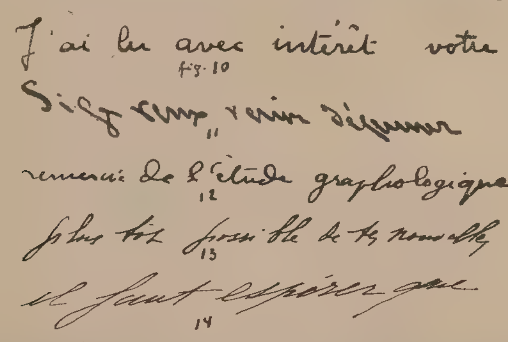
Les *lettres anonymes* sont généralement en écriture renversée.

Dans la fig. 12 les *lettres* sont *tantôt penchées, tantôt verticales*. C'est la lutte entre la tête et le cœur, entre la raison et le naturel. Ceux qui ont cette écriture sont généralement mobiles d'impression, imaginatifs; luttant sans cesse contre leur véritable tempérament, ils sont sensibles, affectueux et ne veulent pas le laisser voir; ils sont souvent prudents, vifs et irritables.

Lorsque cette *même écriture* est à *lettres mal formées et légères*, elle donne l'absence de convictions, la moquerie et l'indifférence.

En résumé, plus l'écriture est couchée, plus il y a de passion, de sensibilité, de nervosité, d'irréflexion; plus elle est verticale, plus il y a de volonté, de prudence, de raison, d'orgueil ou de dissimulation.

Albert de ROCHETAL,
professeur de graphologie.



DE NOS LECTEURS

L'argent qui dort.

Sait-on qu'il y a environ six millions de lots non réclamés dans les caisses de divers établissements financiers? La publicité la plus large étant donnée aux tirages de loteries ou d'obligations, il semble étonnant que tant d'argent puisse dormir.

Eh bien! ce n'est pas tout: cet argent qui dort n'est pas le seul.

Chaque année, à la fin de juin ou dans les premiers jours de juillet, le *Journal Officiel* publie le relevé des dépôts abandonnés dans les caisses d'épargne depuis trente ans.

Au 1er janvier de l'année qui suit cette publication prévue par la loi, les dépôts en question sont atteints par la prescription trentenaire.

Cette année, leur total s'élève à plus de *cinq cent vingt-cinq mille francs* répartis entre *vingt-deux mille comptes*. La liste de ces comptes occupe 140 pages du *Journal Officiel*.

La plupart de ces sommes non réclamées par ces vingt-deux mille personnes ne dépassent guère une dizaine de francs. Toutefois, on en peut relever plusieurs centaines de mille, douze cents et même quinze cants francs.

Avis donc aux titulaires de ces comptes..., à moins qu'ils ne préfèrent en abandonner le montant à l'Etat.

Daniel CLARY.

Cachets d'artistes.

L'Amérique est la terre d'élection pour les artistes; elle leur paie des émoluments formidables. Voici, à titre de renseignement, quelques-uns des prix que l'on paie là-bas.

La cantatrice qui a touché la somme la plus formidable, c'est Adelina Patti, qui est arrivée à se faire payer 25.000 francs par soirée, ce qui est certainement le record du genre.

Après la Patti, mais loin (comme prix) vient le ténor Jean de Reszké; il a reçu 5.000 francs par représentation, la première fois qu'il vint aux Etats-Unis; mais son succès fut si grand que son directeur lui donna 6.000 francs, et plus tard 12.000 francs avec un intérêt sur la recette.

Mme Melba touche 5.000 francs chaque fois qu'elle chante dans le monde; Mme Sembrich obtient le même cachet. Voilà deux cantatrices qui ne sont pas à plaindre.

Le ténor Caruso a reçu, pour sa première apparition à New-York, la somme de 5.000 francs; mais son succès a pris de telles proportions qu'il a signé un traité à 7.000 francs par soir et pour quatre ans.

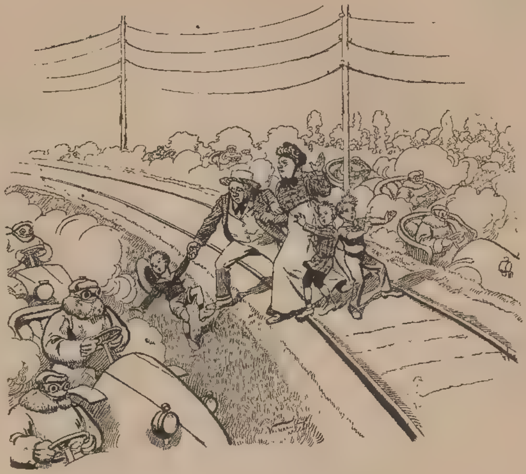
Le pianiste Paderewski a fait de nombreuses tournées qui lui ont rapporté, aux Etats-Unis, en trois mois, de 750.000 francs à 1 million. Il est évident qu'il est de tous le mieux payé. Le violoniste Kubelick reçoit, par concert, en Amérique, 2.500 francs. Notre compatriote Raoul Pugno, l'éminent pianiste, touche 3.000 francs.

Voilà des prix qui font rêver. Mais n'est pas ténor ou virtuose qui veut.



POUR LE PUBLIC, POUR LE DIRECTEUR, POUR LA PATRIE

LE MAITRE DU ROMAN-FEUILLETON. — Dites donc encore que je ne pense pas à vous, mon cher Directeur! Ainsi, moi qui déteste les enfants, j'ai eu ce fils qui vous continuera, à ma mort, mon roman en cours de publication.



LE DERNIER REFUGE

— Montons vite ici, mes enfants!... On n'est plus en sûreté sur la route.

"S. S. S. S. S."

Ce que signifient ces cinq **S**, les lecteurs du *Pêle Mêle* doivent se le demander. Il importe donc de leur en donner l'explication sur-le-champ. Cette explication, la voici:

On donne aux officiers de l'armée allemande, — outre les notes officielles, — des marques secrètes de désapprobation, qui s'écrivent en marge des notes, et qui sont figurées par des **S**. Le nombre des **S** qui peut atteindre cinq, augmente à mesure que la cote est plus mauvaise.

Les officiers allemands se sont tout naturellement efforcés de pénétrer le sens de ces lettres menaçantes. Après de nombreuses expériences contradictoires, voici le résultat qu'ils ont obtenu et qui paraît certain.

Le premier **S** veut dire « *sauft* » (il boit); le verbe « *saufen* » signifie boire, comme « *fressen* » veut dire manger, c'est-à-dire avec l'adjonction : gloutonnement (à proprement parler: comme le bétail).

De ce premier sens, découlent tous les autres:

SS signifie « *sauft stark* »: il boit fortement.
SSS « *sauft sehr stark* »: il boit énormément.
SSS, « *sauft sehr stark schnaps* »: il boit énormément d'eau-de-vie.

Le cas, on le voit, devient de plus en plus mauvais. Cependant, l'empereur, chef suprême de l'armée, patiente encore.

Mais quand arrive le cinquième **S**, le sens devient « *sauft sehr stark schlechten schnaps* »: il boit énormément de mauvaise eau-de-vie...

Cette fois, le crime est irrémissible et le coupable est rayé impitoyablement, et sans espoir de retour, des cadres de l'armée allemande.

Voilà, — n'est-il pas vrai? — une explication ingénieuse et très plausible de ces cinq **S**. En tous cas, comme dit le proverbe italien, *si non e vero, e ben trovato!*...

Daniel CLARY.

Pêle-Mêle Connaissances

— Le nom de Boulogne donné au Bois dessiné par M. Alphand dans l'ancienne forêt de Rouveray, lui vient de l'église construite en en 1319 au Menu-Saint-Cloud, sur le modèle d'une église vénérée à Boulogne-sur-Mer. On se rendait jadis, pendant la semaine sainte, en pèlerinage à l'ancienne abbaye de Longchamp dont le moulin actuel rappelle le souvenir.

— Il résulte d'une statistique officielle que 19.642.757 exemplaires de journaux sont quotidiennement publiés aux Etats-Unis. Les capitaux engagés dans ces feuilles s'élèvent à 1.903.106.000 francs.

— En Angleterre, une loi maintenant abrogée contraignit longtemps tout véhicule à moteur à ne circuler sur la voie publique que précédé d'un homme muni d'un drapeau ou d'une lanterne.

— Parmi les nombreux privilèges dont jouirent autrefois les communautés religieuses, un des plus curieux était consenti aux Dames Bénédictines de Paris, dont le couvent entourait le Val-de-Grâce: elles avaient, entre autres prérogatives, celle de réclamer la première chaussure de chaque fils ou fille de la famille royale.

— Les théoriciens du socialisme ont affirmé que dans une société mieux organisée, on pourrait obtenir du sol, par des moyens appropriés, un rendement de trente fois supérieur à celui d'aujourd'hui. A cet égard, il est intéressant de constater les progrès accomplis dans le laps d'un siècle. Le froment, au lieu de 4 millions et demi d'hectares qu'il occupait en 1815, en occupait 6 millions et demi en 1897; au lieu de 40 millions d'hectolitres, il en fournit 87 millions; au lieu de 9 hectolitres par hectare, il en produit 14.

— Les fonctions de médecin de théâtre sont absolument gratuites. Les théâtres ont, en général, six fauteuils qui sont immeubles par destination et réservés tous les jours comme suit: deux à la Préfecture de police, deux au commissaire de police du quartier, un ou deux au médecin de service.



PENDANT LA CANICULE

LE DESSINATEUR DU *Pêle-Mêle*. — Voilà un homme de goût, il achète deux fois mon dessin.

— L'imbécile, il aurait pu le regarder avant d'en faire un éventail.

Texte de Georges DESROCHES

SOUS LES MANGUIERS, Roman (*Suite*)

Illustrations par LUBIN de BEAUVAIS.



Il n'y a qu'un pas du rire aux larmes. Mohammed et Baba en font la triste expérience aussitôt qu'ils connaissent le terrible danger qui menace Raïnova!



Contre tout espoir, il faut agir. Les frères de la jeune fille s'élancent à la recherche de « l'arbre Dieu », le seul contre-poison du Tanguin, et les deux fidèles serviteurs se hâtent de construire une litière de feuillages.



— Ainsi je vais mourir, dit doucement Raïnova! Je sais bien que ce n'était presque rien pour toi que l'amour d'une pauvre « Femme-Madagascar ». Chez toi, après la mer, dans « l'Andafy », tu penseras bien encore un peu à la fille de Tananarive? Quelquefois? Pas souvent!



— Non, je ne veux pas que tu meures! Raïnova!

— Ami mes yeux se troublent, une fatigue m'accable.

— Je t'aime, je t'aime! s'écriait Dornoy, dans l'inconscient égoïsme de l'amour, tu vois bien qu'il faut vivre.



Raïnova veut mourir dans sa maison, près du grand Lac. Elle veut mourir en regardant la « Porte ouverte à l'ouest » par laquelle son âme sortira. Elle veut mourir près de « l'angle sacré » dans lequel l'attendront les ancêtres.

Et ses amis se hâtent, s'élancent...



.. lorsque tout à coup, dans la clairière, une forme humaine s'est dressée. Une voix se fait entendre, faible d'abord « Raïnova! » puis plus forte, puis enfin vibrante, arrache la jeune fille à l'abattement de l'avant-dernier sommeil.



Et la vieille Fahavale, ensanglantée, dit enfin :

— Tu ne reconnais plus Rasamandre, la vieille esclave; toi, toute petite, tu étais bonne pour Rasamandre! Aujourd'hui, elle t'a sauvée. Dans la calebasse, je n'avais pas mis de Tanguin!



Pas de Tanguin!

Mais alors, c'est la vie, c'est la jeunesse, c'est l'amour.

Ce n'est pas l'amour, c'est la mort. Un léger sifflement fend l'air. Partie du feuillage des manguiers, une sagaie vient se fixer, vibrante, dans la poitrine de Dornoy!



Au coup de feu de Mohammed, aucun cri n'a répondu. Toute poursuite serait inutile. Le soldat et Raïnova ont tamponné la blessure. Dornoy, à demi suffoqué par le sang, a pris sur le brancard la place de la jeune fille.

Dornoy est arrivé, respirant encore, dans la maison de Raïnova.
— C'est lui qui va mourir, dit-elle, tout en pleurs, implorant le sorcier que ses frères avaient amené pour tenter de l'arracher elle-même à la mort.

Et la pensée de la prière, adressée à cette divinité imprécise et indéfinie, que les Malgaches, même convertis au catholicisme ou devenus protestants, nomment Andriamante, a fait courber, sous le poids de la douleur, les genoux de Raïnova.



— Le Vazaha va mourir, dit le sorcier en s'éloignant.

Un messager de Rainaurmanpandry a enfin rejoint les frères de Raïnova. S'ils tardent encore plus longtemps à rentrer à Tananarive, ils seront compromis. Les vrais amis de la reine doivent rester auprès d'elle.

Il vivra



Les frères de Raïnova sont partis, tandis que la jeune fille est restée auprès de Dornoy. Sans expérience, sans autre secours que le dévouement de ses deux braves compagnons, elle a pu peu à peu arrêter les effets de la terrible blessure et ceux de la fièvre. Dornoy reprend peu à peu conscience. C'est Raïnova que cherchent ses yeux, tandis qu'épuisée par les fatigues, les veilles incessantes, la jeune Malgache prend un peu de repos.

(La suite au prochain numéro.)



DUPOIVROT EST FIANCE

— Tu dis que ta fiancée est laide, qu'elle n'a pas le sou, qu'elle est vieille... mais enfin, qu'est-ce qui te la fait épouser?

— Eh bien! mon cher, elle a une *tache de vin* à la figure, elle est *ronde comme une futaille*, elle a *les cheveux gris*, enfin, elle *frise en tirebouchons!...* Ça c'est des qualités ou je ne m'y connais pas.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Carte de circulation à demi-place.

La Compagnie fait délivrer, toute l'annee, par toutes les gares de son reseau, des cartes nominatives et personnelles valables pendant 3 mois, 6 mois ou 1 an, et donnant le droit d'obtenir des billets à demi-tarif, soit entre toutes les gares des réseaux de l'Ouest, de l'Est, de l'Etat, du Midi, du Nord, d'Orléans, du P.-L.M. (réseau P.-L.-M. algérien excepté) et de la grande Ceinture de Paris (à l'exclusion de la petite Ceinture), soit entre toutes les gares de trois de ces réseaux, soit entre toutes les gares d'un seul réseau. Ces cartes sont valables à partir du 1er et du 16 de chaque mois, à condition que la demande en soit faite 5 jours au moins à l'avance et moyennant le payement préalable des prix suivants :

Prix des cartes donnant droit à des billets à demi-tarif.

Pour un réseau : Validité, 1 an; de toutes classes, 240 fr.; de 2e et 3e classe, 160 fr.; de 3e classe, 100 fr. — Validité, 6 mois; de toutes classes, 150 fr.; de 2e et 3e classe, 100 fr.; de 3e classe, 65 fr. — Validité, 3 mois; de toutes classes, 130 fr.; de 2e et 3e classe, 95 fr.; de 3e classe, 60 fr.

Pour trois réseaux : Validité, 1 an; de toutes classes, 255 fr.; de 2e et 3e classe, 175 fr.; de 3e classe, 110 fr. - Validité, 6 mois; de toutes classes, 150 fr.; de 2e et 3e classe, 100 fr.; de 3e classe; 65 fr. — Validité, 3 mois; de toutes classes, 130 fr.; de 2e et de 3e classe, 95 fr.; de 3e classe, 60 fr.

Pour les sept grands réseaux de la grande Ceinture : Validité, 1 an; de toutes classes, 320 fr.; de 2e et 3e classe, 220 fr.; de 3e classe, 140 fr. — Validité, 6 mois; de toutes classes, 200 fr.; de 2e et de 3e classe, de 185 fr., de 3e classe, 53 fr. — Validité, 3 mois; toutes classes, 130 fr.; de 2e et 3e classe, 95 fr.; de 3e classe, 60 fr.

Il est facultatif de régler le prix des cartes valables pendant 1 an, soit immédiatement, soit par paiements échelonnés.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Bains de mer de l'Océan.

On sait que le Réseau de l'Etat dessert toute la partie du littoral de l'Océan comprise entre l'embouchure de la Loire et celle de la Gironde. C'est dans cette région que se trouvent notamment les plages si renommées de Royan et des Sables-d'Olonnes et quantité d'autres plages qui offrent également beaucoup d'attrait pour les baigneurs, (Pornic, Saint-Gilles-Croix-de-Vie, La Rochelle, Chatelaillon, Fouras, Ronce-les-Bains, etc.).

En vue de faciliter l'exode vers ces différentes plages, la Direction du Réseau de l'Etat délivre, chaque année, au départ de Paris, des billets d'aller et retour à prix réduits, dits « Billets de Bains de Mer » de deux catégories : billets de 33 jours et billets de 5 jours.

Les prix des billets de 33 jours correspondent sensiblement à ceux des billets d'aller et retour ordinaires. Moyennant un supplément relativement minime, leurs titulaires ont la faculté de s'arrêter à toutes les gares intermédiaires du parcours; en outre, la durée de validité primitive peut être prolongée de une ou deux fois 30 jours, moyennant une perception supplémentaire de 10 ou 20 0/0.

Quant aux billets de 5 jours, ils sont valables du vendredi de chaque semaine au mardi suivant ou de l'avant-veille au surlendemain d'un jour férié, et leur prix est simplement celui des billets simples augmenté de 10 0/0.

PETITE CORRESPONDANCE

M. de la Boullaye. — Dessins sur papier blanc. Exclusivement au trait. Encre de Chine.

L. L. P. — C'est le sort qui décide entre les *ex æquo*, quelle que soit la présentation des envois. C'est du reste ce qui a toujours été énoncé au début de chaque épreuve.

M. Bonnefoy. — La raison en est dans le nombre des solutions exactes qui dépasse sans doute de beaucoup ce que vous pensez.

M. Soubriat. — C'est un jeu de boules qui consiste à approcher le plus possible d'une boule plus petite appelée *cochonnet* et à deloger les adversaires qui en sont voisins. On peut le jouer à un nombre quelconque.

G. R. — Toute drôlatique qu'elle est cette idée a déjà été émise.

Un lecteur, à Pontoise. — On ne peut entrer à cette école qu'étant déjà sous-officier; il faut donc commencer par entrer au régiment et y acquérir ce grade.

M. G. Lami. — La réponse est fort spirituelle, en effet, mais ce qui peut paraître humoristique dans une lettre particulière semblerait certainement choquant pour le public.

M. Miller. — Eau de Cologne : Alcool, 11 littres. Essences de romarin, de petit grain, de lavande, de cédrat, de citron, chacune : 31 grammes. Essence de Portugal, 62 grammes; de bergamote, 13 grammes; de Néroli, 24 grammes. Eau de fleur d'oranger. 600 grammes.

Mme Lefebvre-Léger. — 1° Non. Envoyez les 84 problèmes ensemble; 2° Les figures ne sont pas nécessaires; 3° Envoyez sous votre nom; 4° Oui, s'il manque peu de chose.

M. Raimas. — *Aller à Canos a*, allusion à l'empereur Henri IV, d'Allemagne, qui vint à Canossa s'humilier aux pieds du pape contre lequel il était en lutte continuelle.

M. Mousset. — 1° Naturellement, il participe au tirage de chacun, tant qu'il n'a rien obtenu; 2° Non.

M. Rodrigue. — Votre question est trop spéciale pour intéresser nos lecteurs. Il faut soumettre votre cas particulier à un légiste.

M. James Bill. - *Au Revoir et Merci* est le titre d'une chansonnette populaire en ce moment.

M. R.-H.-L. — Il a existé, en effet, une librairie où les livres étaient vendus au poids. Nous ignorons si cette fantaisie a obtenu du succès.

M. Emmanuel. — Mais les chutes du Niagara sont déjà en partie utilisées comme force motrice. C'est surtout à Pittsburgh que l'on se sert de gaz naturel. Ce gaz sort de terre avec une abondance remarquable.

M. A. Berthaud. — Le troisième joueur annonce 90 malgré les trois as de l'adversaire.

12e ANNÉE — N° 37. 10 Centimes 16 SEPTEMBRE 1906

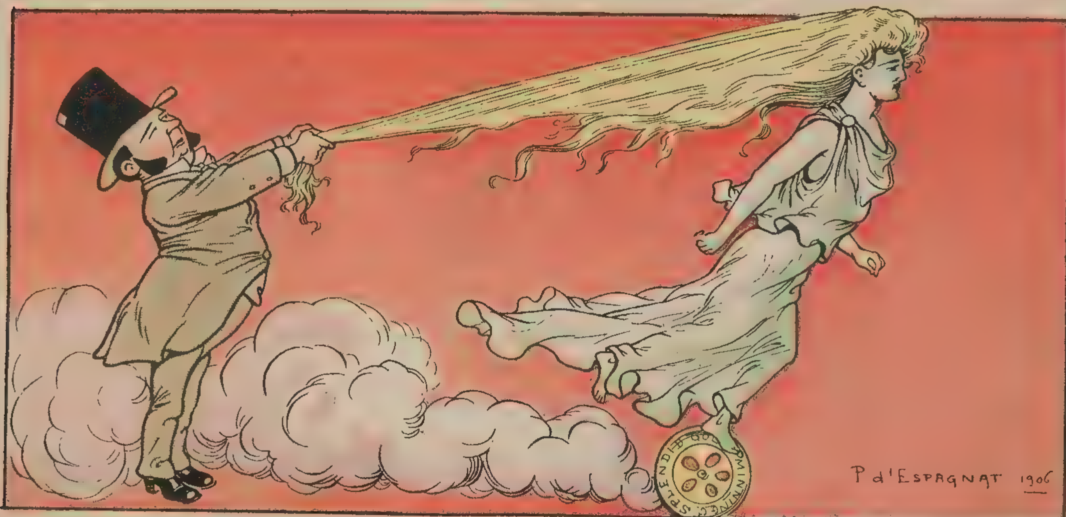
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

L'OCCASION, par P. d'ESPAGNAT.



Il faut savoir prendre l'occasion aux cheveux ; seulement quand elle a de trop beaux cheveux...



... il est bon de se méfier.

Où il est question de choses qui arrivent.

SCÈNE PREMIÈRE

Dans le cabinet du directeur de... n'importe quel théâtre de Paris.

Il est deux heures de l'après-midi.

Le directeur, en tête à tête avec son secrétaire, élabore la composition de son prochain spectacle.

LE DIRECTEUR. — Vous avez vu Machin?... La pièce qu'il nous a promise sera-t-elle prête?

LE SECRÉTAIRE. — Il me l'a assuré.

LE DIRECTEUR. — Elle sera très courte, m'avez-vous dit?

LE SECRÉTAIRE. — Trois petits actes..., une heure à peu près, d'après lui.

LE DIRECTEUR. — Diable..., c'est maigre! Il faudrait qu'il veuille bien en ajouter un quatrième.

LE SECRÉTAIRE. — Oh ça!... Inutile de le lui demander. Il est en retard pour livrer celle qu'il a promise au Gymnase. Le Palais-Royal attend la sienne..., de même l'Ambigu et les Nouveautés. Il est surchargé. Il a de plus sur le chantier une pièce pour les Variétés, une pour l'Odéon, une pour la Porte-Saint-Martin, une pour la Renaissance, une pour...

LE DIRECTEUR. — Alors..., comment faire?... Nous ne pouvons cependant pas mettre des entr'actes de plus de trois quarts d'heure... Le public crierait.

LE SECRÉTAIRE. — On pourrait ajouter une autre petite pièce. Un ou deux actes!

LE DIRECTEUR. — Oui..., mais à qui s'adresser!... Il n'y a plus d'auteurs!

LE SECRÉTAIRE (*désignant une pyramide de manuscrits*). — Pourtant, il y a des pièces!

LE DIRECTEUR. — Ce n'est pas une pièce qu'il nous faut, c'est un auteur.

LE SECRÉTAIRE (*revenant à la pyramide*). — Qui sait?... Dans le tas, il y a peut-être quelque chose de bon!

LE DIRECTEUR. — Oui..., mais personne ne le sait!... Ce n'est pas vous ni moi qui allons nous mettre à regarder ça, n'est-ce pas? Il faudrait avoir joliment de temps à perdre pour lire les pièces qu'on nous apporte!

A ce moment un visiteur est introduit. Il tient un rouleau à la main. Tout de suite, sans s'asseoir, il prend la parole.

— Messieurs, je viens vous soumettre une pièce en un acte. Je sais que vos instants sont précieux et je n'en abuserai pas pour... faire l'article de mon œuvre. J'ai mis un an à l'écrire, mais il ne faut pas un quart d'heure pour la juger. Si vous permettez que je vous la laisse, lorsque vous aurez un moment de loisir...

LE SECRÉTAIRE (*très aimable*). — Mais certainement, monsieur. Laissez-moi votre manuscrit, il sera examiné attentivement...

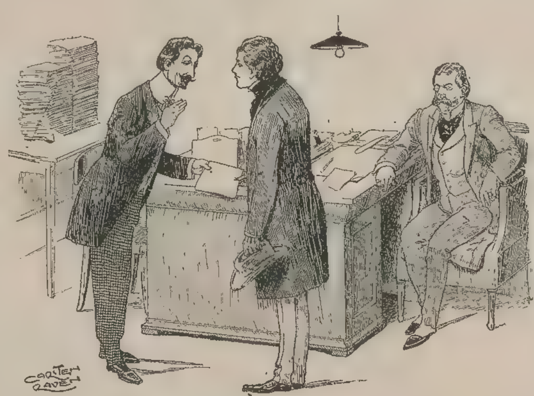
LE VISITEUR. — Quand devrai-je repasser!...

LE SECRÉTAIRE. — On vous écrira, monsieur, on vous écrira...

Exit le visiteur.

LE SECRÉTAIRE (*allant déposer le manuscrit sur la pile. A part*). — Il faut être toujours aimable..., c'est notre réputation, à nous autres secrétaires. Et puis, inutile de décourager le pauvre diable..., sans compter que pendant que sa machine est ici, elle n'est pas ailleurs... Si par hasard un autre directeur la lisait, et que ce fut un chef-d'œuvre...

Il revient prendre sa place en face du directeur qui, la tête entre les mains cherche une combinaison. La conversation continue, pendant laquelle, bien entendu, il n'est même pas fait allusion à l'œuvre du visiteur. La pièce repose sur la pyramide. Elle y est pour longtemps, ni le secrétaire, ni le directeur, ni personne n'ouvriront jamais le manuscrit. Ça ne se fait pas.



– *Mais parfaitement, Monsieur.*
Laissez-nous votre manuscrit, il sera examiné attentivement.

SCÈNE II

Le lendemain, même heure.

Le directeur vient d'arriver. Il ouvre son courrier personnel. Jetant une lettre sur la table.

LE DIRECTEUR. — Ces gens sont étonnants..., ma parole!

LE SECRÉTAIRE. — Q'y a-t-il?

LE DIRECTEUR. — C'est chose..., de l'Institut, qui me demande de lire la pièce d'un certain Durand, intitulée l'*Aveu*... Avez-vous connaissance de ça?

LE SECRÉTAIRE. — Attendez..., je vais voir. (*Il va à la pyramide de manuscrits.*) — Oui, en effet... La voilà. C'est celle du bonhomme d'hier.

LE DIRECTEUR. — Bon, bon... Laissez-la. (*Il reprend la lettre, puis la rejette avec humeur.*) Ils ne veulent pas comprendre qu'un directeur n'a pas le temps de lire tous les manuscrits qu'on lui apporte!... Il va falloir lui répondre, maintenant, à ce Durand!... (*Au secrétaire.*) Tenez, écrivez donc un mot à l'auteur. Je signerai.

LE SECRÉTAIRE (*préparant une feuille de papier.*) — Qu'est-ce que je lui dis?

A ce moment, trois heures sonnent.

LE DIRECTEUR (*dictant*). — *Cher maître... Nous avons lu attentivement votre pièce l'*Aveu*. Elle est parfaite... Mais...*

LE SECRÉTAIRE (*écrivant*). — Mais...

LE DIRECTEUR. — Je cherche. Il faudrait trouver une bonne raison...

LE SECRÉTAIRE (*proposant*). — Mais... *étant donné le genre de notre clientèle ..*

LE DIRECTEUR. — Oui, c'est ça...

LE SECRÉTAIRE. — *Nous craignons que le sujet trop leste...*

LE DIRECTEUR. — Eh là, attention!... Est-ce qu'il est si leste, le sujet?...

LE SECRÉTAIRE. — Ah..., je n'en sais rien!

LE DIRECTEUR. — Pas de gaffe, hein! Je ne voudrais pas indisposer Chose...

LE SECRÉTAIRE. — Alors... *nous craignons que la situation de votre héroïne...*

LE DIRECTEUR. — Oui, ça va... : *héroïne dont cependant vous avez en maître dessiné le caractère...*

LE SECRÉTAIRE (*posant sa plume*). — C'est juste!... C'est ce titre, l'*Aveu*, qui me trompe. Il pourrait bien même n'avoir pas mis de femmes, l'animal, dans sa pièce...

LE SECRÉTAIRE. — Cherchons autre chose!

Ils cherchent. La pendule sonne quatre heures.

LE DIRECTEUR. — Diable, déjà quatre heures... Voyons il faudrait en finir.

LE SECRÉTAIRE. — Je pourrais lui envoyer un mot pour qu'il passe. On lui expliquerait cela bien mieux... En paroles, ça va tout seul... Des formules vagues .. *Vous comprenez, n'est-ce pas, cher maître... Nos abonnés sont si... Le public maintenant est devenu tellement... Mais avec votre beau talent... Une autre fois... Vous pourrez nous donner... Vous serez toujours accueilli avec la plus grande bienveillance...* Et comme en même temps on l'accompagne vers la porte, il se trouve dehors sans s'en douter...



Le Directeur et le Secrétaire se regardent avec ahurissement.

LE DIRECTEUR. — Je sais bien, je sais bien... Mais, par déférence pour Chose, je ne peux pas le déranger... Il faut lui envoyer son ours avec un mot aimable... Voyons, reprenons... *Cher maître.... j'ai lu avec le plus grand soin votre belle pièce l'*Aveu*. Elle est parfaite... Mais...*

LE SECRÉTAIRE (*écrivant*). — Mais...

Une demi-heure se passe encore pendant laquelle le plancher se couvre de brouillons de lettres.

Soudain on frappe. C'est le visiteur de la veille..

LE SECRÉTAIRE (*se levant et allant à sa rencontre.*) — Cher monsieur... Vous arrivez bien... Nous vous écrivions... (*Désignant le tas de papier.*) Voyez!...

L'auteur contemple avec étonnement le plancher.

LE DIRECTEUR (*se levant à son tour*). — Oui..., nous ne pouvions arriver à nous mettre d'accord, mon secrétaire et moi, sur les termes dans lesquels nous devions vous manifester toute l'admiration que nous a inspiré votre belle pièce!

L'AUTEUR (*ahuri*). — Vraiment!

LE SECRÉTAIRE. — Vous avez tant de talent..., mon cher maître!... Mais vous connaissez le public, il est devenu tellement... maniaque... Nos abonnés sont si... Enfin, nous craignons qu'ils ne sachent apprécier. (*En disant ces mots, il va à la pyramide reprendre le manuscrit qu'il remet au visiteur.*)

L'AUTEUR (*le recevant et y jetant un rapide coup d'œil*). — En vérité je suis confus... Je vous ai fait perdre des instants précieux... Il y a longtemps que vous travaillez à m'écrire?..

LE SECRÉTAIRE. — Depuis trois heures... Il en est bientôt cinq!...

L'AUTEUR. — Vous avez sans doute mis moins de temps à lire ma pièce... Vingt minutes suffisent.

LE SECRÉTAIRE. — Nous avons mis plus que cela!

L'AUTEUR. — Je le crois sans peine... Figurez-vous que je me suis ce matin aperçu m'être trompé de manuscrit... J'allais recopier ma

comédie lorsque je l'ai prise sur ma table pour vous l'apporter, hier, et j'ai par inadvertance... pris la copie que voilà... (*Il ouvre le manuscrit qui n'est composé que de feuilles blanches.*) Voyez..., je n'avais encore écrit que le nom des personnages!

Il salue et sort...

Le directeur et son secrétaire se regardent avec ahurissement et s'écroulent.

Etienne Jolicler.



LOGIQUE MONDAINE

— Comme Durand est gai, il fait des jeux de mots à chaque instant. Pas possible, son oncle doit être mort!

— Oui, et il doit avoir fait un gros héritage, car tout le monde rit de ce qu'il dit!!

Pêle-Mêle Causette

On s'occupe beaucoup des milliardaires.

Le milliardaire est, en effet, parmi les hommes, une sorte de phénomène. C'est un monstre, en prenant ce mot dans son sens propre, c'est-à-dire un être anormal.

Il y a, parmi les animaux, des spécimens plus ou moins réguliers de structure. Certains sont grands ou gros, d'autres sont petits ou maigres. Mais il en est aussi qui présentent une anomalie remarquable. Le mouton à trois pattes, le veau à deux têtes, l'homme chien, en sont des exemples connus.

Le milliardaire est dans l'ordre social ce que ces exceptions sont dans l'ordre animal.

On se le montre, on l'étudie, on l'admire et on analyse ses moindres faits et gestes.

Cela prouve qu'en toutes choses il existe pour l'homme des limites au delà desquelles il ne lui est pas impunément permis de s'élever ou de s'abaisser.

Tant qu'on évolue dans ces limites, on peut rester libre et indépendant. Dès qu'on les dépasse on doit des comptes à la société. Il y a des hommes trop bêtes que la société enferme comme idiots. Il y en a de trop nerveux, qu'elle met en surveillance comme aliénés.

La société se protège ainsi contre les phénomènes, car elle les considère comme un danger pour elle.

Gulliver, en débarquant dans le royaume des nains, est aussitôt ligoté et solidement entravé, de façon à ne pouvoir nuire. Du fait même de sa taille anormale, parmi les nains, il est une cause de danger.

L'auteur de ce conte immortel a voulu prouver ainsi que l'être anormal est un sujet à part dont la société peut exiger des garanties.

Le milliardaire est dans ce cas. C'est un phénomène qui, au même titre que Gulliver, chez les Lilliputiens, peut constituer un péril pour une société.

Ceci n'est pas un paradoxe. Pour le reconnaître, il suffit de réfléchir à ce que peuvent réaliser ces géants de l'or.

Au point de vue commercial, on s'en fait une idée, en considérant les trusts formidables qu'ils ont établis, et contre lesquels le président Roosevelt est entré en guerre sans qu'on puisse affirmer qu'il vaincra, malgré son autorité et sa haute situation.

Au point de vue politique, la puissance de ces monstres est plus redoutable encore.

C'est un jeu, pour eux, de se rendre maîtres de l'opinion publique par la Presse et des pouvoirs publics par la corruption. e ne dis pas qu'ils l'aient essayé déjà. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils le peuvent, et c'est en cela que consiste le danger.

Donnez-moi la fortune d'un Rockfeller et je me fais fort de jeter l'un contre l'autre deux peuples à mon choix.

Je sais que vous ne me la donnerez pas, et j'en suis heureux, car je n'éprouve aucune envie de faire couler du sang. Mais avec des milliards et des ambitions maladives, il serait en mon pouvoir d'ensanglanter l'univers.

Je serais un être dangereux au premier chef, et cela d'autant plus que mes actes ne seraient soumis à aucun autre contrôle que celui de mon caprice ou de ma fantaisie.

La question des fortunes anormales présente donc le caractère d'un problème social. Et sans pratiquer les doctrines anarchistes, ou même socialistes, sans sortir des idées simplement libérales et modérées, on a le devoir de s'en préoccuper.

Ce problème se rattache à celui que j'ai déjà exposé ici et qui concerne l'accroissement monstrueux de la fortune des Compagnies d'Assurances sur la vie.

On voit que, malgré les optimistes et les sceptiques, le progrès a encore bien du chemin devant lui avant d'être arrivé à son terminus.

Fred Isly.

GAFFE

Dubois. — Je fréquente peu les acteurs. Ils sont si infatués de leur personne.

Durand. — Je suis un acteur et pourtant je ne crois pas qu'on puisse me reprocher d'être poseur.

Dubois. — Non, évidemment... du reste... naturellement... je... je ne parlais que des acteurs connus.



JOUR D'AUDIENCES CHEZ M. CLÉMENCEAU

Système inventé par le *Pêle-Mêle* pour limiter strictement les audiences à quatre minutes.

POLITESSE FRANÇAISE

La politesse française fait encore l'admiration des nations étrangères.

Témoin cette anecdote contée par un journal anglais.

C'était dans un hôtel de Brighton, la célèbre plage de la Manche.

Un Français demanda sa note et l'ayant parcourue constata qu'il était écorché dans les grands prix.

Sans sourciller le Français paya, puis il fit demander le patron. Celui-ci vint sans hâte, ayant l'habitude des mercuriales que lui valaient ses comptes par trop salés.

A son grand étonnement le Français le reçut en souriant et ouvrant tout large ses bras l'attira sur sa poitrine et lui prodigua les marques d'affection les plus chaudes.

— Laissez-moi vous embrasser cher ami.

Les clients de l'hôtel s'étaient assemblés autour des deux hommes.

— Pourquoi cette tendresse? fit l'hôtelier abasourdi.

— Pourquoi! mais regardez cette note.

Et il déplia sa facture sous les yeux de son interlocuteur.

— C'est votre note, je la vois... mais qu'est-ce que cela signifie? interrogea le patron.

— Cela signifie déclara le Français d'une voix larmoyante, que jamais hélas! jamais nous ne nous reverrons, adieu!

Et il sauta dans une voiture, pendant que les voyageurs éclataient de rire et que le patron restait interloqué, incapable de rien dire.

Le soir même la plupart des voyageurs avaient déserté l'hôtel.

FICTION ET RÉALITÉ

Dans le salon de leur gentille villa de Vaucresson, M. et Mme Grossel sont réunis. Madame range et rectifie, Monsieur lit un roman.

MADAME. — Augustin, veux-tu avoir la complaisance de chercher un seau de charbon dans la cave.

MONSIEUR. — Allons bon! Que voilà bien les femmes. Elles profitent juste pour vous déranger du moment où elles vous voient absorbé dans une lecture intéressante.

MADAME. — C'est bien, j'irai moi-même.

MONSIEUR. — Naturellement! et tu iras dire partout, notamment à ta mère que ton mari te laisse accomplir les besognes les plus rudes. C'est bon, j'y vais.

Et grommelant et maugréant, M. Grossel ferma son livre, non sans avoir refoulé au préalable un pleur d'attendrissement que la passionnante lecture avait amené jusqu'au bord de sa paupière.

Il se leva, prit le seau, descendit à la cave, et revint quelques instants après avec le charbon demandé.

MONSIEUR. — Tiens, le voilà ton charbon. J'espère maintenant que tu vas me laisser tranquille.

Il se réinstalla dans son fauteuil et se replongea voluptueusement dans son feuilleton.

Le passage qui l'avait si fort ému commençait ainsi :

« Chère adorée, quand vous serez ma femme tous les efforts de ma vie n'auront plus pour but que d'écarter de votre route tout souci, tout labeur. Je protégerai vos fraîches joues contre l'âpre bise du Nord. Vos jolies mains ne connaîtront pas le cal des besognes rudes. Vos moindres désirs seront pour moi des ordres impérieux, etc. »

GRIPPESOU ET LE FRUITIER

Grippesou, quand il va au marché, ne peut se décider que difficilement.

Il va d'un éventaire à un autre, marchandant partout et s'en allant sans acheter dans la crainte qu'il eût pu s'en tirer à meilleur compte ailleurs.

Un jour, il débattait le prix d'une salade chez un fruitier. Celui-ci apercevant un client abandonna Grippesou pour l'aller servir.

L'avare en fut froissé.

— Mon argent ne vaut donc pas celui des autres, fit-il.

— Je n'en sais rien, répliqua le marchand, je ne l'ai jamais vu.

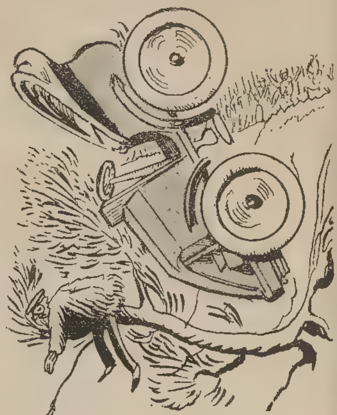
HIER ET AUJOURD'HUI

Les mots changent de sens en vieillissant, c'est là une remarque facile à faire. Il est à craindre que nos arrière-petits-neveux, au train dont vont les choses, n'interprètent plus tard étrangement notre français actuel.

Prenons au hasard une phrase simple, dans un livre datant de Louis XIV :



« A califourchon sur un genêt d'Espagne, il fit voir à toute l'armée le plus beau panache qu'on pût rêver. » Voici comment un artiste du temps aurait illustré cette phrase.



Et voici comment on l'illustrerait aujourd'hui.



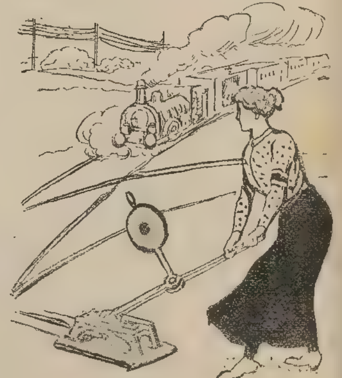
« A travers les nuages, on apercevait l'étoile... autrefois...



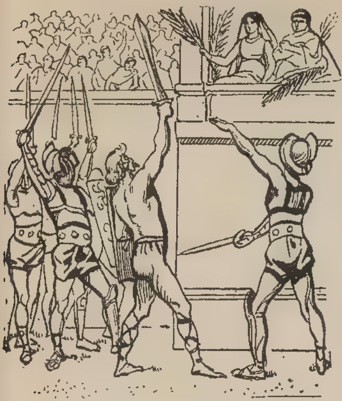
... Aujourd'hui.



En 1850, qui eût lu ceci : *« L'aiguille en main, l'orpheline regardait passer le convoi »*, l'eût interprété comme ci-dessus...



... à la différence d'un illustrateur moderne, qui exécuterait le dessin que vous voyez.



« *Brandissant leurs armes, ils marchaient fièrement à la conquête des palmes* » ancienne interprétation...



... et interprétation actuelle



« *D'un coup de pique, il lui fendit le cœur.* » Nos aïeux ont frissonné à cette évocation.



Nos contemporains éprouvent une émotion qui, pour être moins intense, n'en a pas moins son charme.



« *C'est courir aux abîmes que de s'abandonner sans frein d'aucune sorte sur la pente où vos passions vous entraînent.* » Il est certain qu'autrefois on ne voyait pas la chose...



... sous le même angle qu'aujourd'hui.

Courrier Pêle-Mêle

Vitesse des trains.

Monsieur le Directeur,

Dans votre dernier numéro du 29 juillet, paraît sous les initiales L. S., un article ayant trait à la vitesse comparée des chemins de fer français et américains.

Je ne discuterai point la marche de ces derniers ne la connaissant pas, mais je me permettrai de faire observer à votre correspondant, qu'il n'est pas très bien documenté, en ce qui concerne la vitesse des trains en France, pour lesquels il donne à la Compagnie du Nord sur le trajet de Paris à Calais 81 kilomètres à l'heure comme vitesse maxima.

Que ce correspondant prenne la peine d'ouvrir le grand indicateur Chaix à la page 200, il y verra que le train 67 partant de Paris à 10 heures du matin, arrive à Calais (Maritime) à 1 h. 15, ayant parcouru les 298 kilomètres séparant ces deux points en 3 h. 15, ce qui fait, si je ne m'abuse, 91 kil. 692 mètres à l'heure.

Il y a mieux, et celui-là tient, je crois, le record de la vitesse en France, c'est le train 179 (Paris-Cologne) qui franchit en 2 h. 35 les 238 kilomètres qui séparent Paris de Jeumont, soit 92 kil. 129 à l'heure y compris les 3 minutes d'arrêt à Saint-Quentin. En déduisant ces 3 minutes nous obtenons 93 kil. 947 à l'heure, ce qui fait la meilleure vitesse que je connaisse pour un train régulier.

Recevez, etc. Ad. Rigaudy,
voyageur de commerce.

Départements.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans le dernier numéro de votre intéressant journal, une question d'un de vos lecteurs : « Quels sont les départements qui ont changé de nom depuis 1789 ? »

Faute de mieux, je peux en citer un à votre aimable collaborateur : c'est le département du Rhône actuel, qui formait jadis avec une partie de ceux de la Loire et de Saône-et-Loire, le département de Rhône-et-Loire.

E. de Hol.

Le bois « aliment ».

Monsieur le Directeur,

Peut-on manger du bois ?

Oui, certes, mais dans des circonstances tout à fait exceptionnelles et pendant peu de temps. M. L. S. dans le n° 29 du 22 juillet a tort de dire : on ne peut pas.

Il est évident qu'on ne peut pas avaler de gros ou même de petits morceaux non désagrégés. Mais le bois, la sciure par exemple peut-être ingérée et digérée et jusqu'à un certain point servir à la nutrition.

En effet, le bois est, en grande partie, composé de *cellulose* ($C12\ H12\ O12$) comme l'amidon. Le bois réduit en poudre, en sciure peut donner lieu par la fermentation d'abord, par la distillation ensuite, à une substance sucrée, à de l'alcool, etc.

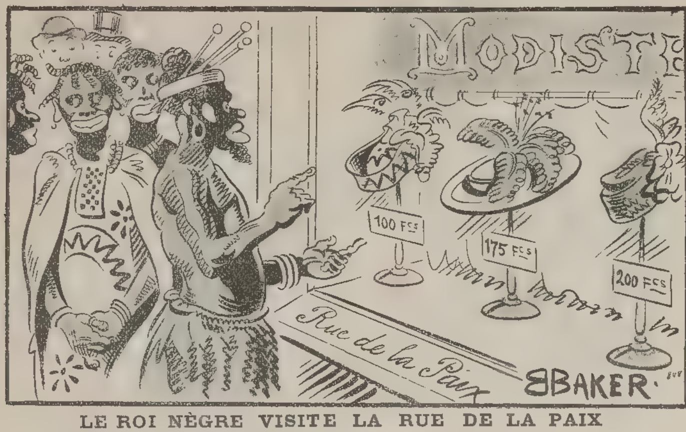
Dans le cas des rescapés de Courrières, par exemple, bien mâché par les pauvres affamés, bien réduit en pulpe par la salive, le bois peut subir un commencement de digestion qui se termine dans l'intestin, ainsi qu'il arrive pour l'amidon et en général pour les amylacées. Le bois peut donc être un aliment. Il permet d'attendre. Le cheval, herbivore, l'a prouvé. Sa dentition spéciale lui donnant plus de facilité pour mâcher, réduire en pulpe salivée la cellulose des fibres ligneuses. Ces fibres, d'ailleurs, contiennent aussi un peu d'albumine.

Pour ces misérables mineurs, il y avait un danger. Les bois injectés avec du sulfate de cuivre ou d'autres matières destinées à empêcher leur destruction pouvaient être nocifs.

Mais, en général, le bois naturel n'ayant subi aucune préparation chimique, peut retarder la mort par inanition puisqu'il contient surtout de la cellulose qui fait partie des aliments dits *respiratoires*, aliments ainsi nommés parce qu'ils servent surtout à entretenir la chaleur animale.

Donc, le *bois* peut-être considéré comme un aliment possible, dans des circonstances aussi exceptionnelles que celles de la catastrophe de Courrières.

Recevez, etc. Dr G. de Cood.



LE ROI NÈGRE VISITE LA RUE DE LA PAIX

— Ah ! ça explique ça que j'ai entendu que les blancs ne veulent qu'une seule femme !

Questions interpêlemêlistes

Peut-on léguer valablement quelque chose à un animal ?

ARIEL.

La télégraphie sans fil pourra-t-elle un jour servir aux bateaux à se garer les uns des autres en cas de brouillard ?

AVENIN.

On prétend qu'il n'existe pas d'esprit assez fort pour être dénué de toute superstition. Se trouve-t-il parmi vos lecteurs quelqu'un qui puisse affirmer en toute sincérité qu'il n'est sujet à aucune espèce de croyance superstitieuse ? Moi, j'avoue n'en pas être exempt.

G. SARILLE.

Est-il permis d'admettre qu'un jour le mouvement de la mer procurera à l'homme toute la force et la chaleur dont il a besoin ?

HENRY.

Pourquoi Graumoyne ne travaille pas

— Ecoute-moi bien — me dit un jour Graumoyne entre deux amers — c'est à un ami que je parle, c'est à un ami que je veux découvrir une vérité importante et qu'il ignore... Que penses-tu qu'il y ait après les fortifs ?

— Mais... la campagne, les champs...

— Les villes, les fleuves, la mer, etc., etc... n'est-ce pas ? continua l'ami Graumoyne avec une ironie douce, apitoyée.

— Evidemment !...

— Pauvre ami ! Après les fortifs, il n'y a rien !

— Rien ?

— Rien. Entends-tu bien ? Rien.

— Comment ça ?

— Comment ça ? Laisse-moi tout d'abord te poser une question, as-tu été... à Charenton ?

— Certainement fis-je, avec un demi-sourire.

— Pauvre ami. J'en étais sûr. Tu crois avoir été à Charenton ?

— Je crois ? Mais j'en suis sûr.

— Assez. Tu me fais pitié.

— Ah ça, mais...

— Laisse-moi parler. On t'a fait monter dans un bateau-mouche, n'est-ce pas ?

— Oui. .

— Et tu as cru naviguer pendant une heure, alors, seulement, qu'on te faisait défiler des panoramas devant les yeux ; puis on t'a débarqué, tu ne sais pas où ?

— A Charenton.

— Appelle Charenton, des allées peu connues du Parc Monceau ou du Luxembourg, c'est tout ce que je te concède...

— Mais, voyons, à ce compte-là, Fontainebleau non plus n'existe pas ?

— Fontainebleau non plus.

— Et les trains qui y mènent ?

— Ce sont des machines truquées, de même que le bateau-mouche. Tu montes là-dedans,

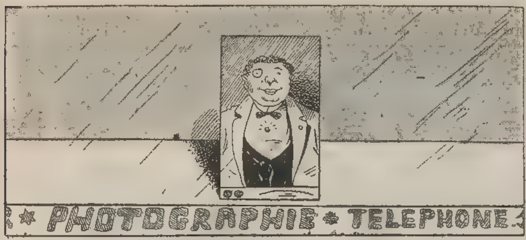


TRUCS DE POLITICIEN

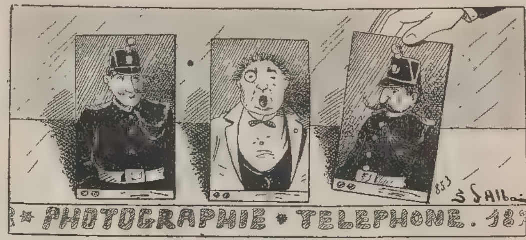
Voici la tenue de M. Finot s'apprêtant à faire une conférence dans un quartier chic : haut de forme, redingote, etc., etc.

Se rend-il ensuite dans un quartier pauvre, vite il va dans un coin se transformer en conséquence ; il enlève la jupe de sa redingote et s'en fait une pèlerine, découvre son melon du feutre mou qui en faisait un tube...

... et peut aller faire sa conférence socialiste, car il a l'air d'un vrai purotin.



Le banquier Attrapetout est fort content de se voir dans l'étalage d'un photographe à la mode.



Mais quand le photographe qui s'est laissé prendre à ses prospectus s'avise de le flanquer de deux gardes républicains, il se trouve mal à son aise, et tremble pour ses affaires.

on siffle, des panoramas défilent devant tes yeux, derrière toi on change le décor et tu descends où tu étais monté. Et, tiens, une preuve palpable : les employés des gares...

— Eh bien! Ce ne sont plus les mêmes.

— Comme figure, soit; une fausse barbe mise ou enlevée et le tour est joué; mais les vêtements, la casquette, la voix, surtout, est-ce la même?

— A peu près.

— Hein! Tu vois?

— Mais... alors, où prend-on la nourriture de Paris?

— Produits chimiques, tout simplement.

— Les lapins, les poulets? J'en ai vu de vivants.

— Pour les lapins, ce sont des rats d'égouts, qui, pris dès leur naissance et gavés, soignés d'une façon spéciale deviennent les animaux que tu connais sous le nom de lapins... Les poulets, eux, sont obtenus par un procédé semblable, appliqué aux pierrots.

— Et les animaux du Jardin des Plantes, les lions, les tigres?...

— Fabriqués avec des chats.

— Et les serpents?

— Avec les verres de terre. C'est, du reste, au Jardin des Plantes et au Jardin d'Acclimatation que sont conservés tous les phénomènes obtenus.

— Mais, voyons, voyons, Graumoyne, les parents de province?

— Les parents de province? Ce sont des agents du gouvernement déguisés.

— Et quel intérêt le gouvernement aurait-il?

— Ecoute-moi bien, fit alors mon ami Graumoyne, d'une voix grave. Si d'un jour à l'autre le bon populo des premières et même des dernières, apprenait que la campagne n'existe pas, il ne travaillerait plus; car pourquoi travaille-t-il la semaine? Dans l'espoir d'aller le dimanche à la campagne. Apprenant que la campagne n'existe pas il ne travaillerait plus. As-tu compris?... Et voilà pourquoi, moi, je ne travaille pas!

« Paye donc les consommations, conclut-il d'une voix moins grave et me poussant du coude.

André Falta.

A PROPOS D'UN CIMETIERE DE CHIENS

La vie est un recommencement perpétuel et les choses apparaissent surtout sous un aspect de nouveauté parce que l'on ne se souvient plus des époques antérieures où elles se présentèrent identiques.

L'humanitarisme donc, est à la mode; et une de ses formes les plus désintéressées est, sans doute, cette conscience très générale de vague fraternité à l'égard des bêtes qui se traduit efficacement par certaines œuvres comme l'Assistance aux Animaux et la Société protectrice.

Rien de cet état d'esprit ne fut étranger aux anciens. Si l'immortel auteur de l'*Origine des Espèces* ne leur avait point encore révélé les liens communs qui nous unissent aux volatiles de la basse-cour et aux ruminants des prés salés, un secret instinct les avertissait déjà d'une affinité mystérieuse que leur intelligence amie du merveilleux avait traduite par la métempsychose. Dès lors, l'animal était respecté parce qu'en lui, s'agitait peut-être l'âme d'un ancêtre vénéré, tout comme le canasson qui vous conduira demain au Bois pourrait être la réincarnation d'un « quatrième à la manille », jadis assidu au Café de la Terrasse.

Aussi profond était le sentiment des Egyptiens :

« *Les uns adorent le crocodile; les autres regardent avec une frayeur religieuse un ibis engraissé de serpents.* »

Pareillement, les enfants et les natures simples, vouent un culte attendri à l'animal défunt. Qui n'a porté en grande pompe un serin raidi par la mort, enclos dans une boîte à cigares, vers sa dernière demeure?

Et pourtant, les étrangers et beaucoup de bons esprits se scandalisent des mausolées luxueux du cimetière de chiens à Asnières. Insensibles à la piété, ils se rient des inscriptions gravées dans le marbre pur, comme cet

Hommage a Loulou (1895 1905)

Témoignage de Reconnaissance d'une Mère
A qui Loulou rendit son enfant, qui, en 1895,
se noyait dans la Garonne.
(Le brave Loulou n'avait que 9 mois — et, en plus, une patte cassée...)

qui prouve, tout au moins, que l'amour des bêtes n'est pas forcément exclusif d'affections plus légitimes. Et cette autre :

« *Ni nom? Ni date? Qu'importe!... Sous ces rochers résident les restes matériels de qui fut pour moi, pendant 14 ans un ami exemplaire.* »

Ou encore :

« *Plus je vois les hommes, plus j'aime mon chien.* »

Pascal.

L'inauguration d'une « maison de retraite » pour chiens invalides aux environs de Paris suscita aussi, en son temps, nombre de protestations. New-York a un hôpital pour les serpents et les poissons. Or, bien avant le quinzième siècle, les Turcs, peu suspects de sensiblerie, possédaient des dispensaires et hôpitaux pour les bêtes. Après la catastrophe de Courrières, il fut décidé que les malheureux chevaux *rescapés* finiraient leurs jours dans de vertes prairies : idée reprise des Athéniens qui voulurent que les mulets ayant collaboré à la construction du Temple Hécatompèdon devinssent libres. Et on les laissa paître où bon leur semblait.

Les Agrigentins enterraient communément les bêtes qu'ils avaient chéries, les chiens et les oiseaux utiles, « ou même qui avaient servi de passe-temps à leurs enfants : et la magnificence qui leur était ordinaire paraissait à la somptuosité des monuments élevés à cette fin ».

Timon enterrait honorablement les juments avec lesquelles il avait gagné trois fois le prix de la course aux jeux olympiques. Et nous lisons, dans la *Vie de Caton le Censeur*, par Plutarque, que Xantippe fit ensevelir son chien au haut d'un promontoire, au bord de la mer, ce qui valut à l'endroit le nom de côte Cynosséma.

Le même Plutarque se faisait scrupule de vendre et d'envoyer à la boucherie un bœuf qui lui avait longtemps servi.

Eh bien! j'en atteste les Dieux, nous paraîtrions singulièrement coupables à ces prédécesseurs très illustres, avec notre abattoir hippophagique de la rue Brancion. Et les beef-packers de Chicago qui remplacent communément la vache et le bœuf de leur corned-beef par un doigt ou quelques abatis de leurs ouvriers, ont bien droit à toute notre estime et à la reconnaissance des bêtes.

André Savignon.





LA MODE ANGLAISE

Le jeune Pamelin de Boursepercée allant faire une partie de tennis, accompagné par une amie de sa sœur, trouve très spirituel, rencontrant dans la rue un pauvre diable, de plaisanter l'air godiche que lui donne un pantalon trop court.

Mais dix mètres plus loin, ils rattrapent le malheureux et, marchant à sa hauteur, ils se voient venir dans dans la glace d'une devanture. Pamelin est fort interloqué devant l'éclat de rire de la jeune fille, qui se rend compte que le pantalon de son cavalier est beaucoup plus ridicule que celui du malheureux qui, lui, a du moins l'excuse de la pauvreté.

LA FIN D'UNE LEGENDE

(*Lettre ouverte à M. Clémenceau*).

Le *Pêle-Mêle* reçoit la lettre suivante, qu'avec son impartialité ordinaire, il se fait un devoir de publier :



— Je suis employé au Ministère, où l'on peut me voir arriver, à chaque fin de mois, toucher ma mensualité, et me sauver en courant. Ceux qui m'ont vu ainsi auront dit : « Encore un paresseux ! » C'est cette légende accréditée dans le public qu'il faut détruire.

Or, cet homme, soi-disant paresseux, se lève avant 8 heures du matin. Aussitôt il travaille. On peut le voir dans son jardinet, aider, de toute la force de ses moyens, la nature dans son œuvre de labeur incessant.

Après déjeuner, il s'habille à la hâte et court prendre son train. Enfin, le voilà à Paris. Il s'élance au café. Les profanes diront : « Quel manilleur enragé ». Non ! C'est un travailleur qui cherche à se faire des clients pour placer du tapioca, du café, du glycéro-phosphate pour des maisons dont il est le représentant.



Il trouve moyen de donner encore des leçons de billard et de vérifier la comptabilité du marchand de marrons et de la marchande de frites attenant au café.

Il lit toutes les annonces pour y chercher un travail facile à faire chez soi. Cherche les rébus, non pour se distraire, mais pour gagner les prix. Il n'y en a pas un comme lui pour savoir si une montre est réparable ou non.

Entre temps, il trouve moyen d'écrire une poésie pour une revue de province. Le soir, on peut le voir au théâtre. Il est contrôleur. Il rentre, exténué, par le dernier train.



Après dix ans de ce travail surhumain, il n'en peut plus. Alors, il vient au Ministère, comme le moribond échoue à l'hôpital. Et que dit-on en voyant ce noble travailleur usé par le labeur et qui cherche un légitime repos : « C'est un paresseux ! »

Et qui dit cela ? Ce sont des gens qu'on peut voir depuis neuf heures jusqu'à sept heures attendant, immobiles, devant un guichet.

Ces gens-là n'ont donc rien à faire pour pouvoir perdre tant de temps ? Et ce sont ces fainéants qui traitent les autres de paresseux : J'en appelle au Jugement de la Postérité !...

LES BILLETS DE FAVEUR



— Ah! ce bon petit repas à moi tout seul. Quel délassement. Allons, bon, une lettre. C'est l'ami Machin qui m'envoie un billet pour l'Opéra. Quelle scie! Si je l'offrais à mon collègue Durand.



Durand. — Trop aimable de ta part, mais nous avons disposé de notre soirée. Excuse-moi et merci néanmoins.



— Cocher, vite, 16, rue Lafayette, vous aurez un bon pourboire. C'est pour un billet de théâtre que je vais porter à mon ami Grassol.



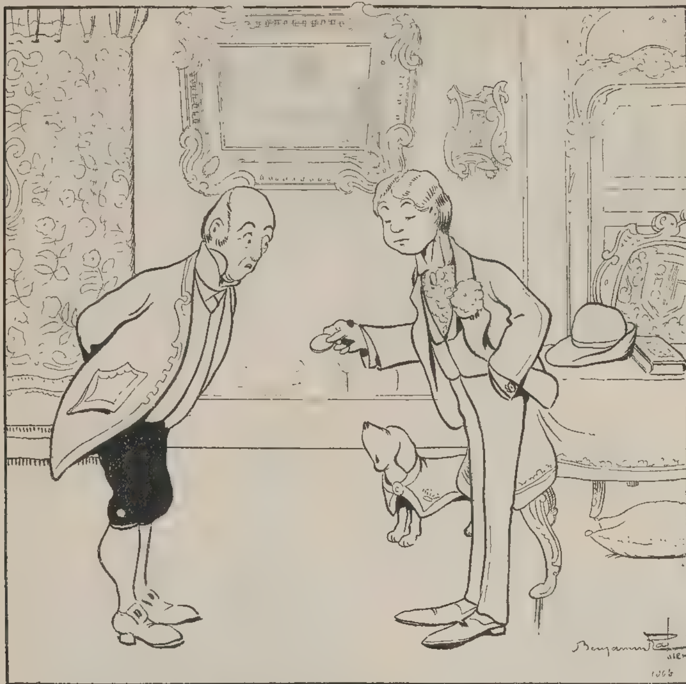
— Pas là! Quelle guigne! Comment faire. Je ne veux pourtant pas laisser perdre ce billet. Machin serait furieux!



— Mon cher concierge, faites-moi l'extrême amitié d'accepter ce billet pour l'Opéra. Tenez, voilà vingt francs pour vos frais.



— Mais, il est brûlé mon dîner. C'est immangeable! Et dire qu'il y a des gens qui m'envient parce que j'ai souvent des billets de faveur!



LE FILS DU MILLIARDAIRE

— Voudriez-vous me dire, Justin, ce que c'est que cette sorte de jeton que je trouve là, sur cette table?

— Mais... monsieur... c'est une pièce de cent sous!

DE NOS LECTEURS

L'escargot ronfleur.

On ne connaissait guère jusqu'ici que l'escargot sympathique qui fit jadis événement. Or, voici qu'on lui a suscité un concurrent en la personne de l'escargot ronfleur.

C'est un naturaliste qui vient de nous révéler l'escargot ronfleur. Ce savant avait placé un de ces gastéropodes dans un bocal en verre qu'il avait rangé sur un rayon de sa bibliothèque. Un soir, pendant qu'il se trouvait en train d'écrire, il entendit un bruit régulier, assez semblable à celui qu'on entend dans une salle d'audience ou dans un bureau de ministère, transformés en dortoirs. Plus de doute, il y avait là quelqu'un qui ronflait!

Le savant s'approcha doucement, sur la pointe des pieds, et — ô surprise! — il constata que l'escargot, profondément endormi, s'accompagnait dans son sommeil d'un rythme lent qui dénotait une conscience tranquille et sans reproche.

Des recherches postérieures tentées par le savant prouvèrent que, de tous les escargots, l'escargot de vigne est celui qui ronfle le mieux. C'est apparemment l'effet du raisin qui a cette vertu, — comme l'avait déjà remarqué dans *Pantagruel* le célèbre Frère Jean des Entommeures.

H. J.

Un mot de Charles X.

C'était en 1830 au moment où, après les fameuses ordonnances de juillet, le peuple de Paris prenait les armes pour renverser les Bourbons. Charles X se trouvait aux Tuileries quand on vint l'avertir que les insurgés marchaient sur le palais.

— Très bien, répondit le roi. Tirez sur les insurgés.

— Mais, sire, la garde nationale pactise avec l'émeute!

— Tirez sur la garde nationale.

— Ah! sire, les troupes marchent avec les gardes nationaux!

— Alors, déclara froidement le roi, *tirez sur les troupes!...*

Il y a des historiens qui attribuent la réplique à M. de Polignac, qui était alors président du Conseil et ministre des Affaires étrangères. Quoi qu'il en soit, l'anecdote était amusante à rappeler, en ce moment surtout où se produit le choc formidable que l'on sait, entre le tsar et son peuple, choc qui rappelle à s'y méprendre notre propre Révolution de 1789.

Daniel CLARY.

Superstitions russes.

La Russie est, depuis des mois, à l'ordre du jour, et il est probable qu'elle défraiera longtemps encore la chronique universelle.

Le professeur Vinogradoff, qui a étudié son pays jusque dans ses verrues, nous initie aux mœurs superstitieuses du peuple éloigné des grands centres.

Ainsi, dans le gouvernement de Kostroma, quand un individu est gravement malade, on l'enduit de miel. Si les mouches viennent se poser sur le miel, c'est signe de guérison; si le miel devient noir, la personne est condamnée.

Des feuilles vertes placées dans les aisselles indiquent la guérison ou la mort, selon qu'elles restent fraîches ou se flétrissent rapidement.

Si un chien consent à manger un morceau de lard avec lequel on a frotté un malade, c'est un signe certain d'amélioration.

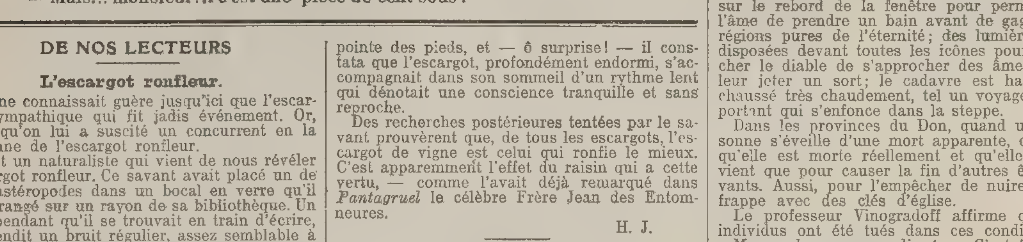
A un moribond on fait avaler des mets de choix et on le charge de compliments pour les amis défunts; puis on ouvre la porte toute grande pour donner accès à la camarde. Une cuvette pleine d'eau et une serviette sont placées sur le rebord de la fenêtre pour permettre à l'âme de prendre un bain avant de gagner les régions pures de l'éternité; des lumières sont disposées devant toutes les icônes pour empêcher le diable de s'approcher des âmes et de leur jeter un sort; le cadavre est habillé et chaussé très chaudement, tel un voyageur bien portant qui s'enfonce dans la steppe.

Dans les provinces du Don, quand une personne s'éveille d'une mort apparente, on croit qu'elle est morte réellement et qu'elle ne revient que pour causer la fin d'autres êtres vivants. Aussi, pour l'empêcher de nuire, on la frappe avec des clés d'église.

Le professeur Vinogradoff affirme que des individus ont été tués dans ces conditions.

Mœurs de sauvages, dira-t-on. C'est faire injure aux populations de l'Afrique occidentale qui sont bien plus près que les Russes de notre civilisation européenne.

BULL.

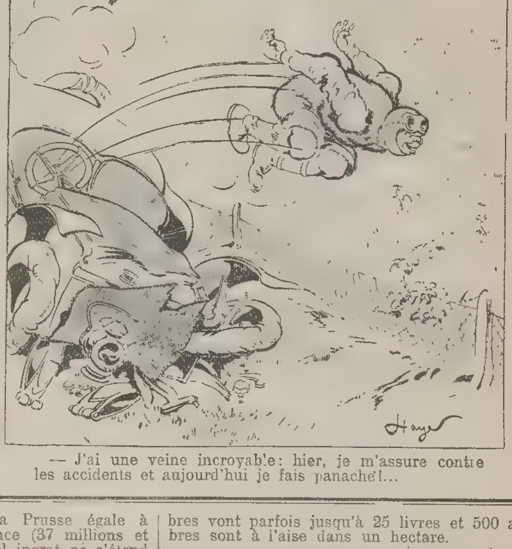


RÉCLAME AMÉRICAINE



ÇA MORD

Comment le pêcheur Barbillon fait danser les pantins pour amuser son fils.



— J'ai une veine incroyable: hier, je m'assure contre les accidents et aujourd'hui je fais panaché!...

L'influence de la lune sur la végétation.

On se figure généralement chez les paysans que la lune a une influence très reelle sur la végétation suivant que l'astre de la nuit est dans telle ou telle phase. D'aucuns vont même jusqu'à étendre cette influence sur la croissance des animaux; ils prétendent notamment que les ongles et les poils des animaux croissent avec plus d'activité selon le moment de la lune où ils ont été coupés.

La vérité est qu'on a établi certaines concordances de ce genre; mais elles n'ont rien de scientifique, elles sont purement expérimentales.

Par contre si on essaie de vérifier scientifiquement toutes ces assertions, on trouve qu'elles sont simplement fantaisistes. Ainsi, l'astronome Flammarion a semé des légumes divers sous diverses phases de la lune: betteraves, oignons, petits pois, carottes, choux, salades, se sont comportés exactement comme si la lune leur était totalement inconnue. Il est donc absolument impossible de rien conclure de sérieux sur les phases de la lune et sur leur influence supposée.

Mais ce n'est pas une raison pour que bien des gens ne continuent à ajouter foi.

Pêle-Mêle Connaissances.

— On s'est de tous temps préoccupé de trouver des procédés de conservation des denrées alimentaires. Déjà les Gaulois se nourrissaient pendant les guerres, de chair desséchée et réduite en poudre. Et c'est un confiseur parisien, François Appert, qui découvrit en 1804, le moyen de soustraire à l'action des ferments les produits qu'il voulait conserver: enfermés dans un récipient clos, il les soumettait dans un bain-marie à la température de l'eau bouillante.

— On s'est avisé que l'habitude prématurée de la cigarette est nuisible au développement des jeunes gens. En conséquence, la municipalité de Chicago exige une licence des débitants et une prescription interdit la vente du tabac et du papier à cigarettes dans un rayon de deux cents mètres autour des écoles.

— L'Angleterre n'occupe que le sixième rang dans la production du beurre, mais elle passe au premier rang par la consommation, avec 14 kilos de beurre par habitant et par an.

— La population de la Prusse égale à peu près celle de la France (37 millions et demi), et cependant son sol ingrat ne s'étend que sur 348.000 kilomètres carrés, alors que le nôtre en compte 536.000.

— Sous Henri II, fut établie la première taxe fixe pour l'affranchissement des lettres des particuliers. On payait dix deniers tournois (environ 4 centimes), par lettre, *y compris la réponse*, et vingt deniers pour les paquets de quatre lettres n'excédant pas une once (30 grammes). On voit que si le transport est devenu plus rapide, il s'est fait aussi plus coûteux.

— Les premiers planteurs qui aient eu l'idée d'entreprendre la culture du caoutchouc, récolté surtout jusqu'alors dans les forêts vierges, réalisent aujourd'hui d'immenses fortunes. Rendue sur le marché européen, une livre de ce produit leur revient à un franc et ils la vendent plus de huit. Un arbre de trois ans donne en moyenne de 2 livres par an; de vieux arbres vont parfois jusqu'à 25 livres et 500 arbres sont à l'aise dans un hectare.

C'est au jeu de paume qu'on peut faire remonter l'origine du lawn-tennis qui n'est autre chose que le jeu de paume sur gazon. A la fin du quinzième siècle, la longue paume s'était transformée en courte paume et on la joua dans des salles spécialement construites. Elles prirent le nom de *tripots*, actuellement attribué aux maisons de jeux, parce que les paumistes y sautaient en courant, ce qui était rendu par l'ancien mot *triper* (sauter).

— La France n'a qu'un bureau télégraphique par 36 kilomètres carrés, l'Allemagne, un bureau par 19 kilomètres carrés. Le pays le plus favorisé à cet égard est le Grand-Duché du Luxembourg qui compte une station par 12 kilomètres.

— Une récente statistique a établi qu'en France, quarante pour cent des médecins ne gagnent pas 2.000 francs par an. A. S.



LES FANATIQUES DE L'ENTENTE CORDIALE

Le piano de M. Delcassé.

Texte par Georges DESROCHES.

SOUS LES MANGUIERS, ROMAN (*Suite*)

Illustrations par LUBIN de BEAUVAIS.



Sans une defaillance, aussi longtemps que dure le danger, Raïnova disputa le jeune homme à la mort! La douleur avait annobli l'amour et c'est d'un baiser de fiancée, presque timide, que l'ardente Malgache effleure le front du convalescent.

— Maintenant, dit Mohammed, après avoir quitté, avec Baba, la chambre du malade, je crois nous pouvoir reposer un petit peu!
— Handria! soupira Baba.
— Quis qui ti dis?
— Handria, c'est « ainsi soit-il » malgache.



Elle existe seule à mes yeux
La bien-aimée que je chéris!
Que les eaux du lac barrant la route
Ou qu'une montagne se dresse,
Rien n'arrête mon élan vers celle que j'aime!

L'adorée n'est jamais importune
Et ne donne que de la joie
Pour celui qui a sa tendresse.
(D'après NIMBOL SAMY, poète malgache.)

Une chanson d'amour sort
. . . .
Femme, éternel printemps! Femme, éternel [été!
(ARMAND SYLVESTRE.)



Pendant les quelques semaines qui viennent de s'envoler si vite, Mohammed avait été envoyé à Tananarive avec un pli pour le Résident général et des lettres pour le colonel Dornoy. Il en rapporte hélas! un ordre de retour immédiat!

Fin d'idylle.
Et l'idylle a passé, comme un nuage rose
Qui va, flocon léger, de l'aurore au couchant!
Comme la fleur à peine ouverte et déjà close.
Comme un rire joyeux, comme un sanglot [touchant!

Manguiers, lorsque la brise agitant vos [ramures
Semblera réveiller l'écho de doux secrets,
Dites : « O brise folle, assoupis tes murmures,
Et vous, ô grands manguiers ombreux, soyez [discrets! »



En arrivant à Tananarive, les porteurs de Raïnova avaient reconduit la jeune femme au Palais. Quant à Dornoy, il fut rapidement ressaisi par les exigences de la vie pratique, car un cavalier d'escorte de la Résidence l'attendait à sa porte.



En sortant du cabinet du Résident général, Dornoy est acclamé par les attachés, ses collègues. Cette ovation ne semble pas être tout à fait du goût de « l'heureux vainqueur », qui a peine à dissimuler quelque impatience et une assez vive préoccupation.



L'Eve malgache n'a certes pas été oubliée, lors de la répartition des défauts gracieux, en ce qui concerne la curiosité.

Mais Raïnova ne veut ni entendre ni répondre. A peine permet-elle à ses yeux et à son sourire d'être un peu moins réservés que ses lèvres.



Les brumes matinales ne voilent pas plus pudiquement le soleil que le mutisme aimable de Raïnova et de Dornoy ne voile aux indiscrets l'immensité de leur tendresse. Le respect, s'il n'est pas attaché aux deux ailes de l'amour vrai, le retiendrait-il par quelques-unes de ses plumes... même à Madagascar ?



Les exigences du service deviennent excessives ! En dehors des travaux de secrétariat, Dornoy est constamment invité à accompagner le Résident général à cheval. Mais, enfin, les f...âcheux quarts d'heure sont encore compensés par quelques heures douces...



Compensation, hélas, bien éphémère ! Notre ami a le cruel honneur d'être envoyé en mission à Tananarive. Il doit se joindre à un convoi partant le jour même et Mohammed reçoit l'ordre inattendu de préparer les cantines.



Le cheval qui a brouté l'herbe, pendant la scène des adieux, n'a pas trouvé le temps long ! Son propriétaire non plus ! Mais, enfin, Tananarive n'est pas au bout du monde !

Il est vrai que tant de choses peuvent se produire entre un départ et un retour !



— A quand revoir, Massa Mahmed !

— Moi pas sabir !

Dans l'expression de son fatalisme tout musulman, le vaillant Mohammed avait raison. Sait-on jamais ?

(La suite au prochain numéro).



SPECTATEUR

Deux francs pour voir les *Deux Orphelines!* C'est bien cher!... Tenez, v'là vingt sous, montrez-m'en une et je reviendrai voir la seconde un autre jour.

PETITE CORRESPONDANCE

Un lecteur assidu. — Non, c'est de toute impossibilité.

M. Lanteirès. — Vous avez raison; nous y veillerons.

Un grincheux. — 1° Oui, s'il n'est pas stipulé de conditions contraires; 2° Le délai est généralement indiqué.

G. C. — A 21 ans.

Mme H. Hariot. — Lavage à l'eau alunée.

M. Lemaire. — Même réponse.

M. A. Léglise. — Il n'y aucune erreur.

Un abonné, au Havre. — Comme les causes peuvent en être très diverses, il est impossible de donner un remède général. Voyez un médecin.

M. Duperard. — La poudre de pyrèthre est très efficace, mais il ne faut pas la ménager.

Les amis de la Blancarde. — Un seul doit être compté, mais rien n'empêche de montrer même tout son jeu si l'on y tient.

E. R. à Philippeville. — On ne le peut que par le moyen de l'appareil de Pictet, qui est assez coûteux.

Un vieux lecteur. — Il vous serait plus simple de prendre ces instructions auprès d'un spécialiste ou constructeur; il nous est impossible de vous donner en quelques mots toutes ces explications.

Mme J. Séguin. — C'est juste; elle en vaut bien d'autres.

M. G., à Genève. — Très sensibles à votre bienveillante appréciation au sujet du « Nouveau ».

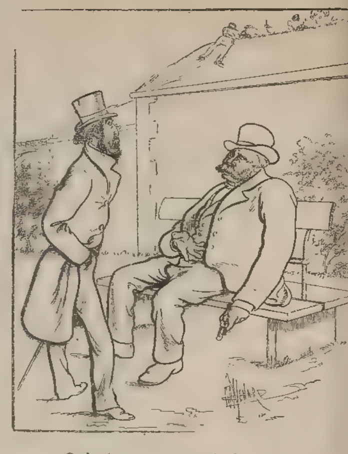
M. Elie. — Non, Alphonse Karr était mort à cette époque.

M. Dehors. — A notre avis, vous n'auriez pas gain de cause, arrangez-vous plutôt à l'amiable.

Mme Chanoine. — Rassurez-vous; cette mode, si elle disparaît, ne manquera pas de renaître.

M. Lagrenée. — Nous ne vous le conseillons pas, cela vous entraînerait à des frais excessifs.

M. Jehan. — Non, ce fait a été souvent mis en doute.



— Qu'est-ce que tu fais à cette heure, dans un tel quartier? Tu vas sûrement te faire attaquer.

— Je n'attends que ça depuis longtemps. Crois-tu que c'est agréable d'avoir un revolver qui m'a coûté si cher et de ne pouvoir trouver une occasion de s'en servir.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉ

Délivrance par les Bureaux-Succursales de Cie P.-L.-M. de:

Billets simples. Billets d'aller et retour. Billets p. à l'avance.

Les Bureaux-succursales de la Compagnie, à Par délivrent, pour toutes les gares de son reseau, d billets simples (plein tarif, demi-tarif, tarif mi taire) et des billets d'aller et retour de tout classes.

Ces Bureaux-succursales sont situés

Rue Saint-Lazarre, 88.
Rue des Petites-Ecuries, 11.
Rue de Rambuteau, 6.
Rue de Rennes, 45.
Rue Saint-Martin, 252.
Place de la Republique, 16.
Rue Sainte-Anne, 6.
Rue Tiquetonne, 64.

Ils délivrent également, et à l'avance, par sér de 40, avec une réduction de 10 0/0 sur le prix or naire des places, des billets de première, deuxié et troisième classes pour les gares de la banlieue Paris situées jusqu'à Fontainebleau et Corbeil inc sivement. Ces billets peuvent être utilisés dans deux sens (aller ou retour).

12e ANNÉE — N° 38. 10 Centimes 23 SEPTEMBRE 1906

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

UN RAFFINÉ, par ALEX.



— Gentil enfant, tu restes près de moi au lieu d'aller rire avec tes petits amis.
— Oui... j'aime mieux attendre que le pliant casse.

EN RETARD

Chez le Capitaine Consigne

L'officier est assis à son bureau et parcourt le rapport que le fourrier vient de lui apporter. Il est en tenue, prêt à sortir.

On sonne.

L'ordonnance introduit le soldat Bridou.

BRIDOU (*saluant*). — Mon capitaine !
LE CAPITAINE. — Tiens, c'est vous, Bridou ?
BRIDOU. — C'est moi, mon capitaine. Je...
LE CAPITAINE. — Vous tombez bien. Justement je viens de lire quelque chose qu' vous concerne.
BRIDOU. — Moi, mon capitaine ?



Je ne veux pas vous punir cette fois... Je n'aime pas les punitions dans ma compagnie.

LE CAPITAINE. — Oui, vous, Bridou, soldat à la 2e du 3 !

Un temps. L'officier recherche un passage sur le rapport. Bridou en profite pour prendre la parole.

BRIDOU. — Mon capitaine, je...
LE CAPITAINE *l'interrompant*). — Ah ! voici... C'est bien vous ! Vous êtes signalé comme rentrant dix minutes en retard à l'appel, hier soir.
BRIDOU. — C'est vrai, mon capitaine, mais je viens vous dire...
LE CAPITAINE. — Taisez-vous !

Bridou se tient coi, les petits doigts sur la couture du pantalon, tout en jetant un regard anxieux sur la pendule placée sur la cheminée et qui marque 9 heures. Le capitaine Consigne prend une note.

BRIDOU (*n'y tenant plus*). — Mon capitaine, il...
LE CAPITAINE (*posant son crayon et se tournant vers le soldat*). — Vous n'ignorez pas, Bridou, que je tiens essentiellement à ce que, dans ma compagnie, mes hommes observent l'exactitude la plus stricte. J'aurais préféré vous accorder la permission de dix heures plutôt que de vous voir rentrer à 9 heures 10 ! Vous êtes un ancien soldat..., vous devez donner l'exemple !... Savez-vous que si l'on additionnait toutes les minutes de retard apportées dans l'exécution des services, on arriverait à un total d'heures suffisant pour faire l'instruction d'une classe entière...

Satisfait de cette constatation qu'il se plaît d'ordinaire à répéter, le capitaine sourit, puis reprend sur un ton plus doux.

— Voyons Bridou..., pourquoi étiez-vous en retard ?
BRIDOU (*s'épanouissant*). — Ben..., mon capitaine, j'm'etais attardé à causer avec un camarade..., un pays, qui est au 4e chasseurs..., en sorte qu'il a dû se trouver en retard aussi... mais ce qu'il y a de curieux, c'est que la chose sur laquelle on discutait... (*Il rit*).
LE CAPITAINE. — Eh bien ?
BRIDOU. — C'était justement celle que mon capitaine vient de signaler..., en ce sens que c'était quasiment le contraire, vu qu'on discourait sur le temps perdu en arrivant en avance soit pour les rassemblements, soit pour les revues...
LE CAPITAINE. — Oui..., eh bien ! une autre fois vous choisirez un moment plus opportun pour discuter ces questions. Je ne veux pas vous punir pour cette fois..., je n'aime pas les punitions dans ma compagnie. Mais rappelez-vous que je tiens l'exactitude pour une des meilleures qualités du soldat... et j'ajouterai de l'homme..., car, aussi bien dans la vie militaire que dans la vie civile, elle est d'une importance capitale. Vous avez compris ?... Rompez !
BRIDOU (*saluant*). — Merci, mon capitaine ! Mais j'étais venu pour vous dire. .
LE CAPITAINE. — C'est vrai au fait. Qu'êtes-vous venu faire ?
BRIDOU. — Je me trouve aujourd'hui de planton chez le colonel..., et je venais de sa part vous prévenir que Messieurs les Officiers prendraient le sabre pour la réception du général.
LE CAPITAINE. — La réception du ?... (*Eclatant soudain*). Sacré tonnerre, je n'y pensais plus !... (*Regardant la pendule*): ah ! flûte..., c'était pour 9 heures 1/4..., il est la demie !...



Vous aurez quatre jours, tenez... ça vous apprendra !

(*Il se lève furieux*). C'est votre faute, espèce de crétin !... Vous êtes là à me faire causer... Vous aurez quatre jours, tenez... Ça vous apprendra !
BRIDOU (*saluant*). — Bien, mon capitaine !

ETIENNE JOLICLER.



LES GRANDES INVENTIONS DU "PÊLE-MÊLE"

Le parapluie extensible permet aux flegmatiques de ne pas se livrer à des gestes exagérés pour éviter les chocs des parapluies voisins. Egalement fort utile pour personnes chargées de paquets sous les deux bras.



UNE BONNE RAISON

— Vous ne m'achetez rien, monsieur Loriot...
— Non... je n'ai pas encore mon permis de chasse.

Pêle-Mêle Causette

La semaine dernière, je vous ai entretenus de ceux que le langage populaire désigne sous le nom de milliardaires.

Je posais en principe que la société a le devoir de se préoccuper de ce qui sort manifestement des limites raisonnables.

Les fortunes de certains particuliers et de certaines sociétés sont dans ce cas. Leurs possesseurs font partie de cette catégorie d'êtres anormaux que je réunis sous une même rubrique et que j'appelle *les monstres*.

Les monstres, à quelque profession qu'ils appartiennent, sont un danger pour la société.

Comme tels, ils doivent être soumis à certaines lois qui seront l'œuvre d'une législation future.

Je veux vous parler aujourd'hui d'une autre espèce de monstres qui sont, eux aussi, des plus redoutables.

Les industriels les connaissent bien, car ils en souffrent cruellement.

Pour être compris de tous, il me suffira de citer un cas particulier, celui d'un fabricant de conserves de la Manche.

Une crise sévit sur cette industrie importante. Elle est due depuis fort longtemps aux monstres en question.

« Ce qui nous ruine, me disait le fabricant dont je parle, c'est qu'il existe parmi nous des gâcheurs qui ont fait baisser le prix de nos denrées jusqu'à son prix coûtant.

« Une boîte de conserves qui revient à 48 centimes environ, est vendue par eux à 50 centimes, ce qui, en tenant compte des frais généraux et des risques commerciaux, réduit la transaction à une affaire au prix de revient. Ces gâcheurs ne tirent eux-mêmes aucun profit de leurs opérations. Ils finissent tous par se ruiner et sont forcés d'abandonner la partie. Le malheur est qu'ils sont remplacés par d'autres, lesquels transforment ainsi en situation permanente ce qui pourrait n'être que temporaire.

« Les industriels sérieux sont contraints, à leur corps défendant, de subir cette baisse aussi nuisible qu'inutile. Ils sont pris entre l'alternative de vendre sans bénéfice ou de fermer leurs usines. Il en résulte que, du fait de quelques gâcheurs, toute une industrie végète dans le marasme.

« Comme bien l'on pense, la main-d'œu-

vre subit le contre-coup de cet état de choses.

« Et quand l'on pense qu'un écart de quelques centimes suffirait à maintenir la prospérité de toute une population compromise par quelques insensés. N'y a-t-il pas là quelque chose de faux et d'anormal ».

Eh oui, il y a en ceci quelque chose d'illogique, et le gâcheur commercial est un *monstre*. C'est un fou atteint d'une folie dangereuse, puisqu'elle met une industrie en péril.

La société a le droit, mieux que cela, elle a l'impérieux devoir de mettre ce phénomène dans l'impossibilité de nuire.

Je ne prétends pas qu'il faut l'arrêter et le séquestrer, mais j'estime qu'une loi s'impose pour protéger la masse contre ce *monstre*.

Qu'on ne m'oppose pas la *liberté* individuelle.

C'est mal concevoir la liberté que de vouloir l'affranchir de toute restriction et de tout contrôle.

La liberté elle-même a des limites. L'en laisser sortir, c'est la rendre, elle aussi, monstrueuse.

Il lui faut une sage réglementation. Ou alors, elle devient haïssable.

C'est ce qui donne si beau jeu actuellement aux zélateurs des idées subversives et aux collectivistes.

FRED ISLY.

Américanisme.

Rockfeller, l'archi-milliardaire américain, a une fille. On pense bien que les demandes en mariage ne lui manquent pas.

Il en reçoit tant, qu'il a été obligé de faire imprimer une circulaire pour décliner les offres des postulants.



CHAUFFEUR PLEIN D'ATTENTIONS

— Que fais-tu donc?

— Tu le vois, je place le *Pêle-Mêle* sous la voiture... pour amuser les passants!!

Les beautés de l'Impôt sur le Revenu.

La scène se passe en Angleterre où fonctionne l'impôt sur le revenu.

Un monsieur dîne dans un hôtel et lie conversation avec le patron.

— Vous êtes content des affaires?

— Mais oui. Je puis dire, sans fatuité, que mon hôtel est le meilleur de la ville. Aussi ne désemplit-il pas.

— J'en suis ravi!

L'hôtelier salue poliment et s'éloigne. S'étant approché d'un autre client, il lui demande, en désignant son précédent interlocuteur:

— Connaissez-vous ce monsieur?

— Oui, dit le client, c'est le percepteur de l'impôt sur le revenu!

Tête de l'hôtelier.

Courrier Pêle-Mêle

Une invention.

Monsieur le Directeur,

Je suis un passionné des innovations intéressantes que vous publiez sous la rubrique: *Les grandes inventions du « Pêle-Mêle »*.

Et je viens à mon tour contribuer dans la mesure de mes faibles moyens à ces utiles recherches. Je ne puis, malheureusement, rehausser mon idée par le dessin, car je n'ai aucune connaissance dans cet art délicat.

De ma profession je suis *cambrioleur*. Que ceci ne vous effraye pas, je ne le suis plus. Je le fus, car il faut bien vivre, mais après fortune faite, je me suis découvert un pen-



UNE BONNE AFFAIRE

LA PAPETIÈRE. — C'est mon fiancé!... Quelle santé, hein? Il pèse 100 kilos... Je lui apporte 50.000 francs de dot.

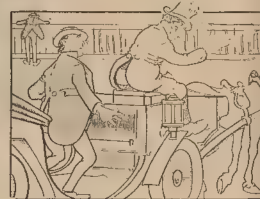
LA BOUCHÈRE. — Sapristi! Ça fait 500 francs le kilogramme!! C'est bien payé.

LE COCHER PARISIEN



— Cocher, je suis pressé. Tenez, je vous donne d'avance cent sous de pourboire, mais dépêchez-vous.

— C'est bien. Montez.



— Allons, Cocotte, du calme! ne t'emballes pas! Au pas, mon enfant. Pas si vite. Plusdoucement.

— Cocher, vous moquez-vous de moi. Prenez garde!

— Tais-toi, marchand de porc salé, vieil abruti, gros plein de graisse, tête de chauffeur!...



— Quoi! cocher, je vous donne cent sous de pourboire, et c'est ainsi que vous m'obéissez et me traitez. Dites-moi au moins pourquoi?

— Parce que vous êtes étranger.

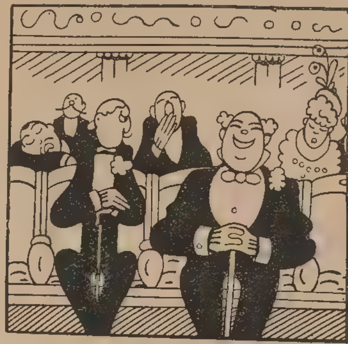


— Je ne veux pas que vous puissiez dire chez vous que l'argent et les menaces aient pu ébranler l'âme d'un cocher parisien. Sur ce, bourgeois américain, je vais vous conduire au galop, mais parce que tel est mon bon plaisir...

LE BON MOYEN
(DRAME MODERNE)



Un neveu indélicat convoitait l'héritage de son oncle. Voulant la disparition de celui-ci, le neveu lui fit maintes fois traverser l'avenue de la Grande-Armée... l'oncle ne fut pas écrasé...



Il l'amena à une conférence de Brunetière... l'oncle ne mourut pas d'ennui...



Il l'amena dans des quartiers d'apaches... l'oncle ne fut pas estourbi...



Il le mit sur le passage du chef de l'Etat... l'oncle ne fut pas assommé par les agents...



Il lui fit prendre le métro... l'oncle ne fut ni asphyxié, ni étouffé...



Alors, désespéré, le neveu eut une idée géniale: il fit installer le téléphone chez son oncle... Au bout de deux jours, l'oncle mourait d'une attaque d'apoplexie...

Et le neveu indélicat mais ingénieux, entrait en possession de sa fortune.

ıant irrésistible à l'honnêteté. Et c'est pour ıcheter mes anciens errements que je viens ettre mes lumières au service de l'humanité.

Pourquoi existe-t-il des cambrioleurs?

Parce qu'il existe des gens qui valent la ıine d'être cambriolés. C'est là un axiome ıe personne ne pourra contester.

Supprimez l'appât de la cambriole et du ême coup vous supprimez la cambriole elle-ême.

Or, en quoi consiste l'appât du cambrioıır? En bijoux, en meubles et objets d'art, . argent monnayé.

Pour l'argent monnayé, le problème est réılu par les Anglais et les Américains. Ils ont chez eux que des carnets de chèques.

En France, on en est encore aux bas de ne et aux paiements en espèces. Nous rerdons toujours sur les autres peuples. Mais ıus y viendrons.

Restent les objets de valeur.

Supprimons ces objets.

« Mais, me direz-vous, supprimer les meuıes riches et les bijoux, c'est supprimer le xe. Or, le luxe ne se supprime pas. »

Je le sais fichtre bien, et c'est ici que mon vention vient remplir son rôle merveilleux. Le luxe est, on le sait, enfant de la vanité la vanité est une souveraine contre laelle un petit ex-cambrioleur est impuissant. ıssi, n'est-il pas question de chasser la vaé comme vous allez le voir.

Voici comment je procède: Je fonde sous garantie de l'Etat une banque que j'appelle a Banque anti-cambriole ».

Vous possédez un collier de diamants d'une valeur de cent mille francs. Du jour au lendemain, un confrère de la pègre peut faire main basse sur ce coûteux joyau.

Portez-le à la banque qui vous remettra en échange une imitation parfaite de cet objet en toc. Un cachet bien visible de la banque prouvera aux yeux les plus sceptiques quand vous l'exhiberez en soirée, que vous en possédez bel et bien l'original.

Le cachet sera, je l'ai dit, très apparent et infalsifiable.

Voilà votre vanité sauve et le danger de vol envolé.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de bijoux. Mais tous les objets d'art, riches bibelots et meubles de prix jouiront des mêmes facilités.

Tous peuvent être imités par les soins de la banque et le *cachet officiel* attestera toujours que la copie n'est que la représentation de l'objet lui-même, comme le billet de banque représente de l'or, comme un ambassadeur représente un pays, comme un fonctionnaire représente le Président de la République à une cérémonie.

Que dites-vous de mon système?

Plus d'usure, plus de risques de casse pour une belle potiche, plus de cambriolage. Voilà à quoi j'arrive et sans léser en rien la vanité qui est au fond de tous nos actes.

Je vous livre mon invention gratuitement et sans espoir de récompense. C'est tout au plus si j'accepterai le petit ruban rouge, qui lui aussi, n'a qu'une valeur représentative.

Recevez, etc. LAPINCE.

Cartes en relief.

Quelles substances emploie-t-on pour construire une carte en relief?

Monsieur le Directeur,

Je termine en ce moment une carte en relief du territoire de notre commune, aux échelles de 1/10.000 en planimétrie et 1/5.000 en altitude. Voici la méthode simple et économique que j'ai employée et qui m'a donné un superbe résultat:

Préparer de l'argile assez malléable et modeler le relief de la carte que l'on veut établir. J'ai mis plus de trois mois à modeler la mienne; c'est dire que l'on peut garder l'argile longtemps malléable en prenant certaines précautions. Quand le relief est parfait, couler un plâtre spécial très clair sur l'argile humide et, quand le plâtre est pris, retirer l'argile et laver le creux.

Recouler ensuite du plâtre sur le creux, en ayant soin d'y passer auparavant de l'eau de savon, et la carte en relief est exactement reproduite suivant la forme et les reliefs de l'argile.

Recevez, etc.

MOURIER-LIPEYRE (Calvisson).

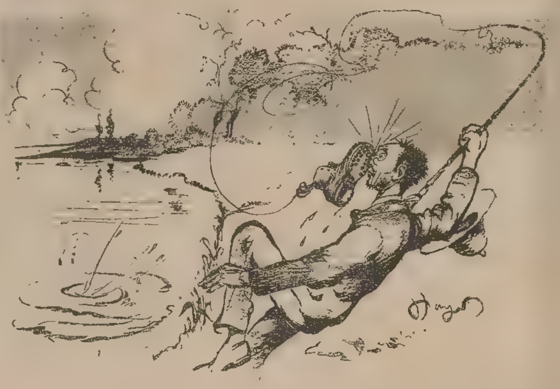
Question interpêlemêliste

Peut-on exiger d'un concierge qu'il monte les lettres à chaque distribution?

RUDOLPH.



— Nom d'un chien, je crois que celui-ci est rudement bien ferré...



... Aïe! je ne pensais pas si bien dire...

Les Gaffeurs

On est à table chez les Durand, qui donnent un dîner de cérémonie.

Mme Bonamy (*à son voisin Lagaffe*). — Mme Durand a la réputation d'être excessivement jalouse. Est-ce vrai?

Lagaffe. — Je crois bien!

Mme Bonamy. — Ah! vraiment!

Lagaffe. — C'est au point que, par économie, son mari est obligé de ne jamais inviter de dames qui s'habillent bien.

Le malin Commerçant

Dans un magasin de modes, le patron voit accourir auprès de lui une de ses vendeuses.

— Monsieur, dit celle-ci, j'ai là une cliente qui hésite depuis une heure entre deux chapeaux sans arriver à se décider. Cela me fait perdre mon temps.

— Quels sont ces deux chapeaux? demande le patron.

— L'un porte le n° 1455 et l'autre le 2530.

— Et quel est de ces deux chapeaux celui sur lequel nous gagnons le plus?

— C'est le 1455.

— Bien, fit tranquillement le commerçant; dites-lui que le 1455 est vendu. C'est celui qu'elle prendra aussitôt.

Cinq minutes après, la cliente s'en allait, emportant le chapeau 1455.

Tout est là

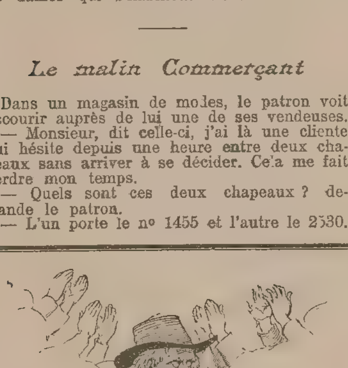
Un facteur des postes de service à la campagne pénétra, un jour, dans le jardin d'une villa habitée par un de nos confrères.

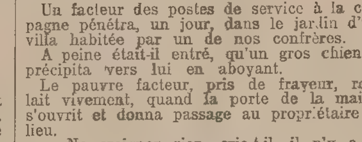
A peine était-il entré, qu'un gros chien se précipita vers lui en aboyant.

Le pauvre facteur, pris de frayeur, reculait vivement, quand la porte de la maison s'ouvrit et donna passage au propriétaire du lieu.

— Ne craignez rien, cria-t-il, il n'y a aucun danger. Vous connaissez bien le proverbe: *Chien qui aboie ne mord point.*

— Certainement, fit le facteur, je connais le proverbe. Et vous le connaissez aussi. Mais le chien le connaît-il?





PIÉTÉ FILIALE

Le pauvre vieil acteur en retraite dépérissait. Le bruit des applaudissements lui manquait. Il s'éteignait à vue d'œil.

Ses enfants eurent l'idée de lui louer une chambre donnant près d'un lavoir. Le bruit des battoirs lui rappelant la claque le ramena à la vie.

Contre l'hygiène.

On a peine à le croire, mais en Allemagne, en Prusse pour parler plus exactement, on vient d'adopter un projet de loi qui réagit contre l'hygiène. A quoi a tendu toute la lutte du dix-neuvième siècle qui a consisté à élever l'hygiène au dessus de la médecine, à la regarder comme la condition de la longévité si le vingtième siècle vient tout à coup démolir cet échafaudage de théories si solidement bâti? L'hygiène, d'après la science allemande, ne servirait qu'à affaiblir l'individu, à peupler la terre d'êtres malingres, chétifs, abâtardis, alors que la place doit appartenir aux forts.

Le ministre de l'Intérieur en Prusse appuie son projet de loi sur les considérations suivantes : « Nous n'avons que faire d'assister les malades et les indigents. Ce sont les êtres en bonne santé qui constituent les forces vives de la nation; ce sont eux qu'il faut soigner, c'est en eux qu'il faut développer l'endurance aux rigueurs de la température et du travail assidu. »

Ce qui est curieux à considérer dans cette théorie, en notre époque de civilisation, c'est qu'elle se rapproche étrangement de la civilisation spartiate qui n'admettait pas qu'on laissât vivre les faibles, qui prescrivait de jeter les êtres contrefaits dans le « barathre », le fossé de la ville. Voilà qui va singulièrement dérouter les hygiénistes.

DÉFINITION

La langue française serait-elle une langue pauvre?

On pourrait le croire si l'on considère que le même mot, le doux mot de *demoiselle*, sert à désigner tout ensemble : une fille d'honnête famille non mariée, une mesure de liquide, un tas de gerbes disposé de certaine manière, une bouteille remplie d'eau chaude dont on se sert pour chauffer les lits, une libellule, un outil à deux branches pour ouvrir les doigts d'un gant, une variété de poires, un poisson, une verge de fer, un oiseau, une lucarne, une cheville, un instrument de pavage, une brosse employée par les peintres en bâtiment.

Romulus.

DU RIRE ET DES TRADITIONS AU THÉATRE

Les comédiens deviennent de véritables collégiens quand ils sont sur les planches. Le rire, ce mal inéluctable qui nous atteint irrésistiblement dès que nous nous trouvons en un endroit où le sérieux s'impose, est à l'acteur ce que le *béribéri* est aux nègres de la côte occidentale de l'Afrique. Provoqué au théâtre par les incidents imprévus, il l'est aussi par les traditions des comédiens. Le public, généralement de bonne composition, partage le rire des artistes lorsqu'il saisit le sens de ces traditions ou de ces



LE CONFÉRENCIER MONDAIN

(PHYSIOLOGIE ET HISTOIRE NATURELLE)

— Généralement, le mâle se distingue par la beauté de son plumage ou de sa toison.



OUVERTURE

LES LAPINS. — L'attrapera... l'attrapera pas!...

incidents; il s'irrite, au contraire, si les acteurs oublient de le mettre au courant de leur hilarité.

Que d'anecdotes sur ce sujet!

A toutes les époques dramatiques, chaque théâtre en a des milliers. Il n'est pas une comédie, un drame, un vaudeville, un opéra sans une bonne série de petites aventures de ce genre. Certaines scènes, même, doivent leur prospérité aux traditions des comédiens. L'ancien Palais-Royal est du nombre et nos pères retournèrent dix, vingt, trente fois entendre *La Cagnotte* ou *Le Chapeau de paille d'Italie*, pour s'esclaffer aux calembours, aux facéties, aux *blagues!* aux jeux de mots nouveaux que les Arnal, les Gil Pérès, les Hyacinthe, les Lhéritier, les Brasseur lançaient quotidiennement.

Plusieurs anecdotes sur les incidents voulus ou imprévus au théâtre me reviennent à l'esprit. Mes lecteurs m'excuseront de les conter pêle-mêle, mais je les dis comme elles m'arrivent à la mémoire. Je vais, pourtant, faire une sélection nécessaire et choisir parmi ces historiettes les plus amusantes et les plus typiques.

Puisque nous venons de parler du Palais Royal, commençons, si vous le voulez bien par une anecdote ayant trait à ce théâtre

Il y a une quarantaine d'années, on jouait au Palais-Royal un des vaudevilles si amusants de Labiche: *Les Chemins de fer*. Parmi les artistes de la troupe, se trouvait un nommé Hyacinthe, lequel, outre un certain talent, possédait, à l'instar de Cyrano, un nez qu'eût certainement découvert Parmentier s'il se fût encore trouvé sur cette terre. Hyacinthe jouait dans *Les Chemins de fer* un personnage qui afin de n'être pas reconnu, prenait — au second acte, je crois — le costume d'un employé manchot. Or, Hyacinthe avait la curieuse habitude, au théâtre comme à la ville, de se passer les deux mains sur son appendice nasal volumineux. Comme dans ce personnage d'employé manchot il n'en pouvait passer qu'une, Gil Pérès, qui jouait avec lui, interrompit un beau soir leur scène, et de sa voix nasillarde, lança cette phrase au malheureux Hyacinthe: « Comment, vous ne prenez qu'une main pour gratter tout ça?... Mais, moi, je ne voudrais pas le faire avec les deux! » On juge de l'effet de cette répartie piquante sur le public.

Il arrivait souvent aux comédiens du Palais-Royal ou des Variétés de prendre plus à partie encore leurs camarades, sans se soucier de ce qu'en pourraient penser les spectateurs. Plusieurs d'entre eux, même, citaient le nom de leur partenaire dans leurs traditions. C'est ainsi que Lassouche s'écria un soir en entrant en scène et en apercevant son camarade Léonce: « Ah! mon Dieu! plaignez-moi!... Je viens de faire un cauchemar horrible!... j'ai rêvé que Léonce avait du talent!! »

D'autres, au lieu de s'en prendre à leurs camarades, s'amusaient des nombreuses conventions que l'on rencontre dans les féeries. Christian, par exemple, un soir, au Châtelet, resta devant le trou du souffleur pendant un changement à vue, et ce changement terminé, comme les autres comédiens rentraient en scène: « Comment, vous avez fait le tour? leur dit-il, ah! bien, vous en avez du courage!... vous auriez bien mieux fait de rester avec moi, ici, on est plus vite arrivé! »

Innombrables furent aussi et sont encore les artistes causant au public. La fameuse mère Thiéret, du Palais-Royal, pour ne citer qu'elle, n'hésitait jamais, lorsqu'à son entrée le public se montrait un peu froid et ne riait pas tout de suite à ses fantaisies; l'air gouailleur, elle se campait devant le trou du souffleur et s'écriait: « Mais qu'avez-vous donc ce soir?... vous êtes mouillés?... » Cette apostrophe ne manquait jamais son effet, la salle éclatait de rire, applaudissait et la partie était gagnée.

Parmi les comédiens modernes auxquels il arrive souvent de s'adresser aux spectateurs, Raymond, du Palais-Royal; Claudius, du Châtelet et Germain, des Nouveautés, trouvent les réparties les plus amusantes et les plus spirituelles. Germain, par exemple, avait imaginé, dans le *Sursis*, de Sylvane et Gascogne, un très bel effet de ce genre. Lorsqu'il recevait enfin, au premier acte, la fameuse dépêche libératrice lui annonçant que son sursis lui était accordé, il ouvrait ce télégramme et avec mille précautions le montrait au public comme s'il eût voulu le lui faire lire. Les spectateurs amusés, riaient aux éclats et Germain continuant à interpréter son personnage, leur faisait signe de se taire afin de ne pas attirer l'attention de sa femme.

Jean KOLB.



AU JARDIN DES PLANTES

A la puce qui demande son chemin :
— Prenez la cinquième route noire à droite!





LA SUPPRESSION DU BOURREAU

Là peine de mort se meurt... la peine de mort est morte!... A cette nouvelle, les âmes sensibles ont tout de suite pensé au bourreau. Voilà un fonctionnaire jeté brutalement sur le pavé. Allait-il mourir de faim?...

Que les âmes sensibles se rassurent. Le délicat M. de Paris a, grâce à son métier, cinquante places pour une. Il serait étonnant que M. Doyen ne l'engageât pas pour l'aider dans ses opérations désintéressées.



Mme Humbert va bientôt revenir de sa villégiature de Rennes. Elle ne pourrait jamais arriver à couper tous ses coupons. L'ex-bourreau est tout indiqué pour cette besogne.



Et en Amérique? Quel engagement splendide il pourrait exiger pour hacher cette viande de conserve qui fait les délices du vieux et du nouveau continent.



Au besoin même, messieurs les apaches, qui n'ont pas encore aboli la peine de mort, pourraient le prendre. Il leur donnerait un sérieux coup de main quand ces messieurs ont besoin d'exécuter quelqu'un.



La guillotine même n'est pas nécessaire, il pourrait prendre les anciens outils de ses pères. Il ne manque malheureusement pas de voisine qui torture ses voisins avec son piano. M. Deibler se chargerait du supplice avec un art encore inconnu.



Enfin, si par extraordinaire il ne trouvait rien, le *Pêle-Mêle* est toujours là. Poindinterro ne peut arriver à lui seul à démolir toutes les têtes des chercheurs de rébus. Un aide est nécessaire. Le voilà tout indiqué.

LES VEILLEURS DE NUIT

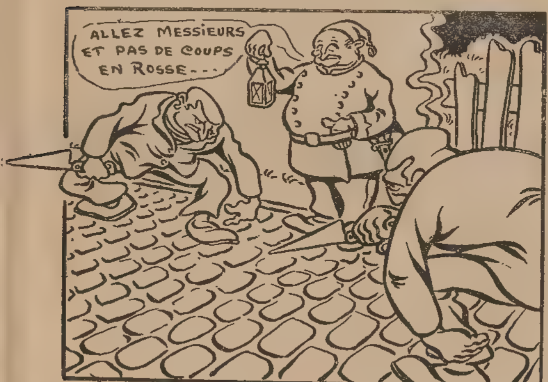
Il est fortement question de doter Paris de quelques brigades de veilleurs de nuit, calquées sur celles qui fonctionnent en Espagne. (SÉRÉNOS.)



Ces veilleurs, à l'instar de leurs confrères transpyrénéens, seront, paraît-il, la bienveillance même. Leur sollicitude s'étendra à tous, même aux plus humbles, comme on peut s'en rendre compte par la gravure qui représente un de ces veilleurs bordant (sens figuré) un de ces individus mi-troglodytes mi-lacustres, qui couchent à l'envers de nos ponts.



Le veilleur ne craindra pas de donner un coup d'épaule aux poètes des nuits, à court de souffle.



Le veilleur aura également la main haute sur toutes les affaires d'honneur ou autres qui peuvent surgir entre promeneurs nocturnes, et veillera à ce que les dites affaires se vident d'une façon correcte et loyale.



Là ne s'arrêtera pas l'influence moralisatrice du veilleur, car cette influence pourra avoir aussi pour objet la fâcheuse propension à la cuite dont nous souffrons tous.



Au cas où la brebis serait sous le régime matrimonial, le veilleur prendra soin de ramener lui-même la dite brebis au bercail, cela dans le but d'amortir le premier contact de la rentrée et d'éviter ainsi qu'un accueil trop bruyant ne réveillât les dormeurs ambiants.



Enfin, le veilleur devra avoir, de plus, des facultés récréatives, afin que quelques récits ou monologues, frappés au coin d'un honnête humour, atténuent, chez certains habitants, les affres de l'insomnie.

Graphologie

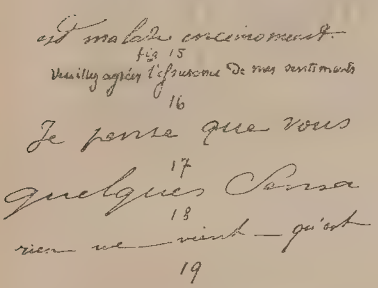
CHAPITRE VI

Espacement de l'écriture.

L'économie et l'avarice se traduisent par l'*écriture serrée;* la générosité et la prodigalité par l'*écriture allongée.*

Ce sont deux signes graphologiques sur lesquels il y a le moins à ergoter parce qu'ils sont de vérification facile.

Voyez les figures 15 à 16. *Les lettres sont tas-*



sées, serrées les unes contre les autres; il y a beaucoup de mots dans une même ligne, et beaucoup de lignes dans une page. L'avare économise sur tout. Les *lettres* sont très *sobres,* pas de *jambages perdus* à gauche ou à droite; les *finales* sont *écourtées,* il a peur d'user de l'encre il ne gâche pas inutilement le papier.

Un des gestes favoris du thésauriseur est de *fermer la main* et de la *ramener contre lui* avec ce qu'elle tient, aussi son écriture a-t-elle de *petites lettres crochues, repliées sur elles-mêmes,* signe d'égoïsme.

L'avare est mesquin, égoïste, sec de cœur, il a l'air ratatiné, son *écriture* lui ressemble elle est *petite, sèche, disgracieuse, ratatinée* et presque *toujours verticale.*

L'écriture serrée indique l'opiniâtreté il en faut pour amasser.

Voyez au contraire le prodigue (fig. 18), il dépense son argent à tort et à travers. Il mettra deux ou trois mots dans une ligne et quatre lignes dans une grande page: que lui importe le papier? Son *écriture allongée* court sur le papier; le prodigue a le geste large, la main toujours ouverte, il est sociable et sympathique: aussi son écriture est généralement *très inclinée* à droite, les *majuscules liées* aux minuscules, les *finales longues.*

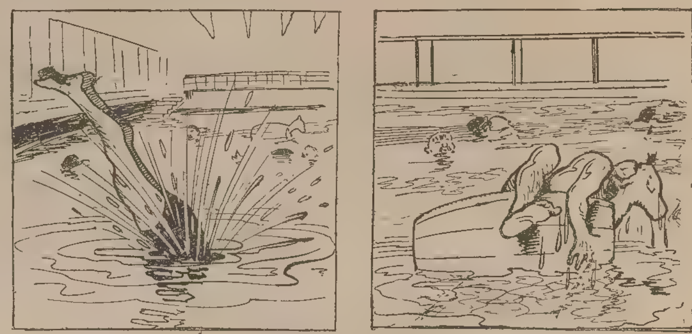
L'*écriture* du prodigue est *souvent haute,* c'est un des signes de la vie large, de l'amour du confortable; il a généralement peu de volonté aussi *écrit-il d'une façon vive et légère.*

La fig. 17 tient le milieu entre l'avarice et la prodigalité; c'est l'économie normale, la générosité, les dépenses réglées.

Un genre d'écriture assez fréquent est celle de la fig. 19. Les lettres d'un même mot sont très *serrées* et les *finales très allongées.* Les personnes sont alors parcimonieuses dans leur intérieur, regardant à dépenser un sou mal à propos; mais dans certaines circonstances, questions de cœur ou d'orgueil, elles sont capables de dépenses exagérées.

Un fait à noter, qui prouve en faveur de la graphologie, c'est que l'écriture des jeunes gens et des jeunes filles est en général allongée. Vers l'âge de quinze à vingt ans, sait-on le prix de l'argent? Mais dès que la jeune fille devient femme, et se marie; dès que le jeune homme arrive à l'âge sérieux, ils règlent leurs dépenses, ils économisent, leur écriture se modifiant comme leur caractère est alors plus serrée que dans leur jeunesse.

Albert de ROCHÉTAL.



JAMAIS CONTENT

— Mon ami Bébert n'est jamais content! ainsi, tenez: il n'est pas plutôt dans l'eau...

... qu'il veut faire du cheval...



Et il n'est pas plutôt à cheval...

... qu'il veut entrer dans l'eau...

DE NOS LECTEURS

Un poisson-chandelle.

On pêche actuellement sur les côtes de l'Alaska un poisson vraiment singulier. Quand il est séché, il flambe comme une chandelle avec un pouvoir éclairant de trois bougies, une durée de trois heures et un dégagement de chaleur qui n'est nullement à dédaigner dans une contrée où la température est si froide.

Pour utiliser ce poisson-chandelle, il n'est point besoin de se servir de bougeoir. On enfonce la queue du poisson dans une fente de la table et l'on allume ensuite les cartilages de la tête.

Voilà un vertébré qui pourrait bien faire un jour une concurrence sérieuse au pétrole et à l'électricité!...

Daniel CLARY.

Les Japonais et les fièvres paludéennes.

Les Japonais sont au courant de toutes les règles de l'hygiène. Les précautions qu'ils ont prises en Mandchourie pour protéger leur armée contre les moustiques le prouvent amplement. Ils savent les dangers du paludisme et ils ont dirigé tous leurs efforts du côté de la préservation des soldats contre les piqûres des insectes.

Partout où les troupes ont eu à séjourner, on parcourait la région pour voir s'il n'existait pas de marais ou d'eaux stagnantes. Dès qu'on avait découvert un terrain marécageux, des soldats japonais ou des coolies chinois au service de l'armée japonaise étaient désignés pour procéder au dessèchement des flaques d'eau stagnantes.

Les fenêtres des maisons, l'entrée des campements, l'ouverture des tentes, étaient munies de voiles de gaze. Les portes des chambres étaient garanties par des couvertures tendues par devant. Chaque soldat, chaque officier avait pendant son sommeil une moustiquaire pour lui garantir la tête.

C'est grâce à ces précautions hygiéniques que les troupes japonaises ont bénéficié d'une



A QUOI TIENT LE SUCCÈS

— C'est dommage...ce sont peut être des chefs-d'œuvre, mais aucune couverture n'est assortie aux nuances d'étoffes à la mode.

santé étonnante pendant la guerre. On ne saurait croire combien ce peuple est attentif aux prescriptions de la science moderne.

Jambes de bois et fausses dents

Il ne faudrait pas croire que les jambes de bois, les fausses dents, et, en général, l'usage des membres artificiels, soient des inventions modernes ; la coquetterie ne date pas d'aujourd'hui et les femmes, dès la plus haute antiquité, se faisaient mettre de fausses dents (les hommes n'ont commencé que bien plus tard).

Dans les vieux sarcophages qu'on a exhumés en Etrurie, on a découvert des dents artificielles faites avec du bois de sycomore ; et ce râtelier date certainement de 1700 ans avant Jésus-Christ.

Les anciens ont aussi connu les jambes de bois. Sur un vase gréco-romain qui est au Louvre, on peut voir un satyre qui possède une jambe de bois ; plus loin, il y a un chasseur qui est de même. On a trouvé une jambe de bois dans une tombe à Capoue, en Italie ; elle est en bois et en bronze et date du troisième siècle avant Jésus-Christ. Elle est actuellement au British Muséum à Londres. La jambe en question s'attachait au corps par une ceinture de bronze et de cuir qui existe parfaitement intacte.

Hérodote mentionne des pieds postiches, Pline une main artificielle. Mais la vraie science des membres postiches et son application remontent à Ambroise Paré, le grand chirurgien du seizième siècle.



ERREUR N'EST PAS COMPTE

— La galanterie est délicieuse, monsieur, mais finissez, je vous en prie, vous pourriez me compromettre...

Pêle-Mêle Connaissances

— L'emploi des pompes à vapeur dans le service des pompiers de Paris, ne date que de la guerre de 1870. On en avait déjà mis différents modèles à l'essai, sans résultats sérieux. Lorsque la ville menaça d'être assiégée, on fit venir aussitôt des pompes depuis longtemps utilisées à Londres. Avant cette époque, on voulait que les pompes puissent franchir toutes les rues et la circulation n'était pas suffisamment aisée avec les attelages nécessités par les pompes à vapeur. Les anciens appareils à bras étaient traînés par quatre hommes ; la force du jet n'excédait pas dix mètres.

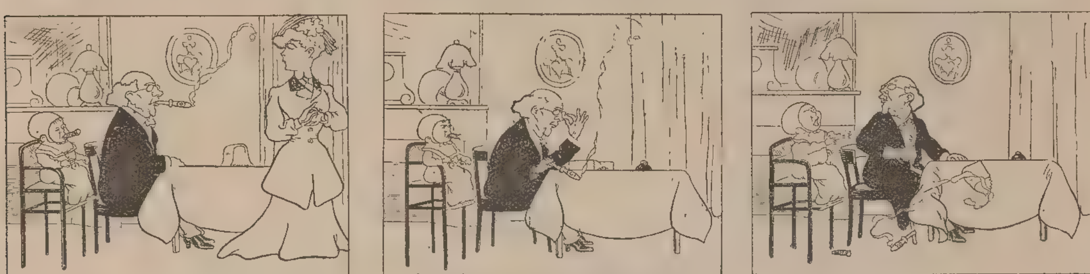
— Une des maladies les plus graves chez les poissons, est le *fongus*, protubérance charnue en forme de loupe, que l'on doit opérer à temps si l'on veut sauver l'animal. Les poissons sont sujets à différentes autres affections et l'on a remarqué que les bains de mer guérissaient la plupart des maladies des poissons d'eau douce.

— On a relevé en une seule année, dans les départements de la Vendée et de la Loire-Inférieure, 321 cas de morsures de vipères, dont 62 ont eu des suites mortelles.

— L'Etat, marchand d'allumettes, mécontente ses clients et gère mal ses intérêts. Lorsque, au lieu de les fabriquer lui-même, il les achète en Belgique, il réalise une économie de 30 0/0 pour le type 87 et de 6 0/0 pour le type 191.

— La machine à calculer fut inventée il y a environ deux siècles ; mais la première machine pratique, œuvre d'un Alsacien nommé Thomas, remonte à 1820. Le célèbre mathématicien anglais Babbaye, ayant reçu l'ordre d'en exécuter une pour le gouvernement, découvrit un ingénieux système ; mais l'appareil ne revint pas à moins de 425.000 francs, somme énorme, comparée aux tarifs actuels qui varient entre deux et quatre cents francs.

A. S.



DISTRACTION DE SAVANT

— Papa, je sors un instant. Je te laisse Bébé. Il se tiendra tranquille, il a sa tétine.

— Allons, qu'est ce qu'il a à crier ?

— Bon, il a laissé tomber sa tétine.



— Ah ces enfants ! Ce que ça occupe.

— Tiens, mon mignon, et sois sage !

!!!

Texte par Georges DESROCHES.

SOUS LES MANGUIERS, Roman (*Suite*)

Illustrations par LUBIN de BEAUVAIS





Vers le sommet de la Roche Tarpéienne, d'où la reine Ranavalona Ire faisait, dit-on, précipiter ceux de ses sujets ayant cessé de lui plaire, Dornoy s'est élancé jusqu'à Raïnova qui l'attend. Tandis qu'il regagnera le convoi quitté pour une heure, la jeune femme, oppressée par des pressentiments funestes, rentrera à Tananarive.



A peu près au même moment, à Paris, le « colonel » sort visiblement satisfait du Ministère où on lui a donné l'assurance que, conformément à ses désirs d'oncle, le jeune homme allait avoir trop d'occupations, désormais, pour faire « sous les manguiers », des haltes prolongées.



Enfin voici Tamatave, sur l'Océan Indien. Bien que la route lui ait semblé monotone, Dornoy ne demande qu'à la reparcourir de suite, à la condition que ce soit en sens inverse, vers cette Tananarive.



...Raïnova employant toutes les ressources de sa diplomatie persuade à ses frères d'entrer en relations plus intimes avec la *Résidence générale*. « Afin, lui disent-ils que nous puissions avoir plus facilement des nouvelles de Dornoy. »



Hélas! si elle avait pu savoir ce que le Gouverneur de Tamatave allait annoncer à Dornoy lorsque celui-ci, sa mission accomplie se présenta pour demander l'autorisation de reprendre le chemin conduisant à la capitale... et à Raïnova!



— Vous allez à Diégo-Suarez.

— Diégo-Suarez, répéta Dornoy en s'asseyant, au mépris de toute hiérarchie, comme si ces mots pesaient autant que les batteries de côte à établir en ce point important! Alors, Tananarive... Quand? Jamais, peut-être.



Raïnova, qui s'européannise de plus en plus, aide ses frères à inventorier les objets ayant appartenu aux souverains de Madagascar et destinés à former, dans la suite, le Musée de Manjakamiadana.

Voici la filanzane du roi Adrianampouinimerne! c'est le Napoléon malgache. Il a régné de 1797 à 1810. Et notez que cela n'empêche pas le singe de prendre avec le véhicule royal quelques privautés acrobatiques!

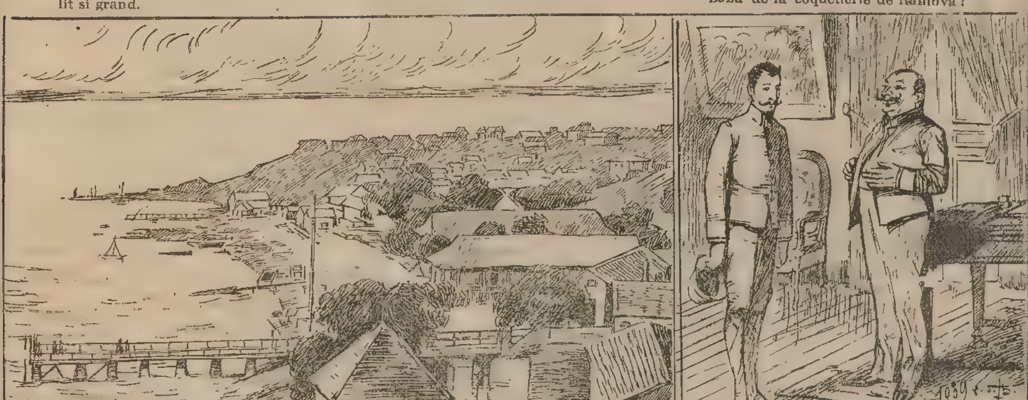
Déplorable exemple suivi par Baba qui traite la filanzane de Radame Ier (1813) absolument comme les touristes font à Fontainebleau, pour le trône de Napoléon!
Le singe lui-même en est outré!



Voici le lit de Ranavalona Ire. Pourquoi se dit Raïnova, songeuse, cette Reine qui était si petite avait-elle un lit si grand.

Voici le traîneau en bronze auquel l'impératrice Eugénie fit un sort en l'envoyant, en 1860, à la reine Rajouerne!

Cette pelisse doublée d'hermine est, dit-on, un présent de Mme la maréchale de Mac-Mahon. Que pensera Baba de la coquetterie de Raïnova?



Que pense Dornoy lorsqu'il arrive enfin à Diégo-Suarez? Songe-t-il que cette ville a été occupée par les Français dès 1885, en vertu d'un traité signé à bord de la frégate *La Naïade?* Sans négliger ce point d'histoire, il est certain que Dornoy pense surtout qu'il « voudrait bien s'en aller ». Effectivement, il va s'en aller, mais... pas à Tananarive! A Nossi-Be!

M. le Gouverneur serait-il au courant des dessous de ce jeu de raquette administratif dans lequel un jeune homme joue le rôle de volant? — Nossi-Bé, l'île des belles femmes! s'écrie-t-il après avoir donné des instructions à Dornoy. Vous allez voir la reine Binao, la princesse Kavé! Vous avez de la chance, mon gaillard!

(La suite au prochain numéro)

PETITE CORRESPONDANCE

Un lecteur (quinzien). — Non, nous ne recevons à peu près rien de ce genre.

Mme Laurent. — C'est un usage très courant dans ce pays.

X. Y. Z. — Deux heures à peu près.

M. Ludovic. — Non, il n'y a rien de commun entre les deux cas.

M. Lecoq. — Il est impossible d'apprécier la valeur d'un tableau si on ne le voit pas, malgré toutes les descriptions pssibles

M. Jérôme. — On a fait bien des essais de mouvement perpétuel; il est plus que probable que cette nouvelle tentative n'aura guère plus de résultat que les autres.

M. N. R., à Angers. — La Russie et l'Espagne ont des voies de chemin de fer plus larges que dans les autres contrées.

M. L. Legris. — On est convenu d'établir une ligne idéale traversant l'Océan Pacifique qui sert de limitation.

Les habitués de « Bar Tassy ». — Nous communiquerons votre lettre à l'intéressé.

M. A. Villard. — A notre avis, on peut faire le 90 de cette façon, quoiqu'en dise Trousset.

M. Chénaud. — Non, ce n'est pas indispensable.

CHEMIN DE FER DE L'OUEST

LES AFFICHES EN CARTES POSTALES

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest met en vente, au prix de 0 fr. 40, dans les Bibliothèques des gares de son réseau, un Carnet sous couvertu[re] artistique de 8 cartes postales illustrées, reprodu[i]sant en couleurs les plus jolies affiches établi[es] pour son service entre Paris et Londres, par Roue[n], Dieppe et Newhaven et contenant en outre la rel[a]tion de ce voyage avec 8 vues en simili-gravure d[es] principaux points situés sur le parcours.

Ce carnet de cartes postales est adressé franco [à] domicile, contre l'envoi de 0 fr. 40 en timbres-pos[te] au Service de la Publicité de la Compagnie, 20, r[ue] de Rome, à Paris.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

AVIS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest [a] l'honneur de porter à la connaissance du publi[c] qu'à partir du 1er avril, le train de nuit du servic[e] de Paris à Londres, viâ Dieppe et Newhaven, partir[a] de Paris-Saint-Lazare à 9 h. 20 du soir au lieu d[e] 9 h. 30, et de Rouen R. D. à 11 h. 25, au lieu de 11 h. [3?] du soir.

12e ANNÉE — N° 39 10 Centimes 30 SEPTEMBRE 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

CHATELAINE ET GARDEUSE DE CHÈVRES, par Benjamin RABIER.



— Et toi, petite..., comment s'appelle-t-elle ton institutrice anglaise ?

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

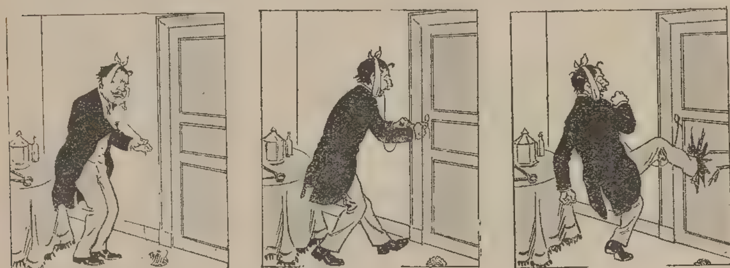
UNE FAMEUSE DENT



— Oh ! là ! là ! que je souffre, maudite dent ! Que faire ? Un peu de tabac dessus, c'est excellent, paraît-il.

— Non, décidément, ça ne va pas mieux... Oh ! je vais y mettre un peu d'alcool camphré... Ça me fait encore plus mal.

— Si j'essayais de l'arracher avec ces tenailles ? Pas moyen de la saisir... et puis j'ai peur d'en arracher une autre avec.



— Si je l'attachais avec une ficelle... oui, c'est ça. .

— Voilà qui est fait, maintenant, l'autre bout à ce bouton de porte.

— Puis un bon coup de pied dans cette porte. Zut ! c'est a recommencer.



— Oh ! là ! là ! que je souffre ! Sapristi ! On vient... Vite, relevons-nous, j'aurais l'air ridicule... trop tard !

(C'est la belle-mere, une femme à la carrure puissante qui ouvre la porte avec tant de douceur, que la dent sortie de son alvéole, s'envole dans les airs, tandis que le malade la regarde passer, ravi).

— C'est vous, belle-maman ! J'avais une dent contre vous, mais c'est fini, vous venez de l'extirper ; je vous en suis profondément reconnaissant et je vous remercie. (Il l'embrasse).

Mansuet Zéphyrin

Marius commença :

J'ai connu un garçon dont la timidité excessive était proverbiale. Cette timidité provenait d'une crainte évidemment exagérée qu'il avait de mécontenter qui que ce fût.

Mansuet Zéphyrin, c'était le nom de ce jeune homme, était, avec cela, bon comme cette délicieuse absinthe que nous savourons ; il ne savait que dire ou qu'inventer pour être agréable à ses amis.

Croyez-vous, dis-je, qu'il n'osait venir au monde dans l'état de nudité où il se trouvait et qu'il fallait, dès son apparition, l'envelopper soigneusement dans d'épais langes tellement il était honteux de faire son entrée dans la vie aussi peu vêtu !

Dès l'âge de six ans, Mansuet jouait au cheval fondu et à cache-cache ; il trouvait que c'étaient bien les jeux effacés qui convenaient à son tempérament.

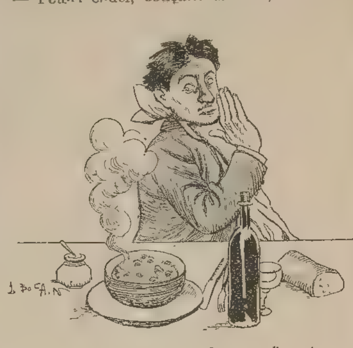
Il rougissait souvent et de tout, du lever ou du coucher du soleil et de la lune. Sa pudeur s'alarmait outre mesure lorsqu'on prononçait devant lui le mot vérité, se souvenant que celle-ci était toujours représentée sortant du puits, dans un costume plutôt léger.

Pour rien au monde il n'aurait enlevé à une pomme de terre sa robe de chambre et il se serait fait un scrupule de dépouiller le moindre courrier. Il poussait la timidité jusqu'à craindre de fixer les yeux d'une tasse de bouillon !

Ses études ne furent pas très brillantes : d'une nullité à peu près complète il eût pu, tout comme un autre, passer un quelconque vague bachot. S'il ne se présenta pas ce fut encore par excès de bonté : il craignait d'embarrasser ses examinateurs dans ses réponses et sans le faire exprès de les recaller à son tour.

Devenu homme fait cette timidité et ce plaisir qu'il ressentait de faire des heureux ne firent que s'accentuer.

— Peuh ! couci, couça... disait-il, d'une voix



... jusqu'à craindre de fixer les yeux d'une tasse de bouillon

faible à son médecin qu'il rencontrait dans la rue et qui s'informait de sa santé. Cela ne va pas du tout ; je sens que bientôt j'aurai besoin de votre précieux ministère. Il se pourrait même qu'une opération s'imposât !

Et, satisfait, il quittait l'homme de l'art, persuadé qu'il avait fait une bonne action, tandis que de son côté, le médecin souriait machiavéliquement dans sa barbe, entrevoyant, déjà, des masses de chair coupées et de gros honoraires.

A son homme d'affaires il faisait miroiter la perspective de prochaines plaidoiries et de non lointains procès avec des voisins imaginaires.

Rien ne rendait plus joyeux Mansuet Zéphyrin que de voir la figure de ses interlocuteurs de triste qu'elle était se dérider soudain et renaître à l'espérance.

Il recommandait chaudement à ses amis et connaissances de ne lui écrire que sur des cartes postales ouvertes afin que son concierge pût se distraire tout à son aise en les lisant et les commentant. Parfois il s'écrivait à lui-même et ne manquait pas alors de s'adresser les invectives les plus vigoureusement malsonnantes, ayant remarqué, que ce genre de missive avait le don de rendre son cerbère d'une humeur particulièrement folâtre.

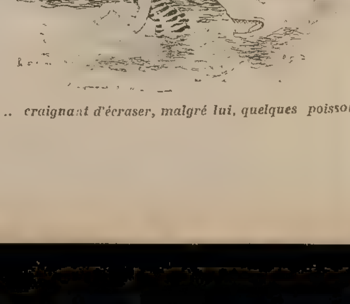


... afin que son concierge pût se distraire tout à son aise.

Il mourut jeune, laissant de la courte apparition qu'il fit dans cette vallée de larmes le sillon d'un microbe sur le sable du désert.

Ce fut aux bains de mer qu'il contracta les germes de l'affection qui, âprement, devait nous l'enlever.

Craignant, en se baignant, d'écraser, malgré lui, quelques poissons qui auraient pu se trou-



.. craignant d'écraser, malgré lui, quelques poissons

ver sous ses pieds, il ne marchait que sur la pointe des orteils; tout absorbé qu'il était à regarder sous lui, il n'aperçut pas un énorme requin qui, s'avançant sournoisement par derrière, sa formidable mâchoire béante, lui emporta, d'un coup sec, son bras et la moitié de l'épaule droite.

La souffrance n'eut pas raison de son inaltérable sérénité.

Quelques instants avant de rendre sa belle âme au Créateur, Mansuet Zéphyrin me fit signe qu'il désirait me parler; en même temps, son visage exprimait l'angoisse fiévreuse.

Je m'approchai du lit, et je ne fus pas peu étonné de m'entendre faire cette question à brûle-pourpoint:

— Dites-moi, Marius, êtes-vous fort sur l'histoire naturelle et possédez-vous à fond les mœurs et la structure intérieure du requin?

Comme, légèrement interloqué — il y avait de quoi — je ne savais pas trop quoi répondre, il s'expliqua:

— C'est que voilà et sa voix faiblissait sensiblement, souffrant depuis quelque temps d'un rhume opiniâtre, je m'étais décidé à m'appliquer un sinapisme sur l'épaule qui m'a été enlevée.

— Eh bien? fis-je, ne voyant pas très bien où il en voulait venir.

— Eh bien, je craindrais que la moutarde, excessivement forte qui compose ce remède, *n'occasionnât au squale des troubles intestinaux...*

Lorsque Marius eut cessé de parler, comprenant, un peu tard, qu'il venait de se payer notre fiole, d'un commun accord, nous nous levâmes, lui laissant froidement régler les nombreuses tournées par nous ingurgitées.

Le Bocain.

DÉCEPTION

Entre lanceurs d'affaires véreuses:

Premier Agioteur. — Qu'est-ce que vous avez, mon pauvre Filoutard, vous avez l'air bouleversé.

Deuxième Agioteur. — Il y a de quoi. Figurez-vous que pressentant une déconfiture, j'ai mis tout mon argent au nom de ma femme.

Premier Agioteur. — Et c'est là ce qui vous désole?

Deuxième Agioteur. — Oui. Ma femme est partie emportant tout, sous prétexte qu'il lui était impossible de continuer à vivre avec un homme qui a volé ses créanciers.

Pêle-Mêle Causette

Un pêcheur à la ligne fait appel à ma faible voix pour attirer l'attention sur ses semblables.

Je me fais volontiers l'écho de ses doléances. Le pêcheur à la ligne est au premier chef un paisible. Et c'est en raison même de cette placidité qu'il passe inaperçu dans le brouhaha social.

Il forme pourtant une importante confrérie. Je ne possède, à son endroit, aucune statistique, mais il suffit de longer un dimanche les bords de la Seine, de la Marne ou de tout autre cours d'eau pour se convaincre de la place que tient la pêche à la ligne dans les distractions du peuple français.

Cependant, personne ne s'occupe du pêcheur. Cela tient à ce qu'habitué au silence, il a horreur du bruit. Le bruit effarouche le poisson. Aussi, préfère-t-il souffrir en silence, que d'élever la voix au diapason idoine à la faire entendre.

Le pêcheur qui m'écrit, fréquente les bords de la Marne, cette Marne où le poisson est réputé si malin, qu'il faut des connaissances approfondies et des miracles de ruse pour l'amener hors de l'eau,

La Marne est divisée en cantons de pêche, et chacun de ces cantons est affermé soit à un groupe, soit à un individu.

Les fermiers ont le droit à l'épervier. C'est là, paraît-il, une licence déplorable pour le pêcheur à la ligne.

Du matin au soir, le funeste filet s'abat sur le poisson, et détruit tout jusqu'au fretin. Ce drainage, officiellement autorisé, s'accomplit sous les yeux du malheureux pêcheur à la ligne, qui assiste, impuissant, au massacre brutal de ce qui faisait son bonheur.

Autrefois, chaque pêcheur avait, ce qu'en terme de métier on appelle *un coup*. C'est-à-dire, qu'habitué à ficher son embarcation toujours au même endroit, il se faisait une bonne place.

Pour y arriver, il ne cessait d'amorcer avec tous les ingrédients dont les poissons se montrent friands, pain de chènevis, blé cuit, asticots et autres appâts.

Le poisson finissait par connaître l'endroit où la nourriture lui était si abondamment servie, et le pêcheur obtenait ainsi d'excellents résultats. Hélas! ce beau temps est passé. Un coup bien appâté n'attire pas seulement le poisson, il attire aussi le pêcheur à l'épervier. Celui-ci guette, et dès que s'est retiré le possesseur d'*un coup*, il accourt et jette son filet. L'amorce du pêcheur à la ligne ne sert plus qu'à ceux qu'il appelle *les pirates d'eau douce*.

Un autre ennemi du bon pêcheur à la ligne est le *braconnier*. Celui-là n'est pas autorisé par la loi, ce qui ne l'empêche pas d'exercer son industrie. Il travaille la nuit, malgré l'interdiction de se livrer à la pêche après le coucher du soleil, et il continue clandestinement l'œuvre de l'épervier. Il n'est pas de moyen qu'il n'emploie pour remplir ses filets.

La Marne, ainsi râclée, pendant dix mois de l'année, n'offre plus rien à l'hameçon isolé du malheureux pêcheur à la ligne.

Et voilà un plaisir inoffensif, une distraction saine et goûtée de tant de bons citoyens, qui se perd complètement.

Pourquoi la sollicitude du gouvernement ne s'étend-elle pas aux pêcheurs à la ligne? Il serait pourtant si facile de leur donner satisfaction.

Et d'abord, il n'est pas un pêcheur qui,



LA VOCATION

Pipelet fils. — Ah! pardon, mon ami, pas de piano dans la maison, n'est-ce pas.



M. Pingre (*à son secrétaire*). — Comment, mon ami, je vous donne deux lettres à écrire et vous me mettez: « Recevez *toutes* mes salutations » à la première; mais alors qu'est-ce qu'il vous restera pour la seconde?

pour retrouver son bon sport d'autrefois, ne payerait un droit à la pêche tout comme l'on paye un permis de chasse. Le montant, ainsi perçu, serait largement suffisant, étant donné le grand nombre de pêcheurs, pour balancer les redevances des fermiers de pêche. Il permettrait même d'exercer une police sur les rivières, et de mettre fin au braconnage.

Ainsi disparaîtrait l'épervier, l'ennemi du pêcheur.

Je livre ces revendications à la publicité, dans l'espoir que quelque défenseur du pêcheur à la ligne se lèvera pour soutenir la bonne cause.

Car c'est à tous égards une bonne cause. Des milliers de braves gens trouvent dans la pêche leur unique passe-temps. Ils méritent bien qu'on leur en facilite la jouissance.

Et, comme contrairement à toutes les autres réformes, celle-ci ne coûterait rien au budget, il n'y a vraiment aucune excuse pour la leur refuser.

Mais voilà! Les pêcheurs à la ligne sont gens tranquilles. C'est ce qui les perd. Il ne suffit pas, de nos jours, qu'une cause soit juste, il faut l'entourer de beaucoup de fracas.

C'est absurde, mais c'est ainsi, et je n'y puis rien.

Braillez donc, pêcheurs à la ligne. C'est le seul moyen de vous faire écouter.

Fred Isly.

PLUS PRATIQUE

— Robert est marié, n'est-ce pas?
— Oui.
— Avec Mlle Duchic?
— Non. Au moment de l'épouser, il a trouvé chez elle une facture de sa couturière s'élevant à huit mille francs. Il a aussitôt rompu.
— Mais qui a-t-il épousé, alors?
— La couturière.

POINDINTERROSSERIE

Poindinterro est à Brighton la célèbre plage anglaise, où il a été invité par un lord de ses amis et par ses gracieuses filles.

Ne le voyant pas revenir et comme on a besoin de lui pour la mise en pages du journal, nous lui avons télégraphié:

« *Revenez pour mise en pages.* »

Poindinterro s'est contenté de répondre:

« *Préfère miss en plage.* »

PROJET DU « PÊLE-MÊLE »

Les statues encombrent inutilement Paris de leur rigide inertie. Pourquoi ne pas les aménager de façon à ce qu'elles continuent à rendre au peuple les services qui ont immortalisé leur original.



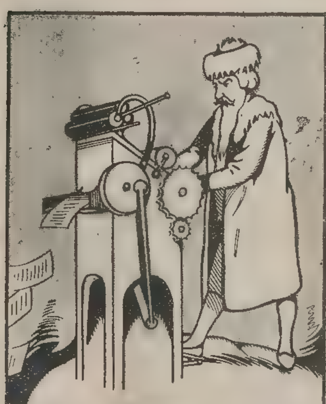
Ainsi, grâce à un phonographe dissimulé, Victor Hugo continuerait à charmer la foule par ses vers enchanteurs.



Parmentier, par un mécanisme ingénieux, distribuerait des pommes frites aux indigents.



Du doigt tendu de Léonard, le coiffeur historique, tomberait goutte à goutte un parfum délicat.



Gutenberg imprimerait sans trêve des prospectus-réclame qui serviraient à propager le goût du jeu aux courses ou à encenser les qualités exceptionnelles des cigarettes et des allumettes de la Régie.



Volta, coulé en bronze pour être rendu bon conducteur, permettrait aux rhumatisants de s'électriser gratuitement en serrant les mains du grand homme.



Enfin, moyennant cinquante centimes, Daguerre livrerait instantanément et automatiquement une excellente photographie à qui voudrait. Ainsi, les grands génies auraient la satisfaction de savoir que leur œuvre se poursuivra après leur mort.



LE GUIDE. — Ces messieurs et dames peuvent se rendre compte de la pureté de l'écho que l'on entend ici, et qui est unique au monde...



M. LELARGE. — Laissez-moi payer le guide, cher ami, c'est si peu de chose.

M. DAPROPOT. — Non! non... Chacun paye son écho!...



LE REPOS HEBDOMADAIRE

L'EMPLOYÉ DU MINISTÈRE (*le dimanche*). — Je trouve parfait que tout travailleur ait droit à un jour de repos par semaine, mais c'est une question de tempérament; ainsi, moi, j'ai mon jour et je n'en profite même pas! N'empêche que...



... je passe toute ma semaine au bureau!

Courrier Pêle-Mêle

Départements.

Monsieur le Directeur,

Votre numéro du 12 courant contenait la question suivante: « Quels sont les départements qui ont changé de noms depuis 1789 jusqu'à présent? »

Je crois pouvoir y répondre d'une façon assez complète.

Je ne connais que deux départements qui, sans avoir subi aucune modification dans leur territoire, portent aujourd'hui des noms différents de ceux que leur donna l'Assemblée Nationale. Ce sont:

1° Le département de *Paris*, qui devint, sous le Directoire, département de la *Seine*;

2° Le département de *Mayenne-et-Loire*, devenu *Maine-et-Loire*.

Il est à remarquer que les noms *Maine* et *Mayenne* qui sont aujourd'hui des désignations distinctes, étaient, au dix-huitième siècle, employés indifféremment.

Pendant la période terroriste, le nom de *Gironde* ayant pris une signification contre-révolutionnaire, disparut un moment, et fut remplacé par celui de département du *Bec d'Ambez*.

De même, à l'époque où sévissaient les dénominations fantaisistes, un décret de la Convention changea le nom du département de la *Vendée* en celui de département *Vengé*.

Ces noms disparurent avec le régime qui les avait imposés, si tant est qu'ils aient jamais, le dernier surtout, été sérieusement employés.

D'autres changements de noms proviennent de modifications territoriales.

Le Lyonnais ne forma d'abord qu'un seul département, celui de *Rhône-et-Loire* qui, sous la Convention, fut scindé en deux: le *Rhône* et la *Loire*.

Après la guerre de 1870 qui fit perdre à la France l'Alsace presque entière et un quart de la Lorraine, les parties demeurées françaises des anciens départements de la *Meurthe* et de la *Moselle* furent réunies et formèrent le département de *Meurthe-et-Moselle*. En même temps, la fraction conservée du *Haut-Rhin*, s'appela officiellement *territoire de Belfort*, quoique le nom de *Haut-Rhin* soit, avec raison, conservé dans l'usage.

Lorsque la Savoie fut réunie une première fois à la France, en 1793, elle forma le seul département du *Mont-Blanc*, mais en 1800, après l'annexion de Genève, on enleva à ce département toute sa partie nord, qui, avec le territoire de Genève et le pays de Gex, momentanément enlevé au département de l'Ain, forma le département du *Léman*. Ainsi, de 1800 à 1814, le département du *Mont-Blanc* correspondit au département actuel de la *Savoie* (plus l'arrondissement d'Annecy), et le département du *Léman* au département actuel de la *Haute-Savoie* (moins l'arrondissement d'Annecy, plus Genève et Gex). Il est assez curieux de remarquer que, d'après cette division, le Mont-Blanc lui-même, se trouvait sur le territoire du département du Léman (comme aujourd'hui le Var qui coule dans les Alpes-Maritimes).

Sous le Directoire, le Consulat et les premières années de l'Empire, l'île de Corse fut divisée en deux départements: le *Golo*, chef-lieu Bastia, et le *Liamone*, chef-lieu Ajaccio.

Voilà, je crois bien, tous les changements, temporaires ou définitifs, subis par les noms des départements. J'ai un vague souvenir d'avoir lu que le *Calvados* avait dû s'appeler à l'origine, l'*Orne-Inférieure*, mais ce ne fut sans doute qu'un projet, car dans tous les documents on trouve, dès le commencement, la dénomination actuelle.

Recevez, etc.

Commandant L...

M. Déjamme, qui veut bien également nous renseigner sur ce sujet, ajoute quelques détails supplémentaires à ceux qui précèdent. Les projets préparatoires, nous dit-il, comprenaient certaines dénominations tirées de noms de provinces et de villes, lesquelles ne furent pas adoptées (par exemple: Velay, Evreux, Caen, etc.).

Le département de *Vaucluse* ne fut créé qu'en 1793; il était partagé, avant cette date, entre les Bouches-du-Rhône et la Drôme.

Le Var fut diminué en 1860 de l'arrondissement de Grasse, rattaché aux Alpes-Maritimes. C'est la raison pour laquelle le fleuve ne passe plus dans le département qui porte son nom.

Questions interpêlemêlistes

Quel est l'intérêt qui décide les Anglais, gens pourtant pratiques à ne pas adopter le système métrique. Faut-il attribuer cette inertie à l'esprit de routine, ou doit-on y voir une raison plus sérieuse?

ENJALIN.

Faut-il se soumettre à une réglementation spéciale pour installer un tir à la carabine et au revolver dans un jardin privé?

MAROL.





L'ŒUF FANTASTIQUE OU LE PHÉNOMÈNE EXPLIQUÉ

MACHIAVÉLISME

Pour être sûr à l'avenir d'avoir la communication immédiatement.



— Allô! tu te plains de quelques irrégularités dans le service de ces demoiselles?...



... que veux-tu, elles sont jolies et jeunes...



... il faut se mettre à la portée de leur âge.

L'Odéon

M. André Antoine, créateur du théâtre libre, a quitté la scène du boulevard de Strasbourg, où son nom est inscrit en lettres d'or et qui frémit encore de ses nombreux triomphes.

En octobre prochain, installé dans le cabinet directorial que vient d'abandonner M. Ginisty, il deviendra le Carnot de la troupe de l'Odéon, et soyez sûrs qu'il la mènera moult fois à la victoire.

Construit sur les terrains de l'ancien hôtel Condé, l'Odéon fut inauguré le 9 avril 1782. Il donna tout d'abord asile à la Comédie-Française. Mais elle l'abandonna au bout de deux ans, faute de spectateurs.

Le premier directeur de l'Odéon fut Poupart-Dorfeuille qui ouvrit, en 1794, avec un prologue de Patrat, artiste de la maison, *Le Philosophe amoureux*, de Destouches, et L'*Apparence trompeuse*, de Guyot de Merville.

L'essai étant demeuré infructueux, on fit appel à la troupe que Mlle Raucourt avait réunie à la salle Louvois et qui comprenait les meilleurs artistes de la Comédie-Française, alors désorganisée.

Incendié le 18 mars 1798, on mit dix ans à rebâtir ce vaste édifice. Enfin, le 15 juin 1808, le nouvel Odéon fut inauguré sous le titre de Théâtre de sa Majesté l'Impératrice et Reine. Un décret de Napoléon y autorisait la représentation de comédies du genre noble, mais en bannissait rigoureusement la tragédie, apanage des sociétaires de la Maison de Molière.

Parmi les artistes femmes on remarquait alors Mme Desbordes, qui devait, plus tard, se faire une si jolie réputation de poète, sous le nom de Marceline Desbordes-Valmore, et dont l'*Oreiller*, notamment, est connu de tous nos jeunes lecteurs.

Pauvre Odéon! En 1814, époque de l'Invasion, son directeur, Gobert, est déclaré en faillite et laisse ses artistes impayés.

En 1816, Picard, le célèbre auteur dramatique, accepte de présider aux destinées de ce théâtre enguignonné, et ce, moyennant une subvention annuelle de vingt-sept mille francs.

Ce fut le cycle glorieux de l'Odéon.

Quelques succès de ce temps-là: *Les Deux Philibert*, de Picard; *Le Valet de son rival*, de Scribe; *Agar et Ismaël*, de Népomucène Lemercier.

Le 20 mars 1818, vingt ans après le premier incendie, et presque jour pour jour, l'Odéon fut de nouveau la proie des flammes. Ses comédiens s'installent provisoirement à la salle Favart, après la débâcle de l'opéra italien; puis, en 1819, ils reviennent chez eux.

Les *Vêpres siciliennes*, œuvre de début de Casimir Delavigne, ramènent le public sur la rive gauche, et ce sont les beaux soirs de Mlle George, transfuge de la Comédie-Française, et de l'acteur Bocage.

Hélas! la vogue ne persista pas, et deux directeurs, MM. de Gimel et Bernard, auront beau corser le spectacle avec des ouvrages musicaux de Grétry, Méhul, Dalayrac, Monsigny, l'Odéon ne connaîtra plus les fructueuses recettes qu'en 1829, avec la direction Harel. Frédérick-Lemaître et Mme Thénard sont alors les enfants gâtés du public parisien qui s'est pris d'un engouement frénétique pour le romantisme.

Amy Robsart, de Victor Hugo et Paul Foucher, *Charles VII chez ses grands vassaux*, d'Alexandre Dumas, datent de cette époque.

A Harel succède d'Epagny, lequel est remplacé bientôt par Auguste Lireux. La troupe comprend alors quelques chefs d'emploi remarquables: Mmes Dorval et Georges; MM. Monrose, Bocage, Ballande qui devait créer plus tard, dans la salle de Déjazet, le troisième théâtre français et les matinées classiques.

Emile Augier triomphe avec la *Ciguë*; Ponsard avec *Lucrèce*, deux pièces refusées chez Molière.

Nouvelles déconfitures sous les directions Bocage, Vizentini, Altaroche; enfin, regain de succès, en 1853, sous Alphonse Royer.

Talbot, Pierron, Sarah Félix interprètent les œuvres d'Octave Feuillet, de Jules Barbier, de George Sand. Laferrière est acclamé dans l'*Honneur et l'Argent*, de Ponsard.

De 1856 à 1867, M. de la Rounat se maintint à l'Odéon, secondé par des artistes comme Berton, Brindeau, Febvre, Jane Essler et Lacressonnière.

Son successeur, Chilly, ancien directeur de l'Ambigu, lança Taillade, Coquelin Cadet, Sarah Bernhardt et Agar, créatrices du *Passant*; Blanche Baretta, Broisat, Marie Laurent.

M. Félix Duquesnel, qui suit Chilly, monte les *Danicheff*, où se révèle l'acteur Marais; le *Philippe II*, de Porto-Riche; les *Noces d'Attila*, de Henri de Bornier. La Rounat revient en 1880, mais il ne reste que quatre ans et cède le pouvoir à Porel, l'étoile du théâtre.

Avec des collaborateurs comme Chelles, Paul



ELLE. — Si tu ne me donnes pas un beau collier pour ma fête, je sens que j'aurai des crises de nerfs.

LUI. — Ton désir sera exaucé, ma chérie, j'espère que tes nerfs seront calmés.



(Le jour de la fête).

ELLE. — Ah! le misérable, il a le toupet de m'envoyer un collier-douche.



RAFFINEMENT FÉMININ

LUI. — Pourquoi ralentis-tu le pas au moment où nous arrivons près de notre hôtesse?

ELLE. — Pour rester au soleil. Le scintillement de mes bijoux la fera crever de rage.



UTILITÉ DES ÉCHASSES

Les habitants de la ville de X... ont eu l'heureuse idée que voici. De cette façon, ils marchent en sûreté par les routes et ne sont nullement incommodés par l'odeur.

Mounet, Albert Lambert père et fils, Mmes Tessandier et Samary, Porel monte avec grand succès: *Germinie Lacerteux*, des frères Goncourt, *Roméo et Juliette*, la *Marchande de Sourires*, de Mme Judith Gautier.

MM. Marck et Desbeaux, qui remplacent Porel à l'Odéon, s'y maintiennent pendant quatre ans, de 1892 à 1896, sans défaillance, mais aussi sans éclat.

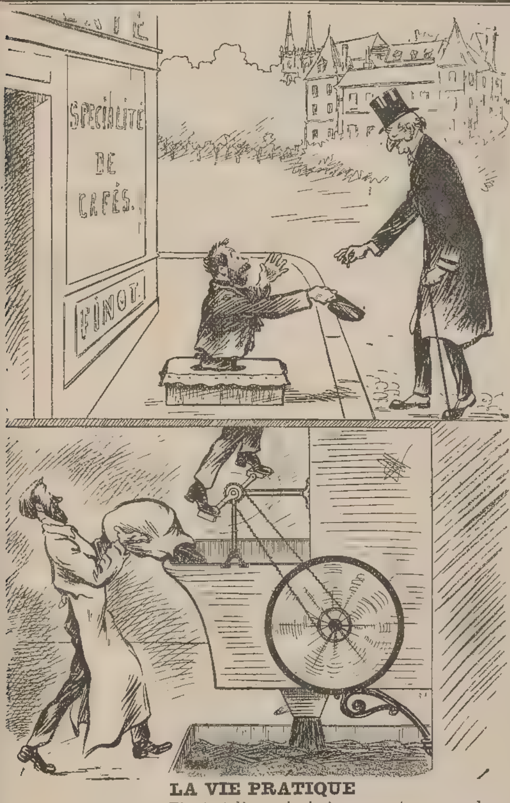
Que dire de M. Ginisty qui s'en va à regret, après dix ans de direction?

Ni grand bien, ni grand mal. Il joua des pièces médiocres, dans des décors peu luxueux, et avec des artistes sans envergure. Mais il joua aussi le *Chemineau*, de Jean Richepin, et les *Ventres dorés*, d'Emile Fabre; et, pour cela, il lui sera beaucoup pardonné.

LA BRIE.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Passy fut une station thermale à la mode au dix-huitième siècle, par les vertus de son eau ferrugineuse. Auteuil a aussi eu ses eaux qui alimentaient un établissement thermal, vieux de quelques siècles, et dont on a retrouvé les vestiges au Palais-Royal.



LA VIE PRATIQUE

Si l'épicier Finot tolère ainsi à sa porte un cul-de-jatte, c'est qu'il y trouve son intérêt. Il alloue un maigre salaire à ce soi-disant estropié, lequel, tout en récoltant des sous, ne reste pas inactif, car à l'aide de ses jambes, il moud l'énorme quantité de cafés que l'épicier écoule chaque jour.



CLASSES A CHEVAL

— Animal d'animal, vous êtes donc bouché à l'émeri?

— Non, à la Villette, mon lieutenant.



LE PROGRÈS CHEZ LES ANIMAUX

Comment l'ibis combine le tir à l'arc et la chasse des papillons.

PROFESSEUR DE CHIC



Désireux de faire apprendre à mon fils les belles manières et l'élégance, je me suis rendu chez M. Brummel, professeur d'élégances, qui a bien voulu lui inculquer quelques-uns de ses secrets.



Après lui avoir fait raser les moustaches et coupé les cheveux à la mode anglaise, il lui recommanda l'air désabusé qui sied à un homme vraiment élégant.



Puis lui donna quelques leçons de monocle, qui est, on le sait, l'instrument suprême de chic.



Il lui donna la courbure lasse des viveurs blasés.



Et il lui apprit combien ses jambes droites indiquaient peu le vrai sportsman et lui montra comment un habitué du cheval doit se tenir pour paraître vraiment cavalier.



L'ayant vu sourire à une plaisanterie...



... il lui démontra que la figure sceptique est de rigueur et l'habitua à écouter d'un air navré les plus gais de nos artistes.



Enfin, lui ayant fait abandonner ses vêtements vulgaires pour un costume digne d'un dandy...



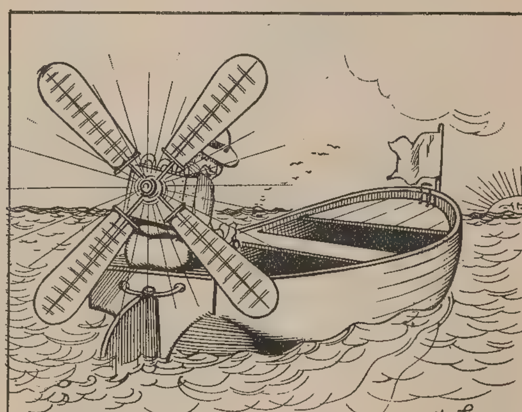
... il me l'a renvoyé tout à fait dégrossi et m'a rendu homme élégant et chic, le bon gros garçon tout rond que je lui avais confié.



UNE IDÉE

L'impôt sur le revenu donnerait à l'État le maximum sans vexation ni difficulté si le législateur avait l'idée d'obliger chacun à porter ostensiblement le chiffre d'impôt qu'il paye.





LES GRANDES INVENTIONS DU « PÊLE-MÊLE »

En attendant que les moteurs aviateurs soient assez puissants pour nous faire naviguer dans l'air, ils peuvent toujours servir pour la navigation terrestre...

... ou pour la navigation fluviale.



COMMENT LES IDÉALISTES ENVISAGENT LE MARIAGE!

Un sentier embaumé dont toutes les fleurs vous sourient.



ET LES RÉALISTES

C'est le grand rapide et bouillonnant torrent de l'existence accidenté de terribles roches.

QUI VEUT UNE BOMBE ?

Nous recevons de notre collaborateur Jean Rosnil, la lettre navrante qui suit. Ne fut-ce que par pitié, nous avons tenu à la reproduire:

Mon cher Directeur,

C'est du fond d'un petit village perdu à la lisière de la forêt d'Orléans, que je vous écris.

J'avais disparu de la circulation. En vain, plusieurs de vos collaborateurs, dépêchés par vous dans maintes directions: Charenton, la Chambre des Députés, Fresnes-les-Rungis, etc., me cherchaient, quand l'un d'eux: Fred Isly, réussit à me découvrir et me somma de m'expliquer.

Pour vous tous, ma disparition semblait une énigme. Elle ne cachait, hélas! qu'un long martyre, dont le récit vous montrera, une fois de plus, la stérilité d'imagination chez les romanciers, à côté des tristes réalités de la vie.

Donc, le 6 avril dernier, à sept heures du soir, je me promenais tranquillement le long des grands Boulevards quand, arrivé devant le Crédit Lyonnais, je ralentis le pas — ce qui était parfaitement mon droit — tout entier à mes réflexions. A cet instant précis, un monsieur élégamment vêtu, porteur d'une petite valise de cuir jaune, qui semblait attendre anxieusement quelqu'un, m'aborda après m'avoir dévisagé une seconde. Ayant soulevé son chapeau:

— Ah! c'est vous? murmura-t-il.

A cette question, qui n'avait rien de surnaturel, quoique je ne me souvinsse pas avoir jamais rencontré le quidam, je répondis:

— Oui, c'est bien moi!

Ces quatre mots, monsieur le directeur, devaient consommer ma perte.

L'inconnu sourit et, satisfait:

— Je vous aurais reconnu entre mille! Les camarades vous avaient si bien dépeint!

— Ah! fis-je, doucement chatouillé dans mon orgueil d'imbécile vaniteux.

Et tandis que nous mettions le cap sur le prochain café, je risquai:

— Alors?...

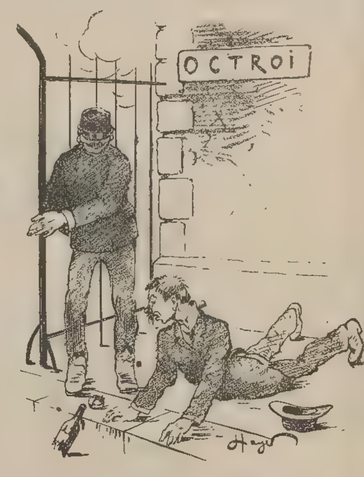
— Alors, compléta-t-il à voix basse, me voici. J'ai réussi à sortir incognito de Barcelone. C'est une vraie chance! Enfin, *j'ai l'objet*, c'est là le point essentiel!

Et de l'œil, il désignait discrètement sa valise, s'auréolant pour moi de mystère.

L'honnêteté stricte eût exigé que j'éclairasse cet étranger sur sa méprise. Mais pour un bon







FORCE EST A LA LOI

L'EMPLOYÉ. — Un litre plein de rhum? il vous faut payer les droits, sans ça vous ne pouvez pas passer.

DUPOIVROT. — C'est ce que nous allons bien voir...

L'EMPLOYÉ. — Ce n'était pas la peine de vouloir vous moquer de moi... votre litre est vide, mais c'est vous qui êtes plein et vous ne pouvez pas passer non plus.



CHENILLE ET PAPILLON

Le Papillon. — Veux-tu te sauver... vilaine bête!...
La Chenille. — Attends un peu, je te rattraperai quand je serai papillon!

INCORRIGIBLE

— T'as encore trop bu et t'es malade, mon pauvre Dupoivrot. Viens prendre un café chaud, ça te fera du bien.

— Je veux bien... Appelle ma femme et ma fille.

— Ta femme et ta fille! Tu ne peux donc pas prendre un café tout seul?

— Non... tu vas comprendre: Ma femme boit le café, ma fille mange ce qui reste de sucre et moi je bois le cognac!!



journaliste, l'honnêteté elle-même doit passer après la curiosité.

J'acceptai le rôle que m'envoyait le dieu Hasard.

L'inconnu m'avait introduit dans le café, avait posé sa valise sur la banquette. Nous nous assîmes. Il tira de sa poche un étui à cigares, mais s'aperçut aussitôt qu'il était vide.

— Excusez-moi, fit-il. Le temps d'aller chercher des cigares et je suis à vous.

Il traversait le trottoir, il en faisait autant de la chaussée, quand un pénible accident assurait définitivement mon malheur.

C'est le croisement incessant des voitures, des autos, des omnibus. Des gens, impatients de traverser le boulevard, se faufilent à travers les équipages. Puis, tout à coup, des cris, des jurons. Les passants s'amassent. C'est un brouhaha indescriptible. Quelque chose d'insolite s'est passé. Je me lève et, m'approchant de cette foule tumultueuse, que j'essaie de fendre, j'apprends qu'un monsieur vient d'être grièvement blessé par une voiture. Un vague pressentiment s'est emparé de moi. Je questionne à droite et à gauche, et cela me confirme que la victime, qui vient d'être emportée vers un hôpital et mon compagnon de tout à l'heure ne font qu'une seule et même personne.

Que faire? Voulant douter encore de la décevante réalité, j'attendis une heure à la terrasse du café. Puis, la valise à la main, je me décidai à rentrer chez moi.

Alors, une curiosité me prit. J'ouvris la valise. Soigneusement calfeutrée avec des torchons, je découvris — ô stupeur! ô malédiction! — une petite marmite en fonte, dont le couvercle était solidement maintenu en place par un réseau de fil de fer.

J'avais chez moi une bombe!!!

Durant huit jours, je parcourus tous les hôpitaux, sans réussir à mettre la main sur le propriétaire de la valise. Etait-il mort? Etait il reparti vers une destination inconnue?

Dans cette conjecture, il me restait, direz-vous, deux partis à prendre au choix:

1° Porter ma bombe au commissaire de police de mon quartier.

Ah! comme on voit bien, monsieur le directeur, que vous n'eûtes jamais affaire à la Police, à la Justice et à ses Tribunaux!

2° M'en débarrasser par l'abandon.

J'y songeais très sérieusement. Mais dans quel lieu déposer l'engin? Et puis, il en résulterait les pires malheurs, ce dont — par ma nature honnête — j'aurais un éternel remords.

En attendant mieux je plaçai l'objet sur la cheminée de mon salon

C'était original et sans danger.

Pendant quelques jours, j'eus un semblant de tranquillité. Des parents, des amis venaient me voir qui trouvaient très drôle, très fin de siècle, l'idée de *m'être fabriqué* une bombe.

Jusque-là, tout allait bien, quand un matin mon concierge, la mine attristée, m'aborda sur le seuil de mon allée.

— Alors, me demanda-t-il, en me piquant son index entre deux côtes, vous êtes anarchiste? Dans le quartier, chacun le répète, et ce n'est un secret pour personne que vous avez *une rangée de bombes* sur la cheminée de votre salon!

Je m'excusai, surpris. Je lui racontai mon histoire. Le cerbère sourit d'un air sceptique. D'ailleurs, il avait dit vrai en parlant de la conviction des gens du quartier. Depuis quelques jours, elle était faite. Je ne pus bientôt plus traverser la rue, sans que les voisins ne missent le nez à la fenêtre pour me dévisager et sans que les gamins du quartier ne me fissent cortège. Je risquais d'être arrêté d'un moment à l'autre, et rien que la perspective de coucher sur la paille humide des cachots me glaçait le sang dans les veines.

Un matin, dans l'espoir de chasser ce cauchemar naissant, je descendis au lever du soleil. Après avoir averti mon concierge que je partais en voyage, je m'éloignai rapidement avec, sous le bras, ma bombe soigneusement dissimulée dans des journaux.

C'est alors que commença pour moi une pérégrination sans fin, vers un but inconnu.

Tel le vaisseau désemparé allant à la dérive, des journées entières, sous la pluie, la grêle, le vent ou le soleil, je déambulais mélancoliquement, le regard fuyant, le geste peureux, de la Villette à Vaugirard, de Clichy à Bercy. De temps en temps, harassé, je m'écroulais sur un banc. Je cassais rapidement une croûte, pour repartir ensuite. Je dormais sous les ponts, dans les jardins publics, sur les bancs de salles d'attente des gares, mon engin toujours sous le bras. Une nuit, monsieur le directeur, j'ai dormi à plat ventre sous un banc du square Saint-Pierre!

Une épouvante vint bientôt faire monter le niveau de mon calice d'amertume: ma bombe *était-elle ou non à renversement?* Dans cette cruelle incertitude, je m'exténuais à tenir l'engin constamment d'aplomb, en prévision d'une catastrophe toujours possible.

Monsieur le directeur, vous êtes-vous promené parfois avec une bombe sous le bras? Non? Alors vous ne ressentiez jamais les affres dans lesquelles j'ai vécu, sans repos ni trêve, des jours, des jours et des jours!

Un matin, le hasard m'ayant conduit devant une balance automatique, j'eus la curiosité de me peser. Et l'aiguille indiqua dédaigneusement 45 kilogrammes! Même pas le poids d'un jeune veau! J'étais atterré en songeant au gaillard que j'étais autrefois. Je pensais aussi à bien des choses... à bien des gens, que je ne voyais plus...

Vous souvenez-vous, monsieur le directeur, de mes visites au *Pêle-Mêle*, quand je vous apportais ma collaboration? Cette collaboration qui faisait monter certains numéros à deux millions d'exemplaires!

J'entrais dans votre somptueux cabinet directorial et pendant que vous lisiez, en fumant une cigarette, l'œuvre que je vous apportais, je m'amusais à parier, avec moi-même, sur le nombre pair ou impair de mouches se promenant au plafond. Puis, selon que j'avais gagné ou perdu, je m'offrais en descendant une groseille à l'eau ou un amer.

C'était le bon temps, cela!

Quand je me prends à y songer, monsieur le directeur, les larmes me noient les yeux et j'étrangle d'émotion!

Cependant je dois terminer ma lettre.

Un jour, pris d'un besoin irrésistible de fuir la capitale, où j'avais tant souffert, je pris un train au hasard. Il m'amena dans ce petit village, où je vis, partagé entre la crainte et l'espérance. Ma bombe est enterrée sous un vieux chêne, mais cela ne peut être que provisoire; alors une idée me vient que je veux vous soumettre.

Vous avez très certainement, monsieur le directeur, parmi la multitude de vos abonnés ou lecteurs des cinq parties du monde, quelques clients anarchistes. Dès lors, quoi de plus simple que de trouver, parmi ceux-ci, preneur pour mon engin? Ces gens en ont le placement si facile! D'autre part, étant donné mon caractère peu mercantile, je le céderais de bon cœur *gratis pro deo*. Du coup, je me verrais débarrassé de mon cauchemar, je reviendrais à mes occupations, à mes amis, à ma collaboration au *Pêle-Mêle*.

Ce serait la fin de mes tribulations.

Dans ce doux espoir, je souris pour la première fois depuis des mois et je signe, monsieur le directeur, votre dévoué et reconnaissant

Jean Rosnil.

PENSÉE

Il est une chose qu'on peut observer dans tous les pique-niques:

Celui qui rechigne le plus à porter les paniers, est toujours celui qui mange le plus.

Texte de Georges DESROCHES

SOUS LES MANGUIERS, Roman (*Suite*)

Illustrations par LUBIN de BEAUVAIS



Et voilà comment Dornoy se réveilla, quelques jours plus tard, dans la maison du gouverneur, à *Hellville*, capitale de l'île de Nossi-Bé, possession française, qu'un étroit chenal de mer sépare de la côte Ouest de Madagascar.

Nossi-Bé (belle île) est un paradis comme végétation et comme climat. Les Eves n'en font pas le moins bel ornement.



M. le Gouverneur n'a pas très bien compris pourquoi l'administration supérieure a confié à Dornoy une mission que, d'ordinaire, il remplissait lui-même.

Mais, à tout prendre, la conversation de son hôte fait une agréable diversion à celle des innombrables perruches qui habitent la partie aérienne des domaines de M. le Gouverneur!







C'est l'époque où, chaque année, la jolie reine Binao, dont le royaume est situé sur la terre malgache, se rend, en grand apparat, à Nossi-Bé, pour recevoir la pension de douze cents francs que la France lui alloue. Sa sœur, la princesse Kavé, qui passe pour témoigner, en toute occasion, à la Marine française, les sentiments les plus vivements cordiaux l'accompagne. Son père, premier ministre, fait également partie du voyage. Comme le roi du Cambodge, Binao se fait escorter d'un escadron volant... aussi volant que la plume au vent.

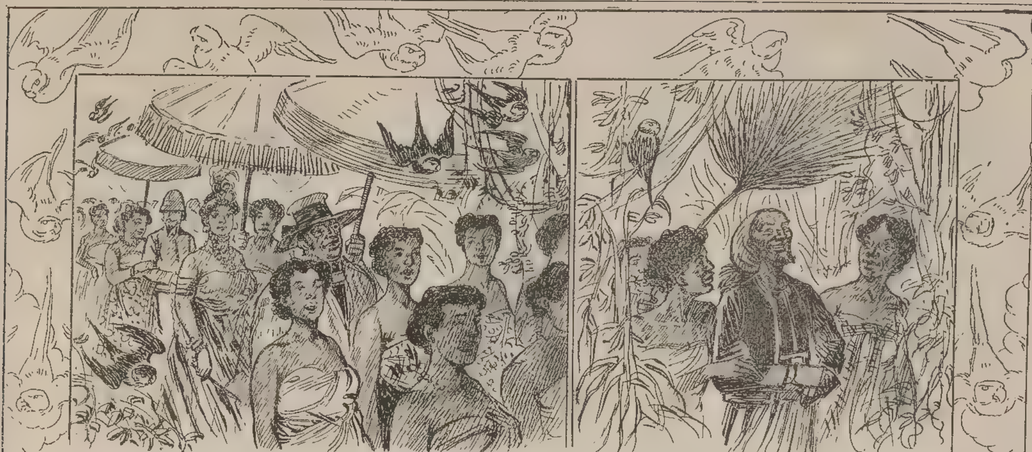


« Voici douze cents francs, dit Dornoy, accomplissant sa mission. » M. le Ministre compte soigneusement les précieux billets, ainsi qu'il convient de faire pour des documents d'importance.

Toutefois, malgré ce bel ordre, les procédés de la comptabilité publique du royaume de Binao pourraient sembler un peu singuliers, car ..



... c'est seulement trois cents francs que M. le Ministre a remis à la Reine. « Voici, dit-il, un acompte que le gouvernement de la République, un peu géné, nous envoie, mais la créance est bonne! — Heureusement, pense la Reine, encaissant, avec philosophie, que nous allons au Mahaboly! »



Le cortège royal se rend au Mahaboly. C'est une enceinte sacrée dans laquelle des serviteurs de Binao gardent un taureau noir immortel et aussi les trésors de leur reine qui estime que le « Taureau noir » et sa cassette sont plus en sûreté sur la terre française.

La princesse Kavé trouve la promenade trop courte et vraiment si charmante ..

Mohammed est du même avis, bien que, non admis au cortège officiel, il se soit organisé un petit cortège particulier.

Ah! suivons les sentiers ombreux!



S. M. la reine et M. le ministre, qui seuls ont le droit de pénétrer dans l'enceinte formée par des pieux, ont terminé l'inspection du Trésor, alimenté par les offrandes monnayées que les fidèles apportent au Taureau.

Mohammed-Gavroche, qui s'est assuré, en secret, une loge d'avant-scène a pris tant d'intérêt au spectacle...

... qu'il expérimente que les positions les plus élevées ne sont pas toujours les plus sûres et qu'il met inconsidérément... pied à terre... sur le sol interdit!



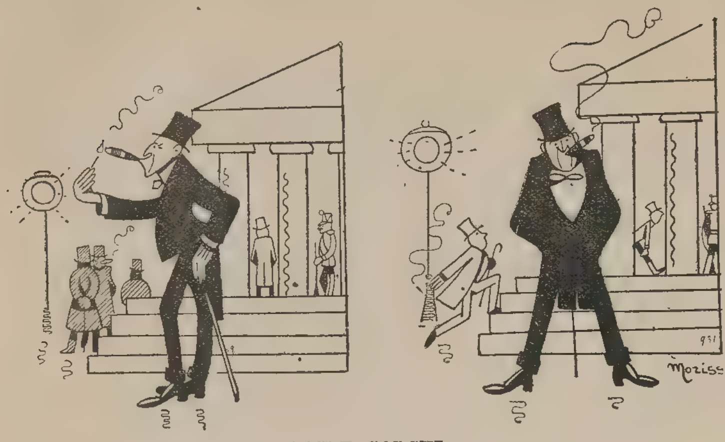
Sus à l'envahisseur

— Li pas att-aper moi tout di souite!
Sans doute. Mais où retombera-t-il?

Ciel! si la triste Ramova avait pu voir les grâces prenantes déployées par l'entreprenante Kavé! Ah! si Baba avait su que « Massa Mahmed » se trouvait véritablement si « en l'air! »

Combien auraient été troublées leurs âmes craintives!

(La suite au prochain numéro).



JUSTE CALCUL

Harpagon étant au théâtre, sort pendant ce qu'il croit être un entr'acte (le rideau ayant baissé), et allume religieusement un cigare qu'il a eu la folie, autrefois, oh! il y a bien longtemps, de payer vingt-cinq sous.

La sonnette retentit. Perplexité d'Harpagon: « Si je jette mon cigare, je perds vingt-cinq sous. Si je continue à le fumer, je perds un acte. Or, j'ai payé cent sous pour cinq actes, soit vingt sous par acte. Je perds vingt sous si je manque un acte, et vingt-cinq sous si je jette mon cigare. Donc, j'ai bénéfice à continuer mon cigare. » Ainsi fit-il.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Rolleboise. — Trois mois avant le terme où vous quitterez ce lo·al.

M. Cauvin. — C'est une plaisanterie fort ancienne qui se renouvelle souvent aux représentations de cet opéra en province, mais beaucoup moins qu'autrefois.

X. X., à Puteaux. — Intéressant, mais trop connu déjà.

A. G. V. — Nous serons toujours heureux d'en recevoir, mais conformez-vous toujours, autant que possible, aux « Conseils aux Sphinx » dont vous parlez.

M. A. Abraham. — Hélas! Il y a à tout cela certains inconvénients dont vous ne vous doutez peut-être pas. Merci de vos observations.

MM. Mennequin et de Koll. — Merci de vos aimables renseignements; ils nous sont malheureusement parvenus un peu tard pour l'insertion.

M. J. Carillo. — 1° Pour les solutions, vous pouvez écrire au verso, ce ne sont pas des manuscrits. 2° Oui.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

De Paris aux Gorges du Tarn.

Aux touristes Parisiens qui veulent visiter les Gorges du Tarn, nous croyons devoir signaler comme la voie la plus rapide, le train partant de la gare de P.-L.-M. à 8 h. 10 du soir.

Cet express, passant par Nevers, Clermont, Arvant, Saint-Flour, franchit, près de cette dernière ville, la vallée de la Truyère, sur le fameux viaduc de Garabit; il permet, en dînant à Paris à l'heure habituelle, d'arriver à Mende, la curieuse capitale du pays des Causses, à 10 h. 49 du matin.

Les touristes pressés d'arriver à Sainte-Enimie, point d'embarquement sur le Tarn, peuvent aussi quitter l'express à 9 h. 55 matin, à Barnassac-la-Canourgue où le chef de gare leur procurera les voitures dont ils pourront avoir besoin. Le trajet de Barnassac à Sainte-Enimie est de 28 kilomètres à travers une région des plus pittoresques.

12 ANNÉE — N° 40. 10 Centimes 7 OCTOBRE 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

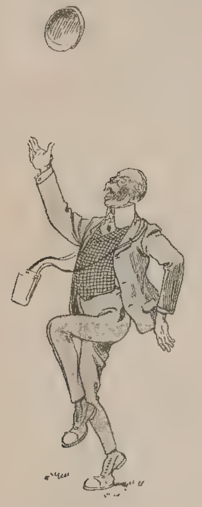
EN DANGER, par B. BAKER.



Le Lapin. — Bob, ne laisse donc pas traîner tes oreilles, un de ces chasseurs pourrait marcher dessus !

Histoire du Nègre de la Louisiane.

C'était le jour du Grand Prix. Je l'aperçus de loin, J.-B. Tom Plumett. Il esquissait sur la pelouse un pas de gigue, tout en lançant sa casquette en l'air et en poussantde formidables « Hip, hip, hourrah! ».



Il esquissait sur la pelouse un pas de gigue, tout en jetant sa casquette en l'air...

A un certain moment, il me vit et vint à moi. Sa figure hilare avait pris, soudain, une expression de tristesse infinie, et ce fut avec des larmes dans la voix qu'il me serra les mains.

— My poor old fellow, fit-il..., que je suis donc terriblement affligé pour vous!

— Et pourquoi donc, Tom?

— Mais..., la défaite de votre favori!...

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse!

Mon désintéressement lui parut prodigieux.

— Comment..., s'exclama-t-il, cela vous est égal que ce soit Spearmint qui ait gagné?... Un crack anglais?...

— Vous m'en voyez submergé d'indifférence!

— En vérité, c'est incroyable!... Ainsi, vous consentiriez à boire un verre de gin, aujourd'hui?

— Un gin, un whisky, un coktail, un brandy... tout ce que vous voudrez!

La figure de mon vieil ami redevint instantanément joyeuse.

— By God, s'écria-t-il, vous êtes un rude compagnon... et nous allons boire tout cela, aussi vrai que mon nom est Tom Plumett et que Paddy est le plus fier ivrogne de White-Chapel!

Là-dessus, nous quittâmes le champ de courses et hélâmes un fiacre. Tom ne tenait pas de joie, à la pensée qu'il allait pouvoir, en compagnie d'un ami, fêter dignement, en bon Anglais, cette grande victoire nationale.

A cinq heures, nous étions attablés devant notre bar favori, juchés sur de hauts tabourets, en tête à tête avec des spiritueux de marque... A deux heures du matin, nous y étions encore, et c'est ici que l'histoire se brouille un peu. Je parle de celle que me racontait ce vieux crocodile de Tom Plumett...

Du commencement, je ne me souviens plus beaucoup. Je sais qu'il était question d'un nègre lequel, figurez-vous, n'avait absolument aucunes dispositions pour être tonnelier, qui, du reste, est une chose tout à fait sans importance attendu qu'il n'avait pas du tout l'intention de faire un pareil métier. C'est absolument comme si je vous disais qu'il manquait une roulette au fauteuil de sa case ou que son grand-père était mort du scorbut. Ce sont là des détails inutiles qui ne font qu'alourdir le récit.

Or donc, ce nègre qui s'appelait Scipion, comme tout bon nègre, était malin..., effroyablement, pour parler comme Tom. Il habitait la Louisiane, qui est sensiblement comme la Provence de l'Amérique du Nord, mais il avait déclaré que jamais..., jamais, vous entendez, il ne chanterait à New-York. C'était chez lui une idée fixe, et vous auriez fait danser la gigue à un mammouth mort depuis deux mille ans, fait boire de l'eau à Paddy, fait rire un bouton de porte, fait jouer Sarah Bernhardt à Paris ou réussi toute autre chose extraordinaire, plutôt que de faire revenir Scipion sur sa décision.

M'ayant exposé cela, Tom Plumett continua son histoire en ces termes :

— Voilà donc que le bruit se répand chez nos Yankees qu'il y avait un nègre prodigieux, lequel ne chanterait jamais à New-York. Naturellement, c'était une raison pour vouloir l'entendre, immediately. Coup sur coup, trois directeurs de music-hall lui télégraphièrent pour l'engager, en offrant un chiffre respectable de dollars.

« Vous croyez peut-être que justement c'était ce que voulait notre malin Scipion?... Si vous croyez cette chose, vous êtes bien le plus naïf homme que je connaisse. Notre damné nègre ne voulait cela en aucune façon. Non seulement il refusa, mais il fit savoir en outre qu'il ne chanterait jamais à Philadelphie non plus, ainsi qu'à Baltimore et à Boston.

Ici, Tom l'interrompit, lampa une gorgée, et clignant de l'œil de mon côté :

— Hein..., croyez-vous?... Ce damné homme de couleur!

A ce moment, le garçon vint nous prévenir que nous n'avions plus qu'une heure avant la fermeture de l'établissement. Cela parut plonger Tom dans une profonde stupéfaction. Il roula des yeux dilatés.

— Une heure! grommela-t-il.

Il examina un instant le comptoir du bar, puis il s'exclama soudain.

— Pour l'amour du ciel, dites-moi, mon dévoué ami, dites-moi combien il y a de bouteilles là, devant nous.

— Neuf, Tom! répondis-je, après avoir compté.

— Neuf...! Par le diable, c'est exactement le chiffre que j'ai vu!...

Tout aussitôt il se mit à gémir :

— Quelle honteuse chose...! Misérable créature que je suis!...

— Mais enfin, Tom!... qu'avez-vous?

— Je suis un homme indigne, je suis déshonoré!...

— De grâce, expliquez-vous?

— Eh, larmoya le vieux caïman... la journée va finir... Une telle journée..., où les couleurs de Sa Majesté britannique ont remporté une si noble victoire sur le turf français!... Elle va finir..., et j'ai encore toute ma tête!... Il y a neuf bouteilles sur ce maudit comptoir et je n'en vois pas dix-huit!... Je ne suis pas un bon Anglais..., non, en vérité..., je ne suis pas digne d'être né dans le Royaume-Uni!...

Je calmai de mon mieux le pauvre Tom, en lui faisant remarquer que nous avions une heure à nous et que tout espoir n'était pas perdu.

Là-dessus, il reprit un peu d'énergie et commanda une bouteille de brandy et des verres à soda, qu'il emplit aussitôt jusqu'aux bords. Il avala le sien d'un trait. Sa figure s'empourpra, une bouffée de chaleur lui monta sur le crâne. Ses yeux se troublèrent un peu. Il poussa un soupir de satisfaction.

— J'en vois douze, maintenant! fit-il.

Il parlait des bouteilles du comptoir.

Je profitai de sa bonne disposition pour le remettre sur le chapitre du nègre. Mais, visiblement, il commençait à dérailler. Je pus, toutefois, comprendre que devant l'entêtement de ce damné Scipion, les Yankees se firent un point d'honneur de le produire sur leurs planches. Les journaux s'étaient mis de la partie et donnaient les détails les plus curieux sur lui et sur sa voix que certains prônaient jusqu'aux nues, alors que d'autres affirmaient qu'il chantait comme un chaudron fêlé. Quoiqu'il en soit, le nègre était devenu célèbre et les impresari lui offraient des fortunes...

Un autre plein verre de brandy acheva de ramener la sérénité dans l'âme de Tom Plumett.

— Voilà qui va bien, fit-il, à présent, j'en compte dix-sept... Aussi, mon vieux camarade, dépêchons-nous de finir avec notre histoire...

— C'est cela, répondis-je. Racontez-moi ce que devint le nègre Scipion.

— Le nègre Scipion?... Dieu me damne si j'ai jamais dit un mot du nègre Scipion!... Scipion, c'est le nom d'un cheval de trois ans... qui a gagné le Derby d'Epsom.

— Mais non, Tom... c'est celui d'un nègre de la Louisiane...

— Il faut que vous ayiez la tête la plus dure de l'ancien continent, ou que vous soyiez terriblement ivre, me riposta le vieux bandit!... Mais je veux vous confondre!... Connaissez-vous Patrick?...

— Non.

— Patrick est un homme tout à fait remarquable sur la clarinette. Avec son instrument, il imite le chat, l'éléphant, le cheval...

— Je ne vois pas le rapport...

— Eh, attendez donc, diable d'homme que vous êtes!... La preuve que Scipion était, à la vérité, un cheval et non un nègre, c'est que, sur ses vieux jours, Patrick l'avait acheté et le montrait en spectacle avec lui... C'était un numéro sensationnel, indeed!

— Vraiment?

— Vous pouvez en croire Tom Plumett... J'aurais donné vingt-cinq sermons du Révérend Bill Clarke pour un de leurs duos... C'était une chose extraordinairement superbe à voir...

— Ah!... Scipion jouait aussi?...

— Sans doute... Patrick imitait le hennissement du cheval... et le cheval imitait la clarinette!...

Tom Plumett s'arrêta un instant, clignant de l'œil vers les bouteilles alignées sur le comptoir. Un large sourire illumina sa face.

— All right, fit-il, j'en vois vingt. L'honneur de la vieille Angleterre est sauf.



— All right! J'en vois vingt. L'honneur de la vieille Angleterre est sauf.

Là-dessus, on nous mit à la porte. Le bar fermait.

Nous nous fîmes nos adieux, et comme nous allions nous quitter :

— C'est égal, mon vieux renard, dis-je à

nm, j'aurais bien aimé savoir si ce nègre, qui s'appelait pas Scipion, a jamais chanté à w-York!

- Je sais parfaitement ce que vous voulez :e, me répondit mon compagnon. C'était un gre... horriblement malin... Seulement, il jamais chanté à New-York, ni à Boston, ni Baltimore... ni ailleurs. Je l'ai véritablement nnu, il s'appelait Salomon... il était terri-ment bluffeur. Les journaux yankees l'ont plus tard. . Il était muet... Allons, good e!

Etienne JOLICIER.

AVIS

L'on trouvera dans le Supplément un uveau Grand Tournoi (LES LETTRES YAGEUSES) d'un genre inédit et des us attrayants.

Ce Tournoi comportera de nombreu-s récompenses pour les gagnants. Les lecteurs du PÊLE-MÊLE sont in-tés à y prendre part.

Tous, naturellement, n'en sortiront s vainqueurs, mais tous y trouve-nt une distraction très récréative.

Pêle-Mêle Causette

Une question intéressante s'est posée ré-mment, concernant les rapports entre les ecteurs de théâtres et la critique théâtrale.

M. Antoine, le premier, a émis la pré-ition de refuser l'accès de son établisse-nt au censeur trop malveillant.

En Angleterre, un impressario tente, pa-t-il, un essai qui consiste à reculer la présentation consacrée à la Presse du pre-er jour au huitième.

Un vent d'indépendance, à l'égard de la tique, semble souffler parmi les directeurs théâtres.

Cette situation ouvre la porte au problème uveau que voici : La critique théâtrale it-elle continuer d'exister ou est-il juste 'elle disparaisse ?

La question m'ayant été posée, je réponds ns hésiter, qu'à mon avis, la critique théâ-le ne répond pas à un besoin; que, d'au-part, elle est contraire à certains principes damentaux et qu'elle est donc appelée à paraître.

Et, d'abord, qu'est-ce qu'un directeur de iâtre ? C'est un commerçant. Nous avons très grand tort, en France, de mettre dans terme une pointe de dédain. Les Améri-ns sont plus avisés que nous, eux qui con-èrent que tout homme qui vend une rchandise est un *business man*, un com-rçant.

Peu importe que cette marchandise soit la mercerie, de la quincaillerie, de la ence, de la santé, une plaidoirie ou de moutarde. Chacun qui vend quelque ose est, de ce fait, un commerçant.

Le directeur de théâtre vend de la dis-ction artistique et littéraire et ne diffère rien du couturier qui vend des robes et cordonnier qui vend des bottines. Il n'y a e le nom de la marchandise qui varie.

Aussi est-il parfaitement illégitime et uste de faire payer aux directeurs de iâtres seuls l'impôt connu sous le nom « droit des pauvres ».

En demandant à être considérés comme mmerçants et à être traités comme tels, les ecteurs de théâtres sont dans leur droit et ns la vérité la plus rationnelle.

En vertu de ce même principe, il leur est loisible de refuser à un Zoïle trop sévère l'autorisation de médire de leur marchandise et de crier par-dessus les toits qu'elle ne vaut rien.

Voit-on, par exemple, un journaliste qui s'intitulerait « critique commercial » et qui se plairait à publier que les nouvelles chaussettes des *Grandes Galeries* se déchirent au porter, ou que le champagne de la maison *Raisiné* de Reims est de mauvaise qualité.

Il ferait vite connaissance avec les tribunaux.

Pourquoi donc en serait-il autrement pour la marchandise que débite le directeur de théâtre ?

Remarquez qu'un directeur de théâtre dépense souvent des sommes considérables pour monter une pièce. Il a des frais généraux énormes et de gros risques.

C'est, comme tout autre commerçant, un spéculateur. S'il conquiert la faveur du public, son effort est couronné de succès. S'il échoue, il en résulte pour lui une perte appréciable.

Mais, entre lui et le public, vient se placer un personnage qui, d'un trait de plume, peut lui porter, sans responsabilité, le plus grave des préjudices.

Par son influence, il décide du sort de la pièce. Il la tue ou la fait vivre, au gré de sa fantaisie.

Il serait plus juste de se borner à dire qu'il la tue au gré de sa fantaisie. Car, s'il a le pouvoir de faire échouer une œuvre, il ne lui est pas donné, d'une manière absolue, de la faire vivre. Le public ne ratifie pas toujours l'opinion de la Presse.

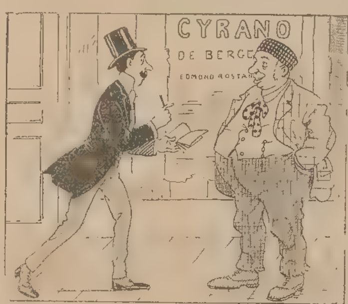
Comme pour le commerce, en général, cet intermédiaire entre le producteur et le consommateur doit fatalement disparaître.

La réputation d'une pièce peut se faire comme celle d'un produit commercial quelconque, par diffusion de personne à personne, activée par de la propagande.

L'intervention d'un aréopage, qui frappe d'ostracisme une pièce de théâtre et en ruine la carrière, est contraire au droit de ceux qui sont intéressés à sa durée.

La critique théâtrale peut, sans inconvénient, disparaître, comme l'a fait déjà la critique littéraire, qui n'avait pas non plus sa

LE POURQUOI D'UN SUCCÈS A LANDERNEAU



Un reporter du *Pêle-Mêle* est allé demander au directeur du théâtre de Landerneau pourquoi il jouait beaucoup plus *Cyrano* que l'*Aiglon*, et voici ce qui lui a été répondu: « Et d'abord, veuillez remercier votre journal de la réclame toute gracieuse qu'il fait à mon théâtre. Ceci dit, je m'empresse de vous répondre...



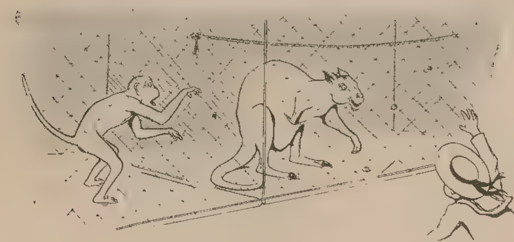
... Les bénéfices sont beaucoup plus forts avec *Cyrano*, et voici pourquoi: Les spectateurs parient entre eux. Ceux qui ont perdu, et ils sont nombreux, payent des tournées au bar du théâtre pendant l'entr'acte: premier bénéfice. » Et comme notre reporter demandait des explications.

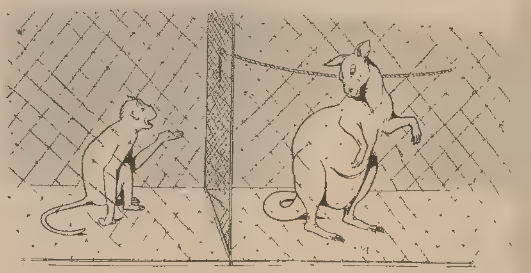


« Leur jeu est simple, il est comparable au jeu de bilboquet. Il s'agit de lancer la pomme cuite sur le nez pointu de l'acteur, de façon à ce que celle-ci y reste collée. Avez-vous compris? » Et comme notre reporter faisait signe que oui, il reprit:



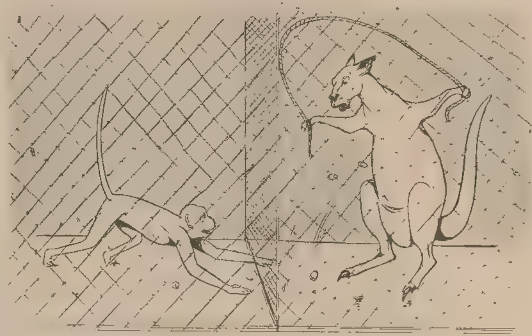
« Et pendant le spectacle, je récolte, de cette façon, des sacs entiers de pommes cuites, que je revends le lendemain à la porte du théâtre. Voyez le second bénéfice. Allez donc faire ça avec l'*Aiglon*! » Notre reporter prit congé du directeur, après l'avoir félicité.





LE SINGE ET LE KANGUROO

Maître Kanguroo sautant dans sa cage
Faisaient des bambins tout l'amusement;
Ceux-ci lui jetaient pour lui rendre hommage
De belles noisettes, des fruits excellents;
Quand maître Singe son voisin,
Voyant que dans sa vaste poche
Il ramassait tout son butin,
Mielleusement auprès de lui s'approche :
« Eh bonjour! monsieur Kanguroo,
Que vous êtes bien fait, que vous me semblez doux
Sans mentir si tous ces beaux fruits
Sont de quelques bonds le produit?
Vous êtes des sauteurs aujourd'hui le vrai roi. »
A ces mots, Kanguroo ne se sent pas de joie,



Il fait d'énormes sauts laisse choir ses noisettes
Pendant que maître Singe, qui, en riant, le guette
S'en saisit vivement et dit : « Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien cent noisettes sans doute. »
Kanguroo honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

raison d'être. Cette dernière a fait place à une rubrique de publicité.

C'est également l'avenir réservé à la critique théâtrale.

Tout le monde y trouverait son compte, à commencer par les journaux.

FRED ISLY.

Entre eux

Linfatué appartient à cette catégorie de jeunes hommes qui se croient irrésistibles. Aussi est-il persuadé qu'il a fait une profonde impression sur le cœur de Mlle Aussac, la fille du riche banquier.

S'autorisant de cette prétendue inclination, il s'est rendu sans hésitation auprès du papa de la jeune fille.

— Monsieur, lui dit-il, permettez-moi de vous expliquer sans ambages le but de ma visite. Je viens vous demander la main de mademoiselle votre fille.

Le père Aussac était à son bureau. Il leva les yeux par-dessus son binocle sur le visage de son visiteur.

— Vous dites? fit-il, étonné.

— Je viens vous demander la main de Mlle Rose, répéta Linfatué, car vous avez pu remarquer certainement qu'il y a quelque chose entre elle et moi.

— Je n'ai pas remarqué qu'il y eût quelque chose entre vous, répliqua le banquier, mais je puis vous affirmer qu'il y aura bientôt quelque chose entre elle et vous.

— Quoi donc? demanda le jeune homme un peu interloqué par le ton de cette réplique.

— La Méditerranée... Ma fille se marie dans quinze jours et compte faire son voyage de noce en Algérie.

LE CONTRAIRE

Un jeune poète avait récité en société des vers de sa composition.

Jean Richepin assistait à la soirée et se trouvait assis à côté de notre ami Poindinterro pendant la déclamation.

Le jeune poète, curieux de connaître l'avis de son grand confrère et n'osant l'interroger lui-même, prit à part Poindinterro pour lui demander ce qu'il en avait dit.

— Il a dit, déclara Poindinterro, que vos vers manquent de feu.

— Ah! fit le poète, il trouve que je devrais mettre plus de feu dans dans mes poèmes.

— Non, non, au contraire, répliqua Poindinterro avec un énigmatique sourire.

Et il tourna les talons, laissant assez perplexe le jeune ami des Muses.

Celui-ci resta longtemps rêveur.

Puis, n'y pouvant tenir, il alla relancer Poindinterro.

— Je vous ai demandé si Richepin trouve que je ne mets pas assez de feu dans mes poèmes et vous m'avez dit: « Non, au contraire ».

— Eh bien! oui. Le contraire de *mettre du feu dans les poèmes*, c'est *mettre les poèmes dans du feu.*



— Que Mme Lapipe se rassure... nous sommes tous quatre d'honnêtes placiers en coutellerie.

COURRIER PÊLE-MÊLE

Fonds russes.

Monsieur le Directeur,

Un de vos lecteurs s'inquiète, en termes judicieux, du sort réservé aux Fonds russes par suite de la pénible situation actuelle.

Je crois, contrairement à beaucoup d'avis, je l'avoue, qu'il faut considérer avec une petite pointe d'optimisme l'avenir de ces placements dont s'est abreuvé le capitaliste français et qui semblent pourtant, en ce moment, fort aléatoires.

Il est certain qu'un Emprunt d'Etat n'est que de très loin assimilable à un prêt particulier.

Lorsqu'une société quelconque émet des obligations, celles-ci impliquent, pour le porteur, un droit hypothécaire absolu sur l'actif de l'entreprise. L'Etat emprunteur, lui, n'offre comme garantie pécuniaire que le rendement des impôts, mais il donne, par contre... des garanties morales qui ne sont pas négligeables.

En ce qui concerne particulièrement la Russie, il faut bien admettre que cet immense groupement de 120 à 130 millions d'individus présente, dans son ensemble, une richesse foncière minière, industrielle et monétaire qui peut, par suite de perturbations politiques et économiques changer de mains, être morcelée brutalement mais qui ne se dénationalisera pas et restera toujours, en temps d'accalmie, suffisamment productive d'impôts pour gager les coupons des obligations émises et assurer, à une échéance peut-être retardée, leur remboursement échelonné.

Si l'on envisage l'éventualité d'une révolution complète et sa conséquence: la substitution d'une autre forme de gouvernement (monarchie constitutionnelle ou République) au régime autocratique actuel, on doit se persuader que le nouveau pouvoir ne méconnaîtra pas le souci de sa popularité mondiale et de la confiance qu'il lui faudra inspirer en reniant, contre tout précédent, les engagements du tsarisme.

Il ne saurait donc y avoir pour la Russie probabilité de faillite.

Nous pouvons prendre, du reste, dans notre propre histoire, l'exemple d'une situation financière tout aussi critique lors de la Grande Révolution. Et cependant, en 1793, la Convention Nationale instituait le Grand Livre de la Dette Publique qui consignait, authentifiait les trois milliards de dettes de la monarchie.

Il y a des probités qui s'imposent.

Tout au plus pourrait-on craindre, sinon entrevoir, pour le coupon russe, une interruption de paiement. Encore cela ne serait-il qu'un mal passager qui déprécierait considérablement la valeur du titre, mais à l'annonce seule d'une amélioration dans la gestion financière, la reprise serait immédiate.

Cette interruption de paiement reste pour l'instant dans le domaine de l'hypothèse, puisque, si l'on en croit les chiffres communiqués, les recettes budgétaires des quatre premiers mois de 1906 sont en augmentation de 61 millions de roubles sur la période correspondante de 1905. C'est de bon augure.

Je conclus sur cette opinion que le 5 0/0 Russe 1906, entre autres, cotera un jour le pair. Le taux justifie bien, après tout, le cours de 100 francs au prix où est l'argent aujourd'hui.

Seulement, d'ici là, il y aura des alternatives certaines de hausse et de baisse en raison des événements, toujours violents, de la politique russe.

En résumé, gardons confiance. N'oublions pas que le 5 0/0 français a valu 7 francs le 4 octobre 1799 et que le 4 mars 1844, il cotait 126,50.

Voilà une comparaison qui rassure.

Recevez, etc.

P.-L. Hœfler.

Billets d'aller et retour

Monsieur le Directeur,

Voici la réponse à la question posée par M. Edouard dans votre *Pêle-Mêle* du 2 septembre.

Je cite l'article du règlement *in extenso* :

« Si le délai de validité primitive ou prolongée d'un billet d'aller et retour expire un dimanche ou un jour de fête légale, ce délai est augmenté de vingt-quatre heures; il est augmenté de quarante-huit heures si le jour où il expire est un dimanche suivi d'un jour de fête légale ou un jour de fête légale suivi d'un dimanche. »

Dans le cas de votre lecteur, son billet n'est valable que jusqu'au lundi soir. C'est du moins ce qui se passe sur le réseau P.-L.-M.

Recevez, etc.

Ceratum.

PERLE DE CASERNE

L'Adjudant *(au bleu)*. — Quel est l'idiot qui vous a dit d'apporter ces registres dans ce bureau?

Le Bleu. — C'est le colonel.

L'Adjudant. — Vous osez faire taxer d'idiot votre colonel. Mon gaillard, vous me ferez quatre jours.

Le Bleu. — Alors, où faut il que je porte les registres?

L'Adjudant. — Laissez-les là, puisque le colonel vous l'a dit.

UNE BONNE RÉPONSE

Le Contribuable. — Il est honteux de penser qu'on paye si cher pour l'eau que la Providence fournit gratuitement.

Le Receveur des Eaux. — Vous auriez raison, monsieur, si la Providence fournissait également les tuyaux.



LE COMMERÇANT
(Fable en prose).

Si commerçant vous voulez être, étudiez tout d'abord la psychologie. Tel qui se dit commerçant, n'est qu'un marchand, car point ne connaît le fond de l'âme humaine.

Dans l'histoire que voici, de ce que j'avance je trouve la preuve.

C'était au dernier circuit automobile, celui d'Auvergne, m'a-t-on dit.

Sam et Durand, l'un Américain, l'autre Français, avaient installé, à l'usage du public, deux tribunes sur le lieu du tournoi.

Durand avait planté la sienne à l'endroit qu'il présumait le meilleur. Et il abreuvait de sarcasmes son collègue étranger dont la construction s'élevait bien loin du poteau d'arrivée.

Cependant, le jour de la grande épreuve ayant lui enfin, Durand s'apprêta à recevoir les curieux. Mais les curieux ne vinrent pas. Et la tribune si bien placée resta vide.



Tout déconfit et soupirant, Durand dirigea ses pas vers la bâtisse de Sam l'Américain.

Il faillit mourir de dépit, car la tribune regorgeait de monde.

— Hé! cher confrère, lui cria l'Américain du plus loin qu'il put le voir. Qui donc de nous deux triomphe aujourd'hui, est-ce vous qui choisîtes le point d'arrivée, ou moi qui pris l'endroit le plus dangereux?

Et Durand reconnut, mais un peu tard, que Sam avait été plus avisé que lui.

MORALE :

L'Américain était un commerçant, le Français ne l'était pas.

Le maquillage des chevaux de course

On est arrivé à maquiller les chevaux de course, ou, plutôt à maquiller leur caractère, à leur donner une espèce de surexcitation pour leur faire gagner la victoire. Ce procédé frauduleux s'appelle en anglais le *doping*, et le mot est arrivé à avoir droit de cité chez nous; c'est dire qu'on drogue aussi les chevaux pour qu'ils arrivent premiers.

Le truquage en question se fait en donnant à boire aux chevaux de la strychnine, de la caféine, de la cocaïne, de l'atropine, du cacodylate de soude. On leur donne aussi ces médicaments, ces poisons, devrions-nous dire, en injections, pendant les quelques jours qui précèdent les courses.

Naturellement, de pareilles drogues ne sont pas sans influer sur l'aspect extérieur des chevaux. Les pauvres bêtes suent, salivent, tremblent, sont nerveux, ont le regard vague comme des personnes qui auraient absorbé des stupéfiants ou des narcotiques, ou même plus simplement comme des personnes qui auraient trop bu. Ces excitants ont des résultats très graves, ils amènent la mort des chevaux dans un délai plus rapproché qu'on ne pourrait le supposer.

C'est donc non seulement une perte pour notre élevage national, mais c'est une fraude qui devrait tomber sous le coup de la loi. En effet, les courses ont pour but d'améliorer la race chevaline. Si vous faites gagner un cheval par le moyen du doping, vous ne l'améliorez pas, vous le tuez, et cette épreuve factice qu'il a gagnée ne sert qu'à le majorer pour le revendre à un propriétaire entre les mains duquel il périt bientôt. C'est donc un vol manifeste.

Le café sans caféine

Bien des personnes ne peuvent prendre de café parce que le café est un excitant très violent. Le café contient, en effet, de la caféine dont l'action sur le cœur est très spéciale, puisqu'elle renforce la contractibilité de cet organe et augmente la tension sanguine. Ceci est un bien pour les gens qui n'ont pas le



UN CONCERT INSTRUMENTAL AU CLOU

— Je ne peux pas donner plus de cinquante francs; d'abord, qu'est-ce qui me prouve qu'ils marchent bien vos instruments?

— Malheur! cinquante francs des instruments presque neufs... Heureusement que mes hommes sont à la porte.

— Hein! mon vieux, pige-moi cet air-là... Ah! tu crois qu'ils ne marchent pas!...



— A présent, mesdames et messieurs, nous allons faire un petit tour parmi l'aimable société.

— Maintenant, mon vieux, garde tes cinquante francs, moi je conserve mes instruments.

cœur sensible, car le café facilite chez eux le travail intellectuel en faisant affluer le sang au cerveau; c'est un inconvénient pour ceux qui n'ont pas un cœur fonctionnant de façon irréprochable. Le café contient généralement de 10 à 15 grammes de caféine par kilogramme, ce qui, pour un cœur malade est énorme.

Or, il existe dans plusieurs endroits de l'Afrique, du café qui ne contient pas de caféine. On en a trouvé à la Grande-Comore, dans certains coins de Madagascar. Cette particularité n'a rien à voir ni avec le sol ni avec le climat; car dans les mêmes plantations, on trouve du café qui contient la dose habituelle de caféine.

Il y aurait là certainement pour les personnes qui aiment le café et pour qui le café est un danger véritable, un moyen de tout concilier. Il suffirait de planter des caféiers sans caféine, et les amateurs de café n'auraient pas besoin de se priver de ce breuvage.

Comment conserver les Fleurs coupées

C'est un gros problème que de savoir conserver le plus longtemps possible les fleurs coupées. Il n'est pas une de nos Parisiennes qui n'emploie du charbon pilé qu'elle mélange à l'eau du vase dans lequel elle a étalé les fleurs de son choix.

Mais on n'est pas d'accord sur l'efficacité absolue du charbon. Les uns font des mélanges et ajoutent à l'eau et au charbon de l'acide borique, de la potasse, du savon, etc.; d'autres stérilisent la tige avec de l'alcool, de l'eau de Cologne; d'autres enfin trempent la tige dans de la cire à cacheter brûlante. Tous ces procédés ont pour objectif de retarder autant que possible la putréfaction organique et surtout d'obstruer les canaux qui constituent en somme les veines ou les artères des plantes et des fleurs.

La vérité, c'est que toutes les expériences ont abouti à ce fait: plus l'eau est pure, plus on la change souvent, plus les fleurs ont chance de durée. Chaque fois qu'une drogue chimique est intervenue, elle a activé la mort de la fleur. La seule substance qui semble ne pas nuire à la conservation des fleurs, c'est le sucre. Encore le pouvoir du sucre n'est il pas absolu sur toutes les fleurs; il fait du bien aux unes, du mal aux autres. Ce qui semble le plus efficace jusqu'à présent, c'est l'eau pure; et c'est en somme la nature qui serait le meilleur conservateur des fleurs. C'est là une belle défaite pour la science.

LES TÉNORS

Les concours du Conservatoire de 1906, comme ceux de nombreuses années précédentes, ont « brillé par l'absence » des ténors.

Il y a bien encore des barytons qui ténorisent, de même qu'il y a des basses qui barytonnent, mais le ténor proprement dit, le ténor de Toulouse en Toulousain est devenu aussi rare que le merle blanc. M. Pedro Gailhard se désole, et les compositeurs affichent des mines maussades à la pensée que, dorénavant, les principaux rôles de leurs opéras seront tenus par des chanteurs qui n'atteindront jamais à la sublimité de l'ut de poitrine.

Les premiers ténors français connus furent ceux qui interprétèrent les œuvres de Lulli, de Rameau et de Glück. Tout de suite ils conquirent le public, grâce à leur voix tour à tour sonore comme un éclat de tonnerre ou douce comme un chant d'oiseau.

La plupart des rôles de grands amoureux des ouvrages lyriques célèbres sont, depuis le dix-huitième siècle, écrits pour ténor.

Tels Renaud, dans l'*Armide*, de Glück; don Ottavio, du *Don Juan*, et Tamino, de la *Flûte enchantée*, de Mozart. Plus près de nous,



LES ÉLECTIONS

M. Machin fait sa tournée électorale.

M. Machin offre une tournée électorale.

M. Machin reçoit une tournée électorale.

ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

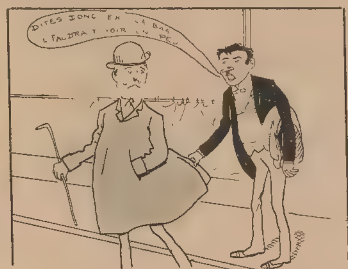
Il ne faut jamais trop se réjouir ni trop s'enquérir de l'origine des marques de déférence, sympathie ou confiance, que l'on reçoit au cours de son existence. Cela est la plupart du temps néfaste. Une douce réserve est tout indiquée.

LE BOCAIN.



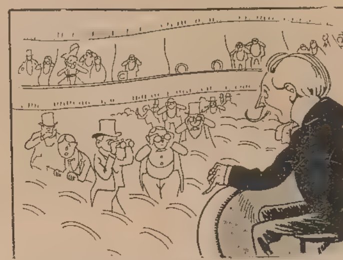
Hier, je sortis du café habituel dont je suis un des plus massifs piliers, oubliant de payer. Au moment où je refermais la porte sur moi, je m'aperçus de mon involontaire oubli et je revins sur mes pas. Comme je m'excusais:

— Cela ne fait rien, dit le patron avec amabilité, on sait à qui l'on a affaire.



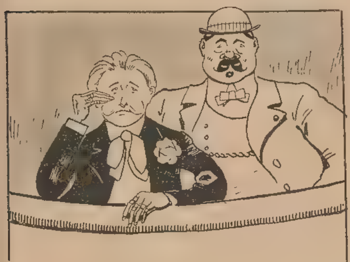
Enchanté d'avoir produit cette si bonne opinion sur mon compte, je voulus, quelques jours après, réitérer ce geste. Mais du coup, cette fois, le garçon me happa au passage en s'écriant d'un air goguenard:

— Dites donc, vous, le distrait, il ne faut pas nous la faire souvent!



Voici le jeune et déjà célèbre auteur d'un nouvel ouvrage: *Essai des vibrations inquiètes de l'aphorisme sentimental*, qui se pavane dans une loge au théâtre. Ce n'est pas sans orgueil qu'il voit toutes les lorgnettes braquées dans sa direction.

— Comme je suis connu! pense-t-il; certainement tous ces gens-là ont lu mon œuvre!



Il faisait erreur le jeune et déjà célèbre auteur, car ce n'était pas lui qu'on regardait, mais le non moins célèbre *Eusèbe le Tripier*, le lutteur bien connu des Folies Bergère, qui était placé juste derrière lui.



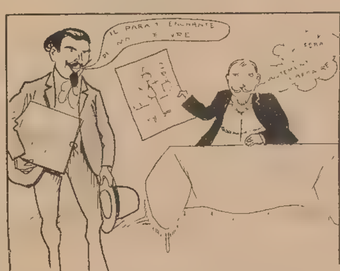
Hier, dînant en ville, je fus agréablement surpris en voyant figurer dans le menu des mets succulents, d'habitude rares dans cette maison.

Franchement, j'étais flatté d'être si bien traité...



... lorsque mon hôte lui-même me donna maladroitement la clé de l'énigme.

— Figurez-vous, me dit-il d'un air aimable, que j'avais préparé ce repas pour le ministre, qui m'a fait faux bond au dernier moment. Alors, au lieu de jeter toute cette victuaille, j'ai pensé à vous et vous ai invité.



J'apportais, l'autre jour, un dessin au directeur du *Monde où l'on s'ennuie*. Le directeur, fort aimablement, après avoir accepté mon dessin, me dit que, décidément, j'étais pourri de talent.



Mais quelle ne fut pas ma stupeur, en repassant le lendemain devant les fenêtres de cette feuille, de voir mon dessin qui avait servi à remplacer une vitre absente!

Arnold, de *Guillaume Tell*; Raoul, des *Huguenots*; Faust, de Gounod et de Berlioz; enfin, Tannhaüser, Lohengrin, Tristan, Siegfried et Parsifal, de Wagner.

Quelques ténors fameux du dix-huitième siècle:

Le Gros, l'interprète préféré de Glück; Jélyotte, qui créa *Daphnis* et le *Devin du village*, à la fois chanteur remarquable et très habile guitariste.

Il y a, au Louvre, un tableau d'Olivier: « Un thé chez le prince de Conti, au Temple », où l'on voit Jélyotte accompagnant sur sa guitare Mozart enfant jouant du clavecin.

Sous le Directoire, Paris n'avait d'oreilles que pour Garat, qui passe pour un des ténors les plus extraordinaires que nous ayons jamais eus. Garat fut aussi le chef des « Incroyables », ces fantaisistes qui avaient aboli « l'r » de leur langage. Il se faisait appeler Ga-at, et une caricature du temps le représente en habit carré, avec une grosse cravate faisant trois fois le tour du cou, et une énorme canne bizarrement contournée.

Ellevion fut notre plus délicieux chanteur d'opéra-comique. Il créa une vingtaine de rôles, notamment le *Calife de Bagdad*, de Boïeldieu, et *Joseph*, de Méhul.

Sous le règne de Louis-Philippe, Adolphe Nourrit était notre étoile lyrique. Elève de Garat pour le chant et de Baptiste aîné, des Français, pour la déclamation, il passa pour le premier tragédien lyrique jusqu'au jour où Duprez le supplanta.

Contemporain de Rossini, de Meyerbeer, d'Halévy et d'Auber, Nourrit avait créé, en cette époque de musique féconde, *Guillaume Tell*, les *Huguenots*, *Robert-le diable*, la *Juive*, la *Muette de Portici*.

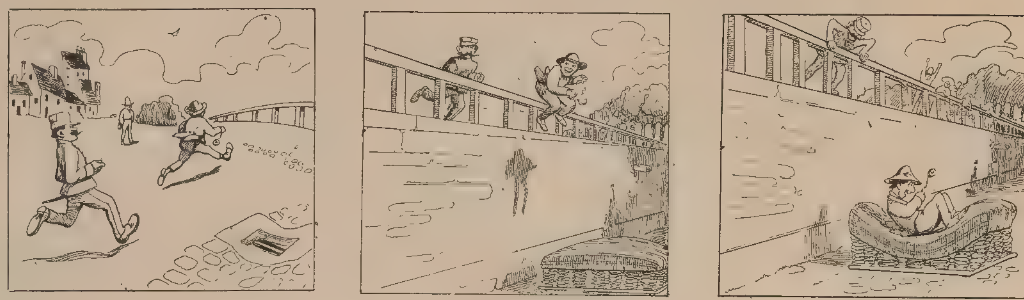
Dans le *Siège de Corinthe*, de Rossini, il joua le rôle de Néoclès aux côtés de son père et rival qui jouait Chéoménès.

Duprez, lui, créa *Guido et Ginevra*, opéra dont raffolaient nos grand'mères; la *Favorite*, *Lucie de Lammermoor*, *Benvenuto Cellini*.

L'école de chant qu'il avait fondée produisit d'excellents élèves qui se distinguèrent sur les grandes scènes des deux continents.

Citons encore les vedettes de l'ancien théâtre italien de la place Ventadour devenu une annexe de la Banque de France: les Garcia, les Rubini, les Mario, les Tamberlick. Enfin, parmi les contemporains, Sellier, ancien garçon tonnelier; Saléza, qui exerça le métier de sandalier; Jean de Reszké, Van Dyck et Tamagno.

LA BRIE.

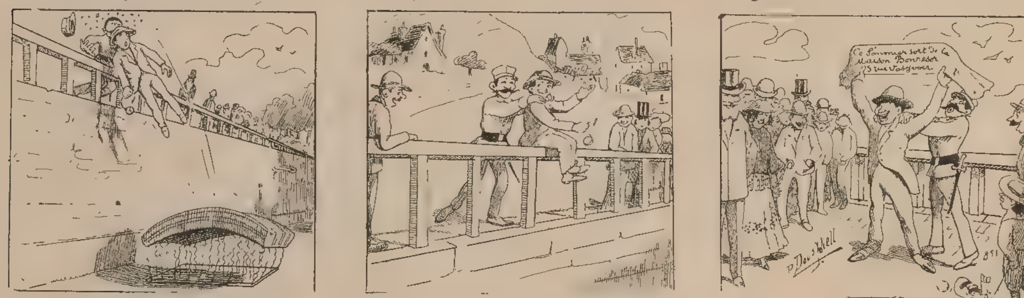


LA RÉCLAME

— Sacrebleu! le gaillard a tout l'air de vouloir sauter la rampe. Si c'est ça, je me connais, je ne pourrai pas le suivre.

— C'est bien ça, il m'échappe avec son larcin et il me nargue incongrument.

— Il a encore la chance de rencontrer un matelas pour tomber mollement, c'est sans doute convenu d'avance.



— Aïe! Aïe! il me revient un peu brusquement, mais enfin, je le tiens, c'est le principal. Et je ne lâcherai pas, mon gaillard.

Le Voleur. — Ça ne prouve pas, monsieur l'agent que je vole, mais que...

... les sommiers de la maison Bonresor, 5, rue Vasivoir, sont les meilleurs qui existent au monde. Quant à la montre, elle est à moi. Vous n'avez qu'à lire sur le boîtier mon nom et adresse: Lafarce, voyageur pour les sommiers Bonresor.



LA VILAINE BINETTE

La Marchande. — Exposer sous les yeux du public cette vilaine binette, ah! non...

... J'aime mieux plier le journal pour qu'on ne voie que le titre!
Et la marchande...

... rentra dans son kiosque, satisfaite d'elle-même.



AMÈRE RÉFLEXION

— Quand papa a demandé la main de maman, je n'aurais pas été jaloux du tout s'il avait exigé qu'elle fût pour lui tout seul!





DE MIEUX EN MIEUX

Le Chauffeur *(à son compagnon)*. — Evidemment, l'auto procure des sensations agréables, grâce aux incidents de la route.

Mais le bateau à pétrole n'est pas désagréable non plus.



LE RATELIER VOYAGEUR

On peut dire de la famille de Lamouyse qu'elle vit au râtelier de son chef. En effet, Lamouyse qui a quinze enfants, n'est payé par son patron que le samedi. Le jeudi, il n'y a déjà plus de pain à la maison. Lamouyse, qui n'a plus que cet objet de valeur, va engager son râtelier au Mont-de-Piété.

Avec l'argent qu'on lui prête dessus, il achète de quoi nourrir sa nichée. Mais ne pouvant plus manger lui-même, il serre sa ceinture d'un cran jusqu'au samedi, jour de paye, où il peut enfin aller dégager son râtelier.

Avec ce qui lui reste d'argent, il achète de nouveau de la nourriture. Mais ses deux jours de jeûne lui ont donné un appétit féroce, de sorte que le jeudi suivant il ne reste plus de pain à la maison. Lamouyse retourne alors au Mont-de-Piété, et ainsi de suite...

DE NOS LECTEURS

La vie au bagne.

Il n'est pas rare de voir un jeune criminel recommencer, au sortir de la maison centrale, ses malfaisants exploits, dans le seul but de se faire condamner comme récidiviste, à la relégation. Si ce malheureux et ses trop nombreux imitateurs savaient la vie horrible qu'on mène à « la Nouvelle », il y a neuf chances sur dix que la récidive n'aurait plus aucun charme pour eux.

Que ceux qui douteraient de cette assertion veuillent bien lire la remarquable étude sur les « bagnes calédoniens » que vient de publier, dans la *Revue*, M. Pozzi-Escot, avocat à la Cour d'appel de Bordeaux.

Résumons, aussi brièvement que possible, ce long travail.

Le condamné aux travaux forcés, en dépôt à l'île Nou, couche dans un dortoir obscur, mal aéré, et si bas de plafond qu'un homme de taille moyenne l'atteindrait de la main; il couche sans draps ni moustiquaire sur d'étroits lits de sangle ou sur des hamacs grossiers tendus entre deux pitons, à un pied du sol.

Ces couchettes sont d'une saleté repoussante, et la vermine y grouille à l'aise. Par d'étroites ouvertures grillagées percées dans l'épaisseur des murs, l'atmosphère se renouvelle comme à regret, et, continuellement, dans ces dortoirs infâmes, règne une chaleur torride parmi des pestilences abominables.

Voyons maintenant quelle est la nourriture du forçat. Cette nourriture est simple et de... mauvais goût: c'est une gamelle de soupe avec 200 grammes de lard ou de bœuf bouilli, et, le plus souvent, de la viande de conserve.

Bien entendu, il faut avoir la mâchoire solide pour broyer ces tendons et cette peau, et un estomac à toute épreuve pour digérer cette ratatouille dont nos chiens errants ne voudraient pas.

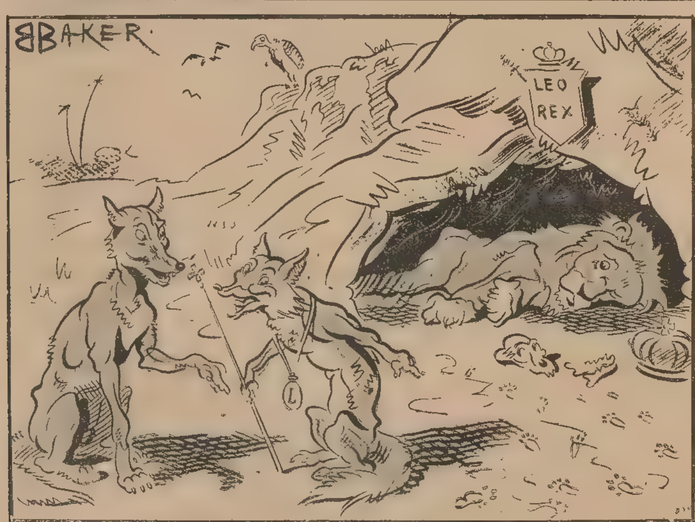
La vie quotidienne du forçat est d'une régularité quasi mécanique: il se lève, travaille, mange et se couche tous les jours aux mêmes heures, presque à la même minute. Le dimanche seulement, et s'il a de bonnes notes, on lui permet de se promener sur le chemin de ronde et de fumer, s'il a du tabac; d'autres peuvent s'étendre sur le rivage, sous la garde de surveillants. Quelques encâblures les séparent de la terre ferme; mais, si courte que soit la traversée à la nage vers la liberté, rares sont les désespérés qui l'ont tentée, car sur l'eau immobile, les requins, par bandes innombrables, guettent leur proie.

Chaque jour, dès l'aube, le condamné, qui a dormi tout habillé, procède à une toilette sommaire, reprend ses outils, et, l'estomac creux, se remet au travail interrompu la veille. Défense absolue de parler. Pour ceux qui désobéissent, c'est la cellule ou le cachot avec le pain sec, puis l'envoi au camp disciplinaire. A midi, heure du repas, la sévérité fait trêve et la discipline se relâche. Après trois quarts d'heure de repos, le travail reprend, malgré l'écrasante chaleur qui incite à la somnolence.

Parfois, un de ces misérables « outlaws » tombe, frappé d'insolation. On l'entraîne dans un coin d'ombre, sous un arbre ou un pan de rocher, où, après l'avoir aspergé d'eau fraîche, on le laisse jusqu'au soir, à attendre, masse inerte et gémissante, qu'on puisse le transporter à l'infirmerie. « Il arrive, dit M. Pozzi-Escot, qu'on ne trouve alors qu'un cadavre. Qu'importe? Puisque aussi bien ce n'est qu'une charge et un souci de moins pour la société. »

Et voilà, du jour de l'arrivée jusqu'au jour de la libération ou de la mort, l'existence des relégués, cette existence si tentante, à distance, pour ceux qui ont rompu en visière avec la société et ses lois.

Pauvres gens! J. X.



RENARD, LE CHAMBELLAN. — Entrez donc dans la caverne de Sa Majesté.

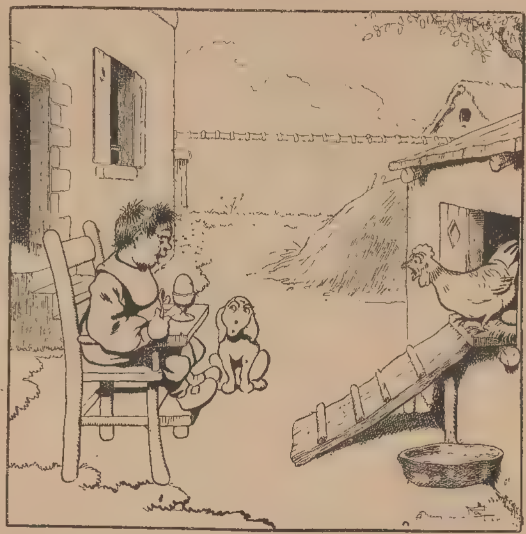
LE LOUP. — Non, car je vois bien les traces de ceux qui sont entrés, mais point de traces de ceux qui sont sortis

LE RENARD. — Cela ne prouve rien; mon maître étant roi, il est d'usage que ceux qui le visitent sortent à reculons.



MYOPIE ET DISTRACTION

M. Lemyope arrosant son jardin avec le vin nouveau.



LA POULE ET L'ŒUF A LA COQUE

La Poule. — Il va manger ça... eh bien... il n'est pas dégoûté.

Pêle-Mêle Connaissances.

— La ville de New-York vient seulement, au cours de cette année, d'adopter les pavés de bois.

— A en croire les statistiques, on compterait dans les gymnases et écoles allemandes jusqu'à 70 pour 100 d'élèves myopes.

— L'administration des postes envoie au pilon une moyenne de six mille cartes postales illustrées par jour pour adresse incomplète.

— La baleine nage normalement à 11 mètres la seconde. Lorsqu'elle fuit, elle peut atteindre 18 à 20 mètres.

— Les tziganes, zingaris, romanichels ou bohémiens — ce qui est tout un — n'ont aucune religion classée, mais un culte embryonnaire à l'égard des forces naturelles comme le feu et l'eau. Ils l'assaisonnent d'étranges coutumes dont la moins curieuse n'est pas le pèlerinage annuel qu'ils font, à la Pentecôte, aux Saintes-Maries-de-la-Mer, devant le tombeau de Sara, leur patronne vénérée.

— L'invention de la machine à traire est due à l'Anglais Marchland, en 1891. Elle est aujourd'hui singulièrement perfectionnée, au point qu'un seul vacher peut, actuellement, avec un petit moteur à pétrole faisant le vide, traire quatre vaches à la fois.

— Les écoliers chinois ne connaissent pas les vacances et les enfants en apprentissage vont à l'école le soir. Il n'y a pas non plus de classes en commun : chaque écolier apprend indépendamment des autres, mais le maître cherche à instruire plusieurs élèves à la fois, afin de gagner du temps.

— Le musc du Tonkin, le plus apprécié en parfumerie, coûte plus de 2.000 francs le kilog. Chaque porte-musc — un des plus petits ruminants qui soient — n'en fournit que de 13 à 14 grammes, lorsqu'on a vidé sa poche.

— Beaucoup de vieilles chansons n'ont été à l'origine que des accompagnements de danses anciennes dont elles ont conservé les airs. Ainsi, *Malborough s'en va-t-en guerre*, était un ancien « branle », danse populaire, qui s'introduisit dans tous les salons. Pour la commodité, sa mesure de trois-quatre fut changée en six-huit.

A. S.



Le Jeune Fred. — Dis papa! Un quadrumane, c'est quelqu'un qui a quatre mains?



— Oui, fiston.



Le Professeur *(au jeune Fred)*. — Je vous ai expliqué l'autre jour ce que c'était qu'un quadrumane. Pouvez-vous m'en citer un exemple?

Le Jeune Fred. — Le cocher 580.

Texte par Georges DESROCHES.

SOUS LES MANGUIERS, Roman (*Suite*)

Illustrations par LUBIN de BEAUVAIS.



Après de longues semaines d'attente et d'incertitude, Raïnova apprend que Dornoy va arriver à Majunga. De Majunga ne pourrait-il pas rentrer en France ?
Sans autre plan, sans autre but que celui de le revoir, elle partira !



C'est en descendant le fleuve que la jeune femme s'avance. Des piastres données et mieux encore des piastres promises stimulent les bateliers. ! A Madagascar, la monnaie n'était pas toujours ronde, car on tranchait les piastres par moitié, quart et au delà. Mais, si elles ne pouvaient plus rouler, elles faisaient tout de même courir !



La même influence s'exerçait-elle sur une barque lancée à la poursuite de celle de Raïnova, mais ne portant qu'un seul voyageur.



A peine, la jeune femme et ses compagnons viennent-ils de débarquer, pour la nuit, que la deuxième barque aborde, elle aussi. Le voyageur mystérieux apprend de suite quelle est la case qui sert de refuge à la fugitive !



A qui se confier, hélas ! Ne voilà-t-il pas que le dévoué Baba, en grande conférence avec l'ardent Retzovany.
Car c'est lui qui, de nouveau, poursuit la jeune fille, — en reçoit de l'argent qui ressemble fort aux *Talents de Judas*.



Ressemblance toute apparente, d'ailleurs ! Au moment où Retzovany s'introduit dans la chambre de Raïnova, le vaillant Baba, sans doute pour lui épargner un rhume, va l'envelopper soigneusement !



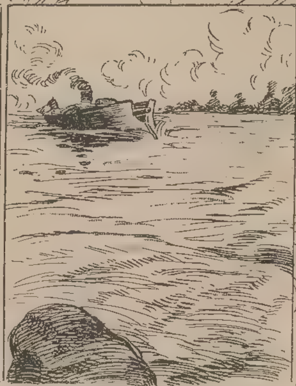
Ayant, par cette savante manœuvre, retardé « la marche de l'adversaire », le « commandant » Baba rentre à bord en toute hâte et pousse au large ! Se moquer de l'autorité est tellement agréable, — à Madagascar comme ailleurs...



... que les bateliers de Retzovany ne peuvent retenir de bruyants éclats de rire. L'un d'eux, conserve assez de sang-froid pour mettre en sûreté « l'argent du crime » par l'honnête Baba laissé.



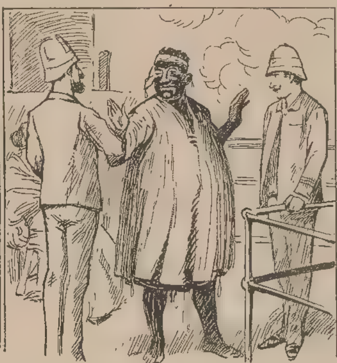
Ni l'habileté, ni le dévouement de Baba ne peuvent malheureusement rien contre la traîtrise des rapides et contre les surprises de la mort qui allait, sans doute, saisir ses victimes, si les cris des naufragés n'avaient attiré l'attention de l'équipage de...



... la canonnière « l'Indomptable », qui descendait, elle aussi vers la mer, et qui répondit à leurs appels désespérés en forçant de vapeur!



Le sauvetage opéré, quelque repos pris, Ranova n'a pu moins faire que de remercier chaleureusement ses sauveurs. Est-ce calomnier la Marine de l'Etat en pensant, qu'à part soi, chacun des deux officiers du bord escomptait peut-être les menus profits à naître de la reconnaissance?



Mais Baba se permet de leur donner — paternellement! — quelques informations de nature à modérer leur espoir. « Le lieutenant Dornoy, dit alors le commandant de la canonnière... c'est une coïncidence étrange... nous portons, pour lui, un pli de la Résidence générale!



Nous avions laissé Mohammed bien en l'air au-dessus du Taureau Immortel! Il a pris terre, puis s'élançant, a pu franchir la « Palissade sacrée ».
Il était temps!



Malheureusement, de l'autre côté de la Palissade, les gardiens accourus lui présentèrent les armes dans une attitude non réglementaire.



Qui l'emportera? Est-ce le *Ministre de la Justice* en exigeant le châtiment du coupable Mohammed? Est-ce le *Ministre des Finances* en ne risquant pas de voir « ses virements » immédiatement dénoncés par l'arrogant Turc, s'il n'engage pas à la clémence son « alter ego », le *Ministre de la Justice*?
Cruelle énigme!

(La suite au prochain numéro.)

PETITE CORRESPONDANCE

M. Terrom. — Tâchez d'insister auprès de ce fonctionnaire, nous ne voyons que ce moyen.

MM. Canard et Maillet. — On ne peut faire de glace artificielle qu'au moyen d'appareils assez coûteux. Il n'y a donc pas de moyen économique.

M. Léonetti. — Nous comprenons ces deside[rata] mais le moyen que vous proposez serait imp[rati]cable et déplairait à beaucoup.

12e ANNÉE — N° 41. 10 Centimes 14 OCTOBRE 1906

Le Pêle-Mêle
POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

TRAVAIL PRODUIT, MAIS SOUVENT A AUTRUI, par HAYE.



LE VOISIN DU DESSUS. — Ce qui m'amuse, c'est de penser que c'est moi qui ai remporté le premier prix au concours des balcons fleuris, tandis que mon voisin du dessous n'a même pas pu décrocher un dernier accessit.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*



LE GENDRE HEUREUX

LE CHAUFFEUR. — Que je suis heureux d'avoir une belle-mère souple, douce et tendre !



FAVORISÉ

M. Renard a eu l'excellente idée d'ouvrir un bureau d'assurance pendant la durée de la chasse.

LE CHIEN. — Mais, pourquoi me demandez-vous une prime plus forte qu'aux autres...

LE RENARD. — Parce que vous êtes celui avec lequel je risque le plus !

Un de nos lecteurs posait dernierement dans le Pêle-Mêle *cette question : « Quels sont les derniers perfectionnements apportés dans le confortable des maisons modernes? ».*

La fantaisie suivante de notre collaborateur E. Jolicler, pourra servir de réponse à notre correspondant.

Domestiques Modernes

La scène se passe à Paris, chez Mme X... Luxueux appartement. Personnages :

Mme X...
VIRGINIE *femme de chambre.*

MME X... (*continuant une conversation commencée*). — Jusqu'ici nous sommes d'accord, mademoiselle?...

LA BONNE. — Virginie !

MADAME. — Mademoiselle Virginie. Vous ne serez attachée qu'à mon service particulier. Vous aurez quatre-vingts francs par mois, un jour de congé par semaine, la permission du théâtre tous les huitjours, deux robes paran... Avez-vous d'autres observations à présenter?

LA BONNE. — Oui, madame. Je désire avoir la liberté de me servir de l'*ascenseur*. Madame habite au troisième et mon médecin m'a recommandé d'éviter de monter les étages.

MADAME. — Ensuite?

LA BONNE. — J'ai vu que l'appartement était chauffé au *calorifère*. Je n'aurai donc pas à m'occuper du feu?

MADAME. — Non.

LA BONNE. — Madame a-t-elle l'installation de l'*eau chaude et froide à volonté*?

MADAME. — Oui.

LA BONNE. — En ce cas, je demanderai à madame la permission de l'utiliser pour mon usage personnel. Je ne peux pas souffrir l'eau froide pour ma toilette.

MADAME. — Est-ce tout?

LA BONNE. — J'aimerais savoir si ma chambre est, comme l'appartement. éclairée à l'*électricité* ou si elle l'est au *gaz*?

MADAME. — A l'électricité !

LA BONNE. — Je préfère cela. C'est moins dangereux... Maintenant, je n'aurai pas l'insolence de demander à madame si la maison est pourvue de *conduites pour la descente des ordures ménagères?* Etant chargée du service de madame et du mien, je ne voudrais pas être dans l'obligation de descendre des...

MADAME. — Rassurez-vous. Vous n'aurez à descendre aucun fardeau... non plus qu'à en monter du reste. Nous avons, en outre, un *monte-charge*.

LA BONNE. — Cela me convient... car je dois dire à madame que je suis d'une santé délicate. J'ai la poitrine faible et mon médecin me recommande d'éviter les poussières. Aussi, en fait d'époussetage, madame ne pourra guère compter sur moi.

MADAME. — Cela importe peu. Nous employons ici le *nettoyage par le vide*.

LA BONNE. — Puisque nous parlons de ma santé, je ferai observer à madame que je suis très nerveuse. Madame a-t-elle le *téléphone* ?

MADAME. — Sans doute.

LA BONNE. — C'est que je ne puis pas en supporter la sonnerie... Comme madame ne me paraît pas trop exigeante... elle pourrait peut-être... le supprimer?

MADAME *sans sourciller*). — Mais comment donc... Je serais désolée de vous contrarier... Si de plus vous voulez bien accepter de vous servir de ma *salle de bains*.

LA BONNE. — Je n'osais pas le demander à madame.

MADAME (*ironiquement*). — Avez-vous d'autres conditions à formuler, mademoiselle?

LA BONNE. — Mon Dieu... non... je crois que madame pourra me convenir... Ah! cependant, encore une petite chose... Je pense qu'il existe dans la maison un *monte-lettres* automatique?

MADAME. — Il existe.

LA BONNE. — C'est que rien ne m'agace comme de recevoir ma correspondance en retard... et les concierges sont si négligents... Madame est sans doute de mon avis?

MADAME. — J'ai cet honneur.

LA BONNE. — Je vois par les réponses de madame qu'elle a conscience de la dignité des domestiques. Aussi, je pense bien que nous ne sommes pas relégués à la cuisine pour les repas.

MADAME. — Vous me voyez désolée, mademoiselle. L'appartement a tout le confort moderne : *Penderie, coffre à linge* (1), *glacière* à l'office, *poste de secours* (2); malheureusement, ses dimensions n'ont pas permis d'y établir une *salle à manger pour domestiques*.

LA BONNE. — En ce cas, je suis encore plus désolée que madame, mais il m'est absolument impossible de manger à la chaleur des fourneaux ; l'odeur de la cuisine, en outre, m'incommode. Or, comme il me semble difficile de vivre sans manger...

MADAME (*ironique*). — C'est dommage. Vous me plaisiez beaucoup. Je regrette que vous soyez si difficile.

LA BONNE. — Ce n'est pas moi qui suis difficile... c'est l'appartement qui est mal construit...

MADAME. — Par exemple !... Un appartement de douze mille francs !

LA BONNE (*avec mépris*). — Une boîte, oui !

MADAME (*à part*). — Cette fille est une perle ! (*Haut, saluant*) : Mademoiselle !

LA BONNE (*saluant*). — Madame !

(*Elle sort dans un froufrou de soie*).

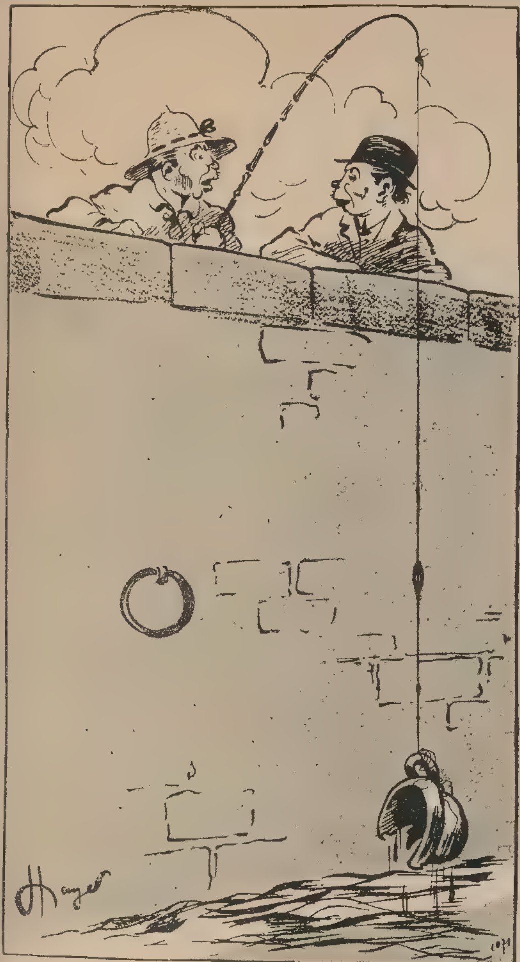
Etienne JOLICLER.

(1) Coffre en bois percé de trous, suspendu à l'extérieur de l'appartement, sur la petite cour et où l'on met le linge sal.

(2) Réservoir d'eau placé au dernier étage, avec conduites et prises d'eau donnant dans chaque appartement.

SOPHISTICATION

Le chauffeur qui a écrasé un mannequin. C'est dégoûtant! on falsifie tout aujourd'hui, jusqu'aux hommes !



POISSON DE RIVIÈRE

— Je suis un pêcheur enragé... Eh bien, croyez-moi si vous voulez, jamais je ne mange de ma pêche. Ça vous a toujours un petit goût de vase.



UN DISTRAIT

— Voyons, n'oublions pas mon pardessus, il m'a l'air de faire un peu frais, ce matin.



— Suis-je étourdi! Je l'ai sur moi!



— Eh oui, il fait froid ce matin; même avec mon pardessus, je suis gelé!

Pêle-Mêle Causette

Dieu! que la statuomanie est une maladie agaçante!

Sous prétexte de perpétuer dans nos esprits le souvenir des grands hommes, on érige partout des monuments baroques. Ici, un bonhomme figé dans une attitude théâtrale, et là, un malheureux émergeant d'une série de figures symboliques d'une facilité naïve.

Un Gambetta en pâtisserie coupe malencontreusement la sévère et grandiose symétrie du Carrousel, déjà abîmée, au surplus, par des massifs d'arbres trop hauts.

Devant le Théâtre-Français, un Musset barre un coin de trottoir et semble avoir été posé au petit bonheur. On cherche involontairement des yeux les ouvriers qui l'ont mis là, et sont allés boire un coup avant de continuer à le transporter à destination.

Une façade de l'Opéra est enlaidie par un Garnier tout en or et du plus sûr mauvais goût.

Enfin, de tous les côtés, les statues sortent de terre comme champignons en forêt.

D'où nous vient ce besoin de cristalliser ceux qui se sont distingués dans leur profession?

Le culte des hommes célèbres ne procède-t-il pas d'un reste de paganisme?

Je serais, quant à moi, très tenté de le croire.

L'admiration pour ceux que nous appelons les grands hommes, admiration qui n'éclot qu'après leur mort, prend la forme d'une adoration payenne. Elle est exclusive de toute restriction et de toute discussion.

Ce serait un sacrilège que d'oser comparer le talent d'un peintre moderne à celui d'un Raphaël ou d'un Fragonard. On imputerait à crime une réserve sur la valeur dramatique des *Burgraves*.

Et pourtant, Victor Hugo, Fragonard, Raphaël, furent de simples hommes. Il est presque hardi d'énoncer cette vérité, tant nous avons pris l'habitude d'en faire des demi-dieux.

Malgré leur valeur indiscutable, ils étaient pétris de la même matière que nous et comme nous sujets à erreurs. Mais ce serait profaner que de les ravaler à notre faible humanité.

Nous voulons des idoles. Et nous leur élevons des temples. Ce goût, je le répète, provient d'un vieux fonds d'iconolâtrie, dont

la civilisation n'a pas encore réussi à nous purger.

En réalité, il n'y a pas de grands hommes. Il y a des personnalités plus habiles les unes que les autres, Il y a des hommes que le hasard des circonstances a bien servis. Il en est qui furent doués d'une virtuosité supérieure à la moyenne.

Mais entre celui que nous considérons comme le plus grand et celui qui passe pour le plus petit, la différence est, en somme, des plus minces. Un tour de main, une inspiration heureuse, un sens plus développé suffisent à engendrer ceux que, trop pompeusement, nous nommons les grands hommes.

Massenet, Saint-Saëns, Reyer, sont de grands musiciens.

Il y a vraisemblablement des centaines de bouchers, de pâtissiers ou de charbonniers qui seraient tout aussi bons musiciens qu'eux, si les hasards de la vie leur avaient permis d'acquérir une instruction musicale.

Et ces mêmes Massenet, Saint-Saëns et Reyer seraient de modestes inconnus, si leur bonne étoile ne leur avait inspiré la formule répondant au goût du jour. Car la mode est un facteur important de la popularité. Témoin Millet, auquel on n'a découvert du talent que longtemps après sa mort.

Le docteur Labbe dut sa réputation à un malheureux qui avait avalé une fourchette.

Sans cette heureuse fourchette, il fût resté petit chirurgien comme tant d'autres.

Ce n'est donc pas un paradoxe que d'affirmer qu'il n'y a pas de grands hommes. Et s'il est naturel de conserver dans l'histoire de la Science et des Arts le souvenir de ceux qui s'y sont distingués, encore convient-il de ne pas dépasser les limites raisonnables.

Laissons à nos parcs et à nos avenues leur beauté naturelle et guérissons-nous de la statuomanie.

Il n'y a pas d'hommes beaucoup plus petits que la moyenne. Il n'y en a pas non plus de beaucoup plus grands.

FRED ISLY.

UNE PETITE AFFAIRE

La petite aventure que voici est arrivée à un grand-duc russe.

Se trouvant à Paris pour quelque temps, il se rendit un soir au théâtre où sa présence fit naturellement sensation.

En sa qualité de grand seigneur, le prince se crut obligé d'envoyer un bouquet à l'actrice principale.

Un mois après, le grand-duc se trouvait dans ses appartements, quand on lui annonça la visite d'une dame.

— Monseigneur, fit celle-ci, lorsqu'elle pénétra dans le salon, en s'inclinant profondément.

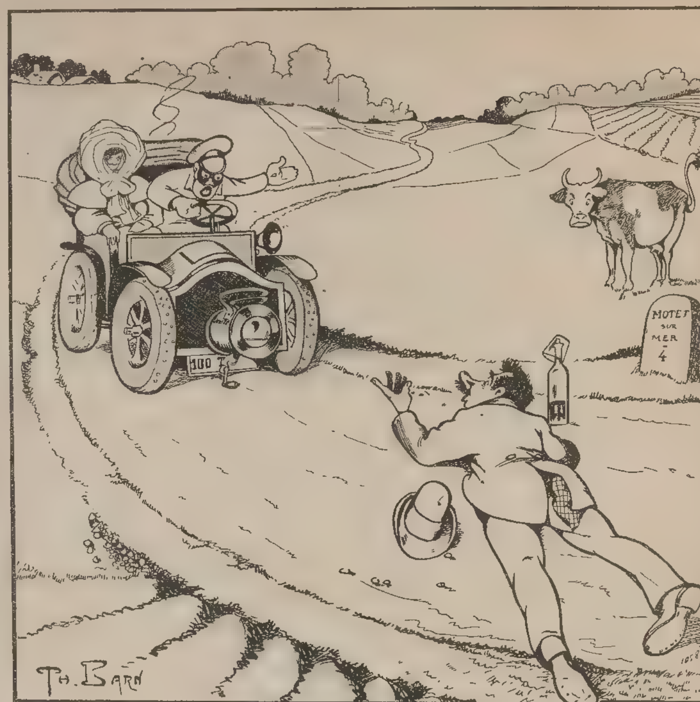
Et comme le prince la regardait interrogativement.

— Votre Altesse ne me reconnaît pas? Je viens la remercier de ses nombreuses attentions.

— De mes attentions, répéta le grand-duc. se demandant à qui il pouvait avoir affaire.

— Je suis Mariquita, l'artiste à laquelle depuis un mois votre Altesse daigne envoyer tous les soirs un bouquet.

— Je vous reconnais maintenant, madame. Mais vous devez faire erreur. Je vous ai bien envoyé un bouquet il y a un mois, mais n'en ai pas fait remettre d'autre.



DOUBLE VUE

L'AUTOMOBILISTE. — Enfin, ôtez-vous de là, que je passe! vous encombrez toute la route.

DUPOIVROT. — Vous n'avez qu'à en prendre une autre, de route, j'en vois cinq ou six tout autour.

— Pourtant, fit l'artiste très étonnée à son tour, je reçois tous les soirs un bouquet de votre part.

— Ce ne peut être que le fait d'une méprise.

— Impossible, c'est toujours le même domestique qui me l'apporte et c'est du reste lui qui vient de m'ouvrir la porte.

Intrigué, le grand-duc appela son valet de chambre.

— C'est vous, Mickaël, qui portez tous les soirs un bouquet à madame?

— Oui, répondit le domestique en rougissant jusqu'au bout des oreilles.

— Et peut-on vous demander dans quel but vous accomplissez à mon insu cet acte?

Mickaël parut hésiter, puis prenant son parti, il s'approcha de son maître et lui dit tout bas:

— Quand j'ai porté le premier bouquet, cette dame m'a remis cinq francs de pourboire. Comme le bouquet ne coûte que quarante sous, j'y ai gagné trois francs. Alors, j'ai recommencé les jours suivants. Et chaque fois on me donnait cent sous. C'est donc une excellente petite affaire. Que monseigneur me pardonne.

Et comme les grands-ducs ne méprisent pas les affaires, celui-ci pardonna au rusé Mickaël.

Courrier Pêle-Mêle

Les gaietés de la colonisation.

Monsieur le Directeur,

Je voudrais, aujourd'hui, vous conduire vers les zones peu explorées du chapitre de la colonisation. Vous y verrez que la réalité passe toutes les fantaisies d'un esprit fécond et fait pâlir les moyens ordinaires du comique. Il nous suffira, pour cela, d'un coup d'œil sur une de nos plus petites possessions, Tahiti, en projetant sur ces lointains parages la lueur de quelques rapports officiels. Ce microcosme nous offrira la plus joyeuse quintessence de notre système colonial.

On a tout dit sur le charme de cette délicieuse contrée que les Américains couvent d'un regard envieux. Un poète l'a appelée la Perle du Pacifique. En voici l'historique succinct:

C'est en 1843 que la France plaça sous son protectorat l'île de Tahiti et ses dépendances. Une population docile servit à souhait nos desseins. Elle connut alors l'âge d'or. L'Administration le constata, du moins, en relatant avec orgueil « *qu'une des plus grandes sources de prospérité était due à l'entretien d'une compagnie de soldats qui laissaient, dans le pays, la meilleure partie de leur solde, et aux dépenses occasionnées par la présence de nos navires de guerre* ». Et, comme preuve de ces excellents débuts, nous relevons cette constatation satisfaisante: « *En 1869, un budget de 60.000 francs suffisait largement à assurer les dépenses nécessaires à l'entretien des fonctionnaires.* »

Mais en 1880, le roi Pomaré se décidait à abdiquer, et c'est alors que les choses se gâtèrent. Un simple commissaire du gouvernement de la République avait suffi, sous le protectorat, à administrer le pays. On le remplaça, dès l'annexion, par un gouverneur. Ce haut fonctionnaire fut assisté d'un directeur de l'intérieur, d'un chef de service judiciaire, de trois chefs de service et d'un conseil d'administration qui s'adjoignit un comité des finances et un conseil colonial, un trésorier payeur et un chef du service de santé. Si bien qu'en 1885, cinq ans après l'annexion, le budget s'élevait à la somme de 1.038.210 francs pour une population de 25.000 habitants!

Dès lors, on ne tarda pas à s'apercevoir que



UN MONSIEUR POINTILLEUX

l'augmentation toujours progressive et *nécessaire* des services publics, rendait indispensables de nouveaux impôts. On en leva à tour de bras.

Le plus impopulaire fut celui sur la propriété bâtie, qui souleva de justes réclamations chez les indigènes. Pour l'établir définitivement, il fallut constituer un nouveau service, et l'on créa sur-le-champ l'emploi de « *contrôleur de la propriété bâtie* ». Le nouveau fonctionnaire reçut la somme de 3.600 francs, et chaque jour de déplacement lui fut payé 12 francs. Or, il se produisit que les indigènes abandonnèrent en masse leurs maisons, laissant leurs clefs sous la porte, et ne construisirent plus; et un rapport a pu constater que « *l'impôt sur la propriété bâtie n'a servi, jusqu'à présent, qu'à pourvoir aux émoluments du fonctionnaire chargé du contrôle* ».

Actuellement, la solde du gouverneur est de 45.000 francs. Son secrétaire émarge au budget pour 25.000 francs; le trésorier payeur, 50.000; le receveur de l'enregistrement, 25.000. Tous ces fonctionnaires habitent le chef-lieu dont la population ne dépasse pas 10.000 habitants — un gros bourg.

Mais, voici qui est mieux! Les frais de voyage de ces messieurs s'élèvent à la somme extraordinaire et *officielle* de 80.000 francs par an. Pour trouver cette bagatelle, l'Administration dut encore « faire de l'argent ». Les voyages de la Métropole à Tahiti sont coûteux, c'est entendu. La bonne logique aurait donc voulu qu'un gouverneur fît un assez long séjour dans la colonie. Eh bien! de 1880 à 1904, vingt-deux gouverneurs s'y sont succédé en vingt-quatre ans... Et il arrive qu'à certains moments, la colonie entretient deux gouverneurs, l'un intérimaire, l'autre titulaire, et *que ce dernier prend sa retraite avant d'avoir jamais paru aux îles de la Société.*

Voilà qui est infiniment gai. Cette gaieté vous laisse même une pointe de tristesse, ce qui marque, au dire des critiques, qu'elle est d'une certaine distinction. La grosse farce vous tirebouchonne les flancs : la comédie de mœurs Jonne à penser autant qu'à rire, et Molière ne va pas sans une profonde amertume.



Le Bohème (*qui a déjà mangé trois plats*). — Allez dire à votre patron que je ne veux pas de ce poisson, qu'il n'est pas *assez frais*.



Le Garçon (*constatant la fuite de son client*). — J'ai appelé le patron pour lui dire que le poisson n'est pas *assez frais*... J'aurais dû lui dire, au contraire, qu'il est *à ses frais*.

Maintenant, si quelque lecteur, plein du souvenir de ces aimables récits de navigateurs où les naturels polynésiens nous sont présentés le front couronné de roses, avait conservé des illusions sur les mœurs pastorales de Tahiti, nous allons défriser ses enthousiasmes : En 1904, un arrêté prescrivit une taxe de 10 francs sur les chiens de cette idyllique contrée!... Devant cette vexation nouvelle, beaucoup d'indigènes abandonnèrent ces « meilleurs amis de l'homme ». D'autres, plus pratiques, se réunirent en un grand *amaruma* (banquet) et, en guise de protestation, mangèrent leurs cabots à toutes les sauces.

Le vin arrosa cette charmante petite fête. Il avait été acheté avec l'argent de la taxe qu'on aurait dû payer.

Un jour viendra, qui n'est pas loin, où, épuisés par tant d'impôts, les derniers autochtones se réuniront en une ultime agape, et là, se dévoreront les uns les autres. Quand aura sonné cette heure de gloire, l'Administration coloniale — la Mort coiffée d'un casque en liège — ne régnera heureusement plus que sur des fonctionnaires.

Recevez, etc. André Savignon.

Questions interpêlemêlistes

Un père de famille peut-il obtenir de la poste, qu'il lui soit remis la correspondance de son enfant mineur, si celui-ci a déjà donné des désagréments qui auraient pu entraîner une peine correctionnelle ?

En général, dans quels cas peut-on retirer une lettre destinée à une autre personne ?

J. Gay.

Quels sont les petits métiers inconnus soit de Paris, soit de province, tels que les *vasouilleux, raccommodeur de timbres-poste*, etc

H. Muller.



KIF-KIF

Pitoiseau connaissait les cuisants désavantages d'une union malheureuse.

— Tiens, tiens! fit-il quand il rencontra Durand, un bras en écharpe et la tête enveloppée d'un pansement, vous êtes donc marié?!!

— Non, hélas! expliqua Durand, mais j'ai acheté une automobile.

Quelques instants après, Pitoiseau aperçut Dupont, la tête recouverte de bandages et un bras en écharpe.

— Allons bon, fit-il, vous aussi vous avez acheté une auto?

— Non, hélas! s'écria Dupont, mais je suis marié depuis deux jours!

COCONS ARGENTIFÈRES

Nous recevons d'un lecteur d'Alger la curieuse communication que nous publions ci-dessous. Elle est extraite du journal *Le Zéramna*, de Philippeville.

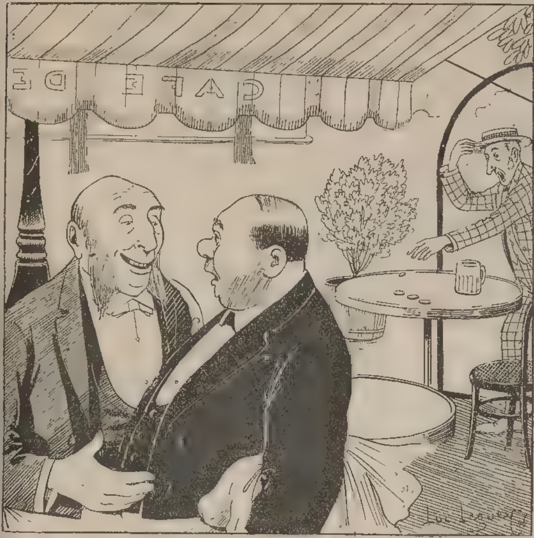
Nous ne pouvons en garantir l'authenticité. En tout cas, *se non e vero e ben trovato*, comme disent les Italiens.

Dans la région de Bled-el-Kdeb, douar El-Ouldja, commune mixte de Collo, où se trouve les gisements de minerai de plomb argentifère dont notre éminent concitoyen le docteur Bécasson est concessionnaire, s'élève la maison occupée par le père Graticioli, gardien de la concession minière, au lieu dit « Aïn-Rhadj » (source empoisonnée).

Le père Graticioli est obligé d'aller s'approvisionner en eau potable à trois kilomètres de chez lui, car l'eau de l'Aïn-Rhadj, distante seulement de 50 mètres de sa maisonnette, donne de violentes coliques à ceux qui en absorbent, à cause des sels plombo-argentifères qu'elle emprunte aux filons qu'elle traverse.

Les plantes même ne peuvent résister à l'action morbide de ces sels et c'est ainsi que les alentours de la source sont dépourvus de toute végétation, à l'exception de quelques mûriers qui ombragent l'Aïn-Rhadj, seule espèce survivante d'une pépinière variée que le sympathique inspecteur des forêts de Collo avait, il y a dix ans, essayé d'établir en ce lieu. Les fruits de ces mûriers produisent aux imprudents qui y goûtent, les mêmes effets que ceux de l'eau dans laquelle les arbres puisent leur sève. Les feuilles de ces mûriers sont d'un blanc argenté et la densité des fruits est quadruple de celle des mûres ordinaires. Ces particularités s'expliquent par les analyses qui ont été faites par le docteur Bécasson et qui ont révélé que les atomes argentifères étaient absorbés par les feuilles, tandis que les sels de plomb se concentraient dans les fruits.

Cependant, le père Graticioli avait constaté



UN PSYCHOLOGUE

(UN GARÇON QUI CONNAIT SON CLIENT)

— Tu ne vas donc pas prendre la pièce de dix sous que ton client Durapiat te donne comme pourboire ?

— Inutile, pour cette double raison qu'elle est fausse et grossièrement imitée.

— Comment peux-tu savoir ça?

— Elle est fausse, car, en général, il ne donne jamais plus d'un sou, et, si elle était bien imitée, il l'aurait fait passer lui-même.



UN FUMEUR DISTRAIT

ue si, avertis par leur instinct, les oiseaux uyaient les arbres mortels, ces derniers étaient offensifs pour les insectes qui se nourrissent u suc et des feuilles des arbres. Aussi, eut il ette année l'idée d'employer les dits mûriers à es essais de sériciculture à laquelle il s'était donné autrefois.

Les vers à soie sont très bien venus et l'époque de la métamorphose étant arrivée, quelle e fut pas la stupéfaction du brave père Gratiioli quand il s'aperçut que les cocons, au lieu 'avoir une couleur brune et terne, étaient argentés et d'aspect métallique... Sur ces enrefaites, le docteur Bécasson étant allé visiter a concession et mis par son garde au courant e ce phénomène, n'eut pas de peine à constar que les cocons, au lieu d'être en soie, étaient out simplement formés d'un fil d'argent pur écrété par les lépidoptères nourris de mûriers rgentifères.

Les essais de filage et de tissage de ces fils argent traités absolument comme de la soie nt donné des résultats merveilleux quant à la nesse, la souplesse et la solidité. Aussi, le avant docteur, prévoyant la fortune de la ouvelle industrie, a-t-il renoncé à l'exploitaon minière. D'importantes plantations de mûers vont être entreprises par lui autour de Aïn-Rhadj et avant peu la région de Bled-el deb, actuellement si déserte, comprendra une aste exploitation d'argenticulture, avec maaneries perfectionnées et usines de filage et ssage.

LA FIN DU COUPERET

« Dame Guillotine n'est plus ».

La nouvelle de son agonie, qui s'est réandue au cours de cet été caniculaire, a dû re tressaillir dans sa tombe, au pays de ternel azur, le jardinier-philosophe Alphonse arr.

« Que messieurs les assassins commencent! » sait ce farouche partisan de la peine capitale. Messieurs les assassins n'ont pas comencé; reste à savoir s'ils continueront. Donc, la Commission du budget a « coupé » les émoluments de M. Anatole Deibler, « fils et successeur de son père ».

Inutile d'ajouter que M. Anatole Deibler n'a nullement goûté la finesse de l'à-propos. Il a même failli en avoir un « coup de sang ».

Pauvre homme! Le voici réduit à planter des choux, à défaut de bois de justice, et à ne plus raccourcir que des pelouses gazonnées.

Peut-être aussi, M. Anatole Deibler, très apte aux ouvrages de tête, écrira-t-il ses mémoires, et comme son collègue Sanson, gagnera-t-il quelques billets de mille à leur publication? C'est la grâce que je souhaite à cet homme tout d'une pièce qui, lui, n'a jamais souhaité la grâce de ses clients.

Dame Guillotine n'est plus. Elle a rejoint dans l'arsenal judiciaire du moyen âge, tous ces autres supplices: le pilori, le carcan, la marque, le gibet, la hache et la roue.

Bonsoir, madame Guillotine, et au plaisir de ne plus vous revoir!

Instituée par décret du 20 mars 1792, la « mécanique à rogner les têtes » aura dressé, pendant cent quatorze ans, en France, sa silhouette sinistre; et cela, malgré les protestations tant de fois renouvelées des humanitaires, ennemis des barbaries anciennes, et en dépit des scènes scandaleuses provoquées, lors de chaque exécution, par un public avide d'émotions violentes et malsaines.

L'histoire de la guillotine est intimement liée à l'histoire de la Révolution française.

Elle apparaît d'abord comme un objet d'effroi indicible, et les victimes qu'elle fauche à l'aveuglette, se rebellent contre elle avec toute l'énergie du désespoir.

Mais, à la longue, la première sensation s'émousse, et, sous la Terreur, alors qu'elle est érigée en permanence, place de la Révolution, puis à la Barrière du trône renversé, elle n'épouvante plus: elle incite à la philosophie ou à la poésie légère.

Lamourette, la veille de son exécution (22 nivôse an II) disserte de l'immortalité de l'âme. Et, à ses co-détenus qui s'émerveillent de son calme, il répond: « Après tout, la guillotine, ce n'est qu'une chiquenaude sur le cou. »

Un prisonnier, resté anonyme, compose dans sa cellule cette piquante chanson:

> La guillotine est un bijou
> Aujourd'hui des plus à la mode.
> J'en veux une en bois d'acajou
> Que je mettrai sur ma commode.
> Je l'essairai chaque matin
> Pour ne pas paraître novice
> Si, par malheur, le lendemain,
> A mon tour je suis de service.

Même les belles aristocrates s'étaient si bien familiarisées avec la « machine à Guillotin », qu'elles possédaient toutes une guillotine en miniature dont le couperet tranchait une tête de poupée; un liquide rouge giclait du col de ces petites décapitées, liquide parfumé de verveine, dans lequel les nobles dames trempaient leur mouchoir de batiste.

L'article: « Tout condamné à mort aura la tête tranchée » va enfin être effacé du code. Il y a longtemps qu'il était effacé de nos mœurs.

Au reste, qu'a-t-on voulu prouver, en maintenant la peine de mort, malgré les éloquents plaidoyers des Montesquieu, des Beccaria, des Victor Hugo? Non pas que les hommes ont le droit de se défendre, mais qu'ils savent se venger.

Or, une société qui se venge du meurtre par le meurtre ne moralise pas; au contraire, elle enseigne la cruauté. Et cela est d'autant plus vrai, qu'après chaque exécution publique, il y a recrudescence de crimes.

Le 5 août 1869, Momble, égorgeur d'une femme et d'un enfant, « payait sa dette à la société », pour parler la langue du reportage. Le hideux spectacle avait été donné en plein jour, et tous les journaux publièrent des racontars plus ou moins fantaisistes sur les derniers moments du condamné. Cinq jours après, trois assassinats étaient commis à Paris, et trois semaines plus tard, le 25 août, Troppmann commençait la série de ses abominables forfaits.

Donc, qu'on ne vienne plus nous dire que l'exemple arrête les malfaisants sur la pente du crime!

Et puis, ne vaut-il pas mieux employer les forces vives d'un individu, aussi dégradé soit-il, que de le supprimer du nombre des vivants?

Dans *Paris*, ce remarquable ouvrage documentaire, Maxime du Camp a écrit: « Si l'Italie avait utilisé ses condamnés, les marais Pontins seraient desséchés, et la malaria n'existerait plus. »

Quel puissant argument positif, venant s'ajouter à tous les arguments moraux, en faveur de la suppression d'une peine qui semble avoir été conçue par les habitants des cavernes!

Jacques YVEL.



— Qu'est-ce que c'est que ce double défilé-là ?
— Ce sont les employés des Galeries Mondaines et du Goût Raffiné, qui prennent leur jour de congé hebdomadaire. Pour ne pas fermer leurs maisons, les patrons sont obligés d'embaucher une équipe du dimanhce. Alors, chacun d'eux a engagé, pour ce jour-là, les employés de l'autre.

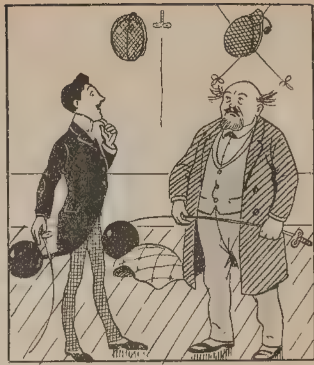


Songeant à me faire nommer à la Chambre et désirant être sûr d'avoir les aptitudes voulues pour cette profession, je me rendis chez un ancien député qui s'était fait la spécialité d'initier les jeunes à l'art parlementaire.



L'ÉCOLE DU DÉPUTÉ

Il me reçut d'une façon charmante et m'interrogea immédiatement : « Quelles sont vos aptitudes ? me dit-il. — Voici, répondis-je. Dans la question des retraites ouvrières, mon opinion est... » Mais il ne me laissa pas achever. « Pardon, dit-il, procédons par ordre. »



Et il me mena dans une salle d'athlétisme où, sur sa demande, je lui envoyai un bon coup de poing sur l'œil. « Hum ! c'est maigre. Donnez-moi une gifle, maintenant. Mauvais. » Nous terminâmes par un assaut d'escrime où il me trouva déplorable.



« Mais, dis-je, vous ne voulez donc pas écouter mon opinion au sujet de l'impôt sur le revenu ? — Veuillez me suivre, auparavant, dans la pièce voisine. » Là, une tribune était dressée. Il m'y fit monter. Sur des banquettes se trouvaient des animaux.

« Exposez vos théories, maintenant. » Mais au moment où j'allais parler, les...

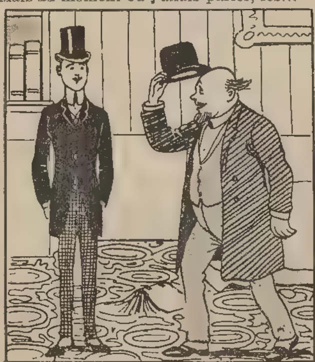


... chiens se mirent à aboyer, les phonographes à fonctionner ; les perroquets et les chats firent un bruit d'enfer. Je restai coi, malgré les réflexions peu flatteuses de mon professeur.

« Ça suffit, dit-il. » Et il m'entraîna dans une autre pièce et prit un vocabulaire. « Insultez-moi, à présent, commanda-t-il. » Et comme je m'étonnais...



... Oui, lancez-moi toutes les grossièretés que vous connaissez. » Je le traitai d'âne, d'idiot, de chameau, et comme je me taisais : « Comment, monsieur, c'est tout ce que vous savez. Et paltoquet, buse, vendu, casserole, misérable coquin, assassin... ce n'est donc pas français tout ça.



... Nous allons passer à un autre exercice. Supposez que je sois envoyé auprès de vous par une grande compagnie d'assurances dont la disparition est proposée à la Chambre. Je viens naturellement acheter votre voix ; comment m'indiquerez-vous que vous demandez cent mille francs pour votre appui au Parlement. Et cela de manière que nous soyons bien d'accord...



... sans que ce mot argent, pot-de-vin, ou autre ait été prononcé...

... Puis, où placerez-vous cet argent de manière à ce que nul n'en soupçonne l'existence ? Comment défendrez-vous la Compagnie au Parlement, tout en ayant l'air de la combattre. — Mais, répondis-je, je ne sais vraiment pas... Tout ce que je puis vous dire c'est que, dans la discussion du budget...



... de la guerre, des retraites ouvrières, de l'impôt sur le revenu, j'exposerais que pour le bonheur de la France... »

« Croyez-moi, fit le grand professeur, laissez le bonheur de la France tranquille. Vous n'êtes pas fait pour la carrière de député. » Et, ayant encaissé mon louis, il referma sa porte sur moi. J'ai abandonné mon idée.



LES COMPLAISANCES D'ALBION A TABLE D'HOTE

— Quel sans-gêne il a cet Anglais. Il accapare tous les plats et il ne lui viendrait même pas à l'idée de nous en passer un...



... Il a dû m'entendre, voyez, il me passe le fromage maintenant. Il n'est pas si grossier qu'il en avait l'air tout à l'heure.

DE NOS LECTEURS

Majestés sans couronne.

Ces Majestés dont aucun protocole ne règle les gestes, ce sont les grands « trusters » américains, les rois de l'or.

Le « Corse aux cheveux plats » parvint à l'empire du monde par un coup d'État; eux, les Bonapartes des temps modernes arrivèrent à l'empire des milliards par des coups de Bourse.

Autres temps, autres mœurs.

En tête de ces Majestés sans couronne, il faut placer John D. Rockfeller, le roi du pétrole, qui a villégiaturé, ce printemps, emmy notre forêt de Compiègne, si chère à Séverine.

L'avoir du citoyen Rockfeller est évalué à deux milliards. C'est la plus énorme fortune particulière des deux continents; la fortune personnelle du baron Alphonse de Rothschild, décédé l'an dernier, se montait à peine à un misérable milliard.

Un capital aussi prodigieux doit rapporter des intérêts fantastiques. En effet, le citoyen Rockfeller se fait, bon an mal an, quelque chose comme cent vingt millions de rentes, de quoi suffire au budget de l'Elysée pendant un siècle. Ce revenu annuel de cent vingt millions représente dix millions par mois, plus de trois cent mille francs par jour, plus de quatre cents francs par minute, lesquels quatre cents francs étaient, à l'aurore de notre troisième République, le traitement de douze mois d'un instituteur de province.

On sait l'aventure de ce reporter qui, muni d'un billet de mille, s'en alla trouver un matin, dans sa résidence sylvestre, le fameux « oil truster », se flattant de l'espoir de lui soutirer une interview de deux à trois minutes.

Le pauvre journaliste en fut pour ses frais de déplacement et d'éloquence rentrée.

Il ne vit même pas le citoyen Rockfeller, mais son gendre qui lui dit, sans prendre de gants ni mitaines, que son beau-père se moquait aussi congrûment des fafiots que des gratte-papier.

Le même Rockfeller, sollicité par le même journal de solder les frais de la guerre russo-japonaise, ne répondit même pas, considérant ce « tapage » intérocéanique comme une fumisterie digne d'un Mark Twain ou d'un Alphonse Allais.

Après le roi du pétrole, vient le roi de l'acier, Andrew Carnegie, dont la fortune est estimée à un milliard et demi; puis, c'est Pierpont Morgan qui aurait facilement complété son premier milliard s'il avait réussi le « trust de l'océan ».

Rockfeller et Carnegie sont des « self-made », des fils de leurs œuvres; Pierpont Morgan, lui, eut pour papa un banquier, et son origine se devine dans ses goûts d'artiste et de lettré. Sa galerie de tableaux anciens est une des plus remarquable que l'on connaisse, et on prétend qu'il n'a pas hésité à payer un million un Rembrandt reconnu ensuite inauthentique.

Les Vanderbilt n'arrivent qu'en quatrième ligne, car ils sont très nombreux à se partager le demi-milliard légué par leur grand-père. M. William K. Vanderbilt, qui habite Paris, est grand amateur d'automobilisme et d'hippisme. Ses couleurs ont triomphé, cette année, sur tous les hippodromes, surtout avec l'invincible *Prestige* et le non moins invincible *Maintenon*.

D'autres richissimes Américains, les Astor, les Gould, les Mackay, n'étant que quelques centaines de fois millionnaires, sont presque considérés comme de petites gens par les trois dieux de l'or.

Et maintenant, que les lecteurs du *Pêle-Mêle*, fascinés par les chiffres, se consolent! S'il est vrai que les Rockfeller et les Carnegie remuent l'or à la pelle, il est non moins vrai qu'ils ont des estomacs de carton qui ne supportent que le lait.

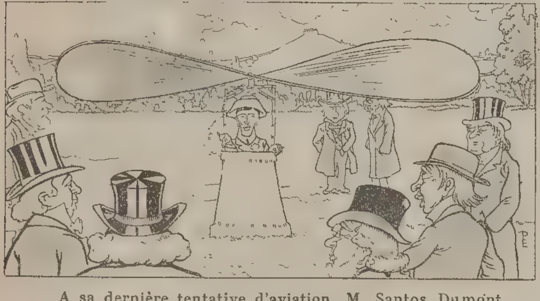
Ah! oui, ils donneraient gros, ces puissants de la terre, pour pouvoir digérer deux sous de frites. JACK.

DU TAC AU TAC

Dans une réunion électorale, un orateur à la jambe de bois s'était égayé aux dépens de son concurrent, un Auvergnat. Celui-ci, lorsqu'il eut fini ses diatribes, lui demanda comment il avait perdu sa jambe.

— Voici, répondit le sarcastique orateur; je m'étais aperçu un beau jour que j'avais du sang auvergnat dans les veines et ayant acquis la conviction que tout ce sang s'était porté dans ma jambe gauche, je la fis amputer sans plus tarder.

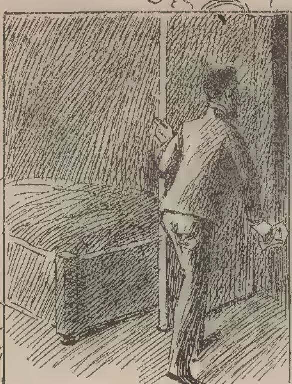
— S'il en est ainsi, répartit le spirituel Arverne, c'est bien regrettable que le sang auvergnat ne se soit pas porté dans votre tête.



A sa dernière tentative d'aviation, M. Santos Dumont avait convié l'Académie des Sciences. Et, de loin, j'admirai ces savants jeunes encore et beaux sous l'épaisse chevelure qui encadrait leur tête auguste Mais mon admiration fut interrompue par l'aéronaute...



... qui soudain fit mouvoir son hélice.



Sous l'influence du temps, de la distance et... de quelque diable aussi le poussant, Dornoy n'avait-il pas à demi consciemment attendu la visite de la princesse Kavé? Mais une lettre de Raïnova lui inspire la pensée de se dérober, par l'absence, aux excès de bienveillance de la sœur de la Reine.



Un peu émotionné par les péripéties de sa « Corrida », Mohammed profite de l'absence de son lieutenant pour ajourner les affaires de service ou le « service des affaires », et goûte un repos qui, facilité par l'obscurité, allait devenir réparateur, lorsque la porte s'entr'ouvre...



... et une arrivante, qui avait peut-être quelques motifs de ne pas se croire importune vient, poussée par les destins, troubler irréparablement le repos de « Massa Mahmed ».



Quittant Nossi-Bé, Dornoy avait regagné Majunga, où il arrive pour pour assister — avec quelle joie — au débarquement de Raïnova mise à terre par le canot de l' « Indomptable » avec ses deux inséparables!



Repas charmant, suivi d'un fâcheux dessert — sous forme d'un ordre, enjoignant au jeune homme de rentrer en France. — C'était le pli qu'apportait, pour Dornoy, de commandant de la canonnière!



— Viens en France! Viens, tu seras ma femme, je t'aime. Et plus tard, dans quelques mois, nous reviendrons à Madagascar!

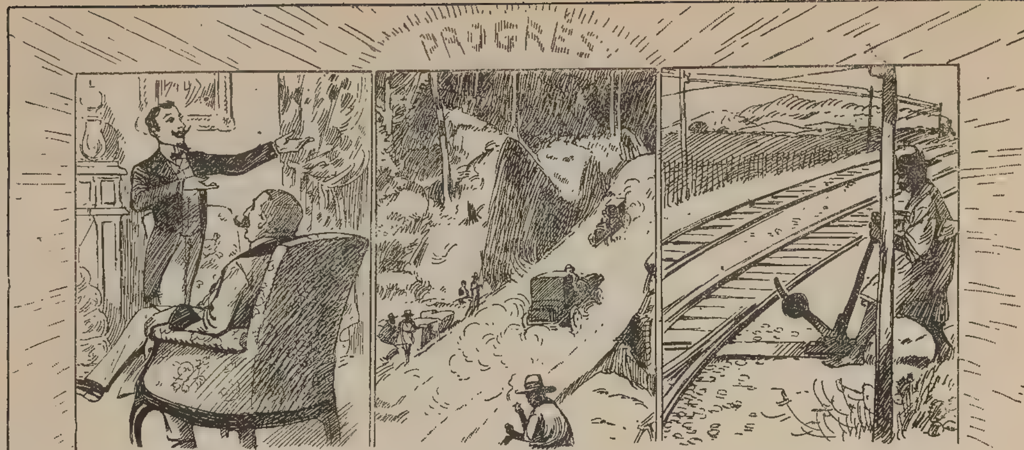


— Non. Les femmes françaises se moqueraient de la femme malgache. Je t'attendrai. Je te fais *le serment auquel on ne manque pas.*

Il existe donc, à Madagascar, comme ailleurs, des serments auxquels on manque?



Et le grand paquebot a cinglé vers la France.
Un cœur endolori le suit vers d'autres cieux!
Un humble dévouement met, s'offrant en silence,
Un sourire à la lèvre, une larme aux yeux!



— Oui, mon oncle, Madagascar est appelé au plus grand avenir! Ce mauvais chemin, que nous avons eu tant de mal à ouvrir devant les voitures Lefèvre, avant peu, je vous assure que, définitivement tracé...

... il sera sillonné par des automobiles, s'écriait Dornoy qui, semblant doué de seconde vue, prévoyait ainsi l'établissement, par le général Gallieni, du service des automobiles du gouvernement, reliant Tananarive à la côte.

... Que dis-je, des automobiles! Bientôt elles ne suffiront plus. Le chemin de fer viendra.

Effectivement, le premier tronçon du chemin de fer de Tamatave à Tananarive (102 kilomètres) était inauguré le 1er novembre 1905.



— Je vous assure, mon oncle, que l'élevage des bœufs seuls, rationnellement pratiqué, donnerait des bénéfices considérables!

En fait, les concours agricoles, qui devaient avoir lieu quelques années plus tard, confirmèrent hautement les prévisions zoologiques de Dornoy.

— On arrivera facilement à la fusion des races (Ici le colonel sourit. Pourquoi? ..) par le développement de l'instruction continuait le jeune homme, prévoyant le moment où les écoles franco-malgache recevraient un grand nombre d'élèves.

— Il me semble, interrompit le colonel, accentuant son sourire, que parmi tous tes souvenirs et tout ton enthousiasme, tu ne songes plus guère... Rien de sérieux, alors? D'ailleurs, je crois bien qu'étant données les mœurs du pays!... Mais tu ne me réponds pas?



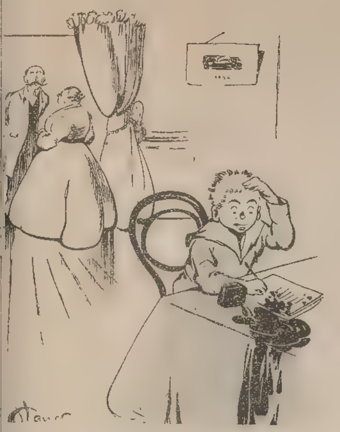
En effet, Dornoy ne répondit pas à son oncle...

Les démarches auxquelles il se livra pour constituer une Société en vue d'une exploitation à Madagascar furent, comme il convient, entrecoupées de quelques distractions, et cependant une pensée...

... qu'il ne peut, — et d'ailleurs ne veut bannir, — vit en quelque sorte avec lui...

Est-ce elle qui conduit sa main et qui l'inspire lorsqu'il se recueille, s'écartant des plaisirs bruyants, et que, sur la toile vivement brossée, se dessinent des manguiers?

(La suite au prochain numéro.)



— S'il est travailleur !?... Tenez, justement, en ce moment, il fait ses devoirs; eh bien! je parie qu'il en fait beaucoup plus qu'il ne doit... il n'a pourtant qu'une *toute petite tâche à faire chaque jour !*

Pêle-Mêle Connaissances

— Les Français résidant en Tunisie ne sont qu'au nombre de 28.000, dans une population composée de 80.000 Italiens, 12.000 Maltais et 1.800.000 indigènes. Pareille constatation est applicable aux Indes où l'on compte seulement 70.000 sujets d'origine anglaise en regard d'une population autochtone de 250.000.000 d'habitants.

— Selon toute vraisemblance, la mélinite dont on attribua aussi l'invention à Turpin, fut découverte par un ouvrier, disciple de Blanqui, en 1870. Le général de Rivière qui avait eu l'idée de lui commander un millier de bombes, pendant le siège de Paris, recula devant leur emploi lorsqu'il eut constaté les effets terribles de cet explosif.

— Chaque Japonais à qui un fils est né dans l'année, hisse devant sa porte un poisson de papier au haut d'une longue perche. L'air gonfle le poisson qui figure une carpe et vole au gré du vent. Il y a un symbole là-dessous : la carpe est connue pour sa vigueur à remonter les courants — le jeune enfant, quand il sera homme, aura autant d'énergie pour surmonter les obstacles à sa volonté.

— Les recettes des théâtres et spectacles de Paris ont donné près de 42 millions en 1905. Il y a un peu plus d'un demi-siècle, en 1851, elles ne s'élevaient qu'à 7.100.000 francs. Et les statisticiens s'effaraient de cette somme qui leur semblait énorme.

— C'est au cours de l'année 1610 qu'apparurent dans la capitale les premières voitures de louage. On les remisait alors dans un hôtel de la rue Saint-Martin, sur le portail duquel était gravée une image de Saint-Fiacre. Et les voitures prirent naturellement le nom de Fiacre, malgré que ce pieux bonhomme soit le patron des jardiniers.

— Jadis, les armées étaient plutôt exercées à la parade qu'entraînées pour le combat. Ce n'est qu'à la fin du second Empire que le maréchal Niel organisa les premières grandes manœuvres. Le public les baptisa aussitôt du nom de « petite guerre ».

— L'Europe possède un peu plus du tiers des chemins de fer du globe, bien que sa surface ne représente pas la quatorzième partie de la terre et ne contienne que le tiers de la population totale. D'après les récents calculs du ministère des Travaux Publics, l'ensemble des voies ferrées européennes représente une longueur de 305.407 kilomètres.

— Le Trésor a encaissé, au cours de l'année 1905, du fait du monopole des tabacs, 470 millions. Les frais de production s'élevant seulement à 83 millions, la Régie a donc réalisé 387 millions de bénéfice.

A. S.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Rauzières. — Prenez patience, nous ne pouvons pas entreprendre autant de choses à la fois.
M. Gros. — Nous ne donnons pas ici de renseignements commerciaux. Regrets.
M. G. Rousseau. — Merci pour vos intéressants renseignements qui corroborent les rectifications que nous avons déjà faites à ce sujet.
M. Sarto, à Paris. — Non, il n'existe qu'à l'état de projet.
M. Emile V., à Paris. — Nous ne pouvons aborder en si peu de lignes un sujet médical aussi complexe.
M. Rossi. — Vous ne pouvez vous en procurer que par l'intermédiaire d'une personne qui ait affaire en ce pays. Tout autre moyen est impraticable.
M. Scheneber. — Intéressant, mais trop connu déjà.
M. Caillac. — A notre avis, il peut faire 90 s'il a en mains les cartes voulues.
Un lecteur, à Besançon. — Cela nous paraît bien difficile. Essayez d'isoler le papier par une légère épaisseur de ciment.
M. Henry de Forge. — Nous ne publions que des nouvelles inédites. Tous nos regrets.

Un lecteur du « Pêle-Mêle », à Gouthezon. — Il n'existe pas de journaux de la Boulangerie tels que vous les désirez, mais des journaux s'occupant surtout du prix des matières premières, ventes de fonds, etc. Il y a aussi le « Traité de la Panification française et étrangère », ouvrage complet sur la boulangerie, nouvelle édition, 1 vol., orné de 97 figures, 4 fr. 25. Quant à l'école, son programme est à peu près le même. Nous n'avons pas d'autres renseignements.
X., à Paris. — Vous trouverez ces détails dans le « Traité général de toutes les pêches d'eau douce et de mer », 1 vol., avec 207 figures, 3 fr. 50.
A un lecteur. — Une abonnée nous écrit qu'elle a lu « Les Mohicans de Paris » et « Salvador », dans le « Journal pour tous », en 1868-1869.
M. S., d'Epinal, désirerait se procurer les « Tours de Mnémothérie », de Loisette et de Rollin ; quelqu'un pourrait-il le renseigner ?

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Les Exploits de Broc de fer, par Francis Lepage, est un roman historique très intéressant, destiné à la jeunesse. L'auteur raconte avec beaucoup de talent et d'esprit la vie aventureuse des colons français canadiens au dix-septième siècle. 3 fr. 50. Gaillard, éditeur.
Néris, à Coulommiers. — Adressez-vous à la Librairie Garnier, rue des Saints-Pères, 1 vol., 3 francs.
Un lecteur, à Rouen. — Vient de paraître un nouveau « Dictionnaire de Rimes », précédé d'un « Traité de Versification », 1 vol., 3 fr. 50.
M. Lesert, à Rouen. — Adressez-vous à la Librairie Scientifique Bernard, 1, rue de Médicis.
M. G. à Melun, demande à notre collaborateur X..., l'auteur de l'article sur les « Lettres monétaires », s'il existe des petits catalogues permettant de classer une collection numismatique d'amateur. Le nom, l'utilité des deux petits ornements qui se trouvent au recto sur les pièces de Napoléon III, de chaque côté du millésime, et sur les pièces émises par la troisième République.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

AVIS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a l'honneur de porter à la connaissance du public que à partir du 1er avril. le train de nuit du service de Paris à Londres, viâ Dieppe et Newhaven. partira de Paris-Saint-Lazare à 9 h. 20 du soir au lieu de 9 h. 30, et de Rouen R.D. à 11 h. 25, au lieu de 11 h. 35 du soir.



— Comment! il pleut dans mon amer citron, et vous trouvez que c'est sans importance!

— Voyons, monsieur sait bien qu'une goutte d'eau de plus ou de moins dans l'amer, ça n'y paraît pas.

12e ANNÉE — N° 42. 10 Centimes 21 OCTOBRE 1906

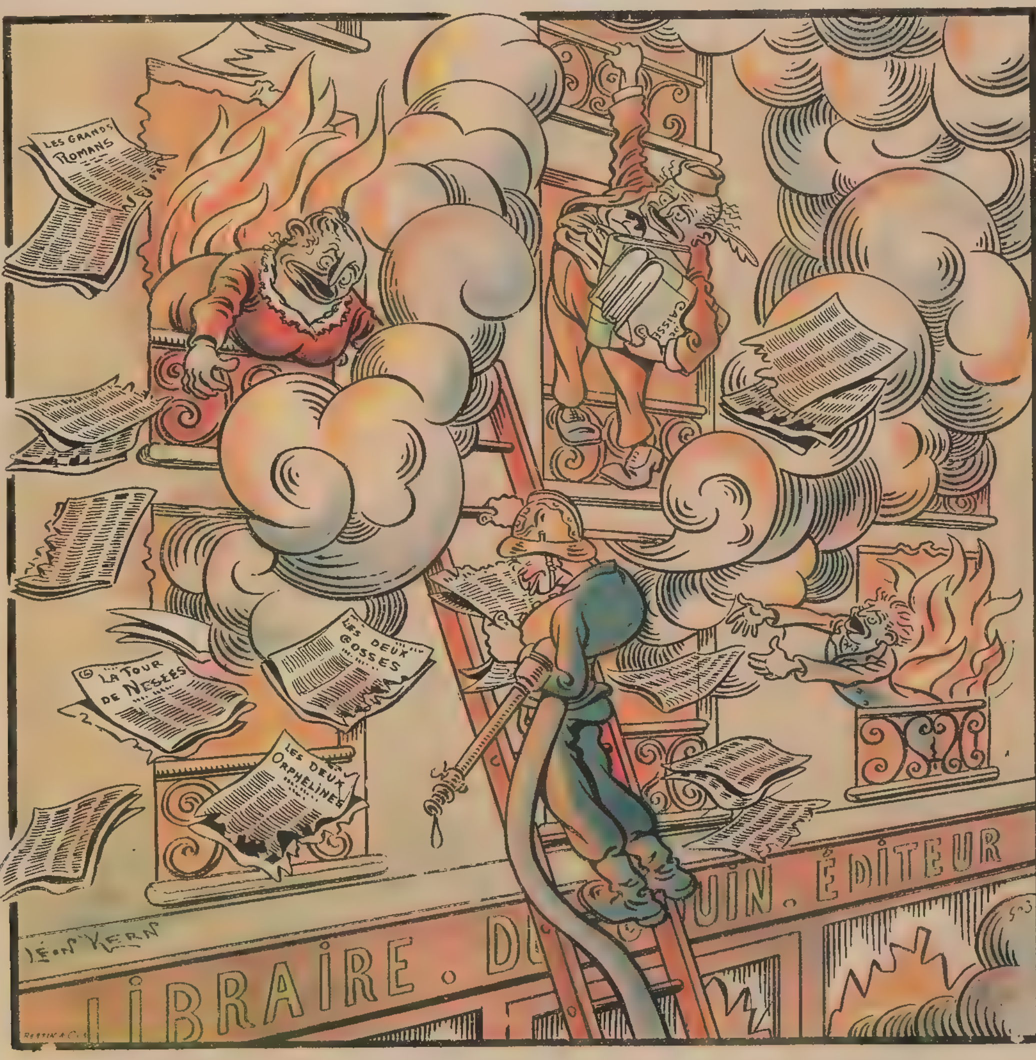
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS . 3 fr. 50
ÉTRANGER . UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

UN INCENDIE CHEZ UN ÉDITEUR, par Léon KERN.



LE POMPIER. — Quelle chance ! justement la suite du roman auquel je suis abonné !

LA MAISON DU CRIME

Lorsque Courtejol, le sympathique commissaire de police du vingt-troisième arrondissement, entra dans son bureau, le brigadier de service lui annonça la présence d'un particulier « qui avait l'air rudement secoué » et qui désirait parler à monsieur le commissaire.

— Faites entrer, répondit Courtejol.

Un bruit de pas, une porte ouverte puis refermée, un nouveau bruit de pas et Leblanbec se trouva devant le bureau du commissaire.

— Vous vous appelez?

— Leblanbec Alfred, Agricol.

— Domicile?

— 33, passage Picpus.

— Profession?

— Fabricant de vernis pour choux à la crème.

— Vous avez été pincé en flagrant délit de quoi?

— Moi?... mais de rien, monsieur le commissaire.

Allons, inutile de nier... je sais tout!

— Mais je vous assure, monsieur le commissaire...

— Je vous dis...

Le brigadier de service vint parler à l'oreille de Courtejol.

— Comment, c'est un plaignant? répliqua le commissaire, étonné.

Puis se retournant vers Leblanbec :

— Vous êtes plaignant?

— Mais oui, monsieur le commissaire, murmura l'industriel un peu décontenancé.

— Alors, dites-le!... clama Courtejol.

Un silence suivit cette apostrophe.

— De quoi vous plaignez-vous? interrogea enfin le sympathique commissaire du vingt-troisième arrondissement.

— De ce qui se passe dans mon quartier.

— ??

— Le passage Picpus est un repaire de bandits.

— Tout simplement!! hurla Courtejol... et moi, commissaire du vingt-troisième arrondissement, je ne sais rien de ce qui se passe dans mon quartier... j'ignore tout!... vous croyez cela possible, vous?!

— Je ne sais pas si cela est possible, mais cela est.

— Vous avez des preuves?

— J'en ai.

— Je serais curieux...

— Je m'explique... J habite au 33 du passage Picpus un petit appartement de six cents francs sans les impositions. J'ai le gaz, l'eau sur l'évier et les commodités sur le carré. En été, quand il fait du vent, j'entends très distinctement la musique militaire qui joue tous les vendredis au square Picpus. En hiver...

— Mais je m'en contrefiche de votre appartement! interrompit le commissaire, arrivez au fait!

— J'y arrive. En face de mon logement, de l'autre côté du passage, se trouve un immeuble dont les appartements sont composés de pièces très vastes, assez comparables à de grands ateliers... vous voyez ça d'ici?

Je vois.

— On prétend dans le quartier que cette maison était autrefois habitée par la congrégation des Sœurs de Saint Hure, qui céda le local à une fabrique de bouchons pour pistolets d'enfants, mais cela n'est pas prouvé.

— Au fait!... supplia le commissaire.

— M'y voici. Quand je me fixai dans mon appartement du 33, l'immeuble qui lui faisait face était vide. Deux mois après, seulement, il se trouva occupé. Dès lors, la curiosité me poussa à ma fenêtre et, un beau jour, après mon déjeuner, je me mis à observer les allées et venues de mes nouveaux voisins. Ici commence, monsieur le commissaire, le côté tragique de mon histoire.

— Enfin! soupira Courtejol.

— Dans la pièce qui faisait face à ma salle à manger, j'aperçus un homme, puis un second, puis deux autres encore. Ces quatre individus parlaient à voix basse et, grâce à ma perspicacité naturelle, je ne fus pas long à comprendre que ces personnages étranges traitaient d'un sujet ne pouvant être connu que d'eux seuls. Je pris une lorgnette, j'examinai de plus près mes curieux voisins, et cinq minutes après, j'étais édifié : il s'agissait d'un complot!

— Un complot?!

— Un complot! oui, monsieur le commissaire, un complot comme vous et moi. Mes personnages s'étaient mis à tracer des plans sur une carte de géographie. Malheureusement, malgré ma jumelle, je ne pus distinguer si la carte en question était celle des environs de Paris, de Madrid, de la République d'Andorre ou de l'Odéon. Pourtant, je m'y connais, ayant eu un deuxième accessit de géographie au lycée Paul de Kock.

— Compliments.

— Merci. Quand mes voisins parurent s'être entendus sur la route à suivre pour mettre à exécution leur plan infernal, un cinquième personnage entra. Il était porteur d'une mar-



— *Bigre ! vous m'intéressez, dit le commissaire en approchant sa chaise... continuez.*

mite grise, que je ne fus pas long à prendre pour une bombe à renversement.

— Bigre! vous m'intéressez, dit le commissaire en approchant sa chaise..., continuez.

— Les quatre premiers individus examinèrent l'objet, discutèrent sur son emploi, son efficacité, et soudain...

— Soudain?

— La nuit se fit et je ne vis plus rien.

— Très curieux!

— Je ne retrouvai mes personnages qu'un quart d'heure après dans une autre salle de l'immeuble en question et qui donnait sur mon salon. Une vingtaine d'autres voisins s'étaient joints à eux. Un homme en uniforme, un officier supérieur d'une armée étrangère, fit son entrée. La petite foule s'écarta respectueusement, et plusieurs personnages, étrangement décorés, vinrent saluer humblement le nouvel arrivant. Tout à coup, l'homme qui avait apporté la bombe et qui se tenait dans une encoignure, surgit, fit un faux pas, lâcha sa marmite, et la machine infernale éclata avec un bruit assez semblable à celui d'un bouchon de champagne qui saute. Trois hommes tombèrent, personne ne cria, et la nuit se fit de nouveau

— Etrange! étrange!... murmura Courtejol.

— Lorsque, très intrigué, je descendis dans le passage, j'interrogeai les concierges des immeubles voisins. Nul d'entre eux n'avait eu vent du drame effroyable dont j'avais été le témoin, et ils me renvoyaient tous avec la même phrase : « Un complot, passage Picpus? elle est bien bonne!... ça ne prend pas, vieux farceur!... »

— Poursuivez! ordonna le sympathique commissaire de police du vingt troisième arrondissement.

— Certain de n'avoir pas rêvé, j'attendis pendant trois heures devant la maison mystérieuse, espérant voir sortir les cadavres des gens que j'avais vu tomber. Hélas! mon attente fut vaine, et la porte de la « Maison du crime » resta close. Je rentrai alors chez moi, dînai et me couchai. Depuis lors, chaque matin, je me mets à ma fenêtre et je braque ma lorgnette sur la maison fatale...

— Mais vous ne voyez plus rien?

— Erreur, monsieur le commissaire, j'as-



... j'assiste chaque jour à des spectacles plus étranges, plus horribles les uns que les autres...

siste chaque jour à des spectacles plus étranges, plus horribles les uns que les autres. Des gens qui se battent, de braves bourgeois qu'on éventre, des enfants martyrisés : voici les drames effroyables qui se déroulent quotidiennement devant mes yeux. J'ai pris aujourd'hui mon courage à deux mains et suis venu vous trouver. Il faut, monsieur le commissaire, pour la sécurité générale, pour le repos de nos Picpusiens, que vous fassiez une descente dans l'immeuble que je vous signale. Il faut, surtout, que vous sauviez les malheureux êtres qui, probablement séquestrés depuis des mois dans cette maison du meurtre, endurent les plus horribles tortures!

Fort intrigué par le récit de l'industriel Leblanbec, le sympathique commissaire de police du vingt-troisième arrondissement rassura le malheureux fabricant de vernis pour choux à la crème du mieux qu'il pût, lui donna le conseil de s'enfermer chez lui et ouvrit la plus minutieuse des enquêtes.

. . . .

.. Huit heures du matin sonnaient lorsqu'on frappa le lendemain à la porte de l'appartement de Leblanbec.

· Entrez! bougonna l'industriel encore endormi.

La concierge du 33 entra et remit une lettre à son locataire.

A demi éveillé, Leblanbec s'assit sur son lit et lut les lignes suivantes :

Commissariat de police
du XXIIIe arrondissement.

Bureau du commissaire.

—

Monsieur,

Mis en éveil par vos importantes révélations d'hier matin, j'ai ouvert une enquête au sujet des actes étranges dont l'immeuble situé 32, passage Picpus, était d'après vous le théâtre.

J'ai pu me rendre compte, qu'en effet, il s'y commet chaque jour d'innombrables meurtres, agressions et attentats. Pourtant, je n'ai arrêté personne. J'ai même prié les étranges locataires de l'immeuble en question de poursuivre le cours de leurs horribles méfaits. Il faut encourager tous les arts! et puis, ces gens-là ne sont dangereux que relativement puisqu'ils font tous partie de la fameuse Compagnie « Pepensal es Harley », une des plu



Veuillez croire, Monsieur à mes sentiments distingués.

élèbres entreprises de vues cinématographiques!
Veuillez croire, monsieur, à mes sentiments istingués.

COURTEJOL.
Jean KOLB.

Pêle-Mêle Causette

Si réellement l'automobilisme est un enant du progrès, on envie ceux qui ont écu à une époque où ce progrès n'existait as.

Ces gens-là pouvaient traverser les rues, ller et venir sans trembler pour leurs jours. À la campagne, il leur était permis de respirer l'air embaumé des champs et des bois, à la ville, ils pouvaient flâner le nez au ent.

Essayez donc aujourd'hui de vous abandonner un instant à la moindre rêverie. Un bolide vous guette et met à profit votre inattention pour vous happer tel un brochet avalant un goujon.

L'oreille dressée, l'œil aux aguets, les nerfs tendus, vous parcourez les rues et les outes, affolé comme un cerf qui fuit une meute à ses trousses.

Les anciennes jouissances du plein air ont devenues des souffrances, empoisonnées qu'elles sont maintenant par la crainte des infernales autos.

C'est vraiment payer trop cher un progrès, si tant est que l'automotion sur route soit un progrès.

Une institution qui sème l'épouvante autour d'elle, qui immole tant de vies humaines, qui est un puissant facteur de neurasthénie et d'aliénation mentale, cette institution peut-elle être considérée comme un progrès?

Non, mille fois non.

De tous les sports, de toutes les innovations modernes, de tous les plaisirs, l'automobilisme est le plus égoïste.

Celui qui s'y adonne y éprouve de la satisfaction, mais les autres n'en ressentent que de l'ennui et de l'effroi.

— Ah! me disait récemment un chauffeur, il y aurait de quoi faire un gros volume avec les malédictions et les épithètes injurieuses que je récolte tout le long du chemin.

Mais un bon chauffeur doit avoir le cœur cadenassé à tout ce qui n'est pas son propre plaisir. Il faut que les haines qu'il soulève glissent sur sa carapace sans effleurer sa sérénité.

Jouir goulûment de son sport, sans égard pour le reste de l'humanité, telle est sa ligne de conduite.

Je ne puis m'empêcher de penser à ce que deviendra la situation, quand l'automobilisme aura atteint son apogée.

Actuellement, vingt ou trente mille machine suffisent à jeter la terreur et à semer la mort.

Que sera-ce quand il y en aura cent ou deux cent mille? Car les usines fonctionnent avec une activité fébrile, déversant tous les jours dans le public un nouveau flot d'engins homicides.

Où se réfugiera-t-on pour leur échapper? Je me le demande avec angoisse.

Déjà, l'on entend entre gens qui se parlent de leurs dernières villégiatures, des remarques comme celle-ci :

— Ah! mon cher, quelles bonnes vacances j'ai passées. Figurez-vous que j'ai déniché un coin où, pendant tout mon séjour, je n'ai pas vu passer une automobile.

Cette absence des autos est aujourd'hui le critérium de l'agréable villégiature.

Mais avec leur multiplication rapide, où trouvera-t-on bientôt ce coin non encore contaminé?

Le monde est petit pour qui le parcourt à la vitesse de 70 kilomètres à l'heure.

Dépêchez-vous donc de jouir de votre petit coin isolé, car l'auto saura vous y dénicher bientôt. Et il ne sera plus un village, plus un hameau qui ne soit sillonné par les terribles machines.

Douce perspective, en vérité, pour nos fils.

Espérons, cependant, qu'ils seront moins veules que nous, et qu'ils sauront réagir là où nous nous soumettons lâchement. Cependant, nous sommes la grande majorité, et il nous serait si facile de nous révolter contre nos bourreaux.

Mais pour cela, il nous faudrait un effort de volonté, un groupement, une levée en masse, la conscience de notre force et de nos droits, toutes choses qui sont contraires à notre habituelle passivité.

Laissons donc à nos descendants le soin de se défendre contre la roue sanguinaire, et subissons notre sort.

Nous n'avons, après tout, que ce que nous méritons.

FRED ISLY.

Passe-temps

LES TONNEAUX

Un vigneron transportait sur son haquet trois tonneaux.

L'un, d'une contenance de 400 litres était plein.

Les deux autres pouvaient contenir respectivement 250 et 150 litres. Ils étaient vides.

Survint un client qui demanda à acheter et à emporter 200 litres de vin.

Comment s'y prit le vigneron pour satisfaire son client sans se servir d'autres récipients que les trois tonneaux dont il disposait.

Le problème comporte plusieurs solutions. Quelle est celle qui nécessite le moins d'opérations?

LA PIERRE

Un commerçant rentrait chez lui avec une pierre.

En manière de farce, un ami asséna sur cette pierre un coup de marteau et la cassa en quatre morceaux.

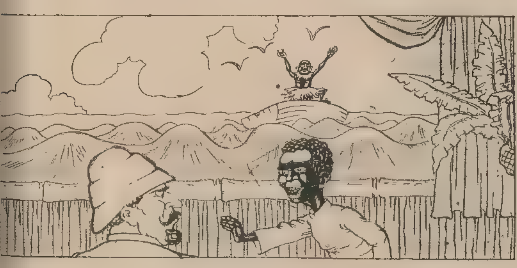
Furieux, le commerçant rabroua l'auteur de cette mauvaise plaisanterie.

— J'avais rapporté cette pierre parce qu'elle pèse exactement 40 kilos et pouvait m'être utile pour mes pesées.

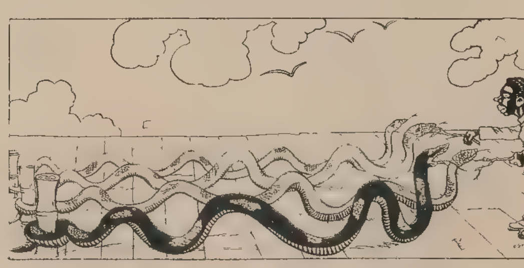
L'ami, penaud, ramassa les morceaux qui s'étaient cassés en coupes très nettes et sans qu'il s'en détachât aucune parcelle. Il les pesa tour à tour et s'écria soudain :

— Loin de t'avoir fait du tort, je crois t'avoir rendu service. En effet, ces quatre morceaux peuvent te tenir lieu d'une série de poids allant de 1 kilo à 40 kilos.

Et il démontra aussitôt, qu'en effet, et sans se servir d'autres poids que les quatre morceaux de pierre, l'on pouvait peser tous les



Comment, au théâtre de Madagascar, on obtient les vagues de la mer...



... sans recourir à une coûteuse équipe de machinistes.

objets variant de 1 kilo à 40. En nombres entiers seulement.

Quels sont les poids respectifs des quatre morceaux?

Nous donnerons prochainement la solution de ces deux passe-temps.

Trois défauts

C'est à M. Clémenceau, à tort ou à raison, qu'on attribue la réplique que voici:

Un de ses adversaires, après avoir prononcé un discours contre lui, descendit de la tribune.

En passant près de M. Clémenceau, il eut la malheureuse idée de lui demander d'un ton narquois:

— Avez-vous goûté mon discours?

— Mais oui, répondit Clémenceau. Je ne vous reproche que trois choses.

— Quelles sont ces trois choses?

— Premièrement, vous avez lu votre discours. Deuxièmement, vous l'avez mal lu. Troisièmement, il ne valait pas la peine d'être lu.

APPRÉCIATION INVOLONTAIRE

Le vieux baron de Latenue ne pouvait se faire à l'idée qu'il avait passé la soixantaine. Aussi essayait-il par tous les moyens de donner l'illusion sur son âge.

Il se teignait les cheveux et la barbe et redressait péniblement sa taille qui marquait une tendance à se voûter.

Ce qui le chagrinait surtout, c'était un commencement de surdité qu'il lui était difficile de dissimuler.

Quand quelqu'un l'abordait dans la rue, chant que la première question qu'on vo pose en pareil cas est invariablement : « Co ment vous portez-vous? », il répondait to jours :

— Pas mal, merci.

La seconde proposition ayant généralem trait au temps, il répliquait ensuite par qu que considération portant sur ce sujet.

Il se tirait ainsi d'embarras sans avoir à résigner au pénible aveu de sa surdité.

Mais un ami malicieux qui avait remarq cette petite supercherie, l'aborda un jour lui tendant la main, demanda :

— Comment allez-vous?

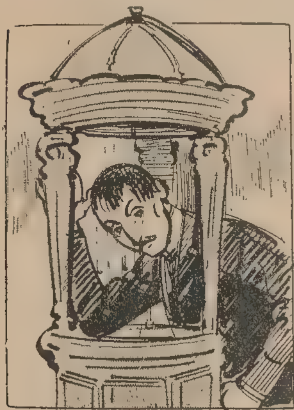
— Pas mal, merci, repondit le baron com de coutume, et sans avoir entendu la qu tion.

— Et Mme la baronne, comment est-elle

— Sombre, sale et désagréable, fit le bar sans se douter qu'il attribuait à sa moitié mauvaises particularités du temps.

UN VIVEUR

Le jeune des Esbrouffettes, envoyé par sa famille à Paris, est tombé, par suite de circonstances malheureuses, dans une misère noire. Mais des Esbrouffettes est fier. Toutefois, il a une bonne nature et a été élevé dans l'horreur du mensonge. Aussi, écrit-il à un oncle à héritage qui lui a demandé l'emploi de son temps.



— Mon cher oncle, tu me demandes comment j'emploie mes journées, voici: Levé avec le soleil, je passe dans mon cabinet de toilette où je prends mon tub.



Puis, mon valet de chambre m'apporte mon petit déjeuner...



... apres quoi je me rends dans mon cabinet de lecture pour y parcourir les journaux du jour.



Ensuite, je fais un tour au bois en voiture...



... ce qui m'ouvre l'appétit pour faire un excellent déjeuner...



... L'après-midi, je vais aux courses généralement.



Après un fin dîner, je fume un excellent havane..,



... Puis je me rends à l'Opéra, ou dans quelque autre théâtre.



Après une journée aussi bien remplie, je t'avoue que je suis fort heureux de franchir le seuil de ma chambre à coucher.

Les Tarifs du Char de l'État.

Le Char de l'Etat est un sapin singulièrement coûteux, sur lequel l'application générale du taximètre n'a aucune heureuse répercussion. Ses tarifs, bien au contraire, augmentent constamment, à tel point que le contribuable français, chacun sait ça, est celui qui paye le plus.

Un économiste des débuts de la troisième République avait eu l'idée d'établir, un jour qu'il était en veine de calcul, ce que le gouvernement pouvait bien avoir coûté à la France, *pendant une heure*, sous les différents pouvoirs, depuis la grande Révolution. Les résultats de cette amusante statistique, comme vous l'allez voir, n'ont rien d'engageant pour les amateurs.

Sous le Consulat et l'Empire, l'heure du Char de l'Etat coûtait 115.000 francs;
Sous la Restauration, 119.000 francs;
Sous Louis-Philippe, 150.000 francs;
Sous le second Empire, 249.000 francs;
Enfin, par un formidable bond, le prix de l'heure atteignait, dès les premières années du régime actuel, 470.000 francs.

Cette fantastique progression ne s'est pas arrêtée là. En effet, dans le budget récemment déposé par le gouvernement pour l'exercice 1907, le chiffre de *4 milliards* est atteint pour pour la première fois.

Nous avons le droit d'en être fiers. Le budget de l'Angleterre n'atteint que 3.584 millions de francs et celui de l'Allemagne ne s'élève qu'à 2.769 millions de francs. Les Etats-Unis d'Amérique, eux-mêmes, n'ont, malgré leurs 84 millions d'habitants, qu'un budget de 4 milliards. La Russie, seule, l'emporte sur nous avec un budget de 6 milliards — mais sa population est de 140.000 millions d'habitants.

Certains hommes politiques, frappés de cet accroissement continuel des charges qui mettent à sec la bourse des citoyens français, ont préconisé les économies à outrance. Envieux de la parcimonie suisse ou américaine, — le président Roosevelt touche seulement 250.000 francs, — ils voudraient voir rogner sur le traitement de M. Fallières. Economie de bouts de chandelles! A quoi bon la réduction de quelques centaines de mille francs sur un traitement déjà minime et qui dépasse de bien peu le million? Les émoluments de notre Président apparaissent, en effet, comme dérisoires auprès de ceux de la majorité des souverains d'Europe.

La plus grosse liste civile est celle du tsar. Elle atteint 43.750.000 francs. Il est vrai qu'elle est grevée de très lourdes charges. L'empereur d'Autriche vient ensuite, avec 24.687.500 francs. Le kaiser ne touche rien comme empereur d'Allemagne, mais comme roi de Prusse, il reçoit 19.649.120 francs. La liste civile du roi d'Italie est de 15 millions et celle du roi d'Espagne, de 9.210.000 francs; celle du prince régent de Bavière, de 6 millions 750.000 francs; celle du roi des Belges, de 4.550.000 francs et celle du roi de Portugal, de 3 millions.

Parmi les « cousins pauvres », le roi de Roumanie ne touche que 1.250.000 francs et le roi de Grèce, enfin reçoit à peine plus que le chef de l'Etat en France, soit 1.331.000 francs, au lieu des 1.200.000 francs attribués à M. Fallières.

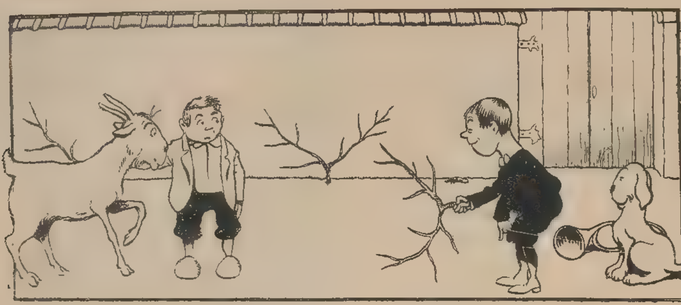
Faut-il se rattraper sur nos ministres? Leurs appointements sont de 60.000 francs par an — mais ils ont la clef des fonds secrets et il serait risqué de lésiner avec eux, si leur intégrité n'était pas au-dessus de tout soupçon.

Deux amusantes particularités se rattachent aux traitements ministériels. Les ministres-députés ne sauraient cumuler l'indemnité ministérielle et l'indemnité législative: on leur défalque donc des 60.000 francs annuels les 25 francs par jour qu'ils gagnent aux Folies-Bourbon. Les ministres-sénateurs, au contraire, empochent, avec le prix de leur portefeuille, leurs 9.000 francs annuels.

Enfin, MM. nos ministres, pareillement aux



— Eh bien, mon vieux, si j'étais comme toi, qu'est-ce que je recevrais, moi qui ai une fessée quand je reviens de l'école avec les doigts noirs.



CHASSE A COURRE
— Amène le chevreau, Alfred.



— Le cerf est lancé.

ronds-de-cuir, sont régulièrement payés le 30 de chaque mois. Et, par une tradition originale qui s'est perpétuée, le caissier de chaque ministère s'efforce toujours, pour payer le « patron », de ne lui donner que des billets neufs et des pièces nouvellement frappées.

A. S.

Courrier Pêle-Mêle

Chèques barrés.

Plusieurs lecteurs nous ont demandé quelques explications sur certains chèques dont l'usage est encore peu répandu en France. Ces chèques se distinguent des autres par deux barres parallèles qui les traversent entièrement et dans l'intervalle compris entre ces deux barres et à l'extrémité se trouve imprimée la mention *et Cie*.

Ces chèques ont pour but de ne pouvoir être utilisés s'ils tombent en la possession d'une autre personne que celle dont ils portent le nom.

Voici comment. Supposons que M. A. signe à M. B. un chèque de mille francs. Ce chèque est barré. M. B. ne pourra encaisser lui-même le montant, il le fera encaisser par la banque où il a un compte ouvert. C'est cette banque qui se chargera de toucher les mille francs à la banque de M. A. L'espace libre entre les deux barres parallèles est destiné à recevoir justement le nom de la banque qui sert ainsi d'intermédiaire, c'est ce qui explique que l'on voit à l'extrémité la mention *et Cie* qui termine la plupart du temps la raison sociale d'une banque.

On comprend qu'il est impossible de la sorte à une personne qui aurait ce chèque entre les mains, de pouvoir en toucher le montant, si ce n'est pas cette personne qui est désignée comme bénéficiaire de ce chèque.

Départements.

Monsieur le Directeur,

Au sujet de la formation des départements dont il était question dernièrement à cette place, j'aurai une autre observation à faire: le département de la Côte-d'Or comprend une commune, Ménessaire, qui est entièrement enclavée entre la Nièvre et Saône-et-Loire et ne touche par aucun point le departemen auquel elle appartient. Vos lecteurs connai traient-ils des cas d'enclave analogues, qu semblent extraordinaires dans une division ad ministrative de formation purement artifi cielle?

Recevez, etc.

X... (Dijon).

Distribution des lettres.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous me permettre de répondre e quelques mots à la question suivante posé par un de vos lecteurs:

Peut-on exiger d'un concierge qu'il mont les lettres à chaque distribution?

Il est généralement admis que les concierges pour être à l'abri de toutes réclamations d la part des locataires, doivent monter les le tres, imprimés et journaux, trois fois par jour le matin, à midi et le soir.

C'est du moins la règle posée dans l'ouvrag qui a pour titre: *Usages locaux de la Vill de Paris.*

Cependant, un jugement du Tribunal de l Seine, en date du 2 février 1889, a décid que les concierges sont tenus de remettre le lettres aux locataires à chaque distributio de celles-ci par la poste...

Ce jugement est resté « lettre morte », c'es bien le cas de le dire!

Recevez, etc.

André Ladeuil.

Expressions outrées.

Monsieur le Directeur,

Votre collaborateur, M. A. Dantin, s'élèv avec juste raison, dans le numéro du *Pêl Mêle* du 9 septembre, contre ce qu'il appell les expressions outrancières: *mourir de rir* par exemple. Malheureusement cette outranc du mot, j'aimerais mieux dire cette *surenchèr* apparaît comme une nécessité contre laquell il ne sert rien de guerroyer. Elle vient d l'*usure des expressions*. Les mots vieillisse

Nos lecteurs se souviennent sans doute d'un dessin du *Pêle-Mêle*, dans lequel certain sculpteur e monuments funéraires avait imaginé de donner à une colonne brisée, la forme d'une enfilade de gr boudins blancs. Cette ornementation, facile à substituer à la dite colonne, avait pour but de rappeler la mémoire des passants que le défunt était charcutier. Le même sculpteur vient de faire aujourd'hu un monument commémoratif pour Jean Poivrot.



— Un simple fût de colonne! dit la veuve de Jean Poivrot au sculpteur en monuments funéraires, c'est bien pauvre. Mon cher défunt était si brave homme que je m'en voudrais de lui laisser sa tombe aussi nue, aussi triste; arrangez-moi quelque chose de plus ornementé, tout en laissant ce qui est là. Je m'en rapporte à vous.



— Quelle bonne idée vous avez eue et comme il va être content là-haut!

— N'est-ce pas? J'ai pensé que de son vivant, votre homme aurait bien donné tous les *fûts de colonne* du monde pour une simple colonne de fûts.



CHEZ LE COIFFEUR

LE CLIENT. — Je suis contrarié, je pars faire un voyage en Europe et je n'ai pas le temps d'aller chez le changeur; j'aurais cependant voulu emporter un peu de monnaie étrangère.

LE PATRON. — Attendez, je crois pouvoir vous satisfaire. (*Au garçon.*) Passez-moi donc le tronc aux pourboires!



PRESENTATION

— Virginie... je te présente mon professeur de maintien!

comme les hommes, et deviennent peu à peu incapables de supporter le poids de l'idée, ou de l'image pour laquelle ils sont faits. Après un certain temps, qu'on le veuille ou non, ils n'en sont plus que la présentation très atténuée, et il faut leur donner du renfort pour leur faire produire l'impression qu'ils donnaient naturellement au début. Il en est d'eux comme de la morphine dont il faut de plus en plus forcer la dose pour retrouver l'effet de la première piqûre.

Si je dis que j'ai ri, mon interlocuteur comprendra que j'ai souri; il ne pourra comprendre l'intensité de ma joie que si je lui dis que je suis mort de rire; parce que le mot rire est vieux et caduc comme le monde.

Et ce qui est vrai pour la conversation l'est encore plus pour la littérature. Il y a l'optique du livre comme l'optique du théâtre. Le spectateur trouvera fade le plus joli visage d'actrice, si le fard n'en a pas accentué grossièrement les traits. De même le livre, pâle et lointaine image de la vie, doit, pour en donner l'impression exacte, en grossir les linéaments

Recevez, etc.

Etienne LOUSTEAU.

Repos hebdomadaire.

Monsieur le Directeur,

Je viens solliciter de vous une consultation entre tous les dépositaires de journaux pour arriver à ce que ces derniers puissent quelque peu bénéficier de la loi sur le repos hebdomadaire.

En effet, qui est plus esclave qu'un marchand de journaux? Tous les jours, sans exception, surtout dans les petites villes où il est impossible de trouver des remplaçants, il faut être là.

Connaissant votre urbanité envers tout ce qui touche les intérêts des petits, j'ose espérer que vous voudrez bien prendre en mains notre demande et l'accueillir favorablement; ne bénéficierions-nous que d'un jour par mois, et vous prions d'agréer, avec nos remerciements anticipés, nos salutations sincères.

P. BLAISOU.

Questions interpêlemêlistes

Un alcoolique avéré peut-il, par l'abstinence complète d'alcool, espérer redevenir non alcoolique, et cela au bout de combien de temps?

SIRIUS.

Quelle est l'origine de la voilette et quelle est la date de son apparition dans le costume féminin?

Jeanne de BEAULIEU.

Quelle est la substance blanche dont on saupoudre les figues sèches pour les conserver?

BERTA.



— Jean Pierre, donne-moi donc la faucille que je ne l'oublions point?

— Mais, tu l'as, femme, tu l'as!



Alors, allons-nous-en souper.

Les phrases conventionnelles

Ou : Choses qui se disent mais qui ne se pensent pas





Il ne faut jamais se plaindre de son sort. C'est quelquefois au moment où on s'y attend le moins qu'un événement heureux vient nous dédommager d'une longue suite de déboires. Exemple ce qui est arrivé à Mentonbleu.



Mentonbleu est engagé au théâtre de Landerneau. Mais il doit fournir lui-même son costume François Ier, sinon, on le remercie. Or, il est sans un sou.



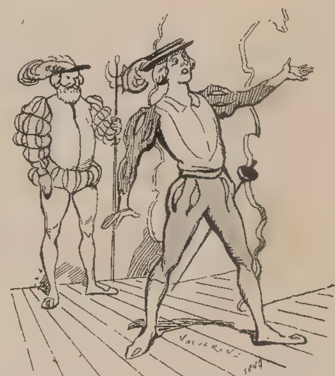
— Une auto! finissons-en avec la vie une bonne fois!



Mentonbleu est piétiné, roulé, renversé... mais non blessé.

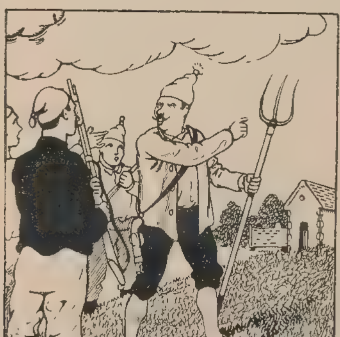


O surprise! le voilà le costume François Ier, crevés aux bras, aux cuisses, aux sandales, chapeau plat.

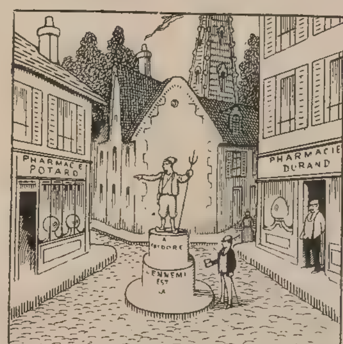


Mentonbleu remporte le soir le plus beau succès de sa vie dans le *Roi s'amuse*.

PIÈCE EN TROIS ACTES



Jadis, à Laridon-les-Tomates, un enfant du pays, nommé Isidore, s'était illustré. Ce brave avait, par son exemple et lors de la grande invasion, suscité une levée en masse des autres habitants contre l'ennemi qui avait été repoussé. Une seule phrase d'Isidore avait fait naître un enthousiasme patriotique: « L'ennemi est là! »



Or, longtemps après, Durand, l'un des deux pharmaciens de Laridon, voulant à la fois rendre immortel le célèbre Isidore et faire du tort à son concurrent d'en face, fit ériger à ses frais une statue d'Isidore prononçant sa fameuse phrase: « L'ennemi est là! » en indiquant du geste la pharmacie Potard.



Malice à laquelle Potard répondit en faisant mettre à sa boutique l'écriteau ci-dessus.

Et c'est ainsi que la fine idée de Durand eut pour résultat de grossir la clientèle de son concurrent, le pharmacien Potard.



L'HOMME AUX CENT UNIFORMES

La chenille... ... et le papillon.

Les Calembours

« Le Français né malin créa le vaudeville. »
Il créa aussi le calembour et l'à-peu-près, et il y est inimitable.

Victor Hugo a écrit dans les *Misérables*: « *Le calembour est la fiente de l'esprit qui vole.* »

Ce qui ne l'a pas empêché de pratiquer ce genre de sport plus ou moins spirituel, qui consiste à jongler avec des mots à double sens.

On connaît de lui cette cruelle boutade grammaticale: « *Trochu*, participe passé du verbe trop choir. »

De lui aussi ces deux vers qu'il écrivit pendant le siège de Paris:

Mon dîner me tracasse et même me harcèle,
J'ai mangé du cheval et je songe à la selle.

Louis XVI, qui s'entendait mieux à la mécanique qu'au gouvernement, ne dédaignait pas, dit-on, de se livrer aux jeux d'esprit.

On lui attribue cette réplique à la reine qui lui demandait comment il préférait le thé: « *J'aime mieux mon thé au lait qu'à l'échafaud.* »

Fouquier-Tinville lui même, le sinistre accusateur public, eut son mot amusant.

On appelait à la barre le ci-devant de Martinville. Fouquier-Tinville interrogea: « Votre nom? — Martinville. — Vous voulez dire: de Martinville. — Non, Martinville seulement; je suis ici pour qu'on me raccourcisse et non pour qu'on m'allonge. — *Alors, qu'on l'élargisse!* s'écria Fouquier Tinville. »

Sous Louis-Philippe, le fameux Dupin, président de la Chambre, prodiguait les mots facétieux. C'est lui qui disait: « *La tribune ressemble à un puits; quand un seau descend, l'autre remonte.* »

Sarah Bernhardt, notre grande tragédienne, eut un jour maille à partir avec le compositeur César Cui. Ce dernier avait répandu sur elle des bruits peu élogieux. Sarah se contenta de répondre: « *M. Cui a beau dire, il ne sera jamais cru.* »

Certains auteurs dramatiques modernes usent et abusent de l'à-peu près. M. Maurice Donnay, notamment, est un maître en la matière. Ainsi. dans sa *Lysistrata*, on trouve ces répliques: « *Tu veux me monter une trirème* », et « *la pythie vient en mangeant* ».

Mais le plus extraordinaire de tous les calembouristes est M. Willy, et je conseille à tous les neurasthéniques de lire ses articles de musique signés: l' « Ouvreuse du Cirque d'Été ». C'est la guérison assurée.

LES ÉCOLES PRIMAIRES

Elles datent du treizième siècle. En 1292, on en comptait déjà une dizaine à Paris: rue Tirechappe, rue des Déchargeurs, rue des Prouvaires, rue de la Truanderie, rue aux Prêcheurs, rue aux Ours, rue de la Bretonnerie, rue Neuve Saint-Jacques, rue des Blancs-Manteaux, rue Sainte-Geneviève.

Ces écoles étaient dirigées par des laïcs et placées sous la haute direction du grand chantre de Notre-Dame, second dignitaire du chapitre, qui exerçait sur elles une autorité absolue.

Elles devaient être éloignées les unes des autres de vingt maisons au moins pour les quartiers non peuplés, et de dix maisons pour les quartiers populeux.

Le jour de congé annuel était celui de la Saint-Nicolas; mais les élèves seuls en profitaient, car, même ce jour-là, les maîtres étaient astreints à de longs exercices religieux.

En 1380, il y a, à Paris, 63 écoles primaires, 41 de garçons, 22 de filles, et, en 1449, à la nouvelle de la bataille de Formigny, une procession d'enfants de sept à dix ans, environ douze mille, dit Alain Chartier, parcourut les rues de la capitale en chantant des actions de grâce.

L'enfant qui avait bien profité de sa scolarité et savait lire, écrire, compter et entendait un peu le latin, recevait le titre envié de clerc. Trois carrières s'ouvraient devant lui, soit qu'il voulût entrer chez un seigneur pour tenir les comptes, soit qu'il voulût se consacrer au professorat ou à la prêtrise.

Cependant, l'enseignement est très difficultueux, en raison du prix élevé des manuscrits.

Les écoliers écrivent sous la dictée de leurs professeurs, le papier, les plumes et l'encre étant répandus depuis le douzième siècle.

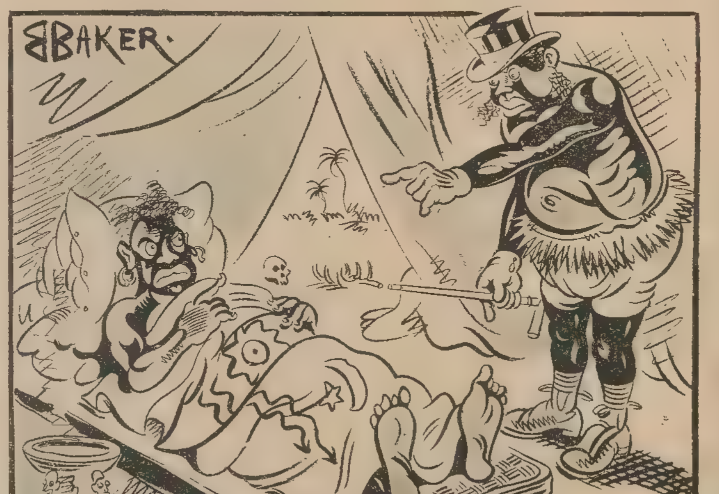
Les porte-plume ne ressemblent guère à ceux d'aujourd'hui: ce sont des styles en os ou en métal, des plumes d'oie, de cygne, de paon, de grue. L'encre noire est la plus usitée, mais on se sert aussi de cette encre dorée qui couvre les anciens manuscrits, encre inattaquable par le temps, et dont nos modernes chimistes ont vainement essayé de reconstituer la formule.

Les ballons flottants

Les ballons flottants sont des algues, des herbes marines qui s'attachent aux huîtres, et arrivent à être aussi grosses qu'un œuf. Les ostréiculteurs les ont baptisées du nom de ballons flottants. Ces algues sont de véritables parasites qui sont très dangereux pour la réussite de l'élevage des huîtres.

Elles sont en forme d'outres d'une couleur brune. D'abord assez petites, à peine de la grosseur d'une tête d'épingle, elles se gonflent jusqu'à dépasser le volume des huîtres. Elles se remplissent généralement d'eau; puis au moment où la mer est basse, elles se vident par les fissures de leur enveloppe. L'eau qu'elles contenaient est remplacée par de l'air; et alors quand la mer monte, elles produisent sur les huîtres auxquelles elles sont littéralement collées l'effet de vrais ballons, elles les soulèvent et les entraînent loin du parc où l'ostréiculteur les couvait d'un œil paternel. En tout cas, c'est une ruine véritable pour les parcs aux huîtres.

Cette herbe si bizarre existait dans la Méditerranée et sur les côtes du Maroc et de l'Espagne baignées par l'Atlantique. Elle aura été sans doute importée en Bretagne par la coque d'un bateau auquel elle s'était attachée. Elle s'est développée et multipliée en Bretagne. Pour combattre ce parasite, il faut le crever avec des épines. Ce n'est pas une tâche éminemment facile. On dit aussi que le froid rigoureux et persistant peut en avoir raison.



LE DOCTEUR. — Qu'est-ce que vous avez, sire?
LE ROI ANTHROPOPHAGE. — Je souffre d'une indigestion épouvantable, docteur!
LE DOCTEUR. — Qu'avez vous mangé, sire ?
LE ROI ANTROPOPHAGE. — L'Américain Rockefeller.
LE DOCTEUR. — Je vous avais pourtant interdit une nourriture trop riche!



LA FORCE DE L'HABITUDE

L'APACHE. — Zut! je m'enrhume... at chi!. .
LE PASSANT. — Dieu vous bénisse!

DE NOS LECTEURS

La musique de la Garde républicaine.

On devine tout de suite, en voyant les musiciens de la Garde républicaine avec leur air martial sous l'habit militaire, que ce sont des soldats, mais en les entendant, on comprend que ce sont surtout des artistes.

La musique de la Garde républicaine n'est pas, en effet, une troupe recrutée au hasard du contingent et habilement éduquée, mais elle se compose de « gagistes », c'est-à-dire de musiciens ayant terminé depuis plus ou moins longtemps leur service militaire et restés dans la Garde en vertu d'une commission spéciale. La plupart d'entre eux sont dispensés de toute autre obligation militaire que de venir faire leur partie aux jours et heures indiqués pour les rassemblements et d'assister aux répétitions.

Seuls, les auxiliaires, qui sont au nombre d'une vingtaine, sont assimilés aux gardes ordinaires et comptent aux compagnies.

Les musiciens de la Garde républicaine ont le droit de jouer librement dans les théâtres, bals et concerts et de donner des leçons en ville. Ils se font ainsi de jolis bénéfices. Leur chef, M. Parès, jouit d'une notoriété aussi considérable que justifiée. Il est d'ailleurs peu d'hommes autour desquels on fasse autant de bruit, — et surtout un bruit aussi harmonieux, — que les musiciens de la Garde républicaine.

Daniel CLARY.

Bagues célèbres.

Les lecteurs du *Pêle-Mêle* se rappellent certainement l'histoire du fameux diamant bleu du du château de Ker-Stears qui défraya durant de longs jours, l'été dernier, la chronique de nos grands quotidiens. Plus d'un a dû envier l'heureuse propriétaire de cette bague magnifique, tant à cause de la valeur marchande du bijou que de son cachet artistique.

Il y aurait une histoire amusante à écrire, celle des bagues fameuses, depuis l'anneau de Mithridate jusqu'à celui de Mme la comtesse de Rodellec, en passant par l'anneau de Gygès. On apprendrait qu'il y a ainsi, de par le monde, des bagues d'une valeur historique considérable, telle celle que porte quelquefois le duc de Malborough, et qui est enrichie d'un rubis volumineux, don du roi d'Angleterre, Henry VIII à la belle Anne de Boleyn.

Nombreux sont les hommes qui portent des bagues à leur doigt. La seule généralement permise est la chevalière en or mat et dont l'écusson doit servir de sceau. Il est cependant des licences, mais il convient d'en user avec discrétion. Il faut que la bague soit une belle pièce ayant une valeur historique ou une valeur provenant de sa rareté. Ainsi le comte de Montesquiou montre avec orgueil une topaze merveilleuse ayant appartenu à l'impératrice Joséphine. Quant à M. Jean de Mithy, l'écrivain bien connu, il possède un anneau, très simple, mais qui a appartenu à George Bryan Brummel qui le tenait de Georgina Spencer, duchesse de Devonshire.

On conserve au musée des souvenirs du ministère des Affaires Etrangères, la bague que Naundorff offrit en guise d'honoraires à son avocat Jules Favre, et dont le chaton servit de cachet à celui-ci, lorsqu'il signa et scella, en qualité de représentant de la France, le traité de Francfort. Ce chaton de bague est un grenat, un cabochon entaillé représentant une Diane debout et drapée, s'apprêtant à tendre l'arc qu'elle porte en avant.

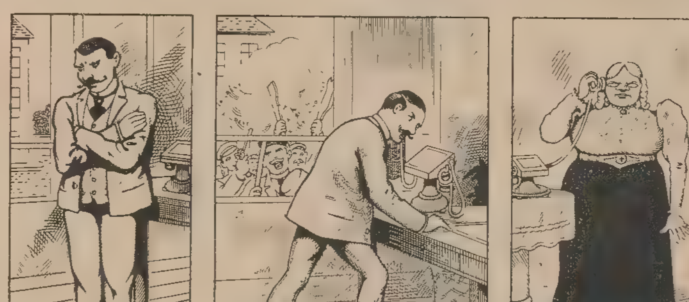
Au musée de Cluny se trouve une fort belle collection de bagues d'un très haut intérêt et qui sont du seizième et du dix-septième siècles.

Ce qu'il serait intéressant de voir dans une vitrine d'un de ces musées, c'est le fameux anneau qui, jadis, dans l'antique Rome, faillit causer la mort de son possesseur, l'ancien préteur Paulus.

Depuis longtemps, ce Paulus était surveillé par des ennemis attachés à le perdre, entre autres par un nommé Macron, illustre délateur. Un soir que l'ancien préteur soupait avec des amis, — ou plutôt avec des gens qu'il croyait ses amis, — au nombre desquels se trouvait Macron, il lui arriva, qu'ayant vidé plus de cratères de Falerne qu'il n'en pouvait supporter, il lui arriva, dis-je, de se diriger vers un de ces petits endroits, si bien décrits par Sénèque dans son ouvrage *De Beneficiis*. C'était le moment que guettait Macron. D'un ton indigné, il prit à témoin les convives que Paulus, en allant... où vous savez, avait au doigt l'anneau sur lequel figurait l'image divine de l'empereur Tibère. « C'est un infâme sacrilège, s'écria-t-il en terminant. Que le coupable soit, sur l'heure, traîné aux gémonies! »

Par bonheur pour Paulus, un de ses esclaves entendit les paroles de Macron. Il eut l'intelligence d'aller trouver son maître, de lui retirer du doigt l'anneau, et de présenter ce dernier aux « justiciers », au moment précis où ils arrivaient dans le but d'occire l'ancien préteur. La dignité de l'empereur Tibère était sauvée, mais Paulus, ce jour-là, vit la mort de bien près.

H. J.



L'ÉMUETE

M. GENDRE. — Je suis fort ennuyé, belle-maman doit venir ici à Paris, et je ne trouve aucun moyen d'empêcher son arrivée. Cependant, cherchons bien; elle doit me téléphoner pour m'annoncer l'heure exacte de son départ de chez elle.

Au moment où la belle-mère téléphone, M. Gendre a trouvé. Il a rassemblé le personnel de son usine, a prié ses ouvriers de pousser des clameurs révolutionnaires devant la fenêtre ouverte de son bureau, puis il a mis une noisette dans sa bouche pour contrefaire sa voix : « Madame, répond-il à sa belle-mère, il y a eu certainement erreur de communication, ici c'est la Bourse du Travail! »

BELLE-MAMAN *(à l'autre bout du fil)*. — Il y a des manifestations à la Bourse du Travail. Paris doit être en révolution, je ne vais pas chez mon gendre, non, je n'y vais pas.



LA RENTREE ou UN TYPE PAS CHIC

— Décidément, on ne pourra plus recevoir de Simplet; voyez, il n'a pas fait d'auto, cette année!



— Regardez donc le père Lamoïse qui vient de finir sa journée, a-t-il l'air assez misérable! Il doit faire de l'argent avec une tenue pareille!
— Parbleu! il fait *salir* son linge à Londres!

Pêle-Mêle Connaissances

— La lumière solaire est un puissant microbicide. Dès 1877, les admirables travaux de Blunt et de Downes nous avaient révélé ce fait. Beaucoup de ménagères ignorent pourtant que l'exposition au soleil du linge lavé offre, avec l'avantage de le sécher, celui de le désinfecter. La lumière solaire a, en outre, une action physique et chimique indispensable à l'homme. Elle est un précieux excitant et constitue une arme excellente dans la lutte contre la tuberculose. Cette nouvelle méthode curative a trouvé son application raisonnée dans les *bains de soleil*, dont Arnold Rikly s'est fait l'apôtre très écouté à Veldes, en Carniole (Autriche).

— L'Islande était, jusqu'à cette année, demeurée isolée du reste du monde; on ne pouvait échanger de télégrammes avec elle. Ce n'est donc que 95 ans après l'invention de la télégraphie électrique, due à Sœmmering, de Francfort (1811), que la pose d'un câble entre cette île et les îles Far Der, permet à ses habitants de bénéficier d'un progrès déjà vieux.

— Par une des plus inconcevables chinoiseries de la loi qui n'autorise la délivrance des poisons destinés à la thérapeutique qu'après d'inextricables formalités, la strychnine, introuvable chez les pharmaciens, est délivrée dans les fabriques de produits chimiques au premier venu, *à la condition qu'il l'achète par kilogramme*. Une des plus curieuses applications de ce redoutable poison est l'emploi courant qu'en font les brasseurs anglais pour remplacer en partie le houblon dans l'ale et la bière.

— Une industrie très florissante et singulièrement rémunératrice est celle des essences de roses, dont la Bulgarie semble avoir le monopole. Un hectare de bonne terre peut contenir jusqu'à huit mille plants de rosiers qui rapportent 6.400 kilos de pétales, dont on extrait cinq kilos d'essence, à raison de cinq mille francs le kilogramme.

— Les habitants de la petite ville de Lauenbourg, dans le Schleswig-Holstein jouissent d'un privilège certainement unique au monde. Ils ont le droit de se rendre par chemin de fer à Blüchen, ville distante de 15 kilomètres et d'en revenir, sans avoir à payer un centime pour leur transport. Cette faveur extraordinaire leur fut accordée par le gouvernement danois pour les dédommager des gros sacrifices consentis par Lauenbourg, lors de la construction de la voie ferrée.

— Nous cédons actuellement le pas aux Anglais et aux Américains pour les ustensiles spéciaux aux sports athlétiques. Jadis, il n'en était pas ainsi. Les balles de fabrication parisienne avaient une réputation européenne. A tel titre que Shakespeare, dans *Henri V*, signale l'envoi par le Dauphin, de « balles de paulme » au monarque anglais.

— Au cours de l'année 1905, on a extrait du sol, dans le monde entier, 757.201.098 tonnes de houille.

— L'impôt sur les célibataires, que quelques disciples de M. Piot voudraient voir appliquer en France, fonctionne déjà au Venezuela. Chez nous, il ne serait même pas une nouveauté: on l'essaya sous Louis XV. Le financier Silhouette avait imaginé de faire payer une triple capitation aux vieux garçons et aux vieilles filles. Cette tentative suscita tant de résistances qu'on dut y renoncer.

— Les puissantes locomotives modernes atteignent et dépassent même le prix de 100.000 francs. Chose curieuse, les Compagnies de chemin de fer achètent généralement ces machines aux constructeurs à tant du kilo, comme de la ferraille. C'est ainsi que les plus récentes locomotives à quatre roues motrices, qui pèsent environ 73.000 kilogrammes, sont vendues à peu près à raison de 1 fr. 45 le kilo, soit près de 106.000 francs.

— M. le président Fallières use en moyenne un chapeau de soie par mois, six à huit feutres sombres par an et trois chapeaux de paille.

— Le comité de l'enseignement primaire supérieur à Anvers, vient d'introduire, dans les cours de jeunes filles, une amusante innovation: On exerce les élèves à la cueillette des fleurs et à l'art d'en emplir des vases. Cet apprentissage domestique s'agrémente d'analyses de plantes dont elles forment des herbiers.

— Le gouvernement britannique a établi dans les contrées montagneuses des Indes de curieuses stations dites *bangalows*, sortes d'auberges où se trouve un seul lit. Un Hindou établi y demeure, y fait la cuisine. Après un séjour de quatorze heures, le voyageur qui s'y est reposé doit partir pour céder la place à un autre.

— On évalue approximativement à 400.000 le nombre des vagabonds (chemineaux, trimardeurs) qui errent sur les routes de France. Les asiles de nuit reçoivent en moyenne la visite de 500.000 individus par an.

— *Robinson Crusoë*, l'œuvre immortelle de Daniel de Foë, qui fut traduite dans toutes les langues, fut vendue par son auteur la somme infime de 16 livres sterling (400 francs).

— Les pertes totales du Japon, durant sa guerre avec la Russie, s'élèvent à 82.738 hommes de l'armée de terre. Le nombre des soldats morts appartenant à la marine se chiffre seulement par 2.500. Ces chiffres représentent plus du double des pertes allemandes en 1870-71, soit 40.743 morts.

A. S.



— Pardon, madame, est-ce que M. Pancrace demeure ici?
— J'réponds à personne, aujourd'hui, monsieur, c'est mon repos hebdomadaire.

Texte de Georges DESROCHES

SOUS LES MANGUIERS, Roman (*Fin*)

Illustrations par LUBIN de BEAUVAIS



— Messieurs, dit Dornoy aux actionnaires de la « Compagnie Commerciale de Madagascar », réunis à Marseille en assemblée générale constitutive, je suis profondément touché de la confiance que vous me témoignez en mettant entre mes mains la direction de l'affaire à laquelle vous apportez le concours patriotique de vos capitaux! Je vais partir pour Madagascar!...

— Bravo! Bravo!

Était-ce un écho psychique qui répétait aux oreilles de l'orateur : « Bravo! Bravo! »

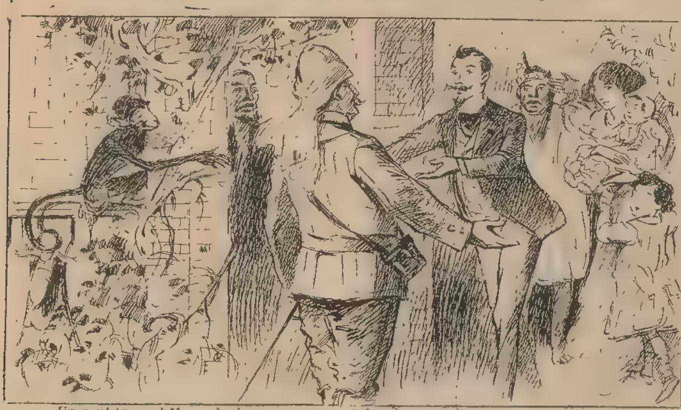


Amis, la mer est belle
Chantons, aimons toujours!
Quand vogue la nacelle
Qui porte mes amours!!



Deux ans plus tard!

Voici le tableau familial que surprit le colonel Dornoy lorsqu'il se fut décidé à aller vérifier, sans se faire annoncer, si la vie était aussi douce que le lui écrivait son neveu, *Sous les Manguiers*.



Un seul temps! Mais plusieurs mouvements!

— Mon oncle! ah! mon oncle!

Et, dans un cri du cœur, Dornoy disait bien que c'était le complément — vivement désiré — de toutes ses joies qui venait à lui sous les traits de l'excellent colonel...



... qui apportait, dans ses bagages, avec sa bénédiction quasi paternelle, le « Code Français », tout grand ouvert au chapitre « Mariage! »

FIN



— Maintenant, monsieur le caissier, nous allons faire le relevé de toutes nos dettes.

LE CAISSIER. — Attendez alors, monsieur le Directeur, que j'aie rempli l'encrier.

PETITE CORRESPONDANCE

Un sphinx. — Ne craignez rien, la date est toujours fixée, le moment venu, de façon précise.

M. Roger Orry. — Oui, cela est vrai. Les domestiques de pensions de famille nous semblent devoir être plutôt assimilés aux domestiques d'hôtels.

M. Dubois (Ostricourt). — Nous préférons ainsi, mais enfin ce n'est pas absolument indispensable.

M. Florimond. — Merci de cette remarque, juste, en effet.

M. Henri D. — 1° Oui; 2° Oui, s'ils sont chirurgiens des hôpitaux.

M. Girardot. — Cela vient de ce que le lapin est très prolifique. L'allusion, prise d'abord dans ce sens, a servi à désigner un homme brave et fort.

M. A. Charbogne. — Le fait que vous signalez est regrettable, mais comment voulez-vous que l'on prenne les intérêts de quelqu'un, si ce quelqu'un refuse de laisser défendre ses intérêts.

Un lecteur assidu (Marseille). — Certainement, elle a ce droit.

M. Lesserteur. — Nous pensons que rien ne vous en empêche. Renseignez-vous auprès d'une de ces sociétés.

M. F. Mondy. — Vous pouvez mettre : UNION, maison adhérente 11, ou : Un Tel, participant de l'UNION.

M. Barrois. — Nous songerons à y remédier !

M. Raymond C. — Cette expression est correcte et se justifie parfaitement.

M. Jaermink. — Il n'est pas nécessaire de le faire fonctionner sans interruption, il suffit de l'utiliser au moment opportun.

B. L. 16. — 1° Au siège de la société ; 2° Non, on ne peut employer ce moyen.

Un lecteur (Bruxelles). — Non, rien ne peut désigner s'il s'agit d'une pièce frappée durant les Cent-Jours.

M. D., Valenciennes. — Vous ne précisez pas suffisamment comment vous entendez ce problème ; les termes que vous employez peuvent être pris dans plusieurs sens.

12e ANNÉE — N° 43. 10 Centimes 28 OCTOBRE 1906

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

PAS BEAUCOUP DE DIFFÉRENCE, par B. BACKER.



— Où est-ce que vous allez, mes enfants ?
— Nous allons faire une course en automobile.
— Mais ce n'est pas une automobile, c'est un bouc !!
— Oui, nous le savons bien, mais l'odeur est la même.

Les Etrennes d'Isidore Tignasse

Ce jour-là, 1er janvier, dès huit heures du matin, Isidore Tignasse sortit dans la rue, non sans avoir promis à ses six marmots de leur rapporter des étrennes dans la soirée.

Isidore Tignasse était un pauvre hère sans sou ni maille. Depuis une semaine il se trouvait sans travail. Sa femme et lui, y compris les enfants, vivaient comment?... Ils n'auraient pu eux-mêmes l'expliquer... De bribes ramassées, de vieux rogatons cédés par des voisins, de bons de soupe délivrés par la mairie..., de charités aussi, car Isidore, sans vergogne, ne craignait pas de tendre la main.

Une fois dans la rue, il huma le vent.

— On n'est pas levé à c't'heure dans les quartiers de la haute, fit-il. Faudrait voir dans ceuss où qu'les petits bourgeois sont déjà debout... Perdons pas de temps. S'agit de faire une bonne journée. J'leur ai promis des étrennes aux mioches; ils les auront, foi d'Isidore, et des baths, encore... On doit avoir le gousset facile un premier de l'an.

Là-dessus, il s'en fut du côté de la Bastille.

Le temps était gris, la chaussée humide et grasse, les passants peu nombreux. Beaucoup de magasins étaient fermés; les autres ouvraient à peine, dans le demi-jour de cette brumeuse matinée d'hiver. Isidore sentit immédiatement qu'il ne « ferait rien » dans ces parages. Il prit la rue Saint-Antoine et se rapprocha du centre.

En passant dans la rue de Rivoli, il s'arrêta un instant devant le Bazar de l'Hôtel de Ville et choisit en pensée les jouets qu'il prendrait à son retour. Les bons mendiants, certains jours, se font jusqu'à des dix francs. Isidore n'avait pas leur expérience, mais sa volonté acharnée la remplacerait. Il ferait dix francs aussi, lui... et il les dépenserait!... Pour une fois qu'il voulait leur donner des étrennes, aux mômes, fallait pas lésiner... A Toto, ce cheval avec des roulettes; à Jules, cette panoplie; à Titine, un livre d'images (elle les adore); à Polyte, le bataîlleur, un pistolet; quant aux deux aînées, chacune aurait une cravate, des mitaines, puis un peigne à cheveux... Et allez donc! ..



... il choisit en pensée les jouets qu'il prendrait à son retour.

Au coin du boulevard Sébastopol, Isidore s'arrêta. L'endroit était bon. Le voisinage des Halles, les nombreux tramways qui se succèdent, les allées et venues autour des bureaux d'omnibus donnaient à ce quartier une animation propice aux accostages interdits.

De suite, il jeta son dévolu sur une petite femme brune, coquettement attifée, l'air souriant et heureux. Debout sur le refuge du Châtelet, elle attendait un omnibus.

— Madame..., madame..., s'il vous plaît..., pour mes petits...

Avec un brusque sursaut, la petite femme s'était retournée vers cette voix rauque qui murmurait à son oreille. A la vue de la figure ravagée qui se penchait vers elle, son visage souriant s'emplit soudain de terreur. Précipitamment elle se jeta de côté, vers un groupe de messieurs sous la protection desquels elle sembla se mettre.

Isidore haussa les épaules et commença à mi-voix une phrase qu'il interrompit brusquement pour s'élancer derrière une vieille dame en robe de soie noire qui portait un réticule au bras.

— Madame..., s'il vous plaît...

Mais la vieille dame se précipita vivement dans l'intérieur du bureau d'omnibus en jetant un regard méfiant sur ce vagabond suspect.



— Madame..., s'il vous plait... pour mes petits...

— Non, mais alors!... Dirait-on pas que je vais les avaler tout cru!... Décidément, ça va mal!... Voyons voir si l'aut' sexe y s'ra plus d'accueil pour un frère... En v'là un là-bas qu'a une bonne figure...

— Je vous d'mande pardon, monsieur..., mais...

Au même instant, une lourde main s'abattit sur l'épaule d'Isidore.

— Dites donc..., l'homme..., voulez-vous que je vous emmène au poste?... Vous savez bien que c'est interdit de mendier dans la rue!

— Ah! zut!... v'là les flics, maintenant! comprit Isidore.

Et, sans souffler mot, sans même se retourner, instruit par l'expérience, il courba le dos et fila son chemin.

Sous les arcades, près de la rue Cambon, il eut une inspiration.

Adossé à un pilier, il se tint immobile, surveillant de loin la chaussée d'un coup d'œil rapide et tendant vers le trottoir sa casquette qu'au passage il secouait devant chaque promeneur avec une obséquieuse insistance.

C'était en vain. Les gens se hâtaient, frileux, sans même tourner la tête. Des heures s'écoulèrent. Un seul passant fit mine de s'arrêter, fouilla dans son gousset. Mais, ne trouvant pas immédiatement la pièce de monnaie qu'il cherchait, il eut un geste d'impuissance et continua sa route.

Isidore, peu à peu, se décourageait.

Vrai... ce n'était pas gai tous les jours de faire la quête pour ses mioches!... Midi était passé, il n'avait rien dans le ventre... Ils ne se doutaient pas de ça, eux... Tiens! il y avait de la soupe, — par hasard, — à la maison, ce jour-là!...



Et sans souffler mot... il courba le dos et fila son chemin.

Pourtant, vers deux heures, l'espoir lui revint. Le soleil avait fini par percer le brouillard. L'avenue des Champs-Elysées, peu à peu, se peuplait. Il n'était pas possible qu'il ne se fît pas quelque bonne recette parmi les enfants, les nourrices ou les parents qui allaient se presser autour des guignols, sur le rond-point, le long des contre-allées, partout.

Jusqu'à la nuit, Isidore déambula de l'Arc de Triomphe à la Concorde.

Etait-ce son aspect farouche, sa façon maladroite de demander?... La joie des tout petits, en ce jour de fête, étouffait-elle leur pitié?... Les grands avaient-ils épuisé leur budget de charité?... Toujours est-il que pas un décime, pas un centime ne vint tomber dans sa main tendue.

Une sourde colère, maintenant, gonflait son cœur. La société le dégoûtait. Peu à peu sa rancune s'étendait à la famille, aux enfants..., les riches..., et les autres aussi! Des gueules affamées, toujours ouvertes!...

Pourtant, en rentrant, sur les boulevards, à la vue des baraques resplendissantes de jouets, il fit une dernière tentative.

Un gros homme jovial était assis à la terrasse d'un café, riant et plaisantant à haute voix avec des amis. A une petite marchande de fleurs qui venait de lui offrir un bouquet de violettes, il avait jeté vingt sous... Vingt sous! Isidore avait bien vu la pièce... Qui sait? avec un peu de chance, vingt sous ici, autant là..., cela lui ferait une petite somme... Il achèterait des bibelots moins chers, voilà tout...

Délibérément, il s'approcha.

Mais, à ses premiers mots, la voix de l'homme gronda, furieuse:

— Hors d'ici, fainéant!... On ne peut donc pas être tranquille au café... Garçon!

Déjà le gérant se précipitait. Isidore s'éloigna, l'injure à la bouche. Rageur, il poussa droit devant lui, d'un pas rapide, bousculant et bousculé... Ah! il l'avait eue, la main heureuse, oui! Quelle journée!... Et les gosses, là-bas, qui l'attendaient..., avec des cadeaux plein les bras!... Il allait leur en f... des cadeaux!... Misère de misère!... Et on dit que les hommes sont frères!...

La révolte qu'il crachait en imprécations contre le sort le conduisit jusqu'à son taudis. Aux aguets, les mioches reconnurent son pas dans l'escalier. Un concert de rires et d'exclamations joyeuses s'éleva:

— C'est papa!... Le voilà!... Vive papa!...

Dès qu'il apparut dans l'entre-bâillement de la porte, il fut prit d'assaut.



— Vos étrennes?... les voilà!

— Nos étrennes!... Nos étrennes!...

D'une brusque secousse, Tignasse se dégagea.

Il fit un pas en avant et, la bouche mauvaise, reprit d'une fureur soudaine, il leva le bras.

— Vos étrennes?... fit-il d'une voix rauque... les voilà!

Et des gifles claquèrent...

Étienne JOLICLER.

ANECDOTE

A propos des nouveaux progrès réalisés dan[s] l'aérostation dirigeable par M. Santos-Dumon[t], l'intrépide concurrent de l'air, dont le mond[e] suit les audacieuses tentatives, la plaisante hi[s]toire qui suit nous est revenue en mémoire.

A la fête d'une localité départementale do[nt] le nom nous échappe, ce qui du reste nou[s] importe peu, un aéronaute avait fait une ascen[]sion en ballon, laquelle devait se terminer pa[r] une descente en parachute attaché à la nacel[le] de l'aérostat.

Pour la circonstance, l'intrépide aéronau[te] avait revêtu un costume, ou mieux un maill[ot] rose, pailleté d'or et d'argent. Tout réussit [à] souhait et notre artiste aérien descendit do[u]cement au milieu d'un champ de pommes [de] terre en fleur.

A sa vue, tous les travailleurs occupés da[ns] le champ, s'enfuirent de toute la vitesse [de] leurs jambes, sauf une pauvre vieille presq[ue] impotente, laquelle, prenant son courage [à] deux mains, s'approcha clopin-clopant de cel[ui] qu'elle avait vu descendre du ciel et dont l[es] paillettes reluisaient au gai soleil d'août:

— Comment qu'ça va, monsieur l'ange, l[ui] demanda-t-elle, et mon pauv' père s'y plaî[t] là-haut?



Durapiat. — Je vous aime, Elvire, de tout mon cœur, de toute mon âme, de...
Elle. — Ne continuez pas, Jean Durapiat, je vous crois. Je sais qu'autrement, vous seriez incapable d'user ainsi votre pantalon.



SOUVENIR D'ÉTÉ

— C'est en face qu'on prend les bains et c'est là qu'on est nettoyé.

êle-Mêle Causette

ɔilà l'hiver revenu et avec lui son cor- de misères.

:, comme chaque année à pareille que, je viens ici pousser mon même cri oureux.

:s années s'égrènent par unités et for- t des décades. Elles fuient les unes à la suite des autres, sans amener le moindre gement dans l'organisation de la cha- privée.

: vaste champ reste en jachères aban- ɪé de ceux qui se disent philanthropes. suffirait pourtant de quelques bonnes ntés pour le mettre en valeur, pour le re profitable aux indigents, alors que encore une plaine stérile.

:pendant, il y a en France des âmes itables.

ne range pas dans ce nombre ceux qui oient en la Charité qu'un moyen de se des relations mondaines et qui font e d'une Société de bienfaisance, comme dhère à un cercle, pour s'y rencontrer bonne compagnie. Je n'appelle pas itables non plus, ceux dont la bourse ouvre largement que pour les souscrip- organisées par la Presse et qui ne sont sés que par la vanité de se voir impri- en noir sur blanc.

:s anonymes même obéissent, en ce à un sentiment étranger à la vraie commisération. Ils s'offrent le plaisir égoïste d'un incognito qui les rehausse à leurs propres yeux et leur donne l'illusion d'un acte désintéressé.

Combien peu charitables aussi, ces millionnaires qui essaient de se faire pardonner leur excessive richesse par un geste qui doit jouer la Charité.

Ceux-là plaquent brutalement quelques millions entre les mains de l'Assistance publique, sans recherche, sans effort personnel, par le simple jeu d'un chèque. Ils font ainsi la part du feu et soulèvent une poussière d'éloges pour dérober aux yeux de la foule leur entassement d'or.

Tous ces gens-là ne voient dans la Charité qu'un but d'intérêt personnel.

Peu leur soucie de combattre le paupérisme. Ils laissent à d'autres cette tâche ardue.

Ce n'est pas sur eux qu'il faut c mpter pour entamer contre la misère un lutte organisée.

Leurs petites associations fonctionnent isolément sans lien ni cohésion entre elles, sans contact avec le public.

Inconnues des donateurs, comme aussi des nécessiteux, elles ne soulagent que quelques privilégiés.

Réunies en un faisceau et se complétant mutuellement, elles pourraient opposer une certaine résistance à celle qui devrait être leur unique ennemie, la misère. Se donnant la main, elles formeraient une chaîne qui lutterait efficacement contre la marche croissante du paupérisme. Un contact plus intime avec le public inciterait les cœurs compatissants à collaborer à l'œuvre de solidarité humaine dont ils deviendraient les champions.

Mais, pour cela, il faudrait abdiquer un peu de son indépendance. Il faudrait mettre de côté les préoccupations d'ordre égoïste et n'avoir plus en vue que le but final et impersonnel.

Et cela c'est impossible à réaliser. Aussi, la misère reste-elle maîtresse du champ de bataille. Les quelques unités qu'on lui arrache ne lui causent aucun mal. Pareille à un arbre dont on cueillerait quelques feuilles, elle se dresse toujours aussi forte et redoutable.

Pour l'abattre, il serait nécessaire de l'attaquer au tronc, et seule une ligue de toutes les institutions de bienfaisance pourrait s'attacher à une tâche de cette importance.

Personne n'a jamais osé contester cette vérité, mais, personne non plus, n'a essayé de la mettre en pratique.

De sorte que les années s'envolentet que le problème est toujours là, attendant une solution.

Depuis beaucoup d'années déjà, quand l'automne a chassé l'été, je viens chanter ma triste antienne. Et je me fais à moi-même l'effet du paysan tourangeau qui chemine avec ses bœufs dans un chemin creux. On ne perçoit de lui que sa voix qui s'élève en une plaintive et invariable mélopée.

Fred Isly.

ALBIONADE

Le train express filait à une allure rapide.

Soudain, à une courbe raide, la locomotive sortit des rails et fut précipitée au bas du talus, suivie des voitures du convoi.

Un craquement terrible retentit dans l'air accompagné de cris, d'appels et d'un brouhaha épouvantable.

Les voyageurs qui le pouvaient fuyaient éperdus à travers la campagne, pendant que les employés du train s'efforçaient de porter secours aux sinistrés.

A ce moment, on vit s'ouvrir la portière d'un wagon de première classe resté debout.

Un Anglais en sortit avec lenteur.

Il avisa un employé et très tranquillement lui demanda.

— Aoh! Est-ce que ceci ce était Amiens ?

— Non, non, c'est une catastrophe.

— Catastrophe! répéta l'Anglais, ce était pas le nom de ma station !

Et avec le plus grand flegme, il rouvrit la portière et rentra dans son compartiment.

Bizarre identité

Un Français ayant voyagé en Norvège, nous raconte la plaisante petite aventure que voici :

Il arriva un jour dans le meilleur hôtel d'une petite localité et demanda une chambre.

En redescendant, après avoir fait un peu de toilette, il lui vint à l'idée qu'il n'avait pas encore inscrit son nom sur le registre des étrangers.

Il avisa donc le gérant et lui fit part du mieux qu'il put, en norvégien, de son désir de s'inscrire.

— Inutile, monsieur, répondit celui-ci, c'est déjà fait.

— Comment, est-ce possible ? répliqua le Français étonné. D'où connaissez-vous mon nom ?

— Je l'ai copié sur votre sac, fit le Norvégien.

Et il tendit à son client le registre où celui-ci lut avec stupéfaction l'identité que voici :

M. Cuir de Russie garanti.

PENSÉE

La vie sans un sourire est une cave sans un soupirail.



ANIMAUX FÉROCES

— Échappé, mon lion ! Quel malheur !

— Un grand malheur, sûrement ! Le jardin où il entre est plein de monde.

— Si ce n'était que cela ! mais il y a aussi là-dedans un sale roquet qui va me le démolir.



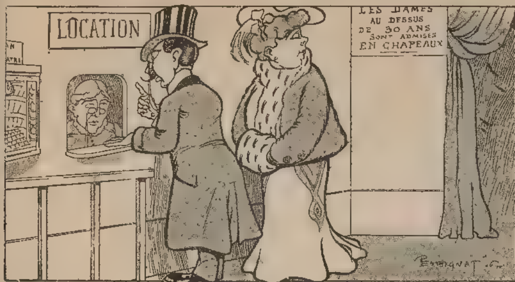
UNE REMARQUE DE POCHARDOT

— C'est rigolo ça, l'alcool fait monter ce thermomètre, et moi il me fait descendre.



LA MARQUISE ET LES LAPINS

— Tous mes compliments sur l'installation de ta marquise.





PRIVILÈGE POUR LES DAMES AGÉES

La question des chapeaux au théâtre..... ...est enfin résolue!

Courrier Pêle-Mêle

Legs à un animal.

Monsieur le Directeur,

Peut-on léguer valablement quelque chose à un animal? demandait un de vos lecteurs.

C'est plus que probable. J'ai vu dans une étude d'avoué un homme qui, tous les mois, y conduisait un gros chien. Ce chien avait une pension viagère et ne pouvant lui délivrer un certificat de vie, l'avoué, à défaut de cette pièce, exigeait la présence de l'animal pour payer ladite pension.

Recevez, etc.

J. Fugairon.

Concierges.

« Peut-on exiger d'un concierge qu'il monte les lettres à chaque distribution? »

Monsieur le Directeur,

Le concierge doit être poli et complaisant, sinon il tombe sous le coup de la loi du 29 juillet 1881, art. 33, et Code pénal, art. 471. Il doit monter les lettres et paquets distribués trois fois par jour au moins. Il doit avertir le locataire des visites à lui faites en son absence et noter le nom du visiteur. Il doit ouvrir la porte à toute heure du jour et de la nuit aux locataires. L'inobservation de ces devoirs rend le concierge passible de dommages et intérêts dont le propriétaire est reponsable.

Donc, avisez par lettre recommandée le propriétaire de l'état de choses dont vous avez à vous plaindre. Si cet état continue, faites-le constater par témoins et mieux par constat d'huissier, et assignez concierge et propriétaire en dommages-intérêts. Vous pouvez même demander la résiliation de votre bail.

Recevez, etc. Fugairon.

LA PETITE CLASSE A MONTE-CARLO

Leçon d'arithmétique. Les enfants comptent ensemble. Tous s'arrêtent à dix.

La Maitresse. — Voyons, n'y a-t-il pas un de vous qui sache compter plus loin que dix?

Un Gamin (*levant la main*). — Moi, madame.

La Maitresse. — Eh bien, allez, Jeannot.

Le Gamin. — Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, valet, dame, roi.

Héros d'intérieur

Lui (*piteusement*). — Chaque fois que tu me dis de faire quelque chose, comme un imbécile je le fais.

Elle. — Dis plutôt que tu le fais comme un imbécile.

PENSÉE

Le talent pour un peintre ne consiste pas à faire le portrait d'une dame ressemblant à ce qu'elle est, mais bien à ce qu'elle s'imagine qu'elle est.

Le secret du succès est dans cette nuance.



MYOPIE

— Saperlipopette, quand il a ce jouet-là dans les bras, je ne sais jamais si je le tiens à l'endroit ou à l'envers.



ALLER ET RETOUR

Durapiat. — Tiens, puisque c'est aujourd'hui ta fête, voilà une pièce de cinq francs pour t'acheter ce qui te fera plaisir; mais tu feras peut-être bien de la garder, car c'est bientôt la mienne.



Si vous voulez faire des pêches miraculeuses, adoptez le procédé du fin pêcheur Bordelo.

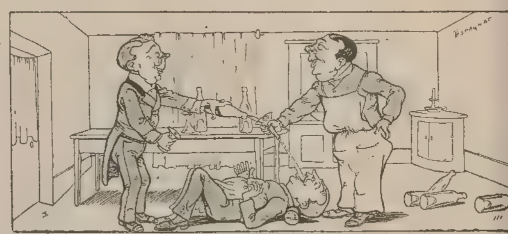


ON S'AMUSE A L'OFFICE

— Pendant que ce pauvre Joseph dort du sommeil de l'ivrogne, buvons cette bouteille de champagne que j'avais cachée.



Prends un verre, vieux frère et buvons...



...à la santé de Joseph qui ne sait pas ce qu'il perd.

La Légende du Saule

« Pourquoi pleures-tu constamment?
Demandait au saule un poète.
Pourquoi vers l'humide élément
Nuit et jour baisses-tu la tête?
Pourquoi, comme des bras géants,
Tes rameaux tendent-ils vers l'onde
Mille doigts peureux et tremblants?
Pourquoi cette douleur profonde? »

Alors, des larmes dans la voix
Le saule dit: « L'histoire est vieille!
Jadis vivait dans le grand bois
Une enfant, beauté nonpareille,
Qui dans cette onde, en doux ébats,
Venait baigner son corps de marbre,
Et quand ses membres étaient las,
Elle reposait sous un arbre!

« J'étais cet arbre! Et chaque jour,
L'enfant venait sous mon feuillage
Rêver quelque rêve d'amour,
Un sourire ornant son visage!
Un jour, — ô souvenir affreux! —
Je vis se fermer la rivière
Sur l'adolescente aux beaux yeux:
Cette heure-là fut sa dernière!

« Je tendis alors mes rameaux
Et vainement fouillai l'abîme.
Poète, dicte-moi des mots
Pour peindre ma douleur ultime!
Depuis, je pleure et tends les bras
Vers le flot qui me l'a ravie,
Mais le flot passe et ne rend pas
Au vieux saule sa jeune amie! »

VIC-FABER.

Rondes enfantines

Quel charmant recueil il y aurait à faire avec les refrains puérils — la plupart très anciens — que l'on chantait, que l'on chante encore en se tenant par la main et en formant le rond!

Tout le monde connaît les plus populaires de ces rondes: *Compère Guilleri, La Tour prends garde, Il était une bergère, Nous n'irons plus au bois, La Marjolaine, Le Pont d'Avignon* et... quelques autres que j'oublie.

Celles qu'on connaît moins, ce sont les chansons enfantines particulières à chaque pro vince.

De ce nombre, et au hasard de mes souve nirs, le *Prêchi-Prêcha*, du pays d'Avallon:

« J'entre dans un p'tit cabinet,
J'y vois la mort qui rôtissait;
J'la prends par les pieds, par la tête
Je la jette par la fenêtre.
Ai-je bien fait mon maître?
Prêchi-Prêcha
Ma ch'mise entre les bras,
Mon chapeau sur mes ch'veux,
Serviteur, messieurs. »

Le *Picoti picota*, de Bordeaux:

« Une poule sur un mur
Qui picote du pain dur,
Picoti picota,
Lèv'ta queue et saute en bas. »

C'est de la Saintonge que nous vient:

« J'ai un beau château,
Ma tante ure lure lure,
J'ai un beau château,
Ma tante ure lure lo. »

Et c'est en Languedoc qu'est né *le loup d bois:*

« Il y a un loup dedans un bois
Qui dit qu'il n'en sortira pas,

Par un, par deux,
Par trois, par quatre,
Par cinq, par six,
Par sept, par huit,
Par neuf,
Bœuf! »

Le joueur ou la joueuse sur qui s'arrête le mot « bœuf » s'y colle.

Les petites Parisiennes avaient, elles aussi, leur chansonnette propre :

« Petite dame de Paris,
Prêtez-moi vos souliers gris
Pour aller en Paradis.
— Le Paradis n'est pas ouvert,
Allez en enfer! »

Les provinces les plus riches en rondes d'enfants sont la Normandie, le Berry, la Picardie.

Nous leur devons notamment le *Pif pouf :*

« Nicolas Tampion,
Dévargui, dévarguon,
Les allumettes
Sont trop sèches,
Les z'haricots
Sont trop chauds,
Les pommes de terre
Sont trop chères,
Pif! pouf!
La riguette!

Et la *souris de la chapelle:*

« Quelle heur' qu'il est?
— C'est médi qu'c'est.
— Qui qui l'a dit?
— C'est la souris.
— Lavou est-elle?
— Dans la chapelle.
— Quoi qu'al' fait là?
— De la dentelle
Pour son grous rat.
— Quoi qu'al' la vend?
— Six liards, six blancs. »

Rappelons encore, pour mémoire, le *Cligne-musette :*

« Un, deux, trois,
Birbois,
Quatre, cinq, six,
Biribi,
Caille sur caille,
Le roi des papillons
En se faisant la barbe
Se coupa le menton. »

Et, enfin, cette berceuse :

« Il est dans la grange
Une poule blanche
Qui va pondre un p'tit coco
Pour l'enfant qui fait dodo.
Dodo, poulette, dodo, l'enfant do. »



Lapurée, photographe, s'est installé devant une palissade couverte d'affiches. Il a habilement ménagé des trous à la place des têtes.

Ce qui lui permet de tirer ses clients, généralement peu fortunés, en élégants costumes modern-style.



Ce qui flatte sensiblement leur orgueil et celui des amis auxquels ils envoient leurs portraits.

La conservation du bois par le sucre

On a essayé maints et maints procédés pour conserver le bois et le soustraire à l'influence des variations atmosphériques. Le procédé le plus communément employé, c'est l'injection de substances aseptiques dans les pores du bois; elles forment avec le bois des mélanges aussi inaltérables que possible.

Un chimiste allemand, frappé des inconvénients et surtout du peu de durée de l'efficacité de ces injections aseptiques, a imaginé de plonger le bois dans une solution de sucre de betterave. C'est une espèce de sirop qui s'infiltre dans les pores du bois, s'incorpore pour ainsi dire à elles, et y forme une combinaison très spéciale; car après dessication du bois, on ne retrouve aucune trace du mélange.

La Mine la plus profonde du Monde

La réponse à cette simple question : « Quelle est la mine la plus profonde? » n'est pas aussi facile qu'on serait porté à le croire à première vue.

Il est probale, cependant, que cette mine se trouve en France, à Saint-André-du-Poirier. Cette mine de houille, qui produit 300.000 tonnes par an, est exploitée par des puits, dont l'un a 900 mètres de profondeur, et l'autre 1.200 mètres.

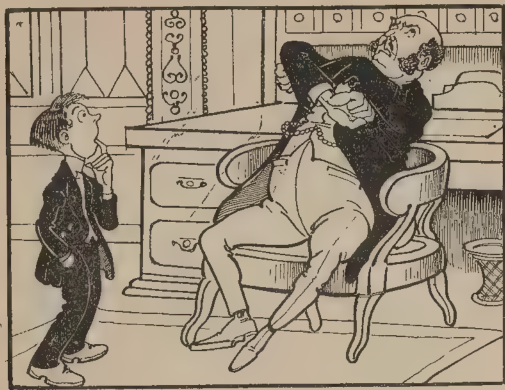
Le point particulièrement remarquable de cette exploitation houillère à grande profondeur, c'est la température relativement basse de la mine, qui ne dépasse jamais 25° centigrades. Dans les mines d'or et d'argent de la côte du Pacifique, à une profondeur qui atteint à peine la moitié de celle de nos mines française, on éprouve les plus grandes difficultés à maintenir la température à un degré assez bas pour rendre le travail d'exploitation possible. A certains niveaux des mines de Comstock, la température atteint 48° centigrades.



CHEZ L'ÉDITEUR, OU : DE DEUX MAUX...

— Il y a deux personnes qui vous demandent, monsieur le Directeur, un poète avec une poésie originale et l'huissier de votre tailleur.

LE DIRECTEUR (*après une seconde d'hésitation*). — Faites entrer l'huissier.





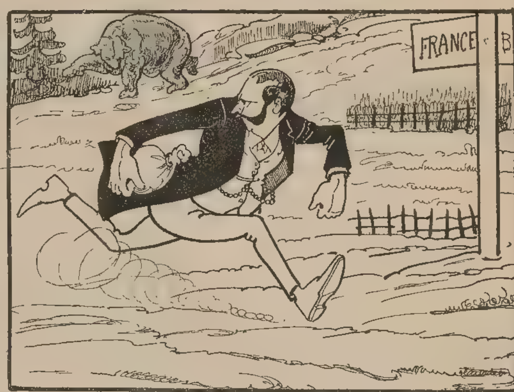
L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS

— Comment! s'écria le banquier Aussac quand son fils lui eut récité « l'ours et les deux compagnons » par le bon La Fontaine, voilà quelle morale on apprend à mon enfant? Mon fils cette fable qui enseigne de ne pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué est fausse. Voilà comment il faut la dire :

Deux financiers pressés d'argent
A leur voisin Gogo vendirent
La peau d'un ours encore vivant
Mais qu'ils tueraient bientôt du moins à ce qu'ils dirent.



Ils en touchent le prix et se mettent en quête
De la bête.
Ils la voient qui s'avance et vient vers eux au trot.



L'un saisit le magot
Et pris soudain d'une grande colique
Il se sauve en courant jusques en Amérique.



L'ours approche.
L'autre à terre s'étend et retourne ses [poches
Il sait qu'on s'acharne peu souvent
Sur les filous qui n'ont pas d'argent.



Seigneur ours, comme un sot, donna [dans le panneau.
Allons-nous-en, dit-il, ça doit être un [gogo.



Morale :
Ne tuons point un ours dont nous [vendons la peau.
Afin de pouvoir la revendre de nouveau.

POUR ÊTRE HEUREUX

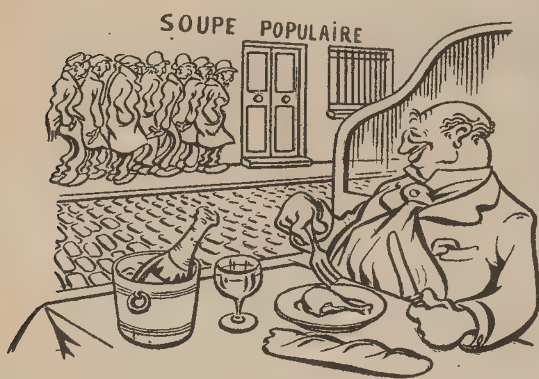
Tout bonheur ou toute satisfaction ne se goûtent pleinement qu'autant qu'on peut les comparer à un bonheur ou une satisfaction moindres ou même à un malheur chez autrui.



Première image, indiquant de quelle façon on doit choisir ses amis pour être toujours satisfait de son physique et de sa personne.



Deuxième image, représentant le repos comme il doit être compris pour être pleinement savouré.



Troisième image, démontrant aux gourmets que la situation d'un restaurant ajoute beaucoup à la composition même parfaite d'un déjeuner.



Quatrième image donnant un aperçu des maisons ou l'on doit fréquenter quand on éprouve quelque regret d'être resté célibataire.



Cinquième image, à l'usage des personnes qui voudront se démontrer qu'elles ont bien raison d'aimer les promenades à pied.



Sixième image, la joie de vivre, et comment il faut s'y prendre pour goûter à fond cette jouissance.

DE NOS LECTEURS

Les hommes-automates.

L'Allemand Frédéric Irland a exhibé, cet été au cirque Busch de Berlin, un homme énigme qui surpasse en ingéniosité tout ce qui a été fait jusqu'alors dans ce genre spécial de mécanique. Cet automate que nous verrons bientôt à Paris, marche en marquant le pas, allume une cigarette et la fume, monte à bicyclette comme le plus alerte véloceman, écrit son nom sur un tableau noir, et cela, paraît-il, avec un talent calligraphique remarquable.

Il mesure 1 m. 85 de haut, pèse 90 kilos, et se compose de 365 pièces mécaniques distinctes; ses pieds sont en terre cuite, ses jambes en acier et en bois, ses bras en bronze. Sept moteurs électriques le mettent en mouvement et, durant des heures entières, il peut donner l'apparence d'un être vivant à qui ne manquerait que la parole.

La fabrication des androïdes ou automates qui se proposent l'imitation de l'homme remonte aux Grecs. Ce sont eux qui créèrent les premières poupées remuant la tête, les mains et les yeux.

Albert Le Grand, le savant allemand du treizième siècle, avait confectionné un androïde qui ouvrait la porte de sa cellule, quand quelqu'un frappait, et poussait quelques sons, comme pour souhaiter la bienvenue à l'arrivant.

Thomas d'Aquin, disciple d'Albert Le Grand, fut si effrayé à la vue de cet automate, que sa foi naïve lui faisait prendre pour le diable, qu'il le brisa en morceaux, détruisant en quelques minutes une œuvre de trente années de patients efforts.

En 1642, Blaise Pascal, aussi amoureux de mécanique que de philosophie, essaya un automate calculateur dont il ne fut qu'à demi satisfait. Son idée fut reprise par Leibnitz qui, en 1673, présenta à l'Académie des sciences un androïde dont la construction lui avait coûté plus de 100.000 francs. Cette machine à calculer, qui exécutait parfaitement les quatre règles, fut fort admirée de nos académiciens, mais elle ne tarda pas à se détraquer.

Enfin Vaucanson vint qui créa de véritables merveilles mécaniques. Ce fut d'abord le canard qui se livrait aux opérations de la déglutition et de la digestion; puis «le flûteur», exposé à Paris en 1738 et présenté à l'Académie des sciences, où il fit l'admiration universelle.

C'était un faune qui exécutait douze airs différents sur la flûte, et, dit-on, sans une fausse note.

Sur la fin de sa vie, Vaucanson travaillait à un androïde dans l'intérieur duquel on aurait vu tout le mécanisme de la circulation du sang.

La mort interrompit cet ouvrage de bénédictin.

Vaucanson avait légué, par testament, son cabinet de mécanique à Marie-Antoinette qui s'intéressait vivement à ses travaux.

Cédées ensuite à l'Académie des sciences, presque toutes ces pièces curieuses furent dispersées; seul, le «flûteur» a été conservé dans un musée d'Allemagne.

En 1769, le baron Volfgang de Kempelen, mécanicien autrichien, fabriqua un joueur d'échecs qui eut le plus vif succès dans toute l'Europe.

Cet automate fit une partie avec Napoléon, à Schoënbrunn. L'empereur joua trois coups très régulièrement, puis il essaya une fausse marche du cavalier. L'automate remit gravement la pièce en place et joua son coup. Deux ou trois fois encore, Napoléon exécuta de fausses manœuvres. Son partenaire remettait les choses au point, puis, à un moment donné, il renversa toutes les pièces. Napoléon parut heureux d'avoir fait perdre patience, même à un homme en bois. Qu'aurait-il dit s'il avait su qu'un joueur était caché dans l'intérieur de l'automate et qu'un système de glaces lui montrait les pièces sur un échiquier en miniature. Il n'avait ensuite qu'à pousser certains ressorts qui conduisaient les doigts de l'automate sur les pièces à déplacer, et le tour était joué.

Promené aux Etats Unis, cet androïde fut brûlé, en 1854, à Philadelphie par des Américains furieux d'avoir été dupés.

Ils ont eux-mêmes construit récemment un homme-automate qui marche, gesticule, rit aux éclats et traîne une voiture chargée de voyageurs.

BULL.

UN BON AMI





— Tiens, ce vieux Lapoire, moi qui te cherche depuis quinze ans, je suis bien heureux de retrouver un ami comme toi!

Puisque tu prends ton apéritif ici, je viendrai tous les soirs, nous pourrons causer ensemble.



Je continuerai à prendre mes repas avec toi, afin de choisir tes plats.



Mais, j'y songe, tu n'as personne chez toi; j'irai habiter avec toi, nous sommes maintenant des amis à la vie à la mort.



Heureusement que tu as eu le bonheur de me rencontrer. A l'heure qu'il est, tu n'aurais personne pour te soigner pendant ta maladie



Ah! mais non, je ne peux pas te suivre. Puisque tu laisses une petite fortune, qui est-ce qui entretiendrait ta tombe, si ce n'est ton meilleur ami!...

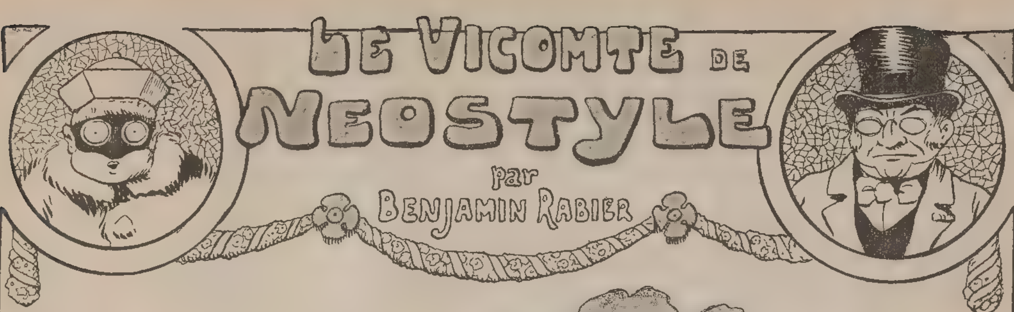
Pêle-Mêle Connaissances.

— Les premiers « cycles » furent ces antiques draisiennes sur lesquelles un coureur posé à califourchon prenait appui en faisant de grandes enjambées. C'est Pierre Michaux, né en 1813, fabricant de tricycles, qui inventa la pédale, en 1861. Son frère, Henri Michaux, introduisit le premier vélocipède à Londres, en 1867; les instruments étaient du type des bicycles aujourd'hui disparus. Le nouveau sport ne prit un essor définitif que bien plus tard, avec l'invention de la chaîne qui permit la bicyclette. Son créateur fut un mécanicien français du nom de Sergent. Il mourut dans la misère.

— M. Luther Burbank, célèbre botaniste californien, à qui l'on doit tant de nouvelles espèces végétales comme la pomme sans pépins, vient de livrer à l'agriculture tropicale une variété du cactus sans épines qui fournira au bétail une nourriture excellente.

— On compte en France 625.000 fonctionnaires. La moyenne de leur traitement est de 1.500 francs, ce qui donne le joli total de 937.500.000 francs.

A. S.

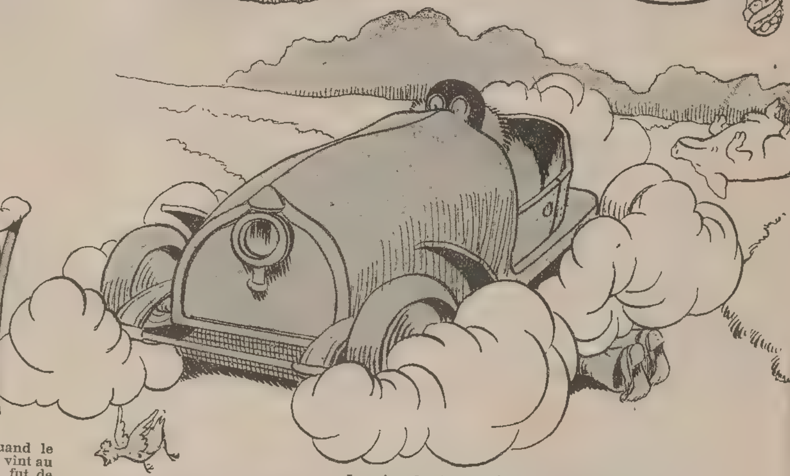


LE VICOMTE DE NEOSTYLE

par

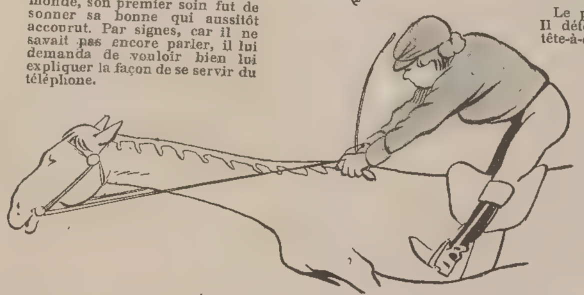
BENJAMIN RABIER





C'était en l'an 1956. Quand le vicomte Jean de Néostyle vint au monde, son premier soin fut de sonner sa bonne qui aussitôt accourut. Par signes, car il ne savait pas encore parler, il lui demanda de vouloir bien lui expliquer la façon de se servir du téléphone.

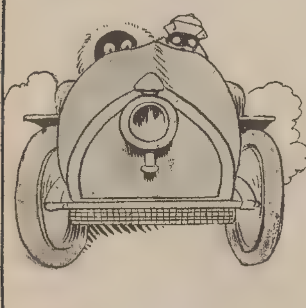
Le père de Jean était un sportsman distingué. Il détenait le record du panache en palier et du tête-à-queue en terrain vallonné. Il était de plus membre fondateur d'une société d'assistance aux millionnaires honteux.



La maman du nouveau-né possédait une écurie de courses et courait en steeple. Elle présidait l'œuvre des Canots automobiles, dont le but était de fournir gratuitement ces véhicules aux élèves nécessiteux des écoles communales.



Jean fut élevé par sa mère. Tous les jours, la bonne préposée à la garde de l'enfant le transportait à Auteuil où, entre deux courses, la maman lui donnait à téter. On portait ensuite le bébé au pesage pour vérifier son poids.







Jean accompagnait son père dans ses promenades. Il s'était fait confectionner, par un tailleur américain, un costume de chauffeur pour bébés de 1 à 3 mois. Bourrelet en caoutchouc, brassière en celluloïd lunettes, etc.

Le nouveau venu prit ses repas seul dès qu'il fut sevré. Dans le plateau d'une balance on mettait le poids de la quantité de nourriture qu'il devait absorber. Il se plaçait dans l'autre plateau et mangeait de l'azotine lactée jusqu'à ce qu'il se trouvât en équilibre.

Après les repas, une sieste d'une heure et un quart d'heure d'exerciseur lui procuraient des digestions faciles et profitables.



(La suite au prochain numéro).

9	3	4	4	1
4	6	5	3	5
3	4	9	4	17
5	4	9	6	9
8	2	6	4	7

Cinquième Série

A	2	3	7	2
4	1	I	2	8
2	6	2	0	4
3	E	5	3	4
9	1	6	5	U

Sixième Série

RÉSULTATS

DU

GRAND TOURNOI BIFORME

Nous donnons ci-joint les solutions des 12 séries de ce Tournoi. Certains de ces problèmes offraient une assez grande difficulté et nous nous en sommes aperçus en constatant que le nombre des lecteurs dont les envois étaient entièrement exacts se trouvait plus réduit que d'habitude.

Certaines séries présentaient des solutions multiples, nous avons considéré comme également bonnes toutes celles qui répondaient entièrement aux conditions exigées.

Voici de quelle façon sont échus les prix attribués à ce Tournoi :

Prix d'honneur.

1er Prix : M. G. Pharamond, 7, rue Métadier, à Bordeaux, qui gagne *un bureau vernis Martin Louis XV.*
2e Prix : M. V. Seynave, représentant, à Mons-en-Barœul (Nord), qui gagne *une bicyclette.*
3e Prix : M. Florimond Fray, 7, rue Dubrunfaut, à Fives-Lille (Nord), qui gagne *un guéridon Louis XVI bois doré.*

PREMIER CONCOURS

1er Prix : M. R. Teppe, 10, rue des Graviers, à Neuilly-sur-Seine (Seine).
2e Prix : Mme Renée Groc, 54, rue Monge, à Paris.
3e Prix : M. G. Deconinck, 28, rue d'Esquermes, à Lille.
4e Prix : M. Grésillon, 201, rue du Val-de-Saire, à Cherbourg.
5e Prix : M. E. Vallée, 63, rue de Pantin, au Pré-Saint-Gervais (Seine).
6e Prix : M. A. Roussel, 19, rue Perdonnet, à Paris.
7e Prix : M. G. Chicandard, 77, chemin des Pins, à Lyon.
8e Prix : Mme Christiane Béringer, 54, rue Monge, à Paris.
9e Prix : M. Uffoltz, 5, boulevard Victor-Hugo, à Troyes.
10e Prix : M. R. Trouvé, 80, passage Wustenberg, Bordeaux.
11e Prix : M. Ch. Robert, 118, rue de Courcelles, à Levallois-Perret (Seine).
12e Prix : M. Degive, 36, rue Lamartine, à Lille.
13e Prix : Mlle Jeannette Bordeaux, rue d'Amiens, à Flixécourt (Somme).
14e Prix : Mlle Waltoff, 18, avenue Bosquet, à Paris.
15e Prix : M. C. Storch, 3, rue Lemercier, à Paris.
16e Prix : Mme Warnet, à la Ville-au-Bois, par Berry-au-Bac (Aisne).
17e Prix : M. J. Hostier, à Saint-Genès-l'Enfant, par Riom (Puy-de-Dôme).
18e Prix : Mme Rardy, 5, rue Seveste, à Paris.
19e Prix : M. J. Jeanne, 47, avenue de Châtillon, à Paris.
20e Prix : M. L. Mathey, 12, boulevard du Maréchal-Vaillant, à Lille.
21e Prix : M. L. Lebel, 167, rue de Neuilly, à Suresnes (Seine).
22e Prix : M. P. Dorez, 59, rue du Bourdeau, à Lille.
23e Prix : M. Marchand, 9, vieille route de Paris, à Evreux.
24e Prix : M. C. Delcous, 20, boulevard Scaliger, à Agen.
25e Prix : M. Osbach, 130, avenue Parmentier, à Paris.
26e Prix : M. E. Simon, 17, rue Hoche, à Pantin (Seine).
27e Prix : M. A. Lambert, 5, avenue des Guérites, à Mons (Belgique).
28e Prix : Mme Roy, 10, rue de Lavolette, à Angoulême.
29e Prix : M. G. Demarle, 44, rue d'Aguesseau, à Boulogne-sur-Seine (Seine).
30e Prix : M. J.-B. Sabès, 8, rue Etchegaray, à Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées).
31e Prix : M. G. Legrand, 67, boulevard Thiers, à Bethune (Pas-de-Calais).
32e Prix : M. H. Duchange, à Berry-le-Sec (Aisne).
33e Prix : Mme Félicie Dumoulin, 23, place du Théâtre, à Liège (Belgique).
34e Prix : M. E. Claude, 17, rue Polonceau, à Reims,
35e Prix : M. J. d'Hétis, 11, rue du Mont-Valérien, à Suresnes (Seine).
36e Prix : Mme Paul Deseilligny, château des Tourelles, à Soisy-sous-Montmorency (Seine-et-Oise).
37e Prix : M. Mauberqué, 69, rue Rivay, à Levallois-Perret (Seine).
38e Prix : M. Bellemare, à Chambray, par Pacy-sur-Eure (Eure).
39e Prix : M. A. Toutain, rue Jeanne, faubourg Claret, à Toulon.
40e Prix : M. E. Saillat, 130 avenue de Tolbiac, à Paris.

DEUXIÈME CONCOURS

1er Prix : M. Gaston Détrie, 32, rue Masséna, à Toulon.
2e Prix : M. Magnus Alot, 51, rue Jules-Lecesne, au Havre.
3e Prix : M. H. Desbleu, employé aux mines de Courrières, à Billy-Montigny (Pas-de-Calais).
4e Prix : M. Harang, rue du Point-du-Jour, à Vernon (Eure).
5e Prix : M. de Mouzon, à Homécourt (Meurthe-et-Moselle.
6e Prix : M. Léon Friant, 17, rue Croix-Saint-Marc, à Reims.
7e Prix : M. Bégeot, rue Heurdelet, à Dijon.
8e Prix : Mme Gary, 42, rue des Martyrs, à Paris.
9e Prix : Mlle Adrienne Delaunay, au Grand-Pressigny (Indre-et-Loire).
10e Prix : Mme Chaubard, 11, place Natalion, à Toulouse.
11e Prix : M. G. Jallien, 201, rue du Barbâtre, à Reims.
12e Prix : M. Vignaud, villa des Peupliers, avenue Jeanne d'Arc, à Aulnay-sous-Bois (Seine-et-Oise).
13e Prix : M. le lieutenant Rive, au 30e dragons, à Saint-Etienne.
14e Prix : M. A. Gouriou, 12, place Thiers, à Morlaix (Finistère).
15e Prix : M. Dequais, 31, boulevard National, à Marseille.
16e Prix : M. Cailliez, 5, rue de la Caisse-d'Epargne, à Arras.
17e Prix : M. A. Harmant, faubourg Saint-Epvre, à Toul.
18e Prix : M. de Boudemange, commandant, à Saint-Mihiel (Meuse).
19e Prix : M. J. Brosier, château du Parc, à Grandcamp, par Broglie (Eure).
20e Prix : M. G. Gandolfo, chemin de Balagnier, campagne Combal, à la Seyne-sur-Mer (Var).
21e Prix : M. Proubet, 53, rue Humblot, à Colombes (Seine).
22e Prix : M. Buissonnie, 4, rue Boussard, au Havre.
23e Prix : M. Duval, route d'Octeville, à Montivilliers (Loire-Inférieure).
24e Prix : Mlle Fernande Bridoux, rue Saint-Rémy, 8, à Soissons (Aisne).
25e Prix : M. L. Carion, rue Sainte-Catherine, à Manage (Belgique).
26e Prix : M. Hamel, instituteur, à Angoville-sur-Ay, par Lessay (Manche).
27e Prix : M. A. Lognon fils, rue de la République, à Flixécourt (Somme).
28e Prix : M. Servonat, rue Aug.-Comte, 31, à Lyon (Rhône).
29e Prix : M. Adrien Bagel, 56, faubourg du Moustier, à Montauban (Tarn-et-Garonne).
30e Prix : M. Paul Benoist, rua do Corpo Santo, à Lisbonne (Portugal).
31e Prix : M. Alquier, 26, avenue de Tourville, à Paris.
32e Prix : Mlle Bertha Canlers, 81, rue du Chariot, à Anvers (Belgique).
33e Prix : M. Gustave Fatras, maison Amy, 1 *bis*, place des Halles-Centrales, au Havre (Seine-Inférieure).
34e Prix : M. G. Thiron, 37, avenue de Grammont, à Rouen (Seine-Inférieure).
35e Prix : M. Georges Weideman, à Trivières (Belgique).
36e Prix : M. Julien Gillet, 8, rue Pasteur, à Malakoff (Seine)
37e Prix : M. Georges Royer, 202, rue de Vanves, à Paris.
38e Prix : M. Louis Delahaye, 17, rue Mauconseil, à Fontenay-sous-Bois (Seine).
39e Prix : Mlle Marie Milbert, 48, rue Croix-Nivert, à Paris.
40e Prix : M. R. Teppe, 10, rue des Graviers, à Neuilly-sur-Seine (Seine).

Les prix suivants sont attribués à chacun de ces deux Concours :

1er Prix : *Un quart d'obligation de la Ville de Paris.*
2e Prix : *Un bon à lots du Panama.*
3e Prix : *Une jumelle de théâtre monture nacre.*
4e Prix : *Un encrier-pendule bronze doré.*
5e Prix : *Une montre art nouveau.*
Du 6e au 10e Prix : *Un beau sautoir en argent contrôlé.*
Du 11e au 15e Prix : *Une belle boîte de couleurs aquarelle.*
Du 16e au 20e Prix : *Une belle boîte de compas.*
Du 21e au 25e Prix : *Un album artistique pouvant contenir 500 cartes postales.*
Du 26e au 30e Prix : *Un écrin contenant six cuillères à café métal argenté.*
Du 31e au 40e Prix : *Une année du journal « La Famille ».*

2e CONCOURS

ÉNIGMES CHINOISES

Première Série.

L'homme qui me connaît n'est heureux qu'à demi.
De son repos je suis le plus grand ennemi.
Le plus riche sur terre est celui qui m'ignore.
Je poursuit sans répit celui qui me poursuit;
Dès que je suis atteint l'on me poursuit encore
Car sur mes pas un autre moi-même me suit.

Le Désir.

Deuxième Série.

On me craint, cependant on me couvre de fleurs.
Près de moi, bien des fois j'ai vu couler des pleurs
Et contre tous les maux je suis pourtant l'asile.
A me fuir on s'agite en un effort stérile,
A marcher tous vers moi les hommes sont soumis
Et séparés par moi, par moi sont réunis.

Le Tombeau.

Troisième Série.

Derrière moi l'espace immense peut s'étendre
Mais je suis un obstacle à qui voudrait prétendre
Explorer l'infini que je peux contenir.
De ce qu'on vit en moi pas même un souvenir
Ne demeure un moment dès qu'ailleurs je regarde,
J'aide à se déguiser la beauté qui se farde
Bien qu'à nul, cependant, je ne sache mentir
Lorsqu'à m'interroger parfois il se hasarde.

Le Miroir.

Quatrième Série.

Je n'agis qu'en aveugle et frapperai demain
Celui que mon sourire aujourd'hui favorise,
Couronnant de succès la plus folle entreprise.
On désire mon aide et l'on m'appelle en vain;
L'espoir qu'on met en moi bien souvent est déçu.
De ma venue il faut savoir l'heure propice,
Mais je passe à l'instant qui plaît à mon caprice,
Et ceux que j'ai frôlés souvent ne l'ont pas su.

La Chance.

Cinquième Série.

Qui me possède en sa maison me cherche en vain
Pour savoir aujourd'hui ce que sera demain
L'on interroge en moi le moindre mouvement,
Mais tout ce que je dis le dit également
La fumée en montant légère et qui s'efface
Ou dans le vaste ciel le nuage qui passe
On me nomme toujours comme un être inconstant,
C'est mon rôle pourtant de l'être à tout instant,
Et si je l'étais moins, lorsque l'on me consulte,
De n'être que trompeuse on me ferait l'insulte.

La Girouette.

Sixième Série.

Inconscient géôlier, je ne laisse sortir
Que deux fois chaque jour celle que j'emprisonne.
Lorsque la liberté à moi-même on la donne,
De mon maître, parfois, un ami peut venir
Jamais ce n'est à lui qu'on offre mon service.
En vain voudrais-je un jour m'échapper par caprice
Celle que je retiens ne me le permet pas,
Et d'elle séparé, pour enchaîner mes pas,
Dans le sens opposé toujours on me renverse,
C'est le sort que me fit une fortune adverse.

Le Rond de serviette.

PETITE CORRESPONDANCE

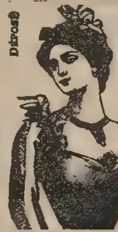
M. Silveri. — Ce tombeau, le vrai, est à Nice.

M. A. Tauziet. — Vous devez faire confusion, ce sujet a bien été traité dans le « Courrier Pêle-Mêle », mais il n'a pas été indiqué de livre traitant cette matière.

Habitués du café Théodore. — Votre observation est juste, mais la logique n'a pas présidé à la formation de toutes les expressions courantes.

M. Ed. Inell. — Le premier sens est le bon.

M. H. Moulin. — Il faut les envoyer toutes ensemble, à la fin.





PNEUMATIQUES MICHELIN
CLERMONT-FERRAND



— Voyons, la p'tit' mère, faut êt' raisonnable. Pour 35 sous, j' peux pourtant pas vous mett' *une semelle Michelin*...



Nous croyons utile de rappeler les services rendus par les **Comprimés Vichy-Etat**, qui permettent, chaque fois que l'on ne peut se procurer l'eau de **Vichy-Etat**, de préparer soi-même instantanément une excellente eau alcaline gazeuse à base de sels extraits des eaux.

Il suffit de trois Comprimés pour un verre, et de douze pour un litre: Exiger **Comprimés Vichy-Etat**.

12e ANNÉE — N° 44. 10 Centimes 4 NOVEMBRE 1906

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

COQUETTERIE, par Luc LEGUEY.



LA DAME DE L'INTÉRIEUR DU JOURNAL. — Pardon, monsieur le coloriste, je ne fais pas partie de la première page, mais je serais bien heureuse si vous pouviez me colorier, moi aussi, et me mettre un peu de rouge sur les lèvres.

O doux pays!

Je débarquai dans Lutèce un samedi soir.

Le lendemain, de bonne heure, je sortis de mon hôtel, afin d'admirer les merveilles de la capitale de la plus libérale et la plus éclairée des Républiques.

La première chose que j'aperçus fut une jeune femme, d'apparence peu robuste, qui traînait péniblement une de ces voitures spéciales employées pour la livraison du pain. Le terrain était en pente, elle glissait à chaque pas.

J'ai l'âme sensible et fais fi des préjugés. Je me mis donc à l'aider en poussant par derrière son véhicule trop lourd pour elle.

Aussitôt, un monsieur bien vêtu s'approcha et, sur un ton courtois, quoique empreint d'autorité :

— Je suis inspecteur du travail, me dit-il. Avez-vous une patente?

— Une patente?

— Vous n'ignorez pas que le repos hebdomadaire est obligatoire!

Je n'avais pas de patente. Je l'avouai.

Le monsieur bien vêtu daigna alors m'expliquer que si je tenais à me livrer à un travail quelconque, le dimanche, je devais demander une patente spéciale. J'appris encore qu'une sage règlementation imposait le repos hebdomadaire aux bouchers le vendredi, aux coiffeurs le jeudi, aux chapeliers le mardi, etc., etc. Cela dit, toujours courtoisement, le monsieur me dressa une contravention et s'éloigna. Je continuai mon chemin.

Or, comme je déambulais sur le trottoir, le nez au vent, les mains dans mes poches, attentif à ne pas m'en servir illégalement, un policeman m'aborda, et me désignant un thermomètre fixé à un bec de gaz, me fit observer qu'il marquait vingt-deux degrés au-dessus de zéro.

— Je vous remercie, dis-je poliment. Je n'avais pas remarqué.

Puis, je repris ma route, touché de cette prévenance. Le policeman courut après moi.

— Dites donc, vous n'avez pas entendu? fit-il, d'un ton irrité.

— Si fait, il fait vingt-deux degrés.

— Eh bien! tâchez de changer de trottoir, et plus vite que ça!... Vous savez bien qu'à partir de vingt degrés on doit circuler à l'ombre!

Et comme je le regardais d'un air ahuri.

— Oui, ajouta-t-il..., ne faites pas le malin ou je vous ramasse, moi!... Quand vous aurez attrapé une insolation sur la voie publique..., provoqué des attroupements et fait du scandale, faudra encore vous enlever..., vous soigner...!

Docilement, je changeai de trottoir, plein d'admiration pour un gouvernement qui marquait tant de sollicitude pour la santé des citoyens.

Pendant quelque temps, je fus tranquille. Personne ne m'aborda. J'eus le loisir de faire quelques remarques... De place en place étaient disposés des crachoirs hygiéniques; puis des colonnes en fonte évidées, semblables à d'énormes urnes, dans lesquelles les passants jetaient leurs papiers, bouts d allumettes, mégots de cigarettes...; enfin, des fontaines d eau bouillie où s'abreuvaient bêtes et gens... Cela ne me tenta point. Je préfère les boissons moins fades. Aussi, avisant un café, j'y pénétrai.

— Un pernod! commandai-je au garçon accouru.

Le garçon me regarda en souriant comme quelqu'un à qui l'on fait une bonne plaisanterie.

— Est-ce que vous n'avez pas de pernod?

— Monsieur sait bien que la vente de l'absinthe est interdite dans le pays.

— Un bitter, alors.

— Le bitter également.

— Un amer...

— L'amer aussi.

— En ce cas, donnez-moi de la bière.

— Nous n'avons que de l'eau distillée, monsieur, c'est la loi.

Bref, je bus un verre d'eau distillée avec une grimace, mais avec l'énorme avantage de le siroter avec une paille. Cela fait, je pas[…] au restaurant où je déjeunai du reste fort m[…] un décret ordonnant que, par mesure hyg[…]nique, on devait faire maigre le dimanche.

A la fin du repas, on me remit un certifi[…] constatant que j avais déjeuné. Ce me fut l'o[c]casion d'apprendre qu'on ne pouvait circu[ler] dans les rues passé deux heures de l'apr[ès-]midi si l'on n'était pas en mesure de prouv[er] qu'on avait rempli cette formalité.

En somme, il n'y avait là rien de vexatoi[re.] C'est l'histoire des voyageurs de mon pays q[ui] sont considérés comme vagabonds et arrê[tés] s'ils n'ont pas en poche la somme de 1 fr. […] Pourtant, le reste de la journée me réserv[a] plusieurs surprises désagréables. C'est ai[nsi] que vers trois heures, la température aya[nt] baissé, je me vis dresser une première contr[a]vention pour ne pas avoir de pardessus. Éta[nt] retourné à l'hôtel me munir de ce vêteme[nt,] je fus surpris dehors par la pluie et eus […] malheur de ne pas me mettre à l'abri… […] deuxième contravention pour n'avoir, en […] cas, pas de parapluie... Evidemment, to[ut] cela, c'était dans mon intérêt, mais je su[is] d'une indépendance ridicule; je ne possè[de] pas, comme le peuple de ce pays, cette adm[i]rable docilité aux lois qui en font le prem[ier] de la terre, et toutes ces contraventions su[c]cessives m'irritaient fort.

Cependant, je songeai à me procu[rer] un parapluie. N'en ayant pas apporté av[ec] moi, j'en achetai un ou plutôt je voul[us] en acheter un. Ma heureusement c'ét[ait] jour de repos hebdomada[ire] pour les marchands de par[a]pluies. Ils étaient tous ferm[és.] Il paraît que j'aurais dû n[…] prendre le samedi.

Or, comme je restais à […] morfondre sous une porte […]chère, en attendant la fin […] l'orage, un agent vint me pr[ier] de quitter cet endroit malsa[in.]

— Il y a des courants d'a[ir,] me dit-il.

Par bonheur, la Providen[ce] passait à ma portée sous for[me] d'un fiacre. Je l'arrêtai […] sautai dans l'intérieur, non sa[ns] avoir été gratifié d'une sixièm[e] contravention pour n'avoir p[as] attendu l'ar[rêt] complet de la v[oi]ture.

N'importe, […]lors j'étais en s[é]curité et pas[sai] dans mon sapin […] reste de la jo[ur]née.

Le soir venu, [je] revenais à pied [à] mon hôtel. L'heure légale [de] la rentrée des [ha]bitants venait [de] sonner et les r[ues] étaient désert[es.] Or, en arrivan[t à] l'endroit où le […]tin même j'av[ais] aperçu [la] porteu[se] de pain […]vis sur […] sol […] homm[e] étendu […] le rec[on]nus à […] voix, […] dès q[u'il] m'eut aperçu, il me héla pour me prier d[']aller avertir le médecin le plus proche... [Il] avait glissé sur le pavé humide et, en tomb[ant,] s'était brisé la jambe. Je le reconnus, dis[-je.] C'était mon inspecteur du travail du matin.



EN SOIRÉE

Premier Invité. — D'où vient ce courant d'air?

Deuxième Invité. — Vous ne voyez donc pas que Mme Parvenue a troué la page du journal pour pouvoir montrer aux passants son nouveau collier de perles.

— Mon ami, fis-je fort courtoisement, ce que
us me demandez, c'est de faire œuvre de
mmissionnaire. Je ne sais pas si pour eux
est jour de repos hebdomadaire... quant à
oi, je n'ai pas la patente... Je vous salue!
Cela dit, je rentrai faire mes malles.

Etienne Jolicler.

Pêle-Mêle Causette

La question de la langue internationale
emble subir un temps d'arrêt.

Elle tarde, en tout cas, à sortir du do-
aine de la théorie pour entrer dans celui
e la pratique.

Ce n'est pas que l'ardeur de ses zélateurs
t tiédi, mais ceux-ci doivent commencer
s'apercevoir de la presque impossibilité de
éaliser leur œuvre telle qu'ils l'ont conçue.

Ils croyaient pouvoir forger de toutes
ièces un idiome complet, définitit et l'ins-
aller partout à la fois.

L'instrument, dans leur pensée, était
onstruit avec une perfection telle, que cha-
ue peuple pouvait s'en servir *ex abrupto*
ans avoir à l'ajuster à ses mœurs et à ses
esoins.

Ils ont dû se heurter à des mécomptes. Il
xiste trop de différences entre les manières
exprimer sa pensée dans les diverses na-
ons, pour qu'un organe unique soit apte à
constituer l'intermédiaire des divers par-
rs du monde civilisé.

Est-ce à dire qu'une langue artificielle est
hose impossible ? Non. Mais le problème
e saurait se résoudre par les moyens tentés
squ'ici.

J'ai souvent répété et je m'ingénie à re-
re chaque fois que l'occasion s'en pré-
nte, que le procédé qui consiste à im-
anter partout à la fois la langue auxiliaire
saurait réussir.

Il faut à cette institution un foyer unique.
el le soleil dont les rayons dérivent d'un
ul foyer.

Le moyen qui consiste à créer un foyer dans chaque pays est illogique et peu avisé. Il ne peut aboutir qu'à de la confusion. Confusion qui irait en grandissant à mesure que se généraliserait l'emploi du langage international.

On sait que de longue date je préconise la création d'une colonie internationale, qui deviendrait le temple de la langue universelle.

Ce serait le foyer d'où les rayons homogènes se répandraient uniformément sur le monde.

Si, obéissant aux lois générales, la langue universelle subissait l'évolution de toutes les choses, ce serait là dans ce microcosme que s'accomplirait ce phénomène de rénovation perpétuelle.

A cette condition seule la langue universelle conservera son unité.

Aussi, ne puis-je comprendre pourquoi les courageux apôtres de la langue internationale ne dirigent pas leurs efforts vers la création d'une colonie internationale.

Le projet n'est nullement impossible à réaliser. Il peut présenter des difficultés. Toute entreprise nouvelle et hardie en offre, mais il n'apparaît pas comme une spéculation utopique.

Et l'on peut affirmer que ce serait à l'heure actuelle une tâche accomplie, si la peine que se donnent depuis tant de temps les pionniers de la langue internationale s'était portée de ce côté.

Je ne suis pas éloigné de croire que parmi eux plus d'un s'est rangé à la thèse que je n'ai cessé de soutenir, mais je crois aussi qu'un excès d'amour-propre les empêche de s'y rallier délibérément.

Ils ont tort. Leur mérite ne sera en rien diminué parce qu'ils auront reconnu qu'il existe pour arriver au but une voie plus sûre que celle qu'ils ont suivie jusqu'ici.

La langue internationale et la colonie internationale sont deux conceptions qui se complètent mutuellement et qui prendront corps en même temps. Elles marchent de pair et sont indivises.

Le tort de tous les novateurs fut jusqu'ici de vouloir faire aboutir l'une sans l'autre.

S'ils désirent voir leurs efforts couronnés de succès, ils feront bien de s'acclimater à cette idée. Je leur souhaite bien sincèrement.

Fred Isly.

PRÉVENU

Tom Thief, le pickpocket anglais venu à Paris pour affaires, a eu la bonne fortune, aux courses, de mettre la main sur le portefeuille bien garni d'un riche bourgeois.

Mais Tom, peu après, a eu la triste surprise de constater qu'un confrère avait, à son tour, mis à sac sa poche, qui contenait ledit portefeuille.

Et, tout penaud, Tom s'écrie, les yeux fixés sur une pancarte :

— C'est de ma faute, aussi, j'aurais dû me méfier. Les écriteaux disent bien : « Prenez garde aux pickpockets ! »

Paysannerie

Machut. — Bé ! père Grobois, c'est-y que ta vache est toujours à vendre. Si que j'en donnions trois cents francs; est-ce un marché conclu ?

Grobois. — Que non, père Machut, c'est point possible.

Machut. — Point possible ! mais y a guère que deux jours que tu me l'as offerte à ce prix-là.

Grobois. — Eh ! je ne dis point non, mais aujourd'hui c'est quasiment impossible.

Machut. — Et pourquoi donc ?

Grobois. — C'est rapport à ma vieille !

Machut. — A ta femme ! t'es point fou ?

Grobois. — Point ! La vieille s'est tant et si bien attachée à c'te bête, que de s'en séparer, sûr qu'elle en mourrait.

Machut, — Alors, y a rien à faire ?

Grobois. — Eh ben, écoute. Si que t'en donnais trois cent cinquante et qu'on laissait mourir la vieille ?



NOBLESSE OBLIGE

Mme la Comtesse. — Jeanne, où est notre chien?
La Bonne. — Il joue avec le chien du voisin, madame la comtesse.
Mme la Comtesse. — Courez vite le chercher; vous savez bien que cette famille n'est pas de notre monde!



LE REPOS HEBDOMADAIRE

La Poule. — C'est aujourd'hui dimanche! Zut! je ne ponds pas!

LE COUP DU BILLET DE MILLE

L'anecdote suivante ne manque ni de bon sens ni d'originalité:

Le baron Garat, qui fut longtemps directeur général de la Banque de France, avait à son service une cuisinière et un valet de chambre. Ils avaient chacun une qualité et un défaut, ils étaient très probes et très avares, ce que voyant, M. Garat jugea à propos de totaliser ces diverses aptitudes. Il les maria.

Le ménage ne fut pas heureux, tout d'abord.

L'épouse, jalouse, avec ou sans raison, quitta son mari et ne voulut plus le revoir.

Le bon M. Garat résolut de réconcilier le ménage. Il ordonna à l'homme et à la femme de comparaître à la même heure devant lui.

Il ne leur fit ni admonestation ni reproche. Il prit tout bonnement un billet de banque de mille francs dans sa caisse, le coupa en deux, et en donna une moitié à chacun des deux époux. Pour les réunir, il avait exploité leur défaut tout en récompensant leur vertu.

Le billet était une prime à leur probité en même temps qu'un appât à leur avarice. Ils ne pouvaient, en effet, toucher le billet qu'ensemble. Ils se réconcilièrent et s'embrassèrent.

ROMULUS.

Chez le bijoutier

LA CLIENTE. — Est-ce que cette émeraude est vraie?

LE BIJOUTIER. — Aussi vraie que les cheveux de Madame!

LA CLIENTE. — Hum! Faites-moi voir autre chose.

Toujours Poindinterro

Poindinterro n'est pas un homme à se laisser épater, comme l'on dit. La petite aventure que voici en fait foi:

C'était en Amérique, pays du bluff et de la rodomontade.

Poindinterro se trouvait de passage à New-York. Il visitait pour la première fois l'Amérique.

C'était donc, pour certains Yankees, un excellent sujet à mystifications.

Un jour qu'en bande on était allé à la campagne, l'on eut occasion de traverser une ferme.

Une vaste plate-bande était couverte d'énormes potirons. Comme Poindinterro paraissait les regarder avec quelque curiosité, un Américain s'approcha de lui et désignant les cucurbitacés:

— Voilà ce qu'ici nous considérons comme de petites pommes.

— Ah! fit Poindinterro, impassible.

— Cela paraît vous étonner, reprit l'autre avec un sourire d'intelligence à l'adresse de ses concitoyens.

— En effet, répliqua Poindinterro, cela m'étonne. J'aurais cru, à en juger par chez nous, que c'étaient des groseilles.



UN COUP DE BOTTE

— Toto, je vais te faire voir comment papa reçoit les sales individus qui se présentent à la grille.



— Tu vois comme c'est simple.



— Avec cette différence, néanmoins, que papa laisse sa jambe dans sa botte.



PERLE DE CASERNE

— Voyons, vous, Balandard, pourquoi fait-on la moisson en été?

— Parce que c'est en été que tout pousse.

— Non, s'pèce de bleu, c'est pour que les champs soient libres pour les manœuvres d'automne.

Célébrité facile

DUPONT. — Je crois que votre fils deviendra célèbre s'il vit assez vieux.

DURAND. — Oui, et à quoi sera due sa célébrité?

DUPONT. — A son grand âge, s'il vit assez vieux.

MOT D'ENFANT

Le jeune Bob, âgé de quatre ans, joue dans sa chambre. Il est en train de faire tenir en équilibre un éléphant en caoutchouc sur le nez d'un fantassin en carton-pâte.

Et de temps en temps il jette un regard sur son jeune frère âgé d'un an qui dort dans son berceau et qu'il prend à témoin de son adresse.

La porte s'ouvre et la bonne, très animée, fait son apparition.

— Bob, s'écrie-t-elle, je vous annonce que vous avez un nouveau petit frère.

Et Bob de répondre d'un ton indifférent:

— Pourquoi faire, l'ancien est encore aussi bon que le neuf.

PENSÉE

Un proverbe dit que *voir c'est croire.*

Ce proverbe me paraît faux, car il y a gens tels que Tartarin que je vois très vent et j'aurais du mal à les croire.

Définitions

Un optimiste est un monsieur qui se que pas mal de ce qui arrive, tant qu n'est pas à lui que ça arrive.

MARI MODERNE

MONSIEUR *(au docteur en train de fair bridge dans son café habituel).* — Pou mour de Dieu, docteur, ma femme l'agonie, allez-y de suite, je vous remp rai en attendant.

LÉGENDE BERRICHONNE

La Babylone moderne.

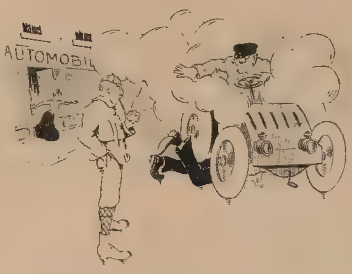
C'était, il y a longtemps, bien longt

Or, en ces temps lointains, un bon m gras et replet, ainsi qu'il sied, fut de sage, un jour, en ce Paris, que d'au païens, pour le moins, dénomment: Vill mière.

Paisible, il dévalait, sandales aux pieds boulevards et rues, les yeux et l'esprit sur l'*Epître de Saint Paul aux Corint*

Le bon moine en était arrivé, de son min, vers la gare d'Orléans et de sa lect cette phrase: « ... *que j'aurais encore foi assez puissante pour transporter des*







L'ANGLAIS ET L'AUTO

LE MARCHAND *(qui fait essayer l'auto).* — Et c'est une bonne voiture.
L'ANGLAIS *(méfiant).* — Je avais peur qu'elle fasse mauvais travail.

Le marchand, faisant un faux pas, est précipité sous la voiture et tué net.

L'ANGLAIS *(émerveillé, à la veuve).* — Très bonne voiture! Je vous l'achète tout de suite 10.000 francs.

tagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien», lorsqu'un homme, un pauvre, évidemment, prononça, près de lui, d'une voix humble: «Deux sous.»

Le bon moine tendit la somme demandée, sans quitter des yeux le texte de l'*Epître aux Corinthiens.*

En guise du: «Dieu vous le rende» habituel, le pauvre, désignant une sorte de pupitre placé à terre, ordonna: «Mettez vot'pied là-d'sus.»

«... *Quand j'aurais distribué pour la nourriture des pauvres tout ce que je possède... si je n'ai la charité, tout cela ne me servira de rien*» lut le bon moine qui, obéissant à la *lettre* du pauvre et à l'*esprit* de l'Evangile, mit, incontinent, le pied gauche sur l'objet désigné.

«... *La charité est patiente...*»: Aussi, ne souffla-t-il mot, malgré la sensation de frottement, plutôt désagréable, ressentie à son épiderme sénestre et pédestre.

Le frottement s'accentua, devenu douloureux: «... «*Elle ne s'aigrit de rien...*»

«... *Elle ne pense pas de mal des autres...*»: Le pied droit, sur la sellette, prit la place du gauche, à la brève injonction de l'homme aux deux sous.

«... *Elle endure tout, avec bonté...*» lut encore le bon père, à qui, cependant, la souffrance faisait dresser les orteils.

«Baissez l'pouce, que j'le cire, ordonna le pauvre, en qui vous avez déjà, lecteur érudit, reconnu un de ces cireurs de chaussures que les automatiques ont, depuis remplacé.» Et ce disant, il appliqua du bois de sa brosse, un coup violent sur l'orteil crispé.

«... *Elle souffre tout avec patience...*» lisait le nouveau martyr.

«... *La charité ne prend jamais fin.*» Et, juste à cet instant, alors que, les yeux au ciel, il puisait au trésor de sa foi cette ferveur extatique qui, jadis, en la Rome païenne, fit aux néophytes chrétiens braver le fer, les bêtes féroces et la poix bouillante, à cet instant, comme une récompense terrestre de ses mérites spirituels, le supplice prit fin; l'homme ayant prononcé: «Ça y'est!» le bon



L'INSTITUTEUR. — Voulez-vous me citer le nom de l'animal bien connu qui vous fournit à la fois la nourriture et les vêtements?
BOB *(après un instant de réflexion).* — C'est papa.



— C'est curieux, à chaque fois que je m'attarde chez le marchand de vin, le lendemain j'ai le corps tout meurtri.
— Vous êtes donc marié aussi?



LA NATURE MORTE DU PAUVRE PEINTRE

— Dépêche-toi de terminer ton tableau... les enfants ont faim.



UN MAUVAIS PATRIOTE

— Tiens, lis le journal; l'octroi sur les alcools a donné une moins-value de 500.000 francs! et tu regardes à m'offrir un verre... Tu veux donc ruiner la République!

moine partit, sans comprendre et sans chercher à comprendre, car il lisait: « ... *Nous voyons, maintenant, les choses comme dans la superficie d'un miroir ou l'obscurité d'une énigme.* »

De retour au couvent, les collègues du saint homme s'aperçurent qu'il avait les pieds d'un noir d'ébène sans que lui-même pût dire quand et comment la chose était advenue.

On attribua le miracle à saint Crépin, qui, lors de la traversée d'une ville infâme, corrompue au moins autant, sinon plus que la Babylone antique, avait préservé de toute souillure de boue notre bon moine.

Et voilà pourquoi depuis ces temps reculés, les habitants de province en général et ceux du Berry en particulier (car en cette province était situé le couvent du bon moine) dénomment encore Paris la Babylone moderne.

André FALTA.

Courrier Pêle-Mêle

Compagnies d'Assurances.

Monsieur le Directeur,

Si mes souvenirs sont exacts, un de vos innombrables lecteurs demandait dernièrement ce que les Compagnies d'assurances versaient à l'État sous forme d'impôts, et à leurs actionnaires comme dividende. La note ci-incluse vous fixera à ce sujet.

Recevez, etc.

S. D.

D'après le *Moniteur des Assurances*, les 18 principales Compagnies d'assurances à primes fixes contre l'incendie, ont versé, de 1879 à 1905, les sommes suivantes:

Au Trésor, pour impôt d'Enregistrement et de Timbre, impôt sur le revenu et contributions diverses, environ . . . . . Fr. 427.200.000

Aux actionnaires:

1° Sur le résultat industriel.	Fr.	234.615.513
2° Au moyen de comptes d'intérêts et divers.	Fr.	161.140.503
Ensemble	Fr.	395.756.016

En 26 ans, l'Etat a donc reçu des Compagnies sans avoir à faire aucune dépense de perception, une somme supérieure à celle que les actionnaires ont encaissée.

Il y a lieu de remarquer, en outre, que les patentes des Agents ne sont pas comprises dans le chiffre ci-dessus.

C'est la meilleure réponse aux détracteurs des Compagnies. C'est aussi la démonstration la plus concluante de l'inanité de la thèse du monopole étatiste, dont certains utopistes, certains législateurs attardés restent partisans.

Pour en arriver là, que de labeurs, que de soucis, que de suite attentive dans les moindres affaires, dans les plus minces détails; et aussi que de savoir professionnel, que d'inlassable bonne volonté dans la recherche et le contrôle, de la part des Administrations centrales et des Agences.

Pour qui connaît la piètre valeur de l'Etat industriel et commerçant, n'est-il pas facile de voir que ces profits disparaîtraient rapidement, d'abord parce qu'il faudrait racheter les Sociétés existantes, ce qui entraînerait déjà une charge initiale très importante; et d'autre part, ce ne sont pas les nouveaux et nombreux fonctionnaires que l'on chargerait de ce service qui, sans aucun esprit d'initiative, pourraient arriver à de si brillants résultats.

S. D.

Mesures anglaises.

Un de vos lecteurs demande dans le numéro du 30 septembre, pourquoi les Anglais, gens si pratiques, n'ont pas encore adopté le système métrique.

Lorsqu'il s'agit, pour une nation, de changer son système de mesures et de monnaies, on se trouve en présence de deux considérations:

D'une part, les avantages que peut présenter le nouveau système par rapport aux inconvénients de l'ancien; d'autre part, le bouleversement qu'amène forcément dans les habitudes une pareille réforme. Suivant que l'une ou l'autre de ces deux considérations prédomine, on réalise cette réforme, ou on y renonce. C'est le dernier cas qui s'est présenté jusqu'ici partout, en France comme ailleurs, pour la mesure du temps et de la circonférence; c'est probablement la même raison qui, pour les Anglais, très fidèles d'ailleurs à leurs anciennes traditions, justifie le maintien de leurs anciens systèmes monétaires, d'aunage, de poids, etc.

Je faisais remarquer un jour à un Anglais, combien l'addition de shillings et de pence est plus compliquée que celle des francs et des centimes. Lorsque les pence sont totalisés, il faut diviser le total par 12, poser le reste, retenir le quotient et le reporter sur les shillings. Mon interlocuteur est allé jusqu'à prétendre qu'il allait aussi vite que nous! J'en doute beaucoup; si je rapporte ce fait, qu'une grande habitude peut sans doute expliquer, c'est surtout pour montrer combien cette nation est attachée à ses anciennes coutumes.

On pourrait envisager la question de plus haut, et se demander pourquoi le système le plus simple n'a pas été le premier adopté partout. Je crois qu'il y a deux raisons. D'abord, le système métrique n'est plus commode que parce qu'il concorde avec la numération décimale; or, celle-ci n'a été mise en pratique que lors de l'introduction des chiffres arabes, vers le onzième siècle. En second lieu, nul n'ignore le rôle considérable qu'a joué le nombre 3 dans les traditions religieuses des peuples: ce nombre et ses multiples, la douzaine, par exemple, ont dû, par suite, former la base du calcul. De là le retard du système fondé sur un principe tout différent.

Recevez, etc.

J. DEJAMME (Caen).

Statuomanie.

Monsieur le Directeur,

Votre numéro du 14 octobre contient, sous la signature toujours si appréciée de votre collaborateur Fred Isly, une causette sur la statuomanie dont l'originalité m'a paru vraiment un peu excessive. Permettez-moi de faire à ce sujet quelques réflexions, en vous adressant cette lettre comme c'est la coutume dans votre journal.

L'article de M. Fred Isly contient deux assertions différentes:

1° Il n'y a pas de grands hommes; 2° Il y a trop de statues.

Je m'explique très bien le premier point



Un phénomène...



... expliqué.



— Mon fils, père Bouchu.
— Oh ! monsieur le comte n'a pas besoin de le dire. Ça saute aux yeux, il vous ressemble assez.

tel que l'a envisagé M. Fred Isly, quoique ce point de vue soit tout à fait extrême. Les esprits supérieurs, les artistes de génie n'ont pas à être ce qu'ils sont un mérite excessif, ils ont été doués ainsi. Soit, admettons que ces hommes se trouvent dans la situation de ceux qu'on appelle les *fils à papa* et qui n'ont aucun mérite d'être riches, puisqu'ils sont déjà nés riches. Cette considération peut faire trouver fort juste ce que dit votre collaborateur sur les excès de louanges dont ont été entourés certains hommes; je me suis souvent demandé l'intérêt qu'ont, par exemple, ces biographies remplissant plusieurs volumes des faits et gestes d'hommes supérieurs par un côté, mais dont l'existence n'offre, en somme, que ce qu'on voit dans la plupart des existences des gens quelconques. Il y a eu et il y a de ces biographes qui ont passé des années entières à dénicher les plus insignifiantes niaiseries à ajouter à ce qu'on connaissait déjà de la vie de tel ou tel homme illustre. Cela c'est l'abus, n'empêche que, dans la spécialité où ils se sont rendus célèbres, il est bien naturel qu'on leur rende cependant un certain hommage, absolument comme on admire une femme exceptionnellement belle, quoiqu'à être belle, cette femme non plus n'ait pas un grand fort mérite. J'ajoute que les circonstances ne sont pas tout dans la formation de ces esprits supérieurs.

Il y a eu beaucoup de peintres et beaucoup de poètes. M. Fred Isly reconnaîtra lui-même, puisqu'il cite les noms, que Raphaël, Fragonard et Victor Hugo se sont élevés pas mal au-dessus de leurs confrères; sont-ce les circonstances qui les ont élevés ainsi? J'admets que c'est sur tout l'œuvre qui importe, mais enfin, si l'œuvre est superbe, on peut bien reconnaître que le cerveau d'où elle est sortie n'est pas moins admirable. L'hommage qu'on ne peut rendre à ce cerveau on l'adresse à la statue.

Il y en a trop, dit votre collaborateur; la statuomanie est une maladie dont les progrès sont effrayants.

J'avoue que cela ne m'effraie pas autant que cela, j'ajoute même que, répandrait-on à profusion celles de gens même assez médiocres, cela répond à un but assez utile.

Je les envisage, moi, ces statues ou bustes comme des points de repère. Il y a eu tant de choses, tant d'événements, tant d'œuvres diverses, tant d'inventions, que l'on finit bien par ne plus retenir grand'chose de tout cela et que toutes les notions qu'on peut en avoir eues s'évaporent bien vite. La statue est l'objet concret qui vous fixe et vous ramène un peu sur ces notions évaporées. Je voudrais avoir l'honneur de faire avec M. Fred Isly une petite promenade dans Paris. Nous rencontrerions dans cette promenade, mettons vingt-cinq statues; ce sont vingt-cinq sujets différents sur lesquels notre esprit sera attiré, ayant trait à notre histoire nationale, aux lettres, aux arts, à je ne sais quoi encore. Sur ces vingt-cinq sujets, vingt peut-être n'auraient sans doute jamais plus effleuré notre esprit si quelque chose de tangible et de matériel rencontré sur notre route n'était venu nous en apporter quelques bribes qui, de la sorte, tarderont peut-être un peu plus à s'évaporer, elles aussi.

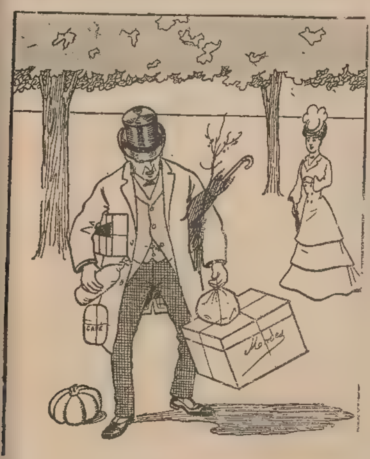
Dans cet ordre d'idées, même les médiocres sont acceptables. Si l'homme représenté n'est pas de premier ordre, il suggère cependant le souvenir d'autres hommes, de faits qui lui sont contemporains ou qui se rattachent à lui.

On dira que la plupart sont peu décoratives, peu artistiques et même laides. Mais à leur défaut, qu'aurait-on placé là? Une fontaine peut-être encore plus laide, un bureau d'omnibus ou un bec de gaz; alors? On dira aussi que les vrais grands hommes, ceux dont le nom plane au-dessus des autres se voient perdus dans cet encombrement. Pas du tout; faites un petit tour au Père-Lachaise où l'on peut lire assez de noms, et dites-moi si l'on ne voit pas, quoique gravés tout comme les autres, se détacher d'une façon bien remarquable, des noms comme ceux de Racine, de Masséna, de Michelet.

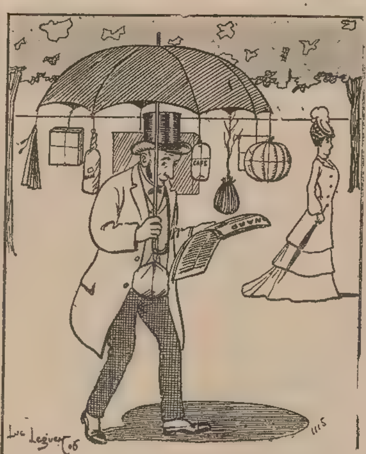
J'aurais voulu ajouter encore quelques réflexions sur les statues en province, mais ma lettre est déjà trop longue et je termine en vous priant, monsieur le Directeur, d'assurer à M. Fred Isly que s'il a, lui aussi, sa statue, plus tard (oh ! très tard, j'espère), tout ce qu'elle sera susceptible d'évoquer sera assez intéressant pour justifier sa présence sur n'importe quelle place.

Recevez, etc.

LECORDIER (Paris).



Comment M. Lingénieux, très embarassé par les nombreux paquets de son épouse...



... arrive pourtant à les porter sans abandonner pour cela la lecture de son journal.

Questions interpêlemêlistes

Quels sont les produits entrant dans la dissolution vendue dans le commerce et servant à coller des pièces sur les chambres à air et enveloppes de bicyclettes?

GUILLEMIN.

Y a-t-il un moyen pratique d'imiter la laque de Chine dans la réparation des vieux meubles?

J. D.

LA FIEVRE TABAIDE



Comme je me promenais, j'aperçus un agent dont l'état attira ma curiosité. Il était en proie à un mal étrange. Ses bras s'agitaient nerveusement, tandis que ses mains se crispaient affreusement.



Tout à coup, son corps fut secoué par une violente convulsion. Ses yeux sortirent de leur orbite. Et ses bras, pareils à un volant de moteur, tournoyèrent avec une rapidité extraordinaire. Enfin, il s'abattit sur le sol. Alors, nous vîmes que ses mains étaient devenues toute noires.



Nous le transportâmes dans un hôpital voisin, où déjà gisaient un nombre considérable d'agents présentant les mêmes symptômes que le nôtre. L'interne de service dit: « Encore un qui a la fièvre tabaïde. — Qu'est-ce que cela?



— Vous savez que M. Lépine a interdit à ses agents le passage à tabac. Or, ces braves gens, préparés à cet exercice, avaient dans les bras une accumulation extraordinaire de sang et d'énergie qui, n'étant plus dépensée, produit ces perturbations dans leur organisme.



L'Institut Pasteur prévenu, a cherché et trouvé un remède. Un interne héroïque a bien voulu se prêter à l'expérience et s'est fait administrer une volée de coups de poing de quart d'heure en quart d'heure, puis d'heure en heure; on espaça peu à peu l'exercice et on l'arrêta tout à fait. Le malade guérit. Le remède de la fièvre tabaïde était trouvé.



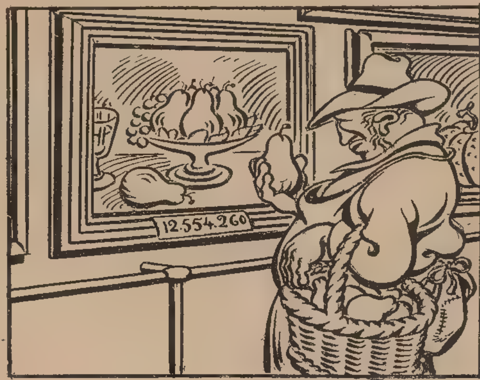
A cette nouvelle, les Parisiens, qui avaient craint un moment de voir disparaître leurs héros populaires, s'élancèrent en foule à l'hospice pour aider à la guérison des autres agents, dont l'état est maintenant aussi satisfaisant que possible. Nous sommes heureux d'enregistrer cette bonne nouvelle.

PROGRES

Notre civilisation est arrivée à un tel degré de perfection que la représentation des choses est beaucoup plus réelle que ces choses elles-mêmes.



Tout le monde sait bien que c'est sur nos affiches de chemins de fer, criantes de vérité, que les habitants de nos vieilles provinces copient maintenant leurs costumes si pittoresques.



Et ce n'est un secret pour personne, que les peintres de natures mortes sont devenus les grands éducateurs de nos jardiniers.



La carrière littéraire, si encombrée, est une preuve de plus de la justesse de notre thèse, car pour écrire un livre, il suffit d'en annoncer l'intention aux journaux et de compiler ensuite les suppositions des critiques sur ce que pourra bien être votre œuvre.



Les mœurs populaires se règlent maintenant d'après les descriptions des œuvres naturalistes.



Et c'est au théâtre qu'on apprend à se conduire en héros intéressant quand on est d'aventure mêlé à un drame mondain.



Enfin, il est ridicule d'entendre quelqu'un avancer de son propre chef qu'il éprouve telle ou telle douleur, quand le médecin a déclaré de par la science que sa maladie en comporte d'autres.



LES GRANDES INVENTIONS DU « PÊLE-MÊLE. »

Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs la primeur d'un nouveau carnier de chasse que nous dénommerons Carnier pour Nemrods malheureux ou Carnier Pneumatique. Ce carnier, à l'état naturel, ne présente rien d'anormal (fig. 1). Mais si le chasseur est resté bredouille, on peut, grâce à une valve dissimulée dans le rabat, le gonfler à volonté, à l'aide de n'importe quelle pompe à bicyclette (fig. 2). Ceci fait, on accroche à l'intérieur du rabat, à des bouchons *ad hoc*, des têtes, soit de lapin, soit de lièvre, soit de faisan, têtes naturalisées que nous livrons avec le sac (fig. 3). On n'a plus qu'à rabattre le rabat et l'on peut, au retour, sac gonflé et têtes pendantes, affronter le regard des masses, soulevant sur son passage une admiration flatteuse et quelque peu jalouse.

Les premières allumettes

Elles datent de 1809. On les appelait alors: allumettes oxygénées; mais, comme elles étaient seulement soufrées, il fallait, pour les enflammer, les mettre en contact avec le feu.

En 1833, apparaissent les premières allumettes chimiques phosphoriques, dites *allumettes allemandes*, parce qu'elles nous venaient d'Autriche.

Le public français était alors rétif à tout progrès scientifique, surtout quand ce progrès venait de l'étranger. L'introduction en France des allumettes allemandes ne fut donc pas chose facile.

A Paris, ce fut un camelot qui se chargea de cette adoption difficile.

Ce camelot — on disait alors bateleur — se tenait sur des tréteaux, place de la Bourse. Derrière lui, un pistolet et un tambour ponctuaient les périodes de son boniment. Devant lui, une chandelle allumée et quantité de petits paquets mystérieusement scellés.

La foule accourue au bruit du tambour, le bateleur se découvrait avec respect, puis haranguait les auditeurs plus nombreux d'instant en instant:

— Mesdames et messieurs, je ne suis pas venu sur cette place publique pour vous vendre des crottes de lapin enfarinées en guise de bonbons à la crème; je ne suis pas venu davantage pour extorquer votre confiance en vous offrant des drogues qui guérissent à la fois le mal de dents et les cors aux pieds... Non, mesdames, non, messieurs, mon but est plus noble et, j'ose le dire, plus humanitaire. Qu'est ce que je vous apporte donc? Je vous apporte tout simplement la lumière. Je m'explique: Une supposition que vous soyez invités aux Tuileries. Vous voulez fumer une pipe; vous la bourrez, puis vous l'allumez à l'unique chandelle qui brûle aux Tuileries. Mais voilà cette chandelle qui s'éteint. Quel embarras pour toute la belle société réunie dans le palais. C'est alors que vous sortez une de mes allumettes allemandes et que vous l'enflammez comme ceci, sur la cuisse. Aussitôt, lumière. Mais, direz-vous, ces allumettes magiques doivent être hors de prix. Erreur! elles sont à la portée de toutes les bourses. J'en donne cinq pour un sou. Allons, qui en veut?

Le bon bourgeois achetait, et, le dimanche, en famille, il montrait aux enfants la manière de s'y prendre pour empêcher le roi Louis-Philippe de rester dans l'obscurité.

Pourquoi la mortalité diminue

Certains savants ont été surpris de ce fait que, dans certaines villes, la mortalité diminue sans qu'aucune cause apparente puisse motiver cette amélioration. Les prescriptions hygiéniques ne sont pas mieux appliquées qu'autrefois, les maisons sont toujours aussi vieilles — si ce n'est plus; les agglomérations sont toujours aussi grandes. Il fallait donc chercher ailleurs, et on a trouvé la raison de cette heureuse modification dans les conditions de l'existence humaine.

Il faut attribuer ce changement à la bicyclette, oui, à la simple, à la modeste bicyclette. Les ouvriers, grâce à la bécane, habitent de plus en plus la campagne. Pour y arriver, naturellement, ils font de l'exercice; à la campagne, ils respirent eux et les leurs un air moins vicié que celui des villes. Leurs habitations sont plus spacieuses, mieux aérées. Par conséquent, ils jouissent d'une meilleure santé et la statistique de la mortalité diminue.

C'est là certainement un argument de plus en faveur du cyclisme et du tourisme et aussi de la vie à la campagne.



LAPIN FACETIEUX

— Plus de danger, puisqu'il a les jambes prises.
— Oui, mais il lui reste ses pattes de lapin!



UN AMATEUR PASSIONNÉ

Au secours!... je me noie.
— On y va, mais poussez-vous d'abord un peu à droite dans le soleil.
— Pourquoi, grand Dieu?
— Pensez-vous que je vais rater l'occasion de prendre le plus bel instantané de ma collection!



— J'aime beaucoup la solitude.
— Moi aussi; nous pouvons donc bien aller ensemble.

DE NOS LECTEURS

La naturalisation.

En France, la naturalisation, c'est-à-dire le fait, quand on est étranger, d'acquérir la qualité de Français, est, en somme, assez rare. Or, dans un pays comme le nôtre, où les naissances diminuent, il serait peut-être à souhaiter que le chiffre des naturalisations vînt combler le déficit de celui des naissances.

D'où vient cette pénurie des naturalisations en France? Sans doute des formalités qui sont très longues, très compliquées, très difficiles.

Quoi qu'il en soit, on n'a eu, en 1904, que que 2316 naturalisations; il y en avait eu 183 de moins en 1903.

Ces 2136 naturalisés se décomposent ainsi: 378 Belges, 200 Alsaciens, 84 Espagnols, 79 Russes, 61 Allemands, 51 Luxembourgeois, 33 Autrichiens, 12 Anglais, 6 Grecs, 5 Hongrois.

Les proportions de ces naturalisations sont à peu près toujours les mêmes chaque année. Il y a eu cependant une augmentation légère pour les Italiens, les Espagnols et les Russes. Mais il y a diminution pour les Alsaciens, les Belges et les Anglais.

En Algérie, le chiffre des naturalisations était 754 en 1903, il a diminué de 20 en 1904.

BULL.

Pêle-Mêle Connaissances

— Le nom de Plessis est très commun en France: Plessis-Bouré, Plessis-Gramoire, Plessis-lez-Tours, Plessis-Macé. On lui attribue di verses origines. D'après Jean Bodin, Plessis voudrait dire maison de plaisance; d'après Wisme, ce nom viendrait de plessis, palissades. Des opinions autorisées le font encore dériver de place, petite place forte, *plaxitium*. Ce qui prouve que rien n'est délicat comme d'établir l'étymologie de certains mots.

— En 1899 on comptait 1.672 automobiles imposées; en 1905, le nombre de ces véhicules s'élevait à 21.524.

— Le Japon, à l'affût de tous les progrès, a connu, quelques mois avant Paris, l'omnibus automobile. Un certain nombre d'autobus de construction américaine circulent à Osaka, mais, vu le mauvais état des routes, ces voitures ne peuvent transporter que dix voyageurs à la fois.

— On ne compte en Belgique pas moins de 579 établissements d'enseignement technique. Environ 50.000 élèves les fréquentent.

— C'est Chevreul qui créa, en 1811, l'industrie des *bougies stéariques* qui ont remplacé avec tant de succès la chandelle ou la cire d'autrefois. Ce grand chimiste, en analysant les *corps gras*, avait montré comment ils se composent de stéarine, qu'on extrait du suif, de margarine et d'oléine. Il avait pris, pour l'exploitation de sa découverte qui devait révolutionner l'éclairage, un brevet et s'était associé avec Gay-Lussac.

— Le décret de Moscou, signé par Napoléon Ier, avait donné un uniforme aux élèves du Conservatoire. Ils étaient vêtus d'un habit bleu en drap d'uniforme et d'un pantalon semblable. Les boutons de l'habit étaient jaunes; ils portaient des bottes à la hussarde et un chapeau à trois cornes. Pendant l'été, ils troquaient ce vêtement de drap contre un complet de nankin. Les élèves du Conservatoire furent pensionnaires jusqu'en 1870. Les jeunes filles, logées en dehors de l'école, se rendaient au cours en marchant en rang, deux par deux.

— En 1615, on ne comptait dans Paris que 125 fiacres. Ils ne pouvaient circuler dans les rues que de sept heures du matin à sept heures du soir.

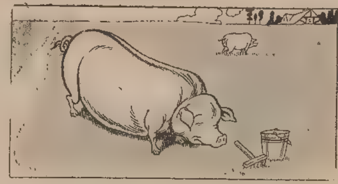
— Il existe dans les deux mondes, 2.780 fabriques de papier possédant 21.189 machines fournissant annuellement quarante six millions de quintaux de papier d'une valeur de deux milliards. Une curieuse statistique de M. Krawany nous informe que les Etats-Unis consomment 17,15 kilos par habitant; l'Allemagne, 13,60; la France, 9,30, et l'Italie, 7 kilos de papier par habitant. Les plus forts producteurs sont les Etats-Unis et l'Allemagne.

— La grande majorité des domestiques berlinois est syndiquée. Au cours d'une de leurs dernières réunions corporatives, ils ont réclamé la suppression du pourboire dans le service privé.

— Le premier chapeau haut de forme qu'on ait vu fut exhibé à Londres le 7 janvier 1797, par un certain John Heterington, chapelier de son état.

— Le maréchal duc de Richelieu, qui vivait au dix-huitième siècle, était si chétif qu'on l'avait élevé dans une boîte capitonnée. Chacun le croyait destiné à une fin rapide. Il atteignit pourtant l'âge de quatre-vingt-huit ans, grâce à un singulier régime dont il ne se départit jamais. Chaque soir il faisait tuer un veau d'un an afin d'avoir assez de viande fraîche pour s'en envelopper pendant la nuit. L'ancienne médecine abonde en tels procédés déconcertants. Celui-là fut-il vraiment efficace? M. de Richelieu dans sa vieillesse étonnait tout le monde par sa vigueur et son entrain.

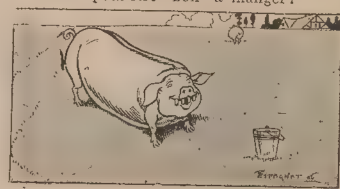
A. S.



— Qu'est ce que c'est que ça?



C'est peut-être bon à manger?



Mais non, c'est un râtelier!



CONTE DE FÉE

Il y avait, Monsieur, il y avait, Madame,
Dans la forêt de Saint-Luc en Ordame
Il y avait, Monsieur, il y avait, Madame
Une fée du nom d'Yvame.
Un jour un mendigot, mendigottant flâ-[nant,
Vint la trouver, geignant, Ah! le pau-[vre tronc errant.

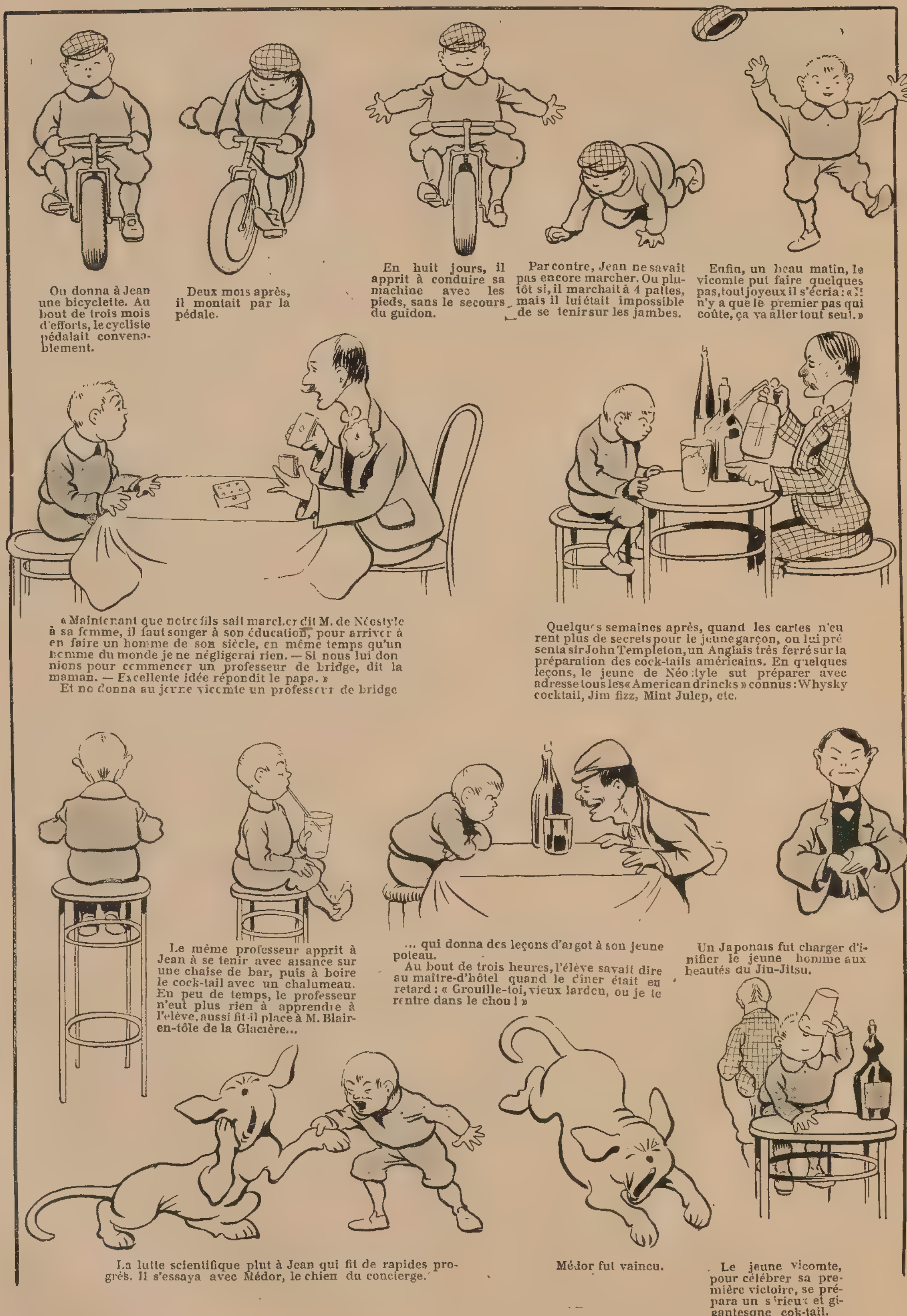
— Fée, fee, fée, dit-il, peux-tu par ton [talent
Remettre des roulettes à la brouette [du mendiant ?
La fée se lève et dit. « Que ma toute [puissance
Récompense sans dépense, la petite [exigence ».

Et de sa baguette frappant le sol en [cadence
Toc toc toc, il en surgit quatre tortues [immenses.
Et le mendiant, plaçant sa brouette
Sur les quatre roulettes de bêtes
Repart, la joie en tête, flânant, errant, [le cœur en fête,
Sur l'herbette, sans tambour ni trom [pette

MORALE

Ceci nous prouve qu'ici-bas
Tout est relatif. Il est des cas
Où l'on accueillera une tortu lente e [débile
Avec autant de joie fébrile
Que vous accueilleriez une automobile

LE VICOMTE DE NÉOSTYLE, *(Suite)* par Benjamin RABIER





L'effet du mélange américain fut deplorable. En cinq minutes, le jeune vicomte tenait une de ces cuites qui font époque dans la vie d'un gentleman.

La vicomtesse arriva et jeta un cri d'effroi en voyant l'état dans lequel se trouvait son rejeton : « T'en fais un raffût, l'ancêtre, dit le jeune poivrot, allons, ferme ta malle et mets-y un cadenas ! »

Il fallait habituer Jean aux exigences de la mode. Un Chinois infligea les délices de la cangue au jeune vicomte.

Au bout de huit jours d'entraînement, Jean pouvait arborer les cols les plus hauts et les plus solides.

La confection de la raie droite sur le milieu de la tête, du front au bas de la nuque, demanda au jeune mondain une quinzaine de jours d'études.

Les chaussures longues et pointues étant à la mode, on emprisonna les pieds du vicomte dans des formes en bois qui, en très peu de temps, lui déformèrent ses extrémités et lui permirent de se chausser d'une façon présentable.

Un viveur, vraiment parisien, lui apprit à se présenter dans le monde, à saluer, à donner la poignée de mains, à arriver au théâtre à 10 heures, après le lever du rideau du 2e acte, etc.

On fit venir d'Angleterre Little-Tich pour apprendre à Jean la gigue anglaise, qui est redevenue à la mode dans les salons, et qui a détrône la mattchiche et la kraquette.

Le clown londonien lui apprit aussi à fumer la pipe, à marcher a la mode anglaise, à se présenter au théâtre en casquette et habit, ou en chapeau de paille et smoking. A parler aux femmes en fumant, et à dormir sur les banquettes de chemin de fer.

Tout marcha à souhait, sauf pour la pipe. Jean s'y habitua sans enthousiasme.

Il fallait enseigner aussi au gentleman à voyager. L'automobile est un excellent moyen de locomotion pour les débutants. Un chauffeur apprit au vicomte à discerner le pétrole de l'essence et l'essence de l'alcool.

Un professeur de pannes lui apprit l'art de réparer les machines sur les routes, la façon de cacher le numéro de la voiture pendant le jour et de ne pas l'éclairer pendant la nuit, et enfin les trente façons de fuir en cas d'écrasement d'un piéton.

La suite au prochain numéro

PETITE CORRESPONDANCE

M. A. Bosqui. — Cette pièce est très courante. Elle a été frappée ainsi, évidemment, pour ménager, à cette époque, toutes les opinions.

M. Buhe Latour. — Nous ne connaissons aucune administration publique dans ce cas.

M. E. Messier. — Celui qui a fait 150 en comptant le point de dernière levée a gagné. Le 10 de cartes ne se compte qu'après.

M. Bouillier. — Il n'est pas nécessaire, pour ga-gner dans un des concours du Tournoi, d'avoir eu les 12 séries bonnes ; il suffit d'avoir eu les séries comprises dans ce concours.

Buveurs d'eau de **Vichy-Etat**, refusez im pitoyablement toute bouteille ne portant pa sur le goulot le disque **Vichy-Etat**, qui ga rantit l'authenticité des produits et les soin minutieux qui président à l'embouteillage.

De même que les personnes qui font usag des Comprimés doivent exiger la marque **Vichy-Etat**.

12e ANNÉE — N° 45. 10 Centimes 11 NOVEMBRE 1906

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

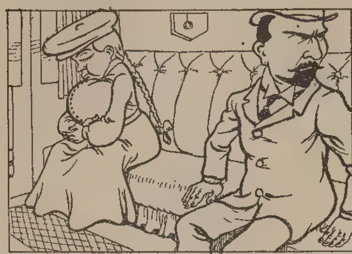
FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

CANDEUR, par **ALEX.**



C'est toi le sourd-muet, mon petit ami?
— Non, madame, c'est papa, seulement à cette heure je reçois pour lui.
— Il est donc chez le marchand de vins?
— Oh! non madame, il vend le résultat des courses.





GUIPURE S'EST TROMPÉ DE TRAIN

— Allons, bon! j'ai pris le rapide qui brûle la station où je devais descendre.

— Parbleu! voilà une jeune gretchen dont la natte va m'être fort utile...



... Avec un peu de fumée dans le nez...



... ce qui provoque un bon...



... éternuement, le signal d'alarme joue...



... et je n'ai plus qu'à descendre.

Le Mouton enragé.

Comédie en quatre petites scènes, en prose.

PERSONNAGES

Eugène Lamidon, 25 ans.
Eglantine Maritrempe, 19 ans.

Un salon.
Au lever du rideau la scène est vide.

SCÈNE I

Lamidon (*seul.*)

... Elle va venir... Je vais lui dire : « Eglantine, je vous aime! »... Osera'-je? Je suis si timide!... Surtout avec les femmes... Bah! un peu de courage!... beaucoup d'aplomb!... De l'audace! de l'audace! et... (*Eglantine paraît à gauche*). Elle!!... Si je m'en allais?

SCÈNE II

Lamidon, Eglantine.

Lamidon. — Que c'est aimable, mademoiselle Eglantine de vouloir bien...

Eglantine. — Asseyez-vous, monsieur, je vous écoute,..

(*Eglantine s'assied sur la chaise de gauche, Lamidon va pour en faire autant sur le fauteuil « qui ne tient plus ! » et manque de tomber.*)

Eglantine (*souriante*). — Oh! non, pas celui-là!

Lamidon (*s'asseyant sur une chaise*). — C'est juste... mademoiselle... parce que .. en effet... (*Il ne trouve pas ses mots et s'arrête net.*)

Eglantine. — Je vous écoute, monsieur...

Lamidon. — Ah! oui!... je vous demande pardon... mademoiselle! je... (*Un silence.*)

Eglantine. — Vous?

Lamidon. — Excusez-moi, j'ai voulu dire... Mademoiselle! vous. . (*Nouveau silence.*)

Eglantine — Je? (*Lamidon ne répond pas*)... Je vous écoute, monsieur...

Lamidon (*décidé*). — Mademoiselle! j'ai cru remarquer... ou plutôt, j'ai cru voir!...

Eglantine. — Quoi donc, monsieur?

Lamidon. — Que... que vous aimez la valse?

Eglantine. — En effet, monsieur.

Lamidon. Ah! mademoiselle!... la valse!... c'est plus doux que... que...

Eglantine. — Que le galop.

Lamidon. — J'allais le dire... (*Un temps*)..

Eglantine. — Vous ne me dites plus rien?

Lamidon. — Moi? oh! si mademoiselle, si!... mademoiselle, j'ai cru m'apercevoir... que...

Eglantine. — Que?

Lamidon. — Que... mademoiselle votre sœur aimait également le... la... valse?...

Eglantine. — Ah! oui, également... (*A pa*
Va-t-il passer en revue toute la famille?

Lamidon. — Ce qu'il y a surtout d'agréa
dans la valse, mademoiselle... c'est... l
musique si... et puis tellement... c'est do
mélancolique, c'est... (*Ne sachant comm*
achever sa phrase, il change brusquem
d'idées.) Quel mauvais temps nous avons
aujourd'hui, n'est-ce pas, mademoiselle?

Eglantine. — Fort mauvais. (*A part.*) Dr
de conversation!

Lamidon. — Quel brouillard! on se ser
cru à Londres!... ah! Londres! en voilà u
ville triste, mademoiselle.

Eglantine. — Très triste. (*A part.*) Il a u
conversation vraiment décousue!

Lamidon. — Comme c'est vrai tout ce q
nous disons là, mademoiselle! (*Enchanté*
cette conclusion philosophique, il se tait.
long silence.)

Eglantine (*un peu gênée mais décidée*).
Pardon, monsieur, mais je ne vois toujo
pas le but de l'entretien que vous avez so
cité.

Lamidon. — Ah! le... c'est juste... m
voici...

Eglantine (*à part*). — Je crois vraiment q
si je ne lui viens pas en aide. (*Haut.*) V
m'aviez parlé d'un service?

Lamidon. — Un service?... oui, madem
selle... oui.., et non...

Eglantine. — Un aveu alors?

Lamidon. — Un aveu? oui, mademoisell
oui... et non...

Eglantine. — Il faudrait pourtant vous de
der, cher monsieur.

Lamidon. — Vous avez raison... Voici ce q
j'avais à vous dire : (*Décidé.*) Madem
selle!!... (*Moins décidé.*) Mademoiselle... (*Co*
mençant à être intimidé.) Mademoisell
(*Complètement perdu.*) Alors, vraimen
vous... aimez... la valse!?

(*Eglantine prend un air pincé, se lève s*
répondre et se dirige vers la porte de gauc

Lamidon (*se levant et faisant un pas v*
Eglantine). — Vous partez?

Eglantine. — Dame, puisque vous n'a
plus rien à me dire.

Lamidon. — Moi? mademoiselle, mais
encore mille choses à vous révéler...

Eglantine. — Je ne dis pas, mais comm
vous faudrait plusieurs années et que ma m
m'attend...

Lamidon. — Oh! mademoiselle, je vous
prie, accordez-moi encore deux minutes.., c
cette maudite timidité ..

Eglantine. — Parlez alors!

Lamidon. — Parler?... ah! oui... voilà... j
je...

Eglantine. — Vous?

Lamidon. — Je... (*Après de vains effo*
accablé.) Je ne puis pas!... (*Il tombe sur*
chaise, désolé.) Ce n'est pas de ma faute, je
puis pas!

Eglantine. — Que voulez-vous, monsie
je regrette! (*A part.*) Pauvre garçon!... en
je ne puis tout de même pas parler à sa pl
(*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE III

Lamidon (*seul.*)

(*Lamidon reste un moment terrassé pa*
maudite timidité, puis se lève brusquem
comme mu par une force invisible.)

Lamidon (*courant à la porte de gauche*)
Mademoiselle!... mademoiselle!... les m
me reviennent!... je ne suis plus timide!..
vous aime!... je vous adore!! (*S'apercevant*
l'inutilité de ses appels et redescendant
scène.) Elle ne m'entend plus!... c'est b
ma veine... moi qui avait retrouvé mon én
gie!... Dire que c'est le vingt-neuvième m
riage que je manque faute d'aplomb,
volonté!... Mais qui sait, après tout, j'en
peut-être plus qu'on ne croit de l'énergie
le tout est de la faire sortir!... au fond, su
je si timide que cela?... en somme, il n'
que le premier pas qui coûte... timide moi
allons donc... Mais qu'elle vienne Mlle Egl
tine!... qu'elles entrent les vingt-neuf jeu
filles qui m'ont refusé!! qu'elles... (*S'arrêt*
soudain, médusé.) Elle revient!... ah! m
Dieu!... fuyons!!... (*Il remonte vers la dro*
mais s'arrête au moment de franchir le s

de la porte et revient sur ses pas.) Non! c'est trop bête après tout! cette fois je resterai, je brûlerai mes vaisseaux, je verrai bien jusqu'où j'irai.

SCENE IV

LAMIDON, *puis* EGLANTINE.

EGLANTINE *(entrant de gauche).* — Comment, monsieur, vous êtes encore ici?

LAMIDON *(net).* — Oui, mademoiselle!

EGLANTINE. — Vous avez retrouvé la parole?

LAMIDON *(idem).* — Oui, mademoiselle!

EGLANTINE. — Et vous allez me dire?

LAMIDON *(après un effort surhumain).* — Que je vous aime! oui, mademoiselle!

EGLANTINE *(ahurie).* Comment?

LAMIDON *(lancé).* — Que je vous adore!

EGLANTINE. — Mais, monsieur...

LAMIDON. — Oh! ne m'interrompez pas!... je ne pense qu'à vous, je ne vis que pour vous, je vous vois partout, en rêve, en omnibus, en mangeant, en marchant, en dormant, en courant!...

EGLANTINE. — Mais...

LAMIDON. — Partout votre nom trois fois adoré étincelle à mes yeux, m'éblouit, me charme, m'enivre, me trouble!...

EGLANTINE. — Je...

LAMIDON. — Ah! oui, vous me plaisez!... et moi vous plais-je?... oui?... bravo!

EGLANTINE. — Pardon, je n'ai pas dit...

LAMIDON. — Si, si, je vous plais énormément, ne me dites pas non... et je vous accorde ma main... Une fois mariés...

EGLANTINE. — Vous dites?

LAMIDON. — ... Nous partons pour l'Italie. Vous préférez peut-être la Suisse?... tant pis! moi j'aime mieux l'Italie, nous irons donc en Italie!...

EGLANTINE. — Permettez...

LAMIDON *(dont l'aplomb augmente à vue d'œil).* — Nous irons à Naples, Florence, Venise... d'ailleurs, c'est moi qui commande et la femme doit suivre son mari... le maire vous le dira.

EGLANTINE. — Monsieur!

LAMIDON. — Ah! un conseil: Vous trouverez Rome grandiose, les Italiens laids, les Italiennes exquises... c'est mon avis et vous le partagerez.

EGLANTINE. — Mais...

LAMIDON. — Notre voyage de noces durera trois semaines, pas un jour de plus, pas un de moins. De retour à Paris, vous irez voir vos parents une fois par mois; ils viendront chez nous, votre frère une fois par an et votre mère chaque année bisextile!

EGLANTINE. — Quel toupet!

LAMIDON. — Comme enfants, nous aurons trois filles... pas de garçons... vous entendez? pas de garçons!...

EGLANTINE. — Charmant!

LAMIDON. — Nous recevrons tous mes amis à dîner une fois par semaine... Parmi les vôtres, j'accepterai tous ceux que madame votre mère ne peut pas sentir, ce sont des gens dont l'avis sera bon à consulter!

EGLANTINE. — Oh!

LAMIDON. — Comme distractions: les concerts classiques le dimanche, les conférences de la Sorbonne le mercredi, l'Odéon le samedi!... Vos opinions politiques: radicale-socialiste!... anarchiste quelquefois!... je vous dirai le moment!... Vous apporterez deux cent mille francs de dot et quatre cent mille à la mort d'une vieille tante, côté maternel!... j'ai pris mes renseignements... Vous vous arrangerez de façon à ce que cette parente-là ne fasse pas long feu!... Moi, je vous apporte mon nom et mon expérience de la vie... Maintenant, si vous me trouvez un peu timide, ne craignez rien, je suivrai un régime et en trois mois il n'y paraîtra plus!

(Tout ceci a été dit avec un tel aplomb, avec une telle volubilité, qu'Eglantine n'a trouvé à répondre qu'un mot par-ci par-là.)

EGLANTINE *(scandalisée).* — Sortez, monsieur!

LAMIDON *(s'inclinant).* — Mademoiselle!... *(A part, en sortant.)* Et maintenant, je crois que je puis aller faire ma demande!...

..... *Rideau.*

Jean KOLB.

AVIS

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages.



DIMINUENDO

Afin de s'assurer si son domestique ne lui boit pas de liqueurs, le maëstro Clédut compose un air en accordant ses bouteilles.

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à M. Lépine.

En faisant appel à vous, je m'adresse à votre double qualité de préfet de police et d'organisateur des concours de jouets.

Comme chef de la police, vous avez mission de veiller sur nous et de nous défendre contre les attaques des malfaiteurs. Nul ne conteste votre habileté et votre activité dans l'exercice de cette fonction.

Ceci est vrai quand les malfaiteurs sont des hommes. Mais quand ce sont des êtres animés d'une autre famille que les bipèdes, vous nous abandonnez à nos ennemis.

Et cela, monsieur le préfet, ce n'est pas bien.

Les apaches ne sont pas les seuls individus qui s'attaquent à notre bien-être. Les moustiques, les mouches, les guêpes et *tutti quanti,* sont, je l'affirme, des ennemis de notre repos qui comptent bien aussi.

S'ils n'en veulent pas à nos jours, ils s'en prennent à notre tranquillité, à notre joie de vivre. Ils empoisonnent nos plaisirs champêtres. Ils tiennent suspendus sur nos têtes leur épée de Damoclès, sous forme de dard ou de trompe. Ils profitent de notre sommeil pour nous harceler traîtreusement quand nous sommes sans défense.

Quelle protection nous accordez-vous contre ces ennemis-là? Aucune. Vous les voyez pénétrer chez nous, en dépit de toutes les lois sur la propriété privée, et vous restez impassible.

Voilà une guêpe qui passe par-dessus le mur de mon jardin, à l'instar d'un cambrioleur, qui s'installe sur mes fleurs, en retire le suc et l'emporte sans autre formalité.

Que je m'avise de lui faire observer qu'en agissant ainsi elle foule aux pattes mes droits de propriétaire, elle me répondra par un coup de lance en guise d'argument. C'est le principe de Bismarck : *la force prime le droit,* dans toute son horreur.

Et si je fais appel à votre assistance, vous m'éconduirez avec un aimable sourire.

Que me reste-t-il à faire? Vais-je accepter stoïquement le triste sort qui m'est donné en partage? Non. J'ai une idée.

Puisque Lépine, préfet de police, reste sourd à ma voix, je m'adresserai à Lépine, organisateur des concours de jouets, et je lui dirai :

Votre *moi* numéro un ne veut me proté-

ger que contre les hommes; vous, *moi* numéro deux, protégez-moi contre les insectes.

Dans un de vos concours si intéressants, donnez une place au jouet utile, au jouet destructeur d'insectes.

Instituez quelques prix pour les inventeurs d'instruments qui seront à la chasse aux insectes ce que le fusil est à la chasse au gibier.

Cela donnera naissance à un sport qui pourra être amusant et qui sera d'une grande utilité pratique.

Le *Pêle-Mêle*, j'en suis convaincu, se fera un plaisir de vous apporter son concours dans cette œuvre philanthropique.

Ainsi, votre sollicitude pour la petite industrie parisienne aboutira à cet heureux résultat de prolonger votre mission protectrice. Elle vous permettra de défendre vos concitoyens non seulement contre les hommes, mais aussi contre les bêtes.

Ce sera un double titre à notre reconnaissance.

FRED ISLY.



FORCE MAJEURE

— Je poursuivrais bien ce gredin qui vient de me voler mon porte-monnaie, mais mon tailleur est sur sa porte, et je lui dois cent soixante francs. Mon porte-monnaie ne contenant que deux francs, je gagne cent cinquante-huit francs à le laisser courir.

RÉFLEXION D'UN CAMBRIOLEUR

La plupart des gens qui ont peur et rêvent de cambrioleurs, n'ont même pas chez eux un objet qu'un cambrioleur qui se respecte daignerait emporter.

LE DERNIER CRI

La scène se passe chez un de nos grands couturiers de la rue de la Paix.

Mme Durand, la femme d'un fonctionnaire, est en train de choisir une robe.

Il a fallu, pour que Mme Durand s'aventurât dans une maison aussi huppée, que son désir d'éclipser à une soirée sa meilleure amie fût bien impérieux.

M. Durand ne se doute pas encore de ce qui attend son porte-monnaie.

Mme Durand, après mainte hésitation, a arrêté son choix sur quelque chose qui lui paraît très bien. Je ne vous décrirai pas cette toilette par le menu. Sachez seulement qu'à sa vue, la rivale de Mme Durand doit être aplatie et rentrée sous terre.

— C'est bien la dernière mode? s'enquiert encore une fois Mme Durand.

— Certes oui, répond la vendeuse, c'est mieux encore que la dernière mode, c'est *dernier cri*.

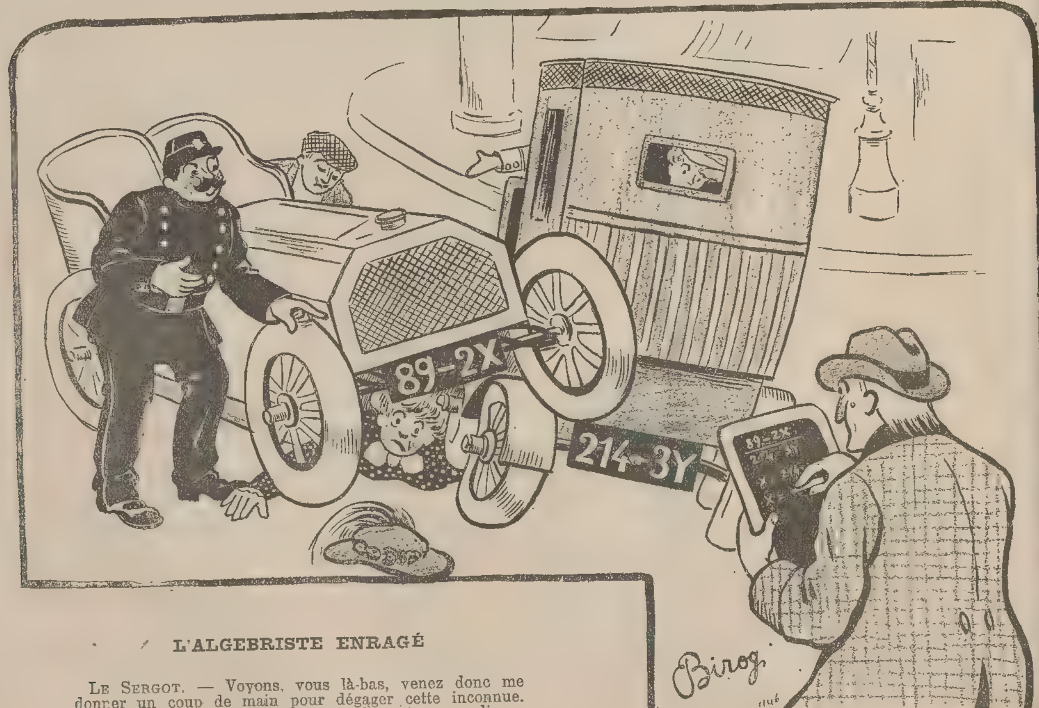
Et Mme Durand qui n'est pas sotte, de répo dre:

— Le dernier cri, non... l'avant-dernie Le dernier sera poussé par mon mari qu il verra la facture.

PRIX ABORDABLE

— Avez vous remarqué l'énorme liste décorés de Saint-Louis?

— Pas étonnant. A ce prix-là, ce n'est v ment pas trop cher.



L'ALGEBRISTE ENRAGÉ

LE SERGOT. — Voyons, vous là-bas, venez donc me donner un coup de main pour dégager cette inconnue.

LE SAVANT. — Voilà, monsieur l'agent, nous disons donc 89 moins 2 x sur 214 moins 3 y... dans quelques instants j'aurai dégagé l'inconnue.

Courrier Pêle-Mêle

Pêcheurs à la ligne.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans votre estimé journal du 30 septembre, un article sous le titre: *Pêle-Mêle Causette*, signé Fred Isly, relatif à la pêche à la ligne et au tort que lui font les affermages de rivières aux pêcheurs à l'épervier.

Pourquoi donc les pêcheurs de la Marne ne font-ils pas ce que nous faisons à Compiègne, c'est-à-dire pourquoi ne s'afferment-ils pas les lots avec défense au pêcheur à l'épervier d'exercer ses ravages. Nous payons 6 francs la première année, 5 francs les années suivantes; nous avons des lots indiqués sur nos cartes signées de l'Ingénieur en chef des Ponts et chaussées et nous pêchons avec trois lignes bien tranquillement.

Recevez, etc.

G. Coponet (Compiègne).

Circulation.

Monsieur le Directeur,

Vous avez pris avec une louable ardeur la défense des piétons contre les véhicules de toutes sortes qui sillonnent les rues de Paris et les rendent excessivement dangereuses.

Il est incontestable, et tous mes confrères ne peuvent que confirmer le fait, il est incontestable que les maladies nerveuses vont *crescendo* avec une rapidité inquiétante.

Il est vrai de dire que le danger ne menace pas que les piétons. Les personnes qui se déplacent en omnibus, fiacres et automobiles sont exposées également.

Il faudrait, pour bien faire, trouver le moyen de rendre la sécurité aux uns et aux autres.

La question est fort compliquée.

Cependant, rien ne nous interdit, en attendant mieux, de nous occuper tout d'abord des seuls piétons.

Leur tranquillisation serait un premier et utile résultat qui n'empêcherait nullement de songer à ceux qui voyagent sur roues.

Or, pour les piétons, le problème n'est ni impossible, ni même très compliqué à résoudre.

Il suffirait de poser sous la chaussée, à tous les carrefours, des tubes genre Berlier en forme de rectangle.

Ces tubes, affleurant presque à la chaussée, auraient un peu plus que la hauteur d'un homme de très grande taille. On y accèderait par une pente douce partant du trottoir.

De cette manière, le piéton pourrait traverser la chaussée sans crainte des voitures.

Je m'empresse d'ajouter qu'il suffirait, pour commencer, de recourir à ce procédé, là où l'intensité de la circulation rend la traversée d'une voie difficile.

Comme c'est surtout le cas pour les grandes artères, l'établissement d'un tremplin incliné aboutissant au tube Berlier ne causerait aucune difficulté, étant donné la largeur du trottoir.

Pour ne citer qu'un seul exemple, je crois pouvoir affirmer que les mères de famille qui conduisent leurs enfants aux Tuileries et qui attendent avec angoisse une éclaircie dans les voitures et autos pour traverser la troublante rue de Rivoli, salueraient avec joie ce moyen facile d'accéder à leur cher jardin.

Recevez, etc.

Dr A... (Paris).

Repos hebdomadaire.

Monsieur le Directeur,

Le vote du repos hebdomadaire par le Parlement a jeté un certain trouble dans le monde des affaires.

Si je viens vous demander un court débat dans vos colonnes, c'est que pour faire jaillir la lumière dans ce sujet complexe, une discussion impartiale me semble indispensable.

Il ne s'agit pas, en effet, d'envisager le problème en sectaire et d'y apporter un parti-pris politique. Ce serait éterniser la controverse sans résultat.

J'ai pensé qu'un journal libre de toute servitude de parti pouvait seul instituer un débat d'où sortirait quelque chose d'utile. Voilà pourquoi je m'adresse à vous.

Pour poser le problème en toute impartialité, il faut considérer comme acquis deux points capitaux:

1° Tout travailleur a besoin d'un repos d'une journée par semaine;

2° Pour beaucoup de commerçants une loi de repos trop stricte et intransigeante peut constituer non seulement une gêne, mais presque un empêchement pour leur profession.

Ce qu'il s'agit de trouver, c'est le moyen de concilier ces deux intérêts aussi respectables l'un que l'autre.

Le problème, au premier abord, paraît exclure toute solution équitable pour les deux partis.

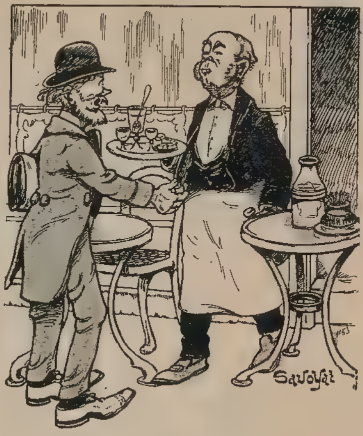
Mais à défaut d'une solution mathématiquement juste, il en est évidemment qui se rapprochent plus que d'autres d'un idéal de justice.

C'est à ce but que doit tendre la consultation que je vous demande.

Je suis persuadé que parmi vos lecteurs dont la sagacité s'est manifestée maintes fois dans vos colonnes, il se trouvera des esprits éclairés qui sauront étudier le problème avec des vues sainement ingénieuses.

Vous rendriez un service à vos concitoyens en leur soumettant la question.

Recevez, etc. Antoine Germain (Paris).



LUI AUSSI

— Alors, vous ne prenez pas votre apéritif, aujourd'hui?

— Oh! mais non, je ne peux pas, mon estomac m'a fait comprendre qu'il se mettrait en grève si je ne lui accordais pas le repos hebdomadaire.



LA VIE PRATIQUE

M. Grelothe est un homme excessivement frileux. Aussi, dès les premiers froids, il tremble comme une feuille, étant dans l'impossibilité de se réchauffer.

Mais comme c'est un fumeur infatigable, il a trouvé moyen, grâce au tuyau de sa pipe, lequel s'enroulant autour de son corps, lui procure une douce chaleur.

Nos bons cochers

Le Cocher *(fort aimable à une dame corpulente qui vient de descendre de sa voiture et de régler sa course).* — Madame, je vous prierai de bien vouloir passer derrière la voiture.

La Dame *(étonnée).* — Pourquoi?

Le Cocher. — Parce que si mon cheval voyait le poids qu'il a traîné pour dix-neuf sous, il aurait une syncope.

DÉCHARD ET SON TAILLEUR

Déchard est chez lui et sa bonne vient lui annoncer la visite de son tailleur. Déchard ayant une facture en souffrance depuis longtemps, est fort ennuyé de cette intempestive visite.

Pendant qu'il hésite à le recevoir, le tailleur fait irruption dans sa chambre.

— Monsieur, fait-il d'un ton comminatoire, je veux mon argent.

— Ah! répond Déchard, vous me rassurez... je croyais que c'était le mien que vous vouliez.

Poésie et Prose

Un champ de blé dont les épis mûrs frissonnent au vent.

Mlle Lidéal. — Quel merveilleux spectacle que celui de ces lourds épis qui baissent et montent au caprice de la brise.

M. T. Ratère *(qui est spéculateur).* — Vous ne diriez pas toujours ça si vous les voyiez baisser et monter à la bourse aux grains.



— Ah! mon pauvre vieux, quand donc que je ne ferai plus de corvées, que je pourrai enfin faire ce qui me plaît, et ne plus être commandé.



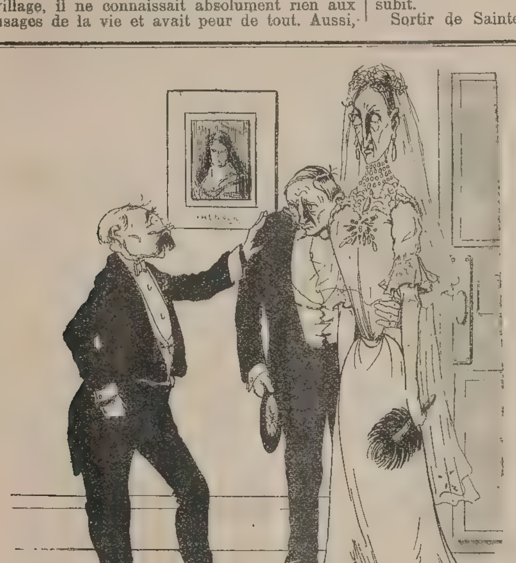
Pitou une fois marié.

LA CACHETTE DE NÉPOMUCÈNE

Népomucène Latrouille, garçon éleveur de porcs à Sainte-Sauburge (Orne), arrondissement d'Argenton, canton du Merlerault, était un jeune homme d'une timidité excessive, mais là, tellement excessive que c'en était une pitié. N'ayant jamais mis le pied hors de son village, il ne connaissait absolument rien aux usages de la vie et avait peur de tout. Aussi, lorsqu'un beau jour un sien parent éloigné eut l'idée de mourir subitement à Paris en laissant Népomucène Latrouille son héritier et que ce dernier se vit dans la nécessité de se rendre à la capitale, à la joie bien légitime que lui causa cet héritage inespéré vinrent se mêler de secrètes appréhensions occasionnées par la perspective de ce déplacement subit.

Sortir de Sainte-Sauburge, se trouver dans une grande ville, à Paris, surtout, où on avait dit qu'il y avait tant de voleurs é pillés par les rues, il s'en fallait de bien qu'il n'envoyât tout au diable, préférant re tranquillement dans son trou. Les cons réitérés de ses amis le persuadèrent cepend à surmonter les terreurs qu'il éprouvait, et beau jour, il prit résolument le train qu déposa à la gare Montparnasse.

— Voyons, fit-il en consultant l'horloge



MARIAGE MONDAIN

— Et maintenant, mon cher Décavé, sache que c'est à moi que tu devras ton bonheur.

— Mon cher Claude, jamais je n'oublierai la perche que tu m'as tendue.



— Le rêve, quoi!!

la gare, il est trois heures et mon rendez-vous avec le notaire est pour cinq. Je vais marcher un peu tout droit devant moi, pour tuer le temps.

Et il enfila la rue de Rennes, non sans jeter souvent des regards inquiets autour de lui et toiser d'un air soupçonneux les passants inoffensifs.

Il arriva tout doucement place Saint-Germain-des-Prés. L'imposante église se détachant sur un ciel d'avril eut le don de captiver son attention jusqu'alors vagabonde.

Et Népomucène Latrouille s'apprêta à pénétrer dans le saint édifice. Il allait pousser la porte, lorsqu'il revint subitement sur ses pas.

Et les voleurs? Il allait oublier les voleurs, les voleurs de Paris, son idée fixe, ces voleurs si habiles, paraît-il, à couper les poches.

Aux abords d'un monument il devait y en avoir, bien certainement, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute.

Il possédait quelques pièces d'or qu'il avait glissées dans sa poche à son départ de Sainte-Sauburge, et il tenait essentiellement à les mettre en lieu sûr, puisque les poches étaient dangereuses.

Et alors il se décida à les garder dans sa main droite, la seule libre, puisque l'autre tenait son parapluie et pénétra résolument dans l'église. Oui, mais voilà! il se trouva devant le bénitier et Népomucène Latrouille n'était jamais entré dans une église sans y tremper la main et faire le signe de la croix.

Machinalement il introduisit, d'un geste brusque, son argent dans sa bouche.

Il effectua cette laborieuse opération dissimulé dans l'ombre, persuadé que personne n'avait vu son étrange manège.

Il se trompait pourtant.

Un individu à mine suspecte qui arpentait la place et que les allures bizarres de notre paysan semblaient intriguer particulièrement, était entré derrière notre campagnard et lui avait vu faire son geste saugrenu.

Népomucène Latrouille s'adossa contre une colonne tout près de l'entrée. Il allait porter sa main à sa bouche pour en retirer le placement qu'il y avait mis, lorsqu'un bruit de pièces de monnaie tombées à terre résonnant sur les dalles le fit se retourner.

C'était un monsieur, l'inconnu à mauvaise mine qui avait laissé choir, par mégarde, sans doute quelques pièces. On s'écarta et ce fut à qui aiderait le monsieur à ramasser son argent. Notre campagnard lui-même, suivant l'exemple de ses voisins, se baissa et tendit à l'individu, cause de cet incident, quelques pièces, les dernières qu'il venait de ramasser.

L'inconnu, après avoir remercié avec effusion les personnes qui l'entouraient, eut l'air de compter une à une sur la paume de sa main gauche les pièces qu'on lui avait remises. Mais tout à coup sa figure, qu'éclairait un sourire de satisfaction, se rembrunit.

— Cela ne fait pas mon compte, murmura-t-il sourdement, il me manque un certain nombre de pièces...

Et son regard, devenu inquisiteur, se fixa soudain sur Népomucène Latrouille qui, tout heureux d'avoir rendu service, caressait de sa main sa joue enflée.

— Messieurs, fit-il à voix basse, en s'adressant à son entourage, il se trouve parmi vous un être dénué de tout scrupule, un homme malhonnête, qui n'a même pas le respect que devrait lui inspirer le lieu où il se trouve pour commettre des actes que la loi punit. Suivez-moi, messieurs, je m'expliquerai dehors.

L'inconnu sortit de l'église suivi d'une foule compacte que cette aventure intriguait, sans trop bien comprendre ce qui se passait.

Notre garçon éleveur suivit, lui aussi, le mouvement. Lorsqu'on fut sur la place, l'individu à mauvaise mine, avisant un sergent de ville qui faisait les cent pas devant l'église, l'interpella:

— M'sieu l'agent, cria-t-il.

Le représentant de la force publique s'étant approché du groupe formé dont l'inconnu était le centre, ce dernier, indiquant du doigt Népomucène Latrouille, qui se trouvait à ses côtés, lui dit:

— M'sieu l'agent, je vous somme d'arrêter cet homme, c'est un voleur!

La foule s'écarta pour livrer passage à l'agent auquel l'inconnu faisait le récit de ce qui s'était passé à l'intérieur de l'église.



LES INSECTES

— Vois-tu, mon cher, lorsque le temps se découvre...



... C'est signe de pluie.

— Oui, concluait-il à voix haute, je prétends que cet homme que voilà m'a volé, sous prétexte de m'aider à le ramasser, une grande partie de l'argent qui m'était tombé des mains. D'ailleurs, vous n'avez qu'à l'interroger et il avouera certainement.

Le sergent de ville s'adressa au malheureux campagnard dont la physionomie passait par toutes les phases de la terreur la plus intense et l'ahurissement le plus profond, et le secouant fortement par le bras, lui cria:

— Eh bien, voyons, qu'avez-vous à dire? Parlez donc!

A ce moment, n'en pouvant plus, étouffant, Népomucène ouvrit convulsivement la bouche. Un jet de pièces d'or et d'argent s'en échappa au grand étonnement des spectateurs indignés.

L'inconnu, rayonnant, s'écria:

— Je vous le disais bien, messieurs, c'est un voleur!

Et après avoir soigneusement ramassé toutes les pièces qui s'étaient échappées de la bouche du malheureux campagnard anéanti, il s'éclipsa dans la foule.

. . . .

Népomucène Latrouille eut beaucoup de mal à prouver son innocence, mais il la prouva, et après avoir touché le montant de son héritage, il s'empressa de prendre le train pour Sainte-Sauburge (Orne), se promettant bien de ne pas revenir de sitôt à Paris. LE BOCAIN.

La barbe et les cheveux

Les Gaulois, nos ancêtres, ignoraient le coiffeur, ses instruments polymorphes et ses flacons polychrômes. Et l'histoire nous apprend qu'ils avaient une toison si touffue, qu'ils ne craignaient même pas que le ciel leur tombât sur l'occiput.

Evidemment, les pommades contre la chute des cheveux ne datent pas de l'époque de Vercingétorix.

Charlemagne demeure, pour nous, l'empereur à la « barbe fleurie ». Au reste, la barbe sera de mode sous tous les Capétiens directs. Il est vrai que Louis XI se faisait raser, mais c'était sans doute par bonté d'âme, et pour procurer un plaisir peu coûteux à Olivier Le Daim.

Les derniers Valois, puis Louis XIII et Louis XIV font adopter la moustache et la barbiche; le dix-huitième siècle nous montre des visages glabres d'où toute pilosité est exclue; enfin, depuis Louis-Philippe, on porte tantôt la barbe en collier, ou en pointe, ou à l'assyrienne, tantôt les favoris à l'anglaise, tantôt la moustache seule, avec ou sans mouche.

Quant aux cheveux, on les coupe à la Bressant, à la Capoul, aux Enfants d'Edouard, à moins qu'on ne les tonde ras.

A quoi tiennent tout de même les fluctuations de la mode!

Ainsi les cheveux longs succédèrent aux cheveux courts du jour où François Ier, blessé à la tête aux manœuvres de Romorantin, crut prudent de dissimuler sa balafre capitale.

Et c'est une loupe, une méchante loupe, grosse comme une fève, poussée sur le crâne du Roi-Soleil, qui fit de son siècle le siècle des perruques.

Une manie s'est implantée chez nous, qui consiste à « se faire la tête » de nos grands hommes, surtout de nos célébrités politiques.

Napoléon III exhibant une moustache cosmétiquée et une barbiche, la plupart des Français adultes de l'Empire troisième se crurent obligés de singer le neveu de Bonaparte.

Le général Boulanger propagea la barbe en pointe, et, sous l'archontat de Sadi Carnot, il était de bon goût de porter la barbe en carré.

Mais consolons-nous. Cette manie imitative ne nous est pas spéciale; presque tous nos voisins en sont atteints, notamment les Autrichiens qui s'ingénient au port des favoris, et les Allemands qui exercent leur moustache à menacer le firmament.

L'EMPOISONNEMENT PAR LES TIMBRES-POSTE

Savez-vous que certains timbres que vous mouillez avec les lèvres ou en passant votre langue dessus sont très dangereux? Ce sont de vrais poisons, non seulement à cause des microbes dont peut être infectée la colle dont ils sont revêtus, non seulement à cause de la propreté douteuse des mains qui peuvent les manipuler, mais à cause des couleurs avec lesquelles ils sont fabriqués. Or, ces couleurs peuvent être éminemment toxiques.

Il y a eu un timbre russe bleu, aujourd'hui retiré de la circulation; ce bleu était obtenu avec un mélange d'acide cyanhydrique, un poison des plus violents. Il a été retiré de la circulation.

Récemment, en Angleterre, l'administration des Postes a émis un timbre jaune et marron, dont la couleur était obtenue par un mélange à base de chromate de plomb, substance très vénéneuse, à telles enseignes que l'on a constaté des symptômes d'empoisonnement chez des enfants qui collectionnaient ce timbre-poste. Or, le timbre en question contenait à peine un milligramme de ce toxique.

Il faut, du reste, prendre les plus grandes précautions quand on colle des timbres-poste neufs, à plus forte raison quand on colle des timbres qui ont déjà servi. Qui sait dans quelle bouche ils ont pu passer?

LA CALVITIE

Il y a des gens que la calvitie ennuie, soit qu'ils craignent les plaisanteries qu'on ne manque pas de leur adresser à ce sujet, soit que cela les ennuie de contempler dans leur miroir un immense espace nu et inoccupé. On a beau consoler les chauves en leur disant que jamais un imbécile n'est dépourvu de cheveux, ils vous répondent que les musiciens et les poètes surtout, ont tous de longs cheveux. On a beau leur dire que les cheveux ont le vertige sur la tête des grands hommes; rien n'y fait; ils sont inconsolables de la perte de leur chevelure, et ils portent perruque, ce qui est bien plus ridicule que d'être chauve.

Soyez heureux, vous tous qui avez le crâne dénudé! Un médecin américain vient de trouver le remède. Il traite l'absence de cheveux par l'électricité. Autrement dit, il fait passer un courant électrique sur votre tête; et la fréquence des étincelles arrive à congestionner le cuir chevelu, à réveiller dans leur torpeur les bulbes endormis, à redonner de l'activité au système pileux.

Des expériences nombreuses auraient prouvé l'efficacité indéniable de ce procédé.

Il est vrai d'ajouter que le même système a été employé naguère pour arriver à supprimer les cheveux inutiles. L'électricité est donc faite pour faire repousser ou pour détruire nos cheveux, tout comme le sabre de M. Prudhomme savait défendre nos institutions et au besoin les attaquer.

LE RHUME DES FOINS

Le rhume des foins est des plus désagréables; ce n'est pas une maladie d'été; on peut la contracter même en hiver.

Le rhume des foins provient d'un pollen toxique qui se trouve sur certaines plantes; si ce pollen est sec, son action n'est pas moins vive, et voilà pourquoi on peut avoir le rhume des foins en hiver.

Mais si le pollen dont nous parlons existe sur certaines plantes (on en a compté cent quarante), il n'est pas aussi violent sur toutes les plantes et son action n'est pas aussi efficace sur tous les nez. Il y a, en effet, des nez ou plutôt des muqueuses du nez qui sont plus résistantes que d'autres.

Le pollen se compose d'une matière granuleuse qui exerce sur les narines un effet très irritant. On est arrivé à séparer cette matière granuleuse du restant du pollen et à fabriquer avec cette matière toxique une antitoxine. Mais précisément, comme les pollens sont de force variable, il faudrait, pour guérir le rhume des foins, des antitoxines exactement semblables à la toxine qui a donné la contagion. On s'en tire en fabriquant une antitoxine de force moyenne; elle se prend en poudre mélangée à du sucre. Elle guérit 50 0/0 des cas, en améliore 30 0/0 et est inutile dans 20 0/0 des circonstances; c'est donc presque un succès.

Tremblements de Terre

Le mot tremblement de terre a le don de semer l'effroi. Mais on oublie que les tremblements de terre sont aussi fréquents dans certains pays que la pluie ou les orages. Il est vrai que ce sont de petits tremblements de



PENSÉE FAMILIALE

— Et dire que j'ai tout mon monde avec moi, femme, enfants... sauf ma belle-mère...



— Quelle heure est-il?
— Ne m'ennuie pas, je te répète qu'il est trois heures un quart.
— Je n'en savais rien.
— Mais voilà deux heures que je te le dis!

terre et que, par conséquent, on ne s'en aperçoit presque pas du tout. Ils ne sont du reste pas dangereux.

Prenons un exemple: Dans la région des Pyrénées, il y a eu une fréquence très curieuse de mouvements du sol, de 1896 à 1902. Ainsi, en 1896, il y a eu 75 tremblements de terre; en 1897, il y en a eu 98; en 1898, il y en a eu 14; en 1900, 9; en 1901, 30 et en 1902, il y en a eu 81. Ces chiffres sont extraits des documents officiels du Bureau central météorologique de France. Ajoutez que ce sont là les nombres des jours, et que pendant un jour, il a pu y avoir plusieurs secousses, plusieurs trépidations, mais elles ont été très faibles.

Quelques-unes se manifestent avec un certain bruit, mais qui n'arrive pas à une intensité plus forte que le passage d'une voiture sur une route.

La plupart de ces petits tremblements de terre se produisent au mois de juillet, parce qu'à ce moment la fonte des neiges a produit beaucoup d'eau qui s'infiltre dans le sol et qui doit faire s'affaisser ou s'entrechoquer des roches.

Autant vaut dire que ce sont là des tremblements de terre très anodins, et qui n'ont aucun rapport, ni comme nature, ni comme danger avec les poussées volcaniques qui dévastent des régions entières.



L'ESPRIT DES CHOSES

L'Œuf. — Où est-il donc, notre petit frère?
— Le cuisinier vient de le prendre et il lui donne la fessée!!!

Le chien transmet-il le ver solitaire?

C'est une opinion généralement reçue que le chien transmet le ténia à l'homme. Le ténia, comme vous le savez, est l'origine et la cause du kyste hydatique, si douloureux pour le foie et pour le rein.

Or, il paraît qu'il ne faut pas généraliser. Tous les chiens ne transmettent pas le ténia. C'est ce que vient de découvrir un vétérinaire.

Ainsi, les chiens d'appartement qui ont une nourriture très soignée et les chiens de garde qui, en somme, ne s'aventurent guère en dehors des habitations, sont le plus souvent à l'abri de ce parasite, tout au moins dans l'Europe occidentale.

Mais si les chiens d'appartement sont exempts de cette maladie, il n'en va pas de même des chiens de bouchers. On peut dire que tout chien de boucher, qui est nourri avec les déchets de viande des abattoirs, et surtout avec des déchets de mouton, est exposé à être infesté par le ténia. La raison en est très simple: il se contamine en mangeant les intestins de ces animaux; intestins qui sont pleins de vers et qu'on jette même sur le fumier où le chien va les ramasser pour les manger.

On peut donc dire que le chien de boucher, le chien de berger, de charcutier, sont atteints de ténia; et par conséquent, il n'est pas étonnant de voir les familles des bergers, des charcutiers et des bouchers souffrir de la même maladie.

Nos préjugés

Le *Pêle-Mêle* citait, récemment, les préjugés du peuple russe. Les nôtres ne sont pas moins bizarres, surtout ceux relatifs aux animaux.

Des paysans vont à la foire. Sur la route, ils aperçoivent un troupeau de moutons. Si ces inoffensifs animaux viennent à leur rencontre, c'est signe que leurs affaires seront fructueuses; si, au contraire, les moutons leur tournent le dos, l'insuccès les attend, et ils feraient mieux de s'en retourner.

Chasseurs, prenez garde! Deux pies rencontrées sur votre chemin ne vous annonceront rien de fâcheux, mais une seule pie vous présagera quelque catastrophe.

Et le chien qui « hurle à la mort », et le huhulement du hibou appelant, lui aussi, une victime au cimetière!

Funeste également, la vue d'un cheval noir; très agréable, au contraire, la vue d'un cheval blanc.

Les araignées, surtout, jouent un grand rôle dans nos superstitions:

Araignée du matin,
Chagrin.
Araignée du midi,
Souci.
Araignée du soir,
Espoir.

Cette répugnance universelle et si injustifiée qu'inspirent les arachnides est bien faible encore, comparée à l'horreur qui nous saisit devant le crapaud.

Des savants prétendent que la vue seule de ce batracien peut donner des spasmes, des syncopes, des convulsions, voire la mort.

Si du crapaud nous passons au lézard, cet « ami de l'homme », la note change du tout au tout. Ainsi, il suffirait, quand on est sans le sou, de mettre une queue de lézard dans un de ses souliers pour que l'or affluât dans les poches.

Hé! mais voilà un moyen bien simple pour arriver à l'extinction du paupérisme!



ILLUSION D'OPTIQUE



COMMENT NÉNESSE DE MONTPARNO, QUI N'A JAMAIS MIS LES PIEDS CHEZ UN MILLIARDAIRE, SE REPRÉSENTE LE COMBLE DU LUXE.



— Que c'est ennuyeux de passer de longues journées tout seul, sans avoir à qui causer!
— Comment! direz-vous, lecteur, ce jeune homme est bien difficile, pourquoi ne fait-il pas la conversation avec toutes ces personnes qui l'environnent.



— Ça ne servirait pas à grand'chose, vous répondra-t-il lui-même, car je suis le garçon coiffeur, et toutes ces personnes sont en cire.

LE PASSE

(Pour rassurer les personnes que la marche du Progrès effraye).



Soyez tranquilles! On verra encore longtemps des enfants sachant décliner *rosa rosam*, mais qui ne reconnaîtront pas une rose d'un œillet.



Longtemps encore, le meuble ancien, traversant victorieusement les siècles, fleurira parmi nous.



Et les grands maîtres de la peinture antique seront toujours plus goûtés que leurs pâles descendants modernes.



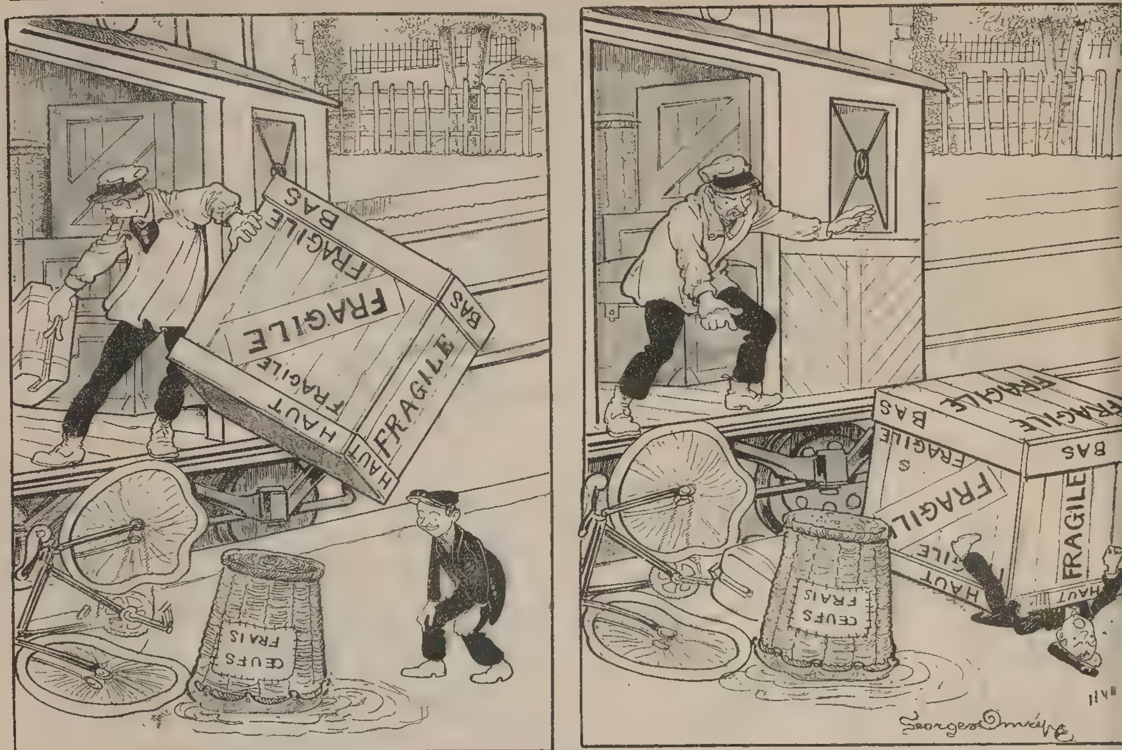
Et puis l'on peut bien plaisanter tant qu'on voudra le bon vieux temps, mais quand vous vous compressez les méninges afin de trouver un travestissement original, vous êtes encore bien heureux d'avoir trouvé pour aller vous agiter au bal un costume qui recule de quelques centaines d'années.



Il y a des êtres turbulents me direz-vous, qui ne rêvent que nouveauté, les révolutionnaires dans l'art d'accommoder la monnaie, par exemple. Soyez donc tranquilles, ça ne prendra pas, le public tient trop à ses petites habitudes.



Il y a cependant un point noir, je l'accorde, c'est que d'autres individus non moins amateurs de nouveauté et rendus furieux par notre saint amour du vieux, mettent une insistance gênante à nous faire entrer des idées toutes neuves dans la tête, mais comme en même temps ils y font entrer aussi du plomb, pour moi, c'est encore une innovation qui tombera à plat.



AU CHEMIN DE FER

— L'HOMME D'ÉQUIPE. — Il n'y a pas mon pareil pour aller vite, en cinq sec; j'ai vidé un wagon.

— Eh là, sale gamin, attends un peu, ne tape pas ainsi dans cette caisse, tu vois bien que c'est fragile!...

DE NOS LECTEURS

Il y a plus d'hommes que de femmes aux États-Unis.

Dans presque tous les pays, le sexe féminin domine. Il naît certes un peu plus d'enfants masculins que de petites filles, mais les garçons, dans le bas âge, meurent plus facilement que les petites filles, ils meurent aussi surtout de 15 à 25 ans; ils se trouvent donc en minorité à ce moment. Mais les victimes que cause la maternité rendent la majorité au sexe masculin de 40 à 50 ans. Cependant, comme le travail, les soucis épuisent l'homme, la durée moyenne de la vie est moindre chez l'homme que chez la femme; et finalement, la femme finit par avoir la majorité.

C'est là une règle constante dans la démographie, qui est la science de la statistique des collectivités humaines.

Or, aux Etats-Unis, le dernier recensement donne un formel démenti à cette loi. Il y a, en effet, près de deux millions d'hommes de plus que de femmes.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que dans certains départements de ce pays, la proportion est normale, tandis que dans d'autres, dans le Wyoming et le Montana, par exemple, la majorité des hommes va jusqu'à 63 0/0.

Ceci demande une explication: L'émigration ne peut pas être tenue comme quantité négligeable et c'est là la vraie raison de la plus grande quantité d'hommes que de femmes qui existe dans ces deux pays; et la preuve est que la mortalité des hommes est, comme partout, supérieure à celle des femmes.

S.

Robespierre et les Rosati

Les journaux nous ont appris qu'un théâtre du boulevard jouerait, cette saison, un drame historique intitulé: *Robespierre.*

Le fameux conventionnel y serait représenté sous un jour absolument nouveau et tout en sa faveur. La chose n'est pas pour nous confondre de stupéfaction, car nous savons aujourd'hui que «l'Incorruptible» ne fut pas toujours le «tigre altéré de sang» dont la légende nous a transmis la figure.

Ancien lauréat du lycée Louis-le-Grand, espoir de sa famille et gloire de sa province, Maximilien de Robespierre avait le goût des pastorales, si cher à son époque.

Qu'on se souvienne qu'il fut reçu membre des *Rosati*, société anacréontique d'Arras, qui tenait ses séances sous un berceau de roses, devant les bustes de La Fontaine, Chapelle et Chaulieu, et dont le grand Carnot fut un des membres les plus éminents. L'organisateur de la victoire, alors officier du génie, se délassait de ses travaux militaires et de ses études scientifiques par des petits poèmes que publia l'*Almanach des Muses.*

Il était d'usage que le récipiendaire confectionnât, pour son admission aux *Rosati*, une pièce de vers composée sous l'invocation sacramentelle de la Rose.

Or, Robespierre faillit s'évanouir de joie sous les fleurs de rhétorique dont on l'accabla. Et voici comment il répondit aux compliments d'usage:

> Je vois l'épine avec la rose
> Dans les bouquets que vous m'offrez.
> Et lorsque vous me célébrez,
> Vos vers découragent ma prose.
> Tout ce qu'on m'a dit de charmant,
> Messieurs, a droit de me confondre:
> La rose est votre compliment,
> L'épine est la loi d'y répondre.
>
> . . . .
>
> A vos bontés, lorsque j'y pense,
> Ma foi, je ne vois pas d'excès.
> Et le tableau de vos succès
> Affaiblit ma reconnaissance.
> Pour de semblables jardiniers
> Le sacrifice est peu de chose:
> Quand on est si riche en lauriers,
> On peut bien donner une rose.

Sur quoi, un sociétaire enthousiaste imp[rovisa] en dithyrambe:

> Oh! redoublez d'attention,
> J'entends la voix de Robespierre;
> Ce jeune émule d'Amphion
> Attendrirait une panthère.

Un Robespierre lyrique, est-ce cela que no[us] verrons dans le drame annoncé?

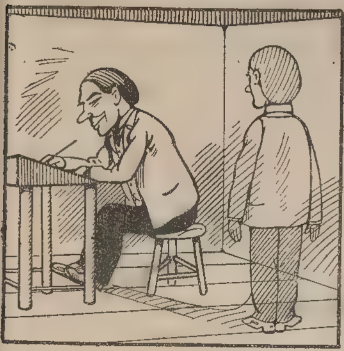
LA BRIE.

La Loutre de mer.

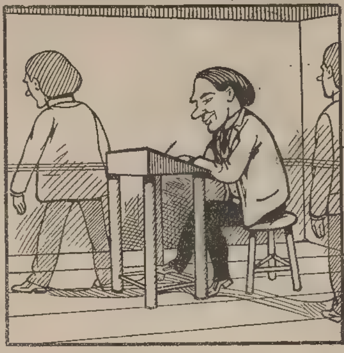
La loutre de mer est une fourrure t[rès] appréciée. Elle est belle, seyante, et en out[re] elle constitue une protection très sérieuse c[on]tre le froid, protection que notre pauvre pe[au] humaine est complètement incapable de no[us] fournir.

Au dix-huitième siècle, on faisait venir [la] loutre de mer du Kamtchatka. Mais déjà [les] chasseurs se mirent à traquer impitoyablem[ent] la loutre et la peau de cet animal devint [ex]cessivement rare; en peu d'années, les l[ou]tres avaient complètement disparu.

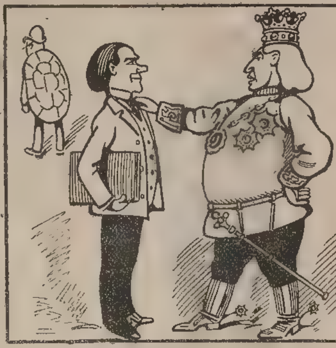
MOSSIEU ADMINISTRATION



Il était une fois un homme qui avait un don singulier: le pouvoir de multiplier sa personnalité. Lorsqu'il était fatigué de travailler, un autre lui-même était prêt à continuer la besogne.



Lorsque le deuxième personnage était fatigué, un troisième était prêt encore à continuer le travail, et, tant qu'il était nécessaire, cette multiplication de notre homme se continuait.



Le roi ayant entendu parler de cet individu prodige, le fit appeler à la cour, pensant bien faire en le mettant à la place de son unique et lent employé chargé de la gestion, de la comptabilité de ses affaires publiques.



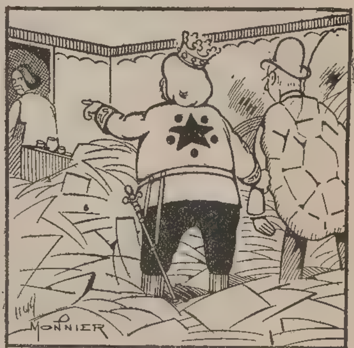
Un essai que fit le roi des qualités de notre personnage, donna d'excellents résultats. Ce dernier put, en un temps donné, faire un amoncellement de travail vraiment extraordinaire.



Le rapide écrivain fut donc mis immédiatement à la besogne royale. Lorsqu'il fut fatigué, son *double* qui attendait, continua le travail à sa place.



Et ainsi de suite. Tout allait donc à ravir. Mais, hélas! un beau jour, il arriva que chacun des sosies du nouveau fonctionnaire, au lieu de continuer simplement la besogne commencée, ne voulut plus en faire qu'à sa tête et se mit en devoir de démolir le travail de celui qui l'avait précédé. Le résultat produisit une grande confusion dans les affaires publiques...



... celles-ci allèrent plus mal et plus lentement qu'au temps du vieil et unique employé.

Maintenant, si vous me demandez à quelle époque vivait le monsieur dont les multiples dédoublements auraient pu donner de si utiles résultats et qui en donnèrent de si mauvais, je vous répondrai que ce monsieur vit encore et qu'il s'appelle *Ad-mi-nis-tra-tion.*

Vers le milieu du dix-huitième siècle, on retrouva des loutres dans les parages des îles Aléoutiennes. Aussitôt on se remit activement à la chasse, et vers 1774, il n'y eut presque plus de peaux de loutres; à peine pouvait-on s'en procurer quelques centaines par an. On se dirigea alors du côté de l'Alaska, et dès lors, on obtint près de 120.000 peaux par an.

Mais il n'est rien qui ne s'épuise quand on en abuse; et vers 1804, on avait massacré les loutres avec un tel acharnement, que l'on n'obtint plus guère que 15.000 peaux par an. Quelques années plus tard, l'Alaska fut donnée par la Russie aux Etats-Unis; et à ce moment l'Alaska fournissait à peine 700 peaux par an.

Les Américains édictèrent des règlements très sévères et arrivèrent à ce qu'on laissât pendant quelques années les loutres se reproduire sans danger. Pendant la période de 1867 à 1880, l'Alaska arriva à exporter près de 60.000 peaux de loutres. Mais en 1901, ce pays en exporta tout juste 406.

A cela rien d'étonnant: on chasse la loutre toute l'année. Les meilleures chasses fournissent 12 à 14 peaux par an. Cela n'empêche pas la loutre d'être très abondante chez les fourreurs. D'où peuvent bien venir les peaux qu'on appelle loutre et de quelles bêtes autres que la loutre?

Plus de nez rouges!

«Plus de nez rouges!» telle est l'annonce que l'on put voir à la quatrième page des journaux, il y a quelques années, avec une rare persistance. Si vous aviez la curiosité d'écrire à l'industriel dont le nom se trouvait en bas de l'annonce, vous receviez par retour du courrier une lettre vous demandant deux francs pour le prix de la consultation. Si vous aviez le courage d'envoyer les deux francs, vous receviez cette consultation laconique:

«Continuez à boire, *il* deviendra violet.»

Autrement dit, vous aviez affaire à un beau farceur qui avait trouvé ce moyen élégant pour exploiter votre naïveté et soulager votre porte-monnaie de deux francs.

Or, il paraît maintenant que la guérison des nez rouges serait, sinon un fait accompli, tout au moins dans la voie du progrès. C'est un médecin de Berlin, le docteur Lassar, qui aurait trouvé le remède. Il pique la peau du nez au moyen d'un instrument qui porte une quarantaine de pointes en platine terminées par une pointe acérée en or. Cet instrument qui est commandé par une machine électrique, avance, recule, et fait, par conséquent, une série de petits trous sur le nez qu'il s'agit de guérir.

Bien entendu, le nez a été insensibilisé au préalable avec du chlorure d'éthyle, de telle sorte que le patient ne s'aperçoit de rien. On éponge l'hémorragie minuscule après chaque petite opération. On subit ce traitement deux fois par semaine, et au bout de trois ou quatre semaines maximum, le nez a perdu sa couleur rouge, cette couleur si redoutée des femmes coquettes.

S.

LE VICOMTE DE NÉOSTYLE *(Suite)*, par Benjamin RABIER



En peu de temps, Jean, qui s'était lancé dans tous les sports, battit tous les records. Mais à quel prix! A sa quatrième cassure, il songea à prendre un peu de repos.



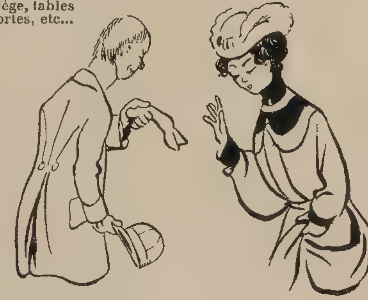
Comme il avait du goût pour tout ce qui est bizarre et fantasque, il devint amateur éclairé d'art modern style. On lui présentait toutes les nouveautés du mobilier art nouveau : fauteuils et chaises sans siège, tables sans pieds, buffets sans portes, etc...



L'été, il lança la mode de villégiaturer dans le Groënland et de pêcher le hareng à la ligne de fond dans la mer Baltique.



L'hiver, les gens du monde le suivaient à Java, où on organisait des chasses à la panthère.



De temps en temps, il sacrifiait quelques heures de son existence aux modes anciennes : le rally-paper et la chasse à courre.



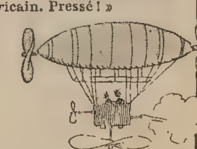
Un jour qu'il avait des idées noires il s'écria : « Je veux me marier. » Il fit passer illico dans le *Maître-Chanteur* cette annonce : « Jeune vicomte, presque sans fortune, épouserait fille de milliardaire américain. Pressé ! »



Le lendemain, il recevait une dépêche ainsi conçue : « J'arrive ! Miss Suzannah Trust, fille de Trust, le Roi de la Vaseline. »

Elle arriva à quatre heures du matin au Havre. Le repas des fiançailles eut lieu le même jour à midi, à Paris, et on fit la noce quelques jours après aux environs de Paris.

On fit une noce champêtre avec violoneux, garde champêtre, paysans, etc. Ce fut un succès.



Après le mariage M. et Mme de Néostyle firent un voyage de noces en dirigeable.

On s'éleva à mille mètres d'altitude, et la vicomtesse, qui avait un joli talent d'aquarelliste, fit une étude de nuage à la gouache.



La lune de miel dura une heure vingt minutes environ. Sans transition, la lune rousse se montra à l'horizon.

« Les toilettes de ce garden-party, dans ce petit château à droite, paraissent fort jolies, descendons, dit l'Américaine. — Non, je préfère m'élever à travers ces nuages rafraîchissants, dit le vicomte. »

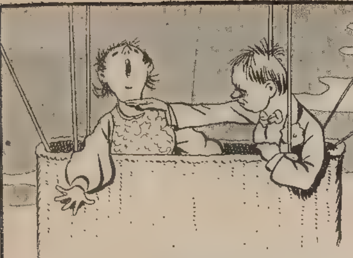


« Je veux descendre, dit la dame. — Je veux m'élever, dit le monsieur. — Vlan ! dit la dame en tirant la soupape... nous descendrons. — Vlan ! dit le monsieur en jetant les provisions par-dessus bord, nous monterons. »



« Voilà pour vous apprendre à me contrarier, dit la bouillante Américaine, forte boxeuse, en lançant un coup de poing sur l'œil droit de son mari. »

Le vicomte se cramponna aux postiches de sa femme, qui lui restèrent dans la main.



« Attrape ça, dit tranquillement le jeune marié, en écrasant la pomme d'Adam de sa femme avec le coupant de la main droite. Le jiu-jitsu vaut bien la boxe ! »



Mme de Néostyle eut, par contre-coup, une forte hémorragie nasale. Son sang tombait goutte à goutte dans l'espace. Son mari se débarrassa de la perruque de sa femme en la confiant au gré des vents.



Le mince filet de sang qui s'échappait du nez de l'Américaine tomba sur la main de M. Prudhomme, assis sur le bord de la route. « Il pleut, dit le brave homme, heureusement j'ai mon parapluie. »



A quelques cent mètres de là, dans le jardin d'une petite villa, M. et Mme Dupont achevaient de déjeuner. M. Dupont, chauve comme le dessus de sa main, se renversa sur la chaise et s'endormit, pendant que son épouse achevait la lecture de « La fille de l'électrocuté », feuilleton à sensation.



La fine et légère perruque de l'Américaine, balancée par le vent, se promena en zigzagant au-dessus de la villa. Tout à coup, le souffle manquant, les postiches tombèrent. Sur quoi ? Je vous le donne en mille. Sur la tête de M. Dupont qui se réveilla en poussant un cri de surprise :
« Il m'est poussé des cheveux, Mélanie, regarde ! »



Revenons à nos jeunes mariés. La soupape ouverte, le gaz s'échappa et le ballon descendit. Le vicomte sauta à bas de la nacelle en même temps que sa femme. Reconnaissant entre eux une sérieuse incompatibilité d'humeur, ils se séparèrent en se disant adieu, Et miss Suzannah Trust reprit le chemin de l'Amérique.



Le divorce fut prononcé aux torts et griefs des deux époux. La concierge remit au vicomte le papier timbré notifiant le divorce. Jean le prit et alluma sa pipe avec.



Puis il se laissa tomber dans un fauteuil neo-modern-style qu'on venait de lui apporter et se mit à réfléchir : « Comment tuer le temps, pensa-t-il, maintenant que je ne suis plus marié...



... Le célibat me pèse, le mariage n'est pas fait pour moi... faisons de la politique. De quel côté vais-je diriger mes opinions ?... Va pour le socialisme. » Et Jean se fit admettre au Comité socialiste unifié de la deuxième circonscription de Pantin !



Au sein du Comité, il passait pour un aristocrate et se faisait remarquer. Il dut modifier son allure, sa mise, ses habitudes.



Au bout d'une huitaine de jours, il était dans la peau de son personnage. La fraîcheur de son teint disparut sous une couche de poils follets et incultes et il ne sortit plus qu'avec une barbe de huit jours.

(La suite au prochain numéro).

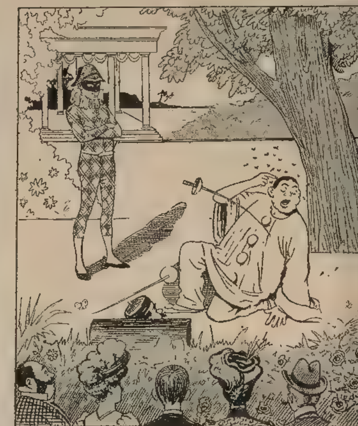


— Mais, papa, qu'est-ce que tu as contre Charles ? Est-ce qu'il ne fera pas un bon mari ?

— C'est un imbécile, et puis il ne cherche que ta dot.

— Oh ! papa... je sais qu'il m'épouserait sans le sou.

— Tu vois ! Il est encore plus imbécile que je pensais.



THEATRE DE VERDURE

L'ACTEUR PIERROT. — Toutes mes excuses, mais il m'est impossible de faire le mort avec ces satanées guêpes.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Le commerce, la banque et les grands établissements financiers occupent un demi-million de femmes contre à peu près un million d'hommes. L'Etat, les départements et les communes font vivre environ cent mille femmes contre un demi-million d'hommes.

Il existe à la Préfecture de police un intéressant service qui s'occupe des recherches dans l'intérêt des familles. Il ne fonctionne que sur la demande formelle de la famille des individus dont on a signalé la disparition. On dénombre environ tous les ans 18.000 personnes qui ont subitement quitté leur domicile sans donner d'explication et dont on a perdu la trace.

— Les chevaux mangent avec une extrême lenteur. Il leur faut en moyenne une heure un quart pour absorber deux kilos de foin sec, dont ils font en moyenne de 60 à 65 bols.

— L'usage de saluer les gens qui éternuent remonte à la plus haute antiquité. Aristote disait que le salut, dans ce cas particulier, voulait honorer le cerveau, qui allait être atteint.

— En 1793 et 1794, les officiers des armées françaises et, au témoignage de Soult, même les généraux, ne touchaient en argent que 8 francs par mois. On se demande quel devait être le dénuement des soldats.

— Lorsque le Métropolitain sera entièrement terminé, les déblais représenteront un volume de 5 millions de mètres cubes, et 67 millions de kilos de fer seront entrés dans la construction.

Il n'y a pas encore quatre cents ans que nous imitons les sauvages en aspirant la fumée de tabac dans un tube. Longtemps, la pipe fut considérée comme grossière, malgré que des gens très illustres s'en fussent déclarés les adeptes. Le duc de Richelieu, ancien ministre de Louis XVIII, en avait une collection qui fut estimée 100.000 francs.

— En Indo-Chine, il n'y a guère qu'un éléphant sur vingt qui ait de l'ivoire. Les pachydermes n'ont jamais leurs deux défenses de la même longueur : l'une, celle de droite, usée et raccourcie, leur sert aux emplois les plus divers, gratter la terre, etc. ; l'autre, uniquement réservée à l'attaque et au combat, est longue et affilée.

— Un chercheur, M. Binet, s'est livré à une série d'expériences pour savoir s'il était facile de connaître le « sexe » d'une écriture. Ayant soumis un certain nombre de types d'écriture différents à des spécialistes, les plus heureux devinèrent juste 78,8 fois sur cent, d'autres, 63 fois sur cent. La moyenne donna 70 0/0.

— La médaille permettant aux marchands des quatre saisons de vendre sur la voie publique n'est accordée qu'à ceux qui peuvent exciper des cas intéressants. Ces autorisations ne sont accordées que depuis 1857. Il était interdit, avant cette époque, de vendre ailleurs qu'aux endroits désignés, prohibition qui remonte à l'an 1351, date d'une ordonnance du roi Jean.

— Le conseil des écoles de Cleveland (Ohio) a adjoint aux classes des enfants un cours pour les parents, plus spécialement sur les ouvrages de dames.

— La plus haute cheminée d'usine est celle de la fonderie de cuivre de Constable-Hook aux Etats-Unis. Intérieurement large de 6 m. 1[illegible] à sa base et de 3 m. 45 à son sommet, cet immense fût de briques atteint la hauteur de 109 m. 80. Le poids total d'un pareil monument, compris sa base et le massif de fondation sur lequel il repose, est d'environ 18.000 tonnes.

A. S.

PETITE CORRESPONDANCE

Un Mamertin. — 1° Il y en a beaucoup de sérieuses, mais il est assez difficile d'en distinguer les autres ; 2° Le locataire peut être expulsé par ministère d'huissier, si le congé a été donné à temps ; 3° Nous ne pensons pas.

Qui ne risque rien n'a rien. — Les eaux dentifrices sont le plus souvent à base d'alcool, menthe et benjoin dans des proportions et avec adjonction d'ingrédients spéciaux qui varient avec chaque inventeur. La qualité dépend surtout de l'alcool.

J. B. R. — Il faut pour cela que le caoutchouc soit vulcanisé, c'est-à-dire traité par le soufre.

M. A. Leduc. — Merci pour vos offres, mais nous ne songeons pas à instituer cette rubrique.

Un Zurichois. — Nous n'en connaissons pas répondant à ce but exclusif.

M. Bruguière. — Non, ce système n'existe pas.

M. Allegret. — 1° Non ; 2° N'importe où.

M. Lablatinière. — Certains mots ne sont pas dans les petits dictionnaires d'usage courant, et, quoique vous disiez, plusieurs sont mis en anagrammes.

M. Legrand. — C'est juste, mais vous devez savoir combien l'usage tient peu de compte de l'hygiène.

M. Duclaux. — Nous n'en connaissons qu'à Par[is] et encore en très petit nombre.

M. Robert Jacquemin. — Votre observation no[us] étonne, nous nous conformons, au contraire, rigo[ureusement] aux conditions dont vous parlez.

M. G. Parodi. — Nous ne sommes pas dans le secr[et] de cette composition, nous ne pouvons vous re[n]seigner là-dessus.

M. Francelin. — On vend dans le commerce ce[r]taines pâtes à cet usage qui sont assez bonnes.

12e ANNÉE — N° 46 | 10 Centimes | 18 NOVEMBRE 1906

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger . Un an 9 fr Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

A L'AUBERGE DU CHEVAL BLANC, par Benjamin RABIER.



— Pauvre femme... quelle infirmité.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Histoires de mon village.

Un Malin.

Boidru, le peintre en bâtiment, et Tampouille, le libraire, demeuraient porte à porte dans la rue Chamoisel, ex-rue du Marché-aux-Veaux.

Vous dirai-je que Chamoisel était un enfant du pays à qui sa munificence — il gratifia sa commune d'une pompe à bière — valut, après décès, de remplacer de son nom harmonieux la dénomination à peine euphonique et en tout cas désobligeante de « rue du Marché-aux-Veaux? »

Non, je ne vous le dirai pas, car il n'est question ici que des bien vivants Boidru et Tampouille, et non du défunt Chamoisel.

Amis d'enfance, Boidru et Tampouille avaient usé un même nombre de fonds de culottes sur les bancs de l'école communale. Plus tard, au régiment, incorporés dans la même compagnie, ils se partageaient équitablement les corvées et les bons de tabac, la salle de police et le tripoli. Enfin, depuis quarante ans qu'ils se connaissaient, jamais le plus léger nuage n'avait troublé leur mutuelle affection, quand une méchante pièce de vingt francs en fit deux ennemis aussi irréconciliables que les shakespeariens Capulet et Montaigu.

Mais contons par le menu.

C'était un jour d'automne. Les deux compagnons, fusil en bandoulière et carnier au flanc, s'en allaient canarder la perdrix. Prudemment, ils suivaient une route ravinée, escomptant déjà le butin futur qu'ils voyaient couché sur un lit de choux au fumet capiteux.

Tout à coup, Boidru s'écria :

— Qu'est-ce que je vois là, au fond du ravin?...



— Qu'est-ce que je vois là, au fond du ravin?

Mais oui, je ne me trompe pas, c'est un louis d'or.

Tampouille, ayant suivi la direction du regard de Boidru, constatait à son tour :

— Y a pas d'erreur, c'est un louis d'or.

Ils ne perdirent pas le temps à se demander comment ce jaunet avait fait son compte pour pousser à vingt pieds en contre-bas de la route.

Pratiques avant tout, ils ne songèrent qu'à se l'approprier.

Après cinq minutes de conférence, il fut décidé que Tampouille, le plus agile des deux, descendrait au fond du ravin d'où Boidru, à l'aide d'un bâton, l'aiderait ensuite à remonter.

Aussitôt dit que fait.

L'opération terminée, Boidru, la main tendue, à Tampouille.

— Donne-moi la pièce.

— A toi! pourquoi?



... un individu myope comme une taupe aurait vu qu'il n'était pas content.

— Dame, c'est moi qui l'ai, le premier, aperçue.

— Oh! je l'ai aperçue presque en même temps que toi.

— Ça, c'est trop fort.

— D'ailleurs, n'est-ce pas moi qui l'ai cherchée? Et ce, au risque de me rompre le cou.

— Dis plutôt que, sans moi, tu serais encore au fond du trou. Allons, aboule la pièce.

— Tu m'embêtes.

Boidru avait demandé beaucoup pour avoir un peu. N'ayant pas réussi, il proposa une transaction :

— Donne-moi le louis, je te rendrai dix francs.

—Jamais de la vie!

— Hein! tu gardes tout?

— Je garde tout.

Boidru eut beau protester, Tampouille ne démordait pas de son raisonnement :

— C'est moi qui ai cherché la pièce, c'est à moi qu'elle appartient. Et je la garde.

— C'est ce que nous verrons... En attendant, il n'y a plus rien de commun entre nous... Adieu!

Il fit demi-tour, et, rien qu'à la façon dont il assujettit sa ca quette de chasse sur la tête, un indivi myope comme une taupe aurait vu qu'il n'éta pas content.

Trois ou quatre fois encore, dans le coura de l'année, il revint à la charge, toujours avec pareil insuccès. Tampouille restait intraitabl

A bout d'arguments, Boidru l'assigna deva la justice de paix.

Tampouille, au reçu de l'assignation q entre parenthèse, le fit bien sourire, se renc chez son voisin :

— Ecoute, vieux, je veux bien aller avec t auprès du juge de paix, mais comme je possède qu'une vieille redingote toute rapiécé tu serais aimable de m'en prêter une pl décente.

Boidru, bon diable, et, d'ailleurs, pres d'en finir, confia la redingote dans laquell quinze ans auparavant, il s'était marié, qu'il conservait pieusement en une armoir protégée des mites.

Les voici donc devant le tribunal de paci cation. Boidru a la parole. Il s'explique termes très mesurés :

— Tampouille me doit vingt francs, mai s'il n'y a pas moyen de faire autrement, je contenterai de dix francs.

Le juge se tourna vers Tampouille :

— Qu avez-vous à répondre?

— J'ai à répondre ceci : Boidru est un m niaque qui s'imagine que tout le monde e son débiteur. Un jour, il lui a pris fantais de me réclamer un louis; un autre jour, m'a demandé dix francs, et, maintenant, il se passe pas de jour qu'il ne me rebatte l oreilles de ses réclamations injustifiées.

— Alors, vous ne lui devez rien?

— Absolument rien, monsieur le juge... p même le respect, puisque nous sommes même âge... Je vous dis, c'est un maniaq Ainsi, il pourrait affirmer aussi bien que redingote que je porte pour vous faire ho neur est sienne.

— Parfaitement! s'exclama Boidru. Ce redingote est mienne... je me suis marié deda

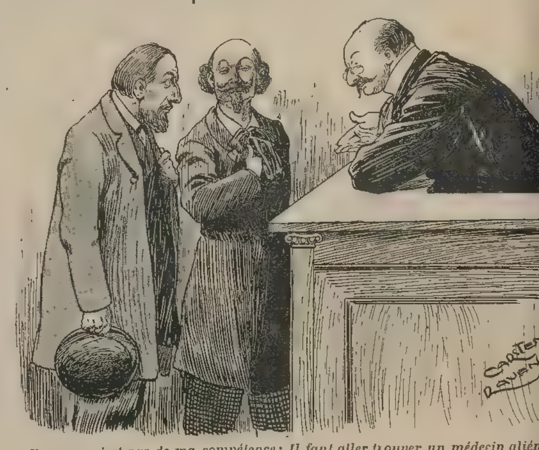
Le juge de paix qui incarnait, selon l'h bitude, toute la sagesse du Code, était édifié

Il sourit ironiquement, et s'adressant à Boid

— Je vous plains de tout mon cœur. m pauvre ami, mais votre cas n'est pas de compétence : *il faut aller trouver un méde aliéniste!*

Boidru n'a jamais revu sa redingote, n plus que son demi-louis, et il demeure c vaincu que le juge était de connivence ave libraire.

Jacques Yvel.



... Votre cas n'est pas de ma compétence : Il faut aller trouver un médecin alién

Par Procuration

Le petit Mendiant. — Mon bon monsieur, un petit sou s'il vous plaît pour un pauvre orphelin.

L'Ame charitable. - Mais vous n'êtes pas orphelin du tout. Je sais que vous avez votre père.

Le petit Mendiant. — Mais oui, monsieur, j'ai mon père. Il est orphelin et c'est pour lui que je mendie.

MÉDITATION

— Ma femme m'a dit que si je mou elle ne se remarierait jamais. Est-ce p qu'elle croit qu'elle ne retrouvera pas homme comme moi, ou est-ce parce qu craint d'en trouver un.



A BORD ET AUTHENTIQUE

— Bien malin qui pourrait les défaire, car elles sont solidement attachées. Songez donc! si on venait à les voler!... ce sont des bouées de sauvetage!



LE CHOIX D'UNE CARRIERE

LE CHEF DE GARE. — Comme il criera bien le nom des stations, plus tard!

Pêle-Mêle Causette

Quelques lecteurs ont pris la peine de m'écrire pour défendre l'automobilisme que j'attaque injustement, selon eux.

Je regrette vivement de leur avoir causé du chagrin. Ils me le pardonneront, j'en suis sûr, car ils reconnaîtront eux-mêmes un jour que ce qu'ils appellent ma campagne contre leur sport, ne repose sur aucune hostilité systématique.

Et si ma faible voix peut avoir la moindre influence sur la destinée de l'automotion, cette influence ne sera pas pour lui nuire.

La critique des abus n'a jamais fait de tort à une institution. Elle appelle l'attention sur les points faibles et détermine d'utiles réformes.

Je m'estimerai heureux si j'ai pu contribuer à rendre un peu de sécurité à ceux qui circulent sur les routes et dans les rues.

Mes correspondants croient tous pouvoir affirmer que je n'ai jamais mis les pieds dans une automobile. Ils seront sans doute étonnés d'apprendre que cette supposition est erronée, et qu'il m'arrive fréquemment de rouler en auto. Je pourrais ne pas le leur dire pour ne pas leur fournir une occasion facile de triompher. Mais je tiens à leur montrer que, pas plus qu'eux, je ne dédaigne les moyens rapides de locomotion.

Seulement, je ne m'enthousiasme pas au point de fermer, de parti pris, les yeux aux graves défauts dont celui-ci est entaché.

Le fait de voyager en automobile n'est pas, à mon sens, une raison suffisante pour se refuser à reconnaître les inconvénients de ce mode de déplacement. Il serait bien plus sage de chercher à le rendre aussi inoffensif que possible. Mais allez dire cela aux enragés qui, dès qu'on touche à leur idole, croient qu'on veut la renverser et montrent les dents.

— Le chemin de fer, lui aussi, fait des victimes, m'écrit quelqu'un, pourquoi ne préconisez-vous pas le retour aux anciennes diligences ?

Je vais vous expliquer pourquoi, mon cher correspondant.

Si vous voulez bien jeter un coup d'œil sur les autres moyens de transport, vous constaterez ceci :

En cette matière, le progrès ne consiste pas seulement à voyager plus vite, il consiste aussi à voyager plus sûrement. L'un ne va pas sans l'autre. Le chemin de fer, à nombre égal de kilomètres, cause infiniment moins d'accidents que la diligence.

Chacune de ses étapes dans la voie du progrès a été marquée par un souci de plus en plus grand de la sécurité publique. C'est ainsi que le frein Westinghouse, le block-system, les passages souterrains dans les gares, et bien d'autres innovations, ont été les corollaires d'une circulation plus rapide.

L'accélération de la vitesse ne serait rien par elle-même, si elle ne concordait pas avec une augmentation de la sécurité.

Si, malgré tout, des accidents se produisent, cela prouve qu'on n'est pas arrivé encore à une perfection absolue. Néanmoins, la grande préoccupation des ingénieurs est de s'en approcher le plus possible.

Les bateaux à vapeur ont très sensiblement diminué les risques de mer, tout en augmentant la rapidité des transports. Et depuis leur création, tout a été mis en œuvre pour que les chances d'accidents soient réduites au minimum. Le sectionnement des navires en compartiments étanches a marqué une étape dans les progrès de cette navigation.

Les perfectionnements mécaniques qui n'aboutissent qu'à un effet de vitesse et ne s'accompagnent d'aucun souci de sécurité, ne peuvent être considérés comme de réels progrès.

Qui dit progrès, dit rapidité et sécurité.

Et cela est si vrai que l'ancien vélocipède à grande roue d'avant et petite roue d'arrière, a végété dans l'indifférence. Il n'est entré dans le domaine vraiment utilitaire que le jour où la chaîne a permis, par une disposition nouvelle, d'en supprimer le danger.

Vous me répondrez peut-être que je ne parle que du danger pour celui qui se sert de l'appareil de locomotion, tandis que, pour les autos, j'ai envisagé surtout le péril que courent ceux qui passent sur leur route.

Ce n'est là encore qu'un simple *distingo*.

La sécurité du voyageur et celle du passant sont connexes. L'automobile qui se heurte à un obstacle, cet obstacle fût-il un simple piéton, ou même un animal, court grand risque elle-même. Et l'on a vu un chien écrasé faire déraper une puissante automobile.

Il n'y aura donc réel progrès dans l'automotion que le jour où ce sera un sport sans danger, ou à peu près.

C'est là ce que je m'ingénie à faire comprendre à tous ceux qui veulent bien m'écouter. C'est pour cela aussi qu'en réclamant une réglementation sévère et les moyens propres à réduire les accidents à un minimum, je crois défendre le progrès bien plus que ceux qui me jettent l'anathème comme à un hérétique.

Les pires ennemis de l'automotion sont

ces fous qui dévalent, inconscients, sur nos routes et dans nos rues. Et ses meilleurs amis sont ceux qui veulent les brider, par conséquent ceux-là mêmes contre lesquels vous exhalez votre colère.

Mais je vous vois hausser les épaules. Vous ne me comprenez évidemment pas.

Je le regrette, et pour vous... et pour nous.

FRED ISLY.

A la clinique du docteur Moyen

L'ÉLÈVE. — Pourquoi avez-vous opéré cet homme ?

LE DOCTEUR MOYEN. — Pour cinq cents francs.

L'ÉLÈVE. — Qu'est-ce qu'il avait.

LE DOCTEUR MOYEN. — Cinq cents francs.

DIALOGUE ÉTONNANT

Conversation entendue sur les Boulevards.

— Fallières est dégoûtant.

— C'est vrai. On devrait mettre Pelletan à sa place. Celui-là, au moins, est propre!

. . . .

J'allais oublier de vous dire que ces paroles s'échangeaient entre deux associés d'un magasin de photographies et qu'il eut pour conséquence le remplacement dans la devanture d'un vieux portrait sali du Président de la République par un portrait tout neuf de l'ancien ministre de la Marine.

Pour se débarrasser des intrus

La scène se passe dans un cercle.

Deux messieurs jouent au piquet. Derrière eux, des curieux penchés sur leur dos, suivent les péripéties de la partie. Les deux messieurs se seraient bien passés de ces gêneurs qui ne se font pas faute de discuter la façon de jouer des deux adversaires. Mais les convenances empêchent toute marque d'impatience envers des collègues.

La partie continue donc sans observation.

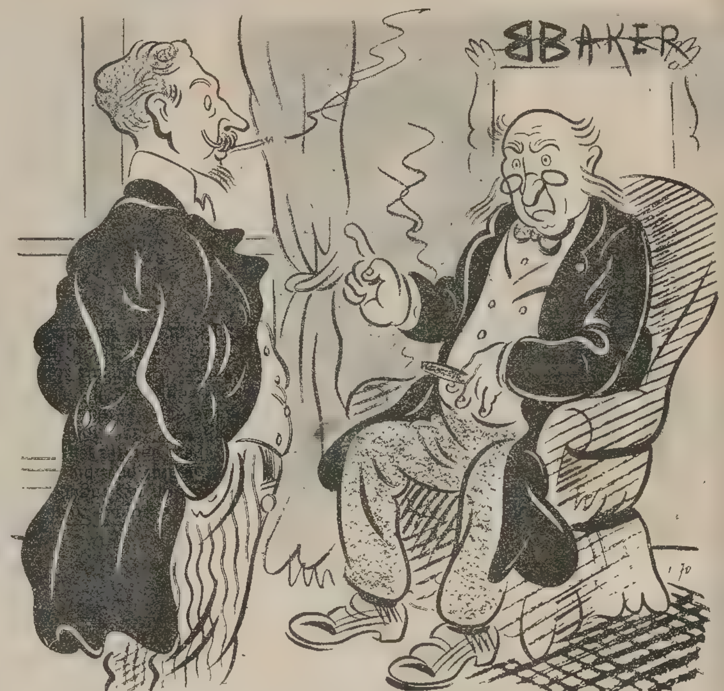
A un moment donné, l'un des joueurs se retournant vers un curieux placé derrière lui, le prie de bien vouloir tenir ses cartes un moment car il est obligé de s'absenter pendant quelques minutes. Pareil service ne se refuse jamais.

Bientôt après, le second joueur se retourne à son tour vers un des membres qui suivent son jeu et le prie de tenir son jeu, un besoin pressant l'appelant au dehors.

Les deux remplaçants continuent pendant quelque temps la partie sous les yeux des curieux, quand l'un d'eux s'avise de demander à un garçon :

— Que sont devenus les deux joueurs dont nous tenons la place?

— Ils jouent dans la salle voisine, monsieur, répond le garçon.



LE JEUNE MÉDECIN. — Est-ce que vous ne vous êtes jamais trompé de diagnostic, docteur ?

LE CÉLÈBRE DOCTEUR. — Oui, mon ami! L'autre jour, un monsieur habillé comme un mendiant m'a demandé une consultation. Je lui ai dit qu'il n'avait qu'une simple indigestion, et j'ai appris plus tard qu'il était assez riche pour avoir l'appendicite.

LA FAILLITE DE LA GÉOMÉTRIE

« La somme des parties ne peut être supérieure au tout » nous enseigne la science d'Euclide.

— On voit bien que les savants de cette époque n'ont pas connu la bicyclette, disait un jeune pédaleur, sans cela, ils n'auraient jamais émis pareille hérésie. Je sais bien que pour ma part, les sommes que j'ai dépensées pour réparations de diverses parties de mon vélo sont supérieures au prix que m'a coûté la machine elle-même.



L'AMATEUR DE TABLEAUX

— Mais je ne rêve pas. Voilà un tableau de Raphaël. Et il est signé. Il vaut au moins un million!

— Tenez, mon brave, je vous prends votre tableau. Voici cent francs.

Courrier Pêle-Mêle

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous permettre à un lecteur du *Pêle-Mêle*, de rectifier une erreur qui s'est glissée dans votre dernier numéro. Il s'agit de la comparaison des budgets des principaux Etats.

L'auteur de l'article attribue à l'Allemagne un budget inférieur à 3 milliards. Il y a là un malentendu. Cette somme ne s'applique qu'au budget de l'Empire, alimenté par différentes ressources, et entre autres, par des contributions qu'y versent les différents Etats confédérés. Mais ces Etats ont aussi leur budget propre qu'il convient d'ajouter à celui de l'Empire, si l'on veut avoir une idée exacte des dépenses de l'Allemagne.

Il y a quelques années, le chiffre global de ces dépenses s'élevait à plus de 4 milliards et demi, et il n'a certainement pas diminué depuis.

D'ailleurs, si la France dépense actuellement 4 milliards, l'Allemagne pourrait, *à charges égales*, s'offrir facilement un budget de 6 milliards.

Mais il est très difficile de se rendre compte, même approximativement, des charges des contribuables dans les différents pays. Il faut, en effet, ajouter aux dépenses de l'Etat celles des provinces, départements ou communes.

En Allemagne, les Etats et les communes ont généralement des biens domaniaux considérables, dont les revenus allègent d'autant les les contribuables.

Recevez, etc.

A. Munier (Saint-Mandé).

Questions interpêlemêlistes

Combien y a-t-il de genres de décorations civiles en France?

A. B.

Puisque nous sommes à une époque de records, quel est le livre dont on peut dire qu'il détient le record du tirage? Je ne parle pas des livres de religion.

Durnan.

Les cheveux d'un homme, s'il les laissait pousser, atteindraient-ils, en moyenne, la longueur des cheveux de femmes?

A. Lille.



UNE CITATION APPROPRIÉE

L'Encaisseur d'une Maison d'abonnement. — Comment!.. vous ne pouvez donner que vingt sous?

La Cliente. — Hélas! vous connaissez le proverbe: La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

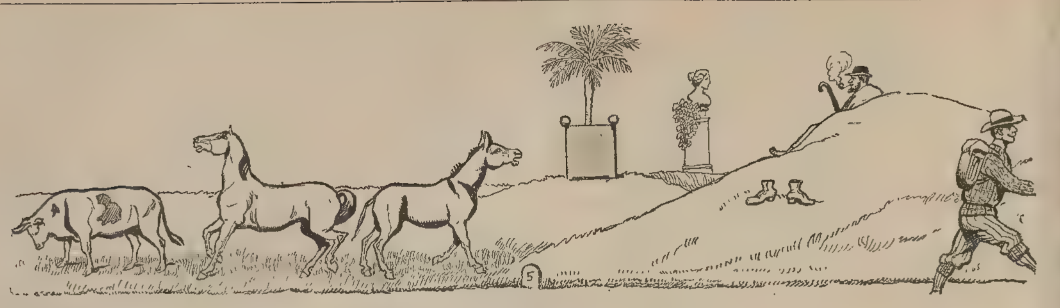


Et l'amateur montre sa trouvaille à un expert, qui lui prouve que le marchand est un truqueur et que son « Raphaël » ne vaut pas quatre sous. Furieux, l'amateur retourne chez l'Auvergnat.



— Misérable! s'écrie-t-il, vous me vendez ce tableau cent francs, sachant qu'il ne vaut pas quatre sous. Vous êtes un filou, un voleur!

— Mais alors, monsieur, vous qui me l'avez pris pour cent francs croyant qu'il valait un million!



Paysage tel que se le rappelle un piéton.



Tel qu'en a gardé le souvenir un chauffeur d'auto.

Pour faire du vin vieux

Personne n'ignore que chaque fois qu'on boit une bouteille de vin vieux, ce vin n'est pas nécessairement d'un âge très avancé. Les négociants en vins ont des moyens artificiels pour vieillir les vins.

Malheureusement, la plupart de ces moyens artificiels constituent, non pas un vieillissement, mais une oxydation trop précipitée et par conséquent nuisible. On emploie alternativement la chaleur ou le froid. Or, la chaleur a l'inconvénient de donner au vin un goût de cuit; le froid seul est insuffisant, il n'a d'autre effet que de coller énergiquement le vin.

On a découvert un nouveau procédé qui serait d'une efficacité très réelle. On chauffe le vin jusqu'à cent degrés avec de l'air sous pression; cela a le grand avantage d'éviter au vin ce goût de cuit dont nous parlons plus haut. Puis on le refroidit subitement, d'abord à la température ordinaire, puis à quelques degrés au-dessous de zéro, toujours avec de l'air sous pression. On filtre soigneusement après ces deux opérations. Il paraît que traitement vieillirait le vin de plusieurs ann en quelques heures, sans lui faire perdre cune de ses qualités. La science a parlé. C' aux gourmets qu'il appartient de répondre elle a eu raison.



MODERNE PARVENU

M. Simplet. — Comment, un coffre-fort dans votre chambre, mademoiselle?

Mlle Parvenu. — Où voulez-vous que je serre les bijoux de ma poupée?

POUR DORMIR

Il y a des gens qui ne dorment pas, et q au bout d'un certain temps, prennent l'ha tude d'absorber des remèdes très violents, drogues médicinales très actives pour arri à s'endormir. Il ne faut recourir à ces moy extrêmes que dans les cas extrêmes.

Il y a avantage à employer ce que l appelle dédaigneusement les remèdes de bon femme, remèdes qui sont, en réalité, basés l'expérience.

L'un des plus simples consiste à se cach le nez dans ses couvertures et à absorber, conséquent, l'acide carbonique que les poum exhalent; comme l'acide carbonique asphy lentement, on s'endort, et il vient un mom où, sans qu'il soit besoin de se réveiller, sort le nez hors la couverture. Il n'y a d aucun danger et l'on dort.

On peut aussi prendre un bain de pi chaud, c'est-à-dire faire affluer le sang cerveau, boire quelque chose de chaud, frotter les tempes avec de l'eau chaude; masser le dos et le ventre pour attirer le sa à la peau; bref, faire tout ce qui est possi pour faire circuler le sang du cerveau a extrémités.

Il faut aussi que l'air soit pur et que la t ne soit pas trop basse. Si aucun de moyens ne réussit, demandez des soporifiq à votre médecin, mais pas avant.

Combien y a-t-il de chemins de fer sur le globe

D'après des documents que chacun peut a consulter au Ministère des Travaux publi l'ensemble des voies ferrées en 1905, p toute l'Europe, était de 305.407 kilomèt



— Garçon, vous me donnerez une absinthe bien tassée et le *Pêle-Mêle.*



— C'est insensé ce que cette absinthe vous fait tout de suite monter le sang à la tête...



... et comme ce journal vous fait monter le rire aux lèvres.



— C'est dommage d'être obligé de partir avant de l'avoir terminé!

en progression de 4.972 kilomètres sur la longueur constatée l'année précédente par les mêmes documents. Bien que l'Europe ne représente au point de vue continental que la quatorzième partie du globe terrestre, bien qu'elle ne contienne que le quart de la population de l'univers, elle possède le tiers des chemins de fer construits à la surface du globe.

L'Amérique a 100.000 kilomètres de chemins de fer de plus que l'Europe, c'est-à-dire 400.000 kilomètres; elle est sensiblement plus grande que l'Europe; quant à sa population, elle est quatre fois moindre. Or, sur les 400.000 kilomètres en question, les Etats-Unis, qui n'ont que le cinquième de la population de l'Europe, possèdent 334.000 kilomètres de voies ferrées.

Viennent ensuite l'Asie avec 75.000 kilomètres; l'Amérique du Sud, avec 45.000 et l'Afrique et l'Australie réunies, qui n'en ont que 25.000 kilomètres.

Parmi les pays d'Europe, la France n'est qu'au huitième rang avec 8 kilomètres 5 par myriamètre carré. Le premier rang est dévolu à la Belgique avec 23 kilomètres 9 pour la même surface; vient ensuite l'Angleterre avec 11 kil. 7, puis l'Allemagne avec 10 kil. 3. Le dernier pays de cette statistique est la Norvège, avec 0 kil. 8.

Dans le classement du rapport de la longueur des voies ferrées avec la population, nous venons au cinquième rang avec 11 kil. 7 pour 10.000 habitants. La Suède tient le premier rang avec 24 kil. 5. L'Allemagne est au huitième rang avec 9 kil. 9 et l'Angleterre, au neuvième rang avec 8 kil. 3.

CE QUI SE CONSOMME DE PAPIER

Depuis une cinquantaine d'années, la consommation du papier a pris une extension colossale. La création de machines pour imprimer les journaux, la création de journaux multiples, la diffusion de la librairie, tout cela a motivé une consommation formidable de papier. Mais les proportions sont assez variables suivant les pays.

On a fait le calcul de ce que chaque habitant emploie de papier suivant les différentes nations. Ainsi, un Canadien ou un citoyen des Etats-Unis en emploient 18 kilogrammes par an; un Anglais, 17 kilogrammes; les Norvégiens, 14 kilos et demi; les Suédois, 13 kilogrammes; les Suisses, 12 kilogrammes; les Français, les Australiens, les Belges et les Hollandais seulement 10 kilogrammes; l'Allemand vient enfin avec 4 kilogrammes.

Les pays où l'on consomme moins de papier sont la Russie, la Finlande, le Brésil, le Mexique et le Japon où la proportion n'est que de 1 à 2 kilogrammes par an. Enfin, le pays où le papier semble presque ignoré, c'est l'Inde, qui en consomme 100 grammes par tête et par an.



— Nom d'une pipe! mon docteur me l'avait pourtant bien dit de ne plus prendre d'absinthe, c'est drôle comme ça rend la tête lourde!

Les tremblements de terre comme moyen curatif.

On sait combien sont terribles en leurs conséquences les tremblements de terre. Il résulterait des observations faites par les médecins lors du dernier tremblement de terre de San Francisco, que certains malades allaient mieux par suite de la secousse qu'ils avaient ressentie. Il y a même eu quelques cas bizarres qui semblent indiquer que le tremblement de terre serait un excellent moyen thérapeutique. En voici un exemple: Une femme qui était paralysée depuis quinze ans a recouvré l'usage de ses membres. Il ne s'agissait évidemment pas d'une paralysie venant à la suite d'une maladie organique; il s'agissait d'une paralysie nerveuse. On cite aussi le cas d'une jeune fille qui, par suite d'une terreur pendant le tremblement de terre, perdit l'usage de la parole. Trois heures après, une autre secousse lui rendit la parole. Pendant qu'elle voyageait en Californie, une dame fut atteinte de crise rhumatismale; survint le tremblement de terre de San Francisco, elle fut guérie par suite de l'émotion qu'elle ressentit.

Ce sont là des cas assez curieux enregistrés par les médecins et qui tendraient à démontrer que les catastrophes les plus terribles ont quelquefois du bon.

PENSÉE

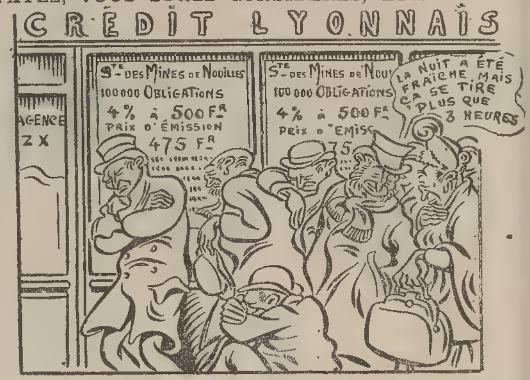
On décore un médecin parce qu'il conserve la vie à son malade.

Pourquoi ne décorerait-on pas le malade qui fait vivre le médecin?

L'ARGENT OUVFE TOUTES LES PORTES... PAYEZ, VOUS SEREZ CONSIDÉRÉS, ETC.



— Mais tous ces proverbes, c'est de la blague, me dit le vieux philosophe. A vous entendre parler, on douterait que vous ayez déjà été payer vos contributions.



L'argent vous ouvre les portes!!! Mais triste plaisantin, croyez-vous donc que les établissements de crédit ouvrent même cinq minutes avant leur heure, les jours d'émission?



Nos femmes ne demandent cependant et malheureusement pas mieux que d'acheter. Comment expliquez-vous qu'on nous les rapporte en lambeaux les soirs d'exposition de blanc.



Tenez, vous me faites transpirer avec vos croyances à la considération pour les gens qui payent! Allez donc demander un peu aux habitués des troisièmes galeries... qui dînent à trois heures pour entrer au théâtre à huit.



Oui, oui, votre bouche... je sais ce que vous allez répondre: « Puisque plus on paye, moins on a de considération, alors, payons le moins possible. » Eh bien! je vous aplatis vous et votre argument, en vous faisant observer qu'on est arrivé à houspiller supérieurement les gens pour trois malheureux sous.



Et après cela, allez donc parler de la puissance de l'argent, surtout quand vous payez pour faire trimballer dans vos murs un souverain ou autre chose, qu'on vous empêche de voir. Tourte... va!...

Là-dessus, tout rêveur, j'ai laissé là cette vieille barbe.

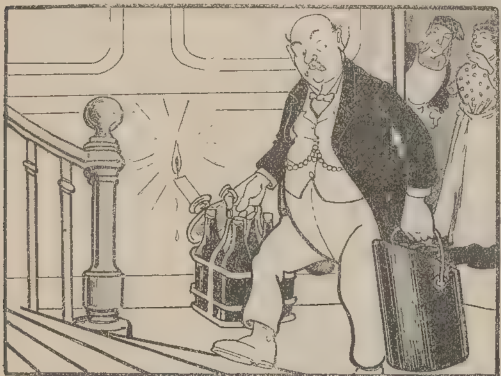




LES HEROS DU FOYER

— Sapristi! la nouvelle bonne n'a aucun soin de mes effets. Je crois que nous sommes mal tombés.
— Au contraire, c'est une perle! Elle a une façon de me coiffer qui m'avantage. Elle prend un soin jaloux de mes robes et de mon cabinet de toilette.

Par exemple, elle n'aime pas frotter par terre. Mais ça ne fait rien. Toi qui es robuste, cela t'amusera de faire cela tous les matins.



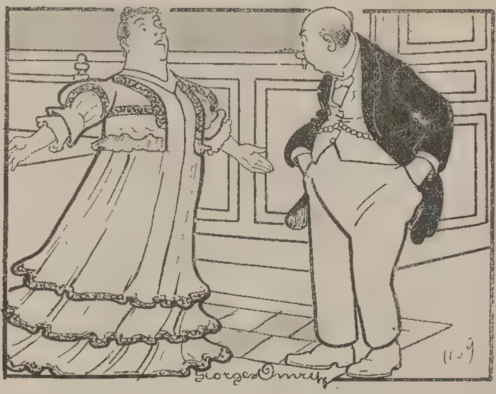
Elle dit que descendre à la cave l'oppresse. C'est bien possible, puisque cela me produit le même effet. Toi, tu es fort, et tu pourras monter le charbon et le vin.



Hé! ne prends pas la cuisse, j'ai pris l'autre. Marie les adore. Prends un peu de carcasse, elle ne peut la souffrir. Garde ton assiette pour le dessert, j'en ai pris plusieurs pour moi. Il ne faut pas faire trop de vaisselle à cette fille.



Ne la dérange pas, tu peux aller toi-même chercher à la cuisine ce dont tu as besoin.
— Et puis encore? Lui porter une chaufferette, lui allumer du feu!



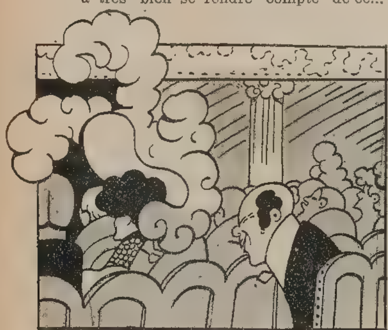
— Vous voilà bien, vous autres hommes. Vous voulez être bien servi et vous n'y mettez pas un peu du vôtre!



Il faut savoir prendre la vie telle qu'elle est... l'on n'est jamais ennuyé. Un exemple: Au théâtre on se plaint de la grandeur des chapeaux actuels qui empêchent de voir. A quoi bon? Au lieu de se plaindre, qu'on observe, comme moi, on arrivera à très bien se rendre compte de ce...



... qui se passe sur la scène, malgré le couvre-chef immense de la dame placée devant nous.
Ainsi les plumes, sensibles et légères du chapeau de cette dame, se hérissent d'effroi. Nul doute, le traître que je ne vois pas assassine la pure jeune fille.



Les mêmes plumes se tordent en replis tortueux. Là-bas sur la scène invisible, un de nos plus célèbres pitres fait évidemment les grimaces les plus réjouissantes... Les plumes se tordent, je me tords idem.



Maintenant, elles tombent vers le sol, telles un saule pleureur, tristement, lamentablement... La mère doit pleurer devant la rampe, la disparition de son fils chéri, etc... Avec un peu de philosophie, on peut toujours s'arranger dans la vie.

NEURASTENIADES

Les pêches.

L'intérieur d'un omnibus.

Une petite dame à la mine friande et jolie fait vis-à-vis à un gros monsieur à la face épaisse et goulue. A peine installé, celui-ci a tiré d'un grand sac en papier une pêche savoureuse et juteuse dans laquelle il mord à belles dents.

La Petite Dame *(à elle-même).* — Mon Dieu la belle pêche! Elle semble exquise. Tendre et mûre, juste à point, comme je les aime. Elle est énorme, c'est une Montreuil, je le parierais. Il n'y a qu'elles pour avoir ce coloris merveilleux d'or et de grenat. Il a dû les prendre chez Potel et Chabot. C'est mon fruit de prédilection, du reste. Il n'y a rien de si rafraîchissant et par cette chaleur, vraiment, ce monsieur est bien heureux de pouvoir s'offrir cette petite douceur.

Cependant, le voyageur a terminé sa pêche. A peine a-t-il rejeté le noyau par-dessus son épaule à travers la vitre baissée, qu'il plonge à nouveau dans le sac et en tire une seconde. Il mange jouisseusement, sans arrêt, avec des aspirations mouillées et juteuses. Le suc du fruit découle des commissures de ses lèvres.

La Petite Dame. — Il y revient. Eh bien, mon bonhomme, tu ne te prives pas, toi! Celle-là est au moins aussi grosse que l'autre. Il mange assez malproprement, du reste; mais il a l'air d'y prendre un tel plaisir qu'il donne envie d'en faire autant... Comment! il a déjà fini... et il en prend une troisième! C'est trop... Et puis il a une façon de rejeter les noyaux par dessus son épaule! C'est un goujat... un riche goujat... pour se payer des fruits pareils! Elles coûtent au moins 60 centimes pièce... Mon Dieu, que j'ai chaud!... Et c'est si rafraîchissant une bonne pêche!

Le gros monsieur plonge dans le sac pour la quatrième fois.

La Petite Dame. — Encore une! Seigneur. il va se rendre malade. Voyons, ça fait... une.. deux... trois... quatre pêches qu'il engloutit. Quatre pêches! Mais c'est un gouffre, cet homme. A ce compte-là, il doit dévaster tout un jardin à lui seul. Je ne m'étonne plus maintenant si les fruits sont hors de prix... Il doit en rester deux dans son sac. Je me demande s'il aura l'insolence de les finir.

L'omnibus s'arrête.

Le Conducteur *(criant).* — Palais-Royal! Le Palais-Royal!!

La petite dame se lève pour descendre, puis, se ravisant, se rassied.

— Non, tant pis, je suis pressée, mais je reste. Je veux voir jusqu'où ira la... goinfrerie de ce pêchivore.

L'omnibus repart.

Le gros monsieur plonge dans le sac pour la cinquième fois.

La Petite Dame *(furieuse).* — C'est trop fort! Mais il n'a donc pas d'enfants, pas de femme à qui en rapporter! ou bien il n'a pas de cœur. Il n'a que l'estomac. Un estomac à pêches! Il m'énerve, cet individu. Il me crispe. Je lui dirais des sottises! Les omnibus ne sont pas faits pour qu'on vienne s'y empiffrer, sapristi! Il me fait jurer, maintenant. C'est du joli. Vilain bonhomme, va!

Le voyageur tire de son sac la dernière pêche.

La Petite Dame. — Pan! Ça y est. C'est la dernière, il n'en reste plus. Le monstre!!

Cependant, le « monstre » regarde le fruit avec attendrissement, le roulant dans ses doigts et l'envisageant sur toutes ses faces, pris par un tardif scrupule, ou bien, se donnant le temps de respirer avant de l'engloutir. La petite dame suit ses mouvements avec anxiété. Tout à coup, il se décide et va porter la main à sa bouche.

La Petite Dame. — Non, non, je ne peux pas voir ça. Je ne peux pas, je ne peux pas. *(Haut.)* Conducteur, conducteur, arrêtez, je descends.

En même temps elle se lève, et, sournoisement, elle heurte avec adresse, du manche de son ombrelle, la main du gros voyageur. La pêche tombe.

— Oh! pardon, monsieur!

Et comme celui-ci se baisse pour la ramasser, rossement maladroite, elle l'écrase du pied et descend.

Tout aussitôt elle arrête une voiture.

— Cocher, au Palais-Royal, vite. *(A elle-même, en montant.)* Ouf! Je suis soulagée. Non, mais voyez un peu! Si je n'avais pas été là, ce... phénomène allait finir sa demi-douzaine *(Indignée.)* Il allait la finir!

Le fiacre part. Soudain, comme illuminée.

— Cocher! Cocher... Arrêtez-là... chez ce fruitier.

Etienne Jolicler.

Pêle-Mêle Connaissances

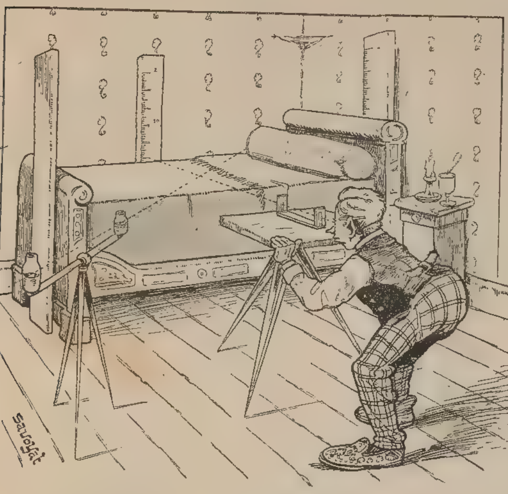
— Avant la Révolution, le clergé catholique français était le plus grand propriétaire du pays. Il possédait un cinquième du territoire, domaine qui représentait la valeur de trois milliards et un revenu d'environ 70 millions. Outre les droits féodaux qu'il levait, il percevait à peu près 80 millions de dîmes sur tous les autres propriétaires.

— La longueur actuelle des câbles télégraphiques sous-marins atteint 450.000 kilomètres. Une flotte qui ne comprend pas moins de 53 bâtiments est employée à la pose et à l'entretien de ces câbles.

— L'Académie française a publié huit éditions successives de son fameux Dictionnaire. La septième, commencée en 1835, a vu le jour en 1877. L'élaboration en avait duré qua-



— J'ai eu de la chance de trouver les lunettes d'auto de monsieur, au moins, je peux éplucher mes oignons sans pleurer.



Comment M. Péan, géomètre, obsédé par la ligne, en arrive à faire son lit.



LE FORÇAT ET LA RENGAINE A LA MODE

LE FORÇAT *(qui vient d'être gracié au bout de vingt ans de travaux forcés).* — Au revoir et merci!

rante-deux ans. Les cinq éditions antérieures n'avaient nécessité, en moyenne, qu'un peu plus de vingt-huit ans chacune, la première exceptée. Commencée en 1635, celle-ci n'avait été terminée qu'en 1694.

— C'est la Constituante qui créa la contribution des *patentes*, en même temps qu'elle abolissait les maîtrises et les jurandes. Elle prit pour base la valeur locative des échoppes, magasins et ateliers; puis, répartissant ces locaux en trois classes, établit trois degrés de taxation: 10, 12 et 15 pour cent du prix du loyer. Son tarif se résume en quelques lignes; celui d'aujourd'hui remplirait une brochure.

— Parmi les différentes mesures arrêtées contre la mendicité, une des plus énergiques est celle de la principauté de Lubeck, dans le Grand Duché d'Oldenbourg, où les autorités ont décrété que celui qui serait pris faisant un don de quelque nature que ce soit à un chemineau, serait passible d'une amende de 30 marks.

— Les meilleures huîtres sont celles de trois et quatre ans. Il suffit, pour connaître leur âge, de compter les cannelures que la nacre dépose autour du ligament extérieur qui réunit les deux coquilles. A chaque cannelure correspond une année. L'Ostende est mangeable jusqu'à dix ans.

A. S.



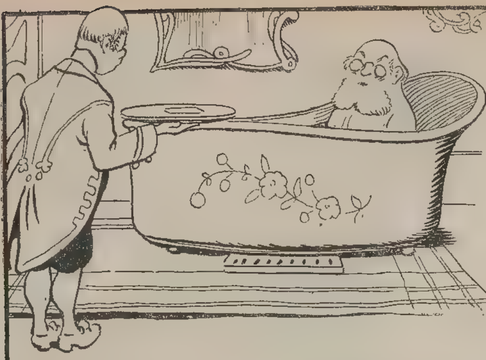
NOCTURNE DE CHOPINES

— Qu'est-ce que vous faites-là?
— Bougez pas! j'vois les maisons qui tournent; j'attends que la mienne passe pour rentrer chez moi.



AU MINISTERE

LE BUREAUCRATE. — De tous les travailleurs, c'est nous les plus malheureux. Nous n'avons aucun moyen de protestation.
— Et la grève? Abandonnez le travail en masse.
— Impossible, nous n'avons pas de travail.



Il fallait se faire admettre dans le clan socialiste. Jean réussit à se faire recommander au député Monaco, le leader du parti. Le député prenait un bain de champagne lorsque le larbin lui passa la carte de Néostyle sur un plat de vermeil.



Monaco adressa le néophyte à son chef de Comité, Marius Bonheur, chef d'équipe de la maison Fresnes et Cie. La réception fut des plus gaies et des plus cordiales, et le vicomte partagea avec Marius et les siens le radis noir et le pot-au-feu familiaux.



Après délibération du bureau du Comité, Jean fut expédié à Bar-sur Loire pour porter la bonne parole et enlever la circonscription aux monarchistes qui la détenaient depuis des temps immémoriaux.



Le candidat, quelques semaines avant la période électorale, réunit ce qui lui restait de fortune et le convertit en pièces de cent sous. « Ayez la pièce de cent sous facile, lui avait soufflé Monaco »



Petit à petit, la fréquentation du clan socialiste unifié amena certaines modifications dans les habitudes de Jean. Il achetait son tabac en cornets de dix cent.



Il fallait se signaler à l'attention générale par des actes. Jean obtint une place de garçon de bureau au Ministère des Travaux publics pour un chemineau qui lui promit, en échange, une propagande bien sentie dans ses tournées de mendicité.



De Néostyle, ou plutôt Néostyle tout court, il avait supprimé par politique la particule, se multiplia, s'employa, se démena pour gagner les sympathies des ouvriers et des paysans. Un fermier avait-il besoin d'un coup de main pour mener à bien une besogne difficile, Jean était là.



Son empressement, souvent intempestif, lui attirait quelquefois de désagréables surprises. Mais que voulez-vous, on n'a rien sans peine



La jaquette et le veston étant regardés comme vêtements aristocratiques dans les campagnes, Jean endossa la blouse et se chaussa de sabots pour faire sa tournée électorale chez les maraîchers et les cultivateurs. Ses pieds se couvrirent d'œils de perdrix et de cors. « Souffrons pour le triomphe de l'idée, gémit le candidat ».



Il s'employa et réussi à faire sortir du bagne un pauvre malheureux bonhomme, Ernest Lepied, dit Bras d'acier qui avait assassiné dans un mouvement de vivacité une vieille femme, sa servante et deux jeunes enfants.



Pour plaire aux électeurs, Jean employait dans la conversation un style imagé et populaire. Cette transformation dans le langage n'alla pas sans quelques gaffes. « J'ai rencontré votre bergère avec ses lardons! dit-il un jour à M. Piédalouette, le notaire, président de la Fabrique de la paroisse. »



Il était obligé d'ingurgiter force apéritifs et chopines de vin. Aussi se réveillait-il souvent avec la tête en feu. Il y avait toujours à la maison un bain de farine de moutarde sur le feu et un bocal de sangsues sur l'étagère.



La nuit, il lui était souvent impossible de fermer l'œil. Des concerts et des sérénades nocturnes étaient exécutés sous ses fenêtres. « J'ai eu la pièce de cent sous trop facile avec ces gens-là, murmurait Jean en se retournant dans son lit. »



Les élections approchaient. On organisa des réunions contradictoires. On montait à l'assaut de la tribune comme les alpins grimpent sur le pic du Midi.



Malheureusement, c'était la saison des pommes et comme cette année-là les pommes étaient abondantes, on abusa de leur consommation. Par humanité on les servait cuites.



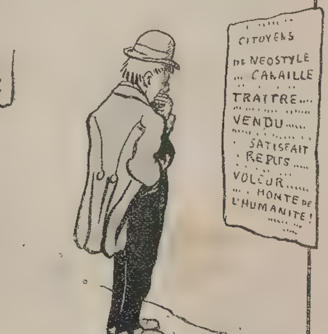
Souvent la discussion s'envenimait et on vit plusieurs citoyens en venir aux mains, aux poings et aux pieds.



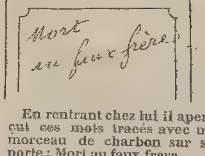
Jean ne put se faire entendre, il fut reconduit jusqu'à la porte d'une façon peut-être un peu vive. Le chef du comité royaliste lui fit les honneurs du pied. On se serait cru dans une chasse à courre.



Le lendemain de cette réunion mémorable, le candidat tomba dans un guet-apens. « Dix contre un, s'écria-t-il en apercevant les malandrins, c'est quinze de trop! » Et il reçut un coup de poing sur le chanfrein qui lui fit voir trente-six chandelles.



Dans la soirée, après avoir réparé les désordres de sa toilette, il flâna par les rues de la ville pour lire les affiches de ses adversaires. Il apprit combien la languefrançaise est expressive.



En rentrant chez lui il aperçut ces mots tracés avec un morceau de charbon sur sa porte : Mort au faux frere.



Le lendemain, en s'éveillant, il aperçut une bombe anarchiste déposée sur le seuil de sa maison et dont la mèche brûlait. « Je vais sauter! Au secours! cria le candidat. »



La Providence envoya au secours de Jean, Azor, le chien du boucher, qui éteignit la mèche de la bombe. Le candidat socialiste unifié était sauvé.

(La suite au prochain numéro).



— Tenez, mesdames et messieurs, la montre que je viens de mettre dans ma poche va disparaître instantanément.

LE VOLEUR. — Eh bien, mon vieux, je crois que pour une fois tu n'auras jamais si bien dit la vérité.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Malplat. — Serait-ce si intéressant ? Cela prendrait, en tous cas, une place dont nous ne pouvons malheureusement disposer.

M. Huot. — Indiquez simplement les mots nouveaux et le nom du grand homme.

M. Labbé. — Il est probable que c'est tout simplement un effet du hasard.

M. Thorin. — A notre avis vous feriez mieux de laisser là cette affaire, vous ignorez jusqu'où elle vous entraînerait.

M. P. Poirier. — Malheureusement pour les amateurs de ce genre de locomotion, il est à peu près impossible de s'y livrer si l'on ne connaît un aéronaute.

M. V. Marcel. — Des faits de ce genre sont souvent racontés, mais nous vous engageons à ne vous fier qu'à votre propre témoignage en ce qui les concerne.

M. Le Lavelou. — Aucune responsabilité.

M. Péclet. — On en trouve chez les marchands de timbres, mais pour un prix majoré.

M. Saint-Leir. — Le mot signalé est, en effet, archaïque, mais il se comprend, croyez-le ; il vaut autant ne pas y toucher, certains usages sont intangibles.

M. Gairaud. — Sans aucun doute, vous faites 90. Le 14 ne se compte qu'après.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Le XVIIIe vol. du livre populaire est de X. de Montepin : « Les filles du saltimbanque ».

M. Bloch. Abondance. — Adressez-vous à la librairie Larousse, 19, rue du Montparnasse.

M. L. Portier, à Paris. — « Esperanto », 1 v 2 fr. 25. Il y a eu récemment un congrès d'espér tistes, mais les sociétés dont vous parlez son peine en formation.

M. L. F., lecteur assidu. — « Jeux d'esprit, c rades », etc., 2 vol. par Joliet, 2 francs chaque lume.

M. E. B., à Epinal. — « Manuel du Pédicure vol., 26 figures, 2 fr. 25.

M. B. T., à Epinal. — Nous avons fait cherc dans toutes les librairies scientifiques. Un seul vrage a été publié sur la mnémothérie, il est épu depuis plusieurs années.

M. B., à Paris. — « Manuel du Pêcheur », tr général, etc., 1 vol. avec 207 gravures, 3 fr. 50.

Un lecteur assidu. — Il n'y a qu'un volume exercices du corps qui pourrait vous convenir, m il n'y a pas de leçons spéciales de jongleries, 2 fr Un autre, pourtant, traite un peu ce sujet, m nous ignorons son importance, 1 fr. 25.

M. Morin, Paris. — Le code commercial Du Séverin est épuisé et ne se trouve plus que d casion.

M. Bravo, à Graz (Autriche). — Le « Dictionn d'argot », 1 vol., 1 fr. 25, un autre, plus comple francs.

M. Effie, à Meaux. — Adressez-vous à la « Re Numismatique », 4, place Louvois. Il y a auss « Numismatique Moderne », 3 vol. avec atlas francs.

M. J. G., Paris. — « Grammaire Esperanto », 1 fr « Vocabulaire des mots employés », 2 francs, « C mentaires sur la grammaire », 2 francs.

M. J. E. 30. — Il y a le « Mariage » et les « Th ries » du savant dont vous parlez. 1 vol. par bert, 2 fr. 75.

L'Almanach illustré de " La Famille " a décidément toutes les prévenances pour ses innombrables fidèles, y compris comme toujours celle de leur offrir des cadeaux qui remboursent dix, vingt, cent et même cinq cents fois, son modeste prix de 60 centimes. Il ne saurait mieux justifier son titre d'Almanach-surprise de " La Famille " et son succès est tout simplement en train de devenir légendaire. — En vente partout et 7, rue Cadet, Paris.

12e ANNÉE — N° 47. 10 Centimes 25 NOVEMBRE 1906.

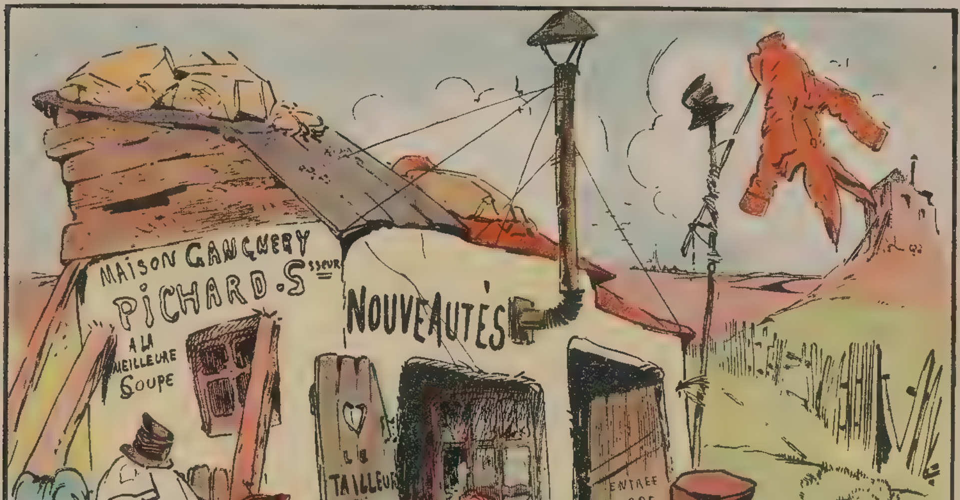
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE PETIT COMMERCE, par HAYE



— Allons bon ! voilà notre meilleur client qui nous fait des infidélités.
— A quoi vois-tu ça ?
— A sa jaquette neuve, il a une nouvelle pièce qui ne sort pas de chez nous.

L'INVENTION DE PI-PO

(Il faut savoir mesurer la vérité aux grands de ce monde.)

Mon vieil ami Li-Ta-Tso ne dédaigne pas promener sa philosophie et ses somptueux costumes dans Paris. Le long de nos avenues ombragées, il va, souriant, perdu dans ses rêveries d'Oriental, indifférent aux quolibets des sots.

Hier, je l'ai rencontré aux Champs-Elysées. Longtemps, côte à côte, nous marchâmes en silence. Puis, comme nous arrivions vers la



... nous nous arrêtâmes un instant à contempler l'Obélisque.

place de la Concorde, nous nous arrêtâmes un moment à contempler l'Obélisque.

Alors, Li-Ta-Tso esquissa un geste, et voici ce qu'il me dit, tandis que nous dirigions nos pas du côté des Tuileries :

— La genèse de l'Ecriture a maintes fois donné à vos savants européens matière à de multiples discussions. Des dissertations sans nombre ont été développées pour essayer de prouver que l'écriture, très rudimentaire au début, s'est enrichie peu à peu et que l'écriture hiéroglyphe que nous venons d'examiner superficiellement sur l'Obélisque n'est qu'une étape de cette science qui, primitivement, se réduisait à quelques signes destinés seulement à aider la mémoire. Quelque chose comme le nœud que vous faites à votre mouchoir. Il est même plaisant, en suivant cet ordre d'idée, de se figurer votre ancêtre : l'homme-singe, traçant de la pointe d'un silex taillé, un signe sur l'écorce d'un chêne, pour signifier : « Surtout, n'oublies pas de passer, ce soir, ta guenon à tabac, en rentrant à la caverne! » Ou bien : « Dans deux jours, c'est l'anniversaire de la naissance du grand Chimpanzé de l'Arverne... »

Ici, Li-Ta-Tso se recueillit un instant, puis :

— Malheureusement, toutes les théories de vos savants, concernant les origines et l'invention de l'écriture sont absurdes, idiotes, insoutenables. Apprenez donc que l'écriture est, en réalité l'invention d'un homme génial, d'un homme unique, et, qu'en outre, celui-ci se trouve être, par la justice des choses, un fils du Céleste-Empire.

En l'an 2465, avant que Kon-Fu-Tsiu se fût ménagé une éternelle première place dans les délices du huitième ciel, régnait, en Chine, un empereur du nom de Tao-Ting-Li. Il était si savant et si avisé, qu'il eût certainement inventé la boussole, si celle-ci n'avait été déjà trouvée. Les historiens du temps, s'expriment ainsi sur son compte :

« Parlait-il? Les oiseaux cessaient leurs chants, les torrents s'arrêtaient de mugir et la tempête fuyait au loin. Le vent se muait en un doux zéphir, afin de porter, jusque dans les provinces les plus éloignées, ses sages paroles, et ses sujets, tous à plat ventre, se délectaient des bribes de vérités tombées de la bouche impériale ».

En souverain avisé, Tao-Ting-Li réunissait autour de lui les plus grands poètes, les meilleurs conteurs, les plus profonds philosophes, les savants les plus réputés de son empire et se faisait un plaisir de combler d'honneurs et de richesses ceux qu'il comprenait...

— Quant aux autres, demandai-je?

Li-Ta-Tso me regarda surpris.

— Quant aux autres, reprit-il, il en faisait cadeau à son bourreau.

Un matin, un aveugle mendiant couvert de haillons sordides, où grouillait la vermine, et qui prétendait avoir fait une découverte sensationnelle, voulut pénétrer auprès de l'Empereur.

Les gardes du Palais, car Tao-Ting-Li avait déjà songé à créer cette institution militaire, voulurent le chasser; mais l'aveugle se laissa insulter et bâtonner sans céder un pouce de terrain.

Durant trois jours et trois nuits, il vécut là de quelques poignées de riz; puis, sur ces entrefaites, l'Empereur ayant appris l'incident, ordonna qu'on laissât entrer le vieillard entêté.

L'aveugle pénétra donc, à tâtons, auprès de Tao-Ting-Li, et fit les trois cent vingt-cinq prosternations exigées par le protocole du moment.

Enfin, il parla en ces termes :

— Soleil de l'Univers et Maître du système planétaire, Astre resplendissant, Fleur extralivine et prince des chrysanthèmes du Paradis, ton méprisable sujet, le fils de chien galeux Pi-Po, baise la sublime poussière que tes pieds ont daigné fouler. Dans mon étroit et stupide cerveau a germé une découverte que je viens humblement te présenter. Les dieux te l'ont destinée, ô Astre des Astres, aussi, est-ce le front et le nez écrasés contre terre, que je viens te la présenter en profonde humilité.

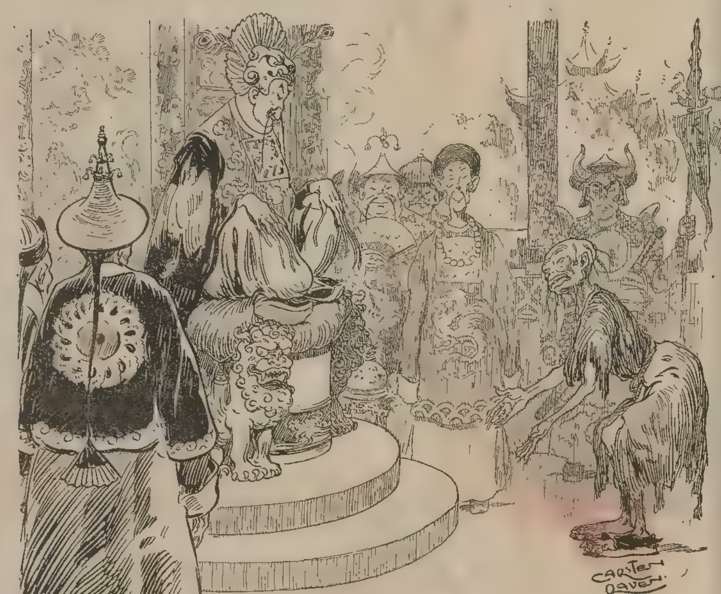
Tao-Ting-Li sourit, plein de bonté et de miséricorde. Tout aussitôt, les grands dignitaires assemblés auprès du trône impérial, sourirent également, selon les règles protocolaires.

Pi-Po reprit :

— Toi, puissance invincible, à qui rien n'est inconnu, tu sais certainement qu'aveugle de naissance, j'ignore ce qu'est la lumière? J'étais donc, de ce fait, le plus malheureux des malheureux de la terre, car il ne me fut jamais donné d'éprouver la grande ivresse de contempler ta beauté extra-terrestre. Le chien qui rôde, affamé et sans asile, peut se réjouir de la lumière que tu répands sur l'Univers, moi, pauvre aveugle, je n'ai jamais vécu que dans les ténèbres. Par pitié, les dieux me dotèrent d'une excellente mémoire, mais avec les années qui me blanchirent la tête, je perdis cette faculté. Il me devenait impossible de me souvenir, au bout d'une journée, ce que j'avais entendu la veille. Je m'efforçais donc de remédier à cette nouvelle calamité et c'est à force d'y songer que je parvins à découvrir l'art de fixer la parole entendue et la faire renaître longtemps après.

— Eh! eh! songea l'Empereur, en tendant l'oreille gauche, car jusque-là il n'avait guère écouté que de la droite, distraitement.

— Voici mon secret, continua Pi Po : Je me munis d'un fil de soie. Sur ce fil, je fais des nœuds. Un pour la première lettre de l'alphabet, deux pour la seconde et ainsi de suite. Pour chaque terme usuel et courant, de supérieur à inférieur, comme par exemple : fils de chien galeux! chacal boiteux! truie borgne! j'ai trouvé des nœuds d'une forme particulière. Des années et des années, je me suis exercé à nouer des paroles humaines sur un fil de soie, aussi mon habileté est-elle assez grande pour me permettre de nouer un discours prononcé devant ton immonde servi-



Tao-Ting-Li sourit plein de bonté et de miséricorde ..

teur. Ensuite, je n'ai plus qu'à laisser glisser le fil entre le pouce et l'index, pour le réciter d'une façon parfaite.

Sur ces derniers mots, Pi Po se précipita sur le dos, se pressa les deux narines et lev

simultanément les deux jambes en l'air, en signe de profonde soumission.

La communication de Pi-Po avait fort intéressé Tao-Ting-Li, bien qu'il ne vît pas encore tout l'intérêt de cette invention.

A son tour, il dit ceci :

— Pi-Po, descendant de l'ignoble tapir, fils de l'exécrable vampire, il me plaît de mettre ton art à l'épreuve. Si tu réussis, demain, à fixer le discours que je prononcerai à l'occasion de la pose de la première pierre de mon futur palais d'argent, et à me le répéter fidèlement trois jours après, je ferai couper, à ton choix, la tête d'un mandarin de province pour te donner sa place.

— Manne céleste, la justice divine parle par ta bouche! s'écria Pi-Po, tremblant de joie,

— Si tu n'y arrives point, poursuivit Tao-Ting-Li, j'aurai un grand plaisir à te faire ébouillanter et à te couper les oreilles!

Avec ces mots, l'Empereur envoya à Pi-Po, qui en hurla de satisfaction, un solide coup de pied dans le bas des reins, ce qui veut dire en Chine, comme ailleurs, que la séance est levée.

Le lendemain, fidèle à sa parole, Pi-Po était au pied de la tribune impériale, porteur d'un fil de soie si long, si long, qu'on aurait facilement pu lier avec, toutes les langues des commères du Céleste-Empire, lequel comptait déjà deux cent millions d'habitants.

Tao-Ting Li était en veine d'éloquence. Il fit un discours remarquable. De temps en temps, il faisait une petite pose et se penchait sur le bord de la tribune pour contempler Pi-Po, très affairé à nouer et renouer frénétiquement son fil enregistreur. Enfin, sur un dernier mot de l'Empereur, Pi-Po fit un ultime nœud et s'en alla, en écartant, de son bâton, la foule curieuse, avide de contempler celui qui avait intéressé son souverain.

A trois jours de là, Pi-Po se présentait au Palais, un peu mieux reçu que la première fois.

Dès qu'il fut en face de Tao-Ting-Li, celui-ci lui ordonna de commencer.

Pi-Po commença donc, mais — phénomène bizarre, — plus il avançait dans sa lecture, plus le visage de l'Astre des Astres s'assombrissait. Il remuait, impatient, croisait tour à tour la jambe gauche sur la droite, la jambe droite sur la gauche, mordillait le bout de son éventail et jetait de furieux regards au mendiant. Ses poings se crispaient de colère, et parfois il se soulevait, comme s'il eût voulu bondir sur le lecteur.

Enfin, Pi-Po, à bout de salive et de discours s'arrêta, le visage inondé d'une joie intérieure.

Alors, se levant, l'Empereur, tremblant d'indignation, s'écria d'une voix courroucée :

— Misérable imposteur! Tu oses dire que j'ai prononcé, il y a trois jours, toutes ces imbécillités? Mais, si cela est vrai, maudit ver de terre, tu as fait là la plus effroyable découverte!!!

Et, se retournant vers le bourreau, Tao-Ting-Li, fou de colère, l'écume aux lèvres, commanda :

— Qu'on se saisisse de cet ignoble vieillard! Qu'on l'empale après lui avoir arraché sa langue venimeuse, et qu'on jette ensuite sa chair impure aux pourceaux!!!

. . . .

Nous avions fait trois fois le tour des Tuileries, le soleil couchant incendiait l'horizon. Je pris congé de Li-Ta-Tso, qui me salua avec son éternel sourire énigmatique.

Jean Rosnil.



Dès qu'un client arrive devant le rayon de l'employé Crétinet, vite il lui demande s'il ne désire pas une paire de gants.



Uniquement pour avoir le prétexte d'avoir une paire de gants en mains, car étant incapable de faire son addition de tête, il compte sur ses doigts et ça lui fait vingt doigts au lieu de dix.

AVIS

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages.

Pêle-Mêle Causette

Je suis heureux de constater que je ne suis pas le seul qu'émeuve l'organisation défectueuse de la charité privée.

Une lettre me parvient, qui me prouve que d'autres déplorent le complet abandon dont souffrent les indigents.

Cette lettre est signée Georges Harmois, directeur de la Revue l'*Avocat* et du journal l'*Ami des Pauvres*.

« Oui, dit mon correspondant, votre proposition est réalisable. Il n'y aurait qu'à fonder définitivement la *Maison du Pauvre*. »

Quel est exactement le but de la *Maison du Pauvre?*

Je laisse à M. Harmois lui-même le soin de nous éclairer. Voici comment il comprend l'œuvre dont il a élaboré le programme.

NOTRE BUT :

Être à la fois l'indicateur, l'intermédiaire des pauvres, l'organe de leurs intérêts, de leurs plaintes, de leurs légitimes revendications. Les mettre au courant de tout ce que la charité fait pour eux, ainsi que de la façon dont ils doivent s'y prendre pour profiter effectivement de la générosité publique.

Etant donné que les 3.000 sociétés de bienfaisance n'empêchent pas les pauvres gens de mourir de faim ou de misère, parce qu'ils n'ont pas su où s'adresser pour être secourus, nous voulons, par notre propagande, provoquer la création de la *Maison du Pauvre*, où les malheureux auront libre accès, et où ceux habitant au loin pourront s'adresser, où fonctionnera un service régulier de placement gratuit, où seront indiquées les œuvres destinées à soulager les vrais pauvres (œuvres qui ne sont généralement connues que des mendiants professionnels, qui en profitent au détriment des véritables infortunés), où seront données des consultations médicales gratuites, où les miséreux, particulièrement les pauvres honteux, trouveront des auxiliaires dévoués pour faire valoir leurs droits, écrire leurs requêtes, formuler toute demande d'assistance judiciaire en cas de procès, et être secondés dans leurs démarches; on pourra ainsi vulgariser les œuvres d'assistance par le travail et celles qui s'y rattachent. Relever moralement celui qui est tombé, en lui faisant recouvrer sa dignité. Faciliter l'existence au travailleur qui, n'étant plus de la première jeunesse, se voit rebuté de partout.

Des secours de nourriture et de toutes sortes seront distribués à la *Maison du Pauvre*, des vêtements remis.

Le sans-asile sera, dans la limite du possible, provisoirement logé et hospitalisé.

En un mot, la *Maison du Pauvre*, comprenant que le malheureux a besoin d'être aimé, aidé, consolé et encouragé, aura pour objet la suppression de la misère, autant que faire se peut, et la mise en œuvre du grand principe de la solidarité sociale.

L'auteur de ce beau projet rencontrera, évidemment, de durs obstacles sur sa route.

Il aura à lutter contre toutes les indifférences et toutes les inerties. Mais il est consolant de penser qu'il existe en France des âmes capables de hautes initiatives.

Par ces temps de féroce égoïsme et d'arrivisme, les yeux se reposent avec soulagement sur des actes de pur altruisme.

Quel sera le sort de la *Maison du Pauvre*, je l'ignore. Mais le fait seul d'y avoir songé et d'y avoir consacré ses efforts, mérite à son auteur la reconnaissance de ceux qui s'intéressent aux malheureux.

Quant à moi, qui jette depuis dix ans ma plainte au vent, je salue avec joie ce premier écho qui retentit à l'unisson de ma voix.

Fred Isly.

CE SONT NOS GENS

Au coin de la rue de Rivoli, deux voitures en sens inverse, s'obstruent mutuellement la route. L'une est un brillant équipage de maître; l'autre, un lourd tombereau qu'un apprenti charretier conduit à la main pendant que le charretier somnole.

Comme de juste, le conducteur de la voiture et celui du tombereau exhalent leur mécontentement en bruyantes invectives.

Tout à coup, de l'intérieur de la voiture, surgit à la portière la tête d'une jeune et charmante femme, la propriétaire de l'équipage.

— Voyons, qu'y a-t-il? dit-elle visiblement mécontente.

Alors, du haut du tombereau, le vieux charretier se lève, la pipe à la bouche, et tranquillement :

— Ce n'est rien, madame la duchesse; ce sont *nos gens* qui se disputent!

M. P.

ENFANTS TERRIBLES

M. Philoupaulos est en visite.

Toto s'approche de lui et d'un ton câlin :

— Dis, monsieur, pourquoi que tu ne portes pas ta décoration?

— Quelle décoration? Je n'en ai point, mon petit ami!

— Mais si! Papa a dit hier à maman que tu étais chevalier d'industrie!

Gaëtan fait sauter sur ses genoux le jeune frère de sa fiancée. L'enfant a la figure enfouie dans un bandeau noué sur sa tête.

— Alors, on va t'arracher cette dent, mon pauvre petit?

— Oui, m'sieur, et puis on m'endormira-z-après!

— Avant, veux-tu dire?

— Non, non, après! comme ma sœur!

— Comme ta sœur?

— Mais oui! Elle enlève ses dents tous les soirs avant de s'endormir!

LAVER.

UN ALIBI

LE JUGE LECURIEUX. — Vous avez quitté votre domicile le 10?

LE PRÉVENU. — Oui, m'sieur l'juge.

LE JUGE. — Et vous y êtes revenu le 25?

LE PRÉVENU. — Oui, m'sieur l'juge.

LE JUGE *(avec sévérité)*. — Et que fîtes-vous dans l'*intérim*?

LE PRÉVENU. — J'suis jamais entré dans *c't'endroit-là!*

En pays de Connaissance.

Le marquis de Baladèche de Rochecreuse avait engagé un nouveau valet de chambre.

Au bout d'un mois il lui demanda s'il commençait à se faire aux habitudes de sa nouvelle place.

— Oh! oui, m'sieur le marquis, d'autant mieux que m'sieur le marquis a presque tous les mêmes créanciers que mon ancien maître.

Bonne Réplique

Un chauffeur d'automobile qui faisait le tour de France, s'étant arrêté dans un village de la Creuse, s'amusait à plaisanter un naturel de l'endroit sur les dimensions exagérées de ses oreilles qui étaient en effet, d'une longueur démesurée.

— Vous devriez vous faire écourter les oreilles, lui disait-il, elles sont trop longues pour un homme.

— Vrai, fit le rural en feignant l'étonnement, vous devriez bien faire allonger les vôtres, elles sont trop courtes pour un âne!



LA BOISSON AMERICAINE ET LE JEUNE GOMMEUX PARISIEN

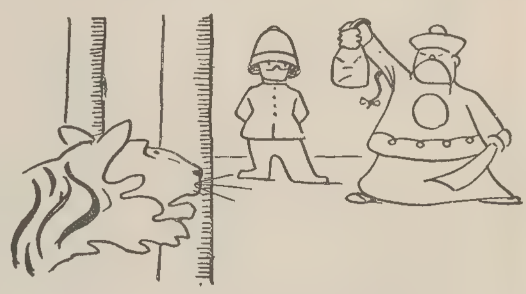
— Après tout, je ne tiens pas essentiellement aux pailles.

LE LANGAGE DES ANIMAUX

Il n'y a pas que les hommes qui se serv en parlant de comparaisons symboliques, les animaux ont aussi leurs expressions typiques.



— Bavarde comme une concierge, disent les perroquets.



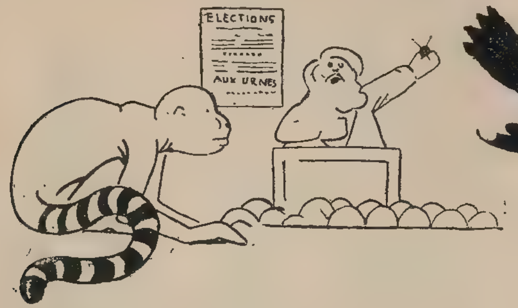
— Cruel comme un fonctionnaire colonial, disent les tigres.



— Ignorant comme un médecin, disent les ânes.



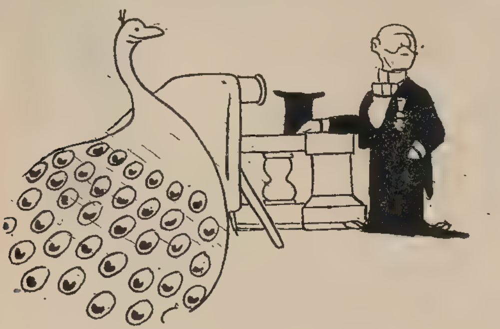
— Rusé comme un maquignon, disent les renards.



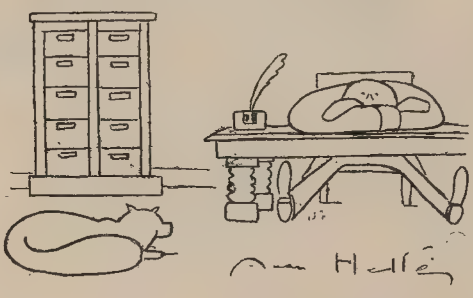
— Grimacier comme un politicien, disent les singes.



— Voleur comme un boursier, disent les pies.



— Fier comme un nouveau décoré, disent les paons.



— Fainéant comme un bureaucrate, disent les loirs.

Courrier Pêle-Mêle

Communes enclavées.

Au sujet de la lettre écrite par M. X..., de Dijon, et relatant l'existence d'une commune de la Côte-d'Or, Ménessaire, entièrement séparée de ce département, nous avons reçu plusieurs renseignements fort intéressants de MM. Merichal, Munier et Adher. Le cas de la commune de Ménessaire n'est pas unique, en effet, et l'on peut citer en France plusieurs autres anomalies.

Le canton de Valréas situé dans le département de Vaucluse, se trouve entièrement enclavé dans la Drôme.

Cinq communes des Hautes-Pyrénées: Luquet, Gardères, Séron, Esconnets et Villenave sont entièrement enclavées dans les Basses-Pyrénées.

La commune d'Escaufourt qui appartient au département de l'Aisne, est entièrement située dans le Nord. De même, les communes de Mœuvres, Boursies et Doignies appartenant au Nord, forment un groupe enclavé dans le Pas-de-Calais.

Enfin, un cas plus curieux encore, est celui de la commune espagnole de Llivia, située dans le département des Pyrénées-Orientales et qui se trouve complètement séparée de l'Espagne, aucune rectification de frontières n'ayant pu aboutir depuis le traité des Pyrénées, en 1659.

Mandats-poste

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de répondre à la question posée par M. Andrieu au sujet de l'envoi d'un mandat-poste par lettre ordinaire.

Les sommes versées aux guichets des bureaux de poste pour être converties en mandats sont garanties aux déposants jusqu'au moment où elles ont été *régulièrement payées* aux destinataires ou aux mandataires de ceux-ci (décret des 23, 24 et 30 juillet 1793, art. 37).

L'Administration des Postes est donc déchargée de toute responsabilité en ce qui concerne les mandats, par le paiement régulièrement fait à la personne qui a produit les justifications d'identité exigées par les règlements. Si donc un mandat a été payé à un faussaire qui a produit une pièce d'identité, il appartiendra, soit à l'envoyeur, soit au bénéficiaire du mandat de saisir la justice en déposant une plainte pour vol et détournement.

En règle générale, il n'est pas utile de soumettre à la formalité de la recommandation une lettre contenant un mandat d'une valeur relativement peu élevée, mais cela peut être une sage mesure de précaution si le mandat représente une forte somme.

Recevez, etc.

R. Dupont (Amiens).

Thomas Atkins.

Monsieur le Directeur,

Il n'est aucun de vos lecteurs qui ignore quel est le personnage baptisé sous les noms génériques de Pitou et de Dumanet, et qui, ces noms une fois prononcés, ne se représente immédiatement notre brave pioupiou gauche dans sa capote trop large et ses gants blancs de pointure indéfinissable.

Savent-ils, en revanche, que de l'autre côté de la Manche, c'est le nom de *Thomas Atkins* qui répond à la même idée et désigne le soldat britannique?

Cette appellation a une origine parfaitement connue et pourtant on peut dire qu'elle provient absolument du hasard; en voici, en effet, l'explication:

Il y a déjà bon nombre d'années, lord Wolseley rédigea à l'usage des troupes anglaises un petit opuscule intitulé: *Soldier's Pocket Book of Field Service*, ce qui représente exactement ce qui serait chez nous un *Manuel du Soldat pour le Service en campagne.*

Dans cet ouvrage se trouve le modèle d'un tableau dans les blancs duquel doivent être inscrits le nom et diverses indications concernant chaque soldat en campagne.

Pour plus de clarté, l'auteur a pris un exemple imaginaire et au hasard, il a inscrit dans la colonne réservée au nom et prénom, *Thomas Atkins*, comme en France on eût mis: Jean Durand ou Henri Dupont.

L'ouvrage de lord Wolseley devint par la suite une sorte de *vade-mecum* du soldat en campagne et le nom de *Thomas Atkins*, popularisé, désigna désormais un soldat, quel qu'il fût.

En France, nous avons deux noms qui désignent de même notre simple pioupiou, ce sont, comme nous le disions plus haut, *Pitou* et *Dumanet*; quelqu'un de vos lecteurs pourrait-il nous apprendre quelle fut l'origine de ces appellations et à quoi elles durent d'être aujourd'hui connues et admises de tous?

Recevez, etc.

Dumortier (Neuilly).

Remise de correspondance.

Monsieur le Directeur,

En réponse à la demande de M. Gay, voici quelles sont les règles applicables pour la remise des correspondances aux mineurs, et par extension aux interdits et aux femmes mariées. Aux termes des règlements administratifs, les correspondances ordinaires adressées à des mineurs, à des interdits ou à des femmes mariées, *à moins qu'une décision des tribunaux* n'en autorise la remise au père, au tuteur ou au mari, sont présentées au domicile indiqué sur la suscription, et livrées dans les mêmes conditions que les correspondances adressées à toute autre personne, c'est-à-dire remises soit entre les mains de la personne qui a déclaré en être le destinataire ou être chargée par le destinataire de les retirer des mains du facteur, soit entre les mains du concierge de la maison, soit déposées dans une boîte établie par le destinataire.

Les lettres recommandées et les valeurs dé-



L'ÉQUILIBRISTE JAPONAIS. — Faut il que les Parisiens soient courageux pour traverser ainsi à pied les rues de leur ville au péril de leur vie!



BIZARRERIES DU LANGAGE

Un grand faux-col très gênant, des bottines trop étroites : c'est le monsieur aisé.

Un paletot très large, chaussur[es] *idem*, pantalon bouffant : c'est u[n] monsieur dans la gêne.

clarées, ainsi que les correspondances ordinaires *poste restante*, adressées à des mineurs, des interdits ou des femmes mariées, ne peuvent, sauf décision contraire de la justice, être livrées qu'aux destinataires eux-mêmes ou à leurs fondés de pouvoir munis d'une procuration régulière. (Avis du Conseil d'État du 13 mai 1885).

En général, les objets de correspondance ne peuvent être retirés par une personne autre que le destinataire, que si elle est munie d'une procuration régulière. Des formules spéciales sont mises à la disposition du public dans tous les bureaux de poste.

Recevez, etc.

R. DUPONT (Amiens).

Métiers bizarres.

Monsieur le Directeur,

En fait de métiers bizarres, puisqu'un de vos lecteurs demande de lui en indiquer, je puis vous en signaler un.

Il y a quelques années, j'ai été appelé dans le vingtième arrondissement à défendre comme architecte et au sujet d'une expropriation, un « fabricant d'escargots ».

La profession de ce client consistait à ramasser les belles coquilles d'escargots provenant des grands restaurants, à les laver et à les remplir avec des escargots de moindre importance; le tout, dûment farci, était vendu à des gargotes dont les consommateurs pouvaient s'étonner de la réduction que la cuisson avait fait subir à l'animal. En somme, il s'agissait d'escargots qui n'occupaient pas leur place véritable, tout comme celui qui monte dans un wagon de première classe avec un billet de seconde.

Recevez, etc.

Jean FUGAIRON, architecte, (Paris).

Questions interpêlemêlistes

Quelle est la population exacte de la vil[le] de Londres et celle de Paris d'après les der[]niers recensements?

CAULER.

Quel est le moyen employé pour débarrass[er] entièrement le tabac de la nicotine?

UN FUMEUR MÉFIANT.

Supposons un homme sortant vivant d'u[n] sous-marin qui vient de couler bas, de quel[le] profondeur pourrait-il ainsi remonter pour avo[ir] chance d'arriver vivant à la surface?

UN LECTEUR.



LA MANILLE PARLÉE

— Es-tu bien de la maison?

(au même instant un joueur verse et éclabousse l'eau de seltz).

L'AUTRE JOUEUR *(ironiquement)*. — J'ai le manillon sec!!



Le Futur Beau-Père. — Mon cher ami, ne venez pas voir notre fille aujourd'hui, vous êtes *enrhumé*.
Le Prétendant. — Qu'est-ce que ça fait?
Le Futur Beau-Père. — Elle pourrait vous prendre en *grippe*.



Le Chef de Gare. — Comment! Vous avez un billet de troisième et vous étiez en première?
Dupoivrot *(qui voit triple)*. — En première! Mais vous ne voyez donc pas ce qui est écrit sur la portière?

Coup de pied Impérial

Le jeune et infortuné journaliste Victor Noir
e son vrai nom Yvan Salomon) qui, en 1870
t tué d'un coup de pistolet par Pierre Bona-
rte, et dont les funérailles provoquèrent une
formidable manifestation populaire, était une
rte d'enfant terrible, un grand gamin à l'es-
it fantaisiste, dont les boutades étaient par-
s ahurissantes.
Un jour, Henry Fouquier le rencontre aux
ileries.
— Qu'est-ce que vous faites? lui demande-t-il
— J'attends cette canaille de Badinguet!
pond Victor Noir en parlant de l'Empereur...
aque jour, quand il se promène aux Tuile-
s, je m'y promène aussi...
— Et pourquoi?

— Pour le toiser d'un air insolent, pour le dévisager en ricanant, et pour me donner le plaisir de passer à côté de lui sans le saluer!... Eh bien! croiriez-vous que ce capon ne m'a pas encore envoyé un cent-garde avec mission de me flanquer un coup de pied quelque part!...

— Mais, lui dit Fouquier, qu'y gagneriez-vous à ce coup de pied?...

— Eh! parbleu, répliqua Victor Noir, je serais élu député de Paris aux prochaines élections!...

La culture des roses à parfum

Sait-on que la culture des roses à parfum peut être d'un assez beau profit?

Qu'on en juge par le petit calcul suivant que nous empruntons à un journal agricole:

Un hectare de ces rosiers contient environ huit mille pieds, défalcation faite des chemins de dégagement.

Un pied produit en moyenne deux cents fleurs par an, la troisième année de sa plantation. Le poids moyen d'une fleur de dimensions et de duplicature ordinaires, cueillie par un temps sec, est de quatre grammes.

Le pied donne donc, en moyenne, 200 × 0 kil. 004 = 800 grammes de fleurs; soit pour 8.000 pieds: 8.000 × 0 kil. 800 = 6.400 kilogrammes de fleurs.

Si, pour donner plus de force encore à notre démonstration, nous admettons que le rendement d'essence pure par kilogramme de pétales ne soit que de huit décigrammes seulement, celui des 6.400 kilogrammes de fleurs cueillies à l'hectare sera de 6.400 × 0 kil. 0008 = 5 kil. 120 d'essence pure.

Si l'on admettait que, par suite d'abondance

UN BIEN POUR UN MAL



La nouvelle bonne de Mme X...
est coquette. Aussi se sert-elle de
la poudre de riz de sa maîtresse,
en cachette, naturellement.



Elle a un autre défaut : elle est curieuse, et colle son oreille à toutes les portes de l'appartement, lesquelles sont peintes en marron.



Aussi Mme X... peut-elle bientôt s'apercevoir des deux défauts de sa nouvelle servante et la congédier.

dans la production, le prix de l'essence pure doive se trouver abaissé à mille francs le kilogramme, on obtiendrait encore un produit de 5 kil. 120 × 1.000 = 5.120 francs à l'hectare.

N'avions-nous pas raison de dire en commençant, que la culture des roses à parfum pouvait être d'un assez beau profit?

Daniel CLARY.

M. LE DOCTEUR

Mme Brioche tenait sur ses genoux maternels le petit Gustave, un gamin de quatre ans, qui hier encore était l'orgueil de sa mère, la joie de Rosalie, la bonne, et qui, aujourd'hui...

Un coup de sonnette retentit. La bonne annonça: « C'est M. le Docteur, madame! »

— Faites entrer, dit d'une voix éplorée Mme Brioche.

Le ventre de M. le Docteur entra, puis M. le Docteur tout entier, y compris la mèche de cheveux qui s'envolait en tire-bouchon sur son crâne dénudé.

— Eh bien! Eh bien! Chère madame, ça ne va donc pas?

— Ce n'est pas moi, cher Docteur, c'est mon petit garçon qui est malade.

— Ah! Nous allons voir ça. Ne vous effrayez pas. Un petit bobo, sans doute?

— Voilà, monsieur le Docteur, j'ai mis coucher mon petit homme hier soir à l'heure ordinaire; il était frais comme une rose. J'avais bien remarqué un peu de fièvre, mais je me disais: ces petits garçons, ça joue, ça se démène comme de beaux petits diables, mon petit Gustave se sera un peu échauffé au jeu... son papa lui avait rapporté hier un petit cheval, vous pensez!

— Oui, oui, et vous avez constaté ce matin ce bobo sur la joue?

— Hélas! monsieur le Docteur! Et dire qu'il n'a jamais eu le moindre bouton! Cela a poussé comme un champignon en une nuit. Mon pauvre petit aura gratté, et voilà! Est-ce grave, monsieur le Docteur?

M. le Docteur se pencha péniblement, examina attentivement la joue malade. Il y avait là entre la bouche et l'oreille droite une tache, épaisse et noirâtre qui ressemblait à du sang coagulé. M. le Docteur tâta le pouls et dit gravement: « Il y a encore un peu de fièvre. C'est bel et bien ce que nous appelons un eczéma symptômatique. »

— Mon Dieu! Mon Dieu! Monsieur le Docteur!

— Est-ce que ses digestions sont pénibles?

Mais non, monsieur le Docteur, du moins.

— Et l'appétit?

— D'ordinaire, il mange bien, monsieur le Docteur. Mais hier soir...

— Oui, oui, ça n'allait plus, quoi! Tu sentais venir le bobo, dis, mon petit homme.

L'enfant, interpellé, se mit à pleurer. La peau tirait sur le mal: il voulut porter à la joue sa petite main potelée.

— Ne touche pas, mon petit! Ne touche pas! dit le docteur. Chère madame, vous allez mettre votre enfant à la diète, et ensuite, vous laverez cela — il s'interrompit pour écrire — vous laverez cela avec une eau antiseptique et émolliente que le pharmacien vous remettra sur mon ordonnance. C'est un remède anodin, ne craignez rien. Frottez légèrement d'abord, un peu plus fort ensuite, de manière à pénétrer les tissus. Et si par hasard ce traitement ne suffit pas, je serai obligé de gratter un peu au scapel.

— Mon Dieu! monsieur le Docteur! Mon pauvre petit! Et est-ce que cela marque ça?

— Oh! rien! chère madame, calmez-vous, rien! Aujourd'hui nous arrivons à des résultats extraordinaires. D'ailleurs, j'espère bien que ma lotion fera son effet.

— Vous ne tarderez pas à revenir, monsieur le Docteur?

— Ce soir, à six heures, je serai ici.

Il donna une tape amicale à l'enfant et salua.

Rosalie se précipita chez le pharmacien le plus proche et rapporta bientôt la lotion anodine.

Mme Brioche frotta légèrement la joue du petit malade: la tache noirâtre disparut comme par enchantement, si bien qu'il ne resta sur la joue ni rougeur, ni trace d'aucune sorte.

— C'est merveilleux, merveilleux, ce remède, dit Mme Brioche. Voyez donc, Rosalie!

Rosalie s'extasia et fit claquer deux gros baisers sur les joues fraîches du petit Gustave.

L'enfant, mis à la diète quand même, selon les prescriptions du médecin, se fatiguait. Dans l'après-midi, on le mit au lit. Il ne put s'endormir et criait la faim.

— Qu'on lui donne donc une petite tartine très, très légère, dit Mme Brioche.

Rosalie obéit et le petit homme s'endormit en mangeant.

Lorsqu'il s'éveilla, vers le soir, c'était un pauvre petit monstre: il avait du bobo plein la figure, sur le nez, jusqu'aux oreilles.

Mme Brioche éclata de rire. « Rosalie! Mais vous lui avez donné une tartine de confitures! »

— Oui, madame, de celle qu'il aime bien, vous savez, la confiture de prunes!

— Ah! c'est trop fort! Voilà le mystère!

Et elle riait! Et elle embrassait son « cher ange! » Avec un peu d'eau tiède, elle débi[barbouilla] le marmot.

A six heures précises, M. le Docte[ur] sonna. La bonne ouvrit. Le médecin entr[a] majestueux, une trousse sous le bras. « Vo[us] savez, monsieur le Docteur, lui dit Rosal[ie] le petit est guéri! bien guéri! C'était de [la] confiture, son bobo! de la confiture de prun[es]!

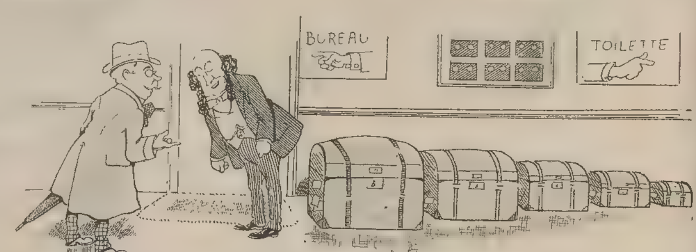
— Comment! Mais c'est étrange! étran[ge!] fit le docteur ahuri. Et il n'y a pas de r[ou]geur, d'inflammation?

— Rien, rien que je vous dis. Madame en [a] bien ri.

M. le Docteur reprit vite son sang-fro[id]. « Voyons cela! » dit-il d'un ton sec.

Introduit auprès de l'enfant, il dit solenn[el]lement à Mme Brioche: « Madame, j'espère q[ue] la leçon vous profitera! Les confitures so[nt] détestables, entendez-vous, détestables pour [l']estomac de cet âge-là. J'ai voulu vous le fa[ire] comprendre. Il faut, à votre enfant, une nourri[ture] substantielle et saine; il faut, à to[ut] prix, écarter ces horreurs de confitures! »

JEAN-PIERRE.

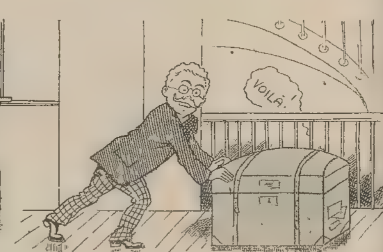


LE FOYER GRATUIT, RECETTE PRATIQUE

— Vous allez à l'hôtel, pension de famille, etc..., et vous louez une chambre, disant que vous paierez dans un mois. Vos cinq colis inspirent confiance, et on vous loue.



Vous restez une semaine. Le huitième jour, vous mettez toutes vos malles les unes dans les autres, de sorte que la plus grande enferme toutes les plus petites.



Vous la sortez sur le palier et vous appelez le garçon.



Vous vous adressez au gérant, prétextant un petit voyage et disant que vous laissez le reste de vos colis dans votre chambre.

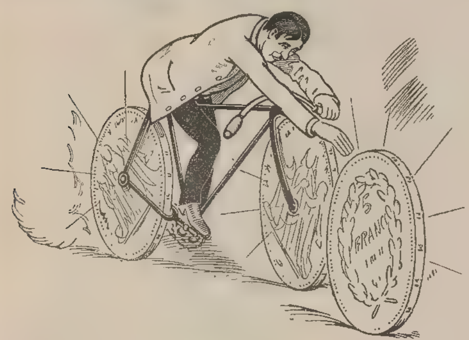


Et c'est ainsi que le garçon vous emporte votre subterfuge que vous faites charger sur un fiacre pour aller recommencer ailleurs.



LA LUTTE POUR LA VIE

Lorsqu'on n'a pas d'argent, la chasse à la pièce de cent sous est extrêmement difficile.



Lorsqu'on en a un peu, c'est déjà plus facile.

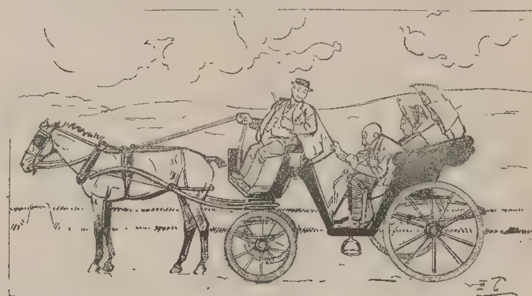


Et lorsqu'on en a beaucoup, c'est un plaisir.



— Regarde ce pauvre Dupoivrot, une véritable éponge, n'est-ce pas?

— Eponge? non pas... on peut saturer une éponge.



LE CARTONNAGE EN VILLEGIATURE

— Cocher, voulez-vous descendre pour me rattraper mon chapeau qui s'est envolé?



LE COCHER. — Volontiers, monsieur!... Oh! ne vous effarouchez pas, c'est simplement un truc pour être en règle avec l'arrêté du maire qui défend de conduire des voitures lorsqu'on est âgé de moins de dix-huit ans et je n'en ai que treize!

HABILE FLATTERIE

Le grand vizir d'un despote oriental avait conquis sa haute situation grâce à sa vivacité d'esprit et à l'à-propos avec lesquels il répondit à une question de son maître.

Un jour qu'il était assis sur son divan, fumant son narghilé et humant son café à l'arome pénétrant, le calife demanda à brûle-pourpoint à ses courtisans accroupis autour de lui, lequel ils considéraient comme étant le plus grand potentat de lui ou de son père.

Embarrassés, les ministres n'osaient répondre dans la crainte de compromettre leur place et peut-être même leur tête.

Mais un jeune page intrépide s'avança vers le calife.

— Maître, dit-il, quelle question avez-vous daigné faire à vos esclaves?

— Lequel était le plus grand prince, mon père ou moi? répéta le souverain.

— Votre père, répondit hardiment le jeune homme, pendant que le reste des courtisans pâlit de peur, votre père, maître, car quoique vous soyez au moins son égal en toutes choses et sous tous les rapports, il est votre supérieur en ceci, c'est qu'il a eu un fils plus grand que vous n'en aurez jamais.

UN MOT DE DUMAS PÈRE

On sait que l'auteur des *Trois Mousquetaires* tutoyait tout le monde, sauf toutefois le marchand de billets, Porcher, qui se montrait affecté de ne pas être traité par le grand écrivain avec la familiarité qu'il prodiguait à ses amis. Un jour, Porcher s'arma de courage:

— Monsieur Dumas, j'ai un service à vous demander.

— Voyons, que voulez-vous? fit l'écrivain.

— Je voudrais être tutoyé par le plus grand homme de mon temps.

— Hé bien, mon cher Porcher, *prête-moi* cinquante louis.

ROMULUS.



ENTRE BONNES AMIES, OU VENGEANCE RAFFINÉE

— C'est votre amie, Mme Durand, là-bas, qui vient de se croiser avec votre cuisinière. Elle a l'air furieux.

— Cela se comprend. Figurez-vous que cette mâtine s'est fait confectionner par jalousie un chapeau exactement pareil au mien.

— Alors, qu'avez-vous fait?

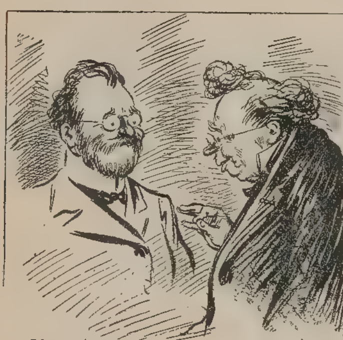
— J'ai donné le mien à ma cuisinière.



LE PROFESSEUR. — Je vous ai expliqué la signification de l'adjectif *adhérent, adhérente*... Toto, faites-moi une phrase en y faisant entrer ce mot.

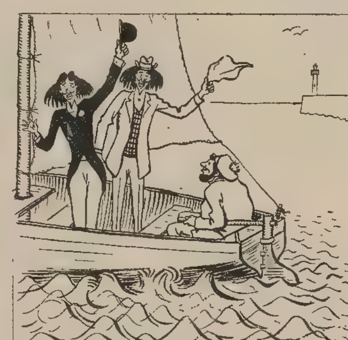
TOTO *(après réflexion)*. — Celui qui *a des rentes* n'a pas besoin de venir s'embêter à l'école.

LES PERRUQUES-TAMPONS



— Alors, vous croyez, docteur, que l'eau de mer fait tomber les cheveux?

LE DOCTEUR LABERLUE. — Certainement; je vais, d'après un exemple frappant, vous le démontrer.



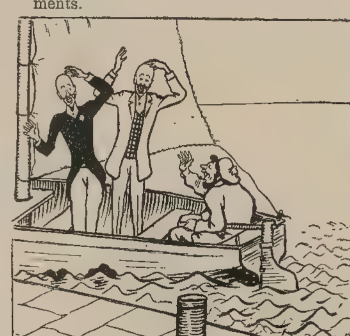
Aux vacances dernières, je vis deux poètes, Paul et Victor, célèbres par leurs chevelures luxuriantes, s'embarquer en canot pour chanter les éléments.



Au cours de la promenade, le canot, mal dirigé, vint donner en plein roc... deux voies d'eau aussitôt se déclarèrent.



L'eau s'engouffrait à flots; avec ma lorgnette, je vis fort bien que les deux frères avaient eu de la présence d'esprit. Penchés sur l'ouverture, grâce à leurs chevelures formant tampon, ils avaient obstrué les deux voies d'eau.



Arrivés près du débarcadère, nos deux intéressants poètes retirèrent leurs têtes des ouvertures, mais, ô stupéfaction, leurs crânes étaient aussi lisses que des œufs d'autruche.



Cet exemple vint bien confirmer ce que j'avais toujours soutenu, c'est que l'eau de mer est un mordant qui fait tomber les cheveux.

LE CHEMIN DE LA GLOIRE



Venu tout jeune de son village pour conquérir Paris, le naïf Allaligne, le famélique aligneur de mots à un sou le paragraphe, se trouvait encore, à l'approche de la cinquantaine, dans la misère la plus noire, et aussi inconnu que le premier jour.



En vain avait-il eu des duels avec des gens en vedette, en vain avait-il servi de patient volontaire aux recherches du docteur Déan.



Il résolut de renoncer à la littérature, et ayant hérité de 65 francs, il part à pied se retirer à l'étranger sous un faux nom.



Tout à la griserie de la campagne, il oublie son chapeau portant dans la coiffe son nom et son adresse, sur le gazon, s'étant endormi dans le bois de Vincennes. Les agents trouvent le soir le couvre-chef et la trace du corps sur les herbes.



Le lendemain, les journaux publient en gros caractères: « Le mystère du bois de Vincennes! Disparition d'un homme de lettres! Crime ou suicide? »



Un grand journal du matin fait venir une troupe de vautours et de condors conduits par des Indiens, chercheurs de cadavres. Un autre ouvre un concours avec 500.000 francs de prix pour celui qui percera le mystère.



Un éditeur prend dans le tiroir poussiéreux des manuscrits à rendre, les romans inédits d'Allaligne et les publie en éditions de luxe et en livraisons populaires.



Voilà Allaligne devenu célèbre! Il accourt au journal. « Malheureux, lui dit-on, si vous ressuscitez, tout est perdu! Restez assassiné pour le plus grand nombre, tout en laissant planer un certain mystère et je publie vos feuilletons à 20 francs la ligne. »



Sûr de lui, Allaligne va signer chez l'éditeur un traité avantageux pour la publication de ses œuvres posthumes qu'il écrit d'Ostende à Nice, et du Caire à New-York à ses heures perdues.



LA VIE NOUVELLE

Un départ pour le bal masqué.

DE NOS LECTEURS

Les Joyeux Comiques.

Nous déplorions récemment la pénurie de ténors et l'embarras où se trouve, de ce fait, le directeur de notre première scène lyrique quand il s'agit de choisir le grand premier rôle d'un opéra.

Et voici que les théâtres de genre gémissent à leur tour sur l'absence de fantaisie, voire de gaîté, de leurs acteurs comiques.

Le temps n'est plus où les Hyacinthe, les Lassouche, les Daubray, les Christian, les Calvin, et *tutti quanti*, soulevaient des tempêtes de rires chez les spectateurs du Palais-Royal et des Variétés.

Hyacinthe, avec son nez long comme un jour sans pain, n'avait qu'à apparaître sur les planches pour dérider les plus moroses. Christian joignait à ses dons naturels d'artiste une extraordinaire virtuosité de calembouriste. Tous les soirs, il trouvait quelque nouveau jeu de mots qu'il lançait au public dans une réplique et toujours avec à propos.

Par contre, Raimond, qui mourut l'an dernier, ne se permit jamais de dénaturer le texte de l'auteur; ses gestes balourds et ses mines ahuries suffisaient à exciter l'hilarité. C'était avant tout un consciencieux qui travaillait énormément ses rôles. Il savait, le plus souvent, toute la pièce par cœur et était capable d'en jouer tous les personnages masculins. Aussi, ne se faisait-il pas faute de souffler à des camarades accrochés, lesquels l'en récompensèrent toujours, il faut le dire, par la plus noire ingratitude.

Daubray fut, pendant près d'un quart de siècle, notre premier comique pince-sans-rire. C'était un brave homme qui se ruina en libéralités envers des camarades dans la gêne.

On se rappelle son gros succès dans la *Jolie Parfumeuse*, d'Offenbach. Ce fut lui qui trouva, à une répétition, le fameux : *C'est immense!* qui décida du sort de la pièce.

Le compositeur comptait bien plus sur sa musique que sur l'effet de cette exclamation.

— Laissez-moi faire, dit Daubray, et vous verrez. Evidemment, « c'est immense » ne signifie rien, mais il y a façon d'en tirer parti. Regardez plutôt.

Et il fermait mystérieusement les yeux, les rouvrait avec convoitise, puis prenait un air navré et roulait des yeux effarés.

Offenbach éclata de rire, le public aussi, car le « c'est immense » fit fortune.

De ces artistes, tout de finesses et de nuances, on a lieu de penser que le moule est cassé.

En effet, les théâtres gais n'ont plus de comiques... comiques. Mais est-ce bien vrai? Et ne sont-ce pas plutôt les auteurs gais qui n'ont plus de gaîté?

La Brie.



Lacuite. — Donne-ça, vieux frère, je vais te remplacer. Moi, vois-tu, je suis partisan du repos hebdomadaire par...



... roulement.

La taille humaine en Europe.

La taille moyenne des différents peuples de l'Europe varie dans chaque pays. C'est la race anglo-saxonne qui tient la tête. La plus haute taille est celle de l'ouvrier anglais, qui a 1 m. 74. Si l'on ne tient pas compte des différentes catégories sociales, la taille de l'Anglais, en général, n'est que de 1 m. 70. C'est également la taille du Norvégien. Le Danois, le Hollandais et le Hongrois ont 1 m. 67; le Suisse, le Russe et le Belge ont environ 5 millimètres de moins.

Le Français a 1 m. 66. L'Allemand, si étonnant que cela puisse paraître, n'a pas davantage, en prenant, bien entendu, l'ensemble de la race allemande, car la taille diffère sensiblement entre un Poméranien et un Bavarois. Les plus petits de tous sont l'Italien et l'Espagnol, dont la taille moyenne atteint 1 m. 65.

Si l'on considère parmi les Français les différentes classes sociales, on remarque que, contrairement à ce qui existe en Angleterre, ceux qui appartiennent aux classes riches, sont plus grands que les membres de la classe ouvrière; il y a environ deux centimètres de différence.

Romulus.

Pêle-Mêle Connaissances

— Les premiers essais du pavé de bois à Paris remontent à 1872. Le système n'ayant pas semblé devoir donner de bons résultats, on n'avait employé en 1883, que quelques milliers de mètres cubes. Aujourd'hui, la superficie totale pavée en bois atteint près de 2 millions de mètres carrés, contre 5 millions et demi de mètres carrés pavés en pierre et 411.000 mètres d'asphalte.

— Le célèbre monastère illustré par le vieil opéra de Meyerbeer, dans l'invocation fameuse: « Nonnes qui reposez!... » est le couvent de Fontenelle, plus connu sous le nom d'abbaye de Saint-Wandrille. Son cloître servit de modèle au décor de *Robert-le-Diable*. La fondation de cette abbaye remonte à l'an 684, sous le règne de Clovis II.

— En Allemagne, le buste de l'empereur Guillaume se rencontre jusque dans les plus petits cafés.

A. S.

LE VICOMTE DE NÉOSTYLE, *(Suite)* par Benjamin RABIER



Un matin, le candidat socialiste reçoit la visite de deux messieurs, pour lui demander raison de propos injurieux prononcés par Néostyle contre le parti représenté par son adversaire, M. Barbenlaine.



Jean refuse de présenter des excuses et accepte un duel : « C'est une excellente réclame pour moi, » pense-t-il en déchargeant son pistolet dans la direction de Barbenlaine. »



La balle de Néostyle alla frapper en plein cœur un pauvre corbeau qui prenait le frais sur un pommier...



...pendant que la balle du pistolet de son adversaire lui cassait un membre. Durant un mois, Jean eut son avant-bras collé sur une planchette, ce qui gêna considérablement sa campagne électorale.



Enfin, le grand jour arriva. Barbenlaine fut élu, et le pauvre Jean qui, pendant le dépouillement, dînait tranquillement, certain du succès, reçut la visite des deux membres de son Comité, qui lui annoncèrent la défaite



Depuis ce jour, tout le monde lui tourna le dos. N'ayant plus de pièces de cent sous à distribuer, il n'était plus intéressant pour les électeurs.



Il aperçut, en se promenant, Bonnetouche, son président de Comité, sonnant à la porte de Barbenlaine, son heureux adversaire.



Ce fut la goutte qui fit déborder le vase. « C'est fini. Assez de politique. Je redeviens homme du monde. »



Il retourna à Paris. Une foule de déceptions l'attendaient à son arrivée. Partout où il se présentait, on lui répétait invariablement : « Monsieur ne reçoit pas. »



Pour se refaire la main, il endossa le froc du chauffeur qu'il avait jeté aux orties. Hélas !.. De Néostyle avait perdu la manière. Il lui était devenu impossible d'écraser quoi que ce soit. « Je suis fini... bien fini... » dit-il tristement, en s'écrasant le nez à terre.



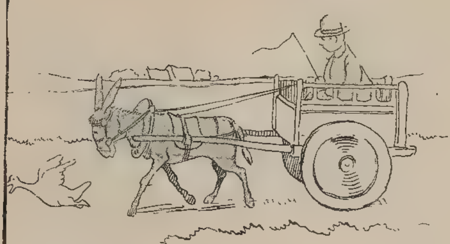
Il était abandonné de tous. Les pratiquants lui reprochaient son divorce. Les relations qu'il avait dans la bourgeoisie cessèrent dès qu'il fut candidat socialiste et le reste fila comme un zèbre parce qu'il était ruiné.



« Je n'ai plus qu'à faire mon paquet. » Il réunit ce qu'il avait de plus précieux, vendit des bijoux de famille et avec le produit acheta une maison de campagne dans un endroit très retiré et se fit servir une petite rente viagère.



Le fashionable modern-style fit place à un bon petit rentier campagnard. Lui qui avait fait de la peinture dans l'atelier de Carolus Duran, peignit en vert, la barrière de son jardin.



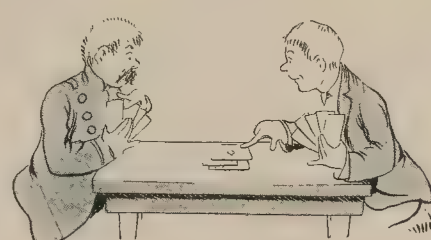
L'ancien chauffeur se promène maintenant dans une petite voiture traînée par un âne. Il écrase des vers de terre et des escargots. On fait ce qu'on peut.



Quand son âne perd un de ses fers et qu'il est obligé de s'arrêter et de mettre pied à terre, il a l'illusion des émotions d'autrefois quand il avait une panne.



Lui qui était un des membres les plus brillants de la Société pour l'amélioration de la race chevaline et que l'élevage des pur-sang passionnait, élève maintenant des lapins.



Le bridge d'autrefois au Cercle des Néo-Modernes est remplacé par une bonne partie de piquet ou d'écarté avec le brigadier de gendarmerie.



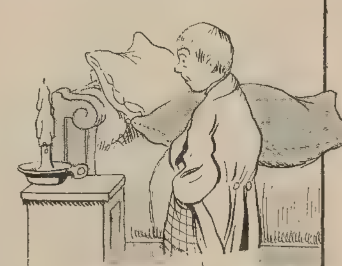
Les culottes de 500 louis ont baissé de valeur. Après une partie interminable de piquet, Jean vient de perdre une bolée de cidre.



Les cock-tails préparés par de savants barmans ont fait place au lait de poule hygiénique préparé par Françoise, la bonne servante.



Trois coups de pompe dans la cour et voilà le tub quotidien ; après le tub, un petit déjeuner avec beurre, morceau de porc fumé et fromage de bique.



La chandelle et le mobilier Louis-Philippe. Comme c'est loin du commutateur électrique et des merveilles de l'art nouveau !

(La suite au prochain numéro.)

Une anecdote sur Carpeaux

Le grand sculpteur français, Jean-Baptiste Carpeaux, qui naquit en 1827, à Valenciennes et mourut en 1875, et qui orna de ses œuvres délicates et gracieuses tout en restant pleines de mouvement, plusieurs monuments de Paris, dont l'Opéra, était humoriste à ses heures.

L'anecdote suivante le prouve :

Un amateur lui avait commandé un groupe en lui indiquant le sujet : *Polyphème écrasant Acis sous une masse de rochers.*

Carpeaux, que ce travail attirait peu, resta de longs mois sans s'occuper de la commande. L'amateur, gagné insensiblement par l'impatience, relançait l'artiste, ce qui avait le don de déplaire souverainement à celui-ci.

Un jour, ledit amateur s'étant montré plus pressant que de coutume, Carpeaux, pour se débarrasser de lui, le conduisit vers un coin de son atelier où se trouvait, inerte et informe, une masse de terre à modeler.

— Tenez, le voilà, votre groupe, dit-il, imperturbable.

L'amateur hocha la tête en manière de doute :

— Ça, mon groupe? s'exclama-t-il. *Polyphème écrasant Acis sous une masse de rochers!* En vérité, je voudrais bien savoir comment...

— Eh bien, répliqua Carpeaux, mais le voilà, le rocher.

— Bon. Mais où est donc Acis?

— Acis? Il est sous le rocher... écrasé!... Tellement écrasé qu'on ne peut pas le voir... Réduit en une bouillie informe...

— Ah!... Et Polyphème?

— Vous le prenez donc pour un imbécile, mon cher monsieur? Croyez-vous qu'il sera resté là, après avoir fait son coup?

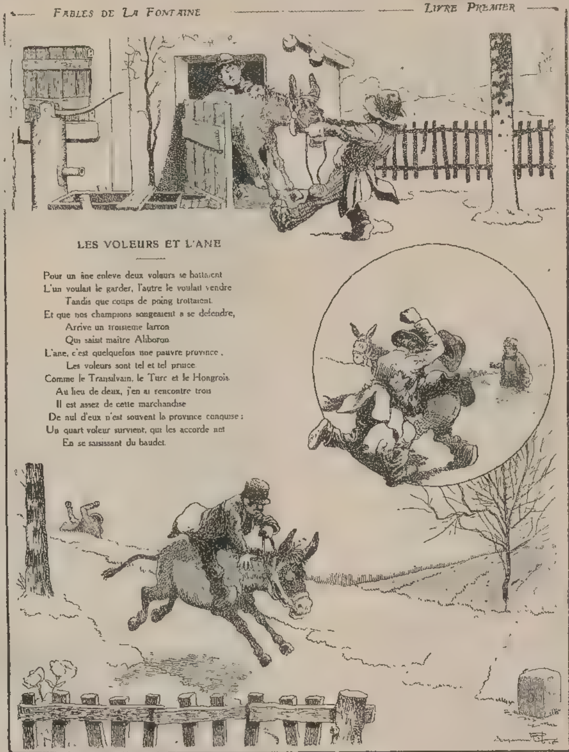
Daniel Clary.



Le Directeur du Théatre de Landérneau. — Voyez donc la magnifique étoile là-bas.

L'Etoile du Théatre. — Magnifique peut-être, mais vous ne pouvez pas la comparer à moi... elle est incapable de jouer le rôle d'Athalie.

Le Directeur *(à demi-voix)*. — C'est ce qui fait la ressemblance.



GRAVURE EXTRAITE DES FABLES DE LA FONTAINE
Illustrées par notre collaborateur Benjamin RABIER

Il était tout naturel que l'éminent artiste dont la plume a fait vivre et rire tant d'animaux, fût tentée par l'œuvre de La Fontaine.

Il a apporté dans l'exécution de ce projet le meilleur de son talent et de sa verve.

Les fables de La Fontaine, toutes abondamment illustrées par le jeune maître, forment un magnifique volume de 320 pages de grand format, entièrement tiré en couleurs.

C'est, au premier chef, un volume de collection et de bibliothèque.

On le trouve dans toutes les librairies au prix de 12 francs broché, et 16 francs relié.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Mourier. — Certainement, cela existe encore en Arrique et presque à la barbe des administrateurs coloniaux.

Mme C., d'Albi. — Jolie idée, malheureusement elle a été utilisée déjà.

M. D. M. 44. — Nous ignorons ce détail mais il vous est facile de vous renseigner auprès de cette personne même dont l'adresse est au Bottin mondain.

M. le Dr Weiss. — Nous récusons toute compétence munismatique depuis que cette rubrique a disparu de nos colonnes. Regrets.

A. A. M. N. — Non.

MM. Dubois. — 1° L'anagramme est la transformation d'un mot en un autre obtenu en changeant l'ordre des lettres ; 2° un logogriphe est une série de mots auxquels on enlève successivement une lettre et qui donne ainsi de nouveaux mots par anagramme ; 3° Solution seule. 4° Nous n'en connaissons pas. 5° Oui, la plupart du temps.

M. H. Lodge. — Merci de vos intéressants renseignements.

Un nanti. — Votre remarque est trop juste pour qu'on puisse soutenir que ce n'est pas le lundi qui est le premier jour de la semaine.

M. Chatauraynaud. — Oui il y a droit à notre avis.

M. J. Lemoine. — 1° Non ; 2° non ; 3° Oui.

M. J. B. Berthe. — Non, il ne peut rentrer sans être inquiété.

M. Cosa. — Il s'en trouve plusieurs au centre de Paris qui offrent toute garantie sur ce point.

M. J. Deshousses. — La cause en est dans l'humidité du mur à laquelle on peut remédier par un revêtement de ciment.

M. Salla. — Nous ne pouvons prendre la responsabilité de vous donner un avis sur un sujet aussi délicat.

M. Poireaux. — On ne peut s'en débarrasser qu'en les brûlant ou cautérisant. L'opération doit être faite par un médecin, il serait imprudent de la tenter soi-même.





CALINO. — Prenez donc la bougie pour vous éclairer, vous me la remonterez quand vous serez en bas.



EQUILIBRE

— Oh! oui, vous vous demandez pourquoi j'ai un énorme pavé sous sous le bras? C'est pour faire contre-poids à ma fluxion, pardine.

12e ANNÉE — N° 48. 10 Centimes 2 DÉCEMBRE 1906.

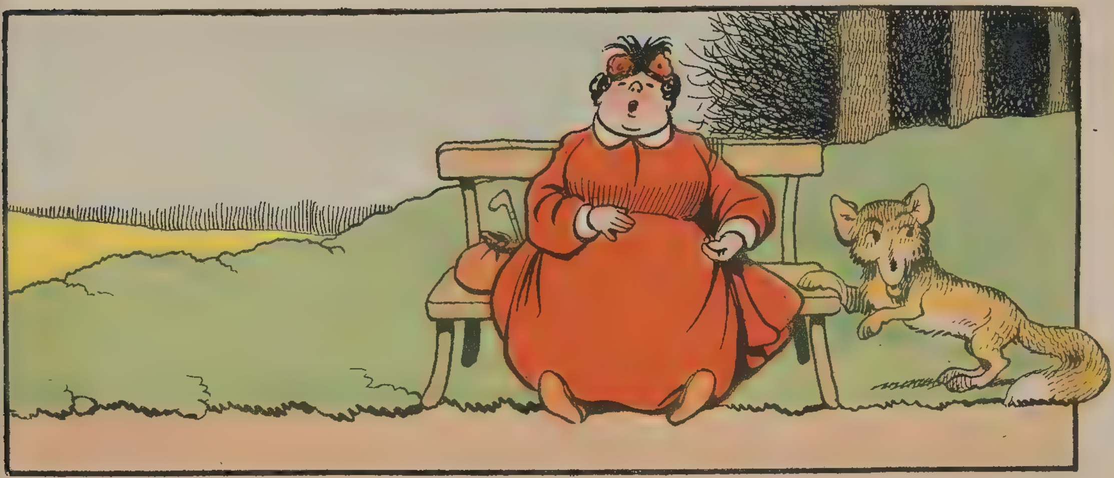
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

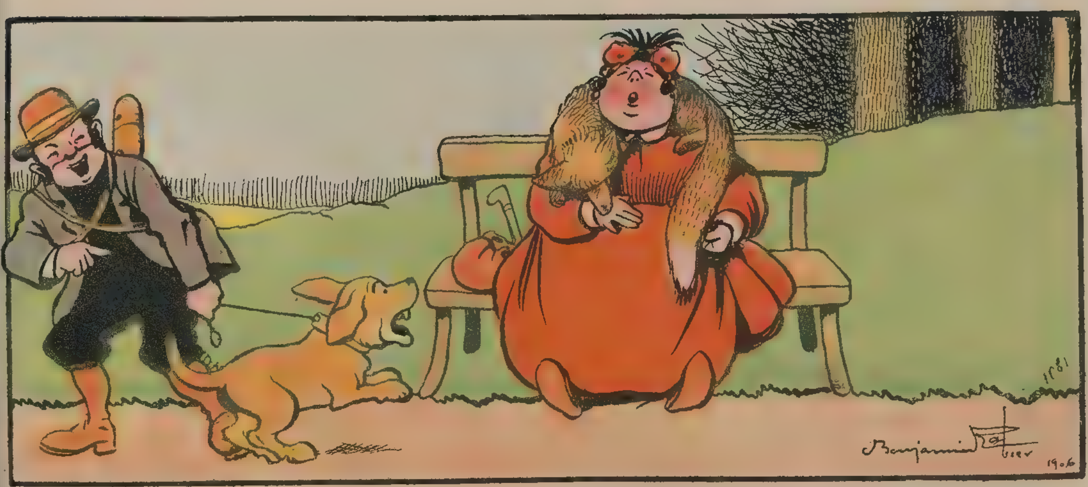
France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

RUSE DE RENARD, par Benjamin RABIER.



! ! !...



Le Chasseur. — Ici, Médor... Dieu, que ce chien est bête !

Le Caissier idéal

Le premier consommateur que j'aperçus en entrant au café des Cent cinquante Colonnes fut ce cher, et depuis si longtemps perdu de vue, Lescampette. Sa mise était plutôt de ceux qui s'obstinent à tirer la queue du diable, malgré le discrédit qu'a depuis longtemps acquis ce genre d'exercice.

Lescampette était à demi caché derrière un Bottin qu'il feuilletait un peu au hasard, en inscrivant de temps à autre une adresse sur un petit et légèrement crasseux calepin. On refit connaissance par de grands cris et de grands gestes de part et d'autre, et je n'eus pas besoin de grands frais de diplomatie pour me faire mettre au courant par lui de l'état précaire où il végétait actuellement.

Lescampette, depuis qu'il avait quitté la maison Laplace-Hébonne et Cie, où ses fonctions de comptable lui rapportaient régulièrement ses 600 francs par mois, n'avait pour ainsi dire plus que flotté comme une épave de boîte en boîte.

Faillites et déconfitures, congédiements par ci, traitements pas payés par-là, Lescampette avait tout subi, malgré ses notoires capacités et sa conscience à la tâche digne d'un meilleur sort. Tel fut le résumé de son pitoyable récit.

— Et dire que j'en connais, ajouta-t-il d'un ton mélancolique, des gens qui font tout par-dessus la jambe, des bousilleurs de rien du tout, qui ont su se tirer de situations analogues et trouver des places étonnantes aux colonies ou à l'étranger.

— Et qu'est-ce qui t'empêche d'en faire autant, insinuai-je.

— Ah ! fit Lescampette avec un geste de vaste découragement, cela, c'est une résolution que rien ne pourra jamais me décider à prendre.

Comme mes yeux s'écarquillaient de surprise,

— Non, ajouta-t-il, je ne peux pas quitter Paris, j'y suis attaché, cloué par une force aussi puissante que la fatalité. Le moindre voyage est pour moi une torture que je n'affronterai plus jamais. Un trajet en chemin de fer est une agonie. Je me rappellerai toujours le plus long que j'aie jamais fait, pour aller à Versailles; on ne se résout pas une seconde fois à de pareilles souffrances : nausées, lutte désespérée avec le néant qui semble envahir tout votre être, sensation d'engloutissement, de décomposition ! Non, l'idée seule m'en glace les sangs. Quant aux voyages en mer, ah ! ça je peux dire que j'ignore ce que c'est, je n'ai jamais vu la mer, mais je m'en doute Les trois seules traversées que j'ai faites en bateau-mouche sont le cauchemar le plus atroce qui reste dans mes souvenirs; je me vois encore débarqué sur le ponton et ces centaines d'yeux braqués sur moi avec pitié et curiosité, et les chuchotements courant de bouche en bouche, il y en avait même qui prétendaient que j'étais épileptique. Ah ! je me vois sur un steamer ! Non, c'est fini, il n'y a aucune force au monde qui me fera remettre les pieds une fois de plus dans un train ou sur le pont de n'importe quel bateau, y aurait-il un milliard à récolter pour moi au bout du voyage.

A ce moment, une exclamation étouffée, dont je ne saurais dire si elle était empreinte de commisération ou de joie, nous fit retourner tous deux vers le consommateur voisin, lequel, à coup sûr, avait écouté le récit du pauvre Lescampette et qui, d'ailleurs, reprit aussitôt l'air d'un monsieur profondément intéressé par la lecture du journal.

Notre entrevue s'arrêta à peu près là. Après avoir vaguement promis au pauvre comptable (dont je m'étais fait donner l'adresse) de chercher quelque chose pour lui et de lui faire signe à l'occasion, je le quittai, et je dois avouer qu'une foule de choses les plus diverses m'avaient fait oublier quelque peu ma promesse, lorsque je le rencontrai, ces jours derniers, l'air rayonnant, remis à neuf des pieds à la tête.

— Ah ! mon vieux, en voilà une histoir s'exclama-t-il en me frappant sur l'épaule. T sais, le lendemain de notre rencontre au Cent cinquante Colonnes, ne voilà-t-il pas qu je reçois une lettre me priant de passer che Toukouz-Hudor et Cie, tu sais les fameux ban quiers ; j'y vais, je suis reçu en personne pa Toukouz lui-même ; tu ne devinerais jama qui je reconnais ! le bonhomme du café, notr voisin ! Et tu ne sais pas ce qu'il me propose La place de caissier principal, chez lui, mill francs par mois ! tu vois si je tombais de mo haut. Faut-il que ma tête lui revienne, tout d même ! Mais comment a-t-il pu savoir mo adresse ?

— Tu oublies que tu me l'as donnée à haut voix et qu'il a pu l'entendre.

— C'est vrai, mais comment diable a-t-il p penser à moi. Il paraît qu'il n'a pas réussi ave les deux qui m'ont précédé. Filés tous les deux avec la forte somme.

Ces derniers mots furent pour moi un trai de lumière. Toukouz avait entendu comme mo le récit des souffrances que ce pauvre Lescam pette avait endurées au cours des plus insignifiants voyages. Toukouz savait tout simplemen se mettre à l'abri de certaines faiblesse humaines derrière d'autres faiblesses.

Lescampette, ce jour-là, se retrouvant en fonds, tint à m'offrir la revanche des consommations que j'avais payées aux Cent cinquante Colonnes. Comme nous nous levions, subitement le caissier s'exclama :

— Ah ! tu sais, mon cher, il paraît qu'un docteur allemand vient de découvrir un remède, mais tu sais, un remède radical cette fois et absolu contre le mal de mer. Tiens, regarde, j'ai le journal sur moi.

— Malheureux, m'écriai-je, veux-tu bien ne jamais parler de ça et tâche qu'il n'en soit jamais soufflé mot chez Toukouz et Cie, tu veux donc perdre ta place?

Lescampette me quitta, sans avoir compris.

A. S.





ON ATTEND LE MINISTRE, ENFANT DU PAYS

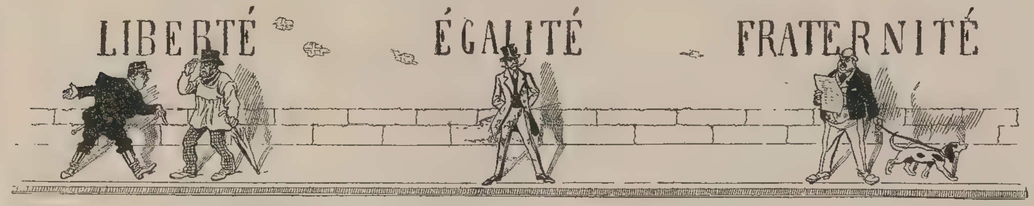
— Monsieur le maire, le ministre va venir pour l'inauguration de la statue du célèbre Cabassol. Il convient que vous lui adressiez un mot aimable. Il doit vous dire : « Je suis fier de venir inaugurer cette belle statue au milieu de ce site grandiose. Vous répondrez : « La vôtre, monsieur le ministre, ne saurait tarder.

Le Ministre. — Je suis fier, monsieur le maire, de venir inaugurer cette belle statue au milieu de ce site grandiose, en face de cette belle chute.

Le Maire (*troublé*). — La vôtre, monsieur le ministre, ne saurait tarder...

L'AGENT ET LES TROIS CITOYENS

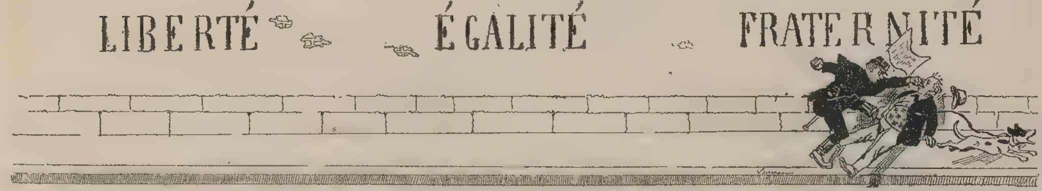
Dialogue entendu devant un mur portant la triple devise républicaine: LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ



Liberté. — Le cortège présidentiel va passer. Voulez-vous circuler! Il n'est pas permis de stationner le long du trottoir.



Egalité. — Etes vous journaliste? Non. Agent de la Sûreté? Non. Avez-vous un coupe-file? Non. Collaborateur au *Pêle-Mêle*? Non. Alors, qu'est-ce que vous fichez-là? Allons! Ouste!



Fraternité. — Ah! çà! Vous êtes sourd, vous! Vous n'avez pas entendu? Je m'en vas vous faire déguerpir, moi!

Pêle-Mêle Causette

Le budget de la France dépasse actuellement 4 milliards. Pour un petit pays comme le nôtre, cette charge annuelle, qui du reste augmente sans répit, devient un fardeau terriblement pesant.

On est même en droit de se demander ce qu'il adviendrait, si les nécessités d'une mobilisation et d'une campagne exigaient des dépenses imprévues.

Une guerre, dont l'issue même serait heureuse, pourrait être comparée à une victoire à la Pyrrhus. La France en sortirait écrasée sous le poids de ses dettes.

Malgré trente-cinq ans d'une paix qui aurait dû être bienfaisante, le pays s'est enlizé de plus en plus dans les dépenses. A qui incombe la responsabilité d'une imprévoyance aussi aveugle?

Elle est due uniquement au Parlementarisme.

La course au mandat législatif, et la flagornerie à l'égard des électeurs, ont rendu impossible une gestion sage et rationnelle des finances publiques.

Le budget, dont pourtant dépend la vie même d'un pays, est devenu, entre les mains des Parlementaires, une sorte de bien anonyme dans lequel l'élu taille à son gré pour plaire à son électeur et assurer ainsi sa reélection.

Cette façon d'envisager la comptabilité nationale est entrée si profondément dans nos mœurs que les ministres des Finances les plus avisés et les mieux intentionnés sont obligés de s'y résigner, ou d'abandonner la place.

C'est ainsi qu'un homme de valeur comme M. Poincarré s'est vu débordé par l'imprévoyante folie de ses collègues et qu'il a dû renoncer à endiguer le flot montant des dépenses.

A sa place on a mis un financier accommodant dont le passage aux Finances a été marqué antérieurement par des évaluations tellement optimistes qu'il en est resulté d'énormes déficits.

Mais les déficits ne sont pas pour troubler sa sérénité. On les comble par des emprunts, et tout est dit.

La dette publique augmente de ce fait au lieu de diminuer, c'est là une considération d'ordre secondaire, attendu que la fonction de ministre est éphémère. Que les successeurs se débrouillent.

Ainsi d'année en année le budget court, enjambant les milliards.

Où cela s'arrêtera-t-il? Quand comprendra-t-on que les Finances d'un pays ne peuvent être abandonnées aux mains du Parlement, qu'il faut pour les gérer une assemblée d'hommes indépendants choisis par le Chef de l'Etat, et échappant aux caprices du suffrage universel.

On y viendra quand, en présence de nouveaux déficits, il sera devenu impossible de lever de nouveaux impôts ou de contracter de nouveaux emprunts. D'ici là nos politiciens ont encore le temps de malmener le budget pour conserver leurs mandats.

Ils feront bien néanmoins de se hâter, car la coupe pourrait être pleine plus vite qu'ils ne se l'imaginent. Qu'ils n'oublient pas non plus que la Révolution de 89 a eu pour point de départ la question budgétaire.

Mais à quoi bon ces avertissements destinés, comme tant d'autres, à sombrer dans l'indifférence?

Les Parlementaires font penser à ce vieux paysan qui possédait une échelle vermoulue. Chaque fois qu'il y grimpait, il se disait: « Bah! elle tiendra bien encore ce coup-ci ». Et de fait elle tint encore bien des coups. Mais un beau jour elle se rompit, et notre homme se cassa la figure.

Fred Isly.

Nouveau remède contre le mal de Mer

Les économistes ont jeté ce cri d'alarme: « La France est en péril! Son commerce diminue! La France se meurt! Il n'y a plus de grandes entreprises; nous n'avons plus de voyageurs, nous n'avons plus de colons. »

Parmi les causes multiples qui ont engendré cet état de choses, il est indéniable que le mal de mer occupe une place prépondérante; en effet, combien de personnes n'osent s'aventurer sur l'Océan limpide, par seule crainte de l'horrible nausée... Le nombre en est incalculable.

Il est de première nécessité nationale de remédier à cette décadence, chaque jour plus accentuée; et, pour cela, il faut l'attaquer dans ses forces vives, c'est-à-dire dans le mal de mer.

Les remèdes proposés jusqu'à ce jour contre le mal de mer, sont aussi variés qu'inutiles; cependant, il en est un, né d'hier, dont les résultats sont tout simplement merveilleux. Mes lecteurs comprendront sans peine, que ce seul remède scientifique, rationnel et pratique, soit l'entraînement au mal de mer.

Voici en quoi consiste cette méthode qu doit être appliquée aux enfants dès leur pr mière jeunesse. Il faut, le jour *même de s naissance*, donner à l'enfant une nourrice *bo teuse*; cela pourra peut-être causer d'abor une certaine désillusion à nos braves piou pious, mais ils se consoleront vivement e pensant qu'il s'agit de l'avenir de la Franc dont ils sont la glorieuse défense. Ainsi, dè sa plus tendre enfance, le nouveau-né pren dra tout naturellement l'habitude du tangag et du roulis, et ne supposera même pas qu'o puisse avoir le mal de mer.

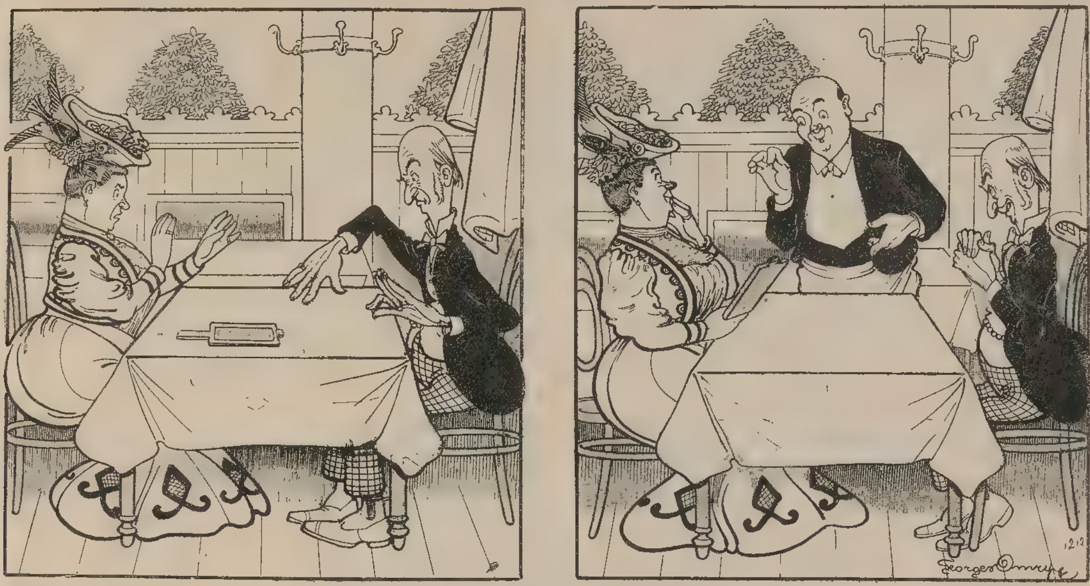
Et le mal de mer aura vécu. Dr Eskalop.



LE REPOS HEBDOMADAIRE

— Allons! surinez-moi ça gentiment, faites honneur à votre chef!

Le Bourgeois. — Ne craignez-vous pas d'attraper une contravention, en faisant travailler vos employés le dimanche?



AU RESTAURANT

— Je viens de voir un pauvre homme manger un arlequin.
— Qu'est-ce que c'est?
— Un mélange de viande, moules, crevettes. légumes, nouilles, fromage, pommes de terre, haricots, etc.
— Ah! Pouah! Que ça doit être mauvais.

— Madame a lu la carte?
— Un fricandeau à la plénipotentiaire, qu'est-ce que cela?
— C'est un plat composé de viande avec toutes sortes de légumes, pommes de terre, haricots, etc., etc., avec une sauce aux moules, crevettes, nouilles, fromage, etc.
— Ah! Que ça doit être bon!

Courrier Pêle-Mêle

Le téléphone sans demoiselles.

Monsieur le Directeur,

Il existe à Chicago et à Berlin, un système établissant la communication entre abonnés, sans intermédiaires.

Chaque abonné possède un appareil d'appel, à l'aide duquel il compose le numéro de la personne avec qui il veut communiquer. Au fur et à mesure qu'il agit sur les touches indiquant les unités, dizaines, etc., etc., constituant le nombre, il met en mouvement au poste central, par système automatique, les mêmes unités, dizaines, etc.. Il n'y a plus qu'à sonner, et la sonnette retentit chez la personne demandée.

Si la personne n'est pas libre, l'appel se trouve dérivé vers un trembleur magnétique qui produit un bruit sourd dans l'appareil, avertissant ainsi le demandeur.

Ce système, qui donne toute satisfaction à Chicago, pour un réseau de 20.000 abonnés, a eu quelques essais malheureux en France.

Il empêcherait tous les ennuis et les tragicomédies du téléphone, mais il priverait de travail un nombre considérable de femmes, et ce serait grand dommage, bien qu'elles soient, parfois, un peu... grognon, les demoiselles du téléphone!

Recevez, etc.

Céline Pied (Nantes).

La naturalisation.

Monsieur le Directeur,

Sur l'étonnement que témoigne M. Bull, au sujet du petit nombre de Belges naturalisés en 1903, je n'ai qu'un mot à répondre.

En 1889, pendant un certain laps de temps, la naturalisation fut accordée à tous les étrangers domiciliés en France, à raison de 2 fr. 30 par tête. Beaucoup de Belges se firent naturaliser. Dans le seul chef-lieu de canton d'où je vous écris, il y en eut plus de 15.000 dont 3.000 devinrent ainsi *électeurs*, de telle sorte, qu'avec leur appui, la minorité politique se transforma en majorité aux élections suivantes, et que nombre d'entre eux furent élus conseillers municipaux en 1892.

Si la naturalisation n'est pas facile en France, que dire des autres pays? En Europe, elle est partout difficile, surtout en Angleterre. En Belgique, il faut, je crois, dix ans de séjour pour avoir chance de l'obtenir, après une enquête sévère sur les moyens de vivre et les mœurs, et paiement de droits assez élevés, et encore n'est-on pas jugé bon pour être de suite électeur communal et surtout politique; il faut, pour cela, avoir subi ensuite un stage assez prolongé. Et les Belges ont raison.

Recevez, etc.

Ct. D. E.

Rondes enfantines.

A propos de l'article « Rondes enfantines », paru dans votre dernier numéro (28 octobre), me permettez-vous d'apporter une modeste rectification à l'une des citations de votre collaborateur?

Petit-fils de Bourguignons-Avallonais, j'ai toujours, soit par les miens dans mon enfance, soit par les enfants du pays, entendu dire ainsi le *Prêchi-Prêcha* (premier cité dans cet article):

Prêchi-Prêcha,
Ma chemise entre mes bras,
Mon chapeau sur mes cheveux,
En disant: « Bonjour, messieurs! »
Je suis entré dans un petit cabinet,
J'ai vu la Mort qui rôtissait,
J'lui ai demandé un p'tit lardon,
Elle m'a donné cent coups de bâton!
Est-ce bien fait, mon maître?
— Oui, grosse bête!

J'ai écrit tout à l'heure, *rectification*. Il n'y a peut-être là qu'une *variante*. Je vous la communique, en tout cas, pensant, comme votre collaborateur, que toutes ces rondes enfantines et naïves offrent bien quelque intérêt, alors surtout qu'on tend à les remplacer par tant de fadaises plates ou déplorablement grivoises.

Recevez, etc.

H. Jardin (Paris).

Guérison des ivrognes.

Nous recevons la lettre suivante, que nous publions en en déclinant toute responsabilité:

Monsieur le Directeur,

Dans l'un de vos derniers numéros, un lecteur demande si un ivrogne peut se guérir de sa funeste passion.

Je me souviens d'avoir vu poser la même question il y a quelques années. J'avais répondu qu'à Saint-Pétersbourg, il existe des ambulances destinées à guérir les ivrognes au moyen de la suggestion.

Un des récents numéros de la *Gazette de Saint-Pétersbourg* signale un autre système, consistant en injections de virus provenant du sang de chevaux alcoolisés. Dès la première injection, le patient trouve à l'alcool un goût métallique; à la troisième, ce sont des nausées; dès la septième, le buveur en est complètement dégoûté. Cette méthode est, assure-t-on, sans suites fâcheuses pour la santé.

Recevez, etc.

A. Chemin.

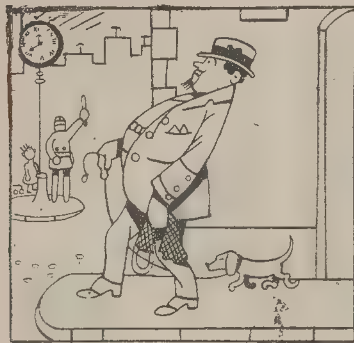
Question interpêlemêliste

On dit que proportionnellement à leur poids, certains insectes sont beaucoup plus forts que l'homme. Quel est, dans cet ordre d'idées, l'animal le plus fort?

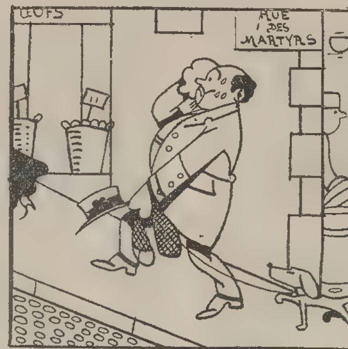
Edgar G...

COMMENT M. NEMROD RACONTE SES CHASSES

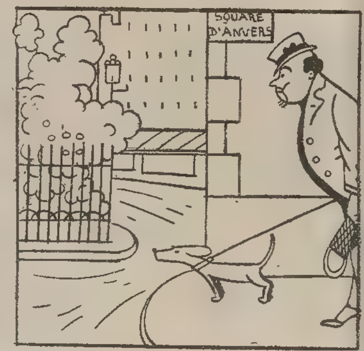
(COMMENT ELLES SE PASSENT VÉRITABLEMENT)



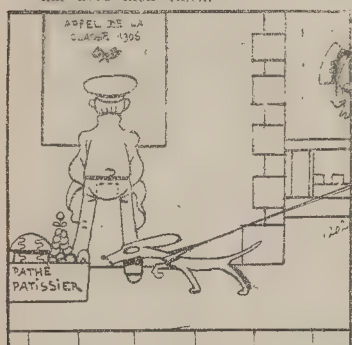
— Je pars de chez moi de bon matin, avec mon chien.



Après une courte montée...



... j'arrive en vue d'un petit bois.



A ce moment, mon chien tombe en arrêt.



J'aperçois le gibier...



... je tire...



... Pan!... Pan!... Deux pièces tombent...



Et je rentre chez moi avec un lièvre et une perdrix.

Clémenceau

Notre « Premier » n'est pas un jeune premier; mais, de même que Delaunay, à soixante ans, jouait encore à s'y méprendre, les rôles d'amoureux, au Théâtre Français, ainsi M. Clémenceau, sexagénaire aussi, sait donner l'illusion d'un homme d'État qui ferait ses débuts au théâtre politique.

Quoique Parisien par ses goûts et son esprit, notre nouveau président du Conseil est Vendéen de naissance. D'aucuns même, le prétendent d'origine aristocratique, et il possèderait un blason très régulier: « De gueules d'azur à une clé d'or ».

Au physique, un homme sec avec un visage fortement ridé, que barre une rude moustache de vieux grognard.

Toujours très soigné en sa toilette, M. Clémenceau n'est pas cependant un Brummel. Généralement vêtu d'un costume noir ou bleu foncé, il se permet seulement un gilet de fantaisie. Ses allures sont brusques, nerveuses, et son discours est bref, cassant, comme ses gestes.

De mœurs très simples, M. Clémenceau a une sainte horreur de la réclame.

A Carlsbad, où il soigne, chaque année, son estomac, il est inscrit sur le livre d'hôtel: Docteur Georges Clémenceau.

Les photographes n'ont pas beau jeu avec lui, et rares sont ceux qui ont su fixer sur une plaque son image mobile.

Très jeune, M. Clémenceau lâcha l'art d'Hippocrate pour se lancer dans la politique.

En 1871, il est maire de Montmartre; ses administrés, reconnaissants, ne tardent pas à le munir d'un siège au Palais-Bourbon, qu'il troqua, voici quelques années, contre un fauteuil au Sénat.

Longtemps renommé comme un orateur de tout premier ordre, il se fit connaître sur le tard journaliste remarquable et homme de lettres, nourri aux plus pures sources latines et grecques.

En qualité de député-journaliste, il fut de ceux dont les interviewers recherchèrent toujours l'opinion en temps de crises gouvernementales.

Mais, rétif à l'interview, M. Clémenceau lassa la patience des plus malins, car à la question: « Que pensez-vous de la situation actuelle? » il répondait invariablement: « Et vous, qu'en pensez-vous? »

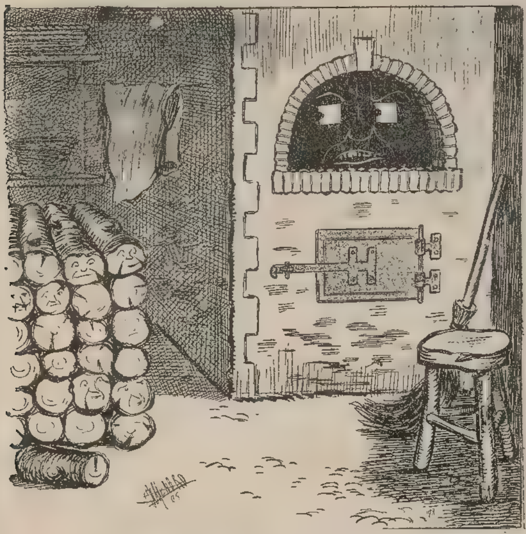
Alors qu'il était directeur de la *Justice*, on pouvait admirer, dans les bureaux du journal, une immense carapace de tortue accrochée au-dessus d'une glace. Et, quand un profane s'étonnait à la vue de cet emblème bizarre, et demandait des explications, le spirituel directeur lui disait sans rire:

— Ça, voyez-vous, c'est le symbole du parlementarisme.

Il serait piquant de savoir si M. Clémenceau, ministre, a la même opinion que M. Clémenceau, député-journaliste.

LE PLOMB DE CHASSE

Si vous êtes chasseur, vous avez souvent dû remarquer, sur les sacs de toile qui renferment le plomb de chasse, une tour imprimée. Cette



A la Boulangerie, un dimanche, le Four entendant les bûches craquer. — Tas de bûches! Tas de faux-frères! Faut que cela travaille même le dimanche.



LE TRAC

Comment un débutant voit le public la première fois qu'il entre en scène.

tour n'est pas seulement une marque de fabrique, elle représente quelque chose de réel.

En effet, pour produire le plomb de chasse, on transporte le plomb en haut d'une tour très élevée, qui a de 60 à 65 mètres. Là, on le fait fondre et quand il arrive à l'état liquide, on le verse du haut de la tour. En tombant, il se désagrège par suite de la résistance de l'air et se résout en grains multiples de différentes tailles. Ces grains sont recueillis dans un réservoir plein d'eau où ils se refroidissent et durcissent. Il s'agit alors de les trier suivant leurs diverses grosseurs; cette opération se fait mécaniquement.

La plus importante usine pour la fabrication du plomb de chasse se trouve à Nantes; il y en a une près de Lyon. La consommation de ce plomb atteint cinq millions de kilogrammes par an. Tue-t-on la même quantité de gibier? C'est là une question qu'il serait intéressant d'élucider.

Jadis le plomb de chasse fabriqué en France n'était pas trouvé suffisamment bon, et on s'approvisionnait en Angleterre. Aujourd'hui, l'outillage pour la fabrication s'est perfectionné, et ce sont les Anglais qui font venir de France leur plomb de chasse.

Le développement de la poste en France depuis quinze ans.

Le *Pêle-Mêle* ne fait pas de politique, il renseigne simplement ses lecteurs. Aussi, n'établira-t-il aucune corrélation entre la récente crise ministérielle et la crise postale qui est permanente; entre le départ de M. Bérard, sous-secrétaire d'État aux Postes et Télégraphes, et l'amélioration que tout le monde souhaite du service postal.

Il faut cependant convenir que depuis quelques années, on a vraiment trop peu fait pour donner satisfaction au public en ce qui concerne la poste et le télégraphe. Est-ce négligence? Est-ce ignorance, incapacité? Peu importe. Les recettes ont augmenté, on s'est contenté de les encaisser, et on n'a rien donné en échange au public.

Voici des chiffres:

En 1879, il a été expédié dans l'année, 403 millions de lettres ordinaires; il y en a eu 834 millions en 1904.

En 1879, il y avait 23 millions de cartes postales; on en a expédié 74 millions en 1904.

En 1879, on a compté 6 millions et demi de lettres chargées; il y en a eu 52 millions en 1904.

En 1879, il y a eu 553 millions de journaux et imprimés; en 1904, on en a expédié 1 milliard 409 millions.

On voit donc que pendant une période de quinze ans, le service des postes a triplé d'importance. Et encore nous ne mentionnons pas à les envois de mandats et les bons de poste.

Or, en cette même période, la quantité du personnel est loin d'avoir été même doublée: il y avait 45.000 facteurs en 1879, il n'y en avait que 83.000 en 1904. Il ne faut donc pas s'étonner si le personnel est surmené et si le service ne va pas à la satisfaction du public.

Les annonces cocasses

J'ai trouvé, ces jours derniers, dans un des plus grands journaux quotidiens du chef-lieu du département du Nord, l'annonce suivante, qui est une vraie perle en son genre:

Le sieur D. L. (pour cause de santé), cèderait son estaminet dans de bonnes conditions. 90 personnes à manger tous les jours.

S'adresser rue..., etc



LA BELLE TOILETTE

— Si tu étais un mari aimable, tu me payerais une jolie toilette comme celle-là.

— Avec plaisir, ma chère, ça ne me mettra pas dans de bien gros frais.

LE PRESIDENT ET LE PROTOCOLE *(Fable).*



On venait de signaler au Président la noire misère d'une pauvre famille sans pain depuis huit jours. Le Président prit son chapeau et se disposa à courir à l'adresse indiquée.
Il comptait sans le Protocole qui...



... veillait, et put arriver à temps pour le retenir.
— « Vous n'y songez pas, monsieur le Président! Sortir seul! » Le Président expliqua où il voulait se rendre. — « Très bien, répondit le Proto-



cole; mais il faut, au préalable, faire faire une enquête par le commissaire de police du quartier, prévenir la préfecture de police, et régler dans tous ses détails le cérémonial de la visite que vous devez faire à ces pauvres gens. »



— « Eh! bien, dit alors le Président, puisque je ne peux pas sortir aujourd'hui, et que nous n'avons rien de mieux à faire, je vais vous raconter une petite histoire, si vous voulez bien. » — « Nous sommes tout oreilles », répondit le Protocole.
— « Il était une fois, dit le narrateur, un Anglais très correct, qui s'appelait lord Kant; il était l'esclave des règles du formalisme. Un jour, il fut fait pri-



sonnier en Thrace, par des brigands turcs, qui l'emmenèrent dans la montagne et le firent entrer, lui le premier, et son domestique après lui, comme il convenait, dans un cachot très étroit.
Le cachot était si étroit, qu'on ne pouvait s'y retourner, et tous deux étaient obligés de garder la position dans laquelle on les y avait fait entrer. Or, il se trouva que les bandits...



... avaient mal fermé la porte du cachot. Cette porte était du côté de John, le domestique. Ils allaient pouvoir s'évader. Mais lord Kant refusa de le faire et ordonna à John de rester, lui promettant de payer sa rançon. En effet, il aurait fallu, pour sortir de l'étroit cachot, que le domestique passât devant le maître, et cela n'eût pas été correct ».



Le Protocole comprit l'allusion. Aussi, fit-il diligence. Moins de huit jours après le rapport du commissaire de police, l'enquête était terminée. Il fallut que quinze jours pour régler le...



... cérémonial de la visite du Président à la pauvre famille
L'arrivée du Président et sa descente de voiture, s'exécutèrent minutieusement, d'après les formules savamment...



... élaborés par le Protocole. Et, quand le Président pénétra dans l'humble logis... la famille en question, était morte de faim.

LA GLOIRE



— La gloire fut toujours ma nourriture, me dit l'homme célèbre, et cependant, je partis de rien...



... et ce fut justement ce rien qui m'aida à partir, grâce au pointre avisé qui me fit figurer, moi et mes haillons, au Salon. Ce furent mes premières heures de gloire.



Et mettez-vous bien dans la tête, monsieur, que toute gloire est bonne à qui en a l'appétit; c'est pourquoi je n'hésitai pas, à mes risques et périls, à tenir en haleine pendant plusieurs mois, toute la presse médicale et un Congrès de médecins.



Je commençais à être connu, et vous pensez bien qu'il ne me fallut pas consommer énormément de caisses...



... de sirop pour régner à la quatrième page des grands quotidiens.



Mais la quatrième page... peuh!... C'est la première qu'il me fallait, maintenant, et j'y réussis.



Et plus tard, monsieur, je disparus, tout simplement, oui, je disparus, avec entêtement, en laissant flotter derrière moi quelques légers bruits d'assassinat.



Et le résultat?... ce fut la fortune. »

A ce moment, j'arrêtai net mon homme célèbre. Je venais de m'apercevoir avec horreur, qu'il cherchait à introduire sournoisement dans ma poche un énorme diamant bleu.



— Allons, fit-il, vous ne marchez pas, ce sera pour un autre... Vous comprenez que maintenant, bien que riche, j'ai toujours besoin de ma ration de gloire habituelle, alors, je me fais voler des bijoux, ça occupe toujours un peu la Presse, et à moi, ça me fait plaisir.

Une première au théâtre de Landerneau

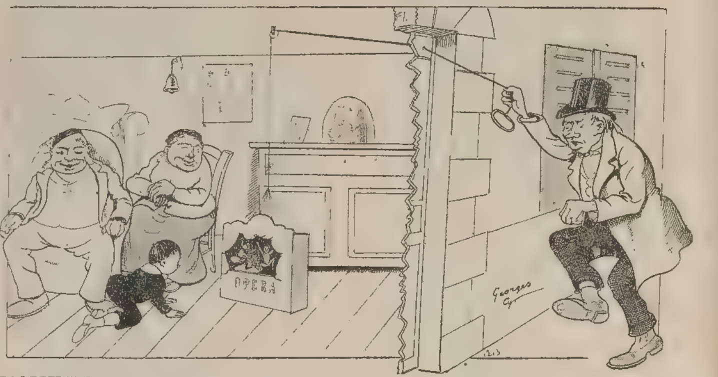
Ledardouillaud, de passage à Landerneau, avait reçu de son correspondant en cette ville, un billet de faveur pour une première au grand théâtre de la localité. La pièce était tout simplement exécrable, et la troupe, pire encore, si possible. Aussi, à la chute du rideau, après le premier acte, la salle tout entière manifestait-elle son mécontement par des cris d'animaux, tels que dut en retentir jadis l'entrepont de l'arche de Noé, de diluvienne mémoire. Seul, Ledardouillaud gardait une discrète réserve au milieu de la tempête déchaînée autour de lui, tel un roc au milieu des vagues en furie.

Pendant le deuxième acte, la tempête dégénéra en un véritable cyclone de cris, de hurlements et de trépignements, accompagnés d'une grêle de trognons de choux, d'œufs pourris et autres produits du sol. Et toujours Ledardouillaud conservait son attitude stoïque. Enfin, son voisin lui demanda s'il n'était pas dégoûté de cette misérable pièce.

— Je le suis profondément, répondit l'impassible spectateur.

— Mais alors pourquoi n'exprimez-vous pas votre mécontentement comme tout le monde? interrogea le quidam.

— Voici pourquoi, répondit Ledardouillaud. Etant ici en vertu d'un billet de faveur, je me fais un scrupule de conscience autant qu'un devoir de convenance, de garder une réserve touchant le mérite de la pièce, mais je vous fiche mon billet que si le troisième acte est aussi détestable que les deux autres, je descends au guichet payer ma place, et je reviens ici manifester comme tout le monde.



L'AMUSEMENT DES ENFANTS, LA TRANQUILLITE DES PARENTS

MME PIPELET. — Quelle heureuse idée nous avons eue de détacher le cordon de la sonnette pour y nouer le fil des marionnettes de notre fils, cela l'amuse beaucoup.

Il est encore endormi, cet animal-là; je tire pourtant assez fort!

DE NOS LECTEURS

L'étrange manie des changements de noms.

Lorsque, dans la nuit du 4 août, la Constituante, pour anéantir jusqu'au souvenir des rivalités locales et des haines de l'ancien régime, supprima la division de la France en provinces et instaura celle par départements, cette assemblée prit soin de leur donner des noms nouveaux empruntés aux cours d'eau, aux montagnes, aux particularités géographiques des lieux. Le choix de ces appellations fut dicté par la volonté de ne rien laisser subsister d'une époque exécrée et de faire table rase du passé.

On dénonça ici-même et avec précision, dans ces colonnes du *Pêle-Mêle*, les départements qui, depuis 89 avaient une fois encore changé de vocable. Les raisons qui déterminèrent ces nouveaux baptêmes, utilitaires et pondérés, furent autres que celles qui avaient motivé les résolutions de la Constituante. Sans méconnaître, en effet, l'importance administrative de ce remaniement de la carte de France, on peut dire que la mesure de cette assemblée avait été en quelque sorte sentimentale et impulsive.

En agissant ainsi, la Constituante — et les savants voués à l'étude de la psychologie des foules, ont reconnu que toute réunion avait sa psychologie propre, comme un individu isolé — la Constituante avait obéi à un état d'esprit fort commun chez les particuliers. Changer de nom, revêtir l'apparence même superficielle d'une personnalité autre ou nouvelle, est la tendance morbide de beaucoup de gens après certaines crises, certaines catastrophes morales ou financières; les neurasthéniques ne sont pas exempts de cette manie; les neurologistes la donnent comme fréquente chez les hystéropathes et les malades de la personnalité; elle est un des indiscutables prodromes des altérations du « moi ». La femme sentimentale ou incomprise recherche un pseudonyme littéraire ou mondain; l'adjonction d'une particule au nom, par elle adopté, du petit village où elle épela les premières lettres d'un abécédaire, la remplit d'aise et d'émoi. C'est un renouveau, pour elle, il semblerait qu'elle ait changé de peau. Ainsi, le prince désabusé voyageant incognito, avide de sensations neuves, se figure être plus près du peuple, parce qu'il a choisi le nom très prolétaire de La Bobine ou de M. Dupoivrot, à titre provisoire.

Les actrices, aventuriers, aventurières ont, du moins, des fins plus précises et moins complexes.

Aux heures troublées d'une grande perturbation sociale comme la Révolution de 89, rien d'étonnant donc, qu'une assemblée n'ait point échappé à ces lois communes aux individus. Cette manie atteignit d'ailleurs au paroxysme: on vit bientôt le Comité du Salut Public imposer aux villes des appellations dans le goût du jour: Marseille, réfractaire, fut dite la *Ville-sans-nom*; Lyon, la *Ville-Affranchie*; Grenoble, *Grelibre*, etc., etc.

Et ce fut là un des besoins les plus étranges de cette époque, tant les mots avaient d'influence sur les masses exaltées, les noms des personnes furent changés comme ceux des des choses. A la fin d'une réunion tenue à Brest et présidée par Jean Bon Saint-André, *Vicomte*, matelot gabier de la flotte républicaine, demande au conventionnel de ne plus porter un nom *nobiliaire!* On le nomme sur le champ Jean-Bart. La famille *Baron* s'appelle Fabius; le citoyen *Lucas*, Caïus-Lucas; *Le Prévost*, Cincinnatus...

Ces exemples se répètent à l'infini. C'est alors qu'apparaissent sur les registres de l'état-civil des prénoms de nouveaux-nés comme Théophile-Marat, Unité-Cornélie, Montagnard, Octodi, Germinal, Thermidor, Sans-Culotte, etc.

Or, les départements et les citoyens ne suffisent déjà plus à cette manie envahissante. On débaptise des montagnes, des îles.

« *Nous avons pensé*, écrit au Comité du Salut Public le conventionnel Prieur, de la Marne, en mission dans l'Ouest, *nous avons pensé qu'il était intéressant, dans un pays gangrené comme la Vendée, de changer jusqu'au nom des lieux qui ont été souillés par la présence des brigands; nous avons, en conséquence, nommé l'île Bouin, l'île Marat, et celle de Noirmoutier, l'île de la Montagne. Nous vous prions de faire confirmer ces dénominations par un décret de la Convention Nationale.* » (Arch. nat. A. F. II, 277 pl. 2.325, pièce 73).

Il semble bien que de nos jours, moins troublés, pourtant, on n'ait rien perdu de ce goût du changement. Mais on obéit à des motifs généralement pacifiques, à la crainte du ridicule, à la vanité, à la lassitude de porter un nom risible, et très souvent aussi, au désir de se mettre en avant. C'est le cas, lorsque quelques paisibles citoyens pétitionnent en vue de troquer contre le nom d'Henry-Monnier, celui de l'ancienne rue Bréda, ou, lorsque les habitants de la rue des Vertus, fatigués d'être en but aux sarcasmes des plaisantins, supplient la Ville de Paris d'accorder un autre nom à cette voie.

Le dernier en date de ces changements fut pour ce coquet village du canton de Creil qui s'appelait Nogent-les-Vierges. Il a obtenu de muer son nom en celui de Nogent-sous-Coucy. Dédaigneux des facéties joyeuses que s'atti-



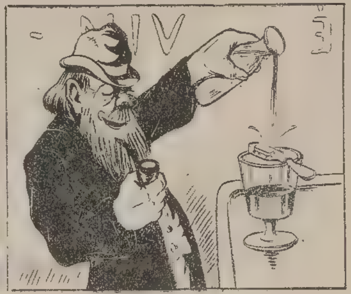
LA DAME. — O mon Dieu! comme cette vache me regarde!
LE VACHER. — C'est à cause de votre ombrelle rouge.
LA DAME. — Je sais qu'elle est un peu démodée, mais je n'aurais jamais cru qu'une vache de la campagne s'en apercevrait.



Les billets *bleus* attirent l'apache.



L'étoffe *rouge* attire le taureau.



La *verte* attire l'ivrogne.

L'ATTIRANCE DES COULEURS



Le *noir d'ivoire* attire le *blanc*.



L'*orange* attire l'Anglais.



Et le *violet* attire tout le monde.

raient, dit-on, les vieilles demoiselles de cette localité, nous voyons une autre conclusion à cette débaptisation. Qu'on y prenne garde: quand on ne voudra plus nulle part de statues, les épaves des habituels « comités d'initiative » trouveront dans ces substitutions de noms un nouveau prétexte au partage de quelques aunes de ruban violet — et il nous faudra réapprendre notre géographie. André SAVIGNON.

L'origine du turban.

Cette coiffure, d'une majesté incomparable, est universellement connue comme étant la coiffure par excellence des peuples de race sémitique et de religion musulmane quoique les Anamites, les Thibétains et certains habitants de la Chine, de race mogole et de religion bouddhiste s'en parent aussi la tête; néanmoins, le port du turban est antérieur de longtemps à l'hégire, c'est-à-dire à l'an 622, époque de la fuite de Mahomet à la Mecque; on sait, en effet, que le mot *hégire* signifie fuite.

C'est dans les premiers siècles de l'histoire juive qu'il faut chercher l'origine du turban, qui constituait chez les anciens Hébreux un symbole de distinction sociale et d'autorité religieuse surtout. En effet, le terme usité dans le texte hébreu de la Bible pour mettre le bonnet du Grand-Prêtre, et qui est bien connu de tous les hébraïsants, dérive d'un radical qui signifie « lier autour » ou « enrouler », ce qui indique clairement la forme de cette coiffure et la manière de la mettre et de la porter. C'est le « turban » sans équivoque possible, et qui remonte comme on voit, bien des siècles plus haut que l'ère musulmane et que l'ère chrétienne.

Quant aux mots de mître ou tiare, coiffe et diadème, ils ne seraient guère que des variantes ou des synonymes du mot turban, qui correspondrait alors au terme générique de couvre chef.

La fameuse tiare dont les nombreux lecteurs de *Salambô*, de Flaubert ont gardé le souvenir, n'aurait été souvent qu'une partie du turban, dont elle formait alors la coiffe à l'instar du fez moderne. Citons à ce propos, que la calotte rouge appelée fez, tire son nom de la ville de Fez, au Maroc, renommée autrefois pour ses eaux, qui servaient à fixer et donner plus d'éclat à la teinture rouge de différentes nuances dont est coloré le fez ou calotte des Orientaux et qui, tout comme autrefois la tiare, se porte avec ou sans le turban.

S'il faut donc attribuer au peuple d'Israël l'invention de cet ornement de tête fameux à travers les âges, on ne peut plus accuser d'anachronisme les peintres et sculpteurs du moyen-âge et de la Renaissance, qui représentaient, ornés de gigantesques turbans, les personnages, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. (Voir au Louvre, par exemple, les *Noces de Cana*, du Titien, pour la peinture, et la *Mise au Tombeau*, à l'Église Saint-Vincent-de-Paul, pour la sculpture).

L'historien Jérôme nous dit que le turban occupe une place marquante dans toutes les chroniques et dans les récits historiques. Nombreuses sont les variétés de sa forme chez les musulmans. Selon leurs écrivains, il n'y aurait pas moins de mille manières d'ajuster le turban et permettant d'indiquer ainsi, non seulement la tribu et le rang qu'occupe dans la hiérarchie religieuse celui qui le porte, mais même les particularités de son caractère personnel.

Selon une vieille légende, le turban devrait son origine à un acte de bravoure désespérée, à l'actif des anciens Levantins.

Une vaillante troupe de guerriers résolus à vaincre ou à mourir pour sauver leurs compagnons d'armes sur quelque champ de bataille, se seraient entouré la tête de leur linceul en signe de leur inébranlable résolution.

Le décrotteur avisé.

Il y a déjà quelques années, un Auvergnat s'était installé à une des extrémités du Pont-Neuf, pour y exercer la modeste profession de décrotteur de chaussures. Ce compatriote de Vercingétorix possédait un caniche fort intelligent, qu'il avait exercé, après bien des leçons, sans doute, à se rouler dans la boue les jours de pluie. Une fois bien crotté, le chien se mettait à courir comme un fou sur le pont et se jetait au travers des jambes des passants. Il avait une affection particulière pour les souliers et les bottes luisantes, sur lesquels il portait audacieusement ses pattes sales.

Les citadins criaient après le maudit caniche et lui décochaient des coups de pieds que le malheureux chien n'esquivait pas toujours. Celui-ci se sauvait tête baissée, la queue entre les jambes et les oreilles basses, et allait se jeter sur d'autres souliers et se frotter à d'autres pantalons. Il faisait ainsi, en très peu de temps, un nombre respectable de victimes. Au bout du Pont, celles-ci trouvaient le décrotteur, et l'on faisait queue devant la sellette de l'ingénieux enfant de l'Auvergne.

Ce manège, dit-on, dura presque trois ans, mais tout finit par se savoir, et le décrotteur de souliers du Pont-Neuf, s'en fut dans son pays vivre des fruits d'un labeur honnête.





LE SAVANT MYOPE. — Tiens, c'est de la chance! Voilà où accrocher mon chapeau tout neuf, au lieu de le laisser par terre.

LE VICOMTE DE NÉOSTYLE *(Fin)*, par Benjamin RABIER



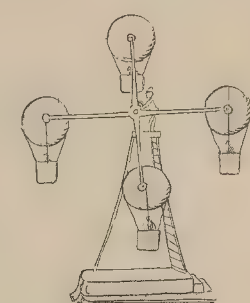
Jean, pour se désennuyer, vient d'organiser un garden-party dans sa petite ferme. Les invités sont nombreux. Une verte prairie et une mare font pour eux un buffet des mieux compris.



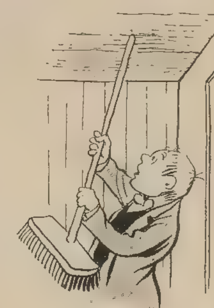
Entre temps, de Néostyle, ancien président du Néo-Modern Club, est nommé adjoint au maire. Il marie tous les samedis, entre dix et onze, ses administrés.



L'ancien yachtman confectionne, pendant la saison d'ouverture, de bonnes boulettes d'asticots pour la pêche à l'ablette, et...



...Le capitaine de dirigeable s'offre, les jours de foire, une ou deux ascensions en ballon captif, à 0 fr. 10 l'ascension.



Il a donné sa démission d'abonné au téléphone. Quand il a des ordres à donner à Françoise il l'appelle en cognant au plafond avec un manche à balai.



Jean a renoncé à passer la belle saison au Groenland; il navigue maintenant sur le Traînefeuille, entre le moulin à eau et l'écluse de la minoterie.



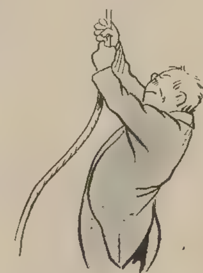
A l'automne, il chasse. Le cerf ou le sanglier ne l'intéressent plus. Dernièrement, il a tué un superbe écureuil.



Il a aussi donné sa démission d'abonné à l'Opéra. Du reste, il a conservé un pied dans l'Académie de musique en se donnant des concerts avec quelques douzaines de rouleaux Pathé.



Le tennis ne l'amuse plus. Il fait maintenant, après le déjeuner, une partie de volant avec la fille du maire.



De Néostyle a délaissé le sandow. Néanmoins, il donne toujours un peu d'exercice à ses biceps en aidant le sonneur de la paroisse dans son office.



Il ne se fait plus blanchir à Londres. Le linge s'abime en chemin de fer. Il surveille lui-même le nettoyage de son linge sale au lavoir banal de la commune.



La promenade matinale au Bois est devenue vieux jeu. Aussi de Néostyle préfère-t il parcourir le quartier mondain de la ville, en compagnie d'Azor, son fidèle ami.



La solitude, néanmoins, pesait à Jean. Il s'en ouvrit à Mme Vve Letourneau, épicière, qui accueillit avec joie l'offre matrimoniale de Jean. Pensez donc, pouvoir mettre sur la boutique « Epicerie Jean de Néostyle !



Après les formalités coutumières et administratives, ils se marièrent. A la ville, Jean s'était marié en paysan. A la campagne, il se maria en habit noir.



Il apprit le commerce de l'épicerie. Au bout de trois mois, il savait dire : « Et avec ça, madame ? » avec tout le soin et l'art des vétérans du métier.



Au bout d'un an, il savait tout faire. Il roulait les chandelles, pesait du macaroni...





...Cassait du sucre et brûlait son café, comme un vieil épicier blanchi sous le harnais.
Malheureusement, il arriva un jour où, regardant la pendule, il s'aperçut que sa dernière heure était sonnée.



Il mourut, et sur sa tombe on écrivit : « Ci-gît Jean de Néostyle, qui eut le tort de venir au monde vingt-cinq ans trop tôt.





RUSE D'APACHES

LE PREMIER CAMBRIOLEUR. — Voilà la Roussel!

LE DEUXIÈME CAMBRIOLEUR. — Vite, fais marcher le phonographe.

Pêle-Mêle Connaissances

— Dans le Prix Jouvence, disputé à Chantilly et remporté par M. Perrichon, devant Briar Rose et Palafox, Briar Rose était montée par le fils Bara, âgé de huit ans et demi. Il est le plus jeune jockey que nous sachions.

— Il y a 37 ans, en 1872, un organe spécial, le *Vélocipède illustré*, le premier hebdomadaire sportif, semble-t-il, discutait gravement ce point de droit: « Oui ou non, le vélocipède a-t-il le droit de circuler sur la voie publique? »

— Deux puissances maritimes seules, l'Espagne et les Etats-Unis, n'ont pas adhéré à l'abolition de la course. Cette abolition est, du reste, surtout avantageuse à la Grande-Bretagne dont la marine de guerre, malgré qu'elle soit la première du monde, serait incapable de protéger les 35.000 navires marchands battant pavillon anglais qui sillonnent les mers.

— Les innombrables étrangers habitant ou visitant la France, laissent au pays, bon an mal an, près d'un milliard de bénéfice.

— Dans l'ancienne Rome on était boucher de père en fils et nul ne pouvait déroger à cette obligation. Il en fut de même en France où les bouchers furent longtemps des sortes de fonctionnaires. Ils tenaient leur charge du roi ou de certaines communautés religieuses et la transmettaient à leurs enfants. Au douzième siècle, une seule famille avait à Toulouse le droit « d'abattre les animaux et de détacher les chairs ».

— Les citoyens libres de Rome dédaignèrent longtemps de jouer de la musique. Sous les empereurs, ce rigorisme de bon ton se relâcha; les enfants des familles patriciennes apprirent la musique, mais à la condition de ne pas s'y montrer trop habiles, dans la crainte de passer pour des gagistes ou des cytharèdes.

— A la date du 30 juin 1906, on comptait 301 fiacres automobiles dans Paris; en 1903, il n'y avait que quatre fiacres mus par essence.

— C'est à Avignon que se trouve le plus sept pieds de long, et prend quatre secondes long pendule d'horloge du monde. Il a soixante-et demie pour une oscillation de plus de trois mètres.

— De cent mille qu'il était, au lendemain de la guerre franco-allemande, le nombre des suffrages obtenus par les candidats du parti socialiste allemand passait à 500.000 en 1877; en 1887 : à 700.000 à 1.400.000 en 1890. En 1900, il atteignait les deux millions; en 1903, le total est de 3.000.000 de voix.



— Pourquoi donc ne peut-on pas avancer?
— Dame! C'est une entrée libre.

— L'hymne russe, aussi populaire que notre *Marseillaise*, fut composée en 1833, par le colonel Alexis Lvof.

— Le sultan Abdul Amid est, de tous les chefs d'Etats, celui qui fournit la plus grande somme de travail. Chaque jour, il est dès sept heures à son bureau et il y demeure souvent jusqu'à huit heures du soir, avec seulement quelques repos d'une demi-heure. A. S.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Ohresser. — Ce timbre n'existe pas.
M. H. Eymard. — Vous avez droit à ces places, mais si la date n'est pas indiquée, rien n'empêche qu'on ne vous les accorde pas ce jour.
M. Dastre. — Non, il n'y a aucun contrôle à cela.
M. Passy. — C'est une anecdote, comme il y en a beaucoup, forgée de toutes pièces... après.
M. Poluck. — Oui, assurément.
Mme Horaville. — Certainement, mais plutôt un peu que beaucoup.

12e ANNÉE — N° 49. 10 Centimes 9 DÉCEMBRE 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

CONFIANCE, par Th. BARN



— Pour lui retirer la pièce de cinquante centimes qu'il a avalée?... Eh bien, ce sera dix francs.

— En ce cas, monsieur le docteur, voilà neuf francs cinquante, vous garderez les dix sous qui manquent quand ils sortiront.

UN DRAME POIGNANT

Pièce en trois actes et un tableau.

OU

L'art de se servir des ficelles usitées au théâtre pour écrire un drame à effet en cinq secs.

Acte premier.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, MADELEINE, SUZANNE.

(*Au lever du rideau, la marquise est assise dans une pose pleine de grâce et d'abandon. Ses deux filles penchées vers elle forment un touchant tableau de l'amour filial.*)

LA MARQUISE (*d'un ton inspiré*). — Seigneur, soyez béni, vous qui, dans mon malheur, m'avez laissé la consolation de chérir mes enfants !... Que serais-je devenue si leur amour ne m'avait soutenue !

MADELEINE. — Mais chère mère, tout espoir n'est pas perdu. Notre père peut revenir encore.

LA MARQUISE. — Il tarde bien !... Voilà dix-sept ans qu'il est parti — vous étiez fort jeunes alors — et depuis, jamais on n'a eu de nouvelles de la *Proserpine*.

SUZANNE ET MADELEINE (*l'embrassant*). — Chère mère !

LA MARQUISE. — Mes enfants ! (*Elle les étreint avec passion.*)

UN DOMESTIQUE (*entrant*). — Voici le meuble que madame la marquise a acheté à la vente de Rosalie Michon.

(*Il dépose un chiffonnier près de la marquise et sort*).

LA MARQUISE. — J'ai voulu avoir un souvenir de cette pauvre Rosalie..., votre première nourrice, mes enfants... J'ai fait, hier, l'emplette de ce petit meuble... La pauvre femme



LA MARQUISE. — *Ma Suzanne chérie..., tu n'es pas ma fille !*

n'est plus ..., ses héritiers vendent ses biens..., les ingrats !

(*Jeu de scène. Les deux jeunes filles retournant, l'une à sa tapisserie, l'autre à son aquarelle. La marquise les suit tendrement du regard*).

LA MARQUISE (*à demi voix.*) — Chers anges ! (*Elle examine le chiffonnier, ouvre et ferme les tiroirs. — A part.*) Tiens..., un tiroir secret... (*Elle ouvre.*) Des papiers... L'enveloppe porte mon adresse... (*Elle ouvre et lit.*) Ciel !... Que vois-je !... (*Soudain, elle se lève avec un grand cri.*) Ah !... Malheureuse mère !!

SUZANNE ET MADELEINE (*se levant effrayées*). — Mon Dieu, qu'y a-t-il ?

LA MARQUISE (*avec désespoir*). — Une chose horrible..., affreuse..., épouvantable. Suzanne..., ma Suzanne chérie..., tu n'es pas ma fille !

SUZANNE (*joignant les mains*). — Grand Dieu !

LA MARQUISE (*déchirante*). — Et toi, Madeleine... toi, mon amour...

MADELEINE (*avec anxiété*). — Eh bien ?

LA MARQUISE. — Tu n'es pas ma fille non plus !

SUZANNE ET MADELEINE (*s'élançant*). — Maman ! !

LA MARQUISE. — Ah..., ne m'appelez pas maman..., je suis maudite... maudite !

(*Elle retombe, accablée. Ses enfants se précipitent à ses genoux*).

RIDEAU

Acte II

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, SUZANNE, MADELEINE.

(*Même décor. La marquise est assise devant le chiffonnier. Elle tient des papiers à la main. Ses deux filles sont assises auprès d'elle*).

LA MARQUISE (*d'une voix brisée*). — Comment j'ai découvert cet épouvantable secret !... Hélas, le doute n'est pas possible. La confession de cette malheureuse Rosalie est là, écrite de sa main... Elle avoue tout, la misérable !

SUZANNE. — Mais comment, se fait-il... ?

LA MARQUISE. — Voici... Vous vîntes au monde ou plutôt, mes filles vinrent au monde à quelques heures de distance. La première, celle que j'appelais Suzanne, fut aussitôt portée chez Rosalie Michon qui devait la nourrir et dont la maison est à la porte du château. La seconde, Madeleine, y fut portée également quelques heures après.

« Le lendemain, me sentant plus forte, je voulus nourrir moi-même au moins un de mes enfants, et j'envoyai chercher la petite Suzanne... Cette infâme Rosalie, en qui j'avais toute confiance, m'apporta elle-même... Suzanne ?... Non. Mais un autre bébé *qui n'était pas Suzanne* !

« Quelques jours après, je voulus encore nourrir mon second enfant... Et cette fois-là renouvelant son forfait, la criminelle femme m[e] remit un bébé... *qui n'était pas Madeleine* ! Elle l'avoue... elle avoue tout, torturée par l[e] remords !...

Pourquoi cette confession écrite, qui m'éta[it] destinée, ne m'est-elle pas parvenue ?... My[s]tère ! Maintenant elle n'est plus... Et pourtan[t] un homme connaît son secret !... C'est u[n] prêtre ?... (*Lisant un papier.*) « *Avant de vo[us] remettre l'aveu de sa faute, madame la marquis[e], prête à paraître devant Dieu, je vais en con[]fession lui demander son pardon, en attendan[t] le vôtre...* » (*Parlé.*) La misérable !... Oser im[]plorer mon pardon !!

MADELEINE. — Mais ce prêtre ?...

LA MARQUISE. — C'était le curé du village. Il a disparu depuis..., il y a longtemps !...

SUZANNE. — Pourquoi n'a-t-il pas parlé ?

LA MARQUISE. — Hélas !... Je me demande s[i] ce mystère ne cache pas une odieuse compli[]cité !... (*Relisant le papier*). « *Prête à paraîtr[e] devant Dieu.* » (*Parlé.*) Elle avait l'intentio[n] de se tuer... pour expier... Elle ne l'a pa[s] fait..., le prêtre l'en aurait-il détournée ?...

MADELEINE (*soudain, éclate en sanglots*). Mon Dieu..., mon Dieu ..., nous n'avons plu[s] de mère !

SUZANNE (*de même*). — Ni de père !

LA MARQUISE (*se levant*). — Votre père... O ciel..., qu'il ignore toujours... toujours ce funeste secret..., c'est assez de ma douleur et s[i] jamais Dieu nous le ramène...

UN DOMESTIQUE (*annonçant*). — Monsieur l[e] marquis !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE MARQUIS, UN PRÊTRE

(*Le marquis paraît, un prêtre l'accompagne*).

LA MARQUISE (*anéantie*). — Mon mari !

SUZANNE ET MADELEINE. — Lui !

(*Le marquis, stupéfait par l'attitude des trois femmes, fait un pas en avant et s'arrête.*)

LE MARQUIS. — Ce trouble..., cet embarras... Eh quoi..., après dix-sept ans d'absence !... (*A la marquise.*) N'êtes-vous donc plus ma femme... Madame ? (*Désignant les deux jeunes filles.*) Ce ne sont donc pas mes filles ?

LA MARQUISE (*avec un grand cri*). — Ciel..., il sait tout !

LE MARQUIS (*un pas en avant, effrayant*). — Ce ne sont pas mes filles ?... Ah... Misérable !!

(*Il lève les mains sur la marquise*).

RIDEAU !

Acte III

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, LA MARQUISE, SUZANNE, MADELEINE, LE PRÊTRE

LE MARQUIS (*assis devant le chiffonnier achève la lecture des papiers, puis il se lève et va à la marquise.*) — Et moi..., sainte femme, qui vous soupçonnais !... Pardon... pardon ! (*Revenant.*) Quel effroyable mystère... Cette femme, morte aujourd'hui !... Ce prêtre... disparu ! Oh !... ce prêtre..., où est-il ?... Où est-il ?...

LE PRÊTRE (*s'avançant*). — Me voici !

LE MARQUIS. — Vous ?

LE PRÊTRE. — Moi-même. (*A la marquise.*) Ne me reconnaissez-vous pas, madame la marquise ?

LA MARQUISE (*l'examinant*). — Vous avez bien changé !

LE PRÊTRE. — Quinze ans passés... comme missionnaire en Afrique..., où j'ai rencontré monsieur le marquis prisonnier d'une tribu de sauvages et dont j'ai partagé la captivité pendant de longues années...

LE MARQUIS. — Vous connaissiez ce drame affreux... Pourquoi ne m'en avez-vous jamais rien dit.

LE PRÊTRE (*grave*). — Le secret professionnel.

LA MARQUISE (*avec désespoir*). — Oh... nous ne saurons donc rien !

LE PRÊTRE. — Vous désirez savoir ?

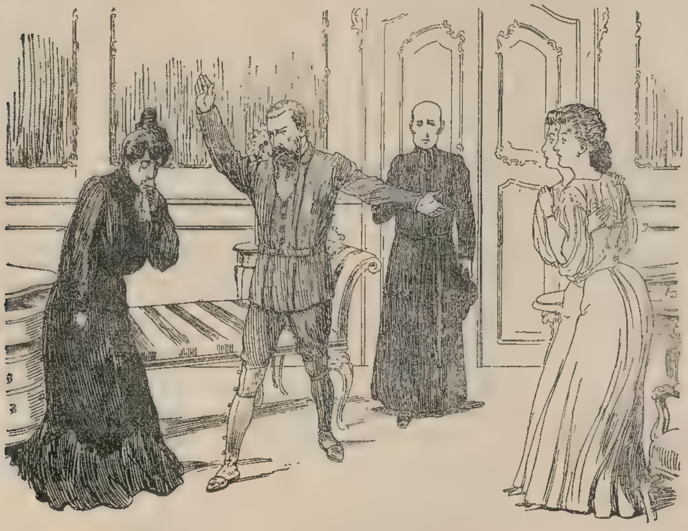
LE MARQUIS. — Mais... où sont nos vrais enfants !

LE PRÊTRE (*désignant les jeunes filles*). — Les voilà !

SUZANNE ET MADELEINE (*avec joie*). — Ah ! mon Dieu !

La Marquise. — Que dit-il ?
Le Marquis. — Expliquez-vous !
Le Prêtre. — Je trahis le secret de la confession... Dieu me le pardonnera peut-être.., (*Souriant.*) Cette Rosalie Michon était une

La Marquise (*défaillant*). — Mon Dieu, soyez béni !
Le Prêtre. — Quelque temps après, Rosalie tomba malade et crût mourir. Elle écrivit alors cette confession, qu'elle ne termina pas,



Le Marquis. — *Ce ne sont pas mes filles... ? Ah !... Misérable !...*

femme fort scrupuleuse. Lorsque les deux enfants de madame la marquise lui furent apportés, elle les plaça dans le même berceau... C'étaient deux jumelles semblables... si bien qu'elle ne se rappela que plus tard, grâce à un léger détail..., que lorsqu'on vint reprendre la première, Suzanne..., ce ne fut pas elle qu'elle remit.
La Marquise (*haletante*). — Ce fut ?...
Le Prêtre. — Ce fut la seconde, Madeleine... Puis, lorsque Madeleine lui fut réclamée... elle apporta naturellement non pas celle-ci, mais Suzanne !

s'exagérant l'importance de sa faute qui n'était qu'une étourderie... L'ayant entendue au tribunal de la pénitence, je calmai ses scrupules et la dissuadai de vous importuner de cette histoire... Le malheur vient qu'elle ait conservé dans ce meuble ces pages écrites sous l'influence de la fièvre...
Suzanne (*gaiement à Madeleine*). — Alors c'est toi qui es Suzanne !
Madeleine (*de même*). — Et toi Madeleine !
Le Marquis (*ouvrant les bras*). — Mes enfants !!

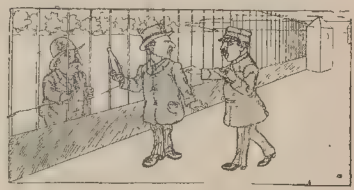
RIDEAU

E. Jicloler.

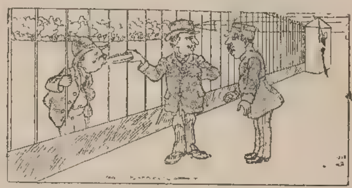


L'EMBARRAS DU GABELOU

Dupoivrot (*de l'autre côté de la barrière*). — Qu'est-ce que tu portes sous ton bras ?
— C'est de l'eau-de vie de marc.
— Donne m'en un peu que j'y goûte
— Très volontiers, tiens, mon vieux.



Le Gabelou. — Halte là ! Il faut payer si vous voulez passer de l'alcool de l'autre côté de la barrière.



— Et comme ça, mon brave gabelou ? Il est servi de ce côté-ci de la barrière, je crois qu'il n'y a plus rien à dire.

AVIS

Vu l'abondance de la publicite, ce numero contient vingt pages.

Pêle-Mêle Causette

J'ignore ce que sera la société future, mais je crois pouvoir affirmer que les grands docteurs actuels du socialisme ne contribueront pas beaucoup à sa fondation.

Deux grands principes opposés s'offrent au choix du penseur : l'individualisme et le socialisme. On ne peut, quelle que soit l'opinion qu'on se soit donnée, nier la haute importance de ces deux courants d'idées.

Mais quel contraste entre l'énorme envergure des deux systèmes et la chétive personnalité de leurs champions !

Le dernier Congrès socialiste en est une piquante illustration

Qui dit socialisme dit spéculation de l'esprit tourné vers un idéal de justice et d'égalité. Rêve d'utopiste, prétendent les uns, vérité de demain, assurent les autres. En tout cas, vaste champ d'étude pour le philosophe.

Et quand se réunissent les hommes qui se sont faits les apôtres de ces doctrines nouvelles, on s'attend à d'émouvantes discussions sur la forme à donner à la société à venir. On anticipe l'exposé de plans merveilleux, où sont détaillés tous les rouages de cet organisme futur. On s'apprête à voir soulever le voile qui couvre les riantes perspectives d'une vie de bien-être et de fraternité.

Et l'on entend de petites voix rageuses qui se chamaillent sur le point de savoir si l'on doit soutenir tel ministre ou le combattre. Et l'on voit des orateurs venir affirmer avec componction que le socialisme c'est la lutte des classes, la lutte et rien que la lutte.

L'on se querelle sur ces niaiseries infimes. L'on ratiocine durant des journées entières sur des théories qui n'ont aucun rapport avec la question de fond, et qui déguisent mal de mesquines rivalités de personnes.

Quelle piètre idée doivent rapporter de là ceux qui y sont allés, avides de s'initier à des conceptions hardies et nouvelles.

Si le socialisme se borne à savoir qu'un député du parti peut soutenir un ministère, ou doit le combattre, c'est donc qu'il faudrait admettre que de l'attitude d'un député envers le ministre dépend l'avènement d'un régime nouveau.

C'est transformer la société à bon compte, et cela ne nécessite pas de grands cassements de tête.

D'autre part, si le socialisme consiste dans la lutte des classes, on se demande ce qu'il ferait au cas éventuel où la victoire de ses partisans terminerait, faute de combattants, cette lutte des classes.

On ne lutte pas contre un ennemi à terre.

Que fera-t-on après ? On ne sait pas. Il me semble pourtant que c'est là le point essentiel.

On se bat pour le succès d'une idée. Mais se battre en attendant que vienne l'idée, et dans l'espoir qu'elle viendra après le combat, c'est ce qu'on peut appeler : *atteler la charrue devant les bœufs.*

Les libéraux qui, le 14 juillet, enlevaient d'enthousiasme la Bastille, savaient si bien ce qu'ils voulaient que, dès le 4 août, les privilèges étaient abolis.

C'était la lutte des classes, mais avec un but déterminé, un programme positif et une idée de gouvernement.

Je me demande ce qu'édifieraient ceux qui veulent renverser le pouvoir, si on leur accordait d'emblée ce qu'ils désirent.

Quel système pratique mettraient-ils à la place de celui qui aurait disparu ?



LE GUIDE FACETIEUX

— Je vais vous dire, monsieur, par ce chemin-ci le voyageur a le pourboire beaucoup plus facile.



LOGIQUE DE BUREAUCRATE

— Que signifie cette absence prolongée?
— Mais, vous m'aviez accordé un congé de quarante-huit heures.
— Certainement... mais pas de vingt-quatre jours.
— Oui, mais je travaille deux heures par jour, quarante-huit heures, ça fait donc bien vingt-quatre jours.

C'est une intéressante énigme, dont on leur demande vainement la solution.

Je ne prétends pas qu'elle n'existe point; pas plus que je ne déclare qu'elle existe, mais vraiment si la formule pratique d'un gouvernement social est une réalité tangible, pourquoi perdre son temps et son prestige à des broutilles de second plan.

C'est l'objet à atteindre qui nous intéresse et non la couleur du papier dont il est entouré.

Mair voilà! cet objet, ceux qui en parlent le plus leconnaissent-ilsréellement? Savent-ils ce qu'il renferme et ce dont il est composé?

Je ne l'affirmerais pas.

FRED ISLY.



Comment Tom Rackett, champion de law-tennis...

... revenant de son club, démontra en passant sur un pont, un jour de tempête, que ce noble jeu n'est pas qu'un amusement...

... et qu'il peut avoir son utilité dans la vie.

Courrier Pêle-Mêle

A propos de grands hommes.

Monsieur le Directeur,
Je vis dans votre numéro du 4 novembre, une lettre de M. Lecordier, relative à la statuomanie.

Je n'ai nullement l'intention de me livrer à de nouvelles dissertations sur ce sujet. Je tiens seulement à vous faire connaître mon humble avis sur l'un des termes de cette lettre.

« Je me suis souvent demandé, dit votre correspondant, quel intérêt peuvent avoir ces biographies remplissant plusieurs volumes, des faits et gestes d'hommes supérieurs par un côté, mais dont l'existence n'offre, en somme, que ce qu'on voit dans la plupart des existences des gens quelconques. »

Je trouve qu'il y a là un grand intérêt pour celui qui, luttant contre les difficultés, poursuit un but opiniâtrement. Celui qu'avive l'ardent désir de s'élever, trouvera dans ces biographies, bien des encouragements et du réconfort, de beaux exemples de ténacité, qui encouragent pour la lutte.

Parmi ceux qui travaillent à s'illustrer, il en est, certes, qui furent malheureux. Ici, revient toujours l'exemple de Millet. Mais combien d'autres ont triomphé par la seule force de leur volonté.

Chercheurs, fouillez jusqu'aux plus infimes détails de l'existence de nos grands hommes, ceux qui combattent pour monter y trouveveront beaucoup de points de ressemblance avec leur propre vie. Pour ceux qui désespèrent, ce sera souvent une consolation et un nouveau rayon d'espoir.

Recevez, etc.

Peaux de loutres.

Monsieur le Directeur,
Je lis dans votre dernier numéro du *Pêle-Mêle*, un article sur la loutre de mer; dans lequel il est demandé d'où peuvent bien venir les peaux qu'on appelle loutre chez les fourreurs, et de quelles bêtes autres que la loutre?

Les peaux de loutre étant d'un prix assez élevé (environ 150 francs la peau) par suite de leur rareté; les fourreurs imitent cette fourrure avec des peaux de lapins ou de rats rasés et lustrés dans le ton de la loutre.

C'est ainsi que les vêtements en loutre d'Hudson, sont fabriqués avec des peaux de rats d'eau, et ceux en loutre de Colombie, avec des peaux de lapins.

C'est le cas de dire qu'il n'y a que la foi qui sauve.

Recevez, etc.

Ch. HÉROT.

La plus haute cheminée.

Monsieur le Directeur,
Je lis dans les *Pêle-Mêle Connaissances* du 11 novembre, que la plus haute cheminée d'usine est située à Constable-Hook (Etats-Unis), et s'élève à 109 m. 80. Nous avons mieux que cela en Belgique, qui, pour n'être qu'un petit pays, n'en occupe pas moins un rang honorable dans l'industrie.

En effet, la cheminée de l'usine de désargentation à Hoboken-les-Anvers, a exactement 125 mètres de haut. Son diamètre, à la base, est de 13 mètres à l'extérieur, et 7 m. 50 à l'intérieur; au sommet, de 4 m. 40 à l'extérieur et 4 mètres à l'intérieur. Les fondations vont à 10 mètres sous terre. Quant au poids total, je ne le connais pas exactement, mais on m'a assuré qu'il dépasse 100.000 tonnes.

La construction de ce géant, entreprise par la firme Ferbeck, de Forst (près Aix-la-Chapelle) a été terminée en quatre mois.

Recevez, etc.

G. DU MOULIN.



L'ULTIME RESSOURCE DU PROMENEUR

M. Pratique a trouvé le seul moyen de se promener dans Paris sans se presser et sans craindre les automobiles.



MAISON TRANQUILLE

— Vous m'assurez que la maison est tranquille?
— Oui, monsieur, très tranquille.
— C'est que je suis grosse caisse à l'Opéra, j'ai besoin de beaucoup de calme autour de moi pour étudier mes partitions.



ALIGNEMENT

L'adjudant Sabretache ayant pris sa retraite, loua une propriété, se promettant bien d'y apporter un peu de symétrie militaire.



Un an après, il put montrer fièrement à ses amis une propriété digne de lui.

PROPOS DE MÉNAGE

Lui *(lisant son journal)*. — Je vois dans le journal, une annonce pour les *Grands Bazars Urbains*. Chaque fois que je lis cette réclame, ça me fait penser que c'est dans ce bazar, qu'il y a dix ans, nous avons fait connaissance.

Elle *(rêveuse)*. — C'est vrai, mais je n'y vais plus... on ne trouve que de la camelote, dans cette boutique-là.

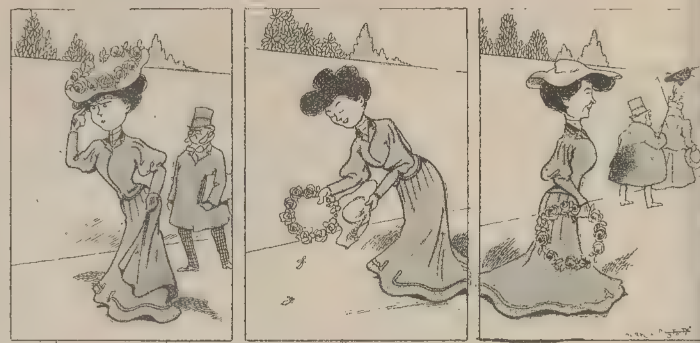
Rêve et Réalité

— Ah! mon cher Denaud, dans quel état vous êtes, vous avez dû vous trouver dans une bagarre.

— Non. J'ai fait un drôle de rêve cette nuit. J'ai rêvé que la fortune venait à moi. Dans ma précipitation à la saisir par les cheveux, j'ai empoigné malheureusement la natte de ma femme.

PENSÉE

Il faut qu'un homme soit bien gros, pour ne pas pouvoir se baisser pour ramasser un louis.



LE CHAPEAU UTILE

— Mais c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de ce pauvre Patochard, et pas un sou sur moi pour lui acheter une couronne.

Heureusement que mon chapeau a une garniture de fleurs...

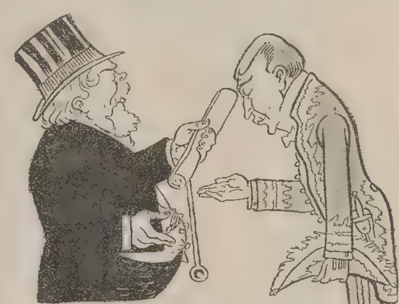
... qui aura son utilit

RÉDUISONS LES IMPOTS

Qu'il nous soit permis de transmettre à M. le Ministre des Finances, le fruit de n veilles, relativement à la réduction des impôts.

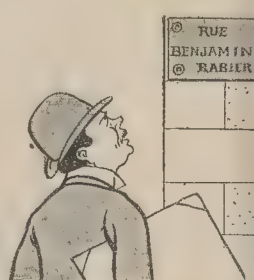


Combien de services que l'on devrait solder par de l'argent, comme en Angleterre, par exemple, sont payés par un bout de ruban de telle ou telle couleur? Augmentons donc le nombre des décorés et des décorations qui, monnaie gouvernementale, paieront les services militaires et bureaucratiques.



Les Préfets qui émargent pour une forte somme au budget en vue des victoires électorales, seront réduits à la portion congrue, mais par contre, après chaque victoire remportée sur la réaction, seront annoblis.

Ainsi, le Préfet de Perpignan, s'il réussit les élections, sera nommé comte, baron ou duc de Perpignan.



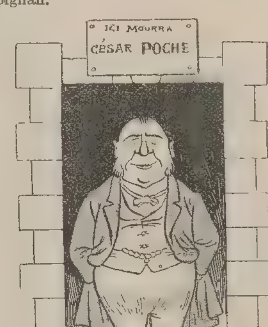
Nous pourrons acquérir les chefs-d'œuvı de nos grands artistes, en donnant à nos rue nos boulevards, nos places publiques, le noı de ces maîtres.

Nous verrions, par exemple, la place Boı nat, le boulevard Luc Leguey, la rue Benja min Rabier, etc.



Pour l'érection de nos monuments, qui n'apporterait sa petite pierre et même sa grosse, gratuitement contre une inscription commémorative de ce don, plus ou moins apparente, suivant son importance?

Et quelle réduction l'on pourrait faire au budget en soldant les services rendus, par une



plaque commémorative, placée bien en évidence sur la maison du bénéficiaire.

César Poche, qui a fourni tel ou tel ministère de ses produits, serait récompensé par une plaque de marbre placée au-dessus de sa porte, et ainsi libellée:

Il est né en telle année, César Poche.

ou bien:

Ici mourra César Poche.



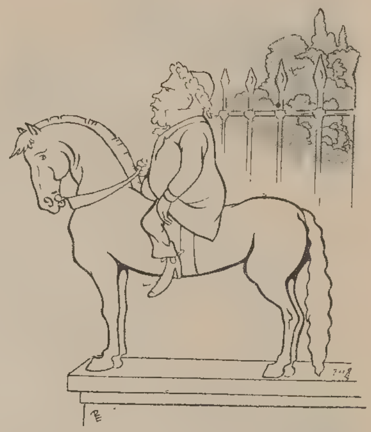
Et pour la bonne bouche, nous avons ré servé la statue édifiée de son vivant, su une place portant son nom, à tel ou tel qui autrement, émargerait pour la forte somme

D'autant, que selon l'importance de la somme que représenterait cette effigie, on pourrai suivre la graduation suivante:

— D'abord le simple médaillon, puis le







buste, la statue en pied, sur socle, avec bas-relief et enfin équestre.

Pas un marchand de haricots plus ou moins reverdis pour l'armée ou pour les prisons, qui ne serait mille fois plus content de se voir sur le cheval de Louis XIV, sur la place des Victoires, ou sur le Pont-Neuf, à la place de Henri IV, que de toucher une somme quelconque.

Si l'on nous objecte l'impossibilité d'introduire ces nouvelles mœurs, rappelons qu'après tant d'années de services, militaires ou bureaucrates sont décorés de droit; que beaucoup des victoires de Napoléon, ont fait avoir à leurs vainqueurs des titres de noblesse, tels que celui de prince de la Moskova, de duc d'Elchingen.

Nous avons à Paris, la rue Edouard-Detaille, la rue Juliette Lamber. Enfin, notre respectable Président vient lui-même d'inaugurer son buste dans la maison des Comédiens.

Ce qui prouve que ces distinctions, données non plus gratuitement, mais comme une valeur cotée, seraient accueillies comme telles avec un grand enthousiasme, et permettraient de faire de notables économies.

C'est le but que nous désirons atteindre.

Thiers au violon

La publication des *Mémoires* du prince de Hohenlohe a produit, en Allemagne, l'effet d'une chute de soliveau dans une mare aux grenouilles. Le cousin de l'empereur a mis, comme on dit, les pieds dans le plat. Hardiesse pas autrement louable, puisque six pouces de terre séparent le prince défunt des foudres vengeresses du kaiser.

La partie la plus intéressante de ces mémoires d'outre tombe, est celle relsative aux événements de 1870. La figure de Bismarck, un peu effacée déjà, y est remise en pleine lumière, et par un phénomène réflexe, le profil à peine estompé encore d'Adolphe Thiers, se dessine, lui aussi, dans le plein jour de l'actualité.

On sait que le premier Président de notre République était un homme de mœurs très simples qui ne prodiguait pas les écus.

Sa taille exiguë et son air de bon bourgeois en règle avec le fisc, lui permettaient de prendre contact avec les foules, sans crainte d'être reconnu et acclamé ce qui eût profondément blessé sa modestie.

Comme preuve, cette anecdote absolument authentique, quoique fort peu connue:

Un soir d'hiver, vers cinq heures, Thiers, vêtu d'un pardessus au col relevé jusqu'aux oreilles, entrait dans un bureau d'omnibus du quartier de Grenelle, et, s'adressant fort civilement au contrôleur:

— Auriez-vous l'obligeance, monsieur, de





LES CHARMES D'ADELAIDE

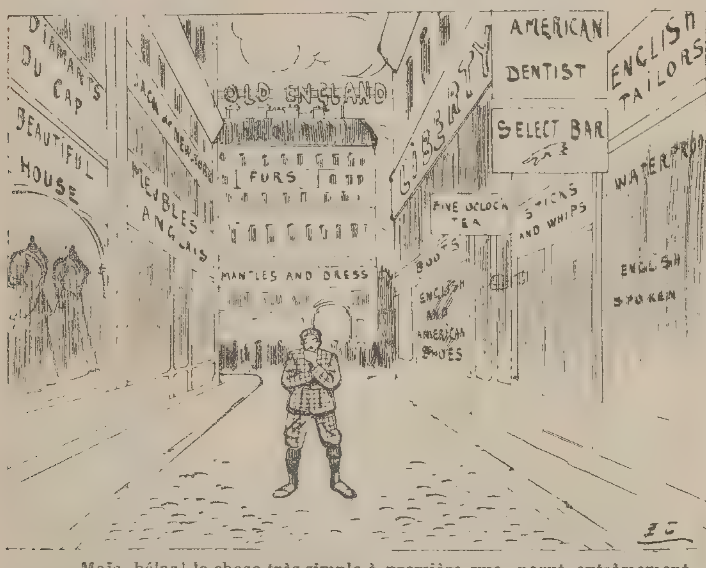
— Soyez certaine, Adélaïde, que si j'aspire au bonheur d'être votre époux, c'est bien pour vos **CHARMES!**

Cette phrase, qui peut paraître étrange dans la bouche de l'aspirant, est pourtant bien sincère.



L'ANGLAIS EMBARRASSÉ

A la gare de Charing-Cross-Kate. — **Puisque vous allez à Paris, William, surtout n'oubliez pas de me rapporter un souvenir bien parisien**

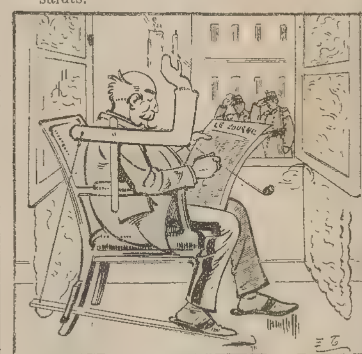


Mais, hélas! la chose très simple à première vue, parut extrêmement difficile au pauvre William, pendant tout son séjour dans la capitale.



LA MACHINE A SALUER

Le capitaine Touralaboite habitait tout près du quartier. C'était un très brave homme; mais il se mettait dans des colères épouvantables, étant obligé à chaque instant de lâcher son journal pour rendre à ses inférieurs leurs saluts.



Il chercha un moyen de remédier à cet inconvénient, et trouva bientôt. Il fit adapter par un menuisier à son fauteuil un petit appareil de sa façon, qu'il fit manœuvrer à l'aide du pied. La machine à saluer était inventée. A partir de ce jour, Touraboite vécut heureux entre son journal et sa pipe.

---

m'indiquer quelle voiture je dois prendre pour regagner les parages de l'Elysée?

Le fonctionnaire à casquette galonnée allait répondre sur le même ton courtois, quand un inconnu s'approcha du Président:

— Si vous le permettez, monsieur, je me ferai un plaisir de voyager avec vous. J'attends moi-même l'omnibus qui se dirige vers l'Elysée.

Le libérateur du territoire asquiesça, non sans marquer un mouvement de contrariété qui n'échappa pas à son interlocuteur.

L'hiver, il fait horriblement chaud dans les bureaux d'omnibus. Celui de Grenelle était une étuve. Thiers, incommodé, déboutonna son pardessus. L'inconnu s'aperçut qu'il était en habit. Il en fit la remarque d'un ton suave d'adjudant de semaine:

— Comment! Vous vous baladez en frac et cravate blanche dans ce quartier de purotains, et vous demandez le chemin de l'Elysée!... Voi'à qui me paraît louche!

L'historien de Bonaparte avoua, dans un sourire:

— Cela n'a pourtant rien que de très naturel. Je suis le... Président.

— Le Président!... Quel Président?

Thiers se mordit la lèvre.

— Le président d'une société de bienfaisance. Je venais m'enquérir des besoins de cette brave population ouvrière.

L'homme de la Rousse — car c'en était un — ricana:

— Ah! non, on ne me la fait pas, à moi!... Allons! Suivez-moi au poste, et plus vite que ça!

Thiers, docile mais maugréant, suivit l'étrange individu que, depuis longtemps, à son manque de civilité, il avait reconnu pour un agent en civil.

Dans tout poste de police qui se respecte, il n'y a jamais ni officier de paix, ni brigadier. Celui de Grenelle n'avait aucune raison de se distinguer des autres.

Déjà, l'agent ouvrait la porte du violon pour y enfermer le «louche petit vieux» jusqu'à l'arrivée des «autorités compétentes».

— Puisque vous m'y obligez, dit alors Thiers, je vais me nommer, car il faut absolument que je rentre: mes invités m'attendent.

— Vos invités!... Quels invités?

— Le prince de Galles et...

— Vous dites?

— La vérité.

— Qui êtes-vous donc?

— Le Président de la République française!!!

L'agent de police se confondit en excuses qui auraient pu rendre des points aux limandes les plus plates.

Thiers, peu vindicatif, ne lui demanda même pas son nom, mais il ne lui pardonna jamais de lui avoir fait manquer son omnibus et de l'avoir obligé à dépenser quarante sous de voiture pour ne pas faire poser le prince de Galles.

Les volcans en France et leurs éruptions possibles.

Ces dernières années auront vu plusieurs tremblements de terre et plusieurs réveils de

volcans. Les tremblements de San Francisco et de Valparaiso, les éruptions du Vésuve et du Mont-Pelé, entre autres, pour ne citer que les plus terribles, font qu'on peut se demander si en France nos volcans d'Auvergne ne seraient pas à leur tour susceptibles de se réveiller.

Des savants ont étudié la question. Or, les volcans d'Auvergne sont refroidis depuis trop longtemps pour qu'on puisse craindre de nouvelles éruptions. Il est contraire à toutes les données de la science que des volcans qui sont éteints depuis près de vingt mille ans reprennent leur activité.

Certes, il y a des sources thermales en Auvergne, et par conséquent une source de chaleur latente; mais des études très approfondies ont prouvé que partout où il y a éruption, il faut qu'il y ait le voisinage de la mer qui en soit la cause principale. C'est en effet par l'infiltration des eaux que se produisent les ébullitions des volcans.

Or, les volcans d'Auvergne sont trop loin de la mer pour qu'on puisse craindre un semblable accident. Rassurons-nous donc et n'ayons pas peur de fréquenter l'Auvergne.

Potages aux nids d'hirondelles

Un écho d'Extrême-Orient nous apprend que la récolte des nids d'hirondelles a été particulièrement abondante en l'an de grâce 1906.

Donc, lecteurs et lectrices,, si vous êtes friands de mets exotiques, vous pourrez vous offrir pour cent sous, le potage que Jules Verne dit exquis, bien qu'il n'y ait peut-être jamais goûté.

M. Fulbert-Dumonteil, le plus savant des gastronomes, donna jadis la recette du potage aux nids d'hirondelles.

Comme il est vraisemblable qu'elle ne se trouve pas dans les « Cuisines bourgeoises », je la livre gratis aux gourmets :

« On met les nids de salangane dans vingt-cinq fois leur poids de bouillon, à la température de l'eau bouillante. On obtient ainsi une ébullition légère pendant trois heures. Peu à peu, les nids se détachent, se désagrègent, se réduisent en filaments mous, gonflés, translucides, disséminés au milieu d'un liquide mucilagineux, d'un aspect assez sympathique, surtout quand on songe aux voluptés gourmandes qu'il promet. »

Les années de production moyenne, les nids d'hirondelles se vendent à Paris, environ mille francs le kilo; et, comme il y a tout près de 125 nids dans un kilo, cela met le nid à 8 francs, et le potage tout préparé à 10 francs par convive.

Et dire qu'il y a des gens qui préfèrent une modeste soupe à l'oignon.

BULL.



UNE DISTRACTION DE DUPOIVROT

DUPOIVROT (*à sa femme qui lui a demandé un verre d'eau*). — Vraiment, t'as tort de boire ça... ce que ça sent mauvais !

LA VENGEANCE DU TITI



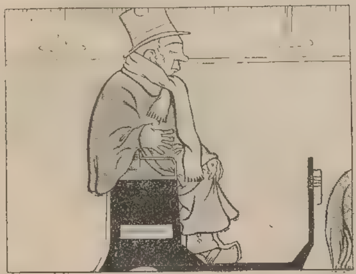
— Je ne vous charge pas, vous avez un paquet, j'ai le droit de vous refuser.



— C'est bien, vous verrez ce que ça vous coûtera.



— Il dort, allons-y. Enfilons son gant sur son drapeau...



... et attendons l'effet de ce petit stratagème.



— Bonsoir, vieux, ça va?



Résultat: cinq secousses à 0 fr. 75 l'une, total, 3 fr. 75.



Le costume a-t-il changé tant que cela depuis les temps historiques, et sommes-nous si différents des hommes des âges révolus?



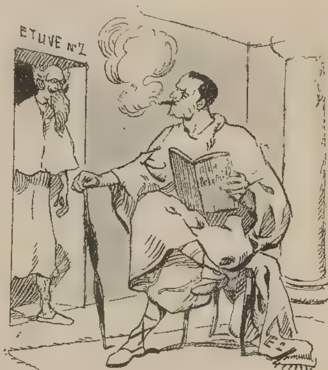
— Voici, dites-vous, sur une peau d'ours des cavernes, un Gaulois de la *Gallia bracata*, armé de sa trompe en corne d'aurochs.



— Eh bien, non! C'est un contemporain à son petit lever, sur sa descente de lit et armé d'un tire-bottes.



Voici un sénateur romain, revêtu de sa toge au milieu de son atrium.



— Erreur! C'est un acteur de la Comédie-Française, en peignoir et au bain turc.



Un berger d'Arcadie sur une prairie semée d'asphodèles, à l'ombre d'un laurier.



— Non. Un baigneur en Marne, avec le laurier-rose en caisse du marchand de **vins voisin.**



Cette fois, c'est un officier de mousquetaires.



— Pas le moins du monde, vous voyez bien que c'est Mlle X... qui nous tournait le dos.

NOS CONCIERGES



— Mon cher confrère et successeur, avant que vous preniez la succession de cette loge que je quitte, écoutez ce conseil. Ne vous laissez jamais aller avec les locataires à un acte de condescendance. Ils en abuseraient, ne vous craindraient plus et vous perdriez auprès d'eux toute votre autorité.



— Moi qui vous parle, j'étais un jour, occupé à décacheter, suivant l'usage, une lettre à un locataire adressée. Justement, il vint me demander s'il y avait quelque chose pour lui. (En général, ses lettres sont peu intéressantes). Ma foi, dis-je, puisque vous êtes là... Et je lui remis sa missive sans la lire.



— Or, quelle fut ma stupéfaction, quand, quelques jours après, je m'aperçus que toutes ses lettres étaient inviolablement cachetées. Justement froissé de ce procédé, je grimpais l'escalier, quatre à quatre, pour lui montrer son indélicatesse.



— Il m'ouvrit et ne me laissa pas parler. Il me prit les lettres et cria: « Vous voyez, quand vous le voulez, vous montez le courrier à l'heure, et non huit jours après. J'exige qu'il en soit toujours ainsi! » Et il me ferma la porte au nez.



Le soir, il osa rentrer à dix heures et demie. (Après neuf heures, je fais toujours poser un quart d'heure). J'étais si furieux de son audace, que je tirais le cordon, afin de le voir plus vite et de lui faire une forte semonce. Mais, engourdi, je ne sais comment... bref, je me rendormis. Dès lors, se voyant impuni, il se permit de rentrer à toute heure de la nuit.



— Je compris que lui ayant laissé prendre ce mauvais pli, je ne pourrais plus le redresser. Je me résignai. Mais les autres locataires s'en aperçurent, et, un beau jour, ils exigèrent que j'eusse pour eux les mêmes complaisances. C'était trop! Je vis que jamais je n'aurais plus sur eux l'autorité nécessaire, je préférai abdiquer. Voilà pourquoi j'ai donné ma démission. A vous de ne pas tomber dans les mêmes errements.

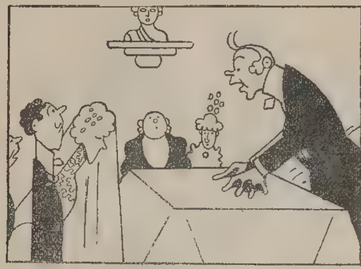


— Eh! pouilleux!

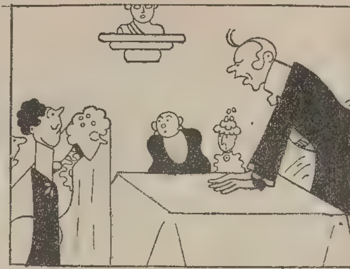


— Mon ami, vous me flattez...

TOUT S'EXPLIQUE



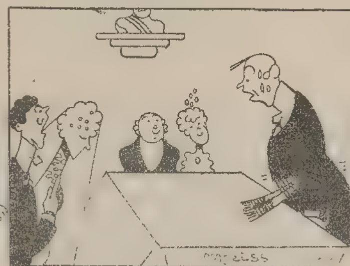
— Mademoiselle, voulez-vous prendre M. Tartempion, Joseph-Eusèbe, comme époux?...
(La mariée ne répond pas).



Le maire réitère la question.
(Silence).



Le maire hurle la demande.
(Mutisme).



LE MAIRE. — Qu'est-ce qu'elle a votre future? Voilà trois fois que je lui parle, elle ne répond pas... Est-elle sourde?

LE MARIÉ. — Non... ne vous étonnez pas, monsieur le maire... elle est demoiselle du téléphone.

Les Nénuphars

Léonidas Krac avait du talent; si, à la vérité, il mit quelque temps à le faire admettre des amateurs de peinture, c'est que sa position sur l'échelle sociale l'éloignait trop de ceux-ci pour qu'il en pût être aisément connu; cependant, à une époque éclairée, le génie ne peut rester toujours ignoré et la bonne organisation de notre société comporte certains intermédiaires qui réduisent les distances de castes. Ce fut grâce à l'un d'eux, M. Lakrem, marchand de tableaux, qu'il quitta les parages indigents de la médiocrité pour voguer toutes toiles dehors vers la Gloire.

Le hasard aussi, y aida en le mettant un jour en présence d'un site digne de son pinceau. C'était, en pleine banlieue, un coin de forêt calme, verdoyante, candide — une forêt peignée à la vierge — dont la parfaite quiétude semblait ignorer la proximité malfaisante de Paris. Une futaie serrée, tout emmêlée de chévrefeuilles s'y ouvrait sur une délicieuse mare, croupie à point, où, parmi du frai de grenouilles, stagnaient les larges feuilles de nénuphars mélancoliques. Comme un conquérant plante son drapeau, Léonidas Krac planta son chevalet dans la mousse, puis il assujettit son pliant, écrasa un tube de vert et, l'enthousiasme au cœur, se mit à peindre. Et, pendant qu'il peignait des Hamadryades penchées sur son épaule lui prodiguèrent des louanges.

Il en obtint d'autres, moins hyperboliques de M. Lakrem, à qui il soumit sa toile. Ce connaisseur, en effet, daigna y reconnaître quelques qualités et poussa même la bonté jusqu'à déclarer que c'était là une œuvre de réelle valeur, ce en quoi il ne peut-être suspecté de flagornerie, car, après l'avoir payée vingt-cinq francs, il ne consentit pas à s'en séparer à moins de deux mille.

Cependant Léonidas Krac était lancé; trois jours après il reçut un petit bleu ainsi conçu:

« Mon cher monsieur, voudriez-vous me faire une petite composition dans le genre de vos nénuphars, j'en aurais le placement à prix avantageux.

« LAKREM ».

Il fit la petite composition demandée, puis une autre, puis d'autres encore, par centaines.



MYOPIE

— Vous seriez bien aimable de me rendre ma monnaie, je suis un peu pressé.



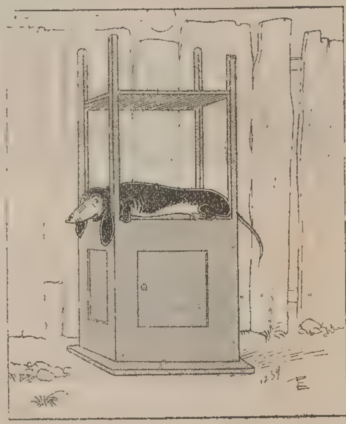
LE BAIN DE L'AUVERGNAT

LARFOUILLAT. — Pardon, garçon... dites-moi de quel côté on place la tête.

BLACK EST INGENIEUX



— Tiens, cette vieille table de nuit... ... renversée, j'en fais... ... une chambre confortable...



... avec une loggia à l'ombre, pour la sieste au soleil.

Dans toutes, d'ailleurs, on retrouvait la même futaie, la même mousse et la même mare croupissante portant les mêmes nénuphars mélancoliques.

Quelques mois suffirent à le transformer de rapin en peintre. Même, il connut, avec les douceurs de la célébrité, les commodités de l'argent; on le décora, et les moindres pochades sorties de son atelier, pourvu qu'elles fussent sylvestres étaient proclamées admirables.

A la longue, pourtant, il se lassa de cette orgie d'arbres, de mousse et de frai de grenouilles; les nénuphars l'écœurèrent, il désira changer de motifs et, un jour, partit vers les bords de l'Océan étudier la nature sous d'autres aspects. Là, comme pour prendre une revanche de tant de paysages empaillés, il brossa une tempêtueuse marine où, dans l'écume des lames fracassées, une eau couleur de fiel assaillait d'âpres rochers cuirassés de lichens, puis, satisfait, il reprit le train et s'en fut, dès son retour, montrer ce chaos au plus proche marchand de tableaux. Celui-ci, en outre, était expert; il prit le châssis, l'examina, le retourna, le flaira et dit, péremptoire:

— Pas mauvaise, cette toile... Il y a quelque chose, du mouvement, du coloris, de la patte... vraiment pas mauvaise du tout... malheureusement, c'est un faux.

A cette nouvelle inattendue, Krac eut le haut-le corps d'un monsieur à qui l'on démentirait sa propre identité. Suffoqué, il éructa:

— Comment, faux!

— Parfaitement, faux! Archi-faux. Il faudrait ne jamais avoir eu un vrai Krac sous les yeux pour ne pas s'en apercevoir... Voyons, tout le monde sait que Léonidas Krac ne fait pas de marine; que, de sa vie, il n'a jamais peint que des nénuphars; vous êtes le seul à ignorer cela!...

La patience du peintre n'était pas proportionnée à la longueur de cette tirade; il fut vingt fois sur le point d'interrompre l'expert pour lui conseiller de vendre des pommes de terre plutôt que de la peinture; néanmoins, il se contint et, quand ce fut fini, il dit d'un ton ferme:

— Cette toile est de Léonidas Krac, j'en suis certain.

Puis, sur la négation tranquille de l'autre, il reprit:

— Monsieur, je suis Léonidas Krac, en personne, si vous en doutez, je puis produire des pièces d'identité; de plus, je ne suis ni somnambule, ni pris de boisson, or, je vous affirme avoir peint moi-même cette marine, il y a huit jours à peine.

Il dit et attendit l'effet d'un témoignage fait pour démonter la contradition, mais l'homme de la Salle des Ventes ne se démonta pas; avec une grande simplicité, il fit cette stupéfiante déclaration:

— Eh bien, mon cher monsieur, elle est fausse tout de même... Je veux bien admettre que vous êtes Léonidas Krac et que vous l'avez peinte vous-même il y a huit jours à peine, mais je persiste à dire qu'elle est fausse, car en n'y appliquant pas votre manière habituelle, vous avez abdiqué votre personnalité, de sorte que cette œuvre n'est pas de Léonidas Krac, mais de n'importe qui, d'un inconnu, et sa signature est usurpée. Pas un connaisseur ne voudrait la reconnaître authentique et si, par hasard, elle arrive à la postérité, les archéologues futurs la renieront, car on ne connaîtra de Léonidas Krac que des nénuphars, et tout ce qui ne sera pas nénuphar lui sera contesté. Ainsi, mon cher monsieur, continuez à faire des nénuphars, sans chercher autre chose. Les plus grands talents furent exclusifs; Meissonnier peignait des soldats; Rosa Bonheur, des bœufs, et Bouguereau, des amours; ils ont fait fortune et leur gloire est immense.

— D'ailleurs, continua-t-il, vous n'avez pas le droit de changer votre genre, comme vous n'avez pas le droit de peindre des toiles mauvaises ou médiocres car, désormais, vous appartenez au public. Le public, en matière d'œuvres d'art, est souverain arbitre; c'est lui qui les paie, il peut être exigeant; vos coins de forêt l'ont séduit, il les achète maintenant sans discuter, et même sans regarder, sachant bien que ce qui porte votre signature ne peut qu'être à sa convenance.

Ainsi parlait cet homme sensé; il continua sur ce ton très longtemps sans doute, car la source de ses arguments ne paraissait pas devoir se tarir, mais Léonidas Krac ne l'écoutait plus, il fuyait, son châssis sous le bras, désarmé par la rigueur de cette logique. Désarmé, mais cependant pas vaincu, il alla voir d'autres marchands de tableaux qui lui dirent à peu près les mêmes choses; à la fin, pourtant, il en trouva un, dans un quartier éloigné qui voulut bien placer l'étude litigieuse dans sa vitrine. L'artiste en fut heureux, il avait tort, car en repassant devant la boutique quelques jours plus tard, il faillit s'évanouir d'horreur: par une métamorphose inexplicable, sa tempêtueuse marine était devenue un paisible sous-bois. Une main coupable mais experte avait semé des chênes à l'arrière-plan; la mer couleur de fiel, envahie par le frai de grenouilles, se trouvait réduite aux dimensions d'une simple marouille et, sur l'eau calmée, de grands nénuphars mélancoliques étaient éclos spontanément.

D'un bond, Krac fut à l'intérieur, mais la fureur le rendait aphone;; il ne put que désigner la profanation d'un index tremblant; le profanateur l'accueillit aimablement; sans aucune gêne il expliqua:

— Vous voyez, mon cher maître, j'ai fait mon possible pour placer votre toile, mais il n'y a pas eu moyen, alors j'ai pensé à la faire retoucher un peu; justement, j'ai la chance de connaître un peintre qui fait ces choses à merveille; c'est un très habile homme, s'entendant comme pas un à transformer une œuvre d'art sans y rien ajouter et sans rien retrancher; il se contente d'en faire l'analyse pour la reconstituer en une synthèse différente...

Krac, vert de rage, hurlait à l'infamie; l'autre continua avec le même calme:

— Mon cher maître, vous êtes un ingrat; ce que j'en ai fait est beaucoup plus dans votre intérêt que dans le mien, cette marine vous déshonorait, je l'ai améliorée, vous devriez m'en être reconnaissant... Certainement, elle vous déshonorait...

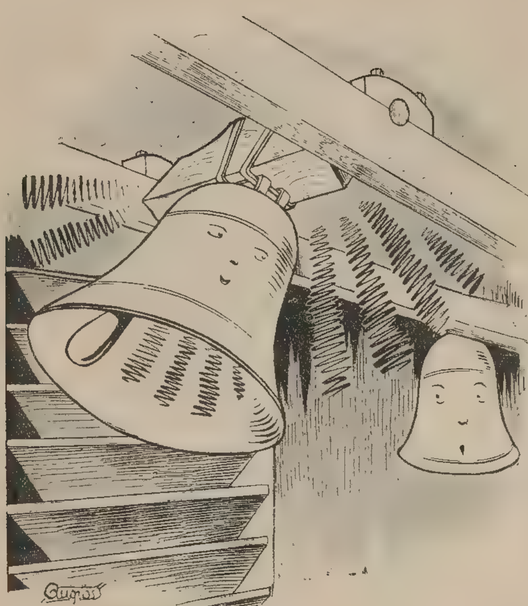
Alors, Léonidas Krac vit bien qu'avec ces gens-là il n'aurait jamais raison et que, chez les marchands de tableaux l'éloquence est une grâce d'Etat; il sentit en même temps la vanité de plus amples essais d'indépendance. Néanmoins, une grande tristesse persistait en lui; le travail est un remède indiqué en pareil cas, il s'en souvint, et rentré dans son atelier, entreprit l'exécution d'une grosse de paysages à nénuphars que M. Lakrem destinait à l'exportation.

Bernard GERVAISE.

Trois beaucoup et trois peu sont pernicieux à l'homme:

Beaucoup parler et peu savoir;
Beaucoup dépenser et peu avoir;
Beaucoup présumer et peu valoir.

Proverbe espagnol.
V. B[illegible].



L'ESPRIT DES CHOSES

— Ne sonnez pas si fort! Vous allez vous casser!
— Ne craignez rien, ma chère, j'ai l'airain solide!



LES BONNES AMES

— C'est bien ici que demeure Mme Durand?
— Mais non, Mme Durand, c'est au rez-de-chaussée, vous auriez dû vous renseigner en bas... au lieu de venir déranger les gens pour rien.

DE NOS LECTEURS

Variations sur un même vocable

La récente découverte, place Saint-André-des-Arts, en creusant la tranchée du Métropolitain, de chapiteaux, sarcophages, fûts de colonnes et autres motifs architecturaux de l'ancienne église Saint-André-des-Arts, pourrait offrir aux amateurs de curiosités du vieux Paris, un excellent prétexte à démontrer combien versatile est l'orthographe des noms.

En effet, l'ancien sanctuaire dont on vient d'exhumer les vestiges — il avait été démoli au commencement du dix-neuvième siècle — placé dès ses origines (époque carlovingienne), sous le vocable de Saint-André, connut, dans la suite des âges, différentes modifications verbales, à peine sensibles, mais bien propres à aiguiser la discussion des archéologues.



LA MODE EST A LA LUTTE ROMAINE

— Malheureux! Qu'est-ce que tu fais à ton petit frère?
— J'étudie le tour de hanche avec ceinture à rebours.



LE JUGE. — La victime était un allumeur de becs de gaz; or, voici une pièce à conviction, qui est bien de nature à éclairer la justice.

L'étude de ces différentes appellations est aussi amusante qu'elle est instructive: elle résume en quelques lignes l'histoire d'un monument vénérable de vétusté. Mais l'enseignement qu'on peut en tirer dépasse l'intérêt attribuable à une ancienne petite paroisse de Paris. Un esprit avisé y découvrira combien sont périssables les institutions des hommes. Il y gagnera plus de septicisme à l'égard de ces consécrations tapageuses d'illustres inconnus qu'on voit faire passer à la postérité, par l'attribution de leur nom à une rue: en quelques siècles, l'oubli et le langage du vulgaire en auront fait bonne justice. Nous allons voir comment:

C'est au dix huitième siècle seulement que l'usage fut établi d'écrire *Arts* au lieu de Arcs. Il s'explique par la faveur alors croissante des beaux arts dans le goût du public; par le voisinage du Musée historique des monuments français, situé rue Bonaparte. Lorsque, au dix-neuvième siècle, ce musée devient l'Ecole des Beaux-Arts, la nouvelle orthographe de la place et de la rue Saint-André-des-Arts est définitivement consacrée.

Aussi bien, les Arcs ne s'expliquaient-ils plus. Le populaire, durant de longs siècles, avait chéri cette appellation à cause de la présence des arbalétriers, fabricants d'arcs, qui s'étaient groupés autour du pieux édifice. Les arbalétriers disparus, on chercha un mot représentatif d'idées plus actuelles. Ce furent les arts.

Mais il est d'autres appellations qui, elles aussi, se justifièrent antérieurement. Certains vieux auteurs ont écrit André des *Arcx*, probablement à cause des arceaux, courbures de voûtes qui décoraient l'église. Au moyen-âge enfin, ce fut André des *Ars*: l'histoire va nous apprendre pourquoi.

L'oratoire primitif consacré à Saint-André, avait été bâti sur l'emplacement d'un ancien cimetière romain, où la coutume était d'incinérer les morts; les *ars*, vieil adjectif français, signifiant les *brûlés*, du mot latin *ardere*, est un souvenir de cette pratique importée par les conquérants, ou encore, un souvenir aussi du passage dévastateur des Normands, qui incendièrent l'édifice chrétien.

Il y a beaucoup de logique dans ces altérations successives, ce qui ne doit pas induire à penser qu'on pourrait aussi aisément expliquer toutes les variations de noms qu'on a loisir de constater au cours d'une promenade dans Paris. Ainsi, la rue de la Jussienne rappelle à grand peine la rue *Sainte-Marie-l'Egyptienne*, nom primitif. Au quatorzième siècle, à l'angle méridional de cette rue et de la rue Montmartre, existait une chapelle dédiée à cette sainte. De la rue Sainte-Marie l'Egyptienne, on fit rue de l'*Egyptienne*, puis rue de la *Gibecienne*, et enfin, rue de la Jussienne. La rue Coq-Héron, dont elle est le prolongement, fut tour à tour écrite rue *Maqueron*, *Moquhéron*, *Quoque-Héron*.

La rue Coquillière doit son nom à *Pierre Coquillier*, bourgeois de Paris, aujourd'hui totalement oublié.

Ne cherchez pas dans les annales, quels prédécesseurs du fameux Suci se privèrent de pain et d'eau trente jours durant, rue des *Jeuneurs:* le véritable nom de cette voie est rue des *Jeux-Neufs*. La rue Zacharie est plus cocasse encore. Sur l'emplacement d'une maison qui faisait le coin de cette rue et de celle de Saint-Séverin, on voyait, au commencement du dix-huitième siècle, une pierre sculptée, sur laquelle étaient représentés un homme tombé de cheval, et un autre qu'une dame couronnait de roses. On lisait au-dessus: *Au vaillant Clary*. Une parente du sire de Clary avait consacré ce monument à ce chevalier qui avait vaincu en champ clos Pierre de Courtenay, chevalier anglais du temps de Charles VI.

Ce brave méritait de passer à la postérité: voici ce que l'oublieuse fit de son nom. Un instant la rue s'appela *Clary*, puis *Sacalie*. On écrivit ensuite *Sachalie*, *Saqualie*, *Sac Alie*, *Sac-à-lit*, et enfin, *Zacharie*.

En vérité, qu'adviendra-t-il des rues Commandant Marchand, Edouard-Detaille, et autres?... Il est très aimable de leur souhaiter d'être moins maltraitées par les temps à venir que la rue *Jean-Pimolet*, un bourgeois de Paris, dont on fit, par altération, *Jean-Pain-Mollet*. La rue, d'ailleurs, n'existe plus; et c'est à peine si l'on se souvient de cet excellent homme...

André SAVIGNON.

Pêlé-Mêle Connaissances.

— A la suite de minutieuses expériences, le bureau hydrographique de Washington a constaté que la hauteur moyenne des vagues de l'Atlantique est de trente pieds. Par un temps frais, elles atteignent de 40 à 48 pieds. Au cours de fortes tempêtes, on en a vu qui mesuraient de cinq à six cents pieds de long et duraient de dix à douze secondes.

— Malgré qu'elle ait été la première à porter en Europe le nom de République, la République de Saint-Marin est la dernière conquête du parlementarisme — même après la Russie. C'est seulement cette année, que la constitution de ce petit Etat, revisée, a établi le suffrage universel.

— Les agriculteurs ont depuis longtemps observé qu'en matière de pommes, une année d'abondance succédait d'ordinaire à une année de disette. L'art de faire le cidre est d'ailleurs relativement récent en France: les Normands l'ont appris des Basques, qui le tenaient eux-mêmes des Sarrazins. A. S.

UNE GAFFE

Désastreuses illustrations d'un roman populaire commises par un jeune dessinateur étranger, pas encore au courant des finesses de notre langue.



A cette révélation inattendue, les bras lui en tombèrent. — Il sentit ses jambes se dérober. — Alors, le lâche prit ses jambes à son cou. — On disait de lui que c'était un homme carré en affaires. — Un travail acharné, lui permettait seul, de joindre les deux bouts. — Ces quelques mots lui firent dresser l'oreille. — Le bon vieillard avait le cœur sur la main. — Il surgit, hagard, les yeux hors de la tête. — Devant tant d'insolence, il sentit la moutarde lui monter au nez. — C'était un homme d'une grande activité, mais à qui, par cela même, il arrivait de vouloir courir deux lièvres à la fois. — Mon ami, dit le vieillard au jeune homme, vous avez les yeux plus grands que le ventre. — Ce fut le dernier coup, affolé, il perdit la tête.

Ce jeune dessinateur fut immédiatement reconduit à la frontière et l'éditeur en mourut.



COMPLET DES COURSES

Nettoyage par le vide.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Janvier. — Nous ne pouvons donner à cette place de renseignements commerciaux. Regrets.
Lecteur assidu (Tours). — Il suffit de les bien essuyer avant de les rentrer dans leur gaine; il n'y a aucun autre moyen, car il serait peu pratique de les graisser.
M. Bertrand. — Vous avez raison, ce procédé est évidemment très bon, mais bien long.
M. A. Colombon. — Même réponse.
H. B. Avile. — Non, pas absolument.
M. H. Rossi. — Nous n'avons plus cette rubrique. Regrets.
M. Hector Melairy. — Même réponse.

M. A. Grenier. — Ces deux pièces sont jolies, mai[s] trop éloignées de notre note.
Un fidèle lecteur. — Ce personnage est une création purement fantaisiste.
L. M. B. L. — 1° Elles ne sont pas assez rares pou[r] avoir une valeur de collection; 2° Elles n'ont d'autr[e] valeur que leur poids d'or.
M. G. Demaldorme. — Nous voulions seulemen[t] parler du chapeau de soie rigide, et non de chapeau[x] de forme elevée, comme il a pu s'en présenter dan[s] l'histoire des modes.
M. Hœffer. — A notre grand regret, nous ne pou[-] vons faire d'insertion de ce genre, surtout à cett[e] place, notre courrier *Pêle-Mêle* devant rester étrange[r] à toute publicité.



— Il faudra m'arranger ce pantalon, il me semble qu'il bouffe beaucoup trop?
— Mais non, c'est vous qui ne bouffez pas assez.

12e ANNÉE — N° 50. 10 Centimes 16 DÉCEMBRE 1906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER . UN AN 9 fr SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

SOINS HYGIÉNIQUES, par Benjamin RABIER



Esprit d'imitation et instinct maternel.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*



NOBLESSE

— Oui, monsieur, c'est de la vraie noblesse, et si c'était encore sous la royauté, eh bien! cet enfant-là serait sur le trône à l'heure qu'il est.
— Quant à ça, c'est une chose que personne ne songera à contester!

LES HISTOIRES DE

J.-B. TOM PLUMETT

L'oncle Reginald

— Cette histoire, commença Tom Plumett en débouchant un flacon de whisky, m'a été contée par une jeune garçon du comté de Nottingham. Elle est faite pour montrer aux oncles qu'ils doivent toujours donner des pennys à leurs neveux... et si je puis ajouter une chose, je dirai que cette jeune garçon contait terriblement bien... All right!

« Cet oncle s'appelait Reginald Thomps. C'était un ancien major de l'armée des Indes, qui avait mal tourné, si effroyablement mal tourné que lorsqu'il venait chez sa sœur, mistress Film, il n'apportait jamais... jamais, vous entendez, de cake, de pudding..., ni le moindre penny au petit Jim, qui était cependant son neveu, puisque lui-même était son oncle.

« Ce damné Reginald Thomps avait bien la barbe la plus piquante des anciens majors de l'armée des Indes..., l'haleine plus empestée que celle de ce vieil ivrogne de Paddy, et une voix terrible pour répondre au jeune Jim, après l'avoir épouvantablement piqué et empoisonné en l'embrassant :

« *— No, Jimmy..., no, je n'avais rien apporté pour vous, et ferai ainsi chaque jour, car, sur mon âme, vous êtes bien le boy le plus mendiant du Royaume-Uni.*

« Et quand ce damné Reginald avait décidé une chose, vous ne l'auriez pas fait changer d'avis, ni vous, ni moi, ni le prince de Galles, ni le diable.

Tom Plumett s'interrompit une seconde pour commander un deuxième flacon de whisky, qu'il versa tout entier dans son énorme verre à soda... Le temps de se cambrer en arrière en clignant de ses petits yeux..., de faire claquer sa langue devant son verre déjà vide, et il reprit :

— Vous devez juger que Jim était fort mécontent avec son oncle. C'est pourquoi il jura de se venger terriblement en faisant en même temps une effroyable leçon à tous les oncles des autres boys de la vieille Angleterre.

« Avant tout, sachez ceci : Reginald Thomps venait chaque jour chez mistress Film. Il n'y avait pas d'exemple qu'il eût omis de faire cette chose depuis cinq années qu'il était revenu des Indes, et comme chaque fois Jim ne manquait pas de lui mendier un penny, il est facile de calculer que le major lui avait déjà répété mille huit cent vingt-six fois : « *No, Jimmy, no..., je n'avais rien apporté pour vous, et ferai ainsi chaque jour, car, sur mon âme, vous êtes bien le boy le plus mendiant du Royaume Uni.* »

» Ayant constaté cette chose, notre rusé Jim eut une diabolique idée... *Il continua à demander chaque jour un penny à son oncle!*

Ici, Tom Plumett croisa ses mains sur son large abdomen, et, tout en riant silencieusement, parut s'absorber dans une intérieure jubilation, mêlée d'admiration pour la ruse de cet infernal Jim. Je pensai bien alors que le vieil oppossum allait s'endormir après m'avoir mystifié, suivant sa fâcheuse habitude, et me levai pour me retirer. Mais aussitôt sa voix enrouée me rappela.

— Eh là, old fellow, où allez vous?

— Mais... Tom, l'histoire est terminée, je suppose.

— En vérité, vous supposez cette chose!... alors, dites-moi, qu'est-ce qui arriva ensuite?

— Je... je ne sais pas, Tom!

— Naturellement, stupide créature!.., Alors asseyez-vous et écoutez.

« Je vous disais que Jim continua à demander chaque jour un penny à son oncle..., mais *chaque jour*, vous entendez, de façon à le fortifier dans l'habitude de répéter sa phrase accoutumée. Et, en vérité, cela arriva par être au major Reginald une habitude chère, puis indispensable, aussi indispensable que la cigarette à un fumeur, le whisky à cet ivrogne de Paddy, ou le jambon fumé à un Yankee de Chicago.

« Cependant, des années avaient passé. Mistress Film était morte. Le petit Jim était devenu un gentleman de six pieds cinq pouces et vieux de quarante ans, et malgré cela, il avait toujours agi diaboliquement pour faire en sorte de voir chaque jour son oncle le major, afin de lui demander son quotidien penny.

« Pour un million de livres sterling, ni pour deux, l'ancien major n'aurait alors donné ce penny à son neveu. D'abord parce qu'il ne changeait jamais son avis et surtout parce que la satisfaction de répéter son refus habituel était devenue pour lui un mortel besoin.

« Or, un matin qu'il était assis dans son fauteuil, la jambe prise par une satanée goutte, mais quand même se réjouissant de la proche visite de son damné neveu, la porte de sa chambre s'ouvrit et Jim entra.

Déjà le vieux major s'apprêtait à entendre :

« — Good day, oncle... ne me donnerez-vous pas un penny aujourd'hui?

Or, jugez de cette chose extraordinairement surprenante... Pour la première fois depuis douze mille sept cent quatre-vingt-six fois, Jim ne dit nullement :

« — Good day, oncle... ne me donnerez vous pas un penny aujourd'hui? » Non, il ne dit pas cette chose... il ne dit rien du tout de semblable et s'en fut sans l'avoir dite.

« Le vieux gentleman resta horriblement mortifié et toute la journée fut terriblement mal à l'aise. Il lui restait dans le gosier une phrase à dire qui le gênait plus qu'il est possible de croire.

« Le lendemain, ce fut exactement comme la veille, sauf que l'infortuné major fut plus horriblement encore mal à l'aise. En vain, il fit à l'infernal Jim de gros yeux ronds qui semblaient le supplier, l'infernal Jim resta aussi muet qu'un kippers salé... Et cette chose dura des mois et des mois.

« Vous pensez bien que ce pitoyable Reginald Thomps essayait bien de dire quand même : « No Jimmy, no, je n'avais, etc., etc... » Mais cela ne produisait pas le plus petit effet. C'était exactement comme si on lui avait servi un gigot d'agneau grillé en peinture pour apaiser sa faim. Il aurait fallu que Jim lui demande... et Jim ne demandait toujours pas... et la vue de Jim lui devenait épouvantablement douloureuse.., Seulement, il ne pouvait se décider à lui fermer sa porte, il espérait toujours.

« Cependant, l'ancien major de l'armée des Indes était devenu plus maigre qu'une aiguille à tricoter. Il maigrit encore comme cela pendant quelques mois, puis il devint fou. On dut l'enfermer, et pour cela on choisit une boîte en sapin qu'on alla enfouir dans un trou au cimetière, car je crois bien qu'il était mort. C'est ainsi que notre Jim hérita de tous les pennys qu'il n'avait pas eus, ainsi que d'un nombre respectable d'autres . . . .

. . . .

— Maintenant, conclut Tom Plumett, si vous avez un neveu quelque part, faites votre profit de cette histoire. C'est la seule chose que j'aie à vous dire... À présent, allez au diable et laissez-moi dormir.

Étienne Jolicler.

Pêle-Mêle Causette

Mme Réjane est évidemment persuadée qu'elle a eu une idée géniale.

Cette idée consiste à mettre à la disposition des spectatrices une sorte de cabinet de toilette, où elles peuvent à leur aise, ôter et remettre leur chapeau.

Voilà résolue, du moins Mme Réjane le pense, la question des chapeaux au théâtre.

Que Mme Réjane me permette de lui dire que sa solution est détestable.

D'abord, elle s'inspire d'un principe absolument faux.

Il est constant, en effet, que dans les affaires, c'est au vendeur qu'il appartient d'accommoder son acheteur.

Sauf le cas des monopoles si nombreux en notre pays de liberté, le marchand qui donne le plus de satisfaction à ses clients est celui qui emporte les affaires.

J'espère ne pas froisser la grande artiste qu'est Mme Réjane en lui disant qu'un directeur de théâtre est un commerçant et qu'il est, comme tel, soumis aux règles morales dont doivent s'inspirer les négociants.

Or, il suffit de jeter un coup d'œil sur les mœurs commerciales de notre époque pour s'assurer que la rivalité a déterminé des progrès importants.

Tout maintenant est mis en œuvre pour contenter le client et lui faciliter l'achat. On livre à domicile jusque dans les faubourgs les plus reculés, on reprend toute marchandise qui ne convient pas, on fait même du crédit:

En un mot, on s'ingénie à donner au public toutes les facilités humainement réalisables.

Vous, au contraire, Madame, méconnaissant la marche du progrès, vous voulez imposer des restrictions à votre clientèle: « Venez nu-tête à mon spectacle », ordonnez-vous.



ON TRAVAILLE AU MINISTÈRE DU TRAVAIL

L'EMPLOYÉ. — Les meubles craquent horriblement, impossible de dormir.

LE MENUISIER. - - C'est parce qu'ils sont neufs, le bois travaille.

L'EMPLOYÉ. — Ah! le bois travaille! Voilà qui en bouche un coin à ceux qui prétendent qu'on ne travaille pas ici.

Croyez-vous réellement que cette injonction est de nature à augmenter votre chiffre d'affaires? J'en serais, quant à moi, bien étonné. Et voici pourquoi: Vous devez savoir que le Parisien n'aime pas beaucoup prévoir longtemps à l'avance l'emploi de ses soirées. Monsieur rentre de son bureau. On se met à table, et tout en dînant on s'avise que l'on n'a aucun engagement pour ce soir-là. « Si l'on allait au spectacle? » dit l'un des époux. Et la chose est ainsi décidée.

Or, admettez que le théâtre proposé soit le vôtre. Un empêchement surgit aussitôt: « Impossible, fait la dame, je ne suis pas coiffée ». Car, ne l'oubliez pas, une Parisienne ne consentira pas à se montrer au théâtre en cheveux, sans que le coiffeur ait apporté le secours de son art.

Résultat: « Deux places de perdues pour vous ».

Aussi luxueux que puisse être votre cabinet de toilette, vous abandonnez donc cette importante clientèle occasionnelle que les marchands désignent sous l'appellation de *casuel*.

Ce casuel, du reste, est multiforme, Il se présente parfois sous les espèces de personnes qui, n'ayant pas trouvé de place au théâtre où elles voulaient aller, en choisissent spontanément un autre.

Vous leur fermez vos portes avec vos exigences de coiffure.

C'est pour ce motif que votre fameux cabinet de toilette m'apparaît comme une innovation peu heureuse.

Le bon sens commercial devrait vous inciter à faciliter l'accès de votre salle, à la rendre commode et plaisante, à maintenir les places à des prix abordables, à supprimer l'exploitation répugnante des marchands de billets, à faire disparaître



— Moi, ça me laisse bien froid ce musée d'impressionnistes.

— Mais ça n'est pas mon avis, j'ai l'impression, depuis que je suis là, d'avoir les pieds un peu plus chauds.

C'EST TOUJOURS LA MEME CHOSE





AUTREFOIS

......

— Ma fiancée est passée par ici, je le sens.





MAINTENANT

......

— Ma fiancée est passée par ici, je le sens.

les dangers d'incendie, enfin à faire en sorte que les chapeaux de dames ne gênent pas lesspectateurs placés derrière.

Il faut pour cela que l'orchestre et toutes les galeries soient construits en amphithéâtre, comme le sont les cirques, et comme l'étaient autrefois les arènes à Rome et ailleurs.

Avez-vous jamais fait la remarque que le théâtre, comme tous les plaisirs, comporte un entraînement.

Plus l'on va au spectacle, plus on veut y aller.

Par contre, ce besoin se perd graduellement quand l'entraînement cesse. Là, comme partout, la fonction crée l'organe.

L'intérêt général des directeurs de théâtre est d'entretenir le goût du public et de s'arranger à ne pas le décourager car la désaffection d'un seul spectateur cause une perte à toute la corporation.

En effet, un client qui, je le suppose, allait au théâtre une fois par une semaine, soit environ 36 fois par an, représente un chiffre d'affaires d'environ deux cents francs pour les directeurs réunis. S'il perd le goût du spectacle et par conséquent l'habitude d'y aller, c'est une somme importante qui disparaît du bilan d recettes.

Multipliez cette somme par auta d'unités qu'il y a de défections et vo arriverez à un total plus que respec ble.

L'intérêt bien compris des théâtres consiste donc pas à entraver par des r glementations gênantes l'afflux de clientèle, mais au contraire à le favoris par la plus grande somme de conf compatible avec les nécessités comm ciales.

Et voilà pourquoi, Madame Réja votre mirifique cabinet de toilette m'arrache pas ce cri d'admiration q vous escomptiez de la part du public.

Fred Isly.



L'EMPREINTE

— Nous arrivons trop tard... ton père est sorti de l'auberge.

MOT D'ENFANT

Un grand seigneur se promenait dans écuries, quand il aperçut le fils de son coc jouant avec ses joujoux. Il s'arrêta et ca un instant avec l'enfant; puis, au moment s'en aller, il lui demanda:

Sais-tu qui je suis, mon petit ami?

— Oh! oui, répondit l'enfant, vous êtes monsieur qui va se promener dans la voit de papa.

PENSÉE

On décore un industriel pour la raison son industrie fait vivre ses ouvriers.

A ce compte-là, on devrait décorer un vrier pour la raison que son travail vivre son patron.

L'AGENT DU REBOISEMENT



M. Protoplasme vient d'être nommé directeur du reboisement des Alpes-Déplumées. C'est un de ces travailleurs austères, qui mettent à leur tâche, toute leur âme et tout leur cerveau.



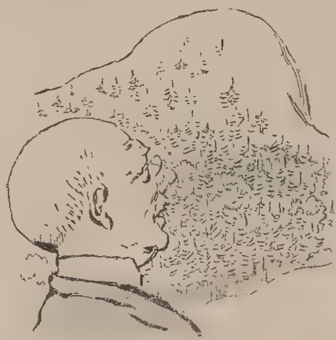
Le travail cérébral ayant sur le cuir chevelu, une influence reconnue, au bout de quelques mois, M. Protoplasme n'a plus l'abondante toison des premiers jours. Qu'importe! Voilà quelques jeunes plants qui ont consenti à prendre.



Il faut endiguer les torrents, il faut lutter contre la sécheresse; la montagne se parsème de points verts.



La moitié des végétaux ont pris. Le plus fo.t est fait.



Les arbres grandissent. La montagne se garnit.



Enfin, la montagne est reboisée.



LES BEAUTÉS DE LA DÉMOCRATIE

M. Populo a l'Impériale. — C'est tout de même chouette qu'avec mes trois ronds je puisse m'offrir le plaisir d'écraser les passants tout comme un prince de la haute.

Courrier Pêle-Mêle

Décorations civiles.

Monsieur le Rédacteur,

En réponse à la question posée dans le numéro de cette semaine: « Combien y a-t-il de décorations civiles en France? » je dirai que l'on peut en compter six:

1° Les Palmes académiques;
2° Mérite agricole;
3° Médaille des anciens serviteurs;
4° Médaille de sauvetage;
5° Médaille de la Mutualité;
6° La croix de la Légion d'honneur, qui, tout en étant un ordre purement militaire d'origine, se donne également au titre civil.

Recevez, etc.

Pataillot.

M. G. Thomas ajoute à cette nomenclature, la médaille de la Société d'Encouragement au bien qui, tout en n'étant pas, à proprement parler, une décoration officielle, donne droit au port d'un ruban (vert avec liserés noirs), cette société délivrant d'ailleurs ses récompenses sous le couvert du ministère de l'Intérieur.

Peaux de loutres.

M. A. Lévy confirme, dans une lettre, ce que nous disait à ce sujet, M. Hérot, dans notre dernier numéro, en y ajoutant ces quelques détails:



LE TRANSPORT D'UN BLESSÉ
OU
LA BROUETTE IMPROVISÉE

Les peaux de rats qui constituent la loutre d'Hudson, sont assemblées par petites nappes de dix peaux.

Le prix minimum de ces petites nappes, en qualité ordinaire, est d'environ 23 francs, tandis que la véritable loutre de mer, atteignant des dimensions sensiblement les mêmes, se vend en gros, de 200 à 250 francs.

La peau de lapin, plus laineuse que celle du rat, rend moins bien l'effet de la loutre; ce sont ceux d'Australie qui sont surtout employés à cet usage.

Ces peaux se vendent, en gros, depuis 17 francs la douzaine. On peut ajouter que le lustrage de ces peaux (rats et lapins) est une industrie essentiellement parisienne.

Contre l'insomnie.

Monsieur le Directeur,

Me permettrez-vous d'exprimer quelques réflexions au sujet d'un article intitulé: « Pour dormir », paru dans votre dernier numéro?

L'auteur de cet article conseille d'employer d'abord les remèdes de bonne femme, lorsqu'on souffre d'insomnie, et de ne consulter qu'à toute extrémité le médecin, insinuant que celui-ci ne peut qu'intoxiquer le malade avec ses remèdes violents. A cas extrêmes, moyens extrêmes.

Je répondrai ceci: Un bon praticien (et il y en a beaucoup) n'emploie pas de médicaments violents pour des cas bénins, et sait prescrire des *recettes* inoffensives pour guérir une maladie même grave. Le secret de la thérapeutique consiste *à supprimer la cause* du mal, et bien souvent une hygiène *appropriée* suffit. Il est puéril d'ajouter que ceux-là seuls qui ont étudié, c'est-à-dire les médecins, sont capables de bien discerner les causes exactes d'une maladie, s'agirait-il d'une insomnie, simple symptôme d'affections variées, et d'indiquer les moyens *intelligents* de supprimer ces causes.

Les remèdes de bonne femme ne sont pas toujours inoffensifs et font souvent perdre un temps précieux aux malades, qui, parfois, ne vont consulter leur médecin que lorsqu'il est trop tard. J'ajouterai que le remède de bonne femme, qui consiste « pour dormir », à s'asphyxier à l'aide d'acide carbonique (et de bien d'autres poisons) en se cachant le nez sous ses couvertures, ne me paraît pas aussi anodin que l'auteur de l'article le pense. Il ne saurait, en tout cas, convenir à nombre de malades dont le système nerveux n'est déjà que trop intoxiqué par le fait de leur maladie. Autre erreur: L'auteur affirme qu'un bain de pieds chaud fait affluer le sang au cerveau. C'est tout le contraire. Autre erreur: Il faut, pour dormir, dit l'article, faire tout ce qui est possible pour faire circuler le sang du cerveau aux extrémités. Ce n'est vrai que dans les cas de congestion cérébrale. Dans l'insomnie observée dans les *anémies cérébrales*, il faut, au contraire, faire affluer le sang au cerveau.

Recevez, etc.

Dr POLLET.

Le mandat-poste.

Monsieur le Directeur,

Rien de plus utile que le mandat poste, mais rien de plus désagréable à se procurer, surtout pour des petites sommes.

Inutile de faire le tableau de la longue attente à la suite de citoyens et citoyennes impatientés, le temps nécessaire à la confection de chaque mandat, l'odeur désagréable de la salle d'attente, etc., etc.

Pourquoi l'Etat ne mettrait-il pas en vente du papier-monnaie postal de un franc, deux francs, cinq francs, vingt francs et cinquante francs, numérotés et datés par le bureau vendeur, et remboursable seulement aux guichets des bureaux de poste français. En faisant payer en sus du prix la commission qui lui est dûe? Sa circulation pourrait être temporaire, six mois, un an.

J'ai mon fils soldat; je lui envoie tous les mois, le plus souvent, trois, cinq ou dix francs. J'achèterais en une fois les mandats-monnaie Je les enverrais à ma convenance, dans un délai de six mois, si c'est le temps fixé pour le remboursement.

Je demeure à la campagne, et fais des achats à Paris, plus nombreux que considérables, je suis abonné à une collection de journaux. A tout bout de champ, je dois envoyer à six kilomètres pour prendre un mandat au plus prochain bureau de poste. Que de temps perdu, quand il serait si commode d'acheter d'une seule fois, un assortiment de billets pour une valeur de 500 francs, ce qui m'éviterait la peine de courir à la poste pendant trois mois! Et combien cela serait commode! J'ai un mandat de 38 fr. 60 à envoyer; vite un billet de 20 francs, un de dix, un de cinq, trois de un franc et 60 centimes en timbres-poste, voilà qui serait fait sans bouger de mon bureau.

A quand la réponse?

Recevez, etc.

LEMIEUX.



PENDANT UNE REPETITION

L'ACTEUR. — Oh! laissez-moi parler, car je ne puis retenir les paroles qui m'étouffent et débordent de mes lèvres.

— Mais souffle-moi donc un peu mieux ces paroles qui débordent de mes lèvres.

ZOLA JOUEUR

C'était a l'automne de 1872

Emile Zola — qu'il est question actuellement d'enterrer au Panthéon — revenait de Rome,



— Oui, père Lucas, je suis à même de pouvoir vous donner un conseil, eh bien! ne lancez pas votre fils dans la musique, si vous saviez combien nous avons de déboires avant d'arriver.



La municipalité de Landerneau ayant voté des crédits pour l'embellissement de la salle et de la scène du théâtre, le directeur a confié la décoration de la loge municipale à un artiste habile, mais illettré.

où il s'était documenté pour un de ses romans.

S'étant arrêté à Monte-Carlo, il risqua deux louis sur la rouge et la noire, et perdit. Un poète parisien qui se trouvait là, prit prétexte de cette petite mésaventure, pour façonner, sur l'heure, une pièce de vers parodique, qui parut ensuite dans l'*Echo de Paris*.

Nos lecteurs nous sauront gré de la leur mettre sous les yeux:

Quarante francs ou la vie d'un joueur.

Zola, ce romancier célèbre dont on parle,
Voulut étudier les jeux à Monte-Carle.
Il ne connaissait pas le jeu, mais il rêvait
D'y trouver un sujet de roman. Il savait
Que Busnach est joueur, et Busnach est son [homme.
Or donc, en revenant de Rome,
Il s'arrête au pays où fleurit l'oranger,
Et, sans redouter le danger,
Au sein des salons il pénètre.
On jouait. Tel l'enfant qui vient presque de [naître,
Emile ignore le jeu,
Sauf le piquet voleur qu'il pratique fort peu.
Il regarde, et soudain: « Un louis sur la rouge! »
Et les yeux fixés sur la bille qui bouge,
Il attend. Coup du sort!
C'est la noire qui sort.
Alors, désappointé, quoique couvert de gloire,
Il dit: « Un louis sur la noire! »
La bille évolue, et voilà
Que la rouge apparaît. Zola
Dit: « Cela me suffit. Lorsque j'ai fait la *Terre*,
J'ai toujours observé le paysan austère.
Pour l'*Assommoir*, j'ai bu dans des bouges [immondes.
Pour mes autres romans, j'ai fréquenté des [mondes
Qui m'ennuyaient beaucoup. J'ai vu des com- [merçants,
Des boursiers, des soldats, des ministres puis- [sants,
Des gommeux, des noceurs, des hommes de [finance,
Des peintres, des voyous, des flics, une Emi- [nence,
Bref, des individus nombreux et différents...
Mais observer les jeux, petits ou grands,
Ça me coûte quarante francs!
Aussi, je borne là l'étude, et je circule.
Et je ne trouve pas cela si ridicule.

A. F.



LE PLUS HEUREUX DES DEUX

— Mon bon monsieur, je n'ai pas mangé depuis trois jours.

— Eh bien, mon ami, vous ne connaissez pas votre bonheur; moi, depuis trois jours, j'ai du avaler six repas officiels et vingt-un discours.



CONFIDENCE POUR CONFIDENCE

— J'doué vous confier que j'suis point Parisien.

— Et moi, je vais vous confier que j'ai une jambe de bois.

L'UNIFORME

Nous sommes tellement imbus de vanité, que nous nous croyons obligés d'initier tous les passants à nos affaires les plus rigoureusement personnelles.



Nous nous habillons ainsi, pour bien montrer à tout le monde que nous apprenons à lire.



Ces vêtements-ci, sont destinés à faire comprendre à la foule imbécile, que contrairement à elle, nous sommes doués de génie.



Si nous ne nous affublions pas de ces habits, comment le public saurait-il, en nous voyant, que nous faisons partie d'une phalange d'immortels?



Sans ces rubans, qui donc nous considérerait comme des hommes plus honorables que le reste de nos contemporains?

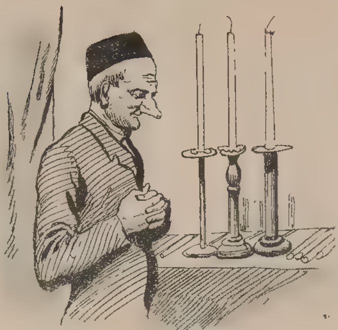


Si nous ne nous habillions pas ainsi, le passant passerait sans se douter que nous avons du chagrin et le culte du souvenir.



Quant à cet uniforme-ci, il convient de n'en trop rien dire, car on n'est pas bien sûr que ces individus l'adoptent de plein gré.







LES ETRENNES DE M. LOUCHON

M. Louchon a des amis dans tous les mondes, puisqu'il est l'intime de M. Couteau, le grand brasseur anticlérical.

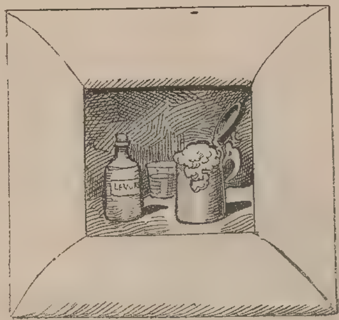
De M. Fourchette, fabricant de cierges, marguillier de sa paroisse, et ennemi de la guerre.

Et de M. Cuiller, archéologue et membre de la ligue antialcoolique.

Comme il les sait amateurs d'art, il désire leur envoyer pour leurs étrennes, des tableaux de l'école étrangère. Il écrit à un marchand de Munich, qui lui envoie la liste de ce qu'il a en magasin.



— Tiens, nº 15, la Canonisation de Saint-Cloud. Je vois ça d'ici, cela ferait l'affaire de Fourchette, qui vit entouré d'objets de piété et déteste les sujets militaires.



Levure de bière nº 3.855. Ceci serait tout indiqué pour Couteau, le brasseur anticlérical.

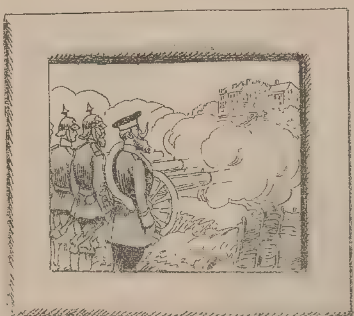


Nº 49. Restauration des Pyramides. Mon brave Cuiller, l'archéologue, membre de la ligue antialcoolique, va exulter, si je le lui achète.



Et M. Louchon fait expédier les trois tableaux à leur adresse.

Malheureusement, le marchand de Munich, qui avait une connaissance très superficielle du français, avait noté comme « Levure de bière », une levée du tombeau.



Comme « Canonisation de Saint-Cloud », la canonnade du château de Saint-Cloud, par les Allemands, en 1870.

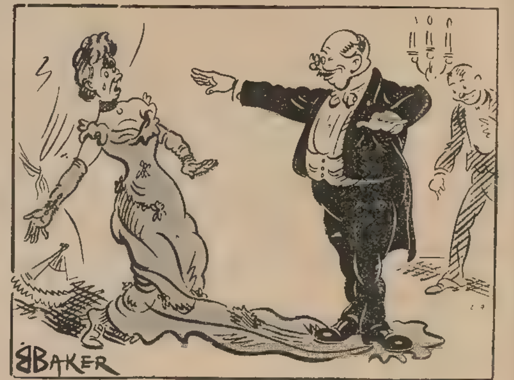


Et comme « Restauration des Pyramides », le restaurant de Ghizeh.



LE CONDUCTEUR D'OMNIBUS (ANCIEN TAILLEUR, *criant*).

— Complet pour hommes, complet pour dames!



LES MERVEILLES DE LA SCIENCE

L'HYNOTISTE AMATEUR. — Une passe, deux passes, et maintenant, essayez de reculer, vous ne pouvez pas.

Perle de caserne

L'ADJUDANT. — Pourquoi la lame de votre sabre est-elle courbée et pas tout à fait droite?

LE JEUNE SOLDAT. — C'est pour donner plus de force aux coups.

L'ADJUDANT. — S'pèce de tourte. C'est pour pouvoir entrer dans le fourreau. Si la lame était droite, elle n'entrerait pas.

DE DEUX MAUX...

COHEN. — Je ne reçois jamais une pièce de monnaie, sans l'essayer avec les dents.

ISAAC. — Vous n'avez donc pas peur des microbes?

COHEN. — Si, j'en ai peur, mais pas tant que de la fausse-monnaie.



TOUJOURS LE REPOS HEBDOMADAIRE

L'AGENT. — Qu'est-ce que vous faites là?

LE CAMBRIOLEUR. — Ben quoi! je suis employé de roulement pour rentiers. C'est le jour de repos du bourgeois, alors c'est moi qui lui coupe ses coupons.

DE NOS LECTEURS

Stigmates de professions.

Le travail inhérent à la plupart des professions, produit, à la longue, sur une partie de la main, ou la main tout entière, une déformation, des durillons ou des marques apparentes qu'on peut, en quelque sorte, appeler *stigmates*, et dont certains peuvent vous indiquer le métier de gens qui vous sont absolument inconnus.

Ainsi, les teinturiers, sans parler des traces de couleur persistantes, ont la peau des mains brûlée et rendue rugueuse par les substances chimiques qu'ils emploient, les acides en particulier.

Les forgerons ont, à l'intérieur, les mains pleines de callosités, causées par le frottement du manche du marteau.

D'autres stigmates sont plus particuliers; ainsi, les menuisiers ont la paume élargie par le contact du rabot.

La main des tailleurs présente, intérieurement, des durillons occasionnés par le maniement du « carreau ».

Les graveurs ont, au milieu, une large callosité produite par le manche du burin.

Les mains des cordonniers sont déformées par le « ligneul » et offrent un durillon à la seconde phalange de l'index et du majeur.

Les comptables, les employés de bureau et, en général, tous les gens qui écrivent beaucoup, outre, quelquefois, des taches d'encre, ont l'extrémité de l'index aplatie, par le fait du porte-plume, pourtant léger comme outil.

Au sexe faible, maintenant: les brodeuses et les couturières ont l'index gauche criblé de petites piqûres.

Les cuisinières ont les mains rouges; tout le monde le sait.

Enfin, les cigarières présentent le même stigmate que les fumeurs endurcis, plus accentué, cependant, savoir: Une teinte brune, très caractéristique, à l'extrémité des doigts.

— Et les gens qui ne font rien, à quoi les reconnaître? me demanderez-vous.

— Eh bien, les gens qui ne font rien, ont...

— Un poil dans la main!

— Alors, si vous le saviez, pourquoi le demander?

Un bureau de poste.

J'extrais du *Grand Echo du Nord*, la curieuse communication suivante:

Il existe un bureau de poste unique au monde dans son genre, dont le local se compose d'une simple barrique et, chose plus extraordinaire, n'est sous la surveillance d'aucun employé.

Ce bureau modèle est situé dans le détroit de Magellan, sur les côtes de Patagonie, en face de la Terre-de-Feu.

Cette barrique, qui flotte sur l'eau, est retenue à un rocher par une solide chaîne en fer; à côté se dresse un énorme poteau indicateur en métal, sur lequel on lit, en gros caractères, cette laconique inscription: POST OFFICE.

Tous les navires qui traversent le détroit reti-



— Certains mathématiciens prétendent qu'une bouteille est plus lourde pleine que vide. Ça doit être une erreur. Ainsi, cette dame-jeanne que je porte si facilement étant pleine...

ERREUR DE LA SCIENCE

......

... devient très difficile à porter lorsqu'il n'y a plus rien dedans.

---

rent de cette barrique les lettres pour les destinations qu'ils desservent et mettent dans ce bureau postal les lettres de leurs passagers, qui seront recueillies ensuite par d'autres navires qui les transmettront à leurs destinataires.

Ce bureau de poste qui, de prime abord, a l'air d'une vulgaire épave, est placé sous la sauvegarde des marins de toutes les nations qui fréquentent les mers du Sud.

Aucun bâtiment, de passage dans le détroit, quel que soit le pavillon, n'a garde d'oublier d'envoyer une embarcation à la «poste flottante», pour y remplir les formalités postales.

A. ABRAHAM.

Pour faire suite aux *Petits métiers inconnus*, voici l'extrait du *Journal*, que nous adresse M. A. Abraham:

Un travailleur noctambule aussi parisien que peu connu, c'est le «dépiauteur de colonnes de théâtres». Il appartient à la corporation des chiffonniers, mais n'exerce son métier que deux fois par semaine, dans la nuit du mercredi au jeudi et du samedi au dimanche. Muni d'une gaule terminée au bout par une forte lame de couteau, il a l'aspect d'un pêcheur à la ligne ou d'un allumeur de réverbères. Arrivé devant une colonne à dépouiller

---



Tout le monde sait combien il est désagréable d'être assis en omnibus à côté d'un cent kilos, et combien il est injuste que la personne occupant deux places, ne paye que pour une. Afin de remédier à ces inconvénients, la Compagnie des Omnibus a mis à l'étude pour son nouveau matériel à traction mécanique, des plate-formes-calibres, appelées à donner entière satisfaction.



EPOUSE ET MERE

— Quel vacarme, tu vas réveiller l'enfant!





LES PLUMES DU PAON

(Fable de La Fontaine modernisée).

M. Paon jouait. Un Grec, voyant ce riche personnage,
Se mettant près de lui, si bien l'accommoda...

Qu'il le ruina et lui prit son plumage.



Il s'en revêtit, et chez les Paons, se pavana.
Quoiqu'on le reconnût, il se vit adorer,
Féliciter, fêter, adorer.



Cependant M. Paon, volé d'étrange sorte,
Vint chez ses pareils, voulant tout raconter.
Il fut, par eux, mis à la porte.

MORALE :

Inutile d'être paon, si vous êtes sage,
Ayez-en le plumage.

---

de son manteau d'affiches, il pratique, à l'aide de sa perche, une incision de haut en bas dans le papier; puis, avec une lame de couteau, il détache cette carapace de la colonne et d'un seul coup vigoureux il la tire à lui.

Le dépiauteur charge alors son butin sur une poussette et passe à une nouvelle colonne. Il « pèle » ainsi successivement deux cents colonnes ou contre-colonnes qui servent à l'affichage des programmes de théâtre, et g'ane en quelques heures un nombre respectable de kilogrammes de papiers bien vite transformés en gros sous.

Notre collaborateur Alex (Sans Loi), nous fait parvenir cette apologie des mots courts en un style monosyllabique qui, loin de paraître heurté, est parfaitement aisé, même en des phrases de soixante et soixante-dix mots.

Peut-être existe-t-il déjà des tentatives de ce genre, mais nous ne croyons pas qu'elles aient été appliquées au sujet lui même, d'une façon plus heureuse et plus fantaisiste.

Nous la publions à titre de curiosité littéraire.

Il est des mots qu'il faut qu'on tue.

On dit — mais que ne dit-on pas?... On en dit tant! — on dit donc que les mots les plus courts sont les bons. Est-ce vrai? Oui, cent fois oui!... Mais s'en sert-on? Pas du tout ou fort peu.

Il y a des gens pour qui les mots les plus longs (des mots de cinq, de dix, de cent pieds s'il le faut) sont tout ce qu'il y a de bien et de beau; c'est pour eux un miel plus pur que le miel du mont Grec au nom si doux. Eh bien, non!... et je le dis très haut: ces mots longs tel un jour sans pain ni vin, ne sont rien que du vent, et les gens qui les louent et les font leurs, ces gens-là, je les hais, tant pis pour eux!

Sont-ce des snobs? Du tout. On le dit; c'est faux! Ce sont des sots ou tout au moins des fats. Je ne les lis pas et ne veux les voir ni de loin ni de près; ils n'ont pas de goût, ou, s'ils en ont, ils ne le font pas voir. Quand je dis: Je les hais, je vais un peu loin, je crois; je les plains et c'est mieux.

Qu'ont-ils sous le front, grands dieux?... De la boue? Du plomb? Du son? De la suie?... Las non! Ils n'ont rien, rien du tout, et ce n'est que trop vrai.

Ces gens-là n'ont donc pas vu, n'ont donc pas su voir clair? Tout ce qui est bon, tout ce qui est pur, grand, beau, fier et sain, n'est-il pas court, quant au nom?

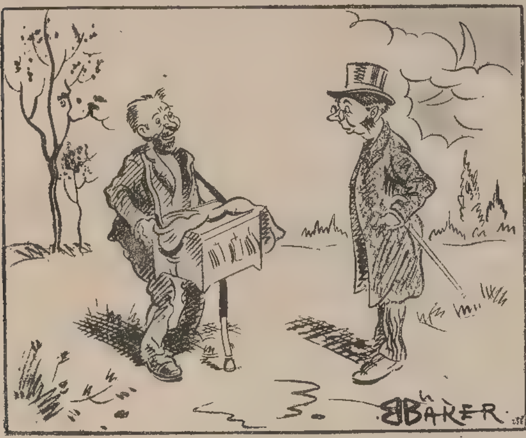
Le jour si cher et si doux aux yeux, et la Nuit, paix des cœurs; la Mer sans fin, la Mer qui bat les rocs durs en un bruit qui fait peur ou dort à leur pied, la Mer aux flots verts ou bleus où le grand ciel se joue; le Feu qui fut dieu; l'Air par qui l'on vit; le Sol où gît tout ce qui fut, tout ce qui est, tout ce qui vient; Mort et Vie!... Les Monts, les Bois, les Champs, les Prés, les Fleurs, la Joie, l'Art et l'Or!... L'Or, roi de nos jours, pour qui tant de doigts se sont teints de sang, mais à qui l'on doit tant de hauts faits.

Et de plus, n'est-il pas un dieu blond qui met tout sous sa loi, un dieu fier qui tend un arc aux traits sûrs, qui ont pour but les cœurs dont il tient la clef en son poing blanc, un dieu fin qui se rit de nos maux, et noue les doux liens par qui, deux à deux, les cœurs sont joints pour la vie?

Son nom est-il donc si long, qu'il soit de ceux qu'il faut qu'on tue?... Non, non!... Il est court, très court! Il s'en faut d'un a qu'on lie à mour, pour que ce nom soit d'un seul pied et mis là sous vos yeux en noir sur blanc.

Donc, à nous les mots courts, les seuls prompts et vifs, les seuls clairs et francs, et foin des grands mots sans nul prix ni sel!... Sus à ces sons longs et vains qui, lourds et plats, durs et sourds, sont, à tort, bien vus chez nous, et font mieux, — soit dit sans fiel, — des bords du Rhin à ceux de la Sprée.

Sans Loi.



UN CONSCIENCIEUX

— Pourquoi jouez-vous de l'orgue dans un endroit aussi désert?
— J'étudie un nouveau morceau.



— Un billet pour Châlons, s'il vous plaît.
— Châlons-sur-Marne ou Châlon-sur-Saône?
— Quel est le moins cher?

Pêle-Mêle Connaissances.

— La commune d'Ixelles, en Belgique, assimile aux concerts et aux bals, les débits de boissons où se trouve un phonographe pour distraire la clientèle, et les taxe à raison de deux francs par soirée.

— La victoire de la langue latine et des dialectes dérivés sur la langue de la Gaule primitive a été si complète que, dans le dictionnaire français d'aujourd'hui, on trouve à peine un mot sur cent qui soit d'origine gauloise.

— L'existence des fontaines publiques alimentées d'eau de source et disséminées dans Paris, dues à M. Richard Wallace, remonte exactement à 35 ans.

— Le premier port commercial du monde est celui de Hong-Kong. Sa superficie couvre aujourd'hui 26 kilomètres carrés, et il offre le chiffre le plus élevé quant au tonnage global des navires qui le sillonnent annuellement. En 1904, en effet, on y a relevé 23.300.000 tonneaux, tandis que l'on n'en comptait guère plus de 19 millions dans chacune des plus grandes cités maritimes d'Europe, Anvers, Hambourg ou Londres.

— Les Japonais ont inventé un curieux procédé pour utiliser les eaux thermales. A Yutome, une de leurs principales stations, ils placent dans les sources de larges pièces de coton qui s'imbibent de sels minéraux. Une fois retirées et séchées, elles sont vendues pour faire des robes, des kimonos, des ceintures. Ces vêtements possèdent, paraît-il, des vertus curatives, et leur port équivaut à une saison complète à la station.

— Un article du Concordat, qui fut d'ailleurs abrogé, interdit un instant aux évêques d'ordonner aucun ecclésiastique qui ne justifierait pas d'une propriété d'au moins trois cents livres de revenu.

— La consommation moyenne d'un habitant de Paris, est de deux kilogrammes de substances alimentaires. Réduits en albuminoïdes, graisses et hydrates de carbones, ces deux kilogrammes d'aliments donnent un ensemble de 2.700 à 2.800 calories, quantité précisément réclamée par les physiologistes pour une bonne nutrition.

— A Londres, contrairement aux usages français, les cochers guident toujours à gauche.
— L'emploi des wagons automoteurs, susceptibles de rendre de si grands services sur nos petites lignes de chemin de fer, est déjà adopté en Malaisie.

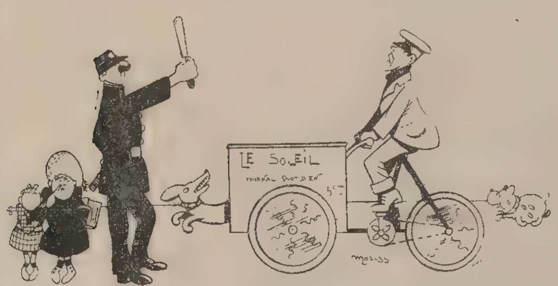
— Une des choses qui surprirent le plus les Romains, lors de la conquête de la Gaule, ce furent les braies, sortes de culottes que portaient nos ancêtres, tandis que les Romains allaient les jambes nues. Aussi, désignèrent-ils la Gaule méridionale, sous le nom de *Gallia braccata*, la Gaule pantalonnée.

— On sait qu'un service médical est attaché à quelques ministères. Cinq ministères, pourtant, n'en sont pas pourvus: l'Agriculture, les Colonies, la Guerre, la Marine et la Justice. Par contre, le Ministère du Commerce et celui des Travaux publics comptent à eux deux un effectif de *soixante-trois* médecins, dont dix doctoresses et quatre chirurgiens. Les hôpitaux sont moins favorisés...

— Les dépenses faites pour renforcer notre puissance militaire, au moment de la crise d'Algésiras, se sont élevées à la bagatelle de cent quatre-vingt-quinze millions.

— Depuis dix ans, les échanges entre l'Allemagne et la France ont toujours été en croissant; l'Allemagne, notamment, est devenue pour nous un client considérable. Les produits que nous lui écoulons sont, dans l'ordre: les laines, les vins, les pelleteries, les vêtements, les tissus de soie et les produits chimiques. Par contre, l'Empire exporte chez nous: des machines, de la houille, des tissus de coton, des produits chimiques et du papier. C'est surtout dans le domaine des produits industriels que réside l'augmentation de l'importation allemande en France.

— Le plus ancien ouvrage connu sur la graphologie, fut un petit volume in-quarto imprimé à Carpi (Italie) en 1662. Il était intitulé: *Traité pour connaître le scripteur d'une lettre-missive, sa nature et sa qualité.* Ce précieux livre, traduit en latin deux ans plus tard, est aujourd'hui introuvable. A. S.

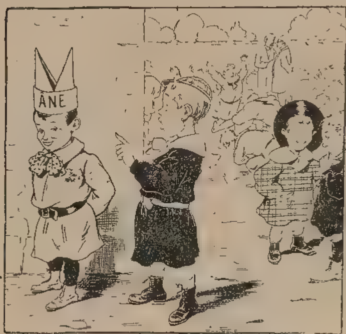


LE MODERNE JOSUE...



A UNE REUNION DES DELEGUES DU SYNDICAT DES HUISSIERS

— Messieurs, je propose comme emblème de notre corporation, un champignon.
— Pourquoi justement un champignon?
— Parce que, pareils à lui, nous avons l'habitude de pousser aux frais.



— Qu'est-ce que ta mère va dire quand elle va voir ça?

— Ça m'est égal, elle ne sait pas lire.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Delvaux. — Nous n'avons jamais eu l'intention de railler un parti plutôt qu'un autre, mais comme

il se présente inévitablement quelques ridicules dans chacun d'eux, ce sont ces ridicules que nous voulons toucher.

M. Favier. — Non, il faut au moins donner les noms intermédiaires.

Un Bercycot. — Cela vient certainement de la forme cylindrique du récipient.

M. N. Garrigues. — Il nous semble que ce propriétaire était ainsi entièrement dans son droit et mettait à couvert sa responsabilité.

M. G. D. — Nous ne voyons pas d'autre moyen que de signaler le fait aux inspecteurs du travail. Vous pouvez toujours vous arranger pour le faire sans risques.

M. Pascal Jurand. — Le coup n'est pas douteux, c'est 91 qu'annonce le joueur en question.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Nous signalerons parmi les principaux volumes parus récemment, la « Dixième Muse », de Georges Ohnet. Ce roman n'a pas moins de succès que ceux qui l'ont précédé, signés du même auteur; son intérêt est aussi varié, aussi vif et au nombre des écrivains d'imagination de notre temps, M. Ohnet se place au premier rang.

« Sur le Vif », de Paul et Victor Margueritte est un recueil de nouvelles et de contes très courts où les deux auteurs ont mis beaucoup d'imagination et d'esprit.

M. M. Tauziet, Paris, demande à nos lecteurs qui aura frappé, à quelle époque a paru dans le *Pêle-Mêle,* l'article relatif à la profession à choisir pour les enfants, selon leurs aptitudes.

F. M. 47, Saint-Michel. — Adressez-vous à la librairie scientifique, E. Bernard, 1, rue de Médicis.

M. G., à Melun — Une bibliothèque numismatique un peu sérieuse, coûte fort cher. Pour tous vos renseignements, adressez-vous à M. Quentin, 59, rue d'Anjou, à Versailles.

M. Adams, à Saint-Pétersbourg. — Les journaux dont vous parlez n'existent plus. Parmi ceux qui paraissent, il y aurait la « Revue hebdomadaire » et « Mon beau livre », ce dernier recueil ne paraît que tous les mois.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

AVIS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a l'honneur de porter à la connaissance du public qu'à partir du 1er avril, le train de nuit du service de Paris à Londres, viâ Dieppe et Newhaven, partira de Paris-Saint-Lazare à 9 h. 20 du soir au lieu de 9 h. 30, et de Rouen R.D. à 11 h. 25, au lieu de 11 h. 35 du soir.

12e ANNÉE — No 51. 10 Centimes 23 DÉCEMBRE 906.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

UN VRAI NORMAND, par Benjamin RABIER



Le Maire. — Jean-Basile Branchu, consentez-vous à prendre pour épouse Louise-Marie Polin?...

Le Paysan normand. — Je ne dis point non!...

LE TIBIA

L'autre matin, je rencontrai l'ami Mâchecoul. Vous dire quelle est sa profession, c'est une besogne au dessus de mes forces. Chaque fois que je rencontre ce phénomène, il est en train d'essayer un nouveau métier, et chaque fois, s'il faut l'en croire, c'est le triomphe assuré, la fortune imminente, le Pactole à brève échéance... Il est toujours à la veille de jongler avec les millions et de remuer l'or à la pelle... Il en profite invariablement pour me taper de cent sous... C'est réglé comme des petits pâtés: dès que je le vois venir à moi, la main tendue, je connais le tarif, je n'ai plus qu'à préparer ma pièce de cinq francs...

Il n'y a pas à s'insurger: je suis son contribuable; il m'a frappé d'un impôt; je ne discute pas; je paye avec résignation...

Il ne me remercie jamais. La chose s'accomplit d'une façon très administrative. J'en ai pris l'habitude, et je la considère un peu comme faisant partie de mes devoirs civiques et de mes dettes envers la Société...

Donc, en passant sur le Pont des Arts, j'aperçus mon ami Mâchecoul qui marchait délibérément à ma rencontre.

J'avoue que, quand je peux lui échapper, je me hâte de le faire: c'est toujours un écu de gagné. Mais au beau milieu d'un pont, je n'avait pas la ressource de me réfugier dans une boutique ou d'enfiler une rue latérale. Le seul moyen d'éviter l'entrevue eut été de me précipiter dans la Seine; ce n'était pas pratique. Il valait mieux sacrifier cent sous.

Alors, relevant la tête, je me décidai à reconnaître officiellement l'ami Mâchecoul.

Il penchait fortement sur tribord, pour contrebalancer le poids d'une énorme serviette en maroquin râpé, qui devait à coup sûr jauger un demi-stère, et qui semblait contenir, pour le moins, un homme coupé en morceaux!...

Je crus qu'il déménageait à la cloche de bois, ou qu'il portait au Mont-de-Piété la majeure partie de son saint frusquin.

— Ah! ça!... Qu'est-ce que tu trimbales donc dans cette espèce d'armoire? lui dis-je, assez intrigué...

Il me répondit d'un air mystérieux et emphatique:

— Ça, mon cher, ce sont les dossiers du *Tibia!*...

— Hein?... Le *Tibia??*

— Oui, expliqua Mâchecoul: c'est le titre du grand journal quotidien que je suis en train de fonder... Il devait tout d'abord s'appeler *Le Chant des Navets*, puis l'*Echo des sépulcres*...

— Brrr!...

— J'ai encore hésité entre le *Moniteur du Styx* et l'*Indépendant d'outre-tombe*... Finalement, j'ai opté pour le *Tibia:* c'est plus littéraire et plus symbolique.

— Dis donc, il m'a l'air macabre, ton nouveau journal!...

— Il sera épatant, mon cher, on n'aura jamais vu le pareil: on va se l'arracher à coups de poings... D'ailleurs, le numéro un est sous presse, et dès qu'il aura paru, tu le recevras...

— Merci...

— Je te préviens, entre parenthèses, que tu es abonné d'office, pour une durée de trente ans... J'ai tenu à t'inscrire un des premiers je n'oublie pas les amis, moi!... L'abonnement est de vingt francs par an...

— C'est pour rien! dis-je avec un sourire jaune...

— Surtout quand on considère la liste de nos collaborateurs!... renchérit Mâchecoul avec un légitime orgueil... Tiens, par exemple, rien que pour les articles de fond, nous pouvons absolument compter sur la collaboration assidue de Montesquieu...

— Montesquieu?

Oui, quoi, Montesquieu... celui qui a fait l'*Esprit des Lois*, et les *Lettres Persanes!*... Tu ne connais que ça!...

— Mais il est mort depuis cent cinquante ans!... m'écriai-je en roulant des yeux effarés...

— Eh, précisément, répliqua Mâchecoul, s'il était vivant, il ne serait pas rédacteur au *Tibia!*... Car la première condition pour être rédacteur au *Tibia*, c'est d'être mort!... Il y a belle lurette que tous nos éminents collaborateurs sucent les pissenlits par la racine... Bref, nous ne publions que des œuvres posthumes, dictées par les esprits des grands écrivains que nous évoquons... Ainsi, te voilà averti: si tu as l'ambition de chroniquer au *Tibia*, commence par dévisser ton billard!... Le comité de lecture examinera ensuite avec la plus grande impartialité, les élucubrations que tu voudras bien lui envoyer du haut du ciel...

Cette fois, je compris la raison d'être du *Tibia*...

— En un mot, c'est un journal basé sur le spiritisme?...

— Ni plus ni moins!... Nous aurons ainsi des vers inédits de Lamartine, illustrés par Fragonard; et Louis XIV nous donnera des révélations sensationnelles concernant l'Homme au masque de fer!... Notre critique dramatique, n'est autre que le regretté Francisque Sarcey... Voltaire et François Villon rédigent les échos; l'abbé de Grécourt traite les questions religieuses; La Harpe fait la critique des livres, bien que son nom semble plutôt le désigner pour la critique musicale; Tite-Live et Royer-Collard se partagent les Informations; ce sont deux garçons très sérieux, ils étaient créés pour s'entendre... Nous avons également traité avec le fameux Nostradamus; il était chargé du Bulletin météorologique et des pronostics pour les courses. La Bruyère nous exécute de petits « Portraits à la plume », dont tu me diras des nouvelles. Marivaux a bien voulu accepter la rubrique du Courrier des Théâtres. Mme de Sévigné est tout naturellement préposée à la Petite Correspondance. Enfin, Aristophane va nous faire des dialogues rosses à la façon de Maurice Donnay... Hein, qu'est ce que tu penses de cette rédaction-là?...

Je n'en pensais rien. J'étais littéralement aplati.

Mâchecoul reprit, sans me laisser le temps de respirer:

— Mais ce n'est pas tout, mon vieux!... Nous aurons encore chaque semaine, une Chronique scientifique signée Aristote; une Chronique politique signée Gambetta; une Causerie sur la mode, par Mme de Pompadour; un Bulletin financier, par Turgot; et un article de Duguay-Trouin, sur les questions maritimes...

— Attends, ne m'interromps pas, ne parle pas: je n'ai pas encore fini!... J'ai dans mes cartons un roman inédit de Bernardin de Saint-Pierre, qui se passe sous la commune, et une tragédie de Casimir Delavigne, en vers décadents... Il y a de quoi bouleverser les masses avec de pareils atouts!... Mieux que ça: l'empereur Charlemagne, dont j'ai fait la connaissance pas plus tard que ce matin, m'a promis une fantaisie humoristique... Et Napoléon Ier me prépare pour la semaine prochaine, une étude sur l'Equilibre européen...

— Mais tout cela n'est que de l'eau de boudin, à côté du clou stupéfiant dont j'ai réussi à m'assurer le privilège exclusif: ce sont les authentiques *Mémoires de Cléopâtre*, — tu sais bien, cette reine d'Egypte, dont le nez, « s'il eut été plus court, eut changé la face du monde », à ce que dit Pascal... « Il eût surtout changé mon profil! » répond notre belle et illustre collaboratrice, au cours de son premier chapitre... Dans son dernier, elle nous racontera les tragiques péripéties de sa mort; elle nous parlera de son aspic, et elle nous dira si elle a aimé Sarah Bernhardt dans le rôle de Cléopâtre...

— Quoiqu'il en soit, nous sommes sur les dents: je me couche tous les soirs à trois heures du matin!... Mais aussi, quel triomphe de pouvoir réunir tous ces noms illustres, et de leur faire produire des articles magistraux, avec la certitude qu'ils ne nous réclameront jamais un sou!... Car, ce qu'il y a d'avantageux dans la combinaison, c'est que nous ne payons pas nos rédacteurs. Ils ont beau être des esprits frappeurs, impossible de nous taper, ah! ah! ah!... Tout est bénéfice.

— L'embêtant, par exemple, c'est que le travail n'en finit plus... Nous nous servons pour évoquer nos écrivains, de tables minuscules pesant dans les cent-trente-cinq grammes. Elles



GUERISON RADICALE

Aux grands maux les grands remèdes.

sont donc fort sensibles : l'esprit de Baour-Lormian, qui pourtant n'était pas un des plus impétueux, les faisait tourner comme des toupies... Eh bien, malgré ce confort moderne, Fénelon a mis hier, cinq heures trois quart à nous dicter un article de soixante-dix lignes!... Les esprits ne sont jamais pressés.

Pour ne pas perdre un temps précieux, nous sommes obligés d'en convoquer plusieurs à la fois. Au début, nous avions peur qu'ils se battent; mais, Dieu merci, ils font très bon ménage... Chacun d'eux a son guéridon dans le bureau de rédaction. On dicte par petites tables... Quand ils auront pris le pli, je suis persuadé qu'ils viendront d'eux-mêmes au journal, sans que nous ayons besoin de les appeler.

Comme il faut marcher avec le Progrès, j'ai l'intention de leur apprendre la dactylographie... Après tout, rien ne les en empêche. Au lieu de soulever des tables, ce qui est très bête, je ne vois pas pourquoi ils ne s'habitueraient pas à taper sur les touches de la machine à écrire. C'est bien plus simple et ce n'est pas plus difficile. Eux qui sont intelligents, ils comprendront ça tout de suite, et ce jour-là, on pourra dire que le spiritisme a fait un grand pas, grâce à moi. Alors, je demanderai les palmes académiques...

Mais, dis-je à Mâchecoul, es-tu certain que ces grands esprits seront toujours disposés à travailler pour le *Tibia* et à te fournir de la copie?... Ne crains-tu pas qu'ils te plaquent sans façons, au moment où tu croiras pouvoir compter sur eux?...

— Il n'y a pas de danger, s'écria mon prodigieux ami... Ils sont bien trop contents de trouver une occupation pour tuer le temps car, au fond, ils s'embêtent comme des rats morts!... Je t'assure qu'ils n'auront pas envie de me lâcher, va!... Vois tu, quand on a passé toute sa vie à faire le métier d'écrivain — ce chien de métier qui vous meurtrit, vous détraque et vous dégoûte, et qui pourtant vous ensorcèle — il n'y a plus moyen de s'en détacher: il vous a pris, il vous tient corps et âme, avec des liens plus forts que la mort... Ainsi, un exemple: tu te souviens de ce pauvre Alphonse Allais, enlevé si prématurément il y a quelques mois?... Eh bien, mon vieux, tu me croiras si tu veux, mais pendant qu'on le portait en terre, sous un drap noir tout parsemé de larmes de crocodile, son esprit était déjà chez moi, en train de confectionner spécialement pour les lecteurs du *Tibia*, un article intitulé *La Vie drôle!!*

Robert FRANCHEVILLE.

AVIS

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages

Pêle-Mêle Causette

Quel est le jeune écolier qui n'ait pas frémi d'indignation quand lui fut narrée l'histoire de Brennus.

Rome vaincue, livrée à l'incendie, et au pillage d'une horde de barbares, se voyait imposer une rançon.

Et pendant qu'on pesait la somme stipulée, Brennus, le chef gaulois jetait sa lourde épée dans la balance en prononçant ces mots: *Væ victis*, malheur aux vaincus.

Cet acte d'arbitraire et de despotisme soulève dans l'âme généreuse de la jeunesse, une horreur légitime.

Le simplisme des natures non encore corrompues se révolte surtout contre les actes d'acharnement exercés sur les vaincus.

C'est pourquoi l'histoire de Brennus est un des traits de l'histoire qui émeuvent le plus les écoliers.

Le mot *væ victis* a traversé les siècles et il est encore proverbial aujourd'hui.

Après la guerre de 70, le sculpteur Antonin Mercié a composé une œuvre magistrale qu'il a intitulée *Gloria Victis*, en opposition et comme une protestation contre le droit du plus fort affirmé si brutalement par le *Væ Victis*.

Cette histoire de Brennus se perd pour moi dans les brumes du passé. Pourtant, les impressions de jeunesse sont si durables qu'elle m'est revenue spontanément à l'esprit l'autre jour.

Je venais d'ouvrir un journal et j'apprenais que subrepticement, presque honteusement, les députés et sénateurs avaient porté leur salaire de neuf à quinze mille francs.

L'opération avait été aussi inattendue que brutale.

Sans discussion, sans bruit, en l'espace de cinq minutes, le tour avait été joué.

C'est alors que Brennus a surgi dans ma mémoire.

La France, comme la Rome d'autrefois est écrasée sous le poids de sa rançon annuelle de quatre milliards. Et pendant qu'on pèse l'or, les Brennus parlementaires jettent leur épée dans la balance en pensant *Væ Victis*.

Les finances de la France sont à ce point obérées que l'on se demande par quelles ressources on comblera le gouffre du déficit.

Et ceux-là même qui ont à résoudre ce difficile problème dont dépend l'avenir du pays, commencent par mettre dans leur poche un certain nombre de millions.

Ce coup de Jarnac donne la mesure de la moralité qui a cours au Parlement.

La France est étreinte par l'angoisse d'une situation financière des plus graves, et c'est ce moment que nos représentants choisissent pour dériver à leur profit plusieurs millions des recettes déjà insuffisantes.

Quel bel acte de patriotisme!

Et comme l'on se sent fier d'être l'électeur de pareils élus!

Ce qu'il y a de piquant, ce sont les bonnes raisons que les politiciens qui sont journalistes ont données pour excuser l'acte en question.

Ils ont prouvé clair comme le jour qu'avec neuf mille francs un député n'a qu'à mourir de faim, et qu'il est le plus à plaindre des hommes.

Nous pleurerions volontiers sur la situation de ces malheureux qui n'ont gagné jusqu'ici que neuf mille francs.

Nous nous demandons cependant pourquoi cette situation déplorable a été convoitée par tant de gens. Pourquoi tant de millions ont-ils été dépensés pour l'obtention de ces postes où l'on crève de faim? Mystère inexplicable.

FRED. ISLY.



CHANGEMENT PEU AVANTAGEUX

— Comment, mon vieux, tu travailles toi-même sur ta machine à écrire? Tu avais pour cela une demoiselle.

— Oui, mais voilà, je l'ai épousée.

CORRESPONDANCE PERSONNELLE

Monsieur Fred Isly

J'ai lu avec intérêt votre article de cette semaine sur la Maison du Pauvre, et je viens vous exprimer quelques pensées qu'il m'a suggérées, pensées qui seront bien imparfaitement exprimées, car je ne suis pas habitué à tenir la plume, mais qui auront peut-être quelque valeur, car je suis un pauvre, et j'ai été obligé, certains jours de détresse, de tendre la main à des sociétés de bienfaisance, dont vous vous occupez, afin de subvenir aux besoins de ma famille.

Ce que je veux vous dire, c'est que j'ai ressenti une telle humiliation à m'abaisser ainsi pour solliciter des fortunés de ce monde un peu de leur superflu, qui m'empêchât, moi et les miens, de périr de misère, que je préférerais voir toute ma famille mourir, à l'hospice, et moi avec, que de recommencer.

Ah! ceux qui n'ont jamais eu besoin de la charité des autres, ne peuvent pas savoir ce qu'il y a de honte et d'amertume à tendre la main. Subir les questions méfiantes de ceux qui sont chargés de la répartition des secours, et les sentiments de condescendance, parfois hautaine, de la part de ceux qui donnent, vis-à-vis de ceux qui demandent, quel dur calvaire à gravir et quel sacrifice de dignité il faut faire pour s'y soumettre!

Et penser que nous autres ouvriers, sommes forcés de consentir à ce sacrifice d'amour-propre et de fierté à la moindre maladie, au moindre chômage, n'est-ce pas une triste constatation?

Je voudrais vous dire ceci : c'est que toutes les œuvres charitables n'arriveront jamais à atteindre le vrai pauvre, c'est-à-dire l'ouvrier privé, par une raison quelconque, de son gagne-pain, parce que l'ouvrier qui se respecte ne consentira jamais à faire abstraction de sa dignité et à s'avouer un être infé-



LE PEINTRE MALACHITE *(furieux)*. — Je vous défends de continuer à parler de moi dans votre journal.
LE RÉDACTEUR. — Mais je n'ai pas parlé de vous. Lisez : « Quant à M. Malachite, n'en parlons pas. »



REGULARITE

— Comment ! le train s'en va ! Mais il est un quart d'heure en avance.
— Hier, il était un quart d'heure en retard, ça se balance.

rieur en mendiant des secours et la protection des privilégiés.

Créez des Caisses de maladie, de chômage, de retraites pour la vieillesse, bien ; parce que l'ouvrier n'y verra pas une aumône, mais la reconnaissance de la Société pour laquelle il a peiné, et au service de laquelle il s'est usé.

Mais au nom du Ciel, je vous en supplie, ne nous obligez pas à tendre la main, à mendier ; le pain de la charité est trop amer et laisse au cœur trop d'humiliation.

Néanmoins, Monsieur, je veux vous remercier pour le talent que vous dépensez pour notre cause, et j'ose espérer que vous voudrez bien rechercher la formule qui conciliera la dignité des miséreux, avec le désir de charité des fortunés, qui leur permet de jouir de leurs biens, sans le malaise que pourrait provoquer la vue de la misère à l'apaisement de laquelle ils n'auraient pas travaillé.

Recevez, etc...

L. BURON.

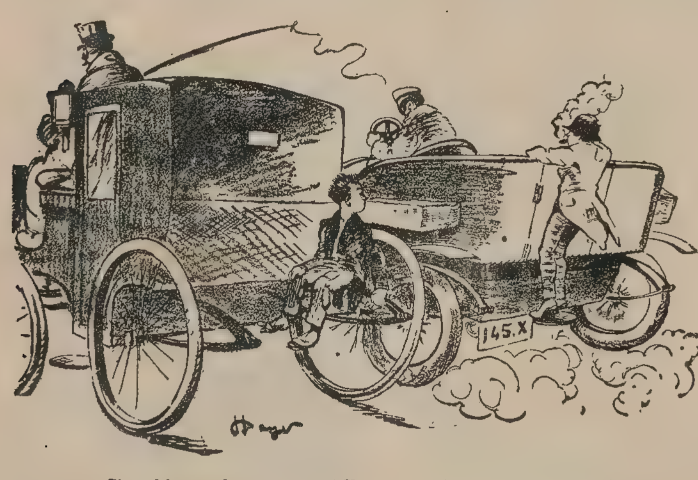
Les Cadets de France

La Société des « Cadets de France », encouragée par le succès croissant de ses représentations, nous prie d'annoncer que son prochain spectacle sera donné, au « Little Palace », 42, rue de Douai, les 22, 23 et 24 décembre.

La représentation comprendra cinq pièces inédites, choisies parmi les nombreux manuscrits soumis à la lecture. Ces œuvres, d'allures différentes, ont toutes un réel mérite de composition et d'originalité.

Comme l'année dernière, les représentations seront dirigées par M. Léon Bélières.

Nous prions ceux de nos lecteurs qui désireraient assister au spectacle, de bien vouloir retenir de suite leurs places à l'Administration du *Pêle-Mêle* (7, rue Cadet). Le prix des places a été fixé à 5 francs le fauteuil. (On est prié d'indiquer celui des trois jours que l'on aura choisi).



— C'est bien ça les parvenus ! Il ne me salue même plus, maintenant qu'il fait de l'automobile !

ENTRE GARDES

PREMIER GARDE. — Vous avez dressé procès-verbal à la dame qui est tombée à l'eau dans l'Etang des Grenouilles, sous prétexte qu'il est défendu de s'y baigner. Mais pourquoi avez-vous aussi dressé procès-verbal au monsieur qui s'est jeté à l'eau et l'a sauvée.
DEUXIÈME GARDE. — C'est que la pêche aussi est interdite dans l'Etang.

Courrier Pêle-Mêle

Cheveux d'hommes.

Monsieur le Directeur,

Dans un des derniers numéros du *Pêle-Mêle*, vous posez la question suivante : « Si les hommes ne coupaient pas leurs cheveux, ceux-ci deviendraient-ils aussi longs que les cheveux des femmes ? »

Je puis vous citer plusieurs exemples de l'affirmative :

Le mien d'abord et celui d'un de mes jeunes cousins qui m'a été confié à l'âge de 14 ans, et dont je n'ai pu vaincre le caractère indomptable qu'en l'habillant en fille, malgré son désespoir.

Il avait porté les cheveux ras jusqu'à cet âge. Aujourd'hui, à 16 ans, il a une natte blonde si longue, que j'ai dû le coiffer en



LA COMMUNICATION

— Qu'est-ce que ce carnaval? allez-vous dire, cher lecteur, en voyant ce dessin. C'est tout simplement...

... la sortie de la cabine téléphonique d'un petit garçon qui avait eu la prétention (cet âge ne doute de rien) d'obtenir une communication.

Courtisanerie

Le fils du grand-duc de Gérolstein, ayant manifesté le désir d'apprendre la photographie, un courtisan, expert en cet art, fut aussitôt désigné pour lui donner des leçons.

— Votre Altesse, déclara le professeur, ne tardera pas, étant donné sa haute intelligence, à posséder tous les secrets de la photographie.

Les leçons commencèrent aussitôt.

Peu de jours après, le jeune prince éprouva le désir d'essayer son talent de photographiste par lui-même. Il choisit un des nombreux appareils qu'on avait mis à sa disposition, et sortit du palais.

Il y revenait quelques instants après et se mit en devoir de développer son premier cliché.

Ceci fait, il manda aussitôt son professeur pour lui présenter le négatif obtenu.

Le courtisan prit la plaque, l'éleva dans la direction du jour et regarda. Mais il avait beau scruter des yeux le tableau qui s'offrait à sa vue, aucun détail ne lui permettait d'en comprendre le sujet. Tout était voilé et brouillé.

Le prince attendait avec impatience l'avis du maître. Celui-ci, partagé entre le souci de la vérité et le respect hiérarchique, cherchait vainement un biais pour sortir d'une situation délicate.

Il lui sembla, en regardant plus attentivement encore, discerner une silhouette humaine dans le brouillard vaporeux de l'ensemble.

— C'est superbe, fit-il alors, mais quel dommage que votre personnage ait bougé!

A ces mots, le prince fronça les sourcils et tourna brusquement le dos à son professeur qui resta interdit, sentant bien qu'il avait dû commettre une gaffe.

En effet, le personnage qu'il venait d'accuser d'avoir bougé, n'était autre qu'une statue de Charlemagne qui s'élevait dans la cour du palais.

chignon pour éviter qu'on ne l'en dépouille dans la foule.

Et je n'ai fait suivre aucun traitement à cette superbe chevelure qui fait l'envie de bien des jeunes filles.

Recevez, etc. Marguerite Lambert.

Essence de rose.

Monsieur le Directeur,

Permettez à un de vos très anciens lecteurs, de vous signaler les très grosses erreurs qui se trouvent dans votre article *La Culture des roses à parfum* (numéro 47, du 25 novembre).

Quelle cruelle désillusion aurait celui qui prendrait à la lettre l'espoir du beau profit signalé dans votre journal! Savez-vous combien le récoltant de 6.400 kilogrammes de fleurs obtiendrait d'essence? De 330 à 360 grammes tout simplement. Nous voilà loin des 5 kil. 120 d'essence pure annoncés. En effet, il faut, suivant les années et le moment de la récolte, de 15.000 kilogrammes à 18.000 kilogrammes de roses pour fabriquer un kilog d'essence, et ce kilog d'essence vaut, à Grasse, de 1.800 à 2.200 francs.

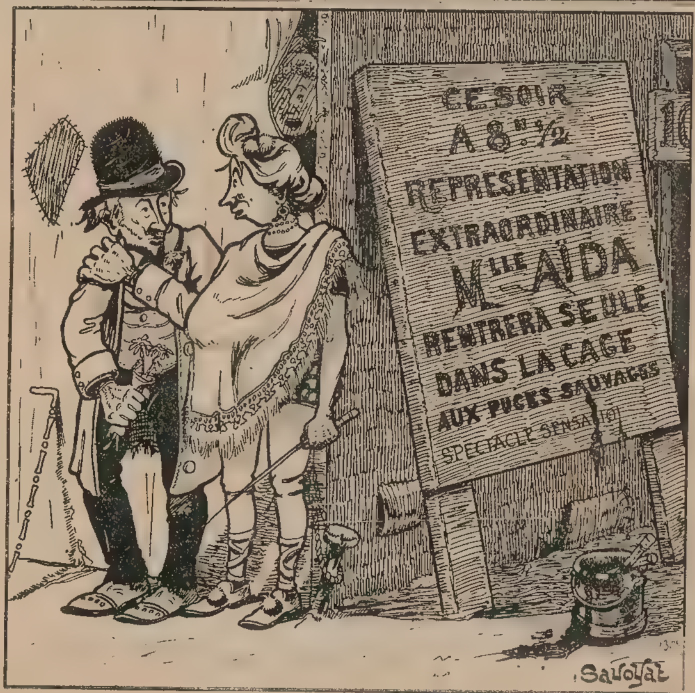
Le prix peu élevé de ce produit, relativement à l'énorme quantité de fleurs employées, provient de ce que le distillateur a pour lui un litre d'eau de roses par kilogramme de fleurs en fabriquant son essence. L'eau de roses a une valeur commerciale de 0 fr. 40 à 0 fr. 60 le litre. Ces chiffres sont éloquents par eux-mêmes, et toute la Côte d'Azur ne produit de roses que pour fabriquer seulement 5 ou 6 kilogs d'essence.

Par contre, en Bulgarie, et surtout dans la Roumélie Orientale, il existe des champs immenses de roses, qui servent à fabriquer l'essence dite « exotique ». Il suffit, dans cette contrée, de 6.000 kilogs environ de fleurs pour la fabrication d'un kilog d'essence et ce dernier produit se cote de 6 à 700 francs.

Votre rédacteur a dû confondre la fabrication de la rose avec celle de la fleur de l'oranger qui donne l'essence, très employée, appelée Néroly.

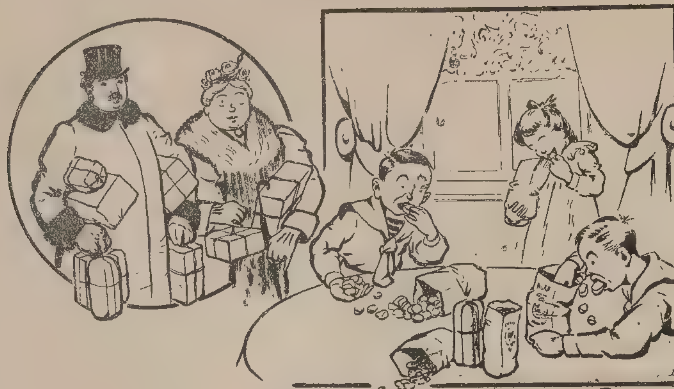
Pour obtenir ce produit, il faut distiller 1.000 kilogrammes de fleurs d'oranger, et l'on a aussi un kilog d'essence de Néroly et 1.000 litres d'eau de fleur d'oranger.

Recevez, etc. E. Lévy.



CHEZ LE DOMPTEUR DE PUCES

— Vous ne me connaissez pas assez pour m'accepter de suite comme fiancé, mais je suis certain que vous n'hésiterez pas quand mon notaire vous fera part de mon apport. Il vous certifiera que je possède sur moi deux cents puces bien vivantes.



VENGEANCE

A la Noël, les Durand arrivèrent bravement chez les Dupont, littéralement chargés de fondants, de crottes en chocolat, de marrons glacés.

Ce fut du délire! Les petits Dupont en mangèrent tant et tant que pendant huit jours ils durent garder le lit.



Les Dupont, gens susceptibles à l'excès, ne voulurent voir, dans la générosité des Durand, qu'une malicieuse arrière-pensée.

Leur vengeance fut à la fois éclatante et piquante.



LES ENSEIGNES ET L'EFFET D'OPTIQUE

— Pouah! Potage aux cheveux!



— Je ne me fournirai jamais de rien ici.

Une anecdote sur Mistral

On vient d'achever, à Maillane, le tombeau monumental de Frédéric Mistral.

Souhaitons à l'illustre auteur de *Mireille*, de s'y coucher le plus tard possible.

La personnalité du grand écrivain provençal est peu connue des Parisiens. Cela vient de ce que Mistral a toujours été confiné dans sa petite patrie, y vivant de la vie paysanne, sans se soucier de la mode et du bon ton.

Il fit cependant quelques voyages à Paris. Il y séjourna même assez longtemps, vers la fin de l'Empire, après l'apparition d'un de ses livres à succès.

On disait alors qu'il venait poser sa candidature à l'Académie. Ah! bien oui! Il se moquait bien de cette vieille coquette poudrée et fardée. Et puis, l'idée seule de se voir en habit vert, comme un garde-forestier, avec une épée inoffensive au côté, le faisait rire aux larmes.

Non, Mistral se trouvait simplement dans la capitale pour recommander son livre aux critiques de l'époque.

L'un des plus influents de ces critiques littéraires, le plus « rosse », dirions-nous aujourd'hui, était alors Barbey d'Aurevilly.

Voici qu'elle fut l'entrevue de ces deux écrivains éminents:

— Comment! C'est vous, Mistral! s'exclama Barbey, en apercevant devant lui un monsieur correctement vêtu.

— Moi même! dit le poète de sa rude voix campagnarde, qui jurait avec l'élégance de son costume.

— Mais on m'avait dit que vous étiez berger... Vous n'êtes donc point berger?

— Je ne suis point berger.

— Auriez-vous, par hasard, reçu quelque éducation?

— Hélas, oui!

— Vous êtes bachelier, peut être?

— Je suis bachelier.

— Sur cette dernière réplique, Barbey se dressa de son fauteuil gothique, et, de son grand air de gentilhomme du dix-huitième siècle, égaré dans un siècle de roturiers.

— Monsieur, quand on s'appelle Mistral, quand on habite la Crau et qu'on chante *Mireille*, on ne porte ni gants ni redingote; on s'habille de peau de bouc et l'on passe sa vie à garder des troupeaux ou à cueillir des olives.

Et, comme Mistral restait médusé, Barbey ajouta ce spirituel correctif

— Ou bien, on avertit les gens dans une préface.

Depuis, Mistral a toujours eu une sainte horreur des critiques. On l'aurait à moins.

LA BRIE.

Petite Histoire grecque

On a appris par les journaux, l'histoire de ce gentleman soi-disant Américain — en réalité Grec — qui rafla, en trois séances de baccara, plusieurs centaines de mille francs à l'un de nos cercles boulevardiers.

L'aventure de ce faux Yankee, qui savait si habilement corriger le hasard, m'en rap-

pelle une autre, qui fut contée jadis par M. Carle des Perrières, un écrivain qui connaissait ses tripots parisiens, comme un professeur de Sorbonne connaît ses classiques.

C'était sous l'Empire troisième.

Carle des Perrières, alors étudiant en droit, traversait quelquefois les ponts, pour aller s'encanailler dans une maison de jeu, dont le tenancier était un avocat falot, qui plaidait de vagues affaires d'expropriation.

Cet avocaillon, qui présidait aux destinées de la dame de pique, vivait très confortablement; il était surtout fort assidu aux « premières » des théâtres gais.

Les soirs où il n'allait pas écouter un vaudeville de Labiche ou une opérette d'Hervé, il venait faire un tour au cercle, s'asseyait au baccarat-chemin de fer et attendait « sa main »; il attaquait invariablement de cinquante francs, « passait » non moins invariablement quatre fois, ramassait ses quarante louis, se retirait au balcon du cercle où, tout en fumant un excellent havane, il pérorait parmi un groupe d'amis qui l'écoutaient bouche bée; puis il s'esquivait, prétextant des études de dossiers.

Pendant des années, l'étrange président fit main-basse sur les enjeux de ses amis, et coula une vie heureuse, grâce à un paquet de cartes préparées qu'il avait soin d'emporter dans ses visites au cercle.

Mais tant va la cruche à l'eau...

Un soir, s'étant ennuyé au théâtre, notre avocat était revenu au cercle, avec dans sa poche, la contremarque offerte à la porte, à l'entr'acte (1). On lui fit une place au chemin de fer, et tout le cercle se groupa autour de lui. A son tour de donner, il poussa un jeton de cinquante francs, distribua les cartes au voisin qui tenait l'enjeu. Ayant regardé son jeu, il murmura :

— Cartes?

– Cartes! répondit l'adversaire.

Le président lui envoya une dame de cœur

Le président lui envoya une dame de cœur toute maculée, qui portait sur le ventre, ce timbre à demi effacé par l'usage :

THEATRE DES VARIETES
Direction Cogniard.

Le pot-aux-roses était enfin découvert. L'avocat s'enfuit sous les huées, et, comme dans les contes de fées, plus jamais ne revint.

Une malice de Proudhon

Proudhon, le père de tous les socialistes français, désirait fonder, dans un quartier central de Paris, une librairie populaire. Ayant aperçu, rue Vivienne, un écriteau annonçant un appartement à louer au premier étage, il se mit en rapport avec le propriétaire et signa un bail de trois ans, à raison de 6.000 francs l'an.

Il se frottait les mains, croyant avoir fait une excellente affaire. Un ami le fit déchanter, qui lui détailla tous les inconvénients du local : bas de plafond, pas clair et beaucoup trop cher.

Proudhon avait été dupe, mais il se jura qu'il aurait sa revanche. Différents expédients se présentèrent à son esprit imaginatif; il s'arrêta à celui qu'il jugea le meilleur, parce que le plus expéditif. Il s'en alla trouver le propriétaire de l'immeuble :

— Monsieur, lui dit-il, votre appartement est trop petit.

(1) Sous l'Empire, on donnait comme contremarque une carte à jouer.



L'AME POÉTIQUE DE M. GOINFRE

— Qu'un bifteck paraît petit, mangé au milieu de ces hautes montagnes?





TELEGRAPHIE SANS FIL

LE CHARCUTIER. — La télégraphie sans fil! Mais c'est simple comme bonjour, mon petit. Un exemple suffira pour te faire comprendre. Vois ce porc qui vient vers nous...

... eh bien, si j'aiguise mon couteau, aussitôt les ondes sonores transmettent le bruit que je fais jusqu'à ses oreilles, et il comprend! Tu vois comme c'est simple.

JUGEMENT DE SALOMON



On a trouvé trois perroquets égarés que les agents rapportent au commissariat de police. L'un est un bel ara du plus grand prix, les autres sont de moindre valeur.



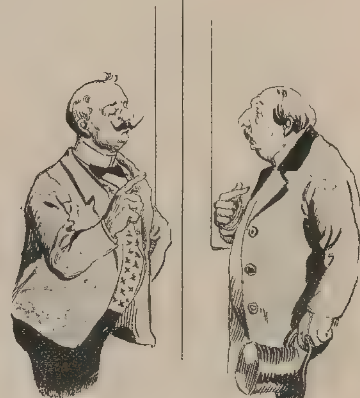
Justement les propriétaires des oiseaux se présentent pour les réclamer.



Mais quand on leur présente les perroquets, tous disent en montrant le bel ara : « C'est le mien. »



Le commissaire est très embarrassé. « Je m'en vais m'adresser aux oiseaux eux-mêmes » dit-il. Et se tournant vers l'ara. « A qui appartiens-tu ? » « Adressez-vous à côté », répond l'oiseau.



Le commissaire est fixé.
— Lequel d'entre vous, messieurs, demande-t-il, est employé d'administration ?
— Moi, répond l'un d'eux.



— Eh ! bien, répond le commissaire, emportez l'ara, car cet oiseau est bien le vôtre.

— C'est possible, répond M. Vautour, mais il fallait vous en apercevoir plus tôt; votre bail est signé selon les règles, et si vous le résiliez, vous me paierez un dédit de six cents francs.

Proudhon afficha un air très ennuyé :

— Je me demande comment je vais m'y prendre pour installer ici mon commerce.

Le propriétaire sursauta :

— Votre commerce ! Mais je vous croyais rentier !

— Moi, rentier, ah ! bien oui !

— Quel commerce faites-vous donc ?

— Je vends des fromages en gros.

— Des fromages en gros ! Mais c'est abominable, monsieur ! Vendre des fromages en gros rue Vivienne ! Vous voulez donc empester toute ma maison ?

— C'est votre faute, monsieur. Pourquoi ne m'avez-vous pas demandé ma profession ?

— Est-ce que je pouvais me douter ?... Heureusement que vous n'êtes pas encore mon locataire !

— Oh ! c'est tout comme. Notre bail est signé selon les règles, et si vous me résiliez, vous me paierez un dédit de six cents francs.

— Eh ! bien, j'aime encore mieux vous donner cet argent que de vous voir entrer chez moi avec une cargaison de fromages.

Le bail fut en effet résilié; le propriétaire compta six cents francs à Proudhon, qui les envoya au bureau de bienfaisance.

L'Eau des fruits et des légumes

Il existe une industrie qui consiste à dessécher les fruits et les légumes pour les conserver longtemps sans qu'ils se gâtent. Il suffit ensuite de verser un peu d'eau sur ces conserves pour les faire revenir à l'état naturel. On obtient ainsi des potages, des compotes aussi bons que si on venait de cueillir les fruits ou les légumes en question.

A ce propos, on peut se demander combien les divers fruits ou légumes contiennent d'eau. On a établi ces calculs par cent kilogrammes; autrement dit, on a fait dessécher cent kilogrammes de cerises, et cette opération terminée, on a évalué la quantité d'eau restant. Ce n'est donc pas là une évaluation définitive, car on peut obtenir une dessication encore plus grande que celle qui a été pratiquée.

Quoiqu'il en soit, voici les résultats :

La poire contient 87 0/0 d'eau; la pomme, 88 0/0; l'abricot, 88 0/0; la cerise, 82 0/0; la pêche, 80 0/0; la prune, 70 0/0; et les légumes, en général, 85 à 90 0/0, en remarquant ceci que de tous les légumes, c'est le navet qui contient le plus d'eau.

C'est du reste à cause de l'eau qui, d'après eux, existe suffisamment dans les fruits et les légumes, que certains végétariens poussent l'exagération de leurs théories jusqu'à ne pas vouloir boire. La nature, selon eux, a pourvu à tous nos *désiderata*. Mais alors, peut-on objecter, pourquoi existe-t-il des sources d'eau claire ?

A. S.

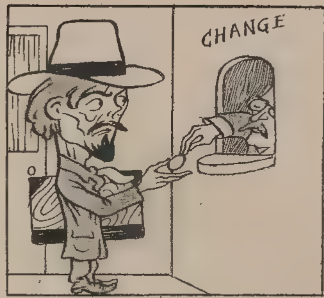
LES BONNES PIECES



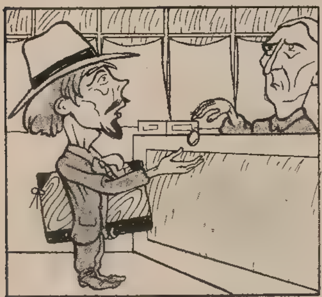
Durapin est un artiste peu fortuné. Aussi est il enchanté d'avoir touché cinq francs qui vont lui permettre de déjeuner. Il va un peu se remplumer, lui qui, de ne pas manger à sa faim, maigrit à vue d'œil.



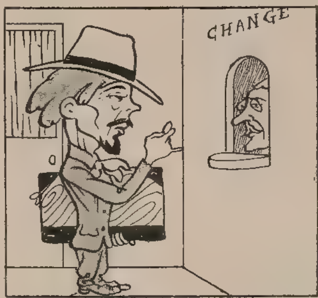
Il commence par s'offrir un paquet de tabac. Mais la marchande lui refuse sa pièce qui est bonne, mais sur laquelle on a gravé une inscription, ce qui lui retire de sa valeur.



Durapin va chez un changeur qui lui offre deux francs de sa pièce. Bah! il mangera dans un restaurant à vingt-deux sous et achètera du caporal ordinaire. Il accepte.



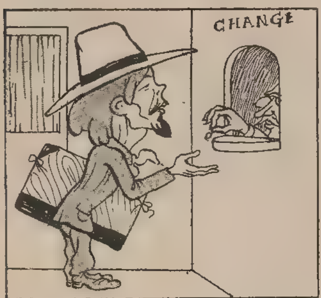
Mais la marchande de tabac ne veut pas de sa pièce de deux francs qui est bonne, mais a le tort de représenter la Suisse assise et non debout.



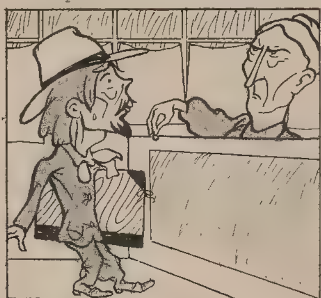
Durapin retourne chez le changeur qui veut bien lui en donner vingt sous. Cette fois, Durapin regarde la pièce qu'on lui donne. Il y a du bon, c'est un Napoléon.



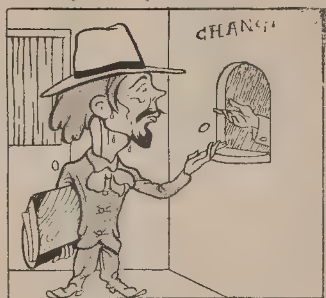
Il mangera un petit pain et va se payer un sou de cigarettes, mais la marchande lui rend son Napoléon qui est bon, mais non couronné, et par conséquent n'a plus cours.



Durapin a encore recours au changeur qui lui donne dix sous de sa pièce, il se paiera un sou de cigarettes, et court chez la marchande de tabac.



Mais sa pièce, tout en étant bonne, ne vaut rien, l'effigie est usée, Durapin commence à s'impatienter.

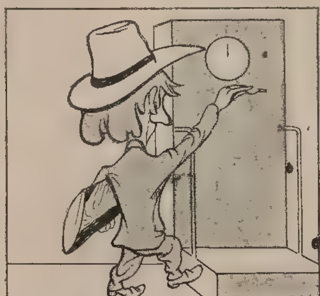


Et la reporte au changeur qui lui donne deux sous, français et bons...

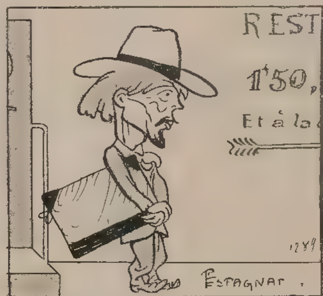


... mais qui ne sont valables qu'au Tonkin, attendu que les sous coloniaux ne valent rien dans la métropole.

Durapin renonce à tous ses projets culinaires et part désespéré.



Il passe devant une bascule automatique et voit le placement de sa fortune qui, là, ne lui sera pas refusée...



... et il constate que le fait d'avoir touché 5 francs l'a encore fait maigrir d'une livre!

LE MINISTERE DU TRAVAIL



Ce Ministère étant appelé à ne recevoir qu'un public de travailleurs, M. Viviani eut l'idée de choisir comme employés, des ouvriers de toutes catégories qui troquèrent la cotte contre la jaquette d'employé. Dès six heures du matin, ils attendaient déjà à la porte de leurs bureaux.



Leur chef, un ancien sous-chef d'un autre Ministère, les installa chacun à son guichet et leur dit : « Maintenant, messieurs, au travail. » Et sans plus d'explications, il regagna son bureau...



... et s'endormit suivant l'usage antique et ministériel. Soudain, il fut réveillé par un bruit insolite. Un vacarme épouvantable venait du bureau de ses employés. Il descendit quatre à quatre voir ce qui se passait.



Les braves employés, laissés dans l'inaction, ne pouvaient s'habituer à ne rien faire. L'un rabotait son bureau, l'autre commençait des fouilles, celui-ci peignait le mur. Cet autre sciait les porte-plumes pour en faire des buchettes.



Ahuri, le bon chef voulait les faire cesser. « Donnez-nous du travail ! » s'écriaient les anciens ouvriers. On ne put leur faire comprendre que dans un Ministère, le travail consistait à savoir tuer le temps. Ils ne voulaient rien entendre.



Le pauvre chef fit appel à ses collègues des autres Ministères qui voulurent bien lui prêter quelques uns de leurs vieux employés les plus expérimentés. Grâce à ces vétérans du rond de cuir, on espère que nos jeunes conscrits connaîtront vite leur métier et que le Ministère du Travail sera bientôt l'égal des autres Ministères.





L'IMITATION OU LA LOI MYSTERIEUSE DES SERIES

Et dire que des flottes et des flottes de savants n'ont jamais été fichus de nous l'expliquer cette diable de loi d'imitation, et que nous continuerons à bâiller, bêtement, uniquement parce que la grosse dame d'en face ou le petit vieux du coin a jugé bon de bâiller.

Nous bâillerons, dis-je, et nous tousserons aussi, pour la même raison, ou plutôt malheureusement sans raison et la mort dans l'âme, et sans en avoir le moindre besoin.





Et, toujours sous l'influence de cette loi loufoque, nous suivrons la mode, pâles de rage, nous endosserons tout comme un seul homme, le paletot qui ne nous va pas, mais nous l'endosserons.

Puis nous serons des milliers qui mourrons tous les ans, parce que les mécaniciens des chemins de fer ne sont pas épargnés non plus par la loi d'imitation et qu'il faut bien que sur tous les réseaux, les mécaniciens suivent l'exemple de leur confrère qui a fait une blague.





Et combien d'entre nous seront malades, sous prétexte qu'un monsieur de leur quartier a jugé bon de prendre la fièvre. Par imitation, sans doute, ils prendront la même fièvre.

Enfin, si une forte tête veut narguer la loi terrible en disparaissant, il en sera pour ses frais, parce que derrière lui, une foule de ses concitoyens disparaîtra aussi et à la même place.

Qui nous délivrera de la loi d'imitation?



Quand, profitant de son repos hebdomadaire, l'agent Poingt promène son petit dernier...



... il a un excellent moyen de traverser les rues sans crainte des voitures.

La Mystification du Docteur Nicolaüs

M. le commissaire de police Coulumet rédigeait un rapport, en bâillant, lorsque quelqu'un entra brusquement dans son cabinet, en faisant des gestes désordonnés.

C'était un petit vieux, menu, dont le visage osseux s'allongeait d'une barbiche blanche. Il n'avait point de coiffure, et il portait sur l'oreille droite une plume d'oie.

— Ah! monsieur le commissaire, dit le visiteur dont la voix tremblait, puisse la police, qui est si habile, empêcher notre vénéré Président de la République, de mourir ce soir, sur le coup de sept heures, en prenant son apéritif...

M. Coulumet ne broncha point. Il pensait, tout en considérant le nouveau venu avec commisération: « Toi, mon petit bonhomme, tu me fais l'effet d'avoir exposé imprudemment ton crâne nu au soleil malfaisant de midi... »

Mais celui-ci protesta contre ce jugement, qu'il devinait.

— Oh! monsieur Coulumet, ne me prenez pas pour un de ces pauvres fous qui errent, nombreux, dans nos rues, en cette période de la canicule. Je suis M. Nicolaüs, le pharmacien bien connu de la rue Thomas l'Intègre. Tout à l'heure encore, je préparais deux purgatifs et une potion pour un catarrhe, avec le calme et le sang-froid qui m'ont été départis sans mesure, Dieu merci! Et je conservai même tous mes esprits, tantôt, lorsque le Chef de l'Etat, éprouvant des douleurs gastriques, au cours d'une promenade à pied, me fit l'honneur d'entrer dans mon officine... Et c'est bien une effroyable fatalité...

M. Nicolaüs marcha dans la pièce, agitant les bras, criant avec désespoir: « Ah! monsieur le commissaire, enseignez-moi, par pitié, à me servir d'un revolver. »

M. Coulumet, un peu troublé maintenant, le pressait de s'expliquer.

Certes, il faut se hâter, dit M. Nicolaüs... Je suis un bon républicain, moi, et j'étais indigné que le Président souffrît comme un simple mortel. Mais ce qui me chavirait le cœur surtout, c'est qu'il soufflait, haletait, suffoquait, car le Président, qui est gros, porte un ventre lourd, et redoutant de nouveaux progrès de l'embonpoint, s'était imposé, comme il lui arrive parfois, une longue marche, à vive allure, malgré la température sénégalienne...

Je crus bien mériter de mon pays en lui exposant la vertu d'un élixir merveilleux, découvert par moi après vingt ans de labeur et de méditation féconde, et qui pouvait, en six mois, le rendre aussi mince que votre serviteur.

Mon auguste visiteur manifesta aussitôt une grande joie, jurant par Phébus, qui fait mûrir les raisins du Loupillon, qu'il me tenait pour le plus grand bienfaiteur de l'humanité, et ne formulait pas d'autre souhait que d'achever sa carrière dans la peau d'un homme moins corpulent.

Il me tint des propos plaisants, comme à un de ses familiers, et sur certain grand cordon, qu'il faudrait raccourcir, et encore... Mais j'abrège, car le temps nous presse... Le Président tient à commencer dès ce soir le traitement, et il m'a dit sa volonté de s'arrêter, vers sept heures, au hasard de sa promenade, dans un café, où il mélangera à une absinthe, mon élixir, plus efficace, s'il est absorbé une heure avant les repas... Ah! Pauvre de moi!!!

M. Nicolaüs arpentait de nouveau la pièce, criant que s'il ne savait point se servir d'un revolver, il possédait le secret des substances qui tuent, et dès que sa vie ne serait plus indispensable au soulagement de l'humanité...

Mais M. Coulumet, surexcité par de vives



FACHEUSE EXPRESSION

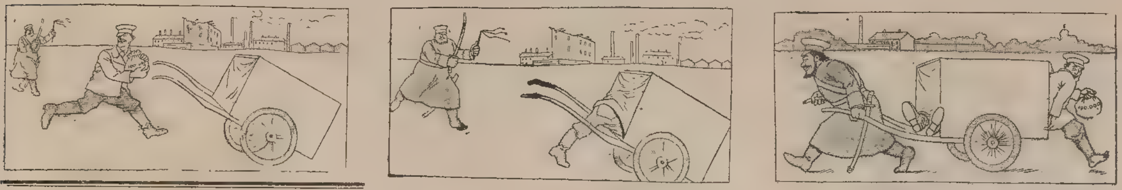
Pouvez-vous me prêter dix francs? En ce moment je suis à sec.

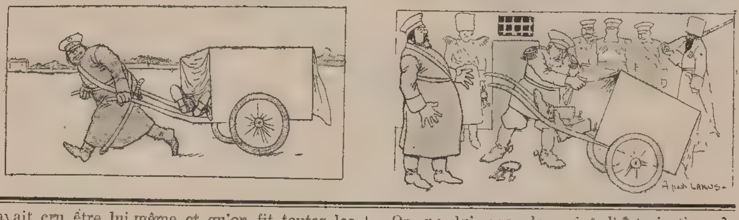


DOUTEUX AVANTAGE

— Trois langues! Ah! ben, ça doit être du joli!... et nous qui voulons déménager, justement à cause de notre concierge, qui, pourtant, n'en parle qu'une.

LE VOLEUR DE BANQUE
(HISTOIRE RUSSE)





angoisses, et perdant patience, saisit brutalement les bras grêles de l'apothicaire, menaçant de les rompre, s'il n'achevait au plus vite.

— Oh! certes, hélas! nous n'avons point beaucoup de temps, fit M. Nicolaüs... Mon élixir est un poison violent. Bienfaisant à la dose normale de deux ou trois gouttes, il débarrasse le corps de tout son poids inutile, et lui donne une vigueur nouvelle. Mais trente gouttes assommeraient la femme la plus tenace. Vingt suffisent pour un homme... Ah! que le pilon de Satan me réduise en poudre... J'ai la certitude maintenant d'avoir remis au Président ma note manuscrite pour l'emploi de la potion que j'avais préparée d'abord pour calmer sa gastralgie. Cette note prescrit de boire la moitié d'un grand verre... Je vois déjà l'horrible scène...

Mais M. Coulumet ne l'écoutait plus. Il commanda à ses agents de surveiller le pharmacien et de lui brûler la cervelle s'il tentait de fuir, ce qui n'était guère à redouter, car M. Nicolaüs, s'étant affalé sur un fauteuil, la tête et les bras pendants, donnait à peine signe de vie.

Le commissaire téléphona aussitôt au préfet de police. Les ministres et le personnel de l'Elysée étaient mis au courant peu après. Il se produisit un affolement général quand on sut que le Président était parti à pied vers trois heures pour une direction inconnue.

Des soldats et des agents furent postés aux croisements des rues pour prévenir le Chef de l'Etat, s'il venait à passer. D'autres faisaient sans cesse des rondes dans les cafés, les brasseries, et aussi, par excès de précaution, dans les bars, où l'on sert des mominettes sur un zinc poisseux.

La foule s'arrachait les éditions spéciales des journaux et se portait, de tous les points, vers la rue Thomas l'Intègre, où on avait établi un service d'ordre important.

Beaucoup de personnes, curieuses d'approcher cet apothicaire, qui bouleversait le gouvernement, simulaient des malaises, ou aidaient à transporter à la pharmacie des femmes évanouies ou tordues par des crises de nerfs, lorsque l'horloge voisine eut annoncé l'heure fatale par sept coups, lugubres comme pour un glas.

M. Nicolaüs, qui avait plaidé de belle façon la question d'humanité et l'obligation de soulager les souffrances, avait été reconduit sous bonne escorte à sa pharmacie, où il donnait des soins aux uns et aux autres, avec un petit air de triomphe qui stupéfiait tout le monde. Il se disait, tout en calmant de son mieux les crises de nerfs, ou en tirant les femmes de leur torpeur: « Tu as eu une inspiration géniale et audacieuse, Nicolaüs, et tu joues bien la comédie. Quel autre, en voyant passer le Président, aurait imaginé tout à coup le conte que tu as fait au commissaire? Grâce à ta mystification, le monde entier connaîtra demain ton nom et ton élixir. Que tous les dieux de notre vaillante corporation te protègent! »

La foule continua fort avant dans la nuit à se porter vers la rue Thomas l'Intègre. Cependant, les journaux annoncèrent que le Président était rentré sain et sauf à l'Elysée, et avait été quitte pour une forte émotion, et qu'il n'était point entré, au reste, dans aucune pharmacie, ce dont M. Nicolaüs déclara éprouver un grand soulagement, rendant grâces au ciel avec une joie bruyante de ce qu'il avait été trompé par une ressemblance étrange et d'autres signes, sur la personne de son visiteur.

Le Président avait donné des ordres pour qu'on recherchât le client que M. Nicolaüs avait cru être lui même et qu'on fit toutes les tentatives pour le sauver, s'il était temps encore. Mais la police ne découvrit que le cadavre d'un inconnu étendu sous le pont des Invalides et qu'elle fit transporter à tout hasard chez l'apothicaire.

Celui-ci, l'ayant examiné, dit avec audace: « C'est bien mon homme. »

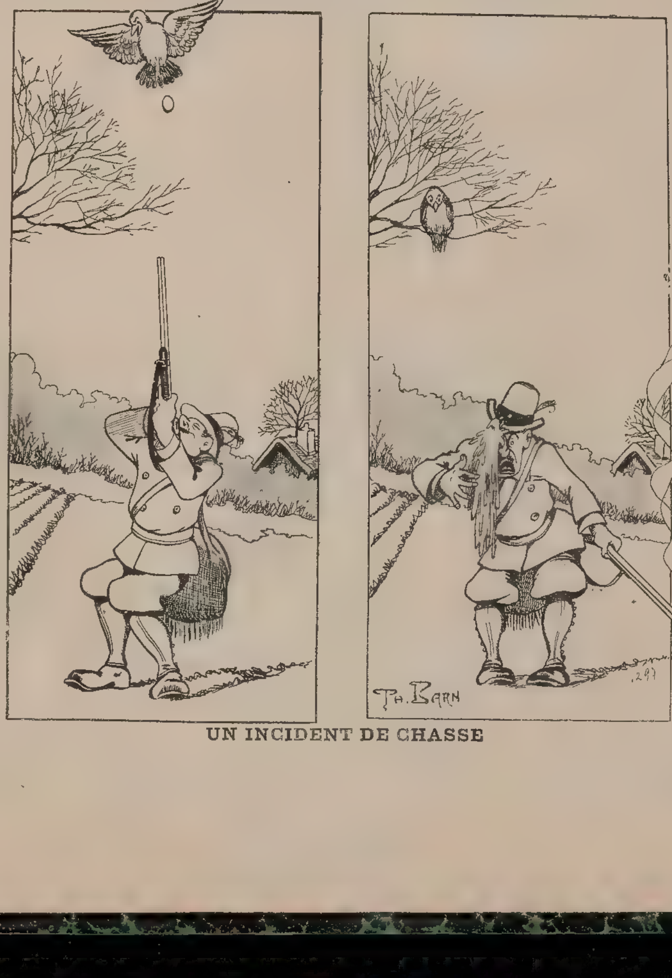
— Oh! est-ce possible! Monsieur Nicolaüs, observa M. Coulumet. Cet homme était étique et décharné; les côtes menacent de rompre la peau trop tendue, et il n'a guère plus de ventre qu'une levrette...

— Oui, c'est bien mon client, affirma à nouveau M. Nicolaüs, constatez la puissance de mon élixir, qui a mis en pareil état un homme qui, tantôt, était gras et bedonnait de façon extravagante... Il avait tant hâte de maigrir qu'il aura bu d'un trait tout le flacon...

On ne lui accorda point l'autorisation de conserver le cadavre qu'il voulait exposer à la devanture de sa boutique, dans un grand bocal rempli d'alcool. Mais tous les journaux en reproduisirent la photographie, et donnèrent même, en parallèle, d'après les indications du pharmacien, un croquis de la victime avant l'absorption de l'élixir.

La Préfecture apprit dans la suite, par hasard, que l'infortuné était un pauvre hère mort d'inanition et que la maladie et des privations prolongées avaient réduit à l'état de squelette. Mais cette découverte, dont on parla peu, n'a porté aucun tort à M. Nicolaüs, qui a fait construire, pour la fabrication de son élixir, une usine où on travaille jour et nuit sans pouvoir satisfaire aux commandes qui parviennent du monde entier.

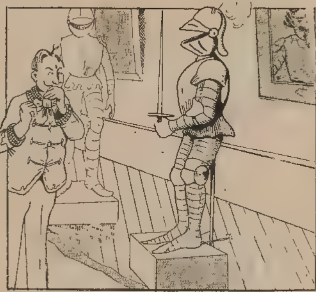
MAUCLER.



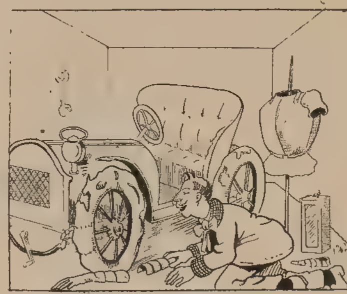
UN INCIDENT DE CHASSE

GLOIRE AUX AIEUX

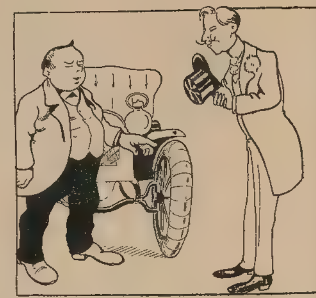
LE VICOMTE DE LABELLEPURÉE. —



Comment sortir de ce cercle vicieux? Je n'ai pas le sou pour remplacer mes pneus en marmelade, et je dois sortir ce soir en auto avec M. Monie, dont je voudrais faire mon beau-père. Si je ne vais pas au rendez-vous, adieu la fille et la dot; si j'y vais avec ces pneus déchirés, on verra ma purée et on me fichera à la porte.



Nobles aïeux, inspirez-moi! Mais au fait, la vue de leurs armes m'inspire: Croyez-vous que la cuirasse mobile des bras et des jambes ne ferait pas un protecteur épatant pour mes pneus. antidérapant, anti...misère, surtout? avec cela, je vais boire l'obstacle.



Le soir, chez le futur beau-père, fabricant des pneus « Monie ». — Dites-moi donc, vicomte, où donc avez-vous acheté cet ingénieux et élégant protecteur métallique pour vos roues?

— Hum! C'est moi, c'est-à-dire que je l'ai fait construire sur mes plans.



— Epatant, vous êtes un homme précieux; il y a une fortune à faire avec votre système. Venez donc, je vais vous présenter à ma fille qui brûle de faire votre connaissance.

DE NOS LECTEURS

Les trois voleurs.

Tolstoï le grand écrivain russe, n'a pas fait que des romans sociaux; il a aussi composé un certain nombre de fables ou ingénues ou amusantes, dont voici un échantillon typique: Un moujick conduisait un âne et un bouc au marché de la ville; un grelot était attaché au cou du bouc.

Surviennent trois hommes de mauvaise mine, qui, apercevant le paysan, se mettent en tête de le dévaliser. Le premier dit: « Je vais lui voler son bouc, et il ne s'en apercevra même pas. » Le second dit: « Après, moi, je lui volerai son âne. » Et le troisième affirma qu'il s'emparerait des vêtements du moujick.

Le premier voleur s'approcha furtivement du bouc, lui ôta son grelot qu'il attacha à la queue de l'âne et disparut avec son larcin. Trompé par le tintement de la clochette, le paysan s'aperçut seulement au détour de la route que son bouc avait disparu. Comme il allait se mettre à sa recherche, le second voleur l'aborda:

— Si c'est de ton bouc dont tu es inquiet, je l'ai vu il n'y a qu'un instant: un homme l'entraînait à travers la forêt. En courant, tu pourras encore le rattraper. Pendant ce temps, je garderai ton âne.

Le moujick confia son Aliboron à l'inconnu qui se hâta de l'emmener.

Une fois de retour et s'apercevant qu'il avait été dupé, le pauvre diable se mit à pleurer; puis il s'en alla droit devant lui.

Près d'un étang, il rencontra un homme qui pleurait encore plus fort que lui.

Il s'enquit de la cause de cette grande douleur, et l'autre lui dit:

— On m'avait chargé de porter à la ville une sacoche pleine d'or; je me suis endormi sur le gazon, et, en me réveillant, par un faux mouvement, je l'ai fait tomber dans l'étang.

— Eh bien, pourquoi te ne jettes-tu pas à l'eau pour essayer de la retrouver?

— Hélas! je ne sais pas nager, mais je donnerais bien vingt pièces d'or à l'effigie



AU BUFFET

LA DAME. — Pardon, monsieur, ai-je encore longtemps à attendre pour le train sur Paris?

POCHARDOT. — Voyons... il est deux heures, vous avez encore trois absinthes, mais pas plus.



PRESENTATION

— Permettez-moi, chère madame, de vous présenter M. Martial, *mon tuteur.*

de notre petit père à celui qui me la retirerait.

Le moujick parut tout joyeux. Il pensa: « Dieu veut réparer la perte que j'ai faite de l'âne et du bouc. »

Il se déshabilla, descendit dans l'eau, et, naturellement, ne trouva pas la sacoche. Et, en sortant de l'eau, il ne trouva pas non plus ses vêtements: le troisième larron les avait emportés.

Gustave-Adolphe et le duel.

Le roi de Suède Gustave-Adolphe, qui naquit à Stockholm, en 1594, et mourut à la bataille de Lutzen, en 1632, s'avisa un jour de proscrire le duel sous peine de mort. Deux de ses officiers vinrent lui démontrer qu'il était absolument nécessaire, pour que l'honneur fût sauf, qu'ils se battissent. L'un d'eux avait, en effet, gravement injurié son camarade, et cette offense demandait du sang.

Souriant, le roi accueillit leur demande en ces termes:

— Mais certainement, mes amis, je vous permets de vous battre! J'assisterais même en personne à votre rencontre.

Au jour dit, Gustave Adolphe vint sur le terrain où les deux officiers s'apprêtaient à en découdre. Il était accompagné d'un sinistre personnage qui n'était autre que l'exécuteur des hautes œuvres, muni de son glaive et de son billot.

Désignant les deux officiers, Gustave-Adolphe dit froidement au bourreau:

— Ces deux officiers vont se battre à l'instant. Eh bien! tu décapiteras séance tenante le survivant.

Les deux adversaires se réconcilièrent aussitôt.

H. J.

Pêle-Mêle Connaissances

— Les péniches mettent en moyenne, de 28 à 35 jours pour faire, par canaux, le parcours de Paris à Dunkerque. Avec les bateaux automoteurs-porteurs, dont l'emploi se généralisera bientôt, il suffira seulement d'une dizaine de jours.

— Voici plus d'un siècle que l'idée, actuellement en faveur, d'un tunnel pour traverser la Manche fut présentée au premier Consul. A diverses reprises, depuis cette époque, plusieurs projets furent étudiés. En 1875, une société française d'études se fonda pour dresser le plan d'un tunnel qui relierait un point de la côte française, entre Calais et Boulogne, avec Douvres. Des travaux préalables furent même entrepris. Cependant, l'opposition manifestée en Angleterre fut si grande, qu'on ne parvint pas à obtenir les *bills* nécessaires à la continuation des travaux.

— Le théâtre *social* vers lequel tendent les efforts de nombreux auteurs contemporains, n'est pas une conception moderne. Dès le moyen-âge, les représentations des miracles et des mystères abondaient en revendications et formulaient l'espoir d'une plus juste répartition des biens. Dans l'une de ces pièces, on pouvait voir le roi de Portugal répondre à un désir secret du peuple, en partageant ses terres entre ses sujets.

— Le colonel Clifford Nadau, originaire du Kentucky, a obtenu du gouvernement turc, le droit exclusif de puiser dans le Jourdain, de l'eau qu'il envoie dans toutes les parties du monde chrétien, « pour les baptêmes et autres usages sacrés ». Les barils de la Société internationale des eaux du Jourdain(!) portent le cachet des autorités turques et du consul des États Unis.

— Les cartes postales portant les timbres poste d'affranchissement au verso, sont actuellement admises au tarif de 10 centimes, dans les rapports avec la Grande-Bretagne et les colonies britanniques.

A. S.



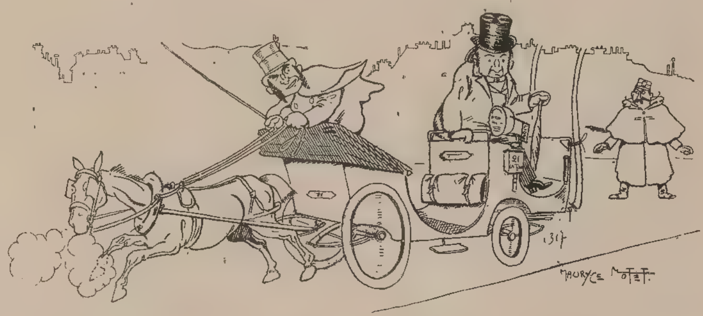
LES TRUQUAGES DU TAXIMETRE

— Cocher, voulez-vous marcher au rabais, quoiqu'ayant un taxi, vingt sous pour la Bastille?

— Ça marche, bourgeois...
... seulement, laissez-moi dételer le cheval.



...Et puis, montez sur le siège. le temps d'atteler le cheval à l'arrière du fiacre allez, bourgeois, faut-il vous aider?
— Oui, mais le taxi?



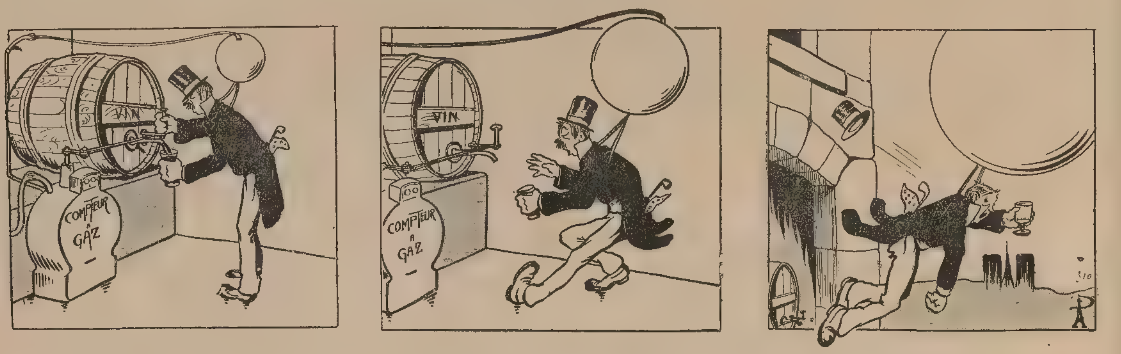
— Eh bien, on ne peut rien me dire, le drapeau est baissé. Seulement, il ne marque pas, vous n'en serez que pour vos vingt sous.



COMMENT ARRIVENT LES ACCIDENTS

L'AIGUILLEUR. — Tiens! Je viens pour allumer le disque, et je m'aperçois que je l'avais allumé.

... Suis-je distrait, tout de même.



IVRESSE ET PROGRES

Dédié a la Ligue antialcoolique

Grâce à cet appareil qui ouvre le compteur à gaz en même temps que le tonneau de vin, un poivrot pourra boire, et...

... lorsqu'il perdra pied, il sera soutenu, mais il devra s'arrêter, car s'il

persistait, un simple coup de vent suffirait à le mettre dehors.

les mots signifiant: Fils de Noë — Endroit clos — Caprice — Oiseau — Passage — Préposition — Saint — Abri — Boisson anglaise — Prairie — Tête de tige.

A droite de chacun de ces mots, placer dans l'ordre, un mot signifiant: Félin — Boisson rafraîchissante — Département — Chèvre — Beaucoup — Signalés — S'esclaffent — Pays — Boisson — Partie du visage — Parfum.

On lira alors, en réunissant deux à deux et sans changer l'ordre des lettres, les mots placés en regard de nouveaux mots, signifiant: Remontrance — Femme de la Cour — Sonnette — Qui vient d'une contrée d'Asie — Chaussures — Prouver — Port militaire — Ciment — Petit poisson — Saisissez — Légume.

Prenez dans un des groupes de deux mots placés en regard la dernière lettre du premier mot et la première lettre du second mot.

Lisez à la suite toutes ces lettres ainsi enlevées, vous obtiendrez un proverbe.

(N° 77.) MOTS EN CHAINE FERMÉE, par Faro.

Chercher des mots signifiant:

Habitant d'un pays d'Asie — Mélange employé dans la construction — Divinité des eaux — Commerce — Tombeau — Appelai — Amoureuse — Instrument de musique — Signe musical — Liquide gras — Noir — Ouvrage de fortification — Habitant d'un pays d'Asie — Ville de Hongrie.

Les deux dernières lettres de chaque mot forment les deux premières lettres du mot suivant et, la chaîne étant fermée, les deux dernières lettres du dernier mot, forment les deux premières lettres du premier mot.

Les initiales de tous ces mots, lues à la suite, donnent un proverbe.

(N° 78.) PHRASE CACHÉE, par Daino.

Ecrire à la suite l'un de l'autre, des mots signifiant: Parcours de nouveau des yeux — Mises en possession de ce qu'elles demandent — Enlève la toison de certains animaux — Parties d'une voiture — Tranquilles — Ravissent.

Dans chacun des mots écrits, changer l'ordre des lettres, de façon qu'en les lisant toutes à la suite, on obtienne une phrase sentencieuse.

PETITE CORRESPONDANCE

M. M. Chanson. — 1° Oui; 2° Oui

M. Béal. — Parce qu'on ne peut adresser une lettre recommandée qu'à une personne effective, et non à un nom fantaisiste comme c'est le cas fréquemment.

M. X..... — Non, cela n'existe pas, il n'y a pas de bourse de médailles; adressez-vous à un spécialiste.

Un lecteur liégeois. — Affaire d'habitude. Il nous paraît tout aussi bizarre d'entendre dire ici: septante cinq ou nonante huit.

M. Le Hourel. — Non, les coquilles d'œufs n'entrent pour rien là-dedans.

Inaudinot. — 1° On peut écrire les mots à la suite, 2° Oui; 3° Oui.

M. G. Carlier — Cette rubrique exige des développements trop longs et intéresse un public trop restreint pour que nous puissions y revenir. Regrets. Voyez plutôt un spécialiste.



12e ANNÉE — N° 52. 10 Centimes 30 DÉCEMBRE 1906.

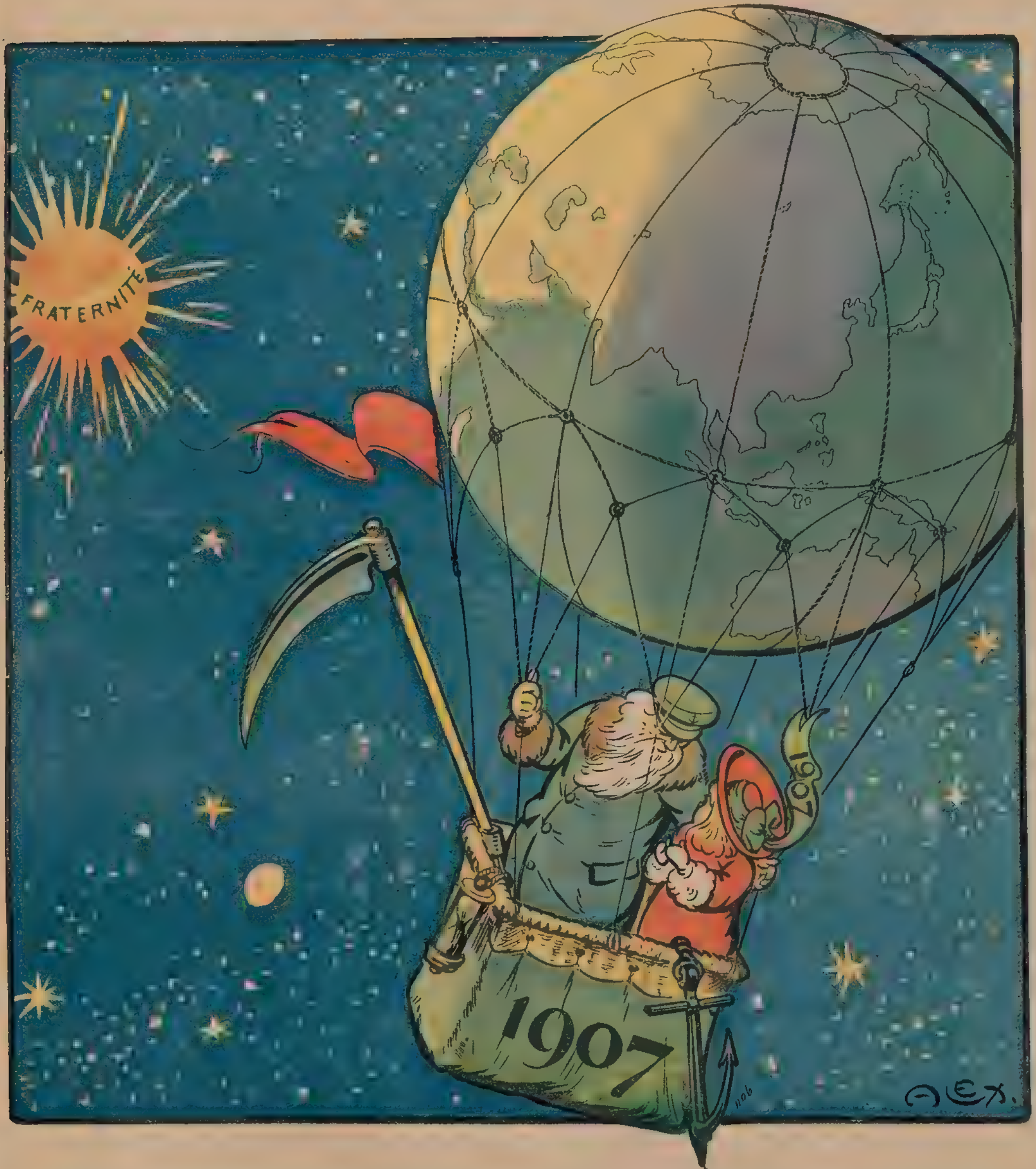
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

Ier JANVIER, par ALEX



LA PETITE ANNÉE NOUVELLE. — Oh! que je suis contente, père Temps!... Nous arriverons bientôt à ce beau soleil-là, dis?...

LE PÈRE TEMPS. — Pauvre petite!... Si tu savais combien de tes sœurs à venir mourront encore sans y aborder!...

Conte à l'Usage des Grandes Personnes

(*Communiqué par le Syndicat des enfants en bas-âge.*)

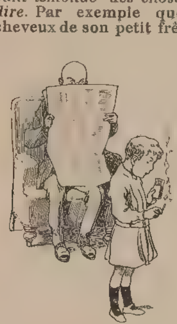
Il était une fois un petit garçon qui s'appelait Jules, et qui avait un papa..., comme en ont presque toujours les petits garçons.



...*il racontait devant le monde des choses qu'il ne devait pas dire...*

Ce papa était très méchant. Il ne manquait pas de gronder bien fort son fils lorsque celui-ci s'amusait à se rouler dans l'herbe avec ses habits neufs. Lorsque Jules pleurait, afin d'avoir deux fois du dessert, au lieu de lui en donner deux fois pour le faire taire, il ne lui en donnait pas du tout.

Ce méchant papa était, en outre, indiscret, et il ne se gênait pas pour répéter, ce qui est très vilain. C'est ainsi *qu'il racontait devant le monde des choses qu'il ne devait pas dire*. Par exemple que Jules avait tiré les cheveux de son petit frère, déchiré ses cahiers ou cassé son pot à eau, ce qui, d'ailleurs, ne raccommodait rien, comme bien vous pensez.



...*son papa observât tous ses mouvements...*

Ajoutons encore qu'il était excessivement curieux. Jules ne pouvait pas s'amuser à faire une chose ou une autre sans que *son papa observât tous ses mouvements, en regardant à la dérobée par-dessus le journal qu'il faisait semblant de lire.*

Les grandes personnes trouveront peut-être que ce ne sont là que bien petits défauts. Elles sont toujours disposées à se montrer indulgentes entre elles, et, dans les histoires qu'elles nous racontent, on voit toujours des petits garçons punis et jamais des papas. Or, écoutez ceci :

« Jules aimait fort les confitures. C'est sans doute pour cela qu'il lui était défendu de toucher au couvercle du grand pot de mirabelles enfermé dans l'armoire. Aussi jugez de la surprise de ses parents lorsque ceux-ci, ayant voulu l'entamer, le trouvèrent vide.



...*il fut sévèrement grondé et puni...*

« Naturellement, ce fut Jules qui fut accusé.

« Notre infortuné petit garçon eut beau expliquer qu'il n'avait nullement touché au couvercle, ainsi que ce lui était défendu, mais qu'il s'était contenté seulement de faire un trou par-dessous le pot, afin de le vider... légalement, *il fut sévèrement grondé et puni.* Comme le 25 décembre approchait, son vilain papa écrivit au père Noël pour le dissuader de rien mettre dans ses souliers.



...*Jules ne trouva dans ses souliers pas le moindre joujou...*

« Or, n'est-ce pas, nous savons tous que ce n'est pas le père Noël qui vient par la cheminée apporter des cadeaux aux petits enfants. C'était bon de raconter cela aux mioches d'autrefois, mais aujourd'hui nous savons à quoi nous en tenir : ce sont les papas eux-mêmes qui doivent remplir ce devoir.

« *Bref, Jules ne trouva, en effet, dans ses souliers, pas le moindre joujou.*

« Sur ces entrefaites, passa dans le pays le marchand, le monsieur... enfin celui qui s'occupe de distribuer des petits enfants à ceux qui en désirent.

« Or, le papa de Jules avait besoin d'une petite fille, et, précisément, le monsieur en avait dans sa hotte une qui était si jolie, si jolie, que tous les papas la voulaient, et le nôtre plus que les autres.

« Le marchand était bien embarrassé, lorsqu'il lui vint une idée. C'était de la donner au meilleur d'entre eux, et cela, naturellement, afin qu'elle soit le plus heureuse possible.

« Mais, direz-vous, comment connaître le meilleur ?

« Oh !.. le moyen était bien simple ! Tous les enfants du pays n'avaient qu'à apporter leurs joujoux. Evidemment, celui qui possédait le plus beau était celui qui avait les parents les plus généreux et les plus aimants.

« La chose se fit donc ainsi.



...*une affreuse fillette...*

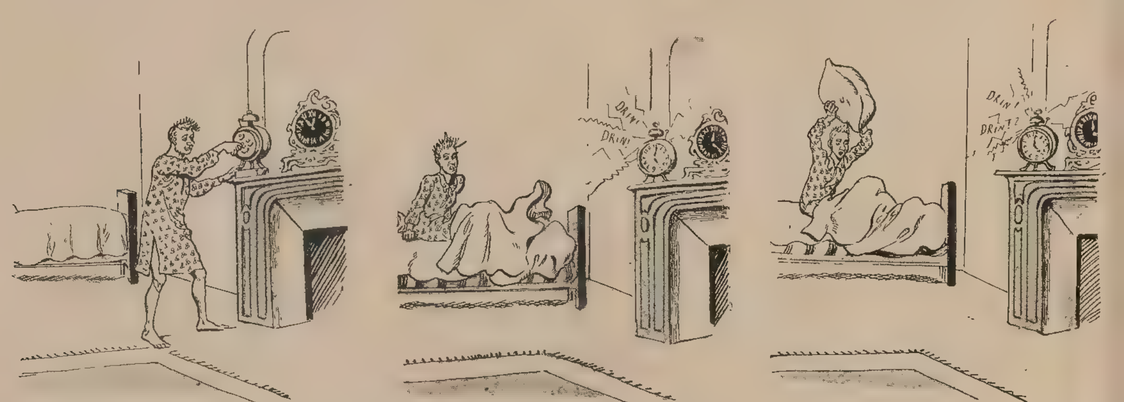
« Celui-ci apporta un magnifique cheval à mécanique, celui-là un merveilleux chemin de fer à catastrophes ; l'un avait une boîte de physique, un autre la collection du *Pêle-Mêle* doré sur tranches... Quant au pauvre Jules, qui n'avait rien, il se présenta les mains vides...

« Si bien que son méchant papa, non seulement n'eut pas la si jolie petite fille qu'il désirait ardemment, mais encore dut se contenter de la dernière qui restait dans la hotte : *une affreuse fillette à demi bossue, avec des cheveux filasse et des dents toutes jaunes.*

« Ainsi fut puni, par où il avait péché, le mauvais père dont nous racontons la très véridique histoire. Que son exemple serve aux autres, c'est la morale de notre récit.

Pour le Syndicat :

ÉTIENNE JOLICLER.

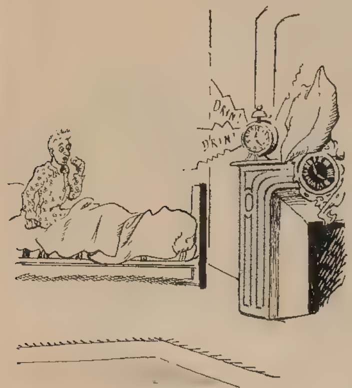


A QUOI SERT UN REVEIL-MATIN

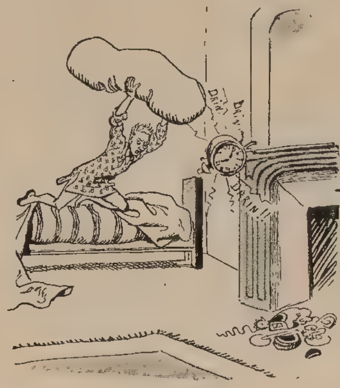
— Monte-le à fond pour cinq heures.

Cinq heures !

— Tais toi, sale bête !



— Allons, bon!...



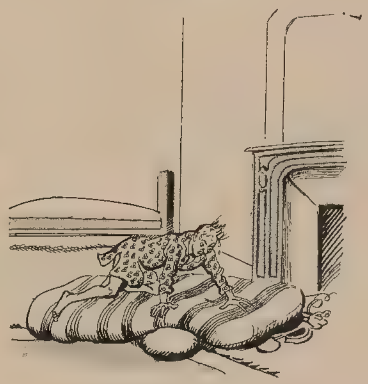
— Assez! Assez!



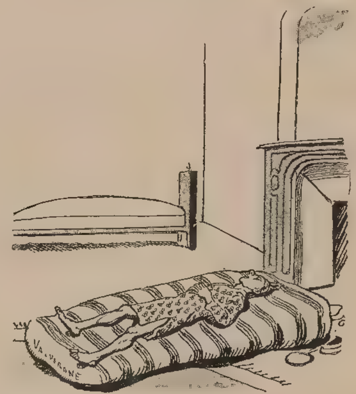
— Il continue.



— Attends un peu!



— Ça y est, cette fois... Ouf!



Quelle suée!
(On entend un ronflement régulier).

Pêle-Mêle Causette

Quand je pénétrai chez mon ami Placide, je le trouvai assis au coin de son feu. Douillettement engoncé dans une robe de chambre ouatée, le chef couvert d'une calotte grecque, il lisait son journal.

Et tout autour de lui les objets familiers, bien rangés, bien époussetés, jouaient leur partie dans une symphonie de calme et de douce béatitude.

En entrant là, on avait l'impression de franchir le seuil d'un sanctuaire d'où toute agitation, toute discordance étaient jalousement bannies.

Je m'assis auprès de Placide, et tout de suite il me parla d'un scandale criminel dont il venait de lire le compte rendu dans son journal.

Son indignation se manifestait par des haussements d'épaules, des intonations de voix plus vibrantes que de coutume.

Et il conclut par cette allusion à son propre genre d'existence: « Comme si tous ces gens-là ne seraient pas plus heureux, s'ils passaient leur temps à lire leur journal au coin du feu ».

Il leva sur moi un regard étonné car ses paroles appelaient une confirmation de ma part, un *évidemment* ou un *en effet* approbatif. Et je me taisais.

— Tu n'es pas de cet avis? fit-il.

— Oui et non, répliquai-je.

Il se carra dans son fauteuil et écarta les bras du geste habituel aux juges qui s'apprêtent à écouter la défense.

— Je ne suis pas tout à fait de ton sentiment, repris-je, et voici pourquoi:

La nature, pour une mystérieuse raison que nous ne pouvons comprendre, a créé le bien et le mal, comme elle a créé la lumière et l'ombre.

C'est le mal qui nous fait apprécier le bien. C'est l'ombre qui nous fait discerner la lumière.

Et nous ne pouvons dissocier, en aucune chose, ces deux entités antithétiques.

Il semble que l'homme ait besoin du mal autant que du bien.

Tu demandes pourquoi ces agités ne passent pas leur temps à lire tranquillement leur journal, comme toi-même tu le fais. Mais s'ils agissaient tous ainsi, que lirais-tu dans ton journal?

L'indignation et l'émotion qu'ils te causent sont ton pain quotidien, ta distraction, ton plaisir.

Supprime-les et te voilà privé du plus clair de ton bonheur. Pour qui ces exaltés, ces fous, ces criminels?

Pour toi. Tu as besoin d'eux, ils sont tes amuseurs, tes acteurs.

Le médecin qui lutte contre la maladie a besoin de la maladie. Le juge qui vitupère contre le délinquant a besoin du délinquant. Le soldat qui immole son ennemi a besoin de cet ennemi.

Partout le mal apparaît nécessaire à ceux mêmes qui le combattent.

Nous tendons vers un idéal de bien que nous aspirons à conquérir et si nous y parvenons, la vie ne vaudrait plus que nous la vivions.

Suppose, en effet, le genre humain arrivé à la perfection morale et par conséquent à la disparition du mal, tout ce qui constitue le charme de l'existence aura vécu.

Car nous ne goûtons le plaisir du bien que par opposition au mal et s'il en est saupoudré. Sans fatigue préalable il n'y a pas de sommeil. Sans laideur nous ne jouirions pas du beau. Sans misère à secourir nous n'aurions pas la satisfaction que donne l'exercice de la charité. Sans vanité, sans ambition, nous n'aurions aucun goût au travail.





LE DUEL

— Qu'y a-t-il de plus idiot, de plus stupide qu'un duel, pourquoi le permet-on?

— A cause de la bêtise de la société humaine qui considérerait comme un lâche celui qui oserait dire cela tout haut.

— Comment, mais je l'ai dit, moi. Vous croyez que c'est par peur? C'est juger les autres d'après vous même! Il n'y a que la vérité qui blesse. — La preuve que je n'ai pas peur, c'est que voici ma carte. — Voici la mienne.

Quel mystérieux dessein la nature a-t-elle poursuivi en donnant à l'homme tout à la fois l'horreur du mal et l'impossibilité de s'en passer?

Aussi toi, mon vieux Placide, ne récrimine pas trop contre les dévoyés. Ce sont tes clients, tes fournisseurs d'émotion et de plaisir. C'est pour ton compte qu'ils travaillent. S'ils te faisaient défaut pendant trois jours, tu les réclamerais à cor et à cris.

Placide réfléchit un instant.

— Que ces choses sont bizarres quand on y pense, dit-il; mais quelle conclusion tires-tu de cela?

— Ma conclusion, fis-je, est que l'homme est un drôle de pistolet. C'est tout ce que je puis déduire avec certitude.

Fred Isly.

UN EXEMPLE DE TEMPÉRANCE

On sait qu'il est d'usage, au moment de lancer un navire, de briser sur la proue du nouveau bâtiment, une bouteille de champagne, une sorte de baptême, comme on voit.

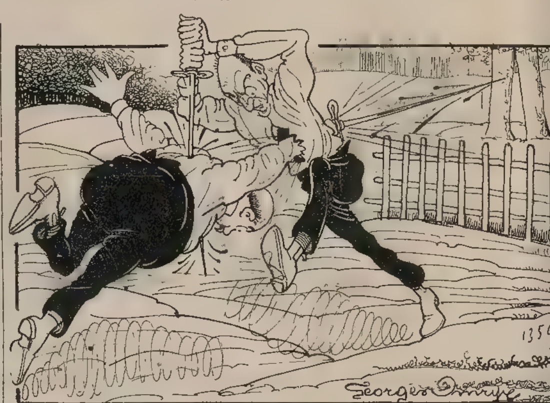
Au dernier lancement à la Ciotat, d'un nouveau bateau des Messageries maritimes, M. Podor, un membre militant de la ligue contre l'abus de l'alcool, qui avait été invité à la cérémonie, fit part au maire de la Ciotat, de sa désapprobation de cette coutume — fort innocente en somme — qui considérait comme un incitant indirect à l'intempérance.

— Je suis d'autant plus éloigné de partager votre manière de voir réplique le premier magistrat municipal, que j'y vois au contraire, une exhortation directe à la tempérance.

— Ah! par exemple, exclama le solennel personnage, je serais curieux, môssieur le maire, d'entendre l'argument que vous pourriez mettre en avant à l'appui d'une thèse aussi paradoxale!

— L'argument, le voici, répondit le maire qui, comme tout bon Méridional, ne manquait pas d'esprit d'à-propos, le bâtiment, une fois qu'il a goûté au *vin*, s'empresse de se jeter à l'*eau*, qu'il ne quitte plus, désormais.

X...



Et voilà deux braves gens forcés de s'entretuer pour bien prouver que ça n'est pas par peur qu'ils combattent le duel, mais bien dans un but humanitaire.

LE REPOS HEBDOMADAIRE

Au téléphone:

— Cet extra que vous m'adressez pour remplacer mon garçon dont c'est le jour de roulement, est-il sérieux?

— C'est un garçon de tout repos... hebdomadaire.

CASSE NOIX IMPROVISE



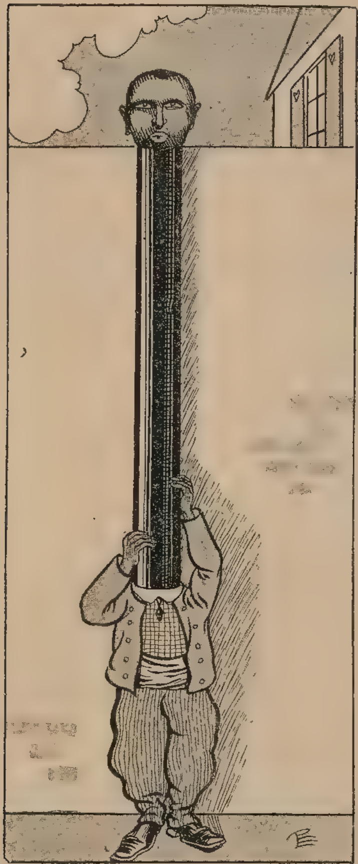
— Oh! les belles noix...



... Je ne pourrai pas les casser!



Toby *(arrivant)*. — Mais si, monsieur Martin, avec ce casse-noix!



Le nègre phénoménal



... ou les deux ouvriers fumistes.

Par le Bout du Nez

A propos du cent cinquantième anniversaire de Mozart, récemment célébré à Salzbourg, sa ville natale, voici une anecdote peu connue:

L'auteur de *Don Juan*, des *Noces de Figaro*, etc., était affligé d'un nez, tel que, à côté de lui, l'illustre Cyrano eût pu passer pour camard. Et, à l'égal du poète, s'il n'aimait pas qu'on se permît des facéties sur son trop volumineux appendice nasal, il s'en permettait quelquefois lui-même qui ne manquaient pas d'originalité.

Ainsi, un jour, présentant au célèbre Haydn, une page de musique qu'il venait d'écrire, il lui dit:

— Tenez, cher maître, je parie que vous serez incapable d'exécuter ce morceau.

Haydn accepta le pari sans hésiter; et, riant dans sa barbe de la prétention du jeune homme, il se mit au piano.

Sans difficulté, il déchiffra les premières mesures; tout à coup il s'arrêta:

— Voyons, dit-il, votre musique est impossible, il y a une note à toucher au milieu pendant que les deux mains sont occupées à droite et à gauche. Il en faudrait une troisième.

Mozart se mit à rire de l'embarras du maître.

Son accès de gaîté passée, il le pria de lui céder sa place au piano et recommença le morceau.

Mais au lieu de s'interrompre là où l'auteur de la *Création* a vu une impossibilité, il penche la tête sur le clavier, touche la note du milieu avec le bout de son nez et continue.

— Vous le voyez, s'écrie-t-il après avoir plaqué le dernier accord, j'ai gagné mon pari.

De bonne grâce, Haydn s'avoua vaincu, et dit en riant à Mozart:

— Vous nous mènerez tous par le bout du nez.

Paul de Maurelly.

JOURNALISME

Un voyageur aveugle a été le seul témoin oculaire de cette terrible catastrophe.

Courrier Pêle-Mêle

Cheminée géante.

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 11, vous voulez bien nous dire que la plus haute cheminée du monde est aux Etats-Unis. C'est un peu loin pour aller s'en rendre compte.

Que ne citez-vous la cheminée de l'usine Holden, à Croix, entre Roubaix et Lille, elle a mesuré 115 mètres. Mais comme elle penchait un peu, on l'a baissée de 10 mètres. Avec son paratonnerre, elle mesure actuellement 105 mètres, plus 7 m. 50, ce qui fait 112 m. 50.

Pourquoi une telle hauteur? C'est parce qu'on brûle dans cette usine des matières qui infesteraient les alentours, si la fumée ne s'en dégageait pas à cette distance des habitations.

Tous les voyageurs qui fréquentent la ligne du Nord, connaissent très bien cette cheminée auprès de laquelle les autres paraissent des tuyaux de pipe.

Recevez, etc.

Un Lecteur très assidu.

Question interpêlemêliste

Qu'est-ce qui fait la valeur d'un violon ancien de marque? Est-ce la qualité du son? Qu'est-ce qui permet de les distinguer des autres?

P. Brise

Existe-t-il un moyen de ramener à son état naturel, un vin qui commence à se piquer et à tourner à l'aigre?

L. Titon.

L'indemnité supplémentaire que MM. les députés se sont octroyée à eux-mêmes, a fait verser beaucoup d'encre; on a beaucoup parlé de ceux d'entre eux qui n'assistent que rarement aux séances et sont partout ailleurs qu'à la Chambre.

Or, à la suite de chaque vote, on peut lire dans l'*Officiel*: Absents par congé: Un Tel, Un tel, etc.

Qu'est-ce donc que ce congé, puisque chacun peut le prendre à sa guise?

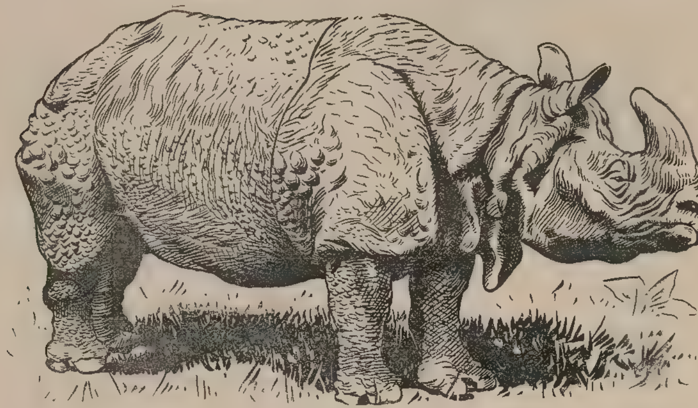
Y a-t-il une sanction quelconque plus ou moins platonique contre ceux qui se sont passés de permission pour rester chez eux?

L. Ballof.



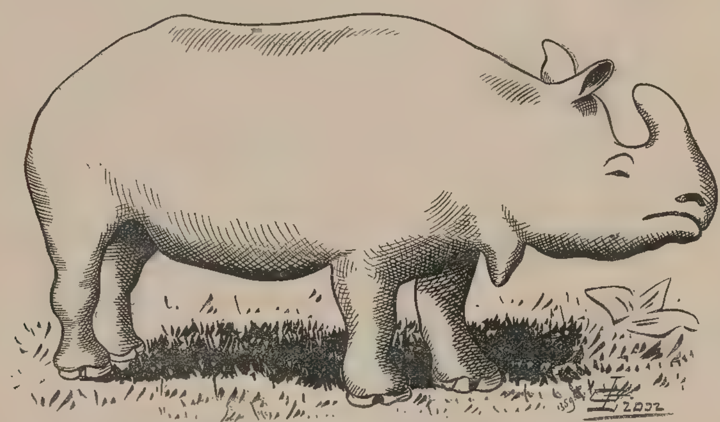
EN EGYPTE

— Aôh! Je pleure sur les difficultés de la France au Maroc!



PROJET DE RÉCLAME POUR UNE PATE CONTRE LES RIDES

Avant.



Après.

Les Étrennes de Monsieur Pinguet

L'heure de la sortie approchant, des mamans s'acheminaient lentement vers la laïque. Il y avait là Mme Gitalanois, la bouchère; Mme Poivre, l'épicière; Mme Panure, la boulangère, et d'autres encore, se rengorgeant ainsi qu'il sied à des gens ayant position bien établie dans le quartier. Des mères, de condition plus humble, petites ménagères et ouvrières, allaient aussi par groupes vers le grand portail surmonté du drapeau tricolore. Parmi ces dernières, Mme Radibleu, petite femme maigre, bilieuse, les lèvres pincées, s'expliquait sur le cas de son rejeton:

— Oui, mesdames, affirmait-elle, si mon Georges est toujours le dernier de sa classe, c'est la faute du maître d'école. Si vous vouliez vous occuper sérieusement de cet enfant, lui ai-je dit, bien sûr qu'il ferait des progrès et serait moins dissipé! Vous ne savez pas ce qu'il m'a répondu, M. Pinguet? « Votre petit ne fera jamais rien de bon, madame; il est incorrigible et je l'abandonne complètement. Du reste, si vous croyez avoir à vous plaindre, allez trouver M. l'Inspecteur! » M. l'Inspecteur, qu'il dit! Sûrement, il ne me recevrait pas, cet homme-là!

A ce moment, le portail de l'école s'ouvrait à deux battants, livrant passage à un essaim tumultueux d'enfants bruyants, avides de liberté. Chacune des mamans présentes cueillit son gosse au passage. Encore toute coléreuse, Mme Radibleu s'en fut avec le sien, qu'elle tirait par la main, inattentive au jeu de son Georges, qui s'appliquait à marcher dans le ruisseau, afin d'éclabousser de boue les passants à la ronde.

En remontant son cinquième étage, un besoin de représailles travaillait le cerveau de Mme Radibleu. Un désir bien arrêté de vengeance contre ce pauvre M. Pinguet, s'installait dans cette âme simple. Mais, à l'instar du jambon à la gelée, la vengeance demande à être consommée froide. Mme Radibleu sut s'incliner devant cette vérité première, en s'accordant un certain délai pour trouver la bonne combinaison qui la satisfairait.

Or, on arrivait à mi décembre, quand l'irascible Mme Radibleu, d'acariâtre qu'elle était, devint soudain aimable et gracieuse envers chacun. C'étaient des louanges à l'endroit de cet excellent M. Pinguet, modèle de patience et de dévouement envers ses petits élèves. C'étaient des gentillesses et mille propos agréables à l'adresse des mamans rencontrées quotidiennement à la porte de l'école. Mme Radibleu s'efforçant ainsi de conquérir l'amitié sympathique des uns et des autres. Puis, quand la fine mouche jugea le terrain suffisamment préparé, elle s'ingénia à prendre, tour à tour, chacune des mamans à part. En grand secret, elle leur tint certains propos à l'oreille.

— Alors, vous croyez que?...... interrogeait chacune des commères, soudain interressée.

— Certainement, madame! confirmait Mme Radibleu. Sa femme de ménage me le disait encore aujourd'hui. L'année dernière, pour ses étrennes, ce bon M. Pinguet a reçu de ses élèves, douze encriers, quinze parapluies et huit potiches. De quoi monter un bazar! Il a trouvé que ça manquait d'originalité. Alors, vous comprenez qu'en allant au-devant du désir qu'il a exprimé à sa femme de ménage, vous ne pourriez que le surprendre agréablement.

— Vous dites un...

— Parfaitement, avec une belle queue relevée en panache et une noisette entre les pattes. Mais surtout, ajoutait-elle, avec de grands gestes mystérieux, réservez-vous cette surprise en n'en causant à personne!

Avec une patience digne d'un but plus louable, Mme Radibleu fit successivement trente-cinq confidences, trente-cinq fois répéta d'identiques propos.

Et quand enfin vint le soir du 31 décembre, la bonne âme put s'endormir confiante et satisfaite de l'œuvre patiemment accomplie.

Le 1er janvier, M. Pinguet avait coutume de s'absenter toute la journée, pour ne rentrer que le soir, à la nuit tombante. Ce jour-là, Mélanie, la femme de ménage, était préposée aux délicates fonctions de recevoir les cadeaux des élèves.

Cette année-ci, fidèle à son programme habituel, le brave homme s'absenta toute la journée. Il s'offrit un succulent déjeuner à prix fixe, fit une promenade digestive au Luxembourg, puis, sur le coup de six heures, il se dirigea vers son logis, en se frottant les mains d'aise, car il supputait les belles surprises qui l'attendaient à la maison.

Dès que M. Pinguet eut tourné le coin de sa rue, Mélanie, qui guettait anxieusement son retour à la fenêtre, lui fit signe de monter au plus vite.

Sur le palier, Mélanie ne sut dissimuler un sentiment de profonde déception. Le visage ravagé par l'émotion qui l'étreignait, elle accueillit son maître en levant les bras au ciel. Quelques mots, à peine articulés, achevèrent de préparer M. Pinguet aux pires catastrophes.

— Ah! monsieur! Vos étrennes!... Que va dire monsieur?...

Maintenant, M. Pinguet était à l'entrée du salon. Sans un mot, la bouche grande ouverte, il refit le geste désespéré de sa femme de ménage, en projetant ses deux poings du côté du plafond.

Devant lui, trente-cinq écureuils empaillés, la queue relevée en panache, une noisette entre les pattes, le regardaient d'un air narquois. Il y en avait partout. Sur la cheminée, sur le canapé. Les chaises en étaient encombrées. Le guéridon leur donnait asile.

Une vraie salle de musée zoologique!

Jean Rosnil.

LE REBOISEMENT EN FRANCE

Pendant l'été dernier où la sécheresse fut si grande, un grand nombre de forêts ont été incendiées. Les incendies répétés rappellent l'attention sur la question très importante du reboisement.

Il est juste de dire que le reboisement s'opère en France avec une sage lenteur, mais il se fait, et c'est là le principal. En 1879, il y avait près de 8 millions d'hectares boisés; il y en a maintenant près de 9 millions et demi. Ce chiffre a eu des fluctuations, notamment quand, en 1871, l'Allemagne nous a pris l'Alsace qui représentait 300.000 hectares boisés. Mais on peut dire que le reboisement est allé, en somme, en s'accroissant d'année en année. Actuellement, il représente le cinquième de la superficie totale de la France.

Le reboisement des montagnes est on ne peut plus important, au point de vue de son influence sur la conservation des eaux de sources et de la régularisation des cours d'eaux.

Sous le rapport de l'étendue des forêts proportionnellement à sa superficie, la France arrive au cinquième rang parmi les états de l'Europe; la Russie vient en première ligne avec 215 millions d'hectares, puis l'Autriche et la Suède, avec 18 millions; l'Allemagne, avec 14 millions.

Un pays est d'autant plus sain qu'il est plus boisé.

BELMÉRIANA

M. Gendre travaillait à son bureau, pendant que sa femme accompagnait au théâtre belle-maman, qui était en visite chez ses enfants.

A minuit, la porte du cabinet de travail s'ouvrit avec fracas, et belle-maman fit irruption dans la pièce, suivie de sa fille.

— Oh! mon gendre, s'écria la brave femme, comme je me suis amusée. Le spectacle était tordant. Je suis à moitié morte de rire.

— A moitié, grommela M. Gendre entre ses dents, et se tournant vers sa belle-mère, avec un sourire aimable.

— Si vous y retourniez demain soir, belle-maman?

Au Restaurant

LE CLIENT *(qui a trouvé un cheveu sur son beurre)*, au garçon. — Garçon, dites au patron qu'à l'avenir, je préfère qu'on me serve du beurre *chauve.*

LE CLIENT. — Qu'est-ce que c'est que vous m'avez servi là, garçon?

LE GARÇON. — Sur le menu, c'est du poulet chasseur! Sur l'assiette, c'en est peut-être bien aussi.

Une Gaffe

LA MAITRESSE DE MAISON. — J'espère, monsieur Bémol, qu'avant de partir, vous nous ferez encore le plaisir de chanter un morceau.

LE CHANTEUR. — Merci beaucoup de la flatteuse insistance, mais il se fait tard, et je craindrais d'incommoder les voisins.

LA MAITRESSE DE MAISON. — Qu'à cela ne tienne, ils ont un sale chien qui aboie presque toutes les nuits, et je serais heureuse de prendre une revanche.

Chez le Libraire

LE CLIENT. — Veuillez me donner un exemplaire de l'*Art d'être heureux en ménage.*

LE LIBRAIRE. — J'en manque pour le moment, mais j'ai là un petit traité de Jiu-Jitsu qui le remplace avantageusement.

AVEU

LA FEMME A SON MARI. — Mon cher Pierre, il faut que je te fasse un aveu. Dans les commencements de notre mariage, j'étais très jalouse, et je fouillais également dans tes poches pour voir s'il n'y avait pas de lettres.

LE MARI. — Et en as-tu trouvé?

LA FEMME. — Oui, toutes celles que je t'avais données à mettre à la poste.

DEUX EXCEPTIONS

ELLE. — Il paraît que vous connaissez à fond toutes les langues vivantes.

LUI. — Sauf deux; celles de ma femme et de ma belle-mère.



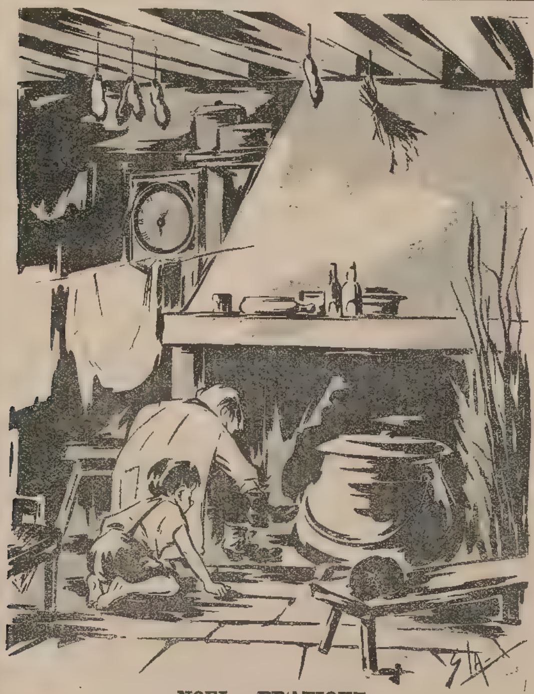
M. SENTENCIEUX ET SON FILS

— Vois-tu, mon enfant, ce qui caractérisera toujours la supériorité de l'aristocratie sur le vulgaire... c'est le panache!

UN PÉCHÉ QUI TOMBE BIEN

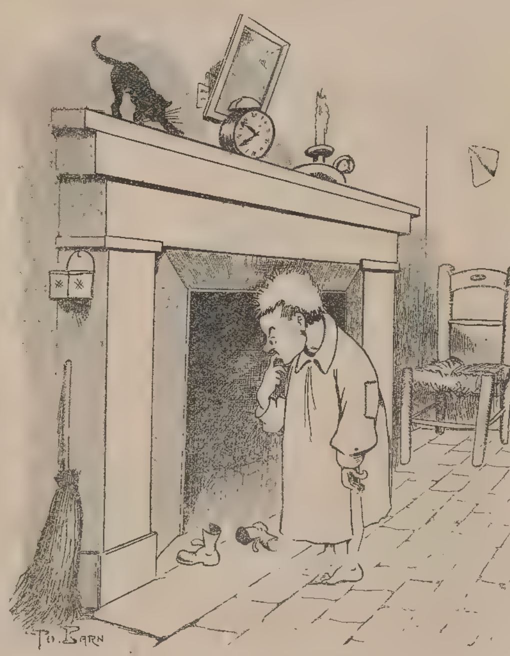
DURAPIAT *(à sa femme)*. — Comment, malheureuse, tu as payé ce chapeau, cinquante francs! Dépenser cinquante francs pour un chapeau, mais c'est un péché!

MME DURAPIAT. — Si c'est un péché, qu'il retombe sur ma tête.



NOEL PRATIQUE

— Ce serait chic, hein, s'il te faisait le ressemelage!...



NOEL DES GUEUX

— Est-ce qu'il prendra aussi son jour de repos hebdomadaire, le petit Noël?

LE REPOS HEBDOMADAIRE



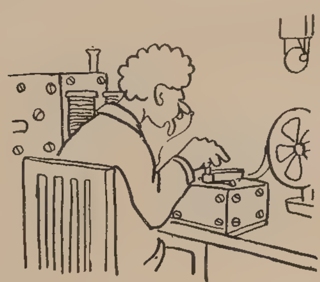
Le ministre a travaillé toute la journée du dimanche.



Le préfet de la Seine a travaillé toute la journée du dimanche.



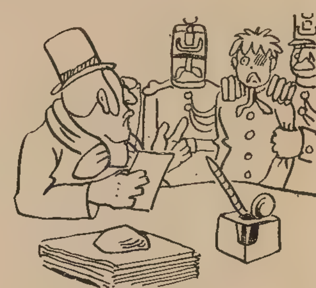
Le préfet de police a travaillé toute la journée du dimanche.



Les employés du télégraphe ont travaillé toute la journée du dimanche.



Les gardes municipaux ont travaillé toute la journée du dimanche.



Le Petit Parquet a travaillé toute la journée du dimanche.



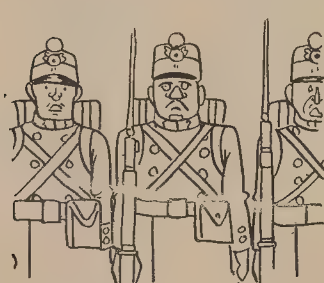
Les gardiens de la paix ont travaillé toute la journée du dimanche.



Les commissaires de police ont travaillé toute la journée du dimanche.



Les inspecteurs du travail ont travaillé toute la journée du dimanche.



La troupe a travaillé toute la journée du dimanche.



Les cochers des voitures cellulaires ont travaillé toute la journée du dimanche.



Le syndicat des employés a travaillé toute la journée du dimanche...

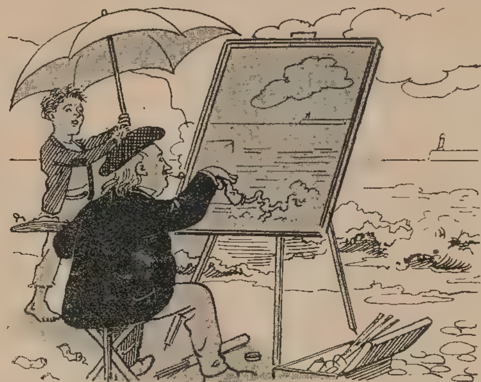
Pour faire respecter la loi sur le repos du dimanche.

LES DEPENSES AU MINISTERE DE LA MARINE



LE MINISTRE. — Cette affaire est très ennuyeuse. On va m'interpeller aujourd'hui à la Chambre au sujet de ce vieux sauveteur breton, peinture à l'huile, que notre Ministère a commandée et payée la somme exorbitante de 75.000 francs. Que répondrai-je, monsieur?

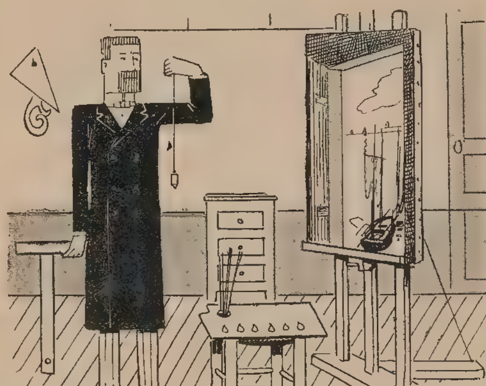
— La dépense, monsieur le Ministre, n'a rien d'exagéré, mais il est indispensable que vous leur fassiez connaître comment les choses se sont passées.



— Nous avons d'abord fait la commande d'un joli fond de mer au peintre Lavague, qui, comme vous le savez, excelle dans ce genre. Il a travaillé consciencieusement sur nature. Ça nous a coûté 5.000 francs.



Nous avons ensuite passé la toile à Bongout-Legrain, qui a bien voulu placer quelques barques sur l'eau, pour la modique somme de 10.000 francs.



— De son atelier, la toile est passée dans celui de Pierre Labrique, le peintre des monuments, des vieilles portes, qui a bien empâté et construit l'intérieur de la cabane, soit 5.000 francs.



Pour 20.000 francs, le peintre Zara Tébo, s'est chargé de faire l'académie du brave marin, distingué par nous. Le maître Bonnat, le peintre des présidents, est arrivé ensuite et a daigné mettre l'habit et placer les décorations, travail dans lequel il excelle.



C'est ce dernier qui nous a coûté le plus cher, nous lui avons donné pour sa peine, 35.000 francs, prix exceptionnel de ce grand artiste, ce qui fait un total de 75.000 francs.

— C'est exact, on n'aurait pu faire les choses plus économiquement. Je me charge de tout à la Chambre. Au revoir et merci.





HÉROÏSME

(Fragment d'un cours d'antiquité, fait en l'an 3.400).

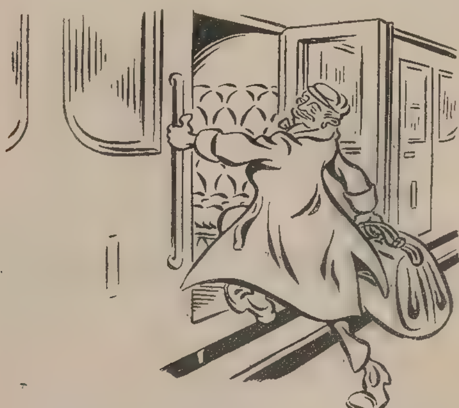
Le Professeur :

Messieurs,

... Et ce qui caractérisait principalement nos ancêtres, c'était ce mépris inouï du danger que certains historiens ont fait passer à tort pour de l'inconscience.

Inconscients ! Non, ils ne l'étaient pas ; déjà les théories microbiennes étaient admises chez eux depuis longtemps, qu'ils continuaient cependant avec une admirable désinvolture, à échanger leurs bacciles, sous prétexte de serrements de mains, à se moucher dans des morceaux d'étoffes qu'ils serraient ensuite précieusement dans leurs poches, ou bien à sucer une colle infecte, sous prétexte de fixer des timbres sur leurs lettres.

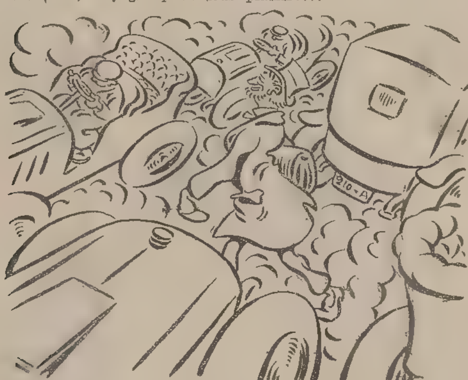
Ce mépris de la mort s'affirmait également dans leur genre de nourriture ; il n'était pas rare de voir des familles entières se repaître de conserves américaines, de gâteaux à la crème, le tout arrosé d'eau, autant de poisons dont ils connaissaient cependant les terribles propriétés.



Et pendant cette période terrible où leurs accidents de chemins de fer se chiffraient par douzaines, toutes les semaines, on voyait certains de nos ancêtres, calmes et souriants, voyager pour leur plaisir ! ! ! !



La nuit tombée, leurs rues livrées à ce qu'ils appelaient des apaches, devenaient autant de champs de carnage, et nos pères sortaient, messieurs, ils sortaient aussi à l'aise qu'en plein jour.



Quel superlatif au mot courage, serait assez puissant, pour qualifier le sentiment qui les poussait à traverser ce qu'ils nommaient leur place de la Concorde, vers les six heures du soir ?



Et il n'est pas exagéré de dire, messieurs, que nos ancêtres laissaient bien loin derrière eux les Spartiates, car, lorsque l'un des leurs, par le plus grand des hasards avait échappé à tant de dangers et arrivait à un âge avancé, croyez-vous qu'ils le glorifiaient ? Non point, messieurs, ils n'y faisaient pas attention : un héroïsme si longtemps soutenu leur semblait tout naturel.



NOS REPRESENTANTS S'AUGMENTENT

— Hé! Hé!... Nous avions bien promis aux contribuables de les soulager.



LES VOLS AU LOUVRE

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois!...

(Malherbe).

Le Nouveau Ministère

Voici une amusante fantaisie sur le ministère Clémenceau, obtenue par une disposition ingénieuse des noms des hommes politiques qui en font partie:

B riand
Clemencea U
V iviani
Doum E rgue
R U au
Picqua R t
Guyot- D essaigne
Pich O n
B arthou
S arraut
T homson
C A illaux
C héron
Mil L ès-Lacroix
Dujardin-B E aumetz
S imyan

Buveur d'obstacles! Ainsi, le cabinet Clémenceau est présenté comme un buveur d'obstacles. Très bien. Mais qui trop boit, se grise et trébuche.

Les Écrivains publics

Le dernier écrivain public de Paris, le père Martin, vient de mourir. Il tenait boutique, proche le Palais de Justice, et il était habile à la confection de tous actes de procédure.

Avec le père Martin, c'est encore un peu du Vieux-Paris qui s'en va.

Les transformations successives de la capitale et aussi la diffusion de l'instruction, ont fait disparaître peu à peu ces misérables échoppes si achalandées au dix-huitième et au dix-neuvième siècles, et qui servaient à la fois de cabinet de travail et de logis aux scribes populaires.

Il y a à peine un demi-siècle, on voyait encore, à Paris, quantité de huttes branlantes, mal adossées aux encoignures des monuments, ou plantées de guingois aux angles des carrefours.

Elles étaient habitées, d'ordinaire, par un vieillard assez instruit, que des revers de fortune obligeaient au bas métier de copiste.

Cet intermédiaire de la pensée d'autrui, était apte à tourner le vers en chansons de fête, compliments de bonne année, acrostiches simples et doubles, épithalames et épitaphes. D'aucuns étaient les fournisseurs attitrés des confiseurs de la rue des Lombards, à qui ils livraient des distiques à la douzaine. D'autres étaient la providence des bonnes d'enfants, des nourrices, des cuisinières, des pioupious volages et des Arianes délaissées.

Ces derniers avaient deux prix: ils prenaient dix sous par page aux civils, et cinq sous seulement aux militaires.

Quelques échoppes étaient particulièrement fréquentées, notamment celle d'Etienne Larroque, rue des Fossés-Saint-Jacques, un ex-huissier qui, jusqu'à quatre-vingts ans, coula en anglaise, en ronde, en bâtarde et en gothique, les requêtes de ses clients, adornées, en outre, de fleurons et encadrées de majuscules en arabesques.

L'écrivain public, qui avait la clientèle peu distinguée, mais fructueuse des Halles, tenait boutique rue Montmartre, tout près de Saint-Eustache.

Sur son enseigne on lisait:

« Ma bonne plume ô toi que l'on convie
A griffonner plus à tort qu'à raison,
Noircis ton bec pour me gagner la vie,
Noircis ton bec pour noircir le fripon.
Mais si jamais de malfaisants génies
M'osaient dicter de criminels discours,
Pour édifier de noires calomnies,
Ma bonne plume, ah! sois blanche toujours! »

Evidemment, Théodore de Banville faisait mieux, bien mieux, mais c'était beaucoup plus cher!

LA BRIE.

Le plus vieux Journal du Monde

On compte en Chine de nombreux journaux, mais, en réalité, il n'y en a qu'un de sérieux: c'est la *Gazette de Pékin*, dont le titre exact est *King-Pao, Annonces de la Capitale*, et aussi *King-Tchao, Documents copiés à la Capitale.*

Cette *Gazette de Pékin* est d'ailleurs d'une antiquité qui bat tous les records, car il en est fait mention dans une lettre du ministre Tsaï-King à l'empereur Houei-Tsong, qui régna de l'an 1111 à l'an 1117 de notre ère, et l'on en trouve trace dans un écrit du poète Sou-Chen, qui mourut en 1101.

Les commentateurs chinois prétendent qu'il faut remonter encore plus haut dans la durée des temps et que certains poètes de la dynastie des Thang y ont fait allusion. Or, les Thang régnèrent sur le Céleste-Empire, de l'an 618 à l'an 907 de notre ère.

Le *King-Pao*, qui est le journal officiel de la Chine, est distribué aux mandarins de haut grade, et vendu aux particuliers sans exception. Il paraît chaque jour, sur dix ou douze feuillets, longs de dix-huit centimètres, larges de dix, dont chacun est divisé en sept colonnes par des lignes rouges. Enfin, chaque colonne contient quatorze caractères, généralement. La première page est, naturellement, celle qui, dans nos brochures ou livres, est la dernière. Les feuillets sont cousus dans une couverture de papier jaune, au recto de laquelle est inscrit, en haut, dans l'angle gauche, le titre: *King-Pao.*

Définitions

Bains de mer: Que d'oh! que d'eau! que d'os!!!

Vendanges: Les manœuvres de tonnes.

Mort de la belle-mère: Garde-haine parti.

Bottines: Juste aux cors.

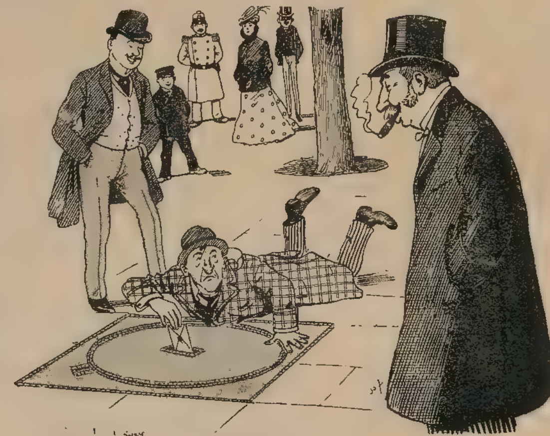


RESPONSABILITÉ

— Papa, où se trouve-t-elle la source du Volga?

— Je ne sais pas!

— Tu ne sais pas!.., et dire que demain je peux être puni pour ton ignorance.



LE SERVICE DES POSTES EST MAL FAIT

LABITURE. — Je vous prends à témoin, que je préviens ma femme que je ne pourrai rentrer ce soir. Elle est capable de dire encore qu'elle n'a pas reçu ma lettre!

DE NOS LECTEURS

Un étrange alcoolique.

On sait que les buveurs se livrent aux expédients les plus imprévus pour pouvoir s'adonner à leur passion.

Parmi les cas bizarres d'alcoolisme, celui qui vient d'être signalé à l'hôpital de Strasbourg peut prétendre à l'une des premières places.

Un ouvrier ébéniste, alcoolique invétéré, était entré une première fois à l'hôpital de Strasbourg pour un cas très ordinaire. Quelques mois après, il revint de nouveau à ce même hôpital, mais cette fois, son mal s'était compliqué de tuberculose et de douleurs stomacales dont les médecins ne pouvaient comprendre la cause et que nul traitement ne put améliorer.

Malgré les soins, l'ébéniste mourut bientôt: l'autopsie découvrit dans son estomac, une sorte de grosse pierre cylindrique.

Qu'était-ce? Les médecins y perdaient leur latin, quand l'analyse chimique révéla que ce produit anormal était composé d'alcool et de vernis... Le malheureux ébéniste avait une telle passion pour l'alcool, qu'il absorbait son vernis!

M. P.

Le bâton de chef d'orchestre.

Bien peu des lecteurs du *Pêle-Mêle* connaissent probablement l'origine du bâton de chef d'orchestre.

Voici les curieux résultats des recherches faites à ce sujet:

C'est Lulli qui est l'inventeur du bâton de chef d'orchestre. Le maître de musique, chez les anciens, battait la mesure, tantôt par le mouvement du pied, c'était alors le *pedarius*; tantôt en réunissant les doigts de la main droite dans le creux de la main gauche. Il s'appelait ainsi le *manuductor*. Il y avait aussi le claquement des écailles, des coquillages, des ossements. Lulli, le premier, ne sachant comment inculquer à ses *violons* le sentiment de la mesure, s'arma d'un bâton haut de six pieds, dont il frappait rudement le plancher. Un jour, il frappa, non pas sur le sol, mais sur son pied. La blessure, d'abord légère, par suite de refus de soins, devint gangréneuse et amena la mort de Lulli (1637). Le bâton continua son rôle jusqu'à la fin



— Dis donc, Benjamin, qui est-ce qui croirait qu'une voiture comme ça peut contenir plus d'une personne?



LES PORTRAITS DU « PELE-MELE »

Mme Ixe, femme du distingué président de la Société protectrice des animaux.



Cette dame qui patine si bien, c'est Mlle Létoile, du Grand Théâtre.
Mais non, ce n'est pas elle!
Je te dis que si.



— Oh! quelle chute!
— Pauvre femme!



— Je t'avais bien dit que c'est Mlle Létoile. Elle a écrit son nom sur la glace.

du dix-huitième siècle, et plusieurs célébrités s'occupèrent de lui. Rousseau qualifie le chef d'orchestre de l'Académie royale de musique, de *Bûcheron*, à cause des grands coups qu'il ne cessait de donner sur son pupitre. Grétry était l'ennemi du *batteur de mesure*, Grimm, en 1766, qualifie de *frappe-bâton* celui de l'Opéra, dans *Céphale et Pocris*, joué à Paris. En mai 1775, le chef d'orchestre est appelé, dans un dialogue, le *batteur de mesure*. Habeneck inaugure à l'Opéra, en 1821, ce fameux coup d'archet — ce petit bruit du bois sur le bois appelé tack — qui dominait toutes les rumeurs du théâtre.

Strauss imagina le *bâton de mesure*. A sa mort, en 1849, dans un de ces concerts populaires à Vienne, le doyen des violonistes offrit, devant trois mille spectateurs, à Jean Strauss, qui succédait à son père, ce bâton devenu célèbre. Celui de Meyerbeer était d'argent massif. Fétis avait le sien enrichi d'or et de pierreries. Mozart conduisait des chœurs, à Salzbourg, son pays natal, avec une baguette d'ivoire.

ROMULUS.

Pêle-Mêle Connaissances

— Des usines électriques établies sur les rives du Niagara, détournent ses eaux pour mettre d'énormes turbines en mouvement. Le fleuve que les Peaux Rouges appelaient le « Tonnerre des Eaux », dompté et domestiqué, livre actuellement à l'industrie une force de 415.000 chevaux-vapeur.

— La municipalité d'Ostende a mis pendant plusieurs années en adjudication, le droit de jouer de l'orgue dans les rues. Un mendiant, pour acquérir ce monopole, versait la somme annuelle de 1.701 francs.

— Il y a une race d'hommes qui ne blanchissent pas, mais qui jaunissent en vieillissant. Ce sont, d'après l'anthropologiste Richard, les *Chiquitos*, des pampas du Pérou.

— On a fait une expérience assez curieuse pour démontrer le mauvais effet de l'alcool sur l'organisme. Cinquante tireurs émérites ayant été sélectionnés, exécutèrent une série de tirs à 200 mètres. Ils burent ensuite 50 grammes d'alcool, renouvelèrent le tir et ainsi, pendant plusieurs jours de suite. Le résultat fut chaque fois le même: la proportion d'efficacité, après absorption du liquide, fut de 50 0/0 inférieure.

A l'époque des Croisades, les Français apprirent des Orientaux à construire des ports, à les protéger au moyen de môles, de digues, de jetées à l'extrémité desquelles étaient des tours reliées par des chaînes et faisaient office de phares.

— La peine de mort, dont les Chambres vont bientôt voter la suppression, a été abolie en Grèce en 1862; en Roumanie, en Portugal et dans les Pays-Bas, quelques années après. L'Italie l'a condamnée en 1889. En Russie, elle n'est applicable qu'aux infractions politiques. La Norvège, le Venezuela, le Brésil, les républiques de Saint-Marin et de Costa-Rica et la majorité des cantons suisses ont également rompu avec cette formule désuète de la vindicte publique.

Le gouvernement danois a présenté à la deuxième Chambre, un projet de loi interdisant aux enfants au-dessous de 16 ans, de fumer en public et édictant des pénalités contre toute personne qui leur donnerait ou leur vendrait du tabac. On sait que les tribunaux de certains Etats américains ont pris des décisions analogues.

Un savant helléniste consulté sur la création d'un vocable propre à désigner la voiture automobile appliquée aux transports en commun — l'autobus — a composé ce mot: *polypolitautocinétharmamaxe*. *Armamaxe* signifie char couvert; *cineth*, moteur; *auto*, soi-même; *polit*, citoyen; *poly*, beaucoup.

A. S.



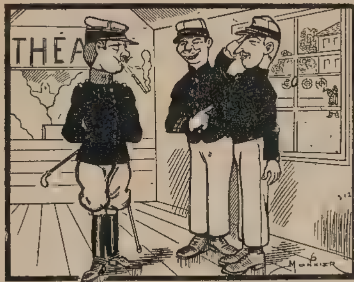
LA FAUSSE PIECE

— Payez-vous, voici une pièce de deux francs.
— Vos deux francs sont en plomb, ma petite dame.
Tous les deux?



— Mademoiselle, veuillez accepter une glace à la fraise ou à la framboise.

— Ah! non, monsieur, merci, pas de couleurs voyantes, car je suis en deuil.



ON CHERCHE UN SOUFFLEUR POUR LE THEATRE DE LA FETE DU REGIMENT

LE CAPITAINE *(chargé de l'organisation de la fête)*. — Vous m'avez trouvé un souffleur, caporal?

· Oui, mon capitaine, le voilà... *(Au souffleur)*: Nous avons des poésies à réciter, vous soufflez bien le vers?

— Je n'ai jamais fait que ça, mon capitaine.

— Où exerciez-vous?

— A la verrerie de Carmaux.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Caille. — Oui, cela est facultatif.

M. H. Vesoul. — La dernière circulaire du ministre du Travail permet, dans ce cas, de ne pas considérer les enfants comme des employés; la loi ne les concerne pas.

E. 1000. — Ils se présentent eux-mêmes.

M. P. Rousseau. — 1° Au directeur; 2° Ces explications sont données à l'apparition de la dernière série; 3° Cela n'importe pas, si la réponse est bonne.

M. Poirier. — Nous ne doutons pas de la justesse de votre raisonnement, mais il nous semble un peu obscur, et pas suffisamment accompagné d'exemples.

M. Luche. — Le hasard joue en tout un rôle plus ou moins important, ce que vous dites est parfaitement juste, quant au billard.

Un Lecteur (Castres). — On peut faire ainsi 90.

M. Edon. — Oui, cela est admis et mentionné d'ailleurs dans l'enoncé.

M. R. de la Barre. — Non, on ne peut marquer que 2 points en tout, qu'on fasse la vole ou le point. Pour arriver à 3 points, il faut absolument avoir annoncé le roi.

M. Grivot. — Non, celui qui à 90, en mains a gagne.

M. R. Brillot. — Non, vous n'êtes pas tenu à payer patente, si vous n êtes pas votre propre éditeur; vous pouvez lancer toutes les annonces que vous voulez.

A. S. B. — Il faut dire aller à cheval, aller à bicyclette.



LA POUTRE

— Décidément, ma pauvre Marie, vous n'êtes pas faite pour porter la toilette! Vous n'êtes à peu près bien qu'avec vos effets de paysanne!Ça me décourage de vous donner. des vêtements d'une si bonne coupe.

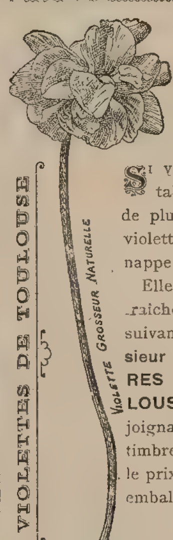
Un lecteur. — Ces trois as n'empêchent pas l'autre joueur de faire 90.

AVIS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a l'honneur de porter à la connaissance du public, qu'à partir du 1er avril. le train de nuit du service de Paris à Londres, viâ Dieppe et Newhaven, partira de Paris-Saint-Lazare à 9 h. 20 du soir au lieu de 9 h. 30, et de Rouen R.D. à 11 h. 25, au lieu de 11 h. 35 du soir.









L'Almanach illustré de "La Famille" a décidément toutes les prévenances pour ses innombrables fidèles, y compris comme toujours celle de leur offrir des cadeaux qui remboursent dix, vingt, cent et même cinq cents fois, son modeste prix de 60 centimes. Il ne saurait mieux justifier son titre d'Almanach-surprise de "La Famille" et son succès est tout simplement en train de devenir légendaire. — En vente partout et 7, rue Cadet, Paris.